

OEUVRES DE BOSSUET

ÉVÊQUE DE MEAUX

Reproduction de l'édition de 1816-1820 de A. Lebel revue et corrigée

TOME XXVII.

LETTRÉS DE PIÉTÉ ET DE DIRECTION.



PARIS

PAUL MELLIER,

Librairie Ecclésiastique et Religieuse,

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 11.

JACQUES LECOFFRE ET C^e,

Librairie centrale, Catholique et Classique,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, 8.

ADRIEN LECLÈRE ET C^e,

Imprim. de N. S. P. le Pape et de Mgr. l'arch.
de Paris,

RUE CASSETTE, 29;

GUYOT PÈRE ET FILS,

Imprimeurs-Libraires à Lyon,

GRANDE RUE MERCIÈRE, 39.

OLIVIER-FULGENCE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, A POISSY.

1846

Property of
CBSK

Please return to
**Graduate Theological
Union Library**

PQ
1725

A2

1845-
V. 27

6
By

ŒUVRES
DE ROSSUET

ÉVÊQUE DE MEAUX

Édition de l'Œuvre de l'Œuvre de l'Œuvre

TOME XXII

ŒUVRES DE ROSSUET ET DE MEAUX



PARIS

LIBRAIRIE

LIBRAIRIE

Property of
CB2K

1845

Please return to

Graduate Theological
Union Library

~~B902~~
~~B655L~~
~~v. 27~~

LETTRES

DE PIÉTÉ ET DE DIRECTION.

LETTERS

DE LAITE ET DE DIRECTION

LETTRES

A UNE DEMOISELLE DE METZ.

LETTRE PREMIÈRE. Sur le desir de l'amour divin, et ses effets dans un cœur qui en est possédé.

Il faut donc, ma chère Fille, que vous desiriez ardemment d'aimer Jésus-Christ. Je suis pressé de vous écrire quelque chose touchant ce desir, dans lequel je fus occupé tout le jour d'hier.

Le desir d'aimer Jésus-Christ est un commencement du saint amour, qui ouvre et qui dilate le cœur pour s'y abandonner sans réserve, pour se donner tout entier à lui, jusqu'à s'y perdre, pour n'être plus qu'un avec lui.

Quiconque aime Jésus-Christ, commence toujours à l'aimer : il compte pour rien tout ce qu'il a fait pour cela : c'est pourquoi il desire toujours ; et c'est ce desir qui rend l'amour infini. Quand l'amour auroit fait, s'il se peut, son dernier effort, c'est dans son extrémité qu'il voudroit recommencer tout : et pour cela il ne cesse jamais d'appeler le desir à son secours ; desir qui commence toujours et qui ne finit jamais, et qui ne peut souffrir aucunes limites.

Desirons donc, ma Fille, d'aimer Jésus-Christ : desirons-le pour toute l'Eglise, tant pour les commençants que pour les parfaits, lesquels dans le mystère de l'amour se considèrent toujours comme commençants.

La première disposition d'un cœur qui desire d'aimer, c'est une certaine admiration de l'objet qu'on aime ; c'est la première blessure que le saint amour fait dans le cœur. Un trait vient par le regard, qui fait que le cœur épris est toujours occupé des beautés de Jésus-Christ, et lui dit toujours sans parler, avec l'Epouse ¹ : Ah ! que vous êtes beau, mon bien aimé, que vous êtes beau et agréable ! Cette admiration de l'Epoux attire l'âme à un certain silence qui fait taire toutes choses, pour s'occuper des beautés de son bien aimé ; silence qui fait tellement taire toutes choses, qu'il fait taire même le saint amour ; c'est à dire qu'il ne lui permet pas de dire : J'aime, ni je desire d'aimer, de peur qu'il ne s'étourdisse lui-même en parlant de lui-même : de

¹ Cant. iv. 1.

sorte que tout ce qu'il fait dans cette bienheureuse admiration, c'est de se laisser attirer aux charmes de Jésus-Christ, et de ne répondre à l'attrait que par un certain Ah ! d'admiration. O Jésus-Christ, ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ ; c'est tout ce que sait dire ce cœur qui admire. Ce cœur pris et épris par cette sainte admiration, ne peut plus voir que Jésus-Christ, ne peut plus souffrir que Jésus-Christ : Jésus-Christ seul est grand pour lui ; et cette admiration l'élève si haut dans le cœur, qu'alors on ne peut s'empêcher de dire : Le Seigneur est grand ; *magnus Dominus*¹. C'est là que peu à peu tout autre objet s'efface du cœur : si quelque autre objet se présente, ou le cœur le regarde avec dégoût, ou bien il dit : Cela est beau, mais enfin ce n'est pas mon bien aimé. Là se forme le désir ardent de rompre avec violence tout ce qui engage tant soit peu le cœur, et l'empêche de se perdre en Jésus-Christ ; et c'est là proprement le désir d'aimer.

« Laissez donc, ma Fille, aller votre cœur à l'admiration des beautés incomparables de Jésus. Les beautés de Jésus, ce sont ses grandeurs et ses faiblesses. « Mon bien aimé est blanc et vermeil, choisi entre mille². » L'éclat de cette blancheur signifie les mystères de sa gloire ; et nous voyons dans le rouge les mystères de ses souffrances. Il est choisi entre mille ; il est remarquable entre tous par cet admirable assemblage de gloire et d'opprobre, de force et d'infirmité.

Il est beau dans le sein du Père, il est beau sortant du sein de sa mère : il est beau égal à Dieu, il est beau égal aux hommes : il est beau dans ses miracles, il est beau dans ses souffrances : il est beau méprisant la mort, il est beau promettant la vie : il est beau descendant aux enfers, il est beau montant aux cieux : partout il est digne d'admiration. O Jésus-Christ, ô Jésus-Christ, ô mon amour !

Après avoir pensé ces choses, il m'est venu dans l'esprit que c'est principalement au jour de l'Ascension glorieuse que l'Eglise doit à son Epoux ce silence d'admiration. L'Ascension est un jour d'entrée : et que veut un Roi, dans la pompe de son entrée, sinon de se faire admirer ? De là ce cri d'admiration dont retentit aujourd'hui tout le ciel, quand on le presse d'ouvrir ses portes : *Quis est iste rex gloriæ*³ ? « Qui est ce roi de gloire ? » De là cette auguste cérémonie, qui s'accomplit dans le ciel et achève l'entrée triomphante de Jésus-Christ, lorsque « le Seigneur dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite : » *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis*⁴. Il le met

¹ Psal. XLVII. 1. — ² Cant. v. 10. — ³ Ps. XXIII. 9. — ⁴ Ibid. CIX. 1.

dans un lieu si éminent, afin que tous les esprits bienheureux le voyant dans l'égalité avec son Père, le contemplent et l'admirent dans un éternel silence.

C'est donc en ce jour, ma Fille, qu'il faut honorer Jésus-Christ par une sainte admiration, et lui dire ce que l'Eglise lui chante aujourd'hui avec le Psalmiste : O Seigneur, ô notre Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre, parce que votre magnificence est élevée par dessus les cieux ! *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra, quoniam elevata magnificentia tua super celos* ¹ ! Puisse votre cœur se pâmer dans l'admiration de Jésus.

Après y avoir bien pensé, je trouve que la première touche de l'amour dans le cœur, c'est une admiration des perfections de l'objet aimé, qui sans cesse nous rappelle à lui : c'est ce qui suit immédiatement le regard. C'est ce sentiment qui fait voir qu'on n'a pas assez de cœur pour aimer un objet si beau ; de sorte qu'on s'épuise dans le désir de l'aimer : ô Jésus-Christ ! ô Jésus-Christ ! Laissez-vous donc gagner à cette admiration jusqu'à mon retour, qui sera vendredi, s'il plaît à Dieu. Ah ! qu'il est bien d'admirer Jésus-Christ, et Jésus montant aux cieux, et Jésus s'asseyant auprès de son Père à la droite de sa majesté, et Jésus y portant comme une marque de sa gloire les cicatrices sacrées des plaies dont son amour l'a percé, et Jésus qui dans l'infinité de sa gloire, par laquelle il est présent aux esprits célestes, pense à être présent pour nous sur la terre par ses ministres dans sa sainte Eglise ! O Jésus-Christ, ô mon amour, ô sainte admiration, ô saint commencement d'amour ! mais dans ce commencement on y peut trouver l'infinité même. Chaque disposition du saint amour a une profondeur infinie, dans laquelle il faut que le cœur s'épuise : quand Dieu nous veut élever plus haut, il donne une nouvelle capacité jusqu'à l'infini. O la belle, ô la grande chose qu'un cœur admirant Jésus, et qu'il s'ouvre par là une belle porte à tous les transports de l'amour.

De la veille de l'Ascension 1662.

LETTRE II. Effets que produit dans l'âme l'admiration des beautés de Jésus-Christ.

L'âme donc s'étant prise et éprise de cette admiration pour Jésus-Christ, qui efface toute autre idée pour ne laisser dans le fond qu'un je ne sais quoi qui dit et qui redit sans cesse,

¹ Ps. viii. 1.

sans aucune multiplicité de paroles : Le Seigneur est grand, le Seigneur est grand ; elle sort insensiblement de ce repos et de ce silence, pour chercher le bien aimé de son cœur, disant mille et mille fois au bien aimé : Eh ! mon bien aimé, où êtes-vous ? et à soi-même : Où suis-je ? Quoi, loin de ce bien aimé, puis-je vivre, puis-je respirer, puis-je être un moment sans lui être unie ? Là, s'élève un cri à ce bien aimé : O venez, ô venez ; je me meurs, je languis, je n'en puis plus. En attendant qu'il vienne, et pour adoucir en quelque sorte l'amertume de ne le posséder pas, on rappelle toutes ses puissances et tout ce qui est en l'homme, pour s'occuper des beautés infinies de Jésus-Christ ; on ne veut plus rien voir dans la créature que les traits qu'elle porte imprimés sur elle des beautés du Verbe divin : après, on ne peut plus supporter ces traits, comme étant trop défectueux. Par une sainte impatience, tantôt on semble presser toutes les créatures pour parler hautement de ce bien aimé. Et parlez donc, et parlez donc, et dites encore ; et on impose silence à tout ce qui ne parle pas de lui. Après, on ne peut souffrir qu'on parle de lui ; parce que toutes les créatures converties en langue et en voix, n'en peuvent parler comme il faut ; et il devient insupportable à l'âme d'en parler faiblement. Elle demande donc qu'on se taise, et prie Jésus de parler lui seul de ce qu'il est, et d'en parler hautement dans ce silence de l'âme ; et puis elle le prie de ne plus parler : car que peut-il dire qui soit digne de lui, si ce qu'il dit n'est pas lui-même. Elle le prie donc de se taire, mais seulement de s'imprimer lui-même dans le fond du cœur ; afin d'attirer à lui toutes les puissances de l'âme pour le contempler en silence, adorer son secret et se perdre devant lui et en lui dans l'impuissance de l'entendre, et de rien faire qui soit digne de sa grandeur. O Jésus-Christ, ô Jésus-Christ ! O que le Seigneur est grand, ô que le Seigneur est aimable ! O mon amour, ô mon cher amour, vivez et réglez dans mon cœur !

C'est alors qu'il naît dans l'intérieur, non plus un transport d'admiration, mais une certaine estime de ce bien aimé et de ses perfections. L'âme méprise toutes choses, et ne daigne regarder que lui : elle se méprise elle-même, ne paroissant rien à ses yeux. Aussitôt sentant en elle-même cette estime du bien aimé, et l'amour qui la porte à lui, elle commence à s'estimer par la capacité qu'elle a de l'aimer, et n'estime rien en son être que cette capacité : elle se voit quelque chose de grand, d'avoir été créée pour l'aimer, et elle découvre par la même vue ce que le péché fait en elle, et combien il la défigure, ou plutôt

combien il l'anéantit en lui ôtant cet amour. Elle souffre donc incroyablement, que cette capacité d'aimer Jésus-Christ soit demeurée sans effet par le péché, et comme n'étant pas : elle se voit moins que rien par le péché ; et non seulement elle se méprise, mais encore elle se hait et ne se peut supporter. Puis se sentant encore attirée à aimer, elle recommence à s'estimer elle-même par l'estime qu'elle a pour son bien aimé, lorsqu'elle le voit croître dans son cœur, où elle ne peut plus souffrir que lui.

Là naît, dans ce cœur épris de l'estime de Jésus-Christ, un désir ardent de lui plaire, qui fait aussitôt dans l'âme une attention sur elle-même, puis un oubli d'elle-même, un empressement de se parer de toutes sortes d'ornements pour plaire à ses yeux, un regard continuel sur son miroir intérieur, c'est à dire sur sa conscience, pour se composer et s'ajuster avec soin, etc., aussitôt après, une vue qu'on lui plaira davantage par une certaine simplicité d'abandon, qui fait succéder à l'empressement de se parer une certaine négligence ; comme si l'âme disoit au bien aimé : Pourvu que j'aime, je suis trop belle ; et elle ne desire plus qu'un amour très simple qui naisse au fond de son cœur sans affectation, mais par la seule impression que le bien aimé y fera de ce qu'il est.

Ici l'âme voudroit se perdre dans la vue des beautés infinies de son cher et de son unique Jésus : elle le voit admirable en tout, orné richement et proprement, tout parfumé comme un époux au jour de ses noces ; et elle entend une voix secrète qui lui dit dans l'intime : Venez, ô filles de Jérusalem, venez voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné ¹. » Sa mère est la sainte Vierge, qui lui a donné son humanité sacrée, diadème qui environne sa divinité, laquelle, comme dit l'apôtre ², est la tête de Jésus-Christ. Sa mère est la Synagogue qui l'a engendré selon la chair, de la race de ses patriarches, de ses rois et de ses prophètes ; or, cette mère lui a donné pour diadème une couronne d'épines. Sa mère c'est la sainte Eglise qui l'engendre spirituellement dans les cœurs ; et cette mère lui a donné pour diadème les âmes rachetées. Car saint Paul disant aux fidèles qu'il a convertis à l'Evangile : « Vous êtes ma joie et ma couronne ³ ; » à plus forte raison toutes les âmes que Jésus a rachetées sont-elles sa couronne et son diadème. L'âme donc contemple le roi Salomon, roi par sa naissance éternelle, que sa mère a couronné dans le temps comme d'un triple diadème.

¹ Cant. III, 11. — ² I. Cor. XI, 3. — ³ Philip. IV, 1.

La sainte Vierge sa mère lui a donné son humanité ; la Synagogue aussi sa mère lui a donné des souffrances et une couronne d'épines ; enfin l'Eglise sa mère, qu'il a engendrée par son sang, et qui l'engendre lui-même par son esprit, lui a donné pour couronne les âmes qu'elle incorpore à son unité ; et c'est là le véritable diadème dont il veut être couronné : de sorte que l'âme fidèle le regardant en cet état tout couronné d'âmes qu'il a conquises par son Eglise, elle veut être consumée d'amour et pour lui et pour toutes les âmes. Elle regarde celles qui se perdent comme autant de pierres précieuses qu'on arrache de la couronne de Jésus-Christ : elle le prie sans cesse que sa couronne soit complète, et qu'aucune âme ne périsse ; et la sienne lui devient chère, par la sainte société qu'elle doit avoir avec toutes les autres, pour faire la couronne de Jésus-Christ. Elle lui demande donc son amour, non seulement comme un trait pour gagner son cœur, mais comme un torrent rapide qui se déborde sur toutes les âmes, et qui les entraîne après elle pour s'aller perdre en Jésus-Christ. Elle lui dit en cet état : « Tirez-moi après vous, nous courrons après l'odeur de vos parfums ; ceux qui sont droits vous aiment². » Tirez-moi, et nous courrons : ne me tirez pas tellement, que j'aille à vous toute seule ; mais tirez-moi de sorte que j'entraîne avec moi toutes les âmes. Ceux qui sont droits vous aiment, faites-nous donc rentrer. ô Jésus, dans cette voie droite et simple dont nous nous sommes éloignés, et où vous ne cessez de rappeler toutes les âmes égarées, par la simplicité de votre Evangile. O Jésus-Christ, ô mon amour ! ô Eglise ! ô Jésus couronné des âmes ! ô âmes, couronne auguste de Jésus-Christ, faut-il que vous vous perdiez, faut-il qu'aucune se perde ?

Là, dans l'amour de Jésus, on conçoit un amour infini pour toutes les âmes, et on ne veut penser à la sienne que par l'amour sans bornes que l'on desire d'avoir pour toutes en général et pour chacune en particulier. O Jésus, par la soif ardente que vous avez eue sur la croix, donnez-moi d'avoir soif de toutes les âmes, et de n'estimer la mienne que par la sainte obligation qui m'est imposée de n'en négliger aucune. Je les veux aimer toutes, parce qu'elles sont toutes capables de vous aimer, que c'est vous qui les avez faites avec cette bienheureuse capacité, et que c'est vous qui les appelez pour tourner vers vous et absorber tout à fait en vous toute la capacité qu'elles ont d'aimer. C'est donc pour cela, ô Jésus, que je ne puis con-

¹ Cant. 1. 3.

sentir qu'aucune âme soit privée de votre amour : non aucune, ni même la mienne, la plus indigne de toutes de vous aimer : parce qu'elle a été la plus hardie à rejeter vos attraits. Non, je ne puis consentir que je ne vous aime pas ; et tout ce qui me semblera être quelque chose de votre amour, je veux m'y laisser aller sans réserve, en quelque abîme où il me conduise. O Jésus, je veux vous aimer : ô Jésus, il n'est pas possible que je ne vous aime un jour. O Église, ô ministre de la vérité qu'elle a choisi pour moi, venez, venez, venez promptement, afin d'aider à aimer, mon âme languissante et défaillante.

LETTRE III. Sur les caractères que doit avoir l'amour divin dans nos cœurs, et les excès de l'amour profane.

L'Épouse parle ainsi au saint Cantique ¹ : « Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien aimé, de lui rapporter que je languis d'amour. »

Faut-il des ambassades à ce bien aimé, pour lui apprendre qu'on languit d'amour ? Est-il un homme mortel, auquel il faut écrire et lui faire des messages pour s'expliquer avec lui quand il est loin ; auquel il faut du moins parler, du moins faire quelque signe des yeux pour se faire entendre quand il est près ? Ah ! gêne et enfer de l'amour, d'être contraint de s'expliquer par autre chose que par soi-même et par son propre transport : car tout ce qui n'est pas l'amour même, combien froidement et languissamment exprime-t-il les traits de l'amour ? Eh ! donc ce bien aimé pourroit-il souffrir qu'un autre que l'amour même lui parlât d'amour ? Et faut-il qu'on l'instruise par des organes étrangers, des sentiments d'un cœur qui l'aime ? Ne voit-il pas tout, ne sait-il pas tout ? L'amour ne lui parle-t-il pas immédiatement ? Non seulement l'amour, mais le désir de l'amour : non seulement le désir, mais la première pensée de cœur lorsqu'il va penser un désir. N'est-il pas écrit de lui qu'il connoît non seulement le désir du cœur, mais la préparation du cœur ² ? Il la connoît par sa science ; mais disons encore qu'il la connoît par la correspondance de son amour : car il est si naturel au cœur de ce bien aimé d'aimer et de s'abandonner à qui l'aime, que quand il n'auroit pas, s'il se pouvoit, la plénitude de la science, il sentiroit la moindre atteinte de l'amour que le cœur ressent pour lui, par la correspondance qu'elle excite nécessairement dans le sein. Son cœur est toujours veillant, dit-il ³, c'est à dire, toujours attentif pour sentir si quelque

¹ Cant. v. 8. — ² Ps. ix. 38. — ³ Cant. v. 2.

âme ne le perce pas par quelque trait de pur amour.

Pourquoi donc, ô sainte Epouse, conjurez-vous avec tant d'empressement les filles de Jérusalem, les âmes aimantes filles de l'Eglise, de rapporter votre amour à votre bien aimé qui le sait mieux qu'elles? Elle voudroit que tout parlât de son amour : elle voudroit animer toutes les créatures, et faire que tout fût langue pour parler de son amour, ou plutôt que tout fût cœur pour parler de l'amour par l'amour même : car appartient-il à la langue, qui n'aime pas elle-même, de parler d'amour? Elle cherche donc de tous côtés quelqu'un qui parle de son amour à son bien aimé : elle ne trouve que les filles de Jérusalem, les âmes aimantes comme elle. Elle s'unit à leur amour, elle aime en elles, elle les pousse autant qu'elle peut à aimer, elle se sent aussi excitée par elles ; et l'amour d'une seule parle au bien aimé de l'amour de toutes les autres ; et l'amour de toutes ensemble parle de l'amour de chacune en particulier ; et le bien aimé, qui est dans toutes comme dans ses membres, se parle en elles toutes à lui-même, et rend compte à son amour de l'amour de toutes. Ainsi, dans une très intime unité de cœur, on aime pour soi en aimant pour toutes ; on parle pour soi, on parle pour toutes, et point davantage pour soi que pour toutes ; et le bien aimé entend ce langage : car il ne veut pas une âme seule, ou plutôt il ne reçoit qu'une seule âme ; parce que toutes les âmes doivent être une, pour l'aimer en unité ; sans cela point d'amour.

O pauvreté de l'amour de la créature ! O cœur qui aimes la créature, tu dois souhaiter que ce ne soit pas toi seulement, mais tout l'univers qui devienne tout amour pour toi. Quel monstre que le tout se transforme en la partie ! Il le faut néanmoins, ou tu n'aimes pas. Il faut que tu te répandes dans tout ce qui est et qui peut aimer, pour le faire, si tu pouvois, tout amour pour ce que tu aimes : oui, il faut que tu arraches le cœur de Dieu même, pour le donner à ce que tu aimes, pour le transformer en ce que tu aimes, avec toute l'immensité de son amour ; autrement tu n'aimes pas, si tu peux consentir qu'aucun être aimant, et bien plus le seul être et le seul aimant puisse n'être pas tout amour pour l'objet pour lequel tu le veux changer en amour toi-même. O monstre, encore une fois, et prodige de l'amour profane, qui veut rappeler et concentrer le tout dans la partie, ou plutôt le tout dans le néant. Sors du néant, ô cœur qui aimes, prends avec toi tout ce qu'il y a dans la nature capable d'aimer, et ne le transforme en ton cœur que pour le porter avec ton cœur, pour le perdre avec ton cœur

dans l'abîme de l'être et de l'amour incréé : exhorte toutes les âmes à en faire autant ; afin que tous les cœurs qui aiment , rapportent au bien aimé qu'on languit pour lui.

O cœur, peux-tu languir pour la créature ? Car qu'est-ce que la langueur , sinon une défaillance d'un cœur qui va mourir et se perdre dans l'amour de son bien aimé ? La créature n'est rien , et ne peut pas même recevoir la perte de notre être en elle : et pourroit-elle donc recevoir la perte d'un cœur défaillant pour mourir en elle. Venez, ô Jésus, venez, et que je languisse après vous ; soutenez par votre être défaillant pour moi la langueur de mon être défaillant pour vous. Ah ! je ne veux pas seulement languir, je veux encore mourir pour vous. Mais que me serviroit de mourir pour vous ? Non, je veux encore mourir en vous, m'abîmer en vous, me perdre en vous, sans quoi je compte pour rien tout ce qu'on souffre et qu'on fait pour vous.

Ma Fille, faites vivre Jésus dans toutes les créatures. O Dieu, quelle trahison à l'amour, de faire vivre dans la créature l'amour de la créature ! C'est une plus grande infidélité que de le faire vivre en soi-même ; car chacun est maître de son cœur : mais avoir empire sur le cœur des autres pour y faire vivre un autre que Dieu, ô amour, ne le souffre pas. Mais ce cœur aime déjà : ah ! n'y ajoute pas la moindre étincelle. Mais je ne ferai rien pour cela : ah ! c'est trop que de faire un trait, c'est trop que de laisser aller un soupir, c'est trop que de faire un clin-d'œil, c'est trop même de se montrer. Ah ! fendons-nous le cœur de regret d'avoir été un moment sans aimer, et beaucoup plus d'avoir perdu un seul moment et une seule occasion pour faire vivre dans un cœur le saint amour. Mais, hélas ! que seroit-ce donc, si nous voulions y faire vivre un amour contraire ? O Jésus, vous êtes le seul que je veux qu'on aime ; et c'est aussi pour cela que je ne veux aimer que vous seul. Quiconque sera celui que j'aimerai, je veux que tout soit amour pour lui ; et pour cela il faut qu'il soit le tout même.

O Jésus, vous êtes le tout comme Dieu, mais tout qui, pour donner prise au néant en vous, vous êtes fait vous-même néant, et avez ouvert la voie au néant non seulement de se perdre dans le tout, mais d'être le tout par transformation. Ah ! vous êtes donc le seul désirable : mon bien aimé dit l'Épouse ¹, est tout désirable. Jésus soit en vous : je vous donne à lui, et lui à vous. Gémissiez sur la pauvreté de l'amour de la créature, et languissez après l'immensité de l'amour divin et transformant : Amen, amen.

¹ Cant. v. 16.

Priez Dieu pour moi, et souvenez-vous que ce que je vous dis joui est la vérité : je le mettrai par écrit ; mais assurément c'est la vérité : et sur ce principe , aimez, aimez, aimez ; et si vous pouvez , mourez d'amour. Je vous livre de tout mon cœur à cette aimable illusion. O amour, pardonnez-moi de vous appeler de la sorte : non, vous êtes la vérité même ; et par votre vérité vous dissiperez tout ce qui se pourroit mêler avec vous qui ne seroit pas vous-même.

LETTRE IV. Sur le mystère de l'unité de l'Eglise, et les merveilles qu'il renferme.

Je me suis trouvé ce matin avec le loisir et une disposition de cœur plus prochaine, pour tâcher de vous satisfaire touchant les articles que vous m'avez envoyés. J'y ai pensé devant Dieu, et voici ce qu'il m'a donné : il sait pourquoi, et le fruit qu'il en veut tirer pour vous soutenir : sa volonté soit faite.

I. L'unité de l'Eglise : son modèle est l'unité des trois divines personnes. Jésus a dit : *Qu'ils soient un comme nous* ¹. Trois sont un dans leur essence, et par conséquent un entre eux.

II. Tous les fidèles un en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ un entre eux ; et cette unité, c'est la gloire de Dieu par Jésus-Christ, et le fruit de son sacrifice.

III. Jésus-Christ est un avec l'Eglise, portant ses péchés : l'Eglise est une avec Jésus-Christ, portant sa croix.

IV. L'Eglise, dit le Saint-Esprit, dans les actes ², n'a qu'un cœur et qu'une âme : c'est un grand mystère que cette unité du cœur chrétien. En cette unité de cœur, la charité ne trouve plus de distinction : elle embrasse également tous les membres quant à la disposition intérieure, ne les voyant qu'en Jésus-Christ, quoique l'application soit différente selon la mesure des besoins.

V. Jésus-Christ sera tout en tous dans le ciel, et il paroîtra davantage où il y aura plus de gloire : ici Jésus-Christ est tout en tous, et il paroît davantage où il y a plus d'infirmité. C'est le mystère de la croix : *Amen* à Dieu qui nous l'a révélé.

VI. Il faut regarder Jésus-Christ dans toutes les foiblesses, parce qu'il les a toutes ressenties ; et même dans tous les péchés et de nous et de nos frères, parce qu'il les a tous portés.

VII. En l'unité de l'Eglise paroît la Trinité en unité : le Père, comme le principe auquel on se réunit ; le Fils, comme le milieu dans lequel on se réunit ; le Saint-Esprit, comme le nœud par lequel on se réunit ; et tout est un. *Amen* à Dieu, ainsi soit-il.

¹ Joan. XVII. 11. — ² Act. IV. 32.

VIII. Dans l'unité de l'Eglise toutes les créatures se réunissent. Toutes les créatures visibles et invisibles sont quelque chose à l'Eglise. Les anges sont ministres de son salut ; et par l'Eglise se fait la recrue de leurs légions désolées par la désertion de Satan et de ses complices : mais dans cette recrue ce n'est pas tant nous qui sommes incorporés aux anges, que les anges qui viennent à notre unité : à cause de Jésus notre commun chef, et plus le nôtre que le leur.

IX. Même les créatures rebelles et dévoyées, comme Satan et ses anges, par leur propre égarement et par leur propre malice, dont Dieu se sert malgré eux, sont appliquées au service, aux utilités et à la sanctification de l'Eglise ; Dieu voulant que tout concoure à l'unité, et même le schisme, la rupture et la révolte. Louange à Dieu pour l'efficace de sa puissance, et tremblement de cœur pour ses jugements.

X. Les créatures inanimées parlent à l'Eglise des merveilles de Dieu ; et ne pouvant le louer par elles-mêmes, elles le louent en l'Eglise comme étant le temple universel, où se rend à Dieu le sacrifice d'un juste hommage pour tout l'être créé, qui est délivré par l'Eglise du malheur de servir au péché, étant employé à de saints usages.

XI. Pour les hommes, ils sont tous quelque chose de très intime à l'Eglise, tous lui étant ou incorporés, ou appelés au banquet où tout est fait un.

XII. Les infidèles sont quelque chose à l'Eglise, qui voit en eux l'abîme d'ignorance et de répugnance aux voies de Dieu, dont elle a été tirée par grâce. Ils exercent son espérance, dans l'attente des promesses qui les doivent rappeler à l'unité de la bénédiction en Jésus-Christ ; et ils font le sujet de la dilatation de son cœur, dans le désir de les attirer.

XIII. Les hérétiques sont quelque chose à l'unité de l'Eglise : ils sortent et ils emportent avec eux, même en se divisant, le sceau de son unité qui est le baptême, conviction visible de leur désertion : en déchirant ses entrailles, ils redoublent son amour maternel pour ses enfants qui persévèrent ; en s'écartant, ils donnent l'exemple d'un juste jugement de Dieu à ceux qui demeurent.

XIV. Contempteurs et profanateurs du sacerdoce de l'Eglise, ils pressent, par une sainte émulation, les véritables lévites à purifier l'autel de Dieu : ils font éclater la foi de l'Eglise, et l'autorité de sa chaire pour affermir la foi des infirmes et des forts : leur clairvoyance qui les aveugle, ne montre aux forts et aux infirmes de l'Eglise que l'on ne voit clair qu'en son unité,

et que c'est du centre de cette unité que sort la lumière, la doctrine de vérité. *Amen* à Dieu.

XV. Les élus et les réprouvés sont dans le corps de l'Eglise : les élus comme la partie haute et spirituelle ; les réprouvés comme la partie inférieure et sensuelle , comme la chair qui convoite contre l'esprit , comme l'homme animal qui n'entend pas les voies de Dieu et qui les combat. Comme dans l'homme particulier la force est épurée par ce combat de foiblesse ; ainsi dans cet homme universel, qui est l'Eglise, la partie spirituelle est épurée par l'exercice que lui donnent les réprouvés. L'Eglise souffre dans les réprouvés une incroyable violence, plus grande que les douleurs de l'enfantement ; parce que les sentant dans l'unité de son corps, elle se tourmente pour les attirer à l'unité de son esprit : et nulle persécution ne lui est plus dure que leur résistance opiniâtre.

XVI. Elle gémit donc sans cesse dans les justes, qui sont la partie céleste, pour les pécheurs qui sont la partie terrestre et animale ; et la conversion des pécheurs est le fruit de ce gémissement intérieur et perpétuel. Dieu ne se laisse fléchir que par le gémissement de cette colombe ; je veux dire, que par les prières mêlées de soupirs que fait l'Eglise dans les justes pour les pécheurs : mais Dieu exauce l'Eglise ; parce qu'il écoute en elle la voix de son Fils. Tout ce qui se fait par l'Eglise, c'est Jésus-Christ qui le fait : tout ce que fait Jésus-Christ dans les fidèles, il le fait par sa sainte Eglise. *Amen* à Dieu, cela est vrai. Vous avez eu quelque vue de cette vérité ; elle est sainte et apostolique.

XVII. L'Eglise soupire dans ces mêmes justes pour toutes les âmes souffrantes, ou plutôt elle soupire dans toutes les âmes souffrantes et exercées, pour toutes les âmes souffrantes et exercées : leurs souffrances, leur accablement porte grâce, soutien et consolation les unes pour les autres.

XVIII. Jésus-Christ est en son Eglise faisant tout par son Eglise : l'Eglise est en Jésus-Christ faisant tout avec Jésus-Christ. Cela est vrai et très vrai ; celui qui l'a vu en a rendu témoignage : gloire au témoin fidèle qui est Jésus-Christ fils du Père.

XIX. Telle est donc la composition de l'Eglise, mêlée de forts et d'infirmes, de bons et de méchants, de pécheurs hypocrites et de pécheurs scandaleux : l'unité de l'Eglise enferme tout et profite de tout. Les fidèles voient dans les uns tout ce qu'il faut imiter, et dans tous les autres ce qu'il faut surpasser avec courage, reprendre avec vigueur, supporter avec patience, aider avec charité, écouter avec condescendance, regarder avec

tremblement. Et ceux qui demeurent, et ceux qui tombent, servent également à l'Eglise : ses fidèles voyant dans ceux-ci l'exemple de leur lâcheté et en voyant dans les autres la conviction, tout les étonne, tout les édifie, tout les confond, tout les encourage ; autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice. Adoration à Dieu sur ses voies impénétrables. Tout concourt au salut de ceux qui aiment, et même les froideurs, et même les défauts, et même les lâchetés de l'amour. Qui le peut entendre, l'entende ; qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute : Dieu les ouvre à qu'il lui plaît ; mais il lui faut être fidèle : malheur à qui ne l'est pas.

XX. Cette Eglise ainsi composée, dans un si horrible mélange, se démêle néanmoins peu à peu et se défait de la paille. Le jour lui est marqué où il ne lui restera plus que son bon grain ; toute la paille sera mise au feu. Une partie de cette séparation se fait visiblement dans le siècle par les schismes et les hérésies : l'autre se fait dans le cœur, et se confirme au jour de la mort ; chacun allant en son lieu. La grande, universelle et publique séparation se fera à la fin des siècles par la sentence du Juge. Toute l'Eglise soupire après cette séparation, où il ne restera plus à Jésus-Christ que des membres vivants ; les autres étant retranchés par ce terrible *Discedite*¹, que notre Seigneur Jésus-Christ, pour consommer toutes choses aussi bien qu'il les a commencées par son Eglise, prononcera en elle et avec elle et par elle ; les apôtres tenant leur séance avec tout les élus de Dieu, et condamnant au feu éternel tous les anges rebelles, et tous ceux qui auront pris leur parti et imité leur orgueil. Alors l'Eglise ira au lieu de son règne, n'ayant plus avec elle que ses membres spirituels, démêlés et séparés pour jamais de tout ce qu'il y a d'impur : cité vraiment sainte, vraiment triomphante, royaume de Jésus-Christ, et régnante avec Jésus-Christ.

XXI. En attendant ce jour, elle gémit ici bas comme une exilée : assise, dit le saint Psalmiste², sur les fleuves de Babylone, elle pleure et gémit en se souvenant de Sion : assise sur les fleuves, stable parmi les changements ; non emportée par les fleuves, mais soupirant sur leurs bords ; voyant que tout s'écoule, et soupirant après Sion où toutes choses sont permanentes : pleurant de se trouver au milieu de ce qui passe et qui n'est pas, par le souvenir qu'elle a au cœur de ce qui subsiste et qui est : tels sont les gémissements de cette exilée.

¹ Matth. xxv. 41. — ² Ps. cxxxvi. 1.

XXII. Elle chante cependant pour se consoler, et elle chante le même cantique de la céleste Jérusalem : *Alleluia*, louange à Dieu ; *Amen*, ainsi soit-il : cela est écrit dans l'Apocalypse ¹. Louange à Dieu pour sa grande gloire ; ainsi soit-il dans la création par une complaisance immuable à la volonté de Dieu ; c'est le cantique de l'Eglise. Cette partie d'elle-même, qui est déjà vivante avec Dieu, le chante dans la plénitude ; et l'autre, fidèle écho, le répète dans l'impatience et dans l'avidité d'un saint désir.

Alleluia pour l'Eglise, louange à Dieu pour l'Eglise : louange à Dieu quand il frappe, louange à Dieu quand il donne : *Amen*, ainsi soit-il par l'Eglise qui dit sans cesse, ma Sœur, et vous le savez : *Il a bien fait toutes choses* ².

XXIII. L'Eglise est persécutée, louange à Dieu, ainsi soit-il : l'Eglise est dans le calme, louange à Dieu, ainsi soit-il. Disons-le pour tout le corps de l'Eglise ; disons-le pour toutes les âmes qui souffrent ou de pareils exercices, ou de pareilles vicissitudes.

XXIV. L'Eglise est persécutée ; elle est fortifiée au dedans par les coups qu'on lui donne au dehors : l'Eglise est dans le calme ; c'est pour être exercée de la main de Dieu d'une manière plus intime.

XXV. L'Eglise est comme inondée par le déluge des mauvaises mœurs : l'Eglise semble quelquefois être donnée en proie à l'erreur qui menace de la couvrir toute ; cependant sa sainteté demeure entière ; sa foi éclate toujours avec tant de force, que même ses ennemis sentent bien par une céleste vigueur qu'ils ne peuvent point l'abattre ; mais par là elle-même sent bien qu'il n'y a que Dieu qui la soutienne.

XXVI. *Alleluia* pour l'Eglise ; *Amen* à Dieu pour l'Eglise, et le même pour toutes les âmes que Dieu fait participer à cette conduite. Jésus-Christ est fort et fidèle, et jusque aux portes de l'enfer il faut espérer en lui, et que tout notre cœur, toutes nos entrailles, toute la moelle de nos os crient après lui : Venez. Seigneur Jésus, venez.

XXVII. Je crie et je crierois sans fin ; mais il faut conclure : « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont admirables, ô Israël ³ ! Que mon âme meure de la mort des justes ⁴ ! » C'est l'Eglise qui est sous ses tentes, toujours en guerre, toujours en marche, toujours prête à demeurer ou à par-

¹ Apoc. xix. — ² Marc. vii. 36. — ³ Num. xxiv. 5. — ⁴ Ibid, xxiv, 10.

tir, suivant l'ordre de la milice spirituelle, au premier clin-d'œil de son chef.

XXVIII. Vous me demandez ce que c'est que l'Eglise ; l'Eglise c'est Jésus-Christ répandu et communiqué , c'est Jésus-Christ tout entier, c'est Jésus-Christ homme parfait, Jésus-Christ dans sa plénitude.

XXIX. Comment l'Eglise est-elle son corps et en même temps son épouse ? Il faut adorer l'économie sacrée avec laquelle le Saint-Esprit nous montre l'unité simple de la vérité, par la diversité des expressions et des figures.

XXX. C'est l'ordre de la créature de ne pouvoir représenter que par la pluralité ramassée, l'unité immense d'où elle est sortie : ainsi dans les ressemblances sacrées que le Saint-Esprit nous donne, il faut remarquer en chacune le trait particulier qu'elle porte , pour contempler dans le tout réuni le visage entier de la vérité révélée : après, il faut passer toutes les figures pour connoître qu'il y a dans la vérité quelque chose de plus intime , que les figures ni unies ni séparées ne nous montrent pas ; et c'est là qu'il se faut perdre dans la profondeur du secret de Dieu , où l'on ne voit plus rien , si ce n'est qu'on ne voit pas les choses comme elles sont. Telle est notre connoissance, tandis que nous sommes conduits par la foi. Entendez par cette règle générale les vérités particulières que nous méditons devant Dieu. Seigneur, donnez-nous l'entrée ; puisque vous nous avez mis la clef à la main.

XXXI. L'Eglise est l'épouse , l'Eglise est le corps : tout cela dit quelque chose de particulier , et néanmoins ne dit au fond que la même chose. C'est l'unité de l'Eglise avec Jésus-Christ, proposée par une manière et dans des vues différentes. La porte s'ouvre, entrons et voyons, et adorons avec foi, et publions avec joie la sainte vérité de Dieu.

XXXII. L'homme se choisit son épouse ; mais il est formé avec ses membres : Jésus, homme particulier, a choisi l'Eglise ; Jésus-Christ, homme parfait, a été formé et achève de se former tous les jours en l'Eglise et avec l'Eglise. L'Eglise comme épouse est à Jésus-Christ par son choix ; l'Eglise comme corps est à Jésus-Christ par une opération très intime du Saint-Esprit de Dieu. Le mystère de l'élection par l'engagement des promesses, paroît dans le nom d'épouse ; et le mystère de l'unité, consommée par l'infusion de l'Esprit, se voit dans le nom de corps. Le nom de corps nous fait voir combien l'Eglise est à Jésus-Christ : le titre d'épouse nous fait voir qu'elle lui a été étrangère , et que c'est volontairement qu'il l'a recherchée.

Ainsi le nom d'épouse nous fait voir unité par amour et par volonté ; et le nom de corps nous porte à entendre unité comme naturelle : de sorte que dans l'unité du corps il paroît quelque chose de plus intime, et dans l'unité de l'épouse quelque chose de plus sensible et de plus tendre. Au fond ce n'est que la même chose : Jésus-Christ a aimé l'Eglise et il l'a faite son épouse ; Jésus-Christ a accompli son mariage avec l'Eglise, et il l'a faite son corps. Voilà la vérité, *Deux dans une chair, os de mes os et chair de ma chair*¹ : c'est ce qui a été dit d'Adam et d'Eve ; *Et c'est*, dit l'apôtre², *un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise*. Ainsi l'unité de corps est le dernier sceau qui confirme le titre d'épouse. Louange à Dieu pour l'enchaînement de ces vérités toujours adorables.

XXXIII. Il étoit de la sagesse de Dieu que l'Eglise nous parût tantôt comme distinguée de Jésus-Christ, lui rendant ses devoirs et ses hommages ; tantôt comme n'étant qu'une avec Jésus-Christ, vivant de son Esprit et de sa grâce.

XXXIV. Le nom d'épouse distingue pour réunir ; le nom de corps unit sans confondre, et découvre au contraire la diversité des ministères : unité dans la pluralité, image de la Trinité, c'est l'Eglise.

XXXV. Outre cela, je vois dans le nom d'épouse la marque de la dignité de l'Eglise. L'Eglise comme corps est subordonnée à son Chef : l'Eglise comme épouse participe à sa majesté, exerce son autorité, honore sa fécondité. Ainsi le titre d'épouse étoit nécessaire pour faire regarder l'Eglise comme la compagne fidèle de Jésus-Christ, la dispensatrice de ses grâces, la directrice de sa famille, la mère toujours féconde, et la nourrice toujours charitable de tous ses enfants.

XXXVI. Mais comment est-elle mère des fidèles, si elle n'est que l'union de tous les fidèles ? Nous l'avons déjà dit : tout se fait par l'Eglise ; c'est à dire, tout se fait par l'unité. L'Eglise dans son unité, et par son esprit d'unité catholique et universelle, est la mère de tous les particuliers qui composent le corps de l'Eglise : elle les engendre à Jésus-Christ, non en la façon des autres mères, en les produisant de ses entrailles, mais en les tirant de dehors pour les recevoir dans ses entrailles, en se les incorporant à elle-même, et en elle au Saint-Esprit qui l'anime, et par le Saint-Esprit au fils qui nous l'a donné par son souffle, et par le Fils au Père qui l'a envoyé ; *afin que notre société soit en Dieu et avec Dieu Père, Fils et Saint-Esprit*³, qui vit et règne aux siècles des siècles en unité parfaite

¹ Gen. 11. 23. — ² Eph. v. 32. — ³ Joan. 1. 3.

et indivisible, *Amen*. De là vous pouvez entendre comment les évêques et comment le Pape sont les époux féconds de l'Eglise, chacun selon sa mesure.

XXXVII. L'Eglise, ainsi que nous avons dit, est féconde par son unité. Le mystère de l'unité de l'Eglise est dans les évêques comme chefs du peuple fidèle ; et par conséquent l'ordre épiscopal enferme en soi avec plénitude l'esprit de fécondité de l'Eglise. L'épiscopat est un, comme toute l'Eglise est une : les évêques n'ont ensemble qu'un même troupeau, dont chacun conduit une partie inséparable du tout ; de sorte qu'en vérité ils sont au tout, et Dieu ne les a partagés que pour la facilité de l'application. Mais pour consommer ce tout en unité, il a donné un pasteur qui est pour le tout, c'est à dire l'apôtre saint Pierre, et en lui tous ses successeurs.

XXXVIII. Ainsi notre Seigneur Jésus-Christ, voulant former le mystère de l'unité, choisit les apôtres parmi tout le nombre des disciples ; et voulant consommer le mystère de l'unité, il a choisi l'apôtre saint Pierre pour le préposer seul non seulement à tout le troupeau, mais encore à tous les pasteurs ; afin que l'Eglise, qui est une dans son état invisible, avec son chef invisible, fût une dans l'ordre visible de sa dispensation et de sa conduite, avec son chef visible, qui est saint Pierre, et celui qui, dans la suite des temps doit remplir sa place. Ainsi le mystère de l'unité universelle de l'Eglise est dans l'Eglise romaine et dans le siège de saint Pierre : et comme il faut juger de la fécondité par l'unité, il se voit avec quelle prérogative d'honneur et de charité le saint pontife est le père commun de tous les enfants de l'Eglise. C'est donc pour consommer le mystère de cette unité, que saint Pierre a fondé, par son sang et par sa prédication, l'Eglise romaine comme toute l'antiquité l'a reconnu. Il établit premièrement l'Eglise de Jérusalem pour les Juifs, à qui le royaume de Dieu devoit être premièrement annoncé, pour honorer la foi de leurs pères, auxquels Dieu avoit fait les promesses : le même saint Pierre l'ayant établie, quitte Jérusalem pour aller à Rome ; afin d'honorer la prédestination de Dieu, qui préféroit les Gentils aux Juifs dans la grâce de son Evangile ; et il établit Rome, qui étoit chef de la gentilité, le chef de l'Eglise chrétienne, qui devoit être principalement ramassée de la gentilité dispersée ; afin que cette même ville, sous l'empire de laquelle étoient réunis tant de peuples et tant de monarchies différentes, fût le siège de l'empire spirituel qui devoit unir tous les peuples, depuis le levant jusque au couchant, sous l'obéissance de Jésus-Christ, dont à cette ville maîtresse du monde

a été portée par saint Pierre la vérité évangélique ; afin qu'elle fût servante de Jésus-Christ, et mère de tous ses enfants par sa fidèle servitude. Car avec la vérité de l'Evangile, saint Pierre a porté à cette Eglise la prérogative de son apostolat, c'est à dire la proclamation de la foi et l'autorité de la discipline.

XXXIX. Pierre confessant hautement la foi, entend de Jésus-Christ cet oracle ¹ : *Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise*. Saint Pierre, déclarant son amour à son Maître, recevoit de lui ce commandement ² : *Pais mes brebis, pais mes agneaux* : pais les mères, pais les petits ; pais les forts, pais les infirmes, pais tout le troupeau. Pais, c'est à dire, conduis. Toi donc, qui es Pierre, publie la foi et pose le fondement : toi qui m'aimes, pais le troupeau, et gouverne la discipline.

XL. Ainsi éternellement, tant que l'Eglise sera Eglise, vivra dans le siège de saint Pierre la pureté de la foi et l'ordre de la discipline ; avec cette différence que la foi ne recevra jamais aucune tache et que la discipline sera souvent chancelante ; ayant plu à Jésus-Christ, qui a établi son Eglise comme un édifice sacré, qu'il y eût toujours quelque réfection à faire dans le corps du bâtiment, mais que le fondement fût si ferme, que jamais il ne pût être ébranlé ; parce que les hommes par sa grâce peuvent bien contribuer à l'entretenir, mais ils ne pourroient jamais le rétablir de nouveau ; il faudroit que Jésus-Christ vînt encore au monde. Et par là paroît l'effronterie de nos derniers hérétiques, qui n'ont pas rougi de dire dans leur confession de foi, que Dieu avoit envoyé Luther et Calvin pour dresser de nouveau l'Eglise. C'est l'affaire de Jésus-Christ : il n'appartenoit qu'à lui seul d'ériger cet édifice ; et il falloit pour cela qu'il vînt au monde. Mais comme il avoit résolu de n'y venir qu'une fois, il a établi son temple si solidement, qu'il n'aura jamais besoin qu'on le rétablisse, et il suffira seulement qu'on l'entretienne.

XLI. Vous pouvez connoître par tout ceci que le Pape et les évêques sont à l'Eglise de Dieu, et je n'ai que ce mot à ajouter, qui me semble une conséquence de ce que j'ai dit, que la grâce du saint siège apostolique, quoiqu'elle soit pour tous les fidèles, est particulièrement pour les évêques ; et cela est si conforme à la discipline de l'Eglise, que je ne puis douter que cela ne soit équitable. J'avois d'autres choses à vous dire ; mais peut-être Dieu permettra que je puisse les expliquer mieux de vive voix.

¹ Matth. XVI. 18. — ² Joan. XXI, 15 et seq.

LETTRES

A LA SOEUR CORNUAU.

DITE EN RELIGION DE SAINT-BÉNIGNE.

LETTRE de la sœur Cornuau au cardinal de Noailles, sur les lettres que Bossuet lui avoit écrites.

Voilà la copie que votre Eminence a souhaité que je lui fisse des lettres que feu monseigneur de Meaux m'a écrites, pendant les vingt-quatre années que j'ai eu le bonheur d'être sous sa conduite. Ce n'est pas sans la dernière confusion que je vous l'envoie ; non pas par rapport à vous, Monseigneur, pour qui je n'aurois rien de caché, et à qui je dois faire connoître tous les sentiments de mon cœur : mais c'est par rapport à ceux qui pourroient voir ces lettres. Car enfin, Monseigneur, je trouve que bien éloignée de tirer vanité de ce qu'un aussi grand prélat qu'étoit feu M. l'évêque de Meaux m'a fait l'honneur de m'écrire, comme il a fait, je dois en être dans une humiliation profonde, étant, avec tant de secours et tant d'instructions, restée ce que vous savez bien que je suis, quand toute autre seroit devenue une grande sainte. Je tremble, je vous assure, Monseigneur, de ce que j'aurai un jour à rendre compte là dessus au céleste Epoux, qui m'avoit par miséricorde donné un si saint guide. Epargnez-moi donc, je vous supplie, Monseigneur, en ne faisant point voir ces lettres, et ne les faisant point imprimer de mon vivant : car je vous avoue, comme à Dieu même, qu'il me seroit tout à fait impossible de soutenir de voir ces lettres et toute ma conscience entre les mains de tout le monde. Il faut attendre, je vous conjure, que le céleste Epoux ait disposé de moi, ce que je lui demande qui soit bientôt ; ou bien, s'il y alloit de la gloire de Dieu et de celle de mon saint Père, que ces lettres fussent données au public, il faudroit donc, Monseigneur, que votre Eminence eût la bonté de me mettre pour le reste de mes jours dans une solitude bien éloignée, ou je ne fusse connue de personne : avec cette précaution je n'aurai plus de peine à consentir que mes lettres soient vues ; puisque l'on ne me verra plus, et que je ne verrai plus personne.

Je vous avouerai, au reste, Monseigneur, avec toute la confiance que je dois à votre Eminence, que je n'ai pas été insensible, par rapport à la gloire de mon saint Père, à tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire et de m'écrire sur la beauté, sur la haute et intime spiritualité de ses lettres ; et que la grande approbation que vous donnez à toutes les saintes maximes dont elles sont remplies, et à la saine et pure doctrine qu'elles renferment, est la plus grande

consolation que je puisse avoir. Car, peinée de ce que le monde ne connoissoit, pour ainsi dire, de ce saint prélat que ses grandes qualités, qui attiroient à la vérité l'admiration, mais qui ôtoient comme l'attention à ce haut degré de spiritualité où il étoit parvenu, et qu'il ne laissoit remarquer qu'aux âmes qu'il conduisoit; je suis ravie que votre Eminence rende à ce grand homme toute la justice qui lui est due, en lui donnant le titre de grand maître de la vie intérieure, qui est seul capable de le faire connoître.

Voilà, Monseigneur, mes véritables sentiments, que j'ai cru que votre Eminence voudroit bien que je lui disse en lui envoyant cette nouvelle copie, dont j'espère que vous serez encore plus content que de la première : car à peine avois-je achevé de la transcrire, que l'on me l'arracha des mains, et on la fit relire sans me donner le temps de la collationner sur mes originaux; de sorte, Monseigneur, que j'ai trouvé beaucoup de choses essentielles oubliées, et bien des mots mal mis. J'ai donc remis toutes choses en ordre, et j'ai rendu cette copie la plus correcte que j'ai pu, et la plus digne de votre Eminence, l'ayant beaucoup augmentée de choses que je n'avois pas mises dans la première, parce que je les avois écrites séparément : mais j'ai cru, Monseigneur, que cela vous feroit plaisir que je les misse dans votre copie; comme sont encore quelques endroits de mes lettres que je n'avois pas mis, et quelques écrits, quelques retraits que le saint prélat avoit faites pour les âmes qu'il conduisoit, et qu'il n'avoit donnés, comme je crois qu'il avoit fait à d'autres. Il y a aussi un fort bel écrit qu'il avoit fait en particulier pour madame de Luynes, dans le temps qu'elle étoit à Jouarre, et plusieurs extraits des lettres à feu madame d'Albert, qu'elle m'avoit donnés de son vivant, comme je lui en donnois des miennes. L'union que vous savez, Monseigneur, qui étoit entre cette sainte dame et moi, comme filles du même père, nous permettoit entre nous deux ces communications.

J'ai cru aussi, Monseigneur, que vous seriez très aise de voir les vers que ce saint prélat faisoit comme en se jouant, pour ainsi dire, quand nous lui en demandions feu madame d'Albert et moi. Je m'assure que votre Eminence sera consolée de voir les grands et intimes sentiments de ce prélat, et combien son cœur étoit pris et épris du saint amour. Ce sont ses véritables sentiments qu'il nous donnoit, comme il nous le disoit, sans art et sans étude, en nous assurant qu'il ne vouloit pas retirer nos esprits du véritable sens de l'Ecriture; qu'il aimoit mieux que ses vers fussent moins élégants, et ne s'en pas détourner pour suivre de plus belles expressions. Il nous demandoit comme le secret sur ses vers, ne voulant pas qu'on sût qu'il en faisoit; et il n'en faisoit, à ce qu'il nous disoit avec confiance, que parce qu'il sembloit que Dieu vouloit qu'il contentât nos saints desirs là dessus. Il nous avouoit que les sentiments que Dieu lui donnoit pour nous, lui étoient utiles à lui-même : qu'il se sentoit pénétré des effets de l'amour divin, que Dieu lui mettoit au cœur de nous expliquer dans ses vers. Il est vrai que

quand il nous les donnoit , ou qu'il nous les lisoit , il étoit quelquefois tout perdu en Dieu ; et parloit du céleste Epoux d'une manière qui nous ravissoit , qui nous faisoit voir , sans qu'il le voulût , qu'il se passoit de grandes et intimes choses en lui : mais , comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire , Monseigneur , il n'a jamais permis que nous ayons parlé de cela , ni que nous ayons communiqué ses vers , particulièrement ceux sur le Cantique des cantiques , où l'amour divin est le plus exprimé ; non qu'il en fit mystère , mais parce qu'il ne croyoit pas ce langage propre à tout le monde , et que d'ailleurs ses autres ouvrages ne lui permettoient pas de donner autant d'attention qu'il eût fallu pour mettre ses vers dans leur dernière perfection ; d'autant plus qu'à peine étoient-ils sortis de son cœur et de sa plume , que nous les lui arrachions des mains , tant notre empressement étoit grand sur cela. Il est vrai qu'il en a retouché quelques uns ; mais je ne crois pas qu'il y ait mis tout à fait la dernière main , ni à tous ceux qu'il a faits. Je sais bien qu'il en avoit le dessein , m'ayant fait l'honneur de me le dire : mais comme il a eu une santé si languissante et si souffrante les deux dernières années de sa vie , je doute , Monseigneur , que ce saint prélat les ait entièrement revus : en tout cas , je ne risque rien en vous les envoyant comme ils m'ont été donnés , sur les sujets que j'ai demandés à ce saint prélat , étant persuadée , Monseigneur , que ce ne sera pas les rendre publics , ce qu'il ne vouloit point , me l'ayant dit plusieurs fois ; et s'ils ne se trouvent point dans la perfection où ils devroient être , je suis convaincue que votre Eminence y trouvera partout que l'amour divin dont ce saint prélat étoit si rempli , se fait connoître avec des traits bien vifs et bien capables d'allumer un divin feu dans les cœurs. Il y en a encore sur d'autres sujets , sur des psaumes , surtout le *Beati immaculati* : mais comme ils ne sont point au net , et qu'il paroît que ce prélat les vouloit retoucher , par toutes les marques qui y sont , je n'ai pu les transcrire , et ne suis pas assez habile , Monseigneur , pour pouvoir choisir dans les différentes expressions qui sont marquées , celles qui sont les plus belles et les plus nobles. M. l'abbé Bossuet a entre ses mains les originaux de ces vers ; il en fera , je me persuade , l'usage convenable ; et je me flatte , Monseigneur , que ce que je vous en envoie présentement ne laissera pas de vous être agréable. Au reste , j'ai été très fidèle à garder les règles que ce saint prélat m'avoit prescrites ; car , hors votre Eminence , personne n'en a de copie : mais je crois n'aller pas contre ses intentions de vous les communiquer , Monseigneur , espérant même que cela fera que mes lettres ne seront pas vues , du moins de peu de personnes.

Je dois vous dire aussi , Monseigneur , que j'ai beaucoup augmenté le second Avertissement de choses très essentielles et très véritables , dont j'avois cru qu'il ne me convenoit point de parler : cependant comme j'ai vu que votre Eminence a approuvé ce que j'avois déjà marqué dans ces Avertissements , cela m'a comme enhardi ,

si je puis me servir de ce terme , pour ajouter des choses que peut-être on ne sauroit jamais. Ce saint prélat ayant pris tant de soin de cacher ce qui étoit si recommandable en lui , à moins que ce ne fût à des personnes à qui cela étoit nécessaire, Dieu m'a mis au cœur de vous les communiquer , Monseigneur ; et je le fais toujours avec cette confiance que vous me permettez d'avoir pour votre Eminence , en vous assurant que je n'avance rien , dans ces Avertissements , dont je n'aie été témoin , ou qui ne m'ait été dit par ce prélat même.

Je me suis trouvée aussi obligée de faire quelques explications par rapport à des peines , et à la conduite et aux intentions de ce prélat dans la direction ; parce que quelques personnes qui les ont vues , ont eu l'esprit arrêté sur certaines choses , et ont prié , si cela se pouvoit , qu'on expliquât un peu les choses ; ce que j'ai fait , Monseigneur , à la réserve pourtant de ce qui étoit trop du particulier de ma conscience , et des secrets que je dois garder. Je crois n'aller point contre ce que je dois à la mémoire du saint Père que Dieu m'avoit donné , de n'en pas dire davantage : on n'en connoîtra encore que trop par rapport à moi ; et je vous avoue , Monseigneur , que l'attention que j'ai été obligée de faire , en vous faisant cette nouvelle copie , m'a remplie de confusion , y trouvant une infinité de choses qui me font trop connoître les conduites de Dieu sur moi : mais je me console en quelque sorte , dans l'espérance que j'ai que cette nouvelle copie ne sortira point de vos mains pendant ma vie.

Vous pouvez être persuadé , Monseigneur , que cette copie est très correcte : j'ai eu mes originaux en main en la transcrivant , et , je l'ai collationnée dessus : ainsi j'espère qu'elle sera sans fautes , du moins considérables ; car il peut encore en être échappé quelques unes à mon attention , malgré celles que j'ai trouvées. Après cela , comme il y a dans bien de mes originaux des choses de confession , parce que quelquefois je mandois ma confession à ce prélat , qui l'envoyoit quérir par un exprès , et qu'il me renvoyoit de même les réponses ; comme donc , Monseigneur , il y a des choses de cette conséquence dans mes originaux , j'ai dessein de brûler ceux-là en gardant seulement les autres. Je ne le ferai pas néanmoins , Monseigneur , que vous ne me disiez ce que vous trouvez bon que je fasse ; mais c'est qu'enfin la mort peut me surprendre , sans que je puisse avoir le temps de brûler mes originaux qui me peinent , et dont je ne puis rayer tous les endroits qui ne doivent point être vus.

Au reste , Monseigneur , je vous supplie de regarder cette nouvelle copie comme ce que j'ai de plus cher au monde , et comme un dépôt que je confie à votre Eminence , pour en faire après ma mort ce que vous trouverez à propos. Mais je crois nécessaire d'avertir votre Eminence qu'à l'exception de mes lettres , dont je garde les originaux , M. l'abbé Bossuet a tous les autres ouvrages de feu M. son oncle , qui sont ici transcrits , peut-être même dans un état

plus parfait. Je suis persuadée qu'il en fera part à votre Eminence, quand elle le souhaitera, pour prendre dessus une dernière résolution aussi bien que sur mes lettres, sachant que c'étoit l'intention de mon saint Père que rien ne parût de ses ouvrages, et en particulier de ce qu'il avoit fait pour moi, sans sa participation.

Permettez, Monseigneur, je vous supplie, que je vous fasse mes très humbles excuses de ce que cette nouvelle copie n'est pas écrite aussi correctement qu'elle le devoit être pour être digne de vous être présentée : quelques soins que j'ai pris, j'ai encore trouvé des fautes en la relisant ; ce qui m'a obligée de rayer des mots, d'ajouter ce qui manquoit. J'avois pensé d'en écrire une autre, mais j'ai cru que cela feroit trop attendre votre Eminence : avec cela comme mes obédiences m'empêchent de pouvoir écrire de suite, il arriveroit peut-être que je ferois encore des fautes si je la récrivois : ainsi, Monseigneur, j'ai cru qu'il valoit mieux vous l'envoyer telle qu'elle est, espérant que tout ce que renferme cet ouvrage vous fera pardonner tout ce qui vient de ma plume.

J'espère aussi, Monseigneur, que vous ne désapprouverez pas que j'aie mis cette lettre au commencement de cette copie. Mon premier dessein étoit de me donner l'honneur de vous en écrire une en vous envoyant cet ouvrage : mais comme j'ai fait attention à toutes les grâces que je devois demander à votre Eminence, j'ai cru que je devois plutôt la mettre à la tête de cette copie ; afin, Monseigneur, que vous ayez plus présentes dans votre cœur paternel toutes les grâces que j'ose vous demander ; et qu'ainsi je sois comme sûre que vous me ferez l'honneur de me les conserver, et par dessus toutes celle de m'honorer toujours de vos bontés et de votre protection, qui est la seule récompense que je demande à votre Eminence de mon petit travail, si je puis le nommer ainsi ; car véritablement, Monseigneur, j'ai eu bien de la consolation à le faire. Jalouse, à la vérité, de la gloire du saint Père que Dieu m'avoit donné, j'ai cru que c'étoit lui en beaucoup procurer que de mettre entre les mains de votre Eminence ses lettres, et les autres écrits qu'il m'a donnés. Je sais mieux que personne jusqu'à quel point il honoroit en vous, Monseigneur, non seulement vos qualités illustres, mais vos rares talents et vos éminentes et sublimes vertus : ainsi je crois, Monseigneur, avoir beaucoup travaillé pour ce saint prélat, ayant travaillé pour votre Eminence, à qui je suis et serai toute ma vie avec un très profond respect, etc.

AVERTISSEMENT DE LA MÈME SŒUR

Sur les lettres suivantes.

Elles ont été écrites par ce grand prélat à une personne que Dieu mit entre ses mains, par une conduite toute particulière de ses bontés et de ses grandes miséricordes pour elle, dès l'année 1681, dans une première visite que ce saint prélat fit, en entrant

dans son diocèse, dans une communauté établie pour l'instruction des jeunes filles, où cette personne s'étoit dévouée depuis quelques mois. Elle étoit dans des peines intérieures très grandes, et avoit d'extrêmes embarras de conscience sur plusieurs choses très considérables, comme on le verra dans les lettres que ce prélat lui a écrites, et particulièrement sur le vœu qu'elle avoit fait, dès qu'elle fut veuve, d'être religieuse, que ses affaires et la tutelle d'un jeune enfant qu'elle avoit l'empêchoient d'exécuter. Car cette personne avoit été engagée très jeune dans le mariage, et depuis elle s'est trouvée dans tant de différentes situations, où elle a été obligée de consulter ce saint prélat et de prendre ses avis, tant pour elle que pour d'autres personnes, que quoiqu'elle eût l'honneur de le voir assez souvent, elle s'est trouvée dans la nécessité de lui beaucoup écrire; et ce grand prélat, tout environné d'affaires, occupé infatigablement à la garde d'Israël, à empêcher tant d'ennemis si différents, si subtils et si cachés, d'y faire la moindre brèche, et à les combattre par ses différents écrits; malgré tous ces travaux immenses, il a veillé avec un soin, une charité et une vigilance presque sans exemple à tous les besoins de cette âme, sans jamais se rebuter ni de son peu de mérite, ni de ses peines, ni de l'avoir presque toujours vue une terre ingrate, qui ne lui rendoit que des chardons et des épines pour la bonne semence qu'il y a infatigablement semée pendant tant d'années. Il a toujours fait pour cette âme ce qu'il auroit fait pour celles qui auroient été non seulement d'une naissance illustre, mais d'un esprit et d'un génie distingué, d'une vertu, d'une élévation et d'une capacité dignes de son application. Il est arrivé plusieurs fois à cette personne de lui témoigner son étonnement là dessus, et sa crainte qu'enfin il ne se rebutât du peu qu'elle étoit, et du méchant fonds d'une terre qui lui causoit tant de travaux pour la rendre capable de rapporter, non au centuple, mais au plus au trentième. Ce saint prélat lui imposoit un sévère silence là dessus, et lui disoit avec un amour de Dieu immense, et avec une charité ardente, « qu'il ne connoissoit de grand dans une âme que cette empreinte divine que Dieu y avoit mise; que c'étoit là sa noblesse et sa grandeur; que c'étoit par là que la noblesse de l'homme étoit illustre et bienheureuse; que pour la naissance du corps, ce n'étoit que honte et que faiblesse. » Voilà comme il rassuroit cette âme, en qui il ne vouloit souffrir aucune crainte ni aucune pensée qu'il pût donner plus de temps aux grands qu'aux petits, aux esprits élevés qu'aux esprits simples: et il lui disoit avec une humilité profonde, « qu'il ne se regardoit que comme un dispensateur de la parole de Dieu, et un canal par où Dieu faisoit passer tout ce qui étoit propre à chaque âme qu'il lui avoit confiée; que sa seule attention étoit de rendre fidèlement à chacune ce qui lui étoit donné par lui; qu'il plaisoit à Dieu de gratifier quelquefois de très grandes grâces des âmes très imparfaites, et de les soustraire quelquefois à des âmes très parfaites: mais, comme dit l'apôtre ¹ : *Qui*

¹ Rom. ix. 20, 51.

sera son conseiller? et qui lui dira : Pourquoi faites-vous cela? »

L'on rapporte toutes ces choses, afin qu'en voyant tout ce que ce prélat a écrit à cette âme, on n'aille pas la regarder comme une âme bien parfaite. On peut bien la regarder comme une âme que Dieu aime, qu'il a même prévenue de grandes grâces; mais qui, toujours infidèle, n'a pas fait les progrès qu'elle devoit faire. Elle doit attirer la compassion et les prières des personnes qui pourrout voir ces lettres, et les porter à dire avec elle que toute autre seroit devenue une grande sainte, et auroit marché à pas de géant dans les plus sublimes vertus, avec le secours d'un prélat également saint, charitable, savant, éclairé, zélé, élevé à la plus pure, la plus sûre et la plus sainte spiritualité; tandis qu'elle n'a fait que de foibles pas, pendant un si grand nombre d'années qu'il y a qu'elle a l'honneur d'être sous la conduite de ce prélat.

Ainsi, en lisant ces lettres, on ne doit songer à cette âme qu'avec pitié, et tourner toute son attention vers celui qui les a écrites, et dire que ceux qui lui ont reproché qu'il n'entendoit pas les voies spirituelles ne le connoissoient guère; et toutes les autres choses qu'on lui reproche dans ses écrits, et dans la vigilance pastorale avec laquelle il reprend l'erreur et soutient la vérité: encore une fois, ses ennemis ne le connoissent pas du tout, ou plutôt ils ne veulent pas le connoître. Peut-être même que ceux de ses amis qui croient connoître sa vertu, son amour pour Dieu, son humilité, sa sublimité dans l'oraison et dans la vie intérieure, enfin tous ses grands et rares talents, avoueroient, s'ils voyoient ses lettres et ses autres écrits, qu'il s'en falloit bien qu'ils le connussent tel qu'il paroît si naturellement dans des lettres qu'il n'a eu nul dessein de rendre publiques, qu'il n'a écrites que selon les besoins de cette âme, et par le mouvement de l'Esprit saint.

Ce sont ces vues qui ont fait condescendre la personne à qui elles sont écrites, à la sollicitation de personnes éclairées et de plusieurs de ses amies, de transcrire celles qui sont contenues dans ce livre, sans prétendre les rendre publiques, du moins qu'après sa mort, si on le juge à propos; mais seulement quant à présent, s'il est nécessaire et utile, les faire voir à quelques personnes de confiance; afin que l'on rende à l'illustre prélat qui les a écrites, toute la justice et l'équité que les ennemis de l'Eglise tâchent de lui ravir.

Elle assure qu'elle a transcrit fidèlement ses lettres, sans changer ni mots, ni expressions, que ce qui avoit quelque rapport à la confession, ou à des secrets qui lui avoient été confiés pour consulter ce prélat; car le secret des autres n'étant pas le sien, elle a dû ne le pas faire connoître. Elle n'avoit d'abord dessein que de mettre ce qui regardoit le spirituel: mais on lui a représenté que l'on ne laisseroit pas de connoître aussi beaucoup, dans des sujets particuliers, la bonté du cœur de ce prélat, et son immense charité qui se fait tout à tous pour les gagner tous. Elle en omet néanmoins beaucoup, pour les raisons que l'on vient de dire; et parce

qu'il y en a assez pour faire admirer comment un prélat, occupé à la conduite d'un si grand diocèse et à des affaires si importantes, ait pu trouver tant de temps pour une seule âme. Mais que ne peut la charité et le zèle du salut des âmes?

Quoique cette personne ait été sous la conduite de ce prélat dès l'année 1681; comme elle avoit l'honneur de le voir souvent, elle réservoir à lui parler de vive voix de son intérieur: mais en l'année 1686, elle lui fit une confession générale, qui, en augmentant encore de beaucoup sa confiance pour ce prélat, lui donna lieu de lui écrire dans la suite autant qu'elle a fait.

Elle finit cet Avertissement par des paroles que ce prélat lui a souvent dites, quand elle lui faisoit connoître combien elle goûtoit ses écrits, et combien elle sentoit qu'ils lui étoient utiles: « Quand vous, et les saintes âmes pour qui je travaille, goûtent ce que je fais, je reconnois la vérité de ce que dit un grand saint du cinquième siècle: Le docteur reçoit ce que mérite l'auditeur. » On trouveroit peu de directeurs avec des sentiments si humbles, avec sa douce fermeté, son zèle, sa vigilance, son attention, sa charité, et qui entre dans tout ce qui peut contribuer à l'instruction, au repos et à la consolation d'une âme, comme l'on verra que ce prélat est entré, particulièrement dans les états de peines. Cette âme qui en avoit beaucoup, lui disoit quelquefois dans un vif sentiment de reconnaissance, qu'elle s'étonnoit qu'il donnât tant d'attention aux siennes. Il lui répondoit « que quoiqu'il fût vrai que Dieu permettoit souvent qu'il n'y eût aucun sujet dans les peines que l'on ressentoit; cependant dès que Dieu les faisoit sentir à une âme comme peines, elle en souffroit; qu'ainsi, soit qu'elles fussent vraies ou imaginaires, il falloit y soutenir cette âme, la consoler et la fortifier; qu'il n'étoit pas de son goût que l'on méprisât les peines et que l'on en raillât. »

S'il étoit permis à cette personne de rapporter tout ce qu'elle a entendu de ce prélat sur tout ce qu'il y a de plus intime et de plus intérieur dans la vie spirituelle et dans l'amour de Dieu, qu'il lui a laissé voir, sans le vouloir, dans les entretiens qu'elle a eu l'honneur d'avoir avec lui quand elle lui parloit de ses dispositions, on verroit des choses admirables: mais elle connoit trop les sentiments d'humilité de ce prélat¹, pour oser parler de choses qu'il ne souffriroit pas; ainsi elle demeure dans le silence sur ce sujet, crainte de déplaire à ce prélat.

SECOND AVERTISSEMENT DE LA MÊME SŒUR.

Elle rend compte d'un grand nombre de faits fort intéressants, relatifs à la manière dont Bossuet cenduisoit les âmes.

Ce grand prélat étant mort depuis que ces lettres ont été transcrites, la personne à qui elles ont été adressées, qui n'avoit osé

¹ Bossuet vivoit encore lorsqu'elle composa cet avertissement.

mettre, du vivant de ce saint prélat, des choses qu'elle savoit bien que son humilité n'eût pas souffertes, se croit obligée de les ajouter dans un second Avertissement, ne pouvant cacher aux personnes de confiance qui verront ces lettres, des choses qui les édifieront, et augmenteront leur estime et leur vénération pour la mémoire d'un prélat si distingué par tous ses rares talents, par ses sublimes et héroïques vertus, par ses grandes lumières et son grand discernement dans la conduite des âmes; si humble, si plein d'amour pour Dieu, et si rempli de cette ardente charité que saint Paul demande dans les pasteurs : c'est ce qu'on remarquera encore plus particulièrement dans ce qu'elle ajoute simplement et naturellement, devant cela à la vérité, et à la mémoire d'un prélat à qui elle a des obligations infinies.

Il est arrivé plusieurs fois à cette personne de témoigner à ce prélat combien de certaines choses qu'il lui avoit écrites, l'avoient touchée et pénétrée, et l'utilité qu'elle en avoit retirée. Il lui disoit avec humilité profonde : « Mes paroles, ma Fille, n'en sont pas meilleures, pour avoir en vous l'effet que vous me dites, Dieu bénit votre obéissance, et celui dont je tiens la place veut se faire sentir : brûlez et soupirez pour lui, c'est une marque que ce que je vous ai écrit, m'avoit été donné par l'Esprit saint, car ce qui vient de l'homme ne touche point l'homme, et n'entre point dans son cœur : ainsi regardez-le comme venant de Dieu, et non de moi ; et laissez-vous bien pénétrer de sa sainte vérité, qu'il veut bien vous faire sentir par son foible ministre, qu'il daigne employer à de si grandes choses. Je suis, par ma charge, un canal par où passent les instructions pour les autres : mais j'ai sujet de craindre que je ne sois que cela ! Il faut du moins donner et distribuer ce qu'on reçoit, et autant que l'on peut, tâcher qu'il nous en revienne quelques gouttes : demandez bien cela pour moi au céleste Epoux. »

Quand il faisoit faire la retraite à cette personne, ce qu'il vouloit qu'elle fit tous les ans, après avoir connu ce qui étoit nécessaire à cette âme pour son avancement spirituel, et ce que Dieu demandoit d'elle, il lui donnoit pour sujet de sa retraite les chapitres de l'Ecriture sainte et les psaumes qui convenoient à ses dispositions : après cela il laissoit le Saint-Esprit maître de cette âme, et il ne vouloit point du tout, à ce qu'il disoit, mêler son ouvrage avec celui de Dieu. Il disoit à cette personne, avec une humilité profonde et un amour de Dieu immense, qu'il ne devoit avoir de part à sa retraite que de lui bien faire écouter Dieu et suivre ses saintes inspirations ; que c'étoit là toute sa charge. Cela n'empêchoit pas qu'il ne vît cette personne tout autant qu'elle en avoit besoin pour son instruction : mais ses entretiens étoient courts ; et après avoir échauffé le cœur par quelques paroles du céleste Epoux, il disoit qu'il ne falloit pas interrompre le sacré commerce de ce saint Epoux dans une retraite. Il n'improvoit pas, à ce qu'il disoit, la conduite de tant d'habiles directeurs qui règlent jusque aux moindres pensées et affections dans les retraites, et veulent qu'on leur

rende compte jusqu'à un iota de tout ce que l'on a fait : mais pour lui, il ne pouvoit goûter cette pratique à l'égard des âmes qui aimoient Dieu, et un peu avancées dans la vie spirituelle. Toutes les pratiques qu'il donnoit dans les retraites, étoient de beaucoup prier pour l'Eglise, pour le Pape, pour le Roi, pour la maison royale, pour l'Etat, pour lui, pour son diocèse et pour les pécheurs : car son amour pour l'Eglise, pour le Roi et pour la famille royale étoit bien au delà de ce qu'on en peut penser : il n'accordoit presque jamais de prières ou de communions à cette personne qu'à cette condition.

Lorsqu'elle lui faisoit la revue de sa conscience, après qu'il avoit dit la messe à cette intention ; quand cette personne approchoit de lui, il commençoit le plus souvent à se mettre à genoux, en disant le *Veni, sancte* avec une dévotion et une élévation d'esprit à Dieu qui étoit admirable. Cette personne le voyoit tout entier, pendant qu'elle lui parloit, si pris et si épris de Dieu, qu'elle sentoit qu'il ne lui parloit que par le mouvement de l'Esprit saint. Il prêtoit une attention si particulière à ce qu'elle lui disoit ; il répondoit avec tant de douceur et de bonté, et en même temps avec tant de zèle et d'amour pour Dieu, qu'il étoit impossible de ne pas se rendre à tout ce qu'il disoit, de ne pas concevoir un nouveau goût de la vertu, et une nouvelle haine du vice. Quand il donnoit l'absolution, il renouveloit son attention avec une dévotion surprenante, et une ferveur qui, quelquefois, l'emportoient comme hors de lui-même : il demouroit assez de temps les deux mains levées dans un silence profond ; et quand il prononçoit les paroles de l'absolution, il sembloit que c'étoit Dieu même qui parloit par sa bouche, tant il en sortoit d'onction.

Quand il arrivoit à cette personne de lui marquer son étonnement de la douceur avec laquelle il venoit de la traiter, après tant de chutes qu'elle lui avoit fait connoître : « Dieu est bon, ma Fille, disoit ce prélat ; il vous aime, il vous pardonne. Eh ! comment ne le ferois-je pas ? il me souffre bien, moi qui suis son indigne ministre. »

Mais où la charité de ce saint prélat paroissoit plus ardente, c'étoit quand il arrivoit que cette personne avoit peine à lui dire des choses humiliantes : il l'encourageoit avec une douceur toute sainte, en lui disant : « Hélas ! ma Fille, que craignez-vous ? Vous parlez à un père, et à un plus grand pécheur que vous. »

Enfin on peut dire que ce grand prélat étoit véritablement, pour les âmes qu'il avoit sous sa conduite, ce bon et charitable pasteur de l'Evangile ; car il n'oublioit rien pour leur avancement dans la vertu. Il les cherchoit infatigablement, quand elles étoient égarées des voies où Dieu les vouloit, et des règles qu'il leur avoit prescrites ; il appliquoit à leurs maux tous les remèdes que la tendresse d'un père peut prescrire, sans néanmoins que cela l'empêchât d'apporter fortement les remèdes nécessaires à leurs plaies, dont il adoucissoit l'amertume par la douceur de ses paroles, et de ses

insinuantes et douces manières. Enfin on peut dire, s'il est permis de parler de la sorte, qu'il avoit des inventions saintement admirables, pour amener les âmes au point où il vouloit; mais sans prendre jamais un ton de maître, ni des paroles dures et humiliantes. Ce saint prélat se contentoit de dire : « Est-ce aimer Dieu, ma Fille, que d'agir comme vous faites? Il veut tout autre chose de vous; il faut le faire; il vous l'ordonne par ma bouche, et je vous y exhorte. Réparez donc avec courage les faux pas que vous avez faits; et reprenez de nouvelles forces pour courir dans la voie que Dieu vous marque, avec amour et fidélité. »

Quand ce saint prélat connoissoit la bénédiction que Dieu avoit donnée à ses paroles, et les bons effets que sa douceur avoit produits, il disoit avec humilité : « Que nous sommes redevables à saint François de Sales, de nous avoir appris les règles de la conduite des âmes? Que la doctrine de ce grand saint est à révéler! Je veux toute ma vie me la proposer pour exemple; puisque c'est celle que le Seigneur a enseignée lui-même. » Il n'étoit point du tout du goût de ce prélat que l'on usât de sévérité ni de répression trop vive : il disoit que quand il pensoit à l'entretien du Sauveur avec la Samaritaine, et aux saintes adresses dont il se servoit pour faire connoître à cette femme pécheresse ses égarements, il se confirmoit de plus en plus que la douceur ramenoit plus d'âmes à Dieu, et les retiroit plus véritablement de leurs dérèglements, que la sévérité, qui ne servoit ordinairement qu'à les aigrir et à les soulever contre les avis qu'on leur donnoit.

Cette charité immense, que ce saint prélat avoit pour les âmes, ne se bornoit pas seulement à celles que Dieu avoit mises sous sa conduite par des voies particulières; car quoiqu'il ne voulût pas se charger de trop de conduites, il ne refusoit pas ses avis quand il croyoit que cela étoit utile. La personne à qui ces lettres sont écrites, en peut rendre sous les yeux de Dieu un grand témoignage : ce prélat ayant bien voulu qu'elle l'ait consulté pour nombre de personnes à qui il a bien voulu parler, dont il a même entendu les confessions en général, et à qui il a donné des temps considérables pour leur mettre l'esprit et la conscience en repos. Il donnoit autant d'application à celles qui étoient peu éclairées et d'un petit génie, qu'à celles qui l'étoient davantage. Cette personne a été témoin qu'il fut une fois trois heures de suite à faire faire une confession générale à une âme pénible à entendre, et encore plus à s'expliquer. Comme elle lui marqua son étonnement de la fatigue qu'il avoit bien voulu prendre pour cette âme, il lui dit lui-même avec plus d'étonnement : « Eh! pourquoi suis-je fait, ma Fille? Cette âme n'a-t-elle pas été rachetée du sang de Jésus-Christ, et n'est-elle pas l'objet de son amour, comme celle d'une personne d'esprit et de naissance distinguée. »

Il est arrivé plusieurs fois qu'on a fait beaucoup de peine à la personne à qui ces lettres sont écrites, et qu'on l'a même assez humiliée, en lui disant qu'elle occupoit trop ce prélat, qu'elle lu

prenoit du temps qu'il auroit mieux employé. Quand elle lui faisoit connoître cela, en lui avouant qu'elle craignoit de le fatiguer et de le rebuter, il lui disoit avec une très grande bonté, et avec un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : « Allez, ma Fille ; répondez à ceux qui vous parlent ainsi, qu'ils connoissent peu les devoirs de la charge pastorale ; car une des plus grandes obligations d'un évêque, est la conduite des âmes : mais comme il ne peut pas tout faire, il est obligé de se décharger sur d'autres de ce soin : il doit cependant s'estimer heureux, quand Dieu permet qu'il puisse trouver le temps d'en conduire quelques unes. Je vous avoue, ma Fille, que je m'estime très honoré de ce que Dieu m'en a confié, et de ce qu'il daigne bénir mes travaux et mes instructions : ainsi n'écoutez point ces gens, et croyez que rien ne me rebute, ne vous rebutez donc pas aussi, et laissez là ces vains discours. »

Ce saint prélat regardoit la direction des âmes comme quelque chose de très considérable : mais il vouloit que tout ce qui sentoit l'amusement, ou qui pouvoit seulement y tendre, en fût banni. Il disoit qu'un directeur tenoit à chaque âme qu'il avoit sous sa conduite, la place de Dieu ; qu'ainsi il falloit de part et d'autre être unis à Dieu par le fond et par les puissances de l'âme, et que tout fût grave et sérieux.

Toute la conduite de ce grand évêque est digne d'admiration dans la direction des âmes pour les faire aller à Dieu ; examinant avec application et avec une sainte attention les voies de Dieu sur elles, pour les y faire marcher. Il ne pouvoit goûter que l'on conduisit les âmes selon les vues, quoique bonnes, que l'on pouvoit avoir. Il a dit plusieurs fois en confidence à cette personne, qu'il souffroit une extrême peine de la violence que l'on faisoit à l'Esprit de Dieu sur la conduite des âmes ; qu'il n'avoit jamais été de sentiment qu'il fallût contraindre l'état de celles que l'on avoit à conduire ; qu'il suffisoit de les mettre en assurance sur les voies qu'elles suivent, en les assurant qu'il n'y a rien de suspect, et en leur faisant suivre l'attrait de la grâce ; mais qu'on ne pouvoit trop leur inspirer le saint amour, leur faire goûter Dieu et sa sainte vérité ; que quand une fois le cœur étoit touché de ce bien unique et souverain, il aspirait sans cesse à le posséder et à en être possédé ; que ce n'étoit point son sentiment qu'il fallût attendre de certains états et de certains progrès, pour parler du divin amour à une âme que Dieu attiroit à lui par cette voie ; qu'il falloit, au contraire, être attentif à seconder les desseins de Dieu, en donnant toujours à cette âme une pâture propre à augmenter son amour, et avoir soin de temps en temps de ranimer cet amour : que rien ne lui sembloit plus propre à avancer la perfection d'une âme, que cette conduite qui rendoit le saint amour maître du cœur, pour y établir son pouvoir souverain, et y détruire les passions ; qu'il n'étoit pas du sentiment qu'on les pût bien détruire par leur contraire ; que souvent cela ne servoit qu'à les aigrir et à les soulever plus fortement : mais qu'il falloit seulement, par la voie du saint amour, leur faire changer d'objets ; qu'insensiblement une âme

soumise et docile abandonnoit le vice pour s'attacher à la vertu ; que ce changement d'objets, sans presque lui donner de travail , rendoit son amour pour Dieu plus ferme et plus ardent. « Aimez, disoit ce saint prélat après saint Augustin, et faites ce que vous voudrez ; parce que si vous aimez véritablement, vous ne ferez que ce qui sera agréable au céleste Epoux. » C'est la conduite que ce saint prélat a tenue sur les âmes dont il a bien voulu se charger : il y en a plusieurs qui auroient été perdues par une conduite contraire. C'est ce qu'il a fait l'honneur de dire souvent à la personne à qui ces lettres sont écrites, qui s'est trouvée dans la situation de consulter beaucoup ce prélat pour des personnes qui l'en prioient.

Néanmoins il faut regarder cela comme choses propres pour les personnes déjà attirées à Dieu, et non comme une conduite que ce prélat auroit tenue avec des personnes dans des passions criminelles, et avec de grands attachements pour le monde. Car, quoique sa conduite en général fut très douce pour les personnes qu'il conduisoit, il vouloit du travail, et que l'on fût souple, comme il disoit, sous la main qui conduisoit. Il vouloit bien qu'on lui représentât ses raisons, quand ce qu'il ordonnoit paroissoit pénible ; mais après cela il ne souffroit plus de raisonnement, et doucement il faisoit comprendre qu'il falloit se soumettre, et ne pas se persuader qu'à force de raisonnements on pût lui faire quitter ses sentiments, quand il les croyoit utiles pour l'avancement des âmes. Il étoit d'une fermeté étonnante sur ce fait, malgré sa douceur qu'il sembloit quitter dans ces occasions. La personne à qui ces lettres sont écrites, outre ce qu'elle sait par elle-même là dessus, sait encore ce qui est arrivé à d'autres personnes. Il y en a eu quelques unes, quoique très parfaites d'ailleurs et très considérées de ce prélat, dont il a absolument abandonné la conduite, pour avoir apporté trop de retardements à se soumettre, et trop de raisons. Quelques prières qu'on ait pu lui faire pour ces personnes, jamais on n'a pu le fléchir pour les reprendre, quoiqu'il ait toujours continué de les estimer, et d'avoir de la considération pour elles. Cette personne marqua plusieurs fois son étonnement à ce prélat de sa conduite ; et comme elle ne put s'empêcher de lui avouer qu'elle lui paroissoit trop sévère, qu'à tout péché il y avoit miséricorde, il lui dit : « Ma Fille, il y a une grande différence entre pardonner une injure qu'on doit oublier, et entre ce qui est de direction : car la direction tournera en vrai amusement, dès qu'un directeur, par mollesse et par complaisance, pliera sous la volonté des âmes qu'il dirige ; qu'il souffrira leurs raisonnements et leur peu de soumission, qui font que jamais elles ne peuvent avancer dans la perfection. C'est une vraie perte de temps qu'un telle direction ; et je n'en veux jamais avoir de semblables. »

Il avoit à peu près la même conduite pour les scrupules, hors qu'il portoit une grande compassion à celles qui en étoient travaillées : il mettoit tout en usage pour les guérir ; et son attention et sa vigilance

pour en garantir une âme, étoient surprenantes : il prévoyoit jusque aux moindres choses qui pouvoient seulement y tendre ; et sans presque que l'on s'en aperçût, quand on étoit soumise et docile, il déracinoit avec une sainte adresse cette imperfection si capable, à ce qu'il disoit, d'empêcher le progrès d'une âme dans la vie spirituelle. C'est ce qu'on pourra remarquer dans la suite de ces lettres ; car la personne à qui elles sont écrites, en auroit été accablée sans le secours de ce saint prélat : mais il les lui levoit aussitôt, et la faisoit outre-passer ses réflexions et ses retours. C'est ce que l'on verra particulièrement sur la sainte communion, où cette personne étoit fort attirée, mais d'où ses scrupules l'auroient fort éloignée : et comme il avoit connu, par une expérience constante, que ses communions avoient toujours une bonne suite, il craignoit d'affoiblir ou de diminuer l'amour divin dans son âme, en souffrant qu'elle eût le moindre scrupule ; et il vouloit d'elle sur cela une entière soumission, comme sur autre chose.

La maxime de ce saint prélat étoit, en fait de tentations, et particulièrement de celles qui regardent la pureté, de ne se pas laisser inquiéter ni agiter par trop de réflexions, et de ne pas souffrir que les âmes que Dieu exerçoit par ces sortes d'épreuves fissent trop de retour sur ces peines, quand particulièrement ces âmes avoient toute la fidélité qu'elles devoient pour ne donner aucune prise au tentateur. Lorsqu'on lui avoit dit en peu de paroles, ou plutôt à demi mot, ses peines, ses craintes, ses doutes et ses embarras là dessus, c'étoit assez : Dieu lui donnoit les lumières dont il avoit besoin dans ces sortes d'humiliations, et il ne faisoit jamais de questions gênantes sur ce sujet ; au contraire, il aidait, il consolait et encourageait une âme peinée avec une douceur et une compassion qui charmoit. Il gémissait au fond de son cœur de la torture où tant de gens mettent les âmes par trop de questions sur cet article ; il entendoit les âmes timorées et à Dieu. Il n'a rien tant recommandé à cette personne que cette conduite ; parce qu'elle s'est trouvée dans la situation d'avoir à instruire des personnes sur cette matière. Il disoit qu'il pouvoit arriver qu'en pensant à guérir ces sortes de peines, et prévenir les suites qu'elles pouvoient attirer, on y faisoit tomber les âmes en leur échauffant l'imagination par trop de questions, et pour vouloir trop approfondir ; qu'il falloit, quand on étoit obligé de parler de ces sortes de peines et de les entendre, ne tenir à la terre que du bout du pied. Mais il ne vouloit pas aussi que l'on fût trop craintif là dessus ; il vouloit au contraire que l'on gardât ce milieu, que la charité et l'amour de Dieu sait faire trouver, qui fait dire les choses nécessaires, et taire les inutiles dans cette matière si délicate. Ce saint prélat a dit en confidence à cette personne, qu'il n'étudioit jamais ces matières ; que cependant Dieu lui donnoit les lumières dont il avoit besoin dans les cas où il étoit consulté, qu'après cela il ne savoit plus rien. Cette personne a remarqué, dans les entretiens qu'elle a été obligée d'avoir avec ce prélat sur ces articles, qu'il étoit pur comme un ange.

L'humilité de ce prélat, quoique si connue,* étoit encore bien au delà de ce qu'on peut en penser. Il a fait l'honneur de dire quelquefois à cette personne, qu'il souffroit d'être obligé par sa dignité de garder une manière de supériorité pour le bien même des personnes, afin de les tenir plus dans la soumission et dans l'ordre; mais que c'étoit un pesant fardeau pour lui.

Cette personne le voyant si occupé de grandes affaires, et ne pas laisser de lui écrire beaucoup, lui disoit quelquefois qu'elle ne pouvoit comprendre comment il pouvoit faire pour trouver tout le temps dont il avoit besoin pour tant de différentes choses; et ce saint prélat lui répondoit bonnement : « Tout ce que j'observe, ma Fille, est de ne me pas laisser accabler, non par crainte d'être accablé, mais parce que l'accablement jette dans l'agitation et la précipitation; ce qui ne convient point aux affaires de Dieu. Un homme, surtout de ma médiocrité, ne pourroit pas suffire à tout, s'il ne se faisoit une loi de faire tout ce qui se présente à chaque moment avec tranquillité et repos; assuré que Dieu, qui charge ses foibles épaules de tant d'affaires, ne permettra pas qu'il ne puisse faire tout ce qui est nécessaire : et quand les affaires de Dieu retardent les affaires de Dieu, tout ne laisse pas d'aller bien. »

Ainsi ce prélat ne paroïssoit jamais à cette âme ni pressé, ni oppressé, ni fatigué de ce qu'elle lui disoit, et du temps qu'il étoit obligé de lui donner : au contraire, il la rassuroit contre la crainte qu'elle en avoit avec une bonté et des manières aussi honnêtes, comme si elle eût été une personne de distinction. Il vouloit qu'elle agit avec lui comme avec un père, et qu'elle lui dit simplement ses vues, même par rapport à lui; il disoit : « Il faut tout écouter, et retenir pour soi ce qui convient et ce qui est bon. »

Quelquefois il ne répondoit pas d'abord aux questions que cette personne lui faisoit; mais il lui mandoit simplement : « Ma Fille, Dieu ne m'a rien donné sur vos questions; quand il me le donnera, je vous le donnerai; » et souvent dès le lendemain il lui envoyoit ce qu'elle lui avoit demandé, en lui disant : « Le céleste Epoux, ma Fille, a pourvu à ma pauvreté, et dès cette nuit il m'a donné ce que vous me demandez; je vous l'envoie comme venant de cette divine source. » Il ne cessoit d'imprimer dans l'esprit de cette personne de recevoir ses instructions, non comme venant de lui, mais comme lui étant données d'en haut. Il ne s'attribuoit assurément aucune chose, et son humilité là dessus étoit excessive : c'est ce qui a fait que l'on a si peu connu son élévation dans l'oraison, dans l'amour de Dieu, dans toutes les voies les plus sublimes, et ses rares talents dans la conduite des âmes, qu'il ne laissoit paroître qu'à ceux qui en avoient besoin.

S'il étoit permis à cette personne de parler de l'affaire du quiétisme, elle diroit des choses admirables sur son humilité dans tout ce qu'on a dit de lui, et dans tout ce qu'on lui a reproché si vivement; sur son zèle pour la gloire de Dieu et la sainte doctrine. Car comme cette personne lui parloit souvent de cette affaire, dans la crainte

que le travail que ces écrits lui pouvoient causer n'altérât sa santé, cela l'obligeoit souvent à lui dire ses sentiments sur ce qu'on lui reprochoit, où elle apercevoit un désintéressement si grand par rapport à tout ce qui pouvoit le regarder dans cette affaire, qu'elle en étoit dans l'admiration : on pourra voir dans les lettres xv, xxix, lxxxviii, lxxxix, xcii, xciv, xcix, ci, ce qu'il lui en a mandé quelquefois. Mais où elle a le plus connue ce parfait désintéressement, son amour pour Dieu, et son véritable zèle pour le soutien de la vérité, c'est qu'elle sait ce qu'il a sacrifié pour cela ; parce que comme elle avoit l'honneur de connoître particulièrement les amis de ce prélat, qu'elle honoroit beaucoup, et qu'elle avoit été à portée d'être souvent témoin de ses tendresses de père pour les uns, et d'une estime particulière pour les autres, elle sait que le cœur de ce prélat a été déchiré mille fois, non des reproches qu'on lui a faits, mais d'être obligé de rompre avec de si intimes amis. Cependant, malgré cette sensibilité, que la bonté de son cœur et sa sincérité lui ont pu faire souffrir, il n'a jamais hésité à soutenir les intérêts de son maître aux dépens de tout, et même de sa vie ; car il a fort bien connu que cette affaire diminueoit sa santé. C'étoit aussi de quoi l'accabler, que ses immenses travaux dans cette affaire, et les grands sacrifices qu'il fut obligé de faire. Enfin on peut dire que l'humilité de ce prélat étoit presque sans exemple, aussi bien que son zèle pour la gloire de Dieu et sa sainte vérité.

Ce saint prélat a bien voulu quelquefois, pour la consolation de cette personne et dans des cas particuliers, lui dire quelque chose de ses dispositions, quand cette personne l'en prioit ; ce qui lui étoit toujours très utile. Un jour du saint sacrement, le mauvais temps ayant empêché la procession de sortir, on la fit dans l'église : comme elle fut assez longue, cette personne vit plusieurs fois passer le saint sacrement par l'endroit où elle étoit ; et il lui sembla que le saint prélat qui le portoit, étoit tout perdu en celui qu'il tenoit. Ayant eu occasion de le voir l'après dîner, elle le supplia, si ce n'étoit point lui trop demander, de lui dire où il étoit pendant qu'il tenoit le saint Epoux dans ses mains. Il lui avoua bonnement qu'il avoit encore plus porté le saint Epoux dans son cœur que dans ses mains ; que là il lui avoit dit tout ce qu'un amour tendre et respectueux peut dire, et qu'il avoit été si occupé de cette jouissance, qu'il n'avoit pas pensé s'il marchoit ou non. Il lui dit cela d'une manière si naturelle et tout ensemble si élevée, que cette personne en fut toute charmée.

D'autres fois en lui parlant d'affaires de communautés, pour lesquelles elle alloit souvent le trouver, elle le voyoit soudainement pris de Dieu d'une manière qui lui faisoit dire les choses du monde les plus intimes et les plus enlevantes ; et il lui disoit avec un air de joie et de confiance : « Qu'on est heureux, ma Fille, quand on peut parler de Dieu, de ses bontés et de son amour à des âmes qui en sont touchées ! Aimez-le, ma Fille, ce bien unique et souverain ; brûlez sans cesse pour lui d'un éternel et insatiable amour : mais ce n'est

pas assez de brûler, il faut se laisser consumer par les flammes de l'amour divin, comme une torche qui se consume elle-même tout entière aux yeux de Dieu : il en saura bien retirer à lui la pure flamme, quand elle semblera s'éteindre et pousser les derniers élan.

Il ne vouloit pas en général que l'on parlât du fond de ses dispositions intérieures ; mais aussi il ne vouloit pas que l'on fit mystère de tout. Ce saint prélat vouloit que l'on gardât un certain milieu qui convient absolument aux voies de Dieu et à la perfection ; et quoiqu'il ne voulût pas qu'on eût trop d'attention sur son état, il disoit : « Dans les grâces que l'on reçoit de Dieu, c'est une fausse humilité et une vraie ingratitude, de ne les pas reconnoître ; mais dès qu'on les reconnoît comme grâces, l'humilité est contente. Autre chose seroit d'en parler par estime de son état ; car on doit être fort réservé là dessus, en s'oubliant soi-même et se laissant tel qu'on est, quand Dieu permet qu'on ait un directeur qui veille sur l'âme pour la garantir de toute illusion. »

Ce saint prélat avoit un amour si grand pour tout ce qui attachoit à Dieu, et particulièrement pour les vœux de la religion, qu'il ravissoit quand il en parloit à cette personne. Il lui a dit plusieurs fois qu'il tâchoit de vivre comme s'il les avoit faits, qu'il se regardoit dans sa dignité comme ne possédant rien, que Dieu lui faisoit la grâce de ne s'approprier aucune chose, et de ne se servir de ce qu'il avoit que pour sa gloire, pour l'Eglise et pour les pauvres. C'étoit par cet amour de la pauvreté qu'il avoit laissé à son ancien intendant tout le soin de ses affaires et de son revenu, et qu'il n'avoit d'argent que pour les charités qu'il faisoit : quelquefois même son intendant ne lui en donnoit pas facilement, ce qui lui causoit en un sens de la joie, le faisant entrer dans l'esprit de la sainte pauvreté. C'est ce qu'il a dit à cette personne en confidence, à l'occasion du vœu qu'elle avoit fait d'être religieuse, que ses affaires l'empêchoient encore d'exécuter. Car comme ce saint prélat croyoit que son desir auroit un jour son effet, il vouloit qu'elle en pratiquât par avance tous les vœux ; et celui de la pauvreté n'étoit pas celui pour lequel elle avoit plus de goût : mais ce saint prélat sut bien dans la suite lui en faire trouver ; car il voulut qu'elle fit ses vœux n'étant encore que séculière, après qu'il eut connu que Dieu le demandoit d'elle. Comme cela fut fort secret, c'étoit ce prélat qui lui régloit toutes choses sur ce vœu et sur les autres qu'elle avoit faits. Il est étonnant dans quel détail il est entré par rapport à ces vœux, pour qu'elle en remplît les devoirs sans embarras et sans scrupule ; ce qui est arrivé, ce prélat ayant pris soin lui-même, jusqu'à ce qu'elle fût entrée en religion, de lui régler toutes choses ; et tout cela par l'amour qu'il avoit pour la pauvreté.

Il n'avoit pas un moindre amour pour tout ce qui tendoit à oublier son corps, pour ne songer qu'à son âme : c'étoit par ce motif qu'il prêtoit si peu d'attention à tout ce qui pouvoit incommoder. Car quoiqu'il voulût qu'on eût un soin raisonnable de sa santé-

il y avoit bien des choses, à ce qu'il disoit, ou il ne falloit pas être si attentif : il poussoit cela trop loin par rapport à lui. Cette personne lui parloit une fois de ses dispositions en un lieu assez petit, dans un temps où il faisoit grand froid : comme il y faisoit une fumée épouvantable, parce qu'il y avoit grand feu, elle se trouva mal, et lui demanda la permission de se retirer. Ce prélat lui dit avec une espèce d'étonnement : « Qu'avez-vous donc, ma Fille ? » Elle lui répondit avec le même étonnement : « Eh quoi, Monseigneur, ne voyez-vous pas cette horrible fumée ? » « Ah, lui dit-il, il est vrai, il en fait beaucoup ; mais je vous avoue, ma Fille, que je ne la voyois pas, et que je la sentois encore moins dans un sens. Dieu me fait la grâce que rien ne m'incomode ; le soleil, le vent, la pluie, tout est bon. »

Un jour cette même personne se promenant avec ce prélat, il vint tout à coup une pluie terrible : il y avoit dans le jardin assez de monde, comme prêtres, religieux et autres. Tout le monde se mit à courir pour gagner la maison, et on lui dit en passant : « Eh quoi ! Monseigneur, vous n'allez pas plus vite ! » Il répondit avec un air très sérieux : « Il n'est pas de la gravité d'un prélat de courir ; » et il alla toujours à petits pas. La pluie donnant cependant avec force, il s'aperçut que cette personne étoit inquiète de le voir tout mouillé ; mais il lui dit avec un air content : « Ma Fille, ne vous inquiétez point : celui qui a envoyé cette pluie saura bien me garantir de toute incommodité. » Il ne laissoit pas pendant ce temps de parler à cette personne avec autant d'attention que s'il eût été très à son aise, et il revint trouver la compagnie avec un air de joie qui étoit charmant, en disant : « Nous avons été mouillés un peu plus que vous ; mais nous ne sommes point si las, car nous n'avons point couru. »

Cette personne ne sauroit aussi passer sous silence son amour pour les prières de la nuit : il auroit souhaité que tout le monde eût eu du goût pour ces saintes veilles. Il disoit quelquefois à cette personne qu'il étoit obligé à ses ouvrages, qui souvent dans la nuit le réveilloient plusieurs fois ; et que, comme il se levoit aussitôt qu'il lui venoit quelque pensée, cela lui donnoit occasion de parler un peu au saint Epoux. Ce saint prélat disoit que l'âme étoit bien plus disposée à écouter Dieu, et à obtenir ses grâces, dans le silence de la nuit. Il en avoit donné un grand goût à cette personne, et lui avoit prescrit les mêmes pratiques, mais entre Dieu et elle ; car c'étoient des choses où il vouloit du secret.

Quoique ce prélat eût, comme l'on sait, l'esprit si supérieur et si fait pour les grandes choses, il ne laissoit pas d'entrer dans beaucoup de choses qui auroient paru petites aux yeux du monde, mais qui avoient cependant leur mérite devant Dieu. Il faisoit état de tout ce qui étoit bon, de tout ce qui avoit rapport à Dieu, et ne marquoit jamais ni mépris ni peu d'estime pour ce qu'on lui proposoit, ou pour les questions qu'on lui faisoit : il vouloit qu'on lui dît tout, assurant toujours cette personne que rien ne le fatiguoit. Elle avoit la liberté de lui demander et des prières et des messes, autant qu'elle

vouloit soit pour elle, soit pour des âmes qui lui étoient chères; ce que ce prélat lui accordoit avec une bonté qui a peu d'exemples.

Ce grand prélat avoit l'esprit si supérieur, comme il a déjà été dit, que rien ne l'embarrassoit. Il s'étoit accoutumé à faire plusieurs choses à la fois, comme on le pourra voir dans ses lettres, qu'il a écrites à cette personne dans toutes sortes de lieux, d'affaires et d'occupations. Car soit qu'il fût à la Cour, soit qu'il fût dans le travail de quelques ouvrages, même pressés, soit qu'il fût dans ses visites, il trouvoit toujours du temps pour écrire à cette personne et à d'autres, quand cela étoit nécessaire : il avoit même un soin très exact d'informer cette personne de ses démarches; afin que, si elle avoit nécessité de lui écrire, elle le fit; et même souvent dans les visites de son diocèse, il lui a envoyé ses réponses par un exprès. Enfin ce grand homme étoit au dessus de tout travail et de toutes affaires; et il étoit toujours le même, toujours tranquille, toujours se possédant, parce qu'il possédoit toujours Dieu. Il avoit tellement Dieu en vue dans tout ce qu'il faisoit, et particulièrement dans la conduite des âmes, qu'il étoit d'une continuelle attention à tout ce qui pouvoit les rendre plus agréables au saint Epoux. C'est ce qui a fait que malgré les grands desirs qu'il voyoit à la personne à qui ces lettres sont écrites, pour l'état religieux, qu'elle avoit fait vœu d'embrasser dès qu'elle le pourroit, il n'a jamais voulu qu'elle ait été religieuse que son fils ne fût en âge de prendre le maniement de ses affaires; parce que cette personne en avoit beaucoup, et qu'elle étoit tutrice de son fils.

Ce saint prélat avoit envisagé que si elle se faisoit religieuse avant ce temps, son fils n'auroit presque rien, ses affaires passant en d'autres mains : ainsi il a laissé languir cette personne pendant près de vingt années dans son desir; parce qu'il avoit connu que Dieu vouloit qu'elle fût religieuse sans rien ôter à son fils; et il n'a permis qu'elle l'ait été qu'à cette condition. Il disoit souvent à cette personne que le céleste Epoux vouloit qu'elle ne lui apportât pour dot que beaucoup d'humiliations; que c'étoient là les riches parures dont il la vouloit voir ornée : aussi eût-il beaucoup coûté à cette personne pour jouir du bonheur qu'elle possède.

Enfin cette personne ne finiroit jamais, si elle vouloit rapporter toutes les héroïques vertus qu'elle a vues en ce saint prélat, dans les grands entretiens qu'elle a eu l'honneur d'avoir avec lui. Elle n'entreprend pas aussi cet ouvrage si au dessus de la portée de son génie : elle dit seulement ce qu'elle a vu, et ce dont elle a été témoin : elle en passe néanmoins beaucoup sous silence, pour ne pas sortir des bornes d'un avertissement. Elle demande par grâce aux personnes qui verront ces lettres, de prier Dieu qu'il la console d'une si grande perte, sans qu'elle cesse néanmoins jamais de la ressentir vivement; afin de suivre plus fidèlement tous les avis et toutes les règles que ce saint prélat lui a donnés par le mouvement de l'Esprit saint, dont il étoit toujours rempli.

Les vers qu'il a faits, en partie à la prière de cette personne, fe-

ront connoître parfaitement ses sentiments et ses saintes dispositions. On s'étonnera sans doute comment il a pu, avec ses grands ouvrages, trouver ce temps; et on s'en étonneroit encore plus, si l'on savoit que souvent il faisoit ces vers en un moment, où il exprimait cependant tout ce qu'il y a de plus grand, de plus intime et de plus élevé dans l'amour de Dieu et dans la vie intérieure. Il est vrai que comme il étoit plein de toutes ces sublimes pensées, il lui venoit peu de les tourner en vers. Il disoit quelquefois à cette personne qu'il y avoit des temps où le langage divin sembloit augmenter l'amour pur et céleste; que du moins cela lui donnoit une nouvelle pâture; que comme Dieu attiroit les âmes à lui par diverses voies, il y en avoit à qui les divines ardeurs du divin amour ainsi expliquées étoient quelquefois très utiles. C'est ce qui a fait que ce saint prélat n'a presque jamais refusé à cette personne ce qu'elle lui demandoit, tant en vers qu'en prose; et non seulement à elle, mais à toutes celles que Dieu avoit mises sous sa conduite.

Au reste, s'il paroît dans quelques lettres des choses qui ne sont pas toujours si suivies, et que ce prélat passe souvent d'une grande spiritualité à des choses extérieures, il ne faut pas s'en étonner pour deux raisons : la première, c'est que ce prélat n'écrivoit à cette personne que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, et ce qu'il lui donnoit dans chaque moment sur ce qu'elle lui écrivoit : l'autre raison, c'est que comme cette personne étoit chargée de toutes les affaires d'une communauté où elle étoit, et que même beaucoup de personnes la prioient de consulter ce prélat pour elles; quand elle lui écrivoit, elle lui parloit et de son intérieur et de tout ce dont elle étoit chargée, sans trop d'attention à mettre les choses par ordre; parce que ce prélat ne lui avoit rien tant recommandé que de lui écrire sans façon, comme à un père en qui on a toute confiance, qu'on aime, et qu'on respecte pourtant à cause de cette qualité. Il lui avoit même ordonné de ne perdre point de papier, de lui écrire au haut des pages, et de supprimer le nom de Grandeur qui ne convient point à un père.

S'il paroît comme de différent sentiment dans différentes lettres sur le même sujet, c'est qu'il répondoit à cette personne selon les dispositions où elle étoit, et qui n'étoient pas toujours les mêmes dans les mêmes peines. C'est par la même raison que l'on verra plusieurs lettres aussi sur les mêmes sujets; parce que de temps en temps cette personne lui demandoit de nouvelles explications, croyant toujours qu'elle ne s'étoit pas bien expliquée les autres fois, ou que ses peines présentes étoient d'une autre nature, ou qu'elle étoit dans l'illusion, ou que les grâces qu'elle recevoit étoient fausses et suspectes : c'est ce qui l'a tant fait écrire à ce prélat, et ce qui a fait que ce prélat lui a tant écrit. Il ne faut pas être étonné aussi si l'on voit, dans tant d'endroits de ces lettres, que ce prélat assure cette personne qu'il ne l'abandonnera pas, et qu'il prendra un soin particulier d'elle : c'est qu'une de ses grandes peines étoit la crainte que ce prélat, par ses grandes occupations et ses grandes affaires,

ne continuât pas à prendre soin de son âme ; et qu'elle envisageoit, par toutes les épreuves où Dieu la faisoit passer, ce qu'elle pourroit devenir sans un tel secours et sans sa protection. Deux choses si fortes, et dont il paroissoit à cette âme que son salut dépendoit, l'inquiétoient souvent ; et ce prélat, qui ne vouloit voir en elle aucune agitation, parce qu'il disoit que cela étoit contraire à l'Esprit de Dieu, lui donnoit toutes ces assurances de temps en temps pour son repos, et avec l'esprit de cette charité dont saint Paul veut que le cœur des pasteurs soit rempli. C'est cette même charité qui l'a tant faire écrire à cette personne, et quelquefois tant de lettres dans le même temps ; parce qu'il regardoit les besoins de cette âme, et que quand il la savoit peinée et dans le trouble, il n'épargnoit ni temps ni peines pour la calmer et pour résoudre ses difficultés : quand elle étoit tranquille, il lui écrivoit moins.

Elle ne peut taire aussi, en concluant cet Avertissement, qu'elle a remarqué en plusieurs occasions que par une inspiration qui lui a toujours paru avoir quelque chose de surnaturel, ce prélat prévoyoit souvent ses plus grandes peines, et prévenoit ses plus grands besoins, lui ayant bien souvent écrit des choses pour la préparer ou à des peines intérieures, ou à des épreuves du saint Epoux ; et souvent dans le temps qu'elle lui écrivoit ses peines, elle en recevoit une lettre où tous les avis et toutes les instructions dont elle avoit besoin étoient expliquées. Quand il arrivoit à cette personne de lui marquer son étonnement de ce qu'il avoit ainsi connu ses dispositions, il lui disoit : « Ma Fille, je ne sais comment cela s'est fait ; le saint Epoux m'a mis au cœur de vous instruire, de vous soutenir, ou de vous consoler sur cela : je l'ai fait en lui obéissant ; je n'en sais pas davantage, sinon que comme je demande tous les jours à Dieu les lumières qui me sont nécessaires pour les âmes dont il me charge, je m'appuie tellement sur son bras tout puissant, que je n'agis que par son mouvement. »

Cette personne se croit obligée, pour un plus grand éclaircissement, d'avertir que si l'on trouve dans quelques lettres quelque chose qui arrête l'esprit sur des matières ou obscures, ou délicates, ou intérieures, qu'on lise avec patience les lettres qui suivent celles qui ont arrêté l'esprit ; on trouvera l'explication et le dénouement de tout ; ce saint prélat n'ayant rien laissé sans éclaircissement, lorsqu'il écrivoit ensuite à cette personne, comme on le connoitra aisément en lisant ces lettres avec attention.

Il ne faut pas être étonné s'il y a plusieurs lettres où le lieu et le jour du mois ne sont pas marqués à la date : quelquefois ce saint prélat l'oublioit quand il étoit pressé, ou bien souvent c'est qu'il écrivoit à cette personne quand elle étoit près de lui faisant ses retraits, et souvent même avant ou après lui avoir parlé.

LETTRES

A LA SOEUR CORNUAU DE SAINT-BÉNIGNE.

LETTRE PREMIÈRE. Sur la crainte qu'elle avoit d'avoir oublié quelque chose dans sa confession générale, et la manière dont elle devoit lire les vies des saints.

Vivez en repos , ma Fille , après m'avoir exposé vos peines secrètes. Remédier à toutes en particulier, c'est une entreprise impossible. Il faut tout trancher par l'abandon envers Dieu , et l'obéissance envers ses ministres. *Qui vous écoute , m'écoute* ¹. Oubliez ce que vous avez oublié : soit que Dieu vous réveille et vous relève , soit qu'il vous tienne comme un animal devant lui et devant moi , dites-lui avec David : *Je suis toujours avec vous* ².

Vous ne vous trompez pas de croire qu'il y a beaucoup de choses dans la vie des saints , que l'on y a mises avec peu de choix : mais vous pourriez vous tromper, et en trouver basses quelques unes , où il y a un trait secret de Dieu , qui les relève. On n'est pas obligé à tout croire ; mais il est bon de laisser passer ce qui choque , en prenant soigneusement ce qui édifie. *Eprouvez tout* , dit saint Paul ³ , *et retenez ce qui est bon*.

Quand Dieu me donnera quelque chose sur les sujets que vous me marquez , je vous le donnerai de même , comme venant de cette source : en attendant, je vous assure qu'ayant soumis vos dispositions au jugement de celui qui vous tient la place de Dieu sur la terre , vous devez , en attendant la résolution , approcher de lui sans hésiter , avec la même liberté et confiance. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 2 mai 1686.

LETTRE II. Sur la meilleure manière de faire l'oraison ; les règles qu'on doit suivre à l'égard du prochain, le dégagement des créatures, et la modération dans les pratiques extérieures.

Pour commencer, ma Fille , par vos demandes sur l'oraison, il me faudroit un loisir que je n'ai pu trouver pour y répondre exactement : il faudroit même auparavant avoir su de vous certaines choses , qui ne se peuvent guère éclaircir que par une

¹ Luc. x. 16. — ² Ps. LXXII. 23. — ³ I. Thess. v. 21.

conférence. Néanmoins , pour ne vous pas laisser tout à fait en suspens , je vous dirai qu'il me paroît dans la dévotion d'à présent un défaut sensible ; c'est qu'on parle trop de son oraison et de son état. Au lieu de tant demander les degrés d'oraison , il faudroit , sans tant de réflexions , faire simplement l'oraison selon que Dieu le donne , sans se tourmenter à discourir dessus.

Je ne vois rien qui m'apprenne qu'on soit toujours en même état , ni qu'on ait une manière d'oraison fixe. Le Saint-Esprit jette les âmes tantôt en bas , tantôt en haut. Tantôt il semble les porter à la perfection , tantôt les réduire , et comme les rappeler au commencement. Il n'y a qu'à se conformer , dans ces changements , à la disposition où il nous met , et en tout suivre son attrait.

Quand les considérations se présentent , il faut les prendre , pourvu qu'elles soient bonnes : quand , sans tant de réflexions , on est pris comme soudainement d'une vérité , il faut y attacher son cœur , prendre de bonnes résolutions pour en venir à la pratique , et surtout beaucoup prier Dieu , qui nous les inspire , de nous en donner l'accomplissement.

Je trouve ordinairement beaucoup de foiblesse à tant distinguer l'essence et les attributs de Dieu : on est bien éloigné des vues simples , quand on fonde son oraison sur ces distinctions. En un mot , tout ce qui unit à Dieu , tout ce qui fait qu'on le goûte , qu'on se plaît en lui , et qu'on se repose en lui , qu'on se réjouit de sa gloire et de sa félicité , et qu'on l'aime si purement qu'on en fait la sienne , et que non content des discours , ni des pensées , ni des affections , ni des résolutions , on en vient solidement à la pratique de se détacher de soi-même et des créatures ; tout cela est bon , tout cela est la vraie oraison.

Il faut surtout observer de ne pas tourmenter sa tête , ni même de ne pas trop exciter son cœur , mais de prendre ce qui se présente à la vue de l'âme ; et sans ces efforts violents , qui sont plus imaginaires que véritables et fonciers , se laisser doucement attirer à Dieu. S'il reste quelque goût sensible , on peut le prendre comme en passant et sans s'en repaître ; et aussi , sans le rejeter avec tant d'effort , le laisser couler , et s'écouler soi-même en Dieu et en son éternelle vérité par le fond de l'âme , aimant Dieu et non pas le goût qu'on en a , sa vérité et non pas le plaisir qu'elle nous donne.

Lorsque on dit qu'on est sans actes , il faut bien prendre garde à ce qu'on entend par actes ; car assurément quand on parle ainsi , le plus souvent on ne sait ce qu'on dit. Tout cela ,

ma Fille, doit être éclairci de vive voix, et seroit trop long à écrire. Au surplus, suivez, sans hésiter, la voie que Dieu vous ouvre : ne souhaitez pas un plus haut degré d'oraison pour être plus unie à Dieu ; mais souhaitez d'être unie de plus en plus à Dieu, et qu'il vous possède et vous occupe ; et que vous soyez autant à lui par votre consentement, que vous êtes à lui par le droit suprême qu'il a sur vous par la création et par la rédemption.

A l'égard des créatures, je vous donne pour règle assurée de n'avoir égard au prochain, que pour éviter de le mal édifier : du reste, qu'il pense ou ne pense pas, cela vous doit être indifférent par rapport à vous ; quoique vous deviez souhaiter, par rapport à lui, qu'il pense bien. Un des moyens dont Dieu se sert pour nous détacher de la créature, c'est de nous y faire éprouver tout autre chose que ce que nous souhaitons et voudrions y trouver : afin que, par ces expériences de la créature, nous romptions tout attachement avec elle, et que nous nous rejetions en plein abandon vers celui qui est toute bonté, toute sagesse, toute justice, toute perfection. *Amen, amen.*

En voilà assez, quant à présent : voilà le plus important ; le reste ne se peut traiter que dans une conversation, sous les yeux de Dieu. J'ajouterai seulement qu'il y a souvent beaucoup d'illusion à multiplier les pratiques extérieures : il y faut garder de certaines bornes qu'il n'est pas aisé de donner ; et il me semble en général que vous y donnez un peu trop : c'est de quoi il faudra parler plus à fond.

Contentez-vous des communions que vous faites : n'ajoutez point d'austérités à celles que j'ai approuvées. Ne faites point de vœux nouveaux, que je ne les aie bien examinés. Je prie Dieu qu'il soit avec vous : je n'ai rien trouvé que de bien dans votre retraite ; je ferai réflexion sur la fin. Au reste, comme je vois que vous écrivez les oraisons que vous faites, afin que j'en juge, je l'approuve pour cette fois ; mais je ne crois pas qu'il faille s'occuper de son oraison, jusqu'à l'écrire. Il est bon d'écrire les principales résolutions pour s'en souvenir, et les motifs principaux dont on est touché, quand on voit qu'en les relisant le sentiment s'en renouvelle : mais je conseille de laisser passer ce qui est passé ; de peur de croire que ce qu'on a pensé mérite d'être écrit, si ce n'est pour le soumettre à la censure, s'il étoit suspect ; et du reste prier beaucoup, comme disoit saint Antoine¹, sans songer qu'on prie. La simplicité de cœur, la droi-

¹ Apud Cass. Collat. ix, de Orat, c. 31,

ture de cœur, ce qui fait l'homme simple et droit devant Dieu , c'est ce qu'il faut desirer d'entendre , pour s'y conformer de tout son cœur. *Amen , amen.*

Je ne puis encore* déterminer le temps de ma visite : il faut attendre que j'aie vidé beaucoup d'affaires , qui m'empêcheroient de la faire avec le repos et l'attention que je veux y apporter.

De Meaux, ce 19 septembre 1686.

LETTRE III. Il lui donne des avis sur les pratiques extérieures, modère son empressément pour faire des vœux, et lui trace des règles de perfection.

J'ai vu , et j'ai approuvé , ma Fille , toutes les pratiques que vous me marquez : il n'en est pas de même des demandes , dont je veux prendre une connoissance particulière avant que de rien permettre. Il ne faut pas se laisser aller à des pratiques extraordinaires , dans lesquelles la perfection ne consiste pas ; mais faire chaque chose en union avec Dieu par Jésus-Christ.

Sur votre confession , vous prierez Dieu qu'il vous pardonne ; et afin de recevoir ses lumières , vous lirez attentivement le chapitre XII de saint Jean , avec un profond étonnement sur l'incrédulité du monde , et sur l'inutilité de la foi dans un si grand nombre de chrétiens. Et en vous en faisant l'application à vous-même , appliquez-vous aussi avec attention au règne de Jésus-Christ et à son triomphe. Parfumez ses pieds et sa tête , et priez-le de vous faire entendre quels parfums vous y devez employer. Mandez-moi à votre grand loisir ce que cette lecture aura produit ; elle fait trembler , elle console ; elle fait je ne sais quoi dans certains cœurs qui ne se peut bien exprimer ; et un mélange si simple de tant de divers sentiments qu'on s'y perd.

Je reçois les deux petits vœux : pour le dernier, je ne puis aller si vite que vous souhaitez ; outre qu'il y a dans le vôtre quelque chose qu'il faut expliquer plus distinctement , pour ne point causer dans la suite , quand il les faudroit faire , des embarras inutiles. Attendez donc jusqu'à mon retour , et ne faites rien précipitamment. Les empresséments intérieurs , quelque violents qu'ils soient , sont sujets à cette règle de saint Paul : *Eprouvez tout , retenez le bien* ¹. Pratiquez cependant toutes les choses que vous y avez marquées , comme si vous y étiez astreinte par vœu.

¹ I. Thess. v. 21.

Vous me demandez quelques règles de perfection ; en voici deux de saint Paul : *Que chacun , dit-il , ne regarde pas ce qui lui convient ; mais ce qui convient aux autres*¹. Si on observe exactement ce principe de saint Paul , on ne donnera jamais rien à son humeur et à sa propre satisfaction : mais dans tout ce que l'on dira et dans tout ce que l'on fera , on aura égard à ce qui peut calmer , éclairer et édifier les autres. Soutenez-vous dans cette pratique par ce mot du même apôtre : *Jésus-Christ ne s'est point plu en lui-même*^{*}.

La seconde pratique du même saint Paul est dans ces paroles : *Celui qui s'estime quelque chose , n'étant rien , se trompe lui-même*². Le fruit de ce précepte est non seulement de ne s'offenser de rien ; car celui qui s'offense se croit sans doute quelque chose : mais il doit se considérer comme un pur néant , à qui ni Dieu ni la créature ne doivent rien , si ce n'est de justes supplices ; et se tenir toujours en état de recevoir tout par une pure et gratuite libéralité , et par une continuelle et miséricordieuse création. Essayez-vous sur ces deux pratiques qui enferment toutes les autres , et qui sont le comble de la perfection. Priez Dieu , ma Fille , qu'il me les fasse entendre et pratiquer moi-même qui vous les propose. Jésus-Christ soit avec vous : Jésus vous soit Emmanuel , Dieu avec vous. *Amen , amen*.

N'hésitez point à m'écrire sur les affaires de la maison. Celle de M. N[°] est accommodée : son humilité l'a fait céder à mes raisons et à mes prières.

A Meaux, ce 2 novembre 1686.

LETTRE IV. Sur les austérités, le desir de la vie religieuse, et les avantages de la maladie.

Il n'y a point à hésiter, ma Fille, non seulement à manger gras pendant le carême, mais encore à rompre le jeûne : l'état de votre santé le demande, et je vous l'ordonne, après que vous en aurez, par respect, demandé la permission à votre curé. Ces fluxions survenues vous obligent à vous modérer sur les austérités, après même que votre santé sera rétablie : car outre qu'il est vraisemblable qu'elles y ont pu contribuer, c'est assez qu'on le croie ; et il vaut bien mieux surseoir aux austérités, que d'indisposer la communauté contre vous. Ce n'est pas que j'approuve la curieuse recherche qu'on a faite de ce qui étoit dans votre cellule ; mais il ne faut pas laisser de garder de justes mesures sur tout cela.

¹ Philip. II. 4. — ² Rom. XV. 2. — ³ Gal. VI. 3.

Autant que je loue le desir pressant qui vous attire à la religion, autant je crains de vous amuser par des pensées et des agitations inutiles. Vous vous trompez bien, quand vous croyez que vous trouveriez dans la religion la liberté que vous souhaitez, pour vous abandonner aux mouvements qui vous pressent. Chaque état a ses contraintes; et celui de la religion en a que vous n'avez pas expérimentées, mais qui ne sont guère moins pénibles que celles dont vous vous plaignez. Le tout est de savoir s'abandonner à Dieu en pure foi, et s'élever au dessus des captivités où il permet que nous soyons à l'extérieur. *Où est l'Esprit du Seigneur, là se trouve la liberté*¹ véritable. Je ne veux donc pas que vous vous occupiez l'esprit de cette pensée de religion, sans pourtant vous exclure d'embrasser ce saint état, dans les occasions que la divine Providence me fera connaître.

Pour ce qui regarde votre conscience et votre intérieur, il faut attendre que je sois à Meaux plus en liberté de m'y appliquer et d'écouter le Saint-Esprit sur votre sujet.

Dites à ma sœur N*** que le vrai temps d'expier ses péchés et de goûter la grâce du pardon, est celui de la maladie; pendant que cette épine nous perce et nous pénètre, que la main de Dieu est sur nous, qu'il nous impose lui-même notre pénitence, selon la mesure de son infinie miséricorde. Récitez lui à genoux auprès de son lit, dans cet esprit, le Psaume xxxi, et dites-lui ce que Dieu vous inspirera pour la consoler, pendant qu'elle ne se peut dire à elle-même tout ce qu'elle voudroit bien. Je prie Dieu qu'il soit à vous.

A Paris, ce 10 mars 1687.

LETTRE V. Il lui donne pour sujets d'oraison la miséricorde et la toute puissance de Dieu, et explique comment il faut le louer dans toutes les créatures.

J'aurai soin, ma Fille, de vous envoyer le livre que vous me demandez; je souhaite que vous y trouviez votre nourriture. Marchez en humilité et en confiance. Employez quinze jours durant, un des quarts d'heure de votre oraison, sur ces paroles de David : *Deus meus, misericordia mea*² : « Mon Dieu, ma miséricorde; » à quoi il ajoute : *Misericordia mea et refugium meum*³ : « Mon Dieu, ma miséricorde et mon refuge. » Ma vue est que vous fassiez attention que Dieu n'est pas seulement

¹ II. Cor. III. 17. — ² Ps. LVIII. 18. — ³ Ibid. CXLIII. 2.

miséricordieux, mais qu'il est tout miséricorde, et même miséricorde par rapport à nous. Ma miséricorde et mon refuge; ce qui fait qu'on s'abandonne à lui sans réserve, et qu'on ne veut s'appuyer que sur lui comme sur le Dieu de miséricorde, ni chercher ailleurs son refuge.

Cette quinzaine achevée, pareille pratique sur ces paroles du Cantique de la sainte Vierge : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* ¹ : « Il a regardé la bassesse de sa servante, » par pure miséricorde. Mais une miséricorde infinie, qui avec cela est toute puissante, que ne peut-elle pas? C'est pourquoi elle ajoute : *Fecit mihi magna qui potens est* : « Celui qui est tout puissant, le seul puissant, » comme dit l'apôtre ² : car nul autre n'est puissant que Dieu; tout le reste n'est qu'impuissance : tout est impossible à la créature, tout est possible à Dieu, Celui donc qui est souverainement puissant a fait en moi selon sa puissance, et il y a fait par conséquent de grandes choses. Il n'y a de grand que ce qu'il fait. Ce que Dieu a fait de grand en la sainte Vierge, est d'avoir fait Jésus-Christ en elle et d'elle, et de l'avoir fait tout ensemble la plus grande et la plus humble de toutes les créatures.

Ces deux considérations sont très bien liées ensemble; car tout cela est un ouvrage de toute puissance, et un ouvrage de miséricorde. Il n'y a donc qu'à s'abandonner à Dieu, afin qu'il fasse en nous selon sa puissance et selon sa miséricorde, et ensuite lui être fidèle : mais c'est encore lui qui le donne, et en cela consiste sa grande puissance et sa grande miséricorde. Je ne veux point que vous vous inquiétiez si vous passez le quart d'heure entier sur ces deux versets; il me suffit que vous le souhaitiez et que vous le commenciez, laissant à Dieu le surplus.

Le sujet de votre retraite pourra être de considérer la beauté des œuvres de Dieu dans les sept jours de la création, dans le cantique *Benedicite*, et dans le psaume *Laudate Dominum de cælis*. Considérez ce que Dieu a fait pour l'homme, et qu'il a fait l'homme un abrégé de son grand ouvrage; et desirez de le louer dans toutes les créatures et pour toutes les créatures, en faisant un bon usage d'elles toutes, et les sanctifiant par cet usage, afin que Dieu y soit glorifié. Bon usage de la lumière et des ténèbres : bon usage de la pluie et du beau temps : bon usage de la sérénité et des tempêtes : bon usage du feu et de la glace : bon usage de tout ce qui est, et à plus forte raison bon usage

¹ Lue. v. 48. — ² I. Tim. vi. 15.

de soi-même ; bon usage de ses yeux , de ses oreilles , de sa langue , de sa bouche , de ses mains , de ses pieds et de tout son corps , et à plus forte raison encore , bon usage de son âme , de son intelligence , où est la véritable lumière , de sa volonté , où doit être le feu immortel , pur et céleste de l'amour de Dieu.

Jamais il ne faut donc s'impatienter , quelque mal qui nous arrive par la créature , quelle qu'elle soit , ni par le froid ni par le chaud , ni par aucune autre chose ; parce que ce seroit s'impatienter contre Dieu même , dont chaque créature fait la volonté : comme dit David : « Le feu , la grêle , la neige , la glace , le souffle des vents et des tempêtes , tout cela accomplit sa parole ¹. » Accomplissons-la donc aussi , et soyons-lui fidèles , étant injuste que notre liberté ne nous serve qu'à nous affranchir de ses lois , elle qui nous est donnée et qui a été faite , non pour se retirer de cet ordre , mais pour s'y ranger et s'y soumettre volontairement.

Vous voyez tout cela en Jésus-Christ , dont la nourriture a été en tout et partout de faire la volonté de son Père ² , afin de sanctifier ainsi toute la nature. Je ne parle point du détail que le Saint-Esprit vous fera trouver. Jésus-Christ soit avec vous ma Fille ; je vous bénis en son saint nom.

A Germigny, ce 2 juin 1687.

LETTRE VI. De quelle manière elle devoit se conduire dans la visite prochaine ; à l'égard des charges , et dans ses peines.

Pour répondre à vos deux lettres , je vous dirai , ma Fille , premièrement , au sujet de la visite , que vous devez dire sincèrement à votre supérieur les défauts communs où vous croirez qu'il pourra mettre utilement la main.... Pour ce qui regarde les supérieures , surtout en ce qui les pourroit commettre ensemble , vous me le réserverez.

Ne demandez point à vous défaire des charges que vous avez : laissez-vous les ôter avec humilité et sans dire un mot ; et demeurez y de même , si l'obéissance le veut. Tel est l'ordre de Dieu. Je vous permets cependant , si l'on vous dépose de l'emploi où vous êtes , de demander d'être sacristine , pour l'amour du céleste Epoux , mais sans empressement. Ne songez qu'à entretenir l'union des supérieures , quoi qu'il en puisse arriver contre vous. Rien ne vous oblige à vous ouvrir sur votre inté-

¹ Ps. CXLVIII. 8. — ² Joan. VI. 34.

Bossuet, t. XXVII.

rieur dans la visite ; il y auroit même du péril à le faire sur certaines choses : abandonnez-vous à Dieu. Je vous défends de rien entreprendre sur votre desir pour la religion, sans mon ordre exprès. Attendez en paix la volonté de Dieu.

Quant à vos dispositions et aux grâces que vous recevez, je n'y trouve rien de suspect, et vous pouvez marcher en confiance dans cette voie. Les miséricordes de Dieu sont inexplicables, et infiniment au dessus de ce que nous pouvons en penser. Faites tout le bien que vous pourrez à tout le monde ; mais n'attendez de récompense ni de reconnoissance que de Dieu seul. Toutes les fois que la peine dont vous m'écrivez, reviendra, ayez recours au même remède : songez à l'état tranquille où étoit saint Jean sur cette divine poitrine du Sauveur, et au doux repos qu'il y goûta : songez quelle grâce c'est que d'y être admise : elle ne fut donnée qu'à saint Jean ; et saint Pierre la trouva si grande, que, voulant tirer un secret du sein de Jésus, il n'osa en parler lui-même ; mais il engagea saint Jean à le demander par cette sainte familiarité que le Sauveur lui permettoit. Il faudroit donc être un saint Jean en pureté, en bonté, en charité, en douceur, en amour : mais Jésus se communique à qui il lui plaît, comme il lui plaît ¹. A lui l'empire, à lui la gloire dans tous les siècles. Tout à vous.

A Germigny, ce 10 octobre 1687.

LETTRE VII. Sur la charge de maîtresse des novices, les desseins de Dieu à l'égard des âmes ; et ce qu'elles doivent faire dans les différents états par où elles passent.

J'avois déjà ouï parler du dessein qu'on avoit sur vous, ma Fille ; et j'avois dit que je ne voulois entrer en rien dans ce détail, mais tout laisser à l'obéissance : c'est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Il est juste, pour le bien même de vos novices, qu'on leur fasse sentir qu'on ne disposera de ce qui les touche qu'avec vous. Je suis persuadé que madame votre supérieure en usera ainsi, et vous soutiendra dans un emploi si laborieux et si important. La difficulté ne vous rebutera point si vous songez à cette parole de saint Paul ² : *Je puis tout en celui qui me fortifie*. C'est dans l'accomplissement de la volonté de Dieu qu'il faut chercher le remède de toutes ses peines, et particulièrement de celles qui vous viennent pour l'avoir suivie. Obéissez

¹ Apoc. I. 6. — ² Philip. IV. 13.

donc par amour ; et offrez-vous à Dieu pour faire sa volonté , en union avec Jésus-Christ , qui a dit , comme dit saint Paul ¹, en venant au monde , *qu'il venoit pour accomplir la volonté de Dieu.*

Voilà l'écrit que vous m'avez demandé : vous y trouverez de quoi vous soutenir dans votre emploi , et de quoi vous instruire dans la conduite des âmes qui sont soumises à vos soins , et même de la vôtre , en voyant les différents états où Dieu peut les mettre , et où il les met en effet. En appliquant aux autres ce qui leur convient , appliquez-vous aussi à vous-même ce qui peut vous convenir.

Il y a des âmes qui portent dans leur état une expérience réelle et sensible de la dépendance où nous sommes à l'égard de Dieu : de telles âmes se voient à chaque moment en état que leur volonté leur échappe , et toujours prêtes à tomber , ou de consentement ou même par effet , dans des péchés ou les plus grands pécheurs tombent à peine : et quoique d'un côté elles ressentent des ardeurs et des transports inexplicables causés par l'amour de Dieu , elles sont sujettes à des retours terribles , et se sentent souvent disposées envers le prochain , d'une manière qui leur fait croire qu'elles ne peuvent en même temps avoir l'amour de Dieu , à cause de l'incompatibilité de cet amour , qui adoucit tout , avec la disposition d'aigreur où elles se sentent , à laquelle à chaque moment elles croient être prêtes à consentir , ou même y consentir en effet.

Le dessein de Dieu sur de telles âmes est de les tenir attachées à lui par un entier et perpétuel abandon à ses volontés ; de même qu'une personne qui se verroit toujours prête à tomber dans un précipice , ou un abîme affreux , sans une main qui la soutiendrait , s'attache d'autant plus à cette main , qu'elle voit que pour peu qu'elle en soit abandonnée elle périt. Ainsi en est-il de la main de Dieu à l'égard de ces âmes : car elles doivent croire par la foi , et ressentir par expérience , qu'il n'en est pas de l'effet de la grâce comme d'une maison , qui , étant une fois bâtie par son architecte , se soutient sans son secours ; mais comme de la lumière , qui ne dure pas toute seule comme d'elle-même dans l'air , pour y avoir été une fois introduite par le soleil , mais qui y doit être continuellement entretenue : en sorte que l'âme pieuse et justifiée n'a pas été faite une fois juste pour durer comme d'elle-même dans cet état , mais qu'elle est à chaque moment faite juste et

¹ Hebr. x. 7.

défendue contre le règne du péché : si bien que tout son secours est dans cette main invisible qui la soutient de moment en moment, et ne cesse de la prévenir par ses grâces, et de la remplir à chaque instant de l'esprit de sainteté et de justice.

De telles âmes sont portées à faire tous les jours de nouveaux efforts pour détruire en elles le péché et leurs inclinations perverses, et elles voudroient se mettre en pièces, et, pour ainsi dire, se déchiqueter par des austérités et des disciplines jusqu'à se donner la mort, et ne cessent de demander qu'on leur fasse faire quelque chose pour déraciner leurs mauvaises inclinations ; et il ne leur est donné d'autres secours contre leur malignité, que ce simple et pur abandon, de moment en moment, à la main de Dieu qui les soutient ; se tenant uniquement à elle, et lui remettant leur volonté et leur salut comme un bien qu'elles ne peuvent et ne veulent tenir que de sa seule, très pure et très gratuite miséricorde.

Quant aux austérités que de telles âmes veulent faire, cela vient en elles de deux principes ; l'un qui les fait entrer dans le zèle de la justice de Dieu pour détruire le péché, et le punir en elles-mêmes comme il le mérite : ce qui est très bon, mais qui doit être modéré ; parce que pour le punir selon son mérite, il ne faudroit rien moins que l'enfer. L'autre principe. C'est que l'âme qui sent sa prodigieuse foiblesse, et se sent comme accablée de tentations, voudroit toujours faire quelque nouvel effort, et pratiquer quelques remèdes pour s'en délivrer : et cela le plus souvent n'est autre chose que l'amour-propre, qui voudroit se pouvoir dire à lui-même : Je fais ceci et cela, et qui veut se persuader qu'en faisant ceci, cela, ce vœu, ces prières, ces mortifications, elle viendra à bout d'elle-même. Tout cela n'est d'ordinaire qu'une illusion, qui est capable de porter les âmes dans de terribles excès, jusqu'à ruiner leur santé, et à se renverser la tête, sans avancer davantage : au contraire, elles s'embarrassent de plus en plus elles-mêmes ; au lieu que leur seul et vrai remède est ce simple et parfait abandon de l'âme à Dieu, cet attachement à son soutien, et un écoulement de tout elle-même pour se livrer à l'amour qui la presse.

Ce n'est pas qu'elle ne doive faire des austérités avec discrétion et de bons avis : mais c'est que ce n'est pas en cela qu'elle doit mettre son espérance, mais en Dieu seul et en Jésus-Christ, qui a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* ¹ ; et encore : *Ma grâce vous suffit* ². En user autrement, c'est faire

¹ Joan. xv. 5. — ² II. Cor. xii. 9.

comme un malade, qui, sentant bien qu'il lui faut faire quelque chose pour se guérir, fait tout ce qui lui vient dans la tête, tantôt une chose, tantôt une autre, se déchire par des saignées, s'échauffe par des médecines, ne fait que s'épuiser sous prétexte qu'il faut faire quelque chose : sans songer que ce quelque chose qu'il faut faire, est peut-être un remède simple, et qui semble de moindre appareil, mais qui néanmoins contient en soi la vertu de tous les remèdes, et qui seul peut la soutenir à chaque moment. Une telle âme ne doit point attaquer directement chacune de ses tentations et de ses foiblesses ; car elle ne feroit que les irriter par la contrariété, et s'échauffer l'imagination en renouvelant les pensées qui la troublent, et lui excitent de mauvais desirs. Il faut proposer à cette âme un remède plus simple, qui fortifie le principe de la vie : et ce remède, dans la vie spirituelle, est de s'unir continuellement à Dieu par les moyens que je viens de dire.

De telles âmes doivent être fort composées à l'extérieur envers le prochain, sans se rien permettre qui le choque, et s'imposant cette règle de saint Paul ¹ : « Qu'un chacun de vous ne regarde pas ce qui lui convient, mais ce qui convient aux autres. » Si vous donnez un conseil, que ce ne soit pas pour étaler votre prudence, mais pour être utile au prochain, ne disant ni plus ni moins qu'il ne faut pour cet effet : si on vous choque, ou taisez-vous ; ou s'il faut parler pour ne pas trop faire la dédaigneuse, que ce soit non pour vous contenter, mais pour calmer celui qui vous offense, sans ajouter rien au delà ; et enfin agissant envers le prochain de telle manière, qu'oubliant que vous avez une humeur, et toute pensée de vous satisfaire vous-même, vous ne songiez qu'à vous mettre à la place du prochain, pour faire et dire ce qui lui convient.

De telles âmes doivent aussi être fort obéissantes et fort dociles. S'il leur arrive néanmoins de manquer en toutes les choses que l'on vient de leur dire, elles ne doivent pas pour cela se décourager ; encore moins changer de conduite, comme si celle qu'on leur donne étoit mauvaise ou foible ou suspecte : car, premièrement, le contraire est certain ; secondement, on ne leur prescrit ce régime qu'à cause que Dieu déclare lui-même par des indications manifestes, qu'il ne laisse point d'autres secours à de telles âmes : ainsi elles doivent toujours rentrer dans la même voie, se rejetant sans cesse et sans fin entre les bras de Dieu par cet abandon à sa conduite, et se li-

¹ Philip. II. 4,

vrant à son amour qui les poursuit. Autrement la tentation, qui ne demande qu'à les retirer de la voie de Dieu, les auroit bientôt gagnées.

Ces âmes doivent beaucoup modérer leur activité et vivacité naturelle, avec toute l'inquiétude qui l'accompagne, et la tourner peu à peu en une action tranquille, mais forte et persévérante ; se proposant toujours le dessein d'en venir à cet état, et s'abandonnant à Dieu pour qu'il les mette dans le milieu, entre l'inquiétude et la nonchalance ; chose impossible à l'homme sans un secours perpétuel et particulier de Dieu, sans quoi l'on donne infailliblement dans l'un de ces deux écueils.

« Jésus-Christ nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre redemption ; afin, comme il est écrit, que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur ¹. »

A Germigny, ce 22 octobre 1687.

LETTRE VIII. Sur le mystère de la prédestination.

Quoiqu'il ne convienne guère, principalement à votre sexe, de sonder le secret de la prédestination, il est bon que vous sachiez, ma Fille, ce qu'il en faut croire pour fonder l'humilité et la confiance chrétienne.

Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus, dit Jésus-Christ ¹. Tous ceux qui sont appelés peuvent venir s'ils veulent : le libre arbitre leur est donné pour cela, et la grâce est destinée à vaincre leur résistance et à soutenir leur foiblesse : s'ils ne viennent pas, ils n'ont à l'imputer qu'à eux-mêmes ; mais s'ils viennent, c'est qu'ils ont reçu une touche particulière de Dieu, qui leur inspire un si bon usage de leur liberté. Ils doivent donc leur fidélité à une bonté spéciale, qui les oblige à une reconnaissance infinie, et leur apprend à s'humilier, en disant : « Qu'as-tu que tu n'aies pas reçu ; et si tu l'as reçu, de quoi peux-tu te glorifier ³ ? »

Tout ce que Dieu fait dans le temps, il le prévoit, il le prédestine de toute éternité : ainsi de toute éternité il a prévu et prédestiné tous les moyens particuliers par lesquels il doit inspirer à ses fidèles leur fidélité, leur obéissance, leur persévérance. Voilà ce que c'est que la prédestination.

Le fruit de cette doctrine est de mettre notre volonté et notre liberté entre les mains de Dieu, de le prier de la diriger de

¹ I. Cor. I. 30, 31. — ² Matth. xxiii. 14. — ³ I. Cor. IV. 7.

manière qu'elle ne s'égare jamais, de lui rendre grâces de tout le bien qu'elle fait, et de croire que Dieu l'opère en elle sans l'affaiblir ni la détruire; mais au contraire en l'élevant et la fortifiant, en lui donnant le bon usage d'elle-même, qui est de tous les biens le plus désirable.

Dieu est l'auteur de tout le bien que nous faisons; c'est lui qui l'accomplit, comme c'est lui qui le commence. Son Saint-Esprit forme en nos cœurs les prières qu'il veut exaucer. Il a prévu et prédestiné tout cela : la prédestination n'est autre chose. Il faut croire avec tout cela que nul ne périt, nul n'est réprouvé, nul n'est délaissé de Dieu ni de son secours, que par sa faute. Si le raisonnement humain trouve ici de la difficulté, et ne peut pas concilier toutes les parties de cette sainte et inviolable doctrine, la foi ne doit pas laisser de tout concilier, en attendant que Dieu nous fasse tout voir dans la source.

Quand vous dites tous les jours : Délivrez-nous du mal, vous en voulez tellement être délivrée, que vous vous n'y retombiez jamais : vous croyez donc que Dieu a des moyens certains pour prévenir toutes vos chutes : vous le priez d'en user ; et lorsqu'il vous exauce, il ne fait qu'exécuter ce qu'il a prédestiné avant tous les temps.

Ce n'est donc pas à celui qui veut, ni à celui qui court, qu'il faut attribuer le salut, mais à Dieu qui exerce sa miséricorde ¹ ; c'est à dire, qui ni leur course ni leur volonté ne sont la première cause, et encore moins la seule cause de leur salut ; mais la grâce qui les prévient, qui les accompagne, et qui les fortifie jusqu'à la fin, laquelle néanmoins n'agit pas seule : car il faut lui être fidèle ; et pour cet effet elle nous donne de coopérer avec elle, afin de pouvoir dire avec saint Paul : *Non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi* ².

Pour nous donner cette grâce, et recueillir les enfants de Dieu dispersés par tout le monde, dit saint Jean ³, Dieu a envoyé son Fils dans le temps qu'il avoit résolu. Il n'est pas venu au commencement : car il falloit que l'homme, qui est le malade, connût son mal ; puisque le commencement de la guérison est de le connoître, de s'humilier et de désirer le Médecin. C'est pourquoi ce grand Médecin des âmes a été promis dès le commencement, afin qu'on le pût désirer, et que tous ceux qui l'ont désiré, et qui ont vu son jour avec Abraham ⁴, fussent sauvés. Quant à ceux qui ne l'ont ni désiré ni connu, Dieu les

¹ Rom. ix. 16. — ² I. Cor. xv. 10. — ³ Joan. xi. 52. — ⁴ Ibid. viii. 56.
— ⁵ Act. xiv. 15.

a laissés aller dans leurs voies ¹, et ils sont morts dans le péché et dans la damnation d'Adam. La rigoureuse justice que Dieu leur a faite, a obligé à une éternelle reconnoissance ceux sur qui il a exercé sa miséricorde.

Il ne faut pas s'agiter sur le grand nombre de ceux qui ont péri dans les siècles qui ont précédé Jésus-Christ : il nous suffit de savoir que Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage ². Saint Pierre nous fait connoître que tous ceux qui ont été noyés dans le déluge ne sont pas damnés éternellement ³. Et quoique ce passage soit obscur, il nous est permis de croire que plusieurs se sont repentis en se noyant, et que Dieu les a réservés dans le purgatoire à la miséricorde de Jésus-Christ, lorsqu'il est descendu aux lieux souterrains où les âmes étoient captives.

En général, c'est à nous à profiter du remède que Jésus-Christ nous a apporté, et non pas à nous tourmenter de ce que deviennent ceux qui, pour quelque cause que ce soit, n'en usent pas : comme dans un grand hôpital et dans une grande salle de malades, celui-là seroit insensé qui, voyant venir à lui le médecin avec un remède infaillible, au lieu de le recevoir et d'en profiter, se tourmenteroit à lui demander ce qu'il voudroit faire des autres malades, tout prêt à le renvoyer s'il refusoit de l'éclaircir sur ce point ; il en seroit de même de nous.

Toute la doctrine de la prédestination et de la grâce se réduit en abrégé à ces trois mots du prophète ⁴ : *Ta perte est à toi, ô Israël : ton secours et ta délivrance est en moi seul*. Il est ainsi ; et si l'on n'entend pas comment tout cela s'accorde, il nous suffit que Dieu le sache, et il le faut croire humblement. *Mon secret est pour moi, mon secret est pour moi*, dit le prophète Isaïe ⁵. Combien plus le secret de Dieu est-il pour lui seul ?

Le secret de la prédestination est proprement le secret du gouvernement intime de Dieu, et il n'y a qu'à s'écrier avec l'apôtre ⁶ : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu !*

Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu ⁷. Celui qui nous a promis est puissant pour exécuter ce qu'il nous promet ⁸. Réjouissez-vous, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner le royaume ⁹. Celui qui espère en lui ne sera point confondu ¹⁰.

A Meaux, ce 3 février 1688.

¹ Act. xiv. 15. — ² Ibid. 16 ; xvii. 27, 28. Rom. i. 18, 19. — ³ I. Petr. iii. 19, 20. — ⁴ Os. xiii. 9. — ⁵ Is. xxiv. 16. — ⁶ Rom. xi. 33. — ⁷ I. Petr. v. 6. — ⁸ Rom. iv. 21. — ⁹ Luc. xii. 32. — ¹⁰ Ps. xxiv. 3.

LETTRE IX. Sur la réserve dont elle devoit user à l'égard d'un confesseur qui ne la connoitroit pas à fond ; les pratiques extérieures, et les desseins de Dieu sur elle.

Je laisse à votre discrétion, ma Fille, le choix d'un confesseur. Ce que vous devez prévoir, c'est que vous ouvrant du fond de votre état à un homme qui ne vous connoit pas bien, vous vous jetterez dans des embarras inexplicables. Tenez-vous donc dans les justes bornes de confesser vos péchés. Vous n'êtes pas obligée de vous confesser de vos peines : vous n'avez qu'à passer outre, quelque grandes qu'elles soient, et quelque péché qui vous y paroisse ; parce que sans vous décider s'il y en a ou non, je vous décide que ce ne sont pas des péchés qui obligent à la confession, pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer davantage, puisque je vous en ai dit le fond, et autant qu'il en faut pour vous mettre en repos : du reste vous n'avez qu'à m'obéir.

Vous en revenez toujours à vouloir que je vous charge de pratiques et de moyens particuliers ; ce n'est pas là ce que Dieu demande présentement de vous et de moi : tenez-vous-en à ce que je vous ai prescrit sur ce point. Marchez en foi, en confiance et en abandon. Il ne faut pas tant de discours pour conduire les âmes selon les voies de Dieu. Quand vous m'avez exposé les choses, mon silence même vous assure.

Je vous laisse la liberté, par rapport à votre voyage, de faire ce que vous voudrez ; Dieu pourvoira à ce qui vous sera nécessaire. Ne raisonnez point sur ce qu'il veut de vous : il veut, ma Fille, que vous vous donniez pleinement en proie à son amour qui vous dévore : faites cela, et croyez qu'il ne vous délassera pas.

A Paris, ce 10 mars 1688.

LETTRE X. Quelles sont les meilleures pratiques de dévotion pour se préparer à célébrer les mystères et les fêtes.

Quelque longue que soit votre lettre du 12, que j'ai reçue aujourd'hui, elle ne contient rien d'inutile, et vous avez bien fait, ma Fille, de me représenter toutes choses : je profiterai dans le temps de tout ce que vous m'apprenez. Si je ne vous parle plus de vos peines et de vos desirs pour la vie religieuse, c'est que je n'ai rien à vous dire de nouveau sur cela ; et vous devez juger de même de toutes les choses où je garde le silence.

J'ai toujours oublié de vous faire rendre les ports des lettres

que je vous adresse pour Jouarre : je veux absolument et sans réplique que vous en fassiez un mémoire exact, afin que je vous le fasse rendre. Je ne vous permets là dessus aucune réponse, que pour me dire que vous ferez ce que je vous prescris : sinon vous me fâcheriez tout à fait, et croyez que je le dis très sérieusement.

Je vous permets, quand vous aurez quelque lettre de conséquence à m'écrire, d'en prendre le temps sur votre sommeil, à condition que cela n'arrivera pas souvent.

Quant aux pratiques que vous me demandez pour l'Avent. c'est une grande pratique que d'entrer dans l'esprit et la dévotion de l'Eglise et de l'office divin : on ne doit rechercher des pratiques particulières que quand il y a des raisons particulières de s'y appliquer. Au surplus, il n'y a certainement rien de meilleur que de se conformer à l'intention de l'Eglise. Je serai en esprit avec vous devant le saint Sacrement, la nuit de la Présentation. Je prie Dieu qu'il soit toujours avec vous.

A Meaux, ce 3 novembre 1688.

LETTRE XI. Sur quelques lectures, et des raisons de s'abstenir de certaines pratiques, quoique très bonnes.

Vous pouvez continuer à écrire les passages de saint Augustin, comme vous faites, et la lecture de ses lettres pleines d'onction et de lumière. Je ne devine rien sur le portrait dont vous me parlez : vous pouvez le garder jusqu'à ce que j'en sache davantage, parce que je présume que c'est quelqu'un dont le souvenir vous élève à Dieu.

Je persiste à vous dire que si la communauté n'est pas édifiée de vos veilles, et que vous ne puissiez les faire sans qu'on le sache, il vaut mieux se conformer à l'ordre commun, jusqu'à ce qu'on s'accoutume à ce qu'on pourra vous permettre dans la suite pour des raisons particulières. Ce que vous dites sur l'Evangile, et en général sur la parole de Dieu, vient de Dieu même : j'espère dans peu de jours vous écrire plus amplement sur ce sujet. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 27 décembre 1688.

LETTRE XII. Sur l'amusement dans les commerces de dévotion ; et sur le respect rendu à la paroisse.

Ne craignez point de vous charger de m'écrire de la part de la communauté, quoique vous ne disiez là que ce que tout le monde saura. J'irai d'une chose à l'autre, et à la fin tout vien-

dra : je veillerai surtout à ce que vous me mandez. Je suis très content du billet, et de ce que vous me répondez sur Jouarre.

Quand ma marche pour mes visites sera réglée, je vous en avertirai. Je ne vous commettrai jamais en rien, ma Fille : vos lettres ne me donnent lieu que de m'informer par moi-même. Voilà la réponse au plus petit de vos billets. Pour réponse au plus grand, les paroles de ma lettre, dont vous êtes en peine, regardent les permissions que vous m'avez demandées : je veux donc bien que vous écriviez ce qui sera nécessaire. Je n'ai rien trouvé à redire aux pieuses saillies de votre billet : je vous permets aisément d'en écrire de semblables, même à N***, sans que cela vous empêche de craindre l'amusement ; ce que vous connoîtrez sans peine.

Je suis très édifié du respect qu'on a rendu à la paroisse ; et j'entre en part du bon exemple et de la consolation que cette action a donnés à toute la ville. Dites à ma sœur B*** que je la porte devant Dieu, et que je lui donne de bon cœur ma bénédiction.

A Meaux, ce 4 février 1689.

LETTRE XIII. Avis sur la confession, et ce qu'elle doit faire pour le soulagement d'une âme.

Il n'est pas possible, ma Fille, que j'entre dans le particulier des communions de la sœur N***, à cause de ce qui peut arriver, dont un confesseur a seul connoissance. Si donc je ne détermine rien absolument, ce n'est pas que je doute d'elle ; mais c'est que je ne puis prévoir ce qui arrivera.

Pour vous, ma Fille, vous n'avez rien à dire du particulier ni du fond de votre état, autre chose que ce qui sera certainement un péché. Vous savez même qu'à la rigueur on n'est obligé à confesser que les péchés mortels. Vous pouvez écrire dans l'occasion à N***, et vous adresser à votre supérieure, et garder en tout l'obéissance. Si j'ai du loisir pour vous répondre avant mon départ sur les passages de l'Ecriture dont vous me parlez, je le ferai en abrégé ; car pour répondre à fond sur de telles choses, il faudroit souvent de très grands discours : ce que je ne dis pas, ma Fille, pour refuser de vous répondre ; mais afin que vous n'attendiez que ce que Dieu me donnera pour vous.

J'ai offert à Dieu de de tout mon cœur l'âme que vous me recommandez. Ne vous occupez pas beaucoup du soin de cette âme : un trait simple et vif comme un éclair vous doit suffire, et après passer.

Je prie la sainte Vierge, mère de Dieu, de vous présenter à son Fils au jour de son triomphe ; afin que vous deveniez une parfaite imitatrice de celle qui n'est pas seulement l'honneur de votre sexe, mais encore de tout le genre humain, et de toutes les créatures. Dieu soit avec vous.

A Germigny, ce 2 août 1689.

LETTRE XIV. Sur le soin qu'on doit avoir de sa santé ; sur l'amour détruisant ; sur des prières vocales, et quelques passages de l'Evangile.

Il est permis, ma Fille, de dire avec saint Paul ¹ : *Je desire d'être séparée*, c'est à dire de mourir, et d'être avec Jésus-Christ ; mais il ne faut jamais se procurer de maladie, ni rejeter les remèdes. L'abandon à Dieu au dessus de tout secours, doit être intérieur ; pour le dehors, il faut agir par obéissance : ainsi, ma Fille, je vous y renvoie pour le jeûne.

Cet amour détruisant, dont vous me parlez, est dur à porter ; mais il a sa douceur foncière : et encore qu'on fût soulagé en parlant, il faut renfermer ce feu dans ses entrailles, et se souvenir de l'Epouse, que l'Epoux céleste appelle du fond des déserts, du creux des rochers, du milieu des montagnes inaccessibles, où il n'y a que des léopards et d'autres bêtes sauvages ². C'est dans cette affreuse solitude qu'il faut porter ce poids écrasant de l'amour de Dieu, qui veut briser jusque aux os ; afin que l'Epoux règne seul. Ainsi soit-il.

J'approuverois volontiers le vœu dont vous me parlez ; mais tant de prières vocales ne me semblent pas convenables à votre état. Si je suis en vie, je ferai ce que je pourrai pour vous donner la consolation que vous demandez. Jésus-Christ soit avec vous, ma Fille, et vous avec lui. *Je suis à mon bien aimé, et mon bien aimé est à moi* ³. J'ai vu vos vers ; il n'y a qu'une seule faute. Voici la réponse en peu de mots à vos passages sur l'Evangile.

Le feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre ⁴, est celui de son amour. La guerre qu'il y est venu apporter, est celle qu'on se doit faire à soi-même, et pour l'amour de lui à tous ceux qui nous traversent dans sa voie, de quelques tendres liens qu'ils soient unis avec nous. La plus grande partie de ce qui est dit dans saint Matthieu, chapitre xxiv, depuis le verset 15 jusqu'au 21, regarde la désolation de Jérusalem : on peut en voir l'accomplissement expliqué dans notre *Discours sur*

¹ Philip. i. 23. — ² Cant. iv. 8. — ³ Ibid. ii. 16. — ⁴ Luc. xii. 49.

l'Histoire universelle, seconde partie, où la chose est traitée expressément.

La question du péché contre le Saint-Esprit ¹, est de celles qu'on peut juger impénétrables. Il n'est pas impossible qu'il y ait un certain degré de malice, de liberté et d'opposition à la grâce du Saint-Esprit, connu de Dieu seul, et qu'il ait résolu de ne pardonner jamais. Quel est-il? Nous n'en saurons jamais rien; puisque nous supposons que Dieu seul le connoît. Mais Jésus-Christ veut bien que nous sachions que ce degré est; de peur que nous ne laissions croître notre contumace *, et que peu à peu nous ne venions à cet excès irrémédiable.

Les possédés en général figurent dans l'Evangile les âmes captives du démon par le péché. Le possédé de saint Marc ², qui l'est par la légion des démons, signifie le pécheur captif de l'universalité de l'iniquité. Ses excès sont extrêmes : il est nuit et jour dans les tombeaux parmi les morts, comme sans espérance et sans ressource; il se déchire lui-même, et se met en pièces. Sa fureur contre son âme est inouïe; il n'en laisse aucune partie dans son entier : tous ses desirs sont corrompus, et les passions les plus contraires le tyrannisent et le déchirent tour à tour. Nulles chaînes ne le peuvent retenir; nulle loi, nul bon conseil ne l'arrête : sa force pour pécher et pour se perdre est sans bornes : et nul frénétique, nul furieux ne l'égale. Jésus-Christ néanmoins le délivre : nulle guérison n'est donc impossible à sa puissance.

La consolation du démon chassé d'une âme, est d'en tyranniser quelque autre; et c'est ce qui est figuré dans la demande d'entrer dans les pourceaux. Ces animaux immondes signifient dans l'Ecriture ceux qui se laissent entraîner à leurs appétits impurs, et ne cessent de se souiller dans cette boue. A la lettre, Jésus-Christ permet aux démons d'entrer dans ces pourceaux, et de les précipiter dans la mer où ils périssent, pour montrer premièrement la réalité de la possession, et ensuite que, sans la puissance de Dieu, qui tient le démon en bride, il n'y auroit ni abîme ni précipice où il ne jetât qui il voudroit, et même les hommes les plus saints. Mais Jésus-Christ nous apprend qu'il ne peut pas même attaquer les plus vils animaux sans l'ordre de Dieu, ou sans sa permission. Attachons-nous donc étroitement à Dieu et à Jésus-Christ, et méprisons le démon et sa fureur.

* *Plusieurs manuscrits portent accoutumance au mal.*

¹ Matt. xii. 31, 32. — ² Marc. v. 1 et suiv.

Jésus-Christ veut bien guérir ce possédé ; mais non pas lui donner rang parmi ceux qui étoient toujours en sa compagnie. Il y a des degrés de grâces où tout le monde n'arrive pas. On ne met pas communément parmi les ecclésiastiques les grands pécheurs scandaleux ; et c'est assez qu'en particulier ils célèbrent la gloire de Dieu qui les a sauvés.

L'ingratitude des hommes, et l'attachement aux biens de la terre qui les domine, paroissent dans ceux qui ont plus de peur de voir périr leurs pourceaux, que de desir de conserver Jésus-Christ parmi eux.

Quand il est dit que le démon quitta Jésus-Christ jusqu'à un temps ¹, la plupart des interprètes entendent par là le temps de sa passion, où le démon le tenta et le tourmenta de nouveau avec des efforts extraordinaires. On peut rappeler à ceci cette parole du Sauveur ² : *Le prince du monde vient, et il n'a rien en moi*. Et encore celle-ci ³ : *Simon, Simon, Satan a demandé à vous cribler comme le grain*, vous et vos frères les apôtres, et de dissiper à jamais toute mon Eglise. C'étoit le dernier effort du démon contre Jésus-Christ et les siens vers le temps de sa passion.

Le passage de saint Luc, chapitre xi, verset 24, regarde manifestement les rechutes dans le péché, et les efforts que fait l'ennemi pour remettre sous son empire les âmes qui s'en sont retirées. Il y a quelque chose de parabolique dans les lieux arides, où le démon chassé cherche son repos. L'aridité dans les âmes regarde la privation de la grâce et de l'arrosment céleste, où l'âme tombe par son péché. C'est là où le démon se plaît, et où il triomphe.

Ce que Jésus-Christ dit à sa sainte Mère, n'est pas rude dans le fond ; puisque en effet la sainte Vierge ne se tient pas pour offensée ni rebutée ; comme il paroît par le verset 5, que Jésus-Christ fait ce qu'elle veut. Cette parole : *Qu'y a-t-il entre vous et moi* ⁴ ? sont de ces rudesses mystiques, si on peut parler de la sorte, qui servent à exercer et à humilier de plus en plus les âmes déjà très humbles, et à leur faire sentir par quelque chose de fort ce que Dieu est au dessus de la créature la plus haute. Sa sainte Mère, la plus relevée et la plus parfaite de toutes, étoit par là la plus propre à donner l'exemple aux autres de ce qu'il faut faire en ces états, qui est d'augmenter son zèle et sa confiance.

Le passage de saint Matthieu, chapitre v, verset 20, s'explique

¹ Luc. iv. 13. — ² Joan. xiv. 30. — ³ Luc. xxii. 31. — ⁴ Joan. ii. 4.

par toute la suite, où la justice chrétienne est élevée au dessus de la justice judaïque. Les versets 46, 47, 48 du même chapitre, et le 32 du sixième, nous font voir le dessein du Fils de Dieu, d'élever la justice chrétienne par la comparaison qu'il en fait avec toute autre justice.

Je ne vois aucune ombre de difficulté dans le verset 56 du treizième chapitre de saint Matthieu. Au chapitre xvii, verset 20, ce démon, qui ne se chasse qu'avec la prière et le jeûne, est une disposition d'inconstance marquée au verset 14. Funeste disposition, et qu'on ne peut fixer qu'avec de grands efforts, en joignant l'austérité à l'oraison.

Le verset 25 du premier chapitre de la première aux Corinthiens est admirable, quand on le regarde dans toute sa suite. depuis le verset 18 jusqu'à la fin du chapitre.

Il n'y a rien de si clair que le passage de saint Augustin : « Dieu a promis de pardonner à quiconque fera pénitence ; mais il n'a pas promis d'en donner le temps à tout le monde ¹. » Il n'y a rien de si vrai ni de plus pressant pour faire craindre d'abuser du temps que Dieu nous donne.

Pour ce qui est de la robe nuptiale, et des dispositions à la communion, tous les livres de piété sont pleins de cela, et il faudroit trop de temps pour tout ramasser. J'en pourrai dire quelque chose par rapport à vous, dans un autre moment ; c'est assez, ma Fille, pour cette fois.

A Germigny, ce 28 septembre 1689.

LETTRE XV. Sur ce que quelques personnes désapprouvoient que le prêtre s'appliquât à la direction. Avis à la Sœur sur ses prières, ses pratiques de pénitence, ses communions : sentiments que l'âme éprouve dans la réception de l'Eucharistie.

Je ne suis point rebuté de vous, ma Fille, et je n'adhère point aux sentiments de ceux que vous dites qui trouvent mauvais que je m'applique à la direction. C'est une partie de ma charge ; et tout ce que j'y observe est de prendre les temps convenables, en sorte que j'en trouve pour tous mes devoirs : c'est ce que vous devez tenir pour dit à jamais.

Je ne vous défends point, à Dieu ne plaise, les prières que vous faites pour entrer en religion : mais je veux que vous en bannissiez l'inquiétude, et que vous ne vous en occupiez pas trop : parce que cela vous détourneroit de ce que Dieu demande

¹ In Psal. Cj, serm. I, n. 10 ; tom. iv, col. 1093.

de vous dans le temps présent. J'aurai soin de vous envoyer mes papiers : vous y trouverez quelque chose sur le dix-septième chapitre de saint Jean, qui peut-être vous ouvrira quelques portes. Si Dieu me donne pour vous quelque chose de plus, je vous le rendrai fidèlement.

Voilà le papier de vos permissions : je n'entends point que vous vous leviez plus matin que la communauté, si cela édifie mal vos Sœurs, pour peu que ce soit. Ce n'est point à perpétuité que je vous ai permis les pénitences que vous savez, et le temps en doit être fini à présent. La pénitence que vous devez faire, toutes les fois que vous aurez commis quelques fautes un peu considérables, doit être accompagnée de la condition que votre confesseur y consente, et non autrement.

Pour vos communions, tenez-vous-en à celles que je vous ai permises. Je suppose que votre confesseur le trouvera bon, et que tout cela ne se fera point sans avertir la supérieure, et prendre son obéissance. Il y a dans les communautés une certaine uniformité à observer, qui édifie plus, et qui porte plus de fruit dans les âmes que des communions fréquentes. Soyez fidèle, ma Fille, à observer les conditions que je vous ai marquées pour vos pénitences et vos oraisons, et surtout de donner les heures nécessaires au sommeil; ce qui est d'une conséquence extrême dans la disposition que vous avez à vous échauffer le sang. L'obéissance, la discrétion et l'édification valent mieux que les oraisons, les pénitences, et même en un sens que les communions.

J'approuve fort la prière du prosternement durant un petit quart d'heure, pour le Roi et pour la maison royale.

Ma sœur N^{me} peut toucher les linges et les vaisseaux sacrés, autant qu'il est nécessaire à son office de sacristine, et vous aussi dans le besoin. Ce sont les langes du saint Enfant, ce sont les draps de l'Epoux et les vaisseaux de sa table.

Ne vous mettez pas en peine d'autre chose sur le cantique, si non de me le faire rendre en main propre, sans qu'il passe par d'autres, et sans qu'il s'en fasse de copie. Je verrai avec soin ce qui regarde votre retraite, et la lettre qui y est jointe. Je n'ai encore rien déterminé pour la Trappe. Ne vous inquiétez point; je verrai ce qui se pourra de ce côté là : mais je n'y vois presque pas de jour, ou plutôt, je n'y en vois point du tout.

Vous avez raison de dire que le meilleur remerciement que vous puissiez faire, non pas à moi, mais à Dieu, de mes instructions, est d'en profiter; et c'est le seul plaisir que j'attends

de vous en cette occasion. Je me souviendrai, s'il plaît à Dieu, de vous et de vos desirs au saint autel. Je mettrai au bas de votre retraite ce que Dieu vous donnera par mon entremise, et je vous la renverrai après.

Vous avez raison de dire qu'on porte plus aisément la présence seule de l'Eucharistie, que la réception actuelle : car dans la réception, l'excès de la grâce confond quelquefois ; mais cette confusion est un acte de foi d'une autre nature : et il est bon quelquefois de ne rien dire et de ne rien sentir ; afin que tout rentre dans l'intime infinité du cœur, si l'on peut parler ainsi. Priez, espérez, aimez.

Dieu soit toujours avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 3 novembre 1689.

LETTRE XVI. Il lui défend de lui faire des présents ; l'encourage à lui écrire avec liberté et confiance ; et modère son désir d'être religieuse.

J'ai reçu votre présent, ma Fille, que j'ai accepté au nom et en l'honneur de mon saint patron ; mais je vous prie une autre fois de ne m'en plus faire de cette nature, où il y ait de l'or, de l'argent et de la broderie : je n'en veux plus recevoir aucun de cette sorte, et j'en ai fait la défense bien précise.

Je tâcherai au premier loisir de me rappeler le sermon que vous souhaitez, pour vous en envoyer quelque extrait. Dites-moi toujours ce que vous voudrez : vous eûtes tort en dernier lieu de craindre de me fatiguer. Pour peu que j'ai de temps, je le donne sans rebut et avec plaisir. On manque bien des occasions par ces réserves, et pour ne pas connoître les dispositions des gens avec qui on a à traiter.

Sur votre désir de la religion, je vous défends, ma Fille, toute inquiétude. Il y a bien de l'apparence que Dieu ne veut de vous que ce désir : je doute de votre santé, et cela me feroit hésiter, quand je verrois tout le reste fait. Soumettez-vous à la volonté de Dieu. Je ne laisserai pas d'agir pour vous dans l'occasion. Ne vous embarrassez point des vues de votre famille ; dites-moi tout sans hésiter : je prendrai tout en bonne part, et je ferai ce que Dieu me donnera le pouvoir et le mouvement de faire, sans être peiné de rien, ni de votre part ni de la leur. Ces grands desirs de retraite sont très bons, mais peu praticables ; et quand ces choses ont à se faire, elles viennent sans qu'on se donne de mouvement pour les avancer ; autrement ce ne seroit agir qu'avec inquiétude. En remettant tout à ma permission, votre conscience est en sûreté ; parce que

j'aurai une attention particulière à vous régler selon Dieu, et à vous faire faire sa volonté. Vous pourrez faire le voyage de Paris, quand votre supérieure croira que la maison n'en souffrira pas.

Je ne me fâche jamais que l'on m'écrive : il est vrai que les lettres de petite écriture font d'abord peur à mes yeux ; mais je me remets aussitôt, et je prends le premier moment que je puis pour lire et pour répondre ; autrement je pourrois répondre avec un empressement que les affaires de Dieu et de l'intérieur ne souffrent pas. Quand il y aura quelque chose ou il faudra répondre sur le champ, faites-en un billet à part, sans autre discours que la simple exposition ; sinon il se pourra faire que la lecture sera différée à un temps plus commode.

Vous auriez à vous reprocher d'avoir manqué à l'obéissance et à l'amitié, si vous aviez parlé moins sincèrement à madame *** : il n'y aura une autre fois qu'à ne lui rien dire sur ces sortes de sujets.

Vous ferez fort bien, ma Fille, de donner à M. votre fils les instructions nécessaires ; mais comme il n'a pas encore l'âge, il n'est pas temps de l'abandonner à sa conduite.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, et je vous bénis en son saint nom.

A Germigny, ce 8 novembre 1689.

LETTRE XVII. Sur la communion spirituelle, le Psautier attribué à saint Bonaventure, le mauvais effet des pratiques trop multipliées, les liaisons particulières.

La disposition dont vous me parlez, n'ayant été suivie d'aucun acte, vous n'en devez pas être en peine, ni vous en confesser.

La communion spirituelle consiste principalement dans le desir de communier effectivement, qui doit être perpétuel dans le chrétien : mais il faut aussi prendre garde que l'application actuelle et expresse à ce saint mystère ne soit un obstacle à d'autres applications également nécessaires : surtout il ne faut point forcer son esprit.

On a raison de souhaiter que vous vous couchiez à l'heure marquée : ainsi vous devez abrégier votre lecture, et interrompre le chapitre ou le psaume, dès que l'heure est venue. *L'obéissance vaut mieux que le sacrifice* ¹,

¹ Eccle. iv. 17.

Le Psautier que l'on attribue à saint Bonaventure, n'est pas approuvé par les gens savants, ni tenu être de ce saint ; ainsi vous ne devez plus le dire : vous pouvez mettre à la place quelque autre dévotion à la sainte Vierge, sans néanmoins vous trop charger d'observances et de pratiques ; car la multitude empêche la liberté de l'esprit.

La pénitence dont vous me parlez n'a rien que de bon. J'aurai soin de vous faire donner mon explication de l'Apocalypse. Je remets à votre discrétion de différer votre retraite.

En considérant les sujets de votre maison, il m'est venu dans l'esprit de vous charger de la grande classe, et de l'intendance sur les autres durant quelque temps, pour les mettre en train : en cela vous rendriez à la maison le plus grand service qu'il soit possible. J'ai trouvé madame votre supérieure dans ce sentiment : elle doit vous en parler, sans vouloir pourtant vous contraindre. Je erois néanmoins, ma Fille, que vous feriez bien d'accepter cet emploi. Je vous en déchargerai dans la suite, s'il le faut.

Vous n'avez point à souhaiter de vous réunir autrement que vous l'avez fait avec la personne que vous savez. Vivez dans la charité, dans l'obéissance et dans la confiance nécessaire : tout le reste, qui fait les liaisons particulières, a plus de mal que de bien ; et il n'y a qu'à le laisser perdre, en rendant grâce à Dieu quand cela arrive.

Je prie, ma Fille, notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Versailles, ce 3 décembre 1689.

LETTRE XVIII. Il la charge du soin d'une classe, et l'exhorte à se détacher de la créature.

Le zèle que j'ai pour le rétablissement de la grande classe m'a fait naître, ma Fille, la pensée de vous la commettre : j'ai même compris que vos répugnances venoient principalement de ce que vous craignez de n'avoir pas la liberté de la mettre sur le pied qu'il faut ; si bien qu'en vous la donnant moi-même, j'ai cru cette peine levée : au reste, après trois mois j'examinerai vos raisons.

Vous pouvez faire la retraite ; le plus tôt sera le meilleur. Songez dans cette retraite que tout votre état doit être fondé sur une profonde humilité. Je vous recommanderai à Dieu de tout mon cœur. Détachez-vous de la créature ; fermez votre cœur de ce côté là ; dilatez-le en toute liberté du côté de Dieu, et n'attendez rien que de lui. Vivez dans l'obéissance ; c'est ce

que Dieu veut de vous. N'écoutez aucune inquiétude sur votre état ; je veillerai à tout. Ne soyez point en peine de vos lettres, ni du secret : tout ce que vous m'écrirez sera un secret de confession.

Dieu soit toujours avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 28 décembre 1689.

LETTRE XIX. Sur la manière dont se font les actes d'abandon ; explication de plusieurs endroits de l'évangile de saint Jean.

Continuez, ma Fille, à parler à la sœur N*** comme vous faites, et inculquez-lui bien mes réponses. Elle est vive et inquiète de son naturel : il entre beaucoup de cela dans toutes ses peines ; il y entre aussi de la tentation. Il n'est pas besoin qu'elle me spécifie rien davantage : mais dites-lui que plus l'obscurité est grande, plus elle doit marcher en foi et en soumission ; plus l'agitation est violente, plus il faut qu'elle s'abandonne à Dieu avec courage, sans rien céder à la tentation, ni se laisser détourner de la vocation à laquelle Dieu a attaché son salut.

Quand on fait ces actes d'abandon que je demande, je ne prétends pas qu'on doive sentir qu'on les fait, ni même qu'on le puisse savoir ; mais que l'on fasse ce que l'on peut dans le moment, en demandant pardon à Dieu, et s'humiliant de n'en pas faire davantage. C'est à l'espérance que cette personne doit s'abandonner plutôt qu'à la crainte, en disant et répétant avec David, *parce que ses miséricordes sont éternelles*.

Je lui permets de faire les dispositions qu'elle voudra de son bien : elle ne doit point être arrêtée par l'aigreur qu'elle craint d'avoir pour N***. La fondation d'une messe à la paroisse sera agréable à Dieu, et j'y consens. Si elle a de pauvres parents, elle fera bien de leur donner ce qu'elle avisera : elle ne doit pas tellement s'astreindre à la maison, qu'elle ne satisfasse à d'autres devoirs ou à d'autres vues que Dieu lui donne. Si elle tient sa disposition aussi secrète qu'elle le doit, on ne le verra qu'après sa mort : ainsi elle ne sera point inquiétée, et on devra être édifié qu'elle ait songé à la paroisse, à laquelle toute âme chrétienne doit être liée. Elle fera bien de tenir toujours ses peines secrètes. Elle pourra voir, par cette réponse, que j'ai tout vu et considéré jusqu'à l'apostille, et elle peut se mettre l'esprit en repos. Voilà de quoi la soutenir, la fortifier, la consoler ; et cela pourra aussi, ma Fille, vous être utile.

Lisez le chapitre premier de saint Jean jusqu'au verset 15.

Appuyez sur ces paroles : *Le Verbe étoit Dieu* ; et sur celles-ci *Le Verbe a été fait chair*. Goûtez la joie de naître, non de la chair ni du sang, mais de Dieu. Renouvelez-vous en Jésus-Christ ; prenez l'une et l'autre des résolutions dignes des enfants d'un si bon père.

Le chapitre II jusque au verset 11. Goûtez l'humiliation de la très sainte Vierge, qui semble à l'extérieur rebutée par son Fils, et qui en est exaucée. Comprenez bien que les rebuts de Dieu sont souvent des grâces, et de très grandes grâces : ne perdez jamais la confiance. Souhaitez de changer votre eau en vin : votre langueur pour Dieu et pour les œuvres de Dieu, en une ferveur toute céleste.

Le chapitre III depuis le verset 11 jusque au 22. Appuyez sur ces paroles : « La lumière est venue au monde ; et les hommes » ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs » œuvres étoient mauvaises. » Aimez à être méprisée ; aimez à être reprise ; et tâchez de voir vos péchés dans cette éternelle lumière qui les fait voir si grands, et soumettez-vous de bon cœur aux corrections qu'elle vous fait recevoir de vos supérieurs.

Le même chapitre depuis le verset 29 jusqu'à la fin. Appuyez sur cette parole : *Celui qui a l'Epouse, est l'Epoux*. Songez que Jésus-Christ est le seul époux de son Eglise, et de toutes les âmes saintes : se réjouir à sa voix, qui retentit de tous côtés dans son Eglise, par la parole de Dieu, par les prières et par les louanges, l'usage-fervent des sacrements, et par la fidèle pratique des bonnes œuvres ; dans les saintes communautés, par leurs règles et par les ordres des supérieurs qui font écouter Jésus-Christ, anéantissant les raisonnements de l'amour-propre, avec cette fausse liberté qui fait la joie des enfants du monde. Appuyez encore sur cette parole : *Il faut qu'il croisse, et que je diminue*. Combien faut-il décroître et s'humilier de jour en jour ; afin que Jésus-Christ croisse en nous, et que le règne de sa vérité s'y augmente !

Le chapitre IV jusqu'au verset 45. Appuyez sur cette parole *Donnez-moi à boire*. Considérez la soif de Jésus-Christ, ce qu'il veut de nous, l'épurement qu'il demande de notre volonté propre, et l'abnégation de nous-mêmes ; afin qu'il nous soit lui-même toutes choses. Songez aussi à la lassitude du Sauveur, ce que c'est que la fatigue de Jésus-Christ dans le chemin lorsqu'il avance avec nous, et que nous ne suivons pas assez fortement tous ses pas, et tous les mouvements de sa grâce. Marchez, avancez, et Jésus ne sera jamais fatigué en vous.

Appuyez aussi sur cette parole : *Si vous saviez le don de*

Dieu ! Se dire souvent à soi-même avec Jésus : *O mon âme !* ô âme chrétienne , si tu savois le don de Dieu ! si tu savois ce que c'est que de l'aimer , de le goûter jusqu'à se dégoûter de soi-même ! Se répéter souvent : Si tu savois , si tu savois ! avec un secret gémissement qui demande à Dieu de savoir , en goûtant aussi cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ; car cette eau est en effet le don de Dieu , qu'on demandoit en disant : Si tu savois !

Le même chapitre , les versets 9 , 13 et 14 , les conférer avec le chapitre VII , verset 39 , et écouter ce cri de Jésus , qui s'offre de désaltérer tous ceux qui ont soif de lui : l'écouter , et sur ce qu'il dira de cette source qui s'ouvre dans notre cœur , et des fleuves qui nous arrosent les entrailles , lorsqu'il nous ôte l'esprit du monde , l'attachement aux sensualités et à sa propre volonté , en nous donnant son Saint-Esprit , qui est l'esprit de sagesse et d'intelligence , l'esprit de conseil et de force , l'esprit de science et de piété , et l'esprit de la crainte du Seigneur. Voilà les fleuves que le Saint-Esprit fait découler dans les âmes : voilà cette source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ; qui commence sur la terre la même félicité dont on jouit dans le ciel , qui est d'aimer Dieu et de s'unir à lui.

Arrêtez aussi sur le verset 22 du même chapitre : *Vous adorez ce que vous ne savez pas.* Considérez comment il faut savoir ce qu'on adore , et en connoître le prix : comment toutefois avec cela , il faut l'ignorer , et se perdre dans son incompréhensible perfection.

Appuyez sur cette parole : *En esprit et en vérité.* En esprit , quel épurement ! quel détachement des sens et de soi-même ! En vérité , combien effectif doit être le changement de l'âme qui retourne à Dieu ! Détester la piété qui n'est qu'en paroles , venir au solide , à l'effet , à la pratique. Appuyez sur ces paroles : *L'heure arrive , elle est venue.* Il n'est plus temps de reculer : il faut entrer dans l'esprit de sa vocation , dans la sainte captivité d'une régularité exacte. Se dire souvent à soi-même : *L'heure arrive , et elle est venue.* C'est trop commencer ; achevons , faisons triompher l'esprit , faisons régner la vérité.

Sur ces paroles : *Dieu est esprit.* Ni les sens , ni la chair , ni le sang , ni le raisonnement , ni la volonté propre n'y peuvent atteindre. C'est un esprit au dessus de tout cela : il faut anéantir tout cela pour s'unir à lui.

Sur les versets 25 et 26 : *Le Christ , le Messie viendra , qui nous apprendra toutes choses.* Concevez d'abord la profonde ignorance du genre humain , jusqu'à ce que Jésus-Christ l'ait

enseigné. Ecoulez ensuite Jésus-Christ , qui dit : *Je le suis moi-même qui vous parle*. Jésus vient tous les jours à nous ; Jésus nous parle tous les jours : doux entretiens ! entretiens nécessaires , d'où viennent toutes nos lumières. Sans cela que sommes-nous ? ténèbres , ignorance , obscurité , dérèglement , libertinage.

Pour donner la mort à ce libertinage , appuyez fortement sur cette parole : *J'ai à manger une nourriture que vous ne savez pas*. Le monde ne se nourrit que de sa propre volonté ; mais pour moi , dont la nourriture est de faire la volonté de mon Père , j'ai une nourriture que le monde ne connoît pas. Se réjouir d'avoir tout marqué et tout réglé ; de sorte qu'à chaque moment on peut faire la volonté de Dieu , et se rassasier de cette viande.

Continuez à exhorter la sœur N*** à la patience , à la paix et à la soumission à la volonté de Dieu. Je le prie , ma Fille , qu'il soit avec vous , et je vous bénis en son saint nom.

A Meaux, ce 10 mars 1690.

LETTRE XX. Sur des affaires particulières.

Je ne vois pas , ma fille , que les choses dont vous me parlez dans vos précédentes lettres , fussent si pressées : il étoit bon que je les susse : mais votre parti étoit aisé à prendre ; vous n'aviez qu'à dire que vous vous en remettiez à ce que je ferai ici , et au surplus vous expliquer le moins qu'il étoit possible.

J'arrive , et je le ferai savoir le plus tôt que je pourrai à madame Tanqueux , avec qui je réglerai toutes les mesures qu'il faudra prendre. Tout ce que vous avez à faire , ma Fille , est de l'exciter à me donner connoissance de ce qui peut , de loin ou de près , regarder la maison.

Quant à votre dessein particulier , je vous assure que cela est encore un peu embrouillé , et qu'il faut voir plus clair avant que de s'engager dans une affaire de si grande importance. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous. Ecrivez-moi sans hésiter ; mais aussi sans inquiétude sur mes réponses. Je ne vois pas qu'il se perde rien par la poste.

LETTRE XXI. Sur l'envie qu'il a de régler la communauté ; l'abandon à Dieu ; ses desirs de la vie religieuse , ses mouvements intérieurs.

J'arrivai à Meaux avant-hier au soir , et je suis obligé de retourner à Versailles sur la fin de la semaine : ainsi , ma Fille , il n'y a pas d'apparence que je puisse vous voir si tôt.

Je prie Dieu incessamment qu'il m'inspire sur vos desirs. J'ai dit à M. F*** tout ce qui se pouvoit dire avec prudence. Nous songeons fort à régler la communauté, et il semble que la divine Providence nous offre des moyens pour y parvenir : je pourrai vous en dire plus de nouvelles vers la fin de la semaine prochaine. Priez Dieu cependant qu'il bénisse nos bonnes intentions : abandonnez-vous à lui pour la communauté, pour vous-même et pour tous vos desirs : sa haute et impénétrable sagesse et sa bonté paternelle conduiront toutes choses à leur point, selon qu'il sait.

Ces vues de religion seront votre croix, votre humiliation, votre épurement et votre martyre : mais il faut bannir l'anxiété et le trouble, qui ne conviennent pas aux voies de Dieu. Ce qu'on sent dans son cœur comme inspiré de Dieu, doit être examiné par sa fin. Tout ce qui tend à nous humilier, à nous sacrifier, et à nous unir à Dieu, est de lui. Ce qui est douteux doit être soumis à un conseil expérimenté et fidèle.

Faire sa cour à Jésus-Christ dans le saint Sacrement, s'il est permis de se servir de ce terme ; c'est demeurer devant lui en silence, en respect, en soumission et en confiance, prêt à partir au moindre clin d'œil, et faisant son occupation unique du soin de lui plaire et de l'imiter, en se conformant à lui dans son état de victime. Que ce divin Sauveur soit toujours avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 17 septembre 1690.

LETTRE XXII. Sur certaines illusions de l'amour-propre ; sur son obéissance ; et réponse à plusieurs demandes.

Je vous envoie, ma Fille, la permission et la continuation du P. P., et suis très aise que vous la receviez avant la fête. Je me réjouis aussi de l'arrivée de M. B***, que j'irai établir jeudi sans y manquer. Ces je ne sais quoi qu'on ressent, sont pour l'ordinaire des illusions ou de secrètes résistances de l'amour-propre ; c'est pourquoi vous faites bien de les sacrifier à l'obéissance. Plus je pense à cette personne, plus je crois que c'est Dieu qui nous l'envoie.

Je n'ai de loisir que pour vous dire que vous demeuriez en repos sur mon sujet. Soyez assurée que, jusque au dernier soupir, je ne cesserai de prendre soin de votre âme. Je vous répète encore que vous n'avez point à vous embarrasser de toutes les dispositions où vous pouvez être à mon égard ; parce que le fond de l'obéissance, que Dieu vous met dans le cœur, n'est pas

moins entier malgré tout ce que la peine ou la nature y peut mêler.

Pour les paroles de saint Jean , sur la naissance éternelle du Verbe , dont vous souhaitez l'éclaircissement , il faut ou n'en rien dire , ou en dire beaucoup ; peut-être quelque jour je vous enverrai un écrit , où il sera parlé d'un si haut mystère.

Je ne trouve rien à redire à la sainte amitié que vous demandez à cette bonne religieuse de la Visitation. C'est dans un de mes avertissements contre le ministre Jurieu , que vous trouverez quelque chose sur le mystère de la sainte Trinité , qui peut-être sera capable de vous élever à Dieu. Je le prie de vous bénir , en attendant qu'il fasse par la foi simple tout ce qu'il veut faire en vous.

A Meaux, ce 10 novembre 1690.

LETTRE XXIII. Que Dieu laisse naître dans les âmes certains desirs dont il ne veut pas l'accomplissement.

J'écris à M*** sur les peines de la sœur N*** , qui semble se décourager de nouveau. Tenez-lui la main , ma Fille , le plus que vous pourrez , et prenez garde de ne point entrer dans ses peines , d'une manière qui les augmente.

Pour les vôtres , je vous dirai franchement que je n'ai nulles vues que votre maison puisse devenir une religion ; et c'est à quoi je ne songe en aucune sorte. J'ai bien en vue qu'elle puisse devenir un jour quelque chose d'aussi parfait qu'une maison religieuse , et aussi agréable à Dieu. Je ne vois non plus aucune apparence que vous puissiez réussir dans ce dessein , ni que je doive par conséquent vous laisser tourmenter l'esprit à chercher des moyens de l'accomplir. Si Dieu le veut , il en fera naître naturellement , et je ne résisterai pas à sa volonté. Mais s'il ne se présente rien de cette sorte , qui soit simple et naturel , je conclurai que votre désir est de ceux que Dieu envoie à certaines âmes pour les exercer , sans vouloir jamais leur en donner l'accomplissement. Je sais de très saints religieux à qui Dieu donne des desirs de cette nature ; aux uns , de se rendre parfaits solitaires dans un véritable désert ; aux autres , de prendre l'habit d'autres religions plus austères , ou plus intérieures que la leur. Tout cela demeure sans exécution : leur désir les exerce et les épure : mais s'ils se tourmentoient à chercher les moyens de les accomplir , ils tomberoient dans l'agitation et l'inquiétude , qui les mèneroit à la dissipation entière de leur esprit. Ainsi je ne consens pas , ma Fille , à vous permettre sur ce sujet aucun mouvement.

Je songe à ce que je vous ai promis ; mais il faut un peu de loisir. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 12 janvier 1691.

LETTRE XXIV. Il l'exhorte à ne point perdre courage.

Pour vous tirer d'inquiétude, je vous écris ce mot, ma Fille. Le rhume que j'ai apporté de Jouarre a été, Dieu merci, peu de chose : je dois y retourner dans peu, et je tâcherai à cette fois de vous aller voir. Madame B*** ne me parle point de ses peines : je serois fâché qu'elle se rebutât ; car elle nous est fort nécessaire.

J'espère trouver dans peu le loisir de vous faire une ample réponse sur vos lettres précédentes, et sur vos doutes : je ne puis répondre aujourd'hui qu'à votre dernière lettre. Ne perdez pas courage, ma Fille ; réparez le faux pas que vous avez fait, en redoublant vos forces à courir : le reste n'est pas de saison. Dieu soit avec vous.

A Germigny, ce 18 septembre 1691.

LETTRE XXV. Sur les maladies spirituelles; la nature de l'âme, le principe et la source de son bonheur, son immortalité, le péché originel, l'obligation de combattre la concupiscence; sur le but et la fin de la direction, et l'utilité que la grâce nous fait retirer de nos misères.

Voilà, ma Fille, la réponse à une partie de vos doutes. Je sentois bien hier que Dieu m'alloit parler pour vous. J'ai lu tous vos écrits; et je suis prêt de vous les rendre ou de les brûler, du moins quelques uns, après en avoir pris la substance. Je vous permets, dans les grands efforts de la peine que vous me marquez, la pénitence dont vous me parlez, quelquefois à votre discrétion. Mais, au reste, ne croyez pas que ce soit là le fort du remède. Ce qui apaise pour un moment, irrite souvent le mal dans la suite : cet effort qui fait qu'on voudroit mettre son cœur en pièces, est un excès et une illusion. On s'imagine qu'on fera tout à force de se tourmenter : ce n'est pas ainsi qu'on guérit ; c'est en portant l'humiliation de la peine, et en se faisant d'elle-même un remède contre elle-même : ce qui se fait en apprenant avec saint Paul que la grâce nous suffit¹, et que c'est d'elle que nous tirons toute notre force. Cela est; croyez-le, ma Fille, et vous vivrez. Il suffit que vous vous couchiez comme je vous l'ai permis : souvenez-vous toujours de la discrétion et de l'édification que je vous ai ordonnées.

¹ II. Cor. xii. 9.

QUESTIONS. Sur l'immortalité de l'âme ; sur ce que c'est que l'âme ; sur sa nature ; comment elle peut être heureuse et malheureuse ; comment elle a contracté le péché originel ; si on ne le peut pas comprendre d'une autre manière qu'en considérant que la concupiscence en est la suite ; comment les tentations s'élèvent dans l'âme malgré elle ; si, comme tout est possible à Dieu, il ne peut pas réduire l'âme dans son premier néant ; comment l'âme, qui fait que Dieu est son souverain bien, n'est-elle pas toujours occupée de lui ?

RÉPONSES. L'âme est une chose faite à l'image et à la ressemblance de Dieu ; c'est là sa nature, c'est là sa substance. Dieu est heureux ; l'âme peut être heureuse. Dieu est heureux en se possédant lui-même ; l'âme est heureuse en possédant Dieu. Dieu se possède en se connoissant et en s'aimant lui-même ; l'âme possède Dieu en le connoissant et en l'aimant. Dieu ne sort donc point de lui-même pour trouver son bonheur : l'âme ne peut être heureuse que par un transport. Ravie de la perfection infinie de Dieu, elle se laisse entraîner par une telle beauté ; et s'oubliant elle-même dans l'admiration où elle est de cet unique et incomparable objet, elle ne s'estime heureuse que parce qu'elle sait que Dieu est heureux, et qu'il ne peut jamais cesser de l'être ; ce qui fait que le sujet de son bonheur ne peut non plus jamais cesser. Voilà sa vie, voilà sa nature, voilà le fond de son être.

Il ne faut donc pas, ma Fille, que vous demandiez davantage de quoi l'âme est composée : ce n'est ni un souffle, ni une vapeur, ni un feu subtil, et continuellement mouvant. Ni l'air, ni le vent, ni la flamme, quelque déliée qu'on l'imagine, ne portent l'empreinte de Dieu. L'âme n'est point composée ; elle n'a ni étendue, ni figure : car Dieu, dont elle est l'image, et à qui elle doit être éternellement unie, n'en a point non plus ; et elle ne peut être qu'un esprit, puisqu'elle est née, comme dit saint Paul¹, pour être un même esprit avec Dieu, par une parfaite conformité à sa volonté.

Dieu n'habite point dans la matière ; l'air le plus pur et le plus subtil ne peut être le siège où il réside : sa vraie demeure est dans l'âme, qu'il a faite à sa ressemblance, qu'il éclaire de sa lumière, et qu'il remplit de sa gloire : en sorte que, qui verroit une âme en qui Dieu est par sa grâce, ce qui ne peut être vu que par les yeux de l'esprit, croiroit en quelque sorte voir Dieu même ; comme on voit en quelque sorte un second soleil dans un beau cristal, où il entre, pour ainsi dire, avec ses

¹ I. Cor. vi. 17.

rayons. Ainsi, ma Fille, il n'y a plus qu'à purifier son cœur pour le recevoir, selon cette parole du Sauveur ¹ : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*. Il ne faut pas croire en effet qu'une âme épurée reçoive Dieu sans le voir. Elle le voit; il la voit; elle se voit en lui; il la voit en elle-même. Il n'en est pas toujours de même en cette vie. Dieu se cache à l'âme qui le possède, pour se faire désirer toujours de plus en plus : mais il la touche secrètement de quelqu'un de ses rayons; et incontinent elle s'ouvre, elle se dilate, elle s'épanche, elle se transporte, elle ne peut plus vivre ni demeurer en elle-même; elle dit sans cesse : *Tirez-moi après vous* ²; *venez, Seigneur Jésus, venez* ³; car elle sent bien qu'elle n'a point d'ailes pour voler si haut. Mais Dieu vient, Dieu l'attire à lui, Dieu la pousse dans son fond; et plus intérieur à l'âme que l'âme même, il l'inspire, il la gouverne, il l'anime bien plus efficacement et intimement, qu'elle n'anime le corps qu'elle habite.

Une telle créature voit clairement et distinctement l'éternité : autrement, comment verroit-elle que Dieu est éternellement, et qu'il est éternellement heureux? Elle aspire donc aussi à l'aimer, à le posséder, à le louer éternellement; et ce désir que Dieu même lui met dans le cœur, lui est un gage certain de la vie éternellement heureuse, à laquelle il l'appelle. Elle ne craint donc point de périr: car encore qu'elle sache bien qu'elle ne subsiste que parce que Dieu, qui l'a une fois tirée du néant, ne cesse de la conserver; en sorte que s'il retiroit sa main un seul moment, elle cesseroit d'être et de vivre; elle sait en même temps qu'il ne veut rien moins que la détruire par la soustraction de ce concours. Car pourquoi détruire son image, et son image pleine de lui, et son image à qui il montre son éternité, et à qui il inspire le désir de la posséder?

Il n'y a donc plus de néant pour une telle créature : il faut qu'elle soit ou éternellement heureuse en possédant Dieu, ou éternellement malheureuse pour n'avoir pas voulu le posséder, et pour avoir refusé un bonheur qui devoit être éternel.

Ainsi, il ne reste plus à cette âme que de se tourner incessamment, et de toutes ses forces, du côté de son éternité et de son souverain bien, qui est Dieu; et c'est à quoi doit tendre toute la direction. Car un pasteur, un évêque, un directeur se sent établi de Dieu pour jeter dans l'âme les semences d'une bienheureuse immortalité, en la séparant, autant qu'il peut, de toutes les choses sensibles; parce que tout ce qui se voit est

¹ Matth. v. 8. — ² Cant. i. 3. — ³ Apoc. xxi. 20.

temporel, et que ce qui ne se voit pas n'a pas de fin. Il faut donc lui faire aimer l'éternité de Dieu ; c'est à dire sa sagesse, sa justice, sa grandeur, sa sainteté, sa vérité, sa simplicité et son être infini, qui en même temps est tout son bonheur ; en sorte que cette âme ne veuille plus être, ni vivre, ni respirer que pour aimer Dieu, et consente à la destruction de tout le reste qui est en elle. Un pasteur qui a en main une telle âme, la veut rendre agréable à Dieu, en y perfectionnant infatigablement son image ; et puisque cette image est l'objet de l'amour de Dieu, il ne faut pas croire qu'un tel pasteur se lasse de conduire une telle âme, autrement il se lasseroit de glorifier Dieu ; ni qu'il donne plus de soin et plus de temps aux grands qu'aux petits, puisqu'il ne connoît rien de grand parmi les hommes, que cette empreinte divine dans le fond de leur âme. C'est là la vraie grandeur, c'est là la noblesse solide, c'est par là que la naissance de l'homme est illustre et bienheureuse ; car pour la naissance du corps, ce n'est que honte, que foiblesse et qu'impureté.

Il n'en étoit pas ainsi au commencement ; car Dieu avoit assorti à cette âme immortelle et pure, en laquelle il avoit créé tout ensemble et la beauté de la nature et celle de la grâce ; il avoit, dis-je, assorti à cette âme immortelle et pure, un corps immortel et pur aussi. Mais Dieu, pour honorer le mystère de son unité et de sa fécondité, ayant mis tous les hommes dans un seul homme, et cet homme dont tous les autres devoient sortir, ayant été infidèle à Dieu, Dieu l'a puni d'une manière terrible, et en quelque sorte incompréhensible ; puisqu'il l'a puni non seulement en lui-même, mais encore dans tous ses enfants, comme dans une partie de lui-même, et encore la plus chère. Ainsi nous sommes devenus une race maudite, enfants malheureux et coupables d'un père malheureux, de qui Dieu a justement retiré la grâce qu'il vouloit transmettre à tous les hommes, par un seul homme, et qu'ils ont tous perdue en un seul ; maudits dans leur principe, corrompus dans la racine et dans les branches, dans la source et dans les ruisseaux.

C'est ainsi qu'à ce premier exercice de l'âme raisonnable, qui n'eût été que de connoître et d'aimer Dieu, il faut en ajouter un autre, exercice pénible et laborieux, exercice dangereux et plein de péril, exercice honteux et humiliant, qui est de combattre sans cesse en nous cette corruption que nous avons héritée de notre premier père. Souillés dès notre naissance, et conçus dans l'iniquité, conçus parmi les ardeurs d'une concupiscence brutale, dans la révolte des sens, et dans l'extinc-

tion de la raison, nous devons combattre jusqu'à la mort le mal que nous avons contracté en naissant.

C'est aussi le second travail de la direction. Il faut aider l'âme à enfanter son salut, en se combattant elle-même, selon que dit saint Paul ¹ : *La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair*. Pour nous donner cette force, il a fallu opposer une seconde naissance à la première, une régénération à la génération, Jésus-Christ à Adam, et le baptême de l'un à la féconde corruption de l'autre; parce que, comme dit le Sauveur ², *ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit*. Ce n'est pas que la chair soit mauvaise en soi, à Dieu ne plaise, ou que la génération de la créature de Dieu soit mauvaise dans son fond; il ne faut pas le croire : mais c'est que le mal du péché s'étant joint au bon fonds de la nature, nous naissons tout ensemble et bons par notre nature et mauvais par notre péché; par notre génération, ouvrage de Dieu, et tout ensemble ennemis de Dieu par le désordre qui s'y mêle.

Il n'est pas besoin d'approfondir ceci davantage : mais il faut seulement se souvenir que Dieu a fait l'homme à son image : que ce n'est point par le corps, mais par l'âme qu'il a cet honneur; que c'est dans l'âme qu'il a mis les traits immortels de son immuable éternité; et que c'est cela qu'on appelle le souffle de Dieu, *spiraculum vitæ* ³, par lequel il est écrit que l'âme est vivante. Il ne faut point demander comment Dieu l'a faite : car il fait tout par sa volonté. C'est donc par sa volonté qu'il a formé notre corps; c'est par sa volonté qu'il lui a uni une âme faite à son image, et par conséquent d'une immortelle nature; c'est par sa volonté que tous les hommes sont nés d'un seul mariage. Il a béni les deux sexes et leur union, avant que le péché soit survenu; et le péché, survenu depuis, n'a pu détruire le fonds que Dieu avoit fait.

Il ne reste donc plus à l'homme que de combattre en lui ce péché, si interne à ses entrailles; afin qu'en nous épurant de corruption, nous rendions à Dieu le bon fonds qu'il a mis en nous, et que nous soyons ramenés à la première simplicité et beauté de notre nature, dans la résurrection des justes.

Combattons donc, avec saint Paul ⁴, le bon combat de la foi, et ne nous étonnons pas des tentations qu'il faut souffrir. Dieu sait jusqu'à quel point il veut nous y exposer; et nous devons seulement méditer et nous appliquer chacun à nous-mêmes ces

¹ Gal. v. 17. — ² Joan. iii. 6. — ³ Genes. ii. 7. — ⁴ II. Tim. iv. 6.

mots de saint Paul ¹ : *Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au dessus de vos forces.* Mais il nous donne les forces, et c'est un effet de sa grâce; et par là il nous fera trouver même de l'avantage dans la tentation, afin que nous ayons le courage et la force de la supporter.

La tentation va quelquefois si loin, qu'il semble que nous y goûtions le péché tout pur : ce que nous avons aimé par complaisance, et ce qui étoit déjà très mauvais en cet état, il semble que nous l'aimions pour lui-même, et que nous nous enfoncions de plus en plus dans le mal. Mais il ne faut pas perdre courage; car c'est ainsi que Dieu permet que le venin que nous portons dans notre sein se déclare, et cela, c'est le moyen de le vomir, et d'en être purgés. Il faut donc se soumettre à la conduite que Dieu tient sur nous, et se souvenir que saint Paul a demandé par trois fois, c'est à dire avec ardeur et persévérance, d'être délivré de cette impression de Satan, et de cette infirmité pressante et piquante de sa chair; et il lui fut répondu : *Ma grâce te suffit; car ma puissance se fait mieux sentir dans la faiblesse* ². Et pour achever l'épreuve où Dieu nous veut mettre, il faut pouvoir dire avec cet apôtre : *Quand je suis infirme en moi-même, c'est alors que je suis fort en Jésus-Christ; et je me glorifierai dans mes faiblesses, afin que sa vertu habite en moi.*

Voilà, ma Fille, sans parler de vous en particulier, voilà dans les principes généraux de la doctrine chrétienne, la résolution de tous vos doutes, ou du moins des principaux. Faites-vous-en à vous-même l'application; ce que vous n'aurez pas entendu la première fois, vous l'entendrez la seconde. Lisez donc, et relisez ce que Dieu me donne pour vous. Je vous donnerai de même tout ce qu'il me donnera; car, de parler moi-même, ni je ne le veux, ni je ne le puis : il faut attendre que Dieu parle; il a ses moments; et quand il donne plusieurs ouvrages, il apprend à partager son travail.

Continuez à exposer tout avec la même sincérité : car comment un médecin peut-il appliquer ses remèdes aux maux cachés d'un malade qui ne voudroit pas les découvrir? Cette découverte fait deux choses : elle instruit le médecin, et humilie le malade; et cette humiliation est déjà un commencement de santé. Prenez donc d'abord cette partie du remède, et attendez les moments où le reste vous doit être administré. Je prie le Seigneur qu'il soit avec vous. *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et vous recevrez la couronne de vie* ³.

A Germigny, ce 1^{er} octobre 1691.

¹ I. Cor. x. 13. — ² II. Cor. xii. 8, 9. — ³ Apoc. ii. 10.

LETTRE XXVI. Sur le vœu de pauvreté, et sur quelques pratiques de dévotion.

Vous n'avez point à vous inquiéter, ma Fille, sur votre vœu de pauvreté, dans les choses que je vous ai permises. Je vous ai permis ces petits présents; je vous permets ces petits travaux, jusqu'à ce que je sache plus particulièrement ce que c'est. S'il vous vient quelque autre difficulté sur vos vœux, ou sur quelque autre peine de conscience, vous pourrez m'en parler à mon retour; et en attendant demeurer en repos, à moins que ce ne fût des transgressions manifestes, ce que j'espère qui ne sera pas.

Je vous permets de passer la nuit de la Présentation en prières devant le saint sacrement, à condition que le sujet principal de vos gémissements et de vos prières seront les besoins de la religion, de l'Etat et du diocèse, principalement les deux premiers.

Il ne me vient point à présent de chapitre de l'Evangile, ni de Psaume que je puisse vous recommander en particulier: tout y est bon, et vous ne sauriez mal choisir. Vivez détachée de tout, jusqu'aux moindres choses: Dieu demande cela de vous. La perfection que vous desirez est tout entière dans ce détachement.

Je pars pour Dammartin, où j'ai à faire la visite: j'écrirai de là à votre communauté sur les livres, et sur quelques autres choses que je crois importantes. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 5 novembre 1691.

LETTRE XXVII. Il dissipe ses craintes en lui renouvelant la promesse de lui continuer ses soins.

Vous aurez vu, ma Fille, par ma lettre précédente, que vos inquiétudes étoient vaines. Je ne vous ai donné aucun sujet de croire que je fusse changeant: ce que les hommes me diront ne me fera pas abandonner ce que j'ai entrepris pour Dieu. Si l'on me donnoit sur votre sujet des avis considérables, il faudroit vous avertir, et non pas vous quitter. Suivez le conseil des médecins sur le sujet de l'abstinence et du jeûne, plutôt que vos prétendues expériences, et obéissez à votre supérieure. Voilà une lettre que vous lui présenterez pour votre communauté.

Je vous bénis de tout mon cœur, au nom du Seigneur.

A Dammartin, ce 10 novembre 1691.

LETTRE XXVIII. A LA COMMUNAUTÉ DES FILLES DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE. Il les avertit de lire avec précaution certains livres mystiques, leur donne des règles pour en juger, et les exhorte aux vertus de leur état.

Je vous envoie, mes chères Filles, une instruction qui pourra vous être utile, pour bien faire et pour profiter de la lecture de l'Ecriture sainte ¹. Je n'ai rien à dire sur les autres livres, dont la sœur Cornuau m'a envoyé le catalogue. Il y en a un grand nombre que je reconnois pour très bons : il y en a quelques uns que je ne connois pas, qu'on peut supposer bons, à cause de l'approbation, jusqu'à ce qu'on y ait reconnu quelque erreur ou quelque surprise. Je n'ai donc rien à vous dire sur ceux-là. Je vous avertis seulement de prendre garde, dans les écrits de certains mystiques, à des expressions un peu fortes, qui semblent dire qu'on n'agit pas dans la vie contemplative, qu'on y est parvenu à un parfait renouvellement, où qu'il n'est pas permis de s'y exciter aux actes de piété. Tout cela seroit fort mauvais, si on entendoit autre chose, par ce qu'on appelle inaction, que l'exclusion des actes humains et empressés ; ou par cette perfection de renouvellement intérieur, autre chose que la perfection selon qu'on la peut atteindre en cette vie ; ou enfin par cette défense de s'exciter aux actes de piété, autre chose que l'exclusion des manières trop empressées de s'y exciter. Avec ces modérations vous pouvez profiter de ces livres, s'ils vous tombent entre les mains ou qu'on vous les donne : mais faites réflexion sur le peu que je viens de vous faire observer.

Au surplus, mes chères Filles, croissez en Jésus-Christ, soyez fidèles à votre vocation. Souvenez-vous de ce que vous devez au prochain par votre état : n'oubliez rien pour ce qui regarde vos classes, et soutenez-en toujours les saints exercices, sans vous relâcher le moins du monde : car c'est là votre vocation particulière ; et si vous y manquez, tout le reste s'en iroit en fumée. Surtout soyez fidèles à l'obéissance : songez toujours que la supérieure que je vous ai donnée m'a été donnée à moi-même comme à vous, par madame Tanqueux votre chère mère, et que la conservation de votre communauté dépend de là.

Vous voyez, mes Filles, que je songe à vous absent et présent ; que cela vous invite à songer de plus en plus vous-mêmes à vous-mêmes. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Dammartin, ce 10 novembre 1691.

¹ Cette *Instruction sur la lecture de l'Ecriture sainte*, a été imprimée ci dessus.

LETTRE XXIX. Sur la manière dont elle devoit se conduire à l'égard de sa supérieure ; l'attention à éviter les petits mystères dans les liaisons, et l'amusement dans les lettres.

J'ai reçu votre lettre du 29 et les autres. Les choses se régleront pour votre supérieure à mesure qu'elle s'ouvrira à moi : il n'y a qu'à l'encourager à commencer. Pour vous, ma Fille, agissez toujours avec elle avec beaucoup de soumission. Parlez-lui franchement et discrètement ; en sorte qu'elle ressente que vous ne lui dites rien , par rapport à vous, ni par humeur, ni pour votre satisfaction particulière ; mais pour elle et pour le bien de la maison.

Vous eussiez mieux fait de me marquer ce que c'est qui donne lieu à la division et à la contradiction. Il faut tout dire aux supérieurs, quand c'est pour mettre ordre aux choses : des demi explications ne font qu'embarrasser les affaires, et donner lieu à des mouvements irréguliers.

Je vous permets les liaisons que vous voudrez avec nos Filles de Jouarre, que vous me nommez dans votre lettre : mais que tout cela soit dans la grande règle de la charité, et loin des petits mystères assez ordinaires parmi les filles.

J'approuve votre silence durant ce saint temps, et la permission que vous en avez demandée à votre supérieure, est de bon exemple, et satisfaisante pour elle. Agissez toujours ainsi par esprit d'obéissance, et pour le bien de la paix.

Le sermon dont vous me parlez m'a surpris : j'approfondirai cette affaire, aussitôt que je serai de retour.

Ce n'est point du tout mon intention que vous me demandiez des permissions de m'écrire : c'est multiplier les lettres sans nécessité, et allonger les affaires. Ecrivez-moi pour la maison ce que vous trouverez nécessaire ; écrivez-moi aussi de même sur ce qui vous touche : ce n'est pas cela que je veux empêcher, mais l'amusement. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 5 décembre 1691.

LETTRE XXX. Il explique la différence d'un premier mouvement et d'un acte délibéré ; et l'instruit sur l'étendue que doivent avoir les actes de contrition.

J'écris à madame B*** ce qui me paroît nécessaire pour établir la confiance entre elle et vous. Pour lui mettre l'esprit en repos du côté de Jouarre, je lui dis que j'ai permis votre commerce, et que vous n'y emploieriez ni vos novices ni trop de

temps. Vous pouvez lui dire que la proposition de la sœur N*** n'est qu'un discours en l'air, et qu'il n'y a rien à compter là dessus.

Puisque en arrivant de Jouarre je me trouve assez de loisir, je vais répondre, ma Fille, aux demandes de votre billet.

Je suis étonné du scrupule que vous avez, de m'avertir de ce qu'il est bon que je sache, et de la crainte que vous avez d'y blesser la charité, puisque je vous ai dit tant de fois le contraire.

La différence d'un premier mouvement et d'un acte délibéré est trop sensible pour mériter qu'on se tourmente à l'expliquer; puisque un premier mouvement est une chose nécessaire dont on n'est pas le maître, et qu'on l'est d'un acte délibéré. Il n'y a qu'à bien écouter le fond de sa conscience, pour en connoître la différence. L'acte délibéré est suivi d'un secret remords : le mouvement indélibéré peut troubler et humilier l'esprit; mais n'excite pas ce remords, qui fait sentir à la conscience qu'elle est coupable.

Il n'est pas nécessaire de faire un acte de contrition sur chaque péché en particulier, pourvu qu'on les déteste tous de tout son cœur, et tout ce que l'on a fait qui déplaît à Dieu. Je ne sais, ma Fille, pourquoi vous demandez tant qu'on vous distingue ce qui peut être mortel parmi vos péchés : ce n'est pas là ma pratique, et j'ai de bonnes raisons pour cela.

Vous ne sauriez rien faire de mieux la nuit de Noël, que de bien méditer devant Dieu ce qui est dit de l'enfant Jésus aux versets 34 et 35 du chapitre II de saint Luc, en le joignant au verset 16 du xxviii d'Isaïe, cité par saint Pierre en sa première épître, chapitre II, versets 6, 7, 8; saint Paul aux Romains, chapitre IX, verset 35, et à la parole de Jésus-Christ même en saint Matthieu, chapitre XI, verset 6. Offrez-moi à Dieu; afin que s'il me l'inspire, je traite dignement un si grand sujet le jour de Noël, et que je fasse trembler ceux à qui Jésus-Christ est un sujet de contradiction et de scandale. Commencez par lire, aux premier loisir, tous les endroits que je vous marque, et donnez-vous à Dieu pour en être pénétrée durant la nuit de Noël. Chantez-y de cœur le psaume LXXXVIII.

Je veux bien recevoir le présent que vous me destinez, pour cette fois seulement.

Vous avez bien fait de m'exposer cette peine sur votre santé : il faut dire, toutes les fois qu'elle reviendra : Retire-toi de moi, Satan. Dieu soit avec vous, ma Fille : je vous bénis en son saint nom.

A Meaux, ce 19 décembre 1691.

LETTRE XXXI. Il lui recommande d'accomplir, à l'égard de sa supérieure, la parole du Sauveur à saint Jean : zèle qu'il a pour la conduire à la perfection.

Je n'ai de loisir, ma Fille, que pour vous mander la réception de votre paquet. Je ferai au premier jour toutes les réponses, et je verrai avec joie monsieur votre fils. Comme ces lettres pour Jouarre sont fort pressées, je vous prie de les rendre au plus tôt. Dites à madame votre supérieure l'ordre que vous en avez, et demandez-lui sa permission; afin que nous accomplissions cette parole du Sauveur¹ : *Laissez-moi faire pour cette heure; car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice.* Prenez bien garde que c'est avant de recevoir le baptême que Jésus-Christ parle ainsi, et que cette justice, dont il parle, est de faire souvent, par une soumission volontaire, ce dont on pourroit s'exempter par des ordres supérieurs.

Je vous prie aussi de faire en sorte que votre communication avec Jouarre ne vous retarde ni ne vous empêche en aucune partie de vos devoirs et de vos emplois; et de rendre souvent compte en général de cela à madame votre supérieure, lui demandant même son avis, s'il arrivoit que cela vous causât de l'embarras.

Elle ne me parle point de vos austérités : n'en faites plus à présent, et jusqu'à ce que votre santé soit rétablie, sans ma permission.

Je suis contraint de finir, en vous assurant, ma Fille, que votre âme m'est très chère, et que je n'oublierai rien pour vous porter à la perfection à laquelle vous aspirez.

A Paris, ce 5 janvier 1692.

LETTRE XXXII. Il lui donne des règles pour sa conduite extérieure et intérieure; l'exhorte à s'abandonner aux transports de l'amour divin; combat les erreurs de certains mystiques, et décrit les effets de l'amour de Dieu.

J'ai reçu, ma Fille, votre présent; mais je suis bien fâché de n'avoir point vu monsieur votre fils. Je n'ai presque point bougé d'ici, et j'ai même gardé la chambre durant quelques jours : par ce moyen mon rhume n'a rien été; et jusque ici, Dieu merci, ces petites précautions me délivrent de ces incommodités qui ne méritent pas d'être comptées.

¹ Matth. ix. 15.

Vos desirs seront accomplis : vous serez dans mon cœur pour y être continuellement offerte à Dieu ; afin qu'il vous tire à lui de la manière qu'il sait, et que vous ne cessiez de lui dire : *Tirez-moi ; nous courrons après vos parfums*¹ ; nous courrons entraînés par une invincible douceur, par votre vérité, par votre bonté, par vos attrait infinis, par votre beauté, qui n'est autre chose que votre sainteté et votre justice.

Tout ce que vous me mandez de la part du père P^{ère} est très nécessaire, et conforme à mes sentiments.

La règle que vous me demandez pour votre conduite, quant à l'extérieur, est toute faite dans vos constitutions ; on ne pourroit y ajouter que quelques austérités, auxquelles je ne consens point que vous vous abandonniez au delà de ce que je vous ai permis, à moins qu'un confesseur discret ne vous les impose en pénitence.

Quant à la règle de l'intérieur, la vôtre, ma Fille, doit être de faire, dans chaque action, ce que vous verrez clairement être le plus agréable à Dieu, et le plus propre à vous détacher de vous-même, sans autre obligation que celle que l'Evangile vous propose, ou que vos autres vœux vous ont imposée, en attendant que Dieu nous éclaire sur ce que vous avez tant dans l'esprit.

Le plus difficile à résoudre sur votre conduite, seroit de savoir si vous devez vous abandonner à ces transports ardents de l'amour divin, à cause de la crainte que vous avez qu'ils pourroient être quelquefois accompagnés de quelque mauvais effet : mais comme je ne crois pas qu'il soit en votre pouvoir de les arrêter, Dieu même a décidé le cas, par la force du mouvement qu'il vous inspire. C'est d'ailleurs une maxime certaine dans la piété, que lorsque le tentateur mêle son ouvrage à celui de Dieu, et même que Dieu lui permet d'augmenter la tentation à mesure que Dieu agit de son côté, il n'en faut pas pour cela donner un cours moins libre à l'œuvre de Dieu ; mais se souvenir de ce qui fut dit à saint Paul : *Ma grâce te suffit ; car la force prend sa perfection dans l'infirmité*². Méditez bien ce passage, et ne laissez point gêner votre cœur par toutes ces inquiétudes ; mais dans la sainte liberté des enfants de Dieu, et d'une Epouse que son amour enhardit, livrez-vous aux opérations du Verbe, qui veut laisser couler sa vertu sur vous.

Tenez pour certain, quoi qu'on vous dise, que les mystiques se trompent ou ne s'entendent pas eux-mêmes, quand ils croient

¹ Cant. 1. 3. — ² II. Cor. XII. 2.

que les saintes délectations que Dieu répand dans les âmes, sont un état de faiblesse, ou qu'il leur faut préférer les privations, ou enfin que ces délectations empêchent ou diminuent le mérite. La source du mérite, c'est la charité, c'est l'amour : et d'imaginer un amour qui ne porte point de délectation, c'est imaginer un amour sans amour, et une union avec Dieu, sans goûter en lui le souverain bien, qui fait le fond de son être et de sa substance. Il est vrai qu'il ne faut pas s'arrêter aux vertus et aux dons de Dieu ; et saint Augustin a dit que c'est de Dieu dont il faut jouir : mais enfin, il ajoute aussi que c'est par ses dons qu'on l'aime, qu'on s'y unit, qu'on jouit de lui¹. Et s'imaginer des états où l'on jouisse de Dieu, par autre chose que par un don spécial de Dieu, c'est se repaître l'esprit de chimères et d'illusions.

La pureté de l'amour consiste en deux choses : l'une à rendre à Dieu tous ses dons, comme choses que l'on tient de lui seul ; l'autre de mettre ses dons dans leur usage véritable, en nous en servant pour nous plaire en Dieu et non en nous-mêmes. Les mystiques raffinent trop sur cette séparation des dons de Dieu d'avec lui. La simplicité du cœur fait recevoir ces dons comme étant de Dieu qui les met en nous, et on n'aime à être riche que par ses largesses. Au surplus, un vrai amour ne permet pas d'être indifférent aux dons de Dieu : on ne peut pas ne pas aimer sa libéralité, on l'aime tel qu'il est, et, pour ainsi dire, dans le plus pur de son être quand on l'aime comme bienfaisant, et comme béatifiant, et tout le reste est une idée qu'on ne trouve point ni dans l'Ecriture ni dans la doctrine des saints.

On peut souhaiter l'attrait, comme on peut souhaiter l'amour où il porte ; on peut souhaiter la délectation, comme une suite et comme un motif de l'amour, et un moyen de l'exercer avec plus de persévérance. Quand Dieu retire ce qu'il y a de sensible dans les délectations, il ne fait que les enfoncer plus avant, et il ne laisse non plus les âmes saintes sans cet attrait, que sans amour. Quand la douce plaie de l'amour commence une fois à se faire sentir à un cœur, il se retourne sans cesse, et comme naturellement, du côté d'où lui vient le coup, et à son tour il veut blesser l'Epoux, qui dans le saint Cantique dit² : *Vous avez blessé mon cœur, ma Sœur, mon Epouse ; encore un coup, vous avez blessé mon cœur par un seul cheveu qui flotte sur votre cou.* Il ne faut rien pour blesser l'Epoux : il ne

¹ Voyez tout le premier livre de S. Aug. de Doct. Chr. t. III. Op. —

² Cant. IV. 9.

faut que laisser aller au doux vent de son inspiration le moindre cheveu, le moindre de ses desirs : car tout est dans le moindre et dans le seul : tout se réduit à la dernière simplicité.

Soyez douce, simple et sans retour, ma Fille, et allez toujours en avant vers le chaste Epoux : suivez-le, soit qu'il vienne, soit qu'il fuie ; car il ne fuit que pour être suivi.

Tout ce que vous avez pensé, ma Fille, sur votre desir est sans fondement et impraticable. Laissez croître ce desir de la religion ; mais reposez-vous sur Dieu pour les moyens, les occasions et le temps de l'accomplir : autrement, toujours occupée de ce qui ne se pourra pas, vous ne ferez jamais ce qui se peut, et ce que Dieu veut de vous actuellement. Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 17 janvier 1692.

LETTRE XXXIII. Sur les épreuves par lesquelles Dieu la faisoit passer : et la conduite du prélat dans la direction des âmes.

J'ai vu par votre lettre, ma Fille, la fâcheuse maladie qui vous est survenue : nos Filles de Jouarre m'en ont écrit aussi avec inquiétude. Dieu vous éprouve en toutes manières : ce sont là autant de traits de Jésus-Christ crucifié : qu'il imprime sur vous. Allez avec lui dans le sacré jardin ; prenez à deux mains la coupe qu'il vous présente, et n'en perdez pas une goutte. Je suis fort consolé de ce que vous me mandez que vous êtes bien aise de souffrir, et que ces coups dont Dieu vous frappe, rabattent vos autres peines. Ce m'en est pourtant une grande, de voir que vous soyez exercée en même temps au dedans et au dehors. Il en a été de même du Sauveur : il vous donne des moyens de lui montrer votre amour, et il ne peut rien faire de plus efficace pour vous déclarer le sien.

J'ai vu et considéré toutes vos lettres : je n'ai rien eu de présent pour y répondre ; j'ai eu aussi fort peu de loisir. Il faut toujours exposer les choses ; parce que cela fait entrer dans l'ordre de l'obéissance, et dès là c'est un grand soutien. Mais Dieu ne me donne pas toujours, et je n'ai pas toujours le temps : en ce cas, il faut se servir, avec une grande soumission, des règles que j'ai données pour les dispositions de même nature. La conduite des âmes est un mystère : il faut que Dieu y agisse des deux côtés. Entendez ceci, ma Fille ; Dieu vous en donnera l'intelligence. Je tâche d'être fidèle à donner ce que je reçois : quand je ne reçois rien de particulier, j'abandonne tout à Dieu, et je le prie de subvenir à ma pauvreté. Je vous ai offerte à Dieu, et je ne cesserai de vous y offrir.

J'ai vu le Père qui veut bien nous faire la grâce d'accepter la direction de la maison. J'ai vu aussi madame Tanqueux, avec laquelle je me suis expliqué de beaucoup de choses : tout s'est passé, ce me semble, fort agréablement de part et d'autre.

Je suis à vous de tout mon cœur.

A Paris, ce 21 février 1692.

LETTRE XXXIV. Usage qu'elle doit faire d'un écrit qu'on lui avoit envoyé par son ordre : desir de la communauté pour posséder Jésus-Christ dans le saint sacrement; comment elle doit se conduire pour attirer en elle l'Esprit céleste.

L'écrit que vous avez reçu de Jouarre vous a été envoyé par mon ordre exprès, et je vous ai mandé à vous-même qu'il y avoit quelque chose pour vous dans le paquet dont je vous chargeois. Quoique cet écrit soit fait à la prière de quelques religieuses, le fond en est commun à tous les chrétiens. Ainsi vous le pouvez communiquer aux personnes qui vous le demandent, et à toutes personnes faisant profession de piété et de retraite. J'en dis autant d'autres écrits, excepté ce qui regarde la conscience, ou les particulières dispositions des personnes. Je n'écris rien que je veuille être secret : il faut seulement prendre garde de ne pas divulguer de tels écrits aux gens profanes et mondains, qui prennent le mystère de la piété et de la communication avec Dieu, pour un galimatias spirituel.

Vous avez plus sujet de craindre d'offenser Dieu en me taisant les choses, ou ne me les disant pas assez à fond, qu'en me les découvrant simplement : vous devez être bien persuadée que je ne me laisserai pas prévenir, et que je ne condamnerai ni ne soupçonnerai personne sans preuves. Entendez le sermon, quoi qu'il vous en coûte de peines et de répugnances.

Je loue vos transports envers Jésus-Christ caché au saint sacrement, et ceux de nos chères Sœurs : je le donnerai quand il faudra, et quand j'aurai prévenu certaines noises que je dois éviter. Voilà la lettre que j'écris sur ce sujet à votre communauté.

J'ai reçu vos vœux et vos soupirs, mes Filles. Dans les bienfaits communs, c'est un commencement de possession, que d'avoir la liberté de souhaiter ; puisque les souhaits font naître des prières ardentes ; et qui arrachent tout des mains de Dieu. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir l'accomplissement

de vos saints desirs. Je serai attentif à sa voix, et toujours disposé à vous satisfaire.

Souvenez-vous, mes Filles, sur toutes choses, de l'union et de la régularité, qui sont fondées l'une et l'autre sur l'obéissance : ce sont là les grands attraits qui attireront chez vous l'Epoux céleste, en qui je suis à vous de tout mon cœur.

A Meaux, ce 4 avril 1692.

LETTRE XXXV. Il consent qu'elle diffère son jubilé.

Il n'y a aucune apparence, ma Fille, que je puisse aller à Jouarre pendant le jubilé, ni tandis que la mission sera ici. Je veux bien vous différer votre jubilé, et vous entendre dans l'octave du saint sacrement. Vous pourrez, ma Fille, la venir passer ici. Je ferai prier les Ursulines de vous recevoir dans leur maison durant ce temps : j'aurai soin de leur faire rendre votre lettre, et d'y assurer votre retraite. Madame B*** ne doit pas vous refuser votre congé, après la manière dont je lui en écris : elle aura pourtant de la peine. Je l'assure que vous ne songez point à aller maintenant à Paris : en effet, la maison seroit trop seule. Je vous attendrai lundi ; et en vous attendant, je demanderai à Dieu, de tout mon cœur, le don de conseil avec le fruit de bonté par rapport à vos intentions. Je trouverai, s'il plaît à Dieu, tout le temps dont vous aurez besoin. Je suis, ma Fille, très cordialement à vous.

A Meaux, ce 30 mai 1692.

LETTRE XXXVI. Sur l'état de l'épouse qui soupire après le divin Epoux.

Le fond des dispositions que vous m'exposez, ma Fille, dans votre lettre est très bon. L'Epouse disoit : *Aussitôt que mon Epoux a fait entendre sa voix, je suis tombée en défaillance.* L'original porte : *Mon âme s'en est allée; elle s'est échappée.* Dieu vous fait sentir quelque chose de cette disposition. L'Epouse s'échappoit encore à peu près de cette manière, lorsqu'elle disoit : *Soutenez-moi par des fleurs, et par des essences de fruits confortatifs, parce que je languis d'amour*². L'âme défaillante demande un soutien : mais elle en reçoit un bien plus grand que celui qu'elle demande ; car l'Epoux approche lui-même, au verset suivant, et la soutenant et l'embrassant en même temps, et par là lui faisant sentir toute la douceur et la force de sa grâce.

¹ Cant. v. 2. 6. — ² Ibid. ii. 5.

Les caresses intérieures que l'âme fait alors à l'Epoux céleste, lui sont d'autant plus agréables, qu'elles sont plus libres et plus pleines de confiance : mais il faut s'en tenir là ; et l'épanchement où l'on se sent porté envers les personnes qu'on sait ou qu'on croit lui être unies, a quelque chose de délicat et même de dangereux.

Ne voyez-vous pas que la chaste et fidèle Epouse, en rencontrant ses compagnes et celles qui sont disposées à chercher l'Epoux avec elle, sans leur faire aucunes caresses, leur donne seulement la commission d'annoncer à son bien aimé ses transports et l'excès de son amour ¹. Cela veut dire qu'on peut quelquefois épancher son cœur, en confessant combien on est prise et éprise du céleste Epoux ; mais il ne faut pas aller plus loin. Et quand l'Epoux sollicite sa fidèle Epouse à chanter pour ses amis, elle lui dit ² : *Fuyez, mon bien aimé* ; ce n'est point à vos amis que je veux plaire, je ne me soucie pas même de les voir ni de leur parler ; fuyez, fuyez en un lieu où je sois seule avec vous. On doit être dans d'extrêmes réserves avec tout autre qu'avec l'Epoux, et c'est avec lui seul qu'il est permis de s'abandonner à ses desirs ; car il est le seul dont les baisers, les embrassements et les caresses sont chastes, et inspirent la chasteté.

Réjouissez-vous avec Jésus-Christ, de ce qu'il est le plus beau des enfants des hommes ; et souvenez-vous qu'il faut mettre parmi ses beautés la bonté qu'il a de vouloir gagner les cœurs, et les remplir de lui-même. Je le prie qu'il vous soulage. Marchez en confiance : il vous regarde, et son regard vous soutient. Le surplus de votre lettre se remettra à un autre temps. Vivez cependant en paix, ma Fille ; car il n'y a rien de mal à craindre que de perdre Dieu, que personne ne vous peut ravir si vous l'aimez. Je suis à vous de bien bon cœur.

A Germigny, ce 10 juillet 1692.

LETTRE XXXVII. Comment tout est amour ; vraie manière de consacrer son sommeil à Dieu ; règles sur la prière vocale ; instruction sur le pur amour :

Oh ! non, ma Fille, je ne prétends pas me comprendre dans le silence que je vous propose. Parlez-moi quand vous en serez pressée par l'Esprit ; car il faut que je vous écoute, et que j'écoute Dieu pour vous : il faut que la même voie de l'Esprit qui se fera entendre dans votre cœur, retentisse dans le mien, afin que je vous réponde ce que Dieu me donnera.

¹ Cant. 8, v. 9, 17, — ² Ibid. VIII. 13, 14.

Tout est amour ; tout aime Dieu à sa manière, même les choses insensibles : elles font sa volonté ; et parce qu'elles ne peuvent pas connoître ni aimer, il semble qu'elles s'efforcent, dit saint Augustin ¹, à le faire connoître ; afin de nous provoquer à aimer leur auteur ; c'est ainsi que tout est amour.

Il n'est pas besoin d'avoir de l'esprit, ni d'inventer de belles pensées pour consacrer son sommeil à Dieu : qu'ainsi ne soit ; en disant que vous ne savez que dire, vous avez tout dit. Oui, je voudrois, mon Dieu, que chaque respiration, que chaque battement de cœur fût un acte d'amour : je voudrois être moi-même tout amour, être écrasée et anéantie ; en sorte qu'il ne restât de moi que l'amour, et une éternelle louange de votre saint nom. Voilà qui est fait ; cela suffit. On cède après cela à la nécessité ; parce que Dieu l'a ordonnée, l'a établie ; et on aime son ordre, parce qu'il est de sa justice, de sa sagesse et de sa bonté. Il n'en faut pas davantage ; et alors notre sommeil loue Dieu, et confesse notre infirmité, qui est la peine de notre péché.

Puisque vous voulez le savoir, ma Fille, le jour de mon baptême est le jour de saint Michel, en septembre ; le jour que j'ai été consacré prêtre, est le samedi de la passion ; le jour de mon sacre est celui de saint Matthieu. Je vous suis bien obligé de vouloir communier en ces jours là à mon intention, et demander à Dieu les grâces dont j'ai besoin pour être un chrétien digne de ce nom, et pour remplir mon ministère.

Pour les prières vocales, qui ne sont d'aucune sorte d'obligation, quand vous vous sentirez attirée à quelque chose de plus intime, suivez votre attrait. Pour l'office, quoique vous n'y soyez pas absolument obligée, je ne crois pas que cela fût bien de le laisser.

Quand vous me pressez, ma Fille, de vous répondre sur vos questions de l'amour de Dieu, vous ne songez pas à ce qu'il faudroit pour y satisfaire, et que d'ailleurs cela n'est point nécessaire ; car c'est le cas où arrive ce que dit saint Jean ² : *L'onction vous enseigne tout*. L'amour s'apprend par l'amour, et à l'égard de ce pur amour, ce qu'il en faut savoir, c'est qu'il emporte un dépouillement universel : cela va bien loin, et porte des impressions bien crucifiantes. C'est pourquoi je ne croirois pas qu'il fallût ni le désirer ni le demander à Dieu, encore moins se mettre en peine de ce que c'est ; car le propre de cet amour, c'est de se cacher soi-même à soi-même : quand

¹ Enar. II in Ps. xxvi, n. 12 : tom. iv, col. 124. — ² I. Joan. ii. 27.

on le sent, ordinairement on ne l'a pas ; quand on l'a, on ne sait ce que c'est ; je veux dire qu'on le sait bien moins lorsque on l'a, que lorsque on ne l'a pas. Car quand on ne l'a pas, on en raisonne comme les autres ; mais quand on l'a, on se tait, on ne sait qu'en dire, et on ne peut en parler, si ce n'est dans certains élans que Dieu envoie lorsque on y pense le moins. J'ai des raisons de croire qu'il n'est pas à propos de le demander ; mais de souffrir à Dieu avec un entier dépouillement, pour faire sa volonté en général.

Vous pouvez dire à la communauté que je permets qu'on garde le saint sacrement les deux jours que vous me marquez, pourvu qu'il y ait toujours quelqu'un devant, même pendant la nuit, sans néanmoins dire mot. Dites à Madame B*** qu'à force de venir de temps en temps dans la maison, Jésus-Christ s'y formera enfin une demeure stable. Je prie le Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 4 août 1692.

LETTRE XXXVIII. Il la reprend d'avoir trop tardé à l'instruire de certaines choses, et la rassure.

Ayez soin, ma Fille, de faire rendre ce paquet en main propre pour Jouarre. Madame d'Albert verra que j'ai reçu sa lettre, dont elle est en peine, et elle aura réponse. Si vous pouvez y aller vous-même, j'en serai bien aise.

Quant à vous j'ai lu vos papiers : vous avez bien fait de me dire tout ; vous eussiez mal fait de me céler quelque chose. Je n'estime ni plus ni moins ceux dont il s'agit ; et quand il eût dû en arriver quelque diminution de mon estime, à quelque prix que ce soit, il faut que les supérieurs soient instruits ; et s'il y a quelque faute, c'est d'avoir trop tardé. Vous avez besoin que je vous le pardonne ; et je le fais, à condition qu'une autre fois vous bannirez toutes ces réserves et ces scrupules de me parler.

Demeurez assurée sur votre état : je ne souffrirai pas qu'on vous inquiète sur cela. Je ne négligerai pas les occasions de vous procurer une place dans un monastère, quand cela se présentera. Vivez en foi, ma Fille, abandonnez-vous à celui qui vous attire. Rien ne m'a empêché de vous écrire que le peu de loisir. Soyez persuadée que je ne vous abandonnerai point. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 6 septembre 1692.

LETTRE XXXIX. Il approuve un acte de la communauté ; et exhorte cette Sœur à se soumettre aux dispositions qu'on fera de sa personne.

J'ai vu l'acte que vous m'avez envoyé, ma Fille ; je l'ai trouvé très bien fait : il n'y a qu'à le passer en cette forme, et assurer M. le D*** votre supérieur, et M. et madame D***, que je le ratifierai, s'il est nécessaire, en la forme que l'on voudra. Je me réjouis avec toute la communauté, du bonheur qu'elle a de posséder un si saint supérieur. Faites-lui bien mes remerciements de tous ses soins : j'en espère un grand fruit pour la maison ; et je ne doute point que Dieu n'accompagne de ses bénédictions particulières la visite d'un supérieur si saint.

Pour vous, ma Fille, vous n'avez qu'à vous soumettre aux dispositions qu'on fera de votre personne, en foi et en abandon, sans avancer ni reculer ; c'est la volonté de Dieu. Je salue de tout mon cœur ces messieurs, ces dames et nos chères Filles ; et je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 10 septembre 1692.

LETTRE XL. Il lui ordonne d'accepter les charges qu'on lui a imposées.

Je n'ai reçu, ma Fille, votre lettre que ce matin : ainsi ce que vous demandiez que j'écrivisse par rapport à M. l'abbé***, ne se peut plus.

Pour ce qui vous touche, j'ai écrit naturellement ; et il vous doit suffire qu'à présent je m'intéresse à ce qui vous touche, d'une façon plus particulière qu'au commencement.

Je vous renvoie votre contrat. Obéissez ; acceptez les charges ; quoique avec celle de dépositaire que vous avez déjà, celle d'infirmière me fasse peine pour vous ; celle de la sacristie vous tiendra lieu de soulagement. Prenez courage ; Dieu est avec vous : jouissez de l'Epoux céleste, et des ornements de son sacré corps. Je suis à vous de tout mon cœur.

A Germigny, ce 21 septembre 1692.

LETTRE XLI. Sur une peine dont elle lui avoit écrit ; et la demande de la communauté pour conserver le saint sacrement.

Voilà, ma Fille, des lettres pour Jouarre, que je vous prie de faire tenir le plus tôt que vous pourrez. Je ne puis encore vous répondre sur ce qui vous touche, sinon à l'égard de la peine dont vous m'avez parlé. Si je ne vous en ai rien dit, c'est qu'il m'a

paru qu'elle n'avoit rien de nouveau dans son fond ; en sorte que vous n'aviez qu'à y appliquer les conseils que je vous ai donnés en cas pareils, et au reste demeurer en repos. J'ai considéré tous les mouvements que Dieu vous donne : vous pourrez difficilement vous empêcher de venir à Paris. J'y serai, s'il plaît à Dieu, la semaine prochaine : vous pourrez m'y voir, et je vous écouterai volontiers. Ne craignez point de vous charger des demandes qu'on vous priera de me faire sur le saint sacrement ; il me faudra pourtant laisser écouter Dieu. J'espère voir vos papiers avant mon départ, et vous y donner une réponse. Priez Dieu, ma Fille, qu'il m'en donne le loisir autant que j'en ai la volonté. Dieu soit avec vous.

A Germigny, ce 8 novembre 1692.

LETTRE XLII. Sur un moyen pour tenir en la présence de Dieu ; et sur la raison qui l'empêche de lui permettre quelques austérités.

Je ne me souviens point, ma Fille, d'autre pénitence que de celle que vous me marquez, et je m'en contente. Je ne me souviens d'autre chose de ce que je vous dis à confesse, sinon que je vous donnai pour moyen de vous tenir en la présence de Dieu, son saint amour ; n'y ayant rien qui ramène mieux dans la pensée l'objet aimé, que l'amour même. Qui peut oublier ce qu'il aime ? Suivez donc ce bienheureux attrait, et Dieu vous sera présent.

J'approuve fort le recueillement dont vous me parlez pour les fêtes et dimanches, si madame votre supérieure le trouve bon ; vous renvoyant à l'obéissance pour les choses extérieures.

Je suis toujours dans les mêmes sentiments sur les austérités. Vous voyez bien que celle que vous me proposez paroîtroient trop ; sans cela je vous en permettrois l'essai durant l'Avent : mais cela ne se peut, non plus que le reste dont vous me parlez.

Marchez, avancez, sortez de vous-même, et Dieu s'avancera vers vous. *Approchez-vous de lui*, dit saint Jacques¹, *et il approchera de vous*. Je l'en prie, et suis à vous de bien bon cœur.

A Germigny, mardi matin, 1692.

LETTRE XLIII. Il permet de réserver le saint sacrement dans la communauté, et montre en combien de manières Jésus-Christ est admirable.

Je ne me suis pas bien expliqué, ma Fille, sur le sujet du salut. Je ne souhaite pas qu'on le dise publiquement, jusqu'à ce qu'il

¹ Jac. iv. 8.

soit fondé, et la fondation acceptée. En récompense, je permets de le dire en particulier entre les Sœurs la veille et le jour de Noël, la veille et le jour de la Circonsion, la veille et le jour de l'Epiphanie, et de garder le saint sacrement dans le tabernacle la nuit de Noël et le jour même, jusque au salut. Insensiblement l'Epoux céleste s'accoutumera à venir dans son jardin : mais que ce soit un jardin clos, qui ait une fontaine scellée¹ ; que tout y soit dans le recueillement et dans le silence. Vous voyez bien qu'il ne faut pas me presser ; mais me laisser écouter Dieu. J'ai bonne volonté ; mais je ne puis encore rien déterminer.

Vous avez trouvé à Jouarre de quoi vous entretenir devant le divin Enfant : soyez en admiration et en silence devant lui ; écoutez-le, contemplez-le, et en l'admirant, laissez-lui ravir votre cœur.

*Abraham a vu mon jour, et il s'en est réjoui*² : il a vu mon jour, le jour auquel j'ai paru au monde. Isaïe a aussi vu ce jour, et voici ce qu'il a vu³ : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné, sa principauté est sur ses épaules, et son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la Paix. »

De toutes ces qualités, je choisis pour vous celle d'Admirable que je vous donne à méditer. Songez bien à cette belle qualité, et donnez-vous à Dieu ; afin qu'il daigne vous faire sentir en quoi principalement ce divin Enfant est admirable. Méditez bien ces mots : Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné. Prenez-le, puisqu'il vous est donné à la sainte table ; prenez-le comme un petit enfant, puisque c'est pour vous qu'il est né en cette qualité. Jésus admirable en Dieu, admirable en lui-même, admirable en ses conduites, en ses vertus, en ses miracles ; admirable en nous-mêmes dans notre vocation, dans les miséricordes qu'il a exercées envers nous ; admirable dans la suite de notre sanctification et dans notre persévérance. Ce sera le sujet de mon sermon de Noël que je vous donne à méditer : priez Dieu, ma Fille, qu'il m'ouvre l'intelligence de cette admirable prophétie, la plus capable, que je sache, de faire connoître et aimer ce divin Enfant. Puisse-t-il être aimé de toute la terre ! Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 22 décembre 1692.

¹ Cant. IV. 12. — ² Joan. VIII. 56. — ³ Isai. IX. 6.

LETTRE XLIV. Sur ses desirs d'être religieuse; exhortation à l'humilité.

Je reçois vos vœux, ma Fille, et je les offrirai demain à Dieu avec un cœur paternel. Je suis fâché du long tour qu'a fait ma lettre : c'est pourtant l'ange de Dieu qui l'a conduite, puisqu'elle vous a été rendue. Je pars samedi : je donnerai moi-même votre lettre au P*** ; s'il plaît à Dieu, je lui parlerai, et je chercherai les moyens de concilier toutes choses.

Vous vous tourmentez trop sur cette pensée de religion : la proposition que vous croyez si faisable, et que vous me priez de repasser dans mon esprit plus d'une fois, est la plus grande chimère du monde. Ne vous agitez plus tant sur ce sujet : ce n'est pas que je me rebute ; mais c'est que j'ai peine à vous voir vous tourmenter en vain.

Vous avez raison de dire que l'Epiphanie est la fête de la foi : suivre la foi, c'est suivre l'étoile. Que cette étoile est aimable, puisqu'elle nous conduit à Jésus-Christ et au lieu où il est !

Ce que vous avez fait avec N*** m'a beaucoup plu : mais ce n'est pas assez ; continuez, et humiliez-vous toujours de plus en plus devant Dieu et devant les créatures. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 7 janvier 1693.

LETTRE XLV. Il accorde à la communauté la présence du saint sacrement pour plusieurs jours.

Vous direz, ma Fille, à madame votre supérieure que je lui accorde, et à la communauté, la présence du saint sacrement, pour les trois jours de la Quinquagésime, et pour la fête de saint François de Sales : vous pourrez dire le soir le salut entre vous. J'aurai bien de la joie que M*** vous fasse une exhortation : pour le surplus, j'y songerai, et y répondrai à loisir. Toutes vos pensées sont bonnes ; mais je n'y vois pas, ma Fille, la facilité que vous pensez. Si je puis accomplir vos desirs, je le ferai avec joie ; n'en doutez pas.

Vous avez, dans les choses que je vous ai dites, la règle de votre conduite, et vous n'avez qu'à marcher avec confiance. Surmontez-vous vous-même : ne vous pardonnez rien devant Dieu ; attendez tout de sa miséricorde. J'ai bien considéré toutes vos lettres ; j'aurai égard à tout. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Versailles, ce 26 janvier 1693.

LETTRE XLVI. Sur les manières admirables dont l'Epoux tourmente âmes; et sur l'union qu'il faut avoir avec le Verbe.

Je reçois toutes vos lettres, ma Fille : il ne faut imputer mon silence qu'à mon peu de loisir ; je ne laisse pas de penser à tout. L'affaire de l'union semble s'avancer : je la crois très bonne ; je serai attentif à tout.

Pour ce qui vous regarde, je vous avoue, ma Fille, que quelque attrait que vous sentiez pour la religion, je n'y vois rien de moins que les facilités que vous croyez. Votre désir vous trompe et fait votre croix. Continuez à regarder Jésus-Christ comme l'Admirable, et songez qu'il faut renfermer dans cette qualité cette parole de Job¹ : *Vous me tourmentez d'une manière admirable*. Ces manières admirables de tourmenter les âmes, contiennent les exercices qu'il leur envoie pour les purifier, et pour enflammer leur amour. Assurez-vous que ces peines sont permises et ordonnées à cette fin : plus elles augmentent, plus Dieu veut que l'on s'unisse à lui, et que l'on s'y livre ; et c'est aussi le seul moyen de les empêcher de s'accroître. Un amour qui n'est pas content doit plonger l'âme dans une profonde tristesse : on n'est content ni de soi-même, ni des efforts qu'on fait pour aimer, ni du cher Epoux, qui ne se donne qu'à travers des ombres et par moments, et qui semble abandonner l'âme qu'il livre à de si noires pensées. Il faut croire, durant cette espèce de désordre, que l'affaire de l'amour s'avance du côté de l'Epoux ; il faut être fidèle à l'avancer du sien.

Ecoutez ces mots : *Je suis la vigne : comme les rameaux ne peuvent porter de fruit s'ils ne sont dans la racine, ainsi vous ne sauriez rien faire sans moi*². Sans l'influence de la racine, la branche sèche aisément, et n'est plus bonne que pour le feu. *Sans moi, vous ne pouvez rien*. Ouvrez l'oreille du cœur à ces paroles ; lisez-les dans saint Jean. C'est la vérité que vous fait sentir l'Epoux céleste. Lorsqu'il semble que l'âme est prête à s'échapper à chaque moment, alors on ressent cette vérité : *Vous ne pouvez rien faire sans moi* : il ne reste qu'à dire : Il est vrai, cela est ainsi ; je ne puis rien de moi-même ; mais *je puis tout avec celui qui me fortifie*³.

C'est en qualité de Verbe que Jésus-Christ parle ainsi : car encore que cela soit vrai de Jésus-Christ en tant qu'homme, cela n'est vrai de Jésus-Christ homme, que parce que cette hu-

¹ Job. x. 16. — ² Joan. xv. 5. — ³ Phil. iv. 13.

manité est unie au Verbe. C'est au Verbe qu'il faut être uni pour pouvoir tout avec lui : c'est par le Verbe et avec le Verbe que le Père produit le Saint-Esprit qui est son amour : la même chose se fait dans les âmes. Jésus a dit¹ : *Mon Père et moi viendrons à celui qui garde mes commandements, et nous établirons en lui notre demeure* ; ce qui se fait en produisant en nous le chaste amour, qui est répandu par le Saint-Esprit dans les cœurs. C'est donc principalement en cela que Jésus est admirable. Il est admirable dans les chastes embrassements dont il honore son Epouse, et la rend féconde : toutes les vertus sont le fruit de ses chastes embrassements. Les peines qui l'accompagnent servent à retirer l'âme au dedans où elle jouit. Cela est ainsi du côté de Dieu : il faut se laisser aller à lui ; afin que cela soit aussi de notre côté. Vous vous tourmentez trop, ma Fille, sur le desir de la religion : tout ce qui arrive vous fait imaginer des occasions pour cela ; elles sont trop foibles et trop éloignées. Vivez en paix : notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 23 février 1693,

LETTRE XLVII. Sur la conduite que Dieu lui inspiroit dans la direction ; et sur les caractères d'une âme ressuscitée.

Je me sers, ma Fille, de l'occasion du messenger que j'envoie à Jouarre, pour vous dire que je vous ai offerte de bon cœur à Dieu, et que je l'ai prié de m'inspirer ce que j'ai à vous dire, touchant la personne dont vous m'avez écrit. Je vous dirai en général que la conduite qu'il m'inspire dans le cœur est fort sérieuse en matière de direction. Il me donne un fonds de charité inépuisable et inaltérable, ce me semble, pour les personnes dont il me charge ; et je crois être, par sa grâce, à toute épreuve là dessus. Au surplus, je ne suis porté à aucune des choses dont vous me parlez. Dites à cette personne que je ne changerai point de conduite : je n'improve pas ses sentiments ; mais je persiste dans les miens : ainsi je souhaite que tout demeure au même état.

Pour vous, ma Fille, songez qu'une personne ressuscitée avec Jésus-Christ est une nouvelle créature. *Je fais toutes choses nouvelles*, dit Jésus-Christ dans l'Apocalypse². La ferveur suit la nouveauté. Je vous souhaite cet heureux renouvellement, et suis à vous de bien bon cœur en notre Seigneur.

A Meaux, ce saint jour de Pâque, 1693.

¹ Joan. XVI. 23. — ² Apoc. XXI. 5.

LETTRE XLVIII. Il approuve qu'on lui parle d'affaires temporelles ; et lui répond sur quelques affaires de la communauté.

Il n'y a point de sujet de vous alarmer de la lettre que je vous ai déjà écrite : vous devez croire que je ne m'étonne, ni ne me fâche jamais qu'on me parle de ses affaires temporelles ; au contraire, je suis très aise de cette confiance, et je la ressens comme l'effet d'un cœur filial.

Pour ce qui regarde les propositions de cette personne, je vous dirai ingénument que les termes dont elle s'est servie ne m'ont pas plu ; cependant je prends cela en bonne part : mais ce qui me fait rejeter ces choses, c'est qu'elles ne sont pas assez sérieuses, et que c'est par elles que commencent les amusements si peu dignes de la gravité du ministère ecclésiastique. Au surplus, cette personne a bien fait de m'exposer en simplicité tous ses sentiments ; et vous pouvez l'assurer qu'elle ne m'a pas déplu, ni que ce n'est pas que j'aie mal pris aucune de ses paroles ; mais c'est que j'ai d'autres idées, et que je conçois la direction comme quelque chose de plus sérieux. Ne la pressez pas sur ce qu'elle vous a dit par rapport à moi : j'évite, autant que je puis, de pareilles communications : quand Dieu me les envoie et que je connois sa volonté, j'y entre de bonne foi.

Je comprends au reste que l'union de communauté peut vous causer de grandes peines ; mais comme cette union est avantageuse pour la maison, il la faut avancer sans trop penser à vous : cependant, ma Fille, je vous dirai quand il faudra ce que vous aurez à faire, et j'écouterai vos raisons. Il ne faut point venir à Paris, du moins si tôt ; les choses ne sont point encore assez avancées pour cela.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire sur ce que vous me mandez de Jouarre : le temps donnera peut-être d'autres ouvertures ; à présent, je ne vois rien ; soyez soumise aux ordres de Dieu.

Je serai très aise que ce Père dise chez vous sa première messe le jour de saint Joseph. Demandez à Dieu ses lumières pour deux affaires d'une extrême conséquence, et ajoutez cette intention à celle que vous me marquez : demandez la même grâce devant le saint sacrement que vous aurez ce jour là.

Je vois, par la fin de votre lettre, que madame votre supérieure se prépare à faire le voyage de Paris : si d'elle-même elle s'avisait de vouloir vous y amener, j'y consentirois volontiers ; autrement je ne le trouve pas à propos : il faut que ce

soit elle qui le veuille et qui vous en presse ; autrement n'y venez point. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 24 mars 1693.

LETTRE XLIX. Sur les sentiments que Dieu lui inspiroit pour elle.

Je ne puis encore rien dire des affaires de la maison, que la mort de M*** semble avoir un peu retardées : je veillerai à tout, et j'aurai toujours un égard particulier à tout ce qui vous touche. Je ne crois pas nécessaire de m'expliquer davantage. Je vous offre sans cesse à Dieu, et je ne perdrai jamais les bons sentiments qu'il m'a inspirés pour vous. J'ai de la joie de la satisfaction que vous avez eue à Jouarre ; je voudrais qu'elle pût être entière.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 19 avril 1693.

LETTRE L. Sur un présent qu'elle lui avoit fait ; sur une manière très utile d'invoquer Dieu, et d'adorer le Saint-Esprit.

Je reçois votre présent, ma Fille, et d'autant plus volontiers, qu'il est accompagné de vos vœux pour m'obtenir les dons dont vous m'envoyez la figure. Quand madame de Jouarre m'aura parlé, je verrai si ce que vous croyez si possible l'est autant que votre désir vous le fait paroître : je ferai de bonne foi ce que je pourrai, et je prêterai de bon cœur la main à tout.

Je ferai la cérémonie que vous m'avez prié de faire aux Ursulines le jour de la Trinité : je veux bien, ma Fille, que vous veniez à cette prise d'habit. Si vous avez à venir, il faut que ce soit le vendredi, comme vous me marquez ; parce que je vous donnerai quelques heures samedi après l'ordination. Je prie notre Seigneur qu'il reçoive l'oblation que je lui ferai de votre personne, en mémoire de votre baptême.

J'irai après la cérémonie à Jouarre, d'où je reviendrai mercredi matin. Je ne bougerai d'ici, s'il plaît à Dieu, durant l'octave du saint sacrement. Je permettrai facilement que vous la passiez à Jouarre, ou ici aux Ursulines, selon que nous le trouverons plus à propos, et selon la conjoncture des choses. Je ferai avec plaisir tout ce qu'il faudra, avec les ménagements qui me conviennent.

Dieu est le souverain qui meut les cœurs ; invoquez-le sous ce titre : adorez le Saint-Esprit sous le titre d'Esprit de vérité ;

priez-le que tout soit vrai en vous. Je le prie, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, le lundi de la Pentecôte, 1693.

LETTRE LI. Sur les dispositions de madame l'abbesse de Jouarre envers cette Sœur.

Vous allez être bien affligée, et je le suis pour vous, ma chère Fille. J'ai trouvé madame de Jouarre fort peinée sur votre retraite, très desiruse d'un côté de vous tenir sa parole, très persuadée de l'autre que cela nuirait à votre dessein principal. Dans ces circonstances je n'ai pas trouvé à propos de la presser davantage. Dès le matin j'avois eu un pressentiment de ce qui devoit arriver : mais enfin je crois très certainement que Dieu l'a voulu ainsi, afin que vous fissiez votre retraite entre mes mains plutôt qu'ici. Attendez-moi donc, ma Fille ; demeurez aux Ursulines : je crois que Dieu veut vous faire quelque grâce, et que je vous aide à la recevoir. Je suis à vous de tout mon cœur.

A Jouarre, ce 17 mai 1693.

LETTRE LII. Sur la profondeur de deux chapitres de saint Jean ; ce que c'est qu'adorer Dieu en esprit et en vérité ; pourquoi Dieu nous inspire des desirs dont il ne veut pas l'accomplissement.

Je ressens vos peines, ma Fille ; et loin d'être rebuté de vos lettres, je les vois toujours de bon cœur. Prenez garde de votre côté à ne vous point rebuter de mon silence, qui, le plus souvent, est forcé ou par des affaires, ou parce que Dieu ne me donne rien, et ne me fait pas voir qu'il y ait rien de nouveau à vous dire.

Quant à ces deux chapitres de saint Jean, je vous avouerai franchement que je n'ai pu encore venir à bout de me rien dire à moi-même qui me satisfasse, tant j'y trouve de profondeurs. Pour ce qui est du premier chapitre, il ne faut pas s'en étonner ; car il s'y agit de cette naissance éternelle du Verbe dont le prophète a dit ¹ : *Qui racontera sa naissance ?* Mais je ne trouve guère moins de profondeurs dans le quatrième chapitre, où Jésus-Christ dit ² : *Dieu est Esprit ; et il veut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* Car qui peut entendre ou expliquer dignement ce que c'est à Dieu que d'être esprit ; et combien ce divin attribut est au dessus non seulement de tous nos sens, mais encore de toutes nos pensées ?

¹ Isai. LIII. 8. — ² Joan. : V. 24.

Pour ce qui est de l'obligation d'adorer Dieu en esprit et en vérité, il y a tant de vérités renfermées en ce peu de mots, que je m'y perds. Tout ce que j'y vois de plus certain, c'est qu'adorer Dieu en esprit, c'est l'adorer et l'aimer avec un entier détachement de tous nos sens ; détachement, au reste, que je ne me sens pas capable d'exprimer, tant il est intime et simple, tant il est haut, tant il est universel. Il faut aller avec saint Paul à la division de l'âme d'avec l'esprit¹, et à un si grand épurement de nos pensées, que je ne sais si nos âmes le peuvent soutenir en cette vie. Ce détachement engage aussi à une si haute et si parfaite mortification de nos sens, qu'on ne peut la regarder sans frayeur, quoique on ne puisse d'ailleurs la regarder sans amour.

Mais adorer Dieu en vérité, c'est encore quelque chose de plus haut ; car cela emporte une si parfaite conformité avec la volonté de Dieu, qu'il n'y a rien au dessus, ni rien à laisser à notre volonté propre : autrement, la vérité n'est point en nous ; puisque la vérité qui y doit être, c'est d'être entièrement conformes à ce que Dieu veut de nous, quelque inconnu qu'il nous soit : car il ne faut pas douter que Dieu, comme je vous le disois dernièrement, ne nous cache quelquefois sa volonté, jusque au point de nous inspirer de vouloir ce que lui-même ne veut pas accomplir en nous. Saint Paul lui demandoit de le délivrer de cet ange de Satan, qui lui étoit envoyé de peur qu'il ne fût enflé par la grandeur de ses révélations². Il le demanda par trois fois, comme il le dit lui-même, c'est à dire, avec toute l'instance possible ; et néanmoins il ne l'obtint pas, et néanmoins c'étoit saint Paul. Il ne faut pas douter que ce ne fût Dieu même qui lui inspiroit ce desir ; et Dieu qui l'inspiroit ne vouloit pas qu'il fût accompli : il vouloit laisser à saint Paul cet exercice. Il est vrai qu'il lui déclara sa volonté : mais il ne le fait pas toujours ; et il nous laisse quelquefois languir dans un desir qu'il pousse à bout de notre côté, sans peut-être vouloir du sien qu'il s'accomplisse. Et pourquoi cela ? Parce que c'est un grand bien de desirer tout ce qui est bon : et quoiqu'il soit bon de le desirer, Dieu voit un certain bien dans le refus, et il veut donner ces deux sortes de biens à l'âme ; c'est à dire le bien du desir, et en même temps le bien du refus : si bien qu'en cette manière, loin de resserrer sa main, il l'étend avec une plus parfaite libéralité, en nous donnant deux biens pour un ; car c'est un bien de nous refuser de certains biens, lorsqu'il voit dans la privation de ces certains bien, un bien plus grand qu'il nous réserve.

¹ Hebr. iv. 12. — ² II. Cor. xii. 7, 8, 9.

Par exemple, le desir qui vous presse pour la religion est un grand bien : mais je suis assuré , ma Fille , que Dieu en vous privant de son effet , peut vous donner , par cette privation , un plus grand bien que celui que vous envisagez dans sa jouissance : *Car qui sait le secret de Dieu, ou qui sera son conseiller*¹ ? Et peut-être que ne voulant pas vous donner ce bien , ce que je ne décide pas , comme je ne décide pas le contraire , il veut vous faire la grâce de le desirer , et de vous exercer par ce desir et par toutes les violences que vous ressentez. Ne concluez pas de là que Dieu veuille l'accomplissement de ce desir ; mais soumettez-vous à ses volontés cachées : car c'est par là que vous l'adorerez en vérité , en vous conformant à l'aveugle à ce qu'il sait seul , et à ce qu'il veut de vous sans se déclarer.

J'entrerais cependant de bon cœur dans tous les moyens : mais il faut modérer ces vivacités et ces empressements , par une entière soumission à la volonté de Dieu , connue et inconnue , et par une intime conformité de votre fond avec Dieu , en adorant le secret de votre prédestination et du conseil éternel de Dieu sur vous. Autant que je puis penser , c'est là adorer Dieu en vérité , lorsque on joint à la vérité de ce desir , la vérité de la pratique ; c'est à dire des œuvres qui soient véritablement selon Dieu , et par lesquelles soit accomplie cette prière du Sauveur² : *Sanctifiez-les en vérité* ; non pas comme ils pensent , mais comme vous savez.

Je dirai , s'il plaît à Dieu , aujourd'hui la messe à votre intention , vers l'heure de midi. Je ne prévois pas que je vous puisse parler avant lundi ; vous pouvez communier en attendant. Je prie Dieu qu'il soit avec vous. Priez pour le Roi et pour l'Etat dans votre retraite.

A Meaux, samedi, 1693.

LETTRE LIII. Il l'exhorte à recevoir la communion dans la même disposition que si c'étoit pour mourir ; lui fait connoître quelle est la vertu de l'Eucharistie.

Je ne pourrai pas , ma Fille , vous donner demain la sainte communion : mais je vous exhorte à vous mettre mardi dans l'état que vous me proposez ; c'est à dire de recevoir la communion dans la même disposition que si c'étoit pour mourir , et pour viatique. Dieu vous fasse la grâce d'expirer aux pieds de votre Sauveur ; en sorte que vous soyez une nouvelle créature.

¹ Rom. xi. 34. — ² Joan. xvi. 17.

Jésus-Christ vous a donné une vraie idée de ce qu'il opère dans l'Eucharistie , en vous rappelant cette vertu qui découloit de son corps sur tous ceux qui savoient le toucher comme il veut l'être : car il ne faut pas croire que cette vertu soit seulement pour guérir les corps. Jésus-Christ est encore plus Sauveur des âmes : il en pique le fond ; il y excite de saints desirs ; il les unit à lui-même , et les prépare à une union plus divine et plus excellente ; et tout cela est la vertu qui partoît de son humanité sainte, et qui se répand sur tous ceux qui le touchent avec foi. Je trouve bon que vous fassiez les communions aux intentions que vous me marquez..

Madame de Jouarre, croyant me faire plaisir, m'écrit elle-même qu'elle vous a reçue. Ne manquez pas, ma Fille, de lui écrire, pour lui témoigner votre reconnoissance et votre entière soumission à ses ordres, et pour savoir d'elle quand elle veut que vous vous rendiez à Jouarre. Vous voyez que Dieu agit pour vous ; agissez pour lui : marchez cependant selon les règles que je vous ai données ; et sans rien attendre de vous-même , abandonnez-vous au céleste Epoux. Je vous mets, ma Fille, sous sa protection.

A Meaux, dimanche au soir, 1693.

LETTRE LIV. Sur l'oubli du monde et sur des pratiques de dévotion pour célébrer l'octave de sa délivrance.

Laissez évanouir le monde, son éclat, et tout ce qui le compose ; et quand tout sera mis en pièces, en morceaux, et absolument détruit, vous ne resterez plus que seule avec Dieu, environnée de ces débris et de ce vaste néant. Laissez-vous écouler en ce grand tout, qui est Dieu ; en sorte que vous-même vous ne soyez rien qu'en lui seul. Vous étiez en lui avant tous les temps , dans son idée et dans son décret éternel : vous en êtes sortie , pour ainsi dire , par son amour, qui vous a tirée du néant. Retournez à cette idée , à ce décret, à ce principe et à cet amour.

Le jour que vous partirez pour Jouarre, dites le psaume cxxi, et réjouissez-vous d'aller dans la maison du Seigneur. Le jour que vous y serez arrivée, le psaume lxxxiii ; le lendemain , le psaume lxxxiv ; appuyez sur le verset 9 : le troisième jour , le psaume lxxxvi ; admirez les fondements de Sion , qui sont l'humilité et la confiance ; le quatrième jour , pour rendre grâces à Dieu de votre liberté , les psaumes cxiv et cxv, qui n'en font qu'un dans l'original, et qui sont de même dessein ; le cin-

quième jour, avec le même sentiment, le psaume cxxv ; le sixième jour, dans le même dessein encore, mais avec une plus intime joie de votre sortie du monde, le psaume cxiii ; le septième jour, adorez l'Epoux céleste dans le sein et à la droite de son Père, au sortir des temps de son enfance, par le psaume cix ; le huitième et dernier jour de l'octave, dites en actions de grâces le psaume cxvii : ainsi, ma Fille, se célébrera l'octave de votre délivrance. Consacrez-vous à Dieu de tout votre cœur, comme une victime qu'on mène à l'autel, qui est le sens du verset 27 de ce dernier psaume.

Voilà les psaumes pour la veille, le jour et l'octave de cette fête. Durant cette octave, lisez le chapitre LII du prophète Isaïe, et le huitième de l'évangile saint Jean. Demandez à Dieu la liberté véritable, qui est celle que Jésus-Christ donne par la vérité. Ecoutez plutôt les promesses que les menaces. Accoutumez-vous à craindre à la vérité, mais à espérer encore davantage, par la grande bonté de Dieu, dont vous lirez les merveilles dans le chapitre v de l'épître aux Romains. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce mercredi matin, 1693.

LETTRE LV. Il lui recommande d'éviter l'indiscrétion dans ses exercices ; lui explique en quoi consiste la communion spirituelle ; et l'encourage à persévérer.

Vous ferez bien, ma Fille, de porter vos lettres à madame de Jouarre, et d'agir en tout selon ses ordres ; non seulement parce que je crois qu'elle l'aura pour agréable, mais encore parce qu'il y a toujours un grand avantage à agir par obéissance, et que c'est cela même qui lui fait desirer qu'on lui soumette tout.

Prenez garde à ménager votre santé sur l'observance de la règle ; et à ne vous point pousser à bout : cela est d'une extrême conséquence ; parce qu'enfin, à force de faire, on se réduit à ne faire rien ; ce qui est excessif est indiscret : prenez-y garde sous les yeux de Dieu.

Régalez vos communions selon que nous l'avons dit. La communion spirituelle est une douce commémoration du sacrifice de la croix, dont l'époux céleste nous donne à manger la chair et le sang à la sainte table ; afin de nous être un gage que c'est pour nous qu'il les a pris, et pour nous qu'il les a immolés. Vous voyez bien, par cette raison, qu'on peut communier spirituellement à toute heure ; mais que c'est principalement à la

sainte messe qu'il le faut faire. Il faut joindre à cette pieuse commémoration un desir sincère de jouir de ce corps sacré dans la communion actuelle, et d'exercer le droit que nous avons sur ce corps, qui est le sceau de notre union avec le céleste Epoux.

Je suis bien aise de la bonne réception qu'on vous a faite, et de la grâce qu'on vous accorde de vous donner une cellule au dortoir. Non, ma Fille, vous n'êtes point séculière. Je sais très bon gré à vos amies du plaisir qu'elles vous font, et je reçois avec joie ce que vous me dites de leur part en cette occasion. Vous ferez bien de m'instruire de tout ce qui pourra contribuer à votre repos, surtout dans ces commencements : mais il faut mettre les choses dans un train qu'elles puissent durer. J'entre dans vos sentiments sur les emplois. C'est à vous à ménager cet intérêt, qui avec raison vous est si cher : j'en dirai à madame l'abbesse ce que Dieu me mettra dans l'esprit ; continuez-lui toujours vos soumissions et votre confiance.

Je rends grâce à Dieu de la résolution où vous êtes de ne plus reculer après avoir passé sur les difficultés. Vous savez bien que j'ai tout prévu ; mais votre ardeur l'a emporté : il faut boire le calice tout entier ; les consolations célestes en détremperont l'amertume. Demeurez en repos, ma Fille : je veillerai à tout ce qui vous touche. Quand on conclura l'union, vous devez y consentir, sans craindre de manquer à la sincérité ; puisque le fond en est bon et de votre goût. Je prie Dieu qu'il soit avec vous. Tenez-vous dans cet esprit d'humiliation et de recueillement : Dieu vous en fasse la grâce, ma Fille.

A Germigny, ce 14 juin 1693.

LETTRE LVI. Il lui donne des avis sur la conduite qu'elle devoit tenir dans les affaires de son ancienne maison.

Pour réponse à votre billet, j'ai laissé, en partant de Germigny, un paquet pour Jouarre, où il y a une réponse à votre dernière lettre. Quant à Madame***, si elle arrive, vous n'aurez qu'à lui écrire bien respectueusement que vous êtes prête à vous rendre auprès d'elle au premier mot qu'elle vous fera dire : vous ferez bien même de la prévenir. Si on vous presse de vous déclarer, vous direz que pour la maison vous apporterez toutes les facilités possibles à l'union, et que pour votre particulier vous attendrez mes ordres ; que je serai bientôt de retour. S'il y a quelques actes à passer, ne faites point difficulté de signer, et de le conseiller à vos Sœurs, en mettant sous

mon bon plaisir et agrément. Dieu soit avec vous, ma Fille, et qu'il soit votre soutien.

A Soissons, ce 16 juin 1693.

LETTRE LVII. Il l'engage à retourner à son ancienne communauté, l'exhorte à la soumission envers la supérieure, et l'anime à la confiance.

Si M. le curé de Jouarre n'étoit venu ici, j'aurois, ma Fille, envoyé demain un homme exprès pour répondre à vos lettres du 26 et du 29. Il n'y a qu'un mot à vous dire, qui est que vous devez sans hésiter obéir à Madame ***, et vous rendre à la communauté sur ses ordres.

Entrez dans ses sentiments touchant la communauté : n'éloignez rien de ce que l'on souhaitera pour votre personne. Témoignez vos soumissions parfaites : dites seulement qu'après avoir exposé vos dispositions, vous êtes obligée de m'en écrire pour savoir mes intentions et mes vues ; que vous ne doutez point qu'elles ne soient conformes au bien de la communauté, comme il est très vrai.

Ne témoignez rien du tout de vos pensées pour la religion ni pour Jouarre. Recevez la bénédiction de madame l'abbesse avant de sortir de chez elle : priez-la, tant de ma part que de la vôtre, de vous conserver sa bonne volonté, et de vous regarder toujours comme sa fille. Vous l'êtes en effet par la volonté que vous avez de lui obéir : vous pouvez lui dire qu'il est vrai que vous laissez votre cœur à Jouarre. Elle verra bien les dispositions de la divine providence, auxquelles vous devez vous conformer, à peine de déplaire à Dieu, qui vous met dans les conjonctures où vous êtes. Du reste, abandonnez-vous à Dieu : je prendrai toujours intérêt à ce qui vous regardera. J'espère que Dieu me donnera son esprit, afin que je me règle sur sa volonté ; et quoi qu'il arrive, vous pouvez tenir pour certain que je continuerai à veiller sur vous. Il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on vous a dit sur mon sujet. Vivez en foi et en espérance contre l'espérance même ; afin que Dieu se charge de vous, par l'abandon que vous ferez de vous-même entre ses mains. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce.... juin 1693.

LETTRE LVIII. Il la console sur ses peines, et lui marque ce qu'elle doit taire ou dire à son confesseur.

Vos lettres, ma Fille, contiennent deux choses ; l'une regarde la communauté : j'en conserverai les remarques, et je

tâcherai de tourner en bien toutes les vues qu'on peut avoir : ne doutez pas du secret et du soin particulier que je prendrai de tout ce qui vous touche. L'autre partie de vos lettres vous regarde vous-même : sur quoi je vous dirai en un mot , que si vos peines sont augmentées , votre état n'est pas changé. Parmi ces noirceurs , vous recevrez du secours de la lecture du Cantique des cantiques. Continuez toujours à tout exposer en sincérité , et à tout attendre en paix et avec soumission. Je ferai toujours pour vous tout ce que j'ai fait par le passé , plus ou moins selon votre besoin.

Vous pouvez dire à tout confesseur ce qui ne regarde pas votre état , vos peines particulières et vos vœux , à l'égard de leur parfait accomplissement : car , pour les transgressions expresses , qui iroient à péché mortel , vous ne pourriez pas les réserver ; mais je n'en ai pas encore ouï de cette nature , et ainsi je ne pense pas qu'il en arrive.

Songez , ma Fille , à cette parole du Sauveur ¹ : *Vous aurez de l'accablement et des afflictions dans le monde ; mais prenez courage , ayez confiance ; j'ai vaincu le monde.* Notre Seigneur soit votre soutien.

A Germigny , ce 15 juillet 1693.

LETTRE LIX. Sur la manière dont elle doit se comporter envers sa supérieure.

Pour répondre à votre dernière lettre , je vous dirai , ma Fille , que j'ai été fort content des projets de madame Miramion. Je n'ai pu entrer dans aucun détail , ni sur la communauté ni sur vous : je crois pourtant que tout ira bien. J'ai fait connoître que je m'intéressois à ce qui vous touche. Je ne pense pas qu'on songe à vous mener à Paris pour cette fois : on vous trouvera nécessaire sur les lieux pour aider les nouvelles supérieures. Ne montrez aucune affectation en quoi que ce soit ; mais une disposition d'esprit pliante à tout. Je ferai dans le temps ce qu'il faudra : ne soyez en peine de rien. Ne vous ouvrez point sur vos peines et sur ce qui vous regarde : ne découvrez de la maison que ce qui sera nécessaire. Ayez confiance en Dieu , et il vous conduira : offrez-lui votre volonté , et faites quelques austérités dans cette intention.

J'envoie l'établissement de la nouvelle supérieure , selon qu'on me le témoigna dans la lettre de la communauté que vous avez écrite. Ne vous embarrassez de rien , ni vous , ni les

¹ Joan. xvi. 33.

Sœurs : j'ai prévu ce qui se pouvoit à présent, et je continuerai de penser au reste. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 5 août 1693.

LETTRE LX. Il l'exhorte à agir avec beaucoup de droiture et de simplicité.

Je n'ai point voulu, ma Fille, vous faire ce matin d'autre réponse que celle que vous avez vue. Je vous dirai à présent que j'ai prévu ce que vous souhaitiez, et que je l'avois fait par avance. On souhaite avec raison que vous demeuriez : il est à propos que vous gagniez la confiance, en entrant dans les sentiments de madame Miramion et de ses filles, et en concertant le tout avec madame de Tanqueux.

Je vous recommande de tout mon cœur à l'Epoux céleste, que je prie de vous tirer et de vous faire courir après lui. Songez à cette parole que lui adresse la sainte Epouse : *Recti diligunt te*¹ : « Ceux qui sont droits vous aiment ; » car il est la droiture même. Agissez donc en cette occasion, et dans toutes celles de votre vie, en toute droiture et simplicité ; disant sincèrement, mais avec prudence et par degrés, tout ce qui vous paroîtra utile pour la maison, sans aucun rapport à vous-même ; parce que Dieu y pourvoira par sa bonté, et que j'aurai l'attention convenable à ce que vous me direz. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 7 août 1693.

LETTRE LXI. Il l'excite à vivre dans la dépendance de la volonté de Dieu ; et lui marque l'usage qu'elle doit faire de ses peines.

Je vous donne avis, ma Fille, que j'envoie la lettre de la communauté à madame de Miramion, avec un billet de moi, où j'entre dans vos pensées, et dans le saint empressement de vos Sœurs et de vous. Je n'ai rien à vous prescrire sur le voyage de Paris : conformez-vous à la volonté de madame de Miramion. Je crois pourtant que le mieux est de vous garder pour la dernière. Témoignez à madame la grande satisfaction qui me reste de l'entretien que j'ai eu avec elle : je suis aussi fort content de sa sainte compagne. Il se prépare quelque chose pour la communauté, dont Dieu sera glorifié.

Les dispositions sont toujours les mêmes pour vous à Jouarre ;

¹ Cant. 1. 3.

mais l'effet ne dépend pas de là : ainsi , ma Fille , vous voyez que le parti que vous avez à prendre ne dépendant ni de vous ni de moi , je ne puis rien faire sur cela que de vous remettre à la volonté de Dieu. Il faut marcher pas à pas dans cette voie , à mesure que Dieu se déclare : modérez donc sur cela vos vivacités.

Je ne manquerai pas d'offrir à Dieu cette âme , qui vous est si chère. Je le prie que vos peines soient devant lui un sacrifice d'expiation : unissez-les à celles de Jésus-Christ délaissé , et que son délaissement soit votre soutien.

Je verrai à loisir vos doutes sur le sermon de la cène. Abandonnez-vous à Dieu en foi et en amour. Dieu soit avec vous , ma Fille.

A Germigny, ce 12 septembre 1693.

LETTRE LXII. Sur les péchés véniels, et la fréquentation de l'Eucharistie.

Vous avez bien fait , ma Fille , de me proposer vos doutes , et je me crois obligé de vous satisfaire. L'épreuve que je propose touchant les péchés véniels , n'est pas toujours la confession , mais le plus souvent une sincère attention à s'en corriger, une sainte sévérité à se condamner soi-même , et un désir de les consumer dans le feu de l'amour divin ; ainsi vous n'avez rien à changer dans votre conduite.

Pour ce qui est de ce profit spirituel , que j'ai appelé l'embonpoint , qui vient d'une sage dispensation d'une bonne nourriture ; s'il falloit qu'il répondit exactement à l'efficace naturelle de l'eucharistie , nul ne seroit jamais assez digne d'en approcher : ainsi , ma Fille , il faut vous régler là dessus par l'obéissance. On ne laisse pas les convalescents arbitres de leur nourriture ; le médecin leur prescrit le régime qu'ils doivent garder : ce qui est d'autant plus vrai dans la cure des âmes , que l'obéissance est une des plus grandes parties des remèdes spirituels. Marchez donc avec confiance , et ne changez rien. Les pasteurs ont leurs règles ; ils ont pour les âmes que Dieu soumet à leur conduite , un instinct guidé par une raison que Dieu leur met dans l'esprit , et à laquelle il faut se soumettre.

Pour le reste de votre lettre , qui marque les consolations que vous recevez de mes écrits ; pourvu , ma Fille , que vous les receviez comme de Dieu , vous ne vous tromperez jamais. Je le prie qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 19 septembre 1693.

LETTRE LXIII. Règles à suivre par rapport au désir d'entrer en religion.

C'est bien fait, ma Fille, de faire tout par obéissance ; ainsi je loue votre pensée de consentir à l'union par ce motif : mais au fond l'espérance de la religion, qui pourroit vous en détourner, ayant si peu de fondement, vous voyez bien qu'il n'y a point d'autre parti à prendre que celui de consentir à tout ce qui sera nécessaire pour vous conserver votre place.

Quant à ce qui est d'agir pour exécuter votre dessein, je veux bien que vous agissiez avec moi, c'est à dire, que vous me fassiez vos propositions : mais je ne dois pas souffrir que vous en parliez à d'autres ; puisque cela n'auroit d'autre effet que celui de faire penser que vous vacillez dans votre état, et d'aliéner les esprits de vous. Ainsi, ma Fille, vous ne devez pas vous attendre que je vous permette de solliciter qui que ce soit. Si je voyois quelque jour à cela, je commencerois à agir moi-même : autrement demeurez en repos ; et faites dans votre état ce que vous feriez si Dieu vous avoit révélé que vous y demeurerez toujours. Sans cette disposition, non seulement il n'y a point de perfection, mais il n'y a pas même un accomplissement commun de son devoir : et comme je ne puis regarder tous vos desirs de religion que comme un exercice que Dieu vous envoie, je crois n'y devoir avoir aucun égard, que quand je verrai quelque chose de réel.

Pour ce qui est d'aller à Paris, il n'y aura point à hésiter quand madame de Miramion le désirera : je veux bien que vous différiez, pourvu que ce soit sans montrer de répugnance. Vous ne devez rien oublier pour gagner ces dames ; autrement vous vous feriez des affaires, et à moi aussi. Je prie notre Seigneur d'être avec vous.

A Germigny, ce 26 septembre 1693.

LETTRE LXIV. Sur sa manière d'agir avec sa supérieure ; abandon à la volonté de Dieu, et ses desirs de la vie religieuse.

Commençons par les choses extérieures. Je n'ai point douté, ma Fille, de ce qui arriveroit à Jouarre. Madame l'abbesse m'a témoigné pour vous tous les sentiments qu'on peut souhaiter, et vous pouvez compter sûrement sur ce qu'elle vous a promis.

Prenez garde à la manière dont vous parlerez et agirez avec madame votre supérieure : car si on va une fois se persuader que vous demeurez à contre-cœur dans votre vocation, on entrera naturellement dans des défiances qui vous attireront bien

des croix. Le fond de ma conduite envers vous ne changera pas. Pour l'union, nous ajusterons les petites choses à l'ordre commun, autant que la prudence le permettra.

Je ne vois pas qu'il serve beaucoup de penser présentement à ce que l'on fera après l'union : *A chaque jour suffit sa malice*¹. C'est là une excellente instruction de notre Seigneur, et la plus propre que je connoisse à modérer les activités inquiètes. C'est, ma Fille, la seule chose, ou la principale à laquelle vous devez travailler à présent. Il faut être sous la main de Dieu, et se laisser manier conformément à son attrait, lui donnant précisément ce qu'il demande, ni plus ni moins. Par cette souplesse on attire son attention à nous conduire ; et autrement on trouble son action, on la devance, on la ralentit ; on n'est propre ni au frein ni à l'éperon. Je vous ai comparée, ma chère Epouse, à une cavale docile : je vous ai mise sous le joug ; marchez avec moi. Tâchez, ma Fille, de modérer cette activité et ces vaines pensées dont vous êtes agitée sur votre désir : entrez dans un véritable abandon. Le moyen qu'il tienne les sens dans le calme et les passions sous le joug, c'est de le faire sans réserve, en éteignant ce feu naturel. Ne vous étonnez pas de demeurer comme sans action, et gardez-vous bien de croire que Dieu s'éloigne de vous pour cela : pourvu qu'on ne perde jamais courage, tout est bon.

Je ne doute pas que ce desir de religion ne vous nuise en beaucoup de choses : d'autre part, c'est un feu qui vous épure, et qui dévore vos fautes, vos activités, et vous rendra plus agréable à l'Epoux céleste. Ce n'est pas en renouvelant vos intentions, ni par de nouveaux faits, que vous entrerez dans ses voies ; c'est en vous accommodant à ses volontés, et en mettant là tout votre soutien. Dites les psaumes xxxix, xlv et xlvii : vous en serez éclairée et consolée, ou au moins fortifiée. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 13 octobre 1693.

LETTRE LXV. Sur la pureté de cœur, les croix, les marques de la volonté de Dieu, la facilité que nous avons de le trouver partout.

*Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, le cœur dégagé de tout ; car ils verront Dieu*².

Je serai, ma Fille, ce soir à Germigny, s'il plaît à Dieu ; samedi et les autres jours suivants à Coulommiers, à Faremoutier,

¹ Matth. vi. 34. — ² Ibid. v. 8.

et peut-être ailleurs : je ne puis rien assurer. S'il arrive que dans ce temps on vous presse d'aller à Paris, marchez en foi. S'il vient des croix, hé ! pourquoi êtes-vous faite ? Si Dieu permet que je vous voie auparavant, à la bonne heure ; sinon je suis assuré que Dieu vous soutiendra. Sa volonté ne paroît jamais plus clairement aux hommes que par la nécessité. Adorez donc la volonté de Dieu dans la nécessité où il vous met : réservez-lui votre intérieur, et donnez au dehors tout ce que l'on souhaitera de vous. Parlez franchement sur les affaires de la maison, quand on vous interrogera, et même sans scrupule : j'y mets toujours la condition qu'on vous interroge, ou que les choses soient si importantes d'elles-mêmes, qu'elles exigent qu'on en parle. Favorisez toujours l'union. Que vous fera-t-on ? Vous empêchera-t-on de trouver Dieu partout, foible et trop vile créature ? Qui peut contraindre l'amour, et empêcher le cœur de s'y livrer ? *Dieu est amour* ¹ ; cela nous suffit. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 3 novembre 1693.

LETTRE LXVI. Sur les saints instruments de la sépulture mystique du Sauveur qu'elle lui avoit envoyés.

J'ai, ma Fille, reçu ce matin votre lettre, et ce soir l'on m'a apporté la boîte où étoient les saints instruments de la sépulture mystique de notre Seigneur : je vous promets qu'ils serviront aux jours que vous souhaitez, et que je ferai sur le sacré corps et sang du Sauveur les prières que vous me demandez. Il y avoit dans la même boîte un écrit de vous, que je verrai le plus tôt qu'il me sera possible. Je suis accablé de soins pour les pauvres.

Il me semble que le moyen de sortir de l'embarras où vous êtes, est de vous en tenir à dire, comme je vous l'ai marqué, que vous êtes prête à tout de votre côté ; mais qu'il faut me référer tout avant que de faire aucun changement, et attendre mes ordres. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 15 décembre 1693.

LETTRE LXVII. Sur des sujets de méditation pour sa retraite ; le moyen d'attirer le saint Epoux ; ses desirs de religion.

Non, ma Fille, ce n'est point par oubli, ni faute d'avoir lu très exactement votre écrit, que je ne vous ai point fait de ré-

¹ I. Joan. iv. 8.

ponse : c'est premièrement manque de loisir ; c'est secondement qu'avant de vous répondre a fond, il faut que je vous entende sur quelques endroits de votre écrit. Cependant, quoique je ne vous aie pas fait de réponse, je n'en ai pas moins pensé à vous ; puisque je vous ai offerte avec toute vos peines et vos bons desirs sur le corporal, et avec la palle et le purificateur que vous m'avez envoyés, et cela dans les trois messes solennelles de Noël, et dans celle de saint Etienne.

Je suis très aise que vous fassiez votre retraite : il est malaisé que j'entre dans le détail des matières que vous aurez à y méditer. Les Evangiles du temps où nous sommes fournissent un si beau sujet, qu'il est inutile d'en chercher d'autres : joignez-y les psaumes *Misericordias Domini*, *Dixit Dominus*, et *Memento, Domine, David*, avec le commencement du chapitre ix d'Isaïe, par où commence la messe d'hier. Priez Dieu qu'il vous fasse connoître sa volonté, et occupez-vous bien de l'avènement du saint Epoux, qui veut venir dans les âmes pour les remplir. Il faut être toute changée, pour le désirer et l'appeler. Il viendra, ma Fille, et ne vous quittera pas ; savoir, s'il accomplira tous les desirs qu'il vous inspire, je n'y vois pas plus clair que ci devant, ni rien qui avance de quelque côté que ce soit : ainsi je ne change point de sentiment. Accommodez-vous à la disposition des choses, et entrez dans les desseins de ceux de qui vous dépendez.

Je ne sais pourquoi Dieu vous donne tant de vues, et qu'il m'en donne si peu, si ce n'est apparemment qu'il veut vous exercer par un saint désir dont il ne veut pas l'accomplissement ; ou ne le veut pas quant à présent, puisqu'il n'y donne aucune ouverture. Adorons Dieu en humilité et en confiance. Je suis tout à vous en son saint amour.

A Versailles, ce 26 décembre 1693.

LETTRE LXVIII. Sur l'abandon à la volonté de Dieu.

J'arrivai hier au soir, ma Fille, et je suis obligé d'aller à Versailles : je reviendrai dans peu de jours, s'il plaît à Dieu ; je me ferai du temps, autant que je pourrai, pour vous en donner tout celui qui vous sera nécessaire.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous durant cette sainte retraite. Je n'oublie point de prier Dieu pour obtenir la délivrance de vos peines : mais je ne veux point que vous fassiez dépendre de là votre repos ; puisque Dieu seul et l'abandon à sa volonté en doit être l'immuable fondement. C'est l'ordre de

Dieu ; et je ne puis le changer, ni je ne le veux ; parce qu'il n'y a rien de plus aimable ni de meilleur que cet ordre, dans lequel consiste la subordination de la créature envers Dieu. Je le prie de tout mon cœur d'être avec vous.

A Paris, ce 5 janvier 1694.

LETTRE LXIX. Sur la conduite qui convient à son état.

Je ne vois rien, ma Fille, de plus pressé à vous dire sur vos peines, sinon que dans cet état où vous êtes attirée, Dieu aura fort agréable que vous conteniez tout l'extérieur ; que vous livriez votre cœur au céleste Epoux, en le lui laissant plutôt prendre que de le lui donner vous-même ; et que ne vous permettant nul appui sensible, vous portiez en patience, aussi pure que vous pourrez, l'effort du dedans. C'est un grand précepte pour vous que celui-là, et c'est ce que demande la perfection et la pureté de l'attrait qui vous presse.

Ne soyez point en peine de votre dernière confession, non plus que des peines que vous m'avez exposées. Mettez votre volonté dans celle de Dieu, en sorte qu'il vous tienne : si vous le faites avec un plein abandon, il vous tiendra d'autant plus, que vous semblerez davantage à chaque moment vous échapper à vous-même. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous. Je vous donnerai quelque temps, s'il plaît à Dieu ; mais je ne sais quand : car mes journées sont si remplies, que j'ai peine à en être le maître. Marchez cependant, ma Fille, avec confiance, et soyez fidèle.

La traduction de M. le Tourneux, dans son Année chrétienne, est conforme au latin et à l'original. Le sens de l'endroit dont vous me parlez, est que par la malice de l'homme, Dieu est en quelque sorte changé ; et que lui, qui par sa nature est la bonté même, devient implacable envers les pécheurs, ne songeant qu'à leur mal faire, au lieu que par lui-même il n'a que des pensées de douceur.

A Paris, ce mercredi matin 1694.

LETTRE LXX. Différentes pratiques pour la semaine sainte, propres à faire entrer dans la soumission à la volonté de Dieu.

Je suis bien aise, ma Fille, que votre affaire soit consommée. Je serai vendredi au soir de retour ici ; vous pourrez m'écrire les vues qui vous viendront. Laissez-vous conduire à l'esprit de Dieu, et acceptez cet esprit de componction, comme il vous le donne. Ce sera pour vous un saint exercice de lire le

chapitre x de l'épître aux Hébreux , pour entrer, dans les approches de la passion de Jésus-Christ, en un état de soumission à la volonté de Dieu ; afin de devenir par là avec Jésus-Christ une même victime , et lui offrir votre cœur, afin qu'il y écrive sa loi , comme saint Paul l'enseigne au même chapitre. Je vous donne ce chapitre à lire dans huit jours , en commençant dimanche prochain. Trois jours de cette octave vous réciterez avec un jour d'interruption le psaume xc, *Qui habitat* , et dans le jour qui demeurera libre , trois fois aussi le psaume xxxix , qui commence ainsi, *Expectans expectavi*.

La disposition où je souhaite que vous entriez , ma Fille , est celle de vous abandonner à la volonté de Dieu avec une pleine confiance , pour en être la victime , et mettre tout votre refuge entre ses bras tout puissants et paternels. Pour entrer profondément dans cet esprit de componction où Dieu vous attire, vous direz la nuit du jeudi au vendredi saint le psaume xxxi, *Beati quorum* , appuyant sur ces paroles *dum configitur spina*, « pendant que l'épine s'enfonce ; » appliquant ce verset à la componction qui perce le cœur, et priant aussi Jésus-Christ de percer le vôtre de ses épines.

Il faudra dire encore le psaume cxxix , se regardant dans la plus profonde malice et corruption , comme morte dans le péché , et comme ne vivant plus que par la divine miséricorde. La même nuit, lire l'évangile de la sainte pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, en saint Luc, chapitre vii, verset 16, jusqu'à la fin : le chapitre xv de saint Luc , et le chapitre xviii jusque au verset 15.

Le samedi saint , le psaume lxxxvii , se regardant dans le tombeau parmi les morts avec Jésus-Christ , et appuyant sur ce mot, *libre entre les morts*. Jésus-Christ seul l'a été , parce qu'il pouvoit ressusciter quand il vouloit ; et nous avons en lui cette liberté. Le même jour, après avoir reçu l'absolution , le psaume cii pour goûter la grâce de la rémission des péchés. Le même jour , allez lire devant le saint sacrement le dernier chapitre de saint Matthieu, jusque au verset 16, portant au Sauveur comme le baume le plus précieux, la componction de ses péchés , et la foi de sa résurrection que les hommes sembloient vouloir empêcher.

Le lendemain , dès le matin , le psaume xv , qui est celui de la résurrection de Jésus-Christ ; vous unissant à la sainte société de l'Eglise , unie non par le sang et l'immolation des victimes mortes, mais par celui de Jésus-Christ ressuscité , ainsi qu'il est expressément prédit dans les versets 8 , 9 et 10 de ce

psaume , selon que l'interprète saint Pierre dans les Actes , chapitre II , verset 25 jusque au 41. L'après-dinée venez, ma Fille, apprendre au sermon la vertu de la résurrection de Jésus-Christ, et priez-le qu'il fasse que je traite dignement un si grand mystère.

Je ne vous oblige pas à lire de suite ces chapitres ; vous avez huit jours pour cela. Arrangez de même en huit jours les psaumes comme vous voudrez. Arrêtez-vous où l'attrait de l'oraison vous prendra. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 22 mars 1694.

LETTRE LXXI. Sur ses peines, sur les refus de Dieu, et sur la manière de faire l'oraison.

Il n'étoit pas nécessaire, ma Fille, de vous répondre sur toutes vos peines : c'est assez de vous avoir dit de passer outre ; car c'en est assez pour vous faire voir qu'il ne s'y faut point arrêter.

Ce n'est point à nous de savoir quand, ni comment Dieu accomplit les promesses de donner à ceux qui demandent : ses refus sont souvent un don plus précieux que ne seroient ses dons mêmes. Abandonnez-vous à sa volonté ; Dieu cache ses dons comme il lui plaît.

Je ne vous empêche point dans l'oraison de recevoir les grâces du divin Epoux, ni d'épancher votre cœur en son amour, quand l'attrait le demandera. Je ne vous défends, ma Fille, que ce qui seroit trop sensible. L'oraison que je vous prescrit n'est principalement que pour le temps de sécheresse, et lorsque le reste vous sera dénié. Au surplus, cette oraison ne diminue pas l'amour, elle le redouble plutôt, en liant plus étroitement notre volonté à celle de Dieu : c'est le seul bien qui peut remplir le vide du cœur.

Prenez bien garde, ma Fille, que je ne vous défends pas l'action ; ce n'est pas là mon esprit : mais je veux seulement que vous écoutiez Dieu plutôt que toute autre chose, sans vous exclure néanmoins de baiser humblement les pieds de votre crucifix, et de le baigner de vos larmes, si Dieu vous en donne.

Quant à l'oraison, je n'y sais rien, sinon que la meilleure est celle où l'on s'abandonne le plus à la disposition que Dieu met dans l'âme, et où l'on s'étudie avec plus de fidélité à se conformer à sa volonté.

Je ne comprends pas bien encore cette difficulté de penser à

vos péchés, qu'il me semble n'avoir point encore observée en vous : ne forcez rien, et ne laissez pas de communier, comme vous feriez sans cela.

J'ai été bien aise, ma Fille, de vous répondre sur les difficultés de votre dernière lettre, quelque peine que j'aie eu à en trouver le temps. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce mercredi matin 1694.

LETTRE LXXII. Avis pour une personne que Dieu exerçoit par de grandes sécheresses.

Je consens à votre vœu, ma Fille, autant qu'il plaira à Dieu de vous donner les moyens de l'exécuter.

La personne dont vous m'écrivez est une personne que Dieu exerce : je crois qu'il la veut à lui d'une manière particulière. Dites-lui qu'elle se soumette à son directeur et à son confesseur ordinaire, quelque opinion qu'elle ait qu'on ne la connoît pas; qu'elle soit assidue à l'oraison, et qu'elle communie souvent : vous pouvez l'assurer de ma part que Dieu l'aura pour fort agréable. Je suis bien aise qu'elle se soit expliquée à vous. Consolerez-la, et dites-lui bien que les âmes que Dieu veut à lui, il les fait ordinairement passer par ces exercices, pendant lesquels une des parties les plus essentielles de la fidélité est l'oraison et la communion. Faites ce que Dieu vous inspirera pour elle : ce que vous lui avez dit est très bon. Au surplus, croyez que je ne trouve point du tout mauvais que vous me parliez pour ceux qui vous en prieront.

J'oublie quelquefois de marquer que j'ai reçu les propositions que vous me faites. Je me joins à vos prières pour M. votre fils ; je souhaite que vous lui soyez une autre sainte Monique. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 4 mai 1694.

LETTRE LXXIII. Sur la confiance en Dieu, et la persévérance dans les exercices, malgré les dégoûts.

Quand cette personne m'écrira, je lui répondrai selon Dieu. Exhortez-la à la communion : dites-lui qu'elle ne soit point inquiète de ses sécheresses ; qu'elle songe seulement que l'ouvrier invisible sait agir sans qu'il y paroisse, et que le tout est de lui abandonner secrètement son cœur pour y faire ce qu'il sait, et de ne perdre jamais la confiance non plus que la régu-

larité aux exercices prescrits de l'oraison et de la communion, sans avoir égard aux goûts et aux dégoûts qu'on y ressent, mais dans une ferme foi de son efficace cachée. Ce n'est point par goût, et encore moins par raison ou par aucun effort qu'elle sera soulagée : c'est par la seule foi obscure et nue, par laquelle se mettant entre les bras de Dieu et s'abandonnant à sa volonté, *en espérant contre l'espérance*, comme dit saint Paul¹. Je la lui donne pour guide dans ce chemin ténébreux, et c'est lui donner le même guide qui conduisit Abraham dans tout son pèlerinage². Qu'elle communie donc sans hésiter dans cette foi, et qu'elle fasse toutes choses de même sans faire aucun effort pour sortir de son état; car elle doit être persuadée que plus Dieu la plongera dans l'abîme, plus il la soutiendra secrètement par la main; il n'y a point de temps à lui donner, ni de bornes à lui prescrire. Quand elle n'en pourra plus, il sortira des ténèbres un petit rayon de consolation qui lui servira de soutien.

J'approuve le prosternement pour l'intention que vous me marquez. Je trouve néanmoins que c'est trop par jour : accoutumez peu à peu les yeux à vous voir en cet état, et ne faites rien que par l'ordre de votre supérieure, ni rien qui paroisse extraordinaire ou affecté. Il y a quelque chose de divin dans les dispositions de cette chère mère à votre égard; profitez-en. J'aurai plus de loisir à présent de vous répondre que jamais. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 10 mai 1694.

LETTRE LXXIV. Sur le mystère de l'Ascension.

Il est impossible, ma Fille, que je réponde par cette voie à votre écrit : je tâcherai de le faire avant mon départ.

Cette octave de l'Ascension vous doit être bien précieuse; c'est ce saint mystère et l'absence du cher Epoux qui cause tous les soupirs et toutes les lamentations de l'Eglise dans le Cantique des cantiques. La merveilleuse efficace de la présence de Jésus-Christ auprès de son Père, et sa puissante intercession est divinement expliquée dans les dix premiers chapitres de l'épître aux Hébreux, que vous lirez pendant votre retraite avec les chapitres xiv, xv, xvi de saint Jean.

Le mystère de l'Ascension comprend trois choses principales, dont l'une est un grand détachement où il faut être à

¹ Rom. iv. 18. — ² Gen. xii et seq.

l'égard de Jésus-Christ même, qu'il ne faut plus connoître selon la chair, mais uniquement par la foi. O quelle pureté, quel détachement ! La seconde est son intercession par sa présence auprès de son Père, qui paroît par l'endroit de l'Apocalypse où l'Agneau est devant le trône¹ ; ce qui est parfaitement expliqué dans les dix premiers chapitres de l'épître aux Hébreux. La troisième est la descente du Saint-Esprit, qui devoit être le fruit de la présence de Jésus-Christ auprès de son Père, et de notre détachement.

Noyez, ma Fille, vos infidélités dans le sang de Jésus-Christ, et dans l'abîme des bontés d'un Dieu : continuez à marcher dans les voies qu'il vous ouvre. Il est au dessus de tous les dons et de toutes les ingratitude ; et il donne parce qu'il est bon. Parce que vous êtes infidèle, s'ensuit-il que les dons de Dieu ne soient pas, et que sa vérité ne subsiste pas ? Je le prie de tout mon cœur qu'il soit avec vous, et je vous bénis en son nom.

A Meaux, ce 15 mai 1694.

LETTRE LXXV. Sur le parfait repos et la parfaite purification de l'amour ; ses confessions passées ; les effets de l'amour-propre, et les compagnies.

Je commencerai, ma Fille, par la seconde de vos demandes, dont la réponse servira de fondement aux autres. Ce n'est plus le temps de chercher à venir par la connoissance à l'amour de Dieu ; mais de venir par un plus grand amour de Dieu à une plus intime connoissance, selon ce que dit saint Jean² : *L'unction vous enseignera toutes choses* : ainsi le dénûment que Dieu vous demande est quelque chose d'inconnu, où l'amour vous introduira. Il n'y a donc qu'à aimer en toute simplicité et vérité, et en s'élevant au dessus de tout le créé et de tout ce qui n'est pas Dieu, quoiqu'il soit divin, pour s'arrêter en Dieu seul. C'est là, ma Fille, le parfait repos. On profite infiniment en se dépouillant de plus en plus de l'attachement à ce que l'on est et à ce que l'on a, pour s'attacher à celui d'où tout vient, et en qui tout demeure. C'est là cette parfaite purification, par laquelle l'amour s'épure peu à peu, et n'est plus qu'un pur encens qui n'a pas plus tôt touché au feu, qui est Dieu, qu'il s'exhale tout entier vers le ciel comme une pure et douce vapeur.

Je persiste à n'approuver pas que vous vous fassiez une ma-

¹ Apoc. v. 16. — ² I. Joan. II. 27.

tière de confession de ce que vous me marquez : mais vous pouvez vous confesser de n'avoir pas été fidèle aux touches de Dieu. Régulièrement parlant, après un certain temps, il n'est pas utile de repasser en particulier sur ses confessions : c'est assez de conserver une impression générale de l'abîme de ses péchés. Je m'en rapporte pourtant à l'expérience : que cela soit rare en tout cas.

Les effets de l'amour-propre sont infinis : il faudroit un temps considérable pour les expliquer. En général c'est de s'attacher à nous-mêmes, et à ce qui est à nous : d'où il s'ensuit que pour l'arracher il ne faut s'attacher à rien qui soit en nous, mais regarder tout en Dieu, d'où tout vient et où tout demeure, comme j'ai dit. Il est permis de desirer de grandes grâces, non pour exceller au dessus des autres, mais pour être plus à Dieu et le glorifier davantage.

J'ai très bien compris votre état présent : vous n'avez, ma Fille, sans vous rebuter des dispositions dont vous me parlez, qu'à continuer vos confessions sans en rien dire, et vos communions à l'ordinaire.

Je vous ai déjà dit que le divin Epoux n'a pas besoin qu'on lui témoigne son amour ; il en voit les plus secrètes préparations. Laissez donc là tous les efforts ; il vous entend dans le silence, c'est lui qui le donne.

Sur les compagnies, j'approuve beaucoup d'en être éloigné, sans se donner des airs extraordinaires, où il pourroit y avoir beaucoup de singularité et d'orgueil. Il faut écouter là dessus la charité et la bienséance, et joindre la sincérité avec la circonspection.

Laissez à Dieu à vous appliquer à vos péchés passés ou présents ; et ne faites point d'humiliation particulière à l'extérieur, que par ordre de madame votre supérieure ou de votre confesseur. Modérez-vous en tout, excepté à aimer le seul qui est digne d'amour. Cachez-vous en tout et partout le plus que vous pourrez : allez votre train en simplicité ; et ne croyez pas, ma Fille, que je change ou par goût ou par dégoût. La vérité qui ne change point est ma règle : toutes ces pensées sont humaines, il les faut oublier.

Vous ne sauriez lire des psaumes plus convenables à la fête où nous allons entrer, que ceux de matines et de vêpres ; et le chapitre vi de saint Jean vous suffira pour lecture. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 17 mai 1694.

LETTRE LXXVI. Sur la soumission dans les délaissements, la mort de l'amour-propre, l'état de victime, et l'union consommée.

Songez bien, ma Fille, à ce que vous promettez à Jésus-Christ, de ne vous plaindre jamais quand vous serez délaissée des créatures, quand en apparence il vous délaissera lui-même, et vous soustraira ses dons. Il faut donc être prête à tout, et sans se plaindre quand il viendrait au point de faire comme s'il ne vous connoissoit pas. Il n'est pas question de lui dire de telles choses pour n'en pas venir à l'effet : car il sonde les cœurs et les reins : qu'il soit cependant votre cher et invisible soutien. Je prierai pour vous, ma Fille, comme évêque et comme pasteur sous le grand Pasteur des âmes.

Tout passe : les dons de Dieu passent comme le reste, lui seul ne passe pas ; et il ôte et donne ses dons selon des règles certaines, mais connues de lui seul. Allons donc avec confiance, mais que ce soit en lui seul. C'est la mort de l'amour-propre, dont nous sommes sans cesse obsédés comme d'un démon intérieur, qui ne nous quitte jamais, mais que Dieu tient en bride en nous. Comme votre Epoux commande aux démons, et à leur amour-propre qui les a faits des démons ; il commande aussi au nôtre, qui nous feroit des démons, s'il ne le tenoit sous le joug par son amour ; mais souvent il nous cache cet amour pour le fortifier. Cela est ainsi : Dieu est sa vérité et immuable.

Soyez victime de Jésus-Christ, j'y consens, ma Fille. Voilà le couteau que je vous envoie pour vous égorger. « La parole de Dieu est vive, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants : elle sépare l'âme d'avec l'esprit ; elle va jusqu'à diviser les ligaments les plus intimes, et la moelle des os, les pensées, les intentions les plus secrètes. Tout est à nu devant lui ¹. »

Continuez votre retraite, continuez vos communions, quoi qu'il vous arrive. Je vous pardonne vos plaintes. Vous croyez peut-être que cet état de victime n'est pas pour rien détruire en vous, parce qu'il n'y a rien pour vous là dedans : et c'est là justement ce qui détruit, quand il n'y a rien pour nous dans les états où nous sommes mis.

Je ne puis encore rien vous dire sur ce petit point inconnu, qui empêche votre union consommée, cela nous viendra quand nous y penserons le moins : en y pensant, j'approuve fort la disposition de ne rien faire pour achever cette union ; c'est déjà commencer à rompre cet entre deux. Gardez-vous bien de de-

¹ Hebr. iv. 12, 13.

sirer des larmes : tenez-vous quelque temps sans aucun désir ; Dieu desirera en vous par son Saint-Esprit. Ne cherchez point à vous soulager : celui qui a fait tout le poids, vous soutiendra sous le fardeau. Continuez toujours vos communions, et gardez bien le cher Epoux ; dites ces paroles de la sainte Epouse : *Je le tiendrai et je ne le quitterai jamais, jusqu'à ce qu'il m'introduise au lit de ma mère* ¹. Je le prie, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 21 mai 1694.

LETTRE LXXVII. Sur l'union aux délaissements du Sauveur, les pressentiments de la mort, l'abandon à la miséricorde de Dieu, et les voies intérieures.

J'espérois de vous voir ce soir, ma Fille ; mais je suis arrêté ici par une grande maladie de mon frère. Puisque Dieu en a disposé autrement, sa sainte volonté soit faite, et son nom éternellement béni. Adorez sa providence cachée, et jetez-vous en pure perte entre ses bras.

Pour vos confessions, vous n'aurez qu'à les faire en la manière que je vous ai prescrite, sans rien dire de ces peines particulières, qu'il faut réserver à Dieu.

Vous êtes bientôt prise au mot, ma Fille : il n'est plus temps de reculer, mais d'avoir un courage à tout porter ; Dieu le donne très sûrement. Croyez que loin de vous rebuter, Jésus-Christ vous a écouté favorablement : unissez-vous à ses délaissements, laissez-le faire : mourez à tout, et surtout ne vous éloignez point de la sainte communion ; à la fin vous retrouverez tout ce que vous avez perdu.

Les pressentiments que vous avez de la mort ne doivent opérer en vous qu'une humble attente de la volonté de Dieu, et un entier abandon à la pure miséricorde, en espérant contre l'espérance. L'Epoux céleste vous regardera toujours par le treillis ², et peut-être dans une entière obscurité : mais c'est alors qu'il faut dire avec le Psalmiste ³ : *Nox illuminatio mea* ; « La nuit est ma lumière. » Quoi qu'il arrive, tout est sûr, pourvu que vous ne perdiez pas la confiance.

Ne vous embarrassez pas des discours de M. Nicole, qui dit bien, mais non pas tout. Les voies de Dieu sont plus étendues que les réflexions des hommes, même des hommes savants. Ne quittez l'oraison ni la communion, quelles que puissent être vos peines. Il faut prier et communier jusque dans les derniers délaissements, et au delà ; il est ainsi. Je vous offre

¹ Cant. III. 4. — ² Ibid. II. 9. — ³ Ps. CXXXVII. 11.

et vous offrirai à Dieu sans relâche : je le prie d'être avec vous.

A Meaux, ce dimanche matin 1694.

LETTRE LXXVIII. Sur sa retraite de la Ferté; les moyens de profiter de ses peines; et la manière dont elle devoit tout recevoir.

Je ne puis, ma Fille, vous conseiller de quitter madame Miramion dans l'état où elle est, contre le desir qu'elle en a : poussée à bout par votre retraite, son mal pourroit empirer. Faites si bien qu'on connoisse que vous ne restez que pour la satisfaire, et rendez compte de tout à madame de Jouarre, en prenant ses ordres.

Vous ferez bien de m'exposer vos peines, quoique je croie les entendre assez par vos lettres précédentes. Ce que vous avez à faire pour en profiter, c'est de vous abandonner aux ordres de Dieu, et de continuer vos communions et vos autres exercices. Recevez le bien et le mal, l'estime ou les mépris et les rebuts comme venant du saint Epoux; par ce moyen, tout vous tournera à bien; et mieux on en agit avec vous, plus vous devez être et vous montrer humble, officieuse et soumise à tout, autant qu'il se peut. N'ayez d'appui qu'en Jésus-Christ.

Priez pour moi dans toute l'étendue du desir qui vous presse, et demandez pour moi à Dieu ses lumières les plus pures dans une des affaires des plus délicates et des plus importantes pour sa gloire, qu'on puisse traiter sur la terre. Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 11 juillet 1694.

LETTRE LXXIX. Qu'elle a tort de se tourmenter pour plaire à l'Epoux céleste; ce qu'il faut faire pour lui obéir, et pour mourir à soi-même.

Je loue Dieu de ses bontés pour vous. Vous êtes contente de Jouarre, et à Jouarre on l'est de vous. Que vous êtes simple, ma Fille, de vous tourmenter à faire connoître à l'Epoux céleste le desir que vous avez de lui plaire! Il le connoît mieux que vous, puisque c'est lui qui vous l'inspire. Cessez donc ce vain tourment : le silence de l'âme lui parle. Laissez-le faire : s'il vous captive, demeurez dans ses liens; et ne voulant avoir de pouvoir qu'en lui, adorez-le dans vos impuissances. Mettez l'abandon et la confiance à la place de tous les actes; c'est là qu'est le parfait amour.

L'aumône que Dieu vous demande, c'est de beaucoup prier

pour l'Etat et pour ceux qui souffrent. Ne vous embarrassez donc pas de ce que le céleste Epoux demande de vous : faites sa volonté déclarée par les Ecritures, et par la nécessité des événements. Soyez attentive à écouter et à suivre ses impulsions, dites-lui avec saint Pierre ¹ : *Seigneur, vous savez tout, vous pénétrez le secret des cœurs : vous savez que je vous aime, ou que je veux vous aimer; donnez-moi ce que vous voulez; voilà tout.*

Vous avez raison, il faut mourir pour vivre; plus on meurt à soi, plus on vit à Dieu et de Dieu même : mourez donc, et tombez à terre, pour vous multiplier et revivre comme le grain de froment ². Allez toujours votre train avec Dieu, selon les règles que je vous ai données, sans vous détourner d'un seul pas; Dieu le veut ainsi, je vous en assure. J'ai commencé à lire quelques uns des écrits que vous m'avez envoyés : je vous prie de me mander d'où vous viennent ceux de saint François de Sales. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 13 août 1694.

LETTRE LXXX. Il faut, durant cette vie, marcher dans l'obscurité, et s'abandonner à Dieu.

Je n'ai pas eu le loisir de lire votre écrit, ni de réfléchir sur vos lettres; il faut du temps pour cela. Tout ce que je puis vous dire, ma Fille, c'est que je vous trouve inquiète sur le contentement du cher Epoux. Il faut faire sa volonté de moment à autre, selon son attrait, sans retour sur soi, et sans trop songer s'il est content et si l'on fait bien; c'est ce qui ne se déclarera qu'au jugement après la mort. Il faut donc durant cette vie marcher dans l'obscurité, et prier Dieu qu'à chaque moment il tienne notre volonté sous sa main, sans s'inquiéter d'aucune chose, se reposant de tout sur lui. Voilà, ma Fille, le vrai et saint amour, le pur et simple abandon.

Vous ferez bien de faire à votre loisir les copies que madame d'Albert vous a conseillé de m'envoyer. Continuez dans vos voies, et assurez-vous que Dieu ne tardera pas à nous faire connoître sa volonté sur ce qu'il desire de vous : dites-lui toujours : *Mon cœur est préparé, Seigneur, mon cœur est prêt* ³; préparez-le de plus en plus. *Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité* ⁴. Je souhaite qu'il soit avec vous en toutes choses, ma Fille, et qu'il vous conduise à lui, lui-même.

A Paris, ce 25 août 1694.

¹ Joan. XXI. 17. — ² Ibid. XII. 24. 25. — ³ Ps. LVI. 8. — ⁴ Marc. IX. 23.

LETTRE LXXXI. Sur le détachement, le repos en Dieu, le parfait abandon, les austérités. Pratiques pour invoquer Dieu, comme moteur des cœurs. Sur le maintien de la vertu chrétienne en la personne de Jésus-Christ, et les attrails du divin Epoux.

J'ai donné, ma Fille, à ce messenger les deux livres que vous souhaitez : celui pour M. votre fils lui sera d'autant plus utile, qu'il sera envoyé par vous. Je puis vous assurer que vous n'avez qu'à continuer vos exercices à l'ordinaire, et que Dieu l'ordonne ainsi, et qu'il veut de vous un grand abandon. Aidez-vous vous-même doucement à en produire les actes ; j'entends l'abandon même, qui est l'acte d'une foi parfaite, ou les actes qui y préparent le cœur, tels que sont le détachement et le tranquille desir de se reposer en Dieu seul.

Les vues de faire des austérités me sont devenues encore plus suspectes, depuis que j'ai lu dans saint François de Sales que s'il étoit religieux il n'en demanderoit jamais d'autre que celles de la règle. Ainsi je vous permets bien, ma Fille, les prières et les communions pour l'intention que vous me marquez, mais non pas les austérités. Je vous permets d'associer à la dévotion que Dieu vous a inspirée les personnes que vous me nommez.

Adressez-vous à Dieu comme moteur des cœurs : faites-lui une neuvaine en cette qualité. Pour adorer Dieu moteur des cœurs, dites la prose *Veni, sancte*, tous les jours de la neuvaine, avec la collecte, *Deus qui corda fidelium*. Après la neuvaine, continuez le *Miserere* tous les jours, et le *Veni, sancte*, que vous direz souvent par forme d'aspiration, et surtout en vous levant et en vous couchant. Continuez cette pratique jusqu'à ce que je vous voie ; je vous dirai alors ce que vous aurez à faire : dites tous les jours, *Santa Maria, sancta Dei Genitrix, sancta Virgo virginum*. Priez avec confiance ; Dieu opère doucement et lentement, j'espère qu'à la fin il vous accordera ce que vous lui demandez.

Passer tous les jours un quart d'heure à considérer d'une simple vue cet austère et doux maintien de la vertu chrétienne, en la personne de Jésus-Christ si doux et si humble de cœur, qui en a été le modèle, qui a tant pleuré et qui n'a jamais ri : pleurez avec lui et sans affecter de ne point rire, soyez douce, complaisante, et en même temps grave et sérieuse.

Que vous dirai-je du saint Epoux, si ce n'est ce qu'en dit l'Epouse ? *qu'il est élu entre mille, tout aimable, tout désirable, tout amour, qu'il est aimé de ceux qui sont droits*¹, et le plus

¹ Cant. v ; 10, 16. 1. 3.

beau des enfants des hommes ¹, jusque dans sa passion, quoique couvert de crachats, la tête percée d'épines, et presque sans figure de visage humain. Je vous applique, ma Fille, sa croix et son amour pour la volonté de son Père : *Amen, amen*, et je le prie d'être avec vous.

A Germigny, ce 13 septembre 1694.

LETTRE LXXXII. Ce que doit être une veuve vraiment chrétienne, et comment elle doit agir avec le divin Epoux.

J'ai reçu vos lettres et votre mémoire, ma Fille : j'espère dans peu de jours y faire réponse. En attendant soyez une veuve vraiment désolée, selon le précepte de saint Paul ²; puisque votre Epoux, toujours présent à la foi, est absent à la connoissance, et n'est senti qu'à travers des ombres : il n'y a que le cœur où il est présent par une sorte d'union plus intime. Ouvrez-lui votre fond, afin qu'il y mette et les douceurs et les martyres qu'il sait. Laissez-vous pénétrer des saintes maximes des Pères, sur le sérieux de la vie chrétienne, sans changer sensiblement votre extérieur. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 5 octobre 1694.

LETTRE LXXXIII. Sur la sainteté du mariage, les avantages de la virginité et de la viduité, et les caractères d'une veuve chrétienne.

Je vous ai dit souvent, ma Fille, que l'état du mariage est saint. Les vierges qui le méprisent ne sont pas des vierges sages; qu'elles s'humilient et qu'elles laissent à Dieu toutes les distinctions. La virginité est un état angélique. La viduité la suit de près. Le caractère d'une veuve chrétienne est de faire écouler tout son amour vers Jésus-Christ comme vers un époux, mais un époux absent, qui tout vivant qu'il est, est néanmoins comme mort pour son épouse, et la laisse dans un veuvage qui ne finira qu'avec le monde.

Toute l'Eglise est donc veuve; et les veuves chrétiennes, qui ont porté dans leur mariage la figure de l'union de l'Eglise avec Jésus-Christ, portent encore dans leur veuvage l'état de sa viduité.

Le propre de la viduité est un dégoût plutôt qu'un mépris du monde : il faut porter un deuil éternel au dehors par la mo-

¹ Ps. XLIV. 3. — ² I. Tim. v. 5.

destie et la simplicité , et au dedans par cette désolation que l'apôtre a prêchée. Etre désolée, c'est être seule ; la désolation vient de la solitude : une âme est seule, parce qu'elle n'a rien sur la terre. L'Eglise croit ne rien avoir, quand elle n'a pas son Epoux ; et elle ne croit point l'avoir , quand elle ne l'a qu'au travers des ombres. O Dieu, dit-elle sans cesse, venez. Elle dit aussi quelquefois, Fuyez. La présence de l'Epoux en cette vie est trop obscure pour contenter un cœur avide. On aime mieux se nourrir de ses désolations et de ses larmes , que d'une présence à demi, qui affame plutôt qu'elle ne soutient.

Je vous permets les prières que vous me marquez pour votre desir de la religion ; mais c'est à condition, ma Fille, d'une entière résignation à la volonté de Dieu , et que vous demeurerez sans empressement : vous savez bien que je veux toujours que vous vous modériez là dessus. L'abandon à la volonté de Dieu est un moyen plus efficace que toutes les austérités extraordinaires. Je suis confirmé dans la pensée de n'en permettre aucune de cette sorte par la doctrine de saint François de Sales, qui paroît très éloigné de les approuver. Je me joindrai à vos prières : dites souvent, *Fiat voluntas tua*. Soyez tranquillement désolée, c'est à dire seule , destituée de tout appui sur la terre, et n'ayant que dans le ciel un invincible soutien. Méditez bien ce que je vous dis, vous y trouverez une réponse à toutes vos demandes. Jésus-Christ soit à jamais avec vous.

A Germigny, ce 10 octobre 1694.

LETTRE LXXXIV. Manière dont les vierges, les femmes mariées et les veuves honorent l'Eglise.

Le mot oublié, ma Fille, est ce cher mot, *Venez*, tant répété par l'Epoux et par l'Epouse. Chose étrange, quelque opposé qu'il soit au mot *Fuyez*, par lequel elle finit, ils viennent tous deux du même amour, tous deux du desir de la présence de l'Epoux ; car l'Epouse ne veut cette fuite que pour tirer son bien aimé de la foule, et le suivre dans son secret.

J'ai répondu à tous vos doutes, en vous disant que les vierges honorent par leur état la pureté de l'Eglise ; les femmes mariées sa fécondité ; les veuves sa viduité, qui est l'état où Jésus-Christ l'a laissée en se retirant. Voilà la réponse au fond. Vous me demandez ce qu'il faut faire pour s'unir : il faut gémir de l'absence, aimer et se conformer à la volonté du cher amant, et le prier de nous posséder par les voies qu'il sait, puisqu'il est tout amour.

Voici encore une de vos questions : Quel ornement doit avoir une épouse de Jésus-Christ ? Mais saint Jean a tout dit en un mot, quand il a dit qu'elle étoit ornée pour son mari ¹ : n'être que pour son mari, c'est son ornement tout entier : on est son épouse, on est sa veuve, on est sa fille, on est sa sœur ; il nous est tout, colliers, robes nuptiales, ornement, parure et toute parure. L'Épouse ne brille que des lumières et des pierreries de son Epoux, qui est lui-même la perle qu'il faut acheter au prix de tout.

C'est pour vous dire, ma Fille, qu'on peut discourir sans fin sur tout cela, et tout sera véritable. Ce qu'il y a d'important est de songer qu'une épouse de Jésus-Christ ne lui apporte pour dot que son néant : elle n'a ni corps, ni âme, ni volonté, ni pensée ; Jésus-Christ lui est tout, sanctification, rédemption, justice, sagesse, force, vie, lumière, etc. Elle n'est plus sage à ses propres yeux : elle n'a de gloire qu'en son époux, de qui elle tient tout. Pour s'humilier jusqu'à l'infini, elle n'a qu'à lire où son époux l'a prise ; son infidélité, si elle le quitte ; et la bonté de son époux, qui la reprendra encore si elle revient ². Quelle pauvreté ! quelle nudité ! quel abandon, et quel renoncement à tout pour le posséder ! Comprenez bien ce que c'est que ce renoncement, et ne vous laissez rien à vous-même que le fond où Jésus-Christ agit, qui encore vous vient de lui par la création, et que la rédemption lui a de nouveau approprié et acquis pour jamais. Marchez devant lui, ma Fille, en toute innocence, sincérité, simplicité, débonnaireté, cordialité et bonté. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 19 octobre 1694.

LETTRE LXXXV. DE LA SŒUR CORNUAU *. Sur une vision qu'elle avoit eue.

Votre dernière lettre, Monseigneur, m'a fait enfin prendre la résolution de vous envoyer cet écrit, sans pourtant que je sache et que je connoisse pourquoi je vous l'envoie ; car quand je l'ai écrit, je n'avois aucunes vues, et sans même y penser : tout ce que je sais, c'est que je fus comme forcée, au sortir de cet état, de promettre à Dieu que j'écrirois ce qui m'en reviendrait à l'es-

¹ Apoc. xxi. 2. — ² Jerem. lll, xvi.

* Comme il nous est tombé entre les mains quelques lettres de cette Sœur à Bossuet, nous avons cru devoir les donner ici, pour mieux faire connoître l'esprit et le caractère de cette personne, qui a mérité pendant tant d'années les soins et l'application de ce grand prélat.

prit, quand j'aurois le temps d'écrire ; ce que je fis quatre ou cinq heures après. Comme je n'eus pas le temps d'écrire de suite, je crus que tout le reste m'échapperoit de la mémoire : cependant, quand je repris la plume, tout me fut remis dans l'esprit. Comme je ne veux vous rien dissimuler, je vous avouerai pourtant que j'eus quelques mouvements d'écrire les choses dans de beaux termes : je voulus même voir quelques livres pour cela ; mais j'en fus intérieurement reprise, et je ne pus rien comprendre à ce que je voulois voir ; de manière qu'il me fallut reprendre mes manières naturelles d'écrire, et écrire les choses comme elles s'étoient passées dans mon imagination. Ainsi, Monseigneur, je vous les envoie de même : vous le connoîtrez aisément, et que je n'en ai point gardé de copie. Il m'étoit venu quelques pensées d'en garder une, et de vous l'envoyer plus au net : mais comme je ne sais pas si vous ne condamnerez pas au feu ces productions de mon imagination, qui, échauffée peut-être des desirs qui me pressent, ne serviroient qu'à me jeter dans quelques illusions, je n'ai osé en rien réserver, et j'aime beaucoup mieux vous l'abandonner entièrement. Je crois cependant vous devoir avouer que j'ai eu de la peine à vous l'envoyer, craignant que vous ne vous railliez un peu de ce que je donne entrée dans mon imagination à de pareilles rêveries : cela cependant m'est arrivé sans y penser, et bien avant que je vous aie envoyé mon dernier écrit. Et comme je suis bien aise de vous tout dire, je vous avouerai que la plupart des questions que je vous y fais, n'avoient pour but que de tâcher de tirer de vous quelques instructions qui pussent me faire posséder tout ce que j'avois vu et senti en idée. Vous le connoîtrez aisément, Monseigneur, pour peu que vous vouliez lire cet écrit avec application, si toutefois il le mérite. Il étoit écrit comme il est, avant que j'écrivisse le dernier que je vous ai envoyé ; et j'ai eu depuis ce temps toujours quelques scrupules dans l'esprit, sans savoir pourquoi c'est ; ce qui me fait encore plus résoudre à vous l'envoyer, et à vous marquer les vues que j'ai qu'il m'en pourra revenir quelque bien pour ma perfection : tout cela est néanmoins si confus et si obscur que je n'y comprends rien. Le cher Epoux me cache toutes les voies pour aller à lui, hors celles que vous me faites connoître : c'est ce qui fait, Monseigneur, que je vous dis toutes choses avec toute la sincérité et la confiance possible. Soyez-en, je vous en prie, bien persuadé ; et si vous connoissiez qu'il me fût utile que vous me parliez sur cet écrit, faites-le, s'il vous plaît, mais à votre commodité. Il me vient dans l'esprit que si vous m'expliquez

ce que je n'ai vu et ressenti qu'en idée, cela contribueroit beaucoup à m'en faire jouir; néanmoins je ne vous demande rien que ce que le cher Epoux veut que vous me donniez. Pour cet écrit, si vous trouvez que je le doive garder, vous aurez la bonté de me le rapporter quand vous viendrez, ou vous en ferez ce qu'il vous plaira.

En relisant cette lettre, je m'aperçois, Monseigneur, que je ne vous dis pas que c'est un dimanche, pendant une grand'messe de ces dames, qui fut assez longue, que tout cela se passa dans mon imagination; et je ne sortis de cette rêverie que lorsque le premier coup du couvent, qui m'appelle à mon obédience du réfectoire, sonna. J'eusse souhaité dans ce moment n'avoir eu d'autre affaire que d'aller écrire ce que j'avois vu, comme si cela m'en eût fait jouir véritablement; mais je ne pus le faire que vers le soir. Voilà, Monseigneur, vous dire tout simplement comme les choses se sont passées. Si vous croyez qu'il soit dangereux pour moi d'avoir de telles imaginations, dites-le-moi, je vous prie; afin que je me tienne sur mes gardes là dessus, supposé que cela dépende de moi; afin que mon ennemi ne trouve pas lieu de me faire tomber dans quelques illusions qui me feroient perdre le cher Epoux. Offrez-moi toujours bien à lui, s'il vous plaît, et me croyez avec un très profond respect, etc.

Sœur CORNUAU.

A Jouarre, ce 21 octobre 1694.

Ne séparez point, s'il vous plaît, cette lettre de cet écrit, à cause que je vous explique des choses qui vous feront comprendre ce que c'est que cet écrit, où j'ai d'abord adressé la parole comme à une amie, sans pourtant y avoir réfléchi.

ÉCRIT de la même sœur. Sur l'amour divin *.

Ce fut dans la plus agréable rêverie du monde, un jour que je n'étois ni endormie ni éveillée, que je fus comme en idée presque introduite dans la salle des noces du céleste Epoux. Vous voulez, chère Sœur, que je vous fasse le récit des charmantes choses qui se passent pour y arriver, et pour avoir part aux faveurs que vous possédez: quoique vous sachiez ces choses par une longue jouissance, je ne laisserai pas de contenter votre curiosité.

Je n'étois donc, comme je vous dis, ni endormie ni éveillée, lorsqu'il me parut que le desir que j'ai d'être au plus tôt une véritable

* C'est l'écrit dont il est parlé dans la lettre précédente, et il en sera encore question dans sa lettre du 21 décembre, et dans la réponse de Bossuet, qui la suivra.

épouse du céleste Epoux, échauffa si fort mon cœur, que je devins tout en feu, et que je fis, ce me semble, tous les efforts imaginables pour obtenir cette grâce. Je vis, à ce qu'il me parut dans ce moment, un grand nombre d'épouses qui se préparoient à entrer dans cette salle. Je fus d'abord surprise de leur beauté et de leurs parures, qui étoient magnifiques, et qui jetoient un éclat qui m'éblouissoit. Tout cela néanmoins ne toucha pas fort mon cœur, et je ne me sentis pas un grand mouvement pour me joindre à cette belle troupe ; je me sentois même assez de timidité pour n'oser en approcher : lorsque une lumière qui me parut sortir de cette salle, me fit voir en un instant toutes les vertus dont ces saintes épouses étoient ornées au dedans d'elles-mêmes, qui étoient comme de riches dots qu'elles apportoiént à leur Epoux. Si j'avois été surprise de leur parure extérieure, je le fus incomparablement davantage de celle dont je vous parle. Ce fut là, chère Sœur, où mon cœur devint comme un furieux pour voler dans cette sainte assemblée. Je fis quelques efforts pour le retenir ; mais gagnée par ses ardeurs et par ses desirs, et, plus que tout cela, par les belles et grandes promesses qu'il me fit de revenir tout autre, je le laissai, enfin partir : et pour ne vous pas ennuyer dans un trop long récit, je vous dirai qu'il avança à pas de géant vers ces saintes épouses, et sans avoir aucun égard à son peu de mérite, il poussa sa témérité jusqu'à demander une place avec elles, et de pouvoir comme elles être introduit dans cette salle. Il poussa même sa présomption jusqu'à demander d'être admis à ce mariage si chaste et si divin, qui fait, comme vous savez, cette union si intime avec ce céleste Epoux. Ces propositions parurent étonnantes à ces saintes vierges, qui ne voyoient en lui aucunes des parures qu'il falloit, pour avoir part à leur faveur : mais comme la plus magnifique de leurs parures étoient l'humilité, elles lui cachèrent leur étonnement, et ne lui firent paroître ni mépris ni dédain ; laissant à l'Epoux la décision de sa demande. Il fut question de la lui faire savoir ; ce qui ne fut pas un petit embarras, personne ne voulant quitter son rang, ses fonctions et ses exercices pour y aller.

Mon cœur, aussi vif que vous savez qu'il est, ne s'accommoda pas de ce retardement qui le mettoit dans des incertitudes mortelles : car enfin il lui paroissoit qu'il ne pouvoit plus vivre sans cette union intime. Comme il pensoit attentivement aux moyens qu'il pourroit trouver pour y parvenir, et pour être non seulement introduit dans la salle des noces, mais jusque au cabinet de l'Epoux, où les faveurs les plus secrètes se communiquent ; comme, dis-je, il soupiroit, étant plongé dans une fort grande tristesse que le seul amour causoit, il fut tout à coup, je ne sais comment, introduit auprès de l'Epoux, non pas dans la salle des noces, mais dans un lieu champêtre, comme si cet Epoux se fût occupé à l'agriculture. Ce lieu, tout solitaire qu'il parût, avoit des délices surprenantes : l'on y voyoit d'agréables ruisseaux, et de charmantes prairies, où il y avoit de bons et de gras pâturages, et tout y paroissoit d'une grande et abondante fertilité. Le doux murmure de ces ruisseaux, et le bruit confus d'une grande

quantité de zéphirs, rendoient ce séjour le plus agréable du monde. J'avois quelque penchant d'y rester : mais l'amour me fit passer outre ce lieu qui me paroissoit si beau, et je fus menée dans une épaisse forêt, qui me parut des l'abord être la retraite des bêtes sauvages. Je ne me trompois pas, j'en vis de toutes les espèces; et jamais je n'ai si bien compris les absences de l'Epoux, que dans cette profonde solitude, où il me fut montré qu'il falloit pourtant rester quelque temps si je voulois obtenir ce que je demandois. Cela me parut assez pénible, d'autant plus qu'il ne paroissoit dans ce désert aucune chose qui pût contenter la nature, pas seulement une seule goutte de rosée, et qu'il falloit dans cette affreuse solitude, et au milieu de mille rochers inaccessibles, porter un poids écrasant d'un certain amour qui veut briser jusque aux os pour régner seul.

Enfin, chère Sœur, ce fut dans ce lieu où il me fut montré quelles étoient les parures dont je devois être ornée pour approcher de l'Epoux. Vous jugerez aisément que ce fut une foule de vertus dont il fallut me revêtir. Il me parut dans ce moment que rien ne me coûtoit, que je mourois à tout, que l'amour-propre, l'orgueil et la vanité cédoient la place à l'humilité, l'obéissance, la chasteté, la pauvreté, la charité, la simplicité, la douceur, la mortification, et toutes les autres vertus. Ainsi, chère Sœur, après être ainsi parée, je quittai ce lieu de mort; car je n'y respirois véritablement qu'un air de mort, qui me faisoit, à ce qui me sembloit, comme rentrer dans un certain néant, où l'on trouve pourtant le vie : car aussitôt que j'eus quitté ce stérile et ennuyeux séjour, je fus conduite au pied de la plus agréable colline du monde. Ce lieu étoit charmant par sa beauté : on y découvroit de loin une montagne enchantée, qui paroissoit être celle des aromates du Cantique. Ce fut au pied de cette montagne, que l'Epoux commença à se montrer, et à me donner quelques espérances de plus grandes faveurs. Mon âme, des cet heureux moment, fut prise et éprise de ses beautés et de son amour : elle rompit aisément avec tout ce qui étoit de terrestre, pour s'élever et se perdre dans cet Epoux : elle s'en approcha sans crainte, elle se dilata en sa présence; et sans timidité, elle osa, vous le dirai-je, elle osa d'abord, pour première faveur, demander le saint baiser, et loin d'être rebutée, l'Epoux le lui accorda.

Vous savez bien, chère Sœur, comme ces faveurs augmentent l'amour, et quel feu elles allument dans un cœur qui veut aimer, et vous savez encore mieux qu'une âme après cela ne s'arrête pas là. Vous savez, dis-je, par votre propre expérience, quelles douceurs l'on goûte dans ces intimes communications, où l'âme reçoit les caresses de l'Epoux, qui la transportent comme hors d'elle-même, et qui font que, s'abandonnant à l'amour qui la presse, elle fait elle-même des caresses à l'Epoux. Vous voudriez bien que je vous expliquasse ces caresses; mais ce sont choses qui ne peuvent être expliquées que par l'âme même qui les ressent et qui les reçoit : car c'est un mystère si grand et si intime, que ces caresses intérieures, qui portent dans elles une union si grande de l'Epoux et de l'âme

aimante, qu'il n'y a, encore un coup que l'âme même qui en puisse parler. Vous jugez, sans doute, que ce lieu me plaisoit fort ; néanmoins, comme je ne perdois point de vue cette belle montagne, qui me paroissoit toujours pleine de nouveaux charmes, j'avois un grand désir d'y être introduite. Mes ardeurs furent connues de l'Epoux, qui ne me rebuta pas encore, quoique ce fût la plus grande des faveurs, et où se consommoit le chaste et divin mariage.

Il me fut donc promis d'être introduite dans ce lieu de délices, pourvu que je pusse y monter, qui étoit une chose qui me sembloit impossible, cette montagne me paroissant inaccessible. Comme je me tourmentoais avec beaucoup d'empressement à découvrir quelque petit sentier qui pût, par ses détours, me faire trouver le haut de cette montagne, j'en trouvai plusieurs qui m'arrêtèrent tout court, tant ils étoient affreux, pénibles et difficiles : je ne voyois que précipices, que ronces et qu'épines qu'il falloit traverser avec bien de la peine, et aux dépens même de beaucoup de plaies et de douleurs. Comme j'étois fort appliquée à considérer ce qu'il me falloit souffrir avant que d'être au haut de cette montagne, où j'apercevois tant de nouvelles beautés qui ne servoient pas peu à m'encourager pour surmonter tous les obstacles que rencontrois à mon chemin ; comme, dis-je, je considérois attentivement toutes ces choses, une lumière intérieure et pénétrante me fit comprendre que tout ce que je voyois étoit la figure d'une âme qui doit vaincre ses plus secrètes et délicates passions, et arracher de son cœur tout autre amour et toute autre attache que celle de son Epoux, qui doit détruire jusque au moindre reste de son amour-propre, et de certaines complaisances pour soi-même, qui font que si souvent elle s'applaudit dans le secret, et donne tant de nourriture à son amour-propre, et au secret desir d'être estimée ; rompre sans aucun ménagement avec ses inclinations les plus intimes et les plus favorites ; passer encore outre pour aller détruire cet orgueil secret, si caché dans l'intime secret du cœur, qui fait qu'abusé lui-même par ce séducteur, il ne s'aperçoit pas qu'il y domine en souverain.

Je serois infinie, chère Sœur, si je vous disois tout ce que je vis ; et si ces ronces et ces épines m'avoient tant effrayée, je ne la fus pas moins d'envisager tant d'ennemis en mon chemin, qu'il falloit nécessairement surmonter et vaincre pour arriver à cette montagne. Cela me parut bien autre chose que ces épines dont j'avois appréhendé les blessures ; et, à vous parlez sincèrement, j'aurois beaucoup mieux aimé être déchirée par elles, que de soutenir un si grand combat, comme celui qu'il me falloit avoir avec cette secrète partie de moi-même, qui devoit non seulement m'arracher et me dépouiller de moi-même, mais encore me donner la mort.

Enfin pourtant attirée par les faveurs qui m'étoient promises, et brûlant d'amour pour cet Epoux, que toutes ces choses m'empêchoient d'approcher, je pris les armes en main ; et après un travail tel que vous pouvez penser, j'arrivai presque au haut de cette montagne, dans un lieu de délices qui paroissoit être l'en-

droit où l'Epoux se reposoit pendant le midi; car je l'y trouvai comme endormi : ce fut là où, tombant de fatigue, et embrasée d'un amour violent, je dis, ce me semble, ces paroles de l'Epoux : *Fortifiez-moi avec des fleurs*, etc. Je restai donc auprès de cet Epoux, sans voix et sans parole, dans un certain silence de ma part, qui étoit fort tranquille, et sans plus m'amuser à la beauté de ce lieu; uniquement appliquée à me reposer dans les bras de l'Epoux. Je ne m'attachai plus qu'à lui laisser ravir mon cœur, et à goûter les douceurs de son amour.

Mais une lumière encore plus forte que les précédentes, me vint comme réveiller de cet intime silence, et ralluma au fond de mon cœur un nouveau feu, beaucoup plus pur et plus véhément que tout ce que jusque alors j'avois ressenti. Je compris et j'aspirai dès ce moment à de plus intimes faveurs : je connus que celles que j'avois n'étoient pas encore celles qui font cette parfaite union de l'âme avec l'Epoux; je compris même qu'elles ne le faisoient pas posséder parfaitement. Ainsi, chère Sœur, je retombai dans de nouveaux desirs; mon amour ne pouvant se satisfaire qu'en le possédant souverainement. Mais, hélas! quel travail ne faut-il point encore essayer pour en venir là; puisqu'il n'est plus permis, ni d'agir, ni de faire aucun effort pour arriver à cette union, qui est l'ouvrage du seul Epoux? Il faut attendre ses moments; et malgré l'impatience de ses desirs, demeurer tranquille à ses pieds comme Madeleine, écoutant ce qu'il dit au fond de l'âme, qui ravie de ce qu'elle entend, par un transport d'amour s'écrie avec l'Epouse : *L'Epoux est toute ma consolation.*

Il ne tarde pas, comme vous savez, à lui en donner des marques : il vient enfin, il la caresse de nouveau, et entre avec elle dans de plus intimes communications. L'âme alors comme enivrée ne sait plus ce qu'elle fait; elle ne garde plus de mesures avec l'Epoux, elle ne peut plus soutenir ses grâces qui la feroient volontiers s'écrier avec un grand saint : C'en est assez, Seigneur, c'en est assez; et tout ce qu'elle peut faire dans cet état est de reposer sur la poitrine de l'Epoux, et d'y prendre de nouvelles forces. C'est là chère Sœur, c'est là où les secrets ineffables se communiquent et où l'âme se perdant en Dieu, reçoit comme un nouvel être qui la fait devenir comme une même chose avec le divin Epoux, qui lui fait voir, comme en passant, quelques rayons de sa gloire; ce qui allume encore un feu plus pur et plus fort, qui la va consumant petit à petit. Ce fut alors que mon âme ainsi détruite prit un repos à plus grand et plus intime sur cette divine poitrine, où elle buvoit à longs traits les douceurs ineffables du chaste et divin amour, et qu'attentive aux moments précieux où son Epoux devoit la faire entrer dans la salle des noces, elle ne se permettoit pas le moindre mouvement.

J'en étois là, chère Sœur, lorsque le son d'une importune cloche qui m'appeloit à mon obédience, m'a tout à coup distraite de cette

réverie. Vous pouvez bien imaginer quelle a été ma douleur, quand j'ai trouvé que toutes ces belles choses m'étoient échappées plus vite qu'elles n'étoient venues, et que l'idée seule m'en demeurait et non la réalité : encore me serois-je consolée si j'eusse entré dans cette salle des noces, et si j'eusse eu place avec toutes ces vierges qui sembloient m'attendre. Tout ce qui m'est donc resté de cette agréable fiction, c'est un désir intime et violent de devenir en vérité ce que je n'ai été qu'en idée : mais je suis bien éloignée de telles grâces. Cependant, à vous parler sincèrement, je crois que cette réverie ne me sera pas inutile ; car elle me laisse un goût de tout ce que mon imagination m'a fait voir, qui chauffe beaucoup mon cœur ; ce qui me fait écrier avec le prophète : *Comme le cerf soupire avec ardeur après les eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* !¹ et cet autre : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées ! mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur* !² Que je serois heureuse si j'en venois solidement à la pratique de toutes ces vertus dont j'avois cru être revêtue, et mourir enfin de cette mort mystique qui mène à la vie ; et que, détachée de tout le créé, je ne touche plus à la terre que du bout du pied, pour m'élever jusque dans le sein de Dieu, où je perde le goût de toutes les choses du monde, où je sois oubliée de lui, et où je l'oublie entièrement.

Ces vues me donnent un nouvel attrait pour la vie cachée.... Vie cachée et oubliée aux yeux du monde, et connue de Dieu seul. que vous êtes aimable : que je vous desire, et que vous me paroissez utile pour mon âme, qui lassée et fatiguée d'elle-même, du bruit et du tumulte du monde, de ses maximes, de ses respects humains, de ses complaisances, de ses louanges, de ses inconstances, s'écrie avec l'Épouse : *Venez, mon bien aimé, allons aux champs, fixons notre demeure à la campagne* !³ car véritablement c'est dans la privation et dans l'éloignement de tout le créé et des créatures, où l'âme seule avec cet Époux peut faire quelques progrès dans son amour ; car, encore un coup, le monde fait un trop grand bruit autour du cœur, pour écouter cette divine voix : les liaisons même les plus saintes distraient l'âme ; et si elles n'éteignent pas le feu que l'amour y nourrit, elles empêchent qu'il n'augmente, et même peu à peu elles le diminuent ; de manière que l'âme n'étant pas toujours soutenue par ce divin feu, tombe insensiblement dans la langueur, et peut-être même dans la mollesse ; ce qui donne occasion à ses ennemis de l'attaquer par de nouvelles tentations, où, si elle ne succombe pas, elle est du moins bien ébranlée, se voyant souvent presque vaincue, et à deux doigts de sa perte : et puis, que cette âme vienne se plaindre des nouveaux combats que ses ennemis lui livrent, elle aura vraiment bonne grâce quand elle les aura attirés sur ses bras, ou du moins quand elle aura si peu veillé sur elle-même, et si peu gardé les avenues par lesquelles elle savoit

¹ Ps. xli. 1. — ² Ibid. lxxxiii. 1. — ³ Cant. vii. 11.

qu'ils pouvoient revenir, qu'ils sont enfin revenus avec beaucoup de violence.

Je m'aperçois, chère Sœur, qu'insensiblement après vous avoir raconté ma rêverie, je vous parle de mon intérieur. Mais en voilà assez de toute manière; et vous connoîtrez aisément que l'amour seul a conduit ma plume dans cet écrit, où vous ne verrez ni beaux termes, ni les marques d'un beau génie, ni ceux d'une savante. Je vous avoue que je ne possède point toutes ces choses, et que je ne desire point les posséder; je mets toute ma science à aimer et à beaucoup aimer; et l'amour seul sera toujours l'unique objet de mon amour.

LETTRE LXXXVI. RÉPONSE DE BOSSUET. Sur la préparation aux volontés divines; la pratique de l'oraison continuelle; le moyen de faire écouler tout son amour en Jésus-Christ, et l'union aux âmes du purgatoire pour participer à leurs purifications.

J'ai lu, ma Fille, très attentivement votre pieuse et consolante réflexion : sans vous y attacher, mais en prenant ce qui en fait le fonds, demeurez en attente de ce que Dieu veut faire de vous et en vous : ce n'est pas à l'homme d'y mettre la main. Eloignez votre cœur de tout ce qui n'est point Dieu : que ni l'estime, ni l'amour de la créature; je veux dire, ni l'estime que vous avez pour elle, ni celle qu'on a pour vous, ne vous soient plus rien. Dites en attente le psaume xiv : *Seigneur, qui habitera dans votre tabernacle, ou qui se reposera sur votre sainte montagne* ? Pesez avec un esprit de foi toutes ces paroles et toutes celles qui suivent. Revêtez-vous de cordialité, de sincérité et de charité envers tout le monde; et quand vous en viendrez à ces paroles : *Qui facit hæc, non movebitur in æternum*. « Celui qui fait ces choses ne sera jamais ébranlé : » faites un acte de foi sur cette immobilité que Dieu seul peut donner, et qu'il ne donne néanmoins qu'à ceux qui s'y préparent, et qui se livrent à lui afin qu'il les y prépare lui-même. C'est donc là que vous trouverez cette continuelle oraison dans l'immobilité d'une âme fondée en foi et en amour; c'est là que vous deviendrez vous-même comme une montagne sainte, où Dieu fixera sa demeure, conformément à cette parole du psaume cxxiv : « Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur seront comme la montagne de Sion : les habitants de Jérusalem ne seront jamais ébranlés. »

Ne faites aucun effort de tête, ni même de cœur, pour vous unir à votre Epoux. Tirez seulement votre cœur à part : l'Epoux sacré vous trouvant dans la solitude, fera son œuvre. Ne faites rien d'extraordinaire, ni aucune austérité particulière. Ouvrez

tout votre cœur à l'Epoux, qui ne veut que jouir. O quel admirable secret ! Est-il possible qu'un Dieu fasse de telles choses en sa foible et vile créature ? Qu'il agisse en maître tout puissant, puisque c'est un maître si rempli d'amour. *Amen, amen.*

Vous me demandez le moyen de faire écouler en Jésus-Christ tout son amour. Quoi que je vous dise pour cela, vous me pourrez encore demander le moyen de pratiquer ce moyen, et ainsi on iroit à l'infini. Sachez donc, ma Fille, qu'il y a des choses où le moyen de les faire est de les faire sans autre moyen ; car les faire, c'est les vouloir fortement ; et le moyen de les vouloir fortement, c'est de commencer tout d'abord à les vouloir fortement en foi, c'est à dire dans la confiance que *Dieu fait en nous le vouloir et le faire*, comme dit saint Paul ¹.

Mais ce qu'on demande ordinairement quand on demande des moyens, c'est à quelles pratiques particulières, extérieures ou intérieures, il faut s'attacher, ou quels efforts il faut faire ; au lieu que très souvent le moyen, c'est de ne faire aucun effort violent, et de ne faire dépendre son action d'aucune pratique particulière, mais de se laisser conduire aussi librement que doucement à l'esprit qui nous pousse. Faites dans cet esprit votre petite retraite ; communiez-y tous les jours.

Je puis presque vous assurer que je vous verrai le jour des Morts, s'il plaît à Dieu. Je vous mets cependant, ma Fille, avec ces âmes pour qui l'Eglise prie en ce saint jour ; et je vous unis à elles, pour participer à leurs purifications inouïes et inexplicables. O Dieu, quel artifice de votre main puissante et de votre profonde sagesse, de savoir faire trouver des douleurs extrêmes dans un fonds où est votre paix et la certitude de vous posséder ! Qui sera le sage qui entendra cette merveille ? Pour moi je n'en ai qu'un léger soupçon. Quelle est cette chère Sœur à qui s'adresse votre discours ? quelle qu'elle soit, vous pouvez lui en faire la lecture. Je vous bénis de tout mon cœur en notre Seigneur.

A Germigny, ce 26 octobre 1694.

LETTRE LXXXVII. Sur la manière d'attendre l'Epoux céleste, l'union de l'âme avec lui, et la nécessité de modérer sa trop grande activité.

Dès que je fus arrivé de Jouarre, je me mis à lire l'écrit que vous m'aviez donné : je ne me suis trouvé en état, ma Fille, de vous dire autre chose que ce qui suit : *Expectans expectavi*

¹ Philip. II. 13.

Dominum ¹ : « En attendant j'ai attendu le Seigneur. » Ceux qui s'empressent, ceux qui se tourmentent, comme si en se tourmentant ils faisoient venir l'Epoux, attendent; mais ce n'est pas en attendant, parce qu'ils s'aident et s'empressent. Attendre en attendant, c'est attendre en simplicité, sans rien faire, comme pour violenter l'Epoux céleste. Ce qu'il faut faire uniquement, c'est de se séparer, se mettre à part, se laisser tirer à l'écart, et là attendre en attendant ce que l'Epoux voudra faire; si en attendant il caresse l'âme, et la pousse à le caresser, il faut livrer son cœur, et lui dire tout ce qu'inspire un amour libre qui ne peut souffrir de contrainte. Je n'en dirai pas davantage, parce que je n'en sais pas davantage. C'est en cela que consiste la fidélité de l'Epouse; c'est là son état, c'est là son caractère.

Que vous puis-je dire sur la contemplation et sur l'union? L'union, c'est l'union, et non autre chose. Le moyen de l'union, c'est l'union même; se séquestrer et laisser faire l'Epoux, c'est là toute la correspondance de l'Epouse : elle ne doit ni recevoir ni donner des bornes à son amour et à ses transports.

L'onction vous enseignera, ma Fille, ce que je ne puis vous dire : où je manque, je vous donne Dieu même et son Esprit pour docteur; mon ignorance est heureuse pour vous.

Calmez-vous, ne vous agitez pas davantage; l'Epoux bien assurément vous veut moins active : vous vous êtes un peu corrigée; mais il y a encore trop d'ardeur, comme dans les bons chevaux. L'Epoux compare son Epouse à une belle cavale mise sous le joug : c'est là comme il veut les âmes; nul mouvement irrégulier, ni aucun pas qui ne soit utile.

Attendez donc en attendant, revenons-en là : mais observez certains états où le saint Epoux met l'âme tout en mouvement par rapport à lui : c'est alors ordinairement qu'il prépare à la chaste jouissance; et souvent même elle est faite sans qu'on le sache. La préparation contient l'effet, et on a ce qu'on cherche encore. Il ne faut point cesser de chercher ce qu'on n'a jamais assez trouvé. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 5 novembre 1694.

LETTRE LXXXVIII. Il lui apprend la manière de voir utilement ses misères; et la rassure contre ses craintes.

C'est bien fait, ma Fille, de m'exposer franchement les effets que font mes lettres : mais afin qu'elles n'en fassent jamais de

¹ Ps. xxxix. 1. — ² Cant. i, 8.

mauvais, il faut vous accoutumer à les bien prendre : car quoique dans le fond vous l'avez fait, j'ai remarqué avec douleur qu'elles ont opéré un certain découragement, que vous ne paraissez pas même avoir assez connu, et qui enfin vous a fait croire que jamais vous ne vous corrigerez de rien, et vous a inspiré le dessein de retrancher quelques unes de vos communions. Rien n'étoit plus éloigné de ma pensée ; ainsi vous avez fait mal d'entrer dans ces défiances. Gardez-vous donc bien de rien changer en cela, ni de restreindre votre cœur, parce qu'on vous fait voir vos fautes. C'est les voir utilement et comme il faut, que de relever son courage au lieu de l'abattre à cette vue. La crainte de m'avoir déplu est encore poussée trop loin : c'est mal entendre la sincérité avec laquelle on parle aux âmes à qui on est redevable ; on leur dit, sans être fâché, la vérité telle qu'elle est.

Au surplus, ma Fille, laissez tout cela ; laissez vos peines sur vos confessions : ne vous gênez point en les faisant ; ayez seulement en vue l'avis que je vous ai donné : ne vous confessez point de la peine que vous me marquez. Tenez-vous dans l'attente que je vous ai expliquée : observez sans anxiété les moments que je vous ai désignés ; et plutôt que de demeurer dans l'inquiétude, proposez toujours vos doutes, et acquiescez soit à mes réponses, soit à mon silence. Soyez souple sous la main de Dieu, et dilatez vos voies sous ses yeux, livrant toujours votre cœur au saint Epoux qui vous presse. Je le prie d'être avec vous.

A Meaux, ce 10 novembre 1694.

LETTRE LXXXIX. Il y a une tristesse qui peut venir de Dieu ; éviter le découragement dans les peines ; l'obéissance en est le remède.

Je vous remercie, ma Fille, de tous les vœux que vous avez faits pour ma santé et pour mon procès : Dieu vous a exaucée dans l'un et dans l'autre ; vous en apprendrez le détail par M***.

Je prie Dieu qu'il vous soutienne dans cette profonde tristesse que vous éprouvez. Il n'est pas vrai qu'elle ne puisse venir de Dieu, témoin celle de la sainte âme de notre Sauveur : l'ennui où l'évangéliste confesse qu'elle fut plongée¹, ne diffère point en substance de ce qu'on appelle chagrin. N'alla-t-il point jusqu'à l'angoisse, jusqu'à l'abattement le plus extrême ? Il est vrai qu'il n'y a point eu de déliance ; car cela ne conve-

¹ Matt. xxi. 38. Marc. xiv. 34.

noit point à l'état de Fils de Dieu : mais n'en a-t-il pas pris tout ce qu'il en pouvoit prendre, sans dégénérer de la qualité de Fils ? Tout cela fait voir que notre auguste chef a transporté en lui toutes les foiblesses que doivent éprouver ses membres, autant que la dignité de sa perfection et de son état le pouvoit souffrir.

Mais les effets d'une telle tristesse ont été bien plus loin dans ses serviteurs, puisque Job a été poussé jusqu'à dire ¹ : *Je suis au désespoir*; et encore : *J'en suis réduit au cordeau*. Et saint Paul n'a-t-il pas été poussé jusqu'à n'avoir de repos ni jour ni nuit, jusqu'à être accablé au delà de toutes bornes, jusqu'à porter dans son cœur une réponse de mort ², et n'avoir besoin de rien moins que d'une résurrection.

Une tristesse de cette nature est l'un des fruits de la passion de Jésus-Christ votre cher Epoux. Ne vous mettez donc point en peine, ma Fille, de ce qu'il veut faire par là : gardez-vous sur toutes choses du découragement où vous étiez tombée d'abord, en vous retirant de vous-même des communions ordinaires. Il y a dans la loi de grâce, comme dans d'autres, de vives répréhensions et de pénétrantes terreurs, témoins celles de saint Jean, au premier chapitre de l'Apocalypse ³. Je vous dis donc comme lui dit Jésus-Christ : *Ne crains point, écris ce que je te dis, et grave-le dans ton cœur* ⁴. Il obéit, et il écrivit, lui qui étoit auparavant tombé comme mort à la seule vue du Fils de l'homme. Obéissez à son exemple, et vos peines se calmeront ; c'en est là le seul remède : car je vous assure de très bonne foi que toutes vos peines sont sans fondement. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 4 décembre 1694.

LETTRE XC. Sur ses peines, son desir pour la vie religieuse, et la préparation à la mort.

Je prie notre Seigneur, ma Fille, qu'il bénisse votre retraite, et qu'elle soit agréable au cher et céleste Epoux. Ma tête ne me permet pas de vous dire rien davantage aujourd'hui : trouvez bon que je remette à une fois la réponse que je dois à toutes vos lettres : je les ai toutes vues, et aussi la copie que j'attendois. Je reverrai tout au premier loisir, ou au premier jour que j'aurai la tête libre.

Vous vous laissez pousser trop loin dans vos peines, ma

¹ Job. vii. 15, 16. — ² II. Cor. ii. 8, 9. — ³ Apoc. i. 17. — ⁴ Ibid. 19.

Fille, et dans votre désir pour la religion. Quoi, sortir, chercher un désir impénétrable, vous échapper éternellement à nos yeux ! quel excès de le penser seulement ! Je vous défends de rien exécuter là dessus : je vous mets à la garde de Dieu, et je le prie de briser bientôt Satan à vos pieds.

La préparation à la mort ne consiste pas dans les choses extérieures, mais à faire et à souffrir la volonté de Dieu. Demandez cette grâce au cher Epoux qui vous aime.

Envoyez-moi ce que vous voudrez, pourvu que ce soit très peu de chose : tout le cœur y sera, et c'est assez.

A Meaux, ce 21 décembre 1694.

LETTRE XCI. DE LA SŒUR CORNUAU. Sur ses peines et les dispositions de son âme.

Je vous avoue, Monseigneur, qu'il n'y a assurément que votre santé qui me fait porter avec quelque sorte de soumission la privation où vous me laissez de vos consolations, dans une retraite, et dans des dispositions aussi pénibles et aussi remplies de doutes comme celles où je suis, que vous aurez vues dans les lettres que je me suis donné l'honneur de vous écrire. Cependant, quoique je tâche de me soumettre autant que je dois à ce que Dieu permet qui m'arrive et de son côté et du vôtre, je ne puis m'empêcher d'être comme accablée d'être ainsi délaissée, dans un temps où je croyois faire quelque chose pour ma perfection. Car comment voulez-vous, Monseigneur, que seule je me soutienne contre tous les doutes que j'ai ? car songez que je n'ai pas une âme à qui je puisse dire un mot de ces peines, qui sont à tout moment prêtes à me décourager ; et je vous assure dans la dernière sincérité, que lorsque l'on m'est venu dire que l'on me demandoit de votre part, j'étois dans des peines inexplicables en faisant l'oraison, étant prête et de la quitter et de ne point achever ma retraite. Et comme j'attendois avec assurance une plus ample réponse à tout ce que je vous ai exposé, je remettois à tout quitter jusqu'à ce que j'eusse de vos nouvelles. Jugez, Monseigneur, en quel état je suis, et ce que je vais devenir, si je continue ma retraite. Je crois que ce sera chose impossible, à cause que mes doutes sont encore bien augmentés, et surtout, comme je le crois si fort, que Dieu est rebuté de moi, et que tout ce qui me paroît venir de lui vient du démon pour me tromper, et que je ne sais pas comment il faut me conduire dans un tel chemin ; il est bien impossible que j'achève cette retraite : avec cela,

quoique cet amour me poursuive toujours beaucoup, j'ai si fort imprimé dans mon esprit que si cet amour étoit vrai, et que le cher Epoux m'aimât, qu'il m'auroit accordé la fidélité et la correspondance à ses grâces, qui est une chose que je lui demande depuis tant de temps avec tant d'instances ; ce qui fait que je ne trouve point véritables ces paroles qu'il a dites lui-même : *Frappez, il vous sera ouvert ; demandez, et il vous sera donné*¹. Je frappe et je demande ; et tout cela n'a aucun effet. J'ai vu aussi, sur la fin de votre écrit sur la cène, « que Jésus-Christ a un certain regard particulier et de préférence sur un nombre qui lui est connu ; que tous ceux qu'il regarde ainsi pleurent leurs péchés, et sont convertis dans leur temps. » Quoique vous expliquiez fort bien cela dans la suite, je me persuade que Jésus-Christ n'a pas jeté sur moi ce regard particulier, puisque je ne me convertis pas.

J'avoue que c'est l'état où je suis qui me donne tous ces doutes, qui ne m'effraieroient pas comme ils font, si vous ne me laissiez pas, Monseigneur, comme vous faites depuis même un peu de temps. Comme vous avez eu des affaires, j'ai attendu qu'après cela vos soins reviendroient, et je n'étois nullement peinée de votre silence par l'espérance que j'avois : je comptois et je m'appuyois beaucoup sur le retour de vos consolations ; et Dieu, qui apparemment veut me détacher de tout, permet votre indisposition pour me priver d'un secours que j'attendois peut-être avec trop d'avidité. Je ne saurois presque le bénir de cela, et me soumettre à ses volontés cachées ; et tout cela augmente encore mes peines et mes doutes, voyant fort bien que je ne suis pas dans de bons sentiments ; mais je ne puis faire autrement. Ainsi, tout m'enfonce dans la douleur et dans la tristesse ; et je ne sais, Monseigneur, où je ne voudrois point être, tant je me déplaïs à moi-même, et tant les créatures me causent de peine. Priez, je vous supplie, beaucoup pour que Dieu m'en détache entièrement ; et si vous croyez que l'attachement que j'ai pour vous soit trop fort, priez-le qu'il le diminue pour le rompre entièrement : c'est ce que je ne puis demander.

Vous me promettez, Monseigneur, que quand vous aurez la tête plus libre, vous ferez réponse à toutes mes lettres. Si j'avois lieu d'espérer cela, encore je me consolerois par quelque espérance ; mais ; si vous me permettez de vous le dire, sans sortir du respect que je vous dois, je vous avouerai que j'ai

¹ Matth. VII. 7.

bien expérimenté que quand vous ne faites pas réponse aussitôt à ce je vous expose, vous ne satisfaites point du tout, ou du moins fort peu ; parce que ces lettres se brouillent avec d'autres, et que ne les revoyant pas, il est impossible que vous vous souveniez de ce qu'elles contiennent : ainsi ces choses demeurent sans décisions. Je vous demande bien des pardons, Monseigneur, de toutes mes plaintes ; je ne suis, je vous assure, pas maîtresse de vous les taire. Ce seroit encore une peine pour moi, si je vous dissimulois ce qui se passe dans mon cœur : il faut que je vous dise le mauvais comme le bon, comme à un père pour qui l'attachement, l'amour et le respect sont dans toute leur force. J'espère donc que s'il y a quelque chose qui vous déplaît dans cette lettre, vous me pardonnerez tout : vous m'en donnerez, Monseigneur, des marques véritables, s'il est vrai que dès que votre rhume sera passé vous me ferez une ample réponse. En attendant, priez, je vous supplie, beaucoup pour moi : vous voyez bien les méchantes dispositions où je suis ; elles le sont encore plus que je ne vous saurois le dire, et il ne faut rien pour me jeter dans un découragement dangereux.

Voilà, Monseigneur, la copie que vous m'avez demandée de cette rêverie, qui fait encore un de mes grands doutes et de mes grandes peines, comme vous l'aurez vu dans mes autres lettres : et quoique, dès que j'y pense ou que j'en fais la lecture, je sente mon cœur tout en feu dans le desir d'être ce que mon imagination m'a fait voir, je crois que tout cela est illusion et amour-propre. Je suis, au reste, surprise que vous ne me parliez point d'un autre écrit que je vous ai envoyé, que j'ai écrit à la prière de madame Rodon. Je vous avois prié, si vous jugiez que je le lui dusse montrer, de me le renvoyer quand vous enverriez ici : apparemment que vous le condamnez au feu ; j'y consens aussi ; et je lui dirai, comme elle me presse là dessus, que vous n'approuvez pas cela. En voilà trop, Monseigneur, dans l'état où vous êtes : ainsi, quoique j'eusse mille choses à vous dire encore, je finis, en vous assurant que, malgré mes peines et la crainte que j'ai que vous ne soyez un peu rebuté de ma conduite, je suis et serai toute ma vie avec un très profond respect, etc.

Sœur CORNUAU.

A Jouarre, ce 22 décembre 1694.

Comme je crois que les lettres ne font présentement que vous fatiguer, quelque besoin que je me sente, je resterai dans le silence jusqu'à ce que vous me donniez ordre de le rompre.

Puisqu'il me reste du papier, il faut vous dire encore un mot, Monseigneur, pour vous faire connoître mon méchant état : c'est que je me sens toute pleine de jalousie, de ce que vous faites une bien plus ample réponse à madame d'Albert qu'à moi : je crève quasi, tant je me sens humiliée de vous dire une telle foiblesse.

LETTRE XCII. RÉPONSE DE BOSSUET. Il ranime sa confiance, et lui donne des avis sur le silence où Dieu l'attiroit; sur l'oraison, la tristesse, les illusions, etc.

Ne vous affligez pas, ma chère Fille; Dieu ne vous abandonnera pas, et je n'ai garde non plus d'abandonner le soin de votre âme qu'il m'a confiée. Tout est égal devant lui et à ses yeux divins; il n'y a point en lui d'acception de personne¹ : je veux toute ma vie me le proposer en cela pour exemple; et fusiez-vous au bord de l'abîme, je courrois pour vous en retirer : il ne faut pas moins vous aider à avancer dans les voies de Dieu, qu'à y rentrer si vous en étiez sortie.

Vous ne devez point vous éloigner de ce grand silence; ni en troubler le saint et inaltérable repos. Dieu veut vous parler; il veut agir en vous, et vous faire agir d'une façon particulière et toute divine. N'alléguez point votre indignité et vos infidélités : Dieu n'a pas toujours égard à nos mérites, pour nous gratifier de ses plus grands dons. Celui-ci est sans doute des plus grands; recevez-le avec respect, et entrez dans ce fond nouveau qui vous est ouvert, où le Verbe veut établir sa demeure, y naître de la bouche de son Père et de sa substance, et avec son Père y produire son Saint-Esprit. Ne demandez point de jouissance; c'est souvent une jouissance en cette vie, que de ne pas jouir, d'aspirer, de soupirer, et d'attendre l'heureux moment où l'on verra le céleste Epoux, Dieu et homme tout ensemble, en lui-même et sans milieu, et où on verra en lui son Père éternel, pour accomplir cette parole : *Qui me voit, voit aussi mon Père*².

Vous avez mal fait de ne point achever votre retraite; vous deviez y communier tous les jours : c'étoit assez de m'en avoir demandé la permission; vous savez bien que jamais je ne vous l'ai refusée. Reprenez-la donc le plus tôt que vous pourrez, les jours n'y font rien : et puis ne sommes-nous pas dans les merveilles de la sainte enfance, où le silence de Jésus-Christ, celui de sa très sainte Mère et de saint Joseph invitent le vôtre? Que

¹ Coloss. III. 25. — ² Joan. XIV. 9.

peut-on dire à Dieu quand il se présente dans sa profonde, incompréhensible et inaccessible majesté et vérité ?

Ne faites durant l'oraison aucun acte, aucunes prières, aucuns soupirs, que l'amour ne vous arrache : il y aura du temps pour prier, ainsi que notre Seigneur vous le fait sentir. Dans ce silence profond, livrez-vous aussi à cette profonde et inconsolable tristesse, dont le fond est la pénitence, la privation, et, comme je vous l'ai dit, une secrète communication de la tristesse et de l'agonie du Sauveur, dans les défaillances du sacré jardin, et dans les horreurs de la croix. Ce que Dieu veut faire sortir de là, je ne puis ni ne veux le pénétrer. Tout ce que je puis vous dire, ma Fille, c'est que si je pouvois vous y enfoncer, je le ferois jusqu'à l'infini. Une main plus puissante vous pousse dans cet abîme immense; laissez-vous-y enfoncer sans résistance et sans bornes, encore que vous ne sachiez par où en sortir.

L'écrit que vous avez fait pour..... lui sera bon; j'en approuve les sentiments et les dispositions. J'approuve aussi que, dans les communications secrètes du saint Epoux, vous vous laissiez aller aux sentiments d'amour qu'il vous inspire. Mais quand il plaira à Dieu de les suspendre, (car je ne crois pas qu'il veuille jamais vous les ôter tout à fait) et vous faire entrer par là dans quelque chose de plus ténébreux et de plus obscur, ne vous étonnez pas; qu'importe que vous soyez tantôt comme assoupie, et tantôt comme une bête devant Dieu? c'est alors que sa profonde sagesse vous éclairera par quelque coin inespéré et par quelque petite lumière, qui, se replongeant tout à coup dans ces ténèbres immenses, vous laissera étonnée, éperdue, et néanmoins, dans un fond très reculé, invisiblement soutenue par un je ne sais quoi, qui sera Dieu même. Voilà ce que je crois et ce que j'espère, si je ne me trompe : vous me le direz; car je souhaite, ma Fille, que vous continuiez à me dire tout sans réserve.

N'épargnez rien à la personne dont vous me parlez, pour la détacher de la vie : et à l'égard de...., dites-lui, encore un coup, qu'elle communie, et qu'elle fasse l'oraison comme elle pourra; car alors elle la fera comme Dieu veut.

Pour vous, ma Fille, calmez vos incertitudes, et tenez-vous recueillie dans votre fond où est Dieu. L'utilité du silence dans lequel vous entrez, c'est de s'y perdre : demander comment on s'y peut tromper, c'est chercher en quelque façon à être trompé. Il n'y a qu'à tout exposer, pour être assuré de ne l'être pas. N'allons jamais à des curiosités. C'est une sorte d'illusion.

que de craindre l'illusion outre mesure ; et la défiance en amène plus que la confiance, qui rend Dieu le maître, et met tout entre ses mains.

Laissez raisonner les hommes, qui veulent assujettir Dieu aux lois qu'ils se sont formées. Dieu envoie ce silence à qui il lui plaît, aux parfaits, aux imparfaits, à ceux de l'état moyen. « Qui sera son conseiller, et qui lui dira : Pourquoi faites-vous ainsi ? Parce qu'en lui, de lui et par lui toutes choses sont : à lui seul appartient la gloire, aux siècles des siècles ¹, » *Amen*. Il a ses routes marquées, par où il mène les hommes ; il applique à un mystère dans de certains temps, et puis il cesse d'y appliquer : suivons, et ne forçons rien.

Agissez au dehors en toute sincérité, sans marquer rien d'extraordinaire. Vous avez mal fait de laisser paroître vos peines. Si vous eussiez fait votre retraite et communié, Dieu vous auroit soutenue : mais comme vous l'avez quitté en cela, il vous a un peu livrée à vous-même ; mais il reviendra, ma chère Fille, et vous apprendrez à contenir avec lui vos peines dans votre sein.

Pourquoi vous embarrasser de ce que vous direz au saint Enfant dans son berceau ? Le bel amour, que celui qui prépare ce qu'il dira à un amant, et encore à un tel amant ! Ne savez-vous pas que votre silence est sa louange, que votre bégaiement, votre égarement, votre impuissance lui parlent : et parmi toutes ces manières de parler, vous craignez que le langage vous manque ? Que puis-je vous dire là dessus, puisque ce que dit l'homme, n'entre pas dans l'homme et ne lui cause que du trouble ? Votre pauvreté vous fait peur, vous craignez peut-être de n'avoir rien à lui présenter, sans songer que votre néant même est un présent pour lui. Consolez-vous, encore une fois, consolez-vous, ma Fille, et attendez le Seigneur en attendant ² : souvenez-vous que la jouissance durant cette vie se cache souvent sous l'attente, et tourne le fond de l'attente vers la jouissance, qui ne sera mêlée d'aucune amertume, et qui ne finira jamais.

Ne soyez point inquiète sur vos papiers : assurez-vous que je suis, par la grâce de Dieu, attentif à tout : mais quand il y aura quelque chose qui demandera une réponse précise, proposez-la à part, afin que je prenne le temps de répondre. Au reste, mes affaires ne sont pas mes affaires, mais celles de l'Eglise : quand il plaît à Dieu qu'elles retardent mes réponses, Dieu le permet de la sorte ; et vous devez croire que quand vous

¹ Rom. xi. 34, 36. — ² Ps. xxxix. I.

avez fait votre devoir en écrivant , la bonne volonté , qui ne me manque jamais , vous est un soutien. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 30 décembre 1694.

Vous voyez bien que j'ai reçu toutes vos lettres, même celle qui est venue par la poste. Je serai bien aise qu'à votre loisir vous me fassiez une copie de votre écrit que je vous ai renvoyé ; afin de le mettre avec celui de votre pieuse réflexion , sur laquelle je réfléchirai de nouveau au premier moment que j'aurai de libre.

LETTRE XCIII. Il la console dans ses peines, et lui déclare qu'elles sont destinées à éprouver sa foi et son amour.

J'ai reçu, ma Fille, votre beau et bon présent ; on étoit à table, et sur l'heure nous en avons usé. Je ne m'attendois point du tout à une chose de cette nature ; mais je l'ai reçue agréablement. Pardonnez-moi néanmoins si je vous prie une autre fois de m'envoyer plutôt quelque pâture spirituelle , quelque belle sentence, quelque dévote représentation. Pour cette fois, vous avez bien fait ; et j'ai senti, avec toute l'industrie de votre main, toute la bonté de votre cœur.

Au reste, ma Fille, sachez que vos peines ne sont que l'effet des demandes que vous avez faites à notre Seigneur : portez-les en patience, et n'y mettez rien du vôtre. Laissez faire Dieu ; car, quand il frappe , ses coups portent soutien en espérance contre l'espérance, en amour malgré les peines qu'on a contre lui, en soumission au milieu des plaintes secrètes que l'amour arrache quelquefois, et en foi, quand la foi semble manquer. C'est le sacrifice qu'il demande de vous. Croyez donc , ma Fille , que ces peines sont permises pour éprouver et pour exercer votre amour et votre foi. Voyez Job, et songez à vous pénétrer de cette parole que le seul amour peut faire prononcer : *Quand il me tueroit , j'espérerois en lui*¹. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 31 décembre 1694.

LETTRE XCIV. Sur ce qu'elle doit faire pour dissiper ses peines.

Ne croyez jamais, ma Fille, que je me rebute : ceux qui vous disent des choses pour vous rebuter vous-même, sont des instruments de la tentation. A Dieu ne plaise que je fasse peu de cas de vos peines ; j'en connois le poids. Il n'étoit pas néces-

¹ Job. XIII. 15.

saire que vous m'en fissiez hier un plus grand détail , et vous vîtes bien que j'en savois assez pour vous assurer que vous n'aviez qu'à vous en tenir à ma réponse : je comprends dans cette réponse les peines que vous savez.

Allez votre train avec Dieu, dans l'oraison, et augmentez plutôt vos communions que de les diminuer : par ce moyen le tentateur sera confus ; car ce qu'il veut, c'est de vous arracher, s'il peut, de la sainte table. Ne vous confessez point de ces peines à d'autres qu'à Dieu et à moi : péché ou non, laissez-les être ce qu'elles sont ; mais assurez-vous de ce que je viens de vous dire : je réponds pour vous à Jésus-Christ. Lisez bien le livre de Job, et celui des douze prophètes , surtout Jonas , et chantez son cantique.

La proposition que vous me faites sur votre desir de la religion , n'est point votre affaire ; jamais il n'y a là de certitude , outre que je ne crois pas la chose possible. Ne vous inquiétez pas, ma Fille ; Dieu n'est-il pas toujours le même ? voyez tous les effets de sa providence : vous êtes trop prévoyante. Mourez à vous-même , si vous voulez que Jésus-Christ vive en vous : modérez donc vos empressements ; Dieu le veut. Je le prie d'être avec vous.

A Meaux, ce 13 janvier 1695.

LETTRE XCV. Il n'approuve point qu'elle donne communication de ce qui regarde le particulier de sa conscience ; l'exhorte à la reconnaissance, et lui indique les moyens de réprimer les mouvements impétueux de son imagination.

Faites , ma fille , comme vous m'écrivez , et il vous sera fait selon votre foi et votre obéissance. J'ai toujours un peu de peine à permettre que l'on communique ce qui regarde le particulier de la conscience et les états intérieurs ; ainsi je dirai à madame D*** qu'elle ne vous presse plus.

Je vous permets la neuvaine, sur le sujet et avec la personne que vous me marquez : vous pourrez faire les mêmes prières , et à peu près comme dans les autres neuvaines, en les accommodant au sujet.

Je vous plains, ma Fille, dans vos peines : elles changent ; mais vous avez le même soutien, et vous ne devez pas craindre l'une plus que l'autre. Ne vous arrêtez pas au petit relâche que vous donne le saint Epoux ; il trompe souvent les âmes qui s'y fient trop ; mais c'est pour les unir davantage à lui. Continuez le livre de Job, et songez que Dieu n'a pas toujours égard à nos infidélités , pour nous gratifier de ses dons. Recevez avec reconnais-

sance ceux qu'il voudra vous faire. L'Epouse, qui avoit laissé passer l'Epoux, ne laisse pas à la fin de le retrouver : le tout est de revenir toujours à lui avec une sainte familiarité. Quelque irrité qu'il paroisse, il fait quelquefois, s'il été permis de parler ainsi, comme un aimable sourire à une âme désolée : Venez, dit-il ¹, mon Epouse, venez des lieux affreux où vous êtes, et des retraites de bêtes sauvages.

Laissez aller cette imagination vagabonde : vous ne sauriez la retenir que par le fond, ni dissiper, qu'en vous remettant à Dieu, toutes les images qu'elle fait voltiger devant vous. Dieu est inébranlable au milieu de la cité sainte. *Deus in medio ejus, non commovebitur* ². Les flots viennent, les vents soufflent ; mais la maison demeure ferme, parce qu'elle est fondée invisiblement sur la pierre ³. Devenez un Job, dépouillé et revêtu, plein d'espérance et de désespoir, fulminant et soumis.

N'en disons pas davantage, c'est à Dieu à achever, et à imprimer dans votre cœur, par un contraste admirable, le contraire des pensées qui s'élèvent en vous contre lui. Je ferai ce que vous souhaitez pour demain. Soyez cette veuve choisie pour annoncer, avec le saint vicillard Siméon, la gloire d'Israël, ou plutôt la gloire de Jésus-Christ nouvellement né. Je le prie, ma Fille, d'être avec vous.

A Paris, ce 19 janvier 1695.

LETTRE XCVI. Sur le jeûne, et son ardeur pour les austérités.

J'ai oublié, ma Fille, de vous répondre sur le jeûne. Personne ne peut dire qu'on le rompe précisément en buvant de l'eau. Nous avons dit seulement à Meaux dans nos conférences, que comme le jeûne demande une entière mortification des sens, c'est quelque chose, non pas contre l'essence du jeûne, mais contre sa perfection, de boire de l'eau sans nécessité. Je prie notre Seigneur qu'il vous inspire la grâce de participer à sa soif, qui fut si ardemment déclarée, et si impitoyablement traitée, contentant la soif de Jésus par votre parfaite conversion.

Je n'ai rien à ajouter, ma Fille, aux avis que je vous ai donnés sur votre intérieur. Lisez par obéissance les Lamentations de Jérémie, et ensuite sa prophétie tout entière ; Dieu vous en donnera l'intelligence, par rapport à vos besoins. Ne faites point d'austérités particulières que par ordre de madame votre abbesse ou de votre confesseur : il semble qu'à force de multiplier les

¹ Cant. iv. 8. — ² Ps. xlv. 6. — ³ Matth. vii. 25.

pénitences, vous vouliez arracher à Dieu ses grâces. Faites tout avec discrétion, et mettez votre espérance en Dieu seul. Je le prie d'être avec vous.

A Paris, ce 28 février 1695.

LETTRE XCVII. Il la porte à s'unir à la profonde tristesse du Sauveur; et la presse d'achever d'éteindre en elle cette vivacité qui ne cessait de l'agiter.

Faites vos pâques, ma Fille, à votre ordinaire; ce ne seroit pas une chose assez sérieuse que de vous les remettre à cause de vos peines, puisque vous devez communier. Vous me communiquerez ce qui regarde votre intérieur, quand Dieu en donnera l'occasion.

Unissez-vous à la tristesse profonde, aux frayeurs, aux troubles divins, et à l'agonie de la très sainte âme de Jésus-Christ délaissé. Dites les psaumes *Salvum me fac*, et *Deus, Deus meus, respice in me*; c'est le **LXVIII** et le **XXI**. Je vous offrirai à Dieu pour vous plonger dans tous les états de l'abandonnement de Jésus-Christ: c'est par là qu'il a conquis ses épouses, et elles doivent porter ses états.

J'ai reçu votre billet, je n'ai rien à ajouter, sinon de vous faire entendre qu'il faut toujours me dire toutes vos vues sur votre désir de la religion, comme sur votre intérieur, sans quoi vous n'auriez aucune assurance dans ma conduite. Cela n'empêche pas que je ne m'étonne un peu de ce retour de pensées: n'écoutez pas cet esprit de changement, qui n'est qu'un amusement. Vous avez tant désiré l'état où vous êtes; s'il y manque encore quelque chose, attendez en attendant la volonté du Seigneur, et dites le psaume *Expectans expectavi*. Vous ne ferez qu'éloigner vos affaires en vous agitant: achevez d'éteindre cette vivacité, et servez-vous de cette occasion. Je vous offre à Dieu tous les jours dans le mystère de l'Epoux céleste. Je le prie d'être avec vous à jamais.

A Meaux, ce 27 mars 1695.

LETTRE XCVIII. Sur la foi, fondement de l'oraison, et ses effets dans l'âme; manière dont on doit considérer Jésus-Christ dans l'oraison, et l'erreur des faux spirituels à cet égard.

J'ai lu, ma Fille, avec attention votre grande lettre, où il y a des extraits de M. Nicole, et j'ai encore lu des passages du même auteur, après ceux que vous avez transcrits. Les dispositions que marque M. Olier, sont plus propres à votre état, que

les réflexions, quoique bonnes, de M. Nicole; ainsi vous n'avez qu'à suivre votre attrait avec confiance.

Il n'y a rien à craindre, à demeurer sans appui, perdue, et suspendue comme en l'air dans la divinité. Cet état vous procurera un invincible soutien. Mais concevez bien que la foi, qui est le principe et le fondement de l'oraison, est la même qui est définie par saint Paul, *le soutien des choses qu'il faut espérer, la conviction de ce qui ne paroît pas encore* ¹. C'est cette foi qui vous attache à la vérité de Dieu, sans le connoître : contente de sa sainte obscurité, elle ne desire aucune lumière en cette vie; sa consolation est de croire et d'attendre : ses desirs sont ardens, mais soumis; l'Epoux lui donne un soutien obscur, comme sa foi. Elle l'aime de cette main : elle baise cette main souveraine, qui la caresse et la châtie comme il lui plait; ses châtimens même sont des caresses cachées. Il a pitié de sa foiblesse, et est toujours prêt à lui pardonner ses infidélités, pourvu qu'elle ne perde point courage. Il l'entretient à son gré, lorsqu'elle se retire dans le désert pour l'amour de lui.

Quelquefois on aime sans savoir qui, ni pourquoi; parce que l'on se perd dans quelque chose aussi souverain qu'inconnu. Il faut aimer sans songer qu'on aime, souvent même sans le savoir, encore moins sans savoir pourquoi; car il n'y a point de raisons particulières de l'amour. C'est ce que dit la sainte Epouse : il est tout aimable, tout désirable; *totus desiderabilis* ², ou selon l'original, tout amour. Voilà ce que j'appelle la foi nue, qui n'a besoin ni de goût, ni de sentiment, ni de lumière distincte, ni de soutien aperçu; mais qui, contente de sa sèche obscurité et de sa simplicité, y demeurerait l'éternité tout entière, si Dieu le vouloit : mais comme elle sait qu'il ne le veut pas, elle s'élance sans cesse vers l'état où cet obscur et inconnu se changera en pure lumière et en claire vue, pour nous abîmer par là éternellement dans l'amour parfait et consommé.

La méditation de Jésus-Christ en qualité d'homme n'oblige pas toujours à le regarder selon son humanité. La contemplation de la divinité n'est pas une oraison abstraite, mais épurée; c'est la première vérité; et la vue de Jésus-Christ, bien loin de nous en détourner, nous y mène au contraire. Car Jésus-Christ, en tant qu'homme, a été en tout et partout guidé par le Verbe, animé du Verbe : il n'a pas fait une action, il n'a pas eu une pensée ou un sentiment, il n'a pas prononcé une parole, ni poussé un soupir, il n'a pas fait un clin d'œil qui n'ait été plein

¹ Hebr. xi. 1. — ² Cant. v. 16.

de cette sagesse incréée que le Père engendre dans son sein. Ainsi, pour concilier toutes choses, il ne faut pas séparer la nature humaine de la divine, qui par un effet de sa bonté infinie s'est unie si étroitement à l'homme. Jésus-Christ retourne à Dieu d'où il est sorti : quand nous y sommes retournés avec lui, on peut s'y tenir avec un secret retour sur Jésus-Christ, qu'on ne perd guère de vue quand on aime Dieu. Après tout, c'est l'attrait qu'il faut suivre dans les objets où tout est bon ; et il n'y a qu'à marcher avec une entière liberté.

Ce sont de faux spirituels qui blâment le saint attachement qu'on a à Jésus-Christ, à son Ecriture, à ses mystères et aux attributs de Dieu. Il est vrai que Dieu est quelque chose de si caché, qu'on peut s'unir à lui quand il y appelle, avec une certaine transcendance au dessus des vues particulières. La marque qu'il y appelle, c'est quand on commence à le pratiquer : en cela on ne quitte point les attributs de Dieu, mais on entre dans l'obscurité, c'est à dire, en d'autres paroles, dans la profondeur et dans l'incompréhensibilité de l'Etre divin : c'est là sans doute un attribut divin, et l'un des plus augustes. On ne sort donc jamais tellement des attributs de Dieu, qu'on n'y rentre d'un autre côté, et peut-être plus profondément. Quelquefois Dieu semble nous échapper, quand il se communique plus obscurément, et que par là il nous fait entrer dans son incompréhensible profondeur : alors, comme toute la vue semble être réduite à bien voir qu'on ne voit rien, parce qu'on ne voit rien qui soit digne de Dieu, cela paroît un songe à l'homme animal ; mais cependant l'homme spirituel s'en nourrit.

Il n'y a jamais qu'un bon attrait pour chaque âme, qui est de suivre celui que Dieu donne, prête à perdre ou à recevoir ce qui n'est pas essentiel à la perfection. Les voies de Dieu sont infinies, et toutes bonnes en elles-mêmes, peut-être même par leur accompagnement en état d'être égalées.

Il y a beaucoup d'équivoque dans ce mot, *sensible* ; car le sensible peut diminuer jusqu'à l'infini, aussi bien que les sécheresses : il y en a de plus profondes les unes que les autres : elles n'éteignent pas les actes d'amour ; mais elles les concentrent souvent. Je crois que M. Olier, comme les autres bons spirituels, ne craint qu'un certain sensible superficiel et grossier : à prendre leurs termes précis, il seroit souvent difficile de les accorder avec eux-mêmes. La grande règle est de prendre ce que Dieu donne. Il est bien certain qu'on ne peut être uni à Dieu que par ses dons, qui ne sont pas lui-même ; et les anciens comme les modernes veulent qu'on craigne de s'attacher à ses

dons pour se les approprier, et c'est ce que veut saint Paul, et après lui saint Augustin, par ces mots : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu* ¹? et encore : *Afin que celui qui se glorifie dans le Seigneur* ². Sur ce pied l'on se peut détacher jusqu'à l'infini des dons de Dieu ; et c'est là le cas de s'unir à Dieu immédiatement, au sens des mystiques, c'est à dire de s'y unir par ses dons au dessus de tous les dons.

Où le péché a abondé, la grâce a surabondé ³. C'est honorer cette vérité que de recevoir les dons de Dieu, quelque grands qu'ils soient, et malgré tous ses péchés de tendre de tout son cœur à lui être uni, sans donner aucun borne à son amour.

Au reste, ces deux Messieurs ne sont peut-être pas si opposés qu'il paroît par le son de leurs paroles : mais ce n'est pas ce qui doit vous inquiéter. Contentez-vous de savoir que vous marchez sûrement en foi et en abandon dans l'obéissance. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 29 mars 1695.

LETTRE XCIX. Sur l'inutilité de ses vœux pour sortir de ses peines ; les causes du détachement des créatures, et la manière de pousser l'amour à bout.

Vous avez fort bien fait, ma Fille, de m'écrire. Je n'écris qu'à vous seule aujourd'hui ; je vous renvoie votre écrit. Vos peines me percent le cœur ; mais elles ne me surprennent pas : vous les avez vous-même demandées, et Dieu vous a trompée pour pousser à bout votre foi. Heureuse tromperie, qui vous mènera à la fin au comble de vos desirs ! Toutes vos vœux pour sortir de la maison que vous habitez sont sans fondement : vous êtes comme Jonas, qui crut éviter Dieu qui le poursuivoit, en s'enfuyant loin de la terre d'Israël, où il avoit fixé son domicile, et en allant aux extrémités du monde. Mais Dieu vous suivra partout comme ce prophète : il faudra être jetée dans la mer, et non seulement dans la mer, mais dans le ventre de la baleine, et poussée à bout, dire là avec le prophète ⁴ : *Je reverrai encore votre saint temple, ô mon Dieu*. Lisez cette prophétie, et vous verrez que Dieu sait suivre ceux qui le fuient, aussi bien que fuir ceux qui le cherchent.

Faites vos pâques à votre ordinaire ; confessez-vous, et communiez sans hésiter : c'est pousser l'amour à bout, que de vaincre toutes vos peines pour vous unir au cher Epoux. Je prends sur moi tout le péché que vous pourriez faire en

¹ I. Cor. IV. 7. — ² Ibid. I. 31. — ³ Rom. V. 20. — ⁴ Jon. II. 5.

m'obéissant. Je réponds pour vous corps pour corps et âme pour âme : gardez les dehors ; Dieu aura soin du dedans : croyez et obéissez.

Le détachement des créatures peut arriver ou par union avec Dieu, ou par chagrin et mélancolie. Le premier n'empêche pas la charité, et il en faut garder toutes les marques extérieures ; parce que Dieu aura soin du reste. Votre écrit vous oblige à demeurer en attente de ce que Dieu voudra faire en vous. Celui pour.... a eu son effet en le lisant, et ne vous oblige à rien davantage.

Je viens de vous dire ce que c'est que de pousser l'amour à bout : s'il vous pousse à bout de son côté, il faut lui rendre le change, et ne garder plus aucune mesure de prudence humaine. Communiez malgré toutes vos dispositions : c'est le cas de vous attacher à la bonté de Dieu en elle-même, indépendamment de toutes vos dispositions. Allez comme un autre Jonas, dussiez-vous être jetée dans le double abîme de ce saint prophète. Elevez-vous par la foi au dessus de toutes vos dispositions bonnes ou mauvaises, et de la bonne ou mauvaise estime qui naîtra en vous de vous-même. Dites à Dieu qu'il est bon, et que c'est à lui, comme bon, que vous voulez vous attacher. Dites les psaumes cxvii et cxxxv, et répétez du fond le plus intime et le plus caché : *Quoniam bonus* : Vous êtes bon, Seigneur. Vous avez raison de vous en prendre à Dieu des mauvaises dispositions que vous croyez remarquer dans la créature, par rapport à votre engagement. Car c'est Dieu ou qui le fait ou qui le permet. Ainsi votre amour outré s'en prend à lui : mais il faut, ma Fille, que tout se termine en amour et en confiance ; les plaintes des amants ne doivent être ni outrées ni désespérées.

Ne cessez d'aspirer aux plus grandes grâces, malgré vos infidélités : car Jonas n'a pas perdu le don singulier de la prophétie, en fuyant Dieu.

On ne peut assez parler de l'Époux céleste ; mais ce n'est pas toujours sous le nom d'époux, et ce n'est pas par dessein que j'omets ce nom si doux à un cœur qui aime.

Ce n'a été que la crainte de vous engager dans des scrupules, qui m'a porté à vous refuser de faire le vœu de la règle : faites-le maintenant par obéissance au commandement que je vous en fais ; cela vous suffit. Je ne prétends au reste vous obliger, ma Fille, qu'autant que votre santé n'en souffrira pas ; je vous défends d'en abandonner le soin. Vous êtes à Dieu, et non pas

à vous : une épouse se doit garder autant que le veut l'époux à qui elle s'est donnée.

Soyez fidèle à me déclarer vos peines : ne quittez jamais l'oraison ni la communion, quoi qu'il en arrive ; à quelque prix que ce soit, il faut jouir de l'Epoux. Il ne se fâchera contre vous que dans le cas de l'abandon, où vous l'outrageriez plus que par quelque autre chose que ce puisse être : je vous le dis, et il est ainsi. Croyez qu'il vous veut à lui : priez-le de faire en vous tout ce qui sera nécessaire pour vous unir à lui.

Ne consentez jamais, ma Fille, à sa rigoureuse justice : aimez-la néanmoins, adorez-la ; ce qu'on ne peut faire sans amour : mais priez Dieu de la détourner de dessus vous par sa miséricorde : il vous veut, j'en suis assuré. Ne faites rien pour vous éloigner de lui : laissez-le agir dans le fond obscur et profond de votre cœur, d'où il lui faut crier : *De profundis clamavi*. Notre Seigneur soit avec vous. Je suis en lui votre bon Père.

A Meaux, ce 11 avril 1695.

LETTRE C. Sur les distractions involontaires dans la prière ; les doutes sur la foi ; la principale disposition pour aller à Dieu, et les erreurs des quietistes.

Ne vous inquiétez pas, ma Fille, de vos foiblesses ; c'est le fond de la créature. Le chagrin et l'anxiété sont autant ennemis de l'humilité que de la paix et du courage. Le remède contre la tentation, quelle qu'elle soit, c'est de ne désespérer jamais de la divine bonté, qui certainement ne permettra pas que nous soyons tentés au dessus de nos forces.

Les distractions involontaires, dans le Bréviaire et la prière, n'en empêchent pas absolument l'intégrité, ni même, en un certain sens, la perfection. Continuez vos prières pour votre engagement, avec soumission.

Vos peines sur la foi se doivent résoudre par une humble récitation du Symbole des apôtres, sans raisonnement, avec une simple et parfaite soumission, en remarquant seulement que comme on dit : Je crois au Père, on dit aussi : Je crois au Fils, je crois au Saint-Esprit.

On croit en Jésus-Christ comme au Fils unique de Dieu, comme à celui qui est fils par nature, et non par adoption, comme tous les autres ; comme à celui qui, par la même nature, a toute l'essence de son Père, qui par conséquent est son égal en tout, et un avec lui ; puisqu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu.

On croit au Saint-Esprit, comme on croit au Père et au Fils; Dieu, comme le Père et le Fils, comme à celui qui est l'Esprit sanctificateur, vivificateur, docteur, conducteur, illuminateur, âme de l'Eglise : ce qui paroît par les articles qu'on attache à la confession du Saint-Esprit, et qui emportent une reconnoissance qu'il est nommé saint, non pas comme recevant d'ailleurs la sainteté, mais comme l'ayant par essence, et la communiquant aux créatures; ce qui ne convient qu'à Dieu.

A cela il faut ajouter le souvenir du baptême, et l'ancienne manière de le célébrer, lorsque, après avoir dit: Je crois au Père, on disoit: Je vous baptise au nom du Père, et ainsi du Fils et du Saint-Esprit: ce qui dénotoit que l'homme nouveau étoit consacré distinctement au Père, au Fils et au Saint-Esprit; et que comme ces trois immersions ne faisoient qu'un seul baptême, les trois personnes ne faisoient aussi qu'un seul Dieu.

Quand il faudra partir de ce monde, allez, ma Fille, avec ce bouclier, et vous dissiperez l'ennemi avec toute sa malice, et tous les anges apostats trembleront devant l'étendard de la foi. Vous avez aussi dans le Symbole ce que l'homme doit connoître de Dieu; puisque en voilà le fond et le principe. Si vos difficultés ont quelque chose de particulier, vous pouvez me les communiquer; et selon leur importance, j'y répondrai, non pas pour vous qui n'avez à y opposer que la foi, mais pour ceux qui pourroient être agités de semblables tentations.

Souvenez-vous que la principale disposition pour aller à Dieu, est comprise dans le cinquième verset du chapitre dernier du Cantique des cantiques, et que vous abonderez dans les délices de la confiance et de l'amour, si vous vous élevez du désert, appuyée sur le bien aimé, sur sa bonté, sur ses mérites infinis, sur sa croix, sur son sang adorable, sur son sacrifice, sur sa mort, sur sa sépulture, sur sa résurrection, sur son ascension, et sur sa perpétuelle intercession auprès de son Père.

Vous trouverez dans la première partie de mon sixième avertissement contre le ministre Jurieu, depuis la page 500 ou environ ¹, la résolution de la plus grande partie de vos autres doutes sur la Trinité. Quand j'aurai bien connu ce que Dieu veut de vous et de moi, je ne plaindrai pas mes peines pour vous satisfaire. Je vous déciderai, en attendant, que c'est une vraie erreur dans les quiétistes, de croire qu'il y ait plus de perfection dans la contemplation de l'essence de Dieu, que dans

¹ Voyez ci dessus, tom. XIV, pag. 480 et suiv.

celle des attributs ou des personnes divines, ou que l'humanité de Jésus-Christ soit un obstacle à la pure contemplation. Vous ne le croyez pas, quoi que vous disiez ; et votre fond bien assurément porte autre chose que vous démêlerez quand Dieu le voudra.

Je loue vos attraits pour la solitude, qui sont précieux : mais ne changez rien à l'extérieur de votre conduite. Vous pouvez communiquer cette lettre à vos deux amies : ne faites qu'un cœur et qu'une âme vous trois, sans exclure vos autres Sœurs de la parfaite unité. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Paris, ce 28 avril 1695.

LETTRE CI. Sur l'avidité d'un cœur affamé de Dieu ; et sur certaines apparitions ; sous quel rapport le Fils de Dieu est spécialement notre Epoux.

Vous vous trompez, ma Fille, de croire qu'à force de vous dire de nouvelles choses des grandeurs de Dieu, j'assouvirai votre cœur affamé. Quand je serois tout changé en voix, et que je pourrois dire avec saint Jean ¹, *Je suis la voix*, ce ne seroit rien : pour parler de Dieu à un cœur avide, d'une manière qui le rassasie, il faut être celui qui seul peut dire : Je suis le Verbe, je suis la parole qui est Dieu.

Je ne crois point à ces apparitions : je les laisse pour ce qu'elles sont sans m'y arrêter ; et l'Evangile me suffit, ma Fille, pour vous dire : Ayez la lampe à la main, en attendant à chaque moment que l'Epoux arrive.

Le Fils de Dieu est spécialement notre Epoux, à cause du rapport particulier qu'il a avec nous par son humanité ; car elle lui est propre à lui seul par l'union personnelle, et non au Père et au Saint-Esprit. Ainsi l'amour spécial que vous ressentez pour Jésus-Christ comme Epoux, marque en votre fonds un pieux attachement à Jésus-Christ comme Dieu et homme tout ensemble.

Vous n'êtes point hérétique, vous êtes soumise ; et vous n'avez point à vous confesser de toutes vos peines, ou, si vous voulez, de tous vos doutes ; car ce sont des doutes qui passent dans l'esprit malgré qu'on en ait ; et ces doutes ne seront jamais tout à fait ôtés que par la claire vision de Dieu.

Je vous envoie mon ordonnance ² : je sais qu'il n'y a rien contre vous ; je vous défends de le croire, ni que vous soyez

¹ Joan. 1. 23. — ² Sur les Etats d'Oraison. Elle se trouve aux pag.^{es} 331 et suiv. tom. VII.

dans aucune erreur. Je réponds à Dieu de votre foi ; je vous offrirai à lui le jour de votre baptême : renouvelez-en la foi et les vœux malgré vos peines. Approchez-vous de la piscine sacrée qui lave toutes nos souillures : entrez avec les vôtres, et recevez l'Esprit qui est saint, non d'une sainteté empruntée, mais d'une sainteté essentiel, substantielle et personnelle tout à la fois.

Vous avez tort de me croire changé à votre égard : je n'ai ni rien fait ni rien dit qui ralentisse la charité que je vous dois. Ne vous arrêtez pas aux sentiments du P^{***}. Vous avez bien fait d'aller où vous êtes : tenez-vous-en à ce que je vous dis. Je prie le céleste Epoux de se presser de changer votre eau en vin, et de répandre la joie sur votre festin nuptial. Je vous bénis en son nom.

A Paris, ce 6 mai 1695.

LETTRE CII. Sur les lettres de M. de Saint-Cyran, les Vies des Pères du désert, la correspondance et l'union avec Jésus-Christ ; le danger des oraisons extraordinaires ; la défiance des grâces de Dieu, la doctrine de saint François de Sales ; le desir de voir Dieu, et les caractères de l'amour-propre.

J'oublierois toujours, ma Fille, à vous répondre sur les lettres de M. de Saint-Cyran *, si je ne commençois par là. Elles sont d'une spiritualité sèche et alambiquée ; je n'en attends aucun profit pour la personne que vous savez : je ne les défends pas ; mais je ne les ai jamais conseillées ni permises.

Pour les Vies des Pères du désert, c'est un livre également saint et délicieux ; je vous exhorte à les lire, et même l'Histoire ecclésiastique.

Je suis assuré que vous ne donnez aucune exclusion à Jésus-Christ homme dans la contemplation. Cette correspondance particulière avec la seconde personne la suppose incarnée et proche de vous. Vos retraites dans l'octave du saint sacrement sont du même esprit. Qui aime Jésus-Christ dans l'eucharistie, reconnoît son corps comme le moyen pour parvenir à son esprit. C'est dans la sainte eucharistie qu'on jouit virginalement du corps de l'Epoux, et qu'il s'approprie le nôtre. Au reste, quoique cette union avec Jésus-Christ soit de tout état, j'ai assez dit dans mon ordonnance qu'elle peut n'être pas de tous moments ; cela concilie tout. Cette même explication concilie les temps où l'on demande, avec ceux où, dans un rassasiement intérieur, on

* Ces lettres furent publiées après la mort de cet abbé, par Arnaud d'Andilly, son ami.

oublie tous ses besoins. Remarquez partout dans ces articles, jusque au VIII^e, ces mots : en tout état, quoique non pas à tous moments. La même chose est dans le XV^e et le XXI^e *.

Il ne faut jamais demander comment il faut faire les actes dont vous parlez ** ; qui les veut faire les fait. La manière de les faire est suffisamment exprimée dans les articles XII et XIII.

Vous répondez vous-même aux peines que vous a fait l'article XIV. Qu'on me dise si la sainte Epouse a jamais été indifférente à être ou à n'être pas avec son cher Epoux. Tous ceux qui parlent de cette indifférence sont des raffineurs qui n'entendent pas la force des termes dont ils se servent.

Je vous ai répondu, lettre xcvi, sur l'article xxiv, qui regarde la contemplation : je ne blâme que l'exclusion, qu'assurément vous ne faites pas ; j'en suis certain. Je ne dis pas que les grandes oraisons soient toujours dangereuses, quoiqu'elles le soient d'une certaine façon : je dis que les oraisons passives et extraordinaires le sont plus qu'on ne pense. Vous êtes en sûreté ; puisque, quand vous seriez dans ces sortes d'oraisons, vous êtes dans le cas marqué dans l'article xxviii. Le xxix^e ne vous regarde en aucune façon ; et, à la réserve de la sainte Vierge, je ne voudrais pas décider qu'il y ait jamais eu des âmes dans un tel état pendant cette vie ***, ni assurer même que la sainte Vierge y ait été perpétuellement. Je ne dis pas qu'il soit dangereux d'être dans ces états, s'il y en a de tels ; mais je dis que, supposer qu'on y soit, et conduire les âmes sur ce pied, c'est une conduite sujette à l'illusion. Au reste, si Dieu y mettoit des âmes, il sauroit bien les pourvoir de conducteurs propres et les mettre hors de danger.

C'est une espèce de folie de souhaiter d'aller en enfer, à condition d'y trouver l'amour de Dieu. Il vaut bien mieux chercher ce saint amour où Dieu l'a mis. Ce seroit une autre espèce de folie de demander à Dieu qu'il se venge ; il est bien plus naturel de lui demander qu'il pardonne. La crainte d'abuser de sa bonté ne doit jamais empêcher de la désirer, ni de lui demander ses grâces. Il est bon ordinairement de se conformer à ce que Dieu a révélé, et non pas de se perdre dans ces suppositions qu'on

* Voyez les xxiv Articles d'Issy, tom. xvii, p. 337 et suiv.

** Les actes de foi, d'espérance et de charité.

*** Il s'agit d'un état dans lequel on seroit à chaque instant mu extraordinairement de Dieu, et d'une manière toute particulière pour former les différents actes du christianisme, et pratiquer les œuvres essentielles à la piété.

sait bien qui ne seront pas et qui ne peuvent être. Quand quelques saints les ont faites, il faut regarder ces mouvements comme de pieuses extravagances d'un amour que sa violence rend insensé : mais du reste il est dangereux de s'y laisser emporter, sans les précautions marquées dans l'article **XXXIII**.

Je vous ai répondu sur ce silence dont vous me parlez, et vous n'avez, ma Fille, qu'à vous y laisser enfoncer. Si la crainte de son indignité rendoit les grâces suspectes, jamais il n'en faudroit recevoir aucune : il faut s'appuyer en vérité sur la seule bonté de Dieu, et non sur ce qu'on est ou qu'on n'est pas.

Vous me ferez plaisir de m'envoyer ce livre sur les trois états ; peut-être seroit-il trop long à copier : il n'y a rien de suspect dans ces états. Je me servirai des livres que le père B*** m'a rendus de votre part : je les connois bien ; ils ne sont point à brûler. Je respecte toute la doctrine de saint François de Sales. et toute la conduite de ce saint évêque sur les âmes qu'il a dirigées, et Dieu par lui : mais ce saint est très éloigné des nouveaux mystiques, quoiqu'ils abusent de son nom.

Non, ma Fille, assurément ce n'est pas un acte d'amour-propre, que de desirer de voir Dieu : si vous y prenez bien garde, vous trouverez la proposition qui dit que c'en est un, suffisamment condamnée dans mon ordonnance, quoique non en termes formels ; car elle est si absurde, qu'elle ne mérite pas même d'attention, loin d'avoir besoin de condamnation expresse. Mais quand je dis que l'acte de vouloir son salut, et les autres de cette nature, ne dérogent pas à la perfection chrétienne, je dis suffisamment qu'ils ne sont point des actes d'amour-propre ; puisque bien certainement l'amour-propre y déroge. L'amour-propre est celui qui desire le propre bien au préjudice du bien commun et universel : mais Dieu n'est pas notre propre bien, mais le bien commun que nous desirons aux autres comme à nous. Au reste, qui desire Dieu véritablement, l'aime plus que soi-même, se réjouit du bonheur et de la gloire de Dieu plus que de la sienne, et veut plus son être que le sien : autrement il se feroit soi-même sa dernière fin. Le vrai et pur amour est celui dont vous m'avez parlé, qui se réjouit de la gloire de Jésus-Christ et de celle de Dieu pour elle-même.

Faites votre retraite dans l'octave du saint sacrement : vous avez le chapitre vi de saint Jean, les évangiles de l'Institution, et le chapitre xi de la première Epître aux Corinthiens, le chapitre x de la même Epître, avec le commencement de la première Epître de saint Jean : pour psaumes, ceux de matines de

la Fête-Dieu, avec les psaumes **xxi**, **lxviii** et **cviii**, en mémoire de la Passion, et en réparation des communions indignes et sacrilèges.

Je ne vous permets rien davantage quant à présent : contentez-vous, ma Fille, d'avoir demandé, et remettez l'exécution au temps, aux occasions, aux mouvements et au loisir que Dieu me donnera : je vous déclare au reste que ce n'est qu'à contre cœur que je condescends à cette pensée des C..... C'est un saint monastère ; mais peut-être trop à la mode pour vous : on ne sait à qui entendre dans ce pays là ; et je crois sans hésiter que vous ferez une chose beaucoup plus agréable à Dieu de vous tenir où vous êtes, jusqu'à ce qu'il vous fasse connoître plus clairement sa volonté sur votre desir de la religion. Les vocations où l'on force en quelque manière un supérieur par l'impétueuse violence de ses desirs, ne sont pas toujours mauvaises ; mais à moi elles me sont suspectes. Je vous conseille, ma Fille, sans vous rien prescrire, de laisser tout cela, et de vous abandonner à Dieu. Je le prie d'être avec vous, et je vous bénis en son nom.

A Germigny, ce 14 mai 1695.

LETTRE CIII. Il lui marque les raisons qui empêchent de connoître ce qu'on fait dans la prière ; lui recommande de séparer dans sa confession ses doutes des péchés, et l'exhorte à espérer uniquement en Dieu.

Faites votre retraite, ma Fille, sans hésiter, durant cette octave, et communiez tous les jours. Dieu sera avec vous, et le céleste Epoux vous conduira dans le banquet céleste : c'est lui seul qui peut assouvir cette faim spirituelle qui vous presse. Dévorez-le, engloutissez-le, incorporez-vous à lui, et lui à vous : ne songez pas tant à détruire qu'à édifier ; il faut que le bâtiment consume les ruines en s'élevant dessus.

Je vous renverrai vos papiers quand ils seront transcrits. Je verrai le livre que vous m'avez envoyé : vous pouvez, quand vous voudrez, m'envoyer les lettres ; j'expédie fort vite ces lectures. J'ai vu depuis peu la Vie de la mère Marie de l'Incarnation *, avec les additions de son fils **, dont vous m'avez envoyé les extraits. Tout y est admirable, et je vous renverrai bientôt ces extraits pour vous en servir.

J'approuve les sujets que vous me proposez dans la prière. Trois raisons font, comme dit saint Antoine ***, qu'on ne connoît

* Religieuse ursuline dans l'Amérique.

** Dom Claude Martin, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui avoit composé et publié la vie de sa sainte mère.

*** Cass. Collat. ix. de Orat. et Inst. de Bossuet, sur les Etats d'Orais.

pas ce qu'on fait dans la prière : l'une est le transport ; l'autre, la simplicité ; la troisième, la direction des mouvements du cœur toujours en action, sans beaucoup réfléchir sur soi : cela ne doit pas cependant s'entendre universellement. Quelquefois on connoît son cœur, quelquefois on ne le connoît pas. Quand Anne, mère de Samuel, prioit par le seul mouvement de ses lèvres¹, elle ne songeoit apparemment guère au particulier de ses sentiments : mais elle sentoit en général ce qu'elle desiroit de Dieu. Quelquefois on est absorbé de manière qu'on s'oublie soi-même ; et c'est l'état dont parloit saint Antoine. J'expliquerai quelque jour cela plus amplement ; j'en ai dit un mot dans l'ordonnance, lorsque j'y ai parlé, en deux ou trois endroits, des actes non aperçus.

Je ne sais quand j'irai à Jouarre ; vous en serez avertie, et je vous donnerai le temps qui vous sera nécessaire. Séparez vos doutes de votre confession, autant qu'il sera possible ; car des doutes ne sont pas des péchés : que si pour votre repos, vous croyez les devoir ranger avec vos péchés, je vous en laisse la liberté : mais il seroit plus net de mettre les uns et les autres sur deux papiers différents, afin que l'on confonde moins les réponses.

J'ai déjà parlé de vous à madame *** ; j'aurai encore occasion d'en parler. S'il y a quelque chose de considérable dans cet entretien, vous en serez avertie ; mais je ne le prévois pas. Ne vous appuyez point sur cela ; il vaut bien mieux être sans soutien, que d'en avoir du côté de la créature. Le soutien de la créature est le soutien d'un roseau, qui non seulement fait tomber, mais qui perce la main, comme dit le prophète². Exposez à Dieu vos besoins et vos impuissances : dites-lui, en un mot, qu'il soutienne votre espérance, qu'il vous défende de tout ce qui pourroit ou la détruire ou l'affoiblir. Vous savez qu'il n'y a pas moins d'obligation d'espérer que de croire ; que l'espérance est commandée comme la foi, et qu'il faut que ceux qui espèrent soient dans la joie. C'est un effet des biens qu'ils ont reçus de Dieu, et qu'ils en attendent ; et l'on peut dire que quand l'espérance est vive et animée, il n'y a rien de dur et d'amer pour ceux qui sont à Dieu et qui le servent. Je le prie, ma Fille, d'être avec vous.

A Meaux, ce 1^{er} juin 1695.

¹ I. Reg. 1. 13. — ² Is. xxxvi. 6.

LETTRE CIV. Il lui ordonne la communion journalière, l'excite à la confiance, et l'exhorte à user d'une sainte liberté avec le céleste Epoux.

A mon tour, je me plains, ma Fille, du peu d'attention avec laquelle vous lisez mes lettres, vous ayant répondu précisément que vous pouviez faire ce dont vous étiez en doute. J'ai écrit un peu obscurément; mais assez clair pour être entendu de vous. Quand vous parlez de mérite et de naissance, vous ne me connoissez point du tout. Je n'approuve point votre silence, et je veux que vous continuiez à m'exposer tout.

Vous ne devez point attendre le calme pour faire votre retraite; Dieu agit dans le trouble quand il lui plaît. La communion journalière doit être votre soutien; dévorez, absorbez, engloutissez, soulez-vous de ce pain divin. Que puis-je vous dire autre chose pour assouvir cette faim pressante? Gardez-vous bien de perdre de vue la miséricorde de Dieu: il vous regarde en secret et d'un fond obscur et impénétrable. Assurez-vous que la confiance reviendra, ou plutôt qu'elle ne s'en est point allée.

Je suis bien aise que vous commenciez demain votre retraite: ne manquez pas de communier tous les jours: osez tout avec le céleste Epoux; vos libertés lui plaisent. Les versets du sacré Cantique dont je vous ai parlé, vous invitent à la solitude et à de saintes libertés avec Jésus-Christ comme avec un frère: c'est ce qu'il est par son humanité, et ce qu'il se montre dans l'Eucharistie. Vous n'avez que faire de le mener dans la maison de l'Eglise votre mère; il y est, il vous y attend. Saisissez-vous de lui dans votre retraite, et écoutez-le; car il vous enseignera ce que personne n'apprend que de lui. Reposez-vous doucement sur son sein, comme un autre saint Jean, et montez avec lui sur ce doux appui; qu'il soit comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras, sur le fond, sur les puissances et sur les exercices de votre âme.

Je vous permets les plus violents transports de l'amour,issent-ils vous mener à la mort; et toutes les fureurs de la jalousie, vous dussent-elles être une espèce d'enfer. Enviez saintement et humblement toutes les familiarités de l'Epoux aux âmes à qui il se donne, non pas pour les en priver, mais pour y participer avec elles. Donnez toute votre substance pour acquérir son amour, et qu'il soit toute votre substance. Ecoutez-le, lorsqu'il traitera du sacré mariage avec vous. Soyez-lui une porte par où il entre, et une muraille pour le renfermer. Il est la vigne; soyez la branche, et dites-lui: *Sans vous, je ne puis*

rien¹ : ces dernières paroles sont inénarrables. Que ce saint Epoux soit toujours avec vous, ma Fille; je vous bénis en son saint nom.

A Meaux, ce 4 juin 1695.

LETTRE CV. Sur ce qu'elle doit faire pour disposer les esprits à l'entière séquestration des créatures où Dieu l'appeloit.

Je vous renvoie, ma Fille, les gémissements de votre retraite. Ce n'est pas à vous à concilier tout ce qui se passe dans votre cœur; mais seulement à recevoir tout ce que le chaste Epoux vous donnera : quelque découragement que vous sentiez, agissez toujours de même sans hésiter, dans l'oraison et dans la réception des sacrements.

Je trouve à propos que vous commenciez à insinuer doucement et sans affectation à vos amies, qu'un je ne sais quoi vous attire à une entière séquestration des créatures, et à tenir tout prêt de plus en plus le compte que vous avez à rendre à Dieu. Gardez cependant les bienséances, et n'affectez rien d'extraordinaire; Dieu conduira lui-même toutes choses, où il voudra; avec le secours de sa grâce, je seconderai de mon mieux ses divines opérations.

N'hésitez point à continuer le Cantique des cantiques, malgré vos peines, qu'il allégera plutôt que de les augmenter. Plus vous vous abandonnerez au saint Cantique, plus le saint Epoux vous soutiendra. Le commentaire dont vous me parlez est du père général des Chartreux; vous le pouvez lire. Je pars samedi pour la Trappe; je ne vous y oublierai pas. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 17 juin 1695.

LETTRE CVI. Il répond à plusieurs questions sur la charité envers le prochain, la pratique de l'humilité, les peines de l'imagination et les distractions, la dévotion envers le saint sacrement, les dispositions pour la communion, etc.

Je commence par répondre à vos doutes, ne sachant jusque où je pourrai aller. Mes réponses seront précises, s'il plaît à Dieu; et c'est plutôt une décision qu'un discours, qui vous est nécessaire.

PREMIÈRE DEMANDE. Comment on doit être à l'égard du pro-

¹ Joan. xv. 5.

chain, soit dans ce qui peut mal édifier, soit dans les peines qu'il nous cause.

RÉPONSE. Le trop de raisonnement peut être ou volontaire ou involontaire; et c'est ce dernier qui vous arrive le plus souvent, par la nature de votre esprit et de votre tempérament : il le faut laisser écouler comme l'eau. Le moins que l'on peut parler des autres, c'est le mieux : mais comme il n'est pas possible que les hommes ne parlent des hommes, le milieu est difficile à garder. La charité dans le cœur règlera l'extérieur. Ces peines contre le prochain ne sont pas de votre fonds, je vous en assure : tâchez pourtant, ma Fille, de les calmer; parce qu'enfin elles y pourroient pénétrer. Le moyen de se procurer ce calme, c'est d'entrer dans le sacré cœur de Jésus-Christ, et de s'unir à l'amour qu'il a pour tous les membres de son corps. Celles de vos Sœurs, contre lesquelles vous ressentez quelque sorte de peine, s'y trouveront avec tous les autres membres : ainsi vous les tiendrez toutes dans votre charité; ce qui, dans les occasions particulières, vous fera bien agir avec elles.

SECONDE DEMANDE. Si je puis désirer que vous me continuiez toujours vos soins pour ma conduite, et si j'ai lieu de craindre l'attachement.

RÉPONSE. Vous ne sauriez trop désirer les soins d'un pasteur; mais le pasteur doit déterminer par la prudence, les soins qu'il convient de donner aux particuliers, et tout mesurer aux autres occupations égales de sa charge. Toutes affaires non nécessaires doivent céder au soin des âmes : mais quand les affaires de Dieu retardent les affaires de Dieu, il faut croire qu'il y pourvoit par d'autres voies : ainsi on doit demeurer de part et d'autre dans le calme. Au reste, c'est toujours bien fait de demander : mais un homme, et surtout un homme de ma médiocrité, ne pourroit suffire à tout, ni jamais se contenter soi-même, s'il ne se faisoit une règle de ne se point accabler, non par crainte d'être accablé, mais parce que cet accablement jette dans la précipitation; ce qui seroit très dangereux pour les âmes. Quand Dieu permet qu'une âme ressente certaines peines avec lui, elle éprouve aussi ordinairement de semblables peines contre ceux qu'il lui donne pour la conduire; et en cela, comme en tout le reste, ils représentent Dieu à cette âme.

Quant aux attaches trop grandes pour un directeur, il en faut user de même que dans les autres peines, c'est à dire les laisser tomber et se retirer dans son fond. C'est la crasse et la rouille de cette vie, qui se trouve toujours sur les visages et sur les vais-

seaux les plus nets ; de sorte qu'il faut tous les jours se purifier, et souffrir que Dieu nous remette dans le feu. C'est là tout le remède qu'on peut donner à ce mal : tout autre l'aigrit plutôt que de l'adoucir.

Trop parler de soi et de son intérieur, c'est toujours recommencer la même chose : mais ce n'est point trop parler que de représenter ce qui survient et même ce qu'on a déjà dit, quand il arrive de nouvelles peines. C'est autre chose de parler de ses peines par pure décharge, et autre chose d'en parler par le besoin d'instruction et d'avis. J'en ferai moi-même le discernement, et je garderai le silence quand il n'y aura point de nécessité que je parle : mais c'est à vous de tout dire, retenez bien cette règle. On peut trop chercher la consolation, mais jamais trop l'instruction, quand on a un grave sujet de craindre qu'on n'offense Dieu.

TROISIÈME DEMANDE. Si l'on doit par humilité dire des choses qui humilient ou qui peuvent humilier, et si la sensibilité peut en empêcher le mérite.

RÉPONSE. Pour profiter des humiliations, Dieu ne demande pas que l'on ôte la sensibilité ; c'est même tout le contraire, puisque sans cela elles ne seroient pas humiliations : ce qu'il en faut ôter, c'est l'air plaintif, et l'esprit de contrariété et de résistance. Il faut pourtant quelquefois se soutenir pour l'amour des autres, qui nous fouleroient aux pieds, si l'on ne se tenoit dans quelque consistance. A l'égard des besoins, quand cela va jusqu'à un certain excès manifeste, il faut les découvrir, et avertir doucement qu'on ne le fait qu'à l'extrémité ; en sorte néanmoins qu'on fasse entendre qu'on en passe beaucoup sous silence.

Il y a autant de vanité dans l'affectation de parler de ce qui nous humilie, que dans celle de parler de ce qui nous relève devant les hommes. La règle sûre est de ne point parler de soi, qu'il n'y ait quelque raison de le faire : car il ne faut pas non plus affecter de ne rien dire de soi ; mais en parler naturellement dans l'occasion. On doit désirer d'édifier, et cela emporte quelque estime de soi-même ; mais tout cela sans affectation ; et tout est bon, pourvu seulement que l'on se souvienne de cette règle de l'apôtre ¹ : *Que chacun regarde, non pas ce qui lui convient, mais ce qui convient aux autres* ; et de cette sentence du Sage ² : *Chaque chose a son temps*. Demeurez donc dans

¹ Philip. II. 4. — ² Eccl. III. 1.

les pratiques que vous me marquez, en vous humiliant sans affectation, et vous défendant de même, si on vous reproche des choses qui aillent à faire craindre quelque refroidissement de la charité.

QUATRIÈME DEMANDE. S'il est permis, par complaisance et par honnêteté, d'approuver extérieurement les choses qu'on désapprouve intérieurement.

RÉPONSE. Il y a différents degrés d'approbation et d'improbaton, selon lesquels on peut, par honnêteté et par bien-séance, approuver généralement, et à certains égards, ce qu'absolument on impute. On peut avoir des raisons de ne le pas témoigner, pour ne pas rompre en visière, ou pour éviter des contre-temps, où cet honneur mutuel qu'on se doit les uns aux autres, selon saint Paul ¹, seroit blessé. Le milieu dans tout cela est difficile à tenir, et c'est pourquoi le silence vaut presque toujours mieux que le discours : mais comme le silence paroît quelquefois ou indifférence ou dédain, il faut prier Dieu qu'il donne des paroles par lesquelles, sans blesser la vérité, on n'offense point ses frères, ou qu'il fasse naître des occasions de se retirer davantage ; ce qui seroit, dans la maison du Seigneur, le comble de la félicité durant cette vie. Quant aux péchés où l'on tombe dans ces occasions, il faut se laisser doucement reprendre par la lumière qui préside à la conscience, sans se décourager ; mais se souvenir que saint Jacques dit *que celui qui ne tombe point dans la parole, c'est à dire par trop ou trop peu parler, est un homme parfait* ² ; de quoi on est bien éloigné.

CINQUIÈME DEMANDE. S'il est utile de s'occuper de la crainte de ne pas persévérer dans le bien.

RÉPONSE. Vous cherchez à voir des progrès, vous cherchez à sentir des forces ; vous n'avez qu'à tout attendre de Dieu en pure foi, de moment à autre ; vous ne trouverez de repos que dans cet entier abandon. Qu'il vous suffise que l'Epoux céleste a sur vous un regard caché. Ne vous cachez pas à lui, puisqu'il ne cesse de vous poursuivre ; et abandonnez-vous à sa disposition pour le temps et pour l'éternité, le priant seulement de ne vous pas laisser tomber dans un état où vous lui déplaisiez ; car c'est cela seulement qui doit être insupportable à une épouse.

Il n'y a rien de plus inconnu aux hommes que les conduites particulières que Dieu tient sur les âmes ; c'est un secret qu'il s'est réservé : il ne leur appartient pas de le vouloir pénétrer ;

¹ Rom. XII. 10. — ² Jac. III. 2.

il suffit qu'on adore ces conduites, et qu'on s'y soumette. Les changements d'états et de dispositions, de quelque côté qu'ils viennent, car il ne faut pas trop s'en informer, ne vous doivent pas empêcher de recevoir les grâces de Dieu. C'est une conduite de sa sagesse, de laisser sa créature à elle-même, quelquefois même à la tentation et aux noirceurs. On ressent davantage par ce moyen l'empire de Dieu et son propre néant, le combat des deux esprits et la supériorité de celui de Dieu.

SIXIÈME DEMANDE. Si l'on peut sans orgueil parler de la vertu, quand on est si imparfaite.

RÉPONSE. Laissez aller votre cœur et votre bouche aux pieux entretiens sur la vertu : songez que la beauté de la vertu consiste dans sa conformité à la volonté de Dieu ; ainsi tout se réduira à Dieu. Le vrai moyen d'agir avec Dieu par les véritables motifs, est de ne point trop songer si c'est par ces motifs qu'on agit. Il faut agir en toute simplicité, par la vérité, et songer à contenter Dieu plutôt que soi-même, et sans trop songer si on le contente ; parce que c'est autre chose de le contenter, et autre chose de le savoir. Allez droit et toujours devant vous, priant Dieu de faire en vous tout ce qui lui convient, et de vous pardonner ce que vous ne ferez pas aussi purement qu'il le veut.

SEPTIÈME DEMANDE. Sur la nourriture et sur le jeûne.

RÉPONSE. Vous faites fort bien de distinguer dans la nourriture ce qui est pour le soutien, de ce qui est pour la délicatesse et le plaisir, comme sont les confitures et autres choses de cette nature : vous devez éviter les dernières, pourvu qu'il n'y ait point d'affectation ni de singularité. Toute âme chrétienne est appelée à la perfection, selon que Dieu la lui fait connoître, et il n'y a point d'orgueil à le présumer ainsi.

Pour conserver vos forces, il faut les ménager par rapport à Dieu ; et je ne puis consentir à vos jeûnes ni à vos veilles, que vous poussiez trop loin. Ne faites rien de nouveau ; mais reprenez-vous plutôt là dessus.

HUITIÈME DEMANDE. Sur les égarements de l'imagination et sur les distractions.

RÉPONSE. C'est une foiblesse de croire qu'on puisse donner des lois à la vivacité d'une imagination vagabonde, ou d'un esprit qui s'égare dans ses pensées. Il y a deux choses à faire ; l'une de tenir le cœur arrêté par l'amour ; l'autre, lorsque l'esprit s'égare souvent, de laisser aller ses pensées, pour enfin re-

venir à soi après leurs erreurs. Saint Augustin ne prescrit rien là dessus, sinon du moins de déplorer secrètement sa dissipation. Il faut d'abord se donner à Dieu ; afin qu'il se saisisse de nous, et qu'il tienne, pour ainsi dire, la clef de notre cœur : après, il faut un peu le laisser faire ; puisque aussi bien à force de se vouloir calmer, l'on ne fait que s'agiter et s'échauffer davantage.

NEUVIÈME DEMANDE. Sur les dispositions qu'on doit avoir, quand le saint sacrement est exposé.

RÉPONSE. Il n'y a rien de trop dans les dispositions que vous me marquez pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; mais je trouve que l'empressement, ou, si vous voulez, la dévotion qu'on feroit consister à parer le soleil, et à employer un temps considérable à l'orner de couronnes et d'autres ornements extérieurs, tiennent quelque chose d'un amusement peu sérieux, dans lequel il ne faut pas s'échauffer la tête. L'amour de Jésus-Christ demande quelque chose de plus intime et de plus tranquille. Pour ce qui est de l'accroissement de l'attention, quand le saint sacrement est exposé, il est assez de l'esprit de l'Eglise, quoique je vous avoue que j'aimerois mieux un peu moins d'attachement à l'exposition actuelle, et un peu plus à la présence dans le tabernacle, ou sur l'autel à la messe.

DIXIÈME DEMANDE. Sur les dispositions à la sainte communion.

RÉPONSE. Il n'y a point à parler plus amplement sur cet article que sur les autres. Vous devez, ma Fille, aller à la communion comme il plaît à Jésus-Christ de vous y pousser ; quelquefois en criminelle, quelquefois en épouse, quelquefois en bête, comme disoit David ¹ ; en un mot, ou de gré ou de force, suivant cette parole : *Contraignez-les d'entrer* ², pourvu que Jésus-Christ vous voie avec la robe nuptiale ; c'est à dire pourvu que vous ayez la foi vive au banquet nuptial, comme étant le sceau, le gage et le moyen de la parfaite union, où se trouve le vrai lit nuptial et royal du vrai Salomon : tout est bon, pourvu qu'on croie et qu'on ne se retire jamais de la communion extérieure et intérieure pour des peines, quelles qu'elles soient.

Si les fautes fréquentes devoient retirer de la communion et même de l'oraison, ce seroit en soi qu'un espéreroit, et non pas en la bonté de Dieu. Ne vous retirez donc jamais de l'oraison ni de la communion pour quelque cause que ce soit, sinon par l'ordre d'un confesseur éclairé : obéissez, et tâchez au reste

¹ Ps. LXXXII. 23. — ² Luc. XIV. 23.

d'entrer dans les dispositions de Jésus en communiant, qui sont des dispositions d'union, de jouissance et d'amour : tout l'Evangile le crie. Jésus veut qu'on soit avec lui ; il veut jouir, il veut qu'on jouisse de lui. Sa sainte chair est le milieu de cette union et de cette chaste jouissance : il se donne ; mais c'est, dit saint Augustin, qu'il se veut donner encore davantage. Il est le gage de lui-même : sa présence réelle, sentie par la foi, est le gage de sa présence parfaite, lorsque nous lui serons semblables en le voyant tel qu'il est. Ainsi l'esprit de Jésus dans l'Eucharistie, c'est que l'union nous soit un gage de l'union, et remplisse le mystère de l'amour ; ici en espérance, et là en effet. Laissez tomber ces doutes frivoles que vous avez : c'est trop honorer la tentation que d'en venir à les discuter.

ONZIÈME DEMANDE. Sur les effets de l'orgueil.

RÉPONSE. Le fonds d'orgueil est infini dans la créature, et y fait plusieurs grandes plaies, dont il ne faut pas entreprendre la cure en particulier ; mais dire et redire avec l'apôtre : *Nihil sum*¹, « Je ne suis rien », et se souvenir de cette parole de Jésus-Christ² : *Sans moi vous ne pouvez rien*. Disons donc : Faites, Seigneur, faites. L'amour est le vrai remède contre l'orgueil ; parce qu'il nous fait sortir de nous-mêmes, et qu'il n'a d'appui qu'en la bonté de Dieu.

DOUZIÈME DEMANDE. Sur le zèle qu'on peut sentir pour la justice de Dieu.

RÉPONSE. Consentir à sa damnation, ce seroit consentir à n'aimer plus Jésus-Christ, et à n'en être plus aimé ; c'est là une chose abominable. Moins il y a d'espérance de votre côté, plus il faut espérer du côté de Dieu : ainsi l'espérance vient du désespoir. On ne peut rien de soi ; mais on peut tout avec Dieu, pourvu qu'on croie fermement qu'il ne nous quittera pas. Laissez-le pourvoir à sa justice ; espérez tout de sa miséricorde, et abandonnez-vous-y malgré toutes choses. Il n'y a point de réprobation pour ceux qui espèrent. Ne doutez point que la crainte que vous avez de perdre Dieu, et de n'être pas autant à lui que vous le devez être, ne soit une marque de sa bonté, et qu'il ne vous tienne compte des peines que vous endurez. Prenez garde sur toutes choses de ne consentir jamais à rien qui soit contraire à la grande idée que vous devez avoir de l'immensité de sa miséricorde.

TREIZIÈME DEMANDE. S'il est permis de desirer la mort.

¹ I. Cor. XIII. 2. — ² Joan. XV. 5.

RÉPONSE. Il faut dire avec saint Paul ¹ : *Nous ne désirons point d'être dépouillés , mais d'être revêtus.* Nous ne désirons point la mort ; mais d'être avec Jésus-Christ , et de vivre avec lui. Vous êtes en état de désirer ce bonheur avec la grâce de ce Dieu Sauveur : mais sa grâce bannit l'impatience ; parce qu'elle inspire la soumission. Il y a l'impatience de chagrin qui est mauvaise , et l'impatience d'amour qui quelquefois est déchirante et crucifiante , mais qui porte un fond secret de douceur , et une manne cachée.

QUATORZIÈME DEMANDE. Si l'on peut désirer une plus grande solitude.

RÉPONSE. Toutes ces vues de solitude sont bonnes quant au fond des dispositions qu'elles vous mettent dans l'esprit ; mais d'en venir à l'exécution , c'est ce qui tourneroit bientôt en amusement et en dissipation. Le dégoût des créatures , pris du côté de leur néant , est meilleur que celui qui se prend du côté de leur humeur. Il ne faut pas être en ce sens dégoûté de soi , parce que ce dégoût emporte découragement et faiblesse.

Comme Jésus-Christ a dit : *A chaque jour suffit sa malice* ² , je vous dis : A chaque heure , à chaque moment suffit sa malice. Il ne faut pas trop prévoir : nous n'avons jamais qu'un moment à nous , et Dieu est tout entier pour nous à tous moments : comme c'est lui qui les développe les uns après les autres , il faut s'y laisser porter en tenant à lui. Si vous aviez tous vos contentements et vos aises dans l'état où vous êtes , je craindrois fort pour vous. Les croix et les humiliations vous soutiennent. A l'égard de celles que vous envisagez du côté que vous savez , je n'oppose à tout cela que cette parole de saint Paul : *Dieu est fidele , et il ne vous laissera pas tenter au dessus de vos forces* ³.

Il ne faut pas vous dispenser de faire le bien par les motifs dont vous me parlez ; mais aller plus simplement avec Dieu et avec les hommes. Toutes les lois sont renfermées dans le commandement de l'amour ; le reste n'est autre chose que des observances , qu'il ne faut pas multiplier sans grande nécessité.

Voilà , ma Fille , la résolution de tous vos doutes. Je prie Dieu qu'il vous soutienne dans vos peines , et je vous bénis en son nom.

A Meaux, ce 3 juillet 1695.

¹ II. Cor. v. 4. — ² Matth. vi. 34. — ³ I. Cor. x. 13.

LETTRE CVII. Il lui donne différents avis sur la communion et la confession ; lui présente une idée des vertus qui caractérisent sainte Thérèse et sainte Catherine de Gênes ; et la console de ses sécheresses.

Il y a , ma Fille , des violences qu'il ne faut pas se faire en certains états ; parce qu'elles tiennent de l'impatience et de l'aigreur, et qu'il n'est pas besoin d'être violent quand Dieu veut prendre le cœur par suavité. Si Dieu vous serre de près et qu'il vous dise comme à saint Paul ¹ : *Il vous est dur de régimber contre l'éperon* , répondez-lui avec saint Paul , *Seigneur , que voulez-vous que je fasse ?* Gardez-vous bien de vous retirer de la communion pour ces folies , que vous dites qui vous passent dans l'esprit. C'est alors qu'il faut recourir à celui qui nous est donné pour être notre sagesse. N'hésitez point d'aller à confesse dans la disposition que vous me marquez ; mais n'y allez jamais par scrupule ni par défiance. Quand vous m'exposez des choses sur lesquelles je ne réponds rien , c'est à dire qu'il faut passer outre sans s'y arrêter ; c'est ma règle. Vous pouvez fort bien faire votre oraison des paroles du sacré Cantique , qui en effet sont enlevantes. Je ne sais point donner de bornes aux transports de l'Epouse , non plus qu'à ceux de l'Epoux.

Je ne manquerai pas de recommander à Dieu l'âme dont vous me parlez , pour qu'il lui envoie un rayon d'en haut.

Je ne vois rien de particulier à vous dire sur la vie de sainte Thérèse et de sainte Catherine de Gênes. Ce qui reluit dans l'une est un amour humble ; et dans l'autre , c'est la pureté de l'amour. Il n'y a que du bien à prendre de l'une et de l'autre dans ce que vous sentez convenable à vos états : mais après tout , il importe peu ; et c'est de Dieu qu'il faut se laisser mouvoir , parce qu'il meut chaenn selon qu'il veut.

Ne vous étonnez point , ma Fille , de vos sécheresses. On dit que les années sèches en ces pays , sont ordinairement les meilleures : il en est de même dans la culture spirituelle , la sécheresse n'étant très souvent qu'une concentration dans l'intérieur des dons sensibles de Dieu. Abandonnez-vous à sa volonté , n'ayant point de desirs pressés pour le retour des grâces sensibles : vivez de foi et d'espérance.

Quant aux peines que vous m'exposez , ce que vous avez à faire avant toutes choses , c'est dans les occasions où la nature se sentira blessée , quelque imprévues qu'elles soient , de ne rien faire paroître que douceur et humilité , ou par le silence ,

¹ Act. ix. 5, 6.

ou par des réponses dignes d'une chrétienne, dans une parfaite imitation de la douceur de Jésus-Christ, que je prie de tout mon cœur d'être toujours avec vous.

A Meaux, ce 4 août 1695.

LETTRE CVIII. Il lui reproche de faire trop dépendre sa conduite des événements; la rassure au sujet des discours qu'on tenoit sur ses directions, et lui donne des avis pour son fils.

Je ne vois point d'embarras, ma Fille, à dire avec saint Paul ¹ : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Il y a toujours des secrets inconnus dans la volonté de Dieu, et il faut lui demander, ou qu'il nous les fasse connoître, ou qu'il nous y pousse par les voies secrètes qui lui sont connues.

Vous faites trop dépendre votre conduite des événements. Etre associée à une communauté ou ne l'être pas, que vous importe ? Dilatez vos voies, et laissez ces choses très indifférentes, pour ce qu'elles sont devant Dieu ? votre union avec lui ne dépend point de ces dehors, et vous vous tourmentez en vain pour l'y attacher.

Je trouve toujours très bon que vous m'exposiez toutes choses, et je ne sais pourquoi vous hésitez toujours là dessus. Je mets vos vues sur les..... parmi les choses extérieures, dont vous vous tourmentez inutilement. Je ne vous permets sur cela que le desir, pourvu encore qu'il soit modéré : mais pour l'exécution, et pour la recherche inquiète des moyens, je vous la défends ; cette agitation ne vous convient pas.

Laissez sur mon sujet les discours du monde comme des discours du monde, et les volontés des hommes, quelque grands qu'ils soient, pour ce qu'elles sont. Il n'y a que la volonté éternelle et inviolable de Dieu à laquelle il faut tout sacrifier. Votre âme m'a été mise en main de trop bon endroit, et par une disposition trop particulière de Dieu, pour l'abandonner.

Voilà la lettre de M. votre fils : il me paroît dans l'agitation, mais dans de bons sentiments. Conseillez-lui de vivre tranquille et soumis dans l'état où il est, jusqu'à ce que Dieu lui donne quelque autre ouverture ; et mandez-lui ce mot de David, qui convient à tout état : *Declina a malo, et fac bonum* ² : « Evitez tout le mal, et faites tout le bien » qui se présente à faire en chemin faisant. Soyez persuadée, ma Fille, que je ne trouverai jamais mauvais que vous me parliez de lui ; car je l'aime

¹ Act. ix. 6. — ² Ps. xxxvi. 27.

sincèrement. Je prie le cher Epoux qu'il soit votre vie et votre soutien.

A Germigny, ce 13 août 1695.

LETTRE CIX. Combien ses agitations sont contraires aux vœux qu'elle a faits ; règles de conduite qu'il lui prescrit.

Il est vrai ; ma Fille , que votre lettre m'a paru un peu extraordinaire , et je vous avoue que je n'aimerois pas que vous vous laissassiez souvent entraîner à l'esprit qui vous l'a fait écrire. Je vous parle ainsi , non pas pour l'amour de moi , qui excuse et qui pardonne tout aisément , mais pour l'amour de vous-même. Dieu soit loué de vous avoir d'abord fait connoître votre faute : elle vous doit apprendre à ne pas donner autant que vous faites dans les choses extérieures , comme les confréries , les associations , et autres choses semblables. Après tout , j'aime pourtant mieux que vous me disiez vos sentiments , que de me les dissimuler quand ils sont venus ; mais vous devez tâcher de les réprimer.

Je consens au renouvellement que vous avez fait de vos vœux : mais soyëz-y plus fidèle ; car assurément ces agitations et cet empressement , pour parvenir à l'accomplissement de votre desir , sont bien au dessous de la perfection où vous aspirez. Je vous pardonne encore cette fois , parce que vous avez communiqué malgré cette peine. Prenez donc courage : je vous ai pardonné de bon cœur , et Dieu en moi et avec moi. Portez votre confusion ; mais ne perdez point courage. Je consens aux pénitences que vous me demandez , si vous les pouvez cacher sans affectation. Le cher Epoux a fait le reste , et il saura bien vous en imposer quelques unes de son goût.

Je crois vous avoir dit plusieurs fois que vous ne devez entrer que le moins que vous pourrez dans les plaintes qu'on fait de moi , et dans les contestations qui me regardent : répondez avec simplicité et sincérité , autant que la bienséance le demande , et rien autre chose.

Au surplus , la conduite que vous devez tenir dans les choses que vous m'exposez , se réduit à trois points : l'un , à régler le dehors sans rien faire paroître de ce qui passe au dedans , pas même le moindre mot ; l'autre , quand on fait quelque faute , et qu'on ne garde pas bien ce dehors , de ne pas se décourager ; le troisième , d'exposer à Dieu ses faiblesses comme des plaies cachées , afin qu'il lui plaise de les guérir. Je le prie , ma Fille , d'être avec vous.

A Paris, ce 22 août 1695.

LETTRE CX Sur la manière de se comporter dans l'état d'une tristesse qui est selon Dieu, et sur l'attachement et le goût pour les auteurs profanes.

Saint Paul nous apprend qu'il y a une tristesse qui est selon Dieu ¹. Notre Seigneur a été livré à la tristesse, à la détresse, à un profond ennui, et à une désolation intérieure, qu'il envoie aux âmes qu'il veut exercer, pour imprimer en elles un des traits de sa ressemblance. Comme cette tristesse ne l'empêcha pas d'obéir à la volonté de son Père, et d'aller à la mort; ainsi, ma Fille, il faut aller comme si cette tristesse n'étoit pas, et la noyer dans celle de la sainte âme de Jésus. Plus il met dans l'impuissance d'agir, plus il veut agir lui-même, mais secrètement et dans le fond. Cachez tout dans l'intérieur : la grande fidélité que Dieu demande dans ces états, c'est qu'ils ne changent rien au dehors, principalement dans la communion et l'oraison, ni même, autant qu'il se peut, dans la conversation. Priez pour les âmes délaissées, ou par épreuve, ou pour leurs péchés; et offrez vos peines pour elles : c'est un excellent acte de charité, qui retournera sur vous admirablement.

J'ai très bien compris votre état; il est exprimé en partie dans ces paroles de David : « Je suis devant vous comme une bête, » *ut jumentum* ¹. Jésus-Christ a dit : *Je suis un ver, et non pas un homme* ². La stupidité de cet état donne à Dieu le moyen d'agir et de se cacher tout ensemble. Modérez donc, ma Fille, vos activités sur votre desir; et sans vouloir le déraciner, songez à empêcher qu'il n'ait aucun effet au dehors. Je crois que vous devez vous contenter des cris du cœur; l'amour les entend; laissez faire le saint Epoux au dedans; rendez-vous maîtresse du dehors avec sa grâce, et soyez fidèle à ce point.

Le desir de voir Jésus-Christ en sa sainte humanité se doit terminer à la vie future. Je ne crois pas qu'il vous soit aisé de trouver quelqu'un avec qui vous puissiez décharger votre cœur, et il ne le faut faire que selon les mouvements de l'Esprit saint.

Quand vous m'aurez exposé vos difficultés sur sainte Thérèse et sur sainte Catherine de Gênes, cela me donnera peut-être occasion de vous découvrir quelques vérités importantes sur vos états.

Je ne puis comprendre l'attachement et le goût de madame *** pour les auteurs profanes : j'en pardonnerois quelques lectures en passant; mais d'y avoir de l'attache et d'y trouver du goût, quand on connoît Jésus-Christ, je crois que c'est un obstacle

¹ II. Cor. VII. 10. — ² Ps. LXXII. 23. — ³ Ibid. XXI. 7.

aux desseins de Dieu sur cette âme. Il faut, à quelque prix que ce soit, la détromper. Peut-on goûter des livres où Jésus-Christ ne se trouve point, et s'en faire une occupation sérieuse? je ne le puis croire. Pour vous, ma Fille, lisez les trois premiers chapitres de Jérémie. Ne vous découragez point : Dieu vous aime et vous regarde en amour et en pitié ; tenez-vous-en assurée. Je lui offre sincèrement toutes vos vœux, et je vous bénis en son nom.

A Meaux, ce 27 septembre 1695.

LETTRE CXI. Sur quelques circonstances omises dans la confession, et sur la communion.

J'ai vu, ma Fille, celui qui m'a rendu votre lettre : j'aurois voulu qu'il eût pu me faire connoître, par son directeur, ou par quelque ecclésiastique spirituel, les dispositions de sa conscience ; sans quoi il est difficile que je puisse prendre le parti qu'il faut.

Je vous ai marqué une lecture qui vous fera voir les bontés de Dieu. Confessez-vous des circonstances que vous avez oubliées, ou que le trouble où vous étiez vous a empêchée de dire ; cela suffit. Ne vous éloignez pas de Dieu ni de la communion. Offrez à Dieu vos peines pour les desseins qu'il a sur vous, et attendez-vous à de grandes miséricordes.

Les communions dont vous me parlez me plaisent beaucoup : continuez-les, et n'interrompez rien. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Notre Seigneur soit avec vous. Lisez le troisième chapitre de Jérémie devant le saint sacrement. Notre Seigneur soit avec vous, encore un coup.

A Germigny, ce 19 octobre 1695.

LETTRE CXII. Il la porte à s'abandonner entièrement à Dieu ; exhorte la personne dont elle lui a parlé, à marcher d'un cœur dilaté, et à ne point s'éloigner de la communion, à cause de ses peines.

Voilà, ma Fille, la réponse pour la personne que vous connoissez. Quant à vous, plus votre état est pénible et caché, plus il faut s'abandonner en espérance contre l'espérance ¹, à celui qui habite dans les ténèbres comme dans la lumière ².

La personne dont vous me parlez doit, comme toutes les âmes fidèles, marcher en dilatation. Quant à l'oraison et à la fréquentation des sacrements, les peines qui en retirent tiennent

¹ Rom. iv. 18. — ² Ps. xvii. 12.

de l'angoisse et retardent l'opération de Dieu. Il sait bien ôter le plaisir sensible quand il le faut ; mais en même temps il dilate le cœur d'un autre côté. Qu'elle ne se fasse pourtant point une peine de ne pas sentir cette dilatation, et qu'elle ne s'abandonne point à l'angoisse d'une manière qui la retire de la communion, et de la libre communication avec Dieu. N'ayez point de scrupule de lui avoir parlé franchement ; continuez d'en agir de même. *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés*¹ : mais en attendant qu'ils le soient, et pendant qu'ils ont faim et soif, *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés*².

Ne craignez point de me faire vos questions : réduisez-les le plus que vous pourrez, et néanmoins suivez votre attrait. Dites tout ; parce que par ce moyen vous direz le général et le particulier, et je répondrai selon le loisir que Dieu me donnera. Allez seulement votre train, et ne discontinuez aucun de vos exercices ordinaires. Je vous ai offerte à Dieu de tout mon cœur. Ce qu'il y a à observer dans votre état, c'est d'être d'une ponctuelle et inviolable obéissance, et de ne la pas faire dépendre des explications que vous espérez ; autrement vous manqueriez tout à fait, et je ne pourrais que fort improuver cette conduite. J'avoue au reste tout ce que vous dites des grâces que Dieu attache à la parole des directeurs. Continuez à me proposer vos peines. Dieu soit avec vous, ma Fille.

A Germigny, ce 31 octobre 1695.

LETTRE CXIII. Il ne veut pas qu'elle fasse dépendre son repos des assurances sur son état. Il faut se confesser de ses fautes avec une grande confiance en la bonté de Dieu.

Il y a, ma Fille, deux sortes de réponses à vous faire : l'une en vous prescrivant ce que vous avez à faire ; l'autre en vous éclaircissant à fond sur vos peines. La première est la seule essentielle, et je vous déclare qu'il ne vous est pas permis de faire dépendre votre repos des assurances qu'on peut vous donner sur votre état. Croyez que je vous entends très bien, et que je ne vois rien d'assez obscur, pour que je ne puisse pas vous prescrire avec certitude ce que vous avez à faire ; le voici.

Quand il y a des actes extérieurs, il faut les confesser simplement ; sans perdre courage, mais avec une grande confiance en la bonté de Dieu, infiniment supérieure à toutes nos

¹ Matth. v. 6. — ² Ibid. 5.

fautes. D'un côté, il est bien étrange que, prévenus de tant de grâces, nous puissions offenser Dieu : d'un autre côté, il n'est pas si étrange qu'une nature pécheresse pèche; puisque ce n'est, après tout, que revenir à son fonds. Ecoutez cette décision d'un saint concile, tirée de saint Augustin : « Personne n'a rien du sien que le mensonge et le péché ¹. »

Voilà, ma Fille, tout ce que je puis vous dire à présent. Vivez en foi et en espérance; continuez à m'écrire vos peines. Dieu est bien caché, et il est impossible de le pénétrer. C'est beaucoup de grâces qu'il nous fait, de vouloir bien nous laisser assez entrevoir de sa conduite, pour pouvoir dire : Faites ceci, faites cela. Faites donc tout ce que je vous ai prescrit, sinon avec goût, du moins avec obéissance. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille; je vous porte en mon cœur devant lui.

A Meaux, ce 7 novembre 1695.

LETTRE CXIV. Sur les impressions qu'elle recevoit de l'Epoux céleste; et la conformité de ses dispositions avec celles de sainte Catherine de Gênes.

Je consens, ma Fille, au jeûne du samedi, en l'honneur de la sainte Vierge; mais à condition que vous n'en ferez rien paroître, de peur d'ouvrir la porte à des singularités : vous ferez bien d'en parler à madame l'abbesse. Gardez-vous de vous défier des impressions que vous recevez de l'Epoux céleste. Vos péchés et vos infidélités n'anéantissent point ses bontés ni les vérités de sa grâce. Il faut marcher en foi, en paix dans le fond de son cœur, et en confiance, non en soi, mais en Dieu seul et en Jésus-Christ, au milieu des ténèbres et des angoisses intérieures.

J'ai lu vos dernières observations sur sainte Catherine de Gênes. Je vous avoue que je sens un grand goût pour ces saintes et admirables dispositions, et que je suis consolé des conformités que vous éprouvez en beaucoup de choses avec celles de cette sainte. J'ai lu l'écrit que vous m'avez envoyé; je le trouve très bon. S'il falloit le rendre public, il y auroit peut-être quelques petits mots à y ajouter par ci, par là, pour plus grand éclaircissement : quoi qu'il en soit, ma Fille, j'en approuve le fond. Il n'y a point de mal à croire qu'il y a quelque chose en vous de conforme aux états de cette sainte : mais le mieux est de recevoir ce que Dieu donne, avec toute simplicité, sans s'ar-

¹ Conc. Arausic. II, et Trid. ex August. Sermon. CCLIV, n. 7; tom. 4. col. 1049.

rêter aux autres. Il doit vous suffire d'avoir exposé ce qui se passe en vous, et qu'on vous assure que cela est bon. Marchez donc en paix et en confiance, sans en demander davantage. Je n'ai pas le loisir de rien dire de plus ; on m'attend pour une vêtue. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 15 novembre 1695.

LETTRE CXV. Il lui parle admirablement des *O* ; lui fait sentir le bonheur d'être à la crèche de Jésus ; la porte à tout attendre de la bonté de Dieu.

Loin de trouver mauvais, ma Fille, que vous continuiez de m'écrire, je trouverois fort mauvais que vous ne le fissiez pas : je vous l'ai dit tant de fois, et je vous le dis une fois pour toutes, que je le trouve très bon, et qu'il n'y a rien que je trouve mauvais que de douter de moi, après tant d'assurances données. Je ne puis vous voir avant les fêtes ; mais ce sera bientôt après, s'il plaît à Dieu. Je vous donnerai tout le temps que je pourrai.

Continuez votre retraite, puisque madame l'approuve ; et dites *ô* en silence, n'y ajoutant rien : *O* adorer ! *ô* louer ! *ô* désirer ! *ô* attendre ! *ô* gémir ! *ô* admirer ! *ô* regretter ! *ô* entrer dans son néant ! *ô* renaître avec le Sauveur ! *ô* l'attirer du ciel ! *ô* s'unir à lui ! *ô* s'étonner de son bonheur dans une chaste jouissance ! *ô* être doux et humble de cœur ! *ô* être ardent ! *ô* être fidèle ! Qu'y a-t-il de moins qu'un *ô* ; mais qu'y a-t-il de plus grand que ce simple cri du cœur ? Toute l'éloquence du monde est dans cet *ô* ; et je ne sais plus qu'en dire, tant je m'y perds.

Qu'on seroit heureux d'être à la crèche de Jésus, quand ce ne seroit que comme ces animaux ; puisque l'un connoît son maître, et l'autre la crèche de son Seigneur ¹ ! C'est alors qu'il faudroit dire comme David : *J'ai été devant vous comme une bête* ². Vous pouvez aspirer à tout, même aux dispositions de la sainte Vierge, et même à celles de Jésus-Christ, qui est notre vrai modèle. Dieu distribue ses dons dans le degré et de la manière qu'il veut ; courage et confiance. Nous pouvons tout attendre de lui, après le don qu'il nous a fait de son Fils unique.

Le zèle que vous avez contre le livre dont vous me parlez, à cause de la préface qui est contraire à mes sentiments, n'est pas parfait ; bien loin de là. Dans les choses qui sont indifférentes, il faut laisser la liberté à tout le monde : s'en offenser

¹ Isai. I. 3. — ² Ps. LXXII. 23.

à l'excès que vous me marquez, c'est une faiblesse. Soyez bénite au nom du saint Epoux. Je le prie, ma Fille, d'être avec vous.

A Meaux, ce 16 décembre 1695.

LETTRE CXVI. Comment elle doit considérer le péché ; en quoi consiste la circoncision du cœur ; où il faut puiser la force de ne plus pécher.

Je reçois volontiers votre présent, ma Fille, et je le garderai avec soin. Je ne puis laisser passer sans remarque votre réflexion sur la devise des pensées, qui porte : Vous les connoissez toutes. Je suis persuadé que vous me parlez sincèrement, et qu'en effet je sais tout. N'hésitez pas à m'écrire quand vous en serez pressée : je ne suis pas toujours également occupé à Paris ; et il est vrai aussi que je ne suis pas toujours en pouvoir de répondre. Mon silence vous est une preuve que j'approuve : car je lis d'abord ; et si la lecture des lettres me faisoit sentir quelque chose de mauvais ou de suspect, je m'y opposerois aussitôt : ainsi, ma Fille, vous n'avez point d'illusion à craindre. Vos fautes et vos infidélités n'empêchent point les bontés de Dieu ; car vous voulez jouir de l'Epoux sacré, et il veut jouir de vous. Laissez-le donc faire ; il saura bien ôter les obstacles de sa jouissance, quand il voudra : priez-l'en, et lui livrez tout.

Je vous ai dit sur vos peines, si je m'en souviens bien, que vous considérassiez dans le péché, non pas le péché que Dieu hait, mais l'effet qu'il en veut tirer pour vous humilier, en lui offrant et vos humiliations et vos peines, pour l'accomplissement de ses secrets desseins.

La circoncision du cœur, c'est, ma Fille, le retranchement de tout le sensible, et le renoncement entier à soi-même. Par la circoncision, Jésus-Christ a pris la forme des esclaves et des pécheurs : il faut qu'il en meure, et que dès le huitième jour de sa vie, son sang coule. Vous n'avez point d'armes contre le démon, que de vous livrer à Jésus-Christ.

Continuez à m'écrire : quand même je ne pourrois vous faire réponse, vous aurez obéi : et Dieu répondra pour moi, quand ce sera par son ordre que je me trouverai dans l'impossibilité de répondre.

Il est vrai, voir un cher Epoux revêtu et accablé de nos péchés, c'est un triste objet ; mais comme c'est par bonté et par amour qu'il s'en est revêtu, il faut s'unir à sa bonté et à son amour, et soulager son fardeau, en prenant dans cette source la force de ne pécher plus. O divin Enfant, que ferai-je

de ma volonté foible et inconstante , qui s'échappe à tous moments ! Hélas ! je vous la remets.

La personne dont vous me parlez commence très bien : laissez-la venir ; continuez-lui vos soins , et ne manquez pas les moments que Dieu vous offre pour l'aider à aller à lui. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 2 janvier 1696.

LETTRE CXVII. Sur sainte Catherine de Gênes, et l'oraison d'admiration.

Je ne vois rien que d'admirable , ma Fille , dans sainte Catherine de Gênes ; mais tout n'est pas à imiter , et beaucoup de choses ont besoin de quelque explication. Vous n'avez que faire de discuter tout cela ; vous savez à quoi vous en tenir.

Je répondrai à vos demandes aussi aisément que si vous les aviez abrégées ; mais il me faut du temps : allez toujours selon les règles que je vous ai données.

Ne craignez point d'entrer dans l'oraison d'admiration ; et demeurant interdite en la présence de ce Dieu interdit , terminez votre admiration en adoration et en amour.

Marchez en simplicité : ne repassez plus sur vos confessions ; Dieu est bon , c'est tout pour vous.

Nous avons tant parlé de ce dégoût des créatures , qui porte à la solitude , qu'il n'y a plus rien de nouveau à en dire. En général , il ne faut point s'étonner de ces différentes dispositions ; mais seulement les réunir toutes dans la charité.

Je reçois votre dernière lettre , où je vois l'extrémité où vous êtes poussée. Je prie Dieu de tout mon cœur de ralentir la pesanteur de son bras , ou qu'il vous donne du soutien à proportion qu'il appuie sa main. Je ne puis cependant que vous répéter de demeurer en repos sur vos confessions. Pour ce qui est de vous ôter vos peines , vous sentez trop la souveraineté de celui qui les fait , pour croire qu'une main humaine les puisse lever. Je prie le saint Epoux d'être avec vous , et je vous bénis en son nom.

A Meaux, ce 5 janvier 1696.

LETTRE CXVIII. Quels sont les fruits de la charité envers les malades ; vraie disposition d'une malade chrétienne ; la bénédiction attachée aux maladies.

Vous prenez , ma Fille , une sainte résolution de vous enfermer avec madame d'Albert : assurez-vous que cet acte de charité vous sera compté pour beaucoup ; et j'espère que Dieu , y ayant égard , adoucira vos peines cruelles en faveur de la

charité éminente que vous pratiquez. Mandez-moi sans hésiter des nouvelles de la malade, et en même temps des vôtres ; je suis trop en peine de n'en point savoir. Exhorte-la à la soumission la plus entière. La vraie disposition d'une malade chrétienne est de regarder la maladie comme un état de privation d'un côté ; et de l'autre , de grandes grâces. La croix y est dans toute son étendue , et avec tout son accompagnement.

Vous aurez vu, par ma lettre précédente , que je suis bien éloigné de vous quitter, ou de me rebuter de vos foiblesses et de vos peines. C'est le temps au contraire où il faudroit s'engager à aider les âmes , si on ne s'y étoit pas obligé. Que la charité pratiquée , et celle que vous allez exercer, vous tourne à salut et à grâce. Prenez donc courage , ma Fille ; vos fautes vous sont pardonnées. Ne laissez pas de communier, quand même vous ne pourriez pas aller à confesse. Dites au Sauveur : *Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité* ¹. *Fils de David, ayez pitié de moi* ². *Seigneur, augmentez-moi la foi* ³. *Venez, Seigneur Jésus, venez* ⁴. Dites ce *Venez*, que disent l'Esprit et l'Epouse. *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons* ⁵. *Le Seigneur Jésus est Dieu béni, au dessus de tout, aux siècles des siècles* ⁶. *Quand il me donneroit le coup de la mort, j'espérerois en lui* ⁷. Approchez en liberté du divin Epoux ; c'est lui qui vous y invite : il lui appartient de concilier les contrariétés qui se réunissent dans le fond.

Bénie soyez-vous , ma Fille , avec vos malades. La bénédiction des maladies est de nous détacher de ce corps mortel , et d'en affaiblir les liens. N'hésitez point, encore une fois , à me mander des nouvelles de vos malades , et des vôtres. Vous aurez ce que vous me demandez , et je me joindrai à la neuvaine de saint Fiacre. Ne craignez point de lui demander votre guérison , avec soumission à la volonté de Dieu , et confiance aux mérites de son serviteur.

A l'égard de votre tristesse , ce sera une tristesse de salut , pourvu qu'elle ne vous absorbe pas. Soutenez-vous au dehors ; Dieu vous soutiendra au dedans. Vous ne devez point être en peine de vos confessions passées ; et quoi qu'il arrive de vous , pourvu que vous vous abandonniez à Dieu pour le temps et pour l'éternité, je répons de votre salut. Je ne vous abandonnerai ni à la vie , ni à la mort , et j'aurai tout le soin possible de M. votre fils. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 25 janvier 1696.

¹ Marc. ix. 23. — ² Matth. xv. 22. — ³ Luc. xvii. 5. — ⁴ Apoc. xxi. 17, 20. — ⁵ Matth. viii. 25. — ⁶ Rom. ix. 5. — ⁷ Job. xiii. 15.

LETTRE CXIX. Règles et avis pour la soutenir dans ses tristesses.

Vous pouvez, ma Fille, faire voir aux personnes dont vous me parlez les écrits qu'elles demandent; mais non les leur laisser, en sorte qu'elles en puissent faire des copies, jusqu'à ce que j'ai vu ce que c'est; car je n'en ai plus nulle mémoire. surtout de l'écrit touchant la prédestination.

Je crois vous avoir répondu sur tout ce qui regardoit vos lettres précédentes, principalement sur cette tristesse profonde: c'est celle qu'éprouvoit David, lorsqu'il disoit: *Mon âme, pour-quoi es-tu triste? espère en Dieu*¹. Continuez vos oraisons et vos communions: faites par obéissance et par fidélité ce que vous ne pourrez pas faire par courage et par sentiment. Assurez-vous que je ne vous oublie pas. Je demande nuit et jour pour vous au céleste Epoux un petit regard, dont la lumière vienne jusqu'à vous. Ne cherchez point d'autre soutien; vous n'en aurez que dans votre peine, jusqu'à ce que le temps soit venu: Dieu seul en voit la fin; soyez-lui fidèle, contenez l'extérieur, fréquentez les sacrements à l'ordinaire, sans vous en éloigner pour quelque cause que ce soit. J'en dis autant pour l'oraison. fût-elle plus ténébreuse que les ténèbres d'Egypte, et plus sèche que la terre que le soleil brûle². Dieu est avec vous. Tous les remèdes que vous cherchez ne sont qu'un nouveau tourment.

Je ne vois rien de faisable du côté que vous me marquez: ainsi, ma Fille, je n'ai point rendu et je ne rendrai point votre lettre. Dieu ne veut point qu'on tente des inutilités: n'y pensez plus; la lettre est brûlée. Tournez-vous uniquement du côté de Dieu, et vers les saintes montagnes, d'où vous viendra le secours. Assurez-vous que je ne vous abandonnerai ni à la vie, ni à la mort. Je vous bénis dans le saint amour de notre Seigneur.

A Paris, ce 10 février 1696.

LETTRE CXX. Il compatit à ses peines; lui recommande d'être fidèle à ses pratiques, l'exhorte à la patience, et à prendre soin de sa santé.

J'entre, ma Fille, dans vos peines, et j'y compatis. Je vois que Dieu vous pousse loin; mais il ne vous pousse pas au delà des bornes de sa puissance: ainsi je vous mets entre ses mains; afin qu'il vous soutienne d'un côté, pendant qu'il vous accable de l'autre.

Ne dites pas que je n'ai point d'attention à vos peines, ou que

¹ Ps. xli. 6. — ² Matth. iv. 7.

je ne les connois pas assez, et que je crois que ce n'est rien : ou enfin qu'elles me rebutent, me fatiguent ou me dégoûtent, c'est la tentation qui vous met tout cela dans l'esprit. Au surplus, Dieu vous soutiendra, pourvu que vous ne quittiez ni vos oraisons ni vos communions. Faites ce que vous pourrez, assurée que Dieu suppléera au reste.

Vos vues du côté dont vous me parlez, sont aussi défectueuses que les autres; ainsi je n'en parlerai point. J'écouterois volontiers ce que vous proposez, pour peu qu'il y eût de vraisemblance; mais ces desseins vagues ne concluent rien. Portez donc, ma Fille, votre fardeau au dedans de vous; c'est tout votre soutien, et il faut qu'il se trouve dans la peine même.

Gardez-vous bien de vous laisser défaillir de la manière que vous me le marquez : vous savez que Dieu le défend, et qu'il veut qu'on ait un soin raisonnable de sa santé. Est-ce ainsi que Jésus-Christ a accompli la volonté de son Père ? Vivez tant que Dieu voudra, et confessez son saint nom. Quelle folie le démon vous va-t-il proposer ? Dites-lui : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*¹. Qui vous a dit qu'on est en repos dans la mort ? Nous tire-t-elle des mains de Dieu ? Vivez et aimez.

Je vous remets votre jubilé comme vous le desirez, jusque au jour que je vous désignerai : le vendredi ou le samedi de la semaine prochaine, vous pouvez vous y disposer par une retraite; le reste se dira en présence. J'écouterai toutes vos vues; et j'arriverai, s'il plaît à Dieu, d'assez bonne heure pour vous aider à conclure votre jubilé, que je vous ai remis. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 26 mars 1696.

LETTRE CXXI. Règles pour la confession.

Je n'écrirai qu'à vous seule, ma Fille, afin de résoudre les doutes qui pourroient empêcher votre jubilé : au reste, j'enverrai ma réponse par un homme exprès, l'un des jours de cette semaine.

Décisivement et certainement vous ne devez point répéter vos confessions, pour aucune des deux raisons de ce Père; c'est à dire, ni pour avoir omis la circonstance de dimanche ou fête, ni pour n'avoir pas confessé d'avoir entendu la messe avec l'habitude ou l'inclination à quelque péché. Pour ce qui est de la volonté actuelle et délibérée, qui eût duré pendant

¹ Matth. iv. 7.

tout le temps de la messe , ou dans la principale partie , il faudroit le dire à confesse : mais quand on l'auroit omis par simplicité , ou par oubli , ou par ignorance , ou enfin pour n'y avoir jamais songé , ou pour n'en être pas assez instruite , il ne faut pas pour cela réitérer ses confessions ; mais dire tout simplement à son confesseur qu'on a fait ou pu faire vraisemblablement ce péché , que j'ai spécifié le dernier , de la volonté actuelle et délibérée. Il ne faut pas se gêner pour dire combien de fois on est tombé dans un péché , parce qu'on ne peut s'en souvenir après tant de temps , mais il suffit de dire en gros qu'on l'a fait souvent , si on le croit ainsi : si on est bien assuré de l'avoir fait , il le faut dire avec certitude : si on n'en a qu'un souvenir vague , confus ou douteux , on peut en parler de cette manière : mais dans ce dernier cas , ce n'est pas une nécessité ; et pour peu qu'on y ait de peine , il n'y a qu'à n'en point parler. Vous pouvez sans hésiter vous réserver à traiter avec moi ce dernier cas dans l'occasion , pour une instruction plus ample : j'en dis autant des deux premiers ; et vous pouvez tenir pour certain que cela ne fait point de nullité , et n'oblige point à répéter.

Quant au cas de la communion spirituelle , j'ai assurément convaincu le Père qu'il ne faut pas s'arrêter à ces sentiments , que c'est une spiritualité abstraite , inutile et impossible. Soyez en paix , et communiez à votre ordinaire sans hésiter , quelque peine que vous y ayez , et quand même vous en auriez à bien entendre mon intention ; ce que pourtant je ne crois pas , m'étant appliqué à parler distinctement , et l'ayant fait.

J'ai commencé la réponse à votre écrit : mais je sens qu'elle pourroit me mener plus loin que je n'ai de loisir ; j'y répondrai au premier jour. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 12 avril 1696.

LETTRE CXXII. Réponse à plusieurs questions, sur la communication avec Dieu, le besoin de connoître son état, la fréquente communion dans les sécheresses, le sentiment de la confiance, etc.

Je mets , ma Fille, sur un papier à part la réponse à celui que vous me donnâtes à Jouarre.

PREMIÈRE DEMANDE. S'il faut desirer plus de communication avec Dieu.

RÉPONSE. Ne cherchez point de familiarité et de communication avec le cher Époux dans l'état où vous êtes ; mais seulement sa volonté , avec une secrète plainte de votre cœur ; et un re-

proche soumis de son éloignement , s'il vous permet de le faire.

SECONDE DEMANDE. Si, par crainte de l'illusion, il est besoin de savoir l'état où l'on est, et celui son oraison.

RÉPONSE. Il n'est pas besoin de savoir ce que c'est que son oraison ; cela même en certains états nuit plus qu'il ne sert. La ferveur sensible n'est pas non plus nécessaire , et la vérité toute sèche et tout obscure suffit à une âme guidée par la foi. Ces liens de l'âme concentrent l'amour au dedans ; ce cri réprimé vaut bien celui qui se déclare , et quelquefois mieux : il faut dans ces états beaucoup laisser faire à Dieu, s'appuyer sur lui comme sur le seul soutien solide , en sortant comme hors de soi-même , et lui abandonner le dedans, afin qu'il y soit comme il voudra , avec un desir secret de ne le quitter jamais.

TROISIÈME DEMANDE. Si, dans ces états de désolation et de sécheresse, on doit communier aussi souvent.

RÉPONSE. Loin de craindre la communion dans ces états , c'est le temps de la désirer et de la pratiquer davantage ; car il n'appartient qu'à *Celui qui est*, de remuer notre néant , et de nous en tirer. Dites donc à ce cher Epoux : Vous êtes, et je ne suis pas ; faites-moi donc être ce que vous voulez que je sois ; et si vous voulez encore me cacher que c'est vous qui le faites, que votre volonté soit accomplie. Les pensées et les consolations aperçues sortiront de là comme toutes seules ; mais elles ne sont pas nécessaires ; la foi suffit : dans la sécheresse et dans son obscurité , dites le *Credo* et le *Pater* , et croyez que tout ira bien, quelque sèchement que vous le disiez, sans même vous tourmenter à les répéter, ni même à les achever, si l'esprit vous transporte ailleurs : car il veut être absolument libre ; et content de la volonté, souvent il ne lui plaît pas d'en donner l'effet entier.

QUATRIÈME DEMANDE. Si l'on peut croire que l'on a de la confiance, quoique on ne la sente pas.

RÉPONSE. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne dans l'intérieur et dans l'extérieur, songez à Jésus-Christ, qui a dit : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père*¹ ; et encore : *Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume*². Ayez la confiance dans le fond, et ne vous tourmentez pas à la sentir.

¹ Joan. IV. 34. — ² Luc. XII. 32.

CINQUIÈME DEMANDE. Si l'on doit faire des efforts pour sortir de l'état d'incertitude.

RÉPONSE. Ce ne seront pas les efforts violents que vous ferez qui vous rassureront auprès de Dieu ; mais le doux écoulement de votre âme dans sa bonté, telle qu'elle est en elle-même et dans toute son infinité. Tout ce que vous ressentez de votre faiblesse est très véritable ; et plus il est véritable, plus il faut mettre votre soutien dans cette bonté, qui seul vous donnera tout ce qui sera nécessaire. C'est uniquement de là qu'il faut attendre la persévérance. Il ne faut pas vous étonner que votre volonté semble toujours prête à s'échapper à elle-même ; puisque ce n'est pas votre volonté, mais celle de Dieu, qui est le fond de votre soutien. Demeurez donc abandonnée à cette sainte volonté, à la vie et à la mort, pour le temps et pour l'éternité, en la priant seulement de ne vous point laisser à vous-même ; ce qu'elle fera, si jamais vous ne perdez la confiance. Ne vous tourmentez pas à exprimer par des actes une douleur sensible de vos péchés ; votre état porte au fond cette douleur : cela est ainsi, et cela suffit.

SIXIÈME DEMANDE. Si l'on peut, dans ces états, chercher quelque soutien.

RÉPONSE. Rien ne vous peut fortifier que cette pleine confiance dans la pure bonté de Dieu en elle-même, que je viens de vous expliquer ; et je n'ai rien à vous dire davantage sur ce sujet, sinon que quand vous voudrez vous appuyer sur vos œuvres et sur vos efforts, sur quoi que ce soit hors de Dieu et de sa bonté, vous serez repoussée.

SEPTIÈME DEMANDE. Sur le dégoût des créatures.

RÉPONSE. La créature en elle-même n'est que mensonge et que péché ; on n'en peut avoir trop de dégoût : mais par rapport à Dieu, qui nous attache à le servir dans ses enfants, et à Jésus-Christ qui veut que nous l'honorions dans ses membres, nous ne devons point mépriser les créatures ; parce qu'on le trouve en elles, on en jouit en elles, et on contente en elles le saint Epoux. Ce que vous ferez donc à la personne dont vous me parlez, vous sera compté : vous avez pour vous l'obéissance du côté de Dieu et du mien. C'est une âme où Dieu travaille, et il vous veut pour coopératrice. Soyez fidèle à l'oraison, et ne faites rien avec chagrin à l'extérieur : dévorez au dedans toute la peine qu'il vous dévore.

HUITIÈME DEMANDE. Sur la communion spirituelle.

RÉPONSE. Gardez-vous bien de craindre jamais que vous puissiez offenser Dieu en communiant spirituellement; puisque la communion spirituelle ne se fait que par une foi vive et un desir ardent, qui enferme la volonté de toutes les dispositions que Dieu veut, et que l'Evangile commande.

NEUVIÈME DEMANDE. Ce que l'on peut répondre quand on est pressé sur des choses dont on nous a demandé le secret.

RÉPONSE. Je ne condamne pas votre réponse ni de semblables dans des cas pareils. Mais il est plus simple, après avoir fait ces réponses, de dire à ces demandeurs inquiets, qu'ils offensent Dieu, en vous pressant sur des choses qu'on peut vous avoir recommandé de tenir secrètes; et qu'ainsi, par une vaine curiosité, ils vous tentent à désobéir : cette réponse peut leur être utile à l'avenir.

DIXIÈME DEMANDE. Sur les lectures.

RÉPONSE. Vous avez tort d'avoir quitté ces lectures; prenez-en ce qui s'accorde avec votre fond. Ne croyez pas que votre conduite dépende de cette discussion, qui vous occupe sur la différence de votre état d'avec celui des autres. Pour le présent, je ne vois point de lecture plus propre à votre état particulier, que le livre de Job et le Cantique des cantiques. Dans le livre de Job, arrêtez-vous à ses paroles, et à celles où Dieu lui parle; vous y trouverez vos peines, et peut-être leurs causes et leurs effets. En lisant la passion de notre Seigneur selon les quatre évangélistes, et commençant celle de saint Jean depuis le lavement des pieds, arrêtez-vous à ce qui marque la secrète onction de la sainte âme de Jésus-Christ. Reprenez aussi, sans hésiter, la lecture de sainte Thérèse et de sainte Catherine de Gênes.

Au surplus, ma Fille, croyez que tout me convient. La charité n'a point de bornes en elle-même : elle ne se fâche jamais des demandes; elle veut même, pour ainsi dire, prêter la main à la Providence; mais il faut qu'elle trouve des ouvertures. Demeurez donc en repos sur votre desir : quand je verrai que Dieu voudra que j'agisse, je le ferai de tout mon cœur. Je le prie d'être avec vous.

A Meaux, ce 13 avril 1696.

LETTRE CXXIII. Sur une prière, sur les sentiments de cette Sœur, par rapport au prélat, et sur la doctrine alambiquée d'un prédicateur.

J'approuve votre prière, ma Fille ; je vous la renvoie, afin que vous la fassiez à Dieu selon votre desir ; et je le prie d'en mettre le fond dans votre cœur. Vous n'avez point à vous troubler des sentiments que vous m'exposez par rapport à moi, ni à vous en confesser ; mais vous devez toujours agir à mon égard à votre ordinaire, Dieu le voulant ainsi.

Laissez là ce sacrilège vénial, et cette doctrine alambiquée de ce bon Père, au sujet de la contrition pour les péchés de tous les jours. Quoique on ne cesse de les commettre, on doit toujours en gémir, et c'est bien fait de s'en confesser et au prêtre et à Dieu même : cette disposition est très suffisante.

Laissez là aussi ces péchés qu'il prétend être mortels, lorsque on ne s'applique point assez à la perfection qu'on s'étoit proposée, ou même qu'on avoit vouée en un certain sens.

Vous avez bien fait de faire vos Pâques. Je vous ai donné tous les éclaircissements que je pouvois sur les matières que votre prédicateur a remuées ; demeurez donc en repos : vous en savez assez sur ce sujet là, et je n'ai rien oublié de ce dont il falloit vous instruire. Attendez les consolations du cher Epoux, non selon votre volonté, mais selon la sienne, et donnez à aimer tout le temps que vous avez. Je le prie d'être avec vous.

A Germigny, ce 12 mai 1696.

LETTRE CXXIV. Il modère ses austérités, et approuve la rénovation de ses vœux.

J'ai reçu, ma Fille, votre lettre : je ne vois pas que rien vous doive empêcher de communier tous les jours durant votre retraite. Allez doucement pour les austérités, et ne faites rien sans obéissance. Contentez-vous des rigueurs de l'Eglise ; et si vous voulez quelques austérités particulières, prenez-les dans la règle et dans les observances du saint monastère où vous êtes ; prenez-les encore dans le soin que vous aurez de la personne que vous savez ; prenez-les dans toutes les peines et les contradictions que vous aurez à souffrir ; prenez-les dans les pénitences que je pourrai vous imposer, si je le trouve à propos.

Vous pourrez me faire votre revue, et me dire toutes vos

peines. Espérez en Dieu ; je vous mets entre ses bras. N'hésitez point à lire sainte Gertrude, ni tous les auteurs des anciennes Vies des saints. Unissez-vous au saint Epoux, et attendez mes réponses durant cette octave. Je vous renvoie tous vos vœux selon votre desir, et je vous permets de les renouveler ; je les reçois et je les bénis : celui que j'aime le plus de tous, c'est celui de pauvreté. Je vous permets tout ce que vous avez pour votre usage, et je vous assure que la sainte pauvreté n'y est point blessée.

Je vous enverrai bientôt de la nourriture ; car j'ai poussé les Méditations sur les mystères jusque au point que je voulois, qui est le moment de l'Incarnation. Je tâcherai de vous bénir au sortir de votre retraite, et je le fais en esprit.

A Paris, ce 20 mai 1696.

LETTRE CXXV. Sur ses austérités, son union avec madame d'Albert, et l'amour pour l'Epoux céleste.

Vous avez trop présumé, ma Fille, quand vous avez cru pouvoir, sans l'obéissance, pratiquer des austérités ; je vous les défends. Les pressements du dedans, quand ils vont à exécuter quelque chose au dehors, sont de droit soumis à l'obéissance : ne pensez donc pas à vous en affranchir.

Si je passe à Jouarre, en allant à Rebais, le lundi de la Pentecôte, ce sera comme un éclair ; ainsi n'attendez pas ce passage pour vous déterminer sur votre retraite : commencez-la la veille de l'Ascension de grand matin, puisque c'est de ce mystère que dépendoit la descente du Saint-Esprit ; à condition que le jour du saint sacrement, vous ferez une petite récollection. Laissez-vous pousser à bout sur tous les versets que vous me marquez, quelque effrayantes que soient les vérités que vous y voyez. Ecrivez vos vœux principales, et me les envoyez ; je les brûlerai, ou je les garderai, selon que Dieu voudra.

Je sais qu'il veut que vous demeuriez unies madame d'Albert et vous, d'une manière entièrement surnaturelle : faites-le donc, et rendez-lui tous les services que ses maux demandent. Rendez le change à l'Epoux céleste : si son amour est insatiable, que la vôtre le soit aussi : plus il vous demande, plus il lui faut de-mander ; point de bornes de côté et d'autre.

Lisez les vers tant que vous voudrez : j'ai des raisons pour ne vouloir pas qu'on en donne des copies à qui que ce soit. Je veux bien que vous les fassiez voir à celles que vous me marquez. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 29 mai 1696.

LETTRE CXXVI. Quelles sont les marques de l'union de l'âme avec l'Epoux céleste ; comment il change l'Epouse, et quel doit être son courage et son détachement.

Ne craignez point, ma Fille ; ce qui se passe en vous n'a rien de suspect. Tout y est au contraire véritable et réel ; c'est le manifeste accomplissement de votre songe, de celui que vous faites en veillant dans le chœur de l'Eglise. Le feu que vous avez senti, n'est pas un feu de la basse région : c'est un feu qui va mutuellement du cœur au cœur ; c'est ce feu que l'Epoux céleste vient allumer sur la terre. Il ne faut point douter qu'il n'ait quelque chose qui ressemble à celui dont vous me parlez. Car ce feu, du côté où il aspire à la totale union, représente le chaste mariage de l'Epoux et de l'Epouse, dont l'union de l'homme et de la femme est, selon saint Paul¹, le mystère, le sacrement, la plus excellente et la plus réelle figure. Ainsi abandonnez-vous à vos desirs ; car ce sera en même temps s'abandonner à tous les desirs de l'Epoux céleste.

Toutefois la dernière marque de la réalité de ce chaste mariage, de cette jouissance, de cette union, ce sera le changement de la vie : mais vous ne devez pas croire que cette marque puisse ou doive vous être sensible. Votre Epoux vous changera insensiblement : je serai aux portes pour veiller à ce qui se passera, et vous garantir de toute illusion ; c'est là ma charge : mais je n'aurai d'autre part que celle-là, à ce que l'Epoux voudra faire. Il s'est réservé cette opération ; et non seulement la sienne, mais encore la vôtre ; car c'est lui qui vous fera correspondre à son amour. Ainsi ce que dit sainte Thérèse est très véritable, qu'il doit suivre un changement dans la vie ; mais à la manière que je viens de dire, sans que l'âme songe seulement à se changer elle-même, les épreuves où le saint Epoux la met par sa jalousie, plus forte que la mort, et plus dure que l'enfer², demandent un grand courage, et qui soit au dessus de tout, au dessus des peines, comme au dessus des caresses.

C'est dans le fond ce que veut dire sainte Catherine de Gênes : Qu'il ne faut point s'attacher aux caresses comme caresses, ni s'arrêter aux douceurs comme douceurs ; mais les recevoir comme des moyens donnés par l'Epoux pour s'attacher à lui. Il a été donné à sainte Catherine de Gênes de faire une espèce de séparation entre les dons de Dieu et Dieu même, pour faire entendre avec plus de précision que le don intérieur

¹ Ephes. v. 32. — ² Cant. viii. 6.

à l'âme n'étant pas Dieu, il n'est pas permis de s'y attacher comme à sa fin : mais de la façon dont vous agissez, ou dont Dieu se fait sentir, c'est la même chose dans le fond. Sainte Catherine de Gênes fait une abstraction, qui a sa bonté ; mais qui n'est pas absolument nécessaire : car certainement c'est l'Epoux que vous recherchez pour lui-même, et ses dons comme un moyen pour vous unir à lui.

L'Epoux vous fait sentir les choses comme il les veut en effet, comme il les pratique, comme il les exerce : allez donc en sûreté, et tenez-vous aussi assurée que si j'avois répondu plus amplement. J'espère que vous sentirez que je satisfais à tout. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 30 mai 1696.

LETTRE CXXII. Sur les dispositions où doit être l'âme à l'égard des créatures ; la bonté et la grandeur de Jésus-Christ, et le secret que demandent les grâces reçues.

Oui, ma Fille, encore un coup, je veillerai à la porte, pour empêcher l'ennemi de vous troubler dans votre sage union avec le saint Epoux. Comme ce feu est dévorant, il ne faut pas s'étonner qu'il soit aussi épuisant ; encore moins qu'il sépare et détruise les créatures ; non afin qu'on les abandonne contre l'ordre de la charité, mais afin qu'on le cherche en elles, qu'on l'y trouve, qu'on l'y possède, ou plutôt qu'on les trouve et qu'on les embrasse en lui en unité d'esprit.

Votre soutien doit être la communion : jouissez-en tous les jours ; puisque Dieu vous a mise en lieu où vous pouvez, sans qu'on vous épilogue et sans qu'on vous méprise, baiser en liberté ce cher petit frère, qui tous les jours s'appetisse pour s'unir à nous, et tous les jours aussi nous rend nous-mêmes plus petits pour lui ressembler. C'est un enfant, c'est un homme fait ; il enferme la beauté de tous les âges : il a même les cheveux blancs, dans l'Apocalypse¹, comme son Père, dans Daniel², en figure de sa gloire et de son éternité : car comme Dieu, il est avant tous les temps ; et comme homme, il a été, il est et il sera, hier, aujourd'hui et aux siècles des siècles ; hier attendu, aujourd'hui donné, et prêt à se donner encore plus au siècle futur.

Pour le choix d'un confesseur, j'ai ouï dire qu'il y avoit chez vos voisins des hommes fort spirituels et fort intérieurs : le saint Epoux vous fera trouver celui qui vous convient. Vous

¹ Apoc. I. 14. — ² Dan. VII, 9.

n'avez que faire de vous expliquer sur le particulier de votre intérieur, et des grâces que vous recevez, qui, toutes pures qu'elles sont, veulent être mystérieuses et secrètes. Ne dites donc rien exprès; mais s'il plaît au chaste Epoux de dilater votre cœur, ne le fermez pas; vous avez alors la liberté de vous ouvrir.

Je me réjouis de vous voir en solitude au milieu du monde, et dans une si grande et si superbe maison*. Vous ne vous trompez pas dans l'impression que vous avez prise de M. le duc de Chevreuse; vous en aurez une semblable de madame la duchesse quand vous la verrez. Vivez humble, vivez cachée et dans l'oubli de tout le néant; silence, retraite, solitude. Chantez l'hymne que je vous ai envoyée, qui est pour vous en beaucoup d'endroits, et dans son tout pour toutes les âmes. Jésus vous bénisse, ma Fille, et soit toujours avec vous.

A Germigny, ce 1^{er} juin 1696.

LETTRE CXXVIII. Sur la communion, et la préparation qu'on doit y apporter.

Je ne manquerai pas, ma Fille, d'offrir demain le saint sacrifice pour l'âme qui vous est chère : l'incertitude où elle se trouve est terrible; mais comme elle est du conseil de Dieu, il la faut adorer.

Vous avez fait l'application que je souhaitois de l'endroit du Cantique des cantiques où il est parlé de la taille de la vigne et des petits renards¹. Poursuivez et extirpez tout. Continuez vos communions malgré vos peines : elles serviront ou à corriger tout à fait les défauts que vous déplorez avec raison, ou à vous en faire tirer le profit pour lequel Dieu les permet. J'approuve ces communions dérobées**, pour ainsi parler, et sans de particulières préparations. La perpétuelle préparation est dans le fond du chaste et saint amour : ainsi vous pouvez continuer; vous pouvez aussi, dans les cas ordinaires, communier sans vous confesser, le temps que vous me marquez, et même plus sans hésiter.

Je vous envoie le reste des vers sur le Cantique, aux conditions que vous me proposez, pour ces dames et pour vous. Dieu soit avec vous.

A Germigny, ce 11 août 1696.

¹ Cant. II. 12, 15.

* L'hôtel de Luynes, où elle avoit accompagné madame d'Albert que ses infirmités avoient obligée de venir à Paris.

** Cette personne avoit souvent occasion de communier sans qu'on s'en aperçût

LETTRE CXXIX. Sur les mesures qu'elle doit prendre contre ses foiblesses ; le recours à la sainte Vierge, et la fidélité à suivre ses exemples.

Les meilleures mesures que vous puissiez prendre, ma Fille, contre les foiblesses auxquelles vous êtes sujette, c'est de vous en confondre devant le saint Epoux. Dans la familiarité qu'il donne à sa chaste Epouse ; elle lui parle de sa petite sœur ; mais sans la reprendre, et dans le seul dessein de lui procurer quelque grâce : faites de même ; celle qu'on croit la petite sœur, c'est à dire foible, est la grande à son tour, et parle à l'Epoux pour nous, comme nous avons parlé pour elle. Agissez comme si vous m'aviez consulté ; soyez soumise au premier mot. Il se trouvera du temps pour s'occuper de l'effet des vers du saint Cantique.

Vous me ferez plaisir de prier la sainte Vierge pour moi : demandez-lui qu'elle vous obtienne le vin de la charité, le courage nécessaire pour porter vos peines. S'il vous paroît qu'elle n'est pas écoutée d'abord pour vous, ne vous rebutez point, comme elle-même ne se rebute pas. Ecoutez l'avis qu'elle vous donne : *Faites tout ce qu'elle vous dira*¹. Soyez attentive, ma Fille, à ses exemples, à ses préceptes, et tout viendra en son temps. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce samedi au soir 1696.

LETTRE CXXX. Il lui recommande la simplicité, la paix et la soumission.

Vous avez bien fait, ma Fille, de ne pas venir. Je suis très aise de vous voir dans la résolution de ne quitter madame d'Albert que le moins que vous pourrez.

Ne vous tourmentez point à juger de ce qui met des oppositions à votre salut : telle chose que vous croyez qui vous en éloigne, l'avance au contraire, selon les ordres cachés du chaste époux. Quant aux communions, allez votre train, en foi et en espérance, sans vous arrêter.

Je ne crois pas que vous deviez présentement communier tous les jours, à cause des embarras d'affaires que vous avez : communiez néanmoins très souvent. En cela on doit suivre l'instinct de la grâce, dans une sainte liberté d'esprit.

Je ne comprends pas votre répugnance à confesser la peine dont vous me parlez : il ne faut guère user de ces réserves ; mais faire tout pourtant sans anxiété. Votre conduite doit être de vous en confesser régulièrement, quand vous vous sentez

¹ Joan. II. 5.

plus vivement piquée d'avoir été reprise ; du reste , allez en liberté , sans vous arrêter.

Dans ces douces invitations intérieures de l'Epoux céleste , je voudrais que ce qui vous inquiète fût banni ; mais cela ne doit pas vous embarrasser. Etre trop attentive à repousser les inquiétudes , c'est souvent un moyen de les faire venir plus tôt ; laissez-les aller et venir.

Vous pouvez me demander ce que vous voudrez , pourvu que vous ayez le cœur soumis à mon silence : car ne savez-vous pas , ma Fille , qu'il y a des choses qui doivent venir d'en haut ? J'approuve sur la pauvreté ce que vous m'exposez. Prenez garde de vous accoutumer à faire dépendre vos communions de mes réponses ; ces manières ne sont pas de mon esprit. Je vous mets en la garde de celui qui est l'auteur de vos peines , et je vous défends en son nom de rien changer dans vos communions , dans vos oraisons et dans tout l'extérieur de votre conduite : soyez-en maîtresse , et assurez-vous que Dieu a un regard de miséricorde sur vous , et qu'il tiendra l'ennemi en bride. Je le prie d'être toujours avec vous.

A Germigny, ce 25 septembre 1696.

LETTRE CXXXI. Il lui donne différents avis sur sa conduite.

Je ne trouve point mauvais que vous donniez à M. votre fils la consolation de vous faire voir Versailles : ayez pour lui toute la complaisance qu'il mérite. Prenez garde à sanctifier votre extérieur par l'intérieur , prenant de tout occasion de vous élever à Dieu. Soyez simple dans votre habillement et dans tout votre maintien. Je crois que le saint Epoux vous aime ; aimez-le , ma Fille : Je donnerai bientôt de la pâture à votre amour. C'est un secret admirable de la médecine céleste , de guérir les passions par elles-mêmes. Contenez toujours l'extérieur , et évitez les distractions. Priez la sainte Vierge de se faire de vrais dévots , dignes de son Fils et d'elle.

Vous avez vu par ma dernière lettre le bon état de l'affaire de Torci , et que je ne vous oublie pas. Je pars demain pour la Trappe , ne pouvant différer davantage : vous pouvez m'écrire là directement. Il y a apparence , ma Fille , qu'à ce coup Dieu exaucera vos vœux : voici une crise ; soyez attentive à la volonté de Dieu , pour vivre de son amour. Je le prie d'être avec vous.

A Versailles, ce 3 octobre 1696.

LETTRE CXXXII. Sur son entrée à Torci, et les dispositions d'une novice.

Les raisons que vous me marquez, ma Fille, ne doivent point vous empêcher de vous donner à Dieu à Torci. Je n'ai vu encore de temps favorable, pour accomplir vos pieux desseins, que celui-ci. Dieu conduira tout, et quand vous lui aurez tout sacrifié, il fera son coup. La fidélité qu'il vous demande, c'est de souffrir avec soumission toutes les peines qu'il vous envoie.

J'aurai soin de reporter à Paris l'écrit que vous souhaitez. Sacrifiez toutes vos tendresses pour Jouarre, et préparez-vous de bonne heure aux humiliations du noviciat, où il ne faut point d'excuse et de réplique, ni bonne ni mauvaise, mais se réjouir d'être reprise bien ou mal. L'Epoux pour qui vous ferez tout, sera votre consolateur, votre guide et votre soutien.

Je ne puis attribuer qu'à la tentation les peines que vous me marquez : vous devez les surmonter, et elles ne doivent apporter aucun obstacle à votre dessein. Il est question d'un commencement de sacrifice, où la victime doit être déjà en quelque sorte égorgée, et néanmoins encore vivante et agissante volontairement. Laissez-vous déchirer le cœur par votre affection pour Jouarre, et allez faire votre sacrifice où Dieu le veut. Je vous mets contre l'esprit tentateur, sous la protection de la sainte Vierge. Je suis, ma Fille, votre bon père.

A Meaux, ce 20 octobre 1696.

LETTRE CXXXIII. Sur ses dispositions dans l'état de postulante et de novice; et l'obligation de correspondre à la grâce. Il l'exhorte à la soumission et à l'humilité.

Vous avez vu, ma Fille, à quoi je réduis vos pratiques. Souvenez-vous de l'état de postulante et de novice, vous ne sauriez y être trop petite. Faites-le par amour de la petitesse volontaire de votre Epoux, soumis à tout durant trente ans, ainsi que je vous l'ai dit. Epreuvez maintenant la différence qu'il y a entre le desir de la religion et la pratique : venez à l'effet et au réel; assurez-vous que cela vaut mieux que l'oraison, et même que la communion fréquente. C'est donc ici la grande épreuve.

Il sera bon de me renvoyer à votre loisir votre écrit que je vous ai rendu. Je crois que vous avez reçu la grâce qui y est expliquée : mais ce n'est rien que d'avoir reçu la grâce, si l'on n'y est fidèle; il faut la laisser agir en tout, et y coopérer par la plus exacte correspondance qu'il est possible : c'est Jésus-Christ

qui la donne , et c'est là véritablement une autre grâce plus grande que la première. Les humiliations que je vous ordonne vous fourniront le vrai moyen d'obtenir cette fidélité. Croyez qu'on a toujours plus de raison que vous , et agissez comme le croyant. Le diable ne peut rien contre les âmes ainsi petites , à l'exemple de Jésus-Christ leur modèle ; et les vents des tentations et des contradictions passent par dessus ces âmes sans les ébranler.

Madame *** va à Torci ; je souhaite, ma Fille , que l'on puisse prendre confiance en elle. Voyez comment Dieu dérouté la prudence et les vues humaines. Aussi n'avons-nous rien autre chose à faire qu'à étudier les moments de Dieu , avec une profonde admiration de ses impénétrables conseils : ce fondement posé , tout est au dessous de nous.

Il n'y a aucune illusion à craindre , pourvu qu'on s'humilie toujours. Toutes les paroles intérieures sont bonnes : on en incorpore le vrai à sa source , et on demeure tranquille sur les simples vues de la foi. Agissez ainsi , et de moment à moment demeurez unie à Dieu. Souvenez-vous que je n'entends point que vous restiez , si ces dames se retirent : ne pressez donc rien que votre sanctification , par l'humilité , l'obéissance , la patience , la prière , la simplicité , la douceur , la charité et la mortification. Le chaste et céleste Epoux sera avec vous , pour vous faire triompher de vous-même.

Vous faites chose agréable à ses yeux de consoler la personne que vous savez , et d'entrer dans ses peines. Tâchez , avec le conseil de madame *** , de trouver d'honnêtes prétextes pour différer la proposition de votre réception à la prise d'habit. Soyez soumise à la volonté du chaste et sévère Epoux , qui vous met à de terribles épreuves ; mais il conduira tout à votre bonheur : croyez-le , et espérez toujours de plus en plus. Je le prie toujours d'être avec vous.

A Versailles, ce 16 janvier 1697.

LETTRE CXXXIV. Sur l'abandon au céleste Epoux , et la soumission à ses volontés pour trouver la paix.

Je me sens toujours , ma Fille , une égale répugnance à vous laisser dans Torci , si mesdames de Luynes se retirent. J'espère voir bientôt madame *** , et vous mander ma dernière résolution sur votre prise d'habit , qu'il faut différer à cause des circonstances que vous me marquez.

Je vous ai déjà répondu sur ces pensées d'avancer vos jours

par d'excessives mortifications, ou de négliger votre santé : quant à vos autres peines, allez en paix, continuant à vous fier au saint Epoux , qui gardera ce qui est à lui , pourvu que tout lui soit abandonné. Si vous saviez le don de Dieu, et quelle simplicité, quelle humilité il exige ! Aimons-le, ce céleste Epoux , non de bouche ou de paroles, mais en effet et en vérité : c'est dans l'occasion qu'il faut pratiquer l'humilité , et se laisser condamner sans résistance.

Le saint Epoux sait seul accorder les choses les plus contraires : quoi qu'il arrive, il ne se fait que sa volonté, et il n'y a qu'à chercher la paix dans la soumission. Le saint Epoux est bon, autant qu'il est beau, et il ne faut qu'être en paix sous ses yeux , en lui gardant le fond où est sa demeure. Je trouve que les choses sont encore trop incertaines , pour accepter la proposition qu'on vous fait : j'en ai dit mon sentiment à madame ***. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 8 mars 1697.

LETTRE CXXXV. Il lui témoigne le desir qu'il a de concourir à son sacrifice, et l'exhorte à attendre en paix les moments de Dieu.

N'ayez point de scrupule, ma Fille, s'il y a quelque chose dans mon livre qui vous convienne , de vous l'approprier et d'en faire usage , pourvu qu'en effet vous sentiez en vous-même une idée nette de ce que je veux exprimer : le livre n'est fait que pour cela.

Je ne saurois consentir à votre proposition, jusqu'à ce que j'aie été sur les lieux. La difficulté est d'y arriver : je le mande à madame de Luynes ; il ne s'agit que de quelque retardement. Croyez, ma Fille, qu'au nom de votre sacrifice, mon cœur voleroit pour aller commencer vos fiançailles spirituelles : je ne pourrois, je vous assure, avoir une plus grande joie ; mais il faut adorer les moments de Dieu. J'approuve vos desirs ; mais je blâme l'inquiétude et l'impatience : je tolère l'empressement ; mais je condamne absolument l'agitation. O sainte volonté de l'Epoux céleste, vous êtes la paix du cœur !

Je ne sais que vous dire sur vos peines , sinon que celui qui en est l'auteur vous soutiendra. Je l'en prie avec instance , et je vous offre à ce Dieu de bonté, et vous bénis en son nom.
Amen.

A Meaux, ce 1^{er} avril 1697.

LETTRE CXXXVI. Il lui donne des avis sur son état, sur les grâces qu'elle peut recevoir, et sur la tentation.

Je m'étonne, ma Fille, que vous ayez eu peine à comprendre que le silence sur votre état est une suite du commandement de ne rien faire paroître de vos peines. Entrez donc dans cette pratique, qui est le fondement de toutes les grâces du saint Epoux. Dites seulement que je vous ai ordonné de garder mes écrits, qui doivent vous régler dans tout votre état, et mes livres où Dieu a mis de la consolation pour vous. Du reste, demeurez soumise.

Ne regardez dans votre état que la bonté de Dieu et les saintes douceurs de l'Epoux, malgré vos infidélités : n'adhérez que par cet endroit à ces vues de grâces ordinaires ou extraordinaires que certaines lectures vous présenteroient, sans vous enquérir le moins du monde de choses qu'il peut vous être dangereux de vouloir approfondir. Soyez fidèle à Dieu dans la tentation dont vous me parlez, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit en cas pareils. Je défends au démon d'attenter sur vous ; je ne dis pas de vous tenter, car en cela il n'est point soumis à l'autorité de l'Eglise, mais d'attenter sur vous à l'extérieur. Du reste, la tentation doit être bridée par la prière et par le jeûne, appliquant de ce côté tous ceux de l'Eglise ou de la règle. Résistez à la tristesse et au dégoût de la vie, pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, vendredi matin, 1697.

LETTRE CXXXVII. Il approuve son attrait pour la recueillement ; et lui marque ce qu'elle doit faire pour contenter le céleste Epoux.

Suivez, ma Fille, cette impression de recueillement au dedans et au dehors : ne vous troublez pas ; ne craignez rien : vous n'êtes pas hypocrite ; seulement ne soyez pas si réfléchissante : passez en tous cas par dessus toutes vos réflexions, pour contenter le saint Epoux, que ces retours contraindroient trop, si vous y adhériez. Obéissez à votre nouvelle maîtresse des novices, qui secondera la jalousie du céleste amant. Il n'est pas nécessaire que vous vous compreniez vous-même ; perdez-vous dans l'incompréhensible et dans l'inconnu.

Faites votre retraite dans cet esprit, en la commençant par le psaume *Dominus illuminatio mea*, et par le chapitre xiv de l'Evangile de saint Jean. Aimez en vous-même les fruits de l'Epoux, les germes de sa grâce et de son amour. Laissez tout pos-

séder au chaste Epoux ; qu'il anime tous les replis et tous les battements de votre cœur. Ne vous souvenez-vous pas de ce qu'il ya dans vos vers ? Tristesse ou recueillement tout est bon : la tristesse sera à salut, si elle est jointe avec une douce espérance d'être recueillie en paix dans le sein du divin maître. Ajoutez à ces mots : *Que rendrai-je au Seigneur ?* Ceux-ci : *Je prendrai le calice du salut* ¹. Laissez-vous détacher de tout, et serrez le saint Epoux avec des embrassements d'autant plus tendres, qu'il ne vous laisse que lui seul. Demandez-lui en épouse ses lumières et son secours pour son Eglise et pour moi, son très indigne ministre, qu'il met à de rudes épreuves.

Tenez-vous-en, ma Fille, aux ordres que je vous ai donnés sur la communication de mes vers, persistant à ne vouloir pas qu'on les voie. J'offrirai de bon cœur à Dieu M. votre fils. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 7 juin 1697.

LETTRE CXXXVIII. Sur l'indifférence et l'affection qu'il faut avoir tout ensemble pour les créatures ; et le danger des erreurs des quiétistes.

Votre conduite avec la mère des novices doit être de lui obéir en tout pour l'extérieur ; mais pour l'oraison, d'aller à votre ordinaire, sans entrer dans le fond en quoi que ce soit : du reste, faites comme vous pourrez, avec prudence.

Quant aux mépris qu'on peut vous témoigner, agissez, tant à l'extérieur que dans l'intérieur, comme si vous ne voyiez rien. Pour le fond de l'amitié, ne vous fâchez point de perdre celle des créatures : aimez-les de votre côté, sans rien changer à votre manière d'agir avec elles. Il faut toujours être détaché des créatures en un certain sens ; mais en un autre leur être toujours intimement uni pour Dieu, qui le veut ainsi.

Continuez à me dire ce que le saint Epoux vous mettra pour moi dans le cœur ; je prendrai tout par le fond de la vérité : dites-lui bien qu'il y prenne garde, que son Eglise est en grand péril*. Cette tentation est une des plus subtiles : il le sait bien, comme vous le pouvez croire ; mais il aime que nous lui disions ce qu'il sait, à cause de l'intérêt qu'il veut qu'on prenne à ce qui le touche, et plutôt pour exercer notre vigilance que pour exciter la sienne. Dites-lui donc qu'il ne dorme pas, comme il

¹ Ps. cxv. 12, 13.

* Il parle ainsi à cause des efforts que faisoient les quiétistes, pour faire prévaloir leurs erreurs.

fit dans la barque, au milieu de ses disciples¹ : éveille-le par votre foi et par les cris d'une ardente prière pleine d'une humble confiance.

Je reçois vos lettres par les mains de M. votre fils : j'aurais bien voulu avoir un peu plus de loisir pour l'entretenir. Je ne change rien à cette lettre.

Ne craignez point d'illusion ; plus vous sentirez votre salut en péril, plus vous le devez mettre en sûreté entre les mains du céleste Epoux, par la confiance et par l'abandon, en veillant et priant toujours. Je le prie d'être avec vous.

A Paris, ce 17 juin 1697.

LETTRE CXXXIX. En quoi consiste la fidélité de son état.

Voyez-vous, ma Fille, je vous l'ai dit, et je vous le répète ; toute la fidélité de votre état consiste à garder les dehors, à renfermer tous les desseins de l'Epoux, et tous les exercices qu'il vous envoie, entre lui et vous. Je vous défends de rien laisser paroître des sentiments dont vous me parlez ; vous me fâcheriez tout à fait contre vous. Réprimez donc tout ce qui pourroit faire connoître au dehors ce que vous éprouvez intérieurement. Pensez-vous que ce soit contenter pleinement l'Epoux, que de recevoir ses caresses ? Il faut aussi soutenir des combats, et tout souffrir plutôt que de lui manquer en rien.

Au reste, ma Fille, votre cœur m'a parlé dans votre lettre. N'hésitez point à m'écrire ce que le saint Epoux vous dira pour moi : si vous passez les bornes, vous en serez avertie. Souffrez les dernières violences, plutôt que de manquer à satisfaire le divin Epoux : soyez pourtant tranquille parmi vos efforts, et gardez tout au dedans, quand il en faudroit mourir. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 25 juillet 1697.

LETTRE CXL. Sur la manière dont elle doit recevoir les avis qu'on lui donne sur ses défauts, et sur le tort qu'elle a de laisser paroître au dehors ses peines. Il lui demande de faire pour lui une prière.

Ne vous embarrassez pas, ma chère Fille le coin où vous vous trouvez reléguée, est celui où l'Epoux se cache, et d'où il vous envoie du secours, étant toujours prêt à vous assister. Soyez en repos sur vos confessions passées. Pour celles de l'avenir, ne vous tourmentez pas à chercher ces défauts qu'on vous reproche : croyez qu'ils sont en vous, puisque on vous le dit, et que ce sont

¹ Matth. VIII. 24.

ceux que Dieu charge de votre conduite, par rapport à la religion, qui vous le déclarent. Je ne veux pas que vous répliquiez un seul mot, ni que vous vous défendiez le moins du monde. Le silence et l'humilité seront votre force. Ne niez donc rien ; mais n'avouez pas même à confesse ce que vous ne sentez pas devant Dieu avoir fait. Quand on vous reprend, contentez-vous de dire : Je crois que cela est ; et non seulement je suis capable de tous ces défauts, mais j'en sens le fond en moi-même, et d'une infinité d'autres. Assurez-bien que vous agissiez sincèrement : je vous cautionnerois volontiers là dessus s'il le falloit. Portez la pénitence qui vous sera imposée : communiez toujours à votre ordinaire, si on ne vous en empêche pas.

Vous avez eu tort d'avoir fait paroître votre peine : cela est bien contraire au commandement de cacher tout au dedans, et de ne rien montrer au dehors qu'une douceur et une égalité inaltérables. Vous avez bien remarqué que le dedans est fortifié par la fidélité à se réprimer au dehors, et par l'édification que le prochain en tire. Le contraire est une source de fautes pour soi, et en occasionne beaucoup aux autres. Cependant, ma Fille, le saint Epoux est avec vous : je sens qu'il veut vous sauver avec vos défauts, par pure miséricorde. Rendez-les toujours plus involontaires ; et cependant profitez-en pour vous humilier en silence et en abandon à Dieu. Ayez recours aux psaumes *Dominus illuminatio mea ; De profundis ; Deus, in adjutorium.* « Vous aurez de l'affliction dans le monde : mais prenez courage ; j'ai vaincu le monde¹. »

Si vous voulez faire une bonne prière pour un ministre, que Jésus-Christ daigne employer aux affaires de la plus haute importance de son Eglise : demandez plutôt au cher Epoux qu'il éteigne en lui, jusqu'à la moindre étincelle, l'amour et la complaisance pour les dignités et pour l'approbation des hommes, et qu'il attende uniquement ce qui est promis dans la résurrection des justes, à ceux à qui personne n'a rien à rendre sur la terre².

Continuez à m'exposer vos vues, sans vous étonner du peu d'attention que j'y ferai : et contentez-vous de savoir, ou par mon silence ou par mes réponses, que je les approuve ou ne les approuve pas. Soyez sans inquiétude pour votre réception : le saint Epoux a tout fait seul ; il continuera, et assurément il ne se fera que sa volonté. Je le prie, ma Fille, d'être avec vous.

A Paris, ce 30 juillet 1697.

¹ Joan. XVI. 33. — ² Luc. XIV. 14.

LETTRE CXLI. Il lui montre qu'il n'est pas possible d'éviter toutes les occasions de chutes ; ce qu'elle doit faire lorsqu'elle est tombée en quelque faute ; comment elle doit se conduire pour la communion.

C'est, ma Fille, chercher à vous tourmenter vous-même, que de tourner en doute contre moi la défense que je vous fais de laisser paroître votre peine au dehors : vous savez bien, dans le fond, que je dois connoître tout ce qui vous regarde, pour régler les choses et pour vous soutenir.

Je n'ai rien à vous dire sur les occasions de vos chutes, sinon que vous ne pouvez les éviter toutes qu'avec trop de contrainte, et même en faisant quelque sorte de scandale ; ainsi ne forcez rien. Si vous tombez en quelques fautes, réprimez-vous, humiliez-vous ; au surplus, laissez-vous conduire. Il ne faut point procurer ces occasions ; mais il ne faut pas aussi chercher scrupuleusement à les éviter. Demeurez ferme, quoi qu'il en arrive, à contenir le dehors ; car c'est sur quoi il ne faut jamais se relâcher ; autrement ce seroit succomber à la tentation. Autant de peines, autant de sacrifices, c'est le moyen d'en faire souvent, et de contenter l'insatiable Epoux.

Vous avez bien fait de communier. Il n'y a rien que je souffre moins volontiers en vous, ma Fille, que la pensée d'attendre ma présence ou mes ordres pour communier ou pour continuer vos exercices : je vous ai dit souvent de passer outre, à moins que je ne vous le défende : à cette condition, et sur cet inébranlable fondement, je ne vous manquerai jamais ; et vous pouvez vous assurer sur cette parole d'un évêque, qui ne la donne pas légèrement.

Je répondrai à vos questions, quand Dieu m'en donnera le loisir : il sait ma bonne volonté, mais je ne puis secouer le joug qu'il m'impose, ni toujours vaincre toutes les affaires dont il charge mes foibles épaules. Je le prie d'être toujours avec vous.

A Germigny, ce 1^{er} septembre 1697.

LETTRE CXLII. Il l'exhorte à souffrir la privation de la communion par esprit d'obéissance, et blâme des maximes nouvelles.

Après avoir mis tous vos écrits à part, bien soigneusement, pour les relire à Germigny où je vais être quelques jours ; à la fin, ma Fille, j'ai oublié le porte-feuille, dans une armoire, dont j'ai la clef. Je vous marque cette dernière circonstance pour vous mettre l'esprit en repos. Cet oubli est mortifiant pour moi, et le sera aussi pour vous ; mais Dieu ne l'a pas permis sans sujet. Il veut vous montrer, ma Fille, qu'il prendra lui-

même soin de vous, pourvu que vous continuiez vos exercices, comme je vous l'ai marqué : n'y changez rien du tout; Dieu le veut ainsi.

Il est vrai, la communion est une grâce admirable : mais n'est-ce pas l'Epoux qui dit lui-même¹, que *l'obéissance vaut mieux que le sacrifice*? Souffrez-en donc la privation : et puisque la vérité éternelle vous assure que votre souffrance, quand elle a l'obéissance pour guide, vous tient lieu de communion ; n'êtes-vous pas trop heureuse en obéissant, et en vous conformant à l'ordre commun et aux sentiments qu'on vous a témoignés, de recevoir tout à la fois le fruit de l'obéissance et celui de la communion? Vous ne sauriez manquer de rien en obéissant ; et en communiant vous pouvez manquer de beaucoup de grâces, de celles-là même que la communion vous apporte. Il est vrai que je vois, depuis quelque temps, à grand regret, s'établir beaucoup de nouvelles maximes sur la communion, qui ne feront que resserrer le cœur, troubler les bonnes consciences et aliéner des sacrements. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 6 septembre 1697.

LETTRE CXLIII. Il lui marque ce qu'elle a à faire pour se soutenir dans ses peines ; et lui conseille la lecture de sainte Thérèse.

J'ai reçu, ma Fille, votre présent, avec la lettre qui l'accompagnait ; tout m'a été fort agréable : j'accomplirai, s'il plaît à Dieu, ce que vous attendez de moi. Votre lettre me fait voir la continuation de vos peines, et les nouvelles angoisses que Dieu vous envoie. Tenez-vous fortement attachée à vos premières résolutions : exécutez ponctuellement tout ce que le cher Epoux m'a donné pour vous dans toutes mes lettres, et surtout dans les dernières. Quoi qu'il arrive, il faut conclure votre sacrifice. Laissez les créatures être ce qu'elles sont : c'est assez pour vous que l'Epoux céleste soit toujours le même, et qu'il me tienne inébranlable dans les mêmes résolutions.

Vous trouverez de la consolation dans la lecture de sainte Thérèse ; au livre du *Château de l'âme*, sixième demeure, chapitres I, III et VI. Ne vous arrêtez point aux grâces, si ce n'est à celles qui ont rapport avec les peines que vous souffrez : mais pour les états de peines, il faut s'y appliquer, et en quelque sorte s'y livrer. Dieu ne vous laissera pas sans consolation. Je prie le saint Enfant de vous attacher à sa crèche, à sa pauvreté, à son silence, à son obéissance, à son humilité, à sa douceur.

¹ I. Reg. xv. 22.

Je vous porte dans mon sein , où je vous offre à Dieu. Soyez fidèle , et ne craignez rien ; je vous ai parfaitement comprise.

Vous pouvez m'écrire à l'ordinaire sur votre intérieur : à l'extérieur, laissez-vous conduire par le gouvernement de la maison. Vous auriez tort, ma Fille, si vous croyiez que, parce que vous êtes entrée en religion, je prendrai moins de soin de votre intérieur ; c'est le dehors que je laisse conduire à vos supérieures. Si vous êtes vraiment petite aux yeux de Dieu, et que vous mettiez fidèlement en pratique mes conseils, qui sont des ordres précis dans mon intention, vous ne manquerez jamais de soutien, ni du côté de Dieu, ni du mien. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 7 janvier 1698.

LETTRE CXLIV. Il la rassure sur quelques frayeurs qu'elle avoit, et recommande à ses prières un ouvrage qu'il alloit publier.

Je crois, ma Fille, vous avoir donné tous les conseils nécessaires sur vos peines, par une lettre écrite de Meaux, où je vous renvoie à certains chapitres de sainte Thérèse. Vous pouvez continuer vos confessions sur le pied que vous me marquez.

Je ne sais pourquoi vous doutez que je lise vos lettres, et surtout celle où vous m'exposez votre doute sur l'intention de vous corriger. Il est vrai que si vous n'aviez en vue que de mériter et de faciliter votre réception, il faudroit craindre ce qu'on vous dit, que vous n'avez qu'un desir superficiel de réformer vos défauts ; mais je sais que ce desir va plus au fond. Ainsi allez votre train : oubliez tout ; que toutes les créatures vous trouvent une autre personne, et que vous les trouviez aussi autres qu'elles ne vous étoient auparavant. Car il faut que ce qu'a dit le saint Epoux, par rapport à son Epouse, s'accomplisse : « Celui qui est sur le trône a dit : Je fais toutes choses nouvelles » : *Nova facio omnia* ¹.

Continuez vos prières pour l'ouvrage que j'ai en main *, qui va paroître. Ne doutez point, ma Fille, que je n'aie fort à cœur tout ce que vous me mandez par vos précédentes. Quoi qu'il en soit, allez devant vous ; Dieu ne vous manquera pas.

J'aurois été effrayé aussi bien que vous, du discours de ce bon père de la Trappe ; mais je me conduis par une autre ré-

¹ Apoc. XXI. 5.

* La *Préface sur l'Instruction pastorale* de M. de Cambrai, et les *divers Ecrits sur le livre des Maximes des Saints*, qui parurent ensemble à la fin de février 1698. (*Edit. de Vers.*)

gle, qui est qu'il faut contenter l'attrait que Dieu vous donne, par les seuls moyens qu'ils vous offre : ainsi vous n'avez plus que l'abandon et la confiance.

Vous verrez bientôt mon nouveau livre : il est écrit avec bonne intention ; priez Dieu qu'il y donne sa bénédiction pour sa gloire. Priez pour l'Eglise, dont la pureté est attaquée plus que jamais ; mais la vérité sera la maîtresse. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 18 février 1698.

LETTRE CXLV. Il répond aux questions qu'elle lui avoit faites, sur les répugnances qu'elle éprouvoit pour le monastère où elle étoit, sur le desir d'embrasser une règle plus austère, sur l'obligation de combattre ses défauts, etc.

Je vous envoie, ma Fille, la réponse à votre mémoire : je n'ai rien omis ; il ne me reste qu'à prier Dieu qu'il vous fasse dignement accomplir votre sacrifice. Je n'abandonnerai jamais le soin de votre âme, et je m'intéresserai toute ma vie à la maison où vous serez consacrée : ainsi elle pourra me regarder comme un ami perpétuel.

PREMIÈRE DEMANDE. Si on peut s'engager, ne sentant pas, ni pour la maison ni pour la plupart des sujets qui la composent, une certaine inclination et sympathie, comme pour Jouarre, et pour une règle plus austère.

RÉPONSE. Ne vous embarrassez point des antipathies des créatures : ne regardez en elles que l'Epoux céleste seul : rendez-vous indépendante de toutes, en vous soumettant à toutes. Sauvez-vous par l'obéissance, qui sera d'autant plus pure, qu'elle ne s'attachera point aux personnes : vous n'en ferez que mieux votre salut, quand vous vivrez dégagée de tout : car alors Dieu vous soutiendra et vous relèvera.

Si madame de Luynes use de tout son pouvoir pour faire le bien ; vous jouirez de son travail ; sinon vous ferez toujours celui que vous pourrez. Vos bons desirs tiendront lieu de tout : Dieu prendra ces efforts sincères pour un accomplissement de sa volonté. Allez cependant par où la porte vous est ouverte. Quand vous serez reçue et professe, je vous dirai ce que vous aurez à faire pour avancer le bien, et pour mettre sérieusement la main à l'œuvre de votre perfection. Ce bon religieux, avec les idées de la perfection de la Trappe, voudroit que tout allât partout

comme là. Si vous voyez une porte ouverte dans une maison plus austère, et d'une plus grande règle, il auroit raison. Promettez au saint Epoux de faire tout ce qui sera possible, et il sera content. La perfection se peut trouver dans les particuliers d'une maison moins austère, et même imparfaite. Ne prévoyez pas de si loin : *A chaque jour suffit son mal* ¹. Allez au jour la journée ; heureuse de faire à chaque moment ce que veut le céleste Epoux.

Je suis bien aise de votre amour pour Jouarre ; mais dilatez votre cœur pour tous les lieux où vous trouverez Dieu et son sacrifice. Pourvu que le lien de la charité vous unisse à la maison, nul autre nœud n'est nécessaire : ne vous embarrassez pas de vos peines et de vos antipathies, avec cette condition.

SECONDE DEMANDE. Si le penchant et le desir que j'ai d'embrasser une plus grande règle, quand je le pourrai, n'est pas contre le vœu de stabilité.

RÉPONSE. Vous pouvez faire le vœu de stabilité avec soumission aux supérieurs, et aux dispositions de la divine Providence, à la quelle il faut tout abandonner.

TROISIÈME DEMANDE. Si l'on peut, sans rien dérober au céleste Epoux, faire connoître par quelques signes extérieurs son respect pour madame ^{***}, et son amitié aux personnes à qui on la doit.

RÉPONSE. Tout ce que je puis vous permettre, c'est de baiser quelquefois la main de madame, en signe d'obéissance, plutôt que de tendresse, et avec plus de sérieux que d'épanchement, avec pourtant un air de sincérité et de cordialité, sans qu'il paroisse rien de forcé et d'affecté. Le saint Epoux vous fera faire ce qui sera convenable. Il est vrai que toutes les caresses doivent être pour lui, et que c'est envers lui seul qu'il faut épancher son cœur. Cependant comme il vous commande d'aimer vos Sœurs, montrez votre amour cordial pour elles, par des services réels dans l'occasion¹, par une complaisance compatissante ; et témoignez votre respect pour vos supérieurs par une ponctuelle obéissance, où vous marquez le plaisir d'obéir. Vous pouvez même quelquefois faire de petites plaintes, pour ne point paroître indifférente à l'amitié ; mais rien qui montre des peines fongères. Ne desirez rien de plus ; car ce seroit une étrange chose de desirer les bonnes grâces d'autres que de l'Epoux, et de vouloir exciter sa jalousie dure comme l'enfer ².

¹ Matth. VI. 34. — ² Cant. VIII. 6.

QUATRIÈME DEMANDE. Si cet engagement , qui me retire de votre bercail , ne diminuera ni vos bontés , ni vos soins pour mon âme.

RÉPONSE. Assurez-vous, ma Fille, que je ne quitterai le soin de votre âme , non plus que l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, ni à la vie ni à la mort ; et que j'aimerai la maison où vous serez, et en serai l'ami et le protecteur dans l'occasion, de tout mon pouvoir. J'irai dans cette maison pour vous seule : mais vous ne serez point seule, et le saint Epoux sera avec vous. Ainsi que rien ne vous empêche de presser votre réception, en espérance contre l'espérance. Dites le psaume LXXI, pour vous confirmer dans ces sentiments, et ajoutez le psaume CXXII.

CINQUIÈME DEMANDE. Si mon engagement m'obligera à me faire encore plus de violence sur mes défauts.

RÉPONSE. Ne vous poussez point vous-même à bout par trop de violence : le saint Epoux se contente de médiocres et de raisonnables efforts. Humiliez-vous , et passez outre sur ces défauts dont vous me parlez. Il est rare qu'on les déracine tout à fait ; ils restent pour nous humilier et nous exercer. Combattez toujours ; et ne songez jamais à une pleine victoire, où l'ennemi soit tout à fait exterminé ou entièrement subjugué. Il faut cela ; afin que, toujours sous la main de Dieu , nous fassions notre soutien de notre besoin et de notre dépendance. Votre oraison doit être en foi et en silence, en patience et en abandon, sans vous troubler de vos faiblesses et de vos impuissances, dont le continuél aveu rend gloire à Dieu.

SIXIÈME DEMANDE. Si je puis faire le contrat que vous savez ; et si enfin , nonobstant tout ce que je vous expose , je dois m'engager.

RÉPONSE. Vous pouvez faire le contrat dont vous me parlez , avant votre profession , si les supérieurs l'agrément ; surtout n'ôtez rien à M. votre fils.

Où, je persiste à vous dire de vous engager ; car Dieu le veut. Ainsi, ma Fille, consommez votre sacrifice. J'ai mis le couteau entre les mains du père T***, afin qu'il achève de vous égorger : expirez sous sa main et sous ce tranchant. Ne songez plus si on vous estime, si on vous méprise, si on pense à vous, ce qu'on en pense, si l'on n'y pense point du tout. O quelle paix divine produit le saint dégage ment de soi-même et des

créatures ! Mon Dieu est mon tout : *Mon bien aimé est à moi, et moi je suis à lui* ¹. Qu'il soit avec vous à jamais.

A Paris, ce 5 mars 1698.

LETTRE CXLVI. Il lui témoigne qu'il veut prêcher à sa profession et en faire la cérémonie.

J'ai, ma Fille, rendu grâces à Dieu de votre heureuse réception : disposez-vous au grand sacrifice de l'amour. Je ne veux point qu'une autre main que la mienne vous immole, ni qu'une autre voix vous consacre et vous anime. Je consens au mardi de la Pentecôte, si madame de Luynes le trouve bon, et je lui en écris : je lui mande aussi que je pourrai vendredi au soir aller coucher chez vous. Elle m'écrit au sujet de votre réception avec une bonté admirable, dont je lui sais très bon gré. Madame d'Albert m'a écrit aussi votre réception, et je lui marque ma reconnoissance de toutes ses bontés. Vous voyez, ma Fille, qu'il n'y a qu'à mettre sa confiance au saint Epoux, et s'abandonner à lui pour le temps et pour l'éternité. Je le prie d'être avec vous.

A Meaux, ce 4 avril 1698.

LETTRE. CXLVII. Sur la retraite qu'elle alloit faire pour se préparer à sa profession, quels doivent en être les fruits.

Dieu bénisse votre retraite, ma chère Fille. Entrez dans le cellier avec le saint Epoux ; que sa gauche soit votre soutien, et que sa droite vous couvre et vous protège ³. Continuez votre retraite, dont le fruit doit être de vous séquestrer de toute société humaine, autant que la charité et la bienséance, qui en fait une partie, le peuvent permettre. Offrez-vous à Dieu ; afin qu'il vous inspire les moyens de cette heureuse séparation. Menez l'Epoux à la campagne, dans le fond du désert ², dans le plus intime cabinet de votre mère l'Eglise : ce qui ne se fera pas en cette vie se fera en l'autre ; et c'est là que s'accompliront les jouissances éternelles et spirituelles, où Dieu sera tout en tous ⁴.

Vous êtes admirable, de vouloir que la méprise d'une religieuse soit un argument de votre mort. Veillez et priez, je le veux ; mais non pas pour de si foibles motifs. Je ne manquerai

¹ Cant. II. 16. — ² Ibid. I. 3. II. 6. ³ Ibid. — III. 4. — ⁴ I. Cor. xv. 28.

pas d'arriver de bonne heure, s'il plaît à Dieu, pour ouïr votre confession, et vous laisser le reste du temps le plus libre qu'il se pourra. Tenez bien le cher Epoux, et ne le laissez pas échapper. L'obéissance et l'humilité sont les chers liens dont il se laisse volontiers enserrer. Qu'il soit toujours avec vous, ma Fille.

A Paris, ce 9 mai 1698.

LETTRE CXLVIII. Il répond à ses demandes sur l'attention à l'office, sur les fautes contre la règle, sur la pauvreté, sur les grâces et les infidélités, etc.

Madame d'Albert m'écrit, ma Fille, que vous êtes cruellement tourmentée d'un mal de dents ; cela , avec vos autres peines, vous doit pousser à un absolu abandon envers un Dieu tout bon et tout sage, qui ne vous abandonnera pas. Soyez dans l'obéissance, et souvenez-vous de garder jusqu'à la mort les règles que je vous ai données. J'ai été bien édifié de ce que madame d'Albert me mande de votre amour pour la pauvreté : vous ne sauriez le pousser trop loin ; car plus vous serez dépouillée , plus vous serez riche : Dieu lui-même se donne à ce prix.

Voilà la réponse à vos articles. Il a plu à Dieu, ma Fille, que j'aie trouvé le temps de la faire ; cela ne m'arrive pas toujours de même, et souvent je ne puis donner aux questions qu'on me fait, une attention si suivie et si exacte. Entrez dans l'esprit de mes réponses, et faites servir la décision aux cas semblables.

PREMIÈRE DEMANDE. Sur l'attention à l'office.

RÉPONSE. Il n'est pas nécessaire de se bander l'esprit pour avoir cette attention, ni d'en apporter une plus grande au bréviaire qu'aux messes d'obligation, où vous devez être accoutumée. Après les distractions, il faut sans effort, et très doucement, rentrer dans le premier dessein de louer Dieu. Il suffit d'être attentive à ce que dit l'officiante, sans scrupule : quand on est distrait, il est bon de dire bas soi-même ce qu'elle dit. Il faut prononcer bonnement et sans scrupule, à peu près comme dans les autres prières ; il n'est pas nécessaire de s'entendre soi-même. Il ne faut jamais se précipiter en rien : mais il faut aussi bannir le scrupule, aller rondement , bonnement et simplement, comme dans une autre prière.

SECONDE DEMANDE. Sur les fautes de la règle.

RÉPONSE. Il n'y a rien de considérable que le mépris et la négligence ; du reste, la règle n'oblige pas sous peine de péché mortel.

TROISIÈME DEMANDE. Sur la pauvreté.

RÉPONSE. Cela dépend des circonstances et de la plénitude assurée du consentement. Déclarez une bonne fois à madame que vous ne voulez user de rien sans ordre, et contentez-vous de ce qu'elle vous dira. Demeurez sans attache à rien, et sans scrupule pour les choses qui vous seront laissées.

QUATRIÈME DEMANDE. Sur les grâces et les infidélités.

RÉPONSE. Je n'approuve point de s'abandonner à tout ce qui seroit extérieur : pour les larmes, cela se peut, en se modérant pourtant, tant par rapport au cerveau, que par rapport au dehors. Pour les autres choses, elles peuvent être permises, mais rarement, et seulement dans la violence d'un transport extraordinaire ; sinon tout cela tendroit à l'illusion.

Je voudrois, au lieu d'être si fort effrayée de vos infidélités, que vous disiez au cher Epoux : Il est vrai, je suis une ingrate : mais vous avez dit : *Ame infidèle et déloyale, reviens pourtant, et je te recevrai dans ma couche, et entre mes bras* ¹. A quelque heure, à quelque moment qu'on revienne de bonne foi, il est prêt.

CINQUIÈME DEMANDE. Que puis-je faire pour marquer à Dieu ma reconnaissance du bonheur d'être religieuse ?

RÉPONSE. Il faut en reconnaissance prendre le calice de l'obéissance par l'observance des règles, et du reste attendre que l'instinct divin se déclare, en disant avec Samuel ² : *Parlez, Seigneur ; car votre servante vous écoute*. Il ne faut pas tant chercher à faire des choses extraordinaires ; mais livrer son cœur en proie à l'amour par une bonne volonté. Songez à ces paroles : *Les vrais adorateurs doivent adorer en esprit et en vérité* ³. Lisez attentivement l'évangile de la Samaritaine ; et apprenez à vous détacher de tout l'extérieur, pour vous attacher à Dieu en esprit et en vérité, par le fond le plus intime de vous-même. Dites souvent : *Parlez, Seigneur*.

Le saint Epoux soit béni de toutes les grâces qu'il vous a faites sous le drap mortuaire : c'est le drap de l'Epoux enseveli ; il ne faut jamais le quitter. Soyez en repos ; la paix de Jésus-Christ est avec vous.

¹ Jerem. III. 1. — ² 1. Reg. III. 10. — ³ Joan. IV. 24.

SIXIÈME DEMANDE. Sur les pénitences, et sur les souvenirs de ses péchés.

RÉPONSE. Il faut tout quitter pour écouter la pénitence ; puisque c'est là écouter l'Epoux qui parle juridiquement, et avec autorité, par ses ministres. Vous pourriez dans l'occasion essayer de soulager votre mémoire, en écrivant un mot, mais sans scrupule. Laissez vos péchés à l'abandon et à la miséricorde infinie de Dieu, et passez outre.

J'approuve les prières que vous faites pour la déclaration de la vérité : le saint Epoux y paroît disposer son vicaire. Ne dites jamais qu'on décide en ma faveur, comme si c'étoit là mon affaire propre, ou que j'y entrasse autrement que les autres fidèles. Vous avez raison : la lettre de M. l'archevêque * est admirable ; il faut remercier Dieu de la lui avoir inspirée. Je vous bénis, ma Fille, de tout mon cœur.

A Meaux, ce 31 mai 1698.

LETTRE CXLIX. Il lui envoie un précis du sermon qu'il avoit prêché à sa profession.

Je n'écris rien de mes sermons, ma Fille. Je vous ai parlé dans le discours que je vous ai fait, sur l'évangile du jour, depuis le premier verset du neuvième chapitre de saint Luc, jusqu'au sixième ; et je vous ai dit ce qu'il avoit plu à Dieu de me mettre dans le cœur sur les devoirs de votre état, pour votre instruction et votre consolation, et sur ce qu'il demandoit de vous, puisque vous me dites qu'il vous seroit utile d'avoir par écrit quelque chose de ce que je vous ai prêché, voilà ce que j'ai pu en rappeler dans ma mémoire. Je loue Dieu de ce qu'il vous a fait goûter mes paroles, et je le prie de faire qu'elles vous pénètrent de plus en plus.

Je vous ai fait voir, dans la première partie de mon discours (car c'étoit plutôt un discours qu'un sermon étendu ; puisque en prenant en main l'évangile du jour, je m'abandonnai à l'Esprit de Dieu, pour dire ce qu'il m'inspireroit pour vous), je vous dis donc que vous aviez reçu, aussi bien que les apôtres, la vertu de guérir toutes sortes de maladies, et la puissance de chasser tous les démons. Dans la seconde, je vous fis voir que vous deviez vivre comme Jésus-Christ le prescrit aux apôtres dans ce même évangile, pour reconnoître les grandes grâces qu'il vous a faites.

* C'est la réponse de M. l'archevêque de Paris à quatre lettres de M. l'archevêque de Cambrai. (*Edit. de Vers.*)

I. POINT. La source et le principe de toutes les langueurs et de toutes les maladies de nos âmes, est l'humeur particulière de chacun de nous. C'est par cette humeur que nous agissons presque en toutes choses; nous ne songeons qu'à la satisfaire, et rien n'est si rare que de ne point suivre son humeur : elle se mêle presque dans toutes nos meilleures actions, et c'est ce qui les gâte souvent, ou les rend toutes languissantes. Cette humeur est la cause de toutes nos maladies spirituelles et de toutes nos chutes : car pourquoi se laisse-t-on aller aux contentions, aux querelles, pourquoi nous abandonnons-nous à la colère, sinon parce qu'on blesse notre humeur, que l'on s'y oppose, et que l'on ne nous permet pas de la contenter? Pourquoi ne saurions-nous souffrir certaines manières du prochain, sinon parce qu'elles sont contraires à notre humeur? Et d'où vient enfin que nous ne sommes point soumis à Dieu dans les divers incidents de la vie, que nous en murmurons; n'est-ce pas parce qu'ils ne s'accordent point avec les vues que nous avons pour satisfaire notre humeur? Tout ce qui la contrarie, nous choque : tout ce qui la retient et la met à la gêne, nous déplaît et nous trouble.

O grande et profonde maladie que cette humeur ! Elle a pris son origine dans le jardin délicieux, où l'homme, en mangeant de ce fruit qui avoit un si beau nom, et goûtant, avec le fruit défendu, la pernicieuse douceur de contenter son esprit, d'agir par lui-même ; loin de devenir immortel et indépendant comme Dieu, devint l'esclave de ses sens, lui qui en étoit auparavant le maître, et tomba dans autant de maladies qu'il y a de passions qui le dominent.

Mais, grâce à notre libérateur, il n'y a ni langueur, ni maladie dont nous ne puissions être délivrés : il vous a donné, ma Fille, la vertu de les guérir toutes. Oui, il n'y en a aucune que, aidée de sa grâce, vous ne puissiez éviter, pourvu que vous travailliez à vaincre cette humeur, dont vous voyez qu'elles viennent toutes. Veillez donc sans cesse pour ne pas la laisser dominer, ni même se glisser dans rien de ce que vous faites : agissez toujours, sans avoir égard à votre humeur : ne donnez jamais dans ce qu'elle vous inspirera ; car pour peu que vous la suiviez, elle se rendra bientôt la maîtresse ; et le démon, cet ennemi qui ne songe qu'à nous faire tomber, s'en servira pour vous nuire.

Que la misère de l'homme est grande ! Il a non seulement à combattre cette humeur, source de tant de maux, mais encore les sollicitations du démon, qui, plein d'envie contre nous, ne

se plaît que dans le misérable emploi de tenter les hommes ; son heureuse félicité étant changée en la triste consolation de se faire des compagnons de son malheur.

Cet état où est l'homme depuis sa chute , nous est fort bien marqué dans le prophète roi : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum , et angelus Domini persequens eos* ¹ : « Que leur voie soit ténébreuse et glissante, et que l'ange du Seigneur les poursuive. » Voilà un chemin bien dangereux. Quand il n'y auroit des ténèbres, qui n'en auroit de l'horreur ? Quand il ne seroit que glissant, qui ne craindrait d'y marcher ? Mais étant glissant et ténébreux, quel danger ne court-on point à chaque pas ? Cependant il faut marcher ; l'ange du Seigneur les poursuit : ange du Seigneur par sa création, mais devenu ange mauvais par le dérèglement de sa volonté. Encore un coup, voilà un chemin où le péril paroît presque inévitable : car lorsque un homme se voit dans les ténèbres, et dans un endroit glissant, sans savoir où il peut mettre le pied , il a au moins cette ressource d'attendre qu'il fasse jour : mais il y a ici un ange qui poursuit et qui presse.

Tel est le déplorable état où se trouve l'homme : son esprit est dans les ténèbres ; son entendement dans une profonde ignorance ; sa volonté le porte au mal dès sa naissance ; son humeur le sollicite continuellement, et le fait presque tomber à chaque pas ; et comme si ce n'étoit pas assez, le démon le presse par de continuelles tentations. Mais que dis-je, le démon ? Il y en a une infinité qui nous tentent. C'est pour cela, ma Fille, que je vous ai fait remarquer dans l'Evangile que Jésus-Christ donna pouvoir à ses apôtres contre toutes sortes de démons.

Il y a le démon de la vaine gloire, le démon de la sensualité, le démon de la colère, le démon de l'avarice, celui de l'envie, etc. ; et ces démons cherchent à tout moment à nous faire tomber. Ils nous attaquent dans toutes nos voies ; ils se servent de tout ce qui est en nous et hors de nous, pour nous engager dans le péché. *Tout ce qui est dans le monde*, dit saint Jean, *n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie* ² ; et c'est par tout cela que le **diable** nous tente, que le démon de la sensualité nous flatte, que le démon de la vaine gloire nous fait aspirer à l'élévation et aux honneurs, que le démon de la curiosité nous engage dans de vaines connoissances : car bien que l'homme soit tenté par sa propre cupidité ; cependant, comme, selon saint Jacques, cette

¹ Ps. xxxiv. 6. — ² I. Joan. II. 6.

cupidité est encore excitée par notre ennemi, combien donc devons-nous veiller et prier, pour ne lui donner aucune prise sur nous, en écoutant nos mauvaises inclinations, en agissant pour le plaisir ? car cela n'est jamais permis.

Il n'est pas défendu de trouver du plaisir dans les choses licites, comme dans le boire et le manger ; mais il ne faut jamais avoir en vue cette volupté, dans quoi que ce soit que l'on fasse, ni s'y attacher. Ainsi, il faut que le soutien de la vie soit l'unique cause qui oblige de boire et de manger, et le faire dans la seule vue de se conformer à l'ordre de Dieu sur nous.

Prenez-y garde, ma Fille, ne vous laissez jamais aller à contenter la cupidité ; car pour peu que vous l'écoutez, vous donnerez des armes au démon contre vous. Mais si vous réprimez cet ennemi, si vous l'assujettissez à l'esprit, le démon n'aura aucun moyen de vous nuire ; vous le chasserez et vous l'éloignerez de vous. Jésus-Christ vous en a donné le pouvoir, comme je vous l'ai déjà dit. Oui, ma Fille, il vous a donné puissance contre toutes sortes de démons ; et si vous êtes fidèle aux dons célestes, vous pourrez dire avec le Sauveur : *Le Prince du monde va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne* ¹ : et comme un saint évêque ² disoit à la mort au démon qu'il voyoit s'approcher de lui : « Que fais-tu ici, bête cruelle ? il n'y a rien qui t'y donne droit ³. »

Telle est la confiance qu'inspire à ceux qui sont à Jésus-Christ, le pouvoir qu'il leur a donné sur cet ennemi. Depuis qu'il a été vaincu sur la croix, son empire est abattu par toute la terre ; et nous pouvons par la vertu divine sortir, même avec avantage, de toutes ses tentations, et mettre en fuite tous les démons. Le Fils de Dieu en avoit chassé sept de Madeleine ⁴, et c'est ce qui l'attachoit si tendrement à son libérateur : son amour étoit un effet de sa reconnaissance.

Pour vous, ma Fille, comment témoignerez-vous la vôtre à celui qui vous a comblée de tant de grâces ? De quelle manière lui ferez-vous paroître votre gratitude, et que vous ressentiez ses bienfaits ? Il va vous l'apprendre lui-même dans la suite de notre évangile, que je vais vous expliquer.

II. POINT. *Ne préparez rien pour le chemin, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux habits.*

Voilà, ma Fille, le dénûment que Jésus-Christ vous demande pour reconnoître ses grâces : voilà le parfait dégagement

¹ Joan. xiv. 30. — ² Saint Martin de Tours. — ³ Sulpit. Sever. Epist. III. — ⁴ Marc. xvi. 9. Luc. vii. 2.

où il vous veut, et auquel vous êtes engagée par le vœu de pauvreté. Il faut que cette pauvreté soit entière, que rien de superflu et d'inutile ne l'affoiblisse. Ne vous réservez rien, ma Fille, soyez exacte là dessus. N'ayez rien en particulier, comme il est dit des premiers fidèles ¹ : *Tout ce qu'ils avoient étoit commun entre eux, et on distribuoit toutes choses à tous, selon que chacun en avoit besoin.*

Voilà votre modèle, ma Fille. Si vous voulez être vraiment pauvre, il ne faut rien avoir que ce que la nécessité demande, et n'user même du nécessaire que comme appartenant à vos Sœurs autant qu'à vous. Loin donc toute attache, toute propriété, toute possession particulière. Qu'est-ce que posséder une chose, dit saint Augustin ², sinon l'avoir à soi, comme un bien auquel les autres n'ont point de part ; et si cela est, on n'est point pauvre.

On n'a point renoncé à toute propriété, non seulement lorsque on ne veut point que les biens extérieurs nous soient communs avec nos frères, mais aussi quand on souhaite de la préférence dans les biens intérieurs. Craignez, ma Fille, cette espèce de propriété : aimez dans vos Sœurs les dons de Dieu ; et loin de les leur envier, réjouissez-vous-en, comme s'il vous les faisoit à vous-même, et vous y aurez part.

C'est Dieu proprement que l'on doit aimer comme le bien commun. Ce bien souverain et infini ne diminue point en se communiquant : il se donne tout à tous, et on ne se fait point de tort l'un à l'autre en le possédant : chacun le peut posséder tellement tout entier, qu'il n'empêche pas qu'un autre ne le possède de même.

Aimez-le, ma Fille, ce bien qui est le seul véritable et la source de tout bien. Que votre cœur ne se partage jamais entre lui et la créature : c'est ce que vous lui avez promis par le vœu de chasteté. Qu'il possède seul votre cœur et toutes vos affections : ne souffrez rien d'étranger, ni rien qui profane un cœur qui lui est entièrement consacré. Brûlez pour lui d'un continu et insatiable amour : n'aspirez qu'à le posséder ; le posséder, c'est être possédé de lui, et c'est là le pur amour.

Persévérez donc constamment dans la pratique des obligations où vous vous êtes engagée ; car c'est ce que Dieu demande encore de vous dans le même Evangile, en disant à ses apôtres : *En quelque maison où vous soyez entrés, demeurez-y, et n'en*

¹ Act. iv. 32, 35. — ² Enar. in Ps. cxxxi, n. 5 ; tom. iv, col. 1474. Sermon. L, n. 4 ; tom. v, col. 277. Sermon. ccclviii, n. 2 ; col. 1395.

sortez point. Le vœu de stabilité, que vous avez prononcé à la face des autels, est bien marqué, ma Fille, dans ces paroles.

Rien n'est plus inconstant que l'esprit humain, et rien n'est plus difficile que de le fixer. Aujourd'hui il veut une chose, demain il en veut une autre : ce qui lui plaisoit le matin, lui déplait et lui est insupportable le soir ; ses desirs, ses sentiments et ses vœux changent presque à tous les moments. Jésus-Christ a voulu retenir cette mutabilité dans ses apôtres, leur défendant de changer le lieu de leur demeure, et d'aller de maison en maison. Il nous fait voir encore combien l'instabilité lui déplait dans ceux qui s'engagent à sa suite, parce qu'il dit à cet homme qui le vouloit suivre, mais qui demandoit de retourner dans sa maison pour quelques moments : *Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu* ¹.

Soyez ferme, ma Fille, et constante dans l'exécution de ce que vous avez promis à Dieu. Attachez-vous invariablement à la pratique de vos règles : marchez d'un pas égal dans le chemin où vous êtes entrée, ne vous détournant ni à droite ni à gauche : allez toujours devant vous comme ces animaux mystiques qui nous sont présentés dans Ezéchiël : *Chacun d'eux marchoit devant soi*, dit le prophète ² ; *ils alloient où les emportoit l'impétuosité de l'esprit, et ils ne retournoient point lorsqu'ils marchaient.* Avancez donc sans cesse, ma Fille, et ne vous arrêtez jamais ; mais marchez tout droit devant vous : fuyez les extrémités, demeurez dans un juste milieu ; c'est dans ce point que consiste la vertu ; n'excédez ni à droite ni à gauche.

On excède à droite lorsque on se laisse aller à un zèle indiscret, et qu'on s'engage dans des actions, qui, bien que bonnes en elles-mêmes, ne sont pas dans l'ordre de Dieu par rapport à nous. On se détourne à gauche lorsque on fait le mal ; et c'est là le lieu du démon, qui nous y trouvant, nous fait rentrer sous sa tyrannie, comme il est rapporté dans l'Histoire ecclésiastique, de cette chrétienne dont le diable se saisit au théâtre ; car étant interrogé comment il avoit osé entrer dans une personne qui étoit consacrée à Jésus-Christ. Je l'ai trouvée, répond-il, dans un lieu qui m'appartient, et j'ai eu droit sur elle ³.

Evitez ce malheur, ma Fille ; fuyez jusque aux apparences du mal, et généralement tout ce qui peut vous détourner de votre voie ; gardez-vous du moindre relâchement. Ne vous laissez point affoiblir, et attachez-vous toujours à celles de vos Sœurs

¹ Luc. ix. 62. — ² Ezech. i. 12. — ³ Tertul. de Spect. n. 26.

que vous verrez les plus ferventes et les plus exactes : je parle sans vues particulières, croyant toutes vos Sœurs dans une exacte observance de leurs devoirs : mais il n'y a point de maison, si sainte qu'elle soit, où il n'y ait des âmes plus fidèles à leurs obligations, et qui desirent davantage la perfection de leur état ; et d'autres plus foibles et plus portées à se retirer de la sainte sévérité de la règle. Eloignez-vous de celles-ci, ma Fille, si vous en rencontrez ; secouez même contre elles la poussière de vos pieds, comme parle l'Evangile que nous expliquons ; car c'est encore une instruction que le Fils de Dieu vous y donne, et ce qu'il exige de vous, lorsqu'il dit à ses apôtres : *S'ils ne veulent pas vous recevoir, sortant de leur ville secouez même contre eux la poussière de vos pieds, afin que ce leur soit un témoignage contre eux.* N'ayez aucune liaison, ni aucun commerce avec ces personnes indociles, et qui voudroient vous entraîner avec elles dans une vie molle et relâchée ; fermez les yeux à leurs mauvais exemples : unissez-vous à celles de vos Sœurs qui vous paroîtront les plus zélées, les plus exactes, les plus humbles et les plus soumises. Liez-vous avec ces enfants de paix, comme les appelle le Sauveur dans le chapitre suivant¹ : entrez dans leurs sentiments ; animez-vous en voyant leur ferveur ; élevez-vous avec elles à ce qu'il y a de plus parfait : enfin, comme vous y exhorte saint Paul², *que tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui vous peut rendre aimable, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur ; s'il y a quelque chose de louable dans le règlement des mœurs, que tout cela soit le sujet de vos méditations et l'entretien de vos pensées.* Nourrissez-vous-en, ma Fille ; car votre nourriture désormais doit être de faire la volonté du Père céleste, comme dit le Sauveur : *Ma viande est de faire la volonté de mon Père*³ : c'est à dire qu'il faut que votre soumission et votre obéissance soit entière et parfaite, envers Dieu et envers vos supérieurs ; c'est ce que Jésus-Christ demande encore de vous.

Mangez, dit-il à ses apôtres dans le même endroit de l'Evangile, *mangez tout ce qui sera mis devant vous, sans choix et sans distinction ; c'est à dire qu'il faut que vous receviez avec une paix égale ce que Dieu vous enverra, soit croix, soit peines, soit sécheresses, soit consolations, soit douceurs d'une tendre dévotion.* Ayez la même égalité dans les différentes conduites de votre supérieure : laissez-la vous gouverner comme elle jugera

¹ Luc. x. 6. — ² Philip. iv. 8. — ³ Joan. iv. 34.

plus utile pour votre perfection. Qu'elle vous mette dans cette situation ou dans cette autre, qu'elle vous destine à cet emploi ou à un autre, soyez indifférente à tout, et obéissez à l'aveugle et sans réserve à tout ce qu'elle vous ordonnera.

Voilà, ma Fille, toutes les obligations de l'état que vous avez embrassé, parfaitement expliquées dans l'Evangile; c'est ce que Jésus-Christ exige de votre reconnoissance. Vous en peut-il trop demander, après les miséricordes qu'il vous a faites, et la grâce qu'il vient de vous accorder, grâce pour laquelle vous soupiriez depuis si longtemps? Je suis témoin de vos desirs dans l'attente de ce bonheur, dont enfin vous jouissez. Combien avez-vous gémi, formé de vœux, versé de larmes devant Dieu, pendant tant d'années, pour l'obtenir? Je veillois sur vous cependant, et j'observois les mouvements de votre cœur, attendant les moments où l'Epoux céleste se déclareroit: car quoique déjà séparée du monde, et vivant dans une sainte communauté, je vous voyois toujours attirée à quelque chose de plus parfait. De cette vallée je vous ai conduite sur une sainte montagne, où vous croyiez trouver l'accomplissement de vos desirs. Quelles consolations et quelles douceurs ne vous ai-je pas vue goûter, et quels charmes ne trouviez-vous pas dans ce saint monastère de Jouarre, et enfin combien avoit-il d'agréments et d'attraits pour vous? Vous pensiez, ma Fille, que c'étoit là le lieu où le Seigneur vous vouloit. Mais non, il y a une prédestination de lieux et de personnes qu'il destine à notre bien et à notre bonheur: il vous appeloit dans le saint monastère où vous êtes, et où vous avez enfin consommé votre sacrifice, sous la conduite d'une si digne supérieure *, entre les mains de laquelle je vous ai laissée, vous ayant confiée à ses soins, dont je lui demanderai compte au dernier jour. Elle vous instruira, elle exercera envers vous la charité d'une véritable mère, pour vous élever à la perfection de votre état.

Vous n'avez donc plus, ma Fille, qu'une seule affaire et qu'une unique occupation, qui est de vous rendre agréable à l'Epoux divin, de vous unir à cet Epoux incomparable, comme au seul objet de votre amour. Ouvrez-lui votre cœur, afin qu'il en prenne de plus en plus possession, et qu'il le rende une victime digne de lui avoir été immolée; que vous soyez toute à lui, comme il sera tout à vous. C'est, ma Fille, ce que je lui demande pour vous, et je vous bénis en son saint nom. *Amen.*

A Paris, ce jeudi 1698.

* Madame de Luynes, auparavant religieuse à Jouarre.

LETTRE CL. Il l'exhorte à se tenir cachée dans le sein de l'Epoux céleste et à porter avec amour les croix qu'il lui impose.

Je vous mets sous la protection du cher Epoux , ma Fille , et je vous défends en son nom de vous ouvrir à qui que ce soit de vos peines. Dieu veut cela de vous , parce que cela ne feroit que les aigrir et les soulever encore davantage.

J'approuve votre conduite dans l'affaire dont vous me parlez : vous avez agi par obéissance , sans aucun empressement de vous distinguer. C'est l'état où je vous souhaite , cachée avec Jésus-Christ , et si bien renfermée dans son sein , que personne ne vous regarde , et qu'à peine vous vous connoissiez vous-même. Songez que l'Epoux céleste connoît qu'on l'aime , par l'amour qu'on a pour sa croix , et pour porter celles qu'il impose lui-même , sans , de notre part , en choisir aucune de celles qui seroient notre goût. Continuez vos communions sans les interrompre. N'ayez nulle volonté que celle de contenter l'Epoux céleste , et de lui être fidèle et toujours unie. Que le reste demeure dans son sein , sans paroître au dehors. Laissez-vous conduire. Mettez votre force dans votre espérance : c'est le vrai fondement de l'abandon , selon la parole de saint Pierre ¹.

Vous avez raison de croire que je blâme vos inquiétudes. Quoique je n'écrive pas toujours , je ne quitte pas pour cela l'œuvre de Dieu ; et vous voyez , ma Fille , que tout se fait en son temps. S'il en est ainsi de moi , qui , après tout , ne suis qu'un pécheur , combien plus le devez-vous croire du céleste Epoux , qui m'inspire à moi-même tout ce que je fais de bon ?

Priez pour les affaires de l'Eglise : ses ennemis ne me parlent que de mon grand âge , et ne me menacent que d'une mort prochaine. Il n'en sera que ce que Dieu veut ; et pourvu que la victoire de la vérité s'accomplisse bientôt , je serai content , et je ne demande pas même de la voir. Du reste , jusque ici ma santé est aussi parfaite qu'à trente ans , Dieu merci. Rendez-en grâces à sa bonté ; mais surtout gardez le silence que je vous ai ordonné , et que je vous ordonne encore d'observer sur vos peines. Notre Seigneur soit avec vous et en vous.

A Paris , ce 23 août 1698.

¹ I. Petr. 1. 8, 4, 5.

LETTRE CLI. Il la reprend de sa trop grande sensibilité aux mépris des créatures.

Je vous avoue , ma Fille , que c'est une grande humiliation d'être si fort poussé à bout sur des choses , qui , après tout , dépendent de l'opinion : mais puisque Dieu le permet , il faut le souffrir. Que vous importe que la créature soit toute de feu , froide ou indifférente pour vous ? C'est faire injure à l'Epoux céleste que d'avoir ces sentiments pour d'autres que pour lui. Où est cette indifférence pour tout autre objet ? Ne vous troublez point des peines que vous éprouvez sur la pauvreté et la stabilité : suivez le courant de la maison pour la première ; pour l'autre , Dieu en disposera.

Je ne trouve rien de mauvais dans les sentiments que vous m'avez fait connoître. Consolez-vous , ma Fille , et aimez celui qui a dit : *On remet beaucoup à celui qui aime beaucoup* ¹.

Je vois bien que vous avez senti ce qui fait peine dans les reproches de M. de Cambrai , et vous avez raison de croire que je n'en suis point touché par rapport à moi. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 9 octobre 1698.

LETTRE CLII. Sur les caractères de la véritable oraison.

Il y a , ma Fille , de la charité à retirer la personne dont vous me parlez de son entêtement : vous lui pouvez montrer de mes écrits ce que vous trouverez à propos. Elle est bonne fille , mais très aisée à surprendre , et elle doit beaucoup craindre l'illusion.

Cette sorte d'oraison , qui lui plaît , y est fort exposée , à cause qu'on y aime la singularité , et qu'on se met au nombre de ceux qui trouvent bas et vulgaire tout ce qui n'est pas raffiné : mauvais caractère , qui fait des superbes d'autant plus dangereusement trompés , qu'ils s'imaginent être humbles , en croyant que Dieu agit seul en eux , sans qu'ils fassent rien ; ce n'est pas là l'oraison ni la piété que Jésus-Christ nous a enseignée. La simplicité en est la marque ; elle suit la voie commune et battue : la charité en est l'âme ; Jésus-Christ en est le soutien. Cette personne m'est fort suspecte de ce côté là. Il y a bien de la différence entre s'exciter doucement et tranquillement , et demeurer immobile et sans action , en attendant que Dieu nous

¹ Luc. vii. 47.

excite. Exhortez cette bonne fille à lire mon traité *sur les Etats d'Oraison* : elle y trouvera la spiritualité de l'Ecriture sainte et des saints , et elle y apprendra surtout qu'il faut agir et s'encourager soi-même , et ne pas contracter une habitude d'orgueilleuse et présomptueuse paresse , qui mène à la langueur, et par la langueur à la mort.

Vous avez raison , ma Fille , de dire que je ne me souviens plus , ou presque plus de tout ce que je vous ai écrit pour votre instruction. Quand ce que Dieu donne pour les âmes a eu son effet , il n'est plus besoin de le rappeler avec effort : et il suffit que le fond demeure.

Prenez garde , ma Fille , que je n'approuve que les captivités et les impuissances que peut imposer l'Epoux céleste ; gardez-vous bien de vous en faire à vous-même : allez néanmoins sans scrupule , et préférez toujours ce qui est plus simple à ce qui l'est moins. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce jeudi matin 1699.

LETTRE CLIII. Il la console de la mort de madame d'Albert, et l'exhorte à suivre ses exemples.

Quoique vous m'ayez appris une très dure nouvelle , je vous suis obligé , ma Fille , du soin que vous avez pris de me la faire savoir. J'ai invité le père T*** à vous aller consoler. Appliquez-vous à soulager la douleur de madame de Luynes votre très chère et digne supérieure. Pour madame d'Albert, notre heureuse défunte , elle vous dirigera longtemps , si vous continuez à considérer ses exemples , à profiter des conseils qu'elle vous a donnés , et à considérer ceux qu'elle vous donneroit en cas pareil. Vivez et mourez comme sous les yeux d'une si sainte maîtresse , et soyez comme elle une véritable religieuse , détachée de tout au dedans et au dehors.

Quoique j'écrive à madame de Luynes , je vous charge de lui dire que j'irai bientôt à Torci , et que j'ai un grand desir de la voir ; celui de vous soulager dans votre peine y entre pour beaucoup. Vous pouvez , en attendant , faire ce que vous me proposez ; le reste se dira de vive voix. Assurez-vous que votre âme m'est toujours également chère : ceux qui vous ont dit le contraire , et que je n'étois pas content de vous , ne m'ont pas connu : tenez-vous assurée de moi en notre Seigneur à jamais.

A Paris, ce 5 février 1699.

LETTRE CLIV. Il lui indique les moyens de se procurer du soulagement dans ses peines.

Les circuits qu'ont fait vos lettres pendant mes voyages à Fontainebleau et ailleurs, ont empêché que je susse si tôt le péril où a été madame de Luynes, votre chère supérieure. En arrivant de Jouarre, j'envoie exprès à Torci, pour en avoir des nouvelles : n'oubliez aucune circonstance, ma Fille, sans quoi je serai toujours en inquiétude.

Abandonnez-vous à Dieu ; offrez-lui vos peines pour ceux qui en souffrent de semblables : de quelque côté qu'elles viennent, vous y trouverez du soulagement.

Je vous ai écrit, depuis quelques jours, sur ce qu'il y avoit de plus pressé dans vos dernières lettres, principalement sur la serge ; et je vous ai dit que vous ne devez point hésiter d'en demander la dispense, toutes les fois que vous en aurez besoin : du reste, ma Fille, vous n'avez qu'à offrir au saint Epoux l'état où il vous met, par la continuation de vos peines. Je vous offrirai de bon cœur à Dieu, madame votre supérieure et vous.

A Germigny, ce 14 octobre 1699.

LETTRE CLV. Il l'exhorte à ne point suivre son inclination, et lui donne quelques avis.

J'écris à madame de Luynes, pour la prier, ma Fille, de ne point venir à Paris sans vous : je m'offre à demander votre obéissance à M. l'archevêque, et à faire tout ce qui se pourra pour votre repos. Vous pouvez prendre les mesures dont vous me parlez. Ne suivez point votre inclination, mais les ouvertures que vous trouverez ; et vous les devez regarder comme un témoignage de la volonté de Dieu, et un effet de sa bonté.

Je pars demain, s'il plaît à Dieu ; je ferai le mieux que je pourrai, par lettres, ce que le temps ne me permet pas de faire de vive voix.

Vous avez pour père, en ce qui regarde votre vocation, monseigneur l'archevêque : confiez-vous en ses bontés plus que paternelles, et ne m'épargnez pas dans le besoin.

Saluez de ma part madame de Luynes, et croyez-moi tout à vous, toujours résolu à ne vous abandonner jamais. Vous pouvez vous confesser à la personne dont vous me parlez : ne vous embarrassez point de certaines matières qui vous peinent. Je prie notre Seigneur, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 26 novembre 1699.

LETTRE CLVI. Il la tranquillise sur une affaire qui lui causoit des scrupules, et l'exhorte à obéir à sa supérieure.

Il ne tint pas à moi, ma Fille, que vous ne fussiez avertie que je devois aller hier vous voir : aujourd'hui je suis occupé tout le jour ; demain je ne puis assurer aucun moment : je ferai ce que je pourrai l'après-dinée pour vous aller voir ; mais je ne puis vous l'assurer. Je dois aller bientôt à Paris, et certainement j'irai à Torci. En attendant soyez assurée que vous n'avez rien à craindre pour votre salut dans l'affaire que vous savez : votre conscience est déchargée entièrement. Vivez en repos, puisque personne ne vous peut dire que vous soyez tenue à davantage que ce que vous avez fait. Agissez toujours ainsi au nom du cher et céleste Epoux, qui vous remet au jardin clos, où vous lui avez donné votre foi.

Je n'abandonnerai point Torci tant que vous y serez. Notre Seigneur soit avec vous à jamais. Soyez-lui une fidèle épouse, il vous sera bon et parfait époux. Allez en son nom au lieu où il vous a attirée, et où il a reçu votre foi. Regardez-le en la personne de madame votre supérieure : attachez-vous à lui obéir plus que jamais, et à la soulager dans les choses qu'elle voudra vous confier, allant même au devant de ses desirs, en sincérité et simplicité, mais sans empressement. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce dimanche matin, septembre 1700.

LETTRE CLVII. Il lui parle d'une relation de la mort de M. de Rancé, et l'assure que la frayeur des jugements de Dieu, et la confiance en sa miséricorde, peuvent très bien s'allier ensemble.

Je n'ai appris aucune circonstance de la mort du saint abbé de la Trappe : ainsi je ne puis vous rien dire, ma Fille, sur ses dispositions. S'il a eu, comme on vous l'a dit, de grandes frayeurs des redoutables jugements de Dieu, et qu'elles l'aient suivi jusqu'à la mort, tenez, ma Fille, pour certain que la confiance a surnagé, ou plutôt qu'elle a fait le fond de son état. Dieu veuille que vous soyez un jour de même ; et qu'à l'exemple de saint Hilarion, pénétrée de ses frayeurs, vous puissiez dire avec courage : « Pars, mon âme, pars ; eh ! que crains-tu ? tu as servi Jésus-Christ ¹. » C'est tout ce que je puis vous dire.

Ne faites point d'austérités extraordinaires, comme vous en

¹ Voyez saint Jérôme, Vit. S. Hilar. tom. iv, part. II, col. 90.

pourriez être tentée, sans ordre particulier ou de votre supérieure ou de votre confesseur. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous. Tenez vos peines au dedans ; et croyez que c'est là un des endroits où se doit le plus exercer votre courage.

Je reçois votre dernière lettre : j'ai lu la relation de la mort de M. l'abbé de la Trappe, que vous m'avez envoyée, et je vous en remercie : mais je dois vous avertir que M. de Séz en a présenté une toute différente au Roi ; et M. de Saint-André, qui vient de la Trappe, assure que celle que vous avez vue n'est pas véritable. Après tout, quand elle le seroit, il n'y auroit aucune conséquence à en tirer ; puisque la confiance et la paix subsistent fort bien sous ces terreurs, et que je suis assuré, selon que je connoissois ce saint abbé, qu'elles faisoient son fond. Quand j'aurai l'autre relation, je la donnerai à M. votre fils pour vous la faire tenir.

Au surplus, laissez là toutes ces pensées d'une règle plus étroite ; ce n'est qu'amusement d'esprit. Accomplissez vos devoirs selon l'état ou vous êtes, et abandonnez tout le reste à la divine miséricorde. Notre Seigneur soit avec vous à jamais, ma chère Fille, et vous fasse une vraie épouse, effrayée à la vérité de son austère jalousie, mais en même temps livrée à la confiance en son amour, malgré tout.

A Paris, ce 12 décembre 1700.

LETTRE CLVIII. Il lui fait craindre l'illusion dans ses desirs d'une règle plus austère ; et lui marqué comment au milieu de ses peines elle doit faire son oraison.

Je suis bien fâché, ma Fille, de la continuation de vos peines : mais prenez courage, et soyez fidèle à l'obéissance et au divin Epoux. Si vous tenez l'extérieur en bride, lui-même par sa bonté vous soulagera au dedans : il est dans le tombeau ; allez avec ses amantes lui porter vos parfums les plus exquis ; vous le trouverez vivant. Gardez-vous bien de différer vos pâques ; et aussitôt que vous le pourrez, courez à sa table ; prenez-le ou comme vivante ou comme morte : fussiez-vous avec son saint corps dans le tombeau, ou même dans les enfers avec sa sainte âme ; prenez-le ou mort ou vivant, et enfin en quelque manière qu'il voudra se donner à vous. Ne doutez point, n'hésitez point, en espérance contre l'espérance. Obéissez à ma voix, qui est pour vous celle de Jésus-Christ.

Je ne puis rien vous dire-sur ce que vous m'exposez, sinon qu'il faut prendre garde que toutes vos pensées de règle plus

austère ne tournent à illusion, et ne soient que tentation : Dieu a fait des miracles pour vous mettre et vous remettre où vous êtes. Dites avec le Psalmiste : *Hæc requies mea in seculum seculi*¹ : « C'est ici mon repos aux siècles des siècles. » J'habiterai dans cette maison, puisque je l'ai choisie, ou plutôt puisque Dieu l'a choisie pour moi. Evitez, ma Fille, ces dangereuses agitations et incertitudes : communiez à votre ordinaire : mettez-vous corporellement devant Dieu à l'oraison, et laissez votre âme devenir ce qu'elle pourra, trop heureuse de pouvoir lancer vers le saint Epoux quelques regards furtifs. Je le prie, ma Fille, d'être avec vous, et je vous bénis en son saint nom.

Je vous répète encore que vous n'hésitez point à communier, et que vous avez eu grand tort de différer à le faire.

A Meaux, ce 26 mars 1701.

LETTRE CLIX. Comment il veut qu'elle soit unie au divin Epoux ; il lui prescrit le silence à l'égard de la créature, pour crier au ciel de tout son cœur ; et lui ordonne des pratiques pour se préparer au jubilé.

J'ai reçu, ma Fille, votre dernière lettre et les précédentes. J'y ai vu tous les besoins que vous me marquez : je voudrais pouvoir vous soulager de vive voix ; mais je ne me trouve pas si portatif qu'autrefois, et les voyages me peinent : ainsi, ma Fille, il reste que vous m'écriviez par les voies les plus sûres.

Daigne le saint Epoux vous unir à lui et à sa croix par la mortification, et principalement par la mortification intérieure. Soyez en silence à l'égard de la créature, mais criez au ciel de toute la force de votre cœur : dites souvent en criant de cette sorte le psaume xxxii, en union avec moi, qui le dis aussi très souvent : et puisque vous me pressez de vous imposer quelques parties des saintes rigueurs de l'Eglise, pour vous mieux préparer à son indulgence, je vous ordonne, ma Fille, dans la semaine où vous vous préparerez au jubilé, de dire deux fois les sept psaumes pénitentiaux, et de faire les pénitences que vous me marquez pour la conversion des plus grands pécheurs, et pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Je n'ai rien su de la maladie de M. votre fils ; j'en prendrai soin à mon retour, qui sera mardi, s'il plaît à Dieu. Je prie le Saint-Esprit de vous unir éternellement au saint Epoux.

A Germigny, ce 3 juin 1701.

¹ Ps. cxxxii. 14.

LETTRE CLX. Il s'excuse de ne pouvoir lui écrire aussi souvent qu'autrefois ; l'assure qu'il n'abandonnera jamais le soin de son âme ; et l'exhorte à pourvoir à sa santé.

Assurez-vous, ma Fille, que je ne perdrai jamais le soin de votre conduite. La peine que j'ai à présent à écrire est la seule cause qui retient mes lettres, qui ne vous manqueront cependant pas dans le besoin. J'attribue aux peines que vous souffrez la crainte où vous êtes que je n'abandonne le soin de votre âme : je n'en ai jamais eu la pensée, et je ne manque, ce me semble, en rien aux choses essentielles.

Vous pouvez faire, sans scrupule et sans hésiter, ce qui sera nécessaire pour votre santé, par l'avis du médecin, et par votre propre expérience ; je vous l'ai déjà écrit, et il faut s'en tenir là : le divin Epoux l'aura pour agréable, je vous l'assure.

Pour vous voir dans ce jubilé, je ne crois pas que je le puisse. Je ne suis guère en état de faire d'autres voyages que ceux qui sont indispensables et d'une obligation précise. Assurez-vous cependant que la bonne volonté ne manquera jamais, et que votre âme ne cessera de m'être chère devant Dieu comme la mienne. Je donnerai ordre qu'on vous envoie, par la première commodité, nos méditations et nos prières sur le jubilé.

Je suis bien aise, ma Fille, d'avoir à vous dire que je suis très content de M. votre fils, qui fait les choses avec soin, avec affection et avec adresse. Je vous assure de très bonne foi que je le trouve un fort honnête homme, très capable, et que je serai ravi de lui faire plaisir en toutes choses. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 9 avril 1702.

LETTRE CLXI. Il l'exhorte à la retraite, à peu communiquer avec la creature, et à se recueillir toute en Dieu.

Votre lettre, ma chère Fille, me fut rendue hier seulement, par M. l'abbé Bossuet, qui est parti ce matin avant le jour ; de sorte que ce ne sera pas lui qui vous portera la réponse.

C'est une grande grâce du cher Epoux, de vous enfoncer dans la retraite où vous êtes : c'en est une autre de vous empêcher de rien faire paroître d'extraordinaire. Ces deux grâces me sont un gage de la présence du céleste Epoux, qui ne vous abandonnera pas. Livrez-vous à la solitude et à son esprit détruisant, qui

ravage tout aux environs ; car il est celui dont les coups sont un soutien, et les ravages une protection.

Gardez donc bien la foi à ce saint Epoux , et demandez-lui cet amour qui est plus fort que la mort¹. Communiquez peu à la créature et avec la créature ; soyez recueillie, prêtez l'oreille au dedans, où Dieu vous parlera :

Je retourne à Paris, où je verrai le nouveau marié *, dont je suis toujours très content. Notre Seigneur soit toujours avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 21 juin 1702.

LETTRE CLXII. Il lui montre le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, et l'engage à ne point sortir de sa clôture.

Faites ainsi, ma Fille, et vous vivrez ; songez à ce qui étoit avant la création du monde ; Dieu seul, et hors de lui le pur néant ; si l'on peut mettre avant ou après, dedans ou dehors, ce qui n'est rien. Dieu a voulu faire le monde, et lui donner le commencement que lui seul connoît. Le monde ne change pas pour cela de nature ; il demeure toujours un pur néant en lui même, et ne subsiste que par son rapport à Dieu qui lui donne l'être. Il ne faut donc le regarder que de ce côté là, et ne rien voir de ce qui est, que dans la volonté de Dieu. Car le péché, qui n'est point par la volonté de Dieu, mais qui est plutôt contre la volonté de Dieu, permis seulement et non voulu, n'est rien en soi. Tout n'est donc rien, excepté Dieu ; et l'âme ne doit voir que Dieu en tout, et demeurer insensible et indifférente pour tout ce qui n'est pas Dieu. *Amen, amen.* Cela est ainsi, et la croix de Jésus-Christ est faite pour anéantir dans nos cœurs tout ce qui n'est point Dieu, ou ordre de Dieu.

Demeurez donc ferme dans votre résolution, que j'approuve et reçois au nom de Dieu, le priant de la bénir et de la rendre éternelle. Il n'importe guère combien dure une retraite, pourvu que les résolutions qu'on y prend soient persévérantes. Je prie le divin Epoux que cela soit ainsi en vous.

Je ne puis vous rien décider sur le voyage de Paris ; c'est une affaire de médecin : ainsi sur ce sujet je n'ai rien à dire. En général, si vous pouvez éviter de sortir de votre clôture, ce sera sûrement le plus agréable à Dieu, et le meilleur pour vous. Songez que les Carmélites et les Filles de Sainte Marie ne sor-

¹ Cant. VIII. 6.

* Le fils de cette religieuse.

tent jamais , pour quelque cause que ce soit. Que le saint Epoux daigne vous garder sous son aile , et soit avec vous, ma Fille.

A Paris, ce 17 décembre 1702. .

LETTRE CLXIII. Il répond à ses demandes sur le desir d'une règle plus austère, sur la stabilité et la pauvreté, sur les confesseurs, sur les prières vocales, et la retraite.

PREMIÈRE DEMANDE. Sur la grande règle où cette personne se sentoit attirée de plus en plus, quoiqu'elle aimât beaucoup sa maison et sa supérieure.

REPONSE. Ne pensez point à la grande règle, ma Fille; tenez-vous où vous êtes; la tendance à la perfection, quand elle tourne en inquiétude et en scrupule, est à éviter. Ne vous laissez pas tourmenter de vains desirs: desirez ce qui se peut bonnement accomplir dans l'état où vous êtes; Dieu n'en veut pas davantage. C'est votre maison de profession et de stabilité que vous devez aimer et préférer à toute autre, à moins que la Providence ne vous conduise ailleurs. Si Dieu, par sa suave disposition, ne vous trouve autre chose, vous devez vous conformer à l'état où il vous a mise par une grâce si particulière. Cependant votre desir est de Dieu, qui ne veut pas toujours accomplir les desirs qu'il inspire lui-même. Laissez donc aller ce desir à celui qui vous le donne; et vous soumettant pour l'exécution à ses saintes volontés, demeurez en paix.

Faites ce qui est devant vous, et ce que Dieu a mis en votre pouvoir, et contentez-vous de cela, puisque le saint Epoux en est content. Priez, desirez; mais ne vous agitez point, et ne vous donnez aucun mouvement pour procurer l'accomplissement de votre desir. Le desir vient de Dieu; l'agitation viendrait de la tentation; je vous la défends. Gardez-vous bien de faire aucun mouvement pour parvenir à l'exécution de votre desir; ce ne seroit, je vous le répète, qu'une pure tentation. Si Dieu veut autre chose de vous, il se déclarera; et je l'écouterai, quand il ouvrira les moyens d'accomplir ce qu'il vous met au cœur.

Ne demandez point avec tant d'empressement d'être délivrée de ce desir; puisqu'il est bon, et qu'il peut vous tenir lieu de purgatoire en ce monde. Les saintes âmes que Dieu purifie sont desirantes, mais soumises. Ne vous laissez donc point aller à l'inquiétude; de crainte que vous n'en fassiez moins bien ce que vous avez à faire. Tant que votre impatience sera entre l'Epoux céleste et vous seule, je prie Dieu qu'il vous la pardonne,

mais en même temps, qu'il la modère ; de sorte qu'elle n'éclate point, et n'empêche point les fonctions du dehors.

SECONDE DEMANDE. Sur la stabilité et la pauvreté.

RÉPONSE. Je dois vous dire, ma Fille, sur la stabilité, qu'elle consiste dans l'exclusion de toute pensée de changement, et dans la résolution de se tenir au lieu où l'on s'est consacré, pour y reposer jusque au grand délogement, sans vouloir avoir d'autres vues : c'est là le parfait accomplissement de cette parole de notre Seigneur : *A chaque jour suffit son mal* ¹. Il faut là dessus sacrifier vos peines à Dieu.

Je dis la pauvreté, qu'il n'est point permis aux pauvres de Jésus-Christ de tant prévoir, ni de se tant chercher des appuis. Laissez votre volonté et votre prévoyance dans votre supérieure ; et du reste, vivez d'abandon et de confiance en Dieu , assurée qu'il aura soin de vous dans la suite, comme il l'a eu jusque ici. Je suis bien aise que vous ayez renoncé à ce que vous me marquez ; mais prenez garde de transporter votre inquiétude à une autre chose. Ne pensez point à l'avenir ; laissez-le à Dieu, qui y pense pour vous : mortifiez et anéantissez tout ce qui est en vous ; à ce prix l'Epoux céleste est à vous , et vous sera à jamais toutes choses.

TROISIÈME DEMANDE. Sur les confesseurs.

RÉPONSE. Au sujet de votre confesseur , je trouve que votre peine est juste d'un certain côté ; mais ne pouvant y remédier, attachez-vous à Jésus-Christ, et ne voyez que Jésus-Christ dans vos confesseurs , et Jésus-Christ suppléera à ce qui vous manque de la part des hommes. La foi seule peut faire cet ouvrage.

Vous avez pu et dû faire ce que vous avez fait. Après vous être acquittée de ce devoir , soyez en repos, sans permettre à la créature de vous troubler. Unie à l'Epoux céleste , jouissez-en indépendamment de tout autre que de lui.

QUATRIÈME DEMANDE. Sur les prières vocales , et sur la retraite.

RÉPONSE. Les prières vocales , que l'on s'imagine devoir , comme de prix fait , nous obtenir l'accomplissement de notre desir , ne servent qu'à entretenir l'inquiétude. Ces pressentiments que vous croyez avoir d'un heureux succès ne sont et ne seront qu'un amusement , si vous y adhérez : il faut les laisser

¹ Matth. vi. 34.

passer et s'écouler comme de l'eau. Il y a ordinairement bien de l'amusement et de la superstition dans ces petites pratiques de dévotion, que l'on fait pour obtenir de Dieu quelque chose : accomplir sa volonté, et s'occuper du desir de lui être fidèle en tout, c'est une belle et excellente neuvaine.

J'approuve l'esprit de retraite et de solitude, pourvu qu'on agisse sans affectation, ni chagrin, ni scrupule. Je vous offrirai de bon cœur à Dieu en son Fils, votre cher Epoux. Il faut se soumettre à l'ordre de Dieu, et ne se laisser jamais troubler par la créature : une Epouse de Jésus-Christ a le cœur plus grand que le monde, et n'entre dans aucunes bagatelles. Abandon à la Providence, c'est ce que veut d'elle le divin Epoux.

Dilataz-vous du côté du ciel ; tâchez de sentir et d'éprouver que Dieu suffit seul. Dites dans cet esprit le psaume xxii : *Dominus regit me* : « Le Seigneur me conduit. » *Où le péché a abondé, la grâce a surabondé*¹. Soyez attentive sur vous-même ; résistez à tout ce qui ne tend pas à Dieu : moyennant cela, continuez l'oraison, les saints transports de l'amour envers le chaste et céleste Epoux, et la sainte communion.

Ne vous impatientez pas sur mes réponses : j'écris, non pas quand je veux, mais quand je puis. Continuez à votre ordinaire toutes vos pratiques. Quand mes réponses tarderont, allez votre train. Je prie le Seigneur qu'il soit avec vous.

Décembre 1702.

LETTRE CLXIV. Il approuve qu'elle communique à M. de Saint-André les lettres qu'il lui a écrites, et l'exhorte à en profiter.

Vous pouvez, ma Fille, communiquer à M. de Saint-André celles de mes lettres que vous croirez utile à garder pour votre consolation : il m'en rendra compte *, s'il le faut ; et par lui-même, il est très capable du discernement nécessaire. Profitez vous-même de ces lettres ; puisque c'est pour vous qu'elles sont écrites, et qu'elles laissent peu de doutes indécis par rapport à vos états.

Je vous mets entre les mains de celui à qui l'Epouse a dit : *Tirez-moi*², et qui a dit lui-même : *Nul ne peut venir à moi si mon Père ne le tire*³. Cachez-vous dans les plaies de Jésus-

¹ Rom. v. 20. — ² Cant. i. 3. — ³ Joan. vi. 44.

* La sœur Cornuau déclare en tête de la copie de cette lettre, qu'avant de faire relier le volume des lettres de Bossuet, qu'elle avoit transcrites, M. de Saint-André fit lecture de presque toutes au prélat, peu de temps avant sa mort ; qu'il les reconnut pour les siennes, et déclara être celles qu'il avoit écrites à cette Sœur.

Christ; qu'il vous soit un époux de sang : il a été blessé pour nos péchés, et nous sommes guéris par ses plaies. Je le prie, ma Fille, qu'il soit avec vous, et je vous bénis en son nom.

A Paris, ce 26 février 1703.

EXTRAITS DE DIFFÉRENTES LETTRES. Sur les moyens d'attirer l'Époux céleste; l'attention à contenter Dieu, l'obligation de conserver la paix dans tous les événements; la conduite à tenir dans les peines que nous cause le prochain, la vie cachée, etc.

Il ne faut point tant faire de choses pour attirer l'Époux céleste; il ne faut qu'aimer, et toujours croître en reconnaissance et en amour. Dieu vous fera trouver la part de Marie dans celle de Marthe, quand vous entrerez dans cette dernière par obéissance et par charité.

Allez votre train, sans vous détourner : songez plutôt à contenter Dieu qu'à être contente, et ne cherchez point tant à savoir si vous lui plaisez; mais faites fidèlement tout ce que vous croirez qui doit lui plaire, et soyez soumise à ses volontés. Demeurez en tout à la disposition du cher Époux, qui vous fera accomplir cette volonté divine.

Quelles que soient les intentions des hommes à votre égard, demeurez tranquille. Ce sont ici les occasions où il faut conserver la paix par rapport à l'ordre de Dieu, moteur des cœurs, et *qui fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et sur la terre*¹.

Les dispositions où il faut être sur les peines dont vous me parlez sont d'adorer Dieu qui les permet, et de suivre, par rapport aux autres, les règles de la charité. C'est se rendre trop dépendant de la créature, que de se laisser troubler par les sentiments d'autrui : il faut du moins garder les dehors, si on ne peut se rendre maître du dedans.

Il y a des conjonctures où on n'a rien à dire, et où il faut attendre avec patience les ouvertures que Dieu donnera pour en sortir. Continuez à demeurer soumise à Dieu dans ses voies; c'est le meilleur et le plus sûr.

L'Époux céleste est à la porte : entrez avec la lampe, avec le saint et pur amour, vivez à lui seul. Ce n'est pas contenter le cher Époux que de parler sans cesse de croix, et de vouloir changer celles qu'il envoie, et qu'il destine lui-même à notre sanctification par sa sagesse miséricordieuse. Consolez-vous cependant, et abandonnez-vous à sa volonté sans réserve.

Anéantissez-vous, et demeurez ensevelie et cachée avec

¹ Ps. cxxxiv. 6.

Jésus-Christ, si vous voulez lui plaire : trop heureuse de participer à la sainte obscurité de sa vie, et au silence de sa sépulture. Comptez-vous pour rien ; et que la seule obéissance vous remue dans votre sépulture, et vous en fasse sortir.

Il n'y a rien de plus inconnu aux hommes, que les conduites particulières de Dieu sur les âmes : c'est un secret qu'il s'est réservé ; il n'appartient pas à de foibles mortels de les vouloir pénétrer ; il suffit qu'on les adore et qu'on s'y soumette.

Exposez souvent à Dieu vos besoins, vos faiblesses et vos impuissances. Dites-lui, en un mot, qu'il soutienne lui-même votre espérance, et qu'il vous défende de tout ce qui pourroit ou la détruire ou l'affaiblir.

Je n'oublie point de prier pour obtenir la délivrance de votre peine : mais je ne veux pas que votre repos dépende de là ; puisque Dieu seul et l'abandon à sa volonté en doit être l'immuable fondement. C'est l'ordre de Dieu, et je ne puis ni ne veux le changer ; parce qu'il n'y a rien de plus aimable ni de meilleur que cet ordre, dans lequel consiste la subordination de la créature envers Dieu.

La nature se trouve partout, et peut se trouver dans les actes les plus purs, qui peuvent servir à la repaître. Le moyen le plus efficace pour l'empêcher de s'y trouver, c'est de la laisser comme oubliée, et de songer plutôt à l'outre-passer qu'à la combattre. /

Tout n'est rien en effet : tout ce qu'on pense de Dieu est un songe, en comparaison de ce qu'on voudroit et faire et penser pour célébrer sa grandeur. Offrez-lui le néant de vos pensées, qui se perdent et s'évanouissent devant la plénitude de sa perfection et de son être infiniment infini. Apprenez à ne point aimer, afin de savoir aimer : videz votre cœur de l'amour du monde, afin de le remplir de l'amour de Dieu.

Etant toujours incertains de la venue de notre Juge, vivons tous les jours comme si nous devions être jugés le lendemain, ou même aujourd'hui.

Vous souhaitez à l'heure de la mort la confiance que vous ressentez souvent : ignorez-vous que celle qu'on a pendant le cours de la vie a son effet au temps de la mort ? Que sommes-nous, sinon des mourants ? Celui qui donne cette confiance ne peut-il pas la continuer ? Que fera l'âme à la dernière heure, sinon ce qu'elle a toujours fait ? Dieu n'a-t-il pas en son pouvoir tous les moments ? et y en a-t-il un seul qui ne puisse être celui de la mort ? Que faut-il donc faire à chaque moment,

sinon étendre sa confiance à tous les moments suivants, et à l'éternité tout entière, si notre vie pouvoit durer autant?

*Nous sommes affligés; mais nous ne sommes pas dans l'an-goisse; nous ne sommes point troublés: nous sommes agités; mais nous ne sommes pas délaissés: nous sommes abattus, mais nous ne périssons pas*¹. Je vous le dis, dilatez-vous, mettez-vous au large²; réjouissez-vous en notre Seigneur; je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous³ en Jésus-Christ votre espérance. Mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur⁴.

*L'amour est fort contre la mort: sa jalousie est dure et vio-lente comme l'enfer: elle a des touches brûlantes; les torrents d'eau ne l'éteindront pas*⁵.

Ce que Dieu a déjà fait pour nous est assez grand pour nous faire attendre le reste avec foi et confiance. *Amen, amen.*

LETTRES

A MADAME D'ALBERT DE LUYNES,

RELIGIEUSE DE L'ABBAYE DE JOUARRE.

LETTRE PREMIÈRE. Sur la manière dont Dieu avoit préparé les liaisons qu'elle avoit avec lui; et sur les démarches de l'abbesse de Jouarre, pour se soustraire à son obéissance.

Je me souviendrai toujours, ma Fille, que vous êtes la première qui avez reçu de moi la parole de vie, qui est le germe immortel de la renaissance des chrétiens. Cette liaison ne finit jamais, et ce caractère paternel ne s'efface point. Dieu prévoyoit ce qui devoit arriver, quand je vous consacrai* par ma parole qui étoit la sienne, et il en jetoit dès lors les fondements.

Pour le bref**, loin qu'il doive venir à Pâques, on m'a averti de bonne part qu'on n'avoit même encore osé le demander, ni envoyer la supplique. Ceux qui mandent qu'il viendra si tôt savent bien que non; et mon plus grand déplaisir, c'est que Dieu soit offensé par tant de mensonges. Celles qui appelleront à M. de Paris feront par là un acte authentique pour me reconnoître; puisque s'il est le métropolitain, je suis l'évêque, et

¹ II. Cor. iv. 8. — ² Ibid. vi. 13. — ³ Philip. iv. 4. — ⁴ Luc. i. 47. — ⁵ Cant. viii. 6, 7.

* Bossuet avoit prêché à sa profession.

** Il s'agit d'un bref que l'on disoit être sollicité par l'abbesse de Jouarre, pour maintenir l'exemption qu'elle s'attribuoit.

le premier pas qu'il faut faire pour pouvoir être secouru par mon supérieur, c'est de me rendre obéissance. Au surplus, M. de Paris est trop entendu pour outre-passer son pouvoir ; et il sait que j'en sais les bornes , qui en cette occasion sont bien resserrées ; car il ne peut exempter personne de me rendre une entière et perpétuelle obéissance. Pour ce qui regarde madame votre abbesse , je ferai tout pas à pas et avec circonspection ; mais , s'il plaît à Dieu , avec efficace. J'ai peine à croire qu'elle se détermine à me désobéir, ni aussi qu'elle se résolve si tard à m'obéir franchement. Quoi qu'il en soit, assurez-vous que je penserai à tout , s'il plaît à Dieu , et que Dieu sera avec moi.

Je vous prie de dire à toutes les Sœurs que vous me nommez, que je reçois avec joie les témoignages de leurs bons sentiments par votre entremise, et en particulier à madame de Saint-Michel , que si elle m'a été une fidèle et courageuse conductrice, j'espère la guider à mon tour où je sais qu'elle veut aller de tout son cœur. Pour madame de Saint-Placide, je ne la veux pas délivrer de la crainte où elle est entrée pour moi , parce qu'elle m'attirera ses prières. J'ai toutes mes filles présentes, et je les salue nommément.

A Meaux, ce 10 mars 1690.

LETTRE II. Sur les affaires du prélat avec l'abbesse de Jouarre.

J'ai reçu , ma Fille , votre lettre du 11 mars, qui m'instruit de beaucoup de choses. Il n'y a qu'à avoir la foi, et l'œuvre de Dieu s'accomplira. Songez bien , et faites songer toutes nos chères Sœurs à cette parole de saint Jean : *Ipse enim sciebat quid esset factururus*¹ : « Pour lui, il savoit ce qu'il devoit faire. »

Tout se fera , je n'omettrai rien , s'il plaît à Dieu, et je suivrai encore, s'il le faut, le procès du conseil, qui n'ira pas moins vite que celui du parlement, et où j'aurai l'avantage qu'il faudra ; en attendant , m'obéir. J'ai trouvé nécessaire de rappeler madame votre abbesse, à moins qu'elle ne se mît en devoir d'obtenir un congé de moi, selon le concile de Trente. Vous pouvez assurer ces dames qu'elles ne seront jamais commises ni nommées. Pour vous, ne craignez pas , je vous prie, ce qu'on peut me dire de cette part là : outre que je n'y ai nulle foi , et que je crois plutôt tout le contraire, je suis d'ailleurs si

¹ Joan. vi. 6.

prévenu en votre faveur, que vous pouvez sans hésiter marcher avec moi avec une pleine confiance.

Je salue de tout mon cœur madame votre sœur, et toute la troupe élue, dont les noms et les vertus me sont très présents. Laissez discourir les autres : leur temps viendra ; et pourvu qu'on ne manque pas de foi à la Providence, on verra la gloire de Dieu.

A Versailles, ce 15 mars 1690.

LETTRE III. Il la prémunit contre les discours qu'on tenoit sur lui ; et lui donne des règles pour vivre en paix au milieu des troubles excités par la désobéissance de l'abbesse.

Je vois, par une apostille de madame votre sœur à votre lettre du 28, que vous n'avez pu la fermer à cause d'un mal la main. J'en suis en peine, et je vous prie de me mander ce que c'est.

Je vous dirai, ma Fille, en attendant, que vous faites bien de m'avertir de tout, jusque aux moindres choses qui peuvent me faire connoître l'état de la maison. Au surplus, pour ne point perdre le temps de mon côté dans des redites, tenez pour bien assuré que tout ce qu'on dit de moi est faux et sans fondement, sans qu'il soit nécessaire que je vous en écrive rien en particulier. Ce qui sera véritable je vous le dirai, afin que vous en instruisiez celles que vous trouverez à propos. J'ai fait tirer Henriette du lieu où elle étoit.

Les mouvements que se donne madame de Jouarre sont inouïs. Je pousserai cette affaire jusqu'où elle doit aller, et je n'oublierai rien pour défaire la maison d'un prêtre infâme, qui en a causé tout le malheur. Si le père André a vu madame l'abbesse, il doit dire de bonne foi que je n'ai point fait dépendre de là sa mission : mais j'ai consenti seulement que, pour le bien de la paix, il s'assurât s'il pouvoit et s'il le jugeoit à propos, d'un consentement de ce côté là. Quoique ce Père m'ait invité à voir madame de Jouarre comme de la part de cette abbesse, je n'ai rien voulu répondre, et suis très résolu de ne la pas voir jusqu'à ce qu'elle ait éloigné son mauvais conseil. J'ai quelque soupçon qu'on verra bientôt sa requête en cassation : j'en suis bien aise ; car plus tôt elle paroîtra, plus tôt je mettrai fin à cette requête.

J'approuve fort les raisons que vous avez eues d'écrire en divers endroits, et je vois bien qu'il ne vous restoit aucun moyen de le faire que par M. Phelippeaux. Vous ne devez point douter

que je n'autorise hautement ce qui aura été fait par cette voie. Au reste, la paix est un bien que Dieu veut qu'on desire. Il y a celle du dedans que lui seul peut donner, et que nulle créature ne nous peut ravir : celle du dehors est un moyen pour conserver celle-là ; mais Dieu ne la donne pas toujours. Il a sa méthode pour guérir les plaies de notre âme : il ne se sert pas toujours des remèdes qu'il a en main ; il veut exercer la foi, et éprouver notre confiance. Il faut attendre ses moments, et se souvenir de ce mot de saint Paul : *Ayant la paix avec tous, autant qu'il est en vous* ¹, et de celui de David : « J'étois en paix avec ceux qui haïssoient la paix : » *Cum his qui oderunt pacem eram pacificus* ². Voilà, ma Fille, votre pratique et celles de nos chères Sœurs : le reste se dira en présence, et avant la Pentecôte, s'il plaît à Dieu.

A Paris, ce 2 mai 1690.

LETTRE IV. Il la relève des défenses de l'abbesse ; et lui marque le cas où l'on peut révéler un secret.

J'ai reçu votre lettre du 6 ; je n'ai pas encore bien résolu ce qu'on pourra faire signer, et en quelle forme ; je voudrois bien pouvoir y être moi-même : rien ne presse pour cela, et tout se fera dans le temps. Le procès verbal est bien : ce qui est bon pour un reni, n'est pas toujours bon dans un acte juridique ; la fin nous justifiera envers les plus opposés.

Je vous relève, ma Fille, de toutes les défenses de madame de Jouarre, qui vont à vous empêcher de parler des sujets que vous me marquez ; puisque dans l'état où sont les choses, il n'est pas possible de s'en taire.

Il faut garder inviolablement le secret, où la personne qui le confie est intéressée en sa personne ; si ce n'est qu'un bien sans comparaison plus grand oblige à le révéler aux supérieurs, en prenant les précautions nécessaires pour la personne qui y a intérêt ; à plus forte raison peut-on découvrir les autres secrets.

J'ai vu, en passant à Chelles, madame de Richelieu : elle a de l'esprit ; mais j'ai peine à croire que l'on confie l'abbaye de Jouarre à une si jeune religieuse.

Il est certain que madame de Jouarre a fait proposer à madame de Chelles une permutation. Je veillerai à tout autant qu'il sera possible, et n'oublierai rien, s'il plaît à Dieu.

Je suis fâché de votre mal aux yeux. Vivez en paix avec Dieu,

Rom. XII. 18. — ² Ps. CIX. 7.

et, autant que vous le pourrez, avec les hommes. A vous, ma Fille, comme vous savez.

A Paris, ce 8 juin 1690.

LETTRE V. Il lui témoigne sa peine des désagréments qu'éprouvoient de la part de l'abbesse les religieuses qui lui étoient fidèles.

J'ai reçu, ma Fille, votre lettre du 3. Je ne m'étonne ni ne me fâche de ce qu'on fait de malhonnête à mon égard ; et toute ma peine vient de celle qui en retombe sur vous et mes fidèles Filles. Je serai demain, s'il plaît à Dieu, à la Ferté-sous-Jouarre, pour y recevoir monseigneur * samedi ; et dimanche aller coucher à Jouarre, où je commencerai par demander madame votre sœur et vous. Je verrai après madame la prieure, et je donnerai le lendemain tout entier à nos autres chères Filles. Là nous parlerons de tout plus amplement. J'enverrai dire à madame la prieure de la Ferté-sous-Jouarre le jour et l'heure que j'arriverai, et mes gens iront préparer mon logement, que je prendrai dans l'abbaye.

Je prends une part extrême à vos déplaisirs au sujet de M. le duc de Luynes, et je vous prie de témoigner à madame votre sœur combien je suis sensible à votre commune douleur.

Je vous entretiendrai en particulier avec tout le loisir que vous souhaiterez, et je n'oublierai rien pour vous marquer mon estime et ma confiance.

A Germigny, ce 5 octobre 1690.

LETTRE VI. Il la console de la mort de son père.

Je prie notre Seigneur qu'il soit votre consolation. Il y a longtemps qu'il vous prépare au malheur qui vient de vous arriver : on ne laisse pas d'être sensible au coup, et il le faut être ; car si Jésus-Christ notre modèle n'avoit senti celui qu'il alloit recevoir, il n'auroit pas été l'homme de douleurs, il n'auroit pas dit : *Mon Père, s'il se peut, détournez de moi ce calice*¹. Il faut donc sentir avec lui ; mais en même temps, il faut emprunter, pour ainsi parler, sa volonté sainte ; afin de dire à Dieu que la sienne soit accomplie. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 13 octobre 1690.

¹ Matth. xxvi. 39.

* Le Dauphin son élève.

LETTRE VII. Sur les affaires de Jouarre.

Il n'y a rien de changé dans ma marche , et c'est toujours samedi au soir que je serai à Jouarre sans y manquer, s'il plaît à Dieu. J'envoie cet exprès pour en avertir madame la prieure, et pour vous le confirmer. Je vous entretiendrai à loisir , et toutes celles qui voudront me parler ou des affaires de la maison, ou même de leurs peines particulières : c'est ce que je vous prie de dire à madame Gobelin.

J'ai reçu les quatre sentences, qui sont toutes placées en bon lieu, aussi bien que celles qui les ont écrites. Vous me ferez grand plaisir de le leur dire , et en particulier à madame votre sœur. Samedi vous saurez des choses nouvelles : en attendant, je vous dirai seulement que tout ce qui vient de Paris , ce ne sont que des réponses ambiguës, et des moyens d'éluder. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 2 novembre 1690.

LETTRE VIII. Résolution où il est de faire exécuter son ordonnance contre l'abbesse de Jouarre ; il exhorte cette religieuse à montrer beaucoup de douceur et de modestie.

J'ai reçu votre lettre et votre billet qui y étoit joint, avec les deux lettres pour M. de Chevreuse et pour le père Moret, que j'aurai soin de rendre en main propre, du moins la première, et l'autre si je puis.

Mon ordonnance, de la manière dont elle est motivée et prononcée, est hors d'atteinte ; mais il faudra voir ce que dira le parti quand les nouvelles de Paris seront venues : on y aura fait de grands cris. Je m'en vais pour les entendre de près, et procéder à la vive et réelle exécution. Il n'y a qu'à ne se pas étonner du bruit, et attendre l'événement de cette affaire, qui sera, s'il plaît à Dieu, comme celui de toutes les autres.

Plus on a raison, et plus on avance ; plus il faut être douce et modeste, et moins il faut prendre d'avantage : c'est ce que je vous prie de dire et d'inspirer à toutes nos chères Filles. Il faut, s'il se peut, fermer la bouche aux contredisantes, et en tout cas ne leur donner aucun prétexte. Il faut aussi rendre de grands respects à madame la prieure, qui assurément les mérite par ses bonnes intentions, et par la manière dont elle a agi dans cette dernière visite ; et on ne doit rien oublier pour profiter de ses bonnes dispositions, qui seront très utiles au bien de la maison.

M. le grand vicaire aura soin d'envoyer souvent à Jouarre , pour en recevoir et y porter ses nouvelles.

Celles de ma santé sont fort bonnes. Je garde pourtant la chambre pour empêcher le progrès d'un petit mal de gorge , qui est venu de beaucoup parler et d'un peu de rhume.

Je salue toutes nos chères Sœurs, et plus que toutes les autres madame votre sœur, dont l'amitié et les saintes dispositions me sont très connues. Ainsi je n'ai pas besoin qu'on me dise rien de sa part : elle m'a tout dit, et j'y erois.

Voilà les deux livres que vous souhaitez : recevez-les comme une preuve de mon estime ; assurée que je ne souhaite rien tant que de pouvoir vous en donner de plus grandes. Je vous garderai fidèlement le secret. Faites, s'il vous plaît, mes amitiés à madame de Sainte-Anne ; n'oubliez pas nos autres chères Sœurs. C'est avec regret que je vous quitte sans vous avoir pu enir ma parole. Je suis à vous de tout mon cœur.

A Meaux, ce 9 novembre 1690.

LETTRE IX. Sur les affaires de Jouarre, et sur les privilèges des vierges à l'égard des reliques.

J'ai rendu votre lettre en main propre à M. de Chevreuse , qui fera entendre à madame la duchesse de Luynes vos raisons dont il est fort persuadé. Pour le surplus, vous verrez bientôt l'exécution entière de mes ordonnances, et madame de Lusanci va être riche. Je lui écris le détail des affaires encore assez en gros, mais cela se va débrouiller, et vous saurez d'elle, ma Fille, ce que j'en puis dire.

Vous ne devez pas être en scrupule pour avoir touché les reliques : c'est une nécessité pour les religieuses ; et les épouses de Jésus-Christ ont des privilèges sur cela au dessus du commun des fidèles.

Madame de Jouarre m'a fait donner parole, par le père Gailhard, d'exécuter mes ordonnances. Il le faudra bien : mais pensez-moi de la peine de vous faire sur cela une grande lettre ; dans peu tout s'éclaircira. Madame de Rodon ne feroit pas mal de m'écrire un peu de verbiage ; et je lui promets que je le lirai ; parce que je suis assuré qu'elle ne me donnera jamais un verbiage tout pur. J'espère vous revoir bientôt, et avec assez de loisir pour vous écouter en particulier, et toutes celles qui désireront communiquer avec moi. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 24 novembre 1690.

LETTRE X. Il lui apprend la soumission de l'abbesse de Jouarre à son ordonnance; et la rassure sur ses craintes.

J'ai reçu votre lettre, et vous ne devez pas en être en peine. Madame de Jouarre me rendit hier une visite : elle me demande congé. J'ai promis de l'accorder, à condition de satisfaire à tous les articles de mon ordonnance dans les termes y portés. Elle s'y est soumise; et il y aura cependant un arrêt du parlement pour la confirmer : ainsi le gouvernement de la maison et mon autorité seront établis. Madame de Jouarre m'a dit que le boucher étoit content, et qu'elle me feroit voir son compte arrêté et sa quittance. Voilà, ma Fille, toutes les nouvelles de deçà.

Dans peu M. de la Vallée sera justifié, et l'ira dire à Limoges. Pour moi je retournerai, s'il plaît à Dieu, à Meaux, d'où je ferai savoir de mes nouvelles à Jouarre; et je ne tarderai pas d'y aller faire un tour. Je vous prie de faire part de ceci à nos chères Filles que vous jugerez à propos, et en particulier à madame de Lusanci. Madame de Jouarre ne m'a rien dit du tout sur son sujet : mais pour vous et madame votre sœur, il ne faut pas que vous songiez à l'apaiser; et quoi que je lui aie pu dire, elle veut vous attribuer tout ce que j'ai fait. La vérité et la patience sont votre refuge, avec l'assurance infaillible de mes consolations, de mes conseils et de mon autorité. Je ne vois pas, Dieu merci, que vous ayez beaucoup à craindre, et en tout cas je partagerai vos peines avec vous. Je n'écris pas à nos chères Filles qui m'ont écrit, à cause de l'empressement où je suis. Je dis un mot à madame de Rodon, pour lui donner occasion de fortifier son noviciat dont elle me parle.

J'ai parlé à madame de M. Girard; mais je n'ai pas cru le devoir recommander pour la prébende vacante, ne croyant pas mon crédit assez affermi pour cela, quoique notre conversation ait été remplie d'honnêtetés réciproques, et qu'on ait paru content de moi. On n'a pas même voulu faire semblant de savoir la mort du pauvre M. Galot. M. Gérard doit s'assurer que je ne lui manquerai pas, en continuant à bien faire.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 30 novembre 1690.

LETTRE XI. Sur une affaire particulière, et sur l'abbesse de Jouarre.

Je viens d'arriver en bonne santé, Dieu merci, ma Fille. Un rhume m'a arrêté à Paris trois jours plus que je ne voulois. Durant ce temps, il est arrivé de terribles incidents. Nous étions d'accord de tout pour l'affaire de la Vallée, et on avoit signé tout ce que madame de Jouarre avoit voulu. Mais M. Talon a voulu, avant toutes choses, savoir mes sentiments par mon procureur. On a dit que je ne prenois plus de part à cette affaire, et que je souhaitois que madame de Jouarre fût contente. M. Talon a consenti à passer outre, si M. le président Pelletier, qui tient la Tournelle, le vouloit bien. Je lui ai écrit la même chose qu'on avoit dite de ma part à M. Talon ; et comme il a voulu me parler, et que je gardois la chambre, j'ai envoyé un homme de créance pour lui confirmer mon sentiment. Il a dit que ce n'étoit pas là sa difficulté ; mais qu'il ne pouvoit consentir à absoudre un homme de cette sorte que dans les formes requises, et que M. Talon étoit demeuré d'accord avec lui que ce qu'on demandoit étoit contre les règles. Il m'a fait là dessus toutes les honnêtetés possibles ; mais il est demeuré ferme, et je n'ai rien pu gagner sur lui ni par écrit ni en présence : ainsi l'affaire est manquée de ce côté là. Il n'en faut rien dire qu'aux bonnes amies. J'ai fait ce que j'ai pu, et j'ai proposé les vrais expédients ; mais je ne sais ce qu'on voudra faire. On est consterné, on est malade, et je n'ai pu parler d'aucune affaire que de celle-là.

Il est vrai que madame de Jouarre a fait quelque démonstration de vouloir aller à Jouarre ; mais elle n'en a point eu d'envie, et il est vrai que sa santé la met hors d'état de le faire. Elle parle d'y envoyer madame de Baradat, qui n'y ira non plus. Si elle y va, je la suivrai de près ; mais je n'en serai pas dans la peine. J'ai cette semaine l'ordination : la fête approche ; ainsi vous voyez bien que ce ne sera qu'après que je pourrai vous aller voir. Je salue madame votre sœur et toutes nos chères amies. Je prie, ma Fille, notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 18 décembre 1690.

LETTRE XII. Sur la conduite à tenir par un confesseur à l'égard de personnes dont les dispositions pouvoient être suspectes.

Je ne répèterai point ce que j'écris à ma sœur de Lusanci. Je reçus hier, ma Fille, la lettre que vous m'écriviez à Paris,

où vous me parlez de ma réponse à madame de Harlay. Il ne faut être en aucune peine de ma santé, Dieu merci. Je ne crois point le voyage de madame de Jouarre, et je doute beaucoup de celui de madame de Baradat. Le dessein de permuter sera difficile. Si la Vallée peut venir à bout de se faire justifier, j'en serai bien aise; afin qu'il chemine plus tôt où il doit aller. Il semble en effet que Dieu veuille lui faire sentir sa justice : si c'est pour le convertir, sa bonté en soit louée.

M. Gérard ne doit point se rebuter des difficultés : c'est là qu'est l'épreuve, et dans l'épreuve, la grâce et le fondement de l'espérance. Il n'est presque pas possible qu'il ne se trouve des ulcères cachées : mais vous avez eu raison de lui dire qu'il ne faut pas inquiéter un pénitent sur le passé sans un fondement certain, du moins d'abord : il faut avoir le loisir d'approfondir, et cependant laisser les gens dans la bonne foi. Pour les désordres de l'extérieur, le temps y apportera le remède; et ce temps, quoique trop long pour ceux qui souffrent, ne l'est pas par rapport aux difficultés. Je ne sais que le seul dessein de la visite de M. votre frère.

Je salue de tout mon cœur mes sœurs Gobelin et Fourré. Tout est à craindre de ce côté là, encore qu'on y soit en apparence fort humble; car on est en effet fort consterné. De savoir où l'on tournera;... l'on devinera aussitôt de quel côté soufflera le vent. Vous devez avoir reçu la lettre où je vous mandois que votre paquet étoit allé à la Trappe : je n'en ai encore nulle réponse. A vous de tout mon cœur, ma chère Fille.

A Meaux, ce 21 décembre 1690.

LETTRE XIII. Sur les dispositions où doit être une épouse de Jésus-Christ.

Une épouse de Jésus-Christ ne lui apporte pour dot que son néant. Elle n'a ni corps, ni âme, ni volonté, ni pensée : Jésus-Christ lui est tout, sanctification, rédemption, justice, sagesse. Elle n'est plus sage à ses yeux, et n'a de gloire qu'en son Epoux. Pour s'humilier jusqu'à l'infini, elle n'a qu'à lire où son Epoux l'a prise, son infidélité si elle le quitte, et la bonté de son Epoux qui la reprendra encore si elle revient¹. Quelle pauvreté ! quelle nudité ! quel abandon !

Toute âme chrétienne et juste est épouse : mais on est encore épouse par un titre particulier, quand on renonce à tout pour le posséder. Entendez ce que c'est que vous dépouiller de

¹ Jerem. III. Ezech. XVI.

tout, et ne vous laissez rien à vous-même, que le fond où Jésus-Christ agit, qui encore vous vient de lui par la création, et que la rédemption lui a de nouveau approprié.

Si toute âme juste est épouse, et que toutes les âmes justes soient ensemble une seule épouse, soyons tous un en Jésus-Christ, pauvres et riches, sains et malades, hommes et femmes, jeunes et vieux ; car il n'y a nulle distinction en Jésus-Christ ¹, et Dieu doit être tout en tous ². Voilà, ma Fille, ce que c'est qu'être épouse.

Samedi soir, à la fin de 1690.

LETTRE XIV. Sur l'abstinence des samedis d'entre Noël et la Chandeleur.

Si l'on avoit eu à Jouarre une pratique uniforme et constante, touchant l'abstinence des samedis d'entre Noël et la Chandeleur, je croirois que cette pratique devoit servir de règle : mais comme la pratique a varié, on peut s'en tenir, ma Fille, à la coutume du diocèse, et regarder l'abstinence de ces samedis comme étant seulement de règle, et non pas de commandement ecclésiastique, surtout si le peuple de Jouarre et de ses écarts jouit de la liberté qu'on a dans le reste du diocèse : car je ne sache point qu'il y ait de bulles particulières pour cela, et c'est l'usage qui sert de règle. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Versailles, ce 8 janvier 1691.

LETTRE XV. Sur les avantages que Dieu nous fait retirer de la tentation et de la maladie.

Je ne sais pas distinguer, ma chère Fille, entre les effets de la tentation et ceux de la maladie ; mais ce que je sais très certainement, c'est que l'une et l'autre font partie du contre-poison et du remède que le Médecin des âmes tire de nos maux et de nos foiblesses. Ainsi abandonnez-vous à sa conduite, et dites souvent : *Sana me, Domine, et sanabor* ³ : « Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri ; » car c'est ainsi que s'achève la cure des âmes.

Au surplus, je ne puis vous taire que j'ai dérobé Jouarre en le quittant. Devinez ce que j'en ai dérobé : c'est un écran, que j'ai trouvé si riche en belles et fines sentences, que j'ai voulu les avoir à Meaux devant les yeux : je dis fines, de cette bonne

¹ Rom. x. 12. — ² I. Cor. xv. 28. — ³ Jerem. xvii. 14.

linesses que l'Evangile recommande. J'avois négligé cet écran, et il faut vous avouer que ç'a été ma sœur de Rodon qui m'a encore ici servi de conductrice : je ne puis m'empêcher de vous prier de lui en marquer ma reconnaissance ; sans elle j'aurois perdu ce trésor. J'aurai dorénavant les yeux plus ouverts à tous les objets qui se présenteront à Jouarre, et je croirai que tout y parle.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, ma chère et première Fille.

A Meaux, ce 22 janvier 1691.

LETTRE XVI. Sur la tentation qui se mêle aux maux du corps ; ses répugnances dans les exercices de piété ; et l'efficace des paroles de Jésus-Christ, pour guérir l'âme.

Le repos que je me suis donné m'a mis en état, ma chère Fille, de ne craindre, s'il plaît à Dieu, aucune suite du rhume qui commençoit à m'incommoder. Je voudrois que vos maux fussent aussitôt guéris.

Il ne faut nullement douter que la tentation ne se mêle aux maux du corps, et surtout à ceux de cette nature, qui portent au relâchement et au découragement. Gardez-vous bien de céder à la peine que vous me marquez : au contraire, ces répugnances à lire, à prier, à communier, vous doivent servir de raison à le faire plus promptement, persuadée que le sacrifice qu'il vous faudra faire en cela rendra ces actions plus agréables à Dieu, et plus fructueuses pour vous. Votre soutien doit être dans ces paroles de saint Paul ¹, *En espérance contre l'espérance* ; et je vous les donne comme une espèce de devise dans le combat que vous avez à soutenir devant Dieu et devant ses anges.

Les paroles de l'Ecriture, et surtout celles de l'Evangile, où Jésus-Christ parle par lui-même, sont le vrai remède de l'âme ; et une partie de la cure des âmes consiste à les savoir appliquer à chaque mal et à chaque état. C'est là du moins tout ce que je sais en matière de direction, et il me semble qu'on s'en trouve bien. Vous pouvez reprendre de temps en temps le chapitre xii de saint Jean. En attendant que vous y reveniez, lisez le xi^e de saint Matthieu, que vous pouvez conférer avec le x^e de saint Luc, depuis le verset 17 jusque au 25 : vous y verrez la présomption et la hauteur d'esprit bien traitée.

Vous avez bien fait de vous dispenser de la lecture que je vous

¹ Rom. iv. 18.

avois ordonnée, puisque vous aviez la fièvre; et en semblable occasion, il en faut toujours user de même. Il suffit dans ces états de rappeler doucement quelque parole de consolation, qui reviendra dans l'esprit sans lui faire de violence. J'espère que Dieu vous tirera de cet état. Ramez en attendant, comme nous disions; mais ramez, en disant toujours : *Non est volentis neque currentis, sed Dei miserentis* ¹ : « Cela ne dépend ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » Et encore : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement ; car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire* ². Je désespérerois si je n'avois point un tel secours.

Je réponds par ordre à votre lettre, afin de ne rien oublier. La principale utilité que j'espère de la justification du malheureux la Vallée, c'est qu'il faudra qu'il s'en aille : au lieu qu'étant obligé de laisser aller les choses pour sa justification, le retardement de cette affaire, à laquelle je suis comme engagé, est un prétexte pour le retenir. Je ne vous en dirai pas davantage sur les affaires : vous savez que j'y fais, et que j'y ferai toujours, s'il plaît à Dieu, ce qu'il faut, avec toutes les réflexions utiles sur ce qu'on me dit : ainsi il faut continuer à me dire tout. Les sentences de l'écran m'ont beaucoup plu : elles ne me sont que plus agréables pour être des fleurs cueillies dans Jouarre même : mais si les vers français y sont nés aussi, c'est un talent que je n'y connoissois pas encore. Je crois avoir répondu à tout. J'ai honte d'avoir commencé par l'endroit qui devoit avoir la dernière place ; mais votre lettre, que j'ai trop suivie en cela, en est cause.

In spem contra spem, c'est la devise des enfants de la promesse.

Je prie Dieu, ma chère Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 24 janvier 1691.

LETTRE XVII. Sur la conduite à tenir à l'égard de quelques Sœurs ; et les remèdes qu'elle devoit appliquer à ses maux.

Je n'ai point encore vu madame de Jouarre. Nous ne saurions plus faire autre chose envers celles de nos Sœurs qui sont inquiètes, que de les aimer, les aider, les considérer, les laisser dire, et faire tout ce qu'il faudra. Comment veut-on que je règle tout en pareil cas ? Je ne connois pas encore. En un mot, à qui n'a pas la foi, je ne ferois que perdre inutilement m

¹ Rom. ix. 16. — ² Philip. ii. 12, 13.

paroles ; et pour vous qui l'avez, vous n'avez pas besoin de longs discours.

Pour ce qui regarde vos dispositions particulières, c'est, dans un état de ténèbres et de découragement, de se soutenir par la seule foi. Ce n'est pas ici un de ces maux dont le remède est présent, et ne dépend quelquefois que d'un seul mot ; parce que les causes en sont connues et particulières : ici, où le mal est universel, il n'y a que les remèdes généraux qu'on puisse employer : la foi, la persévérance, une perte de soi-même dans quelque chose de grand et de souverain, mais qui est encore obscur.

La fin en sera heureuse avec ces conditions : mais en ces états, il se faut bien donner de garde de vouloir trop voir ; Dieu vous repousse trop loin quand vous le voulez prévenir. Je puis seulement vous assurer que c'est ici le temps d'amasser et de recueillir : soit tentation, soit maladie, soit quelque autre chose que Dieu conduit secrètement ; c'est l'Epouse dans les trous de la caverne, avec les animaux qui fuient le jour, toujours prête à se réveiller à l'arrivée de l'Epoux, et au premier son de sa voix ¹.

Il faut donc une attention toujours vive. Quand Dieu me donnera davantage, je serai fidèle à vous le rendre.

A Paris, ce 29 janvier 1691.

LETTRE XVIII. Sur ses peines, et la manière dont elle devoit les porter.

Votre lettre du premier février me fut rendue hier, ma chère Fille. J'ai remis à M. le duc de Chevreuse celle que vous m'aviez envoyée pour lui.

Je pense vous avoir dit que ces peines dont vous me parlez, et qui entrent si avant dans cette disposition universelle de chagrin, ne doivent point vous troubler, et que ou il ne faut point s'en confesser du tout, ou il faut que ce soit très rarement, et en termes très généraux, pour s'humilier devant Dieu et devant les hommes. Pour ce qui est de ces chagrins, je soupçonne qu'il y a là beaucoup de vapeurs : Dieu et la tentation s'en servent chacun pour leurs fins. Dieu vous exerce, vous abaisse, vous subjugué, vous pousse à l'expérience et à la reconnoissance de votre impuissance propre, pour faire triompher dans votre cœur la toute puissance de sa grâce. La tentation, au contraire, veut vous porter à la paresse et au découragement : n'en prenez que la vue de votre néant, et en même temps élevez-vous en espé-

¹ Cant. II. 14.

rance contre l'espérance. Ne vous étudiez pas à rechercher les causes de cette noirceur : quelle qu'en soit la cause, elle est également soumise à Dieu. Dans les temps que vous serez plus accablée, pratiquez bien cet abandon secret, qui ne vous laisse presque rien à faire ni à méditer. Quand vous aurez un peu de liberté, faites ce que dit l'apôtre saint Jacques ¹ : priez, dans la tristesse ; psalmodiez, dans une plus douce et plus tranquille disposition : pratiquez le chant intérieur, qui est un épanchement du cœur vers son Dieu et son Sauveur, en de saintes actions de grâces, comme l'enseigne saint Paul ². Je vous donne pour cantiques les deux *Benedic* ³, que je vous prie de chanter ; l'un, en l'appliquant à vous-même et aux immenses miséricordes que Dieu vous a faites ; l'autre, qui est le second, en pensant le moins que vous pourrez à vous-même, attentive aux œuvres de Dieu, à celles de la nature pour venir à celles de la grâce, et célébrant en votre cœur l'immense et inépuisable profusion de ses grâces.

Je ne crois pas qu'on vienne à bout de justifier la Vallée. M. de Poitiers n'est point mort, ni n'a point été malade. La première fois que je le verrai je lui parlerai, et je chercherai même les moyens de lui faire parler si je suis longtemps sans le voir. Je trouve juste l'inquiétude qu'on a à Jouarre, et il faut tâcher d'y mettre fin. Je ne comprends pas pourquoi madame la prieure trouve qu'on a tort de m'avoir parlé. Il n'y a jamais d'inconvénient à me dire ses pensées. Je vous assure que les premières laissent aux autres tout leur poids. N'écoutez pas celles qui vous disent qu'il ne faut point communiquer tout ce qui se passe en nous ; cela peut être vrai en quelques personnes ; mais non pas en vous : assurez-vous-en, ma Fille, et continuez à l'ordinaire.

Je n'ai vu encore personne ; je ne retournerai pas sans cela. S'il est vrai qu'on ait un arrêt portant règlement en cas pareil, il n'y a qu'à me le montrer ; mais personne ne le connaît. Vous avez raison de prier Dieu pour moi, relativement aux choses que vous me mandez, qui ont grand rapport à l'Eglise. Je vous marquerai ce qui me paraîtra le mériter. Je suis à vous, ma Fille, sincèrement et à madame de Luynes.

A Versailles, ce 4 février 1691.

Vous apprendrez de madame, et du mandement que j'enverrai au premier jour, et que j'espère être à Jouarre le mercredi de la Pentecôte, pour la descente des saintes reliques.

¹ Jac. v. 13. — ² Coloss. iii. 16. — ³ Ps. ciii.

LETTRE XIX. Sur l'auteur de la guérison de son âme.

Voilà, ma Fille, une lettre du père abbé de la Trappe. Je n'ai point encore été à Paris, et il n'y a rien de nouveau dans les affaires.

Je prie continuellement notre Seigneur qu'il vous soulage et qu'il vous soutienne. *Sana me, Domine, et sanabor*¹ : O Seigneur ! je ne veux de santé que celle que vous donnez ; je ne puis ni je ne veux guérir que par vous.

A Versailles, ce 7 février 1691.

LETTRE XX. Psaumes qu'elle peut lire en mémoire de sa délivrance.

A ce jour, où commença la délivrance, lisez, ma Fille, les sacrés cantiques que l'on chanta dans le temple à son renouvellement. Ce furent les psaumes Graduels, qui commencent, comme vous savez, après le cxviii. Celui-ci étoit destiné à chanter les ineffables douceurs de la loi de Dieu. Depuis le cxix jusque au cxxxiii, le peuple, qui voit rebâtir le temple sacré où la loi étoit mise en dépôt, s'épanche en actions de grâces, et exprime tous les sentiments qu'inspire tantôt une sainte joie dans le commencement de l'ouvrage, tantôt une secrète douleur des difficultés qui en causoient le retardement.

Chantez ces cantiques, ma Fille, chantez-les sur les degrés du temple ; chantez-les en vous élevant au comble du saint amour, dont votre cœur fut touché, lorsque remplie du dégoût du siècle vous offrites à Dieu le sacrifice de vos cheveux, pour vous engager à le suivre. Collez-vous à ses pieds avec la sainte pécheresse ; et après lui avoir donné vos cheveux d'une autre manière, répandez-y vos parfums, c'est à dire de saintes louanges, et baignez-les de vos larmes.

Je rends grâces à notre Seigneur de ce qu'il a adouci vos peines du côté qui me paroissoit le plus fâcheux. Ne soyez point en peine des discours que me pourra faire M. Girard. J'approuve vos sentiments et votre conduite, et n'entrerais dans aucun détail. Le bruit s'augmente du dessein qu'on a de se démettre. Je ne doute point du tout qu'il n'y ait des mesures prises avec madame de Soubise du côté de madame de Jouarre. Je persiste à dire que je ne veux apporter aucun obstacle à l'absolution de

¹ Jerom. xviii. 14.

la Vallée, pourvu qu'il soit à cent lieues d'ici. Je suis à vous, ma très chère Fille, de tout mon cœur.

A Paris, ce 8 mars 1691.

LETTRE XXI. Sur la grâce que Dieu lui avoit faite en la mettant sous la conduite de son évêque ; et la manière dont il desiroit qu'on en usât à l'égard des Capucins pour la confession.

J'ai été bien aise, ma chère Fille, de voir dans votre lettre quelque chose qui me marque un plus grand calme. Vous pouvez, sans vous opposer aux desseins de Dieu, souhaiter que vos peines cessent, et reconnoître la grâce de Dieu et une grande miséricorde, en vous mettant sous la conduite particulière de votre évêque, à qui il inspire dans le même temps un infatigable desir de vous faire marcher dans ses voies.

Il est vrai, sur le sujet des Capucins, que je ne voudrois pas qu'on en fit un ordinaire : mais il est vrai aussi que je n'ai pas cru qu'on dût révoquer leurs pouvoirs, et on y peut aller tant qu'il n'y a point de révocation. Au surplus, je serai très aise qu'on s'en tienne, autant qu'on pourra, aux confesseurs ordinaires. Je ne change pourtant rien à cet égard à votre conduite particulière, et je vous laisse entièrement à votre liberté.

Je crois que je trouverai parmi mes papiers une copie de ma lettre à madame la prieure. On n'excommunie pas comme cela par lettres. Mais en seroit-on quitte pour tenir une lettre bien cachetée ? Vous pouvez vous assurer, ma Fille, que je vous offrirai à Dieu très particulièrement durant ces saints jours.

A Meaux, ce 8 avril 1691.

LETTRE XXII. Sur le droit qu'a un évêque d'approuver un confesseur pour une maison, malgré l'abbesse, et sur l'utilité de la tentation et des souffrances.

Ne pourriez-vous point dire confidemment à madame de Giri, que je vous ai priée de la faire souvenir de la promesse qu'elle m'a déjà faite, de se défaire promptement de ce chien qui importune la communauté.

Vous avez très bien résolu le cas de conscience : il n'y a nul doute que la permission de l'évêque ne suffise pour autoriser un confesseur, quelque contradiction qu'une abbesse y puisse apporter ; cela n'a aucune difficulté.

Vous verrez, dans la lettre à madame votre sœur, ce que je mande pour la prière. Que deviendrait le saint homme Job,

si les maladies et les peines étoient des marques du courroux de Dieu? C'étoit l'erreur des amis de ce saint homme; Jésus-Christ les a refutés par sa croix. Au contraire, les tentations et les souffrances sont la marque de la volonté de Dieu, et seront pour nous des sources de grâces.

Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 10 avril 1691.

LETTRE XXIII. Sur la manière dont l'œuvre de Dieu doit être conduite dans les âmes.

Vous ne devez point appréhender que vos peines me rebutent : elles ont quelque chose de fort caché, mais cela même m'encourage; parce que l'œuvre de Dieu, qui est la sanctification des âmes, doit être conduite parmi les ténèbres, et dans un esprit de foi et d'abandon, tant du côté des directeurs que de celui des pénitents. Allez donc de foi en foi, et en espérance contre l'espérance.

Sur la fin du carême de cette année.

LETTRE XXIV. Quelle sera la source de la joie des bienheureux, et que est le principe de celle qui nous est ordonnée; et sur la confession annuelle.

Ils loueront, parce qu'ils aimeront; et ils aimeront, parce qu'ils verront. C'est ce que dit saint Augustin, et c'est la source de cet éternel *Alleluia*, qui retentit du ciel jusqu'à la terre, par l'écoulement qui se fait en nous de la joie du ciel, dont notre foi et notre espérance renferment un commencement : c'est aussi pour cette raison que saint Paul nous avertit si souvent que nous devons être en joie. Il n'est pas nécessaire que cette joie soit sensible; elle est souvent renfermée dans des actes imperceptibles aux sens.

Le simple abandon en Dieu est pour vous une des meilleures pratiques, en récitant l'office divin. On ne fait que se tourmenter vainement la tête, en s'efforçant en certains états de faire des actes contraires à ce que la tentation nous demande. Un simple regard à Dieu, et laisser passer avec le moins d'attention qu'on peut à ces peines, c'est le mieux pour vous.

Ce que l'on commence par l'ordre de Dieu, comme de se confier à son évêque et de se soumettre à sa conduite, doit être suivi persévéramment; et les peines qui naissent de là sont une marque de la tentation, qui voudroit bien s'y opposer. Une

douce et constante persévérance vaut mieux en ce cas, que de se tuer à faire des actes pour combattre ces peines.

Nous pourrons parler à fond de vos vœux * à la première entrevue : je pense même que nous en avons déjà parlé beaucoup. Je les suspens tous jusqu'à ce que j'en sois informé, et alors il y a beaucoup d'apparence que je vous en déchargerai tout à fait. Je vous laisse celui qui me regarde, et vous savez que je l'ai accepté.

La confession annuelle est déterminée par l'usage au temps de Pâques. Je la crois d'obligation pour tout le monde, à cause de l'exemple ; quoique l'intention de l'Eglise ne soit pas qu'on la fasse pour des péchés véniels, qu'on n'est pas obligé de confesser. Mais comme on ne sait si précisément la nature et le poids des péchés, il s'en faut toujours décharger en recourant aux clefs de l'Eglise.

Je prie, ma Fille, notre Seigneur qu'il soit avec vous. Je salue ces dames, dont les noms sont devant mes yeux par votre lettre.

A Meaux, ce 18 avril 1691.

LETTRE XXV. Il lui envoie quelques paroles de consolation.

Quand je reçus la lettre où vous me demandiez quelque chose pour le 8 de septembre, ce jour étoit passé. J'ai fait aujourd'hui ce que vous souhaitiez pour ce jour là ; et écoutant Dieu pour vous, il ne m'est venu que ces deux grands mots : *Votre volonté soit faite* ¹ ; et, *Il fera la volonté de ceux qui le craignent* ².

J'ai fait à M. de la Trappe la prière que vous souhaitiez ; mais assurez-vous que Dieu demande de vous un grand abandon. Je prie Dieu, ma chère Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 13 mai 1691.

Qu'on redouble secrètement les prières pour les affaires de Jouarre : avertissez nos chères Filles, à qui je me recommande de tout mon cœur. Je ne pourrai point vous voir à l'Ascension, et le bien des affaires demande que je sois où les grandes affaires se traitent. Consolez nos Filles, et assurez-les que ma bonne volonté est entière.

* Il s'agit ici de vœux particuliers, et non des vœux solennels que madame d'Albert avoit prononcés dans sa profession.

¹ Matth. vi. 10. — ² Ps. cxliv. 19.

Encouragez, je vous en conjure, madame de Lusanci; exhortez-la à avoir un peu de patience. Je connois son obéissance et son zèle : Dieu la récompensera du sacrifice qu'elle a fait de son repos au bien commun. Je prie Dieu que sa santé n'en souffre point; je sais que le courage ne manque pas.

LETTRE XXVI. Sur la joie du Saint-Esprit.

Je vous exhorte, ma chère Fille, à demander à Dieu cette joie du Saint-Esprit, qui est tant recommandée dans les saints livres. Comme elle est, selon saint Paul ¹, au dessus des sens, elle n'est pas toujours sensible : mais soit qu'elle se déclare, soit qu'elle se renferme au dedans, c'est le seul remède à ces chagrins désolants. Elle viendra, et nous la verrons quelque jour sortir de ces ténèbres, par la vertu de celui qui, dès l'origine du monde, fit sortir et éclater la lumière du sein du chaos et du néant. *Amen, amen.*

Ce 28 mai 1691.

LETTRE XXVII. Sur l'entrée des séculiers dans les monastères : et les consultations réitérées par inquiétude.

Les affaires de l'ordination du samedi prochain me tenant continuellement occupé dans les premiers jours de cette semaine, il n'est pas possible, ma Fille, que j'aie passé dans ces entrefaites un jour entier, comme je me l'étois proposé; et tout ce que je pourrai, c'est d'y aller vendredi matin de la Ferté-sous-Jouarre, où j'irai coucher jeudi, et de revenir ici vendredi soir, sans préjudice d'une autre plus longue visite.

Je suis très persuadé des bons sentiments de toutes celles que vous me nommez, et en particulier de madame du Mans. J'écris à madame votre sœur; j'écris aussi à mesdames de la Grange et Renard, qui m'ont écrit.

Sur le cas de conscience que vous me proposez, je crois qu'il faut user de distinction. Si la permission du supérieur est restreinte à une certaine action, il n'est pas permis de passer outre. Si c'est une simple permission d'entrer indéfiniment, le supérieur est censé accorder la vue des lieux, pour en user néanmoins avec circonspection, et sans troubler le repos et le silence des communautés.

Je n'ai nulle peine sur les consultations, que quand on recommence la même chose; parce que, outre le temps que cela

¹ Philip. iv. 7.

fait perdre, c'est un effet d'une inquiétude qu'il ne faut pas entretenir. Mais quand on est en doute si on a consulté, ou si la réponse est précise, ou qu'il y ait quelque nouvelle circonstance, il n'y a nulle difficulté qu'il ne faille consulter de nouveau. Vous me demandez franchement ma pensée, et moi je vous la dis avec la même franchise.

Pour le fait particulier de l'entrée à l'occasion des saintes reliques, en attendant qu'on y ait pourvu, je vous permets de conduire celles que vous trouverez à propos où vous voudrez, avec toutes les convenances nécessaires. Je ne crois pas même que les autres religieuses, ni les personnes qu'elles conduiront, encourrent aucune peine; à cause que c'est une coutume que jusque ici les supérieurs semblent avoir tolérée, puisqu'ils ne l'ont pas contredite la sachant.

Je vous donne aussi les permissions que je vous avois permis de recevoir de madame de Lusanci.

Vous m'aviez dit qu'on proposoit madame de Goussault pour remplir la place de prieure; mais je ne me souviens pas que vous m'eussiez dit que la chose fût faite. Ce choix est bon, et je voudrois qu'on en fît toujours de semblables. Je vous prie de lui dire que j'aurai de la joie de la voir au premier voyage de Jouarre.

Je ne suis engagé à rien pour le congé de madame l'abbesse. Nous pourrons parler vendredi de ce que vous aurez appris sur ce sujet là.

Je vous ai offerte à Dieu tous ces saints jours, et je continuerai toute la semaine avec une application particulière.

A Meaux, ce 3 juin 1691.

LETTRE XXVIII. En quelles occasions la foi explicite de certains articles suffit; sur les soins qu'il donne à la direction des âmes; et la soumission à la volonté de Dieu.

Sur votre lettre du 11, j'ai su la mort des deux Sœurs, et je les ai déjà recommandées à notre Seigneur.

Je n'ai dit qu'en riant que je ne voulois plus recevoir d'avis. Il y avoit pourtant là quelque chose de sérieux; et il est vrai qu'il ne convient pas qu'on m'en donne par inquiétude, par doute ou par présomption; mais m'avertir pour m'instruire ou pour me faire souvenir, non seulement vous, ma Fille, mais toutes le peuvent.

Je n'ai pas eu le loisir de conférer votre version avec l'original: il eût fallu pour cela être ici un peu plus longtemps et en liberté; ce qui se pourra faire en un autre temps.

La foi explicite de certains articles est nécessaire, mais non en tout temps ; et très souvent il est mieux de se contenter simplement d'un acte de soumission envers l'Eglise ; ce qui a lieu principalement dans les états de peine et de tentation comme le vôtre. Je donnerai, quand vous voudrez, une ample audience sur toutes vos difficultés à madame votre sœur et à vous.

Il y a beaucoup d'apparence que mon retour à Paris sera trop pressé, pour me laisser le loisir de retourner à Jouarre avant mon départ.

L'office pontifical que vous souhaitez se fera, s'il plaît à Dieu, et le plus tôt qu'il sera possible.

Nous sommes débiteurs à tout le monde, disoit saint Paul, *et jusque aux petits et aux insensés*¹. Ceux qui croient qu'il est au dessous du ministère épiscopal de s'occuper avec prudence à la direction, ne songent guère aux paroles et aux soins d'un si grand apôtre.

M. de la Trappe m'a fait réponse sur la demande que vous lui faisiez par mon entremise, et m'a promis d'y satisfaire : mais il conclut comme moi, que, quoi qu'il en coûte, il faut se soumettre à la volonté de Dieu aveuglément, et consentir en tout à ce qu'il ordonne.

La première fois que j'irai à Sainte-Marie, je me souviendrai, s'il plaît à Dieu, de madame de Harlay, et de ma sœur Catherine Eugénie.

Sur la lettre du 12, je rends grâces à toutes celles que vous me nommez.

Je vous envoie copie de la lettre que j'ai écrite à Port-Royal* : vous y verrez ce que je dis sur l'arrêt ; c'est la vérité. Vous pouvez montrer cette lettre à madame de Lusanci, et à quelques autres bien affidées ; même en retenir une copie, en me renvoyant la mienne dont j'ai besoin ; mais que cela n'aille qu'à peu de personnes.

Il n'y a nul péril à me mander tout : ce à quoi je ne dirai rien, doit passer pour peu important dans mon opinion.

Les ressentiments de madame de Jouarre sont une marque de faiblesse, dont je suis fâché pour l'amour de celles qui ont à les souffrir, mais beaucoup plus par rapport à elle.

Je salue madame de Luynes, et suis à vous de tout mon cœur.

A Germigny, ce 13 juin 1691.

* Port-Royal de Paris, où l'abbesse de Jouarre étoit retirée.

¹ Rom. I. 14.

LETTRE XXIX. Il l'exhorte à ne point s'inquiéter des péchés oubliés dans ses confessions.

J'ai répondu, ma fille, à madame de Lusanci sur son cas de conscience : vous pourrez apprendre d'elle ma résolution, et le reste de ce qui se passe.

Pour votre difficulté, elle est nulle, et il n'y a qu'à continuer à communier avec une pleine confiance, sans même s'embarasser de ces péchés oubliés qui se pourroient présenter : car dès qu'on a eu intention de les confesser, ils sont pardonnés avec les autres ; et il ne faut point apporter à la communion, de ces retours inquiets, qui empêchent la dilatation du cœur envers Jésus-Christ ; ce qui a lieu principalement à l'égard de ceux qui sont sujets à se faire des peines. Ainsi je vous défends d'avoir égard à ces sortes de craintes ; et entendez toujours, quand je vous décide quelque chose, que je vous défends le contraire.

Les prières que je conseille de faire pour le bien de la maison sont les psaumes **L** et **CI**, où l'on demande, sous la figure du rétablissement de Jérusalem, celui de toutes les maisons consacrées à Dieu. J'y ajouterois les litanies, en y joignant en particulier, avec les saints de l'ordre, celui des saints et des saintes dont les reliques reposent à Jouarre, et surtout des saintes abesses et des saintes religieuses, et des saints évêques sous qui cette maison a fleuri, particulièrement saint Ebrigrisille, que le monastère a toujours vénéré comme son pasteur, sans oublier saint Faron, sous qui le saint monastère a été construit.

Ce que j'ai mandé pour ma sœur de Baradat, peut avoir lieu pour ma sœur Faure, supposé que la communauté en soit également satisfaite. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 18 juin 1691.

LETTRE XXX. Sur ses maux ; qu'ils ne sont qu'une épreuve de Dieu ; sur la manière dont il instruit les âmes ; et sur la liaison de la confiance avec l'amour.

Vous ne devez point douter, ma Fille, que je n'étende les défenses que je vous ai faites à toutes les choses que je vous ai décidées. En effet, ce seroit une erreur de croire que les maux que Dieu envoie, de quelque nature qu'ils soient, doivent toujours être pris pour des coups d'une main irritée : et en votre particulier, je vous assure que c'est ici plutôt une épreuve d'un

père, que la rigueur d'un juge implacable. Soumettez-vous à cette médecine spirituelle que Dieu emploie à guérir les maux de nos âmes, lui qui en connoît si bien et la malignité et les remèdes. Souvenez-vous de cette parole : *Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous : résistez au diable, et il prendra la fuite* ; c'est saint Jacques qui nous le dit ¹. J'ajoute : Cessez de l'écouter, et bientôt il ne parlera plus. La fréquentation des sacrements est un excellent moyen pour l'abattre et pour vous soutenir.

Ma sœur Cornuau peut vous communiquer ce que Dieu m'a quelquefois donné pour elle, sur quelques passages de l'Ecriture dont elle m'a demandé l'explication.

Quant à ce que vous me rappelez que je vous ai dit sur la liaison inséparable de la confiance et de l'amour, je voudrais bien pouvoir vous satisfaire en vous le redisant : mais je vous assure, ma Fille, que je ne me souviens jamais de telles choses. Je reçois dans le moment, et je donne aussi dans le moment ce que je reçois. Le fond demeure ; mais pour les manières il ne m'en reste rien du tout. Il ne m'est même pas libre de les reprendre ni d'y retourner : et quant à présent, je ne pourrois pas vous dire autre chose que ce que vous avez si bien répété : qu'on ne se fie point sans aimer, ni qu'on n'aime point sans que le cœur s'ouvre à ce qu'il aime, et s'appuie dessus. C'est pourquoi saint Jean, le docteur du saint amour, dit que *l'amour parfait bannit la crainte* ² ; et David a chanté : *Je vous aimerai, mon Seigneur, ma force, ma retraite, mon refuge, mon appui*, et en un mot, selon l'original, *mon rocher* ³.

A Germigny, ce 28 juin 1691.

LETTRE XXXI. Sur le trop grand nombre de confesseurs demandés à Jouarre.

La peine que j'ai d'accorder tant de confesseurs ne regarde pas madame Renard en particulier, ni même, à vrai dire, personne dans l'état de défiance où l'on est. Loin de révoquer la permission du père Claude, je la confirme de nouveau par une lettre que j'en écris à madame la prieure.

Je connois bien les dispositions de M. Girard : elles sont bonnes dans le fond ; mais il y faudra tempérer beaucoup de choses à l'extérieur ; pour l'intérieur, je n'en juge pas, et je suis fort sobre sur cela, en ce qui touche la confession. Je tâche pour-

¹ Jac. iv. 8, 7. — ² I. Joan. iv. 18. — ³ Ps. xvii. 1, 2.

tant de remarquer tout, et de donner des avis proportionnés aux besoins et aux temps.

Je ne sais rien des dispositions présentes de madame de Jouarre : mais ce qu'on me dit de madame de *** est bien contraire à ce qu'on vous en écrit : je n'en sais rien d'assuré. Quoique madame ***, qui en paroît fort contente, s'en soit expliquée en termes très forts, le témoignage d'une tante n'ôte pas tout doute.

Vous me ferez plaisir, ma Fille, d'écrire au père Toquet ce que vous me marquez pour lui. Quand M. le cardinal de Bouillon sera de retour, je tâcherai de le rapprocher.

Il est certain, dans le cas que vous proposez, qu'on n'est point obligé de se déclarer, et même qu'on ne le peut pas en conscience, ni rien faire qui tende à cela ; mais seulement par voies indirectes procurer du soulagement à celle qui est soupçonnée, avec discrétion.

Je ne changerai rien sur les confesseurs, quoique, à vous parler franchement et entre nous, M. le *** me paroisse assez incapable. Je n'irai point vite en tout cela, et j'aurai tout l'égard possible pour celles qui s'y confessent, surtout comme vous pouvez croire, pour madame de Luyne, dont je connois la vertu.

Je pourrai adresser les lettres par ma sœur Cornuau, qui sera très aise de rendre ce service à la maison et à moi.

Mon départ est toujours pour lundi, s'il plaît à Dieu. Vous n'aurez pas si tôt des nouvelles des affaires de Jouarre ; parce que j'irai à Versailles dès le lendemain matin, s'il plaît à Dieu.

Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 30 juin 1691.

LETTRE XXXII. Sur diverses matières touchant la confession.

C'est le jour de mon saint patron que je vous écris cette lettre, et je le prie, ma fille, de m'obtenir de Dieu des réponses dont vous puissiez profiter, à chaque article de vos lettres.

Sur votre lettre du 17, je n'ai nullement dessein de vous renvoyer à un autre pour une confession générale : s'il en faut faire une, je me servirai du premier temps de liberté pour l'entendre : mais comme je doute qu'il en faille faire, je me suis remis à ce que Dieu m'inspireroit de vous conseiller. C'est ce que nous pourrons traiter à fond quand nous serons en présence et il est assez malaisé de le faire par lettres. En attendant, allez.

sans hésiter, votre train ; faites vos confessions et communions à l'ordinaire ; la résolution de m'exposer tout est très suffisante. Gardez-vous bien de céder aux peines qui surviendroient sur les péchés confessés, ou dont vous douteriez ; car ce seroit une source inépuisable de scrupules.

C'est un usage assez général, de faire répéter quelques péchés de sa vie passée ; mais je pense qu'il faut user sobrement de cette méthode ; et il me semble qu'on trouve toujours, ou presque toujours, assez de matière. Il ne m'est point encore arrivé de n'en trouver pas.

L'affaire de l'intention demande plus de temps que je n'en ai à présent : elle est pourtant plus délicate qu'embarrassée. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous. Vivez en paix et en espérance, et que ce soit là votre soutien et votre joie.

A Versailles, ce 25 juillet 1691.

P. S. Le cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, est pape sous le nom d'Innocent XII.

LETTRE XXXIII. Sur l'amour de préférence qu'on doit à Dieu.

Ma lettre à la communauté vous instruira, ma Fille, de beaucoup de choses : celle à madame de Lusanci vous éclaircira sur ce que vous m'avez toutes deux mandé. J'écris, sans lui en rien dire, à madame la prieure, sur le sujet du Tour, de la manière que j'ai cru la plus propre à ne lui rien faire soupçonner sur le reste de votre lettre du 11, je ne crois pas être en droit de nommer une boursière, qu'avec connoissance de cause, et étant moi-même sur les lieux en visite. La réponse que me fera madame la prieure sur le Tour me donnera lieu de parler ; et de faire plus ou moins. Mon intention n'est point du tout de décharger madame de Lusanci du dépôt : mais je ne lui dirai rien qu'en présence ; et il faut de votre côté l'encourager à porter avec courage le joug que Dieu lui impose.

Mon voyage de la Trappe ne sera en tout que de neuf ou dix jours. Je le romprois sans hésiter, si je prévoyois que madame de Jouarre dût venir ; mais il n'y a nulle apparence. Il n'y aura qu'à m'écrire directement à Paris en mon logis, d'où il y aura bon ordre de m'envoyer tout. Sur les autres propositions qui regardent le temporel, nous en parlerons madame de Luynes, vous et moi, et il faudra m'en faire ressouvenir à Jouarre.

Quant à madame de Menou, j'avoue que je n'ai pas été fâché qu'elle vît madame de Faremoutier et madame sa sœur,

dont elle pourra recevoir de bons conseils. Au surplus, j'ai pré-supposé, comme on me le mandoit, qu'elle avoit l'agrément de madame : si elle ne l'eût pas eu, elle n'eût dû ni pu sortir; le reste n'est rien. Je prendrai pourtant garde une autre fois à ces sortes de permissions. Ce que vous avez dit sur cela n'est d'aucune conséquence, et vous n'avez point à vous en confesser. J'ai encore donné depuis une permission pour mademoiselle votre sœur, qui semble avoir quelque dessein de se consacrer à Dieu à Jouarre. J'ai vu la lettre qu'elle écrivoit sur ce sujet à M. Fouquet, chanoine de Meaux. Ma permission suppose le consentement de madame l'abbesse, avec qui je ne doute pas que mademoiselle de Luynes ne prenne les mesures nécessaires, et avec la famille, principalement avec vous; et j'ai dit à M. Fouquet que je n'accordoïs rien qu'à cette condition. Je vous prie d'en donner avis à madame votre sœur, si elle ne le sait déjà.

Ce que j'ai dit dans mon catéchisme est certain; mais il n'est pas nécessaire qu'on sente cette préférence*, et il ne faut point chercher d'en être assuré, puisque on ne le peut jamais être en cette vie. Il suffit de faire tout l'effort qu'on peut, et demander toujours pardon à Dieu de ce qu'on n'en fait pas assez. Au surplus, je vous recommande de nouveau de vous abandonner à sa sainte volonté, et je vous défends de croire que vos peines vous soient envoyées pour autre fin que pour vous servir d'épreuve et vous épurer. J'aurai soin de rendre les lettres à la Trappe.

Ce que vous me mandez du dimanche est la même chose sur quoi je m'explique à madame de Lusanci. Avant qu'on donnât à madame de Jouarre l'argent qu'elle demande pour revenir, il faudroit auparavant qu'elle fit voir premièrement qu'on le peut; secondement, ce qu'elle doit, et l'état où elle a mis les affaires: laissez-la venir. Je prends en bonne part ce qu'on m'écrit pour m'exciter à ne me point relâcher : mais en vérité je n'ai pas besoin de tout cela; et quand les choses en sont venues à un certain point, je vois qu'il n'y a plus rien à faire qu'à ne jamais reculer.

Je salue de tout mon cœur madame de Luynes et toutes nos chères Filles.

A Germigny, ce 12 août 1691.

* Un amour de préférence, qui domine sur celui qu'on peut avoir pour la créature. Voyez tom. IV, p. 102.

LETTRE XXXIV. Sur les affaires de Jouarre.

Je suis ici de samedi, et je ne crois pas en partir avant lundi: j'y ai beaucoup d'affaires que je tâche d'expédier. J'expédierai aussi celles de Paris, dont la principale est de résoudre la forme qu'on donnera aux affaires de Jouarre à la conclusion de la visite. Je prendrai toutes les mesures qu'il sera possible pour cela. Je vous assure, ma Fille, et vous en pouvez assurer nos chères Filles, que ce que j'ai fait à Jouarre la dernière fois étoit absolument nécessaire. Il n'en peut arriver aucun mal, que quelques gronderies de madame; et cependant je me mets en droit de la régler, sans qu'elle ose rien dire; ou si elle parle, elle ne fera qu'affermir ce que je fais, étant à mon avis très certain qu'elle sera condamnée: tout cela prépare la définitive.

Celles qui disent qu'elles ne signeront plus rien, auront beau faire, il faudra bien qu'elles répondent quand je les interrogerai, et qu'elles signent leur réponse, qui n'est qu'un témoignage de la vérité, que je rendrai pour elles avec autant d'efficacité quand elles refuseront.

La signification faite à Jouarre opère le même effet que faite à Port-Royal*, où j'ignore qu'on soit, parce qu'on y est sans mon congé. Au surplus, je ne dis pas que je ne ferai point signifier; mais je demande qu'on attende jusqu'à la semaine prochaine, où j'enverrai des ordres précis, et marquerai très exactement à madame de Lusanci ce qu'on aura à faire.

On m'est venu ce matin rendre une lettre du père Colombet, Jésuite de la province de Bordeaux, que madame votre abbesse a nommé pour prédicateur. Je l'ai approuvé pour cela; mais non pas pour confesser. J'attends d'apprendre de vous ce qui vous paroîtra de lui.

M. le Chantre prendra la peine d'envoyer cette lettre par un homme exprès, qui rapportera vos réponses, et celles de nos chères Filles qui voudront m'écrire. Vous lui pouvez adresser les paquets pour moi. On dit toujours que madame de Jouarre part; mais on ne se remue pas.

Je ne vous dis rien sur votre sujet: allez toujours d'un même pas, selon la règle que je vous ai donnée. Le chapitre de saint Jean que j'ai eu intention de vous faire lire, est le v^e: *L'Esprit souffle où il veut, et personne ne sait d'où il vient, ni où il va; il en est de même de ceux qui sont nés de l'Esprit*¹. Tout à vous.

A Versailles, ce 26 août 1691.

¹ Joan. III. 8.

* Port-Royal de Paris, où étoit l'abbesse de Jouarre.

LETTRE XXXV. Sur la conduite de l'abbesse, et les mesures qu'il prenoit pour la réduire à l'obéissance.

Je reçois votre lettre du 29 : je ne vois pas qu'on ait reçu un paquet que j'ai adressé à Jouarre par M. le curé de la Ferté, incontinent après mon arrivée de la Trappe à Versailles. Comme on l'aura reçu à présent, il sera bon de m'en avertir par une voie sûre et prompte, et des dispositions où l'on sera.

Pour moi, sans vous répéter ce que vous pourrez apprendre de madame de Lusanci, je vous dirai que je n'ai rien appris de nouveau ; que j'ai mandé à mon official de tenir une sentence toute prête, portant défense à madame de Jouarre et aux Sœurs, de sortir du monastère, sous peine d'excommunication *ipso facto*, laquelle sera signifiée aussitôt qu'on aura nouvelle qu'on arrivera. Je ne crois pas qu'elle se presse ; et en tout cas, je la préviendrai ou je la suivrai de si près, qu'elle ne pourra pas gêner beaucoup de choses. Quant à sa démission, elle en parle toujours ; mais d'une manière si captieuse, qu'on voit bien que ce n'est que tromperie et amusement. Elle se moque de madame de Soubise comme des autres. Dans cette incertitude, je ne puis former aucun plan, que de faire dans l'occasion ce que je pourrai. Je ne pense ni plus ni moins à madame votre sœur que ci devant : si j'étois le maître, je la mettrois sans hésiter au dessus de toutes les autres, quand je devrois offenser son humilité que je ne puis assez louer. Pour ce qui est du gouvernement, quand madame sera à Jouarre nous en conférerons amplement sur les lieux, avant que de prendre un parti. Je partirai bien instruit de ce que je puis ; et mon principe est de laisser le moins de matière qu'on pourra aux irrésolutions et irrégularités de madame. Je ne la verrai point du tout, que je n'aie tout arrêté et conclu avec M. Petitpas, et que je ne voie l'exécution ; sinon j'irai mon chemin, et je serai à Meaux le 6 de septembre, si le départ de madame ne m'oblige de me hâter. Je crois en attendant qu'il y aura ordre de faire cheminer M. de la Vallée : comptez que je ne me relâcherai de rien du tout. Il y a beaucoup d'autres choses à dire, que je réserve à madame votre sœur et à vous, lorsque nous serons en présence, étant certain que vous avez et aurez toujours ma principale confiance, comme vous avez d'ailleurs toute mon estime.

Je n'ai défendu ni improuvé aucun livre : il y en a seulement que je crois peu utiles à une religieuse, et quelques uns qui ne sont pas assez nécessaires pour se faire des affaires sur cela. Cependant allez votre train, et ne vous émouvez jamais de ce que

j'écris pour les autres; puisque je me réserve toujours une oreille pour les raisons particulières.

Je suis, ma Fille, en bonne santé par vos prières : assurez-vous que je veille sur vous et sur Jouarre comme à la plus grande et la plus pressante de mes affaires.

A Paris, ce 30 août 1691.

LETTRE XXXVI. Il la console dans ses peines.

Je vous envoie, ma chère Fille, par cet exprès, la réponse de M. l'abbé de la Trappe, pour madame votre sœur et pour vous. Vous voulez bien que je vous charge d'une réponse à madame de Harlay, sur les bruits qui ont couru, je ne sais pour-quoi, de la mort de cet abbé. Vous pouvez l'assurer que je ne l'ai jamais vu en meilleure santé.

Je n'apprends rien de Paris : il me paroît seulement qu'on n'y songe à Jouarre que pour en tirer de l'argent, que j'ai constamment refusé, ayant ajouté à cette fois une nouvelle raison, qui est qu'il n'y en a point. On s'est servi de l'entremise de M. de Trosville, mon ancien ami; et moi je m'en suis aussi servi pour parler des confesseurs et du médecin, et pour conseiller de nouveau que l'on commence à agir de meilleure foi, et plus nettement qu'à l'ordinaire.

Pour ce qui vous touche, ma Fille, je vous prie de lire le troisième chapitre des Lamentations de Jérémie. Ce saint prophète paroît l'avoir fait dans le cachot, dont il est parlé dans le xxxvii et xxxviii de sa prophétie. Comparez ce chapitre avec le psaume lxxxvii, vous trouverez dans l'un et dans l'autre des sentiments très propres à votre état, et vous verrez comment, jusque dans le plus profond abîme de tristesse, on peut trouver de l'espérance. Le tableau que vous m'avez donné me fait trembler : quoi ! que je regarde ce soleil sans baisser les yeux ! cela n'est pas possible.

Je salue de tout mon cœur mes chères Filles, et surtout madame votre sœur. Je ne cesse de prier pour vous, et surtout durant cette octave. Notre Seigneur soit avec vous, ma chère Fille. Souvenez-vous toute votre vie de ce que je vous ai dit sur votre dernière revue ; c'est qu'il ne faut jamais s'en inquiéter.

A Germigny, ce 12 septembre 1691.

LETTRE XXXVII. Sur l'inquiétude qu'elle avoit de ses confessions passées ; qu'il n'y a de paix à espérer que dans la confiance.

Je vous assure , ma Fille , que votre confession dernière est très bonne et très suffisante : une autre plus générale seroit inutile et dangereuse à votre état. Vous ne devez point avoir égard à ces dispositions , où vous croyez avoir rétracté toutes vos résolutions précédentes. Toutes les fois que cela vous arrivera , il n'y a qu'à rejeter cette pensée comme une tentation , et aller toujours votre train. Je vous défends d'avoir de l'inquiétude de vos confessions passées ni à la vie ni à la mort , ni de les recommencer en tout ou en partie à qui que ce soit , fussiez-vous à l'agonie : ce ne seroit qu'un embarras d'esprit , qui ne feroit qu'apporter du trouble et de l'obstacle à des actes plus importants et plus essentiels , qui sont l'abandon , l'amour de Dieu , et la confiance en sa miséricorde.

C'est une erreur trop grande à la créature de s'imaginer pouvoir se calmer à force de se tourmenter de ses péchés. On ne trouve ce calme que dans l'abandon à l'immense bonté de Dieu , en lui remettant sa volonté propre , son salut , son éternité ; et le priant seulement par Jésus-Christ de ne nous pas souffrir dans le rang de ceux qu'il hait , et qui le haïssent ; mais au rang de ceux qu'il aime , et qui lui rendent éternellement amour pour amour. Hors de cette confiance , il n'y a que trouble pour les consciences timorées , et surtout pour les consciences scrupuleuses comme la vôtre.

Vous ne devez jamais craindre de vous abandonner trop aux impressions de l'amour divin. Il faut toujours avoir dans le cœur que Dieu ne donne pas de tels attraites selon nos mérites , mais selon ses grandes bontés ; et qu'il faut non seulement se laisser tirer , mais s'aider de toute sa force à courir après lui , en se souvenant de cette parole : *Je t'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'ai attirée par miséricorde* ¹ , et en disant avec l'Epouse : *Tirez-moi ; nous courrons après vos parfums : ceux qui sont droits vous aiment* ².

Notre Seigneur soit avec vous , ma Fille.

A Germigny , ce 12 septembre 1691.

LETTRE XXXVIII. Sur la manière dont on doit recevoir les accueils que le monde nous fait.

Plus on ira en avant , plus on verra qu'il n'y a point à se prévaloir de la bonne ou de la mauvaise mine que fera le monde ;

¹ Jerem. xxxi. 3. — ² Cant. i. 3.

mais en tous cas, il est bon de se faire du dernier un exercice d'humilité et de patience; ce qui sans doute vaut mieux que les plus favorables accueils.

Pour faire achever ce qui reste, je n'ai point d'autres moyens à employer que ceux dont j'ai usé jusqu'à présent, si ce n'est que les derniers actes seront toujours les plus forts et les délais plus courts.

Entre nous, le père S*** ne fait que tortiller et pateliner, et avec cela il se croit bien fin.

J'assure nos chères Filles, et madame de Luynes en particulier, de mon affection et de mes services.

Croyez qu'à la vie et à la mort je ne vous manquerai pas. s'il plaît à Dieu. Tout à vous.

A Germigny, ce 30 septembre 1691.

LETTRE XXXIX. Sur ses peines; sur la coutume de dire matines le soir et la séparation des différentes heures de l'office; sur les œuvres d'Origène, et l'intention appelée virtuelle.

Dieu que vous réclamez avec confiance, ma chère Fille, ou vous ôtera ce chagrin, ou vous soutiendra d'ailleurs, pourvu que vous soyez fidèle à obéir à la défense que je vous ai faite, et que je vous réitère encore, de le regarder comme un effet du courroux de Dieu; puisque au contraire toutes les souffrances qu'il nous envoie en cette vie, et celle-ci comme les autres, sont, selon saint Paul¹, une épreuve de notre patience, et par là un fondement de notre espoir. Demeurez donc ferme dans ce sentiment, et ne laissez point ébranler votre foi par la tentation.

La coutume de dire matines dès le soir, vers les quatre à cinq heures pour le lendemain, est si répandue, que je ne crois pas qu'on en doive faire aucun scrupule. J'approuverois pour le mieux qu'on les dit plus tard; afin d'approcher davantage de l'esprit de l'Eglise. Je trouve encore plus nécessaire de séparer les heures, et de les dire à peu près chacune en son temps. Mais ce ne sont pas là des obligations si précises, qu'on ne s'en puisse dispenser, quand on a quelque raison de le faire, sans encourir de péché, et sans avoir besoin de recourir à la dispense des supérieurs.

Les œuvres d'Origène ont été autrefois rigoureusement défendues, à cause de ses erreurs ou de celles qu'on avoit glissées dans ses livres. Maintenant que les matières dont il s'agissoit alors,

¹ Rom. v. 4.

sont tellement éclaircies, qu'il n'y a plus de péril qu'on s'y trompe, vous pouvez le lire, à cause de la piété qui règne dans ses ouvrages, en vous souvenant néanmoins que c'est un auteur dont l'autorité n'est pas égale à celle des autres Pères.

Ce n'est pas tant dans les livres que dans soi-même et dans son propre cœur, qu'il faut chercher la résolution des doutes que vous proposez sur l'intention. Et d'abord pour la définir, c'est un acte de notre esprit, par lequel nous le dirigeons à une certaine fin que la raison nous présente, et que la volonté suit.

Cela, comme vous voyez, est bien clair : la bonne intention est celle qui a une bonne fin ; la mauvaise intention est celle qui en a une mauvaise. C'est là cet œil de notre âme, lequel, quand il est simple, c'est à dire quand il est droit, tout est éclairé en nous ; et au contraire, s'il est mauvais ou malicieux, tout est couvert de ténèbres, selon la parole de notre Seigneur¹.

Ce n'est pas là la difficulté ; il s'agit de vous faire entendre comment cette intention subsiste en vertu, lorsque l'acte en est passé, et qu'il semble qu'on n'y pense plus. Il faut donc premièrement distinguer l'acte et l'habitude ; et tout le monde entend cela. Mais si nous rentrons en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose de mitoyen entre les deux, qui n'est ni si vif que l'acte, ni si morne, pour ainsi parler, et si languissant que l'habitude.

L'acte est quelque chose d'exprès et de formel, comme quand on dit : Je veux aller à Paris, à Rome, où vous voudrez : on marche, on s'avance, et on ne fait pas un pas ni un mouvement qui ne tende à cette fin : mais néanmoins on n'y songe pas toujours, ou du moins on n'y songe pas aussi vivement qu'on avoit fait la première fois, lorsque on avoit pris sa résolution. On ne laisse pas néanmoins d'aller toujours, et tous les pas qu'on fait, se font en vertu de cette première résolution si marquée : ce qui fait aussi que si quelqu'un nous arrête pour nous demander où nous allons, nous répondons aussitôt et sans hésiter, que nous allons à Paris, ou en tel autre lieu qu'on voudra prendre.

On demande ce qu'il y a dans l'esprit qui nous fait parler ainsi. Je réponds premièrement, qu'il n'importe pas de le savoir : il suffit de savoir que la chose est ; et trop de subtilité en ces choses ne fait qu'embrouiller. En second lieu, je réponds que ce qui reste, c'est l'acte même, mais plus obscur et plus

¹ Matth. vi, 22, 23.

sourd ; parce qu'on n'y a pas la même attention : car il faut soigneusement observer que l'acte et l'attention à l'acte sont choses fort distinguées , de sorte qu'il peut arriver qu'un acte continue, encore qu'on n'y pense pas toujours également ; d'où , pas à pas et en diminuant l'attention par degrés , il peut arriver qu'on n'y pense guère ou point du tout : ce qui ne détruit pas l'acte ; mais le laissant en son entier, fait seulement qu'il demeure un peu à l'écart par rapport au regard de l'âme, c'est à dire, à la réflexion, jusqu'à ce que l'on nous réveille comme on faisoit à notre voyageur en lui demandant : Où allez-vous ? A quoi il répond d'abord : Je vais à Rome ; ce qui ne demande pas qu'il fasse toujours un nouvel acte, mais qu'il fasse réflexion sur celui qu'il avoit déjà fait, et qui subsistoit sourdement et obscurément dans son esprit, sans qu'il songât à l'y regarder.

A vrai dire, cela n'a point de difficulté. On pourroit dire qu'il en est de cet acte comme d'un trait qu'on lance d'abord , et qui avance en vertu de la première impulsion qui n'est plus. En cette sorte, on pourroit penser qu'après la direction de l'esprit, qui s'appelle intention et résolution, il y reste une impression qui le fait tendre à la même fin.

Mais qu'est-ce que cette impression ? Je dis que c'est l'acte même ; ou, si l'on ne le veut pas de cette sorte, c'est une disposition en vertu de laquelle on est toujours prêt à en faire un autre semblable. Mais j'aime encore mieux dire que c'est l'acte même qui subsiste sans qu'on n'y ait la même attention, ainsi que je l'ai supposé d'abord, quoique au fond il importe peu , et que ces deux manières d'expliquer ne diffèrent guère.

La difficulté consiste à savoir quand est-ce que cet acte cesse, et comment. Mais premièrement il est constant qu'il cesse par une actuelle et certaine révocation de son intention : secondement, on ne doute pas qu'il ne cesse encore par une longue interruption de la réflexion qu'on y fait.

C'est ici que les docteurs se tourmentent à chercher quel temps il faut pour cela. Mais la question est bien vaine ; puisqu'il est certain qu'il n'y a pas là de temps précis et déterminé, et que l'acte dure plus ou moins dans sa vertu, selon qu'il a été plus ou moins fort lorsqu'il a été commencé, comme l'impression dure plus longtemps dans le trait ou dans une pierre, selon que l'impression a été plus grande.

Ce qu'on peut dire, c'est, en premier lieu, que régulièrement le sommeil emporte une interruption inévitable à un acte libre, à cause de la suspension qui arrive alors dans l'usage de la liberté et de la raison. C'est aussi pour cela qu'on conseille

de renouveler ses bonnes résolutions en s'éveillant. Secondement, on doit dire qu'une grande occupation de l'esprit cause aussi une interruption ; parce que deux actes ne peuvent pas se trouver ensemble dans un degré éminent et fort ; de sorte qu'ordinairement l'un efface l'autre en cet état. Le moyen d'éviter tout embarras, c'est de renouveler de temps en temps ses bonnes résolutions : et aussi quand on l'a fait sérieusement, il ne faut plus s'embarrasser si l'acte subsiste ; puisqu'il est certain qu'il peut subsister longtemps, et souvent des journées entières sans qu'on y pense.

Quelques auteurs estiment qu'il peut être fait avec tant de force, qu'il subsiste plusieurs années, même au travers du sommeil et des autres occupations, à cause de l'éminence et de la vertu de cet acte : ce qu'il n'est pas nécessaire de combattre ; puisque régulièrement cela n'est pas ainsi, et que c'en est assez pour voir qu'il ne faudroit pas s'y fier : outre qu'il paroît manifestement contradictoire qu'un acte soit aussi fort qu'on le dit, et qu'à la fois on cesse d'y penser un très long temps ; puisque le propre des sentiments qui nous tiennent fort au cœur, c'est de revenir souvent, et de s'attirer souvent notre attention.

Au reste, il faut ici remarquer qu'il y a des vérités si simples, qu'elles nous échappent quand on entreprend de les entendre mieux qu'on a fait d'abord. Si quelqu'un vouloit définir ce que c'est qu'assurer, ou que nier, ou qu'une opinion, ou qu'un doute, ou qu'une science certaine, et chercher à ajouter quelque chose à la première et droite impression que ces mots font d'abord dans nos esprits, il ne feroit que se tourmenter et s'alarmiquer, pour mieux entendre ce qu'il avoit déjà entendu parfaitement du premier coup. Il en est de même de l'intention virtuelle, que chacun trouve en soi-même sitôt qu'il l'y cherche. De là il suit clairement qu'elle suffit pour les sacrements, en toute opinion, et pour le mérite ; parce que c'est l'acte même continué plus sourdement, ou quelque chose d'équivalent à l'acte.

Pour en venir à ce qui vous touche en votre particulier, ne croyez jamais que vous ayez révoqué vos résolutions, sans que vous en trouviez en vous-même une révocation marquée ; et croyez encore moins qu'elles finissent, pour ainsi dire, comme d'elles-mêmes par une interruption de quelques moments, ou même de quelques heures ; puisqu'il est bien certain que non, et que les actes durent plus sans difficulté que la réflexion qu'on y fait. Allons simplement avec Dieu : quand notre conscience ne nous dicte point que nous ayons changé de pensée ou de

sentiment, croyons que cette même pensée et le même sentiment subsistent toujours.

Les actes qu'on aperçoit vivement ne sont pas toujours les meilleurs. Ce qui naît comme naturellement dans le fond de l'âme, presque sans qu'on y pense, c'est ce qu'elle a de plus véritable et de plus intime ; et les intentions expresses qu'on fait venir dans son esprit comme par force, ne sont souvent autre chose que des imaginations, ou des paroles prises dans notre mémoire comme dans un livre.

Comment faut-il faire maintenant pour former ces actes qui naissent comme de source. C'est une chose facile à entendre ; et je crois vous en avoir assez dit, pour ne vous laisser aucun doute sur ce sujet. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 30 septembre 1691.

Mandez-moi sincèrement comment on se trouve du confesseur.

LETTRE XL. Sur les actes qui viennent du cœur.

Madame d'Alègre a pensé d'elle-même à vous aller voir madame votre sœur et vous ; et vous n'avez à me savoir gré que d'avoir résolu sur l'heure à l'accompagner dans un voyage, dont vous étiez toutes deux l'agréable sujet.

Je ne compte point aller à Fontainebleau, ni sortir du diocèse qu'après la Toussaint ; mais je ferai beaucoup de visites dans le diocèse et autour d'ici.

Vous n'avez point du tout à vous confesser des peines que vous savez, même dans le cas dont vous me parlez.

Ce que j'appelle sortir de source dans l'âme est comme naturellement, c'est lorsque les actes sont produits par la seule force des motifs qu'on s'est rendu familiers et intimes, en les repassant souvent avec foi dans son esprit, sans qu'il soit besoin d'arracher ces actes comme par une espèce de force, et qu'ils viennent comme d'eux-même sans réflexion et attention expresse. Voilà les bons actes, et ceux qui viennent du cœur.

Je songerai à M. Morel ; et je vous dirai par avance qu'un homme qui a un emploi réglé n'en doit pas être aisément tiré pour un emploi passager.

Vous faites trop d'honneur à ma sœur ; elle vous en est fort obligée ; elle se porte à son ordinaire.

A Germigny, ce 5 octobre 1691.

LETTRE XLI. Sur les pouvoirs donnés aux confesseurs des religieuses, et sur les avantages qu'elle pouvoit retirer de ses peines.

Votre lettre du 23, ma Fille, me marque le contentement que vous avez madame votrè sœur et vous, de l'ouvrage qu'on vous a envoyé de ma part : Dieu soit loué. Il y avoit plusieurs jours que j'enfantois, ce me sembloit quelque chose pour vous, quand vous m'avez exposé les desirs de madame de Harlay. Tout ce que je méditois y revenoit fort, et il n'y aura qu'à le tourner au renouvellement des vœux et de la retraite. Ainsi cela se fera, s'il plaît à Dieu, au premier jour, et peut-être cette nuit, si Dieu le permet.

Je suis bien aise que M. le Blond vous demeure : je lui écris pour l'y exhorter. Je n'ai pu aller à Jouarre pendant que vous étiez indisposée : je serois entré sans hésiter pour vous voir. J'ai demain une conférence à Meaux. Si M. l'intendant y vient, ce sera un retardement pour mon voyage ; mais il se fera certainement, s'il plaît à Dieu. Le congé que j'ai donné à madame votre abbesse, est de deux mois, à compter depuis le jour de son départ de Jouarre.

Les confesseurs des religieuses, soit ordinaires ou extraordinaires, n'ont pas les cas réservés, si on ne les leur donne expressément ; mais aussi n'y manque-t-on pas pour l'ordinaire.

Vous avez déjà vu qu'il me sera fort facile de tourner quelque chose que je vous destinois, à la retraite et au renouvellement des vœux ; et ainsi vous serez contente, tant pour vous que pour elle, s'il plaît à Dieu. Il s'agit d'un acte d'abandon, que je crois spécialement nécessaire à votre état, suivant que je vous l'ai déjà dit. Je n'y dirai rien qui ne puisse paroître commun à tout chrétien dans le fond.

Je suis bien éloigné de croire que votre santé me soit présentement inutile. Vous savez combien de choses nécessaires j'apprends tous les jours de vous. C'est vous qui m'avez fait connoître les sujets ; et je ne trouve la dernière certitude sur laquelle il faut que je m'appuie dans les affaires, que dans le concert de vous deux avec madame de Lusanci ; car sa fidélité me la fait mettre en tiers ; et je reconnois encore que vous lui êtes fort nécessaire, pour lui inspirer le courage qu'elle a besoin de renouveler à chaque moment. Au surplus, il n'est pas question avec vous de m'être ou ne m'être pas nécessaire. Vous m'êtes chère par vous-même, et c'est Dieu même qui a fait cette liaison. Ainsi vous devez, sans hésiter, me dire ce scrupule ou cette peine, comme vous voudrez l'appeler, à notre premier

entretien ; et dès à présent, je vous l'ordonne, et de me découvrir tout ce dont le retour pourra vous faire de la peine, quand même vous vous seriez calmée là dessus, à la réserve des choses dont je vous ai défendu de me parler davantage ; de peur de nourrir une inquiétude que je veux calmer et déraciner, s'il se peut.

Ne dites pas que votre état nuise à votre perfection ; dites plutôt avec saint Paul : *Nous savons que tout coopère à bien à ceux qui aiment Dieu* ¹. Or, il n'y a nul état qui empêche d'aimer Dieu, que celui du péché mortel. Il n'y a donc nul état, excepté celui du péché mortel, qui, loin d'être un obstacle au bien des fidèles, ne puisse, avec la grâce de Dieu, y concourir. Je veux donc bien que vous lui demandiez avec cet apôtre qu'il vous délivre de cet ange de Satan ², quand vous seriez assurée que c'en est un ; mais non pas qu'il vous empêche de bien espérer de votre perfection.

Je vous parle fort franchement, et nullement par condescendance : je suis incapable de ce rebut que vous craigniez ; et le plus sensible plaisir que vous me puissiez faire, c'est non seulement de ne m'en parler jamais, mais d'agir comme assurée qu'il n'y en a point. Vous voyez, par cette réponse, que j'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée par la poste. Je vous prie de dire à mesdames Gobelin, d'Ardon et du Mans, que j'ai aussi reçu leurs lettres, et que je n'ai nul loisir de leur répondre. A vous de tout mon cœur, sans oublier madame de Luynes.

A Germigny, ce 24 octobre 1691.

LETTRE XLII. Sur la nécessité des souffrances, les scrupules mal fondés, et la compatibilité d'une certaine tristesse avec la joie chrétienne.

J'ai reçu, ma Fille, vos lettres du 30 octobre, du 1, 2 et 4 novembre, avec ma béatitude, qui est celle en vérité que j'aime le plus, quoique la dernière soit constamment la plus parfaite, et celle sur laquelle le Sauveur appuie le plus : mais celle-ci y prépare ; et le cœur, pour être pur, doit être mis dans le feu de la souffrance. Mais hélas ! je n'en ai pas le courage : priez Dieu qu'il me le donne.

Vous vous préparez beaucoup de peine, si vous ne vous attachez constamment à la pratique que je vous ai ordonnée sur ces matières pénibles. Ce que vous diront sur cela les confesseurs sera bon, solide, véritable ; mais peu convenable à votre état, et capable de vous détourner de cet esprit de dilatation et de con-

¹ Rom. viii. 28. -- ² II. Cor. xii. 8.

fiance, où vous avez besoin d'être conduite. Soyez une fois persuadée que ces sentiments, qui vous viennent par des choses d'ailleurs innocentes, ne vous obligent point à la confession, et qu'il n'y a que l'assurance du consentement exprès et formel au péché mortel, qui vous y oblige dans l'état où vous êtes. Remettez toutes ces peines à mon retour, et tenez-vous en repos. Toute l'inquiétude que vous vous donneriez sur ce sujet ne seroit qu'un empêchement à l'œuvre de Dieu ; et vous croirez toujours que vous ne vous êtes pas assez expliquée à moi, quoi que vous fassiez, et quoi que je puisse vous dire. Je vous renouvelle donc toutes les défenses que je vous ai faites sur ce sujet là, sans dessein de vous obliger à péché quand vous y contreviendrez par foiblesse et par scrupule.

Vous avez parfaitement bien pris l'esprit des Sentences que je vous ai données. Mais ce que vous ajoutez sur votre mélancolie, que vous croyez incompatible avec cette joie, n'est pas véritable. Croyez-vous que le saint homme Job n'ait pas ressenti cette tristesse, qui nous fait voir un Dieu armé contre nous ? vous savez bien le contraire. Et Jésus-Christ n'a-t-il pas été lui-même plongé dans l'ennui et dans la tristesse jusqu'à la mort ? Croyez donc que ces tristesses, quelque sombres et quelque noires qu'elles soient, et de quelque côté qu'elles viennent, peuvent faire un trait de notre ressemblance avec Jésus-Christ, et peuvent couvrir secrètement ce fond de joie qui est le fruit de la confiance et de l'amour.

Je vous reconnois toujours pour ma première Fille, et dès le temps de votre profession, et depuis mon installation à Jouarre ; et cela vous est bon pour vous.

A Meaux, ce 5 novembre 1691.

LETTRE XLIII. Il s'applique à dissiper ses craintes, et l'excite à la confiance.

Vous n'avez rien, ma Fille, à confesser davantage sur la matière dont vous me parlez, ni à vous inquiéter de vos confessions passées. Vous n'avez rien à dire sur cela qu'à moi, pour les raisons que vous aurez pu voir dans ma lettre de ce matin, et pour d'autres encore plus fortes, qui ne se peuvent pas écrire si aisément. Je vous entends très bien, et vous pouvez vous reposer sur ma décision.

C'est à l'heure de la mort qu'il faut le plus suivre les règles que je vous ai données ; parce que c'est alors qu'il faut le plus dilater son cœur par un abandon à la bonté de Dieu. C'est alors,

dis-je encore un coup, qu'il faut le plus bannir les scrupules. Mettez-vous donc en repos pour une seconde fois; ne croyez point que vous me fatiguiez jamais : toute ma peine est pour vous; et je ne veux point, si je puis, laisser prévaloir la peine; ce qui ne manque point d'arriver quand on s'accoutume à revenir aux choses déjà résolues. Tenez-vous donc ferme, ma Fille, à ce que je vous décide, et ne vous laissez ébranler ni à la vie ni à la mort. Y a-t-il quelqu'un sur la terre qui doive répondre de votre âme plus que moi? Vous reconnoissez que je vous ai enfantée par la divine parole; vous êtes la première qui vous êtes soumise à ma conduite à l'extérieur et dans l'intérieur : que sert tout cela, si vous ne croyez pas à ma parole? Tenez-vous donc, pour la troisième fois, à ma décision.

Nous sommes affligés au dedans et au dehors par la tentation; mais nous ne sommes pas angoissés, c'est à dire, resserrés dans notre cœur; mais nos entrailles sont dilatées par la confiance¹. Nous sommes agités par des difficultés, où il semble que l'on ne voie aucune issue; mais nous ne sommes point abandonnés; et la main qui seule nous peut délivrer, ne nous manque pas. Nous sommes abattus jusqu'à croire, en nous consultant nous-mêmes, qu'il ne nous reste aucune ressource, mais nous ne périssons pas, parce que celui qui a en sa main la vie et la mort, qui abat et qui redresse, est avec nous.

C'est, ma Fille, ce que je veux que vous alliez dire à Dieu au moment que vous aurez lu cette lettre.

A Dammartin, ce 5 novembre 1691.

LETTRE XLIV. Sur les confessions faites à des prêtres qui n'auroient pas les cas réservés; et sur l'abandon à la divine bonté.

J'arrive en bonne santé, Dieu merci, ma Fille, et on me rend vos lettres du 7 et du 8.

Il ne faut point s'embarrasser des confessions passées pour les cas réservés. Je vous avoue qu'à la vérité je ne sais pas bien si la réserve a lieu à l'égard des religieuses; et si en cas qu'elle ait lieu, leurs confesseurs sont censés avoir les cas réservés à leur égard. Mais quoi qu'il en soit, il est constant que la bonne foi suffit dans les uns et dans les autres, et qu'il ne faut point songer à recommencer les confessions. Depuis que le doute est levé, et qu'ainsi la bonne foi n'y pourroit pas être, je déclare que mon intention est que tous ceux qui confesseront à

¹ II. Cor, iv. 8, 9.

Jouarre puissent absoudre de tout cas, et ainsi on est assuré et pour le passé par la bonne foi, et pour l'avenir par ma permission expresse, que j'envoie à madame la prieure.

A votre égard, je vous défends de réitérer vos confessions, sous prétexte d'omission ou d'oubli, à moins que vous ne soyez assurée, premièrement, d'avoir omis quelque péché; et secondement, que ce péché soit mortel: ou, si c'est une circonstance, à moins qu'elle soit du nombre de celles qu'on est obligé de confesser; et je vous défends sur tout cela de vous enquerir à personne, et vous ordonne de passer outre à la communion, en plein abandon et confiance; à moins que par vous-même vous soyez entièrement assurée de ce que je viens de vous dire. Pour le surplus, vous devez être très assurée que je vous entends; parce que, sachant très bien tous les côtés d'où peut venir cette peine, je vois que la résolution et l'ordre que je vous donne, ne peut être affoibli ou changé par quelque côté que ce soit. Tenez-vous-en donc là, et ne vous laissez point troubler par toutes ces peines. M. de Sainte-Beuve avoit raison, et il y a plutôt à étendre qu'à rétrécir ces défenses: car il faut établir surtout l'abandon entier à la divine bonté, qui est un moyen encore plus sûr et plus général d'obtenir la rémission des péchés, que l'absolution; puisqu'il en renferme toujours le vœu, et en contient la vertu.

Au reste, je n'oublie point de prier pour obtenir la délivrance de ce noir chagrin: mais je ne veux point que votre repos dépende de là; puisque Dieu seul et l'abandon à sa volonté en doit être l'immuable fondement. C'est l'ordre de Dieu; et ni je ne puis le changer, puisque c'est l'annexe inséparable de sa souveraineté; ni je ne le veux, parce qu'il n'y a rien de plus aimable ni de meilleur que cet ordre, dans lequel consiste toute la subordination de la créature envers Dieu.

Vous pouvez envoyer à madame de Harlay ce qui regarde l'intention: je vous enverrai le reste quand il me sera donné. Je ne crains aucun verbiage de votre côté; et vos lettres, quelque longues qu'elles soient, ne me feront jamais la moindre peine, pourvu seulement que vous n'épargniez point le papier, et que vous vouliez prendre garde à ne point presser sur la fin des pages vos lignes et votre écriture; car au reste elle est fort aisée.

A Paris, ce 9 novembre 1691.

LETTRE XLV. Sur un écrit pour la retraite. Il lui conseille de ne plus consulter sur ses peines.

J'ai reçu , ma Fille , votre lettre du 12. Je vous envoie l'écrit pour la retraite : vous en pouvez laisser tirer des copies , non seulement pour madame de Harlay , mais encore à nos chères Sœurs , et à ma sœur Cornuau. Vous me ferez plaisir après cela de me renvoyer l'original ; parce que j'en veux envoyer autant aux Filles de Sainte-Marie de Meaux.

J'ai une grande consolation de ce que vous me mandez de ma sœur de la Guillaumie et de ses compagnes , aussi bien que de nos dernières professes. Ce m'est en vérité une grande joie , d'avoir mis la dernière main à leur consécration. J'espère que Dieu leur fera sentir du fruit de la conduite épiscopale , à laquelle elles se sont soumises d'abord ; et je les exhorte à y demeurer.

Quant à ces peines dont vous me parlez , elles ne doivent non plus vous arrêter , quand elles arrivent à la communion , que dans un autre temps ; autrement le tentateur gagneroit sa cause : car , comme vous le remarquez , il ne demande qu'à nous tirer des sacrements et de la société avec Jésus-Christ. Vous avez donc bien fait de passer par-dessus , et de ne vous en confesser pas. La bonne foi et l'obéissance vous mettroient absolument à couvert , quand vous vous seriez trompée. Mais loin de cela , vous avez bien fait ; et plutôt à Dieu que vous fissiez toujours de même ! Il n'y a point eu d'irrévérence dans votre communion , ni de péché à vous être élevée par dessus la pensée que vous faisiez mal ; parce que c'est précisément ces sortes de pensées scrupuleuses et déraisonnables qu'il faut mépriser. Je ne veux point que vous vous confessiez à M. le curé , non plus qu'aux autres , de semblables peines.

Je veux bien , ma Fille , que vous m'en rendiez compte , quand vous ne pourrez pas les vaincre sans cela : mais le fond le meilleur seroit de ne plus tant consulter sur des choses dont vous avez eu la résolution ou en elles-mêmes , ou dans d'autres cas semblables. Ces consultations entretiennent ces dispositions scrupuleuses , et empêchent de parler de meilleures choses. Ne vous étonnez donc pas si je tranche dorénavant en un mot sur tout cela ; car je pêcherois en adhérant à ces peines.

Je ne vous ai parlé de prévenir nos chères Sœurs , que parce que la charité est prévenante. Je fais réponse à madame de Lusanci pour les affaires , et je vous prie de la bien assurer que je ne serai jamais prévenu contre elle.

Je prie Dieu , ma Fille , qu'il soit avec vous.

A Versailles, ce 14 novembre 1691.

LETTRE XLVI. Sur un écrit qu'il avoit composé pour l'instruction de ses Filles.

L'écrit que je vous envoie est plus long que je ne pensois ; mais c'est que j'ai voulu rendre tout ce que Dieu me prêtoit. Je prévois qu'il sera assez difficile qu'on l'ait écrit assez tôt pour me donner le loisir de l'envoyer à nos Sœurs de Meaux avant la Présentation, qui, ce me semble, est le 24. Cela se pourra pourtant, si ma sœur de la Guillaumie veut bien, pour l'amour de moi, puisque je l'en prie, faire un peu de diligence pour la première copie, et pour celle de madame de Harlay. Quant à nos autres Filles, je laisse la distribution à votre discrétion, et pour cause.

A Versailles, ce 15 novembre 1691.

LETTRE XLVII. Il lui ordonne de lui faire part d'une pensée qu'elle ne lui avoit pas déclarée.

Ecrivez-moi, sans hésiter, cette pensée que vous ne voulez me dire que par mon ordre. J'ai répondu à tous vos doutes. C'est pour vous plutôt que pour moi que je vous défends de répéter.

Je salue madame votre sœur de tout mon cœur. Mon entretien avec madame n'a pas plus opéré que les autres : mais ce n'est pas là que je mets ma confiance ; et soit qu'elle retourne, soit qu'elle demeure en ce pays, j'espère établir une conduite uniforme et certaine. Dieu soit avec vous.

A Versailles, ce 20 novembre 1691.

Je remercie aussi madame de Rodon, et je suis bien aise que vous en soyez contente.

LETTRE XLVIII. Il lui défend de consulter dans ses doutes d'autres que lui ; et veut qu'elle cesse de revenir aux choses qui ont été décidées.

Vous avez très bien fait de communier sans vous confesser de ces peines. M. le curé a toujours les mêmes approbations ; mais je vous ai défendu, et je vous défends de vous confesser de ces peines à lui ou à d'autres, à moins que vous soyez assurée, jusqu'à en pouvoir jurer s'il étoit besoin, que vous avez consenti à un péché mortel, si c'en est un ; ou si ce n'en est pas un, je ne veux point que vous consultiez sur cela d'autre que moi, ni que vous me consultiez par écrit. Tout ce que je puis faire, c'est de souffrir que vous m'en parliez de vive voix, encore ne vous le permettrai-je que par condescendance.

Je vous défends tout empressement et toute inquiétude pour cette consultation, que vous pourrez me faire à moi-même, remettant la chose à mon grand loisir. Vous voyez bien après cela, ma Fille, que me demander des règles pour distinguer le sentiment d'avec le consentement, et en revenir aux autres choses dont vous parlez dans vos lettres, c'est recommencer toutes les choses que nous avons déjà traitées, et je ne le veux plus; parce que c'est trop adhérer à vos peines. Ainsi je vous déclare que voici la dernière fois que je vous ferai réponse sur ce sujet: et dès que j'en verrai le premier mot dans vos lettres, je les brûlerai à l'instant, sans les lire seulement; ce que je ne vous dis ni par lassitude, ni par dégoût de votre conduite, mais parce que je vois la conséquence de vous laisser toujours revenir à de tels embarras sous d'autres couleurs.

J'ai reçu agréablement les reproches de madame votre sœur: je n'ai pas le loisir d'y répondre, et j'en suis fâché.

Quant à mon écrit, votre correction n'est pas mauvaise; mais vous avez trop deviné. La première ligne naturellement ne signifioit rien, sinon que le sens étoit complet à cet endroit; et la seconde, que c'étoit la fin de tout le discours. Le changement que vous avez fait n'altère rien dans le sens; mais je l'aime mieux comme il étoit: mon intention a été que les paroles de l'Apocalypse fussent une conclusion du tout.

Il faut bien encourager madame de Lusanci, qui agit à la vérité avec un courage qu'on ne peut assez louer. On s'élève beaucoup, et très injustement contre elle; je n'oublierai rien pour la soutenir.

A Paris, ce 24 novembre 1691.

LETTRE XLIX. Il lui montre la cause de ses peines, et lui en propose les véritables remèdes.

J'ai lu, ma Fille, la petite lettre qui étoit incluse dans celle de madame de Lusanci. Offrez vos peines à Dieu, pour en obtenir la cessation ou l'adoucissement et la conversion des pécheurs. Je vous assure qu'il n'y a point eu de péché mortel dans tout ce que vous m'avez exposé, ni aucune matière de confession: ce que vous me proposez en dernier lieu est de même nature. A quoi songez-vous, ma Fille, de chercher à calmer ces peines par des résolutions à chaque difficulté? C'est une erreur: elles croîtront à mesure qu'on s'appliquera à les résoudre; et il n'y a de remède que celui de l'obéissance et de l'abandon, qui tranche le nœud.

Je vous défends encore une fois de vous tourmenter à chercher la différence du sentiment et du consentement. Tenez-vous-en à mes décisions précédentes , et surtout à celles de la dernière lettre qui comprend tout. Je sais mieux ce qu'il vous faut que vous-même. Si vous étiez autant fidèle et obéissante qu'il faudroit , vous ne diriez jamais un mot à confesse de toutes ces peines : vous faites de grands efforts pour vaincre vos peines , et puis vous en revenez à la même chose.

Vous ne m'avez pas entendu quand je vous ai dit que le consentement à une certaine chose étoit péché mortel. Je m'expliquai après , et je vous assure qu'il n'y en a point dans ce que vous m'exposiez. Vous vous tendez des pièges à vous-même , et vous êtes ingénieuse à vous chercher des embarras. La vivacité de votre imagination est justement ce qui a besoin des remèdes que je vous donne. Ainsi décidivement ce sera la dernière fois que je répondrai à de telles choses. Il n'y a nul péché dans ces peines , que celui d'y adhérer trop , et d'y trop chercher de remèdes. Si ceux que je vous donne ne vous apaisent pas , il n'y a plus qu'à s'abandonner à la divine bonté. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Versailles, ce 29 novembre 1691.

LETTRE L. Il l'assure qu'elle a satisfait à tout dans sa dernière revue, et l'instruit des dispositions qu'il ressentoit dans la conduite des âmes.

Je n'ai reçu votre lettre , qui est venue par la poste , que fort tard , et dans un temps où il eût été difficile d'y faire réponse. Je crains bien cependant que cela ne vous ait causé de l'embarras dans vos dévotions : il n'y en a pourtant point de sujet. Pour le passé , la revue que vous m'avez faite a été bien faite de votre part , et très bien entendue de la mienne. La répétition que vous en avez faite à votre dernière confession m'a suffisamment remis les choses que vous m'aviez dites , et assez pour donner matière à l'absolution. Ainsi je vous défends tout retour et toute inquiétude sur cela , et de vous en confesser de nouveau ni à moi ni à d'autre.

L'autre peine que vous m'expliquez ne doit non plus vous embarrasser , après les résolutions que vous avez eues sur cela de M. l'abbé de la Trappe et de moi. A la vérité , je ne voudrais pas exciter ces tendresses de cœur directement : mais quand elles viennent , ou par elles-mêmes , ou à la suite d'autres dispositions qu'il est bon d'entretenir et d'exciter , comme la confiance et l'obéissance , et les autres de cette nature , qui sont nécessaires

pour demeurer ferme, et avec un chaste agrément sous une bonne conduite ; il ne faut nullement s'en émouvoir, ni s'efforcer à les combattre ou à les éteindre ; mais les laisser s'écouler et revenir comme elles voudront.

C'est une des conditions de l'humanité, de mêler les choses certainement bonnes avec d'autres qui peuvent être suspectes, douteuses, mauvaises même si l'on veut. Si par la crainte de ce mal on vouloit ôter le bien, on renverseroit tout, et on feroit aussi mal que celui qui, voulant faucher l'ivraie, emporteroit le bon grain avec elle. Laissez donc passer tout cela, et tenez-vous l'esprit en repos dans votre abandon. Je vous défends d'adhérer à la tentation de quitter, ou à celle de croire qu'on soit fatigué ou lassé de votre conduite ; puisque en effet on ne l'est pas, et on ne le sera jamais, s'il plaît à Dieu ; car il ne faut jamais abandonner, ni se relâcher dans son œuvre.

Pour vous dire mes dispositions, autant qu'il est nécessaire pour vous rassurer, je vous dirai qu'elles sont fort simples dans la conduite spirituelle. Je suis conduit par le besoin : je ne suis pas insensible, Dieu merci, à une certaine correspondance de sentiments ou de goûts ; car cette indolence me déplaît beaucoup, et elle est tout à fait contraire à mon humeur : elle feroit même dans la conduite une manière de sécheresse et de froideur qui est fort mauvaise. Mais quoique je sente fort ces correspondances, je ne leur donne aucune part au soin de la direction, et le besoin règle tout. Au surplus, je suis si pauvre que je n'ai jamais rien de sûr ni de présent. Il faut que je reçoive à chaque moment, et qu'un certain fond soit excité par des mouvements dont je ne suis pas tout à fait le maître. Le besoin, le besoin, encore un coup, est ce qui détermine. Ainsi, tout ce qu'on sent par rapport à moi, en vérité ne m'est rien de ce côté là, et il ne faut pas craindre de me l'exposer ; parce que cela n'entre en aucune sorte dans les conseils, dans les ordres, dans les décisions que j'ai à donner.

Je vous ai tout dit ; profitez-en, et ne vous laissez point ébranler : ce seroit une tentation trop dangereuse, à laquelle je vous défends d'adhérer pour peu que ce soit. Je prie Dieu, ma chère Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 26 décembre 1691.

LETTRE LI. Il approuve la conduite qu'elle a tenue à l'égard de ses peines.

J'ai reçu toutes vos lettres, et entre autres celles qu'un Capucin m'a rendues. Vous avez fort bien fait de passer par dessus vos dernières peines ; et je vous défends de vous y arrêter jamais, ni de vous confesser de ne les avoir point confessées. Si vous continuez de cette sorte à entrer dans les pratiques que je vous ai marquées, vous vous faciliterez beaucoup la réception des sacrements, et vous y trouverez la consolation qu'y doit trouver une âme chrétienne, c'est à dire une âme confiante.

Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous. Je le prierai de tout mon cœur pour madame la comtesse de Verue : on la disoit morte à Versailles ces jours passés ; j'en serois fâché, et je voudrois autre chose d'elle auparavant.

A Meaux, ce 27 décembre 1691.

LETTRE LII. Sur les conditions que demande l'acte de contrition nécessaire au sacrement de pénitence, et sur la manière dont les sacrements opèrent.

L'acte de contrition, nécessaire au sacrement de pénitence, ne demande pas un temps précis, et ne consiste pas dans une formule qu'on se dit à soi-même dans l'esprit. Il suffit de s'y exciter quelques heures avant la confession : quelquefois même l'acte qu'on excite longtemps devant est si efficace, que la vertu en demeure des journées entières. Je ne croirois pas qu'un acte pût subsister en vertu, quand le sommeil de la nuit, ou quelque grande distraction est intervenue : à plus forte raison, quand le péché mortel, qui est une rétractation trop expresse de l'acte d'amour, se trouve entre l'acte et la confession ou l'absolution. Il ne faut donc point s'inquiéter si l'on a répété cet acte ou immédiatement avant l'absolution, ou à la confession de quelque péché oublié : il suffit qu'il n'y ait pas eu d'interruption ou de rétractation ; selon les manières que je viens de dire. Au reste, il faut tâcher de former en soi une habitude si forte et si vive des vertus et des sentiments de piété, qu'ils naissent comme d'eux-mêmes, et presque sans qu'on les sente, du moins sans qu'on y réfléchisse. Je n'ai rien à ajouter à mon catéchisme, sur les actes de contrition et d'attrition.

Il est inutile de savoir si les sacrements opèrent physiquement ou moralement : ce qui est très assuré, c'est que ce physique tient bien du moral, et que ce moral, par sa certitude, sa prompt-

titude et son efficace, tient bien du physique : et c'est peut-être ce que veulent dire ceux qui leur attribuent une opération physique. Il suffit de savoir que l'opération du Saint-Esprit, qui s'applique et se développe, pour ainsi parler, dans les sacrements, est très réelle et très physique, et qu'elle sort, pour ainsi parler, à la présence du sacrement, comme d'un signe qui la détermine en vertu de la promesse de Dieu très infallible. Adorez cette grâce, admirez cette opération, croyez en cette puissance, conformez-vous à cette efficace, par une volonté vive, qui s'accommode à l'impulsion et à l'action d'un Dieu.

A la fin de 1691.

LETTRE LIII. Sur ses peines, et sur les cas où elle devoit recommencer le Bréviaire.

Votre lettre du 30 décembre, ma chère Fille, m'oblige à vous dire d'abord que je suis content de votre obéissance. La règle que je vous ai donnée sur les peines que vous savez, s'étend à toutes les autres, quant à l'obligation de les confesser, mais non pas quant à la défense de le faire : car je ne vous défends pas de vous confesser de ces peines, ou des péchés que vous pourrez croire y avoir commis, pourvu que ce ne soit pas avec cette anxiété qui vous empêche de communier, ou ne vous permet pas de le faire avec toute la dilatation que cette action demande. Ce que je vous défends précisément à cet égard, c'est que vous ne songiez jamais à vous priver de la communion, ni à recommencer vos confessions avant ou après vous en être approchée, à moins que vous soyez assurée jusqu'à en pouvoir jurer, qu'il y a eu un péché mortel dans vos jugements, dans vos distractions, dans vos soupçons, et dans tous les sujets de vos peines. Je vous l'ai déjà dit, et vous deviez l'avoir entendu ; mais à présent que vous l'avez par écrit, je m'attends à une entière obéissance.

Je serois bien fâché que nous perdissions ma sœur de Saint-Gabriel. Je lui donne de tout mon cœur ma bénédiction, et je ne manquerai pas de l'offrir à Dieu, dont elle recevra, et en cette vie et en l'autre, la récompense de sa fidélité et de son obéissance.

On s'est contenté de vous donner la copie de la réquisition du promoteur ; parce que c'est le fondement de ce qui se fera dans la suite : on n'eut pas le temps d'écrire le reste. Il n'y a point de façon à faire de cette réquisition ; et au contraire, il est bon qu'on la sache. Pour ce qui est des dispositions de madame votre abbesse, elle voudroit bien ne pas retourner ; mais

elle sent qu'il faudra le faire. Je suis résolu à la pousser, si dans huit jours, sans retardement, elle ne prend un parti : pour lui parler, c'est temps perdu. J'envoie à madame la prieure et à madame de Lusanci les ordres pour ce qu'il faut faire, si elle s'avisait de prévenir la signification de mon ordonnance, comme le sieur de la Madeleine l'en presse bien fort ; mais ce n'est pas à lui qu'elle se fie sur cela. Que ceci ne soit que pour madame de Luynes, madame de Lusanci et vous.

Il ne faut jamais avoir de réserve en me parlant : vous voyez bien qu'à la fin il y faut venir, et que Dieu le veut.

Il n'y a rien à recommencer dans le Bréviaire que les endroits où l'on seroit assuré, dans le degré que je vous marque pour les autres choses, ou d'avoir omis, ou d'avoir été distrait volontairement. Je vous défends tout autre recommencement. Ne vous allez point rejeter dans l'embarras de distinguer ce qui est volontaire ou non ; cela ramèneroit toutes vos peines l'une après l'autre, et vous n'en sortiriez jamais. *Amen* et *Alleluia*. C'est dans l'acte d'abandon que se trouve le seul remède à vos maux : je m'y unis de tout mon cœur, et vous le pouvez mander à madame de Harlay.

C'est un grand mot que celui du saint prophète : *Elegi abjectus esse*¹ : « J'ai choisi d'être des derniers dans la maison de mon Dieu ; » et je rends grâces à Dieu de vous l'avoir mis dans le cœur avec un sentiment particulier. Je le prie, ma chère Fille, qu'il soit avec vous.

Priez pour moi ; demandez pour moi des prières de tous côtés, et surtout à madame de Harlay, et à la sainte communauté où elle est. *Amen*, *Alleluia*.

A Paris, ce 5 janvier 1692.

LETTRE LIV. Sur l'usage qu'elle devoit faire de ses peines.

Je ne crains point de prendre sur moi l'obéissance que vous rendrez, ma chère Fille, aux ordres que je vous ai donnés pour vos confessions.

Quant à cette disposition qui vous fait voir un Dieu toujours irrité ; sans en examiner le principe, offrez pour la conversion des pécheurs, et surtout des plus endurcis, les peines qu'elle vous cause ; j'espère que vous en serez soulagée : du reste, je vous mets et vous abandonne entre les mains de la miséricorde de Dieu. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Versailles, ce 8 janvier 1692.

¹ Ps. LXXXIII. 11.

LETTRE LV. Sur ses souffrances ; et sur quelques passages de l'Ecriture relatifs à la crainte et à la confiance,

Je suis, ma Fille, très sensible à vos douleurs : je vous suis très obligé de les offrir à Dieu pour moi ; mais je le prie qu'il vous en décharge, et qu'il n'accumule pas tant de croix ensemble. Si mes vœux sont exaucés, vous serez bientôt dans un état plus tranquille. Ces noirceurs dans l'esprit, avec des peines si aiguës dans le corps, ah ! mon Dieu, c'en est trop : arrêtez votre bras, et faites sentir vos consolations ; je vous en conjure par notre grand Médecin, qui a guéri nos plaies en les portant, et qui nous a laissé après lui un consolateur, dans lequel toutes les bontés sont passées de votre sein. *Amen, amen.* C'est pour réponse à votre lettre du 42.

Pour les autres, je vous dirai que j'accepte de tout mon cœur ce qui m'est échu en partage pour cette année, et je vous prie d'en bien faire mes remerciements à madame de Luynes, par les mains de qui me sont venues toutes ces grâces.

Vous avez si bien fait parler saint Ambroise, que je ne puis assez vous en remercier ; et j'espère bien quelque jour me servir utilement de cette oraison. Je vous promets de la faire pour vous au premier quart d'heure que j'aurai libre.

Pour les passages que vous citez de Job et des autres saints, quand vous les aurez conciliés avec ces paroles de notre Seigneur : *Ne craignez point, petit troupeau*¹ ; et avec celles de saint Paul : *Réjouissez-vous ; encore une fois, je vous le dis, réjouissez-vous*² ; et avec celles de saint Jean : *La parfaite charité bannit la crainte*³ ; et avec toutes celles où il est dit que celui qui se fie au Seigneur, et qui s'abandonne à lui n'a rien à craindre : tout ce que vous me direz pour concilier ces passages avec ceux qui vous font peur, je vous le dirai pour concilier ceux qui font peur, avec les règles que je vous ai données.

Faites-en l'essai, ma Fille, et par avance je vous déclare que vous trouverez qu'à proportion que la crainte augmente, on doit faire surnager la confiance, quand il n'y auroit que cette règle de Saint Paul : *Où le péché a abondé, la grâce a surabondé*⁴. Puissiez-vous être pénétrée de cette parole à l'instant que vous la lirez !

A Versailles, ce 17 janvier 1691.

¹ Luc. xii. 32. — ² Philip iv. 4. — ³ I. Joan. iv. 18. — ⁴ Rom. v. 20.

LETTRE LVI. Il lui défend de se confesser de ses peines, et lui marque quel est le parti le plus sûr pour elle.

Je vous écrivis encore hier, ma Fille, et je crois avoir répondu à tous vos doutes. Si vous y prenez bien garde, ce n'est toujours que la même peine qui revient sous d'autres couleurs, et tout au plus avec quelques circonstances qui ne changent rien. Il ne servira de rien de vous confesser au Père Toquet : vous ne manquerez jamais de gens pour qui vous croirez avoir des exceptions à faire. Pour moi, je n'en fais aucune, et je ne consens point du tout que vous vous confessiez à lui de ces peines ; car tout cela est directement contraire au dessein qu'il faut avoir, si on ne peut les étouffer, du moins de ne les nourrir pas.

Le principe de faire toujours le plus sûr n'est point pour les personnes peinées, parce que le plus sûr pour elles, c'est d'obéir : autrement elles se perdroient, et à force de chercher le plus sûr pour elles, il n'y auroit rien de sûr pour elles.

J'ai fait aujourd'hui pour vous à Dieu la prière de saint Ambroise, et je crois que le Seigneur m'aura exaucé.

On vient de m'écrire que madame de Jouarre s'en va tout de bon. Je la suivrai de plus près qu'il me sera possible, et je n'abandonnerai jamais le saint ouvrage, ni le général ni le particulier. Cela est pour vous.

A Versailles, ce 18 janvier 1692.

LETTRE LVII. Sur les raisons de nous soumettre à la volonté de Dieu.

Je souhaite d'apprendre, ma Fille, si vos douleurs vous ont quittée : j'en prie Dieu, et qu'enfin il commence à vous soulager après vous avoir poussée si loin.

Enfin madame de Jouarre se déclare malade, à la seconde signification de mon ordonnance. Vous verrez, dans la lettre de madame de Lusanci, la signification qu'elle m'a fait faire.

Autre histoire : la Vallée écrit une grande lettre pour obtenir permission de venir à Paris, pour se faire traiter d'un cancer : on m'a envoyé la lettre, pour y faire telle réponse que je voudrois. J'ai dit qu'il n'y avoit qu'à le laisser là. M. de la Madeleine confirme sa maladie, et trouve étrange la demande qu'il fait à Jouarre d'une somme si considérable pour un petit homme comme lui. Tout considéré, il y a beaucoup d'apparence que vous verrez votre abbesse ; mais au moins je n'assure rien, si-

non que je ne vous laisserai pas longtemps combattre avec elle seul à seul, s'il plaît à Dieu.

O que Dieu est grand ! ô que ses volontés sont souveraines et pleines de bonté ! ô que Jésus-Christ est humble, patient et doux ! Abandonnons-nous à lui, soumettons-nous avec agrément et complaisance : oui, mon Père, puisque vous le voulez ainsi.

A Paris, ce 21 janvier 1692.

LETTRE LVIII. Il lui apprend ce qu'il a voulu conclure des passages qu'il lui a laissés à concilier; en quelles occasions elle peut répéter son Bréviaire. Formule de prière pour s'unir à Jésus-Christ dans ses souffrances.

Je suis fâché, ma Fille, de voir durer si longtemps vos peines, tant celles de l'esprit que celles du corps. Au premier moment que j'aurai libre, j'écouterai ce qui me viendra sur la prière que vous me demandez. En attendant, souvenez-vous de celle de notre Seigneur : *Mon Père, détournez de moi ce calice, non ma volonté, mais la vôtre*¹ : voilà tout, en trois mots. Lisez les endroits des évangiles où cette prière est racontée, et unissez-vous-y en esprit de foi; puisque Jésus-Christ l'a faite, non tant pour lui-même, qu'en la personne des pécheurs.

Tout ce que j'ai voulu conclure des passages que je vous ai laissés à concilier, c'est, ma Fille, qu'ils sont propres à certains états, tant ceux qui inspirent la crainte, que ceux qui portent à la confiance : et ce qu'il faut conclure de là, c'est qu'il les faut appliquer par l'ordre et sous la conduite de celui que Dieu a chargé de votre âme; et c'est là tout le dénouement de ces apparentes contrariétés : il y en a pourtant encore une autre, mais qui n'est pas de ce temps.

Je ne voudrais pas vous exempter de dire dans votre Bréviaire ce que vous seriez assurée, jusqu'à en pouvoir jurer, d'avoir omis. Mais ce qui est bien assuré, c'est qu'à moins que d'en avoir cette certitude, vous faites mal de répéter, et de vous accuser de ces incertitudes et de toutes les autres. Ainsi je persiste à ne vouloir pas que vous parliez de ces peines à qui que ce soit, pas même au père Toquet, dont je connois la prudence. Tous les petits mots auxquels vous revenez toujours, ne sont que la même chose sous différentes couleurs, comme je vous l'ai déjà dit souvent, et je n'ai plus rien à vous dire sur ce sujet.

¹ Luc. XXII. 42.

M. le Preux peut confesser celles qui ont accoutumé de s'y confesser à l'ordinaire ou à l'extraordinaire, et non les autres. Si quelqu'une s'y est confessée depuis le synode, par la permission verbale que j'en ai donnée et dans la bonne foi, il n'y a qu'à demeurer en repos.

Madame de Lusanci vous dira l'état des affaires : de vous dire ce que je ferai, moi-même je ne le puis : tout ce que je puis dire, c'est que je me gouvernerai selon l'occurrence, et n'omettrai aucune diligence.

Mon Dieu, je m'unis de tout mon cœur à votre saint Fils Jésus, qui, dans sa sueur et son agonie, vous a porté la prière de tous ses membres infirmes. O Dieu, vous l'avez livré à la tristesse, à l'ennui, à la frayeur; et le calice que vous lui avez donné à boire étoit si amer et si plein d'horreur, qu'il vous pria de le détourner de lui. En union avec sa sainte âme, je vous le dis, ô mon Dieu et mon Père, détournez de moi ce calice horrible; toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne. Je mêle ce calice avec celui que votre Fils notre Sauveur a avalé par votre ordre. Il ne me falloit pas une moindre médecine; ô mon Dieu, je la reçois de votre main avec une ferme foi que vous l'avez préparée pour mon salut, et pour me rendre semblable à Jésus-Christ mon Sauveur. Mais, ô Seigneur, qui avez promis de ne nous mettre pas à des épreuves qui passent nos forces, vous êtes fidèle et véritable. Je crois en votre parole, et je vous prie, par Jésus-Christ votre fils, de me donner de la force, ou d'épargner ma faiblesse.

Jésus mon Sauveur, non de miséricorde et de grâce, je m'unis à la sainte prière du Jardin, à vos sueurs, à votre agonie, à votre accablante tristesse, à l'agitation effroyable de votre sainte âme, aux ennuis auxquels vous avez été livré, à la pesanteur de vos immenses douleurs, à votre délaissement, à votre abandon, au spectacle affreux qui vous fit voir la justice de votre Père armée contre vous, aux combats que vous avez livrés aux démons dans le temps de vos délaissements, et à la victoire que vous avez remportée sur ces noirs et malicieux ennemis; à votre anéantissement aux profondeurs de vos humiliations, qui font fléchir le genou devant vous à toute créature dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. En un mot, je m'unis à votre croix, et à tout ce que vous choisissez pour crucifier l'homme. Ayez pitié de tous les pécheurs, et de moi qui suis la première de tous : consolez-moi, convertissez-moi, anéantissez-moi : régnez, et rendez-moi digne de porter votre livrée. *Amen, amen. Tout à vous.*

A Versailles, ce 27 janvier 1692.

LETTRE LIX. Ses sentiments pour son troupeau, et en particulier pour ses Filles de Jouarre.

J'ai oublié de répondre à votre lettre du 28. Vous pouvez et vous devez, sans hésiter, ma Fille, demander à Dieu mon retour dans le diocèse, et vous avez raison de croire que je suis à mon troupeau, et par conséquent à vous toutes, qui en faites une si chère et si considérable partie, plus qu'à tout le reste de l'Eglise, autant par inclination que par devoir.

Je ne prétends point du tout que le retour de madame de Jouarre rende le commerce moins libre avec moi, et c'est à quoi je pourvoirai capitalemment. Vous ferez très bien de me dire toutes vos pensées sur la matière du livre de la conférence, et je loue Dieu en attendant que vous en soyez consolée. A vous, ma Fille, de bien bon cœur.

A Versailles, ce 2 février 1692.

LETTRE LX. Sur ses sermons; les attributs donnés à Marie; le sens de certains passages; le plaisir que l'on trouve dans l'usage des choses nécessaires, les rechutes dans le péché véniel; le mépris des règles, le silence et les distractions.

J'envoie à ma mère la prieure, l'ordre de faire venir le médecin de la Ferté-sous-Jouarre, pour vous et pour ma sœur de Saint-Ignace. Il pourra voir en même temps ma sœur de Saint-Gabriel, que je vous prie d'assurer du soin que j'ai d'elle devant Dieu : c'est une de mes meilleures Filles, que Dieu a fait entrer d'abord dans le bon chemin avec ma sœur de Saint-Nicolas. Je les bénis de tout mon cœur.

Je ne me souviens plus du tout de ce que je dis au sermon de la Nativité, ni sur le *Salve*. Ce n'est pas mal fait d'écrire, comme on s'en souvient, ce qu'on croit qui peut être utile dans mes sermons : cela peut m'aider à les rappeler dans ma mémoire.

Il est bien aisé d'entendre que lorsque on appelle la sainte Vierge notre vie, notre douceur et notre espérance, c'est par rapport à Jésus-Christ que Dieu nous a donné par elle, et que nous la prions de nous montrer dans la suite de la prière. Mais de répéter d'où cela vient, ce seroit un trop long discours.

Je vous promets de permettre à ma sœur de Sainte-Hélène, une retraite après Pâques, et de l'aider à la faire.

Je n'ai pas seulement songé que vous ayez eu dessein de vous opposer à mes sentiments, en expliquant les passages que je

vous avois proposés. Il n'est point du tout nécessaire que je vous dise comment je les entends à votre égard, puisque vous voyez bien que je les entends, et que je vous les applique dans le sens qui vous doit porter à bannir la crainte, et à vous abandonner à la confiance. On se jetteroit dans des embarras infinis, si on changeoit la direction en dissertation. Je ne trouve point à redire que vous m'exposiez vos sentiments : au contraire, je le souhaite ; et sans m'en plaindre jamais, je vous dirai en simplicité ce qui sera nécessaire.

Ces fâcheux temps, Dieu merci, ne m'ont fait aucun mal, puisque vous souhaitez de le savoir. Je vous ai offerte à Dieu de tout mon cœur avec Jésus-Christ, et je le prie qu'il vous soulage.

Vous m'avez très bien et très souvent exposé cette peine que vous avez à l'occasion du sommeil. C'est à cette occasion que je vous ai dit que les dispositions sensibles ou sensuelles qui viennent en conséquence des choses nécessaires comme le sommeil, encore qu'on y consente, ne doivent point faire de scrupule ; parce que ce consentement est une suite de celui qu'on donne au sommeil. Je vous prie, ne m'en parlez plus après cela ; et le plus que vous pourrez épargnez-moi les redites, qui ne font que nourrir les peines et tenir lieu de meilleures choses.

Pour ce qui regarde les difficultés que vous me proposez sur la règle, je vous y répondrai quand je l'aurai entre mes mains.

Pour les rechutes, je vous ai dit, et il est vrai, qu'encore qu'il faille toujours avoir une ferme résolution de s'abstenir des péchés dont on se confesse, même véniels, il n'est pas nécessaire que cette résolution soit d'une égale fermeté dans ces péchés là, comme dans les autres ; et qu'on ne doit point conclure par les rechutes, que la résolution n'ait pas été ferme et sincère, pourvu que de bonne foi on ait la volonté de se corriger, et qu'on emploie même la confession comme un secours contre ses faiblesses.

Ce qu'on appelle mépris à l'égard des règles monastiques, est l'opposite de ce qui s'appelle faiblesse, inconsideration, surprise : et emporte une malice délibérée. Une longue et opiniâtre négligence, qu'on ne prend aucun soin de vaincre, enferme du mépris, et à la longue peut dégénérer en péché mortel, mais non pas une négligence passagère. La règle du silence, je ne dis pas seulement celle du grand silence, mais encore celle du silence ordinaire pendant le jour, est digne de vénération, et c'est un des fondements de la vie monastique. Mais

tout le monde ne l'entend pas aussi rigoureusement que M. de la Trappe, et vous devez vous en tenir aux observances reçues dans la maison.

Que j'aime le silence ! que j'en aime l'humilité, la tranquillité, le sérieux, le recueillement, la douceur ! qu'il est propre à attirer Dieu dans une âme, et à y faire durer sa sainte et douce présence !

Je dis tout cela sans rétracter ce que je vous ai dit sur ce sujet là, par rapport à vos peines et à vos tristesses. Je prie Dieu, ma chère Fille, qu'il soit avec vous. Je salue madame de Luyne de tout mon cœur.

A Versailles, ce 2 février 1692.

Il y a de deux sortes de distractions volontaires, dont l'une emporte une extinction, et l'autre un relâchement de l'attention. C'est du dernier qu'a voulu parler le père Toquet, et il a raison.

Encore un coup, ma chère Fille, Dieu soit avec vous.

Marie est la nouvelle Eve, au même sens que Jésus est le nouvel Adam. Marie est notre vie, notre salut, notre espérance, au même sens qu'Eve est notre perte, notre damnation, notre mort : voilà le fond.

LETTRE LXI. Desir qu'il a de voir bientôt finir les affaires de Jouarre ; qu'on ne peut en conscience faire des excuses à l'abbesse de l'obéissance qu'on a rendue à son évêque.

Pour réponse à votre lettre du 10, je ferai savoir, ma chère Fille, à ma sœur Cornuau, le soin que vous prenez d'elle, et je lui écrirai au premier loisir, en commençant par la recommander sincèrement à notre Seigneur.

L'affaire du blé * est la moindre de toutes celles qui peuvent me regarder ; et je voudrais qu'elle fût perdue, à condition que celles de Jouarre prissent fin : je n'y oublierai rien.

Sur la lettre du 14, je suis fort en peine de madame Gobelin. Aussitôt que j'ai su par vous sa maladie, j'ai commencé par l'offrir à Dieu, afin qu'il la comblât de ses grâces, et qu'il daignât écouter les vœux que nous lui faisons pour sa conversation. Vous la pouvez assurer qu'elle doit regarder toute pensée de faire quelque excuse à madame, de quelque côté qu'on tâche de la lui inspirer, non seulement comme un scrupule, mais encore comme une tentation ; puisque ce n'est point offenser une abbesse que de rendre obéissance à celui à qui elle en

* Les lettres suivantes expliqueront en quoi consistoit cette affaire.

doit tant elle-même, et de respecter l'ordre de la hiérarchie, qui est celui de Jésus-Christ.

Je me joins à la prière que vous faites à Dieu ; afin qu'il empêche la désolation de son sanctuaire, et qu'il ne permette pas qu'on ferme les bouches qui le louent d'une manière si édifiante.

A Versailles, ce 18 février 1692.

LETTRE LXII. Sur les tentations qui assiègent à l'heure de la mort, et la confiance qui est alors nécessaire.

Votre lettre du 17 me fait beaucoup appréhender pour ma sœur des Archanges : je la bénis de tout mon cœur, et je prie Dieu qu'il nous la conserve. Je n'ai pas encore reçu le jubilé : mais comme je sais qu'il est accordé, et que le temps dépend des évêques, je donne à M. le confesseur le pouvoir de l'appliquer tant à elle qu'à celles des Sœurs qui se trouveroient en pareil état, en leur ordonnant ce qu'il trouvera à propos de leur imposer.

Je loue Dieu du bon effet que vous ressentez de la prière. Avant que de faire celle que vous demandez sur la mort, je voudrois bien avoir une copie de l'autre, pour ne point tomber dans des redites. Mais en faveur de ma sœur des Archanges, je passerai outre sans attendre. Les tentations contre la foi, contre la soumission, contre la confiance, sont en effet les grands maux de ce dernier état : mais surtout vous avez raison de croire qu'il n'y a rien qu'il faille plus exciter que la confiance. Je souhaite que Dieu vous conserve, et qu'il ne me donne pas le déplaisir d'avoir à vous assister dans cet état. Mais je vous tiendrai, s'il plaît à Dieu, la parole de ne vous manquer ni à la vie ni à la mort.

Usez de votre prudence sur les livres dont vous me parlez, mais sans faire bruit. Je suis à vous, ma Fille, de tout mon cœur.

A Versailles, ce 19 février 1692.

LETTRE LXIII. Ses sentiments à l'égard de ceux qui goûtoient ses écrits.

Il renvoie une Sœur à l'évangile de la pécheresse, pour la guérir. Sur les épreuves nécessaires pour s'assurer si l'on est en état de faire le carême.

Vous me consolez, ma chère Fille, en me racontant la sainte et heureuse fin de notre sœur des Archanges. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il nous conserve ma sœur de Saint-Ignace.

Lorsque vous et les saintes âmes pour qui je travaille goûtent ce que je fais, je reconnois la vérité de ce que dit un saint du cinquième siècle : « Le docteur reçoit ce que mérite l'auditeur ¹. »

Pour guérir ma sœur de Saint-Louis, il ne faut que lire avec elle l'Évangile de la pécheresse pénitente, et la décision expresse du Sauveur, qui dit : *Celui à qui on remet moins, aime moins : celui à qui on remet davantage, aime davantage* ². Quand le maître décide, les disciples n'ont qu'à se taire.

Vous n'êtes point obligée à faire sur le carême d'autre épreuve que celle des années précédentes, et vous devez prévenir le mal plutôt que de l'attendre.

C'est l'Eglise qui avertit ses enfants d'étendre le jeûne sur tout, et de retrancher de tous côtés, aux yeux, aux oreilles, aux discours, autant qu'à la nourriture : mais quand on en est venu à une certaine mesure, si on ne mettoit une fin au retranchement, à la fin on ôteroit tout.

Vous ferez bien de mêler la lecture de Jérémie à celle des deux épîtres aux Corinthiens.

Je salue madame de Luynes de tout mon cœur, avec mesdames de Fiesque, Renard, Fouré, etc. Notre sœur des Archanges voudroit venir avec les autres selon la coutume ; mais il ne nous en reste plus que le souvenir et l'exemple ; Dieu a pris le reste. Dieu soit avec vous, ma Fille.

A Paris, ce 22 février 1692.

LETTRE LXIV. Sur sa bonne volonté pour les personnes qu'il conduit ; son *Traité sur l'adoration de la Croix* ; et sur la crainte qu'avoit cette religieuse, d'adorer des objets sensibles.

J'ai reçu votre lettre du 22. Je rends grâces à Dieu, ma Fille, du bon effet que fait sur vous la prière de la mort. Il n'y a rien qui presse de me la renvoyer ; mais quand les choses sont faites, ce m'est un soulagement de m'en pouvoir servir pour d'autres qui ont le même desir. Au reste, je ne me fâche point du tout de ce que vous me demandez, et vous ne devez jamais hésiter à me dire toutes vos vues ; parce qu'enfin je n'en prendrai que ce que je pourrai faire ; autrement vous voyez bien que je m'accablerois. Vous avez le fond, et il est bien aisé de suppléer au reste, quand on est pénétré.

M. Ledieu vous portera un petit traité de l'Adoration de la

¹ S. Petr. Chrysolog. — ² Luc. VII. 47.

Croix, qu'on a imprimé de moi sans mon ordre; c'étoit une lettre à un religieux de la Trappe.

J'ai répondu sur les images, tant sur celles qui sont devant les yeux, que sur celles que l'imagination se forge au dedans. Quoique ces dernières se présentent au milieu du culte, il ne s'ensuit pas qu'on les adore; et la crainte que vous avez que cela ne vous arrive, est une de ces peines qu'il faut mépriser aussi bien que celles que vous avez sur les images du dehors. Je vous assure que vous ne terminez point votre culte au bois ni à la figure, mais au seul original; car le contraire n'est pas possible à une personne instruite; et cela vous doit aider à connoître le fond de vos peines, qui sont pour la plupart de cette nature: cependant vous vous attachez à cela, comme si c'étoit quelque chose. Mettez-vous bien dans l'esprit ce que je vous ai dit, qu'attaquer directement ces peines, c'est les émouvoir et les fortifier, et qu'il n'y a qu'à les laisser s'écouler, et ne se point tourmenter de ces vains fantômes.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 25 février 1692.

LETTRE LXV. Sur la confiance qu'il a en sa sincérité; et le remède à ses scrupules.

Ma santé est parfaite, ma Fille: vous n'avez rien à craindre sur ma disposition à votre égard, qui ne sera jamais altérée. C'est pour vous et non pas pour moi que je tiens ferme. Je suis persuadé de la sincérité avec laquelle vous me parlez, je veux bien que vous me parliez de cette disposition pour le prochain, à condition que ce ne sera pas une occasion de nouveaux scrupules, et une peine qui vous rende l'approche des sacrements plus difficile. Je loue fort la réponse que vous avez faite au père Toquet, dont je vous renvoie la lettre avec la préparation à la retraite. Je verrai avec soin votre relation, et vous pouvez m'en envoyer la suite. M. le grand vicaire écrira de ma part au père Basile: mais si madame la prieure ne tient bas ma sœur^{***}, et ne se résout une fois à me dire ce qu'elle fait, tout ce que je lui ai dit servira de peu. Le père Toquet vous fait espérer de grandes désolations: souvenez-vous-en, et ne me les imputez pas; car pour moi j'espère que Dieu vous consolera. Mettez-vous entre ses mains; expirez-y; mourez avec Jésus-Christ à la croix: qu'il ne reste rien de l'ancien homme; que Jésus-Christ seul vive en vous.

A Meaux, ce 18 mars 1692.

LETTRE LXVI. Sur l'abbesse de Jouarre, et sur les règles qu'il lui avoit prescrites touchant ses peines.

Sur la lettre que j'ai écrite à M. de la Madeleine, dont j'ai mandé la substance à madame de Lusanci, on me répond. ma Fille, que madame de Jouarre partira sans retardement samedi. Au reste, elle est, dit-on, fort étonnée de la manière dont j'écris sur son sujet. Elle me trouve fort prévenu contre elle, et je suis tout prêt à en convenir, sans pouvoir me désabuser jusqu'à ce qu'elle change de conduite. M. le premier président m'a fait avertir qu'elle lui avoit demandé une audience, et qu'il l'avoit remise après Pâques: il n'a point dit ce que c'étoit; mais je crois que pour le grain, je ferai doucement entendre à M. le premier président que c'est un prétexte pour retourner, et que je me crois obligé à refuser un congé sur ce motif là. Demain ou après, j'enverrai un exprès pour porter à madame de Lusanci les ordres qui lui seront nécessaires, et dont nous sommes convenus.

Ne vous étonnez pas, ma chère Fille, de me trouver si ferme, sur les règles que je vous ai une fois prescrites. C'est par la connaissance certaine que j'ai des suites épouvantables de la trop grande facilité qu'on pourroit avoir, et de la nécessité qu'il y a de ne point laisser prévaloir la peine: car on tombe dans des états vraiment désolants, auxquels Dieu ne veut pas qu'on donne lieu. Dieu sera avec vous, quand vous seriez dans les noirceurs de la mort; et plus vous y serez enfoncée, plus il faut que tous vos os erient: *O Seigneur, qui est semblable à vous*¹? Ne regardez pas tellement ces noirceurs comme une suite de votre complexion mélancolique, que vous oubliiez cependant qu'il y a une main suprême et invisible qui conduit tout, et se sert du tempérament qu'il a donné à chacun, pour nous mener où il veut: cela est ainsi. Priez cette puissance suprême qu'elle vous soutienne de la même main dont elle vous aecable; car c'est là de tous les tourments le plus délicat, de n'avoir de soutien que de son propre fardeau. Dieu soit éternellement avec vous.

A Meaux, ce 19 mars 1692.

LETTRE LXVII. Sur ses agitations; sur la jalousie de l'âme pour son Dieu; et la facilité qu'elle avoit de tout demander au prélat.

Je vais vous offrir à Dieu en ce saint jour, et lui offrir en même temps le renouvellement de vos vœux.

¹ Ps. xxxiv. 10.

J'ai bien pris garde à l'image et au verset, qui répond bien à la réponse que vous avez faite au père Toquet, et j'ai dit avec vous, *Amen, Alleluia.*

Prenez garde, ma chère Fille, à ne vous laisser pas agiter, mais à tenir ferme dans les règles que je vous ai données, non seulement par rapport à la résolution finale, mais encore par rapport à la délibération. Il ne doit point y en avoir où la décision est si expresse : *Amen*, il est ainsi. Je le souhaite; je l'ordonne, sans vous obliger à pécher, quand bonnement vous ne pourrez pas empêcher cette agitation.

Ce que je vous ait dit de la jalousie de Dieu et de l'âme pour Dieu, n'a eu d'autre fin que de vous dire une vérité, et de vous découvrir une des causes des peines qu'on ressent souvent quand on veut aimer Dieu purement, sans aucun rapport à celles que vous avez eues sur mon sujet, que vous devez mépriser.

Vous pouvez me demander tout, même mon explication sur le *Salve*, et ce qui regarde la règle : mais je ne puis, ma Fille, vous promettre une si prompte réponse. C'est beaucoup d'avoir demandé, d'avoir frappé; et quelquefois on frappe si bien que la porte s'ouvre toute seule : comme il arriva à celui qui étoit venu de loin consulter Grégoire Lopez, sur un passage de l'Ecriture, dont il reçut l'explication avant qu'il lui en eût proposé la difficulté. Je prie Dieu qu'il soit avec vous; qu'il vous soit Emmanuel, *Dieu avec nous*, et qu'il accomplisse en vous ce qu'il est venu opérer dans le mystère de ce jour, *Amen, amen, Alleluia.*

A Meaux, ce 25 mars 1692.

M. le premier président m'a seulement fait donner avis qu'il avoit accordé l'audience pour incontinent après *Quasimodo*.

M. le procureur général, consulté par madame de Jouarre sur son temporel, lui a dit pour conclusion, qu'il falloit s'entendre avec moi. Elle a bien envie de déposer madame de Lusanci; mais je ne crois pas qu'elle ose, ni qu'elle croie le pouvoir. Elle ne mène point M. de la Madeleine; mais un nommé de la Rasturière, si on me l'a bien nommé, qui étoit avec elle à Port-Royal, et que je ne connois pas. Ne m'en dira-t-on rien de Jouarre?

LETTRE LXVIII. Sur le changement de l'heure de Matines.

Il est vrai que je n'ai pas approuvé en général qu'on changeât l'heure de matines; parce que les relâchements peuvent donner lieu à des introductions qui ne sont pas bonnes. Les raisons particulières peuvent rendre la chose excusable; et pour vous, votre bonne intention vous a très assurément sauvé du péché. Vous verrez le reste dans la lettre à madame de Lusanci. Je vous verrai, s'il plaît à Dieu, lundi matin.

A Meaux, ce 27 mars 1692.

LETTRE LXIX. Il l'exhorte à souffrir chrétiennement, et à s'adresser à Dieu en qualité de moteur des cœurs.

J'envoie faire compliment à madame de Jouarre, et en même temps vous assurer, ma Fille, que je vous verrai toujours lundi à midi. Je souhaite que madame votre abbesse prenne des exemples plus heureux que celui de madame de Saint-Andoche, qui a été interdite cinq ou six ans., réduite à cent écus de pension, et à la fin rétablie, en se soumettant aux ordres et se remettant à la miséricorde de son évêque. J'espère que nous n'en viendrons pas si avant.

Je ne laisse pas de vous plaindre beaucoup; car il n'est pas possible qu'il n'y ait à souffrir. Préparez-vous à le faire chrétiennement, et à porter cette petite partie de votre croix. J'en dis autant à madame votre sœur, à madame de Lusanci et à nos chères Sœurs, que je salue de tout mon cœur.

Qu'on prie Dieu pour le succès de la prochaine visite : priez en particulier, et mandez à ma sœur Cornuau qu'elle prie. Adressez-vous à Dieu en qualité de moteur des cœurs : j'ai souvent éprouvé que cette sorte d'adoration lui est agréable, et qu'elle est suivie de grands changements.

A Meaux, ce 28 mars 1692.

LETTRE LXX. Il souhaite de la voir tirée de sa mélancolie, et l'exhorte à monter au ciel avec Jésus-Christ.

Je serai lundi à Luzarches pour y voir le roi sur son passage, et revenir ici le lendemain, s'il plaît à Dieu. Vous aurez de mes nouvelles avant mon départ, et vous m'obtiendrez, par vos prières, un prompt retour à mon devoir.

Puisse ce Jésus ressuscité, qui a triomphé des foiblesses de notre nature, vous tirer comme d'un tombeau, de cette profonde

et si noire mélancolie ; afin que vous chantiez avec tous les saints cet *Alleluia* , qui fera un jour l'occupation de notre éternité.

Ne craignez rien, ma chère Fille , Dieu est avec vous. Pensez à monter au ciel avec Jésus-Christ , par la partie sublime de l'âme , et dans l'esprit de foi et de confiance ; le reste sera plus tranquille :

A Meaux, ce 5 avril 1692.

LETTRE LXXI. Comment elle doit se conduire à l'égard des actes que l'abbesse pourroit exiger : quelle est la force des ordonnances de visite, etc.

Je vous prie, ma Fille , avant toutes choses , de vous désabuser une fois pour toutes de la pensée où vous êtes que vos lettres me fassent de la peine , ou par leur nombre , ou par leur longueur. Celles où vous me parlez des affaires m'ont été et me sont encore si utiles pour m'instruire de ce qui se passe , et du fond des choses , que je serois ennemi du bien de la maison et de mes propres intérêts , si je n'étois ravi de les recevoir : et pour celles qui regardent en particulier votre consolation et votre soulagement, je les devrois agréer par reconnaissance, quand ma charge et mon amitié ne m'en imposeroient pas d'ailleurs une étroite obligation.

La défense de prendre dans les actes la qualité de relevant immédiatement du saint siège, est plutôt faite pour empêcher que ce titre, lorsque on le prendra, ne nuise à mes droits, comme j'y consentois moi-même, que pour vous en faire aucun embarras. D'ailleurs, cette défense regarde madame l'abbesse quand elle est présente , plutôt que les religieuses, qui peuvent sans difficulté signer après elle ; n'étant pas juste ou de retarder les affaires de la maison pour ce sujet là , ou de donner prétexte à une abbesse de leur faire de la peine. Ainsi, voilà déjà une affaire résolue bien nettement, et il ne faut point être en peine de la suite : car quand je voudrai, je ferai donner un arrêt qui ensevelira pour jamais ce vain titre.

Quant à l'affaire de la redevance, il importe moins que dans les autres que vous mettiez ce titre dans l'acte qu'on pourroit vous faire signer pour intervenir ; parce que, paroissant aux yeux du parlement, ce sera une occasion de le faire rayer. Pour cet acte, il n'y a rien à observer que de ne consentir à aucun emprunt sous ce prétexte : tout le reste est indifférent.

Pour une protestation contre mes ordonnances, cela seroit dangereux ; parce que vous protesteriez contre votre propre liberté : ainsi il faudroit encore y prendre garde. On pourroit insinuer quelque chose de cela dans l'acte qu'on vous propose-

roit à signer pour la redevance. Cet acte ne doit contenir autre chose qu'une procuration, pour défendre avec madame l'abbesse l'affranchissement de la redevance. En ce cas, vous le devez faire sans peine, et au contraire vous y offrir quand on voudra.

Si l'on avoit agi de bonne foi avec moi, il n'y auroit eu pour vous nul embarras dans le changement des offices, ni dans la protestation de madame l'abbesse : car on m'avoit promis positivement qu'elle n'assembleroit la communauté que pour confirmer les officières, sans parler de déposition : et quant à l'appellation ou protestation, on me l'avoit proposée comme un acte que madame feroit en son particulier, et non pas comme un acte qu'elle feroit la communauté assemblée. Au surplus, à mon égard la chose est indifférente : car si l'effet et la force de mes ordonnances étoit empêché par l'appel ou l'opposition, ou, ce qui est encore plus foible, par une protestation de madame de Jouarre, il ne faudroit jamais faire d'ordonnance; parce que je ne puis empêcher qu'on n'appelle, ou qu'on ne s'oppose, ou qu'on ne proteste. Mais ce qui établit la force des ordonnances de visite, c'est qu'elles sont exécutées par provision, nonobstant toutes appellations et oppositions, prises à partie, et le reste, sauf à en examiner le fond devant les supérieurs, qui peuvent être, ou le parlement dans l'appel comme d'abus, ou le métropolitain dans l'appel simple. La force de ces ordonnances consiste encore à les faire si justes et si canoniques, qu'elles ne puissent recevoir d'atteinte dans le fond; et c'est jusque ici ce qui a rendu les miennes invincibles.

Les dernières sont encore de cette force; et le métropolitain n'y peut donner aucune atteinte; parce qu'elles sont données en exécution d'un arrêt. J'avoue bien qu'on peut s'opposer à l'arrêt, principalement en ce qu'il ordonne que je nommerai la dépositaire; car il est vrai que c'est là une chose extraordinaire, et qui n'est pas régulièrement du droit de l'évêque.

Voici donc ce qu'on ne peut me disputer : premièrement, l'obligation de me rendre compte de tout ce qui regarde le temporel, et le pouvoir de régler et de statuer sur les comptes qu'on me rendra : secondement, le pouvoir de déposer les officières qui me seroient réfractaires, et même de les nommer, s'il y paroisoit une affectation de désobéissance : mais de les nommer de plein droit, vous savez bien que j'ai toujours dit que cela ne m'appartenoit pas, et que la disposition qui m'en avoit été accordée, à la réquisition de M. le procureur général, dépendoit du cas particulier. Au reste, je ne crois pas que messieurs du

parlement défassent ce qu'ils ont fait, étant absolument nécessaire pour régler les affaires de la maison, que j'aie, du moins un an, une dépositaire de conscience et de confiance. Je crois avoir des moyens certains pour soutenir cet arrêt; et madame de Jouarre y perdra si elle l'entame. Pour ce qui est de la signature de la dépositaire, assurément ce ne sera pas une difficulté.

Si j'ai dit qu'il m'étoit indifférent que ma sœur de Sainte-Hélène se soit déposée ou non, ce sera peut-être pour dire que sa déposition ne fait point de tort à mon droit, ni ne casse pas un arrêt ou l'ordonnance d'un évêque : mais qu'il me soit indifférent qu'on m'ait manqué de parole, ni que M. de la Madeleine agisse avec si peu de sincérité, cela n'est point sorti de ma bouche. Il est vrai que je le reçois bien : parce que je suis sans aigreur ; mais cela ne change rien dans ma conduite ni dans mes résolutions. Je donne si naturellement à tout le monde un extérieur de civilité, qu'il ne faut point s'en prévaloir.

Au reste, j'apprends ce matin que l'affaire de la redevance* sera jugée lundi ; et sur ce fondement, j'avois réitéré les ordres pour partir demain : mais après y avoir pensé, je me suis enfin résolu à laisser juger cette affaire sans y être ; de peur de donner lieu aux plaintes, quoique injustes, que pourroient faire les avocats, que j'empêche une abbesse d'aller défendre les droits de sa maison, pendant que je vais solliciter les miens : ainsi je ne partirai pas. Je ne crois pourtant pas vous pouvoir aller voir, ni le devoir dans cette conjoncture : le moins que je puisse faire c'est d'être ici, pour donner à chaque moment les éclaircissements qu'on pourra me demander, selon mes ordres, par des envoyés exprès.

J'abandonne donc cette affaire à la providence de Dieu, et je la hasarde beaucoup, à cause de la prévention que j'ai marquée ce matin : néanmoins elle est si bonne, que j'ai peine à croire qu'on veuille ni qu'on puisse me faire tort. J'enverrai souvent apprendre des nouvelles, et vous en donner. Ecrivez-moi ce que vous voudrez pour ce qui vous touche : je ne perdrai point de temps à vous répondre. Cette lettre peut être montrée à qui vous voudrez. Tout à vous, ma chère Fille.

A Meaux, ce 18 avril 1692.

* D'un nombre de muids de blé, que l'abbaye de Jouarre devoit aux évêques de Meaux, et que l'abbesse refusoit d'acquitter, depuis que Bossuet avoit fait supprimer l'exemption de cette abbaye.

LETTRE LXXII. Sur la nouvelle abbesse. Exhortation à la confiance. Son désintéressement dans l'affaire de la redevance.

Le père prieur du séminaire a eu tort de dire, ma Fille, que je n'irois point à Jouarre ; car jusques à hier j'étois résolu à y aller. Il faut partir maintenant après les nouvelles que je reçois ; et ce qui m'est assurément fort fâcheux, partir sans vous voir. L'ordre a été donné pour demain : cela peut aller jusqu'à lundi au plus tard. J'espère être ici dans quinze jours. M. le Chantre sera toujours prêt à monter à cheval dans vos besoins ; et si quelque chose presse davantage, j'enverrai de Paris M. le trésorier. Je ne vous répéterai pas ce que vous pouvez apprendre de madame de Lusanci.

Pour ce qui regarde la nouvelle abbesse, qu'on dit qui est sur les rangs, il n'en faut pas croire le père des Londes, qui s'imagine toujours pouvoir réussir pour madame de Croissi. Je ne crois pas non plus que madame de Jouarre dise sincèrement ce qu'elle pense ; et s'il falloit juger de ses sentiments, je croirois presque que ce qu'elle dit est justement ce qui est le plus loin de son cœur. Quoi qu'il en soit, la nouvelle abbesse, s'il y en a une, quelle qu'elle soit, sera bien farouche si je ne l'apprivoise, et bien indocile si je ne la réduis à la raison. Je n'y oublierai rien ; et c'est tout ce que je puis. Du reste, ma Fille, Dieu se mêlera de cette affaire, et je n'en perdrai jamais l'espérance.

Les personnes mal intentionnées ne font pas toujours tout ce qu'elles veulent. Dieu se montre le moteur des cœurs, et fait tourner à ses fins même les passions injustes ; et je ne vois rien de bon que de s'abandonner à lui en pure perte ; car cette perte, c'est un gain assuré. *Qui perd son âme la gagne, qui la veut gagner la perd* ¹ ; qui craint trop fait tort à la sagesse et à la bonté qui gouverne tout.

On doit faire assigner le couvent en mon nom : je vous prie que nos chères filles fassent en cette occasion, mais en celle-là seulement, ce qu'il faudra contre moi, et ne se montrent pas les moins zélées pour le bien de la maison : loin de le trouver mauvais, j'en serai bien aise. Je ne m'embarrasse nullement de ce procès : selon les règles, je dois le gagner ; selon les préventions que M. Talon a mises dans les esprits, je devrois le perdre : mais mes raisons sont si fortes, qu'il y en a assez pour faire même revenir les entêtés. Quoi qu'il en soit, cela sera

¹ Matth. x. 39.

court, et c'est ma joie; parce que je reviendrai sur mes pas, et me rendrai aussitôt auprès de vous.

Je ne pouvois m'empêcher d'aller consoler madame de Faremoutier * sur la mort de M. son père, ni y rester moins d'un jour. Je ne me plaindrai jamais des peines qu'on peut me donner à Jouarre; mais je plaindrai seulement celles que je ne puis assez soulager, ni assez tôt. Je salue madame votre sœur, madame de Fiesque, etc. Votre lettre du jour de Pâques m'a rempli de consolation; continuez.

A Meaux, ce 18 avril 1692.

LETTRE LXXII. Sur la conduite qu'elle devoit tenir dans les différents actes que la communauté pourroit faire contre lui; et sur la paix que Dieu donne.

Je suppose, ma Fille, qu'après l'arrivée du messager, vous serez en liberté de parler de ma lettre d'hier, et qu'il n'est plus nécessaire que je répète tout ce qu'elle contient. Au lieu de cela je vous envoie copie de celle que j'écris, par ce même messager, à madame de Jouarre: je vous ajouterai seulement que ce n'est point du tout mon intention de vous faire des affaires, par mes défenses, pour de petites choses, pourvu que l'essentiel de l'autorité subsiste. Vous pouvez donc souscrire aux actes où sera l'immédiation **: ils ne me nuiront pas, tant qu'ils ne passeront pas sous mes yeux, comme il faudra qu'ils y passent quand je me ferai représenter les baux dans les comptes. J'écris ce que vous souhaitez à madame la prieure, avec d'autres choses que vous pourrez savoir d'elle, sur les confesseurs. Vous n'avez que faire de vous mettre en peine des papiers qui regarderoient la redevance; puisque vous n'en avez nulle connaissance: il est vrai que s'il y en avoit quelqu'un qui fût décisif en ma faveur, et qu'on le sût, on seroit obligé de me le déclarer, à peine d'être coupable; et j'en userois ainsi sans difficulté, si j'en avois qui fussent pour vous. Je ne crois pas qu'on vous parle de rien sur l'affaire de la redevance; elle est trop prête à être jugée, et il faudroit déjà l'avoir fait. En tout cas, signez sans hésiter, à la réserve des deux cas que je vous ai marqués dans ma lettre d'hier. On ne dira pas à la face du parlement que je suis un usurpateur du spirituel: ce qu'on dira du temporel, est cela même qui est en question; et vous pouvez parler conformément à la prétention de votre maison.

* Madame de Beringhen, abbesse de Faremoutier.

** C'est à dire, la qualité de relevant immédiatement du saint siège.

Madame ne pourra plus crier sur mon refus, puisque je demeure moi-même : elle ne manquera pas de dire que c'est que je crains d'être condamné en ma présence. Je crois devant Dieu ma cause si bonne, qu'elle ne devroit souffrir aucune difficulté, mais ce sont des hommes qui jugent, et des hommes prévenus par le plaidoyer de M. Talon. Je ne puis empêcher que M. de Paris ne soit mon supérieur, ni qu'il abuse de son pouvoir en cette occasion ; mais ce sera sans conséquence pour les autres. J'ai grand besoin de savoir les mouvements qui se feront à Jouarre pour cela ; si on se vante d'avoir un congé ; si on est en état d'aller ; si on se trémousse : pénétrez, et mandez-moi tout.

Je ne dis rien sur madame de Matignon, que je ne connois pas. Il ne sert de rien de raisonner sur tout cela, puisque on y voit si peu clair. Je discontinue, pour lire une lettre qu'on m'apporte en ce moment de madame de Lusanci.

Il seroit bien plus doux de parler de cette paix qui surmonte tout sentiment, qui se cache, qui se montre, qui se retire, et qui jamais n'est plus parfaite que lorsque, rentrée dans le fond, elle y règne sans être sentie. Dieu vous la donne, je l'en prie.

Ce 19 avril 1692.

LETTRE LXXIV. Il lui prouve les droits de son église à l'égard de la redevance que l'abbesse lui contestoit ; l'excite à la confiance dans les états de tristesse ; et sur le livre intitulé : *l'Esprit de Gerson*.

Puisque vous voulez, ma Fille, que je vous instruisse du droit de mon église sur la redevance, je vous dirai, en peu de mots, que la sentence du cardinal Romain n'établit pas cette redevance comme une chose qui soit donnée de nouveau, encore moins qui soit donnée pour l'exemption. Il étoit constitué juge, premièrement de ce qui regardoit l'exemption et la juridiction. Mais il est à remarquer qu'après qu'il a spécifié dans l'exposé du droit des parties, dans sa sentence, tout ce qui regardoit cette matière de la juridiction, jusque au dernier détail, sans rien omettre, il ajoute qu'on lui remettoit le jugement de toute autre matière quelle qu'elle soit, qui pouvoit appartenir au droit de l'évêque en quelque manière que ce fût, et en conséquence il prononce sur le temporel, à savoir sur deux muids de blé que l'évêque avoit en fonds, et sur la cire du trésorier. On ne voit pas pourquoi il auroit parlé de ces deux articles, s'il n'y avoit rien eu sur le temporel qui eût été remis à son arbitrage. Ce qu'il ajoute, sur les dix-huit muids, est une suite

de cette prononciation ; et la différence qu'il met entre les deux muids et les autres , n'est pas que l'un fût ancien , et les autres nouveaux ; car on ne lui a point accordé le pouvoir de rien donner : mais c'est que le tout étoit dû , que les deux muids avoient un fonds fixé sur quoi on les prenoit ; au lieu que les dix-huit muids devoient être pris indéfiniment sur tous les fonds et dîmages d'un certain canton.

Cela étant , il paroît que les dix-huit muids ne sont point donnés de nouveau , ni pour l'exemption ; et c'est aux religieuses à prouver que c'est pour cela qu'ils sont donnés , faute de quoi l'évêque demeure dans sa possession. Aussi est-il à remarquer qu'elles ont contesté ce droit par deux fois , en soutenant que c'étoit un abus de donner du grain pour une exemption , et l'évêque soutenant au contraire que cette redevance étoit de l'ancien domaine et dotation de l'Eglise ; ce qui obligea les religieuses à mettre en fait que ce n'étoit point de l'ancien domaine et dotation : elles offrirent la preuve , à laquelle étant admises elles succombèrent , et elles ont été condamnées par deux arrêts contradictoires , contre lesquels il n'y a plus lieu de se pourvoir. Voilà , ma Fille , à peu près le droit de mon église , qui , comme vous voyez , est assez clair ; et quand il le seroit moins , je n'en dois pas moins gagner ma cause ; parce que le doute me suffit , attendu que dans le doute on adjuge à celui qui possède. C'est donc au monastère à prouver ; et vous voyez qu'il a déjà succombé dans cette preuve. Aussi vous puis-je assurer qu'on revient déjà un peu de la prévention ; et on commence à voir que les conclusions de M. Talon ne sont pas aussi bien fondées qu'on le croyoit. Quand mon avocat aura plaidé , on reviendra encore davantage ; et les juges sont bien avertis que c'est une affaire où il faut donner de l'attention. Ainsi je crois toujours que je gagnerai ; et je ne vois pas que j'aie à craindre autre chose , que la commisération que la famille de madame de Jouarre tâche d'inspirer pour elle aux juges , pour les empêcher de lui ôter tout.

Au reste vous avez raison de dire que s'il y a de la simonie dans cette affaire , elle est également des deux côtés. L'argent que vouloit donner Simon le Magicien , étoit pour acheter le don de Dieu , et ce n'étoit pas lui qui le vouloit vendre : tellement que si c'étoit un crime à mes prédécesseurs de se laisser corrompre , les religieuses qui les auroient corrompus ne seroient pas moins criminelles. Et on ne peut pas dire que ce soit un bien donné pour se racheter de la vexation ; pour deux raisons : l'une , que c'étoient les religieuses qui étoient , pour

ainsi parler, les vexatrices, l'évêque étant en possession du droit de visite, comme il paroît par la sentence même du cardinal : secondement, on pourroit bien, par une espèce de compensation, abandonner un droit pour conserver l'autre, si c'étoient des droits de même nature, ou si le droit étoit litigieux des deux côtés. Mais ce n'est pas ce que prétendent les religieuses : elles disent au contraire qu'elles ont créé sur elles une redevance nouvelle, pour obtenir l'exemption : ce qui n'est pas abandonner un droit litigieux ; mais donner un bien temporel certain, pour affermir un droit spirituel litigieux ; ce qui est toujours constamment dans l'idée de la simonie. Il n'y a donc point de réplique à faire à votre raisonnement ; et si vous gagnez ce procès, votre exemption n'en sera que plus ruineuse, puisque le fondement en sera une simonie et une corruption : et quand vous le perdriez, il n'y auroit point d'excuse pour vous ; parce que ni moi qui l'attaquois, ni le parlement qui vous l'a fait perdre, ne nous sommes fondés sur cette prétendue simonie, autrement le procès seroit déjà jugé, sans qu'on plaidât davantage ; et la redevance s'en seroit allée avec l'exemption, à laquelle elle auroit servi de fondement.

Il y a beaucoup d'apparence que nous ne serons pas jugés jeudi prochain, parce que vous commencez à reculer, et à vous défier un peu plus de votre cause que vous ne faisiez au commencement. Voilà comme sont les affaires de Jouarre : on croit tout assuré d'abord ; on commence à douter, et puis on perd. Voilà ce qui doit arriver selon les règles : mais je ne réponds pas des hommes, surtout ayant contre moi tant de fortes sollicitations, sans aucun secours de ma part, pas même de mes neveux. Je ne sais pas qui sollicite, et on ne m'a encore parlé que de madame de Marsan. Si madame de Luynes sollicite avec mesdames vos Sœurs, il n'y aura qu'à les laisser faire ; car elles auront plus de raison de solliciter à cette fois qu'à l'autre. Le recours est bien vain, d'espérer pouvoir revenir de l'arrêt, sur le fondement qu'il n'est point rendu entre les religieuses, le clergé et le peuple : car rien ne m'est plus aisé que de le faire déclarer commun ; puisqu'il est visible qu'on n'a point d'autres raisons à dire que celles que madame l'abbesse a dites, et que personne n'est plus recevable à contester après que tout le monde exécute, et que j'ai fait une infinité d'actes de juridiction sans contradiction.

Mademoiselle de la Rasturière prétend être fort persuasive, et qu'elle auroit obtenu le congé de madame l'abbesse, si elle me l'avoit envoyée au lieu de M. de la Madeleine. Elle croit

aussi obtenir de moi un congé absolu pour aller aux eaux, sans y ajouter des défenses de passer et repasser par Paris : mais avec toute la politesse que je pus, je lui fis bien voir que cela n'étoit pas à espérer.

On n'obtiendra jamais de madame de Jouarre qu'elle vous justifie ; parce qu'elle veut avoir de qui se plaindre , et qu'elle croit faire plus de pitié, en disant que c'est par des nièces qu'elle a perdu de si beaux droits. Je ne sais plus que faire pour la désabuser.

Il ne faut pas laisser croire à madame de Lusanci que j'aie usé de tout mon pouvoir : à mesure que la conduite paroîtra mauvaise, mon pouvoir augmentera ; ou plutôt ce ne sera pas mon pouvoir qui augmentera, mais ce sera l'application qui s'en étendra plus loin, et se fera mieux sentir.

Pour vos peines particulières, il n'est pas vrai que la tristesse ne puisse pas venir de Dieu : témoin celle de l'âme sainte de notre Seigneur. L'ennui, où l'évangéliste confesse qu'elle fut plongée, ne différoit point en substance de ce qu'on appelle chagrin. N'alla-t-il pas jusqu'à l'angoisse, jusqu'à l'abattement ? et n'étoit-ce pas une agitation, que de dire : *Mon âme est troublée, et que ferai-je ? dirai-je à mon Père : Mon Père, sauvez-moi de cette heure*¹ ? N'y avoit-il pas même une espèce d'inquiétude, d'aller par trois fois à ses apôtres, et de revenir par trois fois à son Père ? Il est vrai qu'il n'y a point de défiance ; car cela ne convenoit pas à l'état du Fils de Dieu : Mais n'en a-t-il pas pris tout ce qu'il en pouvoit prendre sans dégénérer de la qualité de Fils, lorsqu'il a dit : *L'esprit est prompt, mais la chair est faible*² ? et encore lorsqu'il a dit : *Mon Père, s'il est possible*³ ; et selon l'autre évangéliste : *Mon Père, si vous le voulez*⁴, comme s'il doutoit du pouvoir et de la volonté de son Père.

Tout cela fait voir que notre Chef a transporté en lui toutes les faiblesses que devoient éprouver ses membres, autant que la dignité de sa perfection et de son état le pouvoit souffrir. Mais la chose a été poussée bien plus loin dans ses serviteurs ; puisque Job a été poussé jusqu'à dire⁵ : *Je suis au désespoir* ; et ailleurs : *J'en suis réduit au cordeau*. Et saint Paul n'a-t-il pas été poussé jusqu'à n'avoir de repos ni jour ni nuit, jusqu'à être accablé au delà de toutes bornes et au dessus de ses forces, jusqu'à porter dans son cœur une réponse de mort⁶, et n'avoir besoin de rien de moins que d'une résurrection ?

¹ Joan. XII. 27. — ² Matth. XXVI. 41. — ³ Ibid. 39. — ⁴ Luc. XXII. 42.
— ⁵ Job. VII. 15, 16. — ⁶ II. Cor. I. 8, 9.

Ne pensons donc point à donner des bornes aux exercices que Dieu peut envoyer à ses serviteurs : mais livrons-nous entre ses mains pour recevoir tel caractère qu'il lui plaira de la croix de notre Sauveur : et il ne faut point se tourmenter en examinant si c'est là ou un effet de notre foiblesse, ou un exercice divin ; car en s'en tenant au premier, qui est le plus sûr, il ne laisse pas d'être véritable que Dieu s'en peut servir pour nous conduire à ses fins, autant que ce qui viendrait immédiatement de lui-même, ayant tout en sa main, et même notre foiblesse et nos inclinations vicieuses, tout enfin jusqu'à nos péchés, pour les faire servir à notre salut.

Au milieu de ces opérations et de ces états, s'éloigner du pain des forts, c'est renoncer à la force dont on a besoin ; et c'est une illusion de croire qu'on se porte mieux en se privant de la communion : car c'est le cas alors de s'en approcher en espérance contre l'espérance, qui est cette plénitude de foi que nous devons imiter d'Abraham, pour être justifiés à son exemple.

Je ne connois du livre intitulé *l'Esprit de Gerson*, que le nom de l'auteur *, qui est un très malhonnête homme, et très ignorant en théologie : mais après tout, il peut avoir pris quelque chose de fort bon de l'auteur qu'il cite, à quoi mon sermon du clergé pourroit être conforme.

L'oraison méthodique et régulière ne convient ni aux dispositions de votre corps, ni à celles de votre âme. Marchez en foi, ma Fille ; c'est là tout. Je n'ai le loisir d'écrire qu'à vous seule.

A Meaux, ce 23 avril 1692.

LETTRE LXXV. Sur les intervalles dans lesquels on peut réitérer l'administration du saint viatique.

Monsieur Eudes m'a rendu votre lettre, ma Fille. Sur l'accident qui est arrivé, on a bien fait. En cas qu'il eût fallu transporter le saint sacrement, il eût été indifférent où on l'eût mis, pourvu que c'eût été dans un lieu sacré et décent.

Je prie notre Seigneur qu'il bénisse ma Sœur de Saint-Ignace, que j'offre tous les jours à Dieu de tout mon cœur. Patience, persévérance, et au terme la couronne d'immortalié. Il n'y a nulle difficulté de redonner le saint viatique au bout de neuf ou dix jours, pourvu qu'on soit en état : mais on dit que notre chère Sœur malade ne sauroit pas avaler. Qu'elle y supplée par sa foi, et par de pieux desirs. On pourroit aussi, en cas de be-

* Eustache le Noble.

soin, faire l'office, et dire la messe au dedans, si le cas échéoit de le faire.

Il sembloit hier au soir que nous ne pourrions pas être jugés, à cause que le parlement étoit mandé pour aller prendre congé du Roi ; et M. l'avocat général avoit dit qu'il ne pouvoit pas s'engager à conclure. Nous saurons demain s'il n'y aura rien eu de changé : je ne le crois pas. Nos avocats auront conclu, et le jugement sera le lendemain de l'Ascension. Je ne raisonne plus du tout sur l'événement, que j'abandonne tout à fait à Dieu.

Demain j'espère aller coucher à Chantilly, où le Roi arrivera samedi, y séjournera dimanche, et en partira lundi, et moi le même jour, ou le mardi au plus tard, pour retourner ici. J'enverrai aussitôt après querir votre lettre. Je crois l'avoir bien entendue, sans la voir, par celle que vous m'écrivez. Redoublez vos prières dans ce saint temps des Rogations. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, et je vous offre à lui tous les jours.

A Meaux, ce 8 mai 1692.

LETTRE LXXVI. Sur les motifs de confiance en Dieu ; le bonheur de souffrir pour la justice ; et les suites des démarches de l'abbesse.

J'arrive de mon petit voyage : j'ai vu partir le Roi et toute la Cour. Si les vents étoient favorables, il y a beaucoup d'apparence qu'on verroit bientôt éclore quelque grand dessein, et qui pourroit décider. Il faut beaucoup prier pour le Roi, et pour les prospérités de l'état.

J'ai reçu, ma Fille, en arrivant, votre lettre du 9 et celle du 12. Je n'ai point vu le père Soanen, ni rien ouï de sa part. M. le théologal ira avec tous les pouvoirs, s'il peut aller ; mais il est malade. Il écrira ou fera écrire à madame de Jouarre, et vous ne l'aurez pas pour cette fois. Vous pouvez me dire tous vos doutes ; et ce que vous m'en avez dit en général ne m'a nullement importuné. Je souhaite de tout mon cœur que la ferveur se soutienne à Jouarre, principalement dans celles qui me sont unies, et je n'oublierai rien pour les y porter.

Je suis fâché de la perte de ma Sœur de Saint-Ignace, qui assurément étoit une de nos plus saintes religieuses. Dieu sait ce qu'il veut faire, et il ne faut qu'attendre ses volontés avec une foi courageuse et persévérante. Il faut mettre en lui sa confiance : il donne l'humilité, comme il donne les autres vertus, et même plus que les autres ; puisque le premier effet de sa grâce est de faire rentrer l'homme dans son néant.

Vous manderez ce qu'il vous plaira à cette bonne Fille. Je serai ici, s'il plaît à Dieu, jusque après l'octave. M. Phelippeaux pourra revenir quand notre affaire sera jugée : elle le doit être vendredi prochain.

Je loue le sentiment que Dieu vous donne, qu'on est bien heureux d'avoir à souffrir pour la justice. Madame avance sans y penser, l'œuvre de Dieu, quand elle vous donne lieu d'exercer la patience. Je songerai à la prière.

Il est bien vrai que madame de Jouarre donne le dernier coup à l'exemption par l'arrêt qu'elle poursuit. J'ai appris pourtant à la Cour, qu'elle se donnoit encore beaucoup de mouvements du côté de Rome pour la faire revivre. Elle a écrit au Roi en faveur de M. de la Vallée, et n'a reçu aucune réponse. Vous le pouvez dire à nos chères Filles, en recommandant qu'on n'en parle point : il ne sera peut-être pas hors de propos que madame la prieure le sache.

J'ai vu en passant M. et madame de Chevreuse, qui se portoit bien. Votre famille sollicite à cor et à cri pour madame de Jouarre : on devoit donc du moins obtenir par là qu'on vous traitât mieux. Pour moi, cela ne me fâche point du tout. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 12 mai 1692.

LETTRE LXXVIII. Sur la solidité de l'amitié qui les unissoit ; la discrétion dans les réprimandes, et les actes qu'elle pouvoit signer.

J'envoie plutôt pour querir vos lettres, ma Fille, que pour vous donner de mes nouvelles, puisque vous en reçûtes hier. Ce n'est pas que je me lasse de vous en donner, ou que je soupçonne que vous vous lassiez d'en recevoir : une amitié aussi cordiale et aussi vive que la vôtre est bien éloignée de cette disposition. Celle que forme le christianisme est un effet du Saint-Esprit : celle qui est fondée sur la subordination ecclésiastique a son fond dans le caractère du baptême ; et quand on y joint la confiance absolue, s'est un soutien ; c'est quelquefois un martyre et une croix, et toutes les grâces chrétiennes y sont renfermées.

Dieu me garde de vous faire des réprimandes de commande. Il en faut faire quand il le faut, quand la charité le demande, quand le Saint-Esprit le donne.

Il ne faut jamais signer de protestation qui regarde la conservation des privilèges : pour le temporel, tant qu'on voudra,

pourvu que ce ne soit pas un moyen pour parler du spirituel dans le même acte. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 13 mai 1692.

LETTRE LXXVIII. Ses sentiments sur la perte de son procès ; et les conséquences qui en résultent contre l'exemption de Jouarre.

Votre lettre du 17 que je viens de recevoir, ma Fille, ne m'apprend rien de nouveau, en me marquant les sentiments que vous avez pour moi. Je les sais et je les ressens.

Pour ce qui est du procès, je vous ai souvent marqué l'extrême prévention des juges. Je ne sache d'autre cause de l'arrêt qui m'a fait perdre : du reste, il importe peu de le savoir, et je ne m'en informe pas. M. Phelippeaux, qui revient lundi, et pourra aller à Jouarre durant le jubilé, nous en dira davantage. Ce qui est bien constant, c'est que cet arrêt donne le dernier coup au privilège, et que les juges les plus favorables qu'on pourroit choisir, ne pourroient plus le relever quand ils le voudroient.

J'ai été fâché de cette perte par rapport à mon église et à mes successeurs : mais comme j'ai fait ce que je devois, je n'ai senti le coup qu'un seul moment ; et du reste, de très bonne foi, je ne sens pas seulement que j'aie perdu. Assurez-en bien nos chères Filles, et que très assurément je ne souffrirai plus le titre d'indépendance dans aucun acte. J'ai donné le coup mortel à l'exemption : madame de Jouarre a voulu l'ensevelir, et il ne faut plus qu'il en soit parlé.

Il n'y a pas moyen de vous aller voir pendant le jubilé, ni durant le reste de la mission. On ne peut non plus vous envoyer le père Claude, qui est un des principaux prédicateurs. Celles qui souhaitent de s'y confesser le pourront avoir après la mission, et on leur pourra différer leur jubilé, si elles le souhaitent.

Quelle pensée vous avez sur mes visites ! tenez pour assuré que j'y serai plus attaché, et que j'y agirai plus hautement que jamais : mais chaque chose a son temps, et tout doit être réglé par la prudence. Je salue nos chères Sœurs, et en particulier madame de Luynes. Jésus-Christ a bien fait toutes choses, *Amen, amen* : il est ainsi. Tout à vous, ma chère Fille.

A Meaux, ce 17 mai 1692.

LETTRE LXXIX. Sur une prière pour le jubilé ; et la soumission à la volonté de Dieu.

J'envoie, ma chère Fille, pour apprendre de vos nouvelles et de celles de nos chères Filles : on vous porte aussi une lettre de M. l'abbé de la Trappe. J'ai reçu la vôtre du 19. Je me dispose pour le jubilé dans cette semaine, et je m'en vais commencer mes stations. La prière que je vous ai promise ne sera prête que vers la fin de cette semaine : je n'ai pas eu le loisir d'y travailler plus tôt ; et il me semble aussi que vous me mandiez qu'il suffisoit qu'on l'eût dans la semaine prochaine, qui étoit celle qu'il paroissoit qu'on destinoit au jubilé.

M. Phelippeaux pourra aller la semaine prochaine à Jouiarre : pour le père Claude, il ne pourra pas y aller si tôt, à cause qu'il a des engagements précédents dont nous ne sommes pas tout à fait les maîtres.

La part que vous prenez à mes intérêts me touche fort : mais je vous assure en vérité que je ne le suis de la perte, que par la part que vous et vos chères Sœurs y voulez bien prendre. La soumission est le bien seul ; et quand Dieu donne des occasions de la pratiquer, il faut lui en rendre grâces. Vous aurez su ce qui m'empêcha de faire réponse à madame votre sœur et au cher chapitre soumis ; je répare cela à cette fois.

J'entre beaucoup en matière sur les indulgences, dans la méditation que je vous prépare à madame de Luynes et à vous. Je loue vos sentiments généreux de ne vouloir pas profiter des sollicitations de votre famille contre moi : vous méritez par cet endroit là beaucoup de reconnaissance de ma part, aussi bien que par beaucoup d'autres qui me marquent la sincérité et droiture de votre cœur. Je fais mettre au net un sermon dont j'espère que vous pourrez être édifiée ; c'est celui de l'ouverture de la mission.

J'ai oublié de remercier ma sœur de la Guillaumie du soin qu'elle a de transcrire mes écrits. Je la bénis de tout mon cœur, et je vous souhaite, ma Fille, la consolation du Saint-Esprit. Je serai bien aise que vous remettiez votre jubilé à la semaine prochaine ; afin que vous ayez la prière, que je tâcherai d'envoyer mardi ou mercredi au plus tard. A vous, ma Fille, de tout mon cœur.

A Meaux, ce 21 mai 1692.

LETTRE LXXX. Il lui envoie la prière pour le jubilé ; lui demande que ce qu'il fait pour elle , soit commun à d'autres par charité.

Voilà , ma Fille , la prière du jubilé : je souhaite qu'elle vous prépare à une si grande grâce. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez en faire part à madame votre sœur , et à celles de nos chères Filles que vous trouverez à propos. C'est l'extrait d'une plus longue méditation qui n'est pas encore achevée : et comme il faudra du temps pour l'achever et la décrire , je vous envoie toujours cet extrait , qui en comprend toute la substance et toute la force. Le reste viendra en son temps : mais je ne puis me presser , étant d'ailleurs très occupé durant ce saint temps.

J'ai promis une copie de cette prière à ma sœur Cornuau : elle viendra faire ici son jubilé pendant l'octave , et il suffira que je l'aie pour ce temps là. Vous pouvez aussi , sans vous presser , m'envoyer la copie de la prière de la mort. Comme je suis souvent consulté sur des choses semblables , vous voulez bien , pour me soulager , que ce qui est pour vous par destination et par préciput , vous soit commun avec d'autres par charité.

Portez vos maux et ces noirs chagrins en soumission : c'est là , jusqu'à ce que Dieu vous en délivre , ce qui doit faire la principale partie de votre pénitence. *Amen , amen* , ma chère Fille.

A Meaux, ce 23 mai 1692.

LETTRE LXXXI. Sur les excommunications portées contre celles qui entrent dans les monastères de Filles.

Je suis fâché , ma chère Fille , de n'avoir pas la même liberté de vous aller voir , qu'à M. le trésorier. Pour votre cas de conscience , qui sauroit bien distinctement les sentences d'excommunications portées contre celles qui entrent dans les monastères de Filles , en encourroit la peine. Ceux qui ne sont pas instruits et ne le veulent pas croire , mais se persuadent que ce sont des discours de religieuses sans fondement , sont excusés par leur ignorance : et en tout cas ; il n'y auroit obligation de les éviter , qu'après que l'excommunication seroit déclarée par sentence. Je suis tout à vous , ma Fille , sans réserve.

A Meaux, ce 27 mai 1692.

LETTRE LXXXII. Sur ses peines ; les doutes contre la foi ; le jeûne et l'abstinence.

J'ai vu votre lettre du 19, qui ne me paroît point demander de réponse. Sur les premiers articles, il suffit, ma Fille, que j'aie été averti. Il n'y a plus à me consulter sur le sujet de ces peines : il ne les faudroit pas même confesser à l'heure de la mort. Il n'y a qu'à se tenir aux règles que je vous ai données. La diversité des sentiments des confesseurs est un des maux que vous éviterez par là. Les peines sur la foi, en cela sont de même nature que les autres. Vous pouvez dire en général qu'il vous a passé dans l'esprit des doutes contre la foi, sans rien spécifier davantage, et en disant que vous n'avez pas remarqué que vous y ayez adhéré : car vous devez, selon vos règles, pré-supposer que vous n'y adhérez pas quand vous n'êtes pas assurée de l'avoir fait. Il ne faut point recommencer vos confessions.

On peut écouter les raisons de douter, pour consulter ; mais toujours avec soumission. Vos peines ne doivent pas vous empêcher de communier deux fois la semaine, mais au contraire vous y engager.

Sur votre lettre du 22, je vous dispense des jeûnes absolument, et des abstinences que vous ne croirez pas pouvoir faire. Votre confesseur les changera en quelques autres œuvres : vous ne pouviez mieux choisir que M. le curé.

Le père Claude est malade ; on ne peut l'envoyer de longtemps. Il n'y a point d'apparence qu'il soit en état d'aller à la mission d'Aci.

L'arrêt* porte restitution de fonds, depuis la demande, c'est à dire, rien. Quand je voudrai faire payer les dépens du premier procès, ce sera quelque chose. Tout cela ne mérite pas qu'on en parle. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 30 mai 1692.

LETTRE LXXXIII. Sur ses impatiences dans ses peines, et la manière de traiter ces sortes d'infirmités ; sur l'impuissance de l'homme sans la grâce ; et sur les présents qu'on lui faisoit.

Vous ferez fort bien, ma Fille, de mettre ces impatiences avec les autres peines dont il ne faut pas ordinairement vous con-

* Il s'agit de l'arrêt qui décharge l'abbaye de Jouarre de la redevance des dix-huit muids de blé qu'elle payoit annuellement aux évêques de Meaux.

fesser. Il faut choisir des personnes qui sachent les faire servir aux desseins de Dieu, c'est à dire, à humilier sans décourager; et au contraire à faire jeter son venin à la concupiscence, et à purifier le cœur par la contrariété. Ceux qui ne sont pas assez exercés à ces dispositions, se scandalisent et s'embarrassent beaucoup, en embarrassant leurs pénitentes par des pénitences qui ne leur tournent à aucun bon usage. Ainsi mettez cela avec tout le reste. Acceptez ce que M. le curé a substitué à la place du jeûne.

Il est vrai que nous ne pouvons rien sans la grâce, et nous ne pouvons non plus faire les autres actions de piété que celles que vous me priez de demander pour vous : mais il ne faut pas pour cela cesser de vous exciter à celle-là comme aux autres, et bien croire en attendant que cette même excitation est encore un don de la grâce.

Sans hésiter, je prends votre parti sur les ouvrages : je n'aime point ce qui coûte trop de temps, et de l'argent par dessus. Je suis pour Marie contre Marthe ; et pour la pauvreté contre ces petites libéralités. Je suis très mortifié quand on m'en fait de cette nature, et encore plus mortifié quand on croit que je m'y plais ; cela étant éloigné de mon esprit autant que le levant l'est du couchant.

Quant aux entrées, je n'ai pu refuser dans la conjoncture à la femme de la Madeleine : j'ai eu tort de n'avoir pas expliqué que ce n'étoit que pour une fois. On est accoutumé dans le reste du diocèse à le restreindre ainsi, à moins que le contraire ne soit spécifié. Je serai fort réservé pour Jouarre par toutes sortes de raisons, et en particulier par celle que vous me marquez : vous m'avez fait grand plaisir. Je salue de tout mon cœur madame de Luynes et madame de Fiesque. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 31 mai 1692.

Ne dites rien, de peur de contrister nos chères Filles.

J'ai reçu la prière de la mort ; je vous enverrai bientôt celle du jubilé entière ; on la met au net. J'écris si vite, que j'ai souvent peine à me déchiffrer moi-même.

LETTRE LXXXIV. Il n'aime pas à donner des sentences de sa façon. Qu'on ne doit prier en public pour personne, sans ordre : et sur les caractères que doit avoir une décision du Pape, pour être infaillible.

Vous me ferez plaisir de m'envoyer la sentence dont vous me parlez. Pour moi, je n'aime point à donner des sentences

de ma façon ; mais en voici deux bien courtes , et que j'aime fort : *Tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu* ¹ ; et encore : *Espérance contre espérance* ².

Vous recevrez le mandement pour les prières de quarante heures par M. le curé de la Ferté-sous-Jouarre : le mandement instruit de tout. On vous en porte un pour vous, et un pour madame la prieure. Régulièrement on ne doit point prier publiquement pour personne sans ordre ; mais on n'y prend pas garde de si près. Ce n'est pas non plus la coutume de prier pour un autre roi, à moins qu'il ne soit ordonné, si ce n'est par des prières particulières, comme on fait dans les sacristies.

J'ai bien expliqué que je ne voulois point de pareils présents ; et en effet, s'il en venoit je refuserai et renverrai. Ce que je vous écris est la vérité, et non une complaisance. Vos lettres me font plaisir, loin de me fatiguer ; donnez-vous une liberté tout entière.

Ma sœur Cornuau est aux Ursulines, en grande paix, je la mande quelquefois.

Le mandement porte expressément que les prières de quarante heures ne se feront qu'après l'octave.

Les décisions du Pape ont la souveraine et infaillible autorité, de l'aveu de tout le monde, quand elles sont acceptées de toute l'Eglise. Vous avez très bien fait de communier malgré vos peines. Je suis à vous de tout mon cœur.

A Meaux, ce 6 juin 1692.

LETTRE LXXXV. Sur quelques uns de ses écrits ; et sur le ministre du sacrement de confirmation.

J'allois envoyer à Jouarre quand votre paquet est venu, ma chère Fille, et on a donné à la messagère les lettres que j'avois écrites dès hier. J'approuve fort la prière que vous m'avez envoyée, et ma sœur Cornuau sera bien aise de voir des extraits faits de si bonne main et avec un si bon goût. C'est en effet ma sœur de Saint-Antoine Subtil qui a l'original que vous souhaitez. Quand je serai à Coulommiers, où l'on a la mission et le jubilé, je verrai ce que je pourrai obtenir d'elle ; car je sais qu'elle a de la peine à se dessaisir de l'original : du reste, je ne me suis point du tout mêlé de la distribution que M. Ledieu fait de ces écrits ; mais je me prêterai fort volontiers à vous les faire avoir tous, puisque vous en êtes touchée.

¹ Rom. VIII. 28. — ² Ibid. IV. 18.

J'avois déjà séparé votre relation pour la porter à Germigny, où j'irai me reposer quelques jours après l'octave. Je ne vous oublie jamais, soyez-en bien assurée. Je prie notre Seigneur qu'il diminue vos peines, et qu'il augmente votre patience.

Le sacrement de confirmation est en effet réservé aux évêques, pour en être les ministres ordinaires. L'Eglise grecque le fait donner maintenant par les prêtres, avec la permission de l'évêque ; et cet usage étoit ancien dans quelques Eglises, sans même qu'il y fallût une dispense particulière du Pape. Il n'est pas bien constant que les papes en aient donné ; et quoi qu'il en soit, la principale dispensation de ce sacrement demeure toujours à l'évêque, parce qu'on ne le donne que par l'onction qu'il a consacrée. Vous avez ma réponse sur le reste. Voici une lettre de madame de Harlay, à laquelle je ne ferai de réponse qu'après avoir su vos sentiments.

Je salue de tout mon cœur madame de Luynes.

A Meaux, ce 7 juin 1692.

LETTRE LXXXVI. Sur la conduite de l'Epouse des cantiques ; sur la pénitence, et les maux que Dieu nous envoie.

Je me sers de la commodité de ma sœur Cornuau, pour vous dire, ma chère Fille, que je suis arrivé ici en bonne santé ; j'y serai le reste de la semaine, ensuite à Coulommiers, et à Jouarre au commencement du mois de juillet. J'espère avant ce temps là d'avoir de vos nouvelles par ma sœur de Sainte-Pélagie, et peut-être par ma sœur de Lusanci. Je crois que vous aurez fort approuvé ma conduite sur le congé à son égard. Depuis que je suis ici, je commence à me trouver l'esprit en repos.

L'Epoux et l'Epouse me ravissent : c'est une matière sur laquelle on ne tariroit jamais ; mais qui n'est pas propre à tout le monde. C'est une amante et c'est une amie, et en un mot c'est l'Epouse qui dit : *Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé, je l'ai appelé, et il ne m'a pas répondu*¹. C'est cette Epouse qui est frappée, blessée, dépouillée par les gardes de la ville. Tout le secret qu'elle y sait, c'est, malgré l'éloignement de l'Epoux, de retourner toujours à lui avec la même familiarité et liberté.

Vous voyez bien que ce que j'ai dit des rigueurs de la pénitence, suppose un sujet capable de les porter. Acceptez vos maux en pénitence, et tout vous tournera à bien. Les maux que Dieu nous envoie sont en quelque sorte imposés par son

¹ Cant. III. 1. v. 6.

Eglise, lorsqu'elle nous ordonne de les accepter volontairement et humblement en satisfaction.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous. Je salue madame de Luyne, mesdames de Fiesque, de Lusanci, Fouré, Renard, Courtin, etc.

A Gernigny, ce 14 juin 1692.

LETTRE LXXXVII. Sur les confesseurs, sur des sentences, et sur la familiarité avec Dieu.

J'espère, ma Fille, qu'on sera content de la résolution que j'ai prise sur les confesseurs. Il y a longtemps que j'y pense ; et le peu de profit qu'ils ont fait des avis que je leur ai fait donner, m'oblige à venir enfin à un remède plus efficace.

Je vous renvoie les sentences, afin que vous fermiez vous-même le paquet et que vous me le renvoyiez. Il n'y a rien de plus aisé que de reconnoître les fermetures à cachet volant. Les sentences sont très bien choisies : la lettre n'est pas moins bonne ; mais vous avez voulu m'en priver.

Ma santé est parfaite par vos prières. C'est samedi que je pars pour la mission d'Aci, et lundi j'espère être de retour ici. J'ai achevé ce matin la révision des cantiques.

Il n'y a que pour les crimes certains et marqués que je voulusse empêcher une âme de reprendre avec Dieu sa première familiarité : encore aurois-je peine à l'en exclure, si l'attrait y étoit. Autre est la conduite régulière, autre celle de miséricorde et de grâce que Dieu choisit quelquefois.

Je trouve très bon l'avis sur la nécessité de recevoir des Filles, et je ne m'y épargnerai pas.

A Gernigny, ce 19 juin 1692.

LETTRE LXXXVIII. Sur le silence qu'il lui avoit prescrit ; ses répugnances dans ses peines ; et la manière dont on doit juger de la vérité qui nous est présentée.

Je vous pardonne vos exagérations, qui assurément ne me trompent pas, et Dieu vous les pardonne aussi. Ne vous en inquiétez pas, ma Fille ; mais apprenez par votre peine à ne vous servir jamais de pareils moyens.

Il me semble que l'attrait qui a suivi ce que je vous ai dit sur le silence, vous est une marque que c'étoit Dieu qui me mettoit à la bouche ce que je vous disois sur cela : mais je n'ai pourtant pas prétendu vous en faire une loi si étroite, que vous

ne puissiez quelquefois vous en dispenser lorsque ce mal vous pressera. J'espère pourtant que Dieu vous soutiendra sans cela, et je l'en prie. Ce que vous me marquez de vos peines n'est point du tout une rétractation de votre acte d'abandon. Notre Seigneur a dit lui-même : *Mon père, si vous voulez ; si cela se peut ;* et le reste que vous savez. Il faut porter cet état comme les autres du Sauveur.

A Dieu ne plaise que vous et moi jugions de la vérité que je vous propose par les dispositions où je pourrais être en la proposant. La vérité, c'est la vérité, et elle ne dépend point des dispositions de ceux qui l'annoncent. Je n'ai aussi accoutumé de sentir aucune disposition, sinon que, dans ce qui regarde mon ministère, et surtout dans la conduite des âmes, ma conscience me rend témoignage que je ne parle pas selon l'homme, et je crus sentir distinctement ce témoignage la dernière fois : mais ne vous arrêtez à cela, non plus que je m'y arrête moi-même. Encore un coup, la vérité, est la vérité. et c'est Dieu même ; c'est Jésus-Christ même.

Laissez-vous aller à l'abandon, à l'attrait qui vous presse, quoi qu'il en puisse arriver : ne laissez pas dominer la peine, et attachez-vous aux règles que je vous ai données ; c'est la vérité. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai écrit ce matin sur le confesseur et sur mon voyage. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, ma Fille.

A Germigny, ce 8 juillet 1692.

*L'amour est fort comme la mort, sa jalousie est dure comme l'enfer*¹. Ce qu'un Dieu jaloux fait souffrir à un cœur qu'il veut posséder, est inouï : ce que le cœur jaloux pour Dieu de ses moindres mouvements, dont il ne veut réserver aucun, se fait souffrir à lui-même, est inexplicable. Pour vous, ma Fille, assurez-vous que Dieu vous regarde dans vos peines.

LETTRE LXXXIX. Sur la reconnaissance qu'on devoit à Dieu pour les instructions du prélat.

Ma plus grande joie, ma Fille, est que nos chères Sœurs soient contentes ; et vous avez raison de dire que la vraie reconnaissance qu'on doit, non pas à moi, mais à Dieu, pour les instructions qu'on reçoit, c'est d'en profiter.

Ne faites point ce vœu : mais ne doutez jamais que je ne me charge devant Dieu de tout le péché qui pourroit être dans l'o-

¹ Cant. VIII. 6.

béissance que vous me rendez. Cela vous doit mettre dans un parfait repos : mettez tout sur moi, comme je mets tout sur Jésus-Christ.

Si vous prenez la peine, à votre loisir, de mettre mon exhortation sur le papier en grandes marges, j'y écrirai ce qui me reviendra de plus ou de moins que vous n'en aurez extrait.

Je n'ai nulle nouvelle de madame de Jouarre, et je n'aurois point le loisir d'entendre le sieur de la Madeleine quand il viendrait aujourd'hui. Je pars après midi pour Juilly et demain à Paris, s'il plaît à Dieu. Notre Seigneur soit avec vous à jamais.

Ce 16 août 1692.

Je ne crois point pouvoir cette année aller à la Trappe : j'y enverrai votre lettre. Abandonnez-vous à celui auquel seul on se peut livrer sans crainte : il ne peut jamais délaisser ceux qui se donnent à lui en cette sorte.

LETTRE XC. Réponse à des questions sur la manière d'entendre la messe.

J'ai reçu, ma Fille, votre lettre du 15 : cette réponse ira par un exprès qu'on m'a envoyé de la Ferté-sous-Jouarre. Dieu conduise, et daigne inspirer madame l'abbesse : nous saurons ce qu'elle fera. Ne craignez point de m'interrompre, et instruisez-moi de tout. Ce qu'il y aura à dire sur ces professions, c'est qu'après avoir fait l'examen des Filles, porté par le concile de Trente, j'allai le jour de ces professions à la Ferté-sous-Jouarre y donner quelques ordres nécessaires : et qu'on crut que ce fut un prétexte que je pris pour n'assister point à cette cérémonie, ne voulant point donner prétexte à la retarder, comme il auroit pu arriver, si j'avois voulu insister à faire ôter de la profession la dépendance immédiate. Vous savez le reste. Je vous renvoie votre relation afin que vous l'acheviez : je sais qu'il faut tout avoir devant les yeux.

Vous avez bien décidé ; et quand il n'y a qu'une messe à laquelle on puisse assister, on peut l'entendre en touchant de l'orgue. On peut satisfaire au devoir d'entendre la messe en faisant quelques lectures, et disant quelque heure dans l'intervalle que vous marquez *.

Les péchés que vous n'aurez point confessés pour obéir à la règle que je vous ai donnée, vous seront remis comme

* Comme par exemple lorsque l'orgue joue un temps considérable, ou pendant le chant du chœur aux endroits où le prêtre s'arrête, si l'on n'est pas en état de s'unir à ce chant.

les autres : l'obéissance tient lieu de tout en cette occasion. Notre Seigneur soit avec vous , ma chère Fille.

A Germigny, ce 17 septembre 1692.

LETTRE XCI. Sur un tremblement de terre, et sur le pur amour.

Vous ne me mandez pas si d'autres que vous se sont aperçues du tremblement de terre : il a fait de grands fracas. Ne craignez point les signes du ciel ; ne craignez non plus ceux de la terre. Quoique ces tremblements aient des causes naturelles, on y doit toujours remarquer que Dieu , pour se faire craindre , a laissé de l'instabilité dans les corps , à qui d'ailleurs il a donné le plus de consistance.

Quant au pur amour , je suis tout à fait de votre sentiment ; et tout ce que vous dites de l'amour de Dieu est très véritable. Ceux qui font les abstractions dont vous me parlez , ne songent pas assez à ce commandement de l'apôtre : *Réjouissez-vous ; je vous le dis encore une fois , réjouissez-vous* ¹ ; ni à celui de Jésus-Christ même : *Réjouissez-vous , et soyez transportés de joie , de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* ². Ce n'est donc pas une imperfection de l'amour ; mais une pratique commandée. Ce mot de saint Augustin décide tout : « Qu'est-ce, dit-il ³ , que la béatitude ? une joie qui naît de la jouissance de la vérité : » *Gaudium de veritate*. Jésus-Christ veut qu'on souhaite d'être heureux ; il donne partout ce goût ; partout il inspire ce desir ; et l'amour est pur quand on est heureux du bonheur de Dieu , qu'on aime plus que soi-même.

Il ne laisse pas d'être véritable que l'homme , comme fait à son image, voudroit s'anéantir, si c'étoit sa volonté ou sa gloire. L'amour peut faire quelquefois de ces précisions ; mais la charité ne consiste pas dans ces sentiments abstraits , quoique on s'en serve quelquefois pour en exprimer la force.

Je ne crois pas que M. le grand vicaire ni M. Ledieu puissent aller à Jouarre pour la Saint-Michel ; ainsi je ne me suis pas pressé de travailler au sermon : je l'aurois fait , et je m'étois ravisé pour vous satisfaire. Permettez-moi de laisser sortir d'autres choses qui me pressent dans le cœur : je vous assure que tout ira mieux quand je suivrai ces mouvements. J'espère qu'il m'en viendra quelques jours qui me feront parler de ce

¹ Philip. IV. 4. — ² Luc. X. 20. — ³ Confess. lib. X. cap. XXIII ; tom. I, col. 182.

pur amour ; mais il n'en faudroit parler qu'avec transport. A vous, ma chère Fille , de bien bon cœur.

A Germigny, ce 25 septembre 1692.

LETTRE XCH. Sur l'apostolat de saint Remi ; qu'on peut desirer de goûter dans la communion combien le Seigneur est doux ; et sur le pur amour.

Je me suis avisé trop tard que c'est demain saint Remi ; car si j'y avois pensé plus tôt , je vous aurois demandé une communion à ce jour là pour le Roi et le royaume. C'est le père des Français et de leurs rois. Saint Denis est l'apôtre de l'ancienne Gaule ; saint Remi l'est en particulier de la France. Sa mission pour la conversion de nos rois et de leur peuple est toute divine : il les a consacrés à Dieu pour être les défenseurs de son Eglise. Il faut employer son intercession pour obtenir de Dieu la conservation du royaume ; et pour nos rois et tous les Français , la grâce d'accomplir l'ouvrage auquel Dieu semble les avoir dévoués et destinés par le ministère de saint Remi , qui est de maintenir la foi et l'Eglise catholique. Quoique la fête soit passée quand vous recevrez cette lettre , ne laissez pas de communier à cette intention.

Gardez-vous bien d'avoir du scrupule de desirer de goûter à la communion combien le Seigneur est doux : ce n'est pas chercher sa propre satisfaction , quand on ne veut goûter que Jésus-Christ. Du reste, si c'étoit là de l'amour propre, le Saint-Esprit ne nous en auroit pas fait un précepte par la bouche de David. Ce que je vous ai écrit d'éviter de communier pour votre propre satisfaction, doit avoir quelque relation à quelque chose que vous m'avez écrit, dont je ne me souviens que fort confusément. Quoi qu'il en soit, cela ne regarde point ce goût spirituel de Jésus-Christ, qui assurément n'est autre chose que le pur amour, quand on ne goûte que lui, et qu'on l'aime mieux que tous ses dons, mais non pas mieux que lui-même ; puisque lui-même c'est lui-même, et que c'est lui purement qu'on veut goûter.

J'ai bien envie, il y a longtemps, de dire quelque chose sur le pur amour et sur l'oraison ; et j'ai dans l'esprit un sermon que j'ai fait autrefois sur ces paroles de saint Jacques : *Approchez de Dieu, et il approchera de vous*¹. Mais je ne me souviens plus de ce que je dis alors, et après je n'ose entamer une matière dont il faut moins parler par son propre esprit, que de toutes les autres de la vie spirituelle.

A Germigny, ce 30 septembre 1692.

¹ Jac. IV. 8.

LETTRE XCIH. Sur les raisons qui peuvent porter quelquefois les directeurs à garder le silence avec les personnes qu'ils conduisent : et qu'elle n'a point à craindre les illusions de la dévotion sensible.

Je vous mets, ma Fille, de tout mon cœur, sous la protection spéciale du saint ange qui est chargé de vous garder. C'est aujourd'hui dans le diocèse la fête des saints anges gardiens.

J'ai reçu ce matin votre lettre du 16. Je ne vous dirai rien sur le silence dont vous vous plaignez : il est bon quelquefois d'accoutumer les âmes à se tourner uniquement vers Dieu, et à respirer, pour ainsi dire, de ce côté là ; et on peut les laisser à cette épreuve principalement en deux cas ; l'un, quand on ne voit point de nouvelles difficultés ; l'autre, quand Dieu aussi ne donne rien de particulier. Ce n'est pourtant pas de dessein que je me suis tu : c'est d'un côté par occupation, et de l'autre, par un peu de paresse : j'avoue ma faute, et je vous prie, non seulement de me pardonner, mais encore d'obtenir de Dieu qu'il me pardonne.

Vous avez bien fait de ne rien dire à personne de la peine qui est expliquée dans votre billet du 8 : il n'y a rien dans cette peine qui vous ait dû obliger d'aller à confesse, ni de vous priver de la communion. Je vous défends de nouveau de faire, sur cette matière principalement, aucune consultation à d'autre qu'à moi. Voilà la réponse à la lettre du 8.

Pour vous calmer l'esprit sur celle du 3, ou plutôt sur une lettre sans date, que je crois être venue avec celle-là ; je vous dirai que les illusions que les spirituels font tant craindre, et avec raison, sur la dévotion sensible, ne conviennent pas à vos dispositions. Vous ne devez rien faire qui vous en tire : ainsi les actes suivis que vous voudriez faire à la messe, ne vous sont pas nécessaires. Il y a des actes très simples qui en réunissent beaucoup dans leur simplicité : ceux-là ne veulent point être changés. C'est à ceux-là que vous êtes attirée : soyez fidèle, et suivez. Ne craignez point d'illusion, tant que vous m'exposerez simplement vos dispositions. Je veille, et ce vous doit être assez. Livrez-vous à Dieu, et confiez-vous en sa bonté, et à l'esprit de conduite qu'il a mis dans les pasteurs de son Eglise.

A vous, ma Fille, de tout mon cœur.

A Germigny, ce 17 octobre 1692.

LETTRE XCIV. Sur le temps qu'il lui donnoit ; la manière dont elle devoit porter ses peines, et recevoir l'attrait de Dieu.

Vous ne devez point avoir de peine, ma Fille, du temps que vous m'avez occupé à la dernière visite, non plus que de celui que vos lettres me peuvent ôter. Je prends mon temps pour les considérer et pour y répondre, de manière que cela ne me cause aucun embarras, et ne vous doit causer ni scrupule ni inquiétude.

Je ne vous dirai rien, ma Fille, sur le sujet de ce chagrin : quelque noir qu'il soit, il ne peut point empêcher les touches du ciel, ni en offusquer les lumières. Vous savez ce que dit saint Paul au sujet de l'ange de Satan qui l'affligeoit : il pria trois fois, c'est à dire, souvent et instamment, et il lui fut dit : *Ma grâce te suffit, et ma force se perfectionne dans l'infirmité*¹; le contraire par son contraire. Qui sait si la lumière ne doit point sortir de ces ténèbres, et la joie du Saint-Esprit de cette tristesse? Priez trois fois, et croyez que Dieu ne vous laissera pas tenter par dessus vós forces.

Vous donneriez gain de cause à la tentation, si lorsqu'elle vous envoie cette peine que vous ne pouvez bien exprimer, et que j'entends pourtant bien, vous descendiez du ciel où Dieu vous attire. Laissez être cette peine; ne vous en confessez pas. Humiliez-vous, comme je vous l'ai expliqué; mais ne vous troublez pas, ou ne cédez point au trouble. Recevez l'attrait de Dieu sans hésiter, et sans examiner les suites; recevez les larmes. Les spirituels, qui les décrivent tant, ne songent pas assez qu'elles ne sont pas toutes si superficielles et si sensibles qu'ils pensent. Il y en a qui viennent du fond, comme celles de saint Pierre qui étoient accompagnées de tant d'amertume; comme celles de David, qui étoient accompagnées d'un gémissement semblable au rugissement du lion. Il y en a de plus douces, comme celles de la pénitente qui en arrosoit les pieds de Jésus. Recevez celles que Dieu vous envoie : quoiqu'elles soient d'une autre nature que celles-là, elles viennent du fond également. Qu'est-ce que ce trait de feu qui fait fondre le cœur comme la cire?

Vous ne pouvez pas pratiquer plus d'observances que vous en faites : je vous donne le mérite de l'obéissance dans toutes celles dont vous vous privez par mon ordre.

Ce que j'ai dit sur cette parole : *Qui persévérera sera sauvé*, est entièrement de saint Augustin.

¹ II. Cor. XII. 8, 9.

Vous prenez bien mon intention sur la pénitence que je vous ai imposée : tâchez une autre fois de vous faire bien expliquer mes intentions ; car ordinairement au sortir du confessionnal ce que j'ordonne me sort de l'esprit, et cela pourroit vous causer des embarras. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Germigny, ce 3 novembre 1692.

LETTRE XCV. Comment on doit tourner une histoire, pour la rendre plus croyable.

J'envoie faire la signification : il est trop de conséquence de primer, pour hasarder plus longtemps cet avantage. Il n'est pas nécessaire de se presser pour Paris : c'est ce que je vous prie de dire à madame votre sœur et à madame de Lusanci, à qui je n'écrirai pas.

Je vous dirai, ma Fille, de bonne foi, que dans une histoire à laquelle on veut donner de la croyance, il ne faut point de louanges. Ce qu'on peut faire, c'est de faire voir, par les actions et autres choses de fait, les bonnes qualités qu'on veut qui paroissent : en quoi il y a beaucoup plus d'adresse et de peine, qu'à donner des louanges manifestes.

Vous pouvez faire ce que vous voudrez sur mon dernier discours, et il n'y a point de permission à me demander sur cela. Le fond fera partie des réflexions sur la cène ; mais les tours et l'application sont fort différents. Je vous offre à Dieu de tout mon cœur, ma Fille.

A Paris, ce 5 novembre 1692.

LETTRE XCVI. Il l'exhorte à marcher dans la voie où elle étoit entrée. C qu'il pense sur l'article de la Clémentine, qui concerne la confession.

Pour réponse à votre lettre du 8, qui est venue avec celle du 6, il n'y a point à hésiter à demeurer dans la voie où vous êtes : elle n'a rien de suspect ; mais j'avoue qu'il y faut être conduit de la main de Dieu, et affermi par un conseil ordonné de Dieu ; avec cela tout est sûr.

N'étourdissez jamais cette touche intime, sous quelque prétexte que ce soit. Recevez les ardeurs ; les lumières en sortiront quand Dieu voudra : elles ne sont nécessaires qu'aux docteurs, qui doivent conduire et enseigner.

Puisque vous souhaitez qu'on vous désigne un chapitre à lire, divisez le cinquième en autant de jours que Dieu vous inspirera,

et marquez-moi les endroits qui auront rapport à vos états. Ne vous confessez point du tout de ces impatiences , ni de ces peines contre Dieu, non plus que des autres.

Je ne crois point que la Clémentine * oblige sous peine de péché mortel ; le concile de Trente l'ayant ou interprétée ¹, ou réduite à une admonition. A vous de tout mon cœur, ma Fille.

A Germigny, ce 7 novembre 1692.

P. S. Les ardeurs ne sont jamais sans quelque lumière sombres et confuses ; mais néanmoins pénétrantes, qui soutiennent, excitent et nourrissent les ardeurs. Il s'y faut donc abandonner ; je dis aux ardeurs , sans rien désirer davantage , mais en recevant ce que Dieu donne.

LETTRE XCVII. Il la blâme de n'avoir point suivi, à l'égard de ses peines les règles qu'il lui avoit prescrites.

Le père gardien de Coulommiers me rendit hier vos lettres à Faremoutiers. J'en suis revenu plus précipitamment que je ne pensois, pressé par beaucoup d'affaires de différente nature, qui m'obligent d'être demain à Paris. Je dirai bien à M. le duc de Chevreuse : mais rien n'empêchera madame de Luynes de solliciter ; elle s'en fait un point d'honneur.

Quant au surplus de votre lettre et à celle d'hier, je n'ai de loisir que pour vous dire que si vous ne vous tenez rigoureusement à la règle que je vous ai donnée, et que vous vous laissiez entraîner , comme vous avez fait cette fois, à vous confesser de cette peine et des autres , vous serez le jouet de la peine , et vous perdrez des communions qui vous soutiendroient beaucoup. Vous ne recevrez plus de lettres que de Paris.

A Germigny, ce 4 novembre 1692.

LETTRE XCVIII. Sur la nécessité de s'abandonner à la divine Providence dans les affaires.

J'arrivai samedi en cette ville. Je vais aujourd'hui à Versailles, où je porte toutes les lettres et tous les papiers concernant Jouarre, pour y prendre les résolutions que je viendrai ici exé-

* Il s'agit de l'article qui prescrit aux religieuses de se confesser tous les mois.

¹ Sess. xxv, de Regular, cap. x.

cuter. Il me semble qu'on a trop d'inquiétude. Il faudroit une fois être content de faire ce qu'on peut, et au reste s'abandonner à la divine Providence. C'est ce que je fais; et bien résolu de ne manquer pas de ma part à ses moments, j'attends et je suis toutes les ouvertures qu'il me donne. On retarde autant l'œuvre de Dieu, qu'on tarde à se mettre dans cette disposition. J'en dirai davantage quand j'aurai eu le loisir de réfléchir sur tout : je n'ai pas encore eu le temps de me tourner.

Pour vous, ma Fille, laissez-vous conduire; ne succombez point à la peine : jusque ici je la vois toujours la même, quelque différente que vous en paroisse la forme. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 17 novembre 1692.

LETTRE XCIX. Sur la dépravation de la nature humaine.

Que la nature humaine est dépravée ! L'Eglise n'ose décider que la sainte Vierge, Mère de Dieu, ait été exemptée de cette tache. Que la nature humaine est dépravée ! que le mal est profond ! qu'il est général ! que nous avons besoin d'être purgés pour être capables de voir Dieu ! *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Soumettez-vous à l'ordre caché par lequel Dieu purifie les cœurs, pour les rendre dignes de le voir. O pureté ! ô vision ! ô lumière ! ô vérité ! ô vie ! quand vous verrai-je ? O Dieu ! quand vous verrai-je ?

J'ai reçu hier une visite de madame la duchesse de Luynes, dont je fus fort satisfait : mademoiselle de Luynes y étoit. Mais madame de Jouarre est toujours en même état, et ne songe point du tout à sa conscience ; ce qui inquiète beaucoup madame de Luynes, dont les intentions sont très pures. On parle toujours de départ : madame de Lusanci vous dira le reste, s'il vous plaît. Je salue madame votre sœur et nos chères Filles.

A Paris, ce 16 décembre 1692.

LETTRE C. Sur l'attention aux jugements de Dieu ; les peines de cette religieuse ; et l'utilité des afflictions.

Ce que dit M. de la Trappe, de l'attention continuelle qu'on doit avoir aux jugements de Dieu, est vrai pour l'ordinaire, mais non pas universellement ; et il ne l'entend pas autrement lui-

même. D'ailleurs, qui desire de voir Dieu craint de le perdre : mais cette crainte ne l'abat, ni ne le décourage ; parce qu'il sait qu'il est bon, et il s'abandonne à lui.

Croyez-moi, vous donnez trop dans ces peines : je vous assure qu'elles ne doivent point vous empêcher de communier sans que vous les confessiez. Je n'ai pas besoin de décider s'il y a du péché ou non : à parler franchement, je crois pouvoir assurer qu'il n'y en a point ; mais en tout cas, je vous assure qu'il n'y a point d'obligation de s'en confesser, et que vous feriez mieux de ne le pas faire. Vous ne savez pas combien Dieu est bon, et ce que peut l'abandonnement qu'on lui fait de tout.

J'approuve fort le sentiment de M. de Sainte-Beuve, et vous pouvez vous reposer dessus ; mais je crois la voie que je vous montre plus conforme à votre état présent. Son sentiment et le mien ne sont qu'un dans le fond, et nous allons à la même fin.

Je vois à peu près ce qu'a voulu dire le prédicateur et je voudrais bien qu'on ne fût pas si affirmatif* en choses où l'Église n'a pas parlé.

Celui qui a enseigné à saint Paul que *la force se perfectionne dans la foiblesse*, et que la tentation donne occasion à notre avancement, peut seul vous faire entendre que les peines que vous déplorez peuvent aider à purifier le cœur.

Tout ce qu'on dit de vous à Paris, au sujet de l'obéissance que vous me rendez, augmente la couronne que vous devez attendre pour cette action de justice. Le monde parle et juge sans savoir ; mais Jésus-Christ l'a jugé, et a cassé par avance tous ses jugements.

Encouragez madame la prieure à ne point quitter, quoi qu'il arrive. Le soldat de Jésus-Christ ne doit jamais poser les armes : le temps viendra de se délasser. Je suis à vous de tout mon cœur.

A Meaux, ce 20 décembre 1692.

LETTRE CI. Il lui marque les raisons qu'il a de ne pas donner des pouvoirs à des personnes qui passent, et lui envoie un exercice pour la fête de Noël.

Ma sœur Cornuau s'est volontiers chargée de ce paquet : elle porte aussi une lettre à madame la prieure, où est une permission pour les Capucins ; aussi bien j'aurois de la peine à en

* Sur l'opinion de l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

donner pour des gens qui passent , à moins que je ne les connusse. Souvent ils laissent des impressions auxquelles ils ne peuvent plus remédier ; parce qu'ils s'en vont , et qu'on n'entend plus parler d'eux. Au contraire , ceux qui sont stables songent aux reproches qu'ils pourroient s'attirer s'ils faisoient mal , et sont en état de réparer ce qu'ils pourroient avoir fait par mégarde.

Madame de Baradat a parfaitement bien répondu , et il n'y a qu'à parler toujours sur le même ton.

On me mande , ma Fille , que madame de Luynes dit qu'il n'y a pas un mot pour elle dans toutes mes lettres. Souvenez-vous que j'ai répondu à celle que vous m'écriviez sur ce qu'on disoit de vous deux : ainsi elle étoit comprise dans cette réponse , et vous m'étiez toutes deux également présentes.

Voici un très petit exercice pour Noël : vous en pouvez faire part à ma sœur Cornuau , à qui je n'en parle point.

Pour vous , ma Fille , assurez-vous que Dieu regarde dans vos peines. Je suis à vous de tout mon cœur.

A Meaux, ce 21 décembre 1692.

Abraham a vu mon jour , et il s'en est réjoui ¹. Il a vu mon jour , le jour auquel j'ai paru au monde. Isaïe a aussi vu ce jour , et voici ce qu'il en a vu ² : *Un petit enfant nous est né , un fils nous est donné , et sa principauté est sur ses épaules ; et son nom sera l'Admirable , le Conseiller , le Dieu fort , le Père du siècle futur , le Prince de paix.*

De toutes ces qualités , je choisis pour vous celle d'Admirable , que je vous donne à méditer. Songez bien à cette belle qualité , et donnez-vous à Dieu ; afin qu'il daigne vous faire sentir en quoi principalement ce divin Enfant est admirable. Donnez la même chose à méditer à madame de Luynes et à ma sœur Cornuau.

Donnez à madame de Lusanci à méditer la qualité de Conseiller , et qu'elle songe bien aux conseils de ce divin Enfant : qu'elle lui demande conseil sur tout ce qu'elle a à faire et qu'elle songe en même temps que tout foible qu'il paroît dans son berceau , c'est un Dieu fort : qu'elle donne la même chose à méditer à sa nièce.

Donnez à mesdames de Rodon et du Mans , à considérer cette aimable qualité de Prince de paix ; et à madame de Baradat , celle de Père du siècle à venir.

¹ Joan. VIII, 56. — ² Is. IX, 6.

Toutes ensemble méditez ces mots : *Un petit enfant nous est donné , un fils nous est né* : prenez-le toutes , puisqu'il vous est donné à la sainte table ; prenez-le comme un petit enfant , puisque c'est pour vous qu'il est né en cette qualité.

Associez à cette pratique celles que vous croirez qui y entre-ront.

Je ne parle point exprès de la principauté sur les épaules , qui regarde , selon les Pères , un autre mystère , qui est celui de la croix.

Ce sera le sujet de mon sermon de Noël , que je vous donne à méditer. Priez Dieu qu'il m'ouvre l'intelligence de cette admirable prophétie , la plus capable que je sache de faire con-noître et aimer ce divin Enfant. Puisse-t-il être aimé de toute la terre !

LETTRE CII. Sur les trois messes du jour de Noël ; et la manière de s'oc-cuper les jours de dimanche et fêtes.

Vous pouvez vous dispenser de l'abstinence de Noël. Il n'y a point d'obligation d'entendre trois messes le jour de Noël.

Vous pouvez , les jours de dimanche et fêtes , après vos prières et lectures , employer le reste du temps , quelque long qu'il soit , à transcrire mes écrits , à votre relation et autres choses.

Songez bien à cet Enfant admirable , et songez particulière-ment en quoi il l'est pour vous : j'en suis pénétré.

A Meaux, ce 22 décembre 1692.

LETTRE CIII. Sur la prudence et les ménagements dont elle devoit user ; et sur le bonheur de faire le bien sans paroître.

J'approuve fort , ma Fille , l'avis que vous avez inspiré pour le règlement. Il faut mener les choses avec douceur et prudence , et plutôt faire qu'ordonner. Il faut même ne faire que ce qui sera nécessaire , et le moins qu'on pourra de changement : car il faut entrer dans tous les ménagements que M. de Soubise est obligé d'avoir. Pour le fond , lui et madame de Soubise sont dans toutes les dispositions que nous pouvions souhaiter. Je dois voir après dîner la nouvelle abbesse , et j'ajouterai un article à cette lettre quand je l'aurai vue.

Je commence à croire plus que jamais que tout le bien se fera à Jouarre , et que madame votre sœur et vous y aurez la plus grande part : heureuses d'y coopérer sans y paroître. Je

vous dirai une parole qu'un religieux * très saint , très humble et très pénitent , de l'ordre de saint Dominique , me dit une fois avant que je fusse évêque : Que Dieu m'avoit destiné à avoir part à beaucoup de bien sans que je le susse. Sans examiner par quel esprit il parloit , je vous avoue que j'ai toujours été fort touché de cette manière de coopérer aux desseins de Dieu , et que je souhaite une pareille grâce à ceux que j'aime.

J'ai vu le père Moret et le père Toquet : le premier m'a dit que les infirmités de madame de Lavardin ne permettroient pas qu'elle suivit madame de Rohan. Je la demanderai ; nous verrons. On a envoyé à Rome pour les bulles : ne le dites qu'à très peu de personnes , et commandez de ma part un grand secret. Madame de Jouarre ** ne sait où elle en est : il lui prend quelquefois des envies de retour. Je ne l'ai pas vue encore. Madame de Lusanci vous dira ce que je lui mande , et madame la prieure aussi.

A Paris, ce 15 janvier 1693.

LETTRE CIV. Sur la confession, l'oraison, le sacrifice, la liberté avec laquelle elle doit dire son avis ; et sur un endroit du Cantique des cantiques.

J'ai envoyé votre lettre à la Trappe. Sur votre lettre du 17 , vous n'avez , ma Fille , qu'à vous tenir à la règle que je vous ai donnée. Tous les raisonnements que vous faites sont bons : mais je dois agir par d'autres principes , qui sont encore meilleurs par rapport à vous ; et je persiste à vous dire que vous n'avez point à vous confesser des choses dont vous me parlez.

Rien ne vous oblige à rester dans l'église ni au lieu de l'oraison , encore que vos attraita continuent lorsque le temps est passé. Suivez sans crainte l'attrait durant la messe : ce sacrifice comprend tout , et convient à tout.

Vous avez raison de dire qu'il ne faut pas aller vite ; mais il faut aller , et faire ce qui sera jugé nécessaire. Ne craignez point de proposer vos sentiments , et après abandonnez tout à Dieu. Il faut bien se garder de faire beaucoup de bruit pour un petit bien.

Le sieur de la Vallée ne paroît pas , et je ne le crois pas de retour. Assurez-vous que ni lui ni son frère n'approcheront de Jouarre tant que Dieu me conservera la vie.

* On a quelques lettres de ce religieux à Bossuet : il se nommoit le père Antoine , et il est célèbre dans son ordre par la réforme qu'il a établie dans plusieurs des maisons de la Provence et du Comtat.

** Celle qui venoit de se démettre.

J'ai été ravi d'entendre parler le père Toquet sur la pauvreté : rien ne me touche plus que cette vertu , et le silence. Il le faut rompre sans crainte , pour dire votre avis sans hésiter : vous n'en aurez jamais d'occasions plus pressantes. Dieu , qui a tiré la lumière du sein des ténèbres , tire les bons avis d'où il lui plaît. Il faut même redire plusieurs fois les mêmes choses , jusqu'à ce qu'on entre. Quand on trouve tout bouché , et qu'on a assez frappé sans qu'on ouvre , alors il se faut retirer aussi content que si on avoit réussi ; parce qu'on a réussi à contenter Dieu , qui est ce qu'il faut chercher.

Pourquoi ne voulez-vous pas que le *Trahe me* , et le reste , soit dans la Vulgate ? Il y est , tout au commencement du Cantique ¹. J'aime beaucoup cette parole , à cause du rapport qu'elle a avec celle du Fils de Dieu : *Nisi Pater meus traxerit eum* ² : « Personne ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire ; » et à celle-ci , *Omnia traham* ³ , « Je tirerai tout à moi. » Il tire en bien des manières ; quelquefois il se cache , et alors il tire par le fond.

Que j'aime ce bon père Toquet ! j'entre dans toutes ses pensées. Prenez bien garde comme je parle ; je veux dire dans toutes celles de sa lettre , et j'espère que le temps approche d'accomplir le reste : bientôt vous le verrez. Dieu est avec vous.

A Versailles, ce 25 janvier 1693.

LETTRE CV. Sur la confession pour gagner les indulgences ; et la méprise dans la récitation de l'office , etc.

Au lieu de vous unir à ce que je fais pendant le carême , unissez-vous , ma Fille , à mes intentions , et surtout à celles que j'ai pour vous , et que j'offre à Dieu tous les jours en votre nom.

Le volume des notes sur Salomon tire à sa fin , et vous en aurez des premières.

Pour gagner les indulgences , le plus sûr est de se confesser , encore qu'on ne sente pas en avoir besoin.

Dans le changement d'un office pour un autre par mégarde , il n'est pas d'obligation de recommencer , quand même l'office omisseroit plus long.

Je n'entends point encore parler de la bénédiction de la nouvelle abbesse. Quand elle sera à Jouarre , nous aviserons aux livres qu'on lui pourra proposer.

Je pense sérieusement aux confesseurs.

¹ Cant. 1. 3. — ² Joan. vi. 44. — ³ Ibid. xii. 32.

Je donne de tout mon cœur ma bénédiction à madame la prieure. Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 9 février 1693.

LETTRE CVI. Ce que doit faire une religieuse, lorsque le medecin et la supérieure lui ordonnent le gras; manière dont Dieu distribue ses grâces, et dont on doit les recevoir.

Je veillerai à tout, s'il plaît à Dieu. Il y a une permission aux deux la Vallée d'aller où ils voudront, à l'exclusion du diocèse de Meaux. Je presse fort qu'on me tienne parole sur leurs bénéfices; mais on n'a pas pu mettre cela en condition.

Je suis très en peine de madame votre sœur : je m'en vais dire la messe à son intention et à celle de madame la prieure.

Quand les médecins jugent le gras nécessaire, et que la supérieure l'ordonne, la plus prompte obéissance est la meilleure, et il ne faut point se laisser forcer. J'approuve fort la pratique de se priver de boire hors des repas, quand il n'y a aucune sorte de nécessité.

Dans les grâces qu'on reçoit de Dieu, ce seroit une fausse humilité et une vraie ingratitude de ne les pas reconnoître : mais dès qu'on les reconnoît comme grâces, l'humilité est contente. Il ne faut point décider si Dieu ne les donne qu'aux âmes pures; car il les donne à qui il lui plaît, et il est au dessus de toutes les règles : outre encore qu'un grand attrait se peut rencontrer avec une grande infidélité. Dieu n'en est pas moins bon, et la grâce n'en est pas moins grâce, encore qu'on n'y réponde pas autant qu'on devroit; et c'est de quoi pousser l'âme jusqu'à son néant. Il ne faut pas pour cela recevoir le don de Dieu avec inquiétude; mais dilater son cœur par la confiance, sur cette parole de saint Paul ¹ : *Où le péché a abondé, la grâce a surabondé.*

N'hésitez point à communier trois fois la semaine, sans même attendre cette impression, qui assurément est de Dieu; de quoi néanmoins je ne vous fais pas une règle : mais quand cette faim spirituelle se fait sentir, il faut l'assouvir, et se livrer à l'amour de Jésus-Christ.

Vous aurez part au sacrifice, et la même que les deux malades.

A Versailles, ce 12 février 1693.

¹ Rom. v. 20.

LETTRE CVII. Sur la bénédiction de la nouvelle abbesse ; la résistance à la grâce et la communion.

Pour réponse à votre lettre du 16, je n'ai point encore parlé de la bénédiction de la nouvelle abbesse : je m'expliquerai sur tout cela avant mon départ. Le cérémonial me touche peu, et je ne m'attacherai qu'à l'obéissance.

J'ai été fort surpris d'apprendre que madame de Thou n'étoit pas partie. Il y a près d'un mois qu'elle a ordre de moi de s'en retourner, et qu'on m'avoit assuré qu'elle partoît le lendemain. J'ai écrit pour avancer son départ, et j'ai fait dire à M. l'abbé de Thou que je ne recevois pas l'excuse des mauvais chemins. J'attends l'effet de ma lettre, et ne donnerai aucun relâche.

Il n'est pas possible à mon avis que la Burie soit de retour, et c'est tout ce qu'il pourra faire d'en avoir reçu la permission. Mon déplaisir seroit extrême, s'il avoit trouvé madame de Thou encore à Paris. J'ai dit ce qu'il falloit dire sur ces deux frères.

Il est certain qu'on peut être infidèle à un grand attrait de la grâce, et c'est ce qui concilie la reconnoissance avec l'humilité. Il faut prier l'auteur de la grâce de nous donner cet attrait auquel on ne sait pas résister.

Vous feriez mal de vous retirer souvent de la communion. Je ne vous le permets que très rarement, et lorsque vous sentirez que la faim de cette viande céleste pourra être excitée par cette espèce de jeûne spirituel.

J'instruirai M. votre frère des choses que vous me mandez sur la religieuse étrangère, qui pourroit accompagner madame de Rohan. Je ferai ce qu'il faudra sur tout cela. Je salue de tout mon cœur madame de Luynes, et me réjouis de sa convalescence. Tout à vous, ma Fille.

A Versailles, ce 21 février 1693.

LETTRE CVIII. Sur la communion, l'oraison, l'obéissance, et la nouvelle abbesse.

Vous devez savoir à présent, ma Fille, que j'ai reçu toutes vos lettres précédentes. Celles du samedi 28 février et du 2 mars me furent rendues hier en même temps. N'hésitez point à communier malgré cette peine : gagnez sur vous de ne la confesser pas. Suivez votre attrait dans l'oraison. Si Dieu vous le continue, malgré toutes les infidélités où vous pouvez tomber, c'est un effet de sa bonté, à laquelle vous ne pouvez ni ne devez donner des bornes. Vous auriez à craindre l'illusion si vous agissiez sans conduite, et hors de l'ordre de l'obéissance : ne

craignez rien en obéissant. Vous êtes précisément dans le cas où il faut suivre Jésus-Christ qui dit : *Qui vous écoute m'écoute*¹. Vous ne m'avez pas assez expliqué votre peine sur la passion de Jésus-Christ et sur celle des saints, pour que je puisse vous y donner une décision précise. Quelle qu'elle soit, elle ne doit point vous empêcher de vous appliquer à ces objets quand vous y serez attirée : mais aussi suivez votre attrait, et ne forcez pas votre esprit à s'y attacher. Dites à votre loisir le psaume *Super flumina*, et *Te decet hymnus, Deus, in Sion*.

Quant à madame de Rohan, il est vrai qu'elle ne croit pas pouvoir se passer de quelque religieuse, et il seroit dur de l'y obliger. Celle qu'elle mènera est la personne du monde dont il y a le moins à craindre, et qui paroît me devoir être la plus soumise : elle n'aura point du tout un air de gouvernante ni de conseillère : ce ne sera que pour un temps, et nous en serons le maître. L'autre Sœur est une converse, qui prend soin de mademoiselle de Rohan. On n'a pas encore de nouvelles de la signature des bulles : on ne les aura que pour Pâques ou environ. Laissez dire au père Toquet ce que Dieu lui inspirera; mais ne paraissez en rien. Je serai, s'il plaît à Dieu, lundi à Meaux. Je vous verrai bientôt après, s'il plaît à Dieu, et nous dirons ce qui ne se peut écrire.

A Versailles, ce 5 mars 1693.

LETTRE CIX. Sur la prise de possession de la nouvelle abbesse ; sur l'obligation de s'humilier des fautes qu'il n'est pas nécessaire de confesser, et sur la résurrection de Jésus-Christ.

J'ai su, ma Fille, ce qui s'est passé à la prise de possession : vous avez bien fait madame votre sœur et vous ; au reste, la chose n'étoit pas d'une extrême conséquence. Le procureur de madame de Rohan est fort satisfait : il a dû retourner hier par la faute du notaire apostolique. Les privilèges sont ensevelis par cet acte, et le monastère est qualifié comme étant *in diocesi Meldensi*, sans aucune mention d'exemption, même prétendue. Je manderai de Paris ce qu'il faudra faire pour l'installation, après avoir conféré avec les intéressés. La pension se doit expédier par un autre acte, et la communauté n'a plus rien à faire.

Il est vrai que la lettre de madame de Soubise a quelque chose d'un peu vif : mais aussi vous m'avouerez qu'il y avoit quelque chose d'assez fort, à dire qu'elle amenoit des reli-

¹ Luc. x. 16.

gieuses pour servir de conseil ; et son père sembloit accuser la nouvelle abbesse de quelque sorte d'incapacité. Au fond, tout cela n'est rien, et on n'en traitera pas moins bien madame la prieure : elle a bien fait de son côté de parler franchement.

Quant à votre lettre du jeudi saint, marchez en repos sur ma décision. Je vous ai déjà distingué la différence qu'il y avoit entre s'humilier devant Dieu pour un péché, et l'obligation de le porter à la confession : cela est certain, et vous n'avez qu'à vous y soumettre sans raisonner davantage. C'est qu'on ne doit confesser en certains états que des chose très assurées : ce qui n'empêche pas qu'on ne s'en humilie devant Dieu dans toute l'étendue qu'on peut donner à cet acte, abandonnant tout à la bonté de Dieu.

Bonsoir, ma Fille ; *Jésus-Christ est hier et aujourd'hui, et il est aux siècles des siècles* ¹. Sa résurrection est une extension de sa génération éternelle : et saint Paul applique à ce mystère cette parole de David : *Ego hodie genui te* ² : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » Renaissans avec lui, et vivons éternellement dans son amour.

A Meaux, le jour de Pâques 1693.

LETTRE CX. Sur quelques affaires, et sur le renouvellement des vœux de cette religieuse,

J'ai cru, ma Fille, avoir satisfait, par mes lettres précédentes, aux difficultés de celle à laquelle vous me demandiez une réponse. Il n'y a rien de nouveau ; et tout étoit résolu, en vous ordonnant de communier tous les jours que vous me marquiez.

Il est vrai que M. le Chantre * est mort. Voilà la lettre de M. l'abbé qui m'en donne avis. Vous pouvez la faire voir, la copier, et me la renvoyer ensuite. Je pars mercredi ou jeudi sans remise, s'il plaît à Dieu.

La copie de la lettre que vous m'envoyez est bien remarquable : je vous garderai le secret.

Madame de Lusanci m'écrit le voyage du sieur de la Burie à Torci, et les assurances qu'il donne d'elle à Jouarre : d'où j'ai pris occasion de lui envoyer la défense en question ; et cela m'a paru plus naturel que de vous l'adresser, étant en toutes façons plus convenable que vous ne paroissiez en rien.

Vous me faites plaisir de me circonstancier tout le cérémon-

* Il étoit grand chantre de l'église de Meaux, et il s'étoit retiré à la Trappe, où il mourut.

¹ Hebr. xiii. 8. — ² Ps. ii. 7.

nial : je répondrai sur tout, s'il plaît à Dieu. Il me paroît que les chanoines ne veulent pas s'en tenir au passé.

J'accepterai demain de très bon cœur au saint autel le renouvellement de vos vœux, et l'acceptation que vous faites, comme pour votre devise, des mots du Psalmiste que je vous ai appliqués : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei* ¹ : « J'ai choisi d'être la dernière dans la maison du Seigneur. » C'est là cette meilleure part qui ne vous sera pas ôtée.

J'aurai soin de faire décrire le sermon de la cène, et de vous en faire part.

Je salue madame votre sœur de tout mon cœur. Notre Seigneur vous bénisse : je vous bénis en son nom.

A Meaux, ce 28 mars 1693.

LETTRE CXI. Sur les dispositions de cette religieuse ; le bonheur de la vie cachée ; le désir de la vue de Dieu en cette vie.

Je conseillerai fort à madame de Jouarre d'en user sobrement et modérément, et selon vos remarques, pour les lettres et les assistances. C'est en effet un style de bulle, que cette obligation de ne rien faire sans l'ancienne : je crois néanmoins qu'il s'y faut conformer autant qu'on peut. Sur ce qui regarde Jouarre, je ne vous dirai plus rien que de Paris, et après avoir vu les gens.

A votre égard, la disposition fâcheuse dont vous me parlez, loin d'être une marque que celle du matin n'étoit pas de Dieu, en est plutôt une qu'elle en étoit ; puisque l'ennemi l'a imitée à contre sens. Vous avez donc bien fait de communier ; et ces fâcheuses dispositions vous y doivent plutôt déterminer que vous en détourner.

Quand les entrées sont permises, et comme publiques, il n'y a point de mal de prendre part à quelques unes. Je veux bien que vous en usiez pour les lettres, comme vous avez fait jusqu'à présent ; et cette permission durera jusqu'à ce que je l'aie révoquée. Prenez garde néanmoins qu'il n'en revienne rien à cause des conséquences et de l'exemple.

M. l'archidiacre vous est bien obligé, et vous rend grâce très humbles. Je ne crois pas qu'il ait vu madame de Jouarre. Il a vu M. de Soubise sur la redevance, et on est convenu que tout se traiteroit à l'amiable. J'aurai soin de la lettre de la Trappe. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, et avec madame votre sœur.

¹ Ps. LXXXIII. 11.

Que je suis aise de ce que tout ce qui se passe de bien en vous, unit votre cœur à cet aimable verset : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei* : « J'ai préféré d'être la dernière dans la maison de mon Dieu. » C'est là le fond de la vocation religieuse.

Je permets cette demande de la vue du Seigneur, comme une saillie, et comme un transport du saint amour : mais, au reste, ce n'est pas chose à faire autrement ; puisque on ne la doit point espérer, après ce que Dieu a dit : *Nul vivant ne me verra* ¹.

La disposition dont vous me parlez n'est pas un empêchement à la communion. Courez-y avec ardeur, et mettez en Dieu tout votre appui par Jésus-Christ.

J'ai permis l'entrée de M.*** pour une fois seulement, et dans la pensée que j'ai eue qu'il étoit bon qu'il vît les dedans.

A Meaux, ce 31 mars 1693.

LETTRE CXII. Il l'exhorte à adorer l'Esprit saint sous le titre d'esprit de vérité ; et lui permet de sortir avec l'abbesse, si elle le desire.

J'arrivai hier ; je me dispose, s'il plaît à Dieu, à commencer l'office cette après-dinée, à chanter les matines demain à quatre heures, et à prêcher l'après-dinée. Mardi je retournerai pour prendre congé du Roi, et achever mes affaires. Vendredi je retournerai, s'il plaît à Dieu, pour l'ordination de samedi ; et le jour de la Trinité, sans manquer et au plus tard, à Jouarre jusque au mercredi matin : je prendrai le temps qu'il faudra pour vous entretenir.

Ma sœur Cornuau a tout sujet d'être contente de vous. Je n'entrerais là dedans * qu'avec mesure et précaution ; et quoique je lui souhaite un bon succès, et que je sois disposé à lui prêter la main, je doute fort qu'on puisse réussir.

Adorez le Saint-Esprit sous le titre d'esprit de vérité, qui est celui que lui donne Jésus-Christ en le promettant ². Que tout soit vrai en vous : c'est tout dire, et je vous laisse à méditer cette parole ; ou plutôt, je prie cet esprit de vérité de vous introduire dans ce secret.

Vous pouvez, madame votre sœur et vous, suivre madame votre abbesse, si elle desire que vous la suiviez, après lui avoir dit humblement qu'elle vous feroit plaisir de choisir des personnes plus grandes observatrices que vous de ce qui est du dehors ; mais néanmoins que vous obéissez sans peine. Je ne

¹ Exod. xxxiii. 20. — ² Joan. xiv. 17. xv. 26. xvi. 13.

* Dans le dessein qu'elle avoit d'être religieuse à Jouarre.

crois pas qu'elle sorte avant que je l'aie vue; parce que la permission qu'elle a de sortir n'est que pour les dehors de la maison : si néanmoins elle l'interprète avec plus d'étendue, suivez sans scrupule. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 9 mai 1693.

LETTRE CXIII. Sur le danger qu'il y a de vouloir être assuré du fond de son état; la nécessité de se faire connoître au confesseur; et sur la communion.

L'obligation où j'étois, ma Fille, de renvoyer promptement le nouveau confesseur, ne me laissa de loisir que ce qu'il en falloit pour faire réponse à madame votre abbesse. Il me paroît que ce confesseur est fort capable; et je le trouve, à en juger par le peu de temps que je l'ai vu, autant et plus capable qu'aucun de ceux qu'on m'a adressés pour Jouarre. J'ai conseillé à madame l'abbesse de bien éprouver si la communauté en sera contente, et si lui de son côté sera content de la condition, avant que de renvoyer M. d'Ajou, dont on paroît content; et c'étoit là aussi sa pensée.

Je n'ai jamais été de sentiment qu'il fallût juger de l'état de celles qu'on a à conduire : il suffit de les mettre en repos sur les voies qu'elles suivent, en les assurant qu'il n'y a rien de suspect, et en leur faisant suivre l'attrait de la grâce. Pour ce qui est de l'état, il dépend non pas des attraits, mais de la fidélité qu'on apporte à y correspondre; et c'est sur quoi non seulement je ne trouve pas nécessaire de prononcer aucun jugement, mais je le trouve très dangereux.

Dieu veut qu'on marche en obscurité sur son état durant cette vie. J'avoue bien qu'on sent quelquefois, comme dit saint Jean ¹, une certaine confiance, lorsque notre cœur ne nous reprend pas : mais toutes les âmes ne sont pas appelées à ce genre de confiance. Il y en a qui ne trouvent dans leur cœur que des ténèbres par rapport à leur état. Leur confiance doit être fondée sur la pure bonté de Dieu; et si Dieu veut qu'elles aient quelque sorte d'assurance, il faut que Dieu la donne, par ce secret langage que lui seul sait faire entendre, et non pas les hommes. J'improve donc absolument la curiosité sur son état, et encore plus sur le passé que sur le présent; tout cela n'étant nullement nécessaire, et étant sujet d'ailleurs à beaucoup de témérité et d'illusion.

¹ I. Joan. III. 21.

Vous voyez bien, par ce discours, que le silence que je vous ai prescrit, n'est point par rapport à ceux qui sont chargés de la conduite : car au contraire il leur faut tout dire ; parce que c'est de là que vient l'assurance que la voie est bonne, ce qui est absolument nécessaire ; parce qu'autrement on marcheroit toujours dans la crainte, et jamais dans la confiance. Distinguez toujours entre la voie où l'on marche, et l'état où l'on parvient par cette voie. La première doit être sûre, parce qu'elle dépend de l'attrait ; et la seconde, non, parce que, comme je viens de vous le dire, elle dépend de la fidélité et de la correspondance.

Voilà tout ce que je sais dans les voies spirituelles : s'il étoit nécessaire d'avancer plus ou moins, je me confie que Dieu me le révéleroit dans l'occasion.

On ne m'a rien dit du tout sur les communications que vous pouvez avoir eues avec une personne que vous me désignez confusément : il n'importe pas non plus que je le sache : il suffit que vous soyez assurée des règles que je vous donne, sans que rien vous puisse ébranler là dessus ; et comme je vous y crois bien affermie, vous n'avez qu'à marcher en confiance.

J'approuve fort que vous ayez communiqué en mémoire des grâces que vous reçûtes dans votre première communion. Dieu posa là le fondement de la crainte, parce qu'il vouloit construire dessus l'édifice de l'amour. Je trouve très bon que vous communiez tous les jours des quarante heures, si Dieu vous en inspire le désir, et que madame votre abbesse le trouve bon. Ce désir est en effet une des meilleures raisons de communier ; et le faire dans l'obéissance est encore un nouveau degré de grâce dans la fréquentation de ce divin sacrement, où nous célébrons la mémoire de l'obéissance de Jésus-Christ jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Par la même raison je trouve très bon que vous demandiez, et que vous fassiez des communions extraordinaires quand vous en serez pressée, et que vous disiez à madame votre abbesse que je l'approuve. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 14 juin 1693.

LETTRE CXIV. Sur la conduite à tenir au milieu des incertitudes de son état ; sur la soustraction des grâces sensibles : avec quelle réserve il faut parler de ses dispositions particulières.

Monsieur le grand vicaire vous ayant instruite de ma marche, je commencerai d'abord, ma Fille, par répondre à toutes vos lettres.

Les assurances morales qu'on cherche de son état ne sont nullement nécessaires : on n'en doit chercher aucune par réflexion. Si Dieu inspire un certain repos dans la conscience, et que par cette secrète réponse il semble vouloir garantir à une âme humble et fidèle qu'il la regarde avec bonté, il faut recevoir ce témoignage : et au surplus, sans examiner son état, et marchant en simplicité, il faut toujours recevoir le pain de vie, et les consolations du Saint-Esprit, avec un entier abandon, sans même, s'il se peut, songer à soi, mais à la seule bonté de Dieu.

Vous avez bien fait de communier sans vous confesser de cette peine, et vous devez toujours agir de cette manière, par foi et obéissance. Ces dispositions données ou soustraites ne sont point la marque que l'Epoux vienne à contre-cœur : mais c'est qu'il va et qu'il vient, et que son Esprit souffle où il veut, comme bientôt vous le verrez expliqué dans le saint Cantique.

Je n'empêche point du tout que vous ne parliez de bonnes choses avec celles qui auront de l'ouverture pour vous, et pour qui vous en ressentirez ; et ce n'a jamais été mon intention de l'empêcher. Pour ce qui est de ses dispositions particulières, celles-là en peuvent parler à qui Dieu en donne le mouvement, et on les peut écouter : mais on doit être fort réservé là dessus, non par estime de son état, comme si c'étoit quelque chose de rare, mais en s'oubliant soi-même, et se laissant telle qu'on est.

Je suis très aise de la réception de ma sœur Griffine : vous pouvez l'assurer de mon amitié. Encouragez madame de Saint-Louis, et assurez-la aussi que les soins qu'elle prend d'elle et du noviciat me sont très agréables.

Je suis toujours dans les mêmes sentiments pour les affaires de madame de Luynes, et je ne me relâcherai de rien : j'aurai égard à tout ce que vous me mandez. J'ai peur que madame de Luynes ne façonne un peu trop avec moi.

A Meaux, ce 27 juin 1693.

LETTRE CXV. Sur la voie la plus sûre ; et les différents états par lesquels Dieu fait passer les âmes.

Je crois, ma Fille, pouvoir vous assurer que j'ai reçu toutes vos lettres, quoique je ne puisse pas à présent vous les accuser par dates, non plus que vous répondre sur toutes vos demandes : je répondrai seulement à la plus importante, qui est celle où vous demandez d'être instruite sur ce qu'on appelle la voie de la foi.

Je vous dirai que celles qui disent que c'est la seule à désirer, ne parlent pas juste ; car il n'y a rien à désirer que l'accomplissement de la volonté de Dieu. J'avoue qu'il peut arriver qu'on soit quelquefois plus touché du goût sensible qu'on a de Dieu, que de Dieu même. Dieu se sert aussi quelquefois des sécheresses pour nous détacher de ce goût ; mais c'est à lui à le faire , et non pas à nous à rien désirer. Il faut tâcher seulement d'aller si droitement à Dieu , que les réflexions sur nous-mêmes ne nous y donnent point de retour. Dieu seul peut opérer un si grand effet , en tirant à lui le cœur par son fond : c'est à quoi porte le Cantique des cantiques ; et c'est pourquoi vous ferez fort bien de continuer vos oraisons dessus.

Il y a un état où Dieu met les âmes , au dessus des privations et des grâces , au dessus des sécheresses et des goûts ; ou plutôt il les met au dessous de tout cela , par l'abandon à sa volonté : c'est la voie où il faut entrer ; car pour s'ôter à soi-même les attraits , ou demander à Dieu qu'il les ôte , il y auroit en cela trop de péril. Ne changez rien ; allez devant vous , et Dieu ne vous quittera jamais.

J'ai offert à Dieu de tout mon cœur madame de Lavardin et M. le duc de Montfort , dans des vues bien différentes.

A Meaux, ce 3 juillet 1693.

LETTRE CXVI. Il lui donne différents avis sur ses peines et ses lectures, et l'exhorte à vivre dans une dépendance perpétuelle de la grâce.

Nous arrivâmes dimanche avec le tonnerre et le déluge ; mais heureusement, Dieu merci, par vos prières. Sur cette peine humiliez-vous, et continuez sans vous arrêter, recevant l'attrait de Dieu comme il le donne. Ne faites point de nouvelles épreuves : contentez-vous de ce que votre abbesse vous ordonnera. Vous pouvez faire la lecture du Cantique à tel moment que vous voudrez , avant ou après l'oraison journalière, et je ne vous astreins à rien sur cela.

J'approuve fort vos vues sur le lieu de repos du Fils et du Père : ajoutez-y le sein de l'Eglise et celui des âmes pures , et tout y sera. Faites part de ces vues et des autres sur le Cantique , à ma sœur Cornuau , et lisez-lui-en quelquefois. Vivez dans la dépendance intime et perpétuelle de la grâce , sans laquelle à chaque moment votre volonté vous échapperoit : mais il faut retenir la grâce , en s'abandonnant sans cesse à elle ; car elle vous fera veiller par ce moyen.

Je pars samedi pour Paris : si je puis avoir lu votre papier

avant cela, je vous en rendrai compte. Je prie notre Seigneur, ma Fille, qu'il soit avec vous et avec madame de Luynes. Voilà la lettre pour ma sœur de Saint-Antoine, que je vous prie de lui envoyer : je lui ai écrit ce que vous avez souhaité.

Dieu est avec vous : j'admire ses infinies miséricordes. *Louez le Seigneur ; parce qu'il est bon , parce que ses miséricordes sont éternelles.*

A Germigny, ce 15 juillet 1693.

LETTRE CXVII. Sur l'obligation de chercher Dieu sans retour vers soi-même : et les peines de cette religieuse.

Vous avez tout dit, ma Fille, par ces mots : Ce n'est pas le plaisir d'aimer ; c'est aimer que je veux. Tenez-vous-en là : relisez ma lettre ; et si vous ne l'entendez pas d'abord, priez Dieu qu'il vous la fasse entendre. Tout consiste à pénétrer cette vérité, qu'il faut aller à Dieu, pour ainsi parler, en droiture, et s'en remplir tellement, qu'il n'y ait plus de retour sur nous. Joignez cela avec les paroles que je viens de marquer de votre lettre ; tout s'accomplira en vous par ce moyen.

Je vous répète vos paroles : « Je ne sais point distinguer le goût de Dieu, de Dieu même : il me semble que le goût de Dieu que j'éprouve, n'est qu'un amour de Dieu qui unit à lui et qui le fait posséder ; car je ne veux de douceurs que par rapport à lui, et ce n'est, ce me semble, que parce que je l'aime, que je prends du plaisir à l'aimer ; et enfin ce n'est point le plaisir que je veux ; je veux seulement aimer. » Vous distinguez, en disant cela, tout ce qu'il faut distinguer ; et tout ce qu'on diroit au delà ne seroit pas vrai ni solide.

Je vous assure qu'au premier moment de loisir je reverrai le *Porro unum* *. Je repasserai aussi sur l'écrit que vous m'avez donné à Jouarre la dernière fois, pour voir s'il plaît à Dieu de me donner quelque chose.

Mettez votre peine sur le jugement téméraire avec les autres, et ne vous détournez de la communion ni de l'oraison qu'aux mêmes cas. Dilatez-vous ; possédez votre âme ; ne vous laissez point atterrer, ni assujettir à la peine.

Il ne faut pas vous étonner si je ne dis rien sur tous les bruits qu'on répand sur l'archevêché de Lyon. Dans mon âme, quoi

* C'étoit un sermon que Bossuet avoit prêché autrefois à une vêtüre, et qui avoit pour texte, *Porro unum est necessarium*. On trouvera ce sermon dans le tome x, pag. 188 et suiv. C'est le même dont il est fait encore mention dans les lettres CXX et CXXI.

qu'on m'en dise, je sens qu'on n'y pense pas, et qu'il n'en sera rien : mais je crois devoir garder la fidélité à Dieu, de ne penser rien sur tout ce qui me touche, que quand il faut y penser. *A chaque jour suffit sa malice.* J'approuve tous les sentiments de mes Filles, parce qu'ils sont bons pour elles, et non point par rapport à moi. J'approuve les vôtres en particulier, et je vous permets d'employer tout auprès de Dieu.

A Germigny, ce 5 août 1693.

LETTRE CXVIII. Sur les raisons qui obligent Dieu à cacher aux âmes le goût qu'elles ont pour lui ; sur la fidélité au divin attrait ; et l'humilité.

J'ai prié M. Phelippeaux de vous aller voir, quoique je ne sache pas bien, ma Fille, ce qu'on souhaite de lui : mais sa présence est toujours bonne à Jouarre, et on pourra m'écrire avec liberté.

Je crois que vous devez être contente sur le sujet de l'attachement que quelques uns craignent pour le goût qu'on ressent de Dieu. Il est vrai que Dieu le cache quelquefois aux âmes qu'il veut attirer, et qu'il a mille moyens de le faire. Ce qui l'y oblige, c'est entre autres choses le dessein de prévenir la présomption qui pourroit suivre, si une âme se connoissoit elle-même : et je ne puis ni ne dois vous dissimuler que vos peines pourroient être une couverture des grâces que Dieu vous fait, qui ne seroit pas inutile si vous étiez fidèle au divin attrait. Soyez-le donc, et sachez que cette fidélité consiste principalement à s'abandonner à cet attrait, indépendamment de toute autre vue, et avec le moins de retour qu'il se pourra sur soi-même ; parce que l'effet de cet attrait n'est pas tant à faire que l'âme cherche à s'humilier, mais qu'elle cherche à s'oublier tout à fait par un céleste enivrement, qui la sépare d'elle-même beaucoup plus que ne feroient toutes les réflexions qu'elle pourroit faire pour s'humilier : et c'est là le vrai fond de l'humilité ; puisque on apprend par ce moyen à se compter pour rien, et en quelque sorte à n'être plus. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Germigny, ce 7 août 1693.

LETTRE CXIX. Sur une espèce de séquestration qu'elle méditoit ; une manière d'honorer la vérité ; et le détachement.

J'approuve fort, ma Fille, que vous entriez dans cet esprit de séquestration particulière où vous croyez que Dieu vous pousse ; je le crois aussi bien que vous. L'amour-propre, qui y

peut trouver son compte, ne vous doit pas empêcher de vous rendre à cet attrait. Nos foiblesses n'empêchent point la vérité; et elle n'en est pas moins souveraine, encore qu'il s'y mêle quelque chose du nôtre. Au contraire, c'est une manière d'honorer la vérité, que de la démêler de tout ce qui l'accompagne, et de la suivre. Faites-le donc, mais prenez bien garde de le faire de manière qu'on ne s'aperçoive pas de votre dessein. Retirez-vous peu à peu : je prie Dieu qu'il vous couvre de ses ailes.

Je trouve très dangereux le commencement d'attache que vous savez : n'oubliez rien pour le rompre; mais sans faire rien paroître. N'hésitez point à retenir madame de Maubourg; elle manqueroit à la vocation et à l'œuvre de Dieu en se retirant : mais il faut l'exhorter à mener la chose doucement, sans trop peiner la personne; cela feroit un effet contraire : il faut aider la foiblesse avec un peu de condescendance.

Sacrifiez à Dieu la tendresse de votre cœur, qui vous a tiré des larmes des yeux. N'ayez de cœur que pour Dieu, ni de larmes que pour vos péchés, et pour le bannissement de sa cité sainte. Dieu vous donnera ce saint loisir, où, désoccupée de la créature, vous serez toute à vous pour être toute à lui. Votre confiance redouble l'estime que j'ai pour votre personne, et le desir d'avancer votre perfection.

Ce sont ces peines dont vous vous plaignez si souvent à moi, qui peuvent servir de couverture à cet attrait, et à ce goût de l'amour divin. L'enveloppe est faite; priez Dieu d'y mettre et d'y cacher son trésor. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, de 13 août 1693.

LETTRE CXX. Sur un sermon du prélat; les peines de cette religieuse; et les différentes naissances de Jésus-Christ.

Ma santé est fort bonne, Dieu merci, et je ne mérite pas qu'on s'en mette en peine. J'aurai soin du sermon de *Maria optimam partem elegit*: mais il faut prier Dieu qu'il m'en donne le loisir comme j'en ai la volonté. Il vient tous les jours tant de choses, que je ne puis pas toujours tout ce que je veux; le plus pressé l'emporte.

Je vous ai dit, ma Fille, sur le sujet de cette peine, que vous ne devez point du tout vous en inquiéter, ni interrompre votre sommeil. Je voudrois que vous pussiez communier tous les jours durant cette octave. Le père de la Pause est assurément un digne prédicateur, et je n'ai pas douté qu'il ne fût goûté. J'ai lu ce que vous m'avez donné du père Toquet : je révere

ses sentiments comme ceux d'un saint. Exhorte-le à prier pour le Roi et pour l'Etat, et à ne m'oublier pas. Tout ce qu'on a dit de l'archevêché de Lyon * n'est que chimère. J'ai fort prié M. le cardinal de Bouillon de nous laisser le père Toquet.

Generationem ejus quis enarrabit ¹? « Qui entendra sa nativité? » celle par laquelle il sort du sein de son Père; celle par laquelle il sort du sein d'une vierge; celle par laquelle il sort du tombeau; celle par laquelle il sort des paroles sacramentales, et comme de la bouche de ses ministres, pour venir à tous ses fidèles, et leur porter dans le sein la vie et la grâce? Qui entendra ces natiuités de Jésus-Christ? Mais puisque on ne peut pas les entendre sur la terre, qui ne desirera d'en sortir, pour voir ce qu'on n'entend pas de ces admirables naissances du Dieu homme?

Je salue madame de Luynes et nos chères Sœurs.

Vendredi matin.

LETTRE CXXI. Sur sa confession générale; sur la simplicité avec laquelle il faut agir devant Dieu.

Ma sœur Cornuau m'a rendu, ma Fille, votre lettre du 13. Ne vous embarrassez point de la confession générale que vous m'avez faite. Les questions que je puis vous avoir faites n'ont aucun rapport à cela, et je vous défends de vous en inquiéter, non plus que de ce que vous m'avez dit sur l'agrément : je vous ai très bien entendue, et ma réponse vous doit entièrement calmer.

Si je n'ai pas répondu sur cette dissimulation dans les bonnes œuvres c'est assurément que je n'y ai rien trouvé d'obscur. Il est vrai que souvent on ne sait pourquoi on agit; et si on pouvoit se connoître parfaitement soi-même, et tous les motifs qui nous font agir, on auroit cette certitude de sa justice, que le concile de Trente ne veut pas qu'on puisse avoir en cette vie. Le tout est d'agir autant qu'on peut en simplicité, en droiture et en sincérité devant Dieu; en reconnoissant que Dieu peut voir du péché où nous n'en voyons pas, et en nous abandonnant à sa miséricorde pour en avoir le pardon, sans pourtant discontinuer ses exercices, ou se laisser abattre par la défiance.

Vous pouvez assurer le père Toquet que je recevrai avec joie

* On avoit, comme on l'a vu plus haut, parlé de Bossuet pour ce siège.

¹ Is. LIII: 8.

son présent, et y joindre l'estime sincère que je fais de ce saint religieux.

J'espère pouvoir travailler au premier jour au sermon de Marthe et de Marie. J'aurois pu commencer dès aujourd'hui, s'il n'étoit à Germigny; et vous pouvez assurer madame l'abbesse qu'elle aura part à la révision que j'en ferai.

Ma sœur Cornuau s'en retourne à la Ferté-sous-Jouarre, bien fâchée que ce ne soit pas droit à Jouarre, où tout ce qu'elle a vu l'édifie de telle sorte, qu'elle en est tout occupée, et n'en parle qu'avec effusion de cœur. Cependant la conjoncture où elle est ne lui permet d'y rentrer si vite, et elle souhaite seulement qu'on lui conserve sa place. Je reconnois en effet qu'elle a profité de ce séjour, et qu'elle en peut profiter encore pour s'avancer à la perfection à laquelle elle paroît appelée d'une façon particulière : mais il y a encore beaucoup à travailler, surtout à rompre cette activité et vivacité prodigieuse qui la prévient presque en toutes choses. Cherchez des occasions naturelles de lui parler sur cela, sans qu'il paroisse que je vous en écris : elle vous rendra ce billet. J'apprends avec joie que M. le prince de Bournonville est hors de péril. Je salue madame de Luynes et mes chères Filles. Notre Seigneur soit avec vous.

A Maux, ce 17 août 1693.

LETTRE CXXII. Il l'exhorte à recevoir l'attrait qu'elle sentoit.

Je suis bien aise, ma Fille, avant mon départ, qui sera, s'il plaît à Dieu, demain matin, de vous accuser la réception de vos paquets, en particulier de celui de M. le grand vicaire, et de celui que j'ai reçu en réponse de la lettre que vous a rendue ma sœur Cornuau.

Je vous ferai réponse à loisir sur toutes vos autres demandes : en voici deux en particulier sur lesquelles je vous réponds. Premièrement, n'ayez point de crainte de recevoir l'attrait que vous m'avez expliqué, nonobstant les pensées qui l'accompagnent ou le suivent : secondement, ne vous pressez pas de vous ouvrir sur les affaires dont vous m'écrivez. Ma sœur Cornuau attendra bien que je vous aie écrit plus amplement; ce que je ferai quand j'aurai trouvé le temps de faire mes réflexions.

Au surplus, soyez assurée que je vous entends, que je crois de bonne foi ce que vous m'exposez sur vos dispositions, et que je vous dis fort sincèrement ce que j'en pense, autant qu'il est nécessaire. Ainsi vous n'avez, ma Fille, qu'à suivre sans hé-

siter ce que je vous marque. Je salue madame votre sœur, et prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 21 août 1693.

LETTRE CXXIII. Sur son obéissance, et les moyens de se délivrer du péché.

Après la copie de la lettre que vous m'avez envoyée, vous voyez bien, ma Fille, qu'il n'y a point de difficulté, et que les confesseurs de Jouarre ont par cette lettre les cas réservés. Il n'y aura en tout cas qu'à la faire voir à madame la prieure, ou le faire dire par elle à madame l'abbesse; et au défaut de tout cela, laisser chacun dans la bonne foi jusqu'à ce que j'y aie pourvu. Vous n'avez point mal fait, et vous n'avez point à vous confesser pour avoir répondu comme vous me l'avez mandé : continuez vos communions à l'ordinaire.

Tout ce que je vous puis répondre, c'est que je suis content, et Dieu en moi, de votre obéissance. Pour le progrès, je ne dirai rien, sinon que je crois qu'il vous est utile de demeurer dans la conduite où vous êtes. Quand Dieu donne plus, il faut plus aimer. Vous avez reçu l'absolution de tous vos péchés confessés et non confessés. Allez en paix, et vivez; enfoncez-vous de plus en plus dans le silence.

Je suis très aise que madame votre sœur soit contente de moi. Madame de Lusanci me fera plaisir de m'exposer ses doutes, et je la préviendrai sur cela. Je pars lundi, s'il plaît à Dieu, pour me montrer au Roi et à Monseigneur avant leur départ; je ne serai que trois jours. Si madame de Soubise est encore à Jouarre à mon retour, je l'irai voir sans manquer. Ne dites pas que vous m'avez rien écrit. Il sera fort à propos que nous nous rencontrions un jour tous trois ensemble, madame de Soubise, madame l'abbesse et moi.

J'ai lu le passage de saint Bernard que vous m'avez envoyé, et j'en ai été touché; mais comme je ne m'en souviens plus que dans un fond indistinct, marquez-moi l'endroit.

Le silence intérieur et extérieur, la retraite et l'éloignement de la créature; c'est ce qui vous délivrera du péché, et vous attirera de particulières assistances. Notre Seigneur, ma Fille, soit avec vous.

Je suis en tout et partout du sentiment de sainte Thérèse : je croirois le contraire fort périlleux.

Ce 12 septembre 1693.

LETTRE CXXIV. Sur la lettre qu'avoient écrite au Pape les abbés de l'assemblée de 1682, nommés à des évéchés ; et sur la meilleure manière de faire l'oraison.

Il y a deux choses à distinguer dans la lettre des évêques : le style, qui est toujours fort humble ; le fond, qui, à le bien prendre, n'est qu'un compliment, qui laisse la doctrine en son entier. On appellera cela rétractation parmi ceux qui veulent toujours tourner tout à l'avantage de Rome : il n'importe guère. Quant à moi, je n'ai rien à signer. On n'a pas seulement songé à toucher le moins du monde à mon sermon : de grands cardinaux m'ont écrit que le Pape l'avoit lu et approuvé. C'est la pure et saine doctrine de l'antiquité : il n'en faut croire ni plus ni moins. Je ne suis point en peine de votre foi sur cet important sujet.

Mettez les peines qui vous viennent avec les autres, et n'en chargez pas vos confessions. Je vous écouterai volontiers sur toutes vos questions : ce sera bien fait de les mettre par écrit, afin qu'il y ait moins de temps à donner pour les résoudre. Pour l'oraison, suivez toujours votre attrait : l'opposition de la nature n'en doit pas empêcher l'effet, et ne mettra point d'obstacle au don de Dieu.

C'est un grand acte que de se laisser pénétrer par le trait qui vient de Dieu. Il faut aller droit à lui, avec le moins de retour qu'il sera possible. Les considérations ne feroient que vous casser la tête : l'impression simple d'une vérité connue ou inconnue, selon qu'il plaît à Dieu, avec ce trait lancé dans le cœur, l'oraison est faite ; il n'y a plus qu'à la continuer.

La doctrine de sainte Thérèse convient très bien avec cette disposition. Il faut être parmi ces attraites, et dans cet état, fort souple sous la main de Dieu ; et lorsqu'il s'approche de lui-même, il ne faut pas perdre le temps à l'appeler ; mais jouir de sa présence, et le goûter. Il fera de vous ce qu'il lui plaira : il veut être aimé. Les considérations sont nécessaires pour ébranler un cœur encore insensible : quand il est pris, il n'est pas temps de chercher des motifs ; il ne faut que se laisser prendre, et saisir à ses doux liens. Cet acte est très libre et très réel ; mais il ne s'y faut exciter que fort doucement. Quelquefois, quand il semble se ralentir, Dieu veut insensiblement et peu à peu le tourner en habitude, et le ramasser dans le fond. Notre eigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 25 septembre 1693.

LETTRE CXXV. Sur la conduite qu'il se proposoit de tenir à l'égard de Jouarre ; et sur la manière dont elle doit agir.

Je ne ferai point de réponse à madame de Lusanci : je vous dirai seulement sur les affaires de la maison, qu'après que j'aurai parlé une ou deux fois à madame l'abbesse, s'il se peut même en présence de madame sa mère, je prendrai le parti de continuer la visite, et de la conclure par une ordonnance qui ne contiendra que peu d'articles, mais qui donneront une forme. Que cela demeure entre madame votre sœur et vous avec madame de Lusanci, que je ne presserai plus de demeurer dépositaire. Nous conviendrons de ce qui sera à faire, à la première conversation. Je crois que le bon parti est celui que vous prenez de demeurer en repos : je le prendrai de mon côté ; mais après avoir fait et en continuant de faire ce que je pourrai. Vous pourriez même, ma Fille, ce me semble, vous épargner les décharges de cœur, et vous renfermer dans ce qui sera nécessaire : mais cette nécessité n'a pas des bornes si étroites, et il n'est pas donné à l'esprit humain d'être si précis qu'on puisse entièrement séparer le superflu d'avec le nécessaire, qui seroit trop sec, et même peu intelligible si on ne lui donnoit de l'étendue. Agissez donc en liberté, et songez que la charité c'est la liberté véritable.

Il faut laisser dire celles qui parlent de madame de L***, et encore plus celle qui dit que je ne la puis souffrir, moi qui ne songe pas seulement à elle, si ce n'est quand il le faut pour son bien et celui de la maison.

Il n'y a rien du tout à espérer pour madame de Giri, après les décisions que m'envoie madame de Jouarre.

Je connois fort bien cette peine, et je vous assure que vous n'en devez point troubler votre sommeil. Pour ce qui est de cette espèce d'assurance de la rémission de vos péchés ; elle n'a rien de suspect, et vous pouvez recevoir ce don de Dieu.

Vous ferez bien, quand vous aurez à m'écrire quelque chose sur votre état, de le faire dans une lettre séparée, et de mettre à part ce qui regarde la maison ou autre chose.

Je voudrois bien voir tout d'une suite ce que vous m'avez écrit dans les trois ou quatre dernières lettres. O que Dieu demande de dégagement, de pureté, d'abandon ! Notre Seigneur, ma Fille, soit avec vous.

A Germigny, ce 27 septembre 1693.

LETTRE CXXVI. Sur l'attrait qui la pressoit : qu'elle ne doit point changer de conduite, sous prétexte des mépris qu'elle éprouvoit.

Vous avez vu dans mes précédentes la réception du passage de saint Bernard, qui accompagnoit une lettre que je crois être du 29 septembre. Je n'ai pas encore eu le loisir de lire la grande lettre; c'est ce que je ferai au premier moment de liberté. En attendant, soyez assurée que lorsque vous parlerez de vos dispositions plus qu'il ne faudra, Dieu me fera la grâce de vous arrêter.

Je sens qu'il y a quelque chose à vous dire pour vous exciter à suivre, et même à perfectionner, si Dieu le veut, l'attrait qui vous presse. Allons pas à pas : c'est assez que vous soyez assurée que vous n'avez rien à craindre.

Je ne me sens aucun mouvement de changer pour les mépris; mais plutôt dans ce point là une inébranlable fermeté, fondée sur ce qu'autrement les délibérations ne sont pas libres. Pour m'ébranler sur cela, il me faudra dire des raisons que je ne prévois pas.

Je vous prie d'assurer le père Cosme que je n'ai eu aucune raison de lui différer ses pouvoirs, sinon que ne le connaissant pas, et n'ayant aucune lettre de Jouarre, ni de madame l'abbesse, ni de personne, je n'ai pu moins faire que de m'informer de lui : maintenant qu'on m'en a fait de si bons rapports, j'espère beaucoup de sa conduite : il m'a parlé comme il faut sur la juridiction.

Laissez écouler ces dispositions de l'humeur mélancolique, même celles qui vous soulèvent contre Dieu. Dieu est, et vos mouvements ne lui peuvent rien ôter. Attachez-vous à ce qu'il est, au préjudice de ces émotions étrangères.

Je répondrai point à point à la grande lettre; et s'il y a quelque chose de plus à vous demander pour m'éclaircir, je vous le dirai à Jouarre, où je donnerai le temps qu'il faudra, quoique fort pressé et fort occupé d'une œuvre que je crois de Dieu. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 3 octobre 1693.

LETTRE CXXVII. Sur une retraite, et les vérités dont elle doit s'y occuper.

Commencez votre retraite, au nom de Dieu, aussitôt que vous le pourrez, et que le mal de madame votre sœur vous en donnera le moyen. L'esprit où vous y devez entrer doit être un esprit de pauvreté, afin de vous exposer à Dieu plutôt pour

recevoir que pour agir et pour donner. Vous donnerez après , ce que vous aurez reçu : le donner , c'est le bien garder pour l'amour de Dieu. Quand l'attrait vous laissera à vous-même , prenez par partie la première lettre de saint Jean : vous y trouverez partout les grands mystères , sources des grandes vertus et des grandes opérations de la grâce. Jésus-Christ lumière , vie , avocat , victime , Dieu en nous : le nouveau commandement fondé sur la nouvelle union du Verbe avec nous : Dieu dès le commencement qui attire les prémices du cœur ; le malin vaincu , le monde et ses convoitises , l'antechrist : tout ce qui sépare Jésus-Christ , qui le divise d'avec l'âme , et l'empêche d'être un avec elle : l'onction ; Dieu amour : les enfants de Dieu et leur héritage ; les petits enfants et leur simplicité ; leur docilité , leur facilité à se laisser mener où l'on veut ; la lisière , pour ainsi parler , par où on les tient ; être né de Dieu , connoître Dieu ; l'amour prévenant de Dieu qui nous a aimés le premier.

Nous devons prévenir , comme lui , non pas Jésus-Christ , cela ne se peut ; mais à son imitation , et pour l'amour de lui , nos frères infirmes et ingrats.

L'extinction de la jalousie dans la charité ; l'amour des dons de Dieu dans les autres comme dans nous , en regardant Dieu dans ses dons , ou plutôt ce don qui est Dieu même.

Le témoignage des trois qui ne sont qu'un : Dieu plus grand que le cœur , le pénétrant , le perçant : Dieu nous écoutant ; la prière selon sa volonté ; Dieu se priant , et s'écoutant lui-même en nous : être de Dieu , être en Dieu , entrer et sortir : l'amour accru , la crainte bannie , l'abandon et la confiance ; tout en proie à l'amour divin : silence ; cependant écouter toujours ; laisser faire la parole , et ne faire que lui prêter l'oreille attentive. En voilà assez pour reprendre haleine : communiez tous les jours.

Etre de Dieu , ne pécher plus ; tout le monde plongé dans le mal : connoître le vrai Dieu ; être en son Fils. Le commencement de l'épître : *Ce que nous avons vu , ce que nous avons ouï* ; la fin : *Celui-ci est le vrai Dieu , et la vie éternelle* ; qu'il soit avec vous , ma Fille.

A Germigny , ce 11 octobre 1693.

LETTRE CXXVIII. Il lui donne des règles , sur certaines fautes ; blâme les raffinements des directeurs ; et approuve qu'elle se livre aux larmes.

J'ai bien cru , ma Fille ; que vous ne seriez pas longtemps , sans que le goût de l'épître de saint Jean vous vint.

Souvenez-vous que ces adhérences qui vous inquiètent ne doivent point vous empêcher de faire vos exercices. Je ne sais point décider avec certitude jusque où en va le péché ; mais je sais bien qu'elle ne doit vous faire obstacle pour rien. Toute ma doctrine sur ces sortes de sujets est renfermée dans ces deux paroles : Se servir de ces peines pour s'humilier ; point pour se décourager, ni pour s'arrêter sur son chemin.

Je ne comprends plus rien aux directeurs ; et à force de raffiner sur les goûts , sur les sensibilités , sur les larmes , on met les âmes tellement à l'étroit , qu'elles n'osent recevoir aucun don de Dieu. Celui des larmes est à chaque page dans saint Augustin ; mais dans David , mais dans saint Paul , mais dans Jésus-Christ. Pleurez , pleurez , fondez en larmes quand Dieu frappera la pierre. J'appelle ainsi votre cœur , non point à raison de la dureté , mais de la stérilité naturelle pour les larmes de dévotion et de tendresse. Modérez-les quand la tête en est troublée : quand il n'y a que le cœur qui se fond , je veux qu'on pleure ; et si vous avez trop de ces larmes , envoyez-en-moi ; je les recevrai , surtout celles que Dieu envoie sans nous , ce sont les bonnes. J'approuve aussi ce goût de la communion tel que vous me le représentez : il me tarde que vous commenciez cette retraite , et je prie Dieu qu'il calme les douleurs de madame votre sœur.

Je ne m'arrête pas à dire que Dieu peut supprimer les actes de l'imagination : il en supprime de bien plus délicats , quand il veut rendre l'âme docile au joug qu'il a à lui imposer. Allez donc en paix.

Je ne dois point me mêler des réceptions , ni même y entrer trop avant , mais régler la manière de les faire ; et c'est là ce que je ferai , s'il plaît à Dieu. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 13 octobre 1693.

LETTRE CXXIX. Sur les attrait de cette religieuse pour Dieu, et sur ses dispositions par rapport au prélat.

Je veux bien que vous m'écriviez sur l'oraison , à la manière que vous le marquez par votre lettre du 14.

Sur celle du 15, je vous assure qu'il n'y a point d'illusion dans vos attrait ni dans vos larmes. J'aime à entendre que vous sentez que ce n'est pas vous qui aimez , mais quelque chose qui aime en vous. La cause de ces attrait , c'est la bonté infinie de Dieu. Si elle veut tirer de là quelque instruction pour les autres par mon moyen , je me donne à lui pour faire sa volonté.

Je n'ai rien de particulier à vous dire sur vos dispositions par rapport à moi. Il me sembleroit seulement qu'il n'y faudroit pas prendre garde de si près, à cause de la liaison du ministère avec Dieu et ses plus vives opérations. Je répondrai au premier loisir à la grande lettre; mais je voudrois bien que ce fût dans une parfaite désoccupation de toute autre pensée. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 16 octobre 1693.

LETTRE CXXX. Sur ses confessions; et les règles qu'elle y devoit suivre.

Vous aurez vu par mes lettres, qu'on vous rendra ce matin, que j'ai répondu aux vôtres. Il reste à vous décider que la petite confession générale que vous me fîtes dans le voyage qui a précédé le dernier, est très bonne, et que vous avez très bien fait de ne vous pas confesser de ces adhérences. Ce que je vous en ai dit depuis ne change rien en cela: je vous permets pourtant de vous en confesser en général, à condition que quand vous ne le ferez pas, vous n'en irez pas moins à la sainte table.

Accoutumez-vous à étendre à tout la règle que je vous ai donnée pour la confession. Sans cette règle vous ne sauriez avoir de paix, ni être fidèle à l'attrait de Dieu. Je le prie de modérer vos inquiétudes qui vont à un trop grand excès sur la confession: trop de ces délicatesses avec un Dieu si bon ne convient pas. Si vous ne voulez pas m'envoyer des larmes, pleurez pour moi, ma Fille, et croyez que vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Vous ne me dites rien de votre malade dans votre dernière lettre: cela me fait croire qu'elle est mieux.

A Germigny, ce 17 octobre 1693.

LETTRE CXXXI. Sur une retraite.

Je ne sais plus, ma Fille, quand se fera mon voyage de Coulommiers. Il survient une affaire qui en rend le temps incertain. Je ne vois guère d'apparence à vous voir devant la Tous-saint. Ainsi, vous ferez très bien de commencer votre retraite le plus tôt qu'il sera possible: je vous donne ma bénédiction pour cela. Vous ne serez point sans secours; Dieu sera avec vous: abandonnez-vous à lui, j'espère que vous sentirez son secours, et cette épreuve vous sera utile. En tout cas, je serai ici pour vous répondre. Vous serez avertie du jour de mon dé-

part, en quelque part que je sois, les lettres me seront apportées sûrement de Meaux, où il les faut adresser. Commencez donc à la bonne heure et au nom de Dieu. Humiliez-vous, et ne vous embarrassez pas de ces jalousies : abandonnez-vous à l'attrait. Si vous pouvez dévorer entre Dieu et vous ces noirs, cela lui sera fort agréable, et j'espère que ce sera un moyen pour faire que ces altraits passagers se tournent en fond et en habitude. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny ce 19 octobre 1693.

LETTRE CXXXII. Sur la dépendance où Dieu met les âmes à l'égard du ministère ; et l'entier abandon à Dieu.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. C'est la béatitude qui m'est venue la première à la lecture de votre lettre, et je vous la donne. Celle que j'aurai à prêcher le jour de la Toussaint est celle-ci : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice*, etc. Qu'est-ce que cette faim et cette soif ? Qu'est-ce que ce rassasiement ? Dans la vôtre, par pureté, j'entends le dégagement.

C'est une chose admirable que la dépendance où Dieu met les âmes du ministère ecclésiastique, à mesure qu'il les veut rendre plus indépendantes de toute autre chose. Il permet pourtant des contre-temps pour faire son coup par lui-même : la conjoncture de votre retraite vous en doit être un exemple.

Je m'en vais à Dammartin jusqu'à la Toussaint : j'y serai fort occupé ; et peut-être le plus loin de vous qui se puisse dans le diocèse. Je vous remets à Dieu pour ce peu de temps. Je serai avec vous en esprit ; et Dieu sera le moyen entre vous et moi.

Ne vous mettez en peine de rien : laissez-vous conduire à l'attrait : celui qui le donne saura bien vous faire trouver l'Écriture sainte quand il faudra, et il le faudra quand il le voudra ; du reste tout à l'abandon. L'âme souffre, je l'avoue, à n'être occupée que de Dieu en nudité et désolation : mais c'est alors que plus caché dans le fond, il soutient ce qu'il semble avoir délaissé.

J'écrirai pour vous assurément ; Dieu le veut : mais il veut qu'on n'écrive qu'après avoir eu le temps d'écouter. Ce qui occupe au dehors est un empêchement qu'on ne peut pas toujours lever, quand il est imposé d'en haut.

Si votre santé souffre, quittez sans hésiter. Ce n'est pas la retraite, c'est la volonté de Dieu qui sanctifie. Si vous avez à

avoir de la jalousie, ayez-en pour les grâces les plus excellentes, et pour cette voie que saint Paul nous a montrée ¹. Il y a des nécessités de différents degrés ; les bienséances un font une. L'application que vous donnerez à écrire vos difficultés sur les auteurs mystiques ne vous fera point de tort, je vous en assure. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 28 octobre 1693.

LETTE CXXXIII. Sur la foi nue ; les nouveaux spirituels ; la véritable oraison ; la pureté de l'âme ; et l'extension de la confiance.

Pour moi, ma Fille, je n'y sais pas tant de finesse que votre auteur : j'appelle la foi nue, une foi qui demeure dans son obscurité, et s'en sontient : j'appelle désolation, la disposition d'une âme qui ne reçoit aucun secours aperçu. Je ne veux point du tout qu'on desire cette disposition. Quand Dieu y met, je ne veux point qu'on fasse d'effort : je dis d'effort pour en sortir, ni autre chose que ce qu'a fait Jésus-Christ dans son agonie, en concluant : *Non pas ma volonté, mais la vôtre* : ce qu'il a dit positivement en notre personne ; puisque pour lui sa volonté étoit toujours dans le fond celle de son Père.

Les nouveaux spirituels se font un jargon que je n'entends pas : ils parlent trop de passiveté. Je n'en reconnois point de pure ; parce qu'il y a toujours un acte très libre et très paisible, aussi bien que très intime de la volonté, et un libre consentement, sans quoi l'oraison ne pourroit avoir ce mérite chrétien, qui est tout ensemble notre mérite et un don de Dieu. Tout le secret de l'oraison me paroît être dans cette parole de saint Jacques : *Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous* ². On s'approche de Dieu, lorsque on se met en sa présence ; c'est à dire lorsqu'on se recueille en soi-même pour recevoir l'impression de sa vérité, quelle que soit celle à laquelle il lui plaira de nous appliquer, ou à celle que la lecture ou notre volonté soumise à Dieu nous présentera. Quand l'âme est déterminée, et comme entraînée d'en haut, soit avec force et avec puissance, soit avec suavité, soit avec un trait mêlé de l'un et de l'autre ; qu'elle suive : quand elle est comme laissée à elle-même, qu'elle s'aide de tout ce qui lui est laissé ou donné d'ailleurs.

Je ne sais où votre auteur a pris, que lorsque on est appelé à

¹ Cor. XII. 31. — ² Jac. IV. 8.

cette oraison de pure foi, tout autre exercice est interdit. Ce sont des règles qu'on se fait arbitrairement, sans aucune autorité de l'Écriture ou des saints. C'est autre chose, si Dieu ne le permet pas ; mais ce n'est pas une règle. La seule règle, dans ces occasions, est de ne rien forcer ; parce que cet effort trop vif et trop marqué, ordinairement est un effet d'une imagination échauffée, qu'il faut bannir et tenir captive autant qu'on peut. Mais une manière de s'exciter, douce et paisible, quelquefois fervente, toujours simple, ne doit point être excluse de l'oraison, mais plutôt y doit et y peut être très utilement exercée.

Pour ce qui est du raisonnement exprès et méthodique, j'avoue qu'il me peine dans la communication : mais cette simple attention avec cette admiration de la vérité est bien loin de là ; et loin de nuire à la contemplation, elle en fait une des plus belles parties, puisque rien ne dispose tant à aimer, qui est le but et l'essence de la contemplation. Voilà donc ce que j'appelle s'approcher de Dieu.

Pour ce qui est de l'autre partie, qui est que Dieu s'approche de nous, elle est sans règle ; et lui en vouloir donner, c'est en vouloir donner à Dieu. Je vous dirai seulement que les spirituels, du caractère de l'auteur que vous me citez, me semblent trop attachés à tout rapporter à la présence de Dieu en nous, qui n'est qu'un de ses attributs particuliers, et qui en soi-même n'est pas des plus touchants ; puisque, selon cette pensée divine qui répond à l'immensité de Dieu, il est dans toutes ses créatures animées et inanimées. C'est autre chose que cette présence par laquelle il nous est présent comme bonté, comme vérité, comme sainteté qui nous rend saints. O ! celle-là, ma Fille, je veux dire, cette présence, c'est ce qui nous unit à Dieu de cette manière intime que lui seul sait expliquer.

Il est bien certain que le fond de l'oraison de contemplation, c'est le recueillement et le silence : mais si l'effet de ce recueillement étoit de nous retenir toujours en nous-mêmes, pour ne regarder Dieu que là, Jésus-Christ ne nous auroit pas fait dire tous les jours : *Notre Père qui êtes dans les cieux* ; et il ne seroit pas dit de lui tant de fois, qu'il leva les yeux au ciel en bénissant et en priant. Sortons donc de nous-mêmes en cette sorte, et laissons-nous ravir hors de nous ; c'est un des effets de l'amour. Quand on est ravi hors de soi de cette sorte, on y demeure ; et ce n'est pas tant en sortir, qu'y rentrer d'une autre manière. Toute vérité, quelle qu'elle soit, aperçue ou non aperçue distinctement, est l'objet de l'union avec Dieu, qui est

toute vérité : et aussi réciproquement, toute vérité est Dieu ; parce que c'est en Dieu que tout est vrai immuablement et éternellement.

Je suis ravi de vous voir ravie de la divinité et de la grandeur de Jésus-Christ : soyez-le encore de sa béatitude : soyez-le de celle de Dieu, qui est heureux et le seul puissant, comme l'appelle saint Paul¹. Réjouissez-vous de ce que Dieu est une nature heureuse et bienfaisante, et bienfaisante parce qu'elle est heureuse : heureuse et béatifiante, qui fait ses délices de la bonté, qui se dégage sur tout ce qu'il aime, et à qui il communique son amour conformément à cette parole : *Mes délices sont de converser avec les enfants des hommes*² : combien plus avec les anges, où il n'y a rien d'impur ? mais combien plus en un autre sens avec les hommes, afin de les purifier, en leur appliquant sa pureté purifiante. C'est ainsi qu'on a le cœur pur.

Vous me demandez ce que c'est que le dégagement où je mets cette pureté ? Cela s'explique de soi-même. Il y a des choses sur lesquelles il faut sentir, et non pas interroger. Relisez l'endroit où je vous parle de ce dégagement, vous trouverez tout votre doute éclairci. Vous vous faites souvent de la peine, en disant que je ne vous réponds pas à certaines choses auxquelles je sens que je réponds, parce que je donne un principe par lequel on se répond à soi-même, qui est une manière de répondre qu'il faut souvent pratiquer, parce qu'elle apprend à l'âme à consulter en soi-même la vérité éternelle, c'est à dire à s'y rendre attentive. C'est ce qui fait que je ne vous dis mot sur ces oppositions à l'attrait divin. N'est-ce pas répondre à tout, que de vous dire de le suivre ? Allez donc à Dieu en abandon : assurez-vous que j'ai répondu à toute votre lettre ; dilatez-vous, marchez en liberté. Ne vous faites point de la confession un exercice angoisseux, mais de confiance et d'amour ; par conséquent d'humilité, parce qu'il n'y a point de confiance qui ne sorte de ce fonds.

Vous souhaitez à l'heure de la mort la confiance que vous avez ressentie : ignorez-vous que celle qu'on a pendant tout le cours de la vie, a son effet pour la mort ? Que sommes-nous, sinon des mourants ? Celui qui la donne, ne la peut-il pas continuer ? Que fera l'âme à la dernière heure, sinon ce qu'elle a toujours fait ? Dieu n'a-t-il pas en son pouvoir tous les moments, et y en a-t-il un seul qui ne puisse être celui de la mort ? Que faut-il donc faire à chaque moment, sinon d'étendre sa

¹ I. Tim. vi. 15. — ² Prov. viii. 31.

confiance à tous les moments suivants, et à l'éternité tout entière, si notre vie pouvoit durer autant ?

Vous voyez que j'ai répondu à tout. Je me suis trouvé cette nuit en disposition et en loisir de le faire. J'ai eu plus tôt fait de lire votre lettre tout entière, que d'y aller chercher des distinctions que vous m'y aviez marquées. Vous êtes trop angoisseuse ; dilatez-vous : quoique les angoisses aident aussi à leur manière à dilater d'un côté ce qui se resserre de l'autre. Si cela est en vous, Dieu en soit loué. Ce noir chagrin est en sa main, et il sait bien s'en servir : il n'y a qu'à s'abandonner, et se laisser pousser haut et bas ; puisque l'état de cette vie demande ces vicissitudes, et que l'immutabilité est réservée à la vie future.

Dites-moi qui est cet auteur, s'il est imprimé ? Si c'est un auteur que le public ne connoisse pas, je ne suis point pressé de le connoître. Je vous dirai seulement qu'en ce siècle je vois dans les spirituels beaucoup de jargon, beaucoup de règles qu'on forge sur ses expériences ou par raisonnement : mais, ni nos expériences, non plus que celles des personnes que nous connoissons, ne font toutes les voies de Dieu, ni nos raisonnements ne font pas sa loi. Il pousse et il retire. Ce qu'on appelle état permanent, ne l'est qu'à comparaison d'un autre plus agité ou plus variable ; et si on avoit l'entière et absolue permanence, on auroit l'éternité.

Quand le compte que je vous ordonne de me rendre causera trop d'interruption à votre oraison, ou trop d'accablement à votre tête, remettez à un temps plus libre, et marchez en tout dans la dilatation de cœur, autant que Dieu vous le donnera, sans contraindre son Saint-Esprit, qui veut qu'on le laisse souffler où il veut, et comme il veut. Je le prie qu'il soit avec vous.

A Dammartin, ce 31 octobre 1693.

P. S. Il reste à vous dire, que pour vous donner moins de peine, je ne vous demande aucun raisonnement sur vos dispositions, mais une nue exposition de ce qui se passe tant en peines qu'en attraits, tout cela m'étant nécessaire pour me fixer dans ma conduite. Je n'empêche pourtant pas que vous ne m'exposiez aussi vos réflexions.

Les auteurs dont vous me parlez, ne me paroissent pas distinguer la voie de la foi nue d'avec celle du pur amour. Il n'y a rien de si certain que ce principe, que l'amour présuppose quelque connoissance, et qu'il l'augmente. Une lumière plus

sombre est changée par l'amour en une lumière plus claire ; une lumière plus variable en une lumière plus fixe ; une lumière plus resserrée en une lumière plus étendue, et ainsi du reste ; et cette nouvelle lumière qui vient par l'amour, l'augmente encore, et ainsi jusqu'à l'infini. Dieu soit avec vous.

LETTRE CXXXIV. Il lui donne un règlement pour sa retraite.

Vous ferez très bien de communier tous les jours de votre retraite. Vous ne devez point hésiter à commencer votre office selon l'ordre du chœur. Je vous donne à lire un des jours le premier chapitre d'Ezéchiel, où est la gloire de Dieu. Adorez-en l'obscurité sainte : abandonnez-vous à Dieu pour le bien entendre. S'il sort quelque rayon de la profondeur de la nue, recevez-le avec respect.

Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 31 octobre 1693.

LETTRE CXXXV. Il conseille de ne point lire Malaval : dans quel esprit il faut communier ; quelle doit être la présence de Dieu dans l'oraison.

Je connois M. de Malaval * : laissez-le là, et conseillez à madame de Baradat d'en faire autant. Il est de ceux qui font une méthode réglée de leurs expériences, et qui contraignent par là l'esprit de Dieu, qui veut être libre. Quand je dis, Laissez cela, je ne veux pas dire pour vous, Ne le lisez pas ; je le dis à madame de Baradat. Je n'aime pas qu'à l'entrée des voies de Dieu on fasse de ces lectures, qui pourroient prévenir l'esprit par des impressions, et substituer des pensées humaines à la place des mouvements du Saint-Esprit.

Je ne vous tairai point que dans le compte que vous me rendez de votre retraite, j'ai senti un esprit trop raisonneur, trop

* François de Malaval, né à Marseille le 17 décembre 1627. Quoique aveugle presque aussitôt après sa naissance, il ne laissa pas que de faire d'assez bonnes études. Son goût pour la mysticité lui fit saisir avec avidité les principes que Molinos exposoit dans la *Guide spirituelle*. Après s'en être bien rempli, il composa la *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, ouvrage qui contribua beaucoup à étendre en France la nouvelle dévotion. On publia contre son livre un écrit qui a pour titre *Le Quétiste, ou les Illusions de la nouvelle Oraison de quiétude* ; et le livre de Malaval fut censuré à Rome lorsque l'affaire du quétisme y eut été portée. Bossuet a réfuté, dans son *Instruction sur les Etats d'oraison*, les pernicieuses maximes de l'ouvrage de Malaval, qui abandonna de bonne foi ses erreurs dès que Rome eut condamné son livre, et qui se déclara dès lors très ouvertement contre la doctrine de Molinos.

de réflexions sur votre état, trop de comparaison de votre oraison avec celle des autres, et de celle de l'amour avec celle de la pure foi, qui dans le fond sont les mêmes. Il m'a paru même dans vos attraita quelque chose de plus brouillé et de moins net que dans ce qui précédoit votre retraite. J'en ai attribué la cause à tant de réflexions sur les états et les oraisons, qui n'étoient pas tant de saison, et qui pouvoient trouver leur place dans l'exposition que vous me voulez faire des difficultés. Pour me les faire, je vous permets la lecture de Malaval. Au reste je vous ai instruite, par ma lettre de Dammartin, de ce que vous avez à faire.

Ne faites point de communions par épreuve de ce qui pourra en arriver, mais par attrait, par obéissance et par goût. La présence de Dieu, dans l'oraison, ne doit pas être une présence sèche, mais pleine d'amour. Rien ne rend l'objet si présent que l'amour même, qui lui unit le fond de l'âme, et qui en rappelle tous les traits. Peut-on oublier et n'avoir pas présent ce qu'on aime ? Vous vous êtes donc bien trompée, quand vous avez distingué cette oraison de présence, d'avec celle d'amour. Dieu présent comme vérité, comme justice, comme bonté infiniment communicative ; Dieu présent dans le cœur, et y habitant, y demeurant, y agissant avec liberté, s'y promenant, comme parle l'Ecriture, *deambulabo in eis* ¹ ; n'est-ce pas la véritable matière de l'amour jouissant ?

Si méditer, c'est faire des raisonnements dans son esprit avec un effort de la tête, M. Nicole n'aura pas raison de vouloir qu'on en revienne toujours à la méditation. S'il appelle raisonner, contempler une vérité révélée de Dieu, y être attentif, l'admirer, s'y unir par un acte de foi, par la même foi en contempler la liaison avec d'autres vérités également révélées, et la liaison révélée aussi ; je le veux bien, et en tout cela c'est le cœur qui fixe l'esprit ; et s'il y a un raisonnement, comme en effet il y en a un, c'est un raisonnement dont la foi, qui opère en amour, fait toute la liaison des principes et des conséquences. La tête y a peu ou point de part : tout consiste principalement dans une attention paisible de l'âme sur ce qu'elle aime ; et l'attention de cette sorte est un effet de l'amour.

L'attention vient d'un acte de la volonté qui la fixe. C'est autre chose quand il part un trait du fond de l'âme, qui la transporte, et lui fait desirer de voir à découvert la vérité même, qui a été jusque ici ce que Dieu a semblé vouloir de vous. Mais

¹ Levit. xxvi. 12.

sans chercher à rien décider là dessus', laissez-le décider tout seul; et parmi des choses qui toutes sont bonnes, et toutes peuvent venir de son esprit, laissez-vous déterminer par l'attrait.

Ne craignez rien dans les larmes, que le mauvais effet qu'elles peuvent faire sur votre santé et sur votre tête : du reste, ni David, ni saint Paul, ni saint Augustin à leur exemple, n'y ont trouvé la nature. Elle se trouve partout, et se peut trouver dans les actes les plus purs, qui peuvent servir à la repaître. Le moyen le plus efficace pour l'empêcher de s'y trouver, c'est de la laisser comme oubliée, et songer plutôt à l'outre-passer qu'à la combattre.

Ne dites point que vous aimez, et que vous admirez sans acte; car tout cela sont des actes : dites, sans acte marqué et sans paroles expresses, et vous direz bien. Je sais aussi que c'est cela que vous entendez.

Ce rassasiement dans la sainte communion me plaît beaucoup, et je ne m'étonne pas qu'il ne soit pas plein ni parfait dans une âme qui espère et qui desire. Vous avez bien fait de prier en cet état pour les âmes que Dieu purifie, et en ce monde et en l'autre; car il y a un purgatoire mystique dans cette vie. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 3 novembre 1693.

LETTRE CXXXVI. Quelle est la présence de Dieu la moins touchante; s'il y a du péché à n'être pas toujours occupé de Dieu; sur le véritable dégageant; les distractions, et la charité fraternelle.

Si je vous réponds par principes, souvent sans application, ma vue est que vous trouviez les réponses dans la vérité éternelle plutôt que dans ma bouche.

Cette présence de Dieu indéfiniment dans toutes choses, est la plus sèche et la moins touchante de toutes. Attachez-vous aux présences que je vous ai marquées, plutôt qu'à celle-là, que les spirituels d'aujourd'hui semblent regarder comme le fondement principal de leur oraison.

Il ne m'importe guère que vous vous donniez la peine de transcrire le sentiment de Malaval, que je n'estime pas assez pour en faire une autorité. On allègue certains passages du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, dont j'entendrois parler plus volontiers si vous les saviez.

Je ne songe point du tout à écrire de l'oraison en général; c'est bien assez que j'aide à marcher ceux que Dieu m'adresse

Si j'avois à écrire, je le ferois par principes, comme vous le dites, plutôt que par réfutation. Il y auroit du péché à ne vouloir pas être toujours occupé de Dieu si on le pouvoit. Il n'y a point de péché à donner quelquefois du relâchement à cette douce occupation, quand elle vient à trop échauffer la tête. Il ne s'agit pas non plus de l'opposition par nature, mais de celle de consentement et de volonté : sur quoi vous avez votre grande règle pour la confession.

Il ne faut point chercher d'autre raison pourquoi Dieu retire son attrait, sinon qu'il souffle où il veut : les autres sont accessibles, et ne se trouvent pas partout. Qui dit dégagement, dit dégagement de tout : et c'est là cette pureté de cœur qui concourt avec la parfaite liberté. J'ai ajouté que ce dégagement n'ôtoit pas la dépendance envers l'Eglise et son ministère : c'étoit tout ce que voyois sur cette matière, et ce qui suffit pour entendre ce dégagement qui n'est qu'une séparation de tout ce qui n'est pas dans l'ordre divin.

Les distractions n'obligent pas à recommencer les endroits du bréviaire où elles arrivent, quand on n'est pas certain qu'elles sont volontaires ; autrement, contre l'esprit de l'Eglise vous vous chargeriez de plus de prières vocales qu'il ne faut, et vous vous mettriez dans des angoisses, dont l'esprit de Dieu est ennemi.

Je trouve plus de netteté dans les sentiments du 1^{er} novembre, que dans ceux qui précédoient immédiatement. Allez toujours, Dieu est avec vous. Je vous loue de vous attacher à la charité fraternelle : mais songez qu'elle réside dans un certain fonds, et n'a non plus besoin d'actes marqués, que la charité envers Dieu, et les autres vertus. Tout n'est rien en effet : tout ce qu'on pense de Dieu est un songe à comparaison de ce qu'on voudroit et penser et faire pour célébrer sa grandeur. Offrez-lui le néant de vos pensées, qui se perdent et s'évanouissent devant la plénitude de sa perfection et de son être.

A Germigny, ce 3 novembre 1693.

LETTRE CXXXVII. Sur la lecture des auteurs mystiques ; sur les jalousies spirituelles ; et la réception des Filles à Jouarre.

Je ne dis point que vous ne parliez pas nettement : au contraire, c'est en faisant comparaison des lettres où je trouvois de la brouillerie avec les autres, que je vous ai dit qu'elles me paroissoient moins nettes.

Je ne connois le père Guilloré que par des extraits que j'en

ai vus, qui me parurent un peu extraordinaires. On perd bien du temps à ces lectures.

La lettre que vous m'écriviez pour le renouvellement de vos vœux, arriva lorsque la messe que vous vouliez que je dise à cette intention étoit finie : ainsi je n'avois plus rien à dire sur cela. Je connois le fond de ces jalousies spirituelles : c'est de quoi s'humilier, mais non pas de quoi se décourager. Que voulez-vous que je vous dise sur mes louanges ? Le mieux que je puisse faire, c'est de passer par dessus. Voulez-vous que je vous parle franchement sur les réceptions ? on se défie un petit peu trop de moi. La réponse que je ferois aujourd'hui, ne seroit pas plus ferme que celle des temps précédents ; et c'est pourquoi j'aime autant garder le silence que de répondre sans nécessité.

Ce 4 novembre 1693.

P. S. Qui vicerit, sic vestiatur vestimentis albis, et non delebo nomen ejus de libro vitæ, et confitebor nomen ejus coram Patre meo et coram Angelis ejus : « Celui qui sera victorieux, sera ainsi vêtu d'habits blancs ; et je n'effacerai point son nom du livre de vie , et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. » Voilà ce qui est venu à l'ouverture de l'Apocalypse. J'approuve fort que vous continuiez la lecture de cet admirable livre. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous : je lui rendrai grâces au saint autel de celles qu'il vous a faites dans cette retraite.

LETTRE CXXXVIII. Règles de conduite propres à son état ; sur les différentes sortes de prophéties qui concernent Jésus-Christ, les degrés par lesquels le Verbe descend jusqu'à nous, et le don des larmes.

Laissez, ma Fille, Dieu le maître des grâces qu'il vous voudra faire : il l'est aussi, quoi qu'on puisse faire, ni penser au contraire ; mais il faut consentir à ce qui est ; et s'y soumettre avec amour. Ainsi on ne perd rien, et Dieu sait bien récompenser d'ailleurs ce qu'on semble perdre : car il est celui à qui pour faire et pour donner ce qui lui plaît, le néant est aussi bon que l'être : et ce qui n'est pas, aussi bon que ce qui est. Croyez-le, et vous vivrez. Mettez Jésus-Christ à la place de tout ce qui vous manque. Peut-être que Dieu vous fera sentir par avance cette oraison en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, dont je me propose de vous parler.

N'allant point à l'office, ne faites pas ce peu qui vous accable. Profitez des humiliations que cela vous attire. Je vous per-

mets quelque société durant vos maux : ne forcez rien, et passez ce que vous pourrez entre Dieu et vous. Ne faites aucun effort, quel qu'il soit, et ne vous livrez pas à de trop grands mouvements. Lisez à votre loisir le chapitre XL de l'Ecclesiastique, et le chapitre XI de la Sagesse. Portez Adam et son joug. Portez l'image de l'Adam terrestre, et vous porterez un jour celle du céleste. Communiez le plus souvent que vous pourrez : quand vous ne le pourrez pas, mettez-vous en la personne d'Adam, privé du fruit de vie : humiliez-vous en cet état, et revêtez-vous du nouvel Adam. Vous aurez plus que vous ne perdez : c'est là encore une fois cette oraison en Jésus-Christ. N'argumentez point sur les grâces, si elles sont passagères ou non : recevez-les comme éternelles et elles le seront.

S'unir à Dieu, sans combattre directement un sentiment ; est une manière très efficace de n'y adhérer pas : c'est le cas de trouver en Jésus-Christ tout ce qu'on ne peut trouver en soi.

Il y a des prophéties de toutes les sortes : Il y en a où Jésus-Christ est tout pur, et il y en a où il est enveloppé. Celles où il est tout pur assurent dans les autres le sens où il est caché. Vous trouverez cela expliqué à la fin des notes sur Salomon, sous le titre de *Supplenda in Psalmos*. Le père qui dit : *Totus Deus*, c'est saint Augustin sur l'Épître aux Galates, et il l'applique à Jésus-Christ ressuscité. Joignez à l'Evangile de saint Jean le *Missus est*, de saint Luc¹, et arrêtez-vous à tous les degrés par lesquels le Verbe descend. C'est un premier pas d'envoyer un ange ; un autre, d'inspirer à la sainte Vierge cet amour de la chasteté ; un autre, de lui inspirer l'obéissance avec l'*Ecce ancilla* ; un autre, de venir lui-même, après que l'humilité a si fort rapproché de lui celle qui le devoit attirer et recevoir.

Il n'y a rien du tout de secret dans cette affaire. Il est public que madame de Jouarre^{*} a donné un placet pour rentrer, que le Roi a mis un néant avec indignation, et a dit que c'étoit l'effet des mauvais conseils des prêtres qu'elle avoit voulu ravoir, et qu'il les falloit éloigner. On a plaidé au grand conseil, et elle a été condamnée contradictoirement.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

À Meaux, ce 14 décembre 1693.

P. S. J'ai lu un peu plus de la moitié de votre grand écrit ;

¹ Luc. I. 26 et seq.

^{*} La précédente abbesse qui s'étoit démise.

et jusque ici je n'ai rien trouvé dans vos sentiments que je n'approuve.

Je trouve qu'on parle beaucoup contre les larmes, et j'aurais intérêt à suivre ce sentiment : mais je ne sais que répondre à saint Augustin, à tous les saints, à David, à saint Paul, à Jésus-Christ même. Il faut tâcher de les modérer quand cela accable le corps, et fait du mal : du côté de Dieu, ordinairement je n'y vois rien qui ne soit desirable. On a mis dans les litanies de Paris : *Ut fontem lacrymarum nobis dones, te rogamus*, etc., et cela est tiré des anciens rituels. Je sais bien que ce qui est bon de soi, par accident peut tourner en mal ; mais en soi, c'est un don de Dieu qu'il faut accepter, et l'on doit lui en rendre grâces. Notre Seigneur soit avec vous.

LETTRE XXXXIX. Sur les spiritualités modernes.

Voilà, ma Fille, une lettre de M. l'abbé de la Trappe. Je continue la lecture de votre grand livre, où je ne trouve toujours rien que je n'approuve. Je suis dans l'étonnement de beaucoup de spiritualités inconnues aux Pères, et inconnues aux apôtres. Il faut pourtant bien qu'elles soient bonnes dans un certain sens, et vous tâchez de le trouver. Si vous aviez coté les endroits, vous m'auriez soulagé de quelques petits soins ; mais cela n'est rien, et j'y suppléerai aisément. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 17 décembre 1693.

LETTRE CXL. Sur le sentiment des bienfaits de Dieu, l'abandon à sa volonté, les attraites, les défiances qu'on veut inspirer de Dieu, les sensibilités, la liaison de l'amour avec la connoissance.

J'ai reçu, ma Fille, vos lettres du 16, du 18, du 19 et du 22, avec une autre sans date, mais qui étoit jointe à une qui étoit datée.

Totus Deus ne convient pas à l'incarnation dans l'intention de saint Augustin, lorsqu'il s'est servi de ce mot ; parce qu'il ne s'en sert que par rapport à la pleine manifestation de la divinité de Jésus-Christ.

Quand on dit qu'on est favorisé, par sentiment plutôt que par réflexion et par retour sur soi-même, ou en tout cas par reconnoissance, il n'y a point de vanité : le premier est le meilleur.

Il n'est pas toujours nécessaire de connoître distinctement ce

que Dieu veut de nous, et il suffit de s'y abandonner. Ainsi je ne connois rien davantage au sujet dont vous me parlez. Beaucoup de foi et d'abandon avec peu de vues distinctes, c'est le plus souvent ce que Dieu veut.

Quand je dis que vous ne vous livriez pas à des attraites et opérations trop fortes, je parle par rapport au corps, qu'il ne faut pas laisser accabler : à cela près, livrez-vous.

Je vous avoue que je n'entends pas ces grandes défiances qu'on veut inspirer aux hommes de Dieu ; c'est peut-être par un défaut de lumières : en tout cas elles suffisent pour vous, et vous n'avez rien à rechercher davantage, comme aussi ne le faites-vous pas. L'obéissance supplée à tout, et l'ordre de Dieu.

Il y a des sensibilités de plusieurs degrés : celles qu'on craint tant sont fort superficielles. Il y a un sens intérieur bien profond, et ce qui s'y passe n'a rien de suspect. Je vous répète encore qu'il faut recevoir ces dons de Dieu avec liberté et dilata-tion. Je suis étonné du dernier passage du cardinal Bona, que vous m'envoyez aujourd'hui.

Je persiste à dire qu'on ne peut aimer sans connoître : mais quoique connoître et aimer soient deux opérations très différentes, il est très possible et très commun qu'on ne les distingue pas ; et souvent l'amour semble prévenir, parce qu'on le sent davantage. Au reste tout cela n'importe à rien, pourvu qu'on ne déroge pas à la parole de notre Seigneur, qui dit : *La vie éternelle est de vous connoître* ¹.

Pour ce qui est de l'acte de contemplation sans s'appliquer aux images, je n'y vois aucune impossibilité. Au reste, quoique l'amour divin ne soit point à craindre, il y a quelquefois des circonstances qui le sont : mais on le connoît bientôt, et Dieu ne tend point de pièges aux âmes qu'il tire. Je n'entre point dans l'avis qui préfère les privations sèches. On raffine trop ; je dis trop, et même de très saints auteurs. J'ai peine à céder à de certains sentiments des plus grands spirituels modernes. Il semble qu'on ne s'étudie qu'à trouver des subtilités pour faire qu'on se défie de Dieu. Il n'y a presque que sainte Thérèse, dont je puisse m'accommoder tout à fait : mais encore un coup c'est ma foiblesse de ne pouvoir atteindre au raffinement des autres. Nous perdriens trop de temps à renvoyer cet écrit. Je choisirai les questions auxquelles il faudra répondre en un mot, et je les

¹ Joan. XVII. 3.

ai déjà marquées autant qu'il est nécessaire par rapport à vous : il n'y a que le temps à trouver.

Portez votre infirmité sur ces jalousies spirituelles, entre Dieu et vous, et jamais à confesse, et qu'elles ne vous empêchent jamais de faire ce qui vous est prescrit, surtout de communier. Ne raisonnez pas davantage sur le consentement, et abandonnez tout à la bonté de Dieu. Ne songez plus à vos confessions précédentes, nonobstant la peine nouvelle que vous donnent ces dispositions. Il n'y a qu'à obéir sans raisonner, et à dilater son cœur. Il n'y a pas de loisir et encore moins de nécessité de vous donner des pratiques comme l'an passé.

Gloria in excelsis Deo, pax hominibus, etc. Ce sera le sujet de mon sermon. Dieu bénisse les nouvelles officières.

Quand ces fantômes de divinité passent par l'esprit, je n'y vois autre chose à faire qu'à les laisser passer sans s'en émouvoir, et sans même y faire attention; et s'ils se rendent importuns, encore plus les mépriser, sans effort contre eux, de peur de combattre contre le vent.

Il ne faut rien désirer, ni ravissements ni extases, mais seulement d'aimer Dieu : mais n'ayez point de scrupule de cela; laissez passer. Ne demandez pas à Dieu qu'il retire aucun de ses dons, mais qu'il vous donne celui d'en bien user.

Si vous voulez mettre par écrit ces qualités du Sauveur, du chapitre ix d'Isaïe, tirez-les au sort entre celles qui en seront édifiées, et priez madame l'abbesse d'y entrer, si vous l'y croyez disposée. Le sort vous tiendra lieu d'obéissance, et je prie Dieu d'y donner sa bénédiction. Du reste, ces pratiques viennent bien quand on y est poussé : la répétition devient sèche et affectée.

Assurez-vous qu'on ne verra plus entrer d'homme à Jouarre, sans une nécessité absolue, et assurez-en mes chères Filles. Je salue madame de Luynes.

Notre Seigneur, ma Fille, soit avec vous.

A Meaux, ce 23 décembre 1693.

LETTRE CXLI. III l'exhorte à ne point se tourmenter à chasser ses réflexions; lui apprend comment Dieu nous communique de plus en plus ses grâces; réprime ses craintes, et condamne ses inquiétudes pour l'avenir.

Retranchez encore, ma Fille, de vos réflexions la question inquiète que vous faites, si Dieu vous veut faire de nouvelles grâces. Soyez soumise à sa volonté, dans une attente paisible : bien loin de vous tourmenter à chasser les réflexions, ce qui les

feroit plutôt venir, laissez-leur avoir leur cours ; qu'elles s'écoulent sans que vous vous y attachiez ; entrez dans le fond. Malgré nos infidélités, Dieu veut toujours donner de nouvelles grâces : il les donne au dessus de tout mérite ; il les donne sans qu'on le sente, sans qu'on le sache, souvent même sans qu'on le soupçonne : il se sait lui-même, et c'est à lui à qui il faut tout remettre. C'est bien fait de remettre tout à la main toute puissante de Jésus-Christ.

Vous voilà toujours dans vos craintes de consentement, et vous voulez m'y faire entrer. Vous détruisez ce que vous venez de dire, et mes règles ne seront plus rien si vous vous écoutez ainsi vous-même : mais si vous allez pousser la chose jusqu'à vous retirer de la communion, ou à vous troubler en allant à ce banquet de délices, vous renversez tout. Si je ne vous fais pas beaucoup de remarques sur les attraites que vous sentez, c'est que je souhaite aussi que vous y fassiez moins de réflexion. Quand vous avez exposé, mon silence marque mon approbation contre les illusions que vous pourriez craindre, et cela suffit sans tant raisonner.

Rien ne peut mieux faire le sujet de la retraite que je vous permets, que cette sublime purification de la religieuse des Clairets. J'ai vu ce récit, et comme vous j'ai fort remarqué cet endroit : c'est la disposition la plus convenable à la qualité d'Epouse.

Votre esprit qui prévient trop les difficultés, et qui par avance demande des conseils contre les peines que vous craignez qui ne reviennent, s'écarte de la simplicité. Quoi, la parole du Fils de Dieu, *A chaque jour suffit sa malice*, ne regarde-t-elle pas la vie intérieure comme l'autre ? Oui, sans doute, elle la regarde : tenez-vous-en là ; car enfin quelle est cette inquiétude ? Si ces peines reviennent, n'avez-vous pas le remède dans les règles et dans les ordres que vous avez reçus de moi ? Que voulez-vous davantage ?

Voudroit-on que j'allasse m'inquiéter, comme on fait à Jouarre, de tous les projets qu'on conçoit, et qu'on dit qu'on fait du côté de Rome ? A chaque jour suffit sa malice, encore un coup. Pour dire que j'obéirai, s'il vient des ordres en forme, vous avez bien remarqué que c'est un si. Que sert de perdre le temps en paroles superflues ? Dites à celles qui se troublent, que mon repos doit calmer leur inquiétude. On ne songe point du tout à remuer l'affaire de l'exemption, et on y songeroit en vain. Madame de Soubise a raison de ne songer pas à M. l'archevêque en matière de congé : ce n'est pas là une cause d'ap-

pel. Je n'ai encore aucune réponse ; quand j'en aurai , je vous en dirai ce qui se pourra.

Ne vous troublez de rien ; tout est compris dans la volonté de Dieu : en s'y abandonnant , qu'a-t-on à craindre ? Notre Seigneur soit avec votre esprit.

A Meaux, ce vendredi, vers la fin de 1693.

LETTRE CXLII. Sur l'utilité de ses peines ; l'opération de Dieu dans ses saints ; la disposition pour bien prier.

Il y a déjà , ma Fille , plus de cinq cents pages des miennes dans la continuation de la cène : il n'y a plus que quatre versets à expliquer , avec une récapitulation de la prière de notre Seigneur.

Je n'ai rien ouï de vous sur le jansénisme , ni sur autre chose. Je me ferai un honneur et un plaisir de vous justifier. Laissez écouler ces peines ; elles ne feront , s'il plaît à Dieu , que concentrer la charité dans votre fond. Si Dieu vous veut sans action , soyez-y , et ne forcez rien. Active , passive , tout est bon , si Dieu le veut , disoit saint François de Sales à la Mère de Chantal. Tout ce que Dieu a fait dans les saints n'est pas écrit : ils n'ont pas toujours su eux-mêmes ce que Dieu opéroit en eux. Le fond de la grâce est toujours le même. La manière de l'appliquer , et l'attention qu'on y a peuvent augmenter ou diminuer , s'expliquer ou plus ou moins. Il y a un mot de saint Antoine qui comprend bien des secrets : c'est que le moine , pour bien prier , ne doit songer ni à lui-même ni à sa prière. Je ne sais s'il n'est point dans votre écrit : quoi qu'il en soit , je l'ai dans Cassien.

Il n'y a aucun sujet de croire que Dieu permette au démon de remuer cette humeur noire , ne doutez pas qu'elle n'ait son utilité pour entretenir le don de Dieu.

Je salue madame votre sœur , et suis à vous , comme vous savez.

A Meaux, ce 30 décembre 1693.

LETTRE CXLIII. Sur l'oraison , et les défauts de la dévotion d'aujourd'hui.

J'envoie exprès pour vous souhaiter une heureuse année , pour vous dire adieu , et recevoir les papiers que vous aurez à m'envoyer.

Je n'ai rien , ce me semble , à vous mander , sinon , renouvez-vous , dilatez-vous sur l'oraison. Je pense et repense aux

paroles de saint Antoine : les voici de mot à mot , telles qu'elles sont rapportées par Cassien dans sa neuvième Conférence , chapitre xxxi. « L'oraison n'est point parfaite , où le moine se connoît lui-même ou sa prière : » *Non est perfecta oratio in qua se monachus , vel hoc ipsum quod orat intelligit.* Cela dit beaucoup.

Il y a encore dans saint Augustin , au commencement du livre ix de ses Confessions , un silence qui est admirable. Pour moi je crois qu'on ne traitoit guère de ces choses particulières : on se renfermoit entre Dieu et soi : *Intra in cubiculum* , selon l'Evangile ¹. C'est un des défauts de la dévotion d'aujourd'hui , de se trop observer dans l'oraison , et d'en trop parler. C'est autre chose pour ceux que Dieu met dans la dépendance d'un directeur , pour s'assurer de leur voie : mais avec cela , je suis fort d'avis qu'on se laisse beaucoup aller à Dieu , sans tant craindre l'illusion. Il faut exposer , et demeurer en repos. Notre Seigneur , ma Fille , soit avec vous.

A Meaux, ce 1^{er} janvier 1694.

LETTRE CXLIV. Sur plusieurs faits particuliers ; sur les actes qu'on appelle formés , et le simple retour vers Dieu.

Je n'ai rien cru de vous sur les sujets dont vous m'avez écrit , qui ne fût digne d'une religieuse aussi détachée que vous l'êtes.

J'ai redemandé à ma sœur Subtil le commencement que je lui avois envoyé sur la cène , pour le corriger , et le renvoyer avec tout le reste : il n'est pas possible que cela se fasse avant mon départ , ni que j'écrive rien de considérable.

J'ai eu beaucoup de joie de ce que vous m'avez mandé de la conduite édifiante de madame de Baradat la tante : c'est un bon esprit , qui ne se mettra pas au bien à demi. Je vous prie de témoigner mes sentiments à madame de Blaienne. Je n'ai rien à vous dire de Faremoutiers , que lorsque j'y irai moi-même ; ce qui est fort loin. J'approuve , au reste , toutes les démarches que la charité vous inspire. Je vous permets d'écrire , et à elle de recevoir ce que vous trouverez à propos de lui mander , pourvu que la voie soit sûre , et que je ne paroisse pas ; j'ai des raisons d'agir de cette sorte : vous pouvez l'assurer de ma charité.

Je me doutois bien que votre explication sur le jansénisme seroit celle que vous me donnez , et j'en suis très aise.

¹ Matt. vi. 6.

Je vous répète que les actes qu'on appelle formels, ordinairement ne sont rien moins que de vrais actes. Un simple retour vers Dieu emporte un plus parfait désaveu de tout ce qui est contraire à sa volonté, que tous ces actes en forme qui ne sont que dans la mémoire. En un mot, c'est assez de dire dans le langage du cœur : Mon Dieu, j'aime ce que vous aimez, et je désavoue tout ce qui ne vous plaît pas.

A Meaux, ce 2 janvier 1694.

LETTRE CXLV. Sur la nouvelle abbesse de Notre-Dame de Soissons ; et sur la joie qu'on doit avoir dans les occasions d'humiliation.

J'ai, ma Fille, reçu votre lettre du 4. Je suis ici depuis trois jours : M. de Chevreuse n'y sera que dans deux jours : vos lettres ne seront rendues qu'en ce temps là. On attribue beaucoup à M. du Maine la nomination de madame de Fiesque* : on pense qu'il a cru que madame la comtesse de Fiesque l'avoit fort servi auprès de Mademoiselle. J'ai dit à madame de Soubise combien vous vous sentiez obligées, madame votre sœur et vous, aux amitiés que madame de Jouarre vous avoit faites en cette occasion, et à toute la manière dont elle en avoit usé.

La joie qu'on doit avoir dans les occasions d'humiliation, n'est pas toujours une joie sensible, mais une simple complaisance de l'esprit à la volonté de Dieu, on lui disant : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te*¹ : « Oui, mon Père, je vous en rends gloire ; parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi. » Madame votre sœur est entrée dans les véritables sentiments que Dieu demande d'elle. Il n'y a aucune apparence que M. votre frère songe à rien, et vous avez raison de croire que c'est une suite des dispositions de la divine Providence. Après tout, qu'y a-t-il sur la terre qui ne doive céder infiniment à la joie de contenter Dieu ? Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 9 janvier 1694.

LETTRE CXLVI. Sur les sorties du monastère ; l'humeur noire qui l'assiège ; les jalousies et la résolution où elle étoit de refuser toutes les abbayes qu'on pourroit lui offrir.

Je distingue, ma Fille, sur les causes de sortie celles qui sont fondées sur la santé ; c'est à dire, sur un véritable besoin des

* Il s'agit ici de la nomination de cette dame à l'abbaye de Soissons, pour laquelle on proposoit madame de Luynes, sœur de madame d'Albert.

¹ Matt. xi. 26.

eaux, et autres remèdes qu'on ne peut pas prendre ni faire dans le monastère : j'y ai aisément égard, et je les reçois, quoique j'estime plus parfait, dans les Carmélites et à la Visitation, d'y renoncer. Quant aux autres raisons de sortir que vous me marquez, je doute fort qu'elles soient légitimes, et que je doive m'y rendre ; ou, pour mieux dire, je ne doute pas, et je vois bien clair là dessus.

Pour en venir maintenant au particulier de madame votre sœur et de vous, si les eaux vous sont nécessaires, à elle pour ses fluxions, et à vous dans la juste crainte de devenir non seulement boiteuse, mais encore impotente, j'entrerais dans tous les moyens pour vous procurer ce soulagement.

Quant à cette humeur noire, c'est autre chose ; je crois que vous n'en devez attendre la guérison que de Dieu, qui la fait servir à ses fins cachées, d'une façon particulière. Humiliez-vous, et soumettez-vous : souvenez-vous de cette parole : *Ma grace te suffit ; car la force se perfectionne dans l'infirmité*. Priez trois fois comme saint Paul ¹. Je ne crois pas que vous ayez une autre réponse. De quelle manière l'ange de Satan agissoit dans la peine de l'apôtre, il ne l'a pas expliqué ; et nous a montré à ne pas chercher ces explications, mais à nous contenter humblement de la réponse de Jésus-Christ.

Je me suis expliqué sur le livre avec celui qui en devoit traiter avec moi, d'une manière à ne laisser aucun doute de ma résolution très déterminée. On ne m'a point rendu de réponse ; mais j'ai déclaré nettement que je persisterois quelle qu'elle fût, et que je ne mettrois pas cela en délibération : en un mot, le livre est mauvais.

Pour celui du Cantique des cantiques du bon homme, dont la préface vous a peignée, je l'avois vu sans peine. Ce bon homme est peu pénétrant, et songe guère à prendre l'esprit de l'Ecriture. Il le faut laisser faire, puisqu'il a pour lui de grands auteurs : mais c'est craindre où il n'y a rien à craindre, et ôter toute la grâce du livre, que de suivre ce sentiment.

Sur le sujet de ces jalousies, Dieu en ôtant, comme je l'en prie, la malignité, et vous en laissant, comme je crois qu'il le veut faire, l'humiliation, elles vous tourneront à salut ; et vous n'avez qu'à continuer vos communions à votre ordinaire, et à recevoir la grâce qu'il vous y fera. L'esprit de gémississement pour les péchés est enfermé pour vous dans l'esprit d'amour.

Je suis bien aise de vous entendre dire que quand on vous

¹ II. Cor. XII. 9.

offrirait cent abbayes, vous n'en accepteriez aucune. Portez madame votre sœur aux mêmes sentiments; je ne dis pas à la soumission où elle est, mais à l'exclusion; car j'ai toujours cru, et crois plus que jamais, que Dieu veut cela d'elle. Sa volonté se déclare par deux endroits: l'un est la disposition où est M. votre frère; l'autre est la disposition de ceux par qui passent ces affaires. Dieu se déclarant assez par là, il faut aussi se déclarer avec Dieu, et regarder ce dernier événement comme un dernier coup où il manifeste sa volonté sur elle: et c'est là, je ne dirai pas le sacrifice qu'il lui demande, mais la récompense du courage avec lequel elle s'est donnée à lui.

Songez au mot que je vous ai écrit sur ce sujet, ou à elle ou à vous. Lorsque on se consacre à Dieu et qu'on veut qu'il règne sur nous, il faut lui rendre grâces de ce qu'il vient à l'effet, et qu'il exerce actuellement cet empire auquel nous sommes soumis; et c'est pour chacun de nous ce que veut dire, *Adveniat regnum tuum*.

Je n'ose vous rien dire sur ce que vous me marquez de vos sentiments par rapport à moi; cela n'est pas seulement obligeant par rapport à ma personne; mais encore utile à votre âme par rapport à la conduite où Dieu vous a mise. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 16 janvier 1694.

P. S. Ma sœur Cornu donne trop dans tout. Sera-t-elle bien plus avancée à Soissons qu'à Jouarre sans association? Je n'approuve point ses vivacités. Je vous prie de dire à madame de Rodon que je suis de son avis sur ce sujet.

Il faut vous justifier sur le sujet des abbayes, dans l'occasion, pour l'édification publique: du reste qu'importe que le monde pense? il faut tout laisser passer, comme les figures des nuages, qui ne sont qu'imagination, et s'effacent les unes les autres de moment en moment.

LETTRE CXLVII. Sur les jalousies qu'elle éprouvoit, la découverte de son intérieur, et les discours du monde à son sujet.

Il ne faut point, ma Fille, vous détourner de la communion pour toutes ces peines. La pensée de votre sortie avec madame votre abbesse, supposé qu'elle arrive, de quoi je doute beaucoup, étant soumise à ma volonté comme à celle du supérieur donné de Dieu, n'a rien que de bon.

La pensée de ces jalousies, dès qu'elle vous fait de la peine,

n'est qu'un mouvement de la partie inférieure. Pour détruire tout l'adhérence que vous croyez y avoir, il ne faut qu'un simple désaveu. J'approuve, et dans cette occasion et dans toute autre, la demande faite à Dieu de faire lui-même ce qu'il veut dans notre volonté, que nous lui remettons; et c'est le meilleur désaveu qu'on puisse faire de tout ce qui s'oppose à Dieu en nous. Faites cet acte, tant qu'il vous sera donné de le faire. Si quelquefois il vous semble que vous ne le faites pas si formé, sachez qu'il se fait en vous et par vous-même, sous la motion de Dieu, d'une façon plus intime. Surtout, quoi qu'il arrive, ne vous détournes ni de la communion ni de la sainte familiarité que Dieu vous demande. Laissez-vous conduire à son attrait; laissez-vous consumer de ce trait de flamme.

Loin de vous défendre de me communiquer votre intérieur, je crois cela nécessaire, et vous devez continuer sans hésiter. Si j'aperçois que le temps vienne de ne plus communiquer qu'avec Dieu seul, je vous le dirai : mais c'est à quoi je ne vois aucune ouverture ni apparence. Vous n'avez que cette voie pour vous assurer; et livrée à vos peines, vous ne pourriez contenter Dieu ni vous mettre en large.

Quant au reste dont vous m'écrivez, assurez-vous que je n'ai rien cru de vous qui fût digne d'une âme que Dieu visite de ses grâces. Il n'y a personne de qui j'aie dit plus de bien et plus hautement, même par rapport au gouvernement, que de madame votre sœur et de vous. Les discours des hommes prennent dans les autres hommes comme Dieu veut. Laissez donc discourir le monde, puisqu'il veut parler : il y auroit quelque chose de moins mortifiant dans son oubli, et il faut avaler toute la médecine comme Dieu la prépare.

Je crois très inutile de faire écrire à ce bon monsieur sur son livre des Cantiques. L'autre livre dont vous me parlez est sur le point de paroître : il en paroîtra dans peu un de M. Pelisson sur l'Eucharistie, que vous serez bien de voir. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 25 janvier 1694.

LETTE CXLVIII. Sur la mort de l'ancienne abesse de Jouarre, et les inquiétudes de cette religieuse, au sujet de quelques fautes de sa vie passée.

Je n'ai point reçu de paquet où il y eût une lettre de madame de Fiesque : si je le reçois, je vous en donnerai avis. Voilà, ma Fille, une lettre de M. l'abbé de la Trappe. La mort de ma-

dame de Lorraine * m'a plus affligé qu'elle ne m'a surpris. Je prie notre Seigneur qu'il regarde son âme en pitié. Toutes mes réflexions sont renfermées dans ces paroles de notre Seigneur : *Veillez et priez*. Je verrai M. et madame de Soubise pour voir ce qu'il y aura à faire pour la maison. Je n'ai point ici les mémoires qu'on avoit faits de l'argenterie. Il faudra aussi se précautionner pour empêcher que les la Vallée ne puissent aller à Jouarre : cette mort ne change rien à leur état.

Ne vous inquiétez point de ces choses de votre vie passée. dont vous avez dessein de vous confesser de nouveau à moi : cela même n'est pas nécessaire. Je salue de tout mon cœur madame de Luynes.

A Paris, ce 28 janvier 1694.

LETTRE CXLIX. Sur les dots des religieuses ; qu'on peut prendre garde à la condition de celles qu'on reçoit ; et sur la résolution du prelat d'établir l'usage des fèves dans les délibérations capitulaires.

La règle sur les dots , c'est , ma Fille , premièrement qu'on peut prendre non seulement des pensions , mais à cause des embarras qu'elles causent , des fonds par rapport à la subsistance des filles , quand la maison n'est pas en état de les nourrir. La quantité de ce fonds se doit régler par l'autorité de l'évêque selon les besoins , et on permet dans le diocèse d'aller jusqu'à cinq à six mille livres. Il y a une nouvelle déclaration du Roi. qui oblige les évêques à lui donner leur avis sur ce sujet. On ne se presse pas de faire ce règlement , ni de donner cet avis , tant qu'on voit qu'on n'exécute pas , et il n'y a qu'à se reposer sur la conscience de l'évêque.

Il n'est pas permis de demander plus pour une fille , sous prétexte qu'elle seroit de moindre naissance. Je trouve pourtant très bon qu'on prenne garde à la condition jusqu'à un certain point ; parce que cela entretient dans les monastères une certaine noblesse des sentiments , dont on peut tirer de l'utilité. Voilà , ma Fille , ce que j'ai à dire sur votre consultation ; et cette réponse vous fait voir que vous n'avez rien fait de mal en écoutant la proposition qu'on vous a faite , et que vous n'en auriez point fait en y entrant davantage : mais du reste , je ne vois pas qu'en soi elle soit utile.

Puisque l'affaire des fèves a été jusqu'à vous , et qu'on en a

* L'ancienne abbesse de Jouarre, décédée le 25 janvier 1694. Dans l'édition de D. Déforis, on a mis par erreur *madame de Soubise*. (*Edit. de Vers.*)

fait du bruit dans le monastère, je vous dirai franchement que je me suis expliqué déterminément sur cela, et que je ne crois pas devoir changer. On me propose de différer : je ne veux m'engager à rien, et je prétends que sans s'en mêler davantage, on me laissera prendre le temps que je croirai le plus convenable. Ainsi, ma Fille, il est inutile de me parler là dessus : il n'y a qu'à voir si on est véritablement soumis, ou si tout ce qu'on m'a dit et fait dire sur cela n'a été que compliment et amusement. Voilà parler franchement : du reste tout se fera sans altération de ma part : je n'ai que Dieu en vue, et ainsi il ne sert de rien de m'inquiéter. Je condescendrois de bon cœur à vos desirs, si je voyois d'autres voies d'établir la liberté des suffrages ; mais comme je n'en connois point, il faut finir là.

Au reste, on perdrait trop de temps à vous dire dans le détail tous les propos qu'on a tenus sur cela, aussi bien qu'à répondre aux peines que donne le retardement de mes réponses. Il suffit de bien poser pour principe que ce n'est point que je sois capable de me rebuter pour quelque considération que ce puisse être. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Versailles, ce 16 février 1694.

LETTRE CL. Sur le jeûne et les attraits.

Ne songez point au jeûne, et n'attendez pas des besoins qui vous accableroient : mettez à la place l'acceptation de vos infirmités.

Je n'ai rien, ma Fille, à vous dire de nouveau. Je vous ai permis de désirer les attraits en tant qu'ils portent à l'amour. Je ne révoque point cette permission : mais je crois meilleur, avec une parfaite abnégation de ses desirs, de s'abandonner à celui qui seul sait se faire aimer. Je le prie d'être toujours avec vous.

A Paris, ce 17 février 1694.

LETTRE CLI. Il l'encourage à recevoir les grâces de Dieu, quoiqu'elle n'en retire pas tout le fruit possible.

Je viens de recevoir votre lettre du premier : j'ai reçu le paquet où étoit celle pour le père Moret, qu'on lui a portée ce matin. Je vois, par toutes les dates, qu'il ne s'en est perdu aucune de celles que vous m'adressiez. Je serai, s'il plaît à Dieu, samedi à Meaux, ou lundi au plus tard. Je ne tarderai pas à aller à Jouarre.

Ne laissez pas de recevoir les grâces de Dieu, quoique elles ne vous profitent pas autant qu'elles pourroient. Ce seroit encore plus mal fait de se défier : à la longue, la confiance l'emportera. Je suis bien aise du sermon que le père de la Pause vous a accordé, et je l'en remercierai moi-même bientôt, s'il plaît à Dieu. Je salue de tout mon cœur madame de Luynes. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous. Je donnerai les ordres qu'il faudra pour chercher la lettre pour laquelle vous appréhendez. Consolez madame Renard, et témoignez-lui la part que je prends à ses peines.

A Paris, ce 2 mars 1694.

LETTRE CLII. Sur les tentations de jalousie, et sur l'onction du Saint-Esprit.

Il n'y a rien, ma Fille, de difficile à entendre sur ces jalousies pour le temporel et le spirituel : il me paroît très inutile que vous m'expliquiez cette dernière. C'est autre chose d'être tenté de semblables peines, comme vous dites qu'il peut arriver à de saintes âmes ; autre chose d'y adhérer et d'y consentir. Je vous défends de vous laisser détourner de la communion par cette peine, et de vous en confesser autrement qu'en termes très généraux, sans que cela vous empêche de communier. Les marques que vous me donnez de consentement à ces peines sont très fausses. Vous m'en direz ce que vous voudrez au premier entretien, quoique cela soit fort inutile : en attendant, allez votre train, sans rien changer à vos communions, en quelque degré qu'elles soient : et ne me demandez pas pourquoi je vous parle si précisément ; c'est assurément que Dieu le veut, et que vous n'avez qu'à m'obéir, à lui en moi.

Ne cherchez point de raison pourquoi l'onction du Saint-Esprit se fait sentir plus ou moins : il suffit que cet Esprit souffle où il veut, et quand il veut. J'approuve la disposition de demeurer dans l'attente du regard divin.

Il est inutile que vous me parliez de mes dispositions. De moi-même, je n'aurai jamais rien à vous dire sur cela ; puisque moi-même je n'y pense point, et tâche de demeurer devant Dieu dans une ignorance absolue. Vous direz que c'est donc là ma disposition. Non ; n'y pensez pas, et n'en parlez plus.

Je reconnois mes paroles, et n'y trouve rien que je n'approuve encore : mais ne me faites point faire de réflexions de ce genre sur moi-même ; ce n'est pas là ce que Dieu demande de moi.

Je ne sais ce que vous me demandez sur la pénitence que je vous ai imposée. Quand je les ai une fois données, ordinairement je les oublie ; et il faut tâcher de me faire parler bien clair quand il en est question, et après cela ne m'en parler plus, si ce n'est pour me rendre compte, quand on en aura le mouvement, de l'effet qu'elles auront produit.

Vous voyez bien que j'ai reçu vos lettres du 29, du 1^{er}, et j'ajoute aujourd'hui celle du 2.

Je serai content de votre soumission, si vous ne me questionnez plus sur les articles sur lesquels je vous réponds dans cette lettre.

A Meaux, ce 4 mars 1694.

LETTRE CLIII. Sur le désir des grâces extraordinaires, et celles que l'on doit souhaiter préférablement.

On desire des ravissements ; on desire des paroles intérieures, qu'on entend dire aux autres qui leur sont secrètement adressées : on porte envie à celles qui reçoivent de telles grâces ; on voudroit en voir plus qu'elles : est-ce péché ? ou quel péché est-ce ?

Si on desire ces ravissements ou ces paroles intérieures, comme pour avoir quelque chose d'extraordinaire, par curiosité ou par vanité, c'est péché, et un péché qui peut être grand, selon le degré et la plénitude du consentement. Si on desire ces ravissements en tant qu'on voit dans les autres qu'ils ravissent l'âme à elle-même, pour l'unir davantage à Dieu et enflammer son amour, il n'y a point là de péché ; car c'est désirer l'amour même : mais à cause de la vanité et de la curiosité, il est dangereux de s'abandonner à ce désir ; et il vaut mieux désirer l'effet que le moyen, c'est à dire, le ravissement. Car Dieu n'est point astreint à ce moyen, et il peut produire l'effet de l'amour, en tel degré qu'il voudra, par d'autres moyens que celui-là. Il en est de même des paroles intérieures : on en peut désirer l'effet ; on peut même en quelque sorte désirer ces paroles intérieures que desiroit David, lorsqu'il disoit : *Dic animæ meæ, Salus tua ego sum* ¹ : « Dites à mon âme, Je suis ton salut. » Mais il ne faut pas entendre que ce soit toujours des paroles formées et comme articulées au dedans : le plus souvent ce n'est autre chose qu'une secrète confiance que Dieu inspire, par laquelle il certifie l'âme, autant qu'il convient à l'état de cette vie, qu'il est son salut, et lui en donne la même assu-

¹ Ps. xxxiv. 3.

rance que s'il lui disoit en termes formels : Je suis ton salut. On peut desirer cette parole, ou plutôt cette douce et intime inspiration d'une confiance inébranlable; puisque c'est là un des aliments les plus propres pour exciter et fortifier l'amour de Dieu.

Quand, en apprenant les grâces que Dieu fait à certaines personnes, on sent en quelque sorte qu'on leur porte envie, c'est à dire, qu'on voudroit être comme elles unies parfaitement à Dieu, ce mouvement est bon : car on ne veut pas dire par là qu'on souhaitât de leur ôter leur grâce pour l'avoir; puisqu'on sait que Dieu est assez riche pour nous donner tout ce qu'il voudra, sans avoir besoin, comme les hommes, de rien refuser ni de rien ôter aux autres. On peut même en quelque façon desirer d'aimer Dieu plus que les autres; et c'est à quoi Jésus-Christ même semble avoir sollicité saint Pierre, en lui disant : *M'aimez-vous plus que ceux-ci*¹? Il faut toutefois observer que saint Pierre n'osa répondre : Oui, je vous aime plus qu'eux; mais seulement : *Vous savez que je vous aime*. On peut néanmoins desirer, en un certain sens, d'aimer plus que les autres, et plus même, s'il se pouvoit, que les séraphins, pour exprimer que quelque amour qu'on puisse avoir, on n'en aura jamais autant que Dieu en mérite. Tenez-vous à ce que je vous ai écrit.

Ce 4 mars 1694.

LETTRE CLIV. Raison qui l'obligeoit à prescrire à Jouarre l'usage des fèves dans la réception des Filles.

Je reçois votre lettre, et cette réponse sera commune entre vous et madame votre sœur. Pour réponse donc, je vous dirai que je suis toujours dans la résolution de conclure la visite, et de mettre les réceptions par fèves dans les règlements. Le temps de l'exécution dépendra des conjonctures : mais je ne veux point laisser acquérir sur moi cet avantage, qu'on me fasse changer d'avis en me résistant, surtout dans des choses si justes et si nécessaires, et après que je m'en suis expliqué.

Je suis étonné, ma Fille, que madame votre abbesse prenne cela si fort au cœur : et après ce qu'elle m'a dit sur cela, je crois bien voir qu'elle agit par des impressions venues du dehors. Quoi qu'il en soit, j'irai mon train, et je verrai une fois si l'obéissance qu'on m'a tant promise est un compliment ou une chose effective.

¹ Joan. XXI. 15.

Je n'ai rien à craindre du métropolitain, et cette affaire n'est point de sa connoissance. Je ne dois non plus attendre de faire ce règlement à l'occasion des réceptions; au contraire, il est bon que la chose soit régiee avant que le cas arrive. Le sentiment de madame la prieure ne m'ébranle pas; parce que je sais ce qu'elle m'a dit en des temps où elle me parloit en liberté.

Pour ce qui est de la division qui en pourroit arriver, et des discours qu'on en répandra dans le monde; si je me laissois arrêter par là, je n'aurois qu'à laisser tout là; et au lieu de faire ma charge sérieusement, la mettre tout en compliments. Quant aux discours, à Dieu ne plaise que je les craigne; et je vois trop clairement qu'à la fin ils tourneront à mon avantage, agissant par des raisons si essentielles. Toute ma peine consiste à voir qu'on semble vouloir rejeter sur vous la résolution où suis: mais outre que je ne croie pas qu'on pousse si loin l'injustice contre vous, que de vous imputer une chose à laquelle vous n'avez aucune part; et contre moi, que de me croire si incapable d'agir, que je ne puisse me déterminer que par des conseils étrangers: je vous crois toutes deux assez fidèles à Dieu, pour ne vouloir pas que je m'arrête par des vues humaines.

Quelque déterminé que je vous paroisse, je ne suis point pressé du tout de faire une chose que je puis faire quand je voudrai: bien plus, je suis tout prêt à changer quand on me dira des raisons, et qu'on sera dans la soumission où l'on doit être. Si l'on pense me faire peur en me faisant voir des contradictions, je me croirai alors obligé à user sans crainte et sans hésiter de l'autorité que Jésus-Christ m'a donnée; et je sens qu'il faudra bien qu'on y cède.

Je ne prétends point cacher ces dispositions: vous les pouvez dire à qui vous voudrez avec discrétion, même à madame l'abbesse, et lui montrer cette lettre, mais non pas la lui laisser: car quand il faudra que je m'explique, ce doit être dans une autre forme. Mais j'ai cru vous devoir écrire franchement ce que je pense des raisons que vous et madame votre sœur me représentez: je les loue dans votre bouche; mais elles seroient trop foibles dans la mienne, si je m'y rendois.

Au reste, je vous dis encore que je ne me presserai pas. Dès le lendemain que je serai à Meaux, qui sera mardi, s'il plaît à Dieu, j'enverrai apprendre des nouvelles de la santé de madame, dont je suis dans une véritable inquiétude. Peu de jours après, j'irai à Jouarre, où, soit en visite ou hors de visite, tout le monde, et vous, mes Filles, en particulier, et madame

l'abbesse plus que toutes des autres, pourront me représenter tout aussi au long qu'on voudra tout ce qu'on aura à me dire, ou sur cette affaire, ou sur toute autre : mais je ne m'engage à rien qu'à suivre les mouvements d'en haut, et ceux de ma conscience.

J'aurai d'autres choses à dire et à régler, qu'on trouvera peut-être encore plus mauvaises que celles des fèves : mais il faut que j'agisse selon Dieu, c'est à dire fort au dessus des complaisances, et de toutes les raisons humaines, pour ne point introduire un esprit mondain dans la maison de Dieu : tant pis pour ceux qui ne voudront pas se laisser conduire par cet esprit dégagé et supérieur à tout. Pour moi, qui ne dois avoir dans l'esprit, surtout dans l'âge où je suis, que de tenir mon compte prêt pour le grand juge, je ne puis avoir en vue que le bien, et le plus grand bien, et tout ce qui est nécessaire pour empêcher le péché. Je vous salue toutes deux dans le saint amour de notre Seigneur.

Assurez dans l'occasion madame l'abbesse de toute mon affection, et de toute mon estime.

A Paris, ce 6 mars 1694.

LETTRE CLV. Sur les vues qui le font agir dans les affaires de Jouarre.

Si je donne ouverture à de tels raisonnements, on me dira toujours que je suis poussé comme si j'étois un novice : ainsi vous voudrez bien que j'aille mon train : vous n'avez qu'à ne rien dire et me laisser faire. Je ne voudrois pourtant pas que l'on contredit une abbesse par un esprit d'opposition ; et c'est ce qu'il faut empêcher, comme j'espère le faire. Au reste, ne croyez pas que ces manières d'agir me rebutent de Jouarre. On ne me connoît pas, si l'on croit me faire avancer ou reculer par des vues humaines : il n'y a qu'à me laisser faire ma charge, et que chacun se mêle de ce qui lui est commis. J'avois résolu de ne vous écrire pas un mot de cette affaire, et de la conclure sans en parler à qui que ce soit : mais comme on veut vous intéresser, il a fallu vous témoigner mon sentiment, et vous prier de trouver bon que j'aille mon train, comme je ferai, s'il plaît à Dieu, sans me détourner. Dieu veut peut-être me faire perdre à cette occasion certaines condescendances et ménagements, qu'une prudence peut-être humaine m'auroit inspirés pour continuer la bonne intelligence : Dieu sera plus maître, quand je serai affranchi de ces considérations. Si, pendant qu'on veut se fâcher contre moi, on vous mêle dans cette querelle, Dieu est

votre juge et votre témoin, et moi très ouvertement votre défenseur. Assurez-vous qu'à la fin il faudra bien qu'on me cède. Gardez le silence autant qu'il sera possible : ne dites jamais que j'aie rien promis, ni que je sois engagé à autre chose qu'à la règle et à la raison. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

Ce 6 mars 1694.

LETTRE CLVI. Sur le jubilé ; raisons qui l'empêchent d'écrire sur l'oraison ; et sur les affaires de Jouarre.

Le jubilé sera pour la quinzaine de Pâques, à commencer le lundi du dimanche des Rameaux, et finira à Quasimodo. On commencera le jour de la Notre-Dame les prières des quarante heures pour le Roi, pour l'Etat et pour la paix. J'aurai de la peine à être à Jouarre plus d'un jour entier pour cette fois. Si l'on ne perd point de temps, il y en aura pour tout le monde. J'espère en trouver pour faire l'instruction que j'ai promise sur l'oraison par Jésus-Christ : la parole de saint Bernard est fort belle, et j'en profiterai, s'il plaît à Dieu.

Il ne faut point me presser pour écrire sur l'oraison : il faut que l'Esprit me presse, et je n'y résisterai pas, s'il lui plaît : du reste, j'ai tant à dire et à écrire, que si je me laissois aller, il y en auroit peut-être de quoi m'accabler.

Je suis content de la disposition que vous me marquez sur ce que j'aurai à faire à Jouarre. Dieu bénira tout, et moins il y aura en moi de complaisance humaine, plus l'Esprit de Dieu se rendra le maître. La crainte de troubler madame l'abbesse ne sera pas ce qui m'empêchera de conclure la visite. Il faut qu'elle s'accoutume à n'être pas troublée de pareilles choses : mais vous voyez bien, au peu de temps que j'ai, qu'il n'y a point d'apparence de conclure.

Il est bon, ma Fille, que vous ignoriez en effet beaucoup de choses, afin d'assurer en toute sincérité que vous les ignorez : et quand je vous tais quelque chose, c'est par cette considération plus que par toute autre.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous. Je salue madame de Luynes.

A Meaux, ce 13 mars 1694.

LETTRE CLVII. Sur ses peines, et ses réflexions sur la nature des grâces qu'elle reçoit ; sur la dévotion au divin Sauveur ; le silence ; les affaires de Jouarre, et la prière.

Tenez-vous, ma Fille, dans ce repos divin que l'obéissance vous fait trouver, et ne le laissez pas troubler par ces peines renouvelées. Plus le trouble s'élève, plus vous devez passer par dessus. Ne différez vos communions que par pure impossibilité de maladie : du reste n'hésitez pas, et regardez tout autre retardement comme une tentation. Je loue l'obéissance que vous avez pratiquée en m'écrivant la lettre du 16.

Faites le moins que vous pourrez de réflexions sur la nature des grâces que vous recevez. Exposez le fait, pour être assurée dans votre voie : du reste, demeurez soumise à Dieu, et recevez en grande simplicité ce qu'il vous donne par pure bonté.

Il ne faut point rejeter cette idée de Jésus-Christ présent ; il est présent, et comme Dieu, par sa nature et par l'influence de ses grâces ; et comme homme, par la communication de ses mérites, et l'infusion continuelle de son Saint-Esprit, que sa sainte âme ne cesse de demander et d'obtenir pour nous : car c'est par là qu'il est notre chef ; et on n'a besoin d'aucune autre représentation que de celle de cette ineffable vérité.

Il n'est pas vrai que la dévotion à Jésus-Christ soit l'attrait des commençants ; et quand cela seroit, il faut toujours se mettre en ce rang, et souffrir que Dieu nous y mette, quand il lui plaît : car il faut dire tous les jours avec David : *Dixi, Nunc capi : hæc mutatio dexteræ Excelsi*¹. « J'ai dit : C'est maintenant que je commence ; ce changement est l'ouvrage de la droite du Très-Haut. » Voilà sur la lettre du 17.

Sur celle du 18, il n'y a qu'à vous confirmer ce que je viens de vous dire, et ajouter sur les larmes, qu'il en faut laisser couler des torrents. Je suis content, Dieu en moi et la charité dans mon cœur, de l'obéissance que vous me rendez : je suis bien aise que vous le soyez de ma sœur Cornuan ; elle ressent vivement toutes vos bontés.

Je trouve encore de vous une lettre du 14, une du 16, et une seconde du 18.

Le silence dans le cloître et dans le dortoir est de même obligation que celle des autres observances, où la négligence et le mépris font le péché.

Il est vrai qu'il ne faut point ordinairement, et sans grande nécessité ou utilité, dire ses pénitences ; parce que cela peut

¹ Ps. LXXVI. 11.

commettre le confesseur, qui de son côté ne peut rien dire pour sa défense : et je puis bien l'avoir dit à madame de Lorraine ; car je le dis à tout le monde dans l'occasion.

Il faut beaucoup respecter les lieux où le silence domine, et aimer les occasions et raisons de ne point parler, comme des occasions de grande grâce.

Je n'ai point parlé douteusement à madame votre abbesse sur les réceptions des Filles par les sœurs : en tout cas, je lui envoie aujourd'hui une grande lettre pour son instruction sur ce sujet.

Il ne sert de rien d'écrire de tout ceci à M. de la Trappe, comme vous me le proposez. L'ordre de saint Bernard a ses observances, et cet abbé a les siennes, auxquelles je ne me crois pas obligé de céder. D'ailleurs je n'ai pas besoin qu'on consulte tant, ni qu'on me cherche tant de justifications ; ainsi laissez tout cela : j'espère que ma conduite se justifiera par elle-même. Je n'ai pas besoin non plus qu'on me justifie la conduite de M. de la Pause, dont je n'ai aucun soupçon. Je le trouvai samedi en passant chemin avec mesdames de Fiesque, qui alloient coucher à Claye. Nous arrêta mes carrosses : madame la comtesse de Fiesque me fit en riant quelques reproches sur madame de Jouarre ; tout se passa bien.

Ne vous attachez jamais dans la prière à suivre ce que vous aurez d'abord voulu considérer. L'Esprit de Dieu sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes, et c'est dans la prière qu'il veut exercer cette souveraineté qui le fait souffler où il veut ; témoin ce passage de saint Paul : *L'Esprit prie pour nous*¹, et le reste. Vous ne sauriez trop déraciner les réflexions sur la nature des grâces, ni trop vous laisser conduire au Saint-Esprit, qui veut prier en vous à sa mode, et non à la vôtre.

A Méaux, ce 26 mars 1694.

LETTRE CLVIII. Sur la nature des péchés d'orgueil, de colère, et d'envie ; la manière de repousser la tentation ; et l'acceptation des croix.

Vous avez très bien remarqué, ma Fille, que l'orgueil et la colère sont, comme l'envie, des péchés mortels de leur nature. Ils sont véniels, ou par la légèreté de la matière, ou par celle de l'adhérence, lorsqu'il y a plus de surprise que de malice. Envier aux autres les profits spirituels, et la préférence du côté de Dieu, seroit en soi une jalousie qui tiendrait de celle du

¹ Rom. viii. 26.

démon, et par conséquent très griève. Ce n'est donc point à la légèreté de la matière qu'il s'en faut prendre ; mais il en faut revenir à notre règle, de ne tenir pour péché mortel qu'on soit tenu de porter à la confession, que ceux où l'on est certain, jusqu'à en jurer, qu'on a pleinement consenti. Vous feriez une chose agréable à Dieu, de vous en tenir à cette règle sur tous les péchés, et vous me sauveriez la peine de recommencer toujours la même chose, qui ne m'est peine pourtant que par la perte du temps, qu'on rempliroit de meilleures choses, et par la crainte que j'ai de nourrir de vains scrupules, en y adhérant pour peu que ce soit.

Au lieu de vous tourmenter par la crainte de consentir à ces péchés, lorsque la pensée vous en vient, vous devriez vous contenter de mettre votre volonté entre les mains de Dieu, qui saura bien la tenir dans les bornes où elle doit être ; et cette simplicité est le plus assuré préservatif dont vous puissiez user.

Je ne me souviens pas de vous avoir dit autre chose sur vos impuissances à l'égard des observances de l'Eglise, sinon qu'il les falloit prendre comme une partie de la peine que Dieu vous impose : et quant au desir des croix, il en faut aussi accepter l'imposition, avec l'humiliation de les recevoir sans avoir la consolation de les desirer, avec une soumission très entière aux ordres de Dieu qui les envoie.

A l'égard du père abbé de la Trappe, toute ma peur c'est que vous ne passiez dans son esprit pour une personne inquiète ; ce qui n'est pas assurément. Je ne prétends point par là vous empêcher de lui écrire, quand il y aura des raisons.

Je connois l'esprit doux et docile de madame votre abbessé : elle seroit heureuse, si elle agissoit par ses propres mouvements, et ne le sera jamais, qu'elle ne se soit mise au dessus des impressions qu'on lui donne. Je suis ravi de la voir attachée à messieurs ses parents ; mais je voudrois que ce fût comme le doit être une personne consacrée à Dieu. La réponse de saint Augustin est très à propos sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, une religieuse ne se doit pas tenir pour mécontente qu'on prenne soin de la renfermer ; puisque c'est avec celui qu'elle a choisi pour Epoux, et à qui seul elle a donné son cœur. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 28 mars 1694.

LETTRE CLIX. Sur l'obligation de faire entendre la messe aux enfants, et l'assistance à l'office du Vendredi saint.

Pour réponse à votre lettre du 3, le délai de ce paiement n'a pas dû, ma Fille, vous faire retourner à confesse, tant à cause de la légèreté de la somme, qu'à cause de la volonté où vous étiez d'y satisfaire.

Il n'y a point d'obligation de faire entendre la messe aux enfants avant sept ans ; au contraire, il peut y avoir de l'inconvénient ; mais il faut pourtant peu à peu les y accoutumer.

Selon l'ordre du diocèse, le matin du Vendredi saint est au rang des fêtes. Je ne crois pas qu'on se doive faire une peine de ne pas venir à l'office pour les prophéties. Il suffit d'assister à la passion, à l'adoration de la croix et à la communion du prêtre. Encore ne voudrois-je pas absolument condamner ceux qui n'assisteroient pas à la passion tout entière, sans mépris et sans négligence. Celles qui ont des affaires ou des indispositions peuvent sortir et rentrer, sans s'en faire une peine, après avoir adoré la croix, ou durant la passion, s'il le faut, et pendant vêpres. Je mets hors de peine, par cette réponse, madame de Lusanci, et les autres qui auront des raisons à peu près semblables, quoique d'une autre nature.

A Meaux, ce 6 avril 1694.

LETTRE CLX. Sur ses dispositions pour madame de Luynes, et sur l'abbesse de Jouarre.

Je crois, ma Fille, que vous aurez bien entendu que le petit mot que je dis à madame de Notre-Dame sur les jalousies qu'on auroit à Jouarre, n'étoit qu'une petite raillerie très innocente : car au reste je sais trop qu'une âme attirée comme vous à la vérité n'a point de ces jalousies de recevoir des civilités mondaines, qu'on doit et qu'on rend à tout le monde, encore moins de celles de voir des maisons et des jardins. Votre esprit est trop au dessus de cela, et vous dites de trop bon cœur, *Sursum corda*.

Il y a longtemps que je ressens dans vos lettres quelque chose de ce que vous m'expliquez enfin ouvertement sur madame de Luynes. Je vous assure pourtant qu'il n'y a lieux sur la terre, sans en excepter les plus hauts, où je ne me sois expliqué sur sa vertu, sur sa sagesse, sur sa grande capacité pour les plus grandes places. Il est vrai, en même temps, qu'en considérant les dispositions de la divine Providence sur elle et sur

vous, j'ai cru que Dieu vouloit d'elle une abjection volontaire et une entière abnégation de tous les honneurs où elle pouvoit naturellement parvenir. Je suis encore dans cette pensée, et regarde ces desseins de Dieu comme la plus grande grâce qu'il lui ait faite, après celle de lui avoir inspiré le mépris du monde. Que si je ne cherche pas autant à lui parler qu'à vous, ou si j'écoute davantage celles qui me parlent, c'est que Dieu ne lui donnant pas le mouvement de s'ouvrir à moi, je ne puis entrer avec elle que dans des généralités qui sont bientôt épuisées. Je vous prie pourtant, ma Fille, de me dire sincèrement et bonnement ce que je puis faire pour lui persuader toute mon estime : vous verrez qu'il n'y a rien que je ne fasse pour cela.

Sur le sujet de madame votre abbesse, je ressens tout ce que vous en dites. J'ai dans l'esprit une lettre pour elle, où je lui exposerai en ami et en père tout ce que je crois de ses bonnes dispositions, et tout le tort qu'on lui fait, en lui faisant plutôt écouter des pensées mondaines que celles qui la porteroient à sa perfection, et lui attireroient de très grandes grâces. Mais pour écrire ces choses il faut que Dieu auparavant se fasse entendre, et j'en attends le moment.

Vous pouvez mander au père Moret, comme de vous-même, ce que vous m'écrivez. S'il ne falloit qu'un petit délai pour contenter la vanité de madame de Soubise, qui, à quelque prix que ce soit, veut avoir le foible avantage d'avoir emporté quelque chose sur moi, je ne ferois pas difficulté de l'accorder, pourvu qu'ensuite le bien se fît ; car c'est tout ce que je desire.

A Meaux, ce 12 avril 1694.

LETTRE CLXI. Il l'exhorte à ne point tant réfléchir sur la nature des grâces ; lui parle des réceptions des Filles, et déclare qu'il ne permet jamais la séparation des cérémonies d'avec le baptême.

Je ne doute point, ma Fille, que Dieu ne vous veuille communiquer quelque nouvelle grâce. Je vous y prépare il y a longtemps, par les continuels avertissements que je vous donne de moins réfléchir sur la nature des grâces. Dieu ne veut pas tant être étudié, et il ne se cache pas avec tant de soin qu'il fait dans les âmes, pour se laisser, je ne dis pas découvrir, mais trop chercher. Le moyen de modérer ces réflexions, c'est de se tenir dans un profond abaissement devant Dieu, n'en sortant que par force, c'est à dire quand une main souveraine à laquelle on ne peut pas résister nous en tire. C'est à quoi vous invite cette attente où Dieu vous tient.

Pour les réceptions, il faut laisser au Saint-Esprit le temps dont il veut bien avoir besoin pour mener les âmes; par les voies douces de son imperceptible providence, au point où il a dessein de les conduire : les agitations doivent précéder. Quant à moi, si je ne puis en temporisant gagner les esprits par la persuasion, je serai obligé d'employer l'autorité; et si l'on est mécontent, j'aurai du moins fait ce que je dois. Il ne me souviens d'autre expédient proposé par le père Moret, que de celui d'un délai illimité, moyennant quoi on me donnera toutes les paroles que je voudrai : cela n'étant qu'un amusement qui remettrait la conclusion au jour du jugement, je n'y ai pas donné, non plus que dans la voie du scrutin, qui est une autre illusion. Voilà pour la lettre du 25.

Pour celle du 26, je vous dirai assurément tout ce qui se pourra dire sur la suite de cette affaire. Tout ce que je vous ai dit par rapport à M. de la Trappe ne vous accuse de rien; mais vous explique seulement une vérité à laquelle il se faut tenir. Je loue le zèle que vous avez à me justifier. Vous ne songez peut-être pas qu'il y a des occasions où il faut être blâmé. Vous faites pourtant bien, pourvu que ce soit par les voies douces, et sans rien forcer ni tirer de trop loin.

Je n'ai nulle intention que l'affaire que j'ai proposée à madame votre sœur réussisse : je ne laisserai pas de prendre tous les éclaircissements, sans la commettre. Je n'écris rien à madame de Baradat qui intéresse votre secret : vous l'avez bien conseillée, et j'approuve fort que dans l'occasion vous lui continuiez vos bons avis.

Ne sortez point de cette attente : noyez les réflexions dans le fond de la vérité et de l'abandon; vous verrez le don de Dieu. Vous avez eu raison de dire que je ne permets jamais la séparation des cérémonies d'avec le baptême, et on y est si fait qu'on ne m'en parle plus, Dieu merci. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 27 avril 1694.

Il faut dans cette conjoncture prier beaucoup pour madame de Jouarre, le Dieu qui fléchit les cœurs : avertissez-en les amies sûres. Assurément madame l'abbesse est peignée, et ma lettre doit augmenter ses inquiétudes; et si elle préfère Dieu au monde, qui la persécute jusque dans le sein de la vie religieuse, elle se rendra.

LETTRE CLXII. Sur des impatiences, des sujets de méditations, et la communion.

Je vous rends grâces, ma Fille, des prières que vous faites pour moi, et vous me ferez plaisir de les continuer. Je ne vous ai rien dit en particulier sur ces impatiences contre Dieu ; cela entre dans nos règles. Vous ne devez point les porter à la confession, ni vous en émouvoir, laissant tout à la bonté de Dieu, qui les permet pour vous exercer et vous humilier. Quand je vous donne des sujets de méditer, je les sou mets à l'attrait de Dieu qui doit l'emporter. Vous devez continuer vos communions sans trop d'égards à votre santé, si ce n'est qu'il en arrivât quelque préjudice notable. Quand notre Seigneur desire de célébrer avec nous sa pâque, il le desire pour nous plutôt que pour lui, et nous le fait desirer. J'approuve fort le desir que vous avez de le voir de la manière que vous l'expliquez : c'est le même qu'avoit saint Paul. Au lieu de nous mander qu'il y a des arrêts, le père Moret devoit nous les envoyer.

A Germigny, ce 4 mai 1694.

LETTRE CLXIII. Sur les affaires de Jouarre ; la récitation du Bréviaire ; les bons desirs ; et les moyens de profiter de ses misères.

Je suis bien fâché, ma Fille, de l'indisposition de madame votre sœur, et du retardement de votre retraite.

Il me semble que vous ne devez ni presser ni détourner madame de la Tour, mais la laisser simplement à elle-même. La raison est que je ne vois rien qui détermine ni qui fasse bien connoître la volonté de Dieu. Je trouve cependant que madame n'a pas raison de vous inquiéter sur son sujet, et vos sentiments sont justes.

Vous avez mandé tout ce qu'il falloit au père Moret : son expédient est tout à fait pauvre. S'il y a des arrêts formels en cas pareil, il ne faut point tenter l'impossible : s'il n'y en a point, comme je le crois, je n'ai qu'à aller mon train. Je m'étonne en tout cas que le père Moret, au lieu de m'envoyer ces arrêts, s'il y en a, s'amuse à une négociation qui n'est bonne à rien, comme je le lui ai mandé ; et vous pouvez lui écrire sur ce sujet ce que Dieu et la raison vous inspireront.

On négociera inutilement le retour du sieur de la Burie. Je n'ai nulle nouvelle du père Soanen.

Rien ne vous oblige à dire votre Bréviaire pour le lendemain plus tard que quatre à cinq heures.

Quand Dieu attire à des choses dont il montre qu'il ne veut point l'accomplissement, puisqu'il les rend impossibles, il nous fait un double bien ; l'un, de nous sanctifier par un bon desir ; et l'autre, de nous exercer et humilier par le refus.

Ce qu'il y a à faire dans cette foiblesse de la patience, et dans toutes les complaisances qu'on a pour soi-même, c'est de s'humilier beaucoup sans perdre la confiance ; au contraire, espérer d'autant plus en Dieu, qu'on trouve en soi un plus profond néant.

Il faut être sur les lieux pour profiter de tous les avis que vous me donnez sur certaines choses. J'y ai cependant beaucoup d'attention.

Il faut rendre grâces à Dieu si les écrits de la cène ont quelque chose de touchant.

Je crois que pour bien régler toutes choses sur le sujet de ma sœur Griffine, il faudroit prendre du temps, deux ou trois mois pour le moins : j'aurois le loisir entre deux de voir Jouarre et on écouterait Dieu. La matière est fort ambiguë en toutes manières. Voilà tout ce que je pense sur ce sujet. Mes sentiments de l'année passée ne concluent rien pour elle, parce qu'on peut parler plus ferme après l'épreuve : ainsi je suis en suspens.

Ne vous inquiétez point des doutes dont vous me parlez, ni du soin de les déposer. Tenez-vous aux règles que je vous ai données, qui vous défendent de vous troubler de la crainte du péché mortel, tant que vous n'avez point la certitude au degré que je vous y ai obligée. Ne voyez-vous pas que votre peine se tourne en toutes formes, pour vous ôter les règles sur lesquelles seules vous pouvez fonder votre paix ? Donnez-vous bien de garde d'en sortir.

Je vous prie de dire à madame de Baradat que je lui ferai réponse au premier jour.

Je loue Dieu des grâces qu'il vous fait : je lui demande pour vous quelque chose de plus dégagé, de moins raisonnant et de moins réfléchissant dans votre fond, pour commencer cette nouvelle fortification.

Il n'est pas nécessaire de renoncer à ces délectables dispositions de l'amour de Dieu ; mais de les perdre et de les retrouver dans quelque chose de plus nu, qui est la simple volonté de Dieu. Je le prie qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 10 mai 1694.

Je salue madame votre sœur, et lui souhaite du soulagement. Je serai ici à la Pentecôte : pour l'Ascension je n'en réponds pas.

LETTRE CLXIV. Sur ses retours continuels à ses doutes et à ses scrupules.

Le père Soanen m'a rendu votre lettre, ma Fille : il ne m'a parlé de rien du tout. Je l'ai mis sur le discours de la sœur Griffine. Je ne me suis pas expliqué autrement que j'ai fait avec vous. Il dit toujours qu'il s'en veut aller, et à tout hasard je fais cette réponse. Je n'ai jamais eu de sentiment fixe sur cette Sœur. Qu'en pourrai-je dire par un moment d'entretien? Si l'on surseoit, on aura du temps pour examiner. Je suis d'avis que ce soit, si on le fait, avec douceur et sans aucun rebut. Je m'en suis ainsi expliqué au père Soanen, m'en remettant au surplus sur la prudence de madame.

Le reproche que je vous fais sur votre raisonnement, regarde uniquement tous les tours divers avec lesquels vous ne cessez de revenir à vos doutes et à vos scrupules, que je voudrais voir amortis; et j'espérerois plus de la grâce avec une conscience moins peinée : mais Dieu sait pourquoi il le permet : du reste, continuez à votre ordinaire. Je salue madame de Luynes.

A Germigny, ce 13 mai 1694.

LETTRE CLXV. Sur le mystère de l'Ascension ; l'attachement aux directeurs ; et les émotions contre le prochain.

Le mystère de l'Ascension comprend trois choses principales, dont l'une est le grand détachement où il faut être à l'égard de Jésus-Christ même, qu'il ne faut plus connoître selon la chair, mais uniquement par la foi. O quelle pureté ! quel détachement ! La seconde, son intercession par sa présence auprès de son Père, qui paroît par les endroits de l'Apocalypse, où l'agneau est devant le trône, et qui est parfaitement expliquée dans les dix premiers chapitres de l'Épître aux Hébreux, que vous lirez durant l'octave, sans discontinuer l'Apocalypse. La troisième est la descente du Saint-Esprit, qui devoit être le fruit et de la présence de Jésus-Christ auprès de son Père, et de notre détachement.

Il faut beaucoup prier Dieu durant cette octave, pour les âmes qui s'attachent trop à leur directeur. J'en ai ici un exemple qui me fait beaucoup de peine.

Quant à ma sœur Griffine, je n'ai garde d'avoir formé un

jugement fixe, la connoissant si peu. Si j'oublie si facilement tout ce que je semble avoir dit comme par un mouvement particulier, c'est qu'en effet je n'en fais nul cas, et ne desire point qu'on en fasse; mais qu'on s'attache aux raisons. Ce qui me fait douter, c'est cet esprit de hauteur et même d'aigreur que l'on convient qui est en elle. La question est en quel degré, et s'il y a apparence qu'elle se corrige. Vous avez bien fait de porter ma sœur de Saint-Louis à ne point quitter.

Il ne faut point que ces émotions contre le prochain empêchent la communion, et j'approuve fort en ce cas d'approcher de Jésus-Christ comme de celui qui calme les flots et les tempêtes.

Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 15 mai 1694.

LETTRE CLXVI. Sur les lectures qu'elle peut faire; sur la conduite qu'elle a tenue à l'égard d'une Sœur; et sur les ecclésiastiques qui n'étoient pas exacts à porter leur habit.

Sur vos lettres du 20 et du 21, il me semble qu'il n'y a rien à vous dire sur les lectures que vous pourrez faire. L'Apocalypse sera admirable avec les chapitres xiv, xv et xvi de saint Jean, en s'attachant à ce qui regarde la descente du Saint-Esprit et les caractères de cette divine personne, et en y joignant le chapitre viii aux Romains, avec le v aux Galates, depuis le verset 16. Il me semble qu'il y a là de la pâture.

Vous ne devez point être en peine de ce que vous m'avez écrit sur ma sœur Griffine, je sais la même chose par d'autres endroits et des deux côtés. Mais vous avez tort de dire que je sois prévenu contre elle: ce n'est point être prévenu que de vouloir écouter tout le monde, et sur le tout Dieu même et son Saint-Esprit. Vous êtes, dites-vous, mortifiée de ce que je ne vous crois pas en cette affaire autant que dans d'autres. Dès que le doute est levé, il ne faut pas en croire personne absolument, mais tout entendre. Dans le fond je suis toujours porté pour elle. Du reste, le moyen dont vous me mandez qu'elle se sert contre ses imperfections est excellent, et je ne voudrois point lui en donner d'autre, ni lui souhaiter d'autres dispositions que celles que vous me marquez. Vous avez bien fait de la soulager en ce que vous avez pu et su: c'est très bien fait de la fortifier contre les insultes qu'on lui fait; car j'appelle ainsi ces mortifications qu'on multiplie sans mesures: je veux qu'on humilie et qu'on relève.

Vous n'avez fait aucun mal de dire à ma sœur Griffine qu'elle pouvoit s'ouvrir de ses peines avec les circonstances que vous lui avez marquées. La manière dont Dieu a calmé ces peines que vous me marquez, vous montre la voie que vous devez suivre dans des occasions semblables. C'est assez de demander à Dieu par Jésus-Christ d'en être délivré, et puis aller en paix, se soumettant à la volonté de Dieu.

Vous n'avez point à vous mettre en peine, ni vous ni les autres religieuses, de ceux qui manquent aux statuts sur l'habit ecclésiastique. C'est à moi à y pourvoir : je le fais et le ferai.

A Versailles, ce 24 mai 1694.

LETTRE CLXVII. Sur l'occupation de l'âme, jusqu'à ce qu'elle voie la vérité à découvert ; et la sagesse de la conduite de Dieu, en laissant sa créature à elle-même.

S'unir à Dieu parfaitement comme à la souveraine vérité, c'est, ma Fille, le voir tel qu'il est, et face à face. Voilà le dernier effet que fera en nous l'esprit de vérité ; et en attendant, pendant le temps de cette privation, pendant que l'éternelle et souveraine vérité ne nous paroît qu'à travers des ombres, et que nous en sommes privés, le même esprit se tourne en nous en esprit de gémissment, en esprit d'enfantement et de travail, en nous faisant déplorer notre privation et notre exil, et attendre avec patience la révélation des enfants de Dieu. Communiez dans cette pensée, non seulement le jeudi ; mais encore le mardi même ; et dites, si vous le voulez, que je vous ai demandé la communion de jeudi pour quelque vue particulière, comme je le fais en effet, après celle de mardi qui sera à la communauté. Je ne veux point que l'une empêche l'autre.

Ces changements d'états, de quelque côté qu'ils viennent, car il ne faut point trop s'en informer, ne vous doivent point empêcher de recevoir la grâce de Dieu. C'est une conduite de sa sagesse de laisser sa créature à elle-même, quelquefois même à la tentation et aux noirceurs qu'elle amène, après l'avoir occupée. On ressent davantage par ce moyen l'empire de de Dieu et son propre néant, le combat des deux esprits et la supériorité de celui de Dieu.

Ne feignez point d'accompagner madame l'abbesse, madame votre sœur et vous, quand elle vous l'ordonnera, sans lui marquer autre chose que le plaisir de lui obéir et de la suivre. Je suis bien persuadé que vous lui serez toutes deux plus utiles que personne.

Je ne puis m'imaginer que ma sœur *** ose se présenter pour entrer à Jouarre sans ma permission , et encore moins qu'on la reçoive : c'est un esprit fort peu propre à se faire voir dans une communauté.

Si quelque jour en visitant ses fermes, madame votre abbesse vient à Germigny, je vous permettrai aisément de succomber à la tentation de la suivre avec madame votre sœur, et madame de Lusanci; car je sais bien que vous aimez à fond la retraite toutes trois, et que vous ne sortirez qu'avec l'esprit qu'il faut : mais il ne faut point lui inspirer cette pensée, qui pourra lui venir par elle-même et avec quelque raison.

Je ne partirai point de Jouarre sans y prêcher, s'il plaît à Dieu. Je tâcherai de vous rapporter le cantique; cela du moins ne tardera pas.

Le lundi de la Pentecôte, ce 31 mai 1694.

LETTRE CLXVIII. Il l'exhorte à continuer tous ses exercices.

Je ne crois pas avoir rien de nouveau à vous dire. Vous n'avez, ma Fille, qu'à continuer vos exercices, vos confessions, vos communions, toujours attachée à vos règles, et en vous mettant au dessus ou au dessous de vos peines. Je réponds toujours à Dieu pour vous, et vous offre à lui au saint autel.

Le livre va toujours, et même l'obstacle qu'on croyoit y pouvoir faire difficulté semble se tourner à rien. Je n'ai point vu le père Moret. Notre Seigneur soit avec vous. Je salue madame de Luynes.

A Paris, ce 4 juin 1694.

LETTRE CLXIX. Sur le repos en Dieu, l'abandon, les larmes, la réception des dons de Dieu, les fausses spiritualités à l'égard de l'oraison, les goûts sensibles, et le mélange du bien et du mal.

J'envoie la permission à madame pour l'entrée que vous souhaitez. En ces cas, ma Fille, l'utilité fait toute la nécessité.

Il n'y a rien à faire du côté de M. Paris : on ne sait ce que les papiers deviennent chez lui; mais aussi on n'y regarde pas, et la plupart se perdent sans qu'on y pense. Je n'en garde guère des vôtres sur les dispositions particulières.

Reposez-vous en Dieu. Ceux qui vous disent que c'est amour-propre de craindre d'abandonner ce repos pour de bonnes œuvres, disent vrai et faux. Saint Augustin et saint Bernard décident souvent qu'on a peine à quitter la contemplation pour

l'action. Le besoin et l'ordre de Dieu décident. En ce cas si l'opération de Dieu est empêchée pour un temps, elle sait bien par où revenir.

Laissez là tous ces vains efforts que vous feriez pour vaincre ces jalousies spirituelles; laissez-les passer : remettez votre volonté à Dieu par Jésus-Christ, afin qu'il fasse en vous ce qu'il veut.

Vous avez bien parlé à madame la prieure sur ma sœur Grifine. Je ne suis point surpris que ma sœur de Sainte-Gertrude m'écrive : je lui fais réponse par madame.

Communiez cette octave tous les jours, si votre santé le permet. Abandonnez-vous à Dieu, afin qu'il fasse en vous par lui-même cet acte de désappropriation qui ne vous laissera en partage que les richesses de votre Epoux. Plus vous craignez de vous laisser occuper de Dieu, plus il se faut plonger à l'abandon dans cet abîme, et vaincre toute opposition. Ne vous forcez point pour pleurer, ne déplorez point de ne le pas faire : recevez ce qui vous vient ; vivez en paix et dans une humble attente de Dieu. Lisez quand vous pourrez : quand Dieu voudra parler, quittez tout pour écouter ; un mot de lui vaut tout un livre.

Vous pouvez desirer ces saintes délectations, vous en réjouir en notre Seigneur, le prier de les continuer, et à quelque prix que ce soit de faire que vous l'aimiez.

Recevez sans vous mettre en peine si vous donnez quelque chose. Recevoir de Dieu c'est lui donner ; et comme il n'a pas besoin de nos biens, tout ce qu'il demande de nous c'est que nous recevions ceux qu'il nous fait. Cette disposition de recevoir ce que Dieu donne est de grand mérite devant lui. Une âme ne doit point chercher de mériter, mais de plaire à Dieu. Si elle sait plaire à Dieu, elle enferme tous les mérites dans cette science. Ne songez point à changer votre oraison. Les spiritualités où l'on desire que Dieu mette moins du sien, afin que l'âme y mette davantage, me sont suspectes ; et si l'on comprenoit bien que tout ce que nous pouvons mettre du nôtre dans l'oraison, s'il n'est pas de Dieu n'est rien, je crois qu'on seroit plus sobre à parler ainsi.

Les goûts sensibles pour lesquels les spirituels ordonnent une certaine sorte d'abnégation, sont d'une autre nature que ceux dont vous me parlez. L'imagination y a trop de part, et il faut outre-passer ses sentiments.

Je n'aime point non plus ces témoignages si sensibles d'affection. La sainteté de la vocation chrétienne et religieuse ne souffre point ces tendresses toujours trop humaines. Ménagez-

vous pourtant avec certaines personnes qu'il ne faut pas rebuter pour leur bien. Ce train est mauvais, et il le faut rompre autant qu'on pourra.

Je crois présentement avoir répondu aux demandes de l'écrit que vous me donnâtes à Jouarre au dernier voyage.

Le bien dans cette vie n'est jamais sans quelque mal ; mais il ne faut pas que le mal qui l'accompagne nous empêche de le goûter en lui-même. Voilà la résolution de bien des doutes. *Amen, amen*, il est ainsi. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 8 juin 1694.

LETTRE CLXX. Sur une somme qu'on devoit prêter à la communauté, et sur les peines de cette religieuse.

Il n'y a nulle difficulté de prendre cet argent avec la charge de nourrir les Filles, et de les élever aux conditions que vous me marquez. Cela n'a rien de commun avec le cas du concile. La conséquence est de faire de tels emprunts sans consulter la communauté : mais cela ne regarde pas madame votre sœur plus qu'une autre, et c'est un point qu'il faudra prévoir dans mon réglemeut.

Je vous ai dit plusieurs fois, ma Fille, qu'il faut mettre ces jalousies et ces doutes sur la foi avec les autres peines, et s'y conduire par les mêmes règles, qu'il n'est pas bon que je répète toujours. Je crois avoir répondu à vos autres doutes dans ma lettre d'hier, et il faudroit une bonne fois vous tenir pour dit que vos peines en venant d'un même fonds, ne font que prendre d'autres formes. Dieu exerce votre patience à les expliquer et peut-être un peu la mienne à y répondre, et à dire la même chose. Je n'y ai nulle répugnance en vérité, mais cela peut empêcher de meilleurs discours, et restreindre un peu le cœur. Je suis à vous en notre Seigneur, ma Fille. Ne vous allez pas rebuter de m'écrire vos peines, quand vous verrez qu'elles vous accablent, et que vous ne pouvez les vaincre autrement : mais au reste mettez-vous au large, et ne faites jamais dépendre vos communions d'une réponse ; Dieu le veut ainsi.

A Meaux, ce 9 juin 1694.

LETTRE CLXXI. Il se rend garant pour elle auprès de Dieu ; lui parle de l'abbesse de Jouarre, et de la divine société qui se forme à l'autel.

Oui, ma Fille, c'est de bon cœur que je me rends garant pour vous auprès de Dieu, que vous désavouez tout ce qui lui déplait,

et tout ce qui blesse la foi et la charité. Je désavoue tout cela pour vous : je renonce de bon cœur pour vous à Satan, et à ses œuvres, et à ses pompes : donnez votre foi à l'Époux céleste. Madame votre abbesse ne me répond sur quoi que ce soit : elle n'ose ; mais je crois qu'elle le voudroit : j'espère que le temps de sa liberté viendra. Madame sa mère se déchaîne contre moi, principalement sur le refus : tout cela ce sont des couronnes ; et assurément, s'il plaît à Dieu, mon cœur n'en sera ni aigri ni altéré.

L'écrit dont vous m'avez envoyé copie vous peut convenir en quelque chose, mais peu, et en rien exactement. Je vous le renvoie pour en prendre ce qui vous sera propre : Dieu vous le fera sentir. Vous me ferez plaisir à votre loisir de m'envoyer une copie de ce même écrit. J'honore de tout mon cœur madame votre sœur.

Je vous offre à Dieu sans relâche, surtout au saint autel. C'est là qu'on est époux et épouse, n'ayant point puissance sur son corps, mais se le donnant mutuellement, et s'unissant corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit. O la divine société ! Tout à vous en notre Seigneur.

A Meaux, ce 14 juin 1694.

LETTRE CLXXII. Il lui recommande de lui faire connoître ses différentes vues et ses dispositions.

Le père Claude s'est trouvé fort à propos pour vous porter cette lettre. Je commence par vous envoyer l'image au dos de laquelle j'ai suivi scrupuleusement, et toutefois pas trop bien, les règles de ma sœur de Sainte-Gertrude. Je connois maintenant le père Côme, et je le recevrai très bien. Je profiterai dans l'occasion des avis que vous me donnez sur certaines choses qui se passent. Je vous renvoie la lettre de madame de Soissons.

Vous me pouvez mander toutes les vues dont vous me parlez confusément, quel qu'en soit le sujet. Ne craignez pas de m'écrire ce qui me touche, que je lirai, s'il plaît à Dieu, comme vous le dites, c'est à dire comme s'il ne me touchoit pas.

Mandez toujours vos dispositions pour les soumettre. Cela se peut faire sans vous en occuper, et au contraire en vous détachant de tout ce qui n'est pas Dieu : ce qu'on soumet à l'Eglise n'attache pas.

On peut recevoir cette fille avec ses mille écus, s'il n'y a autre empêchement ; mais la chose ne laisse pas d'avoir son danger. Je salue madame votre sœur de tout mon cœur.

On me mande de Paris que madame de Soubise doit bientôt aller à Jouarre; mais l'on ne m'explique pas si c'est avec le père Bourdaloue. Je ne me délie point de ce Père. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 18 juin 1694.

LETTRE CLXXIII. Sur ses peines, et sur la conduite qu'elle doit tenir dans l'affaire de la réception des Filles.

Ne vous affligez point, ma Fille, Dieu vous regardera en pitié : communiez à votre ordinaire, malgré cette peine. Je réponds pour vous à Dieu, de tout ce que vous ne pourrez pas faire : ne vous confessez point de tout cela. Ne capitulez point avec Dieu sur ce que vous voulez qu'il vous donne et qu'il vous ôte : tout est à lui; et il ne s'en tiendra pas à votre mot, ni aux conditions que vous voulez lui imposer : il sait ce qu'il veut donner et ôter; il n'y a qu'à lui dire avec Job ¹ : *Quand il me tueroit, j'espérerois en lui.*

Si on vous parle des fèves, vous n'avez, madame votre sœur et vous, qu'à écouter, dire doucement mes raisons, ne vous donner aucune part aux premiers desseins, dire que vous ne savez rien de ce que je veux faire ou ne faire pas; mais seulement qu'il ne paroît pas que j'aie changé d'avis, et que je ne parle plus de cette affaire, sachant apparemment à quoi m'en tenir. Laissez-moi blâmer si l'on veut, sans vous animer à me défendre : dites que je dis là dessus que Dieu me défendra. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 18 juin 1694.

LETTRE CLXXIV. Il l'exhorte à s'abandonner à Dieu.

Ne songez pas, ma Fille, à être contente, ni à savoir si Dieu est content de vous : c'est un secret qu'il s'est réservé. Abandonnez-vous à lui, afin qu'il se contente lui-même en vous, et en toute créature, par sa volonté toujours sainte. Quelle joie de savoir qu'il est, et qu'il est heureux ! C'est la seule chose qui doit véritablement contenter une Eponse. Ce qui nous touche lui doit être remis par un abandon absolu et volontaire : c'est lui qui fait tout en nous, j'entends tout le bien; et c'est lui seul qui nous empêche de faire tout le mal.

Je suis très en peine de madame du Mans. Je vais demain en

¹ Job. XIII. 15.

visite au Mesnil, d'où j'irai faire un tour à Paris pour quelques affaires. Notre Seigneur soit avec vous. Je vous bénis de tout mon cœur, madame votre sœur et vous.

Madame l'abbesse me fait part de la bonne compagnie qui lui arrive.

Ces dernières lignes sont écrites depuis la lecture de votre lettre du 19. Gardons-nous bien de juger de la sœur Griffine par nos dispositions. Il ne me reste plus rien de celle dont vous me parlez et dont vous m'avez déjà parlé une fois : si elle est de Dieu, elle reviendra.

A Meaux, ce 21 juin 1694.

LETTRE CLXXV. Sur un remède aux tentations de jalousie ; et la manière dont les supérieurs doivent se conduire pour bien juger.

Je vous envoie, ma Fille, la lettre pour ma sœur de l'Assomption, tout ouverte ; afin que vous lui en fassiez la lecture, et lui en inculquiez les vérités dans l'occasion.

Je ne trouve pas que le sermon XLIX de saint Bernard vous puisse beaucoup soulager sur ces peines de jalousie : s'il le fait pourtant, à la bonne heure. Dieu fait un remède tel qu'il lui plaît de tous les discours de ses saints ; mais ici le vrai et grand remède est dans les plaies du chaste Epoux, où l'âme trouve la source de tous les dons, et les aime dans toute la distribution qui s'en fait ; comme qui aimeroit l'eau dans le réservoir, l'aimeroit dans tous les canaux qu'elle remplit sans s'y gâter. Il est vrai qu'on peut dire à Dieu : *Non fecit taliter omni nationi*¹, « Il n'a pas fait les mêmes grâces aux autres ; » et se réjouir par ce moyen de la singularité de ses dons, en tant qu'elle vient de lui, et que tout finalement se rapporte à sa volonté.

Pour les autres choses dont vous m'écrivez, je ne vois pas qu'il y ait à s'en mettre en peine. Je réponds en tout pour vous, et souvent, principalement au saint autel. Ne cherchons point d'explication avec Dieu dans la manière dont il agit en nous ; il la sait, et c'est assez.

Je vous ai déjà dit sur ma sœur Griffine que quand on me dit des faits contraires, il ne s'agit pas de s'en rapporter à celles qui parlent. Les supérieurs doivent venir à éprouver et connaître autant qu'ils peuvent par eux-mêmes : c'est ce que j'ai conseillé à madame de Jouarre, et de m'écrire ce qu'elle aura vu. Il vous est permis cependant de suivre vos lumières, mais non

¹ Ps. CXLVII. 9.

pas de croire qu'elles doivent être une raison pour moi. Assez d'autres choses vous doivent lier à ma conduite, sans celle que vous me marquez. Je ne crois pas qu'on ose proposer la réception de cette Fille autrement qu'on a fait la dernière fois pour son noviciat : si on le faisoit, vous et les autres religieuses sont en droit de refuser leurs suffrages, et doivent plutôt n'en point donner ; mais déclarer seulement qu'il faut attendre mes ordres, sans contredire davantage, et sans tenir aussi la Fille pour [dûment reçue] *.

Ce 22 juin 1694.

LETTRE CLXXVI. Sur la réception d'une Fille qui ne pouvoit accomplir toute la règle, les égarements de l'imagination, l'obligation d'écouter le céleste Epoux, et un endroit du Cantique des cantiques.

Je crois vous avoir mandé que ce qu'on croyoit pouvoir opposer au livre n'est d'aucune force, et ainsi qu'il pourra paroître bientôt. Je n'ai point vu le père Moret : je ne partirai point sans le voir.

Il n'y a nul doute que qu'on puisse procéder à la réception d'une Fille, quand il y auroit quelque point de la règle ou des constitutions qu'elle ne pourroit accomplir, pourvu que l'essentiel s'y trouvât. On m'a parlé de certaines choses qui regardent le coucher et l'habillement, qui sont un peu singulières.

Votre expédient, sur les notes du livre qui doit paroître, n'est point à rejeter ; mais je crois les autres meilleurs. Laissez vaguer votre imagination : vous ne la sauriez retenir que par le fond, ni dissiper que par là toutes les images qu'elle fait rouler devant vous. Je réponds à Dieu que votre cœur n'y est pas attaché. Ne demandez point trop d'être délivrée de ces peines : songez à ce qui fut dit à saint Paul¹ : *Ma grâce te suffit, et ma force se perfectionne dans l'infirmité*. Je vous entends bien ; allez en paix.

Que vous dirai-je du céleste Epoux ? Il faut qu'il parle, afin qu'on parle ; et quand il ne parle pas, il faut songer que son nom nouveau est inconnu, et sa gloire inénarrable. Vous ferez bien de continuer la lecture du Cantique, et vous approprier ce que l'Epoux et l'Epouse se disent mutuellement, surtout au dernier chapitre. Qui est cette petite Sœur qui n'a pas encore de mamelle ? N'est-ce point une âme à donner à Jésus-Christ, encore qu'il lui manque beaucoup de choses ? Ecoutez Dieu là dessus : il faut glorifier Jésus-Christ à la vie et à la mort.

* La fin manque dans l'original.

¹ II. Cor. XII. 9.

Je n'oublie ni madame de l'Assomption , ni ma sœur Cornuau , ni vous , ni madame votre sœur dans mes prières. Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 8 juillet 1694.

LETTRE CLXXVII. Part qu'il prend à la perte qu'avoit faite une religieuse ; et combien le saint Epoux aime qu'on lui offre un cœur percé de douleur.

Continuez à m'écrire à votre ordinaire : ne croyez jamais que vos lettres ni rien du tout me rebute. Je prends beaucoup de part aux appréhensions de madame de Sainte-Madeleine , et j'ai recommandé à Dieu de tout mon cœur la malade. J'apprends depuis qu'elle est morte. Je vous prie de faire mes compliments aux deux Sœurs : je ressens d'autant mieux leur juste douleur, que je connois mieux le sujet qu'elles ont de s'affliger.

Dites à madame de Sainte Madeleine que le saint Epoux aime qu'on lui offre un cœur percé de douleur comme le sien , et que ce sont de tels cœurs qu'il aime à percer des traits de son amour. Je prie Dieu de la soutenir si fortement qu'elle soit capable de consoler sa famille.

Priez Dieu qu'il m'inspire dans un grand besoin où je suis des plus pures lumières du ciel.

Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 10 juillet 1694.

LETTRE CLXXVIII. Sur les observances et particulièrement l'assistance à l'office, et le sentiment de l'abbé de la Trappe, touchant la réception des Filles.

J'aurai soin , ma Fille , de faire passer votre lettre au père abbé de la Trappe. J'approuve l'application que vous vous faites à vous-même du verset des Cantiques et de mon interprétation. Dans le dessein de vous conformer à la communauté , surtout dans l'office , n'en prenez point au dessus de vos forces : Dieu ne demande pas cela de vous , et votre expérience doit servir de règle. Autre chose est de chercher la délivrance de cette humeur ; autre de s'exposer à en augmenter la noirceur.

Je ne trouverois pas bon que vous vous séquestrassiez de l'office pour vaquer à l'oraison dans un coin : il faut assister du moins , s'il se peut , à une heure , afin qu'on voie que vous faites ce que vous pouvez.

Le sentiment de M. de la Trappe , pour les réceptions , peut

recevoir une restriction , si la Fille ne se trouvoit pas en état d'accomplir la plus grande partie , et les articles les plus importants de la règle.

Je vous promets de demeurer en suspens, jusqu'à ce que j'aie vu ma mère de Saint-Louis et ma sœur Griffine.

Allez votre chemin dans l'oraison , et laissez-vous conduire à l'esprit de Dieu , en qui je suis tout à vous.

A Paris, ce 17 juillet 1694.

P. S. J'approuve votre prière avec la lettre à la main , et je vous rends grâce de la charité que vous avez pour mon âme.

LETTRE CLXXIX. Sur les besoins de la nature ; sur les traductions de M. du Bois ; et sur les mouvements d'impatience.

J'ai reçu votre lettre du 19, ma Fille. Ne vous faites point un scrupule de vous être abandonnée au sommeil : vous le deviez , et vous le devez dans le même cas. Quoique Dieu nous occupe , on doit alors se désoccuper, en considérant les nécessités qu'il impose , comme une loi souveraine ; aimable même en ce point, qu'elle est un exercice de sa justice sur notre coupable mortalité.

Je tâcherai de voir le père Moret avant que de partir : mon départ est fixé au lundi 2 août. On achèvera les traductions commencées par M. du Bois *. Sa Préface a été fort combattue : personne n'a approuvé ce qu'il a dit , à l'exclusion de l'imagination, dont il faut se servir pour prendre l'esprit.

On n'est point obligé de se confesser des mouvements d'impatience auxquels on ne croit point avoir adhéré : mais s'ils ont paru sur le visage , ou par le son de la voix , on peut demander pardon à celle qui en a été le sujet , et on le doit régu-

* Philippe du Bois, de l'Académie française, traducteur d'un grand nombre d'ouvrages de saint Augustin, entreprit de prouver dans la Préface qu'il mit à la tête de sa traduction des sermons du saint docteur sur le nouveau Testament que l'éloquence humaine ne convenoit pas aux orateurs chrétiens, et qu'ils avoient tort de l'employer dans leurs prédications. La Préface de M. du Bois fit d'abord impression sur beaucoup de personnes, qui furent éblouies des raisons spécieuses qu'il apportoit pour soutenir sa thèse. Mais le docteur Arnould, quoique ami du traducteur, le réfuta si solidement dans ses *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*, que tous ceux qui avoient applaudi à M. du Bois furent étonnés de voir qu'il ne s'appuyoit que sur de faux principes et sur des raisonnements très peu solides.

lièrement pour l'édification. Quand on s'en confesseroit, il n'y auroit point de mal en général : mais quand cela tourne au scrupule, et retire des sacrements, il ne le faut plus. Qui veut aimer parfaitement, doit laisser bannir la crainte, et dilater son cœur : il en est de même des autres dispositions.

Je répondrai à toutes les peines que vous me ferez connoître, en aussi peu de mots qu'il se pourra. Ne recommencez point votre Bréviaire que dans le cas de la règle, c'est à dire quand l'omission est certaine, et que l'on en peut juger. Je salue madame votre sœur.

A Marly, ce 24 juillet 1694.

LETTRE CLXXX. Sur un sermon du père Bourdaloue; la charge de la conduite des converses; les moyens d'éviter l'illusion : la mortification, et les prédicateurs qui débitent des antithèses.

Le père Bourdaloue a bien voulu être porteur du paquet où sera incluse cette lettre. Il nous a fait un sermon qui a ravi tout notre peuple et tout le diocèse.

J'ai, ma fille, reçu votre lettre du jour de saint Jacques, et celle du 27. Je suis toujours fâché quand il se trouve des obstacles aux saints desirs de madame votre abbesse. Je ne veux pourtant point blâmer les excuses que vous lui faites sur la charge qu'elle a voulu vous donner de la conduite des converses : il n'y a que votre santé qui m'ait touché là dessus. Du reste, quoique vos scrupules aient été un des motifs pour vous en retirer, il sont d'une nature à ne point vous porter à faire de la peine aux autres.

Continuez vos communions : faites celle du samedi ; je vous connois assez pour prendre hardiment sur moi toute la faute. Dilatez-vous, et allez en paix. Je ne crains point l'illusion quand on se soumet ; et cela vous doit obliger à ne la pas craindre.

Le goût que vous avez quand on vous parle des délices de la possession de la vérité, est très bon. Si Dieu ne vous donne pas le goût de la mortification, il ne faut pas vous en étonner ; vous n'êtes pas en état de vous en servir.

Sur la lettre du 28, je plains avec vous les prédicateurs qui débitent des antithèses : l'Esprit de Dieu n'entre point par là.

J'enverrai dans quelques jours à Jouarre. Vous me ferez plaisir de m'envoyer par le père Bourdaloue les cahiers dont vous me parlez : si vous y avez de la peine, j'enverrai dans quelque

temps à Jouarre les querir , et je répondrai aux difficultés. Dieu soit avec vous.

A Germigny, ce 4 août 1694.

LETTRE CLXXXI. Sur les manières de rabaisser qui rebutent ; l'attrait pour la solitude ; la douleur de ne point aimer assez l'Epoux céleste ; le remède sur les illusions ; et l'affaire qu'il avoit avec l'abbaye de Rebais.

Sur votre lettre du 5 , j'ai reçu les papiers que vous m'avez envoyés par le père Bourdaloue. Je suis bien obligé à madame de Sainte-Théodore , et je ne doute point de son affection. Il ne faut point s'arrêter aux discours qu'on rapporte de mes gens : il suffit que je reçoive agréablement les lettres de Jouarre , et les siennes en particulier. Je ne veux point décider l'affaire de ma sœur Griffline ; et si je le voulois , il seroit bien difficile que ce ne fût pas en sa faveur.

Je n'approuve pas les manières de rabaisser qui rebutent et découragent : la charité n'en veut point de telles. Vous ne devez point avoir de scrupule quand vous avez dit dans le moment ce que vous suggéroit votre conscience. Madame de l'Assomption me paroîtroit fort propre pour le noviciat.

Sur la lettre du 4 , l'attrait pour la solitude est un préparatoire à un autre attrait , sur lequel il faut attendre et écouter Dieu. Vous eûtes tort de ne point communier samedi. La douleur de ne point aimer l'Epoux qui est si aimable et si aimant , est la plus juste qu'on puisse avoir , et il faudroit fondre en larmes pour n'être point assez à lui. Priez-le qu'il vous possède , et livrez-vous à lui. Je le prie de vous rendre sa sainte présence ; mais je ne le prie pas de vous la faire toujours sentir. Je répondrai au surplus de cette lettre quand j'aurai vu l'écrit. Vous me ferez plaisir de m'expliquer votre acte d'abandon : il y en a un qui approche fort de tenter Dieu ; ce n'est pas là le vôtre ni le mien. Pour le repos et le silence , je n'en suis pas en peine.

Sur la lettre du 5 , vous avez bien fait avec le père Bourdaloue. Vous ne serez jamais trompée , tant que vous exposerez vos dispositions ; et c'est là le remède sûr contre les illusions. Envoyez-moi les papiers dont vous me parlez.

Sur la lettre du 6 , vous trouverez l'explication du passage de saint Pierre à la fin des notes sur Salomon , dans le *Supplenda in Psalmos* , pages 644 et 645. Je n'ai point vu le père Moret : le livre ira son train. Ne craignez jamais de m'importuner ; mais seulement de vous resserrer le cœur que Dieu veut

dilater. Samedi j'irai coucher à Meaux, dimanche l'office, lundi séjour, mardi coucher à Paris pour affaires très nécessaires.

Celle de Rebais n'a aucune difficulté dans le fond. Il s'agit de savoir si les moines seront mes grands vicaires : j'ai des raisons pour ne le vouloir plus : cela m'inquiète peu ; parce que je serai toujours le maître de l'exécution.

Je salue madame votre sœur de tout mon cœur. Dilatez-vous : que Dieu vous dilate.

A Germigny, ce 11 août 1694.

P. S. Je vous envoie deux exemplaires d'un Discours sur la Comédie, dont je vous prie de présenter l'un à Madame ; l'autre sera pour vous et pour madame votre sœur, etc., etc.

LETTRE CLXXXII. Sur une novice de Jouarre, et sur l'acte d'abandon.

J'en userai, ma Fille, comme vous souhaitez avec ma sœur Griffine ; et qui plus est, je vous entendrai avant que de rien dire sur son sujet. On travaille toujours à Paris à empêcher l'édition du livre. Je verrai le père Moret, quoique apparemment il n'aura rien à dire de nouveau.

L'acte d'abandon est excellent ; mais j'ai mes raisons pour vous demander la manière dont vous le faites ; non par aucun doute sur vous, mais par rapport à d'autres personnes qui le font très mal, et de la manière qui induit à tenter Dieu ; ce qui est bien loin de vous. Continuez comme vous faites.

Je vous répondrai sur votre écrit et sur celui de l'oraison, s'il plaît à Dieu. J'ai envoyé à madame l'abbesse la permission pour madame de Sainte-Dorothée ; et en tant que besoin est, je la confirme par cet envoyé. Je vous offrirai à Dieu de bon cœur dimanche prochain.

A Germigny, ce 12 août 1694.

LETTRE CLXXXIII. Sur plusieurs difficultés que cette religieuse lui avoit proposées.

Je vous envoie, ma Fille, deux lettres que j'ai reçues aujourd'hui de M. de Chevreuse : il m'écrit de Forges du 9, et espère se rendre bientôt à Paris.

Je croyois recevoir aujourd'hui des exemplaires du *Discours de la Comédie*, pour en envoyer à Jouarre, surtout à madame de Luynes. Je vous prie de lui faire mes excuses pour cette fois, car il n'en est point venu.

J'ai commencé à lire vos difficultés avec une pleine persuasion de la pureté de votre foi. Je n'ai lu encore que la première difficulté sur la confession , et je ne vois pas bien encore ce que vous desirez de moi. Car s'il faut entrer dans la discussion des passages de saint Chrysostôme , de saint Basile , de saint Jean Climaque , vous voyez bien que pour cette seule question il faudroit un volume : que si je ne dis que deux mots pour trancher seulement ce qu'il faut croire , il y a à craindre que je n'augmente plutôt la difficulté que de la résoudre. Je répondrai pourtant le mieux et le plus tôt qu'il sera possible.

Quant à vos peines , je vous assure que vous n'avez qu'à demeurer en repos : allez en paix à Dieu et avec votre abandon ordinaire. J'ai connu et entendu tout : demeurez en sûreté et en repos. Communiez , confessez-vous à votre ordinaire , et ne vous départez point de vos règles , ni des ordres que je vous ai donnés pour votre conduite. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous. Je pars lundi pour Paris.

A Germigny, ce 13 août 1694.

LETTRE CLXXXIV. Sur les attraites et l'abandon à Dieu pour faire et recevoir tout ce qu'il lui plaira.

Je ferai rendre vos lettres au plus tôt , et les enverrai à Forges à M. votre frère. Je ferai ce que je pourrai pour l'obliger à vous venir voir , et même vous l'amener : je l'y ai vu fort disposé. Vous m'avez fait plaisir de m'envoyer copie d'un petit avis , que je ne me souvenois plus de vous avoir donné sur l'oraison. Il me semble que vous y pourriez trouver la résolution de vos peines. La règle est de suivre l'attrait : lorsqu'il y en a deux qui sont bons , comme les vôtres , on les peut suivre alternativement ; dans le moment , celui qui est le plus fort et qui prédomine , celui enfin pour qui on se sent le plus de facilité et qui produira le plus de fruit , sans négliger ni l'un ni l'autre , tant qu'il plaît à Dieu de les continuer : s'il en ôte l'un , garder l'autre , et ne se croire pas plus parfaite pour cela ; parce que la perfection consiste dans la volonté de Dieu.

Saint François de Sales dit : Active , passive ou patiente , tout est égal , pourvu que la volonté de Dieu soit suivie. C'est , ma Fille , ce que je vous dis , et la décision de vos doutes. Seulement gardez-vous bien de quitter vos communions et vos exercices ; ni de vous laisser empêcher par le scrupule. Vos règles et la confiance vous mettront au large ; le saint abandon pour faire et recevoir ce que Dieu veut , et y coopérer selon

qu'il le veut, qu'il y attire; s'exciter même dans la langueur à se remettre paisiblement entre ses bras; ne point craindre l'illusion quand vous marchez dans les voies que vous m'avez exposées; vous souvenir que je répons pour vous à Dieu, et vous attache à l'obéissance: voilà tout pour vous.

Je suis très content de l'écrit du père Toquet, qui est bien plus sûr dans ses maximes que plusieurs de ceux qui écrivent de cette oraison. Dieu n'envoie pas deux attrait même opposés pour tenir l'âme en incertitude; mais pour suivre tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant le mouvement présent.

Je ne vais point à la Trappe ce voyage. J'ai différé le synode à la fin d'octobre; cela ne veut pas dire que mon voyage soit long; je n'en sais pas davantage.

A Meaux, ce 16 août 1694.

LETTRE CLXXXV. Sur les chansons de l'opéra; sur les lumières qu'elle avoit reçues pour lui; la foi nue, et la soumission à la volonté de Dieu.

Votre conclusion, ma Fille, sur les chansons de l'opéra est fort bonne; et c'est bien fait de les éviter. Vous avez tort de croire que votre recommandation ne soit pas bien forte; le bénéfice est donné. M. d'Ajou ne doit pas se tenir exclu des grâces en son temps. Je ne m'éloignois pas de mon déni; mais madame l'abbesse y a de la peine, et ce n'est pas sans raison.

N'hésitez point à m'écrire ce qui vous a été donné par rapport à moi: ne croyez jamais que je reçoive rien en me moquant; je ne déteste rien tant que l'esprit de moquerie.

La foi nue est la foi sans aucun soutien sensible, contente de son obscurité, et ne cherchant point d'autre certitude que la sienne, avec un simple abandon.

Je ne me souviens pas bien distinctement du passage de sainte Thérèse. S'il n'est point dans votre écrit de l'oraison, je vous prie de me le marquer. Je n'ai aucun loisir de répondre à vos demandes sur l'écrit du père Toquet.

Je crois répondre à tous vos doutes, en vous disant de suivre l'attrait. Rappelez-vous le mot de saint François de Sales: Active, passive ou patiente, tout est bon, pourvu qu'on suive la volonté de Dieu.

Les petits caractères du livre du père Toquet me peinent un peu, et c'est une des raisons qui m'empêchent de vous répondre. Notre Seigneur soit avec vous. Comment dites-vous que je ne vous bénis pas? quand je mets ce mot, c'est une vraie bénédiction.

A Paris, ce 23 août 1694.

LETTRE CLXXXVI. Sur les grands effets de l'obéissance.

Vous êtes , ma Fille , punie par vos peines , de celle que vous avez eue de me mander franchement toutes vos vues : faites-le toujours sans hésiter. Ne craignez rien ; je réponds toujours à Dieu pour vous. Que l'obéissance a de grands effets ? Vous n'avez rien à craindre , encore un coup , en agissant dans cet ordre. Que Dieu est grand , et que ses opérations dans les âmes sont merveilleuses ! Elles s'appliquent par l'obéissance : c'est la mère des vertus , et le remède certain pour éviter les illusions. O vérité ! ô vérité ! puisse-t-elle vous faire vraiment libre , selon la parole du Fils de Dieu !

A Paris, ce 25 août 1694.

LETTRE CLXXXVI. Sur la nécessité de s'abandonner aveuglément à la volonté de Dieu ; et sur les goûts dont il ne veut pas l'accomplissement.

Il y a , ce me semble , trois points à résoudre dans votre lettre. Premièrement , vous demandez si vous entrerez dans la dévotion de madame de Sainte-Gertrude : j'y consens ; faites-le par obéissance , dans une union avec elle , et celles à qui j'en explique les lois , sans faire aucune austérité ni station. Vous verrez le reste dans la lettre que madame de Sainte-Gertrude vous communiquera.

Secondement , sur cet abandon : c'est assez que vous sachiez que je l'approuve , sans vous mettre en peine davantage de pénétrer les desseins de Dieu. Il veut quelquefois qu'on entre dans ses desseins comme dans une certaine obscurité douce , où l'on acquiesce à sa volonté sans en avoir et sans en vouloir voir le fond. En général , vous pouvez croire que le dessein de tels jeux de Dieu , qui laissent un goût dont il semble ne vouloir pas l'accomplissement , mais pousser l'âme par des instincts d'une autre nature , est de la rendre souple sous sa main , et mobile à lui seul : ce qui doit d'un côté produire au fond une grande humilité , et de l'autre une grande confiance en sa bonté.

En troisième lieu , je ne sais pourquoi vous voulez que je vous parle de mes dispositions sur le sujet des vues que Dieu vous a données. Il ne faut jamais me presser sur de telles choses , sur lesquelles je n'ai jamais rien à dire qu'il soit utile de savoir ; et je devrois , suivant mes règles , garder un éternel silence. Et toutefois je veux bien vous dire qu'en parlant de l'attribut , vous avez raison ; car celui de la vertu dont vous parlez

m'a été donné en un haut degré ; en sorte que je la vois toujours comme un fondement d'une sainteté éminente : mais autre chose d'en avoir l'attrait , autre chose d'y être fidèle autant que Dieu le demande. Tout est dit ; n'y pensez pas davantage. Je verrai l'endroit de sainte Thérèse. Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 29 août 1694.

P. S. Vous m'avez autrefois envoyé un passage de saint Bernard , sur les grâces attachées au souvenir de quelque homme. Votre écrit est à Meaux : marquez-moi seulement l'endroit de ce Père.

LETTRE CLXXXVIII. Il s'excuse d'avoir oublié les papiers dont il avoit besoin pour lui répondre en détail ; l'instruit sur la manière dont elle doit regarder les chagrins qui l'affligent.

J'ai reçu avec plaisir , ma Fille , votre lettre du 7. Ne doutez point que je n'aie reçu toutes celles que vous m'avez adressées à Paris. J'ai fait réponse à quelques unes , et je m'étois proposé de faire réponse à toutes , et à vos écrits , que j'avois mis à part pour cela dans un portefeuille séparé. Je l'ai oublié dans une armoire , où je l'avois renfermé avec tout ce qui regardoit Jouarre. Je demande pardon à Dieu et à vous de cet oubli. La chose est irréparable jusqu'à mon retour à Paris , qui sera le 15 octobre. Je vous verrai , s'il plaît à Dieu , avant ce temps là. Je suis vraiment peiné de mon oubli ; car j'aurois passé les trois jours de Germigny , qui précéderont mon voyage de Châlons , dans cette occupation. Mortifiez-vous , et croyez que cela me mortifie beaucoup : au moins ne soyez en peine de rien ; tout est renfermé sous une clef que je porte toujours avec moi.

J'enverrai à Jouarre lundi pour prendre congé de madame et de vous. Je partirai mardi pour Châlons : ce voyage pourra durer quinze jours. Je reviendrai à Germigny , d'où je vous irai voir sans manquer.

Je ne manquerai pas de vous offrir à Dieu très particulièrement le jour de votre baptême. Je répondrai de nouveau à Dieu pour vous , et me conformerai à tous les desirs que vous me marquez. Je salue de tout mon cœur madame de Luynes , et nos autres chères Filles.

A Meaux, ce 10 septembre 1694.

P. S. Regardez toujours ces chagrins comme un instrument

dont Dieu se sert : tout est grâce en ses mains. Je ne prétends point vous empêcher de vous occuper de ces attrait dont vous me parlez. Dieu a mille moyens de me faire paroître à vos yeux meilleur que je ne suis , sans offenser la vérité : ne vous appuyez qu'en lui seul. Songez au sermon xiv de saint Bernard. Notre Seigneur soit avec vous.

LETTRE CLXXXIX. Sur la soumission aux ordres de Dieu , le mérite des actes que sa grâce nous fait faire, notre coopération sous sa main, l'amour dont le cœur doit être embrasé, et l'usage qu'on doit faire des dispositions qui passent.

J'ai reçu , ma Fille , toutes les lettres dont vous me marquez l'envoi. Que le jour de votre baptême , qui est aujourd'hui , soit pour vous un jour de saint renouvellement. Je ne manquerai pas de vous y offrir à Dieu. Vous aurez de mes nouvelles de Châlons , et vous en ferez part à nos chères Filles. C'est toujours demain mon départ. Je dirai la messe à l'intention de Jouarre , afin que Dieu y daigne suppléer mon absence par sa présence plus particulière.

Je voudrais que vous eussiez été plus soumise sur l'oubli de vos papiers , non point par rapport à moi qui ai tort , mais par rapport à Dieu qui l'a permis. Je vous assure du moins que le cours de ses miséricordes et de toute votre conduite n'en souffrira rien. Toutes vos peines, quelles qu'elles soient , et en quel temps qu'elles viennent , n'empêchent pas la vérité des dons de Dieu , et en particulier de l'impression du sang de Jésus-Christ , dont en effet vous ne m'aviez jamais témoigné de semblable sentiment : mais c'est que l'Epoux de sang vous a voulu donner cette marque de son union avec lui.

Les actes ne laissent pas d'être méritoires , quoique reçus : autrement , comme tout est reçu , il n'y auroit rien de méritoire. L'acceptation volontaire de ce que Dieu fait lui est toujours parfaitement agréable ; et la force de son action empêche si peu la nôtre , qu'elle l'excite , quoique ce soit pour ensuite l'absorber tout en elle-même. Cela est ainsi ; Dieu veut qu'on le croie , sans même l'entendre : s'il ouvre les yeux , il faut voir sans curiosité ni recherche.

Je répondrai bien assurément à tous vos papiers , s'il plaît à Dieu. Soyez soumise à l'ordre , pour ce qui en peut arriver à l'heure de ma mort : j'y donne l'ordre que je puis. Soyez-le aussi pour l'impression de ce livre. Je vous trouve trop vive sur ce sujet là : Dieu veut une attente plus tranquille de ses volontés. Vous faites bien de me dire le bien et le mal. Laissez

passer toutes les peines que vous me marquez, et suivez vos règles.

Le père Toquet est un saint, et moi-même je suis disposé à me mettre sous sa conduite, plutôt qu'à en retirer qui que ce soit : mais vous n'avez à vous attacher qu'à celles où vous êtes.

Ce n'est pas assez de brûler; il faut se laisser consumer des flammes dont vous me parlez, et demeurer allumée comme une torche qui se consume en elle-même tout entière aux yeux de Dieu : il en sait bien retirer à lui la pure flamme, quand elle semble s'éteindre et pousser les derniers élans. Saint Paul nous a appris que ce feu ne périt jamais ¹, et l'Epouse a chanté que les eaux ne l'étouffent point ².

Consolez nos Filles, et dites-leur que si Dieu leur donnoit des espérances, elles ne seroient point filles d'Abraham, qui vivoit en espérance contre l'espérance.

Il ne faut point s'attacher à ces dispositions qui passent; mais s'en servir pendant que Dieu les envoie et les entretient, pour s'unir au seul qui ne passe pas. C'est l'état de cette vie, de passer et s'écouler continuellement par le temps à l'éternité. J'ai lu avec plaisir les endroits de saint Bernard et de sainte Thérèse. C'est une chose admirable comme Dieu unit à ses ministres, et comme il veut en même temps qu'on s'en détache.

Notre Seigneur soit avec vous à jamais. Consolez de ma part madame la prieure. Madame se chargera de lui porter ma bénédiction. J'offre à Dieu madame de Montmorenci, et les regrets avec les besoins de toute la famille en cette occasion.

A Germigny, ce 13 septembre 1694.

LETTRE CXC. Il demande les prières de ses Filles pour l'anniversaire de son sacre.

J'ai, ma Fille, reçu votre lettre du 15. Vous me ferez toutes grand plaisir, et vous beaucoup en particulier de vous souvenir de moi le jour de mon sacre : je ne vous y oublierai pas. L'anniversaire de la consécration d'un évêque est une fête pour le troupeau, et autrefois elle étoit dans le calendrier. Ma santé est parfaite, Dieu merci. Je vous bénis de tout mon cœur, et madame de Luyne, etc., et très particulièrement madame la prieure.

A Châlons, ce 18 septembre 1694.

¹ I. Cor. XIII. 8. — ² Cant. VIII. 7.

LETTRE CXCI. Sur madame de Fiesque, abbesse de Soissons : affection qu'il porte à ses Filles de Jouarre.

Monsieur l'abbé de Soubise a passé ici, et y a laissé en passant votre lettre du 21. Je continue demain mon voyage à Reims, et incontinent après je tournerai face vers Germigny. Mon chemin est de passer par Soissons : ainsi j'espère y aller rendre à madame de Soissons la visite que je lui ai promise. Elle a satisfait tout le monde, et je ne vois personne qui n'en dise beaucoup de bien. Ma santé est parfaite par vos prières. Je vous rends grâce, ma Fille, et à toutes nos chères Filles. Je prends beaucoup de part à la douleur de madame de Luynes et à la vôtre. Je serai, s'il plaît à Dieu, dans le diocèse dans cinq ou six jours. Je suis à vous comme vous savez. Demeurez ferme dans vos règles. Notre Seigneur soit avec vous.

A Châlons, ce 22 septembre 1694.

LETTRE CXCH. Sur le néant des grandeurs du monde ; l'aveuglement des religieuses qui ne cherchent qu'à s'agrandir ; et les caractères de l'amour divin.

J'ai reçu vos lettres du 2 et du 3. Laissez là les abbayes et les louanges des hommes : il n'y a qu'une occasion où il faille être loué, c'est quand Jésus-Christ paroîtra. En attendant il faut dire : *Mon âme sera louée en notre Seigneur*¹. Qu'est-ce qu'on appelle élévation, avantages, et tout le reste ? C'est le langage des étrangers qu'on apprend pendant son exil, et non pas celui des citoyens. Madame votre sœur rempliroit très bien une telle place : mais si elle sait bien remplir celle d'une humble religieuse, elle aura moins de compliments, mais plus d'estime, du moins de ma part. Je n'approuve point le zèle de celles qui, sous couleur de procurer le salut des autres, veulent s'agrandir, et devenir séculières après avoir été religieuses. Une abbesse qui n'est pas plus petite dans cette dignité que dans son abjection, ne connoît pas la valeur du précieux néant de Jésus-Christ. Il est vrai, j'ai une idée de la pauvreté intérieure et extérieure, qui me la fait aimer comme Jésus-Christ. Tout ce qui m'environne me semble emprunté, et tout ce qui semble m'agrandir, au fond ne me fait voir que le vide infini de la créature. De quoi se remplit-on, hélas ! et dans quelle inanité demeure-t-on, lorsque on ne prend que des ombres avec une main et une bouche avide ! *Vanité des vanités*, dit l'Ecclésiaste², *vanité des*

¹ Ps. xxxiii. 3. — ² Eccle. xii. 8.

vanités, et tout est vanité, et on ne peut assez nommer la vanité.

Je ne savois point la maladie de madame la princesse de Rohan, et vous m'avez fait plaisir de me la mander. Je salue de tout mon cœur madame votre sœur. Je lui connois de tout temps un bon cœur, et un esprit solide.

Je trouve bien faux que la sainte délectation de l'amour divin diminue la liberté. Je ne puis vous assurer du jour de mon arrivée à Jouarre ; ce ne peut être déjà avant le synode. Je répondrai à ce que vous m'écrirez : en attendant mon cœur me presse pour Jouarre.

Si Dieu vous veut environner et au dehors et au dedans, et dans l'intellectuel et dans le sensible, laissez-le faire. Tout ce qui fait aimer Dieu est bon : mais l'aimer, c'est vouloir sa gloire au dessus de tout.

Je me suis ouvert au père Toquet de mon dessein : je l'ai trouvé comme je le souhaitois ; il ne faut que trouver un temps.

Vous parlez beaucoup d'abbayes, et vous y revenez souvent. Laissez là ces vaines grandeurs, ce vain éclat : il n'en faut pas tant parler : même pour le mépriser. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 5 octobre 1694.

LETTRE CXLIII. Sur la pensée qu'il a eue, en s'offrant à Dieu pour elle ; sur la manière dont il faut porter le chagrin et les croix ; les sentiments des mystiques touchant la foi nue ; sur ses larmes, etc. ; et les affaires de Jouarre.

Je me suis très volontiers offert à Dieu, ma Fille, pour continuer à prendre le soin de votre âme. La pensée qui m'est venue en le faisant, c'est de vous unir aux volontés secrètes de Dieu pour votre sanctification et pour la mienne, en unité de cœur ; non que je souhaite ces correspondances à mes dispositions, qui en vérité sont moins que rien par rapport à moi : au contraire, je vous conseille d'outre-passer tout cela, et de ne regarder en moi qu'un ministre de Jésus-Christ, et un docteur sincère et désintéressé de la vérité ; car je vous permets de vous unir à cette disposition, que vous avez sujet de croire en ma personne quoique indigne. Tout le reste, en vérité, est sans fondement : mais si Dieu veut honorer, comme disoit saint Bernard, l'opinion qu'on a, ou plutôt que vous avez de mes bonnes dispositions, qui suis-je pour empêcher ses conseils ?

Ce chagrin, quoi qu'il en soit, et quelle qu'en soit la cause, est un instrument de Dieu, dont il faut le prier de se servir pour ses fins cachées ; et après l'avoir prié de l'ôter, il faut acquiescer à la réponse qui dit : Il suffit. Je ne dis pas pour cela que ce soit un ange de Satan : mais je dis que la vertu se perfectionne dans ces infirmités comme dans les autres. Quand vous comparez vos fautes avec les dons de Dieu, concluez que Dieu est bon au dessus de toute idée des hommes et des anges, et dites-lui en confiance : *Mon Dieu, ma miséricorde* ¹ !

Les croix régulièrement sont une marque de l'amour de Jésus-Christ : quand on n'en profite pas, c'est un motif de s'humilier, et par là de se crucifier encore davantage. Tout va bien dans la vie spirituelle, pourvu qu'on ne perde jamais courage, ou quand on le perd, qu'on aille avec un cœur humble et désolé, le rechercher en Jésus-Christ qui est notre force.

Ma visite à Jouarre aura ses moments, que je ne puis encore connoître précisément. Pour le voyage de la Trappe et des Claires, j'en doute pour cette année. J'avois d'abord résolu d'enfermer la lettre de madame de Maubourg dans votre paquet ; cela m'a échappé. Beaucoup de choses commencent à m'échapper de cette sorte, dont je suis fâché. Faites mes excuses à madame de Maubourg.

Venons à la lettre du 7, et à l'endroit de la prière et de la foi nue. Tous les mystiques que j'ai vus n'en ont jamais donné une idée bien nette. La définition que je vous en ai donnée est celle que j'ai recueillie de ceux qui en ont parlé le plus nettement. Votre auteur, qui met dans cette foi nue la consommation de l'état mystique et de l'union avec Dieu, s'éloigne de leur langage. La foi nue, selon eux tous, est celle par où commence la contemplation, ou, en autres termes, l'oraison de recueillement, de quiétude, de simple présence, qui toutes ne signifient que la même chose. Tout cela est fondé sur cette foi nue, qui proprement fait le passage de l'état considératif, ou méditatif, ou discursif à l'état contemplatif : car, disent-ils, l'âme exercée dans la méditation, où elle agit par raisonnement ou par lumière, en vient par là à n'avoir plus besoin de méditations, de discours, de réflexions, de raisonnements ; et c'est alors que n'ayant besoin ni de lumière ni de goût, elle est conduite par une simple foi nue et obscure où elle plonge et perd tous ses goûts, tous ses soutiens et appuis sensibles. Ce pas est grand, selon eux ; mais infiniment au dessous des autres états,

¹ Ps. LVIII. 18.

dont le dernier est non pas précisément l'anéantissement, mais l'anéantissement en Dieu, qu'ils appellent transformation, déification, perte en Dieu, union parfaite, et parfaite consommation du sacré mariage de l'âme avec Jésus-Christ son époux.

Que la foi nue commence seulement alors, c'est renverser les principes de tous les autres; et je ne m'étonne pas que cela soit arrivé à ce docteur. Ceux qui, comme lui, font à Dieu une méthode, et l'astreignent à certain nombre de degrés, à quatre comme celui-ci, et à plus qu moins selon les autres, sont sujets à des pensées particulières.

Ce rayon que met votre auteur est encore une invention de son esprit : peut-être pourtant n'est-ce qu'un langage, qui, réduit en termes communs, reviendrait à peu près aux pensées des autres mystiques. En général, ils sont grands exagérateurs, et peu précis dans leurs expressions; en sorte que qui prendroit ce qu'ils disent au pied de la lettre, il n'y auroit pas moyen de le soutenir. Par exemple, quand celui-ci dit que la foi nue nous élève jusqu'à l'état ou conversation des bienheureux, c'est parler contre saint Paul, qui enseigne que la foi n'est plus dans cette béatitude ¹. Pour être bien assuré du sentiment de cet homme, il faudroit peut-être l'entendre parler, et peut-être qu'on trouveroit bien à rabattre de ses expressions outrées. Pour moi, sans entrer dans ces discussions, je crois pouvoir vous assurer que les larmes dont vous me parlez ne sont pas de celles que produit la pure sensibilité, et que les nouveaux spirituels décrient si fort; mais plutôt elles ont leur source dans la même grâce pour le fond, quoique non en même degré, qui faisoit couler celles de David, celles des autres prophètes, celles de saint Paul, et, pour aller au premier principe, celles de Jésus-Christ même.

Pleurez donc, pleurez, encore un coup, et laissez, pour ainsi parler, dissoudre votre cœur en larmes. Il n'est pas besoin de savoir pourquoi vous pleurez, non plus que de demander [si l'on aime], quand on aime sans savoir qui, ni pourquoi; parce qu'on se perd dans quelque chose aussi souverain qu'inconnu. Il faut aimer sans songer qu'on aime, souvent même sans le savoir, encore moins sans savoir pourquoi; car il n'y a point de raisons particulières. C'est ce que dit la sainte Epouse : « Il est tout aimable, tout desirable : » *Totus desiderabilis* ²; selon l'original, Tout amour. Voilà ce que j'appelle la foi nue, qui

¹ I. Cor XIII. — ² Cant. v. 16.

n'a besoin ni de goût, ni de sentiment, ni de lumière distincte, ni de soutien aperçu ; mais qui, contente de sa sèche obscurité et simplicité, y demeurerait l'éternité tout entière, si Dieu le vouloit : mais comme elle sait qu'il ne le veut pas, elle s'élance sans cesse vers l'état où cet obscur et cet inconnu se changera en pure lumière, pour nous abîmer par là éternellement dans l'amour parfait et consommé. Je n'en sais pas davantage, ou ce que je sais davantage n'est pas nécessaire.

Je ne puis dire quand je pourrai vous aller voir : croyez seulement qu'il ne m'entrera jamais dans la pensée de différer ce voyage, par la crainte d'être importuné sur ce que j'aurai à faire ou ne faire pas.

Mandez-moi ce que vous saurez des mesures qu'on aura prises sur la vêtue de mademoiselle de Soubise : le dessein étoit de la faire avant la Toussaint. Je ne sais si la petite vérole, ou quelque autre raison, n'aura pas changé cette disposition : je ne veux pas le demander à madame de Jouarre, qui continue à ne m'écrire que des compliments avec une affectation manifeste de ne me parler de rien. Je vais ce soir à Meaux, pour préparer lundi le synode, et le tenir mardi. Après cela, je commencerai à chercher à m'affranchir pour aller vous voir. Je salue madame de Luynes. Notre Seigneur soit avec vous deux.

A Germigny, ce 10 octobre 1694.

P. S. Sainte Teutéchilde, priez pour votre troupeau et pour leur pasteur.

LETTRE CXCIV. Il l'exhorte à plonger toutes ses lumières et toutes ses vues dans l'obscurité de la foi.

Il faut encore, ma Fille, vous donner avis que j'ai reçu, outre la lettre qu'un de mes gens qui avoit été à Jouarre m'a rendue, une autre lettre de vous du 10. Vous m'avez fait grand plaisir de faire pour moi la demande que vous avez faite, qui m'est en vérité fort nécessaire.

J'approuve vos larmes, et je les offre à Dieu de tout mon cœur. Dieu vous fasse la grâce de perdre et de plonger toutes vos lumières, et toutes vos vues particulières, tant sur moi que sur toutes choses, dans cette sainte et divine obscurité de la foi, et n'avoir de soutien qu'en elle : non que je veuille anéantir ces lumières et ces vues, qui sont bonnes et utiles ; mais je veux que vous ne mettiez votre appui que sur Dieu appréhendé par

la foi, selon ce qui est écrit : *Le juste vit de la foi*. Tout à vous en notre Seigneur.

A Meaux, ce 12 octobre 1694.

LETTRE CXCIV. Sur la foi à laquelle toutes les lumières doivent céder, et sur les saintes délectations.

Vous vous êtes émue sans sujet, ma Fille. Je n'ai pas dit un seul mot de foi nue, je n'ai point parlé de vos dispositions : j'ai parlé de vues et de lumières, qui toutes doivent céder à la sainte obscurité de la foi, non de la foi des mystiques qu'ils n'ont point encore définie, mais de celle des chrétiens que saint Paul a définie si nettement. J'ai toujours tenu pour maxime que toutes vues et lumières doivent se réunir au principe de la foi, qui seule ne nous peut tromper. On peut se tromper à croire dans quelqu'un de certaines dispositions, telles que celles que vous croyez ressentir en moi : mais on ne peut se tromper à réduire tout cela au seul principe de la foi, dont la sainte et divine obscurité est accompagnée d'une certitude qui ne nous trompe jamais.

Ces saintes délectations, dont vous desirez la continuation, appartiennent à l'amour, et en sont ou la nourriture ou la flamme. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'avez parlé; elle viendra. Je vous prie de témoigner bien particulièrement à madame que je suis touché de son mal, et que je rends grâces à Dieu de sa guérison, que je suppose à présent très parfaite.

Il suffit que ma sœur Cornuau sache que j'ai reçu son billet. Il est sans doute que dans la visite je commencerai tout le scrutin.

Notre Seigneur soit avec vous.

Rassurez bien celles qui craignent que je ne relâche mes soins sur Jouarre; on verra que non. Je salue madame de Luynes.

A Germigny, ce 16 octobre 1694.

LETTRE CXCVI. Il lui fait voir que toute espèce d'oraison doit être fondée sur la foi, et combat à ce sujet plusieurs idées des nouveaux mystiques.

Je me mets devant Dieu, ma Fille, pour vous expliquer en simplicité, indépendamment des pensées particulières des mystiques, ce que l'Ecriture me fait entendre sur l'oraison de la foi.

La foi est le principe de l'oraison, conformément à cette pa-

role : *Comment invoqueront-ils, s'ils ne croient pas* ¹ ? Par cette foi, j'entends la foi commune des chrétiens, que saint Paul a définie en cette sorte : *La foi est la substance et le soutien des choses qu'il faut espérer, la conviction des choses qui ne paroissent pas* ². Cette conviction est expliquée par ces paroles du même apôtre : *Il sut pleinement, il eut une pleine persuasion que Dieu peut faire tout ce qu'il promet* ³ ; et c'est encore ce qu'il appelle ailleurs, *la plénitude de la foi et de l'espérance* ⁴. Cette même foi, sur quoi est fondée une si pleine confiance et espérance est en même temps animée par la charité, selon ce que dit saint Paul : *La foi opère par la charité* ⁵.

Voilà donc les trois vertus des chrétiens, la foi, l'espérance et la charité, fondées primitivement sur la foi : c'est ce qui fait dire au prophète, et après lui à saint Paul : *Le juste vit de la foi* ⁶. S'il vit de la foi, il prie en foi, et la foi comprend toutes ses prières.

Il faut donc être appuyé sur ce fondement ; et c'est là ce qui constitue le chrétien. L'homme comme homme s'appuie sur la raison ; le chrétien sur la foi : ainsi il n'a pas besoin de raisonner ni de discourir, ni même de considérer, en tant que considérer est une espèce de discours ; mais de croire : et jusque là je suis d'accord avec ces mystiques qui excluent si soigneusement le discours. Je veux bien aussi qu'on l'exclue ; mais par la foi, qui n'est ni raisonnante ni discursive, mais qui a son appui immédiatement sur Dieu : d'où s'ensuit la foi des promesses, et l'espérance, et enfin la charité qui est la perfection.

Pour espérer en Dieu, pour aimer Dieu, on n'a donc besoin d'aucun discours : quand on en feroit ce n'est pas là notre fondement, et le chrétien n'a besoin que de la foi seule.

« Le fruit de la foi, c'est l'intelligence, » comme dit saint Augustin ⁷ : mais quand on ne viendrait pas à l'intelligence, la foi dans son obscurité suffit ; et tout ce qu'on a d'intelligence en cette vie étant trop foible pour faire l'appui de l'homme, toute l'intelligence doit être plongée finalement dans la foi.

Par la même raison, toute délectation, toute douceur se doit encore aller perdre là dedans : car le cœur humain ne doit s'appuyer ni sur goût, ni sur douceur ; mais uniquement sur la foi, qui est le bon fondement. Ainsi, et en sécheresse et en

¹ Rom. X. 14. — ² Hebr. XI. 1. — ³ 1 Rom. IV. 21. — ⁴ Hebr. VI. II. X. 22. — ⁵ Gal. V. 6. — ⁶ Habac. II. 4. Rom. I. 17. — ⁷ In Joan. Tract. XXII, n. 2 ; tom. III, part. II, col. 465.

jouissance, on doit demeurer égal, et comme indifférent, content de la foi, tout obscure qu'elle est. Je ne dis pas que si Dieu donne des goûts, il les faille craindre ou rejeter : et c'est en quoi je vois les mystiques ordinairement trop précautionnés contre Dieu, portant les âmes en quelque sorte à s'en défier. Ils parlent aussi trop généralement contre les goûts ; puisqu'ils avouent qu'il y en a de plus profonds et de plus intimes que ceux qu'on appelle sensibles. Mais ni les uns ni les autres ne sont l'appui du chrétien, à qui la foi suffit pleinement. Ce ne sont donc pas des appuis ; mais ce sont des consolations dans le désert. Du reste, la vraie conduite est de marcher uniformément en vraie et pure foi.

Je ne suis non plus d'accord avec les mystiques sur le rejet de ces goûts intérieurs : je crois qu'on peut, et qu'on doit les désirer comme des attraites à l'amour : mais quand ils manquent, il n'en faut pas moins aller son chemin en foi : et cela concilie parfaitement ce qui pourroit vous avoir paru peu suivi dans les endroits de mes lettres, que vous rapportez dans la vôtre.

Au reste, il est certain que l'espérance et la charité portent en elles-mêmes consolation et douceur, et une telle douceur que si la foi est bien vive, c'est comme un commencement de la vie future. La foi même est consolante et soutenant dans son obscurité : car qu'y a-t-il de plus soutenant que de se tenir à Dieu sans y rien voir, lorsque, perdu dans sa vérité, on entre dans l'inconnu et l'incompréhensible de sa perfection ? Alors, soit qu'on voie par la foi ses perfections distinctes, en disant : Je crois en Dieu le Père tout puissant ; et encore : Saint, saint, saint ; soit que, sans rien voir de particulier, on se perde avec le prophète¹, en disant : Grand en ses conseils, incompréhensible à connoître, devant qui toute pensée demeure court ; le cœur avide est content et embrassant ce qu'il ne voit pas, il en prévient la vue par la foi, et l'aime sans le connoître. C'est sur cela que je fonde toute l'oraison, autant la commune que l'extraordinaire, qui doit à la fin revenir à la simplicité de la foi : elle n'est pas moins aimable dans sa nue et sèche obscurité, que quand elle étin celle et qu'elle flamboie. Marchez donc dans votre voie ; ne desirez point de changer : si Dieu veut de vous autre chose, il s^aura le faire au dessus de toute intelligence et de tout désir. Le reste se dira en présence, le plus tôt qu'il sera possible.

A Germigny, ce 26 octobre 1694.

¹ Jerem. XXXII. 19.

LETTRE CXCVII. Sur les moyens de se purifier de ses péchés ; les effets de la foi ; les défauts à éviter à l'égard de l'oraison ; et l'illusion de l'élévation aux emplois relevés.

J'espère toujours vous voir, ma Fille, le jour des Morts après dîner. Je ne vous conseille pas de différer pour cela votre communion ; il sera meilleur de la réitérer après. Croyez-moi, tout est fête pour les épouses de Jésus-Christ.

Ne soyez point en peine comment Dieu vous purifiera des péchés que vous n'aurez pas confessés ; croyez en cette parole : *Plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*¹. Pour avoir cette vertu purifiante, il n'est pas toujours nécessaire que l'amour soit gémissant, ni que les larmes qu'il fait verser soient amères : celles qui sont plus douces et plus tendres attendrissent aussi l'Époux, l'adoucissent, l'apaisent, calment sa colère, en contentant son amour. Allez donc, et vivez en paix. Ne desirez ni la foi nue, ni la foi plus consolante : tout est égal, actif, passif ou patient, comme disoit saint François de Sales. Dieu a des moyens pour rendre actifs ceux qui reçoivent, pour rendre patients, et, si l'on veut, passifs, ceux qui agissent ; le tout est de se ranger doucement à l'ordre de sa volonté.

Je n'empêche pas que vous ne receviez ce qu'il vous donne par rapport à moi, pourvu que vous ne mettiez votre appui que sur mon envoi et mon ministère ; tout le reste pouvant être faux, sans que rien vous dépérisse pour cela. Dites-moi ou ne me dites pas ce qui se passe en vous sur ce sujet, en soi cela ne fait rien à la conduite ; et il vaut mieux le dire que le supprimer, pourvu que vous ne me parliez pas de sainteté ni de chose semblable, parce que j'aurois trop de peine de vous voir trompée. Car encore que Dieu même ait des moyens de tromper les âmes qui ne sont pas opposées à sa vérité, je suis bien aise de ne pas entrer là dedans, et de demeurer pour tel que je suis, pourvu que mon ministère soit honoré en vous par la foi. La foi est défectable, quand il veut ; quand il veut, elle ne l'est pas, ou l'est moins, ou même est désolante et accablante : pourvu qu'elle demeure toujours foi, et que dans l'ébranlement de tout le dehors, ce fondement demeure ferme, tout va bien. ▮

Vous aurez à présent reçu ma lettre en réponse à votre grande épître ; celle-ci viendra en confirmation. Je crois sentir que j'ai dit au fond tout ce qui vous étoit nécessaire : si vous priez

¹ Luc. VII. 47

Dieu, le reste vous sera aussi révélé. Surtout gardez-vous bien d'imiter ceux qui veulent toujours savoir où ils en sont pour l'oraison. Je n'aime pas qu'on veuille marquer si précisément les degrés, ni qu'on fasse la loi à Dieu, comme en lui déterminant ce qu'il doit faire à chaque degré, et en décidant : Cela n'est pas de cet état, cela en est ; il y a là une présomption secrète, et une pâture de l'amour-propre. Pour moi je crois, et je crois savoir que Dieu sait mettre les âmes parfaites à l'A B C de la piété les sans reculer ; et qu'il en avance d'autres à la perfection, sans paroître les tirer de l'infirmité du commencement. Il est maître à tromper les âmes de cette sorte ; c'est là comme le jeu de sa sagesse : il le joue si bien et si secrètement, que personne n'y connoît rien que lui seul, et il n'y a qu'à le laisser faire en la foi de cette parole : « Il a bien fait toutes choses : » *Bene omnia fecit*¹. Sachez que comme il donne quand il veut le lait aux forts, il peut aussi quand il veut donner le pain aux enfants, en le lactifiant, pour ainsi parler, ou en donnant à l'estomac des forces cachées : il n'y a qu'à marcher en simplicité et en confiance, et sans tant raisonner sur les états, aider chacun suivant la mesure du Seigneur, et lui prêter la main selon qu'il se découvre.

Ne me dites pas après cela que quelquefois je ne réponds pas à tous vos doutes : je sens qu'ordinairement je réponds à tout sans qu'il y paroisse. Je ne refuse pourtant pas d'être averti ; mais cependant cassez le noyau, vous trouverez la substance.

Je n'ai jamais tant ouï parler d'oraison, et il me reste, malgré moi, un certain dégoût des spirituels ; je dis de ceux qui le sont plus, en ce qu'ils se font un peu trop une loi de leurs expériences, et n'entrent pas dans l'étendue des voies de Dieu, qui, parmi une infinité de complications d'états, sait conserver et cacher l'unité de son action. A lui gloire, à lui sagesse, à lui bénédiction, adoration et amour.

Gardez cette lettre, dont il faudra peut-être un jour m'envoyer copie aussi bien que de la précédente. Quelquefois on me consulte en général sur l'oraison, et je sens que je ne réponds jamais mieux que lorsque je parle à celles à qui Dieu me rend redevable ; car alors c'est son onction qui m'instruit.

Que je suis édifié de voir madame votre sœur s'affectionner à son office de chantre : je prie Dieu, en récompense de cette affection, de la guérir de son rhume, et je la bénis dans ce des-

¹ Marc. VII. 37.

sein. Cette affection vaut mieux que cent mille crosses ; ce n'est pas cet extérieur qui remplit l'âme. Non, l'âme n'est pas si peu de chose, que ces petits jeux des hommes puissent la remplir. Souvent on l'on desire ces élévations, ou l'on s'en contente par rapport aux autres plutôt que par rapport à soi-même : il n'y a alors qu'à s'interroger, et qu'à se dire à soi-même : En serai-je mieux ou plus mal au fond quand le monde dira : La voilà bien, on lui fait justice, elle a sujet d'être bien contente. Mais qu'est-ce que tout cela, sinon une pitoyable illusion de notre esprit, qui se mêle dans celui des autres pour s'asservir à leur goût ? Heureux qui ne se regarde que par rapport à Dieu seul, à ce qu'il pense de nous, à ce qu'il en veut.

Vous voyez bien que j'ai reçu vos deux lettres : celle du 27 est venue à moi avant celle du 24. J'ai lu avec plaisir l'endroit de saint Jean Climaque sur les larmes, qui est très beau et très véritable. Notre Seigneur soit avec vous.

Ce 26 octobre 1694.

LETTRE CXCVIII Sur l'absolution qu'il lui avoit donnée dans sa dernière confession ; et sur sa trop grande facilité à raisonner.

Je me disposois à vous écrire quand j'ai reçu votre lettre. Ce que je voulois vous dire, c'est que vous ne deviez point être troublée sur votre confession. Quoique je n'eusse point lu votre billet, j'en avois le fond dans l'esprit. On ne me dit point qu'il eût rapport à votre confession ; et en effet, il n'y étoit point nécessaire. Je vous ai dit sur ces tendresses tout ce qui étoit nécessaire. On ne doit point exciter ce que ces tendresses ont de sensible : on peut exciter ce qui est du fond de la charité, qui a sa tendresse dont saint Paul étoit tout rempli. Voilà ce que je voulois vous écrire.

Après avoir lu votre lettre, j'ajoute, ma Fille, à la première demande, que je vous ai réitéré l'absolution, à la seconde, que je l'ai appliquée à tout ce qui regardoit les causes et les effets de cette tendresse ; à la troisième, cette absolution étoit une suite de la confession qui venoit de précéder, et qui subsistoit moralement ; à la quatrième, il suffit pour en profiter que vous fussiez dans le dessein de faire ce que je vous avois prescrit, et ce que j'aurois à vous prescrire.

L'extrait que vous m'envoyez est d'une bonne doctrine, et je m'y tiens, en y ajoutant ce que je viens de vous dire, qui n'en est qu'une plus ample explication.

Je vous répète que la charité, qui est l'amour même à sa

tendresse, à laquelle il est permis de s'exciter comme à la charité même. Profitez bien de l'endroit que vous me répétez sur le calme qu'on cherche à force de se tourmenter. C'est ce qu'on ne sauroit assez vous rappeler, ni vous, vous le mettre trop dans le cœur. Je salue madame de Luynes. Je suis si éloigné de craindre l'illusion pour vous, que je ne vous blâme que de la trop craindre.

N'attendez jamais rien de moi sur ces rapports à mes dispositions : je vous laisse à Dieu sur cela, et à toutes les innocentes tromperies qu'il vous peut faire à cet égard ; mais je ne puis y entrer : je ne dis pas, Je ne le veux pas ; mais je ne le puis.

Vous raisonnez trop sur les causes, pourquoi ces goûts se font et se défont ? Le Verbe va et vient : son esprit souffle où il vent. Il faut être souple sous sa main, sans raisonner sur ses conduites. Je vous bénis en notre Seigneur, pour dissiper vos peines sur votre confession.

A Meaux, ce 5 novembre 1694.

P. S. Je n'ai rien à dire à madame Renard : si elle est encore à Paris, elle me pourra voir ; sinon, dites-lui qu'elle me trouvera toujours père, et c'est tout dire pour elle.

LETTRE CXCIX. Que la patience et la soumission sont le vrai remède à tous les maux ; excès de la bonté de Dieu, et manière dont il faut profiter de ses infidélités. Humilité du prélat ; il parle de ses notes sur le Cantique des cantiques.

Il faut, ma Fille, vous répondre aussi brièvement qu'il se pourra, non pour épargner la peine d'écrire, mais pour éviter l'embarras des paroles, et vous donner une décision plus précise.

Vous vous êtes suffisamment expliquée sur ces sentiments excités : vous ne devez pas vous expliquer d'avantage, ni même vous en inquiéter. Votre obéissance couvrirait tous les défauts de vos confessions, quand il y en auroit eu ; ce qui n'est pas. Vous cherchez à vous tourmenter vous-même par ces souvenirs rappelés des personnes, dont la mémoire vous fait un bien à peu près de même nature que celui que vous avez remarqué dans un sermon de saint Bernard. Les satisfactions humaines qui se pourroient mêler dans cette grâce, car c'en est une, n'en empêchent pas l'effet, ni ne sont pas des péchés dont on doive se confesser. Je n'ai rien changé sur ce sujet là dans les sentiments que je vous ai exposés dès le commencement. Vous vous tendez des pièges à vous-même, quand vous faites sur cela tant de questions, et que vous me demandez des réponses plus

précises. Les suites même de ces sentiments, que vous appelez plus fâcheuses, ne devroient point vous troubler quand elles arriveroient, ni ne vous engageroient à la confession : tenez-vous invariablement à mes règles. Vous vous forgez des peines sur tout cela, qui devroient être bannies il y a longtemps. Le mal que vous imaginez dans cette épreuve que vous avez voulu faire n'est rien. Vous vous repliez trop sur vous-même, et vous devriez suivre plus directement le trait du cœur qui veut s'unir à Dieu. Notre Seigneur soit avec vous.

Je vous recommande madame Renard : mais prenez garde de ne vous point laisser accabler par le soin que vous prendrez à la consoler. Exhorte-la à la patience et à la soumission, c'est le meilleur remède à ses maux ; et j'entends ici par ces remèdes un vrai remède même pour le corps. Parce que Dieu est bon ; ma Fille, nos infidélités ne lui font pas toujours retenir sa main ou retirer ses dons. Recevez avec reconnoissance les touches de son Saint-Esprit. L'épouse, qui avoit laissé passer l'Epoux qui frappoit, ne laisse pas à la fin de le retrouver. Le tout est de revenir toujours à lui avec une sainte familiarité. Quelque irrité qu'il paroisse, il fait quelquefois comme un souris à une âme désolée. *Venez, dit-il ¹, mon Epouse, venez des lieux affreux où vous êtes, et des retraites des bêtes sauvages.*

Quant à mes dispositions, dont vous me parlez, je n'y sais rien, si ce n'est que par ma charge je suis un canal par où passent les instructions pour les autres, et que j'ai grand sujet de craindre que je ne sois que cela. Il faut du moins donner et distribuer ce qu'on reçoit, autant qu'on peut, et tâcher qu'il nous en revienne quelque goutte.

Madame de Lusanci sera bien prise, quand vous lui direz que je ne me suis pas aperçu que votre lettre fût longue.

Je repasse sur le Cantique des cantiques à l'occasion de mes notes, et j'en suis à l'endroit où l'Epouse dit : *Je sommeille, mais mon cœur veille* ². Que ce sommeil est mystérieux ; mais que l'Epoux est jaloux, et qu'il passe vite ! Je porterai à Germigny votre relation : mon repos s'y passera sur le Cantique, et il y faudra mêler mille brouilleries que je réserve à ce temps là.

Anima mea liquefacta est ut locutus est, quæsi vi, et non inveni illum ; vocavi, et non respondit mihi ³ : « Mon âme s'est comme fondue au son de sa voix : je le cherchai, et je ne le

¹ Cant. iv. 8. — ² Ibid. v. 2. — ³ Ibid. 6.

trouvai point ; je l'appelai , et il ne me répondit point. » Qui expliquera ce mystère ? Tout à vous , ma Fille.

A Paris, ce 9 novembre 1694.

LETTRE CC. Sur la promotion de madame de Fiesque ; les dispositions où l'on étoit en Cour à l'égard de madame de Luynes, à cause de son éducation à Port-Royal ; les vues que la foi devoit lui présenter dans ces circonstances.

Je ne vous dissimule point que je n'aie été fort surpris de la promotion de madame de Fiesque ; je n'aurois pas cru qu'elle dût aller si haut d'abord ; mais il faut adorer les dispositions de la divine Providence. Il y a ici quelque chose de bien particulier à l'égard de madame votre sœur. Je ne saurois vous rien dire des démarches que pouvoit faire M. de Chevreuse : il faut lui parler auparavant. De croire que votre conduite à l'égard de madame de Lorraine ait produit un mauvais effet, vous voyez bien qu'on ne l'estime pas assez pour cela. J'ai toujours ouï dire que votre éducation de toutes d'eux à Port-Royal avoit fait une mauvaise impression, que M. votre frère même avoit eu bien de la peine à lever par rapport à sa personne : j'ai dit ce que je devois là dessus et au père de la Chaise et au Roi même. Je n'en sais pas davantage.

Mais il faut percer plus avant que tout cela. Dieu sait ce qu'il faut à tout le monde , et les voies propres pour y parvenir , et les effets qui s'en doivent suivre. Tout ce qui se passe ici n'est que l'écorce de son ouvrage ; et lorsque on verra le fond, lorsque le rideau sera tiré, et que nous entrerons au dedans du voile, nous verrons combien il est véritable que *qui s'humilie sera relevé , et que qui se relève sera humilié*. Vous n'avez autre chose à faire qu'à continuer comme vous avez commencé. Entrez bonnement avec madame de Fiesque comme ne songeant qu'à son avantage. Elle sera fort en vue , dans une grande communauté, dans une grande ville : il faut un grand sérieux et un extérieur très régulier, ou rien ne se démente : le dedans est bien plus important ; mais il faut que Dieu s'en mêle. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 3 décembre 1694.

P. S. Le messenger va pour madame votre sœur et pour vous seules ; les autres lettres sont la couverture : j'ai cru qu'il ne falloit pas faire paroître qu'il y eût rien de particulier pour vous en cette occasion.

LETTRE CCI. Sur les fins pour lesquelles il devoit examiner les grâces qu'elle recevoit ; les sources où il puisoit les règles qu'il suivoit.

Je vous renvoie , ma Fille , sur le procès à madame votre sœur , et je me sauve la peine du recommencement. M. votre frère a votre lettre. Vous avez succombé encore une fois à une tentation dont je croyois vous avoir guérie : c'est celle de croire que les lettres de Jouarre m'importunent. Vous m'avez déjà écrit qu'on vous l'avoit dit , et de chez moi , et je vous avois assuré que cela n'étoit pas. Il falloit s'en tenir à une réponse si précise. Cependant vous voilà encore dans la peine , qui n'a pas plus de fondement maintenant qu'alors. Je vous dis donc encore une fois que cela n'est pas ; mais tout le contraire. Je prie qu'à cette fois vous vous guérissiez de tous les discours qu'on vous fera sur cela , et que vous ne croyiez sur moi qu'à moi-même. Il est vrai que j'ai différé à vous répondre , jusqu'à ce que je fusse un peu plus en liberté ; mais cela même , c'est pour mieux répondre. Demeurez donc en repos , et continuez à votre ordinaire.

J'ai assurément reçu toutes vos lettres : vos règles rendoient les réponses peu nécessaires. Vous n'avez qu'à vous y tenir : c'est assez que je réponde pour vous à Dieu.

Le père Toquet a raison : j'en ferois autant que lui en pareil cas ; mais je ne desire pas que vous en veniez au cas qu'il vous a marqué. Quant aux grâces que vous recevez , je ne crois être en obligation de les examiner que pour deux fins : l'une , pour vous assurer contre l'illusion ; l'autre , pour être attentif aux indices que Dieu pourroit donner par là de ce qu'il demande de vous de nouveau. Quand je n'ai rien à vous dire sur cela , vous n'avez qu'à aller votre chemin. Pour ce qui est de l'assurance que vous voudriez que je vous donnasse sur votre état , votre assurance consiste en ce que je réponds de vous à Dieu : tout le reste est curieux plutôt qu'utile.

J'ai reçu et vu le passage de sainte Thérèse ; je le connoissois : il est plein de vérité et de lumière ; mais mon fondement n'est pas sur ces discours , quoique j'y défère beaucoup. J'ai ma règle dans l'Ecriture ; et c'est selon celle-là , qui ne peut faillir , que je tâche de vous conduire. Marchez donc en la foi de cette parole : *Qui vous écoute , m'écoute*¹ ; puisque vous êtes dans le cas plus que personne.

Je vois , par la suite de vos lettres , qu'il n'y en a point de

¹ Luc. x. 16.

perdues : tenez-vous en repos sur cela. Je suis très aise que le Père Toquet acquiesce. Faites, non pas des compliments de ma part, mais des amitiés sincères à madame de la Grange, dont le mal me peine : et que j'offre à Dieu de tout mon cœur, afin qu'il la soulage. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 4 décembre 1694.

LETTRE CCII. Il la console de la répugnance qu'elle avoit à souffrir; et veut que dans ses peines, elle s'en tienne à sa décision.

Pour répondre par ordre à vos lettres, depuis celle du 6 décembre, je voudrois bien, ma Fille, que vous fussiez une fois bien persuadée que je ne suis point changeant envers mes amis, et moins avec vous qu'avec qui que ce soit : du reste, j'écris ou n'écris pas selon les affaires et les besoins. Le cœur est le même : je vous porte toujours devant Dieu, et je lui réponds de vous avec le même cœur. Du reste, il faut vous avouer qu'il y a des temps où je ne puis écrire sans m'incommoder. Il ne faut pas laisser de m'écrire et de m'envoyer les papiers dont vous me parlez : il faut seulement me laisser prendre le temps qui me convient. Je vous assure, encore une fois, que je ne vous abandonnerai ni à la vie ni à la mort.

Ne changez rien à votre oraison. Si Dieu ne vous donne pas l'amour des souffrances, il vous donne les souffrances mêmes; et les sentir avec peine, c'en est une partie si considérable, qu'il ne veut peut-être pas vous en décharger. Qu'étoit-ce en Jésus-Christ que, *mærere et tædere, et dolere et pavere*? Qu'étoit-ce que dire : *Mon Père, s'il se peut*? Tout est bon, pourvu qu'on finisse en disant avec lui : *Fiat voluntas tua*. Il a tout pris, excepté les impatiences; et celles que nous ressentons font un caractère d'humiliation qui ne lui convenoit pas, mais qui ne laisse pas de nous être utile, pourvu que nous souhaitions de les tenir sous le joug avec son secours.

Je ne me repens pas de n'être point entré dans le détail de vos peines : assurez-vous que ç'eût été en semer d'autres. Il faut trancher d'un seul coup ce qui sans cela seroit infini. Vous avez bien entendu ce que j'ai voulu dire sur le père Toquet. Tenez-vous-en à vos règles; et pour conclusion, dites que je réponds pour vous.

Vous avez mal fait de consulter ce livre. Tenez-vous-en sur ces peines à ma décision : sortir de là pour entrer dans un plus grand détail, ce seroit le moyen de les fortifier. Confiance, dilatacion, délectation en Dieu par Jésus-Christ, c'est tout ce que

Dieu demande. Vous avez bien fait, toutes les fois que vous êtes passé par dessus ces peines dans la confession ; tenez-vous-en là. Vous avez bien fait encore un coup ; et le trait qui vous a empêché de vous en confesser au père Toquet, étoit de Dieu , qui vous a fait pratiquer l'obéissance par ce moyen.

Vous me ferez plaisir de témoigner en particulier à toutes mes chères Filles, que je ressens vivement les témoignages de leur amitié. Je n'ai point été aux Carmélites de ce voyage. Je n'y vois que celles qu'il faut voir, et j'ai peu de temps à donner aux compliments simples.

Assurez madame de Harlay que je lui suis obligé de ses prières ; je suis en peine de sa maladie, et je l'offrirai à Dieu de bon cœur comme une âme qui lui est chère.

Je vous renvoie l'écrit du père Toquet : faites-lui bien mes excuses ; il n'y a pas moyen de se mettre dans cette petite écriture. Je crois que vous m'aviez redemandé cette lettre de M. l'abbé de la Trappe que je vous renvoie. Mon rhume se guérira, s'il plaît à Dieu, pourvu que je me mette, comme je le fais, la tête en repos.

Notre Seigneur soit avec vous. Souvenez-vous de la lettre de saint Jean. Ah ! qu'elle est divine ! que le caractère en est haut dans sa simplicité !

A Neaux, ce 21 décembre 1694.

LETTRE CCIII. Sur des traductions que faisoit cette religieuse ; et les motifs qui portoient le prélat à ne pas entrer davantage dans la discussion de ses peines.

J'ai reçu vos deux paquets. Loin d'être persuadé que vous deviez cesser votre traduction, je vous exhorte d'y joindre celle du *Benedictus* et du *Nunc dimittis*. Je n'improve pas que vous composiez en latin ; mais pour le grec, je crois cette étude peu nécessaire pour vous : je vous l'ai mandé par une feuille séparée, et je ne sais pourquoi elle n'a pas été mise dans le paquet.

Assurez-vous, ma Fille, que je ferois mal d'entrer davantage dans la discussion de vos peines. Vous vous en faites par là de nouvelles : comme quand vous allez deviner que je mollis sur la défense de vous en confesser, à cause de ce que je dis sur la parole du père Toquet : cela est à cent lieues de ma pensée. Au contraire, je crois tous vos doutes si bien résolus par la règle que je vous ai donnée, qu'il n'y a qu'à vous la répéter quand vous rentrez dans vos peines. Serez-vous bien plus

avancée, quand je vous aurai dit qu'une pensée morose est une pensée où l'on s'entretient volontairement dans des objets impurs? N'en faut-il pas toujours revenir à être assuré, jusqu'à en jurer, que cet arrêt de l'esprit est volontaire? Vous raisonneriez sans fin, et vous ne feriez que vous embarrasser vous-même, si on entroit avec vous dans toutes ces questions.

Croyez-moi, ma Fille, c'est assez que je vous décide d'un côté, et que de l'autre je réponde à Dieu pour vous.

Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

Passez outre dans saint Jean, et lisez ces mots : *Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas, mais si vous péchez, nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ le juste, et il est la propitiation de nos péchés.* Souvenez-vous, ma Fille, de la grâce que Dieu vous a faite de vous témoigner dans le cœur qu'il vous les avoit pardonnés. Rendez-lui-en grâce par Jésus-Christ le juste, en qui je vous bénis de tout mon cœur.

A Meaux, ce 22 décembre 1694.

LETTRE CCIV. Sur sa conduite dans ses peines, et ce qu'elle avoit à faire pour ses péchés.

Je n'ai de temps que pour vous mander, ma Fille, que j'ai reçu votre lettre, celle de madame de Sainte-Gertrude et celle de ma sœur Cornuau. Je mis hier une lettre pour vous à la poste, que vous recevrez peut-être après celle-ci. Ne soyez point en peine de vos papiers; ils sont bien enfermés ensemble, et j'y répondrai au premier loisir.

Je connois le fond de ces peines dont vous me parlez, et je ne puis vous répondre que ces paroles dites à saint Paul : *Ma grâce vous suffit.* Offrez-les à Dieu pour les fins cachées pour lesquelles il vous les envoie, quelles qu'elles soient; c'en est là le seul remède et le seul soutien.

Dites à madame de Sainte-Gertrude que j'ai lu sa lettre, et qu'elle ne manque pas de communier à Noël et durant toutes ces fêtes, à son ordinaire.

Ce que vous avez à faire pour vos péchés, c'est de vous soumettre à la volonté de Dieu, qui vous exerce en tant de manières : le reste ne seroit pour vous que de vains efforts, et peut-être une pâture subtile de l'amour-propre. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 23 décembre 1694.

¹ I. Joan. II, 1, 2.

LETTRE CCV. Sur la jouissance de la vie future ; le danger des unions de cette vie ; les raisons pour lesquelles Dieu retire quelquefois ses dons ; le mystère de la croix, et la force de l'amour divin.

Je vous puis dire, ma Fille, avec assurance, à présent que j'ai reçu vos lettres, même celle que madame votre abbessse me devoit envoyer, et qui est depuis venu par la poste.

Je ne doute point, ma Fille, que ce n'ait été une vue de la Providence divine, en m'appelant à Jouarre, de vous procurer par mon ministère le secours qui est attaché à l'épiscopat, et vous ne devez rien craindre pour vous y être attachée.

Vous faites bien de tout rapporter à la jouissance de la vie future : j'approuve un état dont le fond nous attache, et nous transporte à ce dernier terme. Dieu en donne tel avant-goût, tel pressentiment qu'il lui plaît : mais je trouve communément que les âmes qu'on appelle grandes, et qui en cela sont bien petites, font trop de cas des jouissances et des unions de cette vie. L'attache qu'elles y ont me fait trembler, dans la crainte qu'elles ne soient de celles que leur élévation précipite dans la présomption. Je vous parle ainsi sans me sentir en aucune sorte la pénétration que vous m'attribuez dans les voies de Dieu : il me suffit que dans le moment il daigne éclairer ma petitesse, pour les âmes qu'il m'a confiées, principalement pour la vôtre.

Quels que soient vos desirs pour la vie future, ne laissez pas de chanter tout le Cantique de l'Epouse : prévenez la jouissance de l'éternité ; et, livrée à cette douce espérance, croyez que tout est présent à l'âme qui aime. J'approuve votre pensée sur le sentiment de la foi. Son propre est de tout cacher, et souvent jusqu'à elle-même, sans qu'il soit besoin de la sentir, puisque le soutien qu'elle nous donne est au dessus de tout sens.

Vous ferez mieux de suivre votre simple attrait, que des raisonnements et réflexions : et je vous ai dit souvent qu'il n'est pas nécessaire de former des actes, dont vous portez le fond dans le cœur : ainsi continuez dans cette conduite. Ne vous inquiétez pas quand l'hostie sacrée ne fait pas les impressions ordinaires, et n'en cherchez point la cause. Le céleste Epoux donne et retire, et ne veut pas qu'on s'accoutume à ses dons, ou qu'on les regarde comme une dette ; mais qu'on profite à chaque moment de sa libéralité. Demeurez donc en repos, et ne doutez point pour cela de la vérité de la grâce.

J'approuve vos pensées sur les passages du Cantique, en par-

ticulier celle du souhait des patriarches, sur ces mots : *Qui me donnera* ¹, et le reste.

Il n'y a point de nécessité de considérer en particulier l'enfance de Jésus. Je trouve quelque chose de plus fort encore à s'attacher à sa croix; et c'est un mystère qu'on ne doit que le moins qu'on peut perdre de vue : mais quand Dieu conduira votre esprit à quelque chose de plus abstrait sur la personne de Jésus-Christ, tout est bon, et il n'y a qu'à suivre l'attrait.

Il est certain que l'état infirme du corps empêche l'âme quelquefois de porter l'attrait dans toute sa force : tenez-vous-en à la règle que je vous ai donnée là dessus, et aux paroles que vous m'avez rapportées d'une de mes lettres. Pour ce qui est de ces peines qui viennent avec ces attractions, je ne veux pas seulement que vous y pensiez. Tout le remède que je puis vous donner sur le trouble où vous entrez par le délai de mes réponses, c'est que vous soyez bien persuadée que ce n'est point par épreuve, ni manque de bonne volonté que je me tais, mais par occupation ou par impuissance. Ce n'est pas la longueur ou la brièveté des réponses qui me recule ou m'avance; c'est l'état présent d'occupation ou de loisir où je me trouve : et comme mes occupations ne sont pas humaines, il faut s'accommoder à ce que Dieu permet : par ce moyen tout tournera à profit. Du reste, quand vous croyez que je me ralentis, c'est une tentation à la quelle il ne faut pas donner lieu, non plus qu'écouter tous les discours qu'on vous fait, ou qu'on vous rapporte.

Le passage de sainte Gertrude est fort beau, et fort à propos pour vous. L'amour divin est dévorant : il brûle le sang, il dessèche les moelles, il peut causer mille infirmités; et quand cela est, il n'en est que plus certainement un sacrifice agréable à Dieu, dont il se sert aussi pour crucifier et anéantir la nature, à laquelle il est si pénible. Il faut pourtant quelquefois, et quand on se sent tomber dans l'accablement, ménager sa tête, son cœur, et la commotion trop violente du sang.

Je vous renvoie le *Magnificat*; j'en suis très content : vous avez pris un tour si naturel, qu'on ne peut point apercevoir que ce soit une version, tant tout y est droit et original. Faites de même le *Benedictus* et le *Nunc dimittis*, et à votre grand loisir le psaume *Eructavit*, ou le *Dixit Dominus*, qui sont ceux qui me paroissent les plus élevés sur le mystère de Jésus-Christ. Je salue madame de Luynes, et suis tout à vous. Notre Seigneur vous bénisse, ma Fille.

A Meaux, ce 30 décembre 1694.

¹ Cant. viii. 1.

LETTRE CCVI. Il l'excite à la foi et à la confiance comme un seul remède de ses peines ; et lui donne des avis sur ses sécheresses.

Je vous plains d'un côté, ma Fille, dans l'état pénible où vous êtes ; et de l'autre je me console dans l'espérance que j'ai que Dieu travaillera en vous très secrètement. Il sait cacher son ouvrage, et il n'y a point d'adresse pareille à la sienne pour agir à couvert. Ce n'est point par goût, et encore moins par raison ou par aucun effort que vous serez soulagée ; c'est par la seule foi obscure et nue, par laquelle vous mettant entre ses bras, et vous abandonnant à sa volonté en espérance contre l'espérance, comme dit saint Paul, vous attendrez son secours. Pesez bien cette parole de saint Paul ¹ : *Contra spem in spem*, « en espérance contre l'espérance. » Je vous la donne pour guide dans ce chemin ténébreux ; et c'est vous donner le même guide qui conduisit Abraham dans tout son pèlerinage.

Communiez sans hésiter, dans cette foi, tous les jours ordinaires, et non seulement toutes les fois que l'obéissance vous le demandera, mais encore lorsque vous y serez portée, si Dieu le permet, par quelque instinct, pour obscur qu'il soit. Faites de même vos autres fonctions, sans faire aucun effort pour sortir d'où vous êtes, persuadée que plus Dieu vous plongera dans l'abîme, plus il vous tiendra secrètement par la main. Il n'y a point de temps à lui donner, ni de bornes à lui prescrire. Quand vous n'en pourrez plus, il sortira des ténèbres un petit rayon de consolation, qui vous servira de soutien parmi vos détresses. Notre Seigneur soit avec vous. *Soyez fidèle jusqu'à la fin, et je vous donnerai la couronne de vie* ².

Je suis bien aise, ma Fille, du bon effet qu'ont produit en vous le passage de saint Basile, et ceux des autres saints cités dans le livre de la Comédie. C'est un flambeau allumé devant les yeux des chrétiens, tant dans le siècle que dehors, pour les faire entrer dans l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne.

Sur le sujet de vos sécheresses, songez seulement que l'ouvrier invisible sait agir sans qu'il y paroisse ; que le tout est de lui abandonner secrètement son cœur pour y faire ce qu'il sait, de ne perdre jamais la confiance, non plus que la régularité aux exercices prescrits de l'oraison et de la communion, sans avoir égard au goût ou au dégoût qu'on y ressent, mais

¹ Rom. iv. 10. — ² Apoc. ii. 10.

dans une ferme foi de son efficace cachée. Notre Seigneur soit avec vous.

A la fin de 1694.

LETTRE CCVII. Ce qu'elle doit penser des choses qu'il n'a pas improuvées ; il l'exhorte à moins raisonner sur la conduite de Dieu.

Quand vous m'avez exposé les choses, et que je ne les improuve pas, vous pouvez toujours compter sûrement que je n'y trouve rien à redire, et ensuite aller votre train. Voilà, ma Fille, de quoi vous mettre l'esprit en repos.

Je vous suis obligé de tous les avis que vous me donniez sur les compliments. Je suis peu propre à ces bagatelles, et j'ai aussi peu de peine à prévenir, que de plaisir à être prévenu dans de telles choses. Je voudrois une bonne fois qu'on se mit sur un pied solide et de confiance sincère : tout le reste en mon âme me paroît grimace. J'enverrai pourtant après demain ; car aujourd'hui j'ai déjà trop écrit de lettres. S'il y avoit eu quelque chose à dire de nécessaire à madame de Rodon, je l'aurois fait : il faut un peu m'épargner pour ce qui ne l'est pas.

L'affaire de ces personnes est très faisable ; puisque leur parenté est fort éloignée, et du trois au quatre.

Je prie notre Seigneur qu'il vous enseigne toujours par son onction ce qu'il veut de vous. Sans vos peines, je vous dirois qu'il faudroit moins raisonner sur ses conduites : mais vous avez besoin d'être assurée ; et ainsi continuez.

Je salue de tout mon cœur madame de Luynes : faites aussi mes compliments à madame la prieure, à mesdames de la Grange et Kenard, et à madame de Saint-Paul. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 2 janvier 1695.

LETTRE CCVIII. Sur les visites, les peines, les conversations inutiles, la vie d'espérance, etc.

Mademoiselle de Soubise a passé sans que je l'aie su ; et quand j'ai voulu l'aller voir elle étoit partie : elle ne m'a fait faire aucune honnêteté. J'entends bien tout ce que cela veut dire, et ne m'en émeus point du tout. Vous ferez bien d'en user avec réserve sur ces visites.

Je vous ai dit très souvent que je ne voulois pas que ces peines, grandes ou petites, vous empêchassent de suivre ce qui

vous est prescrit, et que vous faites bien de passer par dessus.

Modérez les conversations inutiles, autant que la bienséance le permet, et sans scrupule : mais, encore un coup, que ces peines n'aient point de part à ce que vous ferez ou ne ferez pas là dessus. Vivez en espérance, sans désirer de la sentir. C'est bien fait de ne songer qu'à aimer, et même d'aimer sans songer qu'on aime. Lisez les évangiles de l'enfance de Jésus-Christ, et demandez la simplicité; exercez-vous-y.

Je vous pardonne vos questions; mais, ma Fille, il y en a que je voudrois bien ne plus entendre.

J'ai oublié de vous dire qu'en traduisant le psaume XLIV, quand vous le ferez, vous ferez bien d'ajouter ce qui est dans le *Supplenda*.

Je suis fâché de l'état de madame de la Grange, et je prie notre Seigneur de la soulager.

Vous faites bien de m'écrire, et de me proposer toutes choses. Il ne faut jamais se servir de ce terme d'importunité : il faut tâcher seulement de diminuer les peines, de peur qu'elles n'étrécissent le cœur que Dieu veut dilater.

J'ai oublié d'envoyer; ce sera pour une autre occasion. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 4 janvier 1695.

P. S. Je vous prie de me mander franchement si vous voyez quelque apparence à associer ma sœur Cornuau. Vous voyez bien que de la manière dont on agit avec moi, je ne dois pas me commettre : mais je ferai volontiers ce que madame de Luynes et vous me conseillerez. Je sais que vous l'aimez, et je lui en vois beaucoup de reconnaissance.

LETTRE CCIX. Sur la manière de s'appliquer les conseils des saints.

Vos passages sont fort beaux, ma Fille, aussi bien que vos réflexions. Vous remarquerez seulement qu'il se faut bien garder de vous les appliquer toutes. Les conseils des saints sont des remèdes qu'il faut appliquer avec connoissance, et selon les dispositions : ainsi ne changez rien dans les vôtres.

Je n'ai pas eu le loisir de lire le *Benedictus*, et je n'en ai que pour vous dire que je ne vous oublierai pas. J'attends avec impatience le retour de ce *messenger*, et de vos nouvelles. Je salue madame de Luynes.

A Meaux, ce 12 janvier 1695.

LETTRE CCX. Dans quel sens il s'étoit servi du mot d'indifférence à l'égard des dons de Dieu.

Madame votre sœur m'a fait un agréable récit, et bien circonstancié. Je vous prie, ma Fille, de l'en remercier de ma part. J'apprends de tous côtés, comme du vôtre, les bons sentiments de madame de Sainte-Marie, et j'en suis en vérité très content.

Je pars demain, s'il plaît à Dieu, en bonne santé. J'emporte le *Benedictus*. Je prie notre Seigneur de vous confirmer de plus en plus la grâce de la rémission des péchés.

Je ne sais si je me suis servi du mot d'indifférence : je ne l'aime guère à l'égard des dons de Dieu. En tout cas, je n'y veux entendre autre chose qu'une entière résignation ; et au dessus de tous dons particuliers, un attachement immuable à celui qui donne. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 13 janvier 1695.

LETTRE CCXI. Avis pour la maîtresse des novices ; ce que les novices pouvoient demander à leurs parents avant leur profession.

J'ai reçu, ma Fille, vos deux lettres. Ce que ma sœur de Saint-Louis doit recommander particulièrement à ses novices et à ses professes, c'est un grand silence, de ne se plaindre ni ne murmurer jamais, et de suivre la règle et les coutumes bien établies, et non les exemples. Je l'offrirai de bon cœur à Dieu.

Je suis très aise de la réception de ma sœur Griffine. Je laisse sur les réceptions chacun à sa liberté. Je parlerai franchement à celles qui, comme vous, se soumettront à moi. Conduisez ma sœur Cornuau, et allez doucement. J'ai un peu de peine de l'obliger à montrer les lettres qui pourroient découvrir le fond et le particulier de ses peines. Je crois que Dieu aura fort agréable la réserve que vous aurez pour cela ; et c'est là mon dernier sentiment, après y avoir pensé devant Dieu. On se trompe de croire qu'étant reçue, elle seroit plus hautaine, je crois qu'elle seroit plus humble.

Une fille peut demander à ses parents quelque chose, pour les petits frais que vous me marquez.

L'autre fille peut aussi presser ses parents, tant pour ses petits ajustements que pour quelque augmentation de sa dot, qui est assez modérée.

Mon neveu n'a pu écrire, à cause d'un accès de fièvre de trente heures qui l'a assez affoibli.

Je profiterai de vos avis sur madame de la Tour.

J'ai eu mes raisons pour écrire comme j'ai fait à madame de Luynes. Je l'ai fait fort sincèrement ; mais plus encore pour les autres que pour elle : on ne peut la trop distinguer. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 19 janvier 1695.

LETTRE CCXII. Sur la bénédiction que Dieu donnoit aux paroles du prélat, et la droiture du cœur.

Vous nous faites trop d'honneur à mon neveu et à moi. Sa fièvre n'a pas eu de suite, sinon qu'il est un peu échauffé : son remède est pour quelque temps un grand repos.

J'ai bien cru que ma réponse sur ma sœur Cornuau vous feroit quelque peine : mais il faut que la vérité l'emporte toujours, et faire ce qu'il plaît à Dieu par dessus tout. Mes paroles n'en sont pas meilleures, pour avoir en vous l'effet que vous me marquez. Dieu bénit votre obéissance ; et celui dont je tiens la place veut se faire sentir. Brûlez, soupirez pour lui ; dites-lui avec son épouse : *Tirez-moi, nous courrons : ceux qui sont droits vous aiment.* Mais qu'il aime aussi ceux qui sont droits, qui le sont avec lui, et avec les hommes et avec eux-mêmes, se simplifiant tous les jours, et devenant un sans diversion et sans partage de desirs ! Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 23 janvier 1695.

Lisez le Cantique.

LETTRE CCXIII. Sur la grâce qu'on doit principalement desirer en cette vie, et les cœurs droits qui aiment l'Epoux.

Pour réponse à trois de vos lettres : je n'ai nulle intention de vous détourner de cette union nuptiale avec l'Epoux. S'il y a quelque grâce que j'estime en cette vie au dessus de celle-là, c'est, ma Fille, celle de ne souhaiter aucune grâce d'un état particulier ; mais seulement celle de contenter Dieu, et de le voir pour l'aimer et le glorifier sans fin. Celle-là enferme toutes les autres, et c'est la substance même du christianisme.

Vous n'avez pas bien fait de vous confesser de l'adhérence à cette peine ; puisque assurément vous n'eussiez pas pu jurer que vous y aviez donné un consentement volontaire. Laissez être le péché ce qu'il est : une autre fois tenez-vous-en à ma règle, et

ne vous confessez plus de telles choses. Ne quittez jamais vos communions sans un ordre exprès. Offrez vos peines à Dieu selon ses desseins. Modérez vos larmes pendant la nuit et le jour, quand vous craindrez d'être vue : Dieu vous en donnera la force ; je l'en prie.

Je suis demeuré ici exprès pour y voir avec plus de loisir monsieur et madame de Soubise, quand ils y seront. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

Lisez le Cantique. Les droits qui aiment l'Epoux sont ceux qui, sans retour sur eux-mêmes, se livrent à ses chastes attrait, qui sont la vérité, la douceur et la justice, et se transforment en eux : *Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam* ¹.

A Versailles, ce 31 janvier 1695.

LETTRE CCXIV. Combien il est nécessaire qu'elle lui rende un compte exact : quelle est la plus grande perfection dans cette vie.

Continuez, ma Fille, à m'écrire tout ce qui se passe en vous : ayez-y l'attention qu'il faut pour m'en rendre compte. Ce compte vous est nécessaire pour recevoir des réponses qui vous assurent, et vous empêchent de demeurer dans la peine. Ne vous confessez point de ces peines, nonobstant l'exposé que vous m'en faites : je vous le défends, et de rien changer pour cela dans vos communions et dans votre conduite. Je réponds toujours de vous également. Mes sentiments ne changent pas ; mais on en inspire aux âmes de plus ou de moins simples, selon que leur attrait le demande. Tenez pour certain qu'il est mieux de s'abandonner à la volonté de Dieu sur la diversité des attrait, que de rien déterminer par son choix.

Toute âme sainte est Epouse. Dieu appelle dans cette vie à de certains états où cette grâce se déclare davantage : bien certainement la perfection en est réservée à la gloire : c'est donc là qu'il faut terminer ses desirs, et recevoir en attendant ce que Dieu donne comme il le donne, sans croire qu'on en vaille ou plus ou moins, qu'autant qu'on est plus ou moins uni à la volonté de Dieu. Je n'ai de temps que pour écrire ce mot : je ferai réponse à ma sœur Cornuau une autre fois.

A Paris, ce 10 février 1695.

¹ Ps. XLIV. 5.

LETTRE CCXV. Sur la meilleure voie pour aller à Dieu, dans quelle disposition il faut recevoir ses attrait et les suivre.

Ecoutez bien, ma Fille, je n'improve pas votre voie : je ne veux pas même vous en détourner ; mais je vous en montre une meilleure, non afin que vous la suiviez, car il faut que Dieu le veuille ; mais afin que, s'il veut vous y conduire ; j'aie fait ce qu'il demande d'un pasteur, qui est de lui préparer les voies, étant bien certain que, selon les règles communes de sa providence, il fait précéder quelque connoissance des voies où il veut mener les âmes, avant que de les y faire entrer.

Or, quelle est cette voie meilleure ? Je vous le dirai en trois mots. Ce n'est point d'agir sans attrait ; car cela ne se peut : il faut que le Père tire, et par conséquent il faut un attrait ; et si l'Épouse n'avoit pas besoin d'attrait, elle ne diroit pas : *Tirez-moi*. Que veux-je donc ? Que vous connoissiez qu'il y a une infinité d'attrait connus et inconnus auxquels il faut s'étendre, pour laisser à Dieu la liberté de nous tirer par l'un plutôt que par l'autre ; non qu'il soit nécessaire pour cela d'en envisager l'un comme absolument le plus parfait, car il n'y en a point qui, étant choisi de Dieu, ne mène à la perfection ; mais afin que Dieu choisisse celui qu'il voudra, qui dès là deviendra le meilleur, et le plus perfectionnant pour vous.

Je vous dis donc : Suivez le vôtre ; c'est le meilleur pour vous tant que Dieu le donne : mais entrez dans toute l'étendue de ses voies ; et sans vous attacher à une seule, ayez la foi en celui qui en a mille pour vous attirer. C'est là que vous trouverez la véritable dilatation de cœur. Je ne vous demande donc que de vous remplir de cette foi, qu'on appellera, si l'on veut, la foi nue. Pour moi, je n'entends par là que la foi del'immense sagesse, puissance et bonté de Dieu, pour faire porter à chaque membre de Jésus-Christ le caractère qu'il doit avoir dans son corps, par les voies qui lui sont connues.

Cela ne veut pas dire qu'on renonce à rien, ni même qu'on demande rien ; mais qu'on se tienne en attente de tout ce que Dieu veut faire de nous dans le corps de Jésus-Christ, connu et inconnu, en présupposant toujours qu'il nous veut effectivement dans ce corps. Voilà tout.

Pour ce qui est du carême, je vous ai dit plusieurs fois, aussi bien que sur l'office, que vous fassiez comme nous l'avons déterminé par le passé, sans seulement songer à de nouvelles tentatives, puisque je vous le défends. Le Dieu moteur

des cœurs et père des lumières, soit avec vous. Lisez le troisième chapitre de l'épître aux Philippiens.

A Paris, ce 28 février 1695.

LETTRE CCXVI. Il témoigne sa sensibilité aux maux que souffroient plusieurs religieuses de Jouarre; il lui montre que la conformité à la volonté divine est la meilleure voie.

Je ressens très vivement, ma Fille, les douleurs de madame votre sœur, dont vous me faites dans vos lettres une si vive peinture, surtout par celle du 12 : j'ai reçu les précédentes. Je suis aussi très affligé du péril de madame de la Grange et des maux de toutes mes Filles, que je ne cesse d'offrir à Dieu au saint autel, et toujours, surtout madame de Luynes. Je prie Dieu de lui mettre dans le cœur la vertu de la croix et de la résurrection de Jésus-Christ et de lui donner du soulagement. Je le prie aussi de lui appliquer la vertu toujours vivante dans les saintes et précieuses reliques du glorieux martyr saint Potentien, qui semblent avoir déjà opéré sur elle. Continuez à me mander de ses nouvelles.

Pour vous, vous n'avez qu'à suivre vos attrait, que j'approuve autant que jamais : pour le reste, je vous le montre seulement, non pour vous obliger à rien faire pour vous y porter, au contraire je vous le défends; mais pour donner lieu à Dieu de vous tirer où il voudra. Tant qu'il ne fera rien sur cela, ce sera signe qu'il vous mènera à la perfection qu'il vous destine, par la voie où il vous a mise. Gardez-vous bien de croire qu'il y ait rien de défectueux : on va par toutes voies choisies de Dieu à la même perfection, et il n'y a qu'à se conformer à sa volonté.

En soi, il n'y a rien de plus excellent que l'amour de Jésus-Christ où vous tendez, et le desir de le voir face à face; puisque c'est là que se trouve la plus grande gloire de Dieu, et l'entière destruction du péché, par l'union consommée à la justice éternelle. Il n'est question que des moyens; et je vous montre seulement que, sans quitter ceux que Dieu nous offre, il n'y a, quand il y attire, qu'à s'abandonner à tout ce qu'il peut vouloir. Sa volonté est la source où tout est compris, et d'où tout dérive. Notre Seigneur soit avec vous. Je bénis de tout mon cœur madame de Luynes, et toutes nos autres malades.

Il me semble que je vous ai autrefois envoyé une image de Jésus-Christ flagellé : montrez-la-leur de ma part, si vous l'avez : mais je me souviens que c'étoit pour Coulommiers, si

je ne me trompe. En tout cas, faites-leur vous-même ce tableau par ce seul trait d'Isaïe : *C'est l'homme de douleur, et celui qui a expérimenté toutes les foiblesses du corps*¹. Je n'ai de temps que pour vous dire ceci : Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 16 mars 1695.

LETTRE CCXVII. Sur le desir d'être conforme à Jésus-Christ; le pur amour, et la prise d'habit d'une postulante.

Ne craignez point, ma Fille, pour le desir que vous avez que Jésus-Christ accomplisse en vous, comme dans un de ses membres, ce qu'il doit porter comme chef. Ce sentiment n'a rien de superbe; au contraire, c'est une parfaite humilité de ne se retrouver qu'en Jésus-Christ. Je vous ai bien entendue : cette influence du chef se répand sur tous les membres de son corps mystique, selon l'âme et selon le corps. La joie que vous avez de la gloire de Jésus-Christ, par rapport à celle de Dieu, est du pur amour; et ce pur amour, il le faut pratiquer plutôt que de songer si on l'a : plus on l'a, moins on y pense, si ce n'est dans certains cas. Pour vous, vous n'avez à réfléchir sur vous-même, que par rapport à l'obéissance, et au compte que Dieu veut que vous me rendiez.

Madame l'abbesse ne m'assure point du jour de la prise d'habit : je ne manquerai pas, s'il plaît à Dieu; et ce me sera une joie qu'une âme si pure et si bien appelée soit la première que je lui offre dans la sainte solitude de Jouarre, où je souhaite de voir régner le silence intérieur et extérieur où l'Epoux parle.

Les papiers du *Benedictus* me tomberont sous la main quand j'y songerai le moins : en tout cas, rien ne traîne ni ne se perd. Notre Seigneur soit avec vous.

Faites, je vous prie, mes compliments, et portez ma bénédiction à mesdames de la Grange et de Rodon. Il y a longtemps, ce me semble, que je n'ai eu de nouvelles de madame du Mans.

A Meaux, ce 29 mars 1695.

LETTRE CCXVIII. Il la console et l'encourage dans ses peines.

: Communiez sans hésiter, malgré ces peines : ne vous en confessez pas. Ne vous embarrassez point à faire des actes contraires : consentez à ceux que je fais pour vous à ce moment,

¹ Isa. LIII. 3, 4.

et que je ferai à complies, demain à matines, à la messe et vêpres : je prends tout sur moi.

Le quiétisme ne se peut pas définir en un mot. N'ayez, ma Fille, aucun regret à ce que vous avez écrit : j'y ferai réponse tout à coup quand vous vous y attendrez le moins, s'il plaît à Dieu : ma bonne volonté vous soutiendra peut-être en attendant. Nous dirons le reste mercredi. Je salue madame de Luynes. Notre Seigneur soit avec les deux Sœurs.

A Meaux, ce 2 avril 1695.

LETTRE CCXIX. Sur le bonheur d'aller à Dieu.

Je n'ai pas manqué, ma Fille, de prier pour vous. Je suis très aise de votre meilleure disposition. Vous aurez vu par mes précédentes que je ne suis pas aussi occupé, étant ici, que vous pensez, et que j'y trouve du temps pour mettre votre conscience en repos.

Recevez ce cher Sauveur, ce cher Epoux, ce cher et unique amant des âmes pudiques et saintes. J'irai sans doute à la Ferté en même temps que madame de Miramion ; et ce ne sera pas sans passer à la sainte montagne. Je souhaite fort d'écouter tout ce que votre cœur veut éclore. Je serai bien aise d'avoir la copie de la lettre dont vous me parlez. Vous offrez un trop grand prix pour une vie aussi inutile que la mienne. Entrez dans le sentiment que le Sauveur inspire aux apôtres, en leur disant : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vas à mon Père ; parce que mon Père est plus grand que moi* ; c'est à dire, vous vous réjouiriez de ma gloire, et de mon retour à la source d'où je suis sorti, et d'où je tire toute ma grandeur. C'est là le plus pur amour, et celui qui nous suivra dans le ciel, où la gloire du bien aimé fera notre joie et notre vie. Je vous la souhaite, avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen, amen.*

A Versailles, ce 27 avril 1695.

LETTRE CCXX. Sur ses peines. Pourquoi il ne lui parle pas le même langage qu'à la sœur Cornuau.

Les plaintes de votre dernière lettre s'évanouiront, ma Fille, aussitôt que la réponse précise que j'y ai faite sera arrivée entre vos mains. Je vous y décide nettement que, sans avoir aucun

¹ Joan. xiv. 28.

égard à la peine que vous m'exposez, vous devez aller votre train, et surtout vous bien garder de rejeter, ou d'interrompre, ou de différer votre sommeil pour cette peine. Je vous défends aussi de vous en confesser, quand vous seriez à l'heure de la mort. Cette réponse, qui a précédé celle dont vous me marquez la réception, a dû vous être remise il y a longtemps, et elle vous aura rendu le calme.

Si je ne vous parle pas le même langage qu'à ma Sœur Cornuau, c'est que je réponds à chacun selon son attrait, sans que cela marque rien de plus ou de moins, ni de mon côté ni du côté des personnes. Il ne faut donc jamais regarder ces choses par rapport aux autres, mais tout par rapport à soi; et pour empêcher l'inconvénient, je crois que dorénavant le mieux sera de ne se plus rien entre-communiquer sur ce qui regarde l'état intérieur d'un chacun.

J'espère être à Meaux au plus tard à la fin de la semaine prochaine. Je vous prie de me mander seulement si c'est la coutume de porter tous les corps à la porte; je ne dis pas à la grille, mais à la porte de l'église du monastère.

Je suis en peine de la santé de madame de Luynes et de la vôtre. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

Suivez votre attrait en toutes choses, et dites au céleste Epoux : *Tirez-moi ; nous courrons : ceux qui sont droits vous aiment.*

A Paris, ce 30 avril 1695.

LETTRE CCXXI. Sur un écrit censuré; et sur ce qu'elle vouloit toujours s'expliquer davantage.

J'avois écrit la lettre ci jointe pour l'envoyer par la poste avant la réception de la vôtre du 31. Je ne puis vous envoyer ces écrits quant à présent; ce sera bientôt. J'irai à la Ferté après l'octave; et c'est dans ce temps que se feront toutes choses.

Si madame estime le peu que j'ai fait par ma bonne volonté, elle a raison. Je ferai précisément pour vous, ma Fille, ce que vous souhaitez pendant cette octave. Je vous envoie l'ordonnance pour madame de Harlay, aux conditions marquée par mon autre lettre.

Vous voyez qu'à l'endroit que vous me marquez, on ne condamne que le dessein de supprimer les efforts du libre arbitre; de quoi je suis bien certain que vous êtes fort éloignée. Vous me direz sur cela ce que vous voudrez. Prenez garde seulement

qu'il n'y ait un peu de tentation à vouloir toujours vous expliquer davantage ; ce qui pourroit empêcher le parfait repos, et l'entière dilatation de cœur que je vous souhaite. Dites pourtant à la bonne heure ce que vous pensez. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 1^{er} mai 1695.

LETTRE CCXXII. Il lui marque la manière d'agir à l'égard des états des personnes qu'il conduisoit ; n'approuve point qu'elle interroge les autres pour connoître leurs dispositions.

Je n'ai, ma Fille, jamais douté de votre sincérité. Quand je vous prie d'examiner ce que vous pouvez me promettre sincèrement, c'est afin que vous vous examiniez devant Dieu sur cela. Je laisse les choses en l'état où elles étoient. Vous savez que j'ai toujours excepté ce qui regarde le particulier des états, qu'il faut réserver à Dieu : pour le reste, je laisse une liberté tout entière à vous et à ma sœur Cornuau, et je me contente de la disposition où vous êtes de ne rien faire que vous croyiez qui répugne à mes sentiments. Je n'entends pas même vous gêner sur les demandes que vous pourriez faire, pour connoître les dispositions des personnes, et en profiter ; mais je ne veux obliger personne à rien répondre là dessus, et je crois même absolument mieux de retrancher sur cela toutes sortes de curiosité.

Quand madame votre abbesse vous invitera à la suivre dans la visite des terres de l'abbaye, suivez sans hésiter, si vous êtes en état de le faire, madame votre sœur et vous, en quelque lieu qu'elle aille. Pour ici, il n'y a nulle difficulté : pour Soissons, je n'en refuserai pas la permission ; mais je ne le conseillerai pas. Vous pouvez souhaitez de guérir pour ce petit voyage, et marquer qu'il y a de la différence entre aller dans une maison religieuse, et visiter des personnes séculières : mais je ne crois pas que vous fissiez prudemment de conseiller ce voyage entièrement inutile.

Quand vous aurez lu attentivement l'ordonnance, vous verrez que je m'y suis expliqué sur l'opinion des mystiques dont vous me parlez. Comment entendez-vous Moïse et saint Paul ? l'un, qui veut être ôté du Livre de Vie ; et l'autre, être anathème à *Christo*. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 10 mai 1695.

LETTRE CCXXIII. Sur les erreurs de Malaval ; le danger de l'amour-propre ; plusieurs livres mystiques, et quelques actes d'oraison.

Dans la plus ample instruction, j'expliquerai en particulier mes raisons contre Malaval : en attendant on peut m'en croire. C'est de lui que sont les propositions que j'ai marquées page 7, et qui m'ont fait tant d'horreur. Gardez, ma Fille, celui qu'on vous a remis en main, jusqu'à ce que vous ayez occasion de me le donner. Vous pouvez y lire ce que vous voudrez. Je ne sais si cette personne, qui le défend tant, sait qu'il est noté à Rome. Je reverrai tout votre écrit sur l'oraison, et je satisferai à tout, s'il plaît à Dieu, dans mon instruction.

L'amour-propre se fourre partout : ceux qui ne parlent que d'amour pur sont-ils quittes d'amour-propre ? C'est tenir les âmes dans une gêne ennemie de la liberté de l'esprit de Dieu, que de leur rendre suspect tout ce qu'il y a de meilleur, sous prétexte que l'amour-propre se niche partout. Il n'est plus foible nulle part que dans la production des desirs, qu'on trouve de mot à mot dans la parole de Dieu.

Le Chrétien intérieur est condamné à Rome : je ne l'ai jamais lu, non plus que Guilloché sur les tentations. Un cœur chrétien a, pour ainsi dire, naturellement je ne sais quoi de particulier pour Jésus-Christ ; parce qu'il est l'Emmanuel, Dieu avec nous : mais cela même est la voie pour aller à la divinité.

Les passages de Moïse et de saint Paul demanderoient un plus grand discours. Priez celui qui ne les a pas inspirés pour rien, de m'en ouvrir l'intelligence.

L'acte marqué dans l'article xxxiii, loin d'être d'obligation, doit être fait avec beaucoup de précaution. Je ne le trouve nulle part dans saint Augustin, ni rien d'approchant : cependant c'est lui, après les apôtres, qui est le docteur de la charité comme de la grâce.

Je vous renvoie votre version corrigée : vous pouvez tout entreprendre après cet endroit là.

Je serois bien aise de savoir à peu près quand on viendra ici, et il est bon de m'avertir quelques jours avant ; parce qu'autrement je pourrois naturellement aller ailleurs : la semaine prochaine sera plus libre. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille, à jamais.

A Germigny, ce 14 mai 1695.

LETTRE CCXXIV. Il désapprouve la prétendue mortification des mystiques à l'égard du bien éternel; et l'assure qu'elle n'a point à craindre d'illusion dans son oraison.

Je suis tout à fait de votre avis sur la délectation du bien éternel, et je ne puis approuver les prétendues mortifications des mystiques. Je crois en effet, ma Fille, que Malaval a eu bonne intention, et encore plus celles qui ont profité de sa lecture : mais il faut avouer que ces mystiques ont enseigné une mauvaise théologie, et qui induit, sans y penser, à beaucoup d'erreurs, et à un grand affoiblissement de l'ancienne piété.

Je ne change rien à la permission que je vous ai donnée, de continuer la lecture des lettres de M. de Saint-Cyran : je ne le permettrais pas si aisément à quelqu'un qui ne l'auroit pas lu, ou que je ne croirois pas capable d'en profiter. La concession ou refus de telles permissions sont relatifs aux dispositions des personnes. Ainsi vous pouvez continuer, et me marquer les endroits excellemment beaux.

Je n'ai rien dit de ce qu'on me fait dire sur les oraisons extraordinaires, sinon qu'en effet elles sont rares. Vous êtes bien éloignée des illusions qu'on y appréhende. Vous n'avez rien à craindre de votre oraison, ni pour le présent, ni pour le passé.

J'ai fait donner une ordonnance au père Moret ; on a oublié le père Soanen. On a beau faire, on oublie toujours quelqu'un, et ce sont souvent ceux qu'on voudroit le moins oublier. On réparera ou ici, s'il y vient, ou à Paris. Je salue Madame de Luynes. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 17 mai 1695.

P. S. N'interrompez point vos communions pour ces peines sur le prochain ; mais offrez-les, afin d'obtenir de Dieu une véritable charité pour lui.

LETTRE CCXXV. Il l'exhorte à vivre tranquille dans son état. Sur un voyage de l'abbesse à Paris, et un édit concernant les Réguliers.

De tous les fruits du Saint-Esprit, celui qui m'a le plus touché à cette fête, que je vous donne et que je tâche de prendre pour moi, c'est la paix, avec cette parole de Jésus-Christ : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix* ¹. L'effet de cette paix, c'est que vous demeuriez tranquille dans votre état, sans rien

¹ Joan. xiv. 27.

consulter davantage. Il n'y a point d'illusion ; j'approuve tout ce que vous m'en avez exposé, même par rapport à moi. Agissez suivant les dispositions que Dieu vous donne, et ne craignez rien : la vérité vous répond par ma bouche, autant pour ce qui me regarde que sur toute autre chose ; c'en est assez. Pour ce qui est de mes dispositions, vous n'avez pas besoin que je vous en explique d'autres que celle de vouloir faire jusqu'à la fin toutes les fonctions du bon pasteur : Dieu m'en fasse la grâce.

Pour le voyage, je vous avoue que si j'eusse prévu qu'on dût aller à Paris, je ne l'aurois pas permis, ou j'y aurois apporté des restrictions. Néanmoins puisque la parole est lâchée pour les terres en général, je ne la révoquerai pas. A votre égard, ne contristez point madame votre abbesse ; et si elle veut que vous la suiviez, obéissez. Quant à moi, je n'ai nul dessein bien fixe pour cette semaine, et je me conduirai suivant les lettres que je recevrai de Jouarre.

Il est vrai qu'il y a un édit du Roi, vérifié au parlement, qui soumet tous les monastères, même ceux qui sont en congrégation, aux évêques, d'une certaine manière ; et qui est non seulement de ce côté là, mais en beaucoup d'autres points, très avantageux à la discipline ecclésiastique. Je n'ai pas besoin de raisonner sur cela par rapport à moi : il me suffit d'avoir fait dans le moment ce que je devois, pour le temporel et pour le spirituel également. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 23 mai 1695.

LETTRE CCXXVI. Sur l'union avec le divin Epoux, la tristesse que portoit cette religieuse dans son cœur, et ce que Dieu demandoit d'elle.

A la première commodité on vous enverra un exemplaire de l'ordonnance, pour madame de Harlay, que vous lui ferez tenir vous-même : je ne veux point qu'il paroisse que je la divulgue hors de mes limites.

Je n'ai remarqué dans saint Jean Climaque nul vestige d'oraison passive ; je reverrai les endroits. Je suis bien aise, ma Fille, que vous soyiez satisfaite du petit voyage à Trilpat. Je sentis de la peine, qui se termina en actions de grâces, en voyant les épouses de Jésus-Christ retourner en la maison de leur Epoux.

Ne soyez point embarrassée des sentiments que vous m'exposez : songez plus à vous unir au divin Epoux qu'à vous détacher des autres. Puisse la joie du Saint-Esprit triompher de la tristesse que vous portez dans le fond ! Je crois pourtant

qu'elle est selon Dieu, et qu'elle tient un peu du naturel et des infirmités.

Je ferai décrire les papiers ici, et ne puis à présent les envoyer. Quand Dieu me donnera ce que vous souhaitez que je vous donne, vous l'aurez. Communiquez tous les jours dans cette octave : que nulle peine prévue ou imprévue ne vous en empêche. Ce que Dieu demande de vous, c'est la confiance et la dilatation du cœur. Vos papiers sont dans d'autres portefeuilles, et ne tiendroient pas aisément dans ceux qui ne renferment que le courant. Mon neveu vous rend grâces, et vous salue, et tous deux, madame de Luynes.

On dit M. de la Trappe fort malade.

A Meaux, ce 1^{er} juin 1695.

LETTRE CCXXVII. Il l'exhorte à établir sa confiance sur Dieu seul, et à dilater son cœur pour lui; et reprend les excès des nouveaux spirituels.

Vous me faites, ma Fille, très grand plaisir de me témoigner les amitiés du père Soanen, et la grande satisfaction que vous avez et qu'on a à Jouarre, des excellents sermons de son neveu. Il m'a fait le plaisir de me l'amener à Paris, et je suis très aise qu'il réussisse comme vous le dites. Je suis à présent si occupé, que je ne sais quand précisément je pourrai penser à vos questions. Je travaille néanmoins encore à la suite des Mystères, que je veux tâcher de mener jusqu'à un certain point : cela ne me coûte aucune application, et me délasse plutôt.

Tant que vous songerez à établir votre confiance sur vous-même, vous n'y parviendrez jamais. Je lisois hier de pieux vers de Gerson, dont le sens est : Je sais que les dogmes que je viens d'enseigner de la vie mystique sont très véritables : mon âme les ressent, mon expérience en est le témoin ; mais ce n'est point par là que je serai glorifié : mon espérance est la croix de Jésus-Christ ; sa grâce, et non pas mes œuvres. Dites à son exemple : Je vis à l'ombre de la grâce et de la miséricorde de Dieu, comme une plante qui croît dans la maison du Seigneur, qu'il nourrit de la pluie du ciel, et qu'il anime par la chaleur de son soleil, qui est Jésus-Christ.

J'ai lu les extraits de mes lettres que vous m'avez envoyés, et celui que je reçois aujourd'hui revient beaucoup à ce que je viens de dire. Je ne souhaite point que vous vous tourmentiez à vous détacher de votre attrait ; mais qu'en dilatant votre cœur à Dieu, vous l'ouvriez à tout ce qui peut venir de ses montagnes éternelles. Il y a beaucoup de mérite à se livrer à Dieu, à la ma-

nière que vous me marquez ; et le véritable mérite est de suivre Dieu.

Il est vrai que le livre du *Chrétien intérieur* a été noté par une censure de l'inquisition à Rome. Je n'y ai encore rien trouvé de mauvais : mais en général les nouveaux spirituels outrent beaucoup les matières , et semblent vouloir enchérir sur les saints Pères ; ce qui me fait beaucoup de peine. Je ne saurois vous rien dire de la Ferté-sous-Jouarre, ni de Jouarre. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 4 juin 1695.

P. S. Aimable plante, olivier fécond et fructifiant, arbre chéri de celui qui l'a planté dans sa maison , qu'il regarde continuellement avec des yeux de complaisance, qu'il enrachine par l'humilité, qu'il rend fécond par ses regards favorables, comme un soleil bienfaisant, dont il prend les fleurs et les fruits pour en faire une couronne à sa tête ; croissez à l'ombre de sa bonté, et ouvrez-vous à ses bénignes influences. *Amen, amen.*

LETTRE CCXXVIII. Sur un voyage de l'abbesse de Jouarre ; sur le principe du mérite, et l'amour que nous devons à Dieu.

Je vous ai déjà dit, ma Fille, ce que je pensois sur le voyage de Soissons, et vous savez quel plaisir j'aurois d'en donner à madame votre sœur. Mais assurément ces visites d'abbesse à abbesse ne sont guère conformes à l'esprit de clôture ; et, comme je vous ai dit, je ne dirai mot si on les fait sans me le demander ; mais je ne les conseillerai pas si on me consulte. Je suis très content, ma Fille, des dispositions que vous me marquez, et vous n'avez qu'à continuer dans cette voie.

Je n'ai rien du tout à ajouter à ce que je vous ai dit du mérite : le principe en est la charité, et le degré de l'un dépend de l'autre. Il est vrai que, toutes choses égales, l'état que marque Grégoire Lopez peut être plus méritoire par accident : mais dans le fond, qui aime plus mérite plus ; l'amour étant toujours libre en cette vie. Il y a une belle sentence dans le bienheureux Jean de Dieu, qui est sur le réciproque de l'amour entre Dieu et l'homme : il dit que comme Dieu nous choisit librement, nous le devons choisir de même ; et c'est à peu près ce que disoit saint Clément d'Alexandrie, que comme Dieu prédestine l'homme, l'homme aussi, en quelque façon, prédestine Dieu. Mais après tout, la comparaison est fort imparfaite ; puisque c'est Dieu qui commence, et que notre amour est un fruit du sien.

Demain nous allons tous en visite, moi d'un côté, mon neveu de l'autre, et mes grands vicaires de l'autre. Je vais demain à Faremoutier et aux environs, d'où je reviendrai quand j'aurai fait, et n'en puis dire davantage. Je passerai à Coulommiers, où la bonne sœur Subtil et ses sœurs apprendront volontiers de vos nouvelles. Je salue madame de Luynes. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 10 juin 1695.

P. S. On ne me parle plus, il y a longtemps, de madame de la Grange : je présume qu'on a toujours d'elle un soin égal. Je n'oublie pas madame Renard. Samedi le père Berard me rendit votre lettre, comme je partoispour Faremoutier ; ainsi je diffère la réponse.

LETTRE CCXXIX. Sur les visites du prélat dans son diocèse, et ses dispositions dans ses travaux.

J'arrivai hier de Creci : j'ai été à Coulommiers, où j'ai accordé à ma sœur de Saint-Antoine ce qu'elle souhaitoit, et vous pour elle. Je m'en vais à Meaux à la conférence, et demain je retournerai en visite à une des extrémités du diocèse, où je demeurerai autant que les besoins des lieux le demanderont. De là je reviendrai encore à Creci, s'il plaît à Dieu ; et voilà, ma Fille, tout ce que je puis prévoir de ma marche. Vos lettres portées à Meaux me seront fidèlement envoyées où je serai, et je vous prie de me mander la suite des voyages.

Je ne sens point du tout que j'aie rien de nouveau à vous dire sur ces peines, dont je vous ai souvent défendu de vous inquiéter : je vous le dis néanmoins encore. Il ne sera peut-être pas inutile que vous m'envoyiez ce livre ici, où je serai bien certainement, s'il plaît à Dieu, le vendredi après la saint Jean, et le samedi suivant toute la matinée. Priez Dieu de plus en plus pour les travaux dont il me charge ; afin que je les subisse entièrement détaché de moi-même. Je le prie aussi qu'il soit avec vous, et je vous assure que je ne cesse de lui offrir les douces blessures de votre cœur. Ne rejetez point ses grâces ; laissez-vous tirer où il voudra, et courez après ses parfums.

A Germigny, ce 17 juin 1695.

LETTRE CCXXX. Sur des passages de saint Jean Climaque et de Cassien, concernant l'oraison de quiétude.

J'ai, ma Fille, reçu les paquets et le livre : je vous prie de le dire à nos chères Filles ; et qu'occupé de plusieurs affaires, avant mon départ pour Creci, qui sera aussitôt après le diner, je ne puis faire réponse qu'à mon retour.

J'ai lu votre lettre : vous eussiez mieux fait de lire le livre, et, sans hésiter, de m'en marquer tous les endroits ; puisque je ne l'ai pas défendu, et pour cause. Je parlerai pour madame Viart. Madame de Jouarre arriva ici à minuit, et y demeura jusqu'à six heures du soir. Vous aurez vos versions : j'ai celle de saint Siméon. Je ne puis dire précisément combien je serai dans le diocèse : il ne paroît pas que rien me presse avant le 15 ou le 16.

Tous les passages de saint Jean Climaque et de Cassien seront examinés dans mon Traité. Je ne puis vous dire autre chose en général, sinon que je n'y trouve pas jusque ici bien clairement l'oraison de quiétude, ni ces impuissances des mystiques nouveaux, même de ceux qui sont approuvés : cela dépend de plus hauts principes, qu'il seroit long de déduire. Tout ce que je puis faire quand j'en serai là, sera de vous envoyer mes écrits à mesure que je les ferai. Vous me citez saint Jean Climaque par nombres ; je les lis dans l'original où ne sont point ces distinctions : il suffit de me marquer les degrés de son *Echelle* mystérieuse. Je bénis de tout mon cœur notre chère Sainte-Dorothée.

A Meaux, ce 25 juin 1695.

LETTRE CCXXXI. Sur les voyages de l'abbesse de Jouarre, le silence du prélat à l'égard des questions de madame d'Albert, une prière qu'elle lui avoit demandée ; sur les lettres de M. de Bernières ; madame Guyon ; et la manière dont on peut être trompé en jugeant des personnes.

Par votre lettre du 28 je vois, ma Fille, que madame de Jouarre étoit indisposée à Paris : il me tarde qu'elle finisse ses courses, qui commencent à mal édifier. Le Roi a dû être à Marly jusqu'à aujourd'hui, et madame votre sœur aura eu peine à voir madame de Chevreuse ; mais j'espère que cela se sera réparé au retour.

Je laisse à votre liberté de me dire, ou ne pas me dire, les peines qui ont rapport à moi, et je puis vous assurer, sans en savoir davantage, que vous n'avez qu'à toujours aller votre train.

Nos voyageurs de Soissons sont fort contents de madame l'abbesse, qui ne leur a rien dit, que je sache, sur la visite qu'elle espéroit. Il est vrai qu'elle a eu ce qu'il y avoit de mieux entre mesdemoiselles de Rohan; et je trouve madame de Soubise fort modeste de se contenter de la petite qu'on vous a donnée. Les dix mille écus sont véritables.

Je suis toujours très disposé à écouter Dieu sur votre sujet : mais quand on a résolu les principales difficultés, Dieu laisse dans le silence, et veut qu'on profite de ce qu'il a donné. Mon silence n'est donc point une punition de Dieu, mais une sage et ordinaire économie de sa grâce. Ce silence pourtant n'est pas bien grand, et je tâche de ne vous rien laisser d'indécis. Tout viendra en son temps, et il ne faut pas s'accabler d'écritures.

La prière que vous me demandez est en cent endroits de l'Ecriture, et très nettement dans les oraisons de Primes, *Domine Deus, etc.*, et *Dirigere, etc.* Pourquoi vouloir après cela quelque chose de particulier, et de moi ? Puis-je mieux dire que l'Eglise ? Au contraire, quand il y a des prières ecclésiastiques sur certains sujets, il y a de la foi et de la soumission à s'en tenir là. C'est peut-être pour cela qu'il ne me vient rien sur ce sujet, et que Dieu veut que je vous renvoie à l'Eglise.

Je continue de temps en temps les mystères : quand j'en serai à la Conception de notre Seigneur, je m'arrêterai, et j'enverrai ce qui sera fait, pour vous et ma sœur Cornuau. Voilà pour la lettre du 27.

Je vous renvoie le *Nunc dimittis* revu. Je ne suis guère content de beaucoup de lettres que vous m'avez envoyées de M. de Bernières. Outre les endroits marqués, j'y en trouve beaucoup d'autres très suspects, surtout la manière dont il parle de l'indifférence pour les émotions de la sensualité. C'est bien fait de ne se pas trop roidir à faire des actes contraires; mais aussi d'en venir à dire que c'est l'affaire de Dieu, et non pas la nôtre; qu'un rien ne réfléchit pas, ne résiste pas; je ne puis consentir à ces expressions. Je dirois de même : un rien ne prie pas, ne s'unit pas, n'aime pas, ne se soumet pas; un rien ne s'anéantit pas; et voilà toute la piété réduite à rien, ou à des allégories sur le néant : cela peut conduire à de très grands maux. Pour vous, ma Fille, vous êtes instruite sur ce sujet là, et vous n'avez, sans vous arrêter, qu'à continuer dans ces peines que vous avez commencé; mais non pas à en venir jamais à ces expressions et sentiments de nonchalance. C'est la réponse à ce qui restoit de la lettre du père Berard. Je ne dis rien sur les attraites dont vous y parlez, parce que je les approuve.

Je n'ai point parlé pour raison à madame de Richelieu ; c'est assez qu'elle ne m'ait parlé de rien. Je vous plains d'être si souvent distraite, et même quand vous écrivez. Songez bien, mais sans scrupule, si vous ne pouvez pas un peu vous affranchir de cette captivité extérieure. Ce n'est pas le goût des souffrances, c'est la soumission à la volonté de Dieu qui les envoie, que je vous demande. Voilà réponse à la lettre du 24. Dans la lettre du 20, vous demandez s'il ne vaudroit pas bien mieux songer à la mort que de recevoir ces touches qui occupent si doucement. Je réponds que non, et que la grande règle est de se laisser tirer au céleste Epoux.

Vous en dites trop en assurant sur le sujet de madame Guyon, que mon discernement est à l'épreuve de toute dissimulation. C'est assez de dire que j'y prends garde, et que je tâcherai de prendre des précautions contre toutes les dissimulations dont on pourroit user. On peut être trompé en deux manières, ou en croyant ce qui n'est pas, ou en ne croyant pas tout ce qui est. Le dernier peut arriver aisément ; mais il faut prendre des précautions à toutes fins, pour empêcher qu'on induise les âmes à erreur, par une mauvaise doctrine ou de mauvaises pratiques.

Je suis obligé aux bontés de madame de Harlay, et l'aurois été à ses lettres.

La vraie raison qui empêche mon Traité sur l'oraison d'aller aussi vite qu'on voudroit, c'est la délicatesse et l'étendue de la matière, et la multiplicité des occupations. Votre zèle pour ma perfection, en y comprenant la pénitence, me plaît beaucoup. Cette bonne fille ne m'a rien dit là dessus : l'Ecriture m'en dit assez ; et pour le reste, ni je ne le dédaigne, ni je ne le demande.

J'ai reçu une lettre de M. l'abbé de la Trappe : son mieux est bien foible. Le Roi lui a permis de choisir un successeur dans sa communauté. Je ne puis rien dire sur mon séjour, ni sur mon départ : le dernier ne sera qu'à l'extrémité. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 1^{er} juillet 1695.

LETTRE CCXXXII. Sur l'oraison de quiétude.

Monsieur d'Ajou m'a rendu vos billets : je ne trouve rien que de bon dans celui daté du dimanche, et vous pouvez suivre ces dispositions. Je vois quelque sujet d'espérer la venue de madame de Miramion, qui me déterminera d'aller à la Ferté, d'où je monterai la montagne.

Je verrai la version de la préface des psaumes. Je n'ai garde d'être contraire à l'oraison de quiétude, que j'ai si expressément approuvée, pourvu qu'on ne l'outrage pas, comme on fait si souvent les bonnes choses. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 3 juillet 1695.

LETTRE CCXXXIII. Sa vénération pour saint Bernard ; et sur les véritables caractères de l'humilité.

Je pars aujourd'hui pour la Trappe. Avant mon départ, je vous donne avis de la réception de votre lettre du 14. Madame l'abbesse vous portera un billet de moi. Je vous ferai rendre une ordonnance à mon retour.

Je vous fais, de très bon cœur, la dernière réponse de saint Bernard ; car, par la grâce de Dieu, je la porte dans mon fond ; et vous m'avez fait grand plaisir de me la marquer dans ce saint. Elle me donne une nouvelle vénération pour lui, par dessus celle que j'ai toujours eue très grande pour sa très pure et paternelle charité. Enracinez-vous dans l'humilité, par la foi et par le chaste et pur amour : c'est la source de la véritable humilité. Qui aime, s'oublie soi-même, et n'a garde de se compter pour quelque chose ; puisqu'il s'est oublié, et ne se retrouve qu'en Dieu par Jésus-Christ. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille, à jamais.

A Paris, ce 16 juillet 1695.

LETTRE CCXXXIV. Sur la mort de M. de Morstein ; sur une retraite ; sur Jésus-Christ transfiguré, et sur l'abbé de la Trappe.

J'ai reçu la lettre dont vous êtes en peine. Vous ne doutez point, ma Fille, que je n'aie pris beaucoup de part à l'affliction de madame votre sœur et à la vôtre. J'ai appris de M. de Chevreuse, que la fin de M. de Morstein a été précédée d'une vie si chrétienne, qu'on peut croire que Dieu le préparoit à ce dernier moment. Pour M. le comte d'Albert, lundi à six heures du soir que je quittai M. de Chevreuse, M. de Guiscard ne lui en écrivoit pas un mot, ne lui circonstançant que ce qui regardoit M. de Morstein ; et c'est ce qui lui faisoit croire qu'il n'étoit rien de ce qu'on disoit de M. le comte d'Albert.

Je prie Dieu qu'il bénisse votre retraite. Vous trouverez dans les évangiles, et dans la seconde épître de saint Pierre, de quoi vous entretenir sur Jésus-Christ transfiguré. C'est en cet état où il paroît le plus beau des enfants des hommes, par l'anticipation

de sa gloire, par le témoignage que lui rendent Moïse et les prophètes, et par l'invitation qui nous vient du ciel de l'entendre. Faites le sujet de votre retraite de l'évangile des dix Vierges : préparez-vous à entrer aux noces de l'Epoux, en disant avec saint Jean : *Venez, Seigneur Jésus, venez* ; et le reste de la fin de l'Apocalypse, joint au chapitre 1^{er} du Cantique des cantiques.

M. l'abbé de la Trappe m'a donné cette lettre en réponse aux vôtres. Sa main droite est toujours ulcérée ; mais il me paroît en état de vivre encore quelques années. Le repos où il va entrer contribuera à le conserver. Son successeur est un saint et éclairé religieux *, qui a le don de la parole avec celui de l'exemple et de la conduite. J'ai été très édifié du monastère des Claires, où l'œuvre de Dieu avance sous la conduite d'une sainte et zélée abbesse. Ma santé est bonne ; mais j'ai besoin d'un peu de repos à Germigny, où je vais. Je prie le saint Epoux d'être avec vous.

A Meaux, ce 4 août 1695.

LETTRE CCXXXV. Il lui donne différents avis sur son état et ses peines, et l'excite à la confiance en Dieu.

Continuez à suivre votre attrait : recevez sans scrupule les larmes que Dieu vous envoie. Laissez dire les hommes : écoutez Dieu ; écoutez Jésus : l'Epouse se réjouit à la seule voix de l'Epoux. Il est vrai que j'ai beaucoup estimé la vie de la Mère de l'Incarnation **. Vous avez raison de vous en tenir à saint Augustin, qui ne connoît point ces abstractions. Il y a un sensible qui est bien profond et bien intime ; assurez-vous-en. Modérez l'oraison, ma Fille, quand vous vous sentirez foible ; Dieu l'aura fort agréable.

Si ces peines viennent, soumettez-vous à la volonté de Dieu,

* Dom Zozime, à qui le Roi, sur la démission de M. de Rancé, et à sa prière, accorda le brevet de l'abbaye de la Trappe, le 20 janvier 1695. Ses bulles furent expédiées le 20 décembre de la même année, et il prit possession le 22 janvier de l'année suivante ; mais il ne fut pas longtemps en place ; car il mourut avant l'ancien abbé.

** Il est ici question de la *Vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, supérieure des Ursulines en Canada*, que dom Claude-Martin, son fils, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et d'un mérite très distingué, publia en 1677, en un volume in-12. Bossuet, dans ses ouvrages sur le quietisme, témoigne beaucoup d'estime et de respect pour cette sainte religieuse.

et laissez-lui le choix de ses contre-poids. Je le prie pourtant de les détourner; et en même temps je vous défends de vous laisser détourner de ce que vous avez à faire. Quand vous desirez de sentir plus de foi envers le mystère de l'eucharistie, vous avez raison d'un côté; dites seulement avec les apôtres : *Seigneur, augmentez-nous la foi*; et avec cet autre : *Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité*; et laissez tout passer.

Si vous connoissez en cette fille un grand progrès, avec une forte envie de se corriger, vous pouvez la recevoir. Mandez-moi ce qu'on a fait de la fille du père Antheaume. Ce Père me presse fort en sa faveur, et je voudrois lui faire plaisir; mais non pas faire mon affaire de cette réception.

Abandonnez-vous à l'amour et à toute l'étendue de l'attrait divin, avec une entière dilatation de cœur.

J'ai vu ici le père Soanen, et je l'ai arrêté à souper et à coucher à l'évêché : j'ai fait ce que j'ai pu pour le satisfaire.

Je ne trouve rien que de bien dans les sentiments que vous me marquez pour la confession, dans votre lettre de dimanche. Je ne vois pas qu'on puisse être dangereusement trompé, en consultant et suivant en simplicité son évêque. Encore un coup, suivez l'attrait, et laissez-vous tenir doucement en oraison autant qu'il plaira à Dieu, sans vous inquiéter du diable qui pourroit intervenir; mais assurez-vous en Dieu : on peut prétendre à tout avec Jésus-Christ, pourvu qu'on veuille l'aimer. Espérez en Dieu à la vie et à la mort. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Germigny, ce 8 août 1695.

LETTRE CCXXXVI. Sur l'usage qu'elle doit faire de ses peines; sur le desir qu'elle avoit qu'on offrit au prélat le siège de Paris qui étoit vacant; et sur madame Guyon.

J'approuve fort que vous fassiez un compliment à madame de Harlay, votre amie, sur la mort de M. le marquis de Vieux-Bourg, qui étoit en vérité un aimable homme, et digne d'être regretté.

Dieu soit loué, ma chère Fille, et sa bonté adorée, sur la préservation de cette peine incommode et affligeante. Souvenez-vous, si elle vient, de l'offrir à Dieu pour tels pécheurs qu'il voudra : il a cela fort agréable, et qu'on souffre en charité et en esprit de communion pour ses frères.

Sur vos lettres du 10 et du 11, je vous avertirai fidèlement de tout ce que je saurai. Il y a toute apparence, et pour mieux

dire toute certitude, que Dieu, par miséricorde autant que par justice, me laissera dans ma place *. Quand vous souhaitez qu'on m'offre, et que je refuse, vous voulez contenter la vanité; il vaut bien mieux contenter l'humilité, et dire avec David sur cette petite humiliation, si c'en est une : *Bonum mihi quia humiliasti me*¹.

Le père Antheaume ne saura rien. Je ne connois pas assez cette fille pour me rendre son intercesseur auprès de Madame. J'honore fort le bon père; mais il ne la connoît guère plus que moi, et cela ne peut pas faire un engagement assez fort pour moi : peut-être tiendrait-elle la place de quelque plus digne sujet; ainsi je m'en tiens là.

Assurez madame Renard de mon amitié. J'aurai soin de vous envoyer l'ordonnance de M. de Châlons **, qui est à la vérité très belle, très sainte et très intérieure : je vous renverrai aussi la mienne.

J'ai fait à l'égard de madame Guyon tout ce que demandoit l'ordre de la discipline : je ne juge point du cœur. Sa rétractation ne vous est point nécessaire; elle paroîtra en son temps. Ne vous embarrassez point sur le quiétisme : vous êtes très éloignée de cet esprit là.

Il faudroit éviter sur les réceptions les crieries qui semblent vouloir imprimer des nécessités : ce sera une matière de visite.

J'ai vu ce matin le père Toquet, et j'ai fort combattu ses vues de la Trappe. Je lui ai dit ce que vous souhaitiez pour moi, qui est la nomination et le refus : il n'a pas paru éloigné d'un pareil souhait; mais au fond il ne convient pas.

C'est bien fait d'avoir mis fin à votre retraite, et je loue Madame de sa précaution. On peut aspirer à tout avec Dieu, pourvu qu'on soit soumis. Les dernières et les premières places à cet égard sont égales, et les premières se trouvent souvent dans les derniers rangs. Il n'y a rien que Dieu cache tant que les grandes grâces. Laissez Dieu le maître de ses touches, et priez-le de vous aider par les moyens les plus secrets, si c'est sa volonté. Il n'y a point de résolution à écrire sur votre retraite, si ce n'est celle de bien aimer Dieu. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 13 août 1695.

¹ Ps. cxviii. 71.

* On parloit de Bossuet pour remplir le siège de Paris, vacant par la mort de M. de Harlay.

** Louis-Antoine de Noailles, depuis archevêque de Paris et cardinal, qui publia cette année une ordonnance contre le quiétisme.

LETTRE CCXXXVII. Sur la réception d'une novice : qu'il faut faire le bien sans en attendre des hommes aucune récompense : avis propres à son état.

Je n'y fais pas tant de façons : j'ai, ma Fille, écrit tout simplement à madame l'abbesse que je ne connoissois pas assez cette fille pour prendre part à ce qui la regarde. J'en ai mandé autant à celles qui m'en ont écrit, non pour approuver ces grands bruits ; mais afin qu'on ne pense pas que j'entre dans les desseins du père Antheaume, ni que ce père pousse si loin de pures civilités. Je ne laisse pas de ressentir les égards qu'on a eus pour moi, surtout ceux de madame de Luynes et les vôtres. Laissez toutes deux discourir celles dont vous me parlez, et continuez à bien faire sans aucune récompense sur la terre du côté de celles à qui vous faites du bien ; car c'est là où il faut espérer ce que dit le Fils de Dieu : *Il vous sera rendu dans la résurrection des justes*¹. Il ne faut jamais souhaiter la reconnaissance par rapport à soi ; mais seulement par rapport à ceux qui la doivent.

Je suis bien aise de l'accroissement de cet esprit de retraite : quand Dieu change les dispositions, il ne laisse pas de bâtir sur le même fond. Il n'est pas besoin que vous méditiez beaucoup : exercez l'amour doucement et en toute simplicité, sans rien forcer, et sans vous troubler pour la cessation ou pour la continuation, et pour le renouvellement des dispositions qui ne sont pas essentielles à l'esprit de foi. Ne vous inquiétez non plus de ces goûts ou de ces dégoûts : tout est dans le fond, d'où il sortira ou demeurera concentré quand Dieu le voudra, et c'est assez.

Voilà l'ordonnance de M. de Châlons, et un autre exemplaire de la mienne : elles sont de même esprit, quoique différentes dans les manières.

Il passa hier à deux heures après midi un courrier, qui dit qu'il alloit porter de bonnes nouvelles à M. de Châlons : ce seroit un choix dont j'aurois une grande joie. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 16 août 1695.

¹ Luc. XIV. 14.

LETTRE CCXXXVIII. Sur la nomination de M. de Noailles à l'archevêché de Paris ; l'Instruction de Bossuet sur l'Oraison ; la supériorité de Navarre, les qualités nécessaires pour trouver devant Dieu la paix.

Vous aurez appris, ma Fille, que la grande expectation du public sur l'archevêché de cette ville a été heureusement terminée par la nomination de M. de Châlons, dont je me suis beaucoup réjoui, non seulement parce qu'il est mon ami intime, mais plus encore pour le grand bien qu'un tel pasteur apportera à tout le troupeau. Voilà vos appréhensions finies : pour moi je puis vous assurer que je n'ai pas cru un moment que cela pût tourner autrement, et que tous mes souhaits sont accomplis. Il n'y a plus à douter, malgré tant de vains discours des hommes, que, selon tous mes desirs, je ne sois enterré aux pieds de mes saints prédécesseurs, en travaillant au salut du troupeau qui m'est confié, dont votre saint monastère fait une des principales parties, et vous-même la première Fille de votre pasteur.

Je n'ai pas discontinué un seul moment de travailler à l'Instruction que j'ai promise, et que vous souhaitez sur l'Oraison : c'est une ample et délicate matière autant qu'elle est importante. Nous étions convenus ensemble que les articles dressés par nos communs soins, seroient publiés de même, sans nommer aucun auteur particulier.

La supériorité de Navarre vaut autant que la provisorerie de Sorbonne ; c'est à dire rien du tout, qu'un titre d'honneur, et un soin de ces deux maisons, qui ne m'attache en aucune sorte à Paris.

Je suis ravi du bien que vous dites de cette religieuse : je crois qu'elle viendra dans le diocèse, où nous lui ferons faire ce qu'il faudra. Puissiez-vous être de celles qui sont formées par la grâce, pour trouver devant Dieu la paix et pour elles et pour les autres. Il en coûte bon, et on a besoin pour cela d'être ferme comme une muraille pour soutenir les assauts de l'ennemi, et d'avoir pour tous les pécheurs des mamelles que la charité remplisse. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 22 août 1695.

P. S. Aimez Dieu et le désert avec Jésus-Christ, avec ses anges et avec les bêtes sauvages.

J'irai tenir le synode, et vous voir bientôt après, s'il plaît à Dieu.

LETTRE CCXXXIX. Sur ses attraits ; le mérite de l'amour et ses différents états.

Il est difficile, ma Fille, qu'occupé autant que je le suis de la matière que j'ai à traiter, je puisse trouver tout le temps que je donnois autrefois à vous écrire. Je répondrai à tous vos doutes particuliers, en instruisant toute l'Eglise selon les lumières et la mesure que Dieu me donnera. Je crois aussi vous avoir donné tous les principes dans mes lettres ; et entre autres choses, de vous avoir bien fait entendre que je n'ai jamais eu aucune vue de changer vos attraits, ni de vous en souhaiter d'autre : recevez-les donc. Je révère tout ce qui vient de Dieu, et n'approuve pas ceux qui veulent toujours rejeter ces délectations célestes.

Je ne suis pas persuadé qu'on mérite plus dans la privation et la sécheresse, mais qu'on mérite d'une autre sorte ; et j'aime mieux qu'on s'occupe de l'amour saint, que du mérite qu'on acquiert en le pratiquant. Vous entendez bien l'abandon : exercez-le de même, et ne vous embarrassez point de M. Nicole, qui n'improveroit pas votre abandon : en tout cas vous avez à écouter au dedans un autre maître.

On peut souhaiter l'attrait, comme on peut souhaiter l'amour où il porte : on peut souhaiter la délectation comme une suite et comme un motif de l'amour, et un moyen de l'exercer avec plus de persévérance. Quand Dieu retire ses délectations au sensible, il ne fait que les enfoncer plus avant, et ne laisse non plus les âmes saintes sans cet attrait que sans amour. Quand la douce plaie de l'amour commence une fois à se faire sentir à un cœur, il se retourne sans cesse, et comme naturellement, du côté d'où lui vient le coup ; et à son tour il veut blesser le cœur de l'Epoux, qui dit dans le saint Cantique ¹ : *Vous avez blessé mon cœur, ma Sœur, mon Epouse, encore un coup, vous avez blessé mon cœur par un seul cheveu qui flotte sur votre cou.* Il ne faut rien pour blesser l'Epoux : il ne faut que laisser aller au doux vent de son inspiration le moindre de ses cheveux, le moindre de ses desirs ; car tout est dans le moindre et dans le seul : tout se réduit en la dernière simplicité. Soyez donc simple et sans retour, et allez toujours en avant vers le chaste Epoux : suivez-le, soit qu'il vienne, soit qu'il suie ; car il ne fuit que pour être suivi. Dieu soit avec vous.

A Meaux, ce 25 septembre 1695.

¹ Cant. iv. 9.

LETTRE CCXL. Sur les études des demoiselles dont elle étoit chargée ; sur les chansons d'amour, et sur les jeux de hasard.

Madame du Chalar d arriva ici hier tout à la nuit et en est repartie à sept heures du matin. Je lui ai répondu sur tous ses doutes autant que j'ai pu, et j'ai été fort content d'elle.

Je vous charge volontiers de mes reconnoissances envers saint Ebrigisille, et j'attends encore de lui de plus grandes grâces. Je vais dimanche en visite à Nanteuil-le-Haudoin jusqu'à mardi. Il y a longtemps que vous ne me dites rien de madame de Luynes. Mon frère et toute la famille vous est bien obligé, et vous rend avec moi mille grâces très humbles. Le religieux Prémontré dont vous me parlez n'a point rendu de lettre de vous : peut-être l'a-t-il fait rendre par quelque autre main. J'en ai reçu une du même sens que celle dont vous me faites l'exposé, et j'y consens de bon cœur, n'ayant rien qui me presse plus que d'annoncer à Jouarre la sainte parole.

Vous pouvez apprendre à ces demoiselles ce que vous savez d'arithmétique, de la carte et de l'histoire : le blason est moins que rien ; mais aussi on le peut apprendre en peu de temps ; et je ne haïrois rien tant qu'un attachement pour cela, où il n'y a que vanité. Il n'y a nul inconvénient à leur faire lire l'Histoire romaine, soit dans les originaux ou dans Coeffeteau. Pour le latin, vous pouvez ajouter aux lettres de saint Jérôme les histoires de Sulpice Sévère. Bannissez en toutes manières les chansons d'amour : ne souffrez pas qu'on nomme ce nom en votre présence : je vous donne toute liberté de vous servir de mon nom pour cela. Nous pouvez dissimuler quelquefois ; mais que ce soit dans l'intention de mieux frapper votre coup. Parlez humblement, mais franchement à Madame là dessus : dites-lui que tout le monde n'est pas comme elle d'une innocence inaltérable : enfin n'épargnez rien pour cela ; et, je vous prie, point de complaisance : je ne ferai jamais rien paroître. Notre Seigneur, ma Fille, soit avec vous.

A Germigny, ce 30 septembre 1695.

P. S. On blâme dans les jeux de hasard le hasard même, pour ne point parler de la perte du temps, de l'attache, des passions, de l'avarice, qui règnent dans ces jeux ; et il ne les faut en aucune sorte souffrir aux pensionnaires dans un cloître.

LETTRE CCXLI. Il lui promet de lui continuer ses soins, et l'encourage dans ses bonnes résolutions.

Le paquet dont vous êtes en peine m'a été rendu, et la lettre de madame la duchesse de Luynes est brûlée. Je compte, ma Fille, de ne bouger d'ici dans toute la semaine prochaine, ni dans les premiers jours de la suivante. Commencez par là vos petites courses. Nous écrirons ici tout ce qu'il faudra pour votre conscience. Je commencerai par prendre toute l'autorité de M. de Rouen, et ensuite j'agirai toujours comme étant votre propre prélat. Ainsi je ne changerai en rien du tout, et seulement on sera un peu plus loin : mais la grâce de Dieu ne s'éloigne pas, et son Evangile marche.

Ma sœur Cornuau vous fera voir, et à madame votre sœur, la lettre que je lui écris sur ses vues. Aidez-la à se bien conduire. Je ferai ce qu'il faudra avec madame d'Alègre. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, et je vous bénis en son nom.

A Germigny, ce 8 octobre 1695.

P. S. Soyez ferme en notre Seigneur : ne vous faites point malade. Dieu disposera toutes choses ; et, encore un coup, je ne vous manquerai en rien, s'il lui plaît.

LETTRE CCXLII. Sur les dispositions de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et la vertu qui en découle ; sur l'erreur des mystiques à l'égard des saintes délectations ; et la cause des souffrances de l'âme dans l'opération où Dieu la délecte

Vous voulez que je vous dise, ma Fille, ce que Dieu demande de vous, pour vous conformer à l'état où il vous met. Je vous réponds qu'avant toutes choses, il veut que vous continuiez, peut-être que vous augmentiez vos communions ; et c'est visiblement où vous conduit cette union aux dispositions de Jésus dans l'eucharistie. Il ne faut donc point adhérer à ceux qui veulent régler si précisément le nombre des communions à chaque semaine : ces règles des communautés ont de bons motifs ; mais ne règlent pas les desirs des âmes, ou plutôt les desirs de Dieu dans les âmes mêmes.

Mais quelles sont ces dispositions de Jésus dans l'eucharistie ? Ce sont des dispositions d'union, de jouissance, d'amour. Tout l'Evangile le crie : Jésus veut qu'on soit un avec lui ; il veut jouir, il veut qu'on jouisse de lui. Sa sainte chair est le milieu de

cette union : il se donne ; mais c'est qu'il veut se donner encore davantage : *Se ipsum dabit, quia se ipsum dedit*, disoit saint Augustin ¹. Il est le gage de lui-même : sa présence réelle sentie par la foi, est le gage de sa présence parfaite, lorsque nous lui serons semblables en le voyant tel qu'il est. Ainsi l'esprit de Jésus dans l'eucharistie, c'est que l'union nous soit un gage de l'union, et accomplisse le mystère de l'amour ici en espérance, et là en effet.

Jésus-Christ nous a donné une vraie idée de ses dispositions dans l'eucharistie, en nous rappelant cette vertu qui découloit de son corps sur ceux qui savoient le toucher comme il veut l'être ; car il ne faut pas croire que cette vertu sorte seulement pour guérir les corps. Jésus-Christ est encore plus sauveur des âmes : il en pique le fond ; il y excite les saints desirs ; il les unit à lui-même, et les prépare à une union plus divine et plus excellente ; et tout cela est l'effet de la vertu qu'il portoit dans son humanité, et qui se dégage sur ceux qui le touchent avec foi.

Je ne m'étonne donc pas si en recevant dans l'Eucharistie, par la sainte chair de Jésus, et par son humanité unie au Verbe, cette divine vertu, on fond en larmes. Cette vertu émeut, attendrit, amollit le cœur qu'elle touche, et en fait couler comme le sang par les yeux. Ne vous arrêtez point à ceux qui accusent ces larmes de faiblesse : il y a des larmes semblable à celles d'un David, à celles d'un Paul, à celles de Jésus-Christ même ; et s'opposer au cours de telles larmes, c'est s'opposer à la doctrine de tous les saints. C'est bien fait alors avec l'Épouse sacrée, de tirer l'Époux dans le désert, dans la maison de notre Mère, dans le secret des instructions de l'Eglise et de ses pasteurs, et de boire en sûreté sous leur conduite ces enivrantes douceurs.

Il est vrai que cette vertu dont Jésus est plein ne demande qu'à sortir ; et ainsi, comme elle a choisi la divine eucharistie comme le canal où elle se veut dégorger sur les âmes, c'est lui faire violence que de retarder ses écoulements en différant les communions. Ainsi, pour ôter en vous tout empêchement qui vous pourroit séparer de cette divine viande, je vous réitère les défenses que je vous ai faites de vous retirer de ce sacrement, et de la confession qui y prépare, par les craintes d'avoir consenti à certaines tentations, ou de ne les avoir pas repoussées par actes exprès et formels. Ne vous arrêtez à aucun péché quel qu'il soit, envie, jalousie, aversion, à moins, comme je

¹ Enar. in Ps. XLII ; tom. IV, col. 366.

vous l'ai dit souvent, que l'assurance d'y avoir consenti puisse être confirmée par serment avec une pleine certitude. Ne vous tourmentez point inutilement et très dangereusement à faire ces actes exprès quand vous n'en aurez point la facilité, ni même quand vous l'auriez, lorsque Dieu vous demandera autre chose au dedans. Ne vous confessez jamais de ces peines que vous savez. Ne laissez point gêner votre cœur par toutes ces inquiétudes ; mais dans la sainte liberté des enfants de Dieu, et d'une Epouse que son amour enhardit, livre vous aux opérations du Verbe, qui veut laisser couler sa vertu sur vous. Elle aime les âmes chastes ; mais aussi elle les fait telles ; et vous trouverez l'explication de cette chasteté des âmes dans ces paroles de saint Pierre ¹ : « Vous devez purifier vos âmes ; et les rendre chastes par l'obéissance de la charité, dans l'amour de la fraternité, en se rendant attentif à s'aimer de plus en plus avec un cœur simple ; renouvelés et régénérés non d'une semence corruptible, mais d'une semence immortelle, par la parole du Dieu vivant qui demeure éternellement. »

Ne vous étonnez pas quand vous trouverez en vous-même des penchants contraires à la vertu, et ne concluez pas de là que vous deviez vous retirer de la communion, dont vous pourriez abuser. Gardez-vous bien de céder à cette peine ; car c'est donner à la tentation ce qu'elle demande. Cherchez votre force dans l'eucharistie, qui seule vous peut assujettir à la divine vertu, qui sort de Jésus pour imprimer en nous sa ressemblance. Laissez-vous heureusement enivrer du désir de cette union avec le plus beau, et en même temps le plus pur des enfants des hommes. Quand, accablée avec saint Bernard du poids de ses grâces, vous ne saurez où vous mettre pour les recevoir, dites-lui qu'il fasse en vous ce qu'il veut, et qu'il se recoive lui-même. Portez vos infirmités corporelles et spirituelles avec Jésus-Christ, et mettez votre force dans sa croix, en écoutant ce qu'il dit au saint apôtre : *Ma vertu, cette vertu dont je suis remplie, et qui découle de moi, se perfectionne dans l'infirmité*².

Tenez pour certain, quoi qu'on vous dise, et qu'il que ce soit qui vous le dise, que les mystiques se trompent, ou ne s'entendent pas eux-mêmes, quand ils croient que les saintes délectations que Dieu répand dans les âmes soient un état de foiblesse, ou qu'il leur faille préférer les privations, ou que ces délectations empêchent ou diminuent le mérite. Vous avez raison de dire qu'on ne trouve point tout cela dans saint Au-

¹ I. Petr. I. 22. — ² II. Cor. XII, 9.

gustin ; et on ne le trouve pas dans saint Augustin , parce qu'il ne l'a pas trouvé dans l'Evangile. La source du mérite, c'est la charité, c'est l'amour ; et d'imaginer un amour qui ne porte point de délectation , c'est imaginer un amour sans amour, et une union avec Dieu sans goûter en lui le souverain bien, qui fait le fond de son être et de sa substance. Il est vrai qu'il ne faut pas s'arrêter aux vertus et aux dons de Dieu ; et saint Augustin a dit que « c'est de Dieu, et non pas de ses dons , dont il faut jouir ; » mais enfin il ajoute aussi que c'est par ses dons qu'on l'aime, qu'on s'y unit, qu'on jouit de lui ; et s'imaginer des états où l'on jouisse de Dieu par autre chose que par un don spécial de Dieu lui-même, c'est se repaître l'esprit de chimères et d'illusions. La pureté de l'amour consiste en deux choses : l'une, à rendre à Dieu tous ses dons comme choses qu'on tient de lui seul ; l'autre, de mettre ses dons dans leur usage véritable, en nous en servant pour nous plaire en Dieu, et non en nous-mêmes.

Les mystiques raffinent trop sur cette séparation des dons de Dieu d'avec lui. La simplicité du cœur fait recevoir ces dons comme étant de Dieu, qui les met en nous ; et on n'aime à n'être riche que par ses largesses. Au surplus , un vrai amour ne permet pas d'être indifférent aux dons de Dieu. On ne peut pas ne pas aimer sa libéralité : on l'aime tel qu'il est, et, pour ainsi dire, dans le plus pur de son être, quand on l'aime comme bienfaisant et comme béatifiant ; et tout le reste est une idée qu'on ne trouve ni dans l'Ecriture, ni dans la doctrine des saints.

Ajoutez à cette parole que vous rapportez de David : *Delectare in Domino, et ipse dabit tibi cogitationes cordis tui*¹ ; ces autres paroles du livre des Machabées, qui semblent être une plus ample explication de la courte sentence de David : « Dieu nous donne un cœur pour le servir, et pour faire sa volonté avec grand courage et une pleine volonté : » *Corde magno, et animo volenti*². De dire que cette grandeur d'un cœur courageux, et cette volonté pleine diminue le mérite, et nous rend moins agréables à Dieu, c'est dire que la chaleur diminue dans le midi.

Ces raffinements dans la piété montrent qu'on la met dans des réflexions et dans des raisonnements, et non dans la vérité, quoiqu'on s'en vante. Au surplus , j'approuve votre sentiment, de penser peu à ses mérites, pour deux raisons : l'une, comme dit saint Bernard³, « que nous avons des mérites pour mériter

¹ Ps. XXXVI. 4. — ² II. Macch. I. 3. — ³ In Cant. serm. LXVIII, n. 6 ; tom. I, col. 1506.

de Dieu, et non pour nous applaudir à nous-mêmes ; » l'autre, qu'en pensant à la grâce, qui est la source de tout mérite, on honore les mérites dans leur principe.

Ce qu'on souffre dans l'opération où Dieu délecte les âmes, vient de l'un de ces trois principes : l'un, que les délectations ne sont pas pleines, et que l'amour qu'elles inspirent n'est pas jouissant ; l'autre que l'âme y est trop poussée au dessus d'elle-même, ce qui n'est pas sans une secrète souffrance de la difficulté qu'on trouve à les suivre ; le dernier, qu'elles sont détruisantes, crucifiantes, anéantissantes, tendant, comme dit saint Paul ¹, à la division de l'âme avec l'esprit, jusque aux dernières jointures et à la moelle des os. Il s'y mêle encore d'autres causes, comme sont le poids de la grâce même, et la conviction qu'elle porte de l'ingratitude de l'âme : mais en même temps que la grâce pèse, la grâce soutient aussi, et Dieu qui la donne d'en haut est en nous pour y soutenir ses propres efforts.

Quand vous vous sentez attirée à quelque chose d'intime, n'acquiescez point à la volonté ni de lire, ni de penser à autre chose, si ce n'est que la nécessité ou la charité le demande : autrement l'Epoux s'en ira, et vous aurez peine à le rappeler.

Je crois avoir répondu à vos demandes et vous avoir expliqué ce que Dieu exige de vous. Réjouissez-vous avec Jésus-Christ, de ce qu'il est le plus beau des enfants des hommes, et souvenez-vous qu'il faut mettre parmi ses beautés, la bonté qu'il a de vouloir gagner les cœurs et les remplir de lui-même.

Je n'approuverois pas qu'au milieu des récréations, vous fîsiez une autre oraison que celle qu'on doit toujours faire. Pour la retraite, tenez-vous-y autant que la tête le pourra porter, et prenez les relâchements nécessaires à votre tempérament. Continuez à m'écrire : Dieu veut que vous vous assuriez par l'obéissance, et c'est par là qu'il vous veut conserver la liberté où il vous demande. Je suis à vous en son saint amour.

A Germigny, ce mardi 12 octobre 1695.

P. S. Je n'ai pas le temps de relire. Je salue madame de Luynes, et le reste de nos chères Filles affligées, sans oublier ma sœur Cornuau.

¹ Hebr. iv. 12.

LETTRE CCXLIII. Sur les desirs dont Dieu ne veut pas l'accomplissement; sur la vie de sainte Catherine de Gênes, et le bonheur de la vie cachée.

Il m'est bien aisé de vous dire en général, ma Fille, pourquoi Dieu inspire aux âmes tant de saints desirs dont il ne veut point l'accomplissement; car il nous a révélé qu'il leur donne en cela double mérite : l'un, de vouloir un bien; et l'autre, de se soumettre aux ordres de Dieu. De rendre compte du particulier, vous ne me le demandez pas, et je ne le puis.

Vous ferez votre retraite quand il lui plaira de le permettre, et je le prie d'accepter en attendant votre bonne volonté.

Que sert, ma Fille, que le monde sache la facilité ou difficulté que j'ai ou que je n'ai pas à la composition? Il me suffit de prendre les moments de Dieu, et de n'en perdre aucun de ceux qu'il me donne.

J'ai reçu la réponse de M. le duc de Chevreuse, conforme à ce que vous me mandez; mais dans le fond un peu étonné du changement de madame votre sœur.

La vie de sainte Catherine de Gênes est pleine de choses extraordinaires; mais simples et très éloignées des nouveaux raffinements, quoiqu'on se serve beaucoup de son autorité et de ses exemples.

Si madame votre sœur persiste dans le véritable désir de se cacher avec Jésus-Christ, elle est heureuse d'avoir refusé le prieuré. Je loue beaucoup les amitiés de madame la duchesse de Luynes; mais la vie cachée en Jésus-Christ vaut mieux que tous les bénéfices du monde. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 28 octobre 1695.

LETTRE CCXLIV. Sur la fête de Noël; quelques affaires de Jouarre, et la communion.

J'ai pourtant toujours le même cœur. Il ne faut, ma Fille, attribuer mon silence qu'au peu de loisir. N'ayez point de regret d'être demeurée : je suis à vous et à Jouarre autant que jamais. Je vous verrai assurément après la fête, s'il plaît à Dieu : je souhaite que vous la passiez saintement. Dans quelle troupe des adorateurs voulez-vous que je vous mette? De celle des anges, ou de celle des bergers? Votre état vous appelle aux premiers : dites donc, avec ces esprits célestes, votre *Gloria in excelsis*. La simplicité des bergers vous tend les bras : allez avec zèle, et retournez avec joie en glorifiant Dieu dans la compagnie des autres.

J'ai vu madame de Chevreuse, et nous avons tout traité à

fond : j'ai vu aussi le père Moret. J'ai dit tout ce qu'il falloit, et à qui il falloit. Sur ce qu'on a dit de madame votre sœur et de vous, nous en parlerons. Cette lettre n'est que pour vous dire que j'arrive.

Je ne me souviens point d'avoir reçu de lettre de madame de Lusanci qui demandât réponse, depuis une à laquelle j'ai assurément répondu, et qui en attendoit d'elle une seconde sur le sujet de madame sa nièce. Je vous prie de lui donner avis de ce messenger, afin qu'elle ne perde pas cette occasion de me faire savoir ce qu'il lui plaira. Il me semble que c'est vous qui m'avez écrit que mademoiselle de Soubise avoit été attaquée de ce mal presque universel à Jouarre : je l'ai bien recommandé à notre Seigneur. J'aurai tout l'égard possible à Jouarre dans la capitation : nous serons tous accablés, et il faudra porter notre mal avec patience. Je suis à vous de tout mon cœur.

A Méaux, ce 16 décembre 1695.

P. S. Voici le principal : continuez vos comunions, malgré tout ce que vous dites de vos infidélités. Dieu est fidèle et bon. c'est assez.

LETTRE CCXLV. Sur les attrait de cette religieuse, et la meilleure disposition pour recevoir la confirmation.

J'écris à ma sœur Cornuau, dont la lettre presse. Je n'ai pas le loisir de chercher celle de madame de Lusanci. J'ouvre, et lis d'abord toutes les lettres ; j'en brûle quelquefois, et ce sont celles qui ne demandent point de réponse : les autres entrent dans des portefeuilles, avec lesquels elles me suivent partout, et je n'en laisse jamais au lieu d'où je pars. Je prendrai le premier temps libre pour les repasser, les revoir, et y faire réponse.

Suivez vos attrait sans crainte dans chaque moment, et ne vous arrêtez point à M. Nicole, qui a ses manières de s'expliquer, où vous n'êtes point obligée d'entrer. Je travaille sans relâche ; c'est tout ce que je puis dire.

La meilleure disposition pour recevoir la confirmation, est toujours de la regarder comme le remède à la persécution que le monde fait sans cesse aux enfants de Dieu, par ses exemples pervers, et surtout par ses coutumes et ses maximes tyranniques et corrompues, qui entraînent les âmes foibles, c'est à dire, la plupart de celles qui vivent au milieu du monde. Cette tyrannie s'étend jusque dans la maison de Dieu, où quelquefois

l'on n'ose pas même pratiquer ce qui est parfait; tant la coutume s'oppose à la vérité.

Vous recevrez de madame votre abbesse les ordres pour les pensionnaires qui devront être confirmées.

Il est vrai qu'on a dit au Roi ce que vous avez su; mais cela n'avoit rien de commun avec Villarseaux : ce sont de vieilles impressions de Port-Royal, dont on a peine à revenir; mais qui, Dieu merci, ne font aucun mal, si ce n'est de retarder le cours des grâces de la Cour, ce qui est souvent un avancement de celles de Dieu. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage : je crois que je vous verrai avant la Circoncision. Dieu soit avec vous.

A Meaux, ce 20 décembre 1695.

LETTRE CCXLVI. Que son état est bien différent de celui qu'il réproue dans les quiétistes.

Je me suis bien souvenu, ma Fille, de l'état que vous m'aviez représenté : j'ai même trouvé la lettre. Je me suis souvenu aussi que déjà jusqu'à deux fois vous avez eu de pareilles dispositions, et cela revenoit par intervalle; mais foibles d'abord à comparaison de celles-ci, et peu durables : ainsi cet état ne m'a point surpris, vous y pouvez marcher sans crainte. Il ne faut point que mon livre vous en rebute : il est fait pour empêcher que l'on en abuse; mais on ne peut pas empêcher Dieu de tirer les âmes à lui par les voies qu'il veut.

Je vous dirai, comme disoit saint François de Sales : Soyez active, passive ou patiente, comme Dieu voudra. Ce qu'on appelle cessation d'actes n'est après tout qu'une concentration des actes au dedans. Laissez-vous conduire à Dieu. Tant que je ne vous verrai point indifférente à la damnation, vous ne serez point du nombre des quiétistes que je réproue. Du reste, l'oraison de quiétude est une oraison en soi vraiment divine; et vous savez bien que loin de la rejeter, j'en ai donné les principes dans les livres VII et VIII. Vivez donc en paix. Notre Seigneur soit avec vous à jamais.

A Paris, ce mercredi, à la fin de 1695.

LETTRE CCXLVII. Sur l'amour de la retraite; les entretiens touchant le prochain; les artifices de l'amour-propre; l'usage qu'on peut faire de certaines ruses innocentes; sur sainte Catherine de Gênes, et les goûts purement sensibles.

Vous avez bien fait, ma Fille, d'accepter l'emploi qu'on vous a donné, et vous le devez continuer tant que votre santé n'en

sera point incommodée. L'amour de la retraite est quelquefois dans le cœur sans être sensible, et alors il n'en vaut que mieux ; parce que c'est une partie de la retraite que la volonté soit si fort en elle-même, et l'âme dans un si grand recueillement, que les sens n'y entrent point. Si on vous eût donné les novices, il eût fallu accepter avec soumission : maintenant tenez-vous en repos.

Il n'y a rien eu dans le fond en l'affaire de Villarseaux, qui doive peiner votre conscience. Si vous n'avez pas agi dans tout le degré de perfection que Dieu demandoit, c'est que vous êtes une créature foible et pécheresse ; et il n'y a point à s'en étonner. Humiliez-vous ; ne vous découragez pas, et n'y pensez plus. Quand vous avez agi et parlé dans les moments selon les mouvements de la conscience, ne vous inquiétez plus : l'amour-propre, que vous craignez tant, excite ces inquiétudes, et veut être trop assuré d'avoir bien fait : mais la vraie charité abandonne tout à Dieu.

Pour ce qui est des entretiens sur le sujet du prochain et de ses défauts, la règle certaine est de n'en parler qu'à ceux à qui il est utile de le faire, ou pour leur faire connoître une vérité par un exemple, ou pour aviser avec eux aux moyens de corriger ceux qui manquent, quand leur avis y peut être utile.

La règle de saint Augustin, sur le desir qu'on soit content de nous, est bonne et très suffisante. C'est une espèce d'amour-propre de tant raisonner sur l'amour-propre. L'amour-propre veut paroître éclairé sur la découverte qu'on fait des vices de l'amour-propre, où il trouve une pénétration qui le satisfait. J'aime mieux une espèce d'oubli de soi-même, que la déploration des fautes de son amour-propre ; et cet oubli ne nous vient que lorsque on est plein de Dieu.

Je ne conviens point du tout qu'on ne puisse pas, quand la prudence et la nécessité le demandent, faire des actions, d'où il arrive que le prochain soit trompé ; par exemple, une fausse marche pour se dérober à l'ennemi. Si le prochain est trompé, alors c'est sa faute. Pourquoi précipite-t-il son jugement ? Que ne veille-t-il si c'est un bien ? Pourquoi est-il injuste si c'est un mal ? Pourquoi est-il curieux, et veut-il savoir ce qui ne lui convient pas ? Vous n'êtes pas obligée de lui découvrir votre secret ou celui de vos amis. Que ne se tient-il dans ses bornes ? A la vérité, je ne voudrois pas faire finesse de tout, ni se déguiser à tout moment ; car c'est prendre un esprit artificieux ; mais quand il y a raison et nécessité, je n'hésiterai pas à aller d'un côté où je ne veux pas continuer d'aller ; à prendre un habit

qui me fasse méconnoître, et à éluder la poursuite d'un ennemi. Il n'en est pas de cela comme de la parole, qui est l'expression naturelle de la pensée, et ne lui doit jamais être contraire. Les autres signes sont équivoques; et pour la parole même, on peut substituer des expressions générales à des expressions précises. Ce n'est point tromper le prochain; et s'il se trompe en précipitant son jugement, c'est sa faute, et non pas la vôtre. Les auteurs que vous m'alléguez outrent la matière : saint Augustin l'a poussée jusque où il falloit aller, et il n'en faut pas davantage. Quelqu'un s'est-il avisé de blâmer ce chrétien * qui prit l'habit d'une fille, ni la fille qui prit l'habit de ce jeune chrétien ? Néanmoins ils trompoient l'attente des brutaux, qui espéroient tout autre chose que ce qu'ils trouvèrent. Il faut aimer la vérité; mais la vérité elle-même veut qu'on la cache par des moyens innocents à ceux qui en abusent, et à qui elle nuit.

Vos sentiments sont justes sur les écrits des païens et des écrivains profanes. A force de craindre l'orgueil dans la lecture des grands ouvrages des saints, on en viendrait à le craindre encore dans la lecture de l'Ecriture et des paroles de Jésus-Christ. Il faut marcher en simplicité. Il y a quelquefois un grand orgueil à craindre tant d'orgueil : il se faut familiariser avec son néant; et quand après on s'élève, c'est sans sortir de ce fond.

Madame de Sainte-Gertrude entre dans de bons sentiments.

Il est vrai qu'il y a des états fort conformes à celui des âmes du Purgatoire, et Dieu y jette certaines âmes : il l'en faut louer. Saint François de Sales tenoit pour indifférent de faire les choses avec attrait ou sans attrait. Il y a toujours un attrait caché qui se fait suivre : le tout est d'aimer, c'est à dire de se conformer à la volonté de Dieu. Aimer Dieu sans savoir pourquoi, ou plutôt sans sentir pourquoi, et sans le savoir distinctement, est un bel amour. J'approuve fort le passage qui transporte notre cœur de l'amour du corps naturel de Jésus-Christ à l'amour de son corps mystique.

La pensée de saint Bernard est ravissante. Le goût que sainte Catherine de Gênes trouve si mauvais, est un goût qui, en s'occupant de soi-même, nous désoccupe de Dieu. Cette sainte est toute pleine du vrai goût de Dieu : mais Dieu qui le lui

* Il se nommoit Didyme, et la fille Théodore : il lui donna son habit et prit le sien, pour la faire évader du mauvais lieu où elle avoit été conduite par ordre du juge, et où sa pudeur couroit les plus grands risques. Voyez les Actes de cette histoire, dans Bollandus, et dans les *Actes des Martyrs* de dom Ruinart.

donnoit lui apprenoit à s'en détacher, c'est à dire à n'y mettre pas sa félicité, mais en Dieu. Ces raffinements sont bien délicats; et quoique Dieu les inspire à certaines âmes, celles qui prennent bonnement et plus simplement les choses ne valent pas moins. En général, on peut dire que les goûts purement sensibles sont bien dangereux : mais quand le goût se trouve dans l'endroit où se trouve aussi la vérité, il est bon et désirable, et il ne faut pas s'en défier.

Je suis revenu en bonne santé ; puisque vous voulez le savoir. Je ne prévois point d'affaire qui empêche mon retour au commencement du carême. Je n'ai point encore marqué le jour du départ ; mais il sera dans peu.

Je trouve très bon que vous fassiez des traductions : cela ne vous retirera point de l'esprit d'oraison ; non plus que l'emploi où l'obéissance vous engage, et où je vous en donne le mérite. Je salue madame de Luynes. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 2 janvier 1696.

LETTRE CCXLVIII. Sur les conversations qui ont pour objet les défauts du prochain ; et sur la réception des novices.

Je ne puis absolument excuser de quelque péché ces conversations sans nécessité sur les défauts du prochain, quand on ne les mettroit qu'au rang des paroles inutiles : mais ces péchés ne sont pas d'une nature à annuler les confessions ; et il suffit en général de vouloir toujours mieux faire, et ne cesser jamais de se corriger. Tenez-vous-en là, sans questionner davantage : car, ma Fille, il ne faut pas que la vérité vous soit un piège pour réveiller vos scrupules. Il se peut même qu'il y ait plus de nécessité qu'on ne pense à s'entretenir un peu des choses où l'on doit prendre un intérêt commun, et où il faut savoir les sentiments des autres. Tout cela se doit prendre bonnement ; et le scrupule est un plus grand mal que ce mal là, quel qu'il soit. En voilà assez pour vous calmer pour tout le reste de vos jours.

Il est impossible de rien décider sur les réceptions sans voir les choses soi-même : tout dépend des circonstances particulières qu'on ne peut voir que de près. Mettez-vous donc devant Dieu ; pesez tout en sa présence, et faites sans scrupule ce qui vous paroîtra le meilleur. Je vous dirai en général que le seul soupçon ne suffit pas pour exclure ; mais qu'il faut qu'il soit fondé sur des faits, ou sur une exquise connoissance de l'humeur de la personne dont il s'agit.

Vous n'avez pas eu raison en ces matières de déférer à ce

qu'on vous a dit que j'approuvois. J'approuve tout en général : en particulier, je n'approuve ni n'improove ; mais je laisse agir chacun selon ses lumières. Il en est de même du choix de madame de Saint-M***. Je crois qu'elle a de la bonne volonté ; mais je connois bien qu'elle auroit besoin elle-même d'un bon noviciat, que Dieu peut-être lui fera faire avec celles qu'elle conduira. Je crois qu'en lui parlant avec charité, et sans prendre aucun avantage, on lui peut être fort utile.

J'ai toujours trouvé les communautés trop délicates sur les avertissements généraux. Je ne me serois pas aisément résolu à parler aux particulières, qui souvent rapportent mal ce qu'on leur dit. Il vaut bien mieux parler franchement, puisque aussi bien tout se dit, et qu'on sache ce que vous pensez.

Je ne sais si l'on a ici le *Traité de la Communion sous les deux espèces* ; il faudra s'en souvenir à Paris.

J'avoue que les novices ne doivent point avoir un esprit plaintif : mais aussi il faut avouer que quand tant de gens leur parlent et les reprennent, il est naturel que, ne sachant plus par ce moyen à quoi s'en tenir, elles souhaitent de sortir de cet embarras. Ce seroit un raisonnement bien creux et bien détourné, que d'aller fonder sur cela une exclusion.

J'ai lu la lettre que madame de Harlay vouloit que je visse, et j'en avois déjà vu autant en d'autres mains. Ne diminuez point vos communions ; mais au contraire plus on vous occupe au dehors, plus vous devez au dedans chercher Jésus-Christ avec toute l'avidité d'un cœur affamé. Si vous aimez la vérité, la vérité vous délivrera, et vous serez vraiment libre. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 6 janvier 1696.

LETTRE CCXLIX. Sur la soumission, l'amour de Dieu et la confiance.

Je commence, ma Fille, par me réjouir de votre meilleure disposition. J'espère que Dieu me fera la grâce, si je suis au monde, de vous introduire à la porte du ciel.

Pour réparer toutes vos fautes dans votre maladie, priez Dieu qu'il vous fasse la grâce, non de sentir ou d'apercevoir votre soumission et conformité aux ordres de Dieu, mais de l'avoir en effet. Aimez Dieu plutôt que de vous inquiéter si vous l'aimez ; et réparez le défaut d'aimer, en aimant plutôt qu'en vous affligeant de ne pas aimer. Demeurez ferme à ne vous confesser pas de ces peines, fussiez-vous aux portes de la mort. Tout est assuré pour vous, si vous conservez la confiance

absolue en la divine miséricorde. Laissez-vous sauver par pure grâce. Communiez le plus tôt que vous pourrez.

Vous me faites une agréable peinture de l'endroit de l'infirmier où vous étiez. Je suis bien content de votre infirmière, et de ce que vous l'êtes. Je suis en esprit avec vous; je prends part à vos feux de joie. Priez Dieu que l'augmentation de ma charge tourne au salut du troupeau nouvellement réuni : je fais ces vœux pour Jouarre autant ou plus que pour Rebais. Je suis bien aise des réceptions. Je vous louerai toujours beaucoup de parler franchement à madame votre abbesse : Je souhaite que tout le monde en fasse autant. J'avoue que je suis bien aise de ma sœur Baubé. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Paris, ce 25 janvier 1696.

LETTRE CCL. Sur les souffrances ; les principes de l'amour de Dieu en nous ; la récitation du Bréviaire ; l'affaire du prélat avec l'abbaye de Rebais.

Ayez courage, ma Fille ; votre cher Epoux ne vous a point abandonnée dans votre maladie : s'il vous a fait participante des détresses de sa croix, vous n'en aurez par là qu'une plus intime société avec lui. Continuez vos communions, sans même aller à confesse. Tant que vous serez renfermée, notre Seigneur vous aidera : mettez toute votre assurance en sa bonté. Il est vrai qu'il est lui-même l'amour, et que s'il ne se donne, on n'aime point : mais il sait se donner sans qu'on le sache : il ne faut que s'abandonner à lui, tout ira bien. Vous n'êtes point obligée à vous entendre vous-même quand vous récitez le Bréviaire, surtout dans l'office du chœur, et avec votre dureté d'oreille ; mais seulement de prononcer articulément et rondement.

On décrit mon Traité de l'Oraison : je ne perds pas un moment de temps. Ne m'en demandez pas davantage ; mais demandez tout à Dieu pour moi dans un ouvrage de cette importance.

A Paris, ce 31 janvier 1696.

P. S. Dieu daigne donner son repos à la bonne mère Gabriel ; je la lui recommanderai avec affection.

Je n'attaque point l'exemption du monastère de Rebais. Les paroisses me sont soumises par le concile de Trente : je rends le prix de la juridiction aliénée. Tout se fait dans l'ordre ; mais les moines voudroient bien qu'on eût peur, et qu'on les crût assez puissants pour remuer Rome, comme quelques uns sont

assez malins pour le vouloir. Vous voyez bien que je ne parle pas de tous : leur général les désavoue ; et cette bulle est une chose manifestement surprise, dont le Pape ne sait rien du tout. J'en ai rendu compte au nonce, qui n'en a nulle connoissance, et n'approuve pas que l'on commette aussi mal à propos le nom du Pape.

LETTRE CCLI. Sur les infirmités de cette religieuse, et les faux bruits qu'on répandoit du mécontentement de Rome à l'égard du prélat.

Je prie Dieu qu'il guérisse vos yeux. Si notre Seigneur vouloit y laisser tomber une goutte de son sang, ah ! la vraie lumière y lueroit aussitôt. Je ne puis partir d'ici que la semaine prochaine : je vous verrai le plus tôt qu'il sera possible ; mais je ne puis que ce soit avant le jubilé. Je suis tout à vous par le cœur ; mais les temps ne sont pas en notre pouvoir. A toutes fins tâchez d'exposer vos peines par écrit : j'enverrai querir votre lettre aussitôt que je serai à Meaux.

Mon neveu est aujourd'hui parti pour Lyon, pour Marseille, enfin pour Rome, où il passera avec M. le cardinal nonce.

On recommence à dire que je suis fort brouillé avec Rome, et que le Pape a écrit un bref très fort au Roi contre moi. Cependant loin de cela, M. le cardinal de Janson m'écrit, par le dernier ordinaire, qu'on ne parle point du tout à Rome de cette affaire, qu'on veut être si grande. Il est vrai que le Pape a écrit un bref au Roi, où il n'est parlé de moi ni directement ni indirectement. Ainsi je n'ai, Dieu merci, aucune affaire de ce côté là ni d'aucun autre, qui me regarde ; et si je suis arrêté, c'est par tout autre chose.

Que je suis aise de la convalescence du père Toquet ! Dieu nous conserve un trésor. Nous vous porterons *l'Instruction du Jubilé*, que vous connoissez, augmentée et imprimée avec la *Communion sous une espèce*. Je prie notre Seigneur d'être avec vous.

A Paris, ce 11 février 1696.

LETTRE CCLII. Sur certains états par lesquels Dieu fait passer les âmes, pour les porter à s'abandonner entièrement à lui ; et sur un commandement qu'elle desiroit qu'il fit au mauvais air.

Je souhaite, ma Fille, que madame la prieure reçoive la bénédiction et la consolation que vous pouvez lui donner par cette lettre. En l'état où elle est, lorsque Dieu permet ces agitations,

c'est qu'il veut pousser les âmes en renonçant à tout appui propre ; et sur ses œuvres , de rejeter sur Dieu tous leurs soins . même celui de leur salut , dans la ferme foi qu'il a soin de nous : ce qui n'est pas un abandon , tel que le veulent les quiétistes , à être sauvé ou damné , à Dieu ne plaise ; mais au contraire dans la volonté de jouir de Dieu , d'abandonner à sa grâce un si grand effet ; parce qu'encore qu'il ne veuille pas nous sauver sans nos bonnes dispositions , il est maître à chaque moment de nous les donner ; et en faisant ce qu'on peut , se livrer à lui comme à celui par qui nous faisons ce que nous pouvons . Dites donc à cette bonne mère , si cette lettre la trouve encore au monde , qu'elle se souvienne de ce qu'autrefois je lui ai dit sur ce sujet là , et dont elle parut être contente , et qu'elle mette uniquement son repos en Dieu .

Prenez pour vous le même conseil , à la vie et à la mort . Gardez soigneusement cette lettre ; et lisez dans le livre *du Bien de la Persévérance* , de saint Augustin , chapitre VI , le lieu qu'il y apporte de saint Cyprien , pour montrer qu'il faut tout donner à Dieu ; et encore le XXI , où il nous apprend que le vrai moyen d'espérer en Dieu , c'est de perdre jusque au fond toute espérance en soi-même .

Quant au commandement que vous voulez que je fasse au mauvais air , votre affection vous trompe : Dieu n'a point donné cette autorité à ses ministres . Et qui suis-je pour entreprendre de si grandes choses ? Je fais néanmoins ce que je puis , en vous ordonnant de conseiller à madame de faire faire une aspersion d'eau bénite par toute la maison ; afin de chasser toute la puissance de l'ennemi . Faites faire en particulier cette aspersion dans votre chambre ; tout ira bien .

Quant à moi , je vous confirme que le Roi n'a eu à me parler d'aucune affaire , petite ou grande , qui me regardât : je n'ai même nulle part à ce qui se fait avec les moines sur le sujet de la bulle . On n'a garde de soutenir à Rome ce qu'ils désavouent : on n'y aime pas trop les exemptions , dont on commence à voir les abus : on n'y songe plus seulement que celle de Jouarre ait été . Voilà des vérités que vous pouvez dire et écrire à qui vous voudrez . A vous en la charité de notre Seigneur .

A Paris , ce 18 février 1696 .

LETTRE CCLIII. Sur les distractions , la sécheresse , les bontés de Dieu sur les âmes , la réitération du saint Viatique ; et sur les visites .

Portez , ma Fille , vos distractions avec patience ; c'est prier

que d'être distrait de cette sorte. Recevez ce que Dieu donne. La sécheresse est fort bonne dans les actes de piété ; car ils sont dans la suprême partie , et fort au dessus des sens.

Je me réjouis des saintes dispositions que Dieu commence à mettre dans l'âme de mademoiselle de Guimené. C'est un grand don de Dieu , dont elle doit être fort reconnoissante. La lecture que vous lui faites de l'Ecclésiaste est fort propre à l'attrait par où Dieu la prend : elle recevra d'autres grâces. Encouragez-la, et l'assurez de mes prières. Les bontés de Dieu sur les âmes sont inestimables ; et il faut bien savoir profiter de ses premiers dons, qui sont le fondement de toute la suite.

L'aspersion de l'eau bénite sera bonne en quelque manière qu'on la fasse ; et je m'en remets à la prudence de madame, que je vous prie de saluer de ma part, et de la bien assurer de mes très humbles services.

J'ai prié Dieu pour vos yeux, et j'espère de sa bonté qu'il en accordera la guérison à votre foi.

Je loue Dieu de m'avoir donné la pensée de vous exhorter à vous laisser sauver par grâce. Ces choses qu'on dit en passant sont des traits qui viennent de lui, et qui de ce côté là font un grand effet.

Madame du Chalarde doit me faire parler de son affaire : j'en prendrai tout le soin possible.

Je chargerai M. Ledieu de me faire souvenir du livre que vous demandez, aussitôt que nous retournerons à Paris.

On peut bien réitérer le viatique au bout de neuf ou dix jours, surtout dans les maladies de langueur, et lorsqu'il y a eu quelque relâchement : mais pour communier deux fois en un jour, on ne le doit permettre en aucun cas : à chaque jour suffit son festin. C'est douter de la vertu de l'eucharistie, que d'en multiplier la réception avec trop d'empressement. Il n'y a point de commandement divin de communier en forme de viatique : c'est une ancienne et sainte institution ecclésiastique.

Quand on vous demande si vous avez quelque chose contre ceux envers qui vous vous confessez de n'être pas bien disposée, répondez que vous tâchez d'étouffer tous les ressentiments, ou que vous le souhaitez, et passez outre sans scrupule.

La lettre que j'ai reçue de ma sœur des Séraphins étoit, ce me semble, une réponse à celle que je lui avois écrite sur la mort de madame sa sœur, ou sur quelque maladie : je lui écrirai à la première occasion.

J'enverrai savoir des nouvelles de M. de Senèze *. Je suis fort

* Jean Soanen, né à Riom en 1647, entra dans la congrégation de l'Oratoire

peu régulier en visites, on plutôt je suis assez régulier à n'en guère faire. On m'excuse; parce qu'on sait bien que ce n'est ni par gloire, ni par dédain, ni par indifférence; et moi je me garantis d'une perte de temps infinie. Notre Seigneur soit avec vous.

A Versailles, ce 25 février 1696.

LETTRE CCLIV. Qu'on n'est pas obligé de spécifier certaines circonstances dans la confession; quelle est la gloire de Dieu que nous devons désirer; comment le prélat a été reçu à Rebais.

Il n'y a point d'obligation de spécifier la circonstance du dimanche et d'une fête : il est bon de le faire quand on est instruit, sans inquiétude pourtant, et du moment qu'on y tomberoit. Il vaut mieux laisser là cette circonstance, qui n'est pas absolument nécessaire, et ne doit faire de peine à qui que ce soit. On n'est non plus obligé de spécifier qu'on a ouï la messe en mauvais état, même aux jours d'obligation; parce que, comme vous dites fort bien, le confesseur doit présupposer qu'on a durant ce temps ouï la messe, quand on ne lui confesse pas le contraire. Comme l'expression de ces circonstances n'est pas nécessaire, il ne sert de rien de marquer le moyen d'y suppléer. Voilà, ma Fille, vos doutes bien précisément résolus.

Par le peu que j'ai entretenu ce bon et docte religieux, j'ai reconnu qu'il lui manquait un degré de précision et d'exactitude. Ce qu'il a prêché sur la communion spirituelle n'a nulle solidité, quoiqu'il puisse l'avoir pris dans de bons auteurs, mais en cela alambiqués. Notre Seigneur soit avec vous. Vous pouvez communiquer cette réponse à quiconque en aura besoin, mais sans scandaliser ce bon Père.

A Meaux, ce 14 avril 1696.

P. S. Je prie, et je prierai Dieu qu'il confirme en vous les bonnes dispositions que vous me marquez sur la mort. La gloire de Dieu que nous devons désirer, est la sanctification et la glorification de Jésus-Christ dans ses membres.

et prêcha avec beaucoup de succès. Louis XIV le nomma à l'évêché de Senez en 1695. Ayant été l'un des quatre évêques appelants de la constitution *Unigenitus*, il publia à cette occasion une Instruction pastorale, qui fut déferée au concile d'Embrun, en 1727. Ce concile la condamna, et suspendit M. Soanen de toutes fonctions épiscopales et sacerdotales. Le Roi l'exila à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, où il mourut le 25 décembre 1740. (*Edit. de Vers.*)

Vous pouvez dire, et il est vrai, que j'ai été reçu à Rebais de tout le clergé et de tout le peuple, comme Jésus-Christ même. Les religieux, après avoir un peu chicané sur la manière de me recevoir, ont obéi à mes ordres, et m'ont reçu en corps à l'entrée avec la croix, l'encens et l'eau bénite. Le prieur, revêtu à la tête, m'a fait une harangue latine, respectueuse et pieuse. J'ai donné avant la messe la bénédiction solennelle. Le prieur et le sous-prieur ont reçu avec soumission la permission de confesser ; et leur général l'a approuvé.

Ne recommencez aucune confession ; n'y ajoutez rien ; demeurez en repos. Ma santé, dont vous voulez que je vous informe, est fort bonne, quoique j'aie communiqué de ma main presque tout le peuple, et confirmé mille à onze cents personnes. J'ai prêché cinq ou six fois en deux jours ; ce qui n'a pas empêché que je ne prêchasse hier, et que je ne prêche dimanche et le jour de Pâques. En voulez-vous davantage ? Je salue madame de Luynes. Dieu soit avec vous.

LETTRE CCLV. Sur le sacrifice de sa vue, la récitation du Bréviaire, etc.

Je ne manquerai pas, ma Fille, de dire à M. votre frère ce que vous demandez. J'entends bien que sacrifier sa vue, c'est sacrifier plus que sa vie en un certain sens ; mais il n'en faut pas moins faire le sacrifice. Dieu n'a pas besoin de votre consentement pour faire sa volonté, et il y faut acquiescer quelle qu'elle soit : j'espère pourtant.

Je vous ai dit et redit que vous ne devez point vous tourmenter ni à dire les psaumes que vous ne savez point par cœur, ni à vous faire lire les leçons de votre bréviaire ; et cependant vous me faites encore la même demande : à la fin vous deviendrez aussi raisonnante que madame du Mans.

Laissez voir les vers, avec le même secret, à mesdames du N***, de Lusanci, et de Rodon si elle en a entendu parler, même à madame la Guillaumie : permettez-en la lecture à ma sœur Cornuau tant qu'elle voudra. Dieu veut que vous soyez unies ensemble d'une manière surnaturelle, et autant inséparable qu'épurée : je le connois.

Je pourrai passer à Jouarre allant à Rebais, le lundi de la Pentecôte : mais comme un éclair. Je crois à présent mon neveu passé ; je n'en ai point de nouvelles depuis le 30 : priez pour lui. Je vous remercie de toutes vos bontés. Je salue votre secrétaire de bien bon cœur.

C'est mal fait de demander à Dieu de vous ôter des desirs, sous prétexte qu'il ne veut pas toujours qu'on les accomplisse dans toute leur étendue. N'est-il pas le maître et du pasteur et du troupeau, et ne sommes-nous pas en sa puissance nous et nos paroles ? Notre Seigneur soit avec vous.

Le lundi, 14 mai 1696.

LETTRE CCLVI. Que la maladie n'est point un obstacle à la perfection de l'oraison.

J'ai envoyé votre lettre à la Trappe. J'aurai soin, ma Fille, de vous faire porter les livres que vous demandez. Un directeur qui croit la maladie un obstacle à la perfection de l'oraison, ne sait pas que la perfection en est dans le *Fiat voluntas tua*. J'entrerai dans votre neuvaine, et j'y dirai la messe que vous souhaitez dès demain, s'il plaît à Dieu. Vous devriez en faire une à sainte Fare, qu'on réclame tant pour les yeux.

Je ne demande point maintenant de qui sont les vers que j'ai trouvés dans votre lettre du 21 : je suis déjà bien assuré qu'ils ne sont point de madame de Sainte-Gertrude. Je les attribue à madame votre sœur, dont j'en ai vu de très beaux, de très élevés, et de très réguliers sur cette mesure. Je suis très aise qu'elle soit contente de mes psaumes.

Le mot que vous n'avez pu lire est celui de *los* pour louange, antique, mais qui se conserve dans la poésie, et y a même de la noblesse.

Je pars toujours pour Meaux, sans manquer, s'il plaît à Dieu, de mercredi en huit. Je crois vous avoir mandé que mon neveu a passé à Florence avec M. Phelippeaux, et qu'ils ont été reçus avec des bontés et honnêtetés très particulières. Je suis à vous, ma Fille, comme vous savez.

A Versailles, ce mardi 29 mai 1696.

P. S. Je ne partirai pas d'ici sans voir M. l'abbé de Soubise. Je me promets bien que vous aurez donné part à madame des nouvelles de mon neveu, en l'assurant de mes très humbles services, et des siens.

LETTRE CCLVII. Sur les souffrances, les règles que cette religieuse devoit suivre pour ses communions, et des vers que le prélat faisoit pour se délasser.

Communiez, ma Fille, à votre ordinaire, en vous occupant de vous-même comme souffrante. Communiez en même temps

au sang et aux souffrances de Jésus. Si vous sortiez de vous-même parmi les souffrances, elles cesseroient d'être souffrances, et de vous unir autant qu'elles peuvent faire à Jésus-Christ. Ne réglez pas vos communions et votre oraison sur ce que Dieu vous donne où vous ôte, ni sur vos infidélités, ni sur vos dispositions grandes ou petites ; mais sur la bonté de Dieu, et les règles de l'obéissance. Si votre état est pénible, il est par là comme Dieu le veut : il n'y a qu'à demeurer dans vos règles. Si vous n'êtes point contente dans vos privations, c'est ce que Dieu veut : il ne faut le vouloir être que quand il le veut. Si le cœur vient une fois à bout de dire dans le fond, *Fiat voluntas*, il ne faut rien davantage ; car l'impression durera, s'il plaît à Dieu.

Les vers latins sont très beaux : vous pourriez les avoir faits comme les français, dont vous m'avez enveloppé l'auteur : je soupçonnois que c'étoit vous. Il n'y auroit point de mal d'apprendre un peu les règles de la poésie française à madame de Sainte-Gertrude, si l'on ne craignoit qu'elle s'y donnât trop. Il y a aujourd'hui huit jours, qui étoit le jour de l'Ascension. qu'il sortit, en voyant le lever du soleil, une hymne en français sur ce mystère, que je voudrois que vous eussiez, et vous l'aurez en effet quand elle sera à son point.

Ne parlons point de me divulguer comme faisant des vers, quoi qu'en dise le père Toquet, à qui je défère beaucoup. *Poeta* est toujours masculin : pour une femme on dit, *poetria*, ou *poetris* ; au pluriel, *poetrides*, qui est plus en usage. Je ne fais des vers que par hasard, pour m'amuser saintement d'un sujet pieux, par un certain mouvement dont je ne suis pas le maître. Je veux bien que vous les voyiez, vous et ceux qui peuvent en être touchés. A tout hasard, voilà l'hymne, sauf à y ajouter et entrelacer un sixain. Vous aurez bientôt les mystères jusqu'à l'Incarnation.

Je suis fâché d'avoir à vous dire qu'apparemment je ne pourrai pas arrêter à Jouarre lundi, à cause que le matin je fais une profession, et qu'il faudra arriver le soir à Rebais. J'échapperai au retour pour vous aller voir, quoique je doive aller à Banost, et que l'ordination pressera. Tout à vous dans le saint amour de notre Seigneur.

A Meaux, ce 7 juin 1696.

LETTRE CCLVIII. Sur ses impatiences et ses foiblesses.

Que j'ai de regret, ma Fille, de n'avoir pas le temps d'user de la commodité que vous m'envoyez ! Il faut partir en vous bé-

nissant, comme Jésus-Christ en montant aux cieux. Otez la dernière strophe de son hymne : elle n'est pas en sa place. Offrez-lui la peine de vos impatiences en expiation de leur faute. Que vos faiblesses ne vous rendent pas suspect le don de Dieu. Il faut sentir ; car c'est en cela que consiste la croix : mais en même temps il faut se soumettre, dire son *In manus*, et faire expirer le vieil homme. Je salue madame de Luynes. Notre Seigneur soit avec vous.

A Lusanci, ce 15 juin 1696.

LETTRE CCLIX. Sur quelque éblouissement passager qu'avoit eu cette religieuse.

Je ne sais, ma Fille, si vous avez bien pris ma pensée. Je ne trouve point à redire que vous entriez dans les desseins que vous savez. Je trouve très bien de vouloir sacrifier ces desseins à l'obéissance, et je ne doute pas que ce que vous m'écrivez sur cela ne soit sincère : ainsi vous vous défendez très bien du côté où vous n'êtes point attaquée. Ce qui m'a surpris, c'est qu'il ait fallu vous ouvrir les yeux sur cela, et que vous n'ayez pas senti d'abord qu'il ne falloit pas sortir de l'esprit de stabilité, ni éviter l'humiliation, ni enfin entrer dans des vues qui sont tout humaines. Il n'y a rien à faire sur cela, sinon reconnoître une petite faiblesse que je voudrois ne point voir en vous ; mais que je suis bien aise que vous y voyiez, pour en tirer l'utilité que Dieu sait. Je serois bien fâché que vous changeassiez sur cela de dessein : moi-même qui n'y entre point par moi-même, non seulement je n'y apporterai aucun obstacle, mais je ferai sincèrement ce qui pourra l'avancer ; faites-en de même. Je n'ai au reste aucune nouvelle de ce côté là, et n'en puis rien dire du tout.

Il y a bien d'autres Cantiques sur le métier. Prenez les *petits renards*¹ : taillez dans le vif ; que ce soit là le fruit de cette poésie. Je salue madame de Luynes. Je vous offrirai demain très particulièrement. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, qu'il fortifie votre vue et votre patience.

A Germigny, ce 11 août 1696.

¹ Cant. II. 15.

LETTRE CCLX. Sur la translation de cette religieuse, de Jouarre à Torcy, où elle accompagnoit sa sœur, qui en étoit nommée prieure.

Il faut, ma Fille, adorer en toutes choses la disposition de la divine Providence. Je vous ai promis de ne vous abandonner jamais : je vous réitère de bon cœur cette sainte et inviolable promesse. Dites à M. de Paris ce que Dieu vous inspirera là dessus.

Vous aurez unë obédience de moi pour aller avec madame votre sœur ; et dès à présent je vous permets de la suivre. Dites sans hésiter le bréviaire de Paris jusqu'à nouvel ordre. Je vous permets de demander à Jouarre tout ce que vous y avez à votre usage : je vous donne pareil pouvoir pour prendre sur votre pension ce que vous croirez qui vous sera nécessaire. Donnez et recevez ce que vous voudrez. Sans doute, quand vous serez à Torcy, vous devez regarder madame votre sœur comme votre supérieure.

Je vous ai déjà dit, ma Fille, que je n'avois agréé votre vœu à sainte Fare que dans la vue du retour à Jouarre : ainsi, hors de ce cas, je vous en décharge, en vous permettant néanmoins de faire quelque diligence pour un équipage ; mais sans scrupule, et sans vous croire obligée à vous priver de rien pour avoir le moyen de faire ce voyage. Sainte Fare vous écoutera en quelque lieu que vous soyez. Ma sœur Cornuau peut entrer avec vous dans ce saint monastère si vous y allez.

Je vous donnerai de bon cœur des croix de la Trappe, la première fois que je vous verrai. Nous réglerons vos occupations extérieures quand vous serez à Torcy. Je prie le Verbe de vous parler dans le fond le plus intime de votre cœur. J'ai écrit à madame votre sœur sur ses devoirs.

A Meaux, ce 20 octobre 1696.

LETTRE CCLXI. Sur le reproche que cette religieuse lui avoit fait de ne pas lire ses lettres ; sur les soupçons, et sur quelques affaires.

Il me fâche, ma Fille, de vous entendre dire que je ne lis pas vos lettres. Quelle marque en avez-vous ? Parce que je ne répons pas dans le moment à toutes vos peines ? Quelquefois j'oublie pour un temps ; quelquefois aussi, quand ce sont de vains scrupules, et que j'ai souvent résolu en cas semblables, je ne dis mot, comme dans le cas qui vous met en peine.

Les soupçons ne sont pas péché quand on n'y adhère pas, ou quand on ne les fait pas sans fondement, ou que l'on ne s'en

occupe pas lorsque on n'y est pas obligé : ainsi soyez en repos.

Je pourrai aller pour cette affaire à la Ferté-sous-Jouarre demain ou après demain : ce ne sera pas sans aller à Jouarre ; on ne s'y doute encore de rien du tout.

J'attends des nouvelles de M. le curé de Banost , qui est allé joindre à Torcy M. l'abbé Berrier , pour savoir s'ils viendront ici avant que d'aller à la Trappe. J'expédie ici le plus que je puis : mais l'affaire dont vous vous doutez mérite que je la suive , et Dieu le veut. Je suis bien éloigné de la vouloir étouffer comme on le voudroit à Jouarre , si ce n'est par la retraite du coupable : en ce cas , et si les preuves manquoient , j'assurerois la retraite ; sinon il faut un exemple d'un si grand scandale , et je n'y épargnerai rien. Ne dites mot : assurez madame de Luynes que je pense à tout. M. de Chevreuse ne dira rien que de concert avec moi. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 18 novembre 1696.

P. S. Je suis bien édifié des saintes dispositions de la supérieure de Torcy.

LETTRE CCLXII. Sur le don des larmes, et différents faits.

On a raison , ma Fille ; il n'y a point à hésiter à suivre le sentiment de M. l'abbé Berrier : suivez ; vous en avez toute permission.

Je pars demain , et je ne puis sortir d'aujourd'hui , étant assez enrhumé , et occupé de plus d'une sorte.

Je bénis le petit couvent , et vous en particulier. Vous devez faire ce que vous pourrez pour aller au devant des larmes : Dieu l'aura ainsi agréable , assurez-vous-en : l'obéissance est au dessus de toutes les grâces. Nous en dirons davantage une autre fois. Je vous charge de mes compliments envers M. l'abbé Berrier. J'espère le trouver au retour , et je m'en fais une joie. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 19 décembre 1696.

LETTRE CCLXIII. Sur la paix dont elle jouissoit , les dispositions de madame de Luynes , et la nouvelle spiritualité.

Je loue Dieu , ma Fille , de la paix qu'il vous donne : c'est le fruit sacré de l'obéissance que vous avez rendue aux conseils que je vous ai donnés en notre Seigneur. J'ai bien peur que le fond de madame de Luynes ne change pas , et que le délai ne serve

qu'à rendre les choses à la fin plus embarrassantes. Cependant la raison veut qu'on gagne du temps le plus qu'on pourra , pour donner à Dieu le temps qu'il demande pour développer ses conseils.

Pour la spiritualité, celle dont vous me parlez est en effet fort sèche ; et ce qui m'y fait de la peine , c'est le peu de conformité que j'y trouve avec l'esprit de saint Augustin , qui me paroît être celui de Jésus-Christ et de l'Evangile. Marchons dans nos anciennes maximes.

J'ai cru qu'il falloit exposer les dispositions présentes de madame votre sœur assez à fond à M. le duc de Chevreuse , à toutes fins , en l'assurant néanmoins que nous n'oublierions rien pour l'affermir.

Je ne puis vous dire précisément quand mon livre paroîtra : parce que j'attends les remarques et l'approbation de M. de ***.

A Versailles, ce 28 février 1697.

LETTRE CCLXIV. Sur l'Instruction qu'il avoit publiée contre le quiétisme, et les dangers de cette erreur.

Monsieur l'abbé Berrier m'a rendu votre lettre , ma Fille. Je vous ai écrit d'ici par M. Gueniot et à madame votre sœur. Je conseilloy à M. le curé de Banost de différer son voyage à Torcy jusque après la *Quasimodo* , et j'espérois aussi de m'y rendre.

Je suis bien aise que vous soyez contente de mon livre , et que vous n'ayez pas improuvé la défense de sainte Thérèse. Je souhaite sur toutes choses d'être entendu et goûté des âmes à qui Dieu se communique ; et il me semble que sa bonté me favorise en cela. Patienter pour un an , c'est une foible ressource , si ce n'est dans l'espérance de plus. Je réponds de vous à Dieu avec autant de foi et de confiance que par le passé.

Priez pour l'Eglise , pour ses défenseurs et pour les dévoyés. Il n'y a point d'erreur plus dangereuse que celle qui énerve tout avec des paroles douces , un extérieur de spiritualité , et un artificieux étalage de contemplation. Je salue madame de Luynes. Le saint Epoux soit votre soutien et votre paix.

A Meaux, ce 28 mars 1697.

LETTRE CCLXV. Sur le mérite qu'on acquiert en recevant la grâce ; l'effet de l'attrait ; la suspension des puissances ; les dispositions à l'égard des voies de Dieu.

Pour éviter les redites , je mande , ma Fille , à madame de

Luyne la difficulté du voyage que je méditois à Torcy, et la nécessité de le différer de quelques jours. La question que vous me proposez demanderoit un plus long discours; mais, à mon avis, peu nécessaire. Il ne faut que recevoir la grâce de Dieu, et y consentir; ce qui, se faisant librement, ne peut manquer de mériter, sans s'inquiéter de savoir à quel moment est ce mérite. Je crois même qu'il y a en cela un peu de curiosité, qui pourroit plutôt empêcher qu'avancer l'effet de la grâce.

Il a fallu que j'entrasse un peu dans cet examen, pour rabattre l'arrogance des faux mystiques, qui ne veulent trouver de perfection que dans la voie où ils s'imaginent qu'ils sont. Toute voie est bonne quand elle est de Dieu. Il faut toujours distinguer l'attrait du consentement; et quoique l'attrait ne soit pas précisément le mérite, c'en est le principe, du reste, il n'y a rien que de bon dans ce que vous marquez de vos dispositions. Il faut juger de même de la suspension des puissances: quand elle arrive, il la faut recevoir, et demeurer bien persuadé de deux choses; l'une, que tout ce qui vient de Dieu a son utilité; l'autre, qu'il a mille autres voies de nous mener à ses fins cachées: de sorte qu'il faut entrer en général dans l'admiration de ses voies, et s'attacher en particulier à celle où il nous met.

Portez avec résignation le délai de mon voyage, s'il le faut: vous ne voudriez pas que je m'exposasse à être noyé comme la dernière fois. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 1^{er} avril 1697.

LETTRE CCLXVI. Sur la communion; les consolations et les grâces de Dieu, et l'égarement de Fénélon.

Il me semble, ma Fille, qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles, ni de celles de madame de Lusanci: j'en ai su pourtant par M. l'abbé Berrier. En repassant mes papiers j'ai trouvé la lettre où vous demandiez d'être réglée sur les communions des octaves de la Pentecôte et de la Fête-Dieu. Quoique ces fêtes soient passées, je ne laisserai pas de vous dire que je serai bien aise d'apprendre que vous ayez communiqué tous les jours: cela servira pour d'autres fêtes.

Ne rejetez jamais l'attrait de communier, quand il plaira à Dieu de vous le faire sentir. Ne refusez non plus les goûts de Dieu, ni les larmes, ni les douceurs de ses consolations: mais plus il vous fera sentir ses grâces, plus vous devez tâcher de purifier votre cœur.

Il semble que les affaires qui m'occupent depuis si longtemps

sont à leur crise ; mais c'est dans ces états qu'on a besoin de réveiller son attention. Priez Dieu pour moi : priez pour celui que nous tâchons de ramener de son prodigieux égarement ; mais qui ne paroît pas encore disposé à s'humilier.

Je salue de tout mon cœur madame de Luynes : demandez-lui pour moi de ses nouvelles ; mandez-m'en de la novice *, et croyez-moi tout à vous.

A Versailles, ce 19 juin 1697.

LETTRE CCLXVII. Sur le reproche qu'on lui faisoit d'être ignorant dans les voies intérieures, et sur la *Déclaration* des trois évêques contre M. de Cambrai.

Je veux bien, ma Fille, que vous communiquiez cette lettre, après pourtant que je l'aurai vue. Au reste, que veut-on dire sur mon ignorance dans les voies intérieures ? C'est pour prétendre les trop savoir qu'on s'y perd, et qu'on y perd les autres. Il faut apprendre de Dieu à chaque moment ce qu'il faut dire. Souvenez-vous de la préface de mon livre. Les humbles ignorants en savent plus sur ce sujet que ceux qui disent qu'ils voient, et que leur orgueil aveugle.

Voilà des consolations que je vous envoie : faites-en part à madame de Luynes, sans oublier ma sœur Bénigne. Je vous en permets des copies, à condition, aussitôt qu'il y en aura une, de me renvoyer le tout.

M. de Cambrai est parti : il prend le ton plaintif comme si on l'opprimoit, quoique on ne fasse rien que selon la règle. Il nous a appelés à témoins M. de Paris et moi avec M. de Chartres. On a tâché de le ramener par toutes les voies amiables depuis deux ou trois mois. Enfin, pour la décharge de nos consciences, nous déclarons nos sentiments. Nous envoyons au Pape notre *Déclaration* : le Roi nous appuie ; il a parlé à M. le nonce ; il a écrit au Pape de sa propre main. En voilà assez pour le présent : n'en faites part qu'à madame de Luynes ; et toutes deux gardez le secret, jusqu'à ce qu'il éclate par ailleurs. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce vendredi 9 août 1697.

LETTRE CCLXVIII. Sur les lettres de cette religieuse, ses attrails, les précautions que les circonstances exigeoient.

Je ne suis pas d'avis, ma Fille, de faire voir vos deux lettres à

* La sœur Cornuau.

d'autres qu'à M. de Saint-André; parce qu'encore qu'elles soient très bonnes, par rapport à la conjoncture on en pourroit abuser, et les prendre mal.

Quant à vos attrait, suivez-les, et ne soyez en peine de rien; je vous en réponds. Enfoncez-vous dans l'intime. Ceux qui ne sentiront pas dans mon livre une solide spiritualité, ne s'en persuaderont pas par ailleurs, et diront que je répète les leçons des autres.

Vous me renverrez les vers quand vous les aurez fait décrire, comme à l'ordinaire. Je serai ici le plus longtemps que je pourrai, et du moins toute la semaine prochaine. Samedi j'irai coucher à Jouarre, et dimanche à Germigny. Je salue madame de Luynes. Je n'ai point de difficulté pour M. le curé de Banost; mais pour les autres, il faut en ce temps se tenir clos et couvert sur les choses particulières, dont on veut faire des règles. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 15 août 1697.

LETTRE CCLXIX. Sur les célestes délectations; les raffinements des mystiques, et les reproches que lui faisoient les quietistes.

Prenez garde, ma Fille, d'être trop raisonnant: recevez à pleines mains ce que Dieu vous donne. Pourquoi vous étonnez-vous que sous la main de Dieu vous aimez mieux, que lorsqu'il se retire pour vous faire sentir ce que vous êtes? Au reste, il ne faut pas se plaindre des célestes délectations: l'état d'innocence, où l'amour eût été si pur, n'en auroit pas été privé. Si c'étoit une chose dont il fallût songer à se détacher, saint Paul diroit-il si souvent, Réjouissez-vous? Saint Jean n'a-t-il pas tressailli de joie avant que de naître? Qu'est-ce qui a fait dire à la sainte Vierge, *exultavit spiritus meus*? Et n'est-il pas écrit de Jésus-Christ même, *exultavit in Spiritu sancto*? Je voudrois bien demander à nos nouveaux raffineurs si Jésus-Christ a jamais abdiqué les célestes délectations, s'il a cru qu'elles fussent un obstacle à l'amour, s'il a souhaité que Dieu l'en privât pour l'aimer plus parfaitement et plus purement. En vérité on pousse trop loin les raffinements.

Puisque M. de Chevreuse vous doit aller voir, demandez-lui si Jésus-Christ, si la sainte Vierge, si saint Jean Baptiste du moins ont jamais songé à ces suppositions impossibles, où l'on voudroit maintenant mettre la pureté de l'amour. Au surplus, écoutez-le, promettez-lui tout le secret qu'il vous demandera par rapport à moi; mais dites-lui bien que pour moi je n'exige

aucun secret. Je veux que vous lui disiez avec une pleine liberté tout ce que vous savez de mes sentiments. Qu'il vous rende, s'il peut, une bonne raison pourquoi M. de Cambrai a refusé si obstinément de conférer avec moi. S'il vous parle de mes prétendus emportements qui lui ont servi de prétexte, niez-lui hardiment que j'en sois capable; et assurez-le, sans hésiter, que, par la grâce de Dieu, je sais garder toutes les mesures de respect et de bienséance dans des conférences sérieuses. Après tout, je suis toujours ce que j'étois, aussi tendre pour les personnes qu'inflexible contre la doctrine. Priez Dieu qu'il les convertisse, qu'il éclaire leur aveuglement, en abaissant leur présomption. Notre Seigneur soit avec vous. Je suis toujours de plus en plus édifié de M. l'abbé Berrier.

A Meaux, ce 6 septembre 1697.

LETTRE CCLXX. Sur le changement de M. de Chevreuse à son égard; la définition de l'espérance chrétienne, et le caractère de la charité.

Je suis fâché, ma Fille, de n'avoir pu satisfaire à votre désir, en venant: je ferai mieux, s'il plaît à Dieu, au retour. Je pars demain; je serai jeudi à Fontainebleau, où vous pouvez m'écrire par les voies ordinaires, qui sont ouvertes partout où est la Cour. Je tâcherai d'y voir M. de Chevreuse. Rien ne change en moi; mais je vois qu'on change beaucoup quand on a un parti dans la tête, et une nouveauté à soutenir. Dieu les aide par sa grâce.

La définition de l'espérance chrétienne est connue; c'est un désir de posséder Dieu en lui-même comme son bien, qu'on peut acquérir, quoique avec difficulté, sur le fondement de son éternelle fidélité et de sa toute puissance, et en vertu de ses promesses. On en veut venir à dire que la charité ne doit donc pas renfermer le désir de posséder Dieu: on ne songe pas que c'est une vertu universelle, qui enferme les motifs des autres vertus. Au reste, elle ajoute à l'espérance, et au désir de posséder Dieu, un désir efficace des moyens, qui comprennent l'observation des commandements. Je rendrai public ce que j'ai écrit sur la charité.

Le vers que vous desirez est ainsi:

..... Tout ce qu'on a pensé,
Sans que d'un Dieu jaloux l'honneur soit offensé.

On dit indifféremment *avec* ou *avecque*; ce dernier rend la

mesure complète. M. Ledieu aura lu cet écrit à Jouarre. Nous ne saurions fournir aux copies : on imprime cet écrit.

Vous pouvez garder l'exemplaire de la Déclaration : on en donnera un autre à M. l'abbé. Vous pouvez lui dire que j'ai donné une bourse à la décharge de mes premiers engagements, et que son tour viendra.

Je vais travailler à la distribution des stations, avec une attention particulière sur le père Michel, et sur le desir que vous me marquez. La Ferté-Gaucher est destinée. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 10 octobre 1697.

LETTRE CCLXXI. Il approuve ses attrait, et la console de ce qu'il ne pouvoit lui donner par lettres tous les secours qu'elle desireroit.

J'ai reçu, ma Fille, votre lettre du premier, dont vous étiez en peine. Dans celle du 13, je vous permets d'accompagner madame de Luynes quand elle sortira. Pour votre oraison, il n'en faut point être en peine, ni quitter l'attrait pour suivre les prières de la messe. Ces attrait ne me déplaisent point du tout : au contraire, c'est une grâce dont je suis très reconnoissant pour vous, et vous n'avez qu'à les suivre et tout abandonner à Dieu.

Vous verrez dans peu ma réponse à l'Instruction pastorale de M. de Cambrai. Je suis bien aise que vous ayez su ce qui s'est passé à notre serment : j'eusse bien souhaité de vous le pouvoir écrire. Notre Seigneur soit avec vous.

, A Paris, ce 14 janvier 1698.

P. S. Il m'est bien fâcheux, aussi bien qu'à vous, de ne pouvoir pas vous aller voir, ni même vous donner par lettre tout le secours que vous souhaitez : j'en demande pardon au Saint-Esprit qui vous inspire ce desir. Souvenez-vous de ce saint évêque Fructueux, qui, allant au martyre, et sollicité par quelqu'un de prier pour lui, répondit : Il faut que je prie pour la sainte Eglise catholique, répandue par toute la terre. J'oserois bien, sans me comparer à ce grand saint, dire aujourd'hui, qu'attentif à toute l'Eglise, ce que ce soin général m'emporte, est rendu par un autre endroit à ceux qui ont besoin de mon secours.

LETTRE CCLXXII. Il lui témoigne la confiance qu'il a que la vérité triomphera à Rome, et l'assure qu'il n'abandonnera jamais ses chères brebis.

J'apprends, ma Fille, avec déplaisir que votre mal d'yeux recommence. En commençant cette lettre, je suis arrêté par la vôtre qu'on vient de me rendre du 18.

Il n'y a rien de décidé du côté de Rome. Nous croyons toujours que la vérité prévaudra, malgré la cabale la plus puissante qu'on vît jamais. Vous aurez bientôt mon livre, s'il plaît à Dieu. Priez-le qu'il y donne sa bénédiction, pour sa gloire et pour le bien de son Eglise. Je compte que je serai bientôt à Meaux : je n'attends que la publication de ce livre. Au surplus pouvez-vous croire que j'abandonne mes chères brebis, pour m'attacher aux vues générales de l'épiscopat ? L'exemple de saint Fructueux n'est rapporté que pour montrer, en certains temps, des applications particulières à certains objets, et non pas l'exclusion des autres. Mon fond est le même : mais le temps ne seconde pas toujours mes intentions. Pour vous, je vous renouvelle de bon cœur toutes les saintes promesses que je vous ai faites ; et quand le temps le permettra, je vous le ferai connoître par une visite. Ne négligez pas de m'écrire. Assurez madame de Luynes de la continuation de mes sentiments. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 18 février 1698.

LETTRE CCLXXIII. Il lui annonce son arrivée prochaine à Torcy, et lui donne différents avis.

Je vous remercie, ma Fille, pour ma sœur de Saint-Bénigne *, qui est ravie, et elle a raison. Je vous annonce mon arrivée à Torcy, vendredi prochain au soir, pour en partir le lendemain, après dîner. Nous parlerons de vos peines et de vos états, et je ne veux point que vous vous en ouvriez à personne. Dieu est avec vous, et c'est assez.

Allez au sacré tombeau avec Marie Madeleine, et criez de tout votre cœur, *Rabboni*. C'est le seul maître, le seul docteur qui sait parler au dedans.

J'ai assurément reçu vos lettres ; mais je ne puis en marquer la date. Je rendrai compte du reste à madame de Luynes, à qui je m'en vais écrire. Empêchez tout appareil vendredi, et mo-

* La sœur Cornuau qui se fit religieuse à Torcy, sous madame de Luynes qui en étoit devenue prieure.

dérez-le pour le samedi. Assurez-vous que vous êtes et serez toujours ma première Fille. L'écran est admirable : recevez-en mes remerciements, et faites-les à madame votre sœur. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 4 avril 1698.

LETTRE CCLXXIV. Sur une affaire de la maison de Torcy ; et une visite que M. l'archevêque de Paris devoit y faire.

Je ne puis tarder à vous dire, ma Fille, que je parlai hier à monseigneur l'archevêque pour la conservation du Frémoy. Il me dit qu'il iroit bientôt à Torcy, et qu'à mon retour il vouloit bien conférer avec moi sur cette affaire, avant que de la déterminer. Vous en avertirez, s'il vous plaît, madame de Luynes, afin qu'on prépare tout ce qu'il sera nécessaire de lui faire voir. Tout consiste à montrer d'un côté la nécessité d'étendre le logement pour les novices et les pensionnaires ; et de l'autre, l'impossibilité d'en commencer de nouveaux : d'où se conclut invinciblement la nécessité de se servir des anciens, en attendant qu'on puisse faire autre chose. Faites-lui bien voir d'un côté que la dépense de l'arcade ne sera pas grande, et de l'autre que le noviciat sera régulier ; sans oublier les autres raisons qu'on m'a exposées, et le besoin où l'on est de loger les pensionnaires de condition qu'on veut vous donner, ce qui ne contribuera pas peu à la subsistance de la maison. J'ai un peu parlé de M. l'abbé Dreux, qui par complaisance pour M. Paulet, et par le bruit que fait votre chapelain, se tourne tout à la démolition. Dites-lui tout comme à un père ; car il n'y a point dans l'épiscopat un cœur plus paternel que le sien. Rendez grâces à Dieu du prodigieux effet de sa réponse aux quatre lettres de M. de Cambrai. M. Ledieu est chargé de vous envoyer ma *Relation du quiétisme*. M. de Chevreuse tourne la tête quand il me rencontre : je n'en suis pas moins son ami et son serviteur ; il se fait plus de tort qu'à moi. Je pris notre Seigneur qu'il soit avec vous, ma chère Fille.

A Paris, ce 25 juin 1698.

LETTRE CCLXXV. Sur M. de Cambrai, et les affaires de Torcy.

Ce que dit M. de Cambrai sur le sujet de la confession, est incompréhensible, ma Fille. Il sait bien en sa conscience que je ne l'ai jamais confessé. Je ne sais ce qu'il veut dire de sa confession par écrit. Il n'articule rien de net, et il tâche seule-

ment de donner l'idée d'un crime capital dont il m'accuse. Je répondrai sans doute, s'il plaît à Dieu, et en bref. Je me souviens très bien du bon esprit et de la droiture de madame de la Tour-Maubourg. Jamais homme n'a écrit plus artificieusement que M. l'archevêque de Cambrai, ni n'a été plus capable de soutenir l'étonnante cabale dont il est environné. C'est la cause de Dieu, qu'il veut défendre tout seul; car les hommes ne feroient qu'y nuire, si Dieu ne s'en mêloit.

Le pauvre abbé Dreux est mort, et vous n'aurez plus d'obstacle de sa part. Ainsi je conseille à madame de Luynes de commencer son bâtiment, à moins qu'elle n'ait des défenses de M. l'archevêque, ce que je ne crois pas; car je le vis encore hier dans la disposition où nous le pouvions souhaiter.

Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, jeudi soir, 1698.

LETTRE CCLXXVI. Il l'encourage et la console dans ses peines, et lui parle de la sœur Cornuau.

Ne vous découragez point, ma Fille, de l'état où vous vous trouvez devant Dieu. Il n'en est pas moins avec vous; et à mesure qu'il paroîtra vous dépouiller, il vous remplira au dedans de dons plus intimes, pourvu que vous persévériez dans l'oraison à votre ordinaire, aussi bien que dans la sainte communion, sans vous laisser ralentir ou détourner par quelque considération que ce soit: c'est moi qui vous le dis au nom de Jésus-Christ. Souvenez-vous de cette parole: *En espérance contre l'espérance*; et encore: *Dilatez-vous*; et encore: *Ne cessez de vous réjouir*; et encore: *Ne craignez point, petit troupeau*.

Consolez et conduisez ma sœur de Saint-Bénigne dans ses obédiences; et du reste dites-lui que je lui permets de pleurer et de s'épancher avec vous, mais avec vous seule. Je n'ai pu trouver le loisir de lire ses consultations. Notre Seigneur soit avec vous, ma chère et première Fille.

A Paris, ce 28 juin 1698.

LETTRE CCXXVII. Sur la Réponse et les trois Lettres de M. de Cambrai; et le caractère de son éloquence.

Le jugement que vous faites de la *Réponse* et des trois Lettres de M. de Cambrai est juste en tous points: vous le verrez bientôt très clairement par ma réponse, dont l'impression s'achève. Je vous envoie le billet pour l'imprimeur que vous

souhaitez : ne le donnez pas que vous ne sachiez que ma *Réponse* soit affichée : car on n'y auroit pas tout l'égard que je souhaite , à cause de l'impossibilité. J'espère que ma réponse édifiera l'Eglise , et préviendra le public contre le caractère séducteur de M. l'archevêque de Cambrai. Il me fait pitié ; mais ma pitié se tourne toute vers les infirmes de l'Eglise qu'il séduit. Son éloquence , si vous y prenez bien garde , consiste dans une aisance d'un style contentieux , où le solide manque tout à fait. Les endroits qui regardent M. l'archevêque sont un peu fâcheux ; et le monde jugera que sa bonté n'a pas été assez précautionnée contre un homme , dont il n'a pas connu assez tôt les chicanes et les artifices : mais vous verrez que le fond est bon.

J'ai cru , au reste , que vous connoîtriez par mes précédentes , qu'ayant reçu le devis que madame de Luynes m'envoyoit , j'avois par conséquent reçu la lettre dont il étoit accompagné. Du reste , il ne faut jamais qu'elle soit en peine sur la pensée que je puis avoir de ses bons sentiments pour moi. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux , ce 9 octobre 1698.

LETTRE CCLXXVIII. Sur la conduite de M. de Chevreuse envers lui , et sur ses dispositions à l'égard de ses adversaires dans l'affaire du quiétisme.

J'ai reçu votre lettre du 10 , au retour de Fontainebleau , c'est à dire depuis trois jours. M. de Chevreuse ne songe plus à me voir , mais à détourner les yeux quand il me rencontre : j'aime mieux cela que la dissimulation. Il faut espérer que la décision qu'on attend du Pape , dans ce moisci ou dans l'autre , changera les cœurs , et ne nous donnera pas , comme je le crains beaucoup , de simples dehors. Assurez-vous que de mon côté le cœur est le même. Ma réponse contient une exacte vérité. Tout ce qu'on fait contre moi est plein d'aigreur et d'une hauteur affectée. On craint de ne le pas prendre d'un ton assez haut , et de paroître me céder en quoi que ce soit. Pour moi , je ne verrai jamais que l'avantage de la cause , et encore poussé par la charité.

J'irois avec plaisir à Torcy , mais vous voyez la saison et le temps. Tenez-vous ferme aux règles que je vous ai données , surtout dans la matière dont vous me parlez. Mettez en Dieu toute votre sollicitude , assurée qu'il a soin de vous ; je vous en suis caution. Conduisez ma sœur de Saint-Bénigne. Dieu vous conduira , et je ne vous manquerai jamais ni à la vie ni à la mort , ni à madame de Luynes dans l'occasion. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux , ce 21 novembre 1698.

LETTRE CCLXXIX *. Sur ses peines, et leur utilité; et sur la manière de combattre certains fantômes qui se forment dans l'esprit.

Vous n'avez point à vous confesser ni à vous embarrasser de ces peines qui ont rapport à moi, ni d'aucune autre. Gardez-vous bien de vous retirer pour cela de la communion.

Dieu, qui par son commandement fait sortir la lumière des ténèbres, a répandu dans nos cœurs la lumière qui rejaillit de la face de Jésus-Christ ¹. C'est peut-être le secret dessein de Dieu dans ces noirceurs qu'il a permises : c'est peut-être aussi qu'il a coutume de donner un contre-poids à ses grâces. Quoi qu'il en soit, on n'a pas besoin de pénétrer ses desseins, et il suffit d'être bien certain qu'il faut recevoir ce qu'il donne. C'est de quoi je vous assure, et qu'il n'y a point là d'illusion.

Il ne faut point chercher à se défaire de ces fantômes : on n'en sera tout à fait défait que lorsque on le sera de la chair et de la mortalité. Il suffit de s'élever au dessus, et d'épurer ses pensées en désavouant tout ce qui vient des sens ; ou ce qui fait le même effet, et plus grand, en ouvrant les yeux à de plus pures lumières.

Marchez en confiance et en sûreté, allez votre train malgré vos scrupules et vos peines. Dieu supporte nos foiblesses ; et le chaste Epoux, tout jaloux qu'il est, ne nous traite pas à la rigueur. Recevez ses grâces particulières : mais gardez-vous bien d'en faire dépendre vos communions. A vous, ma Fille, de bon cœur.

LETTRE CCLXXX. Sur la meilleure manière de répondre pour consoler les âmes dans leurs peines.

Les réponses précises ordinairement sont un peu sèches. La consolation dans les peines consiste plus dans la décision qui expose la vérité toute nue, que dans des discours pour la soutenir. Cette dilatation de cœur ne se trouve guère dans les réponses qu'il faut faire à des questions de la nature de celles que vous proposiez ; et c'est pourquoi je souhaiterois que vous vous tinssiez aux résolutions qu'on vous donne, sans vous mettre à recommencer. Ce n'est point par rapport à moi, mais par rapport à votre repos que je parle ainsi : assurez-vous-en, et que je porte sincèrement vos peines devant Dieu. Je le prie qu'il soit avec vous.

* Nous donnons ici quelques lettres ou fragments qui sont sans date.

¹ II. Cor. IV. 6.

LETTRE CCLXXXI. Il lui marque différents endroits de l'Ecriture pour se préparer à sa confession, et lui apprend comment l'œuvre de Dieu doit être conduite dans les âmes.

Je vous ai offerte ce matin à Dieu, afin que vous ayez part avec moi à la gloire de notre Seigneur, et que nous nous en rendions dignes vous et moi, par celles que nous prendrons à ses humiliations.

Pour vous préparer à votre confession, les psaumes xvii, xxxiii, cii, et ciii, avec les sept Pénitentiaux¹, seront les plus propres ; le viii chapitre de saint Luc, les xxi, xxii, xxiii, xxiv, xxv, et le xxvi^e jusque au verset 13 de saint Matthieu, avec le xiii^e de saint Jean. Tout y parle de la préparation à la dernière heure par une humble pénitence, et il y faut apprendre à s'élever des pieds de Jésus à sa tête.

Vous ne devez point appréhender que vos peines me rebutent : elles ont quelque chose de fort caché ; mais cela même m'encourage ; parce que l'œuvre de Dieu, qui est la sanctification des âmes, doit être conduite parmi les ténèbres, et dans un esprit de foi et d'abandon, tant du côté des directeurs que de celui des pénitents. Allez donc de foi en foi, et en espérance contre l'espérance.

Je salue mesdames de Fiesque, de Lusanci, de Rodon , etc.

LETTRE CCLXXXII. Il la rassure sur certaines adhérences ; veut qu'elle se repose sur sa foi, et suive invariablement la conduite qu'il lui a prescrite.

Vous n'avez plus à vous troubler de ces adhérences, après la résolution précise que je vous ai donnée sur cela, ni à chercher les raisons sur lesquelles je me fonde ; puisque je vous assure qu'elles sont certaines et si claires, qu'il n'y en a point en matière de direction de plus manifestes ; mais c'est assez qu'elles me le soient, et le temps est venu où il faut absolument que vous vous reposiez sur ma foi, en pleine soumission et obscurité.

C'est pour la même raison que vous devez continuer à tout exposer ; parce que tout le repos, et pour le présent et pour l'avenir, qui vous est absolument nécessaire pour entrer dans les voies où Dieu vous veut, dépend de là.

Tenez-vous donc ferme à suivre la même conduite : je vous arrêterai où il faudra et quand il faudra ; je vous l'ai déjà dit plus d'une fois, et je vous le répète encore. Dieu le veut ainsi : cela est, *Amen, amen* : croyez et votre foi vous sauvera.

Vous recevrez cette lettre par ma sœur Cornuau. Donnez-lui vos conseils : les miens sont qu'elle se soumette sans réplique et sans résistance.

Ecrivez au reste ce que Dieu vous inspirera dans l'occasion à madame de Saint-Bernard. Dieu est seul : sa sainte volonté en toutes choses.

LETTRE CCLXXXIII. Sur ses infidélités, l'extrême bonté de Dieu, et les dangers d'une trop grande crainte de l'illusion.

Depuis ma lettre écrite, on me rend votre lettre du 16, sur laquelle je ne vois pas que j'aie rien de nouveau à vous dire. Noyez vos infidélités dans le sang de Jésus-Christ et dans l'abîme des bontés de Dieu, et continuez à marcher dans les voies qu'il vous ouvre. Il est au dessus de tous ses dons et de toutes nos ingratitude; et il donne, parce qu'il est bon. La crainte de l'illusion est ce que vous avez le plus à craindre. Parce que vous êtes infidèle, s'ensuit-il que les dons de Dieu ne soient pas, et que sa vérité ne subsiste pas?

Vous vous embarrassez peut-être trop de la manière dont on me recevra. J'offrirai à Dieu de tout mon cœur madame votre nièce. Je vous bénis en partant, autant que je puis, de la bénédiction que Jésus-Christ donna à ses apôtres, en s'élevant vers les cieux. Notre Seigneur soit avec vous.

LETTRE CCLXXXIV. A la sœur Cornuau, religieuse à Torcy.

Il lui envoie l'épithaphe de madame d'Albert.

Voilà, ma Fille, ce qui m'est venu sur l'épithaphe de feu madame d'Albert : il en faudroit dire davantage, si dans cette matière il n'étoit nécessaire de trancher court. Présentez-la de ma part à madame de Luynes, dont je voudrois bien contenter l'amour par quelque chose de plus étendu.

Ci gît

MARIE-HENRIETTE-THERÈSE D'ALBERT DE LUYNES.

Elle préféra aux honneurs
D'une naissance si illustre et si distinguée
Le titre d'épouse de Jésus-Christ
En mortification et en piété.
Humble, intérieure, spirituelle
En toute simplicité et vérité,
Elle joignit la paix de l'innocence
Aux saintes frayeurs d'une conscience timorée.
Fidèle à celui qui, presque dès sa naissance,

Lui avoit mis dans le cœur le mépris du monde ,
 Elle fut longtemps l'exemple
 Du saint et célèbre monastère de Jouarre;
 D'où étant venue en cette maison
 Pour accompagner une sœur chérie,
 Elle y mourut de la mort des justes,
 Le 4 février 1699,
 Subitement en apparence,
 En effet, avec les mêmes préparations
 Que si elle avoit été avertie de sa fin.....

Pour vous, ma Fille, comme je vous l'ai dit tant de fois ,
 vivez et mourez comme sous les yeux d'une sainte amie.

Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 29 décembre 1700.

LETTRES

A L'ABBESSE ET AUX RELIGIEUSES DE L'ABBAYE DE JOUARRE *.

LETTRE PREMIÈRE. — A madame de la Croix , prieure.

Sur l'indécence de la conduite de cette religieuse dans les affaires qu'il avoit avec l'abbesse.

Je veux bien vous l'avouer, Madame ; car je ne puis me résoudre à vous appeler ma Fille, jusqu'à ce que vous le méritiez par votre soumission, ou du moins par votre confiance. Je ne comprends rien à votre conduite ; me trompiez-vous ou vouliez-vous m'amuser de belles paroles, quand en effet vous m'en donniez de si agréables ? A Dieu ne plaise. Qu'est-ce donc qui vous a changée si soudainement ? Est-ce crainte, légèreté,

* Nous avons réuni toutes les lettres que Bossuet a écrites à madame d'Albert de Luynes ; parce qu'il nous a paru qu'il seroit utile de lire sans interruption les règles de conduite que lui donnoit le prélat, et de considérer sous un même point de vue le détail des affaires de l'abbaye de Jouarre, où Bossuet a développé toute l'étendue de son zèle, et montré autant de sagesse que de fermeté. Les mêmes raisons nous portent à ne point séparer les lettres écrites à d'autres religieuses de la même abbaye ; rapprochées de celles de madame d'Albert, elles développent beaucoup de faits relatifs à cette abbaye, et forment comme une histoire suivie des contestations qu'elle eues avec Bossuet, et de la conduite du prélat dans ce monastère avant et après l'établissement de sa juridiction.

complaisance? Tout cela est bien peu digne d'une religieuse de votre mérite et de votre âge.

Qu'attendez-vous, et quelle fin auront ces dissensions? Espérez-vous qu'on vous donne un supérieur que madame votre abbesse ne demande pas, et ne peut ni n'ose demander? Mais que ne vient-elle donc gouverner son monastère, plutôt que de vous laisser dévorer les unes les autres? Si elle étoit ici, tout seroit en paix; car il faudroit bien qu'elle obéît elle-même, et qu'elle fit obéir les autres. Quel parti est celui-là, de n'oser venir, et de soulever de loin tout un monastère?

Mais quel parti est-ce à vous, Madame, d'être l'instrument dont on se sert pour tenir dans l'oppression plus de la moitié de la communauté; en sorte qu'elle ne peut traiter avec moi qu'avec le secours de la justice séculière? Vous jugez bien que cela ne peut pas durer, et que je ne délaisserai pas celles qui me reconnoissent, et qui obéissent aux conciles en m'obéissant.

Vous attirez des affaires à madame votre abbesse, dont elle ne sortira jamais; car vous voyez bien jusque où elle peut être poussée sur son absence sans ma permission. Ses flatteurs, qui la perdent, ne la tireront pas d'un si mauvais pas. Il faudra donc, et bientôt, qu'elle révoque les ordres secrets qu'elle envoie ici pour tout troubler; puisque on ne garde plus avec moi aucune mesure, et qu'on pousse la violence jusqu'à vous empêcher vous-même de me tenir des paroles si précises. Vous concevez aisément ce que je dois faire contre elle. Vous déplorez avec moi son aveuglement, et vous coopérez aux mauvais desseins que lui donne un conseil autant aveugle que violent et intéressé. Je suis obligé de vous avertir que c'est agir contre votre conscience.

Je vous garderai le secret sur ce que vous m'avez dit de particulier, et même je suis tout prêt à vous recevoir encore, si vous revenez à vos premiers sentiments. C'est pousser la complaisance trop loin, que de se laisser priver des sacrements. Pousserez-vous cela jusqu'à Pâques? car pour moi je ne puis vous donner ni permettre qu'on vous donne un sacrement que vous n'êtes pas en état de recevoir. Vous en avez assez fait pour conserver, si vous croyez qu'il le faille, un droit ruineux, ou plutôt un droit ruiné, et nul de son origine.

Quoi qu'il en soit, le Pape ne viendra pas vous gouverner. Ayant à vous remettre en d'autres mains, pour la décharge de sa conscience et pour votre propre salut, pouvoit-il rien faire de mieux que de vous remettre à celui que Jésus-Christ avoit

chargé de vous? et le pouvoit-il faire d'une manière plus avantageuse que dans un concile œcuménique? Seriez-vous bien mieux gouvernés par quelque religieux de Cluni, ou quelque autre prêtre séculier ou régulier, qui vous verroit en passant deux ou trois fois en plusieurs années, ou par un évêque qui ne vous verroit jamais, et qui, accablé du fardeau qu'il a déjà sur les épaules, se chargeroit encore de celui d'autrui? Ne verrez-vous jamais que l'Eglise ne peut plus souffrir de telles conduites, et qu'il en faut revenir à ce que Jésus-Christ a fait?

Revenez, ma Fille, revenez à celui qui vous tend les bras. Donnez la paix à vos Sœurs qui vous aiment. Donnez-la-vous à vous-même, et ne vous jouez pas de Jésus-Christ pour l'amour des créatures.

Ce 4 mars 1690.

LETTRE II. — A madame Renard.

Sur les moyens de faire revenir de son illusion une religieuse qui se privoit des sacrements.

Je me souviens bien, ma Fille, de cette religieuse de Tours, qui se prive des sacrements depuis si longtemps. Je ne vous puis rien dire de précis sur ce qu'il y auroit à faire : tout ce que je puis, c'est de parler des choses dont je suis chargé, et j'évite d'entrer dans les autres. Je dirai bien seulement que la privation du droit de suffrage, et les autres peines de cette nature, apparemment feront peu d'effet sur un esprit de ce caractère. Elle sait les peines portées par les décrets de l'Eglise, qui sont bien plus redoutables.

Je croirois en général qu'il faut la traiter comme une malade, et songer à guérir son esprit blessé, avec douceur, avec patience, en lui expliquant les miséricordes de Dieu, et en lui montrant les passages des saints, où ils ont combattu si vivement ceux qui se retirent du saint sacrement par des vues de perfection, qui leur en font perdre la grâce. Je ne sais rien davantage.

Si on est porté à me consulter, à cause que j'ai eu longtemps entre les mains une personne qui a été dans le même état, on doit songer en même temps que je ne l'en ai pas tirée : elle se confessa et communia en mourant sans aucune peine : elle n'avoit jamais été opiniâtre; et ce caractère que vous me marquez dans cette religieuse, est celui qui me paroît le plus fâcheux. Mais cela même est quelquefois une ma-

ladié; et ces sortes d'acheurements qui viennent d'une certaine foiblesse d'esprit, demandent la même douceur et la même patience que les autres peines : ordinairement elles ne veulent pas être attaquées directement : souvent même il ne faut pas faire semblant qu'on les attaque, ni qu'on en soit si fort étonné; car cela rebute un pauvre esprit : je dis pauvre en cela, encore que je voie bien que celle-ci est forte d'ailleurs. Je prie Dieu qu'il l'éclaire, et qu'il éclaire ceux qui sont chargés de sa conduite.

Ce 6 mars 1690.

LETTRE III. — Aux religieuses de Jouarre, qui lui avoient rendu les premières une obéissance particulière.

Sur les efforts de l'abbesse pour faire casser l'arrêt du parlement, et sur les moyens qu'elles doivent prendre pour ramener leurs Sœurs à l'obéissance.

MES CHÈRES FILLES,

La paix et la charité soit avec vous.

Outre les lettres que vous avez vu que nous écrivons à la communauté, nous vous faisons celle-ci, pour vous témoigner la satisfaction que nous avons de votre conduite, depuis que, prévenant le reste de vos Sœurs par la promptitude de votre obéissance, vous nous avez reconnu pour le supérieur légitime que Jésus-Christ vous envoyoit. Vous voyez que Dieu a béni nos soins.

Madame votre abbesse a trouvé dans le rapporteur qu'elle avoit choisi pour rapporter sa requête, un avocat plutôt qu'un juge, je le dirai franchement : elle n'a rien oublié pendant six semaines, non seulement pour instruire messieurs les commissaires et les juges, mais encore pour les irriter contre moi par tous les moyens possibles, sans oublier les faux récits qu'on lui inspiroit de faire et de publier. Mais la vérité a triomphé, et de trente-cinq à quarante juges, à peine a-t-elle eu trois ou quatre suffrages favorables : ainsi toutes les chicanes sont finies. Il ne reste plus autre chose, sinon que nous travaillions à l'avancement spirituel de la maison, tant en particulier qu'en général, et au rétablissement du temporel dans sa première splendeur : c'est à quoi vous devez maintenant concourir avec moi, en vous déclarant plus hautement que jamais pour l'obéissance.

J'abandonnerai dorénavant celles qui auront peur, si leur crainte retarde leur zèle.

Ne manquez point de respect à madame votre abbesse : mais gardez-vous bien de croire qu'elle puisse rien contre mes ordres. Tâchez de ramener toutes vos Sœurs par la douceur. Je pourvoirai au surplus dans la visite que j'espère faire dans les premiers jours du mois prochain, et encore que je veuille espérer que toutes vos Sœurs suivront alors vos bons exemples, je me souviendrai toujours que vous êtes les saintes prémices recueillies en notre Seigneur, que je prie d'être avec vous, et suis de bon cœur, etc.

A Versailles, ce 28 juillet 1690.

LETTRE IV. — A la prieure et communauté de Jouarre.

Sur le rejet de la requête de l'abbesse ; l'inutilité de ses sollicitations à Rome ; et la prochaine visite du prélat à Jouarre.

La requête de madame votre abbesse, en cassation de l'arrêt du 26 janvier dernier, après avoir été vue durant trois ou quatre séances par MM. les commissaires du conseil, avec toutes les pièces dont elle étoit soutenue, a enfin été rapportée mercredi dernier en plein conseil, où elle a été rejetée tout d'une voix, à la réserve de trois ou quatre. Vous devez juger par là combien sa cause étoit déplorable ; puisque madame votre abbesse a été condamnée sur sa propre requête, sans que je fusse en cause, et n'a pu même obtenir de m'y mettre. Après cela vous voyez bien, mes Filles, qu'elle n'a plus nulle ressource dans le royaume.

Rome, qu'on a tâché d'émouvoir, n'a rien voulu écouter, encore qu'on ait écrit en votre nom, quoique apparemment sans votre approbation, quatre ou cinq lettres également irrespectueuses contre moi, et contre tout le clergé de France, qu'on n'a pas épargné : mais on sait bien en ce pays là que je ne fais rien que conformément aux bulles des papes, et aux décrets des conciles œcuméniques. Ainsi, mes Filles, sans vous laisser désormais flatter par les discours vains et mensongers, dont on vous amuse depuis six mois, commencez à chercher la paix de votre maison dans l'obéissance que vous devez à Jésus-Christ et à l'Eglise en ma personne.

Je me prépare à faire une nouvelle visite au commencement du mois prochain, où j'espère que, toutes altercations éteintes, et avec moi et entre vous à jamais, nous ne parlerons que des instructions et consolations spirituelles qui sont attachées aux fonctions de notre ministère apostolique. Celles de vous qui

voudroient croire qu'il y ait plus de grâces dans les religieux qui vous viennent voir sans ordre, que dans notre caractère où réside la plénitude de l'esprit de gouvernement et de conduite, ne prévaudront pas, et leur erreur comme leur foiblesse sera connue de tous. Vous ne verrez aucun changement dans les louables coutumes de votre maison, où je tâcherai seulement de vous confirmer, et en toutes manières de vous faire croître en Jésus-Christ.

Je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de tenir prêt pour la visite tout ce que vous aurez en main chacune de vous, pour me faire connoître l'état du temporel de la maison, c'est à dire, tant du revenu que des dettes, charges et dépenses ordinaires; afin que, réglant le tout avec une juste proportion, je travaille à ramener toutes choses à l'état des anciens jours. Que toutes celles qui ont quelques comptes à rendre les tiennent prêts, pour nous les faire voir et les rendre devant nous.

Si madame votre abbesse veut entrer dans un concours amiable avec moi, pour votre bien et pour le sien propre, elle me trouvera très disposé : et pour cela je vous permets de lui envoyer copie de cette lettre; car je ne m'ingérerai plus à lui donner de conseils, après le peu de succès qu'ont eu ceux que je lui ai donnés ci devant, quoiqu'il fussent très salutaires et très propres à lui faire éviter les inconvénients où elle est tombée.

Je vous défends d'avoir égard à tous les changements qu'on pourroit faire dans les offices, et en général dans la maison, jusqu'à mon arrivée.

Je souhaite de tout mon cœur que ni madame l'abbesse, ni aucunes de vous ne m'obligent jamais à leur faire sentir la puissance qui est en nous; car les effets en sont terribles, et en ce monde et en l'autre.

Soyez fidèles à mes ordres, sans écouter rien au contraire; parce que rien ne vaut contre celui à qui le Saint-Esprit a donné sur vous la première et principale autorité : je veux dire en un mot, et pour éviter toute équivoque, aussi bien que pour ne vous laisser aucune vaine terreur, que l'autorité de madame l'abbesse est nulle contre la mienne; de quoi je suis obligé de vous avertir, afin que vous connoissiez ce que vous n'avez jamais su ce que c'est qu'un supérieur.

Je viendrai à vous en esprit de paix et de douceur, mais aussi de fermeté et de zèle : celles qui craindront Dieu seront avec moi. Je suis en la charité de notre Seigneur, mes Filles.

A Versailles, ce 28 juillet 1690.

LETTRE V. — A une religieuse de Jouarre.

Il lui témoigne le desir qu'il a d'obliger la maison.

J'ai envoyé querir mes receveurs, et les ai priés de traiter Jouarre le plus doucement qu'il se pourroit. Ils m'ont dit qu'ils avoient offert tous les accommodements possibles pour faciliter toutes choses et éviter les frais. Ils m'ont payé, et je ne puis les empêcher d'exercer mes droits dont ils ont traité. Ils disent que M. Cheverin leur a dit qu'on regorgeoit de grain dans la maison ; de sorte que ce n'étoit que pour faire beaucoup de bruit qu'on crioit tant à cette occasion. Le fermier de Mée a répondu qu'il étoit prêt à payer, mais qu'il en étoit empêché par les religieuses : il ne s'agit que de dix muids de très petit blé. Si madame la prieure proposoit quelque chose pour assurer le paiement, je ferois ce que je pourrois. On voit bien ma bonne volonté dans la diminution des décimes, qui étoit bien difficile dans ce temps : mais je ne puis pas donner le bien d'autrui, ni faire perdre à mes receveurs ce qui leur est dû. Voilà, ma Fille, ce que je vous prie de dire à madame la prieure : si je pouvois faire davantage, je le ferois pour l'amour de la communauté, et en particulier pour l'amour de vous qui m'en priez de si bonne grâce.

A Meaux, ce 30 septembre 1690.

LETTRE VI. — A madame de Luynes.

Comment les chrétiens doivent considérer la mort.

La mort, toutes les fois qu'elle nous paroît, nous doit faire souvenir de l'ancienne malédiction de notre nature, et du juste supplice de notre péché : mais parmi les chrétiens, et après que Jésus-Christ l'a désarmée, elle nous doit faire souvenir de sa victoire, et du royaume éternel où nous passons, en sortant de cette vie. Ainsi, dans la perte de nos proches, la douleur doit être mêlée avec la consolation. *Ne vous affligez pas*, disoit saint Paul ¹, *à la manière des Gentils qui n'ont point d'espérance*. Il ne défend pas de s'affliger, mais il ne veut pas que ce soit comme les Gentils. La mort parmi eux fait une éternelle et irréparable séparation : parmi nous ce n'est qu'un voyage, et nous devons nous séparer comme des gens qui doivent bientôt se rejoindre. « Que les chrétiens dans ces occasions répandent

¹ 1. Thess. iv. 12.

donc des larmes, que les consolations de la foi répriment aussitôt : » *Fundant ergo Christiani consolabiles lacrymas, quas cito reprimat fidei gaudium* ¹. Ces larmes, en attendant, font un bon effet : elles imitent Jésus qui pleura en la personne de Lazare la mort de tous les hommes : elles nous font sentir nos misères, elles expient nos péchés, elles nous font desirer cette céleste patrie où toute douleur est éteinte et toutes larmes essuyées. Consolez-vous, ma Fille, dans ces pensées ; croyez que je prends part à votre douleur, et que je m'unis de bon cœur à vos prières.

A Germigny, ce 13 octobre 1690.

LETTRE VII. — Aux religieuses de Jouarre.

Sur le vin nouveau de l'Evangile, dont il les invite à s'enivrer.

Je reçois, mes Filles, avec une sincère reconnoissance les témoignages de votre amitié. Je souhaite que tout le monde vienne bientôt boire avec vous ce vin nouveau de l'Evangile, que je suis prêt à distribuer également à toutes et à chacune selon sa mesure, c'est à dire, selon les degrés de ses besoins et de sa foi, sans aucune autre distinction de mon côté. Enivrez-vous, mes saintes Filles, de ce vin céleste, que les vierges de Jésus-Christ ont droit de prendre plus que tous les autres fidèles ; puisque c'est ce vin qui les rend fécondes à Jésus-Christ leur Epoux, et qui les produit elles-mêmes. Je prie Dieu, mes chères Filles, qu'il soit avec vous. Votre bon Père, etc.

A Meaux, ce 22 janvier 1691.

P. S. Il ne faut pas oublier la bonne coutume de saluer en particulier la secrétaire.

LETTRE VIII. — A madame du Mans.

Il la tranquillise sur ses confessions.

Les circonstances que vous me marquez ne changent rien dans mes résolutions ; parce que ou vous les avez expliquées, ou elles ne sont pas essentielles : ainsi vous pouvez demeurer en repos. Il y a des choses qu'on doit supposer que le confesseur entend, par l'usage même de les entendre, et par les réflexions qu'il y doit faire. Vous avez dit tout ce qu'il falloit pour

¹ S. Aug. serm. CLXXII. n. 2 ; tom. v, col. 328.

me faire bien entendre vos péchés : j'en ai été content alors ; il n'en faut plus parler. Voilà, ma Fille, la courte réponse que vous souhaitez.

A Meaux, ce 22 janvier 1691.

LETTRE IX. — A madame de Luynes

Il lui parle de ses notes sur les Psaumes, et l'assure de son estime et de son amitié.

Je suis bien aise, ma Fille, de la satisfaction que vous témoignez de mes Psaumes. Je vous propose la traduction de la préface, qui pourra aider celles de nos Filles à qui Dieu donnera le goût et le desir d'en profiter ; mais à votre grand loisir.

Madame d'Albert vous aura pu dire combien j'ai été touché du doute où vous paroissiez être, du plaisir que je prenois à recevoir les témoignages de votre amitié, n'y ayant personne de la maison que j'estime plus que vous. Vous pouvez apprendre ici de nos amis communs avec quel sentiment je parle de vous : en un mot, je vous prie, ma Fille, d'être bien persuadée que vous n'avez point d'ami plus fidèle, ni de serviteur plus acquis. J'en prends à témoin M. de Chevreuse, avec qui je m'entretins encore hier très longtemps de vous.

Madame d'Albert vous dira ce qui regarde les affaires ; et toutes deux vous en direz à nos chères sœurs ce que vous jugerez convenable.

A Paris, ce 6 mars 1691.

LETTRE X. — A madame du Mans.

Il témoigne sa peine de n'avoir pu entretenir assez longtemps le père Gardien de Coulommiers.

Le père Gardien des Capucins de Coulommiers me sera toujours considérable, et par son mérite, et par ce qu'il vous est. Je fus fâché d'avoir si peu de temps pour l'entretenir, à cause que j'étois fort las, venant de donner la confirmation à douze ou treize cents personnes. J'approuve que vous ayez fait ce que vous m'avez proposé pour avoir quelques livres, et vous avez pu en ce cas prendre mon silence pour un aveu.

Madame de Lusanci, à qui je réponds sur les avis qu'elle me donne par votre moyen, vous communiquera ma réponse. Assurez-vous toujours, ma Fille, de mon estime et de ma con-

fiance particulière, et que je vous offre à Dieu de tout mon cœur.

A Meaux, ce 18 juin 1691.

LETTRE XI. — A la même.

Sur un présent que les religieuses de Jouarre lui avoit fait.

L'avis a été lu trop tard. Je commençois à ouvrir la lettre, quand M. Girard m'a rendu le gros paquet. J'ai interrompu pour voir ce que c'étoit. Je me suis mis à considérer la plus jolie reliure du monde : les anges, les dauphins, tout m'a frappé. J'ai bientôt connu, aux ornements et au volume, que c'étoit l'*Exposition*, qu'on avoit voulu si bien parer. J'ai lu ensuite votre lettre : il n'étoit plus temps ; M. Girard avoit vu tout le mystère. Je n'ai pu après cela que ne plus mot dire, et je ne crois pas qu'il y ait fait grande attention.

Voilà, ma Fille, un récit fidèle de ce qui s'est passé. Il ne me reste qu'à vous remercier, et à admirer la belle reliure de Jouarre : en vérité, il n'y a rien de plus industriel, et on y a de toutes sortes d'esprits. Le bon est qu'on y trouve aussi des cœurs bien disposés à la soumission et au devoir ; et c'est de quoi je rends grâces à Dieu de tout mon cœur, le priant d'avancer le temps que j'aurai à travailler uniquement à les unir à Dieu.

A Germigny, ce 28 juin 1691.

P. S. J'aurai soin de vous envoyer des reliures de ma manière, en récompense des vôtres.

LETTRE XII. Aux religieuses de Jouarre.

Il explique en peu de mots quelques unes des béatitudes, et parle du renouvellement des vœux.

J'ai reçu, ma Fille, ma béatitude *. Si j'ai cette faim et cette soif de la justice, je l'aurai pour moi et pour les autres, ce qui est le devoir d'un pasteur ; et si je suis rassasié, vous serez toutes heureuses. La terre qui nous est promise, est la terre des vivants ; et la douceur qui nous est donnée comme le moyen d'y arriver, est la fleur de la charité.

* On tiroit tous les mois à Jouarre selon le pieux usage de plusieurs monastères, des sentences de l'Ecriture au sort, pour chacune des religieuses, et il y en avoit une pour le prélat, intimement uni à ces saintes Filles.

Ma sœur du Mans, qui a les larmes en partage, a aussi la consolation qui les accompagne : qu'elle pleure aux pieds du Sauveur par pénitence, et qu'elle y laisse à jamais tout ce qui est ou superflu ou délicat. Ma sœur de Saint-Michel sera vraiment pauvre, si pénétrant jusque au plus intime de son cœur, elle n'y laisse que Dieu, et met en lui tout son trésor : où sera son trésor, là sera son cœur. En général, mes Filles, renouvelez-vous tous les jours. L'ouvrage est pénible, mais la récompense est grande. Et qu'est-ce qu'un vrai et sincère amour n'adoucit pas ? Regardez l'attention qu'on a sur vous, comme un continuel avertissement qu'on vous donne de vous avancer à la perfection de votre état, qui est celle du christianisme.

Prenez garde qu'on n'aille pas s'imaginer que je vous aie obligées à renouveler vos vœux, comme si je jugeois ou insuffisants ou imparfaits ceux que vous avez faits avant moi ; car il y auroit peut-être des esprits assez malins pour tourner si mal les choses ; et vous en voyez la conséquence. Du reste je ne vois pas qu'il y ait de façons à faire sur un renouvellement qui se fait tous les ans dans tous les monastères, ni sur la foi que vous aurez eue en la grâce du ministère épiscopal, en le faisant entre mes mains. La grâce de notre Seigneur soit avec votre esprit, mes Filles.

A Meaux, ce 5 novembre 1691.

LETTRE XIII. A madame de Lusanci.

Sur un sermon que le prélat lui envoyoit ; la manière d'envisager les mystères de Jésus-Christ ; les effets de la crainte et de la confiance, et le péché contre le Saint-Esprit.

Je commence, ma Fille, par vous faire excuse de ce que je me sers d'une main étrangère pour épargner une tête appesantie par le rhume. Il ne m'a pas empêché, Dieu merci, de faire écrire le sermon que je vous envoie, comme je vous l'avois promis. Vous le trouverez peu conforme à votre état, puisqu'il attaque les pécheurs les plus endurcis : mais il faut que les âmes innocentes apprennent à gémir pour eux dans leur retraite ; et qu'en voyant leurs excès, elles s'accoutument à rendre grâces à Dieu des miséricordes qu'elles en ont reçues. Vous ne laisserez pas de voir dans ce sermon les plus utiles sentiments où l'on puisse entrer à la vue des mystères de Jésus-Christ. Il n'y a rien de meilleur que de regarder toujours qu'ils peuvent être en ruine aussi bien qu'en résurrection à

plusieurs ; afin que si on est assez heureux pour en profiter, on l'attribue à sa grâce. Vous pouvez faire part de cette instruction à celles que vous croirez qui en seront édifiées ; et à votre grand loisir vous me ferez plaisir d'en tirer une copie, et de me renvoyer l'original : car encore qu'il ait été fait uniquement pour vous, vous ne serez pas fâchée d'être l'occasion que d'autres en profitent.

Aussitôt que j'aurai des nouvelles à vous mander, vous en aurez, et je vous prie d'être bien persuadée que je ne perdrai pas un seul moment. Je conçois parfaitement la conséquence de tout ce que vous me mandez sur ce sujet là, et je ne desirerai rien tant que de procurer du repos à la maison et à vous.

A Versailles, ce 8 janvier 1692.

P. S. Renvoyez le sermon quand vous voudrez, par la poste ou autrement. La crainte doit porter à la confiance, et la confiance produire dans le cœur le desir de le purifier, afin de voir Dieu. Ceux qui y travaillent sont bien éloignés de ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet jamais. Personne ne sait quel il est ; mais il consiste principalement dans la malice, dans l'aveuglement, dans l'endurcissement.

Dites à ma sœur de Sainte-Madeleine, que je lui sais bon gré de son zèle, et que je l'invite aussi bien que vous à espérer plutôt qu'à craindre. L'acte d'abandon est le plus puissant remède contre ce terrible péché dans lequel les impies mourront.

LETTRE XIV. — A madame du Mans.

Sur la maladie de madame d'Ardon.

J'ai reçu, ma Fille, avec joie votre lettre du 9, pour ce qui vous touche ; mais j'y ai vu avec déplaisir la maladie de madame d'Ardon. Obligez-la aux précautions nécessaires pour se guérir, et pour prévenir la rechute ; car je ne veux point qu'elle soit malade, encore moins qu'elle se la fasse. Je vous charge de ce soin, et je vous donne pour cet effet le pouvoir que j'ai sur elle. Je la bénis de tout mon cœur, et je prie notre Seigneur qu'il verse sur vous et sur elle ses saintes bénédictions ; afin que vous le serviez en crainte et en joie, en humilité et en courage, en abandon et en confiance. Je suis à vous en son saint amour.

A Versailles, ce 17 janvier 1692.

LETTRE XV. — A la même.

Il lui recommande plusieurs religieuses de Jouarre, et lui parle de ses affaires avec l'abbesse.

Je suis, ma Fille, fort en peine de la santé de madame de Saint-Ignace. Je vous charge d'en prendre soin, de la consoler en mon nom, et de l'assurer de mes prières. Prenez soin aussi de madame de Rodon. Je vous donne tout le mérite de l'obéissance pour les assister, et j'en prendrai sur moi l'obligation ; de sorte que vous contenterez Dieu et les hommes ; et votre inclination, aussi bien que votre charité, sera satisfaite.

Il me semble que madame de Jouarre songe tout de bon à s'en retourner : elle sent bien qu'il faut obéir malgré qu'on en ait. Je crois que la fin des affaires approche plus qu'on ne pense, et qu'il n'y a qu'à l'attendre avec foi et patience. Madame de Lusanci vous dira où l'on en est. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, et je vous bénis de tout mon cœur vous et nos deux Sœurs que je vous ai recommandées.

A Versailles, ce 29 janvier 1692.

LETTRE XVI. — A la même.

Sur la rupture du carême, et quelques sœurs malades.

Je ne vous tiendrai point coupable de la rupture du carême. quand même vous vous y trouveriez obligée par l'abstinence de la Septuagésime : mais quand cette expérience sera bien confirmée, il faudra une autre fois se réserver pour ce qui est plus nécessaire. Dieu aura, en attendant, votre bonne volonté pour agréable, et il ne vous imputera pas à péché d'avoir commencé avec une sincère intention de continuer.

Ayez grand soin de mes sœurs de Saint-Ignace et de Rodon. Je suis bien en peine de ma sœur des Archanges, et j'aurois un grand regret si nous la perdions. Conservez-vous aussi, ma chère Fille, et me croyez tout à vous dans le saint amour de notre Seigneur.

A Paris, ce 19 février 1692.

LETTRE XVII. — A madame de Lusanci.

Sur la mort d'une religieuse, et la manière dont Dieu nous a montré que l'empire de la mort devoit être détruit.

Votre lettre du 18, que j'ai reçue en arrivant en cette ville, a fait, ma Fille, une grande plaie dans mon cœur, en m'apprenant la mort de notre chère sœur des Archanges. C'est la première que je rencontrai avec un visage soumis et content, en entrant à Jouarre. Son zèle ni sa foi n'ont jamais été ébranlés. Dieu nous l'ôte cependant lorsque nous avions encore tant de besoin de ses saints exemples : c'est à nous à baisser la tête sous ses ordres souverains. Consolerez nos chères Filles, en les assurant de la part que je prends à leur douleur, et du soin que j'aurai de l'offrir à Dieu, en lui recommandant l'âme bien aimée que nous avons perdue sur la terre des morts, mais que nous retrouverons dans la terre des vivants.

J'ai vu, dans une lettre de madame d'Albert, une plainte de madame de Luynes, de madame Renard et de vous, que je vous laisse mourir. Sans passer plus outre, je me suis senti saisi de douleur en déplorant l'impuissance humaine, qui ne peut retenir ce qu'elle voudroit le plus pouvoir conserver, c'est à dire, de bons cœurs à qui on se trouve uni par l'amour de la vertu : mais en même temps j'ai adoré la souveraineté de Dieu dans l'inévitable arrêt de mort, qu'il a donné contre nous dès que le péché est entré dans le monde. Il faut trembler et nous taire sous l'autorité de ses jugements, et nous souvenir pourtant que le premier sur qui a été exécutée cette sentence de mort, est le juste Abel : par où, comme disoit un ancien, Dieu nous a voulu montrer que la mort avoit un foible fondement ; puisque le premier qui a succombé sous ses coups, est en même temps le premier de tous les amis de Dieu. Ce qu'il a permis pour nous faire voir que l'empire de la mort ne dureroit pas, et qu'il seroit obligé de le détruire, puisqu'il avoit si mal commencé, que sa justice ne le pouvoit pas souffrir. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 19 février 1692.

LETTRE XVIII. — A madame du Mans.

Il l'assure de tous ses soins pour l'abbaye de Jouarre.

Je ferai tout ce que je pourrai pour la consolation de mes Filles. Je me donnerai tout le soin possible du spirituel comme

du temporel de la Maison : il faudra un peu considérer ce que mes forces et mes autres occupations demandent. Vous me réjouissez de m'apprendre qu'on espère bien de ma sœur de Saint-Ignace, que je salue de tout mon cœur, aussi bien que ma sœur de Saint-Michel, dont je suis en peine à cause du long temps qu'il y a que j'en ai ouï parler. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, ma Fille.

A Paris, ce 25 février 1692.

LETTRE XIX. — A la même.

Il lève les scrupules qu'elle avoit sur ses confessions.

La règle, pour les confessions, c'est déjà, ma Fille, qu'on ne doit point se gêner à répéter les péchés véniels, quelque empêchement qu'on soupçonne avoir été dans le confesseur; et pour le surplus, à moins d'avoir vu clairement qu'il n'avoit pas l'esprit libre, il faut demeurer en repos, quand même il se seroit troublé davantage dans la suite : ainsi il n'est pas besoin que vous recommenciez vos confessions en cette occasion. Je trouve très bon que ma sœur Cornuau reçoive les lettres dont vous me parlez. Je salue de tout mon cœur la chère malade, et je prie Dieu qu'il la soulage.

A Meaux, ce 18 mars 1692.

LETTRE XX. — A madame de Lorraine, abbesse de Jouarre.

Sur l'obligation où elle est de rentrer dans son monastère.

Je crois, Madame, être obligé de vous donner avis que je pars, et en même temps de vous faire souvenir de la promesse que vous m'avez faite de partir vous-même bientôt.

Vous voyez que je ne vous presse pas. Vous êtes venue ici contre la parole qu'on m'a portée de votre part, que j'ai par écrit. Vous demeurez hors de chez vous au delà de tous les termes de votre obédience, sans que j'entende seulement parler de vous. Je ne sais qui vous peut donner de tels conseils, ni en quelle sûreté vous pouvez recevoir les sacrements; puisque, dans quelque nécessité où vous vous croyiez être de passer un si long temps hors de la clôture, vous devez savoir qu'il ne vous est pas permis de le faire sans congé. Je me tais cependant; et sans vous rien permettre, ni vous rien défendre, je vous laisse au jugement de Dieu et à votre conscience.

Je sais vos infirmités, et je veux bien ne vous pas presser.

Faites , Madame , de vous-même ce que vous demande votre devoir et la règle de l'Eglise. Si vous ne pouvez partir si tôt, renvoyez ce que vous pourrez de vos religieuses : vous ne songez pas combien l'air du siècle est contagieux pour celles qui font profession de s'en éloigner. Et pour vous , Madame , profitez du temps. Parmi tant d'habiles gens qui sont ici, choisissez-en quelqu'un, comme je vous ai déjà exhorté, entre les mains de qui vous remettiez votre conscience.

Je prie Dieu sincèrement qu'il vous conserve : mais enfin on ne doit pas vous dissimuler que les maladies sont des avertissements de Jésus-Christ qui frappe à la porte. Prenez une bonne fois un conseil solide, et qui, éloigné de tout intérêt, ne songe qu'à votre salut.

Pour ce qui est de votre maison, outre les choses que j'ai eu l'honneur de vous représenter par ma lettre précédente, il y en a deux à vous dire : l'une, que vous preniez soin de faire ramasser les papiers de votre abbaye, qui sont ici en grand nombre, et de les renvoyer à Jouarre : tous les procès où ils pouvoient être nécessaires sont finis, et il y va de votre conscience de les remettre en leur lieu : l'autre chose, c'est que vous vouliez bien une fois nous faire voir tout ce que vous devez, et tout l'état de vos affaires ; afin qu'on sache sur quoi compter. Du reste, donnez vos ordres de manière que je ne sois pas obligé d'en donner aucun. Soyez, Madame, bien persuadée que je ne souhaite rien tant que de vous voir en repos ; et sans avoir rien à ordonner sur l'administration du temporel, de n'avoir à m'appliquer qu'à votre salut, et à celui de vos Filles.

A Paris, avril 1692.

LETTRE XXI. — A madame du Mans.

Sur une religieuse de Jouarre, et sur le vœu de pauvreté.

Je donne de tout mon cœur ma bénédiction à notre chère sœur de Saint-Ignace, et je ne manquerai pas de la recommander à Dieu toute ma vie, en quelque sorte que sa divine bonté dispose d'elle. Je lui confirme ce que je lui ai dit du regard miséricordieux qui étoit sur elle, et je l'exhorte à augmenter et à embellir ses couronnes par la patience et la confiance.

C'est un grand vœu à une religieuse que celui de la pauvreté : celui-là rend le vœu à Notre-Dame de Liesse peu nécessaire. Que peut donner une religieuse qui n'a rien ? Il n'y a

rien de meilleur que de donner son rien à Dieu. Pour les petites choses que vous vous êtes données mutuellement, elle et vous avec madame de Rodon, je les permets.

Priez Dieu pour moi, et soyez-lui toujours fidèle.

A Meaux, ce 5 mai 1692.

LETTRE XXII. — A la même.

Sur la mort de la sœur de Saint-Ignace.

Dieu a voulu avoir notre chère sœur de Saint-Ignace : il le faut louer des consolations qu'il lui a données, et des bons exemples qu'elle nous laisse. Je ne laisse pas d'être fort touché de cette perte ; et il me fâche que votre maison perde tant de bons sujets. Dieu saura bien réparer nos pertes, et il ne faut qu'avoir la foi pour tout attendre de lui. Les heures ne peuvent pas être mises en meilleures mains que celles que vous me marquez. Consolez madame de Rodon ; qu'elle vous console. Je ne puis vous dire le temps que je serai à Jouarre. Je vous donnerai, ma Fille, le temps que vous demandez, et serai toujours disposé à vous aider au grand ouvrage auquel vous travaillez. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 12 mai 1692.

LETTRE XXIII. — A la même.

Sur les raisons qui l'avoient porté à renvoyer ensemble les deux confesseurs de Jouarre.

Je crois, ma Fille, que vous avez su la raison qui m'a obligé à renvoyer ensemble les deux confesseurs. Toutes les fois qu'il y en aura qui ne pourront s'accorder entre eux, et qui donneront lieu à des partialités, j'en userai de même. Je les avois fait avertir tous deux de changer de conduite, et que s'ils ne le faisoient, je serois obligé d'en venir où j'en suis venu. Voilà, ma Fille, ma raison, qui est très solide. Je ne sais rien des discours que vous dites qu'on a tenus à Jouarre : mais je puis bien vous assurer que personne ne m'a rien écrit pour me porter à ce que j'ai fait, et que je n'y ai été déterminé que par la continuation des divisions.

Je ne refuserai jamais de vous entendre autant que personne, et avec autant de confiance ; mais à ce coup je crois que le meilleur sera de se soumettre. Je ne fais tort à personne, et il ne tiendra qu'à madame de Jouarre de réparer la perte qu'on fait ;

ce qui ne lui sera pas fort difficile. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 26 juin 1692.

LETTRE XXIV. — A la même.

Sur la conduite qu'on doit tenir lorsque on se sent en péché mortel : et sur les péchés oubliés.

Vous n'avez qu'à demeurer en repos sur l'affaire dont vous m'écrivez : continuez vos communions à votre ordinaire , sans recommencer vos confessions. Je serai bien aise de ce qu'on vous communiquera du côté de Coulommiers , et je donne toutes les permissions de part et d'autre.

Dans le cas que vous proposez, il n'y a nul doute qu'aussitôt qu'on se sent en péché mortel, on ne soit obligé à la pénitence, et à se disposer à la confession ; mais non pas toujours à la faire sur le champ : il est bon de gémir auparavant , et de se mettre en état de bien faire , sans rien précipiter ni rien négliger.

Il est sans doute que les péchés oubliés sont pardonnés avec les autres, quelque temps qu'ait duré l'oubli , et qu'on ne doit confesser que celui dont on se rappelle. Je prie Dieu qu'il console ma sœur de Saint-Michel , et je vous donne, ma Fille , une bénédiction très cordiale.

A Paris, ce 19 juillet 1692.

LETTRE XXV. — A la même.

témoigne ses dispositions pour elle, et confirme ce qui avoit été fait ci devant à Jonarre.

Vous ne devez point douter , ma Fille , que je ne fasse avec plaisir tout ce qui sera utile au bien de votre âme et à votre perfection. Les choses qui ont été faites à Jouarre avant que je fusse entré dans les affaires, conservent toute leur force, et je les approuve. Ce que vous me dites de mes réflexions sur le sermon de notre Seigneur sur la montagne, me donne courage pour achever quelques autres ouvrages de cette nature.

Soyez Marie de desir , et Marthe par obéissance. Afin de gagner les indulgences , pour le plus sûr il se faut confesser à cette intention. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 25 septembre 1692.

LÉTTRE XXVI. — A la même.

Il la rassure dans ses craintes de lui être à charge ; et explique ce que c'est qu'un cœur pur.

Vous avez tort , ma Fille , de croire que vous me causiez une insupportable fatigue : où allez-vous prendre cela ? Ce qui me fatigue , n'est pas d'avoir à écouter ; mais d'avoir à le faire quand je vois le temps qui presse. Loin de vous abandonner , j'ai au contraire formé le dessein de vous entendre une autre fois préférablement , et je ne vous manquerai en rien.

Un cœur pur , c'est un cœur dégagé de tout ; et c'est ce qui rend capable de voir Dieu. Quelle pureté , quel détachement demande une si pure et si sublime vision.

Dieu daigne bénir par sa grâce ceux qui profitent de sa parole. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous , ma Fille.

A Germigny , ce 3 novembre 1692.

LÉTTRE XXVII. — A la même.

Sur la demande d'un confesseur extraordinaire , et la longueur des lettres.

J'ai reçu , ma Fille , la demande que vous me faites , pour donner un confesseur à mesdames Paget , de Menou et Jourdin. Puisque le premier dimanche de l'avent , pour lequel elles le demandoient , est passé , il est bon qu'elles attendent jusqu'à ce que je sois à Meaux , c'est à dire à la semaine prochaine , s'il plaît à Dieu. Madame de Jouarre m'ayant en quelque sorte reproché la facilité que j'avois à donner des confesseurs extraordinaires , ces dames ne trouveront pas mauvais que j'examine un peu les temps convenables. J'ai fait la même réponse à madame de Lusanci , croyant que la demande m'étoit venue de sa part : mais votre lettre du 21 du passé , que je viens de relire , m'a fait voir que c'étoit vous.

Je ne me suis jamais plaint de la longueur des lettres , mais seulement de la résistance qu'on apporte aux décisions , et du temps que l'on y perd ; et tout cela , sans vouloir rebuter personne , mais au contraire tout faciliter à tout le monde.

J'approuve pour trois fois la semaine ce que vous me proposez , à condition que vous discontinuerez de bonne foi si vous vous en trouvez incommodée. Dieu aura votre bonne volonté plus agréable , et je le prie , ma Fille , de bénir vos bons desseins.

A Versailles , ce 9 février 1693.

P. S. Je donne ma bénédiction de tout mon cœur à toutes nos malades, et en particulier à madame la prieure.

LETTRE XXVIII. — A la même.

Sur l'entrée de la sœur Cornuau à Jouarre, et la manière de recevoir les consolations du Seigneur.

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre, et il n'étoit plus temps de vous envoyer la permission pour ma sœur Cornuau : mais, ma Fille, je vous assure que si elle est entrée, j'en serai bien aise.

Recevez les consolations que Dieu vous envoie avec une entière reconnoissance, sans vous mettre en peine de la suite ; Dieu est puissant pour y pourvoir. Dites seulement avec David : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in seculum misericordia ejus* ¹. Vous me direz quand vous voudrez vos difficultés. Je prie notre Seigneur d'être avec vous.

A Meaux, ce 24 mars 1693.

LETTRE XXIX. — A la même.

Sur les dispositions où elle devoit être à l'égard des croix, et la confiance en la bonté de Dieu.

J'ai, ma Fille, reçu agréablement le travail de votre pinceau, et les témoignages de votre amitié. Il n'y a ni or ni argent, et vous avez été fidèle à mes ordres.

Pour ce qui regarde votre intérieur, vous n'avez, ma Fille, qu'à recevoir ce que Dieu vous donne, en admirant ses bontés. Il ne faut point faire d'acceptation expresse des croix et des privations qui vous sont montrées confusément et en gros ; mais seulement en général de la volonté de Dieu, qui vous donnera des forces à proportion des exercices qu'il lui plaira de vous envoyer.

Vous pouvez me communiquer la suite de ces états. Ne vous servez plus de ce terme, que je ne veux pas répéter. Je vous écoute avec joie ; soyez soumise seulement : ces dispositions demandent beaucoup de fidélité et d'obéissance, et peu de raisonnement.

La fréquente communion doit être votre grand soutien, et vous devez suivre Jésus-Christ qui vous y attire. Il n'y a rien de suspect dans vos dispositions, ni dans vos vues. Dieu ne s'est

¹ Ps. cxvii. 1.

pas fait une loi de ne faire des grâces particulières qu'aux âmes pures et innocentes. Voyez comme il traite la pécheresse, et quelle douceur il mêle dans ses larmes. Voyez comme il traite Marie-Madeleine, de laquelle il avoit chassé sept démons, et combien agréablement il se montre à elle après lui avoir envoyé ses anges. Ses bontés sont au dessus de toutes ses œuvres. Marchez en confiance, et ne craignez rien, Dieu est avec vous.

A Meaux, ce 29 mars 1693.

LETTRE XXX. — A la même.

Sur la conduite qu'elle doit tenir, et la grande perfection que son état exige.

J'ai oublié, ma Fille, à vous répondre sur un des articles principaux de votre lettre. Il est vrai que les grâces que vous recevez demandent une grande séparation des compagnies ; car Dieu veut les âmes à soi : mais il ne faut pourtant rien faire qui vous fasse remarquer ; et quand il arrivera dans les conversation quelque forte touche, si vous prévoyez qu'il en doive paroître quelque chose au dehors, vous devez alors vous étourdir, et, s'il se peut, détourner le cours de vos pensées : que si vous ne croyez pas le pouvoir, retirez-vous doucement. Au reste, il faut beaucoup de courage pour soutenir les efforts d'un Dieu jaloux, lorsqu'il veut posséder une âme. Vous entrez dans une carrière difficile par l'extrême fidélité qu'il y faut garder : mais le secours est grand, et la couronne digne du combat. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 30 mars 1693.

LETTRE XXXI. — A la même.

Il lui témoigne sa bonne volonté pour Jouarre.

J'ai reçu, ma Fille, celle que vous m'avez écrite. Abandonnez-vous à la divine Providence, et abandonnez-y les affaires de la maison. Assurez-vous que je ne perdrai jamais de vue ce qui sera pour son bien, et que je m'attacherai plus que jamais, quoique d'une autre manière, à ce qui la touche, et vous toutes.

A Paris, ce 19 avril 1693.

LETTRE XXXII. — A la même.

Il la porte à s'abandonner entièrement à Dieu, et modère son ardeur pour les austérités.

Abandonnez le passé à la divine miséricorde : ne vous en inquiétez pas ; ne refusez point les grâces que Dieu vous offre. par la crainte des difficultés qui en naîtront. Songez à celui qui dit : *J'ai vaincu le monde*¹. Il vaincra le monde en nous, quand il anéantira les mauvais desirs ; c'est à dire la concupiscence des yeux ; c'est à dire, la curiosité de l'esprit, la concupiscence de la chair ; c'est à dire tout le sensible et tout orgueil.

Recevez, ma Fille, ce que Dieu vous donne, et à la manière qu'il voudra vous le donner. Il saura proportionner ses dons et ses exercices à votre foiblesse : c'est un sage médecin, laissez-le faire. Ne vous embarrassez pas si c'est lui qui parle : attribuez-lui sans hésiter, tout ce qui vous invite à la perfection ; car c'est toujours lui qui le dit.

Je vous permets l'usage de cette ceinture, deux jours de cette semaine. Ne me fatiguez plus à me demander des austérités. Je n'aurai rien sur cela à vous répondre, sinon : allez doucement. Ne quittez le saint sacrement que le moins que vous pourrez. Ecoutez, parlez pour le Roi, pour l'Etat et pour la paix. Ne m'oubliez pas. Dieu soit avec vous.

A Meaux, ce 25 mai 1693.

LETTRE XXXIII. — A madame du Mans et de Rodon.

Sur la sœur Cornuau.

Voilà, mes Filles, ma sœur Cornuau qui va jouir de la grâce que vous lui avez procurée : je vous la recommande : instruisez-la, conseillez-la, conduisez-la. Priez pour moi, et me croyez à vous de tout mon cœur.

A Meaux, ce 1^{er} juin 1693.

LETTRE XXXIV. — A madame du Mans.

Sur la requête de l'abbesse, en cassation de l'arrêt du parlement contre l'exemption de Jouarre.

Je connois la disposition de nos Sœurs encore désobéissantes : je les ai toutes vues, à la réserve d'une ; et je vous assure, ma Fille,

¹ Joan. XVI. 23.

qu'elles ne me tromperont pas, s'il plaît à Dieu. Laissons rapporter l'affaire du conseil. Si madame votre abbesse est refusée de sa requête, tout est fini, et elle demeurera sans aucune ressource : ou elle sera reçue, et cela n'aboutira qu'à m'assigner, l'arrêt du parlement restant toujours dans sa force. Lequel des deux qui arrive, je vous assure, ma Fille, et vous pouvez en assurer nos chères Filles, que vous me verrez bientôt, s'il plaît à Dieu, et que je viendrai à des remèdes plus forts, sans tous les ménagements que j'ai eus jusque ici. Au surplus, vous pouvez tenir pour certain tout ce que j'ai mandé par mes précédentes, et encore, que tous les gens de bon sens ne veulent pas qu'il y ait le moindre sujet de douter que la requête de madame de Jouarre ne soit rejetée. Je prie, ma Fille, notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 29 juin 1693.

LETTRE XXXV. — A la même.

Sur la communion, et la soumission à la volonté de Dieu.

J'ai lu votre lettre, ma Fille : il n'y a rien de nouveau à y répondre, si ce n'est sur la communion de tous les jours : je vous en permets le desir. Suivez Dieu, marchez en confiance et en assurance. Ce n'est pas à vous à prescrire à Dieu les voies qu'il veut tenir. La foi consiste à suivre ce qu'il veut, à attendre ce qu'il voudra faire, à se soumettre à ce qu'il veut. Quand vous avez exposé, vous n'avez plus qu'à vivre en paix.

A Meaux, ce 18 juillet 1693.

LETTRE XXXVI. — A la même.

Il lui recommande d'empêcher que ses états intérieurs ne paroissent au dehors.

Vous faites bien, ma Fille, d'exposer les choses, vous ne devez point hésiter à continuer. Réprimez, autant que vous pourrez, ce qui se peut faire connoître au dehors : c'est là seulement que je vous permets de résister à l'attrait, et de le vaincre à quelque prix que ce soit. Il faut demeurer maître de l'extérieur, et en demander la grâce à Dieu. Je vous permets ce que vous me demandez pour l'octave de l'Assomption, mais avec modération. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 5 août 1693.

LETTRE XXXVII. — A la même.

Sur les motifs de confiance dans les fautes qu'on commet, et sur la communion.

Lorsqu'il nous arrive, ma Fille, de nous oublier nous-mêmes, et de commettre quelque péché, il ne faut pas perdre courage ; mais au contraire reprendre de nouvelles forces, et se souvenir de cette parole de saint Jean ¹ : « Si nous péchons, nous avons un avocat, un intercesseur, un défenseur, savoir Jésus-Christ, ce juste qui est la propitiation pour nos péchés, et non seulement pour nos péchés ; mais encore pour ceux de tout le monde. »

Vous avez bien fait de communier, et de ne pas attendre ma permission pour cela : l'avis de votre confesseur suffit, et vous en devez user ainsi en toutes rencontres. J'espère aller à Jouarre dans quelques jours, et y faire, sans manquer, le discours sur la prière.

Quant à la maison, mettez tout entre les mains de Dieu, et assurez-vous que je serai toujours attentif à y faire ce que je pourrai. Je prie notre Seigneur qu'il bénisse ma sœur de Rodon, et nos autres chères Filles que vous me nommez.

A Germigny, ce 25 septembre 1693.

P. S. Je ne vois nul inconvénient à recevoir madame de Giri : elle est infirme à la vérité, mais, à ce qu'il me paroît, bonne religieuse ; et cette réception sera utile à la maison.

LETTRE XXXVIII. — A la même.

Sur ses confessions passées ; les austérités qu'elle doit pratiquer.

Je suis étonné, ma Fille, après toutes les choses que je vous ai dites, que vous me recommenciez votre confession. Ne le faites plus dorénavant, et ne parlez plus du passé à qui que ce soit, à confesse, ni hors de confesse.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur les austérités. Mortifiez votre propre volonté, gouvernez votre cœur, et rendez-vous-en la maîtresse. Demandez à Dieu son secours : ne parlez qu'en charité et avec mesure, ne donnez rien à votre humeur ; voilà les austérités que je vous ordonne. Portez en pénitence celles que la religion prescrit ; aimez le silence et la retraite. Il y a une retraite et un silence que les emplois du dehors n'altèrent pas. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 26 septembre 1693.

¹ I. Joan. II. 1 et 2.

LETTRE XXXIX. — A la même.

Il ranime son courage et sa confiance.

Encore un coup , ma Fille , que vos fautes ne vous découragent pas ; au contraire qu'elles vous animent : ne perdez point votre confiance. Si vous saviez les bontés de Dieu et les ardentes poursuites de ce céleste amant , avec quelle sainte familiarité vous reviendriez à lui après vos foiblesses ! Exposez-lui tout , et il sera facile à vous pardonner.

Je prie Dieu que le nom d'Ange ne soit pas donné inutilement à celle à qui on l'a donné. Je salue nos Sœurs.

A Germigny, ce 13 octobre 1693.

LETTRE XL. — A madame de Lusanci.

Sur le mystère de la prédestination ; les conditions de la prière , et le bien que Dieu sait tirer du péché.

Je suis bien aise , ma Fille , de ne pas tarder à répondre à vos demandes , et j'ai de la joie de vous pouvoir donner cette satisfaction. On peut et on doit croire très certainement qu'on est du nombre de ceux pour qui Jésus-Christ a opéré ses mystères : le baptême et les sacrements nous en sont un gage , et il ne nous est pas permis d'en douter. Pour ce qui est de la prédestination , c'est un secret impénétrable pour nous ; et le doute sur une chose si importante nous rendroit la vie insupportable , si nous n'étions invités par là à mettre notre salut entre les mains de Dieu , et à dépendre de lui beaucoup plus que de nous-mêmes. On est assuré d'être exaucé , pourvu qu'on attende tout de sa bonté paternelle. Ce qui nous oblige le plus à prier , c'est l'extrême bonté de Dieu qui nous donne au dessus de nos mérites , et encore qu'il faille tâcher d'accomplir les conditions de la prière , il faut être persuadé que Dieu ne nous juge pas à la rigueur , et qu'il se laisse fléchir au moindre commencement de bonne volonté.

Ce que je vous disois dernièrement , c'est si je ne me trompe , que Dieu a su tirer le plus grand de tous les biens du plus grand de tous les péchés , qui est la trahison de Judas , l'injustice de Pilate , et l'ingratitude des Juifs. Ce grand mystère nous doit faire voir , qu'il ne permet le péché que pour sa gloire : et quoique on ne puisse assez haïr le péché , cela n'empêche pas d'aimer le bien que Dieu sait en faire sortir. S'il n'y avoit point de haine , d'impatience , d'injustice dans le monde , les vertus

ne parviendroient pas à leur perfection. Déplorons donc le péché ; mais en rendant grâces à Dieu de l'extrême patience avec laquelle il le supporte, et de la toute puissante bonté par laquelle il le tourne en bien pour ses amis. Je ne vous répondrai rien sur ce qu'on vous dit que j'approuve ; vous savez bien mes sentiments. Je prie, ma Fille, notre Seigneur, qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 16 octobre 1693.

LETTRE XLI. — A madame de Baradat.

Que dans la contemplation il ne faut point séparer en Jésus-Christ la nature humaine de la divine ; réponse à différentes questions sur l'union avec Dieu, sa manière de se communiquer à nous, et l'acceptation de ses dons.

Je ne connois point du tout le livre dont vous me parlez. La méditation de Jésus-Christ en qualité d'homme n'oblige pas toujours à le regarder selon son humanité. La contemplation de la divinité n'est pas une oraison abstraite, mais épurée ; c'est la première vérité. Mais la vue de Jésus-Christ ne peut pas en détourner : au contraire, Jésus-Christ en tant qu'homme a été en tout et partout guidé par le Verbe, animé du Verbe : il n'a pas fait une action, il n'a pas prononcé une parole, il n'a pas fait un clin-d'œil qui ne soit plein de cette sagesse *incrée* que le Père engendre dans son sein. Ainsi, pour concilier toutes choses, il ne faut point séparer la nature humaine de la divine. C'est un effet de sa bonté infinie que de s'être si étroitement uni à l'homme. Tout ce qui reluit de divin dans l'homme Jésus-Christ, retourne à Dieu : quand nous y sommes, on peut s'y tenir avec un secret retour sur Jésus-Christ, qu'on ne perd guère de vue quand on aime Dieu. Après tout, c'est l'attrait qu'il faut suivre dans les objets où tout est bon, et il n'y a qu'à marcher avec une entière liberté.

Ce sont de faux spirituels qui blâment le saint attachement qu'on a à Jésus-Christ, à son Ecriture, à ses mystères et aux attributs de Dieu. Il est vrai que Dieu est quelque chose de si caché, qu'on ne peut s'unir à lui, que quand il y appelle, et qu'avec une certaine transcendance au dessus des vues particulières ; la marque qu'il y appelle, c'est quand on commence à le pratiquer. En cela on ne *quitte* point les attributs de Dieu, mais on entre dans l'obscurité, c'est à dire, en d'autres paroles, dans la profondeur et dans l'incompréhensibilité de l'Etre divin. C'est là sans doute un attribut divin, et des plus augustes.

On ne sort donc jamais tellement des attributs de Dieu, qu'on n'y rentre d'un autre côté, et peut-être plus profondément.

Les jours ne sont pas faits pour Dieu. Ceux que l'Eglise destine aux mystères, parlent d'eux-mêmes à l'âme attentive : demeurer en Dieu, c'est demeurer au centre de tous les mystères.

L'état où l'on reçoit l'impression d'une certaine vérité cachée, qui semble ne faire qu'effleurer l'esprit, et qui fait taire cependant toute autre pensée, n'est pas oisif ; ou c'est dans cette bienheureuse oisiveté que consiste le divin sabbat, et le jour du repos du Seigneur.

Dieu semble nous échapper quand il se communique plus obscurément, et que par là il nous fait entrer dans son incompréhensible profondeur : alors, comme toute la vue semble être réduite à bien voir qu'on ne voit rien, parce qu'on ne voit rien qui soit digne de lui, cela paroît un songe à l'homme animal ; mais cependant l'homme spirituel se nourrit.

Où le péché a abondé, la grâce a surabondé¹. C'est honorer cette vérité que de recevoir les dons de Dieu, quelque grands qu'ils soient, et malgré ses péchés de tendre de tout son cœur à lui être uni, sans donner aucunes bornes à ce desir.

C'est assez d'avoir dit ses péchés, sans marquer les occasions : la foi bannit les vains scrupules.

Je vous renvoie votre lettre, afin, si vous ne l'avez pas assez présente, que vous voyiez la réponse à chaque article.

Ne craignez point, ma Fille ; Dieu est avec vous : soyez fidèle et courageuse, vous avez un bon défenseur.

A Germigny, ce 25 octobre 1693.

LETTRE XLII. — A madame de Lusanci.

Raisons qui peuvent la porter à suivre la mitigation établie à Jouarre. De quelle manière il a approuvé le livre de l'abbé de la Trappe, *sur les Devoirs de la vie monastique*, et quelle doit être la fin de sa retraite.

J'ai reçu, ma Fille, vos lettres du 1 et du 2. J'ai envoyé les pouvoirs pour le père Côme, après lui avoir donné en peu de mots les avis que j'ai crus nécessaires.

Pour ce qui est de la mitigation de Jouarre, vous n'êtes obligée à garder la règle sur ce point, que selon la pratique reçue et usitée dans le monastère : le surplus pourroit regarder les supérieurs, et leur donner lieu d'approfondir davantage la ma-

¹ Rom. v. 20.

tière. Mais dans ces choses qui ne sont pas de droit divin , ni même de l'essentiel de l'institution monastique , la pratique qui se continue au vu et au su des supérieurs , peut mettre en repos la conscience des inférieurs ; et vous devez , ma Fille , vous en tenir là ; la seule uniformité vous y obligerait. Quoique j'aie approuvé le livre de M. de la Trappe , ce n'est pas à dire pour cela que j'approuve toutes ses pensées comme nécessaires : il suffit qu'elles soient utiles , pour donner lieu à l'approbation. Du reste , je n'approuverois point du tout qu'on se distinguât des autres , et vous devez vous conformer au général de la maison , jusqu'à ce qu'il y soit pourvu , s'il le faut.

Le dessein de votre retraite doit être principalement de vous avancer dans la perfection de votre institut. Dieu permettra peut-être que dans le premier voyage , en vous parlant de l'oraison , je vous donnerai de la pâture pour votre retraite. Il ne me vient rien à présent , sinon que vous devez lire le chapitre xvii de saint Jean , et apprendre à prier en conformité de la prière de notre Seigneur , et en union avec lui : cela , avec les vérités du sermon dont vous vous souvenez , vous suffira. Abandonnez tout à Dieu ; unissez-vous à sa sainte volonté , tant pour votre particulier que pour la maison en général. Cherchez votre paix en Dieu , et goûtez combien il est bon. Je le prie , ma Fille , d'être avec vous.

Je n'ai pas le loisir d'écrire à mes sœurs du Mans et de Rodon.

A Germigny , ce 30 octobre 1693.

LETTRE XLIII. — A madame du Mans.

Sur les distractions causées par l'exercice de la charité , et sur les austérités.

Qui pratique la charité est en Dieu , et Dieu en lui. Ainsi , ma Fille , ne vous plaignez pas de vos distractions dont la charité est la cause. *La charité couvre la multitude des péchés* ¹ : ainsi ne vous découragez pas , puisque cette charité dont vous croyez que l'exercice cause vos péchés en vous dissipant , au contraire en est le remède. Pour ce qui est des pénitences que vous me demandez , mon silence est un refus. Je ne suis pas de l'avis que vous souhaitez : les austérités de la religion vous doivent suffire , avec le travail de votre obéissance. Je suis bien obligé à mesdames de Saint-Maur et de Saint-Placide de leur souvenir. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny , ce 3 novembre 1693.

¹ I. Petr. iv. 8.

LETTRE XLIV. — A la même.

Des règles pour prévenir l'infirmité, et pour ses méditations. Il suspend ses austérités.

Je vous prie de faire mes compliments à vos malades. Ne vous mettez point du nombre : modérez les exercices de l'esprit ; ne vous abandonnez pas aux larmes. Soyez à Dieu , ma Fille , je le veux : soyez oubliée et comptée pour rien ; Dieu vous regardera. La considération est bonne , l'attention , l'admiration : ce n'est point une perte de temps. *Dieu a tant aimé le monde* ¹ : vous avez raison , c'est l'abrégé de l'Evangile et de tout le mystère de Jésus-Christ. L'amour ne connoît point d'ordre , et ne peut s'assujettir à des méthodes. La confusion est son ordre : la distraction ne vient point de ce côté là. Expliquez-vous nettement sur la personne dont vous me parlez. Trêve d'austérités, même des communes , tant que ce rhume durera. C'est assez faire que d'obéir sans réplique , et sans demander des explications. Gardez votre poitrine et votre tête. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 12 décembre 1693.

LETTRE XLV. — A la même.

Sur la réserve dont une personne avoit usé à son égard ; et la discrétion dans ses exercices.

J'ai , ma Fille , reçu votre lettre , dont je profiterai dans l'occasion : vous avez bien fait de me l'écrire. Je ne vous dissimule point qu'ayant entrevu , par quelque conjecture , que cette personne se servoit de certains livres , j'en ai d'autant plus rabattu , que j'ai vu sur tout cela un silence qui m'a fait beaucoup de peine. Pour ce qui est de vous , je ne vous ai rien révoqué ; mais j'ai ajouté une certaine discrétion et modération qu'il est juste de vous prescrire. Vous faites bien de n'user point des livres d'oraison. Ecoutez Dieu : je le prie , ma Fille , qu'il soit avec vous. Lisez le psaume xxxiii en humilité et confiance.

A Meaux, ce 14 décembre 1693.

P. S. Il faudra voir la conduite de madame de B*** : le mieux qu'elle puisse faire , est de se tenir en repos ; et si elle veut rester , en revenant à être simple religieuse bien humble.

¹ Joan. iii. 16.

LETTRE XLVI. — A la même.

Il l'exhorte à recevoir les touches de Dieu, en faisant son possible pour les empêcher de paroître, et lui donne à méditer les qualités de l'enfant Jésus.

Oui, ma Fille, faites l'impossible, et Dieu le fera avec vous. Vous avez bien fait de vous humilier. Je consens au rétablissement de ce que j'avois suspendu à cause du rhume, supposé qu'il soit passé tout à fait. Recevez les touches de Dieu, et les larmes comme le reste, en faisant ce qui se pourra pour les empêcher de paroître : Dieu vous aidera à le faire. Recevez aussi l'assurance de la rémission de vos péchés, telle qu'on la peut recevoir en cette vie, et la consolation du Saint-Esprit. Dispensez-moi de vous donner des pratiques : ni cela n'est nécessaire, ni je n'en ai le loisir. Ecrivez, si vous voulez, les qualités de l'enfant Jésus : je vous donne à méditer celles que le sort vous fera échoir; et le sort, qui est dirigé par le Seigneur, vous tiendra lieu d'obéissance. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 23 décembre 1693.

LETTRE XLVII. — A madame de Lusanci.

Sur le moyen de se procurer la véritable paix; l'infraction de la règle, que l'infirmité est une raison pour exclure de la profession.

Jésus-Christ, le prince de paix, ma Fille, a pacifié le ciel et la terre par son sang et par son abandon à son père : c'est aussi par cet abandon que vous aurez la paix que le monde ne peut donner. Le principe de la paix est dans ces paroles, *Fiat voluntas tua* : avec cela tout est bon, parce que Dieu est la bonté même.

Je tâcherai, à la visite, de soutenir la discipline.... Une échappée peut être exempte de péché, mais non pas une continuité qui n'est jamais sans quelque mépris et quelque scandale.... Malgré toutes les raisons qu'on dit en faveur de l'infirmité, à moins d'une vocation tout à fait extraordinaire, c'est une raison d'exclure. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 30 décembre 1693.

LETTRE XLVIII. — A madame de Luynes.

Il la remercie de ses saints présents, et lui explique ce que c'est que le bon vin de la nouvelle alliance.

Je ne puis, Madame, que vous rendre grâces très humbles de tous vos saints présents, et de toutes les bontés que vous me marquez. J'y réponds avec une parfaite sincérité, et je vous prie de ne jamais révoquer en doute cette fidèle correspondance. Je suis, ma Fille, à vous de tout mon cœur.

A Meaux, ce 2 janvier, 1694.

P. S. Je n'ai pas trouvé dans le paquet le billet de la sainte Vierge. Je me trompe : en dépliant le paquet, je le trouve avec plaisir et reconnaissance. Je la prie de vous impétrer ce bon vin de la nouvelle alliance, qui n'est autre chose que l'esprit dont les apôtres furent enivrés à la Pentecôte, et le sang de Jésus-Christ, qui a été exprimé de la vraie vigne. L'étude des Ecritures convient parfaitement avec ce bon vin, et c'est dans ce divin cellier qu'on le boit. Vous êtes de celles, ma Fille, qui pouvez entrer plus avant dans ce cellier mystique, et vous y laisser transporter au dessus du monde et de toutes ses pensées. Personne au monde ne ressent plus cette vérité que moi.

LETTRE XLIX. — A plusieurs religieuses de Jouarre.

Sur l'eulogie qu'elles lui avoient envoyée.

J'ai reçu, mes Filles, votre eulogie avec beaucoup de reconnaissance et de joie ; et vous jugez bien que celle que j'ai ressentie en voyant à la tête le nom de votre sainte et illustre abbesse, a été très grande. Répondez, mes Filles, à ses bontés et à l'exemple qu'elle vous donne. Assurez-vous toujours, mes Filles, de mon amitié et de l'estime que j'ai pour vous.

A Paris, ce 15 janvier 1694.

LETTRE L. — A madame de Lusanci.

Sur l'obligation d'assister au chœur, la nécessité de se tenir toujours prêt à paroître devant Dieu.

Il est vrai, ma Fille, que j'ai oublié de vous répondre sur l'assistance au chœur et sur le chant : l'un et l'autre est d'obliga-

tion, et on ne peut s'en dispenser sans raison. Je ne crois pas qu'on puisse excuser de péché mortel la négligence qu'on auroit à cet égard, et encore moins le mépris. Vous entendez bien que la négligence consiste dans l'habitude et la trop grande facilité de manquer à un des devoirs principaux de la vie religieuse.

Je ne doute point que la mort de madame de Lorraine ne vous ait vivement touchée : c'est à dire, qu'il faut toujours se tenir prêt, parce qu'on ne sait à quelle heure doit venir le maître. Je verrai ce qu'il y aura à faire pour les intérêts de la maison. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 27 janvier 1694.

LETTRE LI. — A madame du Mans.

Sur une résolution de M. de Sainte-Beuve, touchant la manière de recevoir les novices.

J'ai vu une résolution de cas de conscience sur la réception par scrutin*, qui ne fait rien à notre question : car il ne s'agit pas de savoir si les abbesses sont obligées en conscience de changer la forme qui y est marquée; mais si les supérieurs majeurs ne peuvent pas introduire l'autre pour un plus grand bien, et s'ils n'y sont pas obligés dans certains cas particuliers.

A Faremoutier, ce 2 avril 1694.

LETTRE LII. — A la même.

Il la presse de ne point suivre ses scrupules à l'égard de ses confessions et communions; lui marque ce qui cause les résistances que l'abbesse de Jouarre oppose à ses ordres.

Croyez-moi, ma Fille, communiez à votre ordinaire : faites votre jubilé, ne raisonnez point, obéissez. Ne répétez rien de vos confessions passées, ni des pénitences omises : vous pouvez

* Bossuet, à cause des abus qui résultaient de la réception des novices par suffrages publics, voulut établir à Jouarre l'usage des ballottes secrètes; ce qui occasionna entre lui et l'abbesse une contestation dans laquelle cette dame ou son conseil prétendoit s'appuyer de la résolution dont il est ici parlé; contestation qui donna lieu à la grande lettre que Bossuet écrivit cette année à l'abbesse sur cette matière, et qui fut terminée par une ordonnance du prélat, qui prescrivit, dans les délibérations capitulaires, pour la réception des novices, la forme du scrutin.

réserver de m'en parler à loisir : mais cela n'oblige pas à suspendre le cours ordinaire de vos confessions et communions. Acceptez la peine que Dieu permet qui vous arrive ; mais n'y adhérez pas davantage , et suivez ponctuellement cette réponse.

Il n'y aura point de guerre entre madame votre abbesse et moi. Pour sa sortie , si elle écoutoit ce que lui dit le fond de son cœur , sans être prévenue d'ailleurs , elle m'en remercieroit : car ce fond aimé la retraite. Pour les réceptions , je lui donnerai le temps de revenir à ses premiers sentiments , qui étoient de laisser la chose en ma disposition. Cette obéissance simple et sincère seroit une action digne d'une religieuse ; Dieu le lui avoit inspiré : si elle étoit fidèle à cette grâce , elle lui en attireroit d'autres plus grandes : mais elle se laisse étourdir par les sentiments du dehors , au lieu d'écouter son cœur , et ce que le Saint-Esprit y disoit.

Vous aurez vu , par le mot que je vous ai dit sur la consultation de M. de Sainte-Beuve , qu'elle ne fait rien à notre sujet : nous la savions bien. La question , encore un coup , n'est pas de savoir à quoi une abbesse est obligée par elle-même ; mais à quoi elle l'est , quand son supérieur parle et ordonne , et encore quand il ordonne avec autant de connoissance , et d'aussi pressantes raisons que celles qui me déterminent.

Le Saint-Esprit avoit fait sentir d'abord à madame de Jouarre que le bon parti étoit d'obéir ; c'est aussi la vérité. Priez Dieu qu'elle y revienne : ce sera une grande avance pour sa sanctification , et Dieu me le fait sentir ainsi. Notre Seigneur soit avec vous. Obéissez , ne raisonnez pas.

A Meaux , ce 5 avril 1694.

LETTRE LIII. — A la même.

Il lui permet de communiquer à madame de Luynes ce qu'il lui a écrit sur la réception des novices.

Je veux bien , ma Fille , que vous communiquiez à madame de Luynes ce que je vous ai écrit sur les réceptions. Je l'ai fait à tout hasard ; afin que dans l'occasion vous en puissiez dire quelque mot , dans la liberté que vous avez à parler. Du reste ne hasardez rien , ne faites point d'affaires ; surtout parlez sobrement de ce que j'ai dit sur le péché mortel ; je ne vous oblige à rien du tout. Vous avez très bien parlé et très bien ré-

pondu sur ma sœur Cornuau : madame elle-même m'a écrit la chose. Ma sœur Cornuau lui fait ses remerciements , et lui demande ses ordres. Je vous donne de tout mon cœur à notre Seigneur.

A Meaux, ce 6 avril 1694.

LETTRE LIV. — A madame de Soubise, abbesse de Jouarre.

Sur les inconvénients des suffrages publics dans la réception des Filles , et la nécessité d'établir à Jouarre l'usage des ballottes secrètes.

J'apprends, Madame, de tous côtés, qu'il se répand un bruit dans Paris , d'où j'arrive, que nous ne sommes pas bien ensemble, et que messieurs vos parents se plaignent de moi comme si je vous étois opposé : ce que je puis croire assez aisément , puisqu'ils m'ont témoigné à moi-même qu'ils étoient mécontents, et même offensés de l'ordre que je voulois établir pour la réception des Filles. Je ne vous dis point ceci par forme de plaintes contre des personnes que je continue et continuerai d'honorer toute ma vie. Je respecte leur vertu plus encore que leur naissance ; et je n'ai rien à leur reprocher que d'entrer peut-être un peu trop avant dans des choses dont il se faudroit reposer sur moi, comme attaché à mon ministère. Aussi, lorsqu'ils me tinrent ce discours, ils vous pourront dire que, sans me fâcher ; ce qui ne m'arrivera jamais, s'il plaît à Dieu , avec personne, et moins encore avec eux qu'avec tous les autres ; je leur répondis seulement, avec toute l'honnêteté qu'on doit à des personnes de ce rang, mais en même temps avec la franchise qui convient à un évêque, que je les priois de me laisser traiter avec vous une affaire où leur état ne devoit pas leur permettre d'entrer, et où j'étois assuré de vos sentiments, toutes les fois que vous agiriez entièrement par vous-même. Car, en effet, vous me les aviez assez déclarés, et que quelles que fussent vos pensées, vous les soumettriez aux miennes avec une entière obéissance. Mais comme il se pouvoit faire que par des raisons plutôt politiques que religieuses, on tâcherait de vous inspirer d'autres sentiments, j'ai cru devoir vous dire encore une fois toutes mes raisons en esprit de charité et de douceur, comme il convient à un père , et vous les dire même par écrit, et amplement ; afin que vous ayez plus de moyens d'y réfléchir, et même de prendre avis de personnes doctes et spirituelles , si vous croyez en devoir chercher d'autres que les miens, en ce qui regarde le gouvernement de votre monastère.

Je suppose comme certain, que , selon la pratique de Jouarre même , les réceptions se doivent faire à la pluralité des suffrages des religieuses, sur la proposition que l'abbesse en fait dans le chapitre. Il n'y a point là dessus de question ; et tout ce qui reste à examiner est la manière de donner les suffrages. Or, je dis que celle de les donner publiquement et de vive voix , expose vos religieuses au danger de trahir leur conscience en matière grave, et par conséquent à commettre autant de péchés mortels qu'il se feroit de réceptions dans votre maison.

Que la matière soit grave, personne n'en peut douter ; puisqu'il s'agit de la réception des sujets , d'où dépend tout l'ordre , toute la régularité , toute la bonne constitution d'un monastère.

Qu'en faisant donner les suffrages à haute voix, on expose les religieuses à cet inconvénient, la chose est claire pour deux raisons, qui ne peuvent pas être meilleures : l'une qu'elles craindront toujours de déplaire à leur abbesse, sous laquelle elles sont dans une absolue et perpétuelle dépendance, en refusant un sujet qu'elle leur propose ; l'autre, qu'elles craindront en même temps d'offenser leurs Sœurs ; l'expérience faisant voir que celles qu'on propose sont ordinairement portées par une partie de la communauté. Quand on s'oppose à leur sentiment, cela cause des contestations infinies : celles dont le sentiment a été combattu, préparent de semblables exclusions à l'autre parti : les novices ou les professes, dont on aura voulu empêcher la réception , sont tentées si violemment d'en garder le ressentiment dans leur cœur, qu'il n'y en a presque point qui n'y succombent, ou qui n'aient besoin, pour y résister, de si grands efforts, que la charité ne permet pas qu'on les y expose. Pour ne se point attirer de semblables aversions, on prend le parti de dissimuler, et de laisser aller les réceptions comme elles pourront, au gré d'une abbesse, et de celles qui favoriseront la personne proposée ; en sorte que tout est plein de respects humains, et qu'à vrai dire, il n'y a ni liberté ni véritable délibération.

On me demandera si je connois et d'où je connois cette disposition dans le couvent de Jouarre : et je répondrai que je la connois dans la timidité naturelle d'un sexe infirme ; je la connois par l'expérience des autres couvents de filles, où, lorsque on a voulu établir, par des moyens assurés, la liberté des suffrages et ôter tout respect humain dans les réceptions, on n'a rien trouvé de meilleur que les suffrages secrets ; et ce qui est vrai ordinairement de ces monastères, je sais, par la connoissance particu-

lière que j'ai de celui de Jouarre depuis que je le gouverne , c'est à dire depuis trois ou quatre ans , que cette disposition de crainte pour leur abbesse, et d'égards les unes pour les autres, y est autant et plus que dans aucun autre; et je puis dire devant Dieu que j'en suis aussi certain qu'on le peut être humainement de choses de cette nature.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Madame, ni seulement de votre temps que je suis de ce sentiment : je puis justifier par mes procès verbaux, signés de toutes les officières, grandes et petites de votre maison, que je suis entré avec elles, dès mes premières visites, dans cet examen : j'y suis encore entré plus avant dans une visite générale, où j'entendis toutes les religieuses en particulier, dès le temps de madame de Lorraine, où je puis dire que le plus grand nombre, et presque toutes, tant celles qui m'étoient le plus soumises, que celles qu'on appelloit alors le parti de Madame, me déclarèrent qu'il n'y auroit jamais ni de liberté de suffrages ni de réceptions sincères, qu'on ne les fit faire par ballottes ou fèves blanches et noires; toute autre voie ne suffisant pas pour donner aux religieuses la liberté, sans laquelle leurs suffrages ne seroient que l'effet des regards humains, et une profonde dissimulation de leur sentiments.

Voilà, Madame, quel étoit alors le sentiment de vos religieuses. S'il vous paroît maintenant qu'elles changent, ce que pourtant j'ai peine à croire, ce me sera une nouvelle preuve que dès qu'une abbesse parle, elles n'ont plus de liberté, et que c'est le cas, plus que jamais, où il faut que je parle pour elles. Je l'aurois fait il y a longtemps, et sous madame de Lorraine, si cette abbesse, avec qui je voulois, comme avec vous, traiter tout à l'amiable, n'avoit été toujours absente de son monastère : et pour la stabilité d'un règlement si nécessaire je croyois le devoir faire dans une visite où l'abbesse fût présente.

Au surplus, ce n'est pas ici une nouveauté ; mais une manière d'assurer la liberté des suffrages, dont je trouve la nécessité déjà établie. C'est un moyen d'unir davantage la communauté ; et plus les religieuses auront de liberté dans les réceptions, plus celles qu'elles recevront et avec qui elles ont à passer leur vie, auront de part à leur commune charité. Les postulantes et les novices s'appliqueront aussi d'autant plus à leur devoir, qu'elles se verront obligées à contenter non la seule abbesse, mais tout une communauté où elles auront autant d'inspectrices qu'il y aura de capitulantes.

Que si je m'attache à la voie secrète comme au moyen le plus propre à procurer tous ces biens à votre maison, et à remédier

aux inconvénients que j'ai remarqués, je ne fais que suivre l'exemple des grands monastères, qui sont gouvernés par les évêques; et je puis ici alléguer non seulement ceux du diocèse, comme celui de Faremoutier, qui le premier a donné l'exemple de la plus étroite observance; mais encore hors du diocèse, comme dans la métropole les célèbres monastères de Montmartre, de Chelles, du Val-de-Grâce, pour ne point parler des autres, et en particulier le saint monastère de Chasse-Midi, où vous avez été si bien élevée. Une illustre tante qui en a été encore plus le modèle par ses vertus que l'institutrice par ses sages constitutions, en a fait une expresse pour cette manière de recevoir. C'est pourquoi vous êtes vous-même venue à Jouarre avec une sincère disposition de recevoir les Filles dans la religion, de la même sorte que vous y étiez vous-même entrée: et si maintenant vous hésitez, nous savons d'où vous en viennent les impressions.

Si tant de grands évêques ont établi cette règle, principalement depuis le concile de Trente, c'a été en suivant l'exemple de saint Charles, dont voici un canon célèbre, livre vi des constitutions de ce saint, titre, *De la manière de recevoir les Filles à la religion*, chapitre viii. « Qu'il soit procédé à la réception des Filles pour le noviciat, et du noviciat à la profession, par suffrages secrets; afin que chacune des religieuses puisse satisfaire librement à sa conscience, sans être empêchée par aucune passion. » Il est porté expressément dans ce canon, qu'il est du premier concile de la province de Milan, qu'il a été expressément confirmé par Pie V, et que toute réception faite dans une autre forme, sera nulle et sans effet.

Voilà le modèle qu'ont depuis suivi les évêques; et ce canon de saint Charles contient en abrégé toutes les raisons qui appuient ma résolution. Elles se rapportent à deux générales, qui, si l'on veut, n'en feront qu'une: que les suffrages doivent être secrets, pour mettre les religieuses en état, premièrement de satisfaire librement à leur conscience, et secondement d'y satisfaire sans aucune crainte, sans aucune affection, passion ou égard humain, *nullo affectu impeditæ*; qui sont précisément les deux motifs que je viens d'étendre plus au long. Et remarquez, Madame, s'il vous plaît, qu'il paroît par les paroles de saint Charles, qu'il s'agit ici de satisfaire à un devoir de la conscience, et de donner à des Filles, c'est à dire à un sexe infirme et timide, le moyen d'y satisfaire avec liberté, qui est aussi le grand motif que je me propose.

Il est vrai que le concile de Trente n'a pas voulu établir cette

loi, laissant à la discrétion des évêques de le faire peu à peu, en temps convenable : mais il a assez indiqué que c'étoit l'esprit de l'Eglise et le sien, lorsque en réglant la forme de l'élection des supérieurs ou supérieures, il a voulu qu'elle se fit par suffrages secrets, *per vota secreta* ; en sorte que le nom des élus ne fût jamais su : et cela, dit le saint concile, afin que tout se fasse droitement et sans aucune fraude, *recte et sine ulla fraude* ¹ : indiquant par là que les élections faites par suffrages publics, sont exposées au péril de fraude et de peu de sincérité, par les dissimulations qui s'y pratiquent.

C'est en conséquence de ce décret du concile, que saint Charles, qui a tout fait dans l'esprit de cette sainte assemblée, et ensuite tous ou presque tous les évêques ont étendu cette obligation de procéder par vœux secrets, aux réceptions des Filles, qui dans le fond sont de véritables élections : et c'est tellement l'esprit de l'Eglise, que dans tous les brefs de translation d'un ordre à un autre, le Pape qui ordonne que la réception dans un autre couvent se fasse par les suffrages des religieuses, exprime nommément qu'elle se fera par des suffrages secrets : ce qui est la clause ordinaire de semblables brefs, dont j'ai un exemple tout nouveau dans une translation qui m'est renvoyée, laquelle, aux termes du bref, doit être faite, *prævio consensu monialium, capitulariter, tacitisque suffragiis* : « avec le consentement préalable des religieuses capitulairement assemblées, et par suffrages secrets : » le saint siège ne jugeant pas que sans cette précaution la liberté des suffrages soit suffisamment établie.

On n'oppose à tant de fortes raisons et à tant de graves autorités que ce seul inconvénient, que donner cette liberté aux religieuses, c'est rendre les réceptions trop douteuses et trop difficiles, et donner lieu à l'exclusion de beaucoup de Filles, dont la vocation sera très bonne, par un esprit de contradiction à une abbesse qui les aura proposées. Je ne nierai point que cela ne puisse arriver quelquefois : mais de deux inconvénients celui qu'il faut le plus éviter, c'est celui qui sera le plus ordinaire et le plus grand. Or, il est bien plus ordinaire que l'esprit de timidité se trouve dans les religieuses, que l'esprit de contradiction contre leurs abbesses, pour lesquelles on les voit plutôt disposées à une excessive flatterie qu'à la résistance. Il n'est pas moins véritable que le plus grand inconvénient est celui de contraindre la liberté, dont le défaut entame le fond

¹ Conc. Trid. de Regul. et Monial. Sess. xxv, cap. vi.

de la délibération, n'y en ayant point de véritable ou la liberté ne se trouve pas : ce qui fait aussi que saint Charles et les évêques, selon l'esprit du concile et du saint siège, ont pris le parti prudent d'établir la liberté des suffrages, plutôt que celui de prévoir la contradiction des religieuses, qui non seulement est plus rare, mais encore moins essentielle, comme on vient de le voir.

Je sais bien que votre intention n'est pas de contraindre vos Filles, mais au contraire de leur déclarer en toute sincérité que vous prendrez tous leurs sentiments en bonne part. Mais outre que les règlements ne doivent pas être faits seulement pour le temps présent, mais pour toute la postérité, ni sur les dispositions particulières, mais sur celles qu'on sait être les plus ordinaires ; je vous dirai encore, Madame, qu'avec toute votre bonté, vous ne sauriez rassurer vos Filles contre vous-même : elles craindront toujours des retours secrets, que la flatterie ou les intérêts de celles qui obsèdent souvent les abbesses, rappellent dans leur esprit ; et quelque injuste que fût leur crainte par rapport à vous, il y en auroit assez pour les empêcher de vous parler librement. Et quand vous seriez venue à bout de leur lever cette appréhension, vous ne les mettriez jamais à couvert des divisions auxquelles les exposerait la déclaration de leurs sentiments, puisque vous-même vous seriez bien empêchée à les éteindre.

On objecte enfin une consultation de M. de Sainte-Beuve, où sur le cas d'une abbaye de Saint-Benoît, dans laquelle les suffrages pour les réceptions se portent secrètement à l'oreille de l'abbesse, qui conclut ensuite à la pluralité des voix ; M. de Sainte-Beuve résout que cette abbesse n'est point obligée, sous peine de péché mortel, à abolir cette coutume. Mais, Madame, on vous trompe visiblement si on vous flatte de la réponse de ce docteur. Notre question n'est pas si vous êtes obligée, sous peine de péché mortel, d'abolir de vous-même une coutume de votre abbaye ; mais si vous pouvez, sans péché mortel, désobéir à votre évêque lorsqu'il trouve nécessaire de la changer. Si on avoit consulté un si habile homme sur ce cas, je ne suis pas en peine de ce qu'il auroit répondu, surtout cet évêque ne voulant rien faire qui ne soit visiblement canonique, établi dans tout le diocèse, conforme à l'exemple de la plupart des évêques et de saint Charles, et dans l'esprit du concile de Trente et du saint siège. Songez que votre maison n'a jamais été visitée depuis cinq cents ans. Si durant une si longue et une si dangereuse indépendance on n'y a pas établi tout l'ordre que je crois

nécessaire , pour des raisons générales et particulières , c'est à moi à y pourvoir selon Dieu ; et vous voulez bien , Madame , que je vous dise que c'est à vous à obéir. C'est aussi ce que votre cœur vous a dit d'abord , et ce qu'il vous dira toujours , toutes les fois qu'en vous mettant devant Dieu en toute humilité , vous n'écoutez que lui seul.

Mais venons au fond : pourroit-on croire que les règlements des évêques dans les monastères , ne doivent s'étendre qu'à empêcher ce qui seroit précisément un péché mortel ? Ce seroit une doctrine tout à fait absurde. Ils ne doivent pas seulement détruire les péchés mortels effectifs , mais en prévenir les périls et les tentations , du moins les plus ordinaires , et même , selon l'exigence des cas , établir par leur autorité ce qui tend à la perfection , ce qui assure le bon état d'un monastère , ce qui est de plus grande édification , ce qui fait entrer davantage dans l'esprit de l'Eglise. M. de Sainte-Beuve , qui est consulté sur le cas précis du péché mortel d'une abbesse , ne répond qu'à la demande qu'on lui fait , et n'auroit eu garde dans le reste de restreindre l'autorité des évêques : ainsi sa résolution ne regarde point notre cas.

Mais il énonce que dans la règle de saint Benoît il n'y a rien qui oblige l'abbé à procéder par suffrages secrets dans les réceptions : on pourroit encore ajouter qu'il n'y a rien qui l'oblige à y suivre la pluralité des voix , et même qu'il y a un chapitre où il est généralement affranchi de cette nécessité.

Cela néanmoins n'empêche pas que M. de Sainte-Beuve ne conclue que l'abbesse dont il s'agit est obligée de suivre la pluralité dans les réceptions : ce qui suffit pour montrer qu'il y a des cas où le temps et l'expérience ont fait apporter des restrictions à l'autorité des abbesses. On en pourroit alléguer plusieurs ; mais celui-ci nous suffit.

Que si on a pu restreindre cette autorité sur la pluralité des suffrages , à plus forte raison le doit-on faire pour en établir la liberté , sans que l'on puisse alléguer ni l'autorité de la règle , ni la coutume contraire ; puisque on y peut déroger par des statuts postérieurs , et qu'on le doit même selon l'exigence des cas.

Au surplus , la plus mauvaise manière de procéder aux réceptions , est celle de porter sa voix à l'oreille de l'abbesse : car ni elle ne déracine tout à fait la crainte où l'on est que le secret n'échappe , ni elle ne remédie en aucune sorte au principal sujet de l'appréhension ; puisque c'est l'abbesse elle-même que l'on craint le plus. Ainsi on ne pourroit point à la

liberté des suffrages , et on attire à une abbesse des soupçons tout à fait préjudiciables et au respect qui lui est dû , et au repos de sa communauté. Personne ne niera jamais qu'un évêque ne pût abolir une coutume qui a ses inconvénients , sans que la consultation de M. de Sainte-Beuve , qui ne le regarderoit point , fût capable de l'en détourner.

On avoue donc sans difficulté , avec ce docteur et avec les auteurs qu'il allègue , que les coutumes diverses de donner les voix , même celle de n'en donner point et de laisser tout faire aux abbés seuls , comme il se pratique ordinairement dans les monastères d'hommes , absolument peut subsister sans péché mortel ; mais la prudence qui restreint cette autorité dans un sexe plus infirme , doit avec la liberté des suffrages donner aussi les moyens les plus convenables pour la maintenir ; et en cela les évêques , selon leur prudence et l'exigence des cas , peuvent se conformer aux meilleurs exemples , encore que tout le monde ne les suive pas : et aucun docteur n'a dit ni ne dira qu'on puisse leur désobéir quand ils le feront.

Au reste , rien ne montre tant l'esprit de l'Eglise , et le besoin où l'on est de rendre les suffrages le plus secrets qu'on pourra , que la coutume constante de toutes les nouvelles communautés , et en particulier de celles-là même où la supériorité n'est que triennale. Car si on craint qu'une supérieure d'un pouvoir si court ne contraigne les suffrages , que ne doit-on pas craindre en ce genre des abbeses dont on dépend si absolument dans toute sa vie ?

Il ne me reste après cela , Madame , qu'à vous exhorter à rentrer dans vos premiers sentiments , qui étoient en m'exposant les difficultés de part et d'autre , de vous soumettre au jugement de celui que Dieu vous a donné pour supérieur. Si vous saviez les grâces qui sont attachées pour vous à cette soumission , rien ne seroit capable de vous en détourner. Surtout ne vous laissez pas tromper par ceux qui veulent vous inspirer de plaider plutôt que d'obéir. Ils ne songent pas que ce n'est pas ici une matière contentieuse , ou de la nature de celles qui puissent être portées par appel au métropolitain. Tant qu'un évêque ne fait rien qui ne soit bon , convenable , utile , conforme aux canons , aux meilleurs exemples , à l'esprit de l'Eglise et du saint siège , il peut suivre avec une sainte liberté les mouvements de sa conscience , et c'est le cas où il ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul. Nous avons un trop habile métropolitain pour entrer avec moi dans ces discussions , dont il n'a non plus à se mêler que de la conduite de mon

séminaire. Et d'ailleurs trouvera-t-il mauvais que je me conforme aux usages de son diocèse et à l'exemple de la métropole ?

Où iriez-vous donc porter vos plaintes ? à la justice séculière , dans un cas de cette nature , de pure discipline monastique ? Dieu vous en préserve. Les juges laïques seront les premiers à vous dire que ce n'est pas ici une matière de possessoire , qui soit de leur compétence. Si ce n'est lorsque les évêques voudront faire quelque nouveau statut pour la bonne observance de ceux qui sont déjà établis , ou pour le bien de la paix , ou introduire cette nouvelle prononciation , que les monastères seront maintenus dans la possession de ne pas obéir : chose si absurde qu'on ne la peut seulement penser. Pour l'abus dans des choses de cette nature , où je ne fais que suivre les meilleurs exemples , sans outre-passer le pouvoir qui est attaché à mon caractère , ou le mettra-t-on ? Croyez-moi , Madame , je vous le dis en ami , en père qui desiré la véritable droiture de votre conscience devant Dieu , et votre honneur devant les hommes : il ne vous convient pas de vous exposer à soutenir une cause si déplorée , et de vous mettre au rang des abbesses qui préfèrent la domination à l'obéissance. Il y a des choses où , pour être vraiment maîtresse selon Dieu , il ne faut pas souhaiter d'être maîtresse absolue. Votre communauté , quoi qu'on vous en dise peut-être à cette occasion , n'est point contrariante ni entreprenante contre ses abbesses. Au contraire , je n'en connois point où l'on y soit plus attaché , et où l'obéissance soit plus sincère. Laissez-moi donc lui donner la liberté qui lui convient par tant de raisons : elle n'en sera que plus volontairement soumise à vos ordres.

Je sais que vous trouverez de mauvais conseils : on m'a même fait voir un mémoire dressé par un avocat pour les suffrages publics : mais il est rempli de si pitoyables raisons , qu'en vérité j'en ai honte. Ce ne sont que subtilités et politiques humaines , bien éloignées des maximes qui doivent régler la conscience d'une religieuse. Il ne s'agit pas de chercher ce qui pourroit peut-être éblouir les ignorants , mais de peser ce qu'on peut porter devant le tribunal de Jésus-Christ. Les raisonnements du palais sont peu propres à cela. Fiez-vous à votre pasteur , qui sait mieux que qui ce soit ce qui vous est utile , et qui le veut plus que personne.

Je ne me presse pas comme vous voyez : j'attends avec patience un paisible consentement ; et j'aime mieux , s'il se peut , que vous preniez de vous-même une bonne résolution , que d'user de l'autorité que le Saint-Esprit m'a donnée. Si vous

n'écoutez que Dieu seul et votre propre conscience, vous m'écouteriez. Ne croyez pas vous abaisser en vous humiliant devant celui qui vous tient lieu de Jésus-Christ. Ne croyez pas vous élever en lui résistant : car tout cela est du monde et de l'esprit de grandeur, auquel vous avez renoncé, et dont il ne faut point garder le moindre reste. Ne croyez pas que l'obéissance ne soit qu'en paroles, comme si la reconnoissance de la supériorité ecclésiastique ne consistoit qu'en compliment. Il en faut venir aux effets quand on veut être vraiment religieuse et vraiment humble. Alors on reçoit de Dieu les plus pures et les véritables lumières de son état.

Au reste, je ne vous parlerai point de la sortie qu'on vous a proposée, pour assister à Paris à la bénédiction de madame de Notre-Dame de Soissons, où le moindre inconvénient eût été celui d'une grande dépense inutile. L'assistance de deux abbesses, dans une cérémonie si sainte et si nécessaire, s'est introduite contre l'ordre du pontifical, qui ne demande la présence que de deux matrones, c'est à dire de deux femmes vénérables par leur âge et par leur vertu. Moi-même j'ai béni deux abbesses avec cette simplicité et cette régularité. Il n'eût pas été digne de vous de sortir pour un si frivole sujet d'un monastère où à peine êtes-vous entrée. Je ne vous fais donc point d'excuse de ce que je vous ai dit sur ce sujet là, et que vous avez si bien reçu. Je vous prie seulement d'apaiser ceux qui semblent y vouloir trouver à redire, et de croire que tout ce que je fais en cette occasion vient d'un desir sincère de conserver la réputation de votre régularité, si nécessaire non seulement à votre maison, mais encore à l'édification publique, accompagné d'une estime particulière de votre vertu.

A Meaux, ce 25 avril 1694.

LETTRE LV. — A la même.

Sur la lettre précédente.

En arrivant de Paris, j'envoie, Madame, selon ma coutume, apprendre des nouvelles de votre santé, et en même temps je vous envoie aussi une grande lettre à laquelle ce petit voyage, qui n'a duré que trois jours, a donné occasion. Je vous supplie de la lire à part vous seul, sous les yeux de Dieu. Dans quelques jours je vous prierai de me déclarer vos intentions. Vous y verrez les miennes; et après avoir tant agité cette affaire, il en faut venir à une décision pour avoir la paix, n'y ayant rien de moins

propre à la conserver que de laisser les choses trop longtemps en suspens. Je n'ajouterai rien sur ce sujet à la lettre qui dit tout : croyez seulement que la charité l'a dictée.

A Meaux, ce 26 avril 1694.

LETTRE LVI.—A madame du Mans.

Il l'exhorte à chercher son repos en Dieu, et à ne point se décharger des novices.

Ne cherchez point de repos qu'en la pure bonté de Dieu : jusqu'à ce que vous en soyez là, vous ne serez jamais sans trouble. C'est à tort que vous vous êtes inquiétée sur cette pénitence ; avant ou après, tout est bon. Ne me parlez jamais de recommencer vos confessions.

Je ne souhaite point, ma Fille, que vous fassiez rien pour vous décharger des novices. Ce que vous me mandez sur la première maîtresse est digne de réflexion. Consolez ces âmes affligées, et faites-les marcher dans la latitude. Ma sœur Cornuau me paroît fort contente. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 26 avril 1694.

LETTRE LVII.—A la même.

Sur la gratuité de la rémission des péchés, et la disposition du prélat à obéir à la décision de Rome sur les affaires de Jouarre.

Puisque l'affaire du noviciat est consommée, et que l'obéissance l'a décidée, Dieu le veut ainsi. Il est vrai que j'avois consenti aux desirs de madame de Rodon ; mais à condition que l'obéissance en décidât.

Vous êtes bien simple, ma Fille, quand vous vous troublez, faute de croire que vous ayez mérité la rémission de vos péchés. Ne songez-vous pas qu'elle est gratuite, et que si vous y cherchez d'autres mérites que ceux de Jésus-Christ, vous ne sentez pas assez le fruit de votre rachat ?

J'ai reçu la lettre dont vous me faites mention dans celle du 26. Quand ma lettre * ne produiroit d'autre effet que celui d'avoir fait précéder l'instruction et l'exhortation à la conclusion, c'est tout pour moi. Au reste, s'il vient un ordre de Rome en forme, j'obéirai certainement avec joie, et je serai ravi d'avoir à donner un exemple d'obéissance. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 27 avril 1694.

* Sa grande lettre à l'abbesse de Jouarre.

LETTRE LVIII. — A la même.

Il lui donne une règle pour ses retraites, et la porte à éviter l'agitation et l'inquiétude.

Je vous offrirai à Dieu de tout mon cœur, ma Fille. Ne vous mettez point tant en peine si votre état de langueur est agréable à Dieu. Sa volonté est d'une étendue infinie et embrasse tout, pourvu qu'on se conforme à elle.

La règle pour vos retraites est, ma Fille, de consulter avant toutes choses ce qui se peut ou ne se peut pas du côté du dehors; et quand vous serez en liberté de ce côté là, entrer en retraite; sinon trouver la retraite comme tout le reste dans la volonté de Dieu.

Quant à l'autre point* dont vous me parlez, on ne doit point penser à cela; j'y penserai moi-même quand il faudra. Il faut auparavant savoir l'état des choses en général, et je n'en puis être informé que par un voyage à la Trappe. Alors, quand je verrai ce qui se pourra, je réglerai sous les yeux de Dieu ce qu'il faudra. En attendant, être en repos est le seul parti: autrement le bon desir se tourne en agitation et inquiétude. Notre Seigneur soit avec vous. Recommandez le secret.

A Germigny, ce 13 mai 1694.

LETTRE LIX. — A madame de la Guillaumie.

Il lui montre le remède de ses peines dans la foi; et la porte à continuer ses fonctions dans une ferme confiance au secours de Dieu.

Je vous plains d'un côté, ma Fille, dans l'état pénible où vous êtes; et de l'autre je me console, dans l'espérance que j'ai que Dieu travaillera en vous très secrètement. Il sait cacher son ouvrage, et il n'y a point d'adresse pareille à la sienne pour agir à couvert. Ce n'est point par goût, et encore moins par raison ou par aucun effort que vous serez soulagée; c'est par la seule foi obscure et nue, par laquelle vous mettant entre ses bras, et vous abandonnant à sa volonté en espérance contre l'espérance, comme dit saint Paul, vous attendrez son secours. Pesez bien cette parole de Saint Paul, *in spem contra spem*, « en espérance contre l'espérance. » Je vous la donne pour guide dans ce chemin ténébreux, et c'est vous donner le même guide qui conduisit Abraham dans tout son pèlerinage. Com-

* Le desir de se retirer de l'abbaye des Clairets, proche celle de la Trappe.

muniez sans hésiter, et dans cette foi, tous les jours ordinaires; et non seulement toutes les fois que l'obéissance le demandera, mais encore lorsque vous y serez portée, si Dieu le permet, par quelque instinct, pour obscur qu'il soit. Faites de même vos autres fonctions, sans aucun effort, pour sortir d'où vous êtes, persuadée que plus Dieu vous plongera dans l'abîme, plus il vous tiendra secrètement par la main. Il n'y a point de temps à lui donner, ni de bornes à lui prescrire. Quand vous n'en pourrez plus, il sortira des ténèbres un petit rayon de consolation qui vous servira de soutien parmi vos détresses. J'aurai soin de ce que vous me mandez sur le sujet de M. le grand vicaire : sa conduite est sainte; vous ne devez pas vous en retirer : la mienne et la sienne n'est qu'un. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 8 juin 1694.

P. S. Soyez fidèle jusqu'à la fin, et je vous donnerai la couronne.

LETTRE LX. — A madame du Mans.

Sur la modération dans ses mouvements, et l'attention aux desirs que Dieu inspire.

On m'a rendu votre lettre ce matin, ma Fille, dans une conjoncture où à peine avois-je le loisir de l'ouvrir, bien loin d'y pouvoir répondre. La lettre est fort bien. Conseillez à votre amie de ne se donner aucun mouvement. Si j'avois suivi le mien, j'aurois tout rompu d'un seul coup : mais il faut être plus attentif aux desirs que Dieu inspire, quoiqu'il n'en veuille pas toujours l'accomplissement. Je le prie beaucoup pour cette personne, et j'espère qu'il me donnera la décision sur ce qu'il veut d'elle; mais il faut auparavant tout connoître. Pour vous, ma Fille, marchez en fidélité et en confiance. Notre Seigneur soit avec vous,

A Meaux, ce 14 juin 1691.

LETTRE LXI. — A madame de la Guillaumie.

Sur certains desirs que Dieu lui donnoit, et sur ce qu'elle devoit faire pour profiter de ses sécheresses.

Je me réjouis, ma Fille, de votre tranquillité. Je n'écris rien, ni n'écirai rien à personne sur votre desir *. Je penserai soi-

* Elle solliciter une place dans le monastère des Clairets.

gneusement à vous faire faire la volonté de Dieu : ce n'est pas chose où il faille aller vite, ni sans des marques extraordinaires, ou du moins bien particulières de vocation. Dieu ne veut pas toujours l'accomplissement de tous les desirs qu'il inspire. Soyez donc toujours soumise et fort secrète : j'en userai avec le même secret.

Vous tirerez tout le fruit que Dieu veut de vos sécheresses, si vous continuez, ma Fille, à vous acquitter de vos devoirs comme vous pourrez, sans quitter aucun de vos exercices, et moins encore l'oraison et la communion. Mettez à la place des regrets de vos péchés, qui vous manquent, celui que Jésus-Christ en a offert pour vous à son père, et rendez-le-vous propre par la foi. Je n'ai plus rien à vous dire sur le reste. Notre Seigneur, que je prie sans cesse de vous aider, soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ces 18 et 21 juin 1694.

LETTRE LXII.—A madame du Mans.

Il la rassure à l'égard de ses confessions passées, et la presse de s'appliquer la grande indulgence de la mort de Jésus-Christ.

Je suis en peine de votre santé, et encore plus de votre peine qui peut même nuire beaucoup à votre santé. Je suis, au reste, bien assuré que vous n'avez rien à craindre pour les péchés de votre vie passée, ni rien à suppléer d'obligation dans les confessions générales, et dans les revues que vous avez faites; et vous feriez chose agréable à Dieu de vous en tenir là, sans rien remuer davantage : que si je vous ai promis de vous ouïr, c'est par pure condescendance. Ainsi vous feriez très bien de déposer tout doute et tout scrupule, et quand même vous seriez à l'article de la mort; car c'est même principalement à ce moment là qu'il faut, à l'abandon, se jeter entre les bras de la miséricorde de Dieu, et quitter tout ce qui empêche le cœur de se dilater en elle. Faites ainsi, et ne craignez rien, et ne songez point à vous confesser de rien du passé; puisque je vous assure que vous y avez satisfait : je vous connois assez pour vous mettre en repos sur cela et sur toutes choses. Allez donc en paix, si Dieu le veut.

Vous voyez, ma Fille, jusque où je pousse les choses. Je ne me départs point cependant de la promesse que je vous ai faite : quoique je n'y croie point de nécessité. Portez votre mal en humilité et en patience. Jésus-Christ soit avec vous. Appliquez-

vous, autant que le peut une foi vive, la grande indulgence de sa mort : la foi en porte l'effet jusqu'à l'infini ; et toutes les autres indulgences, qu'il est bon de chercher et de désirer, sont fondées sur celle-là. Je vous bénis de tout mon cœur, et ne cesserai de vous offrir à Dieu.

A Meaux, ce 22 juin 1694.

LETTRE LXIII. — A madame de la Guillaumie.

Dans quel esprit elle doit porter la perte d'une de ses Sœurs.

Les plaies que fait le bien aimé sont le soutien d'un cœur blessé de son amour : croyez, ma Fille, que c'est de lui qu'est parti ce trait qui vient de vous percer. Ne le priez pas qu'il adoucisse la rigueur du coup, mais qu'il vous soutienne pour le bien porter. Les temps des croix sont les temps précieux de la vie : il faut se donner en proie à celui qui, par les plaies qu'il nous fait, veut tirer tout notre sang, c'est à dire toute la vie des sens. Songez à tout ce que Dieu ôta à Job en un instant, et comme tout ce qu'il lui laissa lui tourna en supplice : il n'eut pas de honte de confesser et de témoigner sa douleur. Ne déchirez pas votre habit ; mais laissez-vous déchirer le cœur par celui qui a voulu vous mettre à cette rigoureuse épreuve. Réunissez en lui seul tout ce que cet objet mortel pouvoit attirer, et vivez de la vérité. Je prie pour vous : notre Seigneur soit avec vous à jamais.

A Marly, ce 24 juillet 1694.

LETTRE LXIV. — A madame du Mans.

Sur un emploi que son abbesse vouloit lui confier ; et la manière dont elle doit écouter Dieu, pour éviter l'illusion et les jugements téméraires.

Quoique je plains les novices que vous avez sous votre charge, pour être au nombre des Sœurs, je trouve l'autre affaire, que madame votre abbesse vous confie, d'une telle conséquence, que vous ne devez pas y refuser votre ministère. Il n'est point question, ma Fille, de conduire des contemplatives ; mais, sans aucun égard à ces hauts états vrais ou prétendus, d'en examiner les qualités par rapport à la vocation au monastère de Jouarre, sans écouter autre que Dieu. Quand je dis, écouter Dieu, je n'attends pas que vous attendiez qu'il vous parle d'une façon particulière : ces manières particulières d'écouter Dieu me font plus douter qu'elles ne me rassurent.

Ecouter Dieu , c'est bien examiner les faits qui peuvent faire ou pour ou contre , peser les raisons , et assurer l'esprit de Madame dans les divers rapports qu'on a pu lui faire. Vous parviendrez à cela , ma Fille , si vous vous tenez sans prévention sur tout ce qui se dit de part et d'autre ; si vous priez Dieu avec une sainte indifférence de vous éclairer , et que , sans avoir égard à ce qui se dit de part ou d'autre , vous vous rendiez attentive à la vérité ; car Dieu parle quand on la connoît , et on la connoît quand on la cherche. N'ayez donc ni éloignement ni prévention ; penchez plutôt à secourir une âme qui se veut donner à Dieu , qu'à la bannir de sa maison ; mais regardez les choses simplement ; dites-les de même , et Dieu bénira vos intentions qui seront pures , comme celles de madame votre abbesse le sont.

Tâchez de n'abandonner pas entièrement vos novices : peut-être que la seconde cellière pourroit en conserver le soin sous votre conduite , et profiter de vos connoissances et du crédit que vous avez sur elles. Voilà , ma Fille , ce que vous avez à faire à cet égard.

Pour ce qui est de vos confessions passées , et de l'omission des péchés ou des circonstances aggravantes , vous ferez bien de n'y plus songer. Vous avez bien fait de ne vous en pas confesser ni pendant votre maladie , ni depuis le rétablissement de votre santé. Tenez-vous-en à cette réponse , et me croyez tout à vous.

A Paris, ce 26 juillet 1694.

LETTRE LXV.—A la même.

Sur les obédiences , la conclusion de la visite , et la conduite de l'abbesse de Jouarre.

Après vous avoir mandé mon sentiment sur vos obédiences , par conseil , et non autrement , je vous laisse , ma Fille , à la disposition de madame votre abbesse et de la divine Providence. Il n'y a plus rien à dire sur les deux novices dont vous m'écrivez : je n'entre pas volontiers dans cet examen sans nécessité. L'année ne se passera pas , s'il plaît à Dieu , que je ne conclue la visite par les règlements qui seront le plus nécessaires. Ne faites point d'austérités que votre santé ne soit plus forte. Je prie Dieu qu'il vous sanctifie en vérité.

Continuez toujours , ma Fille , dans votre conduite ordinaire avec madame votre abbesse. Je suis obligé de partir lundi pour

Paris : j'irai mon train dans le temps convenable; et comme je vous l'ai dit, je prends pour compliment tout ce qui n'est pas une entière obéissance, comme on la doit à un supérieur qui représente Jésus-Christ, et qui ne veut que la règle. Aussitôt qu'il y aura des *Discours sur la Comédie*, j'en enverrai pour vous, pour mesdames de Lusanci et de Rodon, et pour nos autres chères Filles et ma sœur Cornuau.

Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ces 11 et 13 août 1694.

LETTRE LXVI.—A madame de la Guillaumie.

Sur le livre du prélat contre la Comédie, et sur les sécheresses de cette religieuse.

Je suis bien aise, ma Fille, du bon effet qu'ont produit en vous les passages de saint Basile et des autres saints, cités dans le livre de la Comédie : c'est un flambeau allumé devant les yeux des chrétiens, tant dans le siècle que dehors, pour les faire entrer dans l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne.

Sur le sujet de vos sécheresses, songez seulement que l'ouvrier invisible sait agir sans qu'il y paroisse, et que le tout est de lui abandonner secrètement son cœur pour y faire ce qu'il sait, et de ne perdre jamais la confiance, non plus que la régularité aux exercices prescrits de l'oraison et de la communion, sans avoir égard au goût et au dégoût qu'on y ressent, mais dans une ferme foi de son efficace cachée. Notre Seigneur soit avec vous : je ne vous oublie jamais devant lui.

A Germigny, ce 13 septembre 1694.

P. S. Je vous bénis de tout mon cœur avec vos novices, et je loue Dieu des grâces qu'il vous fait pour elles.

LETTRE LXVII.—A madame du Mans.

Sur un faux bruit qui s'étoit répandu de sa mort; et les causes de ses retardements.

Je vois bien que la nouvelle de ma mort subite a été portée jusqu'à Jouarre : je n'en sais point de fondement; puisque en vérité je n'ai pas eu seulement mal au bout du doigt. Le fruit de ces bruits que Dieu permet, est, ma Fille, de nous tenir tous en la main de Dieu.

Tant que je vivrai , je n'abandonnerai jamais la sainte maison. Il faut se soumettre à la volonté de Dieu pour l'affaire des réceptions. Si en cette affaire , ou dans les autres choses , je tardois par des vues ou par des affaires humaines , je me reprocherois mes retardements et mes absences : mais comme Dieu sait que non , c'est à lui à suppléer par sa présence ce qu'il feroit par la mienne. C'est ce que vous pourrez dire à celles qui en sont capables. Je vous donne les permissions et les approbations que vous demandez , qui sont très dans l'ordre. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 13 septembre 1694.

LETTRE LXVIII.—A la même.

Sur un prédicateur ; sur sa manière de procéder dans ses visites ; et sur le vin qui sert au saint sacrifice.

C'est à la paroisse de Coulommiers que j'ai cru faire plaisir , en lui donnant le père gardien pour prédicateur. J'ai beaucoup d'estime pour lui , et je tâcherai de le conserver en ce pays.

On n'a garde de savoir mes intentions pour la visite ; je ne les sais pas moi-même. Je ne porte jamais à ces actions des jugements déterminés : l'occasion , le besoin décide , et la charité , toujours douce , toujours patiente , par dessus tout. Il faut sur cela s'abandonner à la Providence. Vous parlez bien sur ce sujet , et j'en suis content.

Pourvu que le vin soit pur , naturel , et non mélangé , quoique foible par sa nature , il peut servir au sacrifice. Il est bien pourtant d'en donner qui soit un peu plus fort , et surtout qui ne soit point dégoûtant , à cause des mauvais effets de ce dégoût. Quand le vin nouveau sera reposé , il n'y a point d'inconvénient d'en donner.

Desirer et s'humilier sans découragement ni inquiétude , voilà , ma Fille , ce que je vous souhaite.

A Germigny, ce 10 octobre 1694.

LETTRE LXIX.—A la même.

Sur son découragement , et les avantages qu'elle doit retirer de l'expérience de sa foiblesse.

Le tout est , ma Fille , de ne vous pas décourager de votre découragement. Que trouvez-vous de si nouveau dans vos foiblesses ,

que pour cela vous vous troubliez jusqu'à vouloir tout laisser là ? Quand vous seriez cent fois plus foible, votre infidélité anéantit-elle la bonté de Dieu ? et votre infirmité détruit-elle sa force ? Pauvre créature ! vous vous imaginiez être forte, et voilà que vous vous êtes trouvée telle que vous étiez en effet. Repentez-vous, demandez pardon avec douleur, mais sans chagrin ; dites avec David : « C'est maintenant que je commence : » *Dixi nunc cœpi* ¹. Et que savez-vous si Dieu ne veut pas commencer en vous quelque chose de nouveau, par une expérience si forte de votrenéant ? Donnez-vous à lui : remettez-vous tranquillement dans vos exercices. J'espère vous voir le jour des Morts. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 28 octobre 1694.

LETTRE LXX.—A madame de la Guillaumie.

Sur les caractères de la vraie foi, et l'union parfaite.

La foi, qui est le principe et le fondement de l'oraison, est la même qui est définie par saint Paul ², *le soutien des choses qu'il faut espérer, la conviction de ce qui ne paroît pas*. C'est, ma Fille, cette foi qui nous attache à la vérité de Dieu sans la connoître. Contente de sa sainte obscurité, elle ne desirer aucune lumière en cette vie. Sa consolation est de croire et d'attendre : ses desirs sont ardents, mais soumis. L'Epoux lui donne un soutien obscur comme la foi : elle l'aime de cette main ; elle baise cette main souveraine, qui la caresse et la châtie, comme il lui plaît : ses châtimens mêmes sont des caresses cachées. Il a pitié de sa foiblesse, toujours prêt à lui pardonner ses infidélités, pourvu qu'elle ne perde point courage : il l'entretient à son gré, lorsqu'elle se retire pour l'amour de lui.

Je ne trouve rien que de bien dans l'écrit que vous à lu ma sœur Cornuau. Je prendrai le temps de lui insinuer ce que vous souhaitez : tenez-vous-en à ce que vous m'avez dit sur son sujet, et agissez avec cette sainte liberté et cordialité qui est le propre des âmes dévotes. Desirez l'union parfaite ; séparez-vous de tout, et le vrai tout vous sera donné. C'est à peu près ce que je vous ai dit sur la foi, autant qu'il m'en souvient. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 5 novembre 1694.

¹ Ps. LXXVI. 11. — ² Hebr. XI. 1.

LETTRE LXXI. — A madame du Mans.

Sur ses confessions précédentes ; sur la manière dont elle doit recevoir les dons du Saint-Esprit , et sur les austérités.

Vous n'avez point, ma Fille, à vous mettre en peine de vos confessions précédentes, et je vous le défends absolument : c'est moi qui en réponds à Dieu. Vivez dans cette confiance, et mettez-vous dans le repos qui est nécessaire pour laisser agir le Saint-Esprit. Recevez ses dons sans craindre que vos infidélités en empêchent la vérité : recevez à chaque moment ce que Dieu vous donne ; tâchez d'en profiter : quand vous ne le ferez pas, ne vous en affligez pas jusque au point de vous chagriner et de perdre courage. Quelle merveille que Dieu soit meilleur que vous, et que sa grâce abonde malgré vos péchés !

Les austérités sont très bonnes ; mais saint François de Sales m'a appris que celles qu'on demande par dessus la règle, régulièrement ne sont pas utiles. Tenez-vous-en là.

A Paris, ce 4 décembre 1694.

LETTRE LXXII. — A la même.

Sur ceux qui le faisoient parler, et sur les vicissitudes de la créature.

Je veux absolument que vous me mandiez qui sont ceux qui se mêlent de me faire parler ; afin que je leur fasse savoir doucement dans l'occasion, et sans vous commettre, que je n'ai pas besoin d'interprète. Au reste, ma Fille, ne vous étonnez pas de ces vicissitudes de l'âme ; c'est l'apanage de la créature d'être sujette au changement. Priez le seul immuable qu'il vous affermisce : ne changez rien dans votre conduite au dehors.

Offrez à l'enfant Jésus le desir d'imiter en tout son obéissance et sa petitesse. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 21 décembre 1694.

LETTRE LXXIII. — A la même.

Sur la correction fraternelle, et les effets de l'amour-propre.

Il faut, ma Fille, tenir un milieu avec les Sœurs, ne leur laisser rien passer de considérable ; car ce leur seroit un titre pour se mettre comme en possession de mal faire. Du reste, c'est un grand sujet de nous humilier, lorsque nous commettons des fautes nous-mêmes en reprenant celles des autres ; mais il n'en faut pas moins faire son devoir : ce n'est pas nous,

c'est la charge , c'est l'ordre de Dieu qui doit agir ; c'est Dieu même par conséquent , et nous ne faisons que lui prêter ministère.

Si nous étions bien persuadés de notre extrême foiblesse , nous ne serions pas si étonnés lorsque nous tombons dans des fautes . et je vous avertis que dans la description que nous en faisons . il s'y peut souvent mêler beaucoup d'amour-propre . qui attire insensiblement un certain découragement ou une espèce de chagrin . Ne vous arrêtez pas à éplucher tout avec inquiétude : mais quand votre conscience vous avertira d'une faute bien véritable , tournez-vous à Dieu en lui disant : Hé bien , Seigneur , quelle merveille qu'une pécheresse pèche ? soutenez-moi , je vous en prie ; autrement je ferai toujours de même . Cela dit , demeurez humiliée , et non troublée devant lui . et il viendra à votre secours quand vous y penserez le moins . Seulement soyez fidèle à vos exercices , et à la fréquentation des sacrements , surtout de ce grand sacrement de l'eucharistie , où est toute notre force . Notre Seigneur daigne vous donner une bonne année .

A Meaux, ce 31 décembre 1694.

LXXIV. — QUESTIONS faites par madame du Mans, avec les réponses de Bossuet.

PREMIÈRE DEMANDE. Quand on a reçu pour pénitence en confession d'offrir à Dieu toutes les bonnes actions de sa vie , toutes celles de la règle que l'on a embrassée , peut-on , Monseigneur , recevoir plusieurs fois cette même pénitence de différents confesseurs , et à plusieurs confessions même générales ?

RÉPONSE. Quand c'est le même confesseur , il faut croire qu'il n'a dessein que d'inculquer davantage cette obligation , qui d'ailleurs est de droit divin et naturel dans son fond : quand c'est un autre confesseur , il faut l'avertir , afin qu'il s'explique.

SECONDE DEMANDE. Quand on craint d'abuser des grâces de Dieu , peut-on , dans cette vue là , le prier de nous en faire moins , afin d'être moins coupable ; et ne se le rend-on point de se priver de ces grâces particulières si volontairement ?

RÉPONSE. Ce seroit un mauvais motif , qu'il ne faut jamais avoir . Quand les saints ont dit : C'est assez , c'étoit des grâces de douceur et de sensibilité , comme contraires souvent à l'esprit de la croix .

TROISIÈME DEMANDE. Ne se trompe-t-on point quand les tou-

ches de Dieu font verser des larmes, lorsque on se trouve encore sensible aux créatures, et qu'à leur occasion on en verse ? Il me semble que les premières devraient tarir les secondes.

RÉPONSE. C'est foiblesse d'être si sensible pour les créatures : mais il ne s'ensuit pas que ce soit tromperie de s'abandonner aux mêmes impressions pour les choses de Dieu : ce qui est imparfait n'est pas toujours faux pour cela.

QUATRIÈME DEMANDE. Peut-on se distraire et se dissiper volontairement, quand une certaine application à Dieu cause quelque mal de tête ; et dans la crainte de devenir infirme, ne pas aller aussi loin que semblent le demander les vues que nous croyons que Dieu nous donne ?

RÉPONSE. Cela se peut et se doit.

CINQUIÈME DEMANDE. Quand on se sent dans l'abattement du corps et de l'esprit, et qu'on ne sauroit discerner si c'est paresse, dégoût des choses de Dieu, tentation, négligence ou infirmité, fait-on autant de fautes devant Dieu que cet état là nous le donne à croire, et faut-il le dire au confesseur ?

RÉPONSE. Ce ne sont pas là toujours des fautes : il n'est pas besoin de les confesser, ni encore de s'en faire un scrupule. Il y a bien des choses qu'il n'est pas besoin de trop pénétrer. Il faut toujours s'humilier devant Dieu, mais non toujours se livrer à l'anxiété de se confesser.

SIXIÈME DEMANDE. Est-il plus parfait, dans les peines intérieures et extérieures, de s'abandonner à Dieu, sans en demander du soulagement ou la délivrance, quoique avec soumission à sa volonté ; et n'y a-t-il point de la témérité à les vouloir porter sans le soulagement d'un directeur ou d'une amie confidente ?

RÉPONSE. Cela dépend des occasions qu'on a de traiter avec un sage directeur, et des circonstances particulières. Il y a beaucoup de choses à traiter entre Dieu et soi, sans y admettre un tiers, qui souvent fait un embarras.

SEPTIÈME DEMANDE. Quand la nature se sent plus contrariée d'une chose que d'une autre, et qu'on a vu que Dieu demande qu'on fasse choix de celle qui nous fait peine, est-ce, Monseigneur, une faute de ne pas suivre cette vue ? L'on nous dit que toutes ces pensées là ne sont pas des inspirations, comme nous le croyons.

RÉPONSE. Ces vues particulières ne sont pas des règles : il y faut fort peu adhérer, et agir bonnement avec Dieu qui est la bonté même.

HUITIÈME DEMANDE. Peut-on faire servir la lecture que nous faisons faire à nos enfants, pour celle que la règle nous pres-

crit ? ce ne sont pas de celles à qui l'on apprend ; j'entends celles qui le savent parfaitement.

RÉPONSE. Cela se peut ; et encore qu'on n'apprend rien de nouveau, c'est toujours beaucoup de renouveler et comme reprendre de nouveau, en se mettant au rang des enfants.

NEUVIÈME DEMANDE. Doit-on, sans votre permission, se faire donner par les confesseurs des pénitences extraordinaires, dans des temps de ferveur qui prennent ?

RÉPONSE. On le peut, avec discrétion et circonspection.

DIXIÈME DEMANDE. Quand une supérieure a ordonné quelque chose qu'on n'approuve pas, quoique on veuille bien obéir, il se fait un murmure et un caquet intérieur qui se soulève contre elle et contre ce qu'elle ordonne : cela est-il mal, et l'obéissance est-elle désagréable à Dieu ?

RÉPONSE. Ce murmure est le plus souvent involontaire ; et de ceux qu'il faut laisser écouler comme l'eau, sans s'entêter à le combattre.

ONZIÈME DEMANDE. Lorsque une personne vous a fâché et vous a fait peine, quoique on réprime ce mouvement en se faisant, l'intérieur étant troublé, et ne pouvant empêcher le trouble ni dans l'oraison ou autres prières, est-on coupable devant Dieu ? est-ce une faute dont il faille se confesser et qui doive empêcher la communion ?

RÉPONSE. J'en dis autant que du précédent article.

DOUZIÈME DEMANDE. Puis-je sans scrupule préférer les besoins ou instructions de mes novices à mes lectures spirituelles, que vous savez que notre sainte règle nous prescrit chaque jour, quand l'on a aussi peu de temps, et chargée comme je le suis ?

RÉPONSE. Vous le pouvez sans scrupule et vous le devez, Dieu l'aura fort agréable.

TREIZIÈME DEMANDE. J'aurois bien souhaité que vous eussiez la bonté de me fixer le temps où il vous plaît que je fasse la lecture des évangiles, que vous m'avez donnés pour pénitence à lire pendant quinze jours.

RÉPONSE. Il faut tâcher de n'avoir plus rien à me dire sur les pénitences que j'ai données, après la chose faite ; parce que, pour plusieurs raisons, je n'y puis rien ajouter ni diminuer.

QUATORZIÈME DEMANDE. Il faut vous avouer que tout ce qui me consolait le plus, et où je trouvois de l'onction et du goût, me fait peur, et je crains de m'y ennuyer : je ne sais ce que je vais devenir, Monseigneur. Oh ! que le salut me paroît difficile aujourd'hui ! Ne rien faire pour Dieu, n'être qu'importune à son pasteur, et être insupportable à soi-même : enfin, Mon-

seigneur, que devient-on dans un tel état? Je n'ai presque plus d'espérance d'aucun côté. Vous nous avez dit, dans votre exhortation, que celui-là aime davantage à qui on a plus remis, et que celui-là aime moins à qui on a moins remis : je crains donc que tous mes péchés ne me soient point remis, puisque je n'aime point, et que je ne gagnerai pas le jubilé, puisque je me sens déjà toute désespérée. Enfin, je n'ai point coutume d'être comme je suis : d'où cela peut-il venir? J'ai la cervelle toute renversée; de sorte que j'oublie que j'abuse de votre patience. Je vous en demande mille pardons, et mille fois je me prosterne devant vous, Monseigneur, pour vous conjurer d'avoir pitié de moi. Ce n'est pas manque de vénération et de respect, que je vous dis tout ceci ; je vous honore et chéris plus que jamais, et vous promets, en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner, une parfaite soumission, etc. Sœur DU MANS.

Ce 30 mars 1695.

RÉPONSE. Quoi, vous pensez à ce que vous allez devenir ! Est-ce là comme vous vous abandonnez à Dieu?

Vous avez peur que le temps des consolations ne soit passé. Qui vous a dit les desseins de Dieu, et comment osez-vous entrer dans ses conseils? Recevez humblement ce qu'il vous donne, et ne pensez point à ce qu'il veut faire que lorsqu'il lui plaît de se déclarer.

Ma sœur Cornuau est ici : je lui ai dit l'état des choses et vos bonnes volontés : du reste votre bonne et votre prudente abbesse fera ce qui lui plaira. Si c'est par rapport à moi qu'elle change et qu'elle vacille, je crains qu'elle n'en réponde un jour à Dieu : quant à moi j'ai dit ce que j'ai à dire, et n'y ajouterai pas une syllabe. Notre Seigneur soit avec vous.

LETTRE LXXV. — A la même.

Sur ses novices ; sur la manière de se comporter dans ses fautes, et sur la conduite à tenir envers les enfants touchant l'abstinence.

Reprenez vos communions : demandez pardon à Dieu de les avoir interrompues. Pour vos novices, tenez-les autant que vous pourrez entre le desir et la jouissance : ménagez-leur les consolations comme les peines : servez-vous de la faim de communier dont quelques unes vous paroissent pressées, pour les engager à devenir humbles ; faites-leur dire *Magnificat* toutes ensemble dans le noviciat, et dites-le avec elles.

Je vous vois, ma Fille, trop étonnée quand vous tombez en

quelque faute : humiliez-vous, encouragez-vous, mettez votre confiance en Dieu seul, et demeurez en repos. Je trouve très bon que vous parliez à celles des novices qui ont été sous votre charge. Pour les abstinences, après l'âge de sept ans je m'en rapporte aux médecins : avant cela, il ne faut point en être en peine. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ces 4 et 5 janvier 1695.

LETTRE LXXVI. — A madame de Luynes.

Sur un présent qu'elle lui avoit offert au nom des religieuses de Jouarre.

Quoi, ma Fille, tant d'éloquence avec un si beau présent ! C'en est trop, et je ne puis y répondre. Je remettrai en effet la réponse à demain ; mais je ne puis tarder davantage les remerciements que je dois à un secrétaire, dont le mérite est si rare et brille avec tant d'éclat ; qui m'a toujours honoré d'une affection si distinguée, comme j'ai toujours eu pour lui tant d'estime et de confiance.

A Meaux, ce 4 janvier 1695.

LETTRE LXXVII. — A madame du Mans.

Sur l'union qui régnoit dans la communauté de Jouarre.

Je suis bien aise, ma Fille, que tout se soit bien passé, et que madame soit aussi contente de la communauté que la communauté d'elle : c'est ainsi qu'il faut agir. Plus elle montre de bonté et de confiance, plus il faut avoir de complaisance et de soumission ; et ce sera là ma joie. Je me réjouis en particulier avec nos Filles : apprenez-leur bien qu'elles doivent prendre un autre esprit que celui qui a régné jusque ici parmi les sœurs à Jouarre. Travaillez à le déraciner, et concourez en cela avec tous les bons desseins de madame votre abbesse. La soumission est le principal ; la fidélité à la maison est le second point ; la paix et la concorde, le troisième. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 13 janvier 1695.

LETTRE LXXVIII. A madame de Luynes.

Sur l'union qui régnoit à Jouarre, et l'estime qu'on y faisoit de madame de Luynes.

Le récit que vous me faites me ravit : le comble de ma joie, c'est de voir cette parfaite union, une digne abbesse contente, et une communauté également satisfaite. Vous voyez, ma Fille, que Dieu aime Jouarre. Vous en faites un ornement principal, et je vous y vois honorée et chérie de tout le monde. Je suis ravi quand j'entends madame l'abbesse parler de vous comme elle fait : mais vous avez encore plus le solide que tout le reste. Je vous rends grâces de votre lettre, et suis à vous, ma Fille, comme vous savez.

A Meaux, ce 13 janvier 1695.

LETTRE LXXIX. — A madame du Mans.

Sur ce qu'elle doit exiger de ses novices.

Prenez, ma Fille, un soin particulier de vos Filles qui sont à recevoir : faites-leur promettre d'entrer dans un esprit de soumission particulière, et de se gouverner par la règle et l'obéissance, et non point par les exemples.

Vous pouvez dire à madame d'Albert que j'ai fort approuvé vos vues sur les vœux, et que j'en ai écrit à madame comme de moi-même. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 19 janvier 1695.

LETTRE LXXX. — A la même.

Sur les avantages de travailler pour les âmes.

Je ne suis point d'avis, ma Fille, que vous remettiez votre office à madame votre abbesse. Considérez ce que c'est que de travailler pour les âmes : on regagne avec usure d'un côté ce qu'on croit perdre de l'autre. Il faut préférer à tout, excepté à l'obéissance, le bonheur de n'avoir à songer qu'à soi. Continuez à bien instruire vos Filles sur les points que je vous ai marqués. Dites sincèrement vos sentiments sur celles qui sont à recevoir : dans le doute, inclinez par charité à la réception. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Paris, ce 28 février 1695.

LETTRE LXXXI. — A madame de la Guillaumie.

Sur le mépris qu'une religieuse doit faire de sa naissance ; sur l'oraison : règles à suivre dans la correction des Sœurs : excès du livre de Malaval.

Étant revenu ici, ma Fille, où j'ai trouvé parmi mes papiers votre lettre du 12 avril, je vous y fais réponse sur le champ, et je vous prie de m'excuser sur la peine que vous aura donné un billet de moi à ma sœur Cornuau, où j'avois confondu cette lettre de vous avec quelques autres.

Ce que vous avez à faire à l'égard de votre novice, c'est premièrement, comme je crois vous l'avoir dit, de lui faire envisager les obligations de son état en lui-même, selon la règle, et sans aucun égard à tous les exemples qu'elle verra, en quelque lieu et en quelque personne que ce soit ; parce qu'elle ne sera pas jugée selon les exemples, mais selon les règles qui sont dictées par le Saint-Esprit, approuvées de toute l'Eglise et conformes à l'Evangile. Secondement, mettez-lui bien dans l'esprit cette parole du Psalmiste ¹ : *Ecoutez, ma Fille, et voyez ; oubliez votre peuple et la maison de votre père*. Dites-lui bien qu'un des grands obstacles à la grâce que Dieu veut faire aux personnes de sa naissance qui se consacrent à Dieu, c'est de s'occuper, pour peu que ce soit, de leur extraction : car une chrétienne doit croire qu'il n'y a rien dans sa naissance qui ne soit à déplorer, et qu'elle doit compter pour sa véritable naissance sa seconde nativité par le baptême, où l'image de Dieu, qui fait toute la dignité de la créature raisonnable, a été réformée et renouvelée.

C'est à cette condition, et par le mépris de tous les avantages, que la foiblesse humaine veut imaginer dans les naissances que le monde appelle grandes, qu'elle acquerra une beauté intérieure très cachée, qui fait ajouter au Psalmiste : *Et le Roi désirera votre beauté*. Ce Roi, c'est Jésus-Christ le vrai Roi de gloire ; mais qui a mis sa gloire et sa beauté dans l'humilité et dans la bassesse. Il ne peut être touché que de ce qui lui ressemble ; et le moindre acte d'humilité vaut mieux, pour une âme chrétienne, que tout l'éclat du monde, qu'il faut oublier entièrement, et dont il faut perdre, autant qu'on peut, toute l'idée, selon ce que dit le Psalmiste, *Obliviscere*, « Oubliez. » Il ne dit pas, faites-en peu d'état ; mais, oubliez, comptez tout cela comme n'étant pas et n'ayant jamais été, parce qu'en effet ce n'est rien. Et pour effacer cette idole trop inhérente dans les

¹ Ps. XLIV. 11.

esprits, il est bon de faire des actes d'humiliation, tels que les feroient les servantes : mais le secret est de les faire dans l'esprit d'un véritable dépouillement, ne s'estimant pas plus que si en effet on étoit né dans la plus basse condition ; à cause, encore un coup, que tout ce qui n'est pas Dieu et ne nous approche pas de Dieu, est un rien, et moins qu'un rien ; puisqu'il ne sert qu'à nous faire pécher et à nous enorgueillir ; ce qui est la chose du monde qui déplaît le plus à Dieu ; ce qui aussi lui fait dire par la bouche de son prophète : *Pourquoi vous glorifiez-vous, terre et cendre ?* En voilà assez pour cette fois : une autre fois, quand Dieu le donnera, nous en dirons davantage.

Pour ce qui est de votre oraison, laissez là Malaval et tous les maîtres humains, si vous voulez que le Saint-Esprit vous enseigne au dedans. C'est lui qui vous apprendra ce silence de paroles et de pensées, qui consiste à se tenir devant Dieu dans le vrai esprit de la foi, qui est sans doute une pensée, mais une pensée très simple, qui en produit d'autres aussi simples qu'elle, qui sont l'espérance et l'amour. Quant à la sécheresse où l'on tombe dans la cessation de l'attrait, il ne faut point s'en étonner ; mais aller son train avec Dieu, se réduisant à la simple obscurité de la foi, et s'enfonçant dans son pur néant où l'on trouve Dieu.

Je suis très aise de vous voir peinée de l'inutilité des discours : c'est ce qui vous doit attirer à parler beaucoup à Dieu, et à ne parler aux créatures qu'autant que l'obéissance et la charité le demandent. La bienséance fait une partie de la charité ; parce la charité, autant qu'elle peut, ne veut fâcher personne. Pour celles qu'il faut fâcher en les reprenant, c'est un grand don de Dieu de le bien faire. Il faut bien se garder de mollir, ni de leur faire des excuses, car ce seroit détruire l'ouvrage de la correction ; mais l'accompagner de toute l'humilité et douceur. Et loin que la mauvaise disposition de celles qui la reçoivent mal doive éloigner de prier, c'est un nouveau sujet de prier : car lorsque ceux à qui nous parlons de la part de Dieu ne nous écoutent pas, c'est alors qu'il faut parler à Dieu pour eux, et le prier de nous donner le véritable esprit de charité dans la répréhension. Pour ce qui est de cesser de les reprendre, il ne le faut faire qu'à l'égard des incorrigibles ; et encore quand on y voit de l'orgueil ; et en même temps leur faire entendre que si on les reprend moins, ou qu'on cesse de les reprendre tout à fait, c'est un grand sujet de tremblement pour eux ; puisque leur état en ce cas ne diffère en rien de celui d'un malade abandonné par les médecins, à qui l'on ne donne

plus de remèdes, ou à qui l'on n'en donne guère. Il faut qu'ils sentent qu'on est toujours prêt à les leur rendre avec autant de charité et de patience que jamais, pour peu que le sentiment et la santé leur reviennent et quand on en est réduit à ne leur plus parler, c'est une raison de se rejeter dans ce silence intérieur; afin que Dieu parlant en nous, nous ne parlions plus que par son esprit.

Je vous dirai encore un mot sur le sujet de Malaval; c'est que son livre a été condamné à Rome, et que peut-être je serai obligé de le condamner moi-même pour plusieurs excès, et entre autres, parce qu'il éloigne de Jésus-Christ et de sa sainte humanité. Il ne laisse pas d'y avoir quelques bonnes choses dans son livre; mais si mêlées, que la lecture n'en peut être que dangereuse. Ne vous étonnez pourtant pas du goût que vous y avez trouvé, car Dieu se sert de qui il lui plaît: il suffit de laisser là les livres mêlés de bien et de mal, quand on en est averti.

Ma sœur Cornuau peut vous laisser ses papiers; je lui en donne une entière liberté. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 25 avril 1695.

P. S. Si vous avez la *Vie de saint François de Sales*, par M. de Maupas, évêque du Puy, lisez la page 42 et suivantes de l'abrégé de l'esprit intérieur; vous verrez qu'il dit mieux que Malaval.

LETTRE LXXXII. — A la même.

Al la rassure sur son oraison.

Ne soyez point en peine de votre oraison, ma Fille: elle est très bonne, comme vous me l'avez exposée; et si Malaval vous instruisoit en quelques endroits, Dieu, qui vous instruisoit bien, vous en a fait prendre ce qui étoit bon, et il a béni, selon sa coutume, vos bonnes intentions. Vous n'avez rien à dire à personne sur ce sujet; et mon ordonnance que j'enverrai lundi de Meaux, vous instruira toutes. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 6 mai 1695.

LETTRE LXXXIII. — A madame de Lusanci.

Sur la malice des péchés véniels, et les fruits qu'on retire de la confession de ces péchés.

Il est vrai, ma Fille, que les péchés véniels n'ont pas causé la mort à Jésus-Christ : mais outre qu'ils sont par d'autres endroits haïssables en eux-mêmes, ils ont encore ceci de malin, que faits volontairement ils disposent au péché mortel, et peuvent de ce côté là avoir rapport à la mort du Sauveur des âmes : du moins on ne peut douter qu'ils n'aient pu ajouter quelque augmentation à ses peines : puisque c'est par le mérite de son sang qu'ils sont remis. La confession de ces péchés, faite avec les dispositions convenables, et surtout avec un désir sincère de s'en corriger, produit l'accroissement de la grâce sanctifiante, et des secours actuels pour les éviter.

A Germigny, ce 17 mai 1695.

LETTRE LXXXIV. — A madame du Mans.

Sur l'oraison, les dispenses, et la discrétion dans sa conduite.

On a bien parlé de vous à Germigny ; on y a vu de vos lettres : on vous y desiroit d'un côté ; de l'autre on préféroit les solitaires. Il ne faut point s'embarrasser des actes : il y a un article qui doit tirer de peine celles qui les veulent faire trop méthodiques, trop arrangés et trop formels. Ne soyez en peine de rien sur cela : votre oraison doit être simple, du cœur et non de l'esprit, et plus humble que délectable. Abandonnez vos infidélités à la miséricorde de Dieu, et vivez en paix.

Régulièrement parlant, le plus sûr pour les dispenses, comme pour le reste, c'est de s'en tenir à l'obéissance. Je ne trouverois pas mauvais que vous vous en affranchissiez quelquefois sur le sujet des dispenses, quand ces deux choses concourent ensemble : l'une, que vous vous soyez assurée qu'il n'arrivera aucun accident ou inconvénient à la santé ou autrement, pour s'être tenu à la régularité ; l'autre, que vous voyez clairement qu'on relâche de l'obligation du maigre et du jeûne plutôt par une espèce d'inadvertance, qu'avec une attention sérieuse. Dans le doute, prenez le parti de l'obéissance. Pour le reste, le temps viendra ; et il vaut mieux avoir patience, que de tout pousser à bout en précipitant. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 27 mai 1695.

LETTRE LXXXV. — A madame de Lusanci.

Il loue son amour pour la clôture; et approuve qu'on préfère pour la vie religieuse les personnes de naissance.

Il est vrai, ma Fille, que M. l'abbé, votre frère, m'a prié, de la part de toute la famille, d'inviter madame votre abbesse à vous mener à Lusanci : mais je lui ai répondu fort franchement que c'étoit chose peu convenable que je prévinsses, et que tout ce qu'on pouvoit attendre de moi, c'étoit de permettre. Je sais vos sentiments là dessus, aussi bien que ceux de madame votre nièce. Je ne vous dissimulerai pas, à présent que les choses sont faites, que je n'eusse été bien aise de vous voir avec les autres : mais il ne m'arrivera jamais de prévenir là dessus, et je ne croirois pas obliger celles pour qui je ferois ces avances. Je ne saurois assez louer l'amour que vous avez, et que vous inspirez à madame votre nièce pour la clôture. Hélas ! Dieu nous échappe assez par notre foiblesse, sans que nous allions encore nous échapper davantage. Fuyons, fuyons, cachons-nous; fuyons les saints mêmes que nous ne trouvons pas dans le clos sacré de l'Epoux. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 10 juin 1695.

P. S. J'ai depuis reçu votre lettre par le père Berard : je n'ajoute rien pour la sortie. Les entretiens utiles sur les choses fâcheuses, sont bons : ceux de décharge sont meilleurs étant supprimés.

Quand vous aurez des personnes de naissance à proposer pour Jouarre, j'en ferai très volontiers la proposition sur votre parole, sans vous y mêler qu'autant que vous voudrez. Pour celle-ci, je ne la connois en aucune sorte; et quelque obligé que je sois à madame de Jouarre de la bonne réception qu'elle lui a faite, je ne m'y intéresse pas davantage, sans pourtant lui vouloir nuire. J'approuve fort la préférence donnée aux personnes de naissance qui ont de bonnes dispositions, dont l'éducation est meilleure, et souvent les besoins plus grands d'une certaine façon.

LETTRE LXXXVI. — A madame du Mans.

Comment on doit se conduire dans la vie spirituelle.

Je n'approuve point du tout que vous ayez remis votre obédience. Je vous admire de vouloir qu'on vous règle en tout, et

cependant, ma Fille, de faire des choses si importantes sans en dire un mot. Sachez que dans la vie spirituelle il ne faut jamais rien donner à la peine. Si vous alliez un peu mieux votre droit chemin, vous songeriez plutôt à avancer toujours devant vous qu'à tant réfléchir sur vous-même. Je ne dis pas qu'il ne faille examiner ses dispositions; mais ce n'est pas pour abandonner les emplois où Dieu nous a mis. Puisque cela est fait, attendez l'ordre de madame votre abbesse, et ne répliquez seulement pas.

J'approuve bien que cette bonne fille fasse la règle le mieux qu'elle pourra; mais non qu'elle s'y astreigne par vous. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 10 juin 1695.

LETTRE LXXXVII.—A la même.

Avis sur sa trop grande précipitation, et sur le rapport qu'elle fait des Filles.

J'ai vu à Meaux un moment cette sainte et humble servante de Dieu, qui m'a paru fort pressée : ainsi je n'ai pas compris qu'elle eût rien à demander. C'est au retour, en venant ici, qu'on m'a rendu vos lettres. Je m'en vais demain en visite, et je ne sais, ma Fille, quand je reviendrai précisément. Cette bonne fille vous trouve bien précipitée : cependant toute la vertu consiste à attendre les moments de Dieu, et à porter avec patience ce qu'on ne peut empêcher. Vous avez bien fait de demeurer dans votre obéissance. Agissez en conscience dans le rapport que vous faites des filles, et puis abandonnez tout à la Providence. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 17 juin 1695.

LETTRE LXXXVIII.—A la même.

Sur les états de sécheresse, et l'omission de certains péchés dans la confession.

Je suis très touché de la mort de madame de la Grange : je la recommande à notre Seigneur. Je suis arrivé depuis lundi, et je n'ai eu qu'aujourd'hui le temps d'écrire.

Songez, ma Fille, que la sécheresse est un des moyens dont Dieu se sert pour nous réunir à lui, en nous faisant perdre toute espérance en nous-mêmes.

Ne réitérez jamais vos confessions : quand vous avez fait un examen sérieux durant un petit quart d'heure, abandonnez

tout le reste à la miséricorde de Dieu. Quand dans un doute raisonnable vous vous croyez obligée de recommencer, si la matière est griève, marquez la faute comme oubliée dans la confession précédente. J'appelle doute raisonnable, celui où l'on a une espèce de certitude de n'avoir pas confessé un certain péché : le reste doit être à l'abandon. Il n'est pas nécessaire d'en faire la confession au même. Laissez croire au confesseur ce qu'il lui plaira, et ne vous inquiétez pas quand vous ne serez pas connue : il est bon pourtant que vous le soyez.

Je crois qu'en l'absence de madame l'abbesse vous aurez pu exécuter ce qu'a souhaité de vous madame de Sainte-Doro-thée. Je trouve bon que vous payiez les petites dépenses pour les lettres. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 1^{er} juillet 1695.

LETTRE LXXXIX.—A la même.

Il lui conseille de ne pas abandonner ses communions.

Jouissez, ma Fille, en paix et en soumission de la grâce que Dieu vous a faite à la dernière confession ; mais ne vous y arrêtez pas de manière que vous abandonniez vos communions, si cette onction vient à vous manquer : je m'en charge de bon cœur devant Dieu. Quant à cette bonne personne, je lui aurois donné tout le temps qu'elle eût voulu, si elle n'eût paru si pressée. Notre Seigneur en a disposé autrement. J'aurai soin de faire rendre à madame d'Albert l'ordonnance qu'elle vous a donnée pour elle. Je m'offre à Dieu de tout mon cœur pour prendre tous les soins nécessaires pour établir à Jouarre le règne de Dieu. Je le prie d'être avec vous à jamais.

A Paris, ce 16 juillet 1695.

LETTRE XC.—A la même.

Sur l'obéissance, et les dispositions pour être une vraie Fille de l'Assomption ; et sur les dispositions de l'abbesse, pour maintenir la régularité.

Je crois, ma Fille, que Dieu vous inspire la prière que vous voulez faire, et je vous l'ordonne de bon cœur. Conformez-vous à l'obéissance, et contentez madame l'abbesse. Il n'y a guère d'apparence au voyage que je méditois avant la fête. Je ne vous oublierai pas au saint autel au jour du prochain triomphe. Puissiez-vous être une vraie fille de l'Assomption *, élevée au

* Elle s'appeloit sœur de l'Assomption.

dessus du monde, et tout abîmée dans la gloire de Jésus-Christ par l'espérance, en attendant la jouissance.

Je suis bien aise, ma Fille, de voir dans votre lettre du 22 août, les dispositions de madame votre abbesse pour contenir les Sœurs, et la consolation que vous a donnée le chapitre qu'elle a tenu sur ce sujet. Sur l'observance dont vous me parlez, je m'en rapporte à votre sentiment, et à la décision de madame l'abbesse. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, et je vous bénis en son saint nom.

A Germigny, ces 13 août et 25 septembre 1695.

LETTRE XCI. — A la même.

Il l'encourage à parler librement à l'abbesse, quand sa charge l'exigera.

N'hésitez point, ma Fille, faites votre charge; n'engagez point votre conscience, en vous retirant ou vous taisant, quand il faut que vous parliez, ou parlant contre votre pensée. Il ne faut point pour cela demander votre décharge; demeurez dans l'obéissance : vous pouvez dire seulement avec beaucoup de respect qu'on vous ôte de votre place, si on ne vous laisse point parler librement, et qu'on ne se donne pas à Dieu pour lui manquer. Pour le surplus, j'écris à ma sœur Cornuau comme vous le souhaitez. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 30 septembre 1695.

LETTRE XCII. — A la même.

Sur la retraite de mesdames de Luynes, qui devoient quitter Jouarre.

Je plains Jouarre, et il est vrai, mes Filles, que ce que j'y perds * m'y faisoit trouver beaucoup de consolation : mais vous pouvez vous assurer que ma considération ni mes soins ne diminueront pas par cette retraite. Ma conscience et la volonté de Dieu sont mon unique règle. Je suis à vous, mes Filles, comme vous savez, et je ne vous manquerai jamais, ni à pas une de mes Filles : assurez-les-en comme si je les nommois toutes en particulier.

A Germigny, ce 8 octobre 1695.

* Les dames de Luynes qui y étoient religieuses, et qui paroïssoient devoir bientôt quitter Jouarre pour aller à Vilarceaux. Ce projet n'eut pas lieu; mais deux ans après l'ainée fut faite prieure de Torcy, dans le diocèse de Paris, où sa sœur madame d'Albert la suivit.

LETTRE XCH. — A madame de Luynes.

Il l'exhorte à accepter la supériorité du monastère de Vilarseaux.

Je ne crois pas, ma Fille, que vous deviez différer d'envoyer votre procuration. J'avoue que c'est un nouveau pas, et que c'en sera un bien plus grand de partir; car le retour sera presque impossible, et les religieuses de Vilarseaux emploieront tout pour vous retenir. Quelle raison leur pourra-t-on dire qui ne soit très désobligeante? je n'en envisage presque point. Cependant je crois qu'il faut partir, et que Dieu le veut. Je n'y sais point autre chose, que de prendre pour marque de sa volonté les conjonctures inévitables, selon la prudence et les conseils des gens sages, et surtout de ceux à la conduite de qui Dieu vous a soumise. Allez donc avec le mérite de l'obéissance. Quand il faudroit revenir, Jouarre ne seroit pas pour cela votre pis aller, puisque on voit que vous n'en partez que pressée et presque violentée par votre famille, à qui le moins que vous puissiez accorder, c'est de reconnoître et d'éprouver. Quant à vos nouvelles religieuses, la raison de votre santé, qu'on sait être délicate, sera suffisante, et n'aura rien de choquant. Madame de Notre-Dame de Soissons, qui a été, quoique en passant, dans ce monastère, dit qu'il est fort beau et la communauté très réglée; mais que la situation dans un fond n'est pas agréable: l'air pourroit ne vous être pas bon; mais le dire sans épreuve, ce seroit montrer trop de répugnance à une chose qui vous est offerte si obligeamment. Enfin donc, ma Fille, il faut disposer toutes choses pour partir, et sacrifier vos répugnances aux ordres de Dieu, qui sait ce qu'il en veut faire. Vous verrez le reste dans la lettre à madame d'Albert. Ne vous engagez ni pour la sœur de l'Assomption ni pour Saint-Placide: je ne vois rien de faisable dans leurs projets.

A Germigny, ce 12 octobre 1695.

LETTRE XCIV. — A la même.

Sur le desir que Dieu lui donnoit de demeurer dans l'humilité d'une vie privée et obéissante.

Je crois, ma Fille, qu'il n'y a plus à délibérer: l'attrait invincible que Dieu vous rend, pour demeurer dans l'humilité d'une vie privée et obéissante, est un grand don de sa grâce; et vous devez suivre l'instinct que vous avez d'y persévérer. Dieu n'a permis ce qui est arrivé que pour donner lieu à la réflexion

que vous avez faite sur le poids de la supériorité. Vivez donc dans la soumission : prenez une ferme résolution de n'écouter plus rien qui vous en tire : prenez les moyens les plus efficaces pour être plus que jamais retirée et dans le silence ; vous y connoîtrez Dieu mieux que jamais. J'écris à M. le duc de Chevreuse, qui cèdera à mes raisons, et fera entrer dans nos sentiments madame la duchesse de Luynes. Ecrivez-lui vos sentiments en toute simplicité : priez-la de remercier madame l'abbesse de Saint-Cyr et ces saintes religieuses, qui vous ont tant désirée. Dieu sera avec vous, et vous ferez sa volonté. Je salue madame votre sœur, et suis à vous dans le saint amour de notre Seigneur.

Pardonnez-moi mon brusque départ d'hier : je voyois le temps s'avancer, et je ne voulois pas me mettre comme la dernière fois dans la nuit, où je courus risque de verser : d'ailleurs je n'avois rien à vous dire encore, et il me falloit le peu de temps que j'ai pris pour me déterminer.

A Germigny, ce 18 octobre 1695.

LETTRE XCV. — A madame du Mans.

Sur les égards dus au confesseur lorsqu'il est au confessionnal ; les communions extraordinaires accordées à quelques Sœurs ; et la confiance en Dieu.

On ne doit point retirer un confesseur du confessionnal, ni, en quelque manière que ce soit, interrompre la confession, sans une extrême nécessité.

Si la communion accordée extraordinairement à quelques unes des Sœurs trouble la paix des autres au point que vous me le dites, il vaut mieux, ma Fille, rendre la chose égale.

Pour vous, allez toujours en simplicité : ne vous défiez point de Dieu : abandonnez-vous à lui. Tout le bien vient de lui, et lui seul peut empêcher le mal qui viendrait de nous naturellement. A lui soit honneur et gloire dans tous ses saints.

A Germigny, ces 22 octobre et 7 novembre 1695.

LETTRE XCVI. — A madame de Luynes.

Combien elle sera heureuse de préférer la vie particulière à toutes les supériorités.

Vous êtes heureuse, ma Fille, si vous persistez dans le dessein que vous avez pris par un véritable amour d'une vie particulière et très retirée. Si vous sentez dans votre cœur quelque

autre motif, quel qu'il soit, de la répudiation de la supériorité qu'on vous offre, purifiez votre cœur; et cachée en Jésus-Christ le reste de votre vie, songez à ne paroître qu'avec lui. Heureuse, encore une fois, trois et quatre fois heureuse, et plus heureuse que si l'on vous donnoit les plus belles crosses, de posséder votre âme en retraite et en solitude, sans être chargée de celles des autres. C'est ce que Dieu demande de vous, et il me le fait sentir plus que jamais.

A Meaux, ce 23 octobre 1695.

LETTRE XCVII. — A madame du Mans.

Il lui apprend que selon l'esprit de l'Eglise la confirmation doit être reçue avant la communion.

L'ordre de l'Eglise étoit anciennement de recevoir la confirmation avant la communion : c'est encore aujourd'hui son esprit; puisqu'elle fait donner la confirmation à sept ans, et qu'elle diffère la communion jusqu'à dix ou douze, ou plus. Il n'y a que la nécessité qui dispense de ces règles : vous pouvez là dessus prendre votre résolution.

A Meaux, ce 20 décembre 1695.

LETTRE XCVIII. — Aux religieuses de Jouarre.

Sur une agape qu'elles lui avoient envoyée.

Tout ce qui part de vos mains, mes Filles, est agréable et béni de Dieu. Je reçois de bon cœur votre agape, comme sortie de la crèche de Bethléem. Je révère l'illustre abbesse qui a bien voulu paroître à la tête de vos signatures. Je répute pour très présente celle qui a signé sans y être. J'honore la sainte assemblée, et j'assure le secrétaire d'une reconnoissance particulière.

A Meaux, ce 5 janvier 1696.

LETTRE XCIX. — A madame du Mans.

Sur les répugnances qu'elle pouvoit avoir à souffrir; et la résignation dans les croix.

Croyez-moi, ma Fille, rendez-vous à l'obéissance pour l'abstinence et le jeûne du carême : n'hésitez pas, et non seulement pour cela, mais encore pour le double office. Mesurez vos forces; Dieu ne veut pas que vous vous laissiez accabler. Pour les maladies, il est le maître; mais de son côté il faut faire ce

qu'on ordonne pour les éviter. De croire que quand elles viennent on ne les ait pas naturellement en horreur, c'est une erreur : cette horreur en fait souvent le mérite. Je prie Dieu pour votre santé, mais je prie Dieu en même temps qu'il vous fasse dire : Non ma volonté, mais la vôtre.

On me mande, ma Fille, que vous êtes fort peinée des maladies, et que vous voudriez choisir toute autre croix que celle-là. Mais Jésus-Christ n'a pas eu le choix de la sienne. Il est dans les malades, et c'est à lui à nous crucifier à sa mode : car il a vu toutes nos croix dans son agonie, et il les a toutes bénies. Je le prie pourtant qu'il allège votre fardeau, du moins en le portant avec vous.

A Paris, ces 11 et 25 février 1696.

LETTRE C. — A la même.

Sur des scrupules; sur les peines causées par les confessions passées; et sur le temps qu'on donne à chacun.

J'ai cru, ma Fille, que la résolution que j'ai donnée à madame d'Albert sur les scrupules causés par les sermons du prédicateur, satisferoit à toutes les peines de celles qui en avoient été inquiétées : il n'y a sur tout cela qu'à se tenir en repos. Vous en revenez trop souvent aux peines de vos confessions passées : il les faut entièrement éloigner. S'il falloit raisonner avec un chacun sur le temps qu'on donne aux autres, on ne finiroit jamais : on donne le temps selon les besoins. Soyez en paix.

A Meaux, ce 23 avril 1696.

LETTRE CI. — A la même.

Il lui ordonne d'obéir, dans son infirmité, à une des Sœurs.

Pour vous ôter tout scrupule sur le sujet de la remise de votre volonté à madame de Saint-Michel; en voici, ma Fille, les conditions.

Je ne prétends pas vous tenir toujours dans cette condition; mais tant que le médecin jugera que vous serez au rang des infirmes.

J'oblige madame de Saint-Michel à prendre l'avis du médecin, quand on en aura le loisir; et ce n'est que quand on n'a pas un moyen aisé de le consulter, que je vous ordonne de lui obéir.

Cet ordre n'est pas seulement pour les jeûnes et les abstenen-

ces de la règle ; mais encore pour celles de l'Eglise. Voici bientôt la semaine des Rogations qui sera presque toutes d'abstinence : les vendredis et les samedis peuvent causer de grandes incommodités, et reculer la parfaite guérison. Il n'y a pas moyen de vous entendre tant raisonner : encore un coup, rompez votre volonté et obéissez.

Vous êtes dans le cas de dire avec David ¹ : *Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends aux enfers, vous y êtes aussi présent, et votre main m'e guide partout.* Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 12 mai 1696.

LETTRE CH. — A la même.

Sur des scrupules au sujet de ses confessions : qu'elle doit dilater son cœur par la confiance.

Il n'est pas besoin, ma Fille, de demander pardon à celui que vous n'avez point offensé. Si je me fâche, c'est pour vous ; parce que je vois que par vos raisonnements vous mettez un obstacle à l'œuvre de Dieu. Je ne vous permettrai jamais de recommencer vos confessions, pas même à l'heure de la mort, si je vous voyois inquiète et angoissée. Il faut finir en cherchant et en mettant son repos dans la miséricorde de Dieu et dans le sang de son Fils : c'est par là qu'on en vient à cette dilatation de cœur, où Dieu vous appelle par ma voix. Je ne sais où vous avez pris qu'elle n'est que pour les âmes innocentes : vous avez donc oublié toutes les paroles de Jésus-Christ aux pécheurs. Est-ce en vain qu'il a dit de l'enfant prodigue : *Rendez-lui sa première robe* ² ? Est-ce en vain qu'il met en joie le ciel et la terre à la conversion d'un pécheur ? Ce céleste médecin ne dit-il pas qu'il est venu pour les malades ? et de qui est-il Sauveur, si ce n'est des pécheurs ³ ? Entrez donc dans la confiance et dans cette bienheureuse dilatation : je ne puis plus souffrir autre chose en vous ; et sans cela, il faudroit recommencer toujours, et votre conduite deviendrait non seulement pénible et angoisseuse, ce qu'assurément Dieu ne veut pas, mais encore impossible et impraticable.

Je vous en dis autant pour l'autre point. Rompez votre volonté, et apprenez la pratique de cette parole : *L'obéissance vaut mieux que le sacrifice.*

A Germigny, ce 12 mai 1696.

¹ Ps. cxxxviii. 7, 8, 9, 10. — ² Luc. xv. 22. — ³ Ibid. v. 31, 32.

LETTRE CIII. — A la même.

Sur la mauvaise impression que lui avoient faite ses défenses; sur la communion des enfants; et sur le courage qu'elle doit avoir.

Il est certain, ma Fille, que les défenses que je vous ai faites ne sont point du tout une marque de votre réprobation; et loin de cela, elles sont au contraire des moyens de vous unir davantage à Dieu, si vous êtes fidèle et obéissante. Prenez garde que cette impression de réprobation ne soit un effet de vos mauvais raisonnements, que je veux détruire. Quoi qu'il en soit, ne quittez aucun de vos exercices, ni la confession ni la communion, à votre ordinaire : faites l'oraison comme vous pouvez.

N'hésitez point à faire communier à la Pentecôte vos enfants qui ont communie à Pâques. Je trouve le terme trop long pour des personnes innocentes, de les différer deux mois : je voudrois les accoutumer à la communion les premiers dimanches du mois, en observant néanmoins leur progrès dans la vertu selon leur âge.

Gardez-vous bien de perdre la confiance : savez-vous que Dieu veut de vous un courage qui égale celui des martyrs? L'enfer déchainé n'est pas moins à craindre que la fureur des tyrans armés. Je vous mets sous la protection de votre saint ange et de saint Michel. Dieu Père, Fils et Saint-Esprit soit avec vous. *Non mea, sed tua voluntas fiat.*

A Meaux, ce 7 juin 1696.

LETTRE CIV. — A la même.

Sur la prière en maladie; sur la confiance en la bonté de Dieu; les confessions répétées à d'autres personnes; le maigre; et ses peines.

Ne craignez point, ma Fille, de faire la confession que je vous ai permise pour une fois seulement : Dieu vous apprendra dans la suite à ne plus tant raisonner.

Je suis très fâché de votre fièvre : en cet état le mal prie, pourvu qu'on le prenne, sinon avec patience, du moins avec soumission, lors même que l'impatience se soulève le plus. Si tout vous embarrasse, apprenez à mettre votre confiance en la seule bonté de Dieu, et regardez ma condescendance comme venant de cette source infinie. Notre Seigneur soit avec vous. Communiez sans vous gêner, quand vous le pourrez dans cette octave.

J'ai, ma Fille, reçu votre lettre par ma sœur Cornuau. Apaisez-vous l'esprit, je vous en prie. Vous voyez bien que les confessions répétées ne vous peuvent causer que de l'embarras, étant faites à d'autres personnes : pour moi bien résolument, je n'en veux ni n'en dois écouter aucune de cette sorte.

Pour le maigre, ne voyez-vous pas que je ne puis rien décider sur une chose qui change tous les jours, et dont il n'est pas possible que je juge? Je prie madame de vous décider ce que vous avez à faire. Ne répliquez pas, n'hésitez pas : puisque vous ne voulez pas de votre infirmière, ce que je croyois plus doux, vous serez conduite par les formes. Ne vous faites point de nouvelles peines, soumettez-vous à celles que Dieu vous envoie. Je prie Dieu de bon cœur de vous soutenir par sa grâce.

A Germigny, ces 19 et 20 juin 1696.

LETTRE CV.—A madame de Soubise, abbesse de Jouarre.

Sur le dessein qu'elle avoit d'envoyer madame d'Albert à Paris, pour y être traitée d'un mal qu'elle avoit.

Je ne puis, Madame, assez louer votre charité et votre sagesse dans le mal de madame d'Albert. J'approuve fort qu'elle sorte pour Paris, puisqu'il s'agit d'une opération de la main, et que madame de Luynes l'accompagne avec ma sœur Cornuau. J'envoie dès aujourd'hui votre lettre à M. de Chevreuse, et je l'accompagne d'une des miennes, où je conclus sans hésiter au voyage de Paris. C'est, Madame, tout ce que la solennité me laisse le temps d'écrire. Vous savez, Madame, mon sincère attachement à vos intérêts.

A Meaux, ce 20 juin 1696.

LETTRE CVI.—A madame du Mans.

Sur ce qu'il ne va point à Jouarre; les tristes effets du tonnerre; et les joies que Dieu nous envoie.

Croyez, ma Fille, qu'il ne m'est pas si aisé qu'on pense de faire des voyages, quoique petits, et que c'est avec déplaisir que je ne vais point à Jouarre : le temps viendra et bientôt.

Vous ne savez pas tout le tintamarre qu'a fait ici le tonnerre. Il a frappé deux hauts chênes dans la forêt; il a grillé et séché un poirier chez mon curé; mais ce qui est déplorable, il a tué un homme et blessé si cruellement un autre, qu'on n'en peut apaiser les douleurs. Soyons bien entre les bras de Dieu.

Je suis et serai toujours le même , et pour Jouarre en général , et pour chacune de mes Filles en particulier. Tout ce qui de soi est réservé au jour du Seigneur , se dissipera par la confiance et par un saint abandon. Je ne vous oublie jamais , et mercredi j'aurai de vous un souvenir particulier. La part qui ne vous sera point ôtée , est encore plus celle de Marie , mère de Dieu , que celle de Marie , sœur de Marthe et de Lazare. Soyez vraie fille de l'Assomption , et habitez aux lieux hauts et seuls.

Les joies que Dieu 'envoie en certains moments , sont , ma Fille , une voix secrète par laquelle l'Epoux nous appelle. C'est donc bien fait de l'écouter ; et la faute qu'on fait à cette occasion , c'est de se rebuter quand elle cesse. Ainsi , ma Fille , réjouissez-vous en notre Seigneur , et vivez en paix.

A Germigny, ces 12 et 16 août 1696.

LETTRE CVII.—A la même.

Sur les difficultés qu'elle éprouvoit ; les poses dans ses prières ou ses lectures ; et les chansons d'amour.

Je vous rends grâces , ma Fille , et à toute la sainte communauté : je suis très persuadé en particulier de la sincérité de vos prières , dont je vous demande la continuation.

Dieu peut jeter en un moment au fond de la mer cet amas , qui fait devant vous une montagne.

Les poses dont vous me parlez , seront très agréables à Dieu , et vous pouvez , après cette interruption , reprendre où vous en serez demeurée.

Je veux bien que vous lisiez les lettres de M. l'abbé Saint-Cyran que vous me proposez , à condition que vous me marquez quelles elles sont , et l'effet que vous en aurez ressenti.

Il ne vous est point permis du tout de faire chanter des chansons d'amour à vos pensionnaires : dites-le à Madame , et priez-la de vous appuyer dans le dessein de vous décharger de ce joug. Du reste , obéissez à tous ses ordres , et en autres choses continuez vos soins à vos enfants.

Quand j'aurai un peu le loisir de faire transcrire ces vers * , je le ferai de bon cœur. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 22 septembre 1696.

* Apparemment des vers du prélat , qui en avoit composé un grand nombre sur les Psaumes , le Cantique des Cantiques , et d'autres textes de l'Écriture , pour la consolation des religieuses qu'il conduisoit.

LETTRE CVIII. — A la même.

Il la console de la perte que Jouarre venoit de faire des dames de Luynes, qui étoient allées à Torcy.

Je prends part, ma Fille, à votre douleur et à la perte de Jouarre : votre consolation doit être que Dieu l'a voulu, et que lui seul fait bien toutes choses. Il n'eût servi de rien de vous dire ce que je savois de cette affaire, ni de vous affliger avant le temps : j'ai laissé aller les choses naturellement. Dites à madame de Saint-Michel qu'elle est avec celui d'où viennent les consolations. Je vous reçois toutes deux de nouveau dans mon cœur, et je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Lusanci, lundi matin 1696.

LETTRE CIX. — A la même.

Sur la lecture de certaines lettres, la communion, et quelques autres points.

Je n'espère pas grand profit pour vous des lettres dont vous souhaitez que je vous permette la lecture : vous la pouvez faire, ma Fille ; mais par le peu que j'en ai lu elles m'ont paru fort alambiquées : je m'en rapporte pourtant au succès que je prie Dieu d'y donner.

Continuez vos communions ; ne vous rebutez pas pour ces désagréables pensées ; obéissez à votre confesseur : voilà pour la lettre du 1^{er}. Celle du 25 marque seulement la peine où vous êtes, n'ayant point de mes nouvelles : elles sont très bonnes par vos prières. J'approuve le prosternement après la communion, quand la communauté est retirée : du reste, il faut éviter les choses extraordinaires.

Je ne puis plus vous rien dire de mesdames de Luynes, depuis un grand mal de madame d'Albert à la jambe. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous, et qu'il vous inspire l'humilité et le saint amour. Mon voyage de la Trappe s'est passé avec beaucoup de consolation. Le saint ancien est bien foible ; mais j'espère que Dieu le conservera. Notre Seigneur soit avec vous, encore un coup.

A Germigny, ce 27 octobre *.

* Cette lettre est sans date, et hors de sa place, dans l'édition de dom Déforis. Mais le voyage de la Trappe indique qu'elle fut écrite en 1696. Cette date est incontestable ; puisque Bossuet parle de ce même voyage,

LETTRE CX. — A la même.

Sur mesdames de Luynes ; les bonnes intentions de l'abbesse ; et les mauvais conseils que suit sa famille.

Assurez-vous, ma Fille, que la retraite de mesdames de Luynes ne change rien dans ma conduite pour Jouarre, et que je n'y abandonnerai pas l'œuvre de Dieu. Vous avez pensé et fait tout ce qu'il falloit sur le sujet de ma sœur Cornuau. Rien ne vous oblige à pénétrer les motifs de madame de Luynes : ne doutez point de ses bonnes intentions, ni de ses bonnes raisons ; mais elle n'a pas besoin de s'en expliquer : mettez tout entre les mains de Dieu.

Quant à M. le curé, c'est assez que vous sachiez que la justice sera mêlée avec la douceur, et que le temps le fera voir.

Je suis bien aise, ma Fille, que les affaires se soient terminées à la satisfaction de madame votre abbesse. Il faut avouer aussi qu'elle a des intentions admirables : il seroit seulement à souhaiter que sa famille, d'elle-même pleine de piété, prit de meilleurs conseils. Tout le monde se veut faire de fête auprès des grands ; et, aux dépens de la vérité, on veut leur plaire et se rendre nécessaire auprès d'eux.

Songez plutôt à contenter Dieu qu'à savoir s'il est content : par ce moyen tout ira en simplicité et en confiance. Je le prie d'être avec vous.

A Meaux, ces 3 et 28 décembre 1696.

LETTRE CXI. A la même.

Sur des soupçons de cette religieuse ; quelques points de l'office divin, et le livre de M. de Cambrai.

Me voilà arrivé, ma Fille, et en état de vous aller voir incontinent après Pâques, s'il plaît à Dieu. Vous aimez bien à vous tourmenter, quand vous croyez que je songe à vous en parlant de ceux qui s'empressent auprès des grands : c'est de quoi je ne vous ai jamais soupçonnée. Je ne sais non plus pourquoi vous doutez que je n'aie toujours agréable que vous me parliez et des choses et des personnes convenables. Excusez si vous n'avez pas encore de mes livres.

Je ne vois aucune difficulté à dire du Commun, quand le Pro-

dans ses lettres du mois d'octobre 1696, à madame d'Albert, à la sœur Cornuau, etc. (*Edit. de Vers.*)

pre manque. L'affectation de prier entre les deux élévations n'a, que je sache, aucun fondement, et il n'en faut pas beaucoup faire sur de semblables observances.

Je suis, ma Fille, plus fâché que vous de ne pouvoir vous aller voir : il faut céder à la nécessité, qui est le plus certain interprète de la volonté de Dieu.

J'attends de jour en jour de mes livres pour en envoyer à Jouarre : celui de M. de Cambrai * n'est bon qu'à tourmenter les cervelles.

Je salue madame de Sainte-Gertrude dont j'ai reçu la lettre, à laquelle assurément je ferai réponse. Je n'ai de loisir que pour vous assurer de mon souvenir et de mes prières.

A Meaux, ces 25 mars et 3 avril 1697.

LETTRE CXII. A la même.

Contre certaines dévotions qui éloignent de Jésus-Christ ; et sur la conduite qu'elle devoit tenir au défaut de confesseurs.

J'ai, ma Fille, reçu votre lettre du 18 avril. Ne souffrez point les dévotions qui éloignent de Jésus-Christ, sous le prétexte de la pure essence : c'est un moyen d'éteindre la foi chrétienne. Déclarez-vous hautement contre ces fausses spiritualités.

Je vous plains toutes de manquer de confesseurs. Allez votre train, comme vous me marquez ; je l'approuve fort. Marchez avec une sainte liberté et confiance : mettez tout sur moi, et moi aussi sur l'immense bonté de Dieu. Notre Seigneur soit avec vous.

A Paris, ce 22 avril 1697.

P. S. Il doit en effet y avoir cinq traités dans mon ouvrage ** ; mais les trois derniers seront très courts, parce que les principes seront posés ; et il n'y aura plus qu'un volume comme celui que vous avez : il faut se donner un peu de repos.

CXIII. — CONSULTATIONS faites par madame du Mans, avec les réponses de Bossuet.

PREMIÈRE DEMANDE. Est-il permis, Monseigneur, de se dissiper au dehors pour faire passer certaines touches de Dieu,

* *L'Explication des Maximes des Saints*, qui venoit de paroître.

** *Sur les États d'Oraison*.

quand on craint d'être aperçu? car on sent en se dissipant que tout s'en va; mais on est fâché après d'avoir tout perdu.

RÉPONSE. C'est bien fait de cacher le don de Dieu en s'étourdissant, par la crainte d'être aperçu, sans trop de violence.

SECONDE DEMANDE. J'ai toujours de la peine sur mes communions fréquentes, par le peu de profit que j'en fais; et je crains que les grands desirs que je sens d'en approcher, ne soient une tromperie du démon. Il y a quelques Pères qui disent qu'il ne faut pas s'arrêter à ces desirs, et que ce sont des abus quand le profit ne s'ensuit pas. Saint Grégoire, saint Bernard, Gennade, et le père Avila, dans le livre de la *Tradition de l'Eglise*, de M. Arnould, ont ce sentiment; et que quand saint Paul dit de nous éprouver nous-mêmes pour ne pas manger ce pain céleste à notre condamnation, cela ne s'entend point des péchés mortels seulement, mais aussi des véniels; ce qui est confirmé par saint Bonaventure: et que c'est recevoir Jésus-Christ indignement, que de ne s'en pas approcher avec assez d'attention et de révérence; et que c'est de ceux-là que l'apôtre dit qu'ils boivent et qu'ils mangent leur jugement.

RÉPONSE. Le profit n'est pas toujours aperçu, c'en est un de ne pas tomber plus bas: je ne comprends pas dans ces chutes le péché mortel, et je parle pour ceux qui vivent bien dans la religion.

Je conviens que l'épreuve, dont saint Paul parle, comprend même le péché véniel qui se fait avec attache et trop délibérément.

Je conviens de toutes les maximes; mais souvent on les applique mal: l'amour et la confiance sont la meilleure disposition.

TROISIÈME DEMANDE. C'est sur cela que je crois être obligée de m'en priver, quand je sens que cette privation m'est sensible, et que je me sens la conscience chargée de fautes auxquelles je retourne toujours, pensant que cette pénitence humiliante me rendra plus vigilante sur moi-même, et plus digne d'en approcher.

RÉPONSE. Usez avec discernement de cette pénitence, et par les avis d'un guide éclairé.

QUATRIÈME DEMANDE. Je vois de meilleures âmes que moi qui communient bien moins, qui sont plus exactes et qui en profitent plus, et que je crois cependant qui prennent conseil de vous.

RÉPONSE. Les comparaisons sont plus dangereuses qu'utiles: il faut communier sans juger des autres.

CINQUIÈME DEMANDE. Est-il vrai que ce sont les trop fréquentes absolutions qui font tort à notre salut, et que cela damne les religieuses? C'est l'opinion de M. le curé de, etc.

RÉPONSE. Je n'en crois rien, quoique je conseille aisément à des personnes retirées du monde de ne pas toujours se confesser pour la communion.

SIXIÈME DEMANDE. Quand je touche l'orgue les grandes fêtes à tout l'office, peut-on y satisfaire ne le recommençant point? le sentiment de M. D***, confesseur, est qu'on y satisfait.

RÉPONSE. Je n'en doute point du tout.

SEPTIÈME DEMANDE. Quand on vous a demandé quelque permission, Monseigneur, quoique cela regarde la règle ou les vœux, ne doit on pas être en sûreté de conscience, sans en rien communiquer à l'abbesse, même à la mort?

RÉPONSE. Les supérieurs majeurs doivent bien prendre garde aux permissions qu'ils donnent : mais quand ils les ont données avec connoissance, il n'y a plus de compte à rendre aux abbesses et autres supérieures.

HUITIÈME DEMANDE. Est-ce une inspiration qu'il faut suivre, quand il vient dans la pensée de faire un acte de foi, d'adoration, d'amour de Dieu, ou enfin quelque autre, dans le moment que cette pensée là vient et sur le champ : doit-on s'en faire de la peine, si on y a manqué?

RÉPONSE. On ne sauroit trop faire ces actes, pourvu qu'il soient simples, et sans scrupule si on y manque : on les a faits souvent sans le remarquer, et ceux-là ne sont pas les moins bons.

NEUVIÈME DEMANDE. Puis-je, Monseigneur, vous demander la permission de voir et lire des livres, écrits, cahiers volants, que l'on me prête, quand ils ne sont point mauvais, mais seulement curieux, comme tout ce qui se fait contre M. de Cambrai présentement, ou autrefois contre d'autres?

RÉPONSE. Les choses seulement curieuses dessèchent l'esprit : les livres de M. de Cambrai font cet effet, et ceux contre ne sont nécessaires qu'autant qu'on y traite de grandes et utiles vérités.

DIXIÈME DEMANDE. Je crains d'avoir tiré les actes que je vous envoie de quelques livres que vous n'approuvez pas. Je vous supplie de les lire, Monseigneur; je les ai faits dans la bonne foi, et croyant être choses agréables à Dieu : c'est ce petit papier volant.

RÉPONSE. Je ne vois rien de mauvais dans ces actes; mais beaucoup de discours, d'efforts inquiets et de réflexions peu naturelles : Dieu veut quelque chose de plus simple.

ONZIÈME DEMANDE. Si c'est mal fait de croire qu'on n'a pas la grâce pour avancer plus dans la vertu, et que peut-être Dieu ne nous veut pas plus saintes que nous ne sommes.

RÉPONSE. C'est très mal fait d'attribuer notre peu d'avancement au défaut de la grâce, et d'ailleurs c'est trop sonder le secret de Dieu : il n'y a qu'à toujours marcher devant soi sans s'arrêter.

DOUZIÈME DEMANDE. Quand de bonnes âmes exposent quelques difficultés, qu'elles croient devoir les empêcher de communier, puis-je les rassurer ? Ce sont des doutes contre la foi, des tentations de blasphème, ou bien des dégoûts pour ce sacrement, dont elles se croient bien indignes. Ne rendrai-je point compte à Dieu des communions que je suis cause qu'elles font, n'ayant aucune autorité, mais seulement une liberté comme entre amies ? Je l'ai fait quelquefois.

RÉPONSE. Dans le doute, conseillez toujours la communion à celles que vous voyez avoir de bonnes volontés : je prends sur moi, sans hésiter, les conseils que vous donnerez sur cela. La communion est le vrai remède de ces tentations ; et si l'on adhère aux peines, on montre au démon ce qu'il a à faire pour nous retirer de Jésus-Christ.

TREIZIÈME DEMANDE. Quand les consolations intérieures sont sensibles, et que l'on craint qu'il ne s'y mêle du naturel, est-on obligé d'y renoncer et de faire quelque acte pour cela, afin de se rassurer ?

RÉPONSE. Il faut tâcher de prendre le spirituel, et de laisser là le naturel qui voudroit s'y mêler : une pure intention fait ce discernement.

QUATORZIÈME DEMANDE. L'on m'a dit que la règle certaine pour connoître si les larmes venoient de Dieu, étoit de voir l'avancement et le progrès dans la vertu qui s'ensuivoit ; et si on se trouvoit sujet aux mêmes défauts et aussi plein d'amour-propre après, qu'on pouvoit croire qu'elles n'étoient que naturelles. Cependant, Monseigneur, il arrive que c'est en entendant la parole de Dieu dont on se sent pénétré, comme à votre sermon d'hier, ou en lisant quelques uns de vos écrits : que faut-il faire quand cela arrive, et qu'on craint de n'en pas profiter ? C'est une décision, Monseigneur, qui servira à bien d'autres qu'à moi, qui ont cette difficulté, et qui par confiance m'ont parlé de ces touches qui leur arrivent.

RÉPONSE. La règle pour toutes les grâces, c'est en effet d'en profiter : mais qui sait quel est ce profit ?

Pleurer au sermon et dans la lecture des pieux écrits, est une

grâce qu'il ne faut pas rejeter quand elle vient, ni aussi l'estimer beaucoup, ou s'affliger quand elle ne vient pas : c'est là que je permets une espèce d'indifférence.

QUINZIÈME DEMANDE. C'est vous seul, Monseigneur, qui soutenez l'usage fréquent de la sainte communion dans cette maison. Les confesseurs et directeurs en retirent les meilleures âmes, qui autrefois en approchoient souvent ; et les âmes timides et tremblantes se moulent sur ces modèles : je vous **avoue** que c'est cela qui contribue beaucoup à me mettre dans la crainte. L'on nous rapporte tous les passages et l'autorité de ces grands saints, dont je vous ai parlé dans le second article de cet écrit, qu'il faut bien qu'on n'entende pas comme vous. Que l'esprit de Dieu, Monseigneur, vous fasse mettre ici ce qui sera le plus pour sa gloire et l'avancement des âmes à qui j'en pourrai communiquer quelque chose : je vous en supplie très humblement et pour l'amour de lui. Vous jugez bien que les personnes dont je veux parler, sont mesdames de Lusanci, de Saint-Paul, Sainte-Madeleine, Sainte-Gertrude, Théodore : c'est avec celles-là qu'on parle le plus confidemment.

RÉPONSE. Je remédierai à ce désordre, et je ne permettrai pas qu'on établisse là dessus de fausses et excessives rigueurs.

Ceux qui ramassent avec tant de soin les sentences rigoureuses des Pères, seroient bien étonnés en voyant celles où ils disent que la multiplicité des péchés, ce qui s'entend des véniels, loin d'être un obstacle à la communion, est une raison pour s'en approcher ; et que qui peut communier une fois l'an, peut communier tous les jours. Si ces passages ont leurs correctifs, les autres plus rigoureux en ont aussi : et moi, sans entrer dans les règles qu'on peut donner aux gens du monde, à cause de la multiplicité des occupations et distractions, j'assurerai bien que, dans la vie religieuse, c'est presque une règle de faire communier souvent celles qui craignent de le faire trop.

SEIZIÈME DEMANDE. Le père Toquet m'a dit autrefois qu'il faudroit demander à Dieu, quand je serois plus avancée, d'être privée des douceurs et consolations spirituelles, et que celles qui ne le faisoient pas manquoient de courage ; que c'étoient des récompenses données en ce monde qui me priveroient de plus grandes dans l'autre. Je ne veux et ne ferai rien là dessus que ce que vous m'ordonnerez.

RÉPONSE. Je ne vois point dans l'Ecriture, ni dans les anciens Pères, ces sortes de prières : quand le père Toquet les conseille, un si saint homme a ses raisons. Pour moi, je ne veux point que les âmes humbles fassent ainsi les dédaigneuses et les dé-

goûtées, et rejettent les petits dons : il est bon d'être soumise et sans attache.

Comme je sais que votre charité ne se rebute point, je prends encore la liberté, Monseigneur, de vous supplier d'ajouter à la bonté que vous avez eue hier de m'écouter avec tant de patience, celle de vouloir bien me faire seulement un mot de réponse sur ce qui suit.

DIX-SEPTIÈME DEMANDE. Premièrement, si je puis également croire les confesseurs à qui j'irai à confesse, comme M. Dajou ou autre, lorsque la maladie ou autre raison m'empêcheront d'aller à M. de la Jaille.

RÉPONSE. Vous pouvez et devez croire et obéir à tous vos confesseurs, conformément à l'exposé d'autre part, selon cette parole du Sauveur : *Qui vous écoute, m'écoute.*

DIX-HUITIÈME DEMANDE. Si je puis m'en tenir si expressément à ce qu'ils me diront, que je puisse même ne me pas servir de la permission que vous avez eu la bonté de me donner de vous consulter dans la suite.

RÉPONSE. Vous n'avez à me consulter que dans certains cas extraordinaires, et quand votre conscience le demandera : du reste, vous n'avez qu'à suivre celui qui vous aura confessée.

DIX-NEUVIÈME DEMANDE. Si, étant sacristine et obligée par là de sortir souvent de l'office pour répondre au tour de la sacristie, je puis dire mon office en y allant et revenant ensuite à l'église ; afin de pouvoir rejoindre le chœur si tôt que je serai de retour à ma place, quand même cela iroit à dire plus d'une heure d'office ainsi en marchant.

RÉPONSE. Vous le pouvez.

VINGTIÈME DEMANDE. Si je puis prendre des choses qui ont été bénites, comme des chasubles, nappes, et autres choses qui ont servi à l'église pour d'autres usages, lorsqu'elles ne sont plus en leur entier.

RÉPONSE. Vous le pouvez ; mais il faut que ce soit pour des usages honnêtes.

VINGT-UNIÈME DEMANDE. J'ai oublié encore hier à vous dire que M. de la Jaille ne veut point que je retourne à confesse, lorsque j'y ai été une fois pour communier. Je crois que la raison est que, n'étant pas des plus raisonnables, je ne finirois point d'y retourner : sur ce principe apparemment il veut absolument que je communie sans y retourner, ni même sans lui

dire ce qui m'inquiète. Je vous supplie, Monseigneur, de me marquer si je dois lui obéir aussi aveuglément en cela qu'en tout le reste.

RÉPONSE. M. de la Jaille a raison : obéissez-lui simplement.

VINGT-DEUXIÈME DEMANDE. S'il arrivoit que les confesseurs à qui j'irai me parussent en quelque rencontre dans des sentiments opposés à ce que je saurois de vous sur ce que je leur dirois, si je pourrois, à ces choses là près, m'en tenir à tout ce qu'ils me diroient d'ailleurs.

RÉPONSE. En ce cas, il me faudroit consulter, et en attendant croire le confesseur qui administrera.

VINGT-TROISIÈME DEMANDE. Je vous supplie, Monseigneur, de me donner un ordre exprès sur tout ce que je viens de vous marquer ; afin que je trouve dans ma soumission le mérite de l'obéissance, surtout si vous voulez que je communie toutes les communions générales de la communauté, qui sont, comme vous savez, très fréquentes.

1697, 1698.

RÉPONSE. Je vous ordonne de vous conformer aux réponses ci dessus faites à vos demandes ; et continuez vos communions comme votre confesseur et moi l'avons ordonné. Fait à Meaux, le 2 de l'an 1698.

Voilà, ma Fille, la réponse à vos demandes : tenez-vous-en là. Je vous donne sur tout ces points le mérite de l'obéissance, et suis à vous de bien bon cœur.

A Meaux, le 2 de l'an 1698.

LETTRE CXIV. — A madame de Luynes.

Sur une affaire qui regardoit la maison de Torcy, où elle étoit prieure ; et sur quelques arrangements au sujet de la sœur Cornuau.

Nous avons pris jour pour votre affaire : M. l'archevêque nous a donné mercredi pour la décider. M. l'abbé Dreux est toujours contraire ; M. de Ventabrun n'est pas ici : je suis seul à vous défendre ; mais j'espère que M. l'archevêque sera pour vous. Instruisez-moi pourtant, ma Fille, sur la clôture du Fresmoy, et dites-moi toutes les difficultés et tous les remèdes.

J'ai obtenu, pour les accommodements de ma sœur Bénigne, treize ou quatorze cents francs, que je pourrai vous faire tenir au retour de Versailles : donnez votre ordre pour les recevoir. Ne parlez point du tout de moi, si ce n'est à madame d'Albert et à ma sœur Bénigne, et défendez-lui d'en dire mot :

on n'a que faire de dire d'où cela vient. Agissez comme une mère ; donnez-lui ses ajustements comme à une religieuse, c'est à dire à une pauvre infirme. C'est assez qu'on sache dans le monastère que c'est en vue de la sœur Bénigne que cette somme a été donnée. Vous voyez, ma Fille, qu'encore que je sois un peu paresseux à écrire, je n'en suis pas moins attentif à ce qui regarde votre maison. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

J'attends réponse au plus tôt : j'ai votre lettre pour M. de Ventabrun ; mais je ne sais quel usage en faire, faute d'adresse.

Prenez courage en notre Seigneur, et croyez qu'il ne vous abandonnera pas, si vous n'abandonnez point son œuvre.

A Paris, ce 23 août 1698.

LETTRE CXV. — A madame du Mans.

Sur la cause qu'il défendoit contre les Quiétistes ; et les confessions de cette religieuse.

Ma santé est parfaite par la grâce de Dieu, ma Fille, et par vos bonnes prières.

La cause que je défends est celle de Dieu, et il faut le prier de la soutenir. Quant à M. le curé de Varedes, il est toujours bien disposé pour Jouarre ; mais les temps sont fâcheux.

Pour vos confessions, ma Fille, je vous conseille et je vous ordonne de mettre le repos de votre conscience en la seule bonté de Dieu, en vous soumettant à ses ministres sans résistance, comme à ceux qui vous représentent Jésus-Christ. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Meaux, ce 24 décembre 1698.

LETTRE CXVI. — A madame de Luynes.

Sur la mort de madame d'Albert, sa sœur.

Dieu, ma Fille, écoute les affligés pour les affligés, et il a fort agréable qu'ils se consolent les uns les autres, pendant que la douleur encore récente de leurs plaies les rend plus sensibles à celle des autres. Sacrifions à Dieu notre perte. J'ai invité le père Toquet à vous aller consoler ; et pour moi je ne puis vous dire autre chose, sinon que je suis et serai toujours également à vous.

A Paris, ce 5 février 1699.

LETTRE CXVII. — A madame du Mans.

Sur le même sujet.

Je vous sais bon gré, ma Fille, de ce que vous avez fait pour madame d'Albert, et de tous vos bons sentiments. Il la faut mettre parmi les saintes de Jouarre : on ne vit jamais une âme si pure, ni où l'estime de sa profession fût si parfaite. Je vous rends grâces aussi de la part que vous avez prise à mon malheur : je n'attendois rien moins d'une aussi bonne fille que vous.

A Versailles, ce 21 février 1699.

LETTRE CXVIII. — A madame de Luynes.

Sur son retour à Torcy, qu'elle vouloit quitter ; et sur la sœur Cornuau.

Je fus d'autant plus fâché, ma Fille, de ne vous trouver pas hier, que je ne vois aucune assurance à pouvoir retourner chez vous avant votre départ. Je ne perds pas pour cela l'espérance ni le dessein de vous aller voir à Torcy, où je suis très aise de vous voir retourner. Les tentations de quitter ce lieu étant surmontées par l'obéissance, vous ferez l'œuvre de Dieu avec plus de liberté, et l'Eglise en sera édifiée. Vous songerez plus que jamais à vous rendre la mère et l'exemple en toutes choses de votre communauté : vous vous sanctifierez aussi bien qu'elle par ce moyen.

Je vous recommande la sœur de Saint-Bénigne, qui s'attachera plus que jamais à vous obéir, et même à vous soulager dans ce que vous voudrez lui confier et lui ordonner. Consolez-la, je vous prie, du peu d'espérance que je lui donne de la voir. Notre Seigneur soit avec vous à jamais.

A Paris, dimanche matin, à la fin de 1699.

LETTRE CXIX. — A madame du Mans.

Sur les Filles qu'elle conduisoit.

Mon neveu m'a rapporté de vos nouvelles, ma Fille, et votre lettre me fait connoître une partie de vos dispositions et de celles de la maison. Détachez-vous de vous-même, et remplissez-vous de Jésus-Christ, afin de le faire naître dans ces âmes tendres ; en sorte qu'il y établisse sa demeure.

Ayez soin de madame de Rodon, et écrivez-moi de ses nou-

velles : donnez-lui ma bénédiction avec ma lettre , et croyez , ma Fille, que je n'oublie aucune de vous , et vous moins que personne.

A Meaux, ce 12 janvier 1700.

LETTRE CXX.— Aux religieuses de Jouarre.

Il fait un bel éloge de l'abbesse et des religieuses.

Il ne se peut rien ajouter, mes Filles, à la beauté de votre présent. Les témoignages de votre amitié, si bien exprimés dans votre lettre, sont d'un ouvrage incomparablement au dessus, puisqu'il est spirituel et immortel. L'illustre et digne abbesse qui a signé à votre tête, relève le prix d'un si riche présent, et fait souvenir d'une naissance que rien ne peut surpasser que sa vertu. N'oublions pas l'autre illustre abbesse, qui fait si bien voir, en continuant de se joindre à vous, qu'on ne peut jamais oublier Jouarre, et que les sociétés qu'on y contracte ont le caractère de l'éternité. Il ne me reste qu'à vous assurer, mes Filles, que si je souhaite avec impatience le renouvellement des belles saisons, ce n'est pas tant pour voir de nouveaux soleils, que pour contempler dans votre célèbre maison des vertus plus éclatantes que les soleils les plus beaux.

A Meaux, ce 5 janvier 1701.

LETTRE CXXI.— A madame du Mans.

Sur ceux qui entendent la messe en péché mortel, et ceux qui se confessent avec présomption.

J'ai peine à croire qu'on ait dit crûment qu'on pèche en entendant la messe en péché mortel. Il y faudroit ajouter, ou avec la volonté actuelle, ou sans aucune volonté de se convertir, ou enfin sans sentiment, sans componction, ni avec un desir de l'exciter.

Quant à la confession, il est vrai que celles qui viennent à ce sacrement avec une présomption qui leur fait regarder l'absolution comme une chose qui leur est due, quelque indignes de cette grâce que les juge leur confesseur, et se rendent par ce moyen juges du juge donné de Dieu et choisi par elles, sont bien éloignées de la soumission que demande ce saint ministère. C'est contre de tels gens que se tiennent avec raison les discours que vous me marquez. Il est vrai qu'il faut parler avec circon-

spection, et prendre garde de faire craindre ni les sacrements ni la messe; ce qui est le plus grand de tous les maux. Nous en dirons davantage quand nous nous verrons. Demeurez ferme dans les pratiques que je vous ai enseignées pour les sacrements et pour la prière : amour, confiance, crainte en même temps, voilà votre vie. *Amen, amen.* Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 11 janvier 1701.

CXXII. — QUESTIONS de la même, avec les réponses de Bossuet.

Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien avoir la bonté de me répondre aux choses que je vais prendre la liberté de vous exposer.

PREMIÈRE DEMANDE. Quelles grâces recevroit, par la confession et l'absolution du prêtre, une personne qui s'approcheroit du tribunal de la pénitence après avoir produit un véritable acte de douleur, qui, par conséquent lui auroit obtenu le pardon de ses péchés, surtout lorsqu'elle n'est coupable que de péchés véniels.

RÉPONSE. On reçoit avec ces dispositions augmentation de grâces, et force pour les conserver. On satisfait, lorsque on est coupable de péché mortel, à la condition de confesser ses péchés, sous laquelle on est remis en grâce. Il ne faut pas regarder cela comme une chose commune.

SECONDE DEMANDE. Si l'on peut desirer sans aucune condition toutes les vertus dans les degrés les plus éminents, comme une charité parfaite, une humilité profonde, etc., ayant lu qu'on devoit être contente du degré de vertu que Dieu nous accordoit, et que l'on devoit se réjouir que les autres fussent plus vertueux que nous.

RÉPONSE. On le peut, sans jalousie pour celles qui recevront de plus grands dons.

TROISIÈME DEMANDE. Je vous supplie aussi de vouloir m'écrire quelque chose sur notre Seigneur Jésus-Christ comme médiateur, et si nous devons croire que toutes les grâces que nous avons reçues et recevrons dans le temps et dans l'éternité, nous sont accordées par ses mérites, même l'être, et la vie que nous possédons; en un mot, toutes les grâces spirituelles et temporelles, et la préservation des péchés où Dieu nous empêche de tomber.

RÉPONSE. On reçoit par Jésus-Christ dieu et homme les biens même temporels, en tant qu'ils ont rapport au salut. Le reste

est inutile à demander, et il suffit qu'on reçoive par lui le bon usage de l'être et de la vie, sans songer au reste.

QUATRIÈME DEMANDE. Si c'est un mal que de dire les pénitences que les confesseurs imposent pour pénitence de confession.

RÉPONSE. C'est un mal ordinairement, et sans raison particulière.

CINQUIÈME DEMANDE. Si l'on peut accepter des pénitences extérieures, imposées par le confesseur ou directeur, sans en rien communiquer à la supérieure, quoiqu'elle prétende et dise qu'on ne le peut sans sa permission, et que la règle porte qu'on ne fera rien sans le lui avoir communiqué : cela est marqué au chapitre qui traite du carême.

RÉPONSE. Le confesseur en peut imposer avec discrétion, dont on ne doit aucun compte ; mais il faut prendre garde que ce soit avec discrétion.

SIXIÈME DEMANDE. Si l'on peut payer l'intérêt de l'argent qu'on doit à des mineurs, quoiqu'il n'y ait point de contrat de constitution ni de sentence obtenue ; mais seulement les tuteurs disant qu'ils paient l'intérêt de l'argent qu'ils ont prêté ou qu'ils prêtent, et le demandant pour cette raison.

RÉPONSE. Cela ne se peut qu'en aliénant le fonds.

SEPTIÈME DEMANDE. Si l'on peut faire changer une pénitence de confession, lorsque l'on n'est plus dans le sacrement, quand c'est le même confesseur qui l'a imposée à qui on le demande.

RÉPONSE. Cela se peut, lorsque le confesseur juge qu'il y a des raisons suffisantes pour faire ce changement.

HUITIÈME DEMANDE. Si une personne qui iroit à un confesseur qui ne seroit point approuvé, sans le savoir, seroit obligée, l'apprenant dans la suite, de recommencer sa confession.

RÉPONSE. Si on l'a fait de bonne foi, il faut demeurer sans scrupule et en repos.

NEUVIÈME DEMANDE. Comment une personne qui ne craint rien tant que de mourir, peut satisfaire à cette obligation, qu'un chrétien a de desirer la vie éternelle, et de souhaiter l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ; et si ce souhait s'entend du jugement général ou du particulier, ou de tous les deux ensemble.

RÉPONSE. En disant, comme a fait notre Seigneur : *Non ma volonté, mais la vôtre.*

Toute l'Ecriture est pleine de ces souhaits, aussi bien que l'Oraison Dominicale.

DIXIÈME DEMANDE. Je vous supplie aussi, Monseigneur, de

vouloir bien m'écrire un acte pour quand on reçoit Jésus-Christ comme viatique, et un autre pour unir notre agonie et notre mort à la sienne, afin que je le puisse ajouter à la préparation à la mort que vous avez eu la bonté de donner ici il y a plusieurs années.

RÉPONSE. Je crois que vous êtes la résurrection à la vie. Je m'unis à vous, votre corps au mien, votre âme à la mienne, ma vie, mes souffrances et ma mort à votre vie, à vos souffrances, à votre agonie et à votre mort.

ONZIÈME DEMANDE. Si l'on peut satisfaire à deux obligations à la fois, comme de dire un bréviaire durant la messe un jour de fête et dimanche, s'acquitter des pénitences de confession, etc.

RÉPONSE. Je le crois, pourvu que ce soient des obligations de même ordre, et que l'extérieur se puisse observer.

DOUZIÈME DEMANDE. Comme il m'arrive très ordinairement lorsque j'assiste au chœur, que je crains d'offenser Dieu en n'en sortant pas pour donner ordre à des affaires qui me viennent successivement dans l'esprit, je vous supplie de me marquer si je puis, malgré toutes ces craintes, ne rien examiner, et demeurer constamment au chœur; et quand même la force de mon inquiétude me feroit arrêter volontairement à réfléchir sur ce qui me trouble, si je dois plutôt y céder en sortant pour faire ce qui est le sujet de ma peine, ou bien rester au chœur malgré tout cela, et ne rien recommencer de l'office que j'aurai dit avec ces distractions, d'une manière comme je vous l'explique, volontaire : et afin que vous jugiez de leur nature, je vous dirai que souvent cela regarde des entrées d'ouvriers et gens de journées, que je ne sais pas dans le temps être nécessaire, et qui, cependant se feront dans le temps que je serai au chœur, à moins que je ne donne des ordres contraires. Car il faut vous dire que Madame se repose sur moi de la plus grande partie de tout ce qui se trouve à faire à Jouarre, et que par là je me trouve chargée d'une infinité d'affaires, qui ne sont pas toujours peu importantes, et qui occupent si fort mon esprit, qui a une vivacité déraisonnable sur les choses temporelles comme sur les spirituelles, que cela me remplit en tout temps et me jette souvent dans des perplexités très grandes : et voilà le sujet de mes peines durant que j'assiste au chœur ; parce que je crains ou d'avoir mal fait par le passé, ou de mal faire même dans ce temps là par des ordres que j'ai donnés, dont l'exécution ne pourroit se retarder qu'en en donnant promptement de contraires. Cependant je ne vois que trop que si j'écoutois une fois cela, il me faudroit sortir très souvent du chœur, ou passer la

plus grande partie de l'office à examiner si les choses qui m'inquiètent le demandent ; ce qui me jetteroit, comme vous voyez, dans de grands inconvénients, et me donneroit une conduite peu régulière, surtout dans la place où je suis. Je vous supplie, Monseigneur, de me déterminer dans le parti que je dois prendre sur l'exposé que je vous fais.

RÉPONSE. Ne vous embarrassez point des distractions que vous donnent les affaires : quand vous vous croirez obligée de quitter le chœur, ne recommencez point pour cela ce que vous aurez dit de l'office. On ne vous peut donner d'autre règle, sinon d'aller au plus pressé, et de quitter le chœur seulement quand la nécessité vous semblera le demander. N'ayez point de scrupule de ce que vous aurez fait bonnement. Prenez sur vous ce que vous pouvez pour donner à Madame le repos, la liberté d'esprit, et en un mot le soulagement dont elle a besoin.

TREIZIÈME DEMANDE. Voilà, Monseigneur, un commencement de mon peu de raison : mais il passe encore à bien d'autres sujets ; car, comme je me suis donné l'honneur de vous le dire, je n'en ai plus dans les choses les plus essentielles de la religion. Et pour en venir au détail, il faut que je vous dise que je doute presque de tout, non point tant d'un doute d'infidélité que d'un doute d'ignorance, ne sachant plus ce que je dois croire ni espérer, etc. Ce doute s'étend même sur mes péchés, ne sachant plus qu'en général que j'ai offensé Dieu bien des fois en ma vie. Mais d'une confession à l'autre, et même quand je veux en venir à des faits particuliers de ma vie passée, je ne sais plus d'aucun, tant du passé que du présent, si effectivement il y a du péché ; ce qui fait que je ne sais ce que c'est que regret d'avoir offensé Dieu.

Je suis tout de même au sujet de la reconnaissance si nécessaire à la piété. Les bienfaits généraux ne me touchent point, par un doute qui se rencontre toujours, et qui me fait penser que n'étant pas assurée d'être du nombre des élus, les mystères que notre Seigneur a opérés, son incarnation, sa vie, ses sueurs, sa mort, en un mot, tout ce qu'il a fait pour le salut du genre humain n'est pas opéré pour moi, du moins quant à l'efficacité : et lorsque je veux en venir aux bienfaits particuliers, un doute universel se répand sur tout ; de sorte que je n'ose m'assurer d'aucune grâce spirituelle. Si je veux regarder une conduite du moins extérieurement régulière comme un sujet de ma reconnaissance, je pense que n'étant point assurée du motif qui me fait agir, ce n'est peut-être qu'un pur amour-propre qui en est le principe. Si je me regarde exempte de plusieurs

péchés grossiers , je pense que je puis être coupable d'un grand nombre de péchés spirituels , comme l'orgueil , etc. Enfin tous ces doutes tarissent en moi la reconnoissance.

RÉPONSE. Vous n'avez pas besoin de tant raisonner : allez de moment à moment ; Dieu vous prêtera de la raison pour chaque chose , pourvu que vous modériez l'empressement. Tous les actes sont compris dans la foi , dans l'espérance et dans l'amour : la reconnoissance des grâces et bienfaits particuliers s'y trouve aussi. Tout cela ne manquera pas de revenir en son temps , pourvu , encore une fois , que vous modériez l'inquiétude.

QUATORZIÈME DEMANDE. Lorsque je m'approche du saint sacrement de l'autel , une foule de doutes , aussi peu raisonnables que les précédents , me viennent devant et après la communion. D'entreprendre de vous les expliquer , ce seroit chose d'une trop longue discussion. Les deux plus considérables sont que je pense toujours que l'hostie que je reçois n'est peut-être pas consacrée , ce qui m'empêche encore d'entrer dans les sentiments de reconnoissance que je dois avoir ; et de plus , que n'étant pas assurée d'avoir reçu le sacrement en état de grâce , je ne le dois pas peut-être regarder comme un bienfait , mais comme la punition de mes péchés précédents ; puisqu'il y a des péchés qui sont la peine des péchés mêmes : et quand même j'espérerois l'avoir reçu en état de grâce , ne sachant point les dispositions avec lesquelles je l'ai reçu , je me trouve encore dans un autre doute touchant les grâces qui m'auront été communiquées ; ce qui me cause la même insensibilité au sujet de la reconnoissance.

RÉPONSE. Mettez la foi et l'obéissance à la place de la raison ; passez outre sur ma parole , et rendez-moi cette obéissance.

QUINZIÈME DEMANDE. Je vous avoue sincèrement que je ne trouve pas de remède au déraisonnement de mon esprit : mais du moins j'espère que lorsque vous l'aurez bien examiné , vos décisions feront mon repos , et votre raison suppléera à la mienne ; car je crains toujours d'approcher des sacrements dans l'état que je vous marque , et qui ne dure pas seulement lorsque je les reçois , mais qui dure toujours.

RÉPONSE. Votre obéissance vous sauvera.

SEIZIÈME DEMANDE. Voilà , Monseigneur , le plus grand sujet de mon inquiétude : car je ne serois pas si surprise de me trouver quelquefois dans des états embrouillés ; mais y être toujours , ne savoir ce que c'est que de goûter Dieu , que de le désirer , que de craindre ce qui est à craindre et d'aimer ce qui doit être uniquement aimé ; voilà ce qui m'accable.

RÉPONSE. Dieu sait se faire goûter dans un intérieur où le sens ne pénètre pas.

DIX-SEPTIÈME DEMANDE. Voilà, Monseigneur, le grand sujet de ma peine, et de l'appréhension d'être tombée dans l'endurcissement du cœur. Il faut que je vous dise que ce qui l'augmente est que je me trouve entièrement insensible à l'offense de Dieu, si grande qu'elle puisse être; ce que j'expérimente lorsque j'apprends des choses que je ne puis douter être d'énormes péchés. De plus, non seulement j'aime la vie; mais à consulter mon inclination, mis à part les principes de religion, qui me font encore voir ce qu'il faut que je desire, je serois très aise de ne mourir jamais. Enfin, Monseigneur, pour finir tout, je vous dirai que la seule chose qui me reste, est de voir encore, par un principe de raison éclairée par la foi, ce que je dois craindre, ce que je dois désirer; mais cela se termine là.

En voilà assez pour vous faire connoître combien je suis à plaindre, et pour vous exciter à vous souvenir devant Dieu de mes misères. Je vous supplie, Monseigneur, de me mettre à chaque article à quoi je m'en dois tenir sur l'exposé que je prends la liberté de vous faire, et de me déterminer absolument la conduite que je dois tenir malgré tout ce que je viens de vous marquer.

RÉPONSE. Jésus-Christ est propitiateur pour les péchés: il faut lui offrir le foible desir de les éviter.

DIX-HUITIÈME DEMANDE. A l'égard de M. de Saint-André, quoique j'aie pour lui une entière confiance, fondée sur le bon témoignage que vous m'en avez rendu et sur son propre mérite, je suis bien aise encore, Monseigneur, de dépendre de lui, et de demeurer sous sa conduite par vos ordres précis. Ainsi, je vous supplie de me donner encore en cela le mérite de l'obéissance. Je me suis donné l'honneur de vous dire que j'allois à confesse à lui lorsqu'il venoit à Jouarre; et même c'est moi qui le supplie, avec l'agrément de Madame, d'y venir. Plusieurs personnes se servent aussi de lui, tant pour la confession que pour la conduite. Comme vous avez à présent nommé le révérend père Thouront pour extraordinaire, je vous supplie d'accorder cependant que celles qui voudront s'adresser à M. de Saint-André, tant pour la confession que pour la conduite, aient une fois pour toujours là dessus votre approbation, dont nous ne nous servirons point qu'avec celle de madame.

RÉPONSE. Je vous mets avec connoissance sous sa conduite: ce que vous me ferez dire par lui de vos peines, trouvera son soulagement par mon ministère: je l'enverrai le plus souvent qu'il sera possible.

DIX-NEUVIÈME DEMANDE. Je vous supplie de me marquer aussi si l'on peut sans difficulté communier avant que d'entendre la messe, lorsque l'on en entend une dans la matinée, et si l'on est obligée absolument d'en entendre une le jour que l'on communie; ce que je vous demande particulièrement, parce que les troubles qui m'arrivent presque toujours lorsque je dois communier, me mettent hors d'état d'entendre la messe tranquillement; ce qui me fait prendre le parti d'assister à une messe avant ou après, et d'assister comme je peux, à celle où je communie, en m'arrêtant à ces troubles.

RÉPONSE. Il faut communier, autant qu'il se peut, à la messe que l'on a eu dessein d'entendre, et non pas avant sans besoin. Laissez aller les distractions leur train, sans vous y arrêter, ni vous fatiguer à les repousser.

VINGTIÈME DEMANDE. Si l'on peut prendre des gens à la corvée, ayant trouvé des titres dans les archives, à ce que l'on m'a dit, qui les obligeoient à y venir trois jours chaque année.

Si l'on peut faire entrer les domestiques en dedans le monastère, pour les y faire travailler les jours de fêtes qui se trouvent dans le temps de la moisson, que l'on ne fête plus à présent, et celles qui se trouvent dans d'autres saisons, que l'on ne fête plus, comme aussi les séculières à gages et les pensionnaires qui demeurent au dedans.

RÉPONSE. Usez de la liberté que l'on donne aux autres fidèles.

VINGT-UNIÈME DEMANDE. Si l'on peut faire de la pâtisserie les jours de fêtes et dimanches, quand cela n'est point cause que l'on perde beaucoup de la grand'messe, et que l'on assiste aussi à vêpres.

Si les jours qu'il est marqué que l'on ne travaillera point qu'après la messe, cela se doit entendre de la grande, tant pour les séculières que pour les religieuses, ou bien si l'on peut travailler aussitôt la messe entendue, quelque matin qu'on la dise.

RÉPONSE. Tout ce qui n'est point nécessaire doit être remis à un autre temps, pour peu qu'il détourne ces jours là du service divin.

Régulièrement c'est de la grand'messe que s'entend la défense de travailler avant la messe, à moins que le travail ne presse beaucoup.

VINGT-DEUXIÈME DEMANDE. Si l'on peut dire en carême les psaumes graduels et pénitentiaux, le mardi et jeudi avant complies, cet office étant pour le lendemain, ou si l'on peut du moins les dire après complies.

RÉPONSE. Cela est indifférent, et doit être réglé par les affaires qu'on a ou qu'on prévoit.

VINGT-TROISIÈME DEMANDE. Si l'on peut dire aussi l'office des Morts avant ou après vêpres, quand c'est pour le lendemain, comme le dimanche en carême pour le lundi; et même avant quatre heures du soir, quand il se trouve quelque raison de commodité pour cela, quoique on puisse le dire en un autre temps.

RÉPONSE. Suivez à cet égard la même règle que je viens de vous donner sur l'autre article.

VINGT-QUATRIÈME DEMANDE. Si l'on peut dire aussi au chœur none avant neuf heures du matin, et vêpres en carême avant dix heures, pour des raisons de commodité plutôt que de nécessité.

RÉPONSE. La commodité, à des personnes fort occupées, tient souvent lieu de nécessité: mais il faut, autant qu'il est possible, ne point trop devancer les heures de l'office canonical; c'est là l'esprit de l'Eglise.

VINGT-CINQUIÈME DEMANDE. Si lorsque l'on fait l'office d'un saint double, et que l'on dit la grand-messe votive, ce qui arrive ici la vigile de l'Assomption, l'on doit faire chanter une autre messe de l'office, ce qui se peut par nos chanoines, ou se contenter seulement d'en faire dire une basse; ce qui arrive encore lorsque l'on dit la messe de *Requiem* à un enterrement.

RÉPONSE. Faites-moi expliquer le cas par M. de Saint-André, et en attendant conformez-vous à l'usage.

VINGT-SIXIÈME DEMANDE. Comme je me trouve souvent en perplexité ne sachant quel parti prendre, je vous supplie de me marquer si, malgré le principe que les bonnes intentions ne peuvent justifier une chose qui d'elle-même est mauvaise, je puis me déterminer à tel parti que je voudrai, ayant dans moi, ce me semble, une volonté sincère de prendre celui que l'on me diroit être le plus agréable à Dieu si je le connoissois.

RÉPONSE. Oui sans doute, la bonne intention d'un cœur droit, quoique peiné, vaut mieux que tous les scrupules, tant du passé que de l'avenir.

VINGT-SEPTIÈME DEMANDE. Les personnes qui ont commis de grands péchés, doivent-elles dans la suite de leur vie communier aussi fréquemment que celles qui ont mené une vie innocente, supposé qu'il n'en demeure aucun reste; et quand bien même il y en auroit encore, comme par tentation, peuvent-elles user de la fréquente communion?

RÉPONSE. Cela dépend entièrement des dispositions présentes, sans trop s'inquiéter du passé.

La fréquente communion est un remède qu'on peut appliquer contre les restes du péché, quand on travaille sérieusement à les détruire, et qu'on les voit diminuer.

VINGT-HUITIÈME DEMANDE. Quand ces sortes de personnes croient être attirées de Dieu à la fréquente communion, n'est-ce point une présomption ?

RÉPONSE. Point du tout, et cela dépend du fruit qu'on en tire : il faut savoir distinguer la confiance d'avec la présomption.

VINGT-NEUVIÈME DEMANDE. Que si elles sont religieuses, peuvent-elles également suivre les règles établies dans leur communauté pour la fréquente communion.

RÉPONSE. Non seulement elles le peuvent, mais encore régulièrement elles le doivent.

TRENTIÈME DEMANDE. Si par malheur c'est depuis leur profession qu'elles sont tombées, peuvent-elles, après s'être relevées de leur chute, garder la même conduite ?

RÉPONSE. Sans doute, après avoir expié leur faute par une sincère pénitence, elles peuvent rentrer dans l'ordre commun.

TRENTE-UNIÈME DEMANDE. N'y a-t-il point de distinction à faire entre les fautes commises dans la jeunesse et celles d'un âge plus avancé ? Celles qui y sont tombées, et sont parfaitement revenues, peuvent-elles communier aussi fréquemment.

RÉPONSE. La distinction de ces fautes entre religieuses n'est pas assez grande, pour donner lieu à des usages et des pratiques fort différentes.

Il ne faut point gêner sur cela celles qu'on suppose et qu'on voit parfaitement revenues.

TRENTE-DEUXIÈME DEMANDE. On dit qu'il est d'obligation, sous peine de péché, de choisir toujours dans la nourriture ce qu'on aime le moins. Si cela est, nous nous croyons toutes en péché sans l'avoir confessé, et il nous paroît très difficile de s'amender.

RÉPONSE. Il y a une obligation générale de mortifier le goût ; mais c'est sans fondement qu'on introduiroit cette obligation.

TRENTE-TROISIÈME DEMANDE. La règle n'obligeant point à péché, le mépris est-il dans les fautes de négligence, ou faut-il une volonté de faire le mal pour qu'il y ait du mépris ?

RÉPONSE. La trop grande négligence tombe dans le cas du mépris et dans celui du relâchement : c'est ce qu'il faut savoir observer, et distinguer la foiblesse d'avec le relâchement ha-

bituel : il faut aussi avoir grand égard au cas du scandale, qui est un des plus dangereux.

TRENTE-QUATRIÈME DEMANDE. Les quinze cents livres que l'on prétend avoir payées à M. de la Vallée, ont été mises entre les mains de madame de Lorraine, par les mains de la mère Grenetière, qui les lui a comptées. Elle assure qu'on les a envoyées à Paris par le messager nommé Picard, dans un petit coffre, qu'on lui a rendu ensuite rompu ; mais on ne lui donna point aussitôt la quittance, dont voici la copie. Ainsi, il n'y a nulle apparence que les quinze cents livres aient été remises entre les mains des personnes qui l'ont signée. Celle qui se dit fondée en procuration assure qu'elle n'en a point eu ; et lorsque on lui objecte d'où vient qu'elle signe une chose qui n'est point, elle répond qu'on lui promet alors ces procurations, et que la crainte de déplaire lui a fait signer comme les ayant en main. L'on vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien dire si nous pouvons en conscience, quoiqu'il n'y ait point d'apparence que l'argent ait été mis entre les mains de ceux qui ont signé, mais bien qu'il a été envoyé à Paris, si nous pouvons, dis-je, malgré cela, en cas que ledit sieur de la Vallée ne veuille point reconnoître avoir reçu cette somme, avoir notre recours sur les personnes qui ont signé la quittance, quoique d'ailleurs celui qui se dit fondé en procuration n'ait qu'un fort petit bien, dont il ne peut retirer une somme de quinze cents livres sans que cela ne l'incommode beaucoup, n'ayant, à ce que l'ont m'a dit, que quatre cents livres de rente.

RÉPONSE. Le recours est légitime contre celui qui énonce les deux procurations faites en bonne forme par devant notaires. La réponse qu'on y donne n'est pas suffisante. Si toutefois on sait d'ailleurs que l'énoncé est faux, il ne faut pas pousser à toute outrance celui qui l'énonce, surtout s'il est aussi pauvre qu'on le dit. Vous entendez bien qu'on sera condamné contre la Vallée. Il faudroit chercher dans l'étude des notaires d'Orléans les minutes de ces procurations, et les lever, et après cela on prendra nouveau conseil ; c'est par où il faut commencer. Notre Seigneur soit avec vous, et vous donne sa paix.

Ce 27 mai 1701.

LÈTTE CXXIII. — A madame de Lusanci.

Il la charge de donner différents avis à madame de la Guillaumie.

Vous direz à ma sœur de Sainte-Madeleine, que j'attendois qu'elle demandât elle-même ; et que n'ayant pas trouvé à pro-

pos de s'expliquer, j'ai appréhendé de faire quelque contre-temps. Du reste je la blâmerois et la condamnerois, si elle se retiroit de la fréquente communion : c'est un secours qui lui est absolument nécessaire. Je lui réponds qu'elle fera chose agréable à Dieu ; et que plus elle sent d'infirmités, plus elle doit approcher de celui qui dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes peïnés et chargés, et je vous soulagerai.*

Je la crois obligée de donner quelque temps à quelque conversation douce, familière libre et innocente, qui se rapporte toujours à Dieu. Si j'ai autrefois donné quelque conseil différent de celui-ci, il étoit accommodé au temps d'alors, et celui-ci l'est au temps présent.

Loin de la tenir telle qu'elle pense, je la crois très agréable à Dieu, et je me confirme dans les sentiments que j'en ai toujours eus.

Ce 3 juin 1701.

LETTRE CXXIV. — A madame du Mans.

Quelles sont celles qu'il faut exhorter à la fréquente communion, et sur les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution des péchés véniels.

J'approuve, ma Fille, ce que vous avez fait et dit de ma part, sur le sujet des sacrements, à celles qui sont de la qualité que vous me marquez, c'est à dire vertueuses et édifiantes, mais avec cela scrupuleuses : exhortez-les en mon nom à ne se pas laisser rebuter de la fréquente communion.

Pour l'absolution, voici une règle bien claire ; c'est qu'on peut recevoir l'absolution du prêtre, toutes les fois qu'on croit avec un juste fondement être en état de recevoir de Dieu même le pardon qu'on lui demande. Or, pour se mettre en cet état à l'égard des péchés qu'on nomme véniels et de tous les jours, il suffit d'avoir un desir sincère de faire croître l'amour, et d'affoiblir la concupiscence. Sur cela l'on peut obtenir le pardon qu'on demande de ses péchés, et de Dieu hors de la confession, et de ses ministres dans la confession même. Aimez et vivez avec confiance.

A Germigny, ce 4 juin 1701.

LETTRE CXXV. — A madame de Luynes.

Sur la mort de M. le chevalier d'Albert.

Vous savez, ma Fille, la part que je prends à ce qui vous

touche. Je ressens la perte que vous faites en la personne de M. le chevalier d'Albert, dont le mérite connu le rend regrettable. La seule consolation est de se soumettre à la volonté de Dieu, toujours bonne et toujours juste : mais afin que cet acte soit de vertu, et non de nécessité, il faut y joindre le desir de plaire à Dieu, et de croître en charité et en bonnes œuvres. C'est la grâce que je vous souhaite, et celle, ma Fille, de me croire toujours à vous.

A Paris, ce 22 juillet 1701.

LETTRE CXXVI. — A madame du Mans.

Sur quelques présents, et l'ouverture qu'elle devoit avoir pour son abbesse.

Vous pouvez, ma Fille, recevoir les livres ; je n'en dis pas autant de l'argent en cette occasion. Quant à ces petites bagatelles, je vous en permets la disposition.

Il sera agréable à Dieu que vous acquériez la liberté de tout dire à madame votre abbesse, comme à une bonne mère : le temps achèvera cet ouvrage de simplicité et de soumission. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, ce 11 août 1701.

LETTRE CXXVII. — A la même.

Sur la mission qui devoit bientôt se faire.

Pour réponse à votre lettre du 10, je vous dirai, ma Fille, que j'espère me rendre à Jouarre, non à l'ouverture, mais dans les premières semaines de la mission. Il est bon que les choses soient en train ; afin que je puisse voir les dispositions, confirmer le bien commencé, et rectifier ce qui pourroit avoir manqué. J'aurai grand soin de la liberté de la confession : et de choisir pour cela ce qu'il y aura de meilleur dans la mission, puisque c'en est là un des plus grands fruits : je n'oublierai rien de ce qui pourra dépendre de mes soins. Vous pouvez faire part de mes sentiments à nos Filles, et en particulier à ma sœur de Saint-Michel. Le reste se dira mieux en présence. Notre Seigneur soit avec vous, ma Fille.

A Versailles, ce 14 mars 1702,

LETTRE CXXVIII. — A la même.

Sur la conduite qu'elle doit tenir à l'égard de quelques Sœurs suspectes , pour la communion ; sur la confiance en Dieu ; et le zèle de l'abbesse pour établir le bon ordre.

Pour répondre à vos deux difficultés, je vous dirai au sujet de celles dont les communions doivent être réglées par vos ordres, que dans la conjoncture présente vous ne pouvez pas les empêcher ; parce que , encore qu'elles soient suspectes, elles ne sont pas même accusées dans les formes, loin qu'elles soient convaincues : ainsi il faut les laisser faire, comme Jésus-Christ fit à l'égard de Judas, que non seulement il connoissoit, lui à qui rien n'étoit inconnu , mais contre qui ses murmures et les paroles de Jésus-Christ même donnoient des soupçons si légitimes.

Pour la charge de cellérier, vous ne devez point la quitter, mais y faire votre devoir comme auparavant, en refusant à l'ordinaire les communions pour d'autres cas que celui qui vient de passer, et abandonnant votre vie à Dieu , qui en aura soin ; avec une ferme foi que Dieu vous soutiendra , et que sa bonté suprême récompensera la piété et la bonne volonté, et pour conclusion la sagesse d'une abbesse qui fait ce qu'elle peut pour établir le bon ordre. Je ne puis croire que ses pieux desirs soient frustrés de l'effet de leur espérance : au contraire, les entreprises si atroces de l'ennemi me font croire qu'il sent que Dieu remue quelque chose pour la désolation de son règne. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, ce 21 juin 1702.

P. S. Il ne faut point craindre de m'écrire , et de m'avertir de ce qui se passe dans les affaires d'importance.

LETTRE CXXIX. — A la même.

Sur la manière dont elle doit s'acquitter de son obéissance , et sur les communions.

Le rétablissement dont il s'agit est une chose trop sérieuse, ma Fille , pour être fait par une espèce de cérémonie et de compliment de votre part envers moi ; ainsi ne m'en parlez point : cela dépend d'une longue épreuve, et en attendant il faut laisser les choses comme elles sont.

Allez votre train pour l'exécution de votre obéissance ; don-

nez vos ordres à toutes les Sœurs à l'ordinaire. Quand les fautes seront manifestes, usez également envers toutes de l'autorité de votre charge : quand elles seront plus douteuses, il vous est permis d'user de ménagement et de consulter madame pour exécuter ses ordres.

Pour ce qui regarde les communions, n'en perdez pas une pour tout ce qu'on vous dira ; vous ferez la volonté de Dieu. Répondez à celles qui vous parleront, que vous agissiez par mon ordre exprès, et vous pouvez montrer ma lettre à quelques unes de celles qui en douteront, afin que tout le monde le sache. Je voudrais bien pouvoir aller à Jouarre ; j'espère le pouvoir dans quelque temps. Notre Seigneur soit avec vous. Je salue nos chères Filles.

Encore un coup, vos communions ne dépendent pas de quelques cérémonies ; ce n'est point ici une affaire de grimaces : j'y ai une attention particulière sous les yeux de Dieu ; et il s'agit du bon ordre de la maison, auquel il faut que vous cédiez.

A Germigny, ce 10 août 1702.

LETTRE CXXX. — A madame de Baradat.

Sur le silence ; l'exemption de l'office, sous prétexte des parents ou amis qui seroient dans la maison ; le travail, l'uniformité dans les cellules, et les tempéraments à garder pour procurer le bien.

Je trouve le moment, ma Fille, de vous faire la réponse que vous demandez, et je le prends comme donné de Dieu.

Pour seconder, ou plutôt pour soutenir vos bonnes intentions sur le silence, ne vous laissez point : ne cessez de recommander cette observance comme celle d'où dépend la récollection, l'exercice de la présence de Dieu et l'opération de la grâce. Dieu ne parle pas à ceux qui aiment mieux parler aux autres que de l'écouter seul. Si Dieu écoute mes vœux, et me fait la grâce de pouvoir aller à Jouarre, je tâcherai de trouver quelques paroles fortes pour rendre les âmes attentives à Dieu, qui ne demande qu'à parler à ceux qui l'écoutent.

C'est un abus insupportable de s'exempter de l'office, sous prétexte des parents et des amis qu'on aura dans la maison : cela se peut tolérer un jour ou deux à cause de la dureté des cœurs ; mais d'en faire une coutume, c'est directement introduire le désordre dans la maison de Dieu.

Je n'ai rien de nouveau à dire sur le travail : c'est un point de règle dont il n'est pas permis de se dispenser.

Je n'ai nul dessein de rétablir la sœur Rassicot, quand même sa tante remettrait la charge. Sur ce refus, vous ne sauriez mieux faire que d'obtenir de madame qu'on mette dans cette obédience quelque jeune Sœur, qui puisse apprendre.

Je ne sais comment on n'est point touché de l'uniformité dans les cellules, qui est, à mon avis, une des choses qui marque le plus l'unité d'esprit si agréable à Dieu : il faut pourtant s'arrêter au gros, sans trop insister sur ce qui tiendrait trop visiblement de la minutie.

La relaxation du jeûne des fêtes doubles ne doit pas être empêchée, si la coutume en est ancienne.

Au surplus, souvenez-vous que mon intention n'est pas de vous obliger à pousser tout à la rigueur, mais à faire bonnement ce que vous pourrez. La douceur, l'insinuation, la répréhension à propos, la déclaration de mes sentiments comme conformes à la règle, à la fin, s'il plaît à Dieu, feront quelque chose, pourvu qu'on n'abandonne pas l'œuvre de Dieu.

Il n'y a rien à dire de ma part sur les collations, que dans l'occasion et en présence.

J'ai vu sur le passé les règles que vous a données M. de Saint-André, et je vous dis que vous devez vous y tenir. Vous pouvez sans empressement, et sans scrupule, dire à l'occasion des réceptions ce qui vous paroîtra utile et convenable.

Souvenez-vous de dilater votre cœur, et d'y entretenir une sainte liberté. Notre Seigneur, soit avec vous.

A Germigny, ce 17 octobre 1702.

LETTRE CXXXI. — A madame de Lusanci, et à plusieurs religieuses attachées au prélat.

Il s'excuse de son silence, et leur témoigne beaucoup d'affection.

Je n'ai, mes Filles, aucune bonne raison à vous dire de mon long silence. Il est vrai, beaucoup d'affaires : mais il falloit trouver du temps pour m'acquitter de mon devoir, surtout au sujet de la sainte agape, qui, par toutes ses excellentes qualités, méritoit tant de remerciements. Ma reconnaissance a été sincère, et mon cœur plein d'affection ; mais la parole et l'écriture ne devoient pas manquer. Pardon, mes Filles, et assurez-vous que vous ne verrez plus de telles fautes.

A Paris, ce 10 février 1703.

LETTRE CXXXII. — A madame du Mans.

Il lui fait des reproches de ce qu'elle raisonne trop.

Vous serez toujours raisonnante. Ne croyez pas que je vous permette de raisonner autant que vous voudriez avec le médecin : dites simplement vos pensées ; contentez-vous du oui et du non, sans répliquer ; autrement je ne serai pas content : du reste marchez sans crainte. Que vouloit dire David : *Si je marche au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi* ? Quand je vous verrai bien obéissante et peu raisonnante, je vous reconnoîtrai pour ma Fille.

Lundi 14.

LETTRE CXXXIII. — A la même.

Il l'exhorte à ne plus tant raisonner, et parle de quelques poésies de cette religieuse.

Agissez, ma Fille, avec simplicité, gardez-vous bien de vous troubler en m'écrivant : ce n'est que le raisonnement contredisant que je ne veux plus souffrir en vous. Quand on vous a une fois bien entendue, et qu'on vous a donné une décision, il n'y faut plus revenir ; Dieu l'a ainsi agréable : si vous faites l'impossible, tant mieux. Je ne veux en vous de raisonnement que pour vous soumettre : je permets le raisonnement des doigts très volontiers, surtout quand ce sera pour chanter le Cantique de la confiance. Vous voyez bien que j'ai lu votre épigramme. J'ai lu aussi le sonnet, dont le sens est bon : les règles ne sont pas tout à fait gardées ; mais il n'importe pas beaucoup, puisque vous vous déclarez contre les occupations poétiques. Je prie, ma Fille, notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Versailles, mardi 29 mai.

EXTRAITS DE PLUSIEURS LETTRES, à madame du Mans.

Sur ses novices ; sur la sœur Cornuau ; les réceptions des Filles ; la communion, les visites inutiles des ecclésiastiques ; les raisons légitimes de se défier, les vertus qu'elle devoit pratiquer, et les leçons qu'il convenoit de donner à ses novices.

Votre double troupeau soit béni de Dieu. Ne songez pas tellement à vos novices, que vous ne disiez encore au Sauveur : *J'ai d'autres brebis qu'il faut que j'amène* : priez Jésus de les amener à lui. Je suis bien aise qu'elles commencent à se rendre plus dociles.

A Meaux, ce 30 décembre 1693.

A mesdames du Mans et de Rodon.

Voilà, mes Filles, ma Sœur Cornuau que je remets entre vos mains : conduisez-la bien, et ne lui laissez pas faire sa volonté : ce n'est pas aussi ce qu'elle cherche ; mais sans qu'on la cherche elle ne revient que trop.

A Meaux, ce 12 avril 1694.

J'étois bien aise, ma Fille, à la dernière réception, de faciliter toutes choses : je n'agirai pas toujours de même. Dites franchement au chapitre ce que votre conscience vous dictera. Si ma sœur Barbier demeure toujours incertaine, et qu'elle ne s'affermisse pas, je doute qu'on la puisse recevoir.

Ne quittez point la communion ; abandonnez-vous à la divine miséricorde. Quand communiez-vous, si vous attendez que vous en soyez digne ? Prenez courage.

Une autre fois n'acceptez plus d'être marraine : pour cette fois j'accorde tout.

A Meaux, ce 14 avril 1695.

Je vous adresse cette lettre pour les trois dont vous m'envoyez les remerciements, dont je suis très édifié.

Je n'en ai pas trop dit sur les fréquentes visites inutiles des ecclésiastiques ; je n'ai parlé qu'en général, et je ne descendrai au particulier qu'avec circonspection. Je vous loue de la charité que vous avez pour mademoiselle Nacart. J'exhorte toujours vos novices à aimer l'humiliation et la correction.

A Meaux, ce 24 avril 1702.

Je prie Dieu, ma Fille, qu'il vous protège contre les fureurs de l'enfer. Je commence plus que jamais à espérer quelque grand bien ; puisque le démon déploie tout ce qu'il a de plus malin. J'envoie M. le prier du séminaire, à qui vous pouvez parler avec confiance, comme j'ai fait sur les personnes dont je me défie. En de telles occasions il faut être soupçonneuse, pour empêcher le mal qu'on est obligé de chercher. Je suis assuré que vous tiendrez le cœur pur par la charité.

A Germigny, ce 11 juin 1702.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous, qu'il vous donne sa paix, qu'il vous rende toujours attentive à ses moments, qu'il vous tienne dans le silence intérieur et extérieur, qu'il

vous le fasse aimer dans vous-même et dans les autres, et qu'il vous fasse porter, à l'exemple de saint Luc, la mortification de Jésus.

A Germigny, ce 17 octobre 1702.

Recevez sans hésiter les bons sujets : il les faudra précautionner contre les mauvais exemples, et leur montrer les bons. On dit que des deux converses qui se présentent, il y en a une dont il n'y a rien de bon à espérer. Je voudrois qu'on ne la proposât pas : en tout cas, il n'y a pas lieu de la recevoir.

LETTRES

A DES RELIGIEUSES DE DIFFÉRENTS MONASTÈRES.

LETTRE PREMIÈRE. — A la supérieure et communauté de la congrégation à Coulommiers.

Il leur promet la même vigilance et la même affection qu'avoit pour elles son prédécesseur.

Dieu, en qui vous mettez votre espérance, me donnera, par vos saintes prières, la même vigilance qu'avoit feu Monseigneur de Meaux, comme j'aurai pour vous le même cœur et la même affection : c'est ce que j'espère de sa bonté, et je vous assure en même temps que je suis sincèrement en son saint amour, etc.

A Versailles, ce 6 juin 1681.

LETTRE II. — A une supérieure de religieuses.

Il l'exhorte à être fidèle aux règlements de son prédécesseur, et à persévérer à vivre sous la conduite de M. Pastel.

J'ai reçu, ma chère Fille, votre lettre du 13, et j'entre dans vos sentiments et dans vos raisons. J'ai lu les ordonnances de visite que vous m'avez envoyées, tant de feu Monseigneur, que de M. Pastel. J'ai été très aise de les voir, et je ne me départirai jamais de ces saints règlements, par lesquels le bon ordre et la paix règneront dans votre maison. Conservez ce précieux dépôt, plus encore dans vos cœurs que dans vos archives. Je vous renvoie le tout ; et je vous aurois fait réponse dès le matin,

si on m'avoit dit que votre messager l'attendoit ici. Je serai, s'il plaît à Dieu, mercredi à Meaux : je ne tarderai pas à vous voir, et je déclarerai à la communauté mes sentiments conformes aux vôtres. L'unité de la conduite m'a toujours paru un des plus grands biens dans les monastères.

Je parlerai aussi à ma sœur de Sainte-Agathe : je suis bien aise du témoignage que vous me rendez de sa soumission.

Pour ce qui est de M. Pastel, vous ne sauriez mieux faire, ni rien qui me soit plus agréable, que de persister toutes dans sa conduite ; parce que tous les jours je le reconnois de plus en plus très propre au gouvernement des âmes, et à élever les religieuses à la perfection de leur saint état. Je suis de tout mon cœur, ma chère Fille, etc.

A Germigny, ce 15 novembre 1682.

LETTRE III.—A madame de Beringhen, abbesse de Faremoutier.

Sur les préventions de ses religieuses contre elle ; la conduite qu'elle devoit tenir avec celles qui lui étoient attachées pour ramener les autres ; et sur les entrées des séculiers dans le monastère.

Je vous avoue, Madame, que je suis revenu le cœur affligé, de voir que ces préventions qu'on a mises contre vous dans les esprits avant votre arrivée, n'aient pu être dissipées. Il ne faut pourtant pas perdre l'espérance de ramener les esprits ; c'est ce que vous devez vous proposer pour but. Car la supériorité ecclésiastique étant un ministère de charité, il faut tâcher de rendre l'obéissance volontaire, afin que le sacrifice en soit agréable ; et se faire tout à tous, avec saint Paul ¹, afin de gagner tout le monde. En attendant que cette confiance soit parfaitement établie, il faut avoir une autre fin subordonnée à celle-là, qui est de faire toujours les affaires tout le mieux qu'il se pourra, sans s'émouvoir des murmures qu'on n'aura pas pu empêcher ; mais en réprimant aussi tout ce qui les peut exciter.

Le jour de mon départ je recommandois à la mère prieure, à la sous-prieure, et aux religieuses qui étoient avec elles, de n'insulter, ni triompher, ni faire aucun reproche amer à personne sur tout ce qui s'étoit passé. Rien n'est plus indigne d'un bon parti, qui s'unit non point par cabale, mais par l'obéissance et par la règle, que de se servir de telles manières : il les faut laisser à celles qui s'unissent par des préventions, ou

¹ I. Cor. IX. 22.

pour contenter leur humeur : mais celles qui n'ont que le bien commun pour objet, ne doivent donner aucun lieu à la contradiction par la raillerie ou par l'aigreur : rien aussi ne gâte plus les affaires. Nous n'en sommes pas encore au bout ; il s'en faut bien. La procuration est l'essentiel, et il ne faut point y susciter d'obstacles en aigrissant les esprits, ni faire des partages où le consentement est nécessaire.

Contenez donc, Madame, les discours, surtout ceux qui peuvent être rapportés. J'en ai entendu quelques uns, et des manières de raillerie assez innocentes en elles-mêmes, qui, étant rapportés, porteroient les choses à des aigreurs irrémédiables. Ce n'est rien d'avoir de l'esprit et de bien parler ; tout cela, sans la prudence et la charité, ne fait que nuire. Vous parlez et vous agissez avec tant de modération, que tout le monde doit vous imiter. Vous savez comme les choses se changent et s'aigrissent par les rapports. On n'est attentif dans la maison qu'à ce qui se passe chez vous : non seulement ce que vous dites, Madame, mais encore ce qui se dit en votre présence est tourné en cent façons différentes ; et c'est ce qu'il faut arrêter dans la source, en réprimant tout ce qui peut causer de mauvaises dispositions. Cette contrainte est une partie de la servitude que la charité impose aux supérieurs. Je vous prie, Madame, accommodons-nous aux infirmes que nous voulons gagner ; ne changeons rien que ce qui est absolument mal : viendra le temps, s'il plaît à Dieu, où vous aurez le moyen de faire la plénitude du bien. Cette liberté est le fruit de la patience : c'est par la condescendance qu'on établit l'autorité : vous ferez tout, pourvu que vous commenciez tout à propos, et chaque chose en son temps.

Il n'est pas temps de contraindre ces filles sur les communions, et c'est pourquoi je n'en parle pas encore : nous ferons en son temps ce qu'il faudra. Je crois, Madame, qu'il est à propos de laisser aller les choses à l'ordinaire. Avertissez, instruisez, persuadez, n'usez d'autorité que pour empêcher ce qui sera absolument mal. Vous savez aussi bien que moi tout ce que je vous dis : mais Dieu attache de si grandes bénédictions à ses vérités, quand elles sont portées par les canaux ordinaires, et par la bouche de ceux qu'il en a chargés, que je crois même pour cette raison vous devoir dire ce que vous savez, afin qu'il fructifie davantage dans votre cœur, et qu'il se répande dans toute votre conduite.

Je vous envoie l'obédience de madame du Mastelle ; M. le promoteur me l'a présentée de votre part et de la sienne. J'ai

mis une petite clause aux entrées, que je crois nécessaire surtout dans la conjoncture présente. Tout cela est remis à votre prudence. Trouvez bon que j'efface les couchées, qui feroient présentement trop de bruit, et qui au fond doivent être réservées pour les personnes d'une certaine considération, dont l'amitié est utile, dont la présence est fort rare, dont le respect impose une espèce de nécessité. Tout cela est entre nous; et si le mémoire des entrées devoit être vu, on n'y verroit pas une rature faite de ma main, dans une chose qui a dû passer par les vôtres. Au surplus, dans les occasions extraordinaires, vous êtes la maîtresse, et vous pouvez, sans attendre aucune permission, faire ce que votre prudence vous inspirera.

Surtout, Madame, mettons notre confiance en celui qui tourne les cœurs comme il lui plaît, par des voies aussi douces que sûres. J'ai souvent éprouvé que cette confiance en Dieu, moteur des cœurs, fait trouver des facilités dans des choses qui paroissent impossibles : mais cette dévotion doit être accompagnée de douceur, de charité, de patience et de persévérance.

J'espère être aujourd'hui à Paris, où je recevrai dorénavant les avis que vous voudrez me donner. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne procéder à l'emprunt qu'à mesure qu'il sera nécessaire : c'est vous-même qui m'avez dit que vous en vouliez user ainsi. Ce seroit un bon moyen de calmer les esprits, que de ne consommer pas d'abord tout le pouvoir que vous avez. Mais vous savez mieux tout cela que moi; et je finis en vous assurant, Madame, que je n'oublierai rien pour vous procurer toute la satisfaction possible, et tout le repos que vous méritez. Je vous envoie la lettre que j'écris à vos religieuses tout ouverte, et il n'y aura, s'il vous plaît, qu'à la leur rendre dans le même état.

A Meaux, ce 8 janvier 1682.

LETTRE IV.—Aux religieuses de Faremoutier.

Il fait l'éloge des bonnes dispositions de l'abbesse; les exhorte à la paix, à l'union et à l'obéissance; et les invite à coopérer aux soins de l'abbesse, par la pratique de toutes les vertus religieuses.

Je ne veux point sortir du diocèse sans vous assurer qu'en quelque lieu que je sois, je vous porte toutes dans le cœur. Soyez persuadées invinciblement que je n'ai rien qui me touche plus que le desir de conserver dans votre sainte communauté

tout le bien que vos vénérables abbesses, dont la mémoire m'est chère autant qu'à vous, ont établi parmi vous. Par la grâce de Dieu, je vous assure que celle que Dieu vous a donnée ne songe qu'à maintenir la régularité et l'observance qu'elle a trouvées dans la maison, et que je me crois obligé en conscience de ne me départir jamais de la résolution que Dieu m'inspire d'employer à un si grand bien toute l'autorité qu'il m'a donnée. Ce fondement étant posé, voilà bien des craintes, bien des soupçons, bien des défiances dissipées. Il faut après cela que peu à peu la confiance s'établisse entre madame votre abbesse et vous, et par la confiance, l'union parfaite des esprits et la consommation de l'obéissance.

Vous n'ignorez pas, mes Filles, que l'obéissance à la supérieure ne soit ce qu'il y a de plus essentiel à la vie religieuse : c'est proprement ce qui en fait le fond. L'obéissance aux supérieurs majeurs est l'obligation commune de tous les fidèles de Jésus-Christ envers les pasteurs qu'il a établis, et qu'il ne cesse de substituer à la place de ses apôtres : mais l'obéissance du dedans, j'entends celle qu'on doit à la supérieure, c'est celle qui fait proprement les religieuses. Sur ce fondement, mes Filles, je me sens obligé de vous déclarer que l'empressement du temps, et peut-être d'autres raisons ayant retardé la publication de l'ordonnance de visite, vous devez en attendant obéir à votre abbesse.

Je loue le pieux desir que vous avez de conserver jusque aux moindres observances. Il faut aimer jusque aux moindres choses de sa profession, quand on veut soigneusement conserver les grandes, et baiser, pour ainsi dire, avec respect jusqu'à la frange de l'habit de l'Épouse : mais en même temps il faut entendre que tout n'est pas d'une égale importance, et que dans celles qui de leur nature sont indifférentes, l'obéissance doit être la règle. Par exemple, j'en vois parmi vous qui sont émues, je le dirai franchement, plus que de raison sur l'ordre des antien-nes : je ne les condamne pas, parce qu'elles croient que c'est la règle ; mais je dois vous assurer que la règle n'est pas si expresse qu'elles pensent, et que la pratique des monastères les plus réformés de l'ordre, tant d'hommes que de filles, est conforme à ce qu'a réglé madame l'abbesse. Au fond, ce qu'il y a ici d'essentiel, c'est d'éviter la confusion, de s'entendre, de garder l'uniformité, et d'exercer l'obéissance. Il ne faut donc pas se laisser tellement choquer de ce qui est nouveau, qu'on ne regarde le fond des choses, et qu'on n'apprenne à mettre la perfection où elle est. Au surplus, je ne détermine encore rien ; j'aime

mieux persuader qu'ordonner. Madame l'abbesse cèdera toujours contre ses propres pensées à ce qui sera raisonnable; mais il ne faut point s'opiniâtrer sur les choses peu essentielles.

Assurez-vous, encore une fois, que l'intention est de maintenir l'observance dans Faremoutier avec autant de vigueur et de pureté que jamais. Vivez dans cette assurance, et ne croyez pas que les divisions soient jamais irrémédiables, où la charité domine au fond.

Priez sans relâche : je prierai avec vous. Si mes péchés empêchent que mes bonnes intentions aient d'abord tout leur effet, je crois fermement qu'en me purifiant tous les jours devant Dieu, et en mettant ma confiance comme je le fais de tout mon cœur en sa seule grâce, il ne tardera pas à me donner l'accomplissement de mes desirs. Vous les savez, je vous les ai dits en entrant chez vous; c'est que la paix que j'étois venu vous annoncer ne revint pas à moi. Coopérez à mes soins, et à mes prières par les vôtres. Soyez attachées à Dieu, conversez beaucoup avec lui, et peu avec les créatures : songez à la compagnie que vous trouverez toujours dans vos cellules, pourvu que vous n'y cherchiez que celle-là : Dieu vous y attend à chaque moment; Jésus-Christ votre époux vous y appelle. Si vous êtes véritablement avec lui, chacune de vous sera douce, modeste, charitable envers ses Sœurs : nulle parole d'aigreur ni de raillerie ne s'entendra parmi vous : la charité sera seule victorieuse, et l'on ne se glorifiera jamais que de cette seule victoire.

Faites tout selon l'ordre, et chaque chose à l'heure marquée; songez à la manière admirable dont la règle exprime cette ponctualité : que tout autre ouvrage cesse à l'instant, quand il s'agit d'accomplir celui de l'obéissance.

Ainsi vous serez ma consolation et ma joie en notre Seigneur Jésus-Christ; et moi, en son saint amour, votre serviteur très acquis, et vraiment un père commun, qui ne sera ni pour Apollo, ni pour Céphas, ni pour Paul, mais pour Jésus-Christ; et toujours avide de faire cesser tous les noms de partialité, afin que celui de Jésus-Christ soit seul entendu parmi vous.

Ne soyez point en peine des entrées; on les modèrera de telle sorte qu'en écoutant les desirs des particuliers, le repos commun n'en sera pas troublé. Ecrivez-moi avec confiance tout ce qui méritera de m'être écrit. Soyez persuadées que votre abbesse a le temporel à cœur comme un fondement nécessaire du bon ordre. Je suis dans le même sentiment, n'en doutez pas, et me croyez, encore une fois, en la charité de notre Seigneur.

A Germigny, ce 6 octobre 1684.

LETTRE V. — A madame de Beringhen.

Sur son silence , et quelques faits particuliers.

Me voilà donc, Madame, bien multiplié : si on m'avoit encore donné la parole, vous étiez perdue, et vous ne revien-
driez jamais de l'étourdissement où vous jetteroient tous mes
beaux propos. Jouissez du moins, Madame, de mon silence :
mais soyez bien persuadée que je ne voudrois le rompre, que
pour vous dire combien je suis sensible à vos bontés. Je salue
de tout mon cœur mesdames vos Sœurs. J'userai de votre
mémoire selon vos desirs, et, puisque vous le voulez, je ménagerai
surtout le chagrin d'un père que vous aimez tant.

A Germigny, ce 6 octobre 1684.

LETTRE VI. — A madame de Tanqueux, supérieure des Filles charitables
de la Ferté.

Sur les règlements de cette communauté, et la difficulté d'avoir un prêtre
pour leur dire la messe.

Il m'a été impossible, Madame, quelque volonté que j'en
eusse, de trouver le temps d'aller à la Ferté. Je pars lundi pour
Crécy, où j'achèverai le mois : s'il reste quelque beau temps
après la Toussaint, je ferai ce que j'avois projeté, sinon je
pourvoirai d'ailleurs à votre satisfaction.

J'ai revu très soigneusement vos règlements, où j'ai réformé
quelque chose : rien dans la substance. J'aurai quelque chose à
considérer avec vous sur le règlement de la journée : je ferai
après cela mettre le tout au net, et vous le donnerai revêtu de
toutes les formalités requises. Soyez persuadée, Madame, que
j'affectionne cette œuvre, et que j'en prendrai un soin parti-
lier, surtout quand j'y verrai une supérieure, dont vous serez
parfaitement contente, et sur laquelle je pourrai m'assurer.

Il faudra chercher un prêtre pour vous faire avoir deux messes
à Chamigny. Nous sommes dans une grande disette de prêtres,
et si vous en connoissez quelqu'un, vous me ferez plaisir de
me l'adresser : mais les paysans, qui s'obstinent à ne vouloir
pas qu'il serve de maître d'école, en se chargeant d'avoir un
garçon pour le service, nous font de la peine ; parce qu'un
prêtre ne saura que faire quand il aura dit sa messe : vous savez
ce qui en arrive. Je suis, Madame, de tout mon cœur, etc.

A Germigny, ce 20 octobre 1684.

LETTRE VII.—Aux religieuses de Coulommiers.

Sur la *Vie de la mère d'Arbouze*, qu'il leur envoie ; les fruits de l'obéissance ; le droit qu'a le confesseur de priver de la communion ; le respect dû aux avis des supérieurs , et la vigilance nécessaire aux religieuses.

Je vous envoie la *Vie de la vénérable mère d'Arbouze*, abbesse et réformatrice du Val-de-Grâce, qu'un saint prêtre a écrite avec grand soin, sur de bons mémoires. Les exemples de piété et de régularité que Dieu produit dans nos jours ont quelque chose de plus touchant pour nous, que ce que l'on peut recueillir des siècles passés ; et Dieu ne manque pas de susciter de temps en temps dans son Eglise des personnes d'une vertu éminente, afin que tout le siècle en soit échauffé. Profitez donc de cette vie ; car encore que la sainte abbesse dont il s'agit soit d'un autre ordre et d'une observance plus rigide, vous y trouverez dans un haut degré les pratiques communes de la piété chrétienne et de la perfection religieuse, et vous tirerez un grand profit de cette lecture, si vous la faites dans l'esprit que je vous ai marqué dans mon ordonnance de visite. Ecoutez sur toutes choses ce que verrez sur l'obéissance.

Je ne dois point vous dissimuler, mes Filles, que c'est à cette vertu qu'on manque principalement dans votre maison. Je vous ai rendu ce témoignage, que j'ai trouvé parmi vous beaucoup de commencement de piété, et une grande espérance d'une moisson abondante ; mais ce sera par l'obéissance que ces fruits viendront à maturité. Il ne faut plus que chacune de vous veuille faire en tout à sa volonté, et que votre soin soit de faire entrer les supérieurs dans vos sentiments, mais d'entrer dans les leurs. C'est là que réside la perfection aussi bien que le repos, et tout le reste n'est qu'illusion et vaine agitation d'esprit.

Cette multiplicité de directeurs que l'on recherche est un effet de l'attachement que l'on a à soi-même. Je souffre beaucoup de ce qu'il faut condescendre à vous en donner tant, quoiqu'ils soient très honnêtes gens. Mais quand je vois qu'on ne se contente pas d'avoir des directeurs capables de donner de bons avis dans le besoin, et qu'on est si difficile dans les confesseurs ordinaires, je reconnois qu'on est bien éloigné de l'esprit des saints. Si l'on regardoit en eux Jésus-Christ qui nous absout, on n'auroit pas tant de vains raffinements. Sans vouloir faire le panégyrique de votre confesseur, que j'estime beaucoup plus qu'une partie de vous ne peut faire, il en sait plus qu'il

n'en faut pour vous appliquer le sang de Jésus-Christ. Je le trouve judicieux, et d'une saine doctrine; et si vous avez ou croyez avoir des besoins extraordinaires, il devrait vous suffire d'avoir des directeurs que vous pouvez consulter de temps en temps. Prenez garde attentivement au chapitre où il est parlé de ce sujet, et à ce qu'en disoit la mère d'Arbouze. Mais enfin puisque vous n'êtes pas encore parvenues à la perfection de l'unité, soyez du moins soumises à l'ordre de Dieu; et sans vouloir censurer les autres, obéissez à celui que vous avez vous-mêmes demandé.

Souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur la communion. Méditez sur cette parole de notre Seigneur : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés*; et celle de saint Paul : *Pourquoi jugez-vous le serviteur d'autrui?* On se trompe quand on croit qu'un directeur ne peut priver de la communion que pour des crimes; et ce n'est pas une moindre erreur de croire que toutes les religieuses soient exemptes de grands péchés. Laissez le jugement à ceux auxquels Jésus-Christ l'a donné, et que chacune pratique ce que dit saint Paul : *Pensez à ceux qui doivent rendre compte de vos âmes.*

Au surplus je vous déclare encore une fois, que celles à qui la privation de la communion est une occasion de relâchement, sont dans une erreur manifeste. Celle qui n'est pas jugée digne de communier avec les Sœurs, doit se tenir ce jour là plus que tous les autres dans la récollection, et dans l'esprit d'humilité et de pénitence. Il faut que, privée du pain de vie, elle se nourrisse de ses larmes, et se garde bien d'être plus gaie ou plus libre, dans un temps où l'Eglise exerce sur elle un si sévère jugement. Si vous vous mettez en cet état les jours que vous serez privées de la communion, vous en viendrez bientôt à la communion fréquente, où vous trouverez en Jésus-Christ le repos de vos âmes. Les inquiétudes trop vives, les violentes agitations seront dissipées; Dieu fera couler sur vous un fleuve de paix, dont les eaux rejailliront à la vie éternelle.

Lisez et relisez cette lettre; ce que Dieu dicte aux supérieurs est le vrai remède des maladies d'une maison, surtout quand ils sont instruits, comme je le suis, de ce qui se passe, et que vous les voyez occupés du soin de votre salut. Leurs soins et leur vigilance vous doivent faire sentir combien vos âmes leur sont chères et précieuses; et celle pour qui son évêque veille a le cœur bien dur, si elle n'est sollicitée de veiller sur elle-même.

Veillez donc et priez, parce que vous ne savez pas ni le jour

ni l'heure à laquelle l'Epoux viendra : et malheureuses les vierges qui trouveront les portes fermées, et auxquelles il dira : Je ne vous connois point, et enfin qu'il exclura éternellement des délices nuptiales. Ah ! que mes Filles de Coulommiers ne soient point de ces vierges folles, que l'huile ne leur manque pas, que leurs lampes soient allumées, que leurs vertus et leurs bonnes œuvres soient exposées devant Dieu et devant les hommes, afin qu'on y glorifie en elles le Père céleste. C'est la grâce que je vous souhaite en vous donnant ma bénédiction à toutes, et à chacune en particulier ; et je suis en la charité de notre Seigneur, etc.

A Meaux, ce 17 janvier 1685.

LETTRE VIII.—A des religieuses de la ville de Meaux.

Il les exhorte à une paix persévérante, à l'amour du silence, et à la confiance en Dieu.

La paix et l'amour de notre Seigneur soit avec vous.

Je reçois votre présent avec joie et reconnoissance : tout y est bénignité, tout y est paix, tout y est douceur ; voyez ce que Dieu fait par le chétif ministère de ses serviteurs. Mais si c'est ici une œuvre de Dieu, il faut qu'elle soit durable ; car l'esprit pacifique que vous avez, selon l'Evangile, représenté par la colombe, vient dans les cœurs non seulement pour y être, mais pour y demeurer. *Il y demeurera*, vous dit Jésus-Christ, *et il y sera.*

Que je suis ravi, mes Filles, que vous goûtiez ce silence où Dieu seul se fait entendre ! qu'il parle puissamment quand la créature se tait devant lui, et s'occupe du seul nécessaire ! Si vous continuez, vous serez vraiment ma joie, ma consolation et ma couronne au jour de notre Seigneur. Vos prières m'obtiendront la miséricorde dont j'ai tant de besoin, et Dieu ne me jugera pas dans ses rigueurs.

Je vous envoie l'ordonnance, que je vous prie de relire et d'observer soigneusement : elle est écrite d'une main qui vous est connue et qui vous est chère. Abandonnez-vous à Dieu ; vous aurez toutes en général et toutes en particulier ce que vous avez demandé. Car au fond que demandez-vous, sinon la paix dans l'obéissance ? Dieu pourvoira à tout, Dieu fera tout.

Je retournerai demain à Meaux, s'il plaît à Dieu, et jeudi j'irai célébrer la messe chez vous, et y honorer les mystères in-

compréhensibles de la croix, source d'éternelle concorde et de paix entre Dieu et les hommes. Je suis en la charité de notre Seigneur, etc.

A Germigny, ce jour de saint Jacques et saint Philippe, 1685.

LETTRE IX. — A madame de Beringhen, religieuse à Faremoutier.

Sur la maladie de sa tante, abbesse de cette maison.

Votre lettre d'hier, Madame, m'avoit donné un peu de repos, sur le sujet de madame votre tante : mais j'apprends aujourd'hui que les choses ne vont pas mieux, et qu'elle a reçu le saint viatique. J'ai cru qu'il étoit nécessaire que le père visiteur se rendît aussitôt à Faremoutier. Il ne faut pas l'exciter à vous procurer, à mesdames vos Sœurs et à tout le couvent, toutes les consolations possibles. Je n'ai pas laissé de l'en charger ; et sans la visite que j'ai indiquée, j'aurois été moi-même pour vous soulager. Je vous prie d'être persuadée qu'on ne peut être plus touché que je le suis du triste état où vous êtes. Dieu n'envoie de tels fléaux qu'avec des desseins de miséricorde, pour attirer à lui les cœurs qu'il afflige. Je suis, Madame, comme vous savez, très cordialement à vous.

A Germigny, ce 30 mai 1685.

LETTRE X. — Aux religieuses de Faremoutier.

Sur la mort de madame de Beringhen, abbesse de ce monastère.

Quand Dieu frappe de cette sorte, mes Filles, il averti de prendre garde à soi, mais de songer non seulement à son salut, mais encore à la perfection. Je puis dire que votre perte m'a fait sentir que j'étois père : mais ce n'est pas assez de l'être en ressentant votre affliction ; il faut l'être encore en vous exhortant à profiter de ces moments précieux. C'est assurément dans les grandes douleurs que Dieu se plaît à travailler dans les cœurs. Il y applique, avec la croix de son Fils, les grâces qui l'accompagnent ; et en nous ôtant les personnes chères, il veut que nous apprenions à réunir nos affections en lui seul.

Je m'en vais offrir à Dieu le saint sacrifice pour la défunte. Je rendrai grâces à ses bontés, de lui avoir donné une fin si sainte et si exemplaire, si digne des saintes abbesses qui l'ont précédée, et de la sainteté du monastère de Faremoutier. J'espère que la gloire s'en relèvera de plus en plus, et que Dieu

saura donner à cette abbaye une abbesse digne de sainte Fare. Je ne vous dis point mes vœux ; je les ai exposés ailleurs, et ne cesse de les répandre devant Dieu. Reposez-vous, mes Filles, sous les ailes de sa Providence paternelle : mettez en lui seul votre espérance, et considérez que tout ce qui se passe ne mérite point l'attention de celles qui sont nées pour l'éternité. Je suis à vous de tout mon cœur en la charité de notre Seigneur.

A Germigny, ce 1^{er} juin 1685.

LETTRE XI. — A madame de Beringhen, nommée abbesse de Faremoutier

Sur la nomination de cette dame à l'abbaye de Faremoutier.

La nouvelle que je viens d'apprendre de votre nomination, étoit la seule qui pouvoit diminuer la peine que me donnoit la perte d'une abbesse aussi illustre que feu madame de Faremoutier. Ce qu'on me mande des sentiments de la communauté, me fait espérer que votre gouvernement sera heureux. Je suis confirmé dans cette pensée par la grâce que Dieu vous fait de ressentir le poids de la charge qui vous est imposée : une charité sincère vous le rendra léger. Songez, ma Fille, qu'il faut cesser d'être à soi, quand on est aux autres ; et que quand on est appelé à la conduite des âmes, on est appelé plus que jamais à l'humilité et à l'anéantissement de tout ce qu'il y a d'humain.

Je n'ai pas loisir d'écrire à madame d'Arminvilliers, ni à la communauté, pas même au père prieur. Commencez à prendre soin du monastère ; et assurez toutes vos Sœurs, qui seront bientôt vos Filles, qu'ayant pris une part extrême à leur justedouleur, j'en prends aussi beaucoup à la consolation que Dieu leur envoie. Soyons-nous les uns aux autres un exemple de sainteté. Je ferai l'oraison funèbre de madame votre tante, puisque vous le souhaitez, et que vous voulez bien que je prenne le temps qui me sera le plus commode.

A la Ferté-sous-Jouarre, dimanche 3 juin.

LETTRE XII. — A la même.

Il lui parle des formalités nécessaires pour avoir ses bulles, et l'exhorte à résister à sa douleur.

J'ai de la peine à croire, Madame, que vos bulles puissent être retardées par le défaut d'aggrégation ; puisque, comme vous

le remarquez, vous êtes dans la maison depuis tant d'années : mais comme cette aggrégation ne peut nuire, vous pouvez la prendre et l'envoyer à M. le Premier, en lui marquant l'avis qu'on vous a donné de Paris. M. l'archevêque de Reims saura bien choisir ce qui sera nécessaire, et en tout cas cet acte ne peut que faciliter du côté de Rome. Votre information est signée, et doit être envoyée aujourd'hui chez M. le Premier.

Au reste, souvenez-vous, ma Fille, de l'obligation où vous êtes de résister à votre douleur. La douleur a je ne sais quelle trompeuse douceur, à laquelle il faut s'opposer comme aux autres ; mais elle abat à la fin et rend l'âme paresseuse. Dieu veut qu'on soit vigilant, surtout quand on se prépare à entrer dans un état où l'on doit rendre compte de soi et des autres. Je prie Dieu qu'il vous remplisse de son Esprit consolateur.

A Germigny, ce 15 juin 1685.

LETTRE XIII.—A la même.

Il lui demande les instructions nécessaires pour l'oraison funèbre de sa tante, qu'il devoit faire.

Je ne puis quitter le diocèse pour peu de temps que ce soit, sans vous dire adieu, ma chère Fille. J'espère être ici sur la fin du mois, et nous ferons le service avec l'oraison funèbre de cette chère tante dans le mois de septembre, s'il plaît à Dieu. Il sera bientôt temps de m'envoyer ce que vous saurez, pour le joindre à l'imprimé que j'ai reçu, et il sera bon de m'instruire de quelque chose de la famille : car encore qu'il ne faille pas, dans l'éloge d'une religieuse, appuyer beaucoup là dessus, il ne faut pas tout à fait l'omettre. Je m'en vais pour l'oraison funèbre de madame la princesse Palatine*, où Faremoutier aura beaucoup de part. Je vous prie de me mander si vous comptez parmi les abbesses qui vous ont précédée, quelques princesses ou de France ou de quelque autre maison souveraine. Je salue de tout mon cœur madame votre sœur, et suis à vous très sincèrement.

A Meaux, ce 2 août 1685.

* Elle avoit été élevée à Faremoutier, où, dans ses premières années, elle paroissoit vouloir se consacrer à Dieu.

LETTRE XIV. — A la supérieure des Ursulines de Meaux.

Il lui exprime sa satisfaction de l'obéissance de ses religieuses envers lui.

Je me réjouis, ma chère Fille, du témoignage que vous rendez à la manière sincère dont toutes vos Sœurs me témoignent leur obéissance : je vous prie de les assurer que plus elle sera grande et sincère, plus je me sens engagé à prendre un soin particulier de leur avancement et de leur repos. Pour vous, je ne puis vous dire combien je suis content de votre conduite, et combien je la trouve digne d'une bonne religieuse et d'une bonne supérieure. Je suis de tout mon cœur, ma chère Fille, votre très affectionné serviteur.

A Paris, ce 20 août 1685.

LETTRE XV. — Aux Ursulines de Meaux.

Sur la joie qu'il ressent de leur obéissance.

Je reçois, mes chères Filles, avec une joie sensible le témoignage sincère de votre obéissance, que vous me donnez en commun : rien ne me pouvoit donner plus de joie ; puisque rien ne marque tant le progrès que vous faites dans la vertu et dans le chemin de la perfection, dont l'obéissance est le fondement. D'ailleurs, rien ne peut toucher davantage un père que l'obéissance, qui marque le vrai caractère de fille, et lui donne une favorable ouverture pour avancer dans la perfection les enfants que Dieu lui a donnés. Priez Dieu que dans le desir immense qu'il m'inspire de vous avancer à la perfection de votre état, je travaille aussi à la mienne sans relâche, et que nous nous soyons les uns aux autres un motif de plaire à notre Seigneur, dans l'amour duquel je suis cordialement, mes chères Filles, votre très affectionné serviteur.

A Paris, ce 20 août 1685.

LETTRE XVI. — A madame de Tanqueux, supérieure des filles charitables de la Ferté.

Il leur permet de se confesser et de communier dans leur chapelle.

Comme vous m'avez demandé à deux différentes fois la permission de communier, vous et les Sœurs, les jours ouvriers dans la chapelle, la première pour les infirmes, la seconde en général pour toutes les Sœurs, à cause des classes : hier en dic-

tant ma lettre je ne me souvins que de la première concession que j'avois faite ; mais je me suis souvenu depuis, et j'ai trouvé dans les mémoires que j'avois faits pour la visite, que j'avois aussi accordé la communion pour toutes les Sœurs. Ainsi mon intention est de vous continuer ce que j'ai accordé pour bonne raison. Vous pouvez dire à Mousseau qu'il peut continuer à vous communier comme auparavant, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de moi. Je dis le même pour la confession ; et afin que cela soit fixé sans qu'il y arrive de difficulté, renvoyez-moi ma lettre, afin que je fasse une ordonnance en forme, qui établira les choses comme elles doivent demeurer. Il est bon aussi de m'envoyer copie de ce que feu M. de Meaux a accordé pour la fête de sainte Anne.

Je suis fâché que M. de Fortias s'en soit allé sans que j'aie eu le bien de le voir. Je vous prie d'être persuadée que l'affection que j'ai pour la communauté ne peut être ralentie ; et que j'ai une estime très particulière pour votre personne, et suis très cordialement, etc.

A Germigny, ce 30 septembre 1685.

LETTRE XVII. — A madame de Sainte-Agnès, supérieure des Ursulines de Meaux.

Sur la prochaine élection ; les confessions, les longues et fréquentes conversations avec les directeurs.

Je croyois, ma Fille, pouvoir vous voir avant mon départ, et dire à la communauté ce que Dieu demande d'elle en cette occurrence : c'est de se dépouiller de toute vue particulière sous les yeux de Dieu ; en sorte qu'on ait dans le cœur ce sentiment. Si cela est, Dieu donnera ses lumières, et le Saint-Esprit présidera à vos élections : ainsi soit-il. Je ne puis pas dire précisément quand je les ferai faire ; des affaires peuvent me retenir plus ou moins : tout ce que je vous puis dire, c'est que mon cœur me rappelle continuellement ici, et que votre communauté a beaucoup de part à l'attrait que je ressens.

J'apprends avec déplaisir qu'il y en a qui ne se confessent pas à M. de l'Isle : je vous prie de déclarer de ma part à la communauté que je desire absolument que tout le monde s'y confesse à l'ordinaire, ne pouvant en aucune sorte souffrir cette diversité qui vous rejetteroit dans de nouveaux troubles. Déclarez donc à vos Sœurs, que c'est un ordre général et irrévocable, et lisez-leur cette lettre.

Plus je connois ce prêtre, plus je le trouve saint et éclairé ; et Dieu m'a fait ressentir qu'il fera un grand bien à la communauté. Je lui ai parlé de certaines choses qui pouvoient faire de la peine : c'étoient de bonnes pratiques en elles-mêmes ; mais que je ne croyois pas bonnes pour votre communauté. Il en connoit les raisons ; et il n'aura pas encore été trois mois dans cet exercice , que vous ressentirez que la grâce de Dieu est en lui.

Mais je suis bien aise de vous dire, vous voyez, ma Fille, que c'est à la communauté que je parle, qu'il y a un manquement essentiel parmi vous ; c'est que chacun rapporte à sa compagne ce qu'on lui dit et ce qu'on lui ordonne dans la confession, tant par conseil que par pénitence : c'est une mauvaise et très injuste pratique ; mauvaise, parce qu'elle est contre la révérence due au sacrement et à son ministre ; injuste et très injuste, parce qu'elle expose au blâme un confesseur à qui il n'est pas permis de se défendre. Il est juste que l'Eglise, qui lui ferme la bouche, la ferme aussi à celles qui pourroient parler contre lui. Qu'on ne le fasse plus, par considération de mon juste desir, et qu'on ne m'oblige pas à des défenses absolues. Ne souffrez pas, ma Fille, que vos Sœurs aient de fréquentes et longues conversations avec les directeurs que je tolère. Si je n'apprends à mon retour qu'on est sur ce point dans la modération nécessaire, je serai contraint à révoquer tous les pouvoirs.

Pour vous, ma Fille, qui, Dieu merci, êtes exempte de toutes les choses qui font le sujet de cette lettre, rendez-en grâces à Dieu, vous et celles qui sont aussi dans la même pratique que vous, et inspirez ce sentiment aux autres. En votre particulier, suivez sans crainte votre attrait, qui est bon. J'ai fait beaucoup de réflexions sur tout ce que vous m'avez dit de votre état ; et très content de ce récit, je n'ai qu'à vous exciter à vous perfectionner dans cette voie, qui est simple et droite.

Je remercie la communauté du présent que M. Morin m'a apporté de sa part, et suis, ma Fille, bien persuadé que mon portrait est dans les cœurs, gravé par les saints sentiments que Dieu m'a fait la grâce d'y porter selon mon ministère. A vous de bon cœur.

Janvier 1686.

P. S. J'oublois de vous dire que je parlerai à toute la communauté avant les élections.

LETTRE XVIII. — A madame de Beringhen, abbesse de Faremoutier.

Sur l'établissement d'une école de filles à Faremoutier.

Je prie Dieu, ma Fille, qu'il vous renouvelle à ce renouvellement d'année, et de mon côté je suis bien aise de vous renouveler les assurances d'une fidèle et constante amitié.

J'apprends avec joie, de M. Morin votre médecin, que votre santé est bonne, et que le repos est extrêmement propre à rétablir votre poitrine affoiblie. Je vous prie donc de vous ménager, et de croire qu'en le faisant dans l'esprit d'obéissance et de charité pour vos Filles, vous offrirez à Dieu un sacrifice agréable.

On me propose il y a longtemps de faire à Faremoutier un établissement d'une école de filles, et d'y envoyer la sœur Berin, qui est capable d'enseigner la jeunesse. On me fait entendre que vous voulez bien donner un logement, quelques pains toutes les semaines, et du bois. Je vous prie de me mander ce que vous pouvez faire : et comme on me dit en même temps que la nièce de M. Vaillant peut contribuer à cette bonne œuvre, je vous serai obligé de parler avec M. le curé, afin que je sache de quoi on peut faire état. Véritablement ce sera un bien inestimable de pouvoir procurer une école aux filles, qui sont très mal instruites ; mais je serai bien aise de savoir au vrai ce qu'on peut faire sur les lieux, afin que je prenne mes mesures là dessus. Je vous prie donc de mander toutes les personnes qui peuvent savoir ce qu'il y auroit à faire, M. le curé, M. Vaillant, sa nièce et la mère de cette nièce, qu'on m'a dit qui prêteroit des meubles, et de m'instruire de tout, afin que je prenne une résolution avant mon départ. Je me recommande de tout mon cœur à la sainte communauté, et en particulier à madame votre sœur. De tout mon cœur à vous.

A Meaux, ce 5 de l'an 1686.

LETTRE XIX. — A la supérieure et communauté des filles charitables de la Ferté.

Sur la manière dont elles doivent se conduire pour attirer et gagner les nouvelles catholiques, et les instructions qu'elles doivent leur donner pour dissiper leurs préjugés.

Mes Filles, je n'ai point douté que vous n'eussiez de la joie d'instruire les nouvelles catholiques. Ce n'est pas assez de les

recevoir quand elles viendront ; il faut que la charité vous fasse trouver le moyen de les attirer, et que vous les alliez chercher dans leurs maisons. C'est là ce que Dieu demande de vous, d'aller au devant de la foi encore infirme, et de travailler à la soutenir : il faut beaucoup de douceur et de patience.

Inspirez-leur les dévotions communes et solennelles de l'Eglise ; les particulières doivent être réservées à un autre temps : surtout qu'elles connoissent que nous savons goûter Dieu et Jésus-Christ, et qu'elles ressentent que parmi nous on s'unit à Dieu par Jésus-Christ et ses saints mystères, et surtout par celui de la communion, plus intimement, et par des voies plus pénétrantes qu'elles ne l'ont appris dans leur première religion. Apprenez-leur l'humilité et la docilité d'esprit, sans laquelle on ne connoît jamais Dieu ni ses vérités : celles qui seront jugées capables de lire le nouveau Testament, et particulièrement l'Evangile, doivent apprendre de vous que l'humilité est celle qui introduit au secret, et qui apprend à goûter la parole de l'Epoux. Enfin, mes Filles, contentez mon cœur dans le desir qu'il a que ces nouvelles plantes prennent tout à fait racine, et portent des fruits agréables à Dieu et dignes de sa sainte Eglise. *Amen, amen.* Dieu soit avec vous, mes Filles.

A Meaux, ce 13 janvier 1686.

LETTRE XX. — A madame de Beringhen.

Il s'excuse d'avoir donné atteinte, sans le savoir, aux droits de l'abbesse.

Vous pouvez croire, Madame, que je n'ai nul dessein de vous faire tort. Je n'ai pas même conçu que les comptes de la paroisse se rendissent devant vous, et j'avois commis seulement à la place du curé, parce que les curés sont bien aises quelquefois de n'avoir rien à démêler avec leurs paroissiens dans le temporel. Il n'y aura qu'à faire les choses à la coutume ; et mon dessein, non plus que le vôtre, n'est pas d'innover. Surtout rien ne changera jamais dans l'attachement que j'ai à votre service.

A Paris, ce 27 janvier 1686.

LETTRE XXI. — A la supérieure des Ursulines de Meaux.

Sur l'attrait qu'il desire qu'elle suive : que la miséricorde infinie de Dieu et les mérites du Sauveur sont l'unique soutien du chrétien.

Il est vrai, ma Fille, que je ne puis être à Meaux au commen-

cement du carême ; je ne tarderai pourtant pas : voyez ce que vous avez à faire, et ne manquez pas de me l'écrire.

L'attrait que je vous exhorte de suivre, regarde principalement l'occupation envers les perfections divines : j'approuve aussi tout le reste que vous m'avez exposé de vos dispositions. Je ne crois pas qu'il faille tant éplucher si on a commis dans toute sa vie des péchés mortels, ou non ; il faut toujours supposer qu'on n'a que trop mérité l'enfer, si Dieu nous traitoit à la rigueur, et mettre son appui sur son infinie miséricorde et sur les mérites du Sauveur ; c'est le vrai soutien du chrétien.

Exhorte ma sœur de *** à faire effort sur elle-même, et à ne désespérer jamais de la grâce de Dieu ; puisqu'il ne la conserve que pour lui donner le temps de se convertir tout à fait. Je suis bien aise de ce que vous me mandez des dispositions de vos Sœurs. A mon retour, je m'appliquerai à mettre M. de l'Isle au point où il faut qu'il soit, afin que la maison tire le profit, qu'on peut espérer de ses talents. Je suis à vous, ma Fille, de tout mon cœur.

A Paris, ce 20 février 1686.

LETTRE XXII.—A madame de Beringhen.

Il lui propose de recevoir chez elle une dame faussement convertie.

J'ai, Madame, une proposition à vous faire, mais à vous seule, afin que vous me disiez avec une entière liberté votre pensée. Madame de Chevri, fausse convertie de ce diocèse, me donne de l'inquiétude, et il est nécessaire de la renfermer. J'ai de la peine à vous proposer de la recevoir, du moins pour quelques jours ; mais deux raisons m'y obligent : l'une, que votre maison est la plus voisine de chez elle ; et l'autre, qu'apparemment elle aura moins de répugnance à y être que dans toute autre, et que j'aurai plus de moyen de la voir là qu'ailleurs.

Je fais état, et c'est indépendamment de tout ceci, de me rendre chez vous lundi soir. J'y demeurerai, si vous l'agréez, mardi tout le long du jour jusque au soir, que j'irai à Coulommiers. Je vois tous les inconvénients ; mais je vois aussi ce que la charité de Jésus-Christ peut demander. Pour manier ces esprits, il faut de la dextérité et de la charité ; et, sans flatterie, je ne vois que vous et madame votre sœur, où je puisse espérer ces deux qualités si nécessaires. Au surplus, quand vous aurez un peu essayé ce que vous pourrez gagner sur cet esprit, et que je lui aurai parlé moi-même, vous serez libre ; et n'ayant aucun

engagement que volontaire avec moi, vous vous en déferez quand il vous plaira. Mais il importe que je puisse lui parler en lieu sûr et commode ; et je vous en délivrerai aussitôt que vous le voudrez, la chose étant nuement entre vous et moi. Si vous pouvez la recevoir à ces conditions, vous me délivrerez d'une grande inquiétude. S'il y a quelque difficulté, vous me le direz franchement comme à un ami, qui au fond ne veut autre chose que ce que vous voulez vous-même. M. de Chevri, qui va lui-même vous porter ce billet, saura de vous vos intentions, et vous instruira de ce qu'il faudra que vous sachiez. Tout à vous , ma Fille, de tout mon cœur.

A Germigny, ce 18 juin 1686.

LETTRE XXIII.—A une supérieure de religieuses.

Sur l'abandon à la suprême bonté, et le mystère de la piété.

Vous pouvez sans hésiter, ma Fille, procéder à la conclusion par suffrages de la novice ; et si elle est reçue, j'en louerai Dieu. Quant....., je ne vois aucune apparence de le faire, ni même de le lui permettre. Je crois, et je dois croire selon ses lettres, qu'il attendra mes ordres sur cela ; et s'il les prévenoit, je n'aurois pas sujet d'être content. Ces manières..... ne me plaisent guère ; et le compte que vous m'en avez rendu étoit assez nécessaire pour me faire connoître le personnage. Je vous verrai peut-être plus tôt que vous ne pensez.

Quant aux vérités dont je vous parlai dernièrement, je vous réitère encore que je ne vois ni joie, ni repos, ni adoration véritable, ni sincère amour, ni rien, en un mot, que dans ce haut abandon à la divine, suprême et inaltérable bonté, à laquelle seule il se faut fier, et non seulement plus qu'aux autres, mais incomparablement plus qu'à soi-même. Voilà tout ce que je connois dans le mystère de la piété : une grande attention et une grande vigilance quand Dieu commande, et par dessus toute activité naturelle et surnaturelle, un repos inébranlable dans l'abandon à celui qui seul est bon. Il n'y a de bon que Dieu, dit Jésus-Christ, et par conséquent il n'y a que lui à qui on se doive pleinement fier pour le temps et pour l'éternité. Dieu vous donne cette confiance, ma Fille.

A Meaux, ce 28 juin 1686.

LETTRE XXIV.—A madame de Beringhen.

Sur les raisons d'accorder l'entrée du monastère à une nouvelle convertie.

Il n'y a pas moyen, Madame, de refuser à madame de Chevri l'entrée qu'elle desire tant dans votre maison, où j'espère qu'elle aura trouvé le commencement de son salut. Elle a fait sa confession aussibien qu'on le pouvoit désirer d'une personne qui jusque ici n'a rien su ni jamais pensé à une si importante action. Continuez-lui votre charité, et croyez, Madame, que je suis à vous de tout mon cœur.

A Germigny, ce 1^{er} juillet 1686.

LETTRE XXV.—A la supérieure des Ursulines de Meaux.

Raisons qui ne permettent pas qu'un ancien confesseur de la maison voie des religieuses qui le demandoient.

J'ai lu, ma Fille, avec beaucoup d'attention votre lettre, celle de la mère dépositaire, et les deux de M. André. Après y avoir fait devant Dieu une sérieuse réflexion, je ne trouve point à propos ce voyage de M. André, qui ne pourra que réveiller le trouble des esprits, et sera trop court pour l'apaiser. C'est peu pour celles qui se persuadent d'avoir besoin de son secours, de ne le voir qu'en passant : les autres qui auroient le même desir, se feront mille sujets de plainte de l'impossibilité ou du refus ; en un mot, c'est occasionner de nouvelles affaires. Je suis satisfait au dernier point des dispositions que je vois dans la mère dépositaire : elles sont selon Dieu et selon mon cœur, qui en cela, j'ose le dire, est selon Dieu.

Je parlerai, s'il est nécessaire, à M. André ; mais comme ce qu'il témoigne le plus désirer c'est un témoignage de sa conduite, le mien sur ce point lui doit tenir lieu de tout ; et afin qu'il l'ait aussi authentique qu'il le pourra désirer, je vous envoie cette lettre ouverte que vous ou la mère dépositaire pouvez lui envoyer.

Vous pouvez dire aussi à la sœur de la ***, que le desir qu'a M. André de la mettre en repos une bonne fois, est très louable, mais impossible : on ne finit pas en une fois de telles peines. Je prendrai soin d'elle ; et si elle a à recevoir quelque soulagement dans les angoisses ou Dieu permet qu'elle tombe, ce ne peut être par ce qui passe ; c'est un secours permanent dont elle a besoin.

Ceci sera commun, s'il vous plaît, à vous et à la mère dépositaire; le surplus sera pour la mère assistante. J'aurois fort désiré de la voir avant mon départ, et d'entendre d'elle-même ce qu'elle vous a dit, qui est l'abrégé pour elle de ce qu'elle doit présentement à Dieu. L'abandon à la Providence et à la conduite des supérieurs pour l'avenir, et à l'égard des choses passées faire tout nouveau, selon la parole de l'Epoux dans l'Apocalypse ¹; voilà ce que Dieu veut. Tout à vous en la charité de notre Seigneur.

A Meaux, ce 18 juillet 1686.

LETTRE XXVI. — A madame de Beringhen.

Sur certains ornements mondains qu'on vouloit introduire à Faremontier.

Je reçois, Madame, avec joie, les continuels témoignages de vos bontés. M. Rueil se ressentira dans l'occasion de l'affection que vous avez pour son avancement, et du bon témoignage que vous donnez à sa vertu. Je consens que vous receviez madame le Boussi, prieure de Bray. Quant au balcon sur lequel vous souhaitez que je vous fasse réponse, je vous dirai franchement que ces ornements mondains ne conviennent pas à la simplicité d'un monastère, et que vous ne les devez pas souffrir. Tout à vous de tout mon cœur, Madame et très chère Fille.

A Meaux, ce 19^e septembre 1686.

LETTRE XXVII. — A la même.

Sur une sœur qui faisoit les écoles, la liberté qu'il vouloit qu'on laissât aux Sœurs pour leur conscience.

Vous pouvez dire, Madame, à la sœur Berin, qu'elle ne doit point hésiter de donner la quittance en la forme qu'on la lui demande; parce que sa réception dans une des maisons ne dépend point de la réserve qu'elle fera de ses droits, mais de moi uniquement. Je lui donnerai sur cela toutes les sûretés qu'elle pourra désirer: elle n'a qu'à bien travailler et demeurer en repos. Je suis plus en peine de ce qu'on m'a dit qu'elle avoit rebuté madame Vaillant sa compagne, en la voulant astreindre à son directeur. Ce n'est pas mon intention qu'on entre dans de telles contraintes; et quoique je ne prétende pas obliger les

¹ Apoc. XXI. 5.

Sœurs à se confesser au curé, je serai toujours plus aise, tout le reste égal, qu'on le préfère à tout autre; et l'esprit de ces maisons est toujours d'être attaché à la hiérarchie.

Je ne sais plus où en sont les affaires avec madame de Bonneval : il me semble qu'elles étoient en assez bon train, et qu'en l'état où M. de Chevri avoit porté les choses de part et d'autre, c'étoit assez l'intérêt commun qu'elles se terminassent selon son projet. Au retour du petit voyage que je m'en vais faire à la Cour de madame la Dauphine, je vous en demanderai des nouvelles. Il sera temps aussi de parler de madame de Notre-Dame, qui a enfin donné sa démission, sans qu'on ait pu la faire changer de dessein, quelques délais qu'on apportât à l'exécution de ses anciennes résolutions.

Je ne sais si mademoiselle de Mauléon se sera acquittée du présent qu'elle s'étoit chargée de vous faire de l'Oraison funèbre de M. le Prince : c'étoit bien son intention de le faire quand je suis parti de Paris. Soyez, s'il vous plaît, toujours bien persuadées, vous et madame votre sœur, de mon amitié très sincère.

A Meaux, ce lundi de la Pentecôte.

LETTRE XXVIII. — A la même.

Sur un orage qu'il avoit essuyé; et les visites qu'il se proposoit de faire.

Il est vrai, Madame, qu'au retour de Faremoutier nous eûmes tout loisir de dire : *A fulgure et tempestate libera nos, Domine*. Tout le ciel étoit en feu de toutes parts : la pluie tomboit à verse; la nuit survint bientôt, et on n'avoit de lumière que par les éclairs : mais enfin par les prières de sainte Fare et de ses Filles, nous arrivâmes heureusement à l'Hermitage. Le lendemain on s'y reposa : on va aujourd'hui à Nanteuil conclure une mission. Lundi on reviendra faire sa volonté à Germigny un jour ou deux : ensuite on ira aux conférences voisines; et samedi on pourra faire un tour à Versailles, pour revenir à la saint Etienne. Voilà, Madame, tout le projet.

Madame de Notre-Dame, au lieu de se faire saigner, feroit mieux de s'épargner davantage, jusqu'à ce que sa santé soit parfaitement rétablie. Mais en cela je me plains de son peu d'obéissance, et vous n'aurez pas peu gagné si vous emportez sur son esprit de se laisser conduire sur ce point plus qu'elle n'a fait. Je suis bien obligé aux inquiétudes des grandes et des petites, et enfin tout va selon leurs vœux.

A Germigny, ce 5 juillet 1687.

LETTRE XXIX.—A la même.

Sur des permissions, et sur les prières des saints.

J'accorde la permission que vous demandez pour le père de la Tour. Vous pouvez aussi, ma Fille, en cas pareil la tenir pour donnée aux gens que vous saurez bien approuvés, quand on n'aura pas le temps de recourir à moi. Vous voyez que je suis bien aise de ce recours, qui me donne des occasions de vous assurer de mon amitié et de mon estime.

Je ne manquerai pas de vous recommander aux prières du saint homme dont vous me parlez. A ce que je vois, vous m'observez de près; je ne suis pas en humeur de m'en fâcher : de telles prières nous peuvent tous sanctifier; mais il faut nous-mêmes prier beaucoup, afin que les prières des saints nous profitent.

A Meaux, ce 23 août 1687.

LETTRE XXX.—Aux religieuses de la congrégation de Coulommiers.

Sur le choix des postulantes, et l'importance de cette action.

Mes chères Filles, la paix et la charité de notre Seigneur soient avec vous à jamais, et qu'elles y soient en particulier dans l'action qui se présente à faire, qui est la réception ou le refus des postulantes. Après avoir vu les lettres des mères conseillères et maitresses, et de quelques autres de vous, je n'ai qu'à laisser agir chacune des Sœurs selon les mouvements de sa conscience : prenez garde seulement de ne laisser entrer dans vos cœurs aucun esprit de parti, ni aucune pique; car l'action étant de telle importance, je vous déclare encore une fois qu'on ne peut agir par ces motifs sans péché mortel. Je défends étroitement à toutes les Sœurs, et même sous peine de désobéissance, d'user de reproches ou de censures les unes envers les autres, voulant que chacune demeure tranquille pour donner lieu au Saint-Esprit, et lui laisser gouverner son cœur. Surtout qu'on se garde bien de faire dépendre le refus ou la réception de l'une, de celle de l'autre; vu même que les qualités des sujets sont si différentes, qu'il ne paroît nulle conséquence à tirer de l'un à l'autre, et que si on le faisoit, ce ne pourroit être que par pique.

Je suis obligé de vous dire, par l'amour que j'ai pour la maison, qu'elle doit beaucoup aux soins de M. Chibert et de sa

famille : à la vérité ce n'est pas là une raison décisive pour conclure en faveur de sa fille, si elle avoit des exclusions essentielles; mais ce peut être un motif pour supporter certaines choses dont on peut espérer la correction. Pour ce qui est de ma sœur Grassot, je lui souhaite une entière satisfaction sans la connoître. J'estime tant le bonheur d'être retiré du monde et de vivre dans la maison du Seigneur, que j'aurois peine à en exclure personne par mon inclination. C'est à vous à examiner sous les yeux de Dieu ce qui convient aux sujets et à la maison, et à donner votre suffrage par le seul motif de la conscience, en vue de la révision qui en sera faite un jour devant le tribunal de Jésus-Christ. Tous les jours jusqu'à vendredi que l'affaire se consommera, si tout y est disposé d'ailleurs, je vous offrirai toutes à Dieu au saint autel, afin qu'il vous inspire ce qui lui est agréable.

Je ne toucherais en aucune sorte aux constitutions ni à la délibération que vous ferez, à moins que je ne reconnoisse que les constitutions aient été violées; ce que je ne présume pas, et ne croirai point aisément. Suivez-les en toutes choses avec une pleine liberté d'esprit et de cœur; et gouvernez-vous de telle manière que j'aie sujet de rendre grâces à Dieu de votre conduite, et de vous en donner à toutes de justes louanges. Je prie, mes Filles, notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 10 septembre 1687.

LETTRE XXXI.—A madame de Tanqueux.

Sur quelques filles des nouveaux convertis, et la manière dont on devoit les traiter.

On a trouvé bon, Madame, qu'on rendit les filles de Sacy à leurs parents, sous la promesse qu'ils m'ont faite de les envoyer aux instructions. Vous prendrez, s'il vous plaît, le soin de faire payer aux Sœurs, en les rendant, la pension réglée par M. l'intendant, ou convenue avec eux. Pour celle qui s'est sauvée, M. l'intendant a ordonné qu'elle seroit ramenée chez vous pour l'exemple, et que vous la retiendriez jusqu'à nouvel ordre.

On se plaint à la Ferté, que les Sœurs mettent des bâillons et des cornes aux petites filles : ces châtimens sont bons quelquefois pour leur éviter le fouet; mais le bâillon paroît un peu rude, et en un mot il faut épargner aux filles des convertis ce qui leur donne prétexte de plainte. La douceur et la patience

sont ici le seul moyen qui nous reste. Je suis , Madame , de tout mon cœur, etc.

A Lusanci, ce 3 novembre 1687.

LETTRE XXXII. — A la sœur Jeanne Guyeux, religieuse de la congrégation à Coulommiers.

Il approuve qu'elle se serve d'une version du Bréviaire, pour entendre l'office divin.

J'approuve fort, ma Fille, que les religieuses cherchent à entendre ce qu'on dit et ce qu'elles disent dans le service divin; parce que c'est un moyen très utile pour faciliter l'attention et exciter la piété. Je ne vois rien qui vous empêche de vous servir de la version dont vous m'écrivez, et je vous en donne la permission, jusqu'à ce qu'étant sur les lieux, je traite avec vous plus à fond de cette affaire.

Je loue votre soumission et vos sentiments sur la révérence qui est due au saint siège; mais je ne sache pas qu'il se soit rien publié en France sur ces matières depuis fort longtemps: vivez donc en repos et sans scrupule. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 25 juin 1688.

LETTRE XXXIII. — Aux religieuses Ursulines de Meaux.

Il parle des différents points sur lesquels il se propose de les interroger dans la suite de sa visite.

Dans le déplaisir où je suis, mes Filles, de l'interruption de la visite, et dans le dessein que j'ai de la reprendre le plus tôt qu'il me sera possible, Dieu me met dans le cœur de vous avertir sur quoi elle roulera principalement. Les choses sur quoi je desire que chacune de vous s'examine, et dont je veux qu'on me rende compte, sont premièrement sur le silence; si on le garde, si on l'aime, si on est bien persuadé que c'est le gardien de l'âme et la mortification de la langue, le moyen le plus nécessaire pour désarmer l'ennemi dont elle est l'instrument, {selon saint Jacques; puisque c'est l'enfer qui l'anime et qui l'enflamme: sur l'office divin, et sur l'oraison; si on y est ponctuel, si on craint de perdre les précieux moments que l'on doit passer avec Dieu, et si on les emploie utilement sous ses yeux: sur la charité qui doit être entre les Sœurs; si on sait se supporter mu-

tuellement comme on veut que Dieu nous supporte , et si loin de se provoquer les unes les autres à la colère , on se prévient mutuellement en honneur ; si on rend bénédiction pour emportement ou pour outrage , lorsqu'il arrive à quelqu'une de s'oublier assez pour s'y laisser aller : sur la pauvreté ; si l'on est véritablement dépouillé de tout , et délivré à fond du désir de recevoir ou de donner , si ce n'est avec permission , et sans jamais se fâcher d'être refusé : sur les directions ; si on entre véritablement dans l'esprit d'unité , ne desirant de communiquer avec des hommes spirituels que dans les cas marqués dans les constitutions , c'est à dire , lorsque les besoins sont véritablement extraordinaires et connus des supérieurs , sans s'abandonner au découragement , et encore moins , ce qui seroit détestable , au murmure , lorsque on nous refuse ou qu'on nous diffère , pour entretenir l'ordre et éviter les mauvais exemples : sur l'obéissance ; si on obéit de cœur , comme dit l'apôtre ¹ , comme à Dieu , et non pas aux hommes : si on accepte , sans répliquer et sans murmurer , les obédiences , souhaitant de suivre les ordres de la supérieure , et non pas de la faire céder à nos desirs et à nos plaintes ; et en général si on pratique ce que dit saint Paul ² : *Tout ce que vous avez à faire , faites-le de tout votre cœur , comme ayant à en rendre compte à Dieu , et non pas aux hommes.*

Mes Filles , évitez l'oisiveté et les entretiens du monde : craignez les parloirs , où l'on se dissipe quand d'autres raisons que le devoir indispensable vous y conduisent. Dieu soit en vous et avec vous toutes.

Jeudi matin 1688.

LETTRE XXXIV. — A madame de Tanqueux.

Il lui envoie des règlements pour sa communauté.

J'ai revu les règlements ; il n'y aura qu'à les faire mettre au net , prendre garde à l'orthographe , et en faire deux copies , dont l'une demeurera dans les archives de l'évêché. Ma sœur Cornuau vous témoignera combien j'en suis satisfait , et le soin avec lequel j'ai tout examiné. Je vous envoie aussi mon ordonnance , dont il faudra donner copie à M. le curé , aussi bien que des précédentes , tant de celles de feu Monseigneur * d'heureuse mémoire , que de la mienne.

¹ Coloss. iii. 22. — ² Ibid. 23.

* M. de Ligny , prédécesseur de Bossuet.

Vous, Madame, et toutes les Sœurs verront par là combien je desirer les favoriser et assurer ; afin qu'elles puissent tranquillement vaquer avec vous, et sous votre conduite, au grand ouvrage de leur perfection, et de la parfaite glorification de Dieu en elles ; en sorte qu'elles soient partout la bonne odeur de Jésus-Christ à la vie et à la mort. *Amen, amen.* Je vous prie de les assurer de mon affection, et de me croire, Madame, avec une estime particulière, etc.

A Germigny, ce 5 mai 1689.

LETTRE XXXV. — A madame de Beringhen.

Sur le père Gardeau, M. l'évêque d'Éli, et l'abbesse de Jouarre.

Je ne pouvois pas trouver, Madame, une occasion plus favorable pour faire réponse à votre lettre, que celle du père Gardeau, curé de Saint-Etienne-du-Mont à Paris. Vous connoissez son mérite, et comme il est aussi bien persuadé du vôtre, votre entrevue ne peut être que très agréable. Il n'y a nulle difficulté de faire entrer M. l'évêque d'Éli : c'est un homme dont je connois le rare mérite, et nous ne pouvons lui marquer assez de considération dans le diocèse. Je vous prie que le père Gardeau lui tienne compagnie : je voudrois bien pouvoir moi-même vous aider à faire les honneurs. J'espère vous voir lundi sans manquer, et il y a même beaucoup d'apparence que j'irai dîner à Faremoutier.

Il ne faut pas oublier la permission de confesser que demande cette dame anglaise pour ce père anglais, autant de fois et autant de temps qu'elle le souhaitera. Pour madame de Jouarre, je n'ai point d'autre raison que celle ou de m'acquitter du devoir de ma conscience, ou de connoître avec certitude que je suis déchargé : cela se passera avec toutes sortes d'honnêtetés de ma part.

A Meaux, ce 24 juin 1689.

LETTRE XXXVI. — A madame de Tanqueux.

Sur la visite qu'il se proposoit de faire à la Ferté, et les communications des Sœurs avec les religieux de Rueil.

Je crois, Madame, être obligé de vous dire que je ne pourrai aller à la Ferté-sous-Jouarre que vers la fin d'août. En attendant, je vous prie de dire à nos Sœurs qu'elles prient Dieu pour l'heureux succès de la visite, qui doit être un fondement

du bonheur de la maison , par les principes de bonne conduite que je tâcherai d'y affermir.

Entre nous et dans le dernier secret , il est nécessaire d'insinuer à nos Sœurs qu'elle ne doivent point aller à Rueil , ni recevoir dans la maison d'autres religieux que le père prieur. Ce n'est rien qui regarde les Filles ; mais une précaution générale très nécessaire pour les raisons que je vous dirai. Je pars demain pour Soissons , et espère être samedi à Meaux. Je suis, Madame , de tout mon cœur , et avec l'estime que vous savez , etc.

A Germigny, ce 7 août 1689.

● LETTRE XXXVII. — A la même.

Sur les constitutions de sa communauté ; des avis donnés par le prélat , et la visite prochaine.

Je vous renvoie , Madame , les règlements et les constitutions approuvées de moi : il en faudra faire une copie qui demeure dans les archives de l'évêché.

Pour l'avis que je vous ai donné , vous ne devez pas croire que ce soit l'effet d'aucune plainte qu'on m'ait faite de la maison ; mais une précaution causée par des connoissances que vous et vos Filles pourriez n'avoir pas. La visite sera remise au mois de septembre : je la veux faire avec loisir et attention. Je prie Dieu qu'il envoie son auge à la garde de M. voire fils , et qu'il écoute vos prières.

A Germigny, ce 25 août 1689.

● LETTRE XXXVIII. — A la même.

Sur les changements qu'il a faits dans leurs constitutions.

J'ai reçu , Madame , avec ma sœur Cornuau , les règles avec les constitutions. Les petites diversités qui étoient entre la copie et l'original corrigé de ma main , sont venues , principalement sur les règles , de ce qu'on avoit pris un livre pour un autre. J'ai réformé toutes choses suivant que je l'avois agréé d'abord. L'article du curé est absolument nécessaire , et j'y ai mis les tempéraments qu'il faut. Au surplus , je ne veux pas lui donner plus d'autorité que ne portent mes règlements , ni qu'il se mêle plus avant des affaires de la maison sans mon ordre exprès. J'ai trouvé , en relisant les constitutions , qu'on auroit pu éviter un

si grand détail : il y a beaucoup de choses qu'il semble mieux de laisser à l'usage que de les écrire ; et quand on écrit tant , cela est cause qu'on ne relit point , ou qu'on relit précipitamment et par manière d'acquit. C'est pourquoi je croirois , en écrivant moins , qu'on donneroit lieu à plus penser : je m'en remets néanmoins à vous , car il n'y a là rien de mauvais. Que si vous jugez à propos de décharger quelque chose de l'écrit , il ne faudra que marquer les endroits qui seroient les moins nécessaires , et les plus aisés à suppléer par la pratique : encore un coup , je remets le tout à votre prudence. J'espère que ma visite donnera la dernière forme à la maison , du moins pour le fond. Je suis, Madame , de tout mon cœur , etc...

A Germigny, ce 30 août 1689.

LETTRE XXXIX. — A la même.

Sur son fils qui avoit été blessé , et la manière dont elle devoit porter cet accident.

Je fus , madame , hier fort alarmé d'avoir vu dans une lettre d'un de mes amis que M. votre fils a été blessé : mes lettres d'aujourd'hui m'ont rassuré , et en le mettant au rang de ceux qui sont blessés légèrement. Je le souhaite , et je vous prie de m'en faire écrire des nouvelles. Je prierai cependant notre Seigneur qu'il vous le conserve , et qu'il vous fasse la grâce de porter ce malheur en chrétienne : c'est tout dire , et vous savez bien que toutes les vertus sont renfermées dans ce nom. Souvenez-vous de la sainte Vierge et de toutes ses dispositions , lorsqu'elle vit les blessures de ce cher et de ce divin Fils unique , qui étoit en même temps le Fils de Dieu comme le sien. Je vous mets de tout mon cœur entre ses mains maternelles , et je la prie de vous obtenir une imitation de sa résignation. Croyez , Madame , que personne ne prend plus de part que moi à vos peines. Je suis de tout mon cœur , etc.

A Meaux, ce 30 août 1689.

LETTRE XL. — A la même.

Il lui promet de prier pour son fils.

J'entre , Madame , dans toutes les peines que vous me marquez dans votre lettre ; et dans ce sentiment je redoublerai les prières que je vous ai promises pour M. votre fils , afin que Dieu lui apprenne à faire sa volonté , et qu'il ait le même cœur

pour son service que pour celui de son prince. Je serai, s'il plaît à Dieu, à la Ferté dans la semaine prochaine, pour y faire la visite de la maison. Je suis de tout mon cœur, etc.

A Meaux, dimanche 25 septembre 1689.

XLI. — EXTRAITS de lettres à la sœur André, de la communauté des filles charitables de la Ferté.

Sur la grâce de la visite épiscopale, les distractions, les aigreurs contre le prochain, la solitude, les austérités, les tentations et l'acte d'abandon.

Quand la paix sera dans la maison, Dieu y sera, et c'est de quoi je le prie. On voit, par expérience, que la grâce de la visite épiscopale est grande; mais il faut y être fidèle, autrement elle se perd; et il faut joindre le soin du pasteur avec l'obéissance et la docilité du troupeau; c'est ce que j'espère. Tenez-y la main, ma Fille; et pour vous, allez toujours dans votre voie. J'approuve votre conduite avec ma sœur Cornau. Je prie notre Seigneur qu'il bénisse ma sœur Chevri : la simplicité et la vérité doivent être son partage.

A Meaux, ce 3 novembre 1689.

Ce que vous me mandez de la communauté et de quelques Sœurs en particulier me réjouit. Il sera utile à la maison que je l'ai bien connue, s'il plaît à Dieu. Je n'ai rien à vous répondre présentement sur les messes. Je ne partirai pas de cette ville sans avoir vu ce qu'il y aura à faire pour la supériorité. Je salue nos chères Sœurs. Il faut tâcher dans les distractions qu'il n'y en ait point dans le cœur; et que l'amour qui se sert de tout et même de ses foiblesses, demeure sans interruption.

A Paris, ce 17 janvier 1690.

Madame votre mère m'a écrit souvent qu'elle souhaitoit de me parler de son affaire. Je n'ai vu nulle utilité dans cette entrevue, parce qu'elle m'a toujours paru fort entêtée de sa prétention. Quand je verrai ouverture à quelque bien, je ne la négligerai pas; surtout après ce que vous me marquez du péril de son salut, qui en effet est fort grand, lorsque on s'emporte, comme elle fait, à dire des choses aigres contre le prochain, et qui, sans servir aux affaires, ne font que lui nuire. Je profiterai des choses que vous me faites connoître, pour en traiter où il faudra, et en chercher les remèdes.

Il faut tâcher de se faire quelques heures libres et seules, où l'on puisse converser avec Dieu : mais c'est ordinairement une

tentation que de vouloir pousser à bout la solitude, puisqu'il y a si peu d'âmes qui puissent porter cet état. J'ai peine à rien décider sur les austérités, et je m'en rapporte volontiers à un confesseur discret, qui voit le fond et la suite : ainsi je n'accorde rien là dessus.

Je ne vous dis rien sur le desir d'avoir le saint sacrement, vous savez ce que j'ai dit là dessus. Ce seroit une tentation que cela se tournât en dégoût de votre vocation. Le diable se sert de tout pour nous détourner de Dieu et de notre vocation ; servons-nous aussi de tout et même des privations pour nous y attacher....

Il entre beaucoup de tentation dans les peines de ma sœur André : il n'est pas besoin qu'elle me spécifie rien davantage ; mais que plus l'obscurité est grande, plus elle marche en foi et en soumission ; plus l'agitation est violente, plus elle s'abandonne à Dieu avec courage sans rien céder à la tentation, ni se laisser détourner de la vocation à laquelle Dieu a attaché son salut. Quand on fait ces actes d'abandon que je demande, je ne prétends pas qu'on doive sentir qu'on les fait, ni même qu'on le puisse savoir ; mais qu'on fasse ce que l'on peut dans le moment, en demandant pardon à Dieu de n'en pas faire davantage. C'est à l'espérance qu'elle se doit abandonner plutôt qu'à la crainte.

A Paris, ce 26 janvier 1690.

LETTRE XLII.—A madame de Beringhen.

Sur la visite que le Dauphin avoit rendue au prélat ; la mort de M. Pastel, son grand vicaire ; et son attachement pour ses Filles de Faremoutier.

Il y a trop longtemps que je suis en ce pays, Madame, sans y avoir de vos nouvelles. J'envoie en apprendre et vous dire des miennes.

Hier, j'eus le bonheur d'avoir ici Monseigneur : il y arriva à cinq heures, et il voulut bien partir de Versailles de fort bonne heure pour me donner plus de temps. Il est parti ce matin à sept heures, et me voilà bien honoré.

Vous aurez su la mort de M. Pastel : c'est un redoublement de soin pour moi. Quoique j'aie mis M. Phelippeaux à sa place, et qu'il soit très capable de cet emploi, il faut quelque temps pour acquérir la croyance et l'expérience nécessaires à un si grand emploi. M. le curé de Doui m'a dit qu'on vous avoit envoyé son mémoire. Voyez, s'il vous plaît, Madame, ce que

vous avez à dire. Je salue de tout mon cœur madame d'Arminvilliers. J'espère vous voir bientôt, et je ne veux pas que Jouarre ait à reprocher à mes anciennes Filles qu'elle m'oblige à le négliger. Mais aussi comment négliger Faremoutier? mon cœur y sera toujours.

A Germigny, ce 18 mai 1690.

XLIII. — Aux Filles charitables de la Ferté-sous-Jouarre.

Il répond à leur demande d'une supérieure; fixe les bornes de son autorité, et les exhorte à l'obéissance.

J'ai reçu, mes Filles, la lettre que vous m'avez écrite, pour me prier de vous donner comme supérieure ma sœur des Noyers, que les Sœurs de l'Union nous ont donnée. Je consens à vos desirs; et sans conséquence pour les autres élections, où j'observerai les formes prescrites par vos règlements, je vous ordonne de lui obéir comme à votre supérieure. Je n'entends pas qu'elle change rien aux règlements et constitutions que j'ai approuvés, comme aussi n'en a-t-elle pas le dessein: s'il y a quelque chose à faire de conséquence, elle m'en rendra compte. J'espère vous voir dans le mois prochain. Les affaires de Jouarre m'arrêtent encore ici pour quelques jours: j'aurai une singulière consolation de trouver l'ordre et l'obéissance, qui est la source de l'union, bien établie. Je prie, mes Filles, notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Paris, ce 16 juillet 1690.

LETTRE XLIV. — A une religieuse de la congrégation, à Coulommiers.

Sur quelques permissions; sur le bonheur qu'elle avoit eu de concourir à la conversion d'une âme; sur l'étude de Jésus-Christ, et l'humilité.

Il y a longtemps, ma Fille, que je devois avoir répondu à votre lettre. Vous avez dû entendre que j'accordois les permissions que vous me demandiez, puisque vous ne receviez point de défenses contraires ni de refus. C'est mon intention d'en user ainsi dans ces sortes de choses: il n'en seroit pas de même pour de plus importantes, où il faudroit attendre un ordre exprès.

Vous êtes bien heureuse d'avoir été choisie de Dieu pour concourir à la conversion d'une âme: priez-le qu'un reflux de grâce vous convertisse vous-même. C'est un bonheur d'avoir à

souffrir des contradictions pour de tels sujets, et c'est là le sceau de la croix qui marque l'œuvre de Dieu.

Les conseils qu'on vous a donnés sur les résolutions de votre retraite sont très saints : faites votre exercice le plus ordinaire de ces mots sacrés du *Pater* : *Fiat voluntas tua*. Goûtez Jésus-Christ, méditez-en nuit et jour les actions, les paroles et les souffrances ; tout y est esprit de vie. Songez bien à ce qu'il a dit : *Venez à moi* ; et surtout à ce qui suit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Pour vous fonder dans l'humilité, qui est le grand remède, non seulement contre l'enflure du cœur, mais encore contre la dissipation, pénétrez cette parole de saint Paul ¹ : *Celui qui pense qu'il est quelque chose, quoi-qu'il ne soit rien, se trompe lui-même*.

J'ai besoin de prendre ici un peu de repos, après quoi je songerai à vous aller voir, et j'en ai grand désir. Je suis fâché de la peine de ma sœur du Saint-Esprit : je lui ai offert tout le secours qu'elle pouvoit attendre de moi ; mais ni moi ni M. le grand vicaire n'avons pu, pour certaines raisons, nous rendre à Coulommiers pour cela ; et je me sens encore obligé, comme je viens de vous le dire, à prendre un peu de repos.

Ma sœur de Saint-Antoine pourra vous instruire de ce qui regarde les novices et votre lettre du 3. Vous pouvez communiquer par lettres avec la pensionnaire qui souhaite tant d'être au nombre des postulantes, et l'assurer de ma protection. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 7 septembre 1690.

P. S. Je vous permets le jeûne des samedis jusqu'à la visite.

LETTRE XLV.—A madame de Tanqueux.

Sur un règlement de visite, quelques unes des Sœurs, et les confesseurs.

Voilà, madame, le règlement de visite pour votre chère maison : vous suppléerez à ce qui y manque, par votre prudence. J'ai grande espérance que Dieu y sera servi, pourvu qu'avec l'exercice de la charité on y cultive l'esprit de silence et de recueillement.

Ma sœur André revient bien, et j'espère que Dieu lui continuera ses regards. Ma sœur Cornuau se réduit de plus en plus à l'obéissance. N'oubliez pas de dire à ma sœur Mabillon que je suis bien content d'elle, et que la première fois que j'irai à

¹ Gal. vi, 5.

la Ferté, elle sera la première que j'écouterai en plein loisir.

Faites, s'il vous plaît, entendre aux confesseurs l'endroit qui les touche. Je ne vous dis que de petits mots, parce que Dieu vous dit le reste. Je prie Dieu qu'il vous bénisse et votre famille qui m'est très considérable et très chère.

A Germigny, ce 14 octobre 1690.

LETTRE XLVI. — A la sœur André.

Il lui donne d'excellents avis pour profiter de ses fautes, et s'avancer dans la vertu.

Dieu soit béni à jamais, ma Fille, Dieu soit béni à jamais pour les miséricordes qu'il commence à exercer envers vous : il vous rendra tout. Ce n'est pas à nous à songer à réparer le temps perdu : à notre égard il est irréparable ; mais celui dont il est écrit ¹, que *où le péché a abondé la grâce a surabondé*, peut non seulement réparer tout le passé qu'on a perdu, mais encore le faire servir à notre perfection. Quant à nous, tout le moyen qui nous reste de profiter de nos égarements passés, c'est de nous en humilier souvent jusque au centre de la terre et jusque au néant : mais du fond de ce néant, et du fond même de ces ténèbres infernales où sont les âmes encore éloignées de Dieu, mais repentantes, il doit sortir un rayon de bonne confiance qui relève le courage et fasse marcher gaiement dans la voie de Dieu, sans se laisser accabler par ses péchés, ni engloutir par la tristesse de les avoir commis. Cette douleur doit nous piquer jusque au vif, et non nous abattre, mais nous faire doubler le pas vers la vertu. Vivez entièrement séquestrée du monde et des affaires : vquez à la seule affaire nécessaire, en simplicité et en silence.

Le vœu de ne jamais accepter la supériorité a dû être subordonné à celui de l'obéissance, et je ne l'accepte qu'à cette condition : mais mon esprit est de vous tenir fort soumise, fort intérieure, fort dans le silence, hors les emplois nécessaires. Domptez votre volonté, rompez-la en toutes rencontres, laissez-la rompre, fouler aux pieds et mettre en pièces à qui voudra : c'est votre ennemie, et il ne doit vous importer par quel coup elle périsse : c'est un serpent tortueux qui se glisse d'un côté pendant qu'on le chasse de l'autre ; c'est ce serpent dont nous devons tous écraser la tête.

¹ Rom. v. 20.

Ne vous informez pas si vous avez offensé Dieu, et combien, dans beaucoup d'états que vous me marquez : jetez tout à l'aveugle dans le sein immense de la divine bonté et dans le sang du Sauveur ; il s'y peut noyer plus de péchés que vous n'en avez commis et pu commettre. Ne vous hâtez pas, pour cause, de faire des confessions générales, même depuis le temps que vous savez ; je vous la ferai faire, s'il le faut : en attendant, vivez en repos, puisque vous avez pourvu à ce qui étoit nécessaire. Dieu est si bon, si bon encore un coup, si bon pour la dernière fois à ceux qui retournent à lui, qu'on n'ose presque le leur dire ; de peur, pour ainsi parler, de relâcher les sentiments de la pénitence. Il est vrai que d'autre part il est jaloux, attentif à tout, sévère observateur de nos moindres démarches : il faut le servir en crainte, et se réjouir devant lui avec tremblement, comme chantoit le Psalmiste¹ : mais si la consolation et la joie de l'esprit veut dominer, laissez-la faire. Jésus est toujours Jésus : je le prie qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 14 octobre 1690.

LETTRE XLVII.—A madame de Tanqueux.

Il lui donne des avis sur la conduite des Filles charitables de la Ferté, dont elle étoit la mère.

Ma sœur André m'a écrit, et je vous puis dire, Madame, que loin qu'elle ait aucune peine de la saisie que nous avons résolue, elle me prie de vous obliger à la faire faire comme on en étoit convenu, et au surplus à ne lui plus parler du tout de ces affaires, qui renouvellent ses tentations et ses peines toutes les fois qu'elle est obligée à y songer. Elle me mande cela, autant qu'il me paroît, de fort bonne foi. Je ne vous dissimulerai point qu'elle ne me paraisse peinée d'une lettre qu'elle craignoit que vous ne vissiez ; d'elle à sa sœur, et d'autres papiers de confiance qu'on lui envoyoit : je suis bien persuadé que vous aurez tout fait avec votre prudence ordinaire. La grande affaire est de leur trouver une supérieure : la maison n'ira qu'à demi, tant que cette conduite lui manquera. Je suis bien résolu de m'appliquer à remédier à ce mal : jusqu'à ce que cela soit, il nous faudra supporter beaucoup de choses, et n'exiger pas la perfection tout entière d'une communauté qui n'est pas encore tout à fait formée. Cependant ce qui doit vous consoler, c'est, Madame, que

¹ Ps. II. 11.

vous trouveriez très difficilement des filles particulières mieux disposées que celles-là. Ainsi il faut attendre le moment, et ne les pas tant presser sur certaines choses de la dernière régularité, qu'elles ne peuvent pas encore porter. Je finis, Madame, en vous assurant que je suis avec toute l'estime et la confiance possible, etc.

A Germigny, ce 29 octobre 1690.

LETTRE XLVIII. — A la sœur André.

Il lui fait sentir les dangers qu'elle a courus, et l'exhorte à être fidèle à sa vocation.

Je souhaite fort, ma Fille, qu'on ne vous parle jamais des affaires qui renouvellent vos peines, et j'écris sur cela ce que je crois nécessaire à madame de Tanqueux. Je lui parle aussi des autres parties de votre lettre, et surtout de la peine que vous avez touchant celles que vous envoyez à votre sœur. Au surplus, prenez bien garde à la fidélité que Dieu vous demande, et souvenez-vous des inconvénients où vous avez pensé tomber et où vous étiez tombée en partie : mais Dieu vous a soutenue et rappelée sur ce penchant. Epanchez donc votre cœur en actions de grâces envers son infinie bonté, et soyez attentive à sa volonté, à l'ordre de sa providence et à votre vocation ; de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Je pourvois toujours, autant que je pourrai, à vos peines, et je tâcherai de les prévenir. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 29 octobre 1690.

LETTRE XLIX. — A la sœur Chevri, fille charitable de la Ferté-sous-Jouarre.

Sur la manière de résister à la tentation ; certaines vues qui se présentent à elle dans l'oraison, la nécessité de combattre la tristesse ; et les desirs dont Dieu ne veut pas l'accomplissement.

Vous faites bien, ma Fille, de laisser passer avec indifférence les peines que vous m'avez expliquées : la tentation a gagné ce qu'elle vouloit quand on s'en embarrasse, et qu'on se détourne de la voie où Dieu nous appelle.

Il n'y a rien de suspect dans la voie de l'oraison à laquelle vous êtes attirée, ou plutôt dans laquelle vous êtes jetée. Ce qu'il y auroit à craindre seroit d'adhérer à ces vues des âmes privées de Dieu, si elles sont particulières ; car il y auroit du

péril d'être jetée par là dans des jugements trompeurs et préjudiciables au prochain et à la gloire de Dieu : mais ces vues venant comme par force et par nécessité, il n'y a qu'à les laisser passer. Il ne faut pas se laisser plonger dans les tristesses accablantes qui en résultent ; mais il y faut apporter une certaine résistance, douce pourtant, quoique forte, et toujours soumise à l'ordre de Dieu. La règle dans ces occasions est de résister doucement, en cette sorte, à ce qui peut jeter dans l'accablement ou dans le danger : que si on y est jeté par une force supérieure et inévitable, et il n'y a qu'à se laisser aller, avec une ferme confiance que Dieu qui y pousse d'un côté saura soutenir de l'autre, et que tout aura sa juste mesure. Suivez donc cette lumière intérieure qui vous guide, et priez celui qui l'envoie de vous conduire intérieurement et secrètement dans les pas les plus ténébreux.

Dieu donne souvent des desirs dont il ne veut pas donner l'accomplissement. Cette vérité est constante : il montre des voies de perfection qu'il ne veut pas toujours qu'on suive : il a ses raisons pour cela. Les âmes sont exercées par ces vues et par ces desirs ; cependant Dieu se réserve son secret.

Il y a beaucoup d'apparence que ces desirs et ces vues d'être religieuse sont de ce genre ; j'ose presque vous en assurer : mais néanmoins pour écouter Dieu, j'entrerai volontiers avec vous plus à fond sur cette matière. Tout ce qu'il faut éviter en cette occasion, c'est l'agitation et l'inquiétude : car partout où Dieu a un dessein, la tentation en a un autre ; et si elle ne peut jeter les âmes dans des infidélités grossières et manifestes, elle tâche de les jeter dans le trouble : afin de resserrer le cœur, et d'en dissiper les desirs qui doivent tous être réunis au seul nécessaire. Ecoutez donc cette parole du Sauveur : *Marthe, Marthe, très inquiète, il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire : Marie a choisi la meilleure part.*

Cette lettre a été écrite à Meaux ; mais vous la recevrez de Jouarre, où vous pouvez m'écrire dimanche, lundi, et mardi jusqu'à deux heures. Tout à vous en notre Seigneur.

A Meaux, ce 4 novembre 1690.

LETTRE L. — A la même.

Il lui témoigne beaucoup de bonté pour résoudre ses difficultés.

Il n'y a pas eu moyen, ma Fille, de vous parler à Jouarre, ni même de vous y voir dans le mauvais temps qu'il faisoit : je vous

donnerai volontiers une paisible et une longue audience sur la difficulté et les desirs dont vous me parlez. Ce ne pourra être que dans l'Avent, puisque je pars samedi, pour aller faire un tour à Paris, s'il plaît à Dieu. Il n'y a rien qui presse pour cette affaire, surtout Dieu vous faisant la grâce d'attendre sans inquiétude la déclaration de sa volonté. Si vous trouvez à propos de m'écrire sur ce sujet, vous le pouvez; mais il est bien pénible de s'expliquer par écrit suffisamment sur des choses de cette nature. Faites ce que Dieu vous inspirera : s'il vous donne le mouvement de m'écrire, j'espère qu'en même temps il me donnera la grâce de vous bien entendre. Je n'ai garde de rien dire de tout ceci.

A Meaux, ce 7 novembre 1690.

LETTRE LI. — A la sœur André.

Sur le vœu de pauvreté qu'elle avoit fait, et les dispositions où elle devoit entrer.

Soyez donc pauvre à jamais comme Jésus-Christ ; j'y consens, ma Fille, et j'en accepte le vœu. Ne craignez jamais ni de m'écrire, ni de me parler : je prendrai le temps convenable pour vous répondre, ou plutôt pour écouter Dieu qui vous répondra en moi. Dites souvent sans rien dire, dans cet intime silence et secret de l'âme : *Tirez-moi, nous courrons après l'odeur de vos parfums*; et encore : *Venez, Seigneur Jésus, venez* : c'est la parole que l'esprit dit dans l'Epouse, selon le témoignage de saint Jean. Laissez les affaires du monde, et répétez souvent aux pieds de Jésus ce que Jésus dit de Marie étant à ses pieds : *Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire*. Fondez-vous en douleur, fondez-vous en larmes, arrosez les pieds de Jésus, et mêlez-y la consolation avec la tristesse. Ce composé est le doux parfum des pieds du Sauveur : essuyez-les de vos cheveux, sacrifiez-lui tous les desirs inutiles. Vous ferez la confession que vous souhaitiez, quand Dieu le permettra. Puisse Jésus vous dire encore : *Plusieurs péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*. Vous voyez bien que j'ai reçu votre lettre. Cachez-vous en Dieu avec Jésus-Christ ; entendez cette parole. Dieu soit avec vous.

A Meaux, ce 10 novembre 1690.

LETTRE LII. — A madame de Saint-Étienne, religieuse Ursuline de Meaux.

Il lui marque comment elle doit conduire ses novices ; et l'exhorte à la mort spirituelle.

Le compte que vous me rendez , ma Fille , de la disposition de vos prétendantes et de vos novices, m'a donné beaucoup de consolation. Menez-les efficacement et doucement par la voix de l'obéissance, dont le fruit principal est de tenir l'âme en repos dans une parfaite conformité au gouvernement établi par les supérieurs.

Je suis bien aise qu'on sache profiter de la sage conduite de M. le grand vicaire. L'obligation de me suivre ne le distraira guère du diocèse , où je suis toujours en esprit , et d'où je ne m'absente que le moins possible selon le corps : ainsi il n'y a point à douter que je ne le conserve à votre sainte communauté pour supérieur.

Pour vous, ma Fille, je n'ai à vous proposer que cette mort spirituelle, qui vous rendant semblable à ce mystérieux grain de froment dont la chute jusque au tombeau a été le salut du genre humain, vous rendra en vous-même féconde en vertus , et féconde à engendrer en notre Seigneur un nouveau peuple pour la sainte maison où vous êtes. Il faut tomber, il faut mourir, il faut être humble et renoncer à soi-même, non seulement jusqu'à s'oublier, mais encore jusqu'à se haïr ; car sans cela on ne peut aimer comme il faut celui qui veut avoir tout notre cœur. Je le prie, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 19 mai 1691.

LETTRE LIII. — Aux religieuses de la congrégation, à Coulommiers.

Sur les cas où le confesseur peut priver les religieuses de la communion ; et les règles qu'elles doivent suivre dans la fréquentation de ce sacrement : qu'elles ne doivent point faire de ce qui se passe dans le tribunal la matière de leurs conversations.

Plusieurs de vous, mes Filles, m'ont demandé la permission de communier plus ou moins que ne portent vos constitutions. D'autres m'ont fait quelques plaintes de ce que M. votre confesseur les privoit des communions extraordinaires que la mère supérieure leur permettoit, et les obligeoit à prendre sa permission expresse. Il n'est pas possible, mes Filles, que j'entre

dans les raisons particulières de priver de la communion, ou d'y admettre. Ainsi, sans faire réponse sur ce sujet aux lettres particulières, je vous donnerai des règles que chacune pourra s'appliquer facilement.

Pour cela il faut distinguer le cas d'indignité, qui est l'état de péché mortel, où l'on mange sa condamnation, où l'on ne discerne pas le corps du Seigneur, où enfin on s'en rend coupable, d'avec les autres cas où sans cette indignité on peut être privé de la communion ou s'en priver soi-même.

Je n'ai rien à vous dire sur le cas d'indignité : tout le monde sait qu'en ce cas on ne peut approcher de la sainte table sans l'absolution du prêtre. Si l'on doutoit qu'un péché fût mortel ou véniel, il faudroit encore recourir à lui ; parce qu'il est préposé pour discerner la lèpre d'avec la lèpre, et se reposer sur son avis.

Pour venir maintenant aux autres cas où cette indignité ne se trouve pas, le confesseur ne peut refuser la communion à celles qu'il a absoutes ; mais il peut la différer quelque peu de temps, s'il trouve qu'on ne s'y soit pas assez préparé.

Je n'approuverois pas régulièrement qu'on usât dans les grandes fêtes de cette sorte de délai, à cause du scandale ; et parce que, absolument parlant, la disposition essentiellement requise se trouve dans ceux qui, étant sincèrement convertis, et suffisamment purifiés par la pénitence, sont hors du péché mortel par l'absolution.

Pour venir maintenant au cas de fréquenter plus ou moins la communion en état de grâce, il est certain que le confesseur étant, comme prêtre, le dispensateur établi de Dieu pour l'administration des sacrements, c'est principalement par son avis qu'il se faut régler, et ne point multiplier les communions contre sa défense au delà des jours marqués par les constitutions.

Il peut même, pour de bonnes raisons, diminuer aux particulières les communions ordinaires selon l'exigence des cas, et pour exciter davantage l'appétit de cette viande céleste en la différant ; mais, à moins de fortes raisons, cela doit être rare, parce que les constitutions ayant pour ainsi dire arbitré le temps qu'on peut communier en religion, communément il s'en faut tenir à cette règle.

Le confesseur peut ainsi imposer pour pénitence la privation de certaines communions plus fréquentes, s'il connoît par expérience que les âmes soient retenues du péché par la crainte

d'être privées du don céleste, et qu'ensuite elles y reviennent avec une nouvelle ferveur.

Il paroît, mes Filles, par toutes ces choses qui ne souffrent aucun doute, qu'on ne doit point communier contre la défense du confesseur. S'il abusoit de cette défense, et qu'il privât trop longtemps ou trop souvent des communions ordinaires celles qu'il auroit reçues à l'absolution, on s'en pourroit plaindre à l'évêque, qui est préposé pour donner, tant au confesseur qu'aux pénitentes, les règles qu'il faut suivre. Pour ce qui regarde le détail, on voit bien que le secret de la confession ne permet pas à l'évêque d'y entrer, et qu'il doit seulement instruire le confesseur, en cas qu'il eût des maximes qui tendissent à éloigner trop légèrement de la fréquentation des sacrements, non seulement les religieuses que leur vocation met en état d'en approcher plus souvent, mais encore le reste des fidèles.

Quand il n'y a point de défense du côté du confesseur, on est libre de demander à la mère des communions de dévotion, et il n'est nullement nécessaire de demander pour cela le consentement du confesseur; puisque d'un côté il ne s'agit que de la liberté naturelle que Dieu donne à ses enfants, et que de l'autre la constitution suppose que la supérieure connoît assez ses religieuses, pour juger s'il est à propos de leur accorder ou refuser des communions extraordinaires. Elle peut aussi priver des communions ordinaires celles qu'elle jugera à propos pour punir certaines désobéissances ou certaines dissensions entre les Sœurs, et enfin les autres fautes qui auront mal édifié la communauté.

Il faut sur toutes choses que le confesseur et la supérieure agissent avec concert, et conviennent des maximes de conduite dont ils useront envers les Sœurs pour les porter à la perfection de leur état, et déraciner leurs défauts et imperfections.

Je ne parle point des cas auxquels le confesseur peut suspendre l'absolution, même pour des péchés véniels, dont on ne prend aucun soin de se corriger; parce qu'encore que le péché véniel ne rende pas les communions indignes et sacrilèges, c'est la pratique ordinaire des Sœurs de s'abstenir par révérence de la communion, lorsque l'absolution leur a été différée.

Voilà, mes Filles, les règles que vous devez suivre, et la conciliation de vos constitutions avec l'autorité des confesseurs. Il ne faut rien craindre en suivant les constitutions, parce qu'elles ont été approuvées par les évêques.

Il ne me reste qu'à renouveler les défenses que j'ai faites si souvent de se juger les unes les autres sur le délai ou la fréquence des communions, et de faire la matière des conversations de ce qui se passe dans le tribunal, qui doit être enveloppé dans un mystérieux secret, par respect pour un sacrement où le secret est si nécessaire, et pour ne point exposer le jugement prononcé par le prêtre, qui est celui de Jésus-Christ même, à la censure des Sœurs, qui ne peut être que téméraire; puisque même le confesseur ne peut point rendre raison de ce qu'il fait, et ne la doit qu'à Dieu seul.

Au surplus, mes chères Filles, vivez en paix, ne laissez point troubler votre repos par celles qui semblent mettre la perfection à communier, sans se mettre en peine de profiter de la communion: car je suis obligé de vous dire, et je le dis en gémissant, que celles qui crient le plus haut qu'on les excommunie, sont souvent les plus imparfaites, les plus immortifiées, les moins régulières. Ne faites pas ainsi, mes Filles, et qu'on voie croître en vous avec le desir de la communion, celui de mortifier vos passions et de vous avancer à la perfection de votre état.

Croyez-moi tout à vous, mes chères Filles, dans le saint amour de notre Seigneur. Je vous verrai sans manquer, s'il plaît à Dieu, au premier temps de loisir, et je réglerai en vous écoutant, autant qu'il sera possible, ce que je ne puis régler à présent qu'en général, mais toutefois suffisamment pour mettre fin à vos peines, si vous apportez un esprit de paix à la lecture de cette lettre, et que vous en pesiez les paroles.

A Germigny, ce 26 juin 1691.

LETTRE LIV. — A madame de Tanqueux.

Sur l'établissement de madame de Beauvau; dans la supériorité de la maison des Filles charitables de la Ferté.

Je vous envoie, Madame, la minute de l'acte d'établissement de madame de Beauvau, vous priant de faire remplir de son nom et du nombre des chapitres et articles des constitutions le blanc que j'ai fait laisser: aussitôt je renverrai l'acte signé et scellé pour être gardé dans vos archives.

Au reste, il y a beaucoup à louer Dieu de nous avoir envoyé madame de Beauvau, sous laquelle, et par votre sainte et parfaite correspondance, la piété fleurit et la grâce fructifie dans notre chère maison.

Je n'ai pas encore bien examiné les livres des Sœurs, et je le ferai, s'il plaît à Dieu, au premier jour : en gros, je n'y vois rien de suspect ; mais comme je n'ai fait que parcourir le mémoire, il faut attendre une dernière résolution après un examen exact. S'il y a quelque règlement à faire, je vous prie de me le mander ; sinon il faudra remettre à la visite que je ferai dans le mois d'août, s'il plaît à Dieu. Cette lettre vous sera commune avec madame de Beauvau, et il ne me reste qu'à vous assurer l'une et l'autre de mon estime et de ma confiance. Je suis, Madame, comme vous savez, etc.

A Germigny, ce 1^{er} juillet 1691.

LETTRE LV.—Aux sœurs charitables de la communauté de la Ferté-sous-Jouarre.

Sur l'établissement de madame de Beauveau, pour leur supérieure, et les avantages qu'il se promettoit de son gouvernement.

Je vous envoie, mes Filles, l'acte d'établissement de madame de Beauvau pour votre supérieure, mis en bonne forme. J'ai sujet de rendre grâces à Dieu du choix qu'il m'a inspiré ; puisque la paix, le bon ordre et le service de Dieu, avec le soin d'acquérir la perfection chrétienne s'augmente visiblement dans votre maison, depuis qu'elle en a pris en main la conduite. Vous savez que mon intention est que vous conserviez toujours à madame de Tanqueux, votre chère mère, le respect et la reconnaissance que vous lui devez en cette qualité : j'en ai dit ce qui convenoit dans l'acte que vous recevez, et autant que la brièveté de ces sortes d'actes le pouvoit souffrir. Je vous dirai en même temps qu'ayant appris qu'on reparloit de la sœur Saint-Mars, je me suis très bien souvenu qu'elle m'avoit elle-même demandé de se retirer de la maison, et que je l'avois accordé pour le bien commun ; en sorte qu'il ne reste plus qu'à procéder à la résolution du contrat, à quoi je consens. Au surplus, mes chères Filles, croissez en humilité et en douceur, et vivez en paix ; c'est le bien que je vous souhaite.

A Germigny, ce 1^{er} août 1691.

ACTE d'établissement de madame de Beauvau, pour supérieure dans la communauté des Sœurs charitables de la Ferté-sous-Jouarre.

Nous, évêque de Meaux, desirant pourvoir autant qu'en nous est à l'avancement de nos chères Filles, les Filles charitables de

Sainte-Anne de la Ferté-sous-Jouarre ; ce que nous avons toujours cru dépendre de l'établissement d'une supérieure actuellement résidente avec elle , qui leur fit observer les règles et constitutions que nous leur avons données , et les unit ensemble plus étroitement sous le doux joug de l'obéissance : bien informés d'ailleurs de la piété , discrétion et capacité de notre chère Fille en Jésus-Christ , dame Marie de Beauvau , nous l'avons appelée en cette maison ; et après avoir ouï la dame de Tanqueux , ci devant par nous préposée à la conduite de cette maison , établie et soutenue par ses soins , laquelle nous auroit déclaré que les soins qu'elle doit à sa famille ne lui permettoient pas de vaquer autant qu'elle desireroit au bien spirituel et temporel de ladite maison de Sainte-Anne , et nous a requis pour ce sujet d'y établir ladite dame de Beauvau , qu'elle juge la plus capable d'y accomplir l'œuvre et la volonté de Dieu : ouïes aussi en particulier nosdites Filles de la communauté de Sainte-Anne , avons ladite dame de Beauvau , ordonnée et établie , l'ordonnons et l'établissons pour supérieure de cette communauté , tant qu'il nous plaira ; lui enjoignons par l'autorité du Saint-Esprit , qui nous a établi évêque pour régir l'Eglise de Dieu , de leur faire exactement observer lesdites règles et constitutions , sans y rien changer ni altérer que de notre permission et ordre exprès ; et à elles de lui obéir comme à leur légitime supérieure ; établie de notre autorité , sans préjudice de l'élection que nous avons accordée à nosdites Filles et communauté , par le chapitre xx , articles 53 , 54 et 55 de leursdites constitutions , et pareillement sans préjudice des honneurs et préséances , que ladite dame de Beauvau et nosdites Filles nous ont requis vouloir conserver à ladite dame de Tanqueux ; ce que nous aurions accordé à la commune satisfaction de ladite communauté. Donnée à la Ferté-sous-Jouarre , en visite , le vendredi huitième jour de juin 1691.

LVI. — EXTRAITS de différentes lettres à madame de Tanqueux.

Sur les peines du chapelain ; la nouvelle supérieure et ses heureux commencements ; la sollicitude du prélat pour la communauté , et ses sentiments pour madame de Tanqueux.

Comme je ne doute pas que la peine de M. de Fortias ne soit venue ou ne vienne jusqu'à nos Sœurs , je vous prie , Madame , de leur dire que l'humilité de ce saint prêtre a cédé à mes raisons et à mes prières : aidez-moi , Madame , à l'en remercier.

A Meaux , ce 10 novembre 1690.

Je me réjouis, Madame, de l'heureuse arrivée de madame de Beauvau. J'ai divers engagements qui ne me permettent pas de l'aller installer jusqu'à jeudi; mais ce sera ce jour là sans manquer, et je tâcherai d'arriver de bonne heure à la Ferté, après avoir néanmoins dîné ici.

A Germigny, ce 1^{er} juin 1691.

Je me réjouis avec vous, Madame, des heureux commencements de notre nouvelle supérieure: je ne doute point que ce ne soit Dieu qui nous l'ait adressée. Elle vous communiquera ce que je lui mande sur les communions.

A Meaux, ce 17 juin 1691.

Je suis bien persuadé que vous serez toujours la mère de vos Filles de la Ferté-sous-Jouarre, et une bonne mère; et je serois bien fâché que cela fût autrement. Rien ne peut altérer l'affection que j'ai pour cette communauté: j'espère y aller bientôt, et avoir l'honneur de vous y voir.

A Germigny, ce 29 septembre 1692.

M. l'abbé de Fortias me paroît assez content de la disposition de la visite: quand vous la serez, je le serai aussi. C'est toujours sur vos bontés que je compte pour ce qui touche cette communauté, dont j'espère toujours beaucoup, et que je favoriserai de tout mon pouvoir: je souhaite principalement d'y voir l'obéissance bien rétablie.

A Germigny, ce 8 novembre 1692.

Je suis fâché, Madame, d'être si près de vous sans avoir la consolation de vous aller voir et la chère communauté; les affaires de deçà m'en empêchent: pour vous, j'espère vous voir à Paris. Il faut que vous m'appreniez l'état où vous laisserez la communauté, et le profit qu'on y fait de la supérieure que vous lui avez procurée: il faudra aussi me dire comment elle s'y prend dans le gouvernement, s'il y a à l'avertir de quelque chose, et comment. Au fond, tout roule sur vous et sur la confiance que j'ai à votre prudence et à votre bonté maternelle pour la maison. J'écris à madame de Beauvau que s'il y a quelque chose à me dire de plus pressé, elle m'envoie quelqu'une des Sœurs avec ma sœur Cornuau que je mande ici. Je suis à vous, Madame, comme vous savez et avec toute l'estime possible.

A Jouarre, mardi matin.

LETTRE LVII. — A madame d'Epéron, prieure des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris.

Sur la mort et les vertus de la mère de Bellefonds, ancienne prieure de ce monastère.

Nous ne la verrons donc plus cette chère mère ; nous n'entendrons plus de sa bouche ces paroles que la charité , que la douceur , que la foi , que la prudence dictoient toutes , et rendoient si dignes d'être écoutées ! C'étoit cette personne sensée qui croyoit à la loi de Dieu , et à qui la loi étoit fidèle : la prudence étoit sa compagne , et la sagesse étoit sa sœur ; la joie du Saint-Esprit ne la quittoit pas ; sa balance étoit toujours juste et ses jugements toujours droits. On ne s'égaroit point en suivant ses conseils ; ils étoient précédés par ses exemples. Sa mort a été tranquille , comme sa vie , et elle s'est réjouie au dernier jour. Je vous rends grâces du souvenir que vous avez eu de moi en cette triste occasion. J'assiste avec vous en esprit aux prières et aux sacrifices qui se feront pour cette âme bénie de Dieu et des hommes. Je me joins aux pieuses larmes que vous versez sur son tombeau , et je prends part aux consolations que la foi vous inspire.

Sur la fin de septembre 1691.

LETTRE LVIII. — A madame de Beringhen.

Sur l'établissement du chant dans le service divin.

J'avoue, Madame, que j'aurai beaucoup de joie de toutes les mesures que vous pourrez prendre pour rétablir à Faremoutier la beauté du chant , qui est la seule chose qui manque au service , tout plein d'ailleurs de piété.

A Meaux, ce 9 décembre 1691.

LETTRE LIX. — A une communauté de religieuses.

Sur la communion.

Mes Filles , j'ai invité M. votre confesseur à venir ici , par le desir que j'avois de conférer avec lui du progrès spirituel de la communauté. Le compte qu'il m'en a rendu me donne beaucoup de sujets de louer Dieu ; et il me paroît qu'à l'extérieur il n'y a plus rien à desirer , sinon que toutes se rendent à l'ordre

commun ; ce qui est même déjà accompli dans la plupart. Je vois quelques difficultés sur la communion : mais d'abord il n'y a nul doute que les prêtres étant par leur caractère les dispensateurs des sacrements, le confesseur, qui est le prêtre de la maison, ne puisse ordonner la communion ou la suspendre. Lequel des deux qu'il ait fait, une religieuse qui s'adresse à la mère le lui doit auparavant déclarer ; et comme elle ne la peut accorder au préjudice de la défense du confesseur, elle ne la peut refuser au préjudice de son commandement, si ce n'est qu'il fût arrivé depuis la confession quelque chose qui y obligeât, ou que le cas qui donneroit lieu au refus de la supérieure fût si grief, qu'elle eût sujet de présumer que la religieuse ne l'auroit pas exposé au confesseur. En ce cas, elle devra lui en parler et céder à son autorité, se réservant d'avertir les supérieurs majeurs, si la chose étoit d'une assez grande importance pour cela. Il faut grièvement châtier une religieuse qui s'adresseroit à la mère, sans lui dire l'ordre qu'elle auroit reçu du confesseur ; ou au confesseur, sans lui dire celui qu'elle pourroit avoir reçu de la mère. Il en doit être de même pour les novices à l'égard de leur maîtresse ; et je me suis expliqué avec M. le confesseur de ce qu'il peut y avoir ici de particulier à observer : c'est qu'on doit leur accorder peu de communions extraordinaires, et que leur maîtresse étant appliquée à les observer de plus près, le confesseur doit avoir plus d'égard aux ordres qu'elle donnera, et ne les contrarier jamais ; mais toujours inspirer à la novice l'humilité et l'obéissance envers sa maîtresse, sauf à remontrer secrètement à la maîtresse elle-même ce qu'il trouvera convenable ; auquel cas la maîtresse doit céder.

Au surplus, il n'y a nul doute que le confesseur ne puisse ordonner des communions extraordinaires, non point tant à mon avis par pénitence, ce qui me paroît peu convenable à la perfection d'un sacrement si desirable ; mais par des raisons particulières du bien spirituel des âmes, dont le confesseur est le juge. Pour la communion journalière, il est vrai que c'est l'objet des vœux de l'Eglise dans le concile de Trente, et un des fruits de la demande que nous faisons dans l'oraison dominicale, en demandant notre pain de tous les jours ; mais en même temps il est certain que ce n'est pas une grâce qu'il faille rendre commune dans l'état où sont les choses, même dans les communautés les plus réglées ; et il n'en faut venir là qu'après de longues précautions et préparations, et lorsque on voit que la chose tourne si manifestement à l'édification commune, qu'il y a sujet de croire que Dieu en sera loué. Comme il faut être

sobre sur ce point , il faut d'autre part combattre celles qui mettent la perfection à se priver de la communion d'elles-mêmes , ou à chercher des directeurs qui les en privent sans des raisons suffisantes ; puisque au contraire il est certain que c'est un des plus grands sujets de gémissement qu'une âme chrétienne puisse avoir , et que se priver de la communion sans en même temps se mettre en peine de se rendre digne d'une communion fréquente , c'est une illusion grossière , comme je vous et i dit souvent.

Voilà les maximes de M. votre confesseur comme les miennes , l'asi on en a pensé autre chose , on ne l'aura pas entendu . Je suis obligé de vous dire aussi que lui ayant fait expliquer ses sentiments sur les dispositions nécessaires au sacrement de pénitence , et en particulier sur les péchés d'habitude et les occasions prochaines , je l'ai trouvé dans les sentiments communs et droits que j'ai établis dans mon catéchisme ; de quoi il a fallu vous avertir , parce qu'on n'avoit pas bien entendu ses sentiments sur ce sujet là.

Il reste encore à vous dire que loin de croire que les contraventions aux règles et constitutions ne puissent pas être matière de confession , il est d'avis au contraire avec tous les docteurs qu'elles le sont ordinairement à raison du scandale , ou du mépris , ou de la négligence tendante au mépris , qui les accompagne : ainsi tous les obstacles qu'on pouvoit trouver au profit que vous tirerez de sa capacité et de ses instructions étant levés , il reste que vous jouissiez des lumières que Dieu lui donne , et du zèle qu'il lui inspire pour votre perfection.

Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Meaux, ce 29 mars 1592.

LETTRE LX.—A madame de Beringhen.

Sur la mort de son père.

Il n'y a , Madame , que les saints jours qui m'empêchent d'aller mêler mes douleurs avec les vôtres , et offrir à Dieu vos larmes. Toute la France regrette M. votre père , et on ne se lasse non plus de louer sa belle vie et sa belle mort , que lui à faire paroître dans une carrière si glorieuse tout ce qu'on pouvoit attendre de rares vertus d'une sagesse aussi consommée que la sienne. J'ai des raisons particulières de le regretter , par les extrêmes bontés dont il m'a toujours honoré : vous le savez , Madame ; et vous savez que quand je ne le regretterois pas au

dernier point, je serois touché de sa perte jusqu'au vif pour l'amour de vous.

A Meaux, ce 2 avril 1692.

LETTRE LXI.—A madame d'Arminvilliers, religieuse à Faremoutier, et sœur de l'abbesse.

Sur le même sujet.

Dien vous donne une terrible occasion, Madame, de lui offrir durant ces saints jours un grand et douloureux sacrifice. Je le prie qu'il vous soutienne de ses grâces, et de faire que la profonde blessure d'un cœur aussi tendre que le vôtre, vous donne la part que vous souhaitez de prendre à la croix et aux plaies de Jésus-Christ. Je ressens, Madame, votre juste affliction, et je conserverai une éternelle vénération pour un homme qui a terminé la plus belle vie et la vieillesse la plus révérée qui fût jamais, par la mort la plus chrétienne et la plus sainte.

A Meaux, ce 2 avril 1692.

LETTRE LXII.—A madame de Beringhen.

Sur les qualités d'un bon confesseur, et quelques livres de l'abbé de la Trappe.

Je me sers, Madame, de la commodité de M. le Chantre et de M. Baubé, pour vous remercier de toute votre amitié, et vous renvoyer la lettre de madame des Claijets. Vous m'avez fait grand plaisir de m'en faire part. Que nous serions heureux, si nous pouvions trouver cet unique confesseur qui sût prendre l'ascendant qu'il faut sur les esprits pour les porter à la perfection chrétienne ! Elle a raison d'admirer le dernier livre de M. l'abbé de la Trappe, et de dire que le vrai moine, c'est à dire le parfait chrétien, y est caractérisé d'une manière incomparable. Si jamais elle vous envoie les exhortations dont elle vous parle, je vous aurai une extrême obligation de me les communiquer.

Je serai ravi d'apprendre de vos nouvelles par ces messieurs, et rien ne me peut jamais être plus agréable. Je voudrois bien pouvoir imiter M. de la Trappe, et vous aider à sanctifier de plus en plus la sainte maison de Faremoutier. Je salue de tout mon cœur madame votre sœur.

A Meaux, ce 7 mai 1692.

LETTRE LXIII.— A la sœur André.

Il lui parle des raisons qui pouvoient permettre de la dispenser de ses vœux ;
et lui donne des avis pour sa conduite.

Les dispenses que vous demandez , ma Fille , n'ont aucune difficulté ; parce que tous vos vœux , à la réserve de celui de la chasteté perpétuelle , dont aussi vous ne voulez point être déchargée , sont absolument remis à ma discrétion , et ont eu leur rapport à l'état où vous étiez dans notre maison. Ainsi monseigneur de Troyes peut vous dispenser ou faire dispenser de tous ces vœux , sans les commuer en quoi que ce soit ; et cette lettre vous donne tout pouvoir de vous en faire relever par qui il voudra. Le vœu d'obéissance que vous m'avez fait ne peut pas plus subsister que les autres , parce qu'il étoit relatif à votre stabilité dans la maison , qui n'a été que conditionnelle ; et je n'aurois accepté aucun de ces vœux , sans la réserve que je me faisois de vous en dispenser toutes fois et quantes que je le trouverois à propos. Le vœu de pauvreté , le vœu de renoncement à toute liaison avec vos parents , avoit le même rapport et la même condition , aussi bien que celui d'obéissance aux supérieurs et supérieures , et aux réglemens et constitutions de la maison. Si la divine Providence permet que vous retourniez dans ce diocèse , et qu'il soit utile que vous rentriez dans l'obéissance que vous m'avez vouée , pour vous déterminer davantage à la perfection de la vocation où vous étiez , nous pourrons faire alors ce qui sera le plus agréable à Dieu.

Demeurez donc , ma Fille , entièrement libre : aimez le silence et la retraite : ne vous attachez à aucune créature , et qu'aucune créature ne s'attache à vous : vivez dans un esprit d'humilité et de pauvreté. Ne faites jamais de vœu que de la manière de ceux que j'ai reçus , dont il ne puisse vous rester aucun scrupule ; car il faut éviter ces angoisses intérieures qui empêchent qu'on ne dilate son cœur par la confiance envers Dieu. N'oubliez pas l'oraison , et faites-la sans trop vous gêner. Il y a tout sujet de croire que la vie contrainte d'une communauté ne convient pas à votre santé. Souvenez-vous de moi dans vos prières , et croyez que je vous offrirai de bon cœur à Dieu. Je salue de tout mon cœur M. André : vous êtes heureuse de l'avoir trouvé. Tout à vous , ma Fille , en la charité de notre Seigneur.

A Meaux, ce 27 mai 1692.

LETTRE LXIV. — A une religieuse.

Sur son caractère de hauteur; la manière dont elle s'étoit exprimée sur une Sœur, et la dispense d'un point de la règle.

J'ai retrouvé, ma Fille, parmi mes papiers, votre lettre du 22 juillet, que je craignois d'avoir laissée à Paris : elle étoit dans un portefeuille que je n'avois pas encore bien visité. Quand il me viendra quelque chose sur l'endroit de saint Matthieu que vous me marquez, je vous en ferai part avec joie. Vous faites bien de le choisir pour votre directeur; vous avez en effet bien besoin de cette douceur et de cette humilité de Jésus-Christ. Vous ne sauriez vous trop dompter sur cela : vous faites bien de le faire principalement à l'égard de la personne dont je vous ai parlé et de ses nièces, et je suis bien aise de ce que vous me mandez là dessus. J'ai toujours un peu sur le cœur ce que vous me dites sur celle que vous avez appelée d'un nom expressément défendu par l'Evangile : vous ne m'en paraissez pas assez touchée. Plus les personnes sont infirmes. Plus on est obligé de les ménager. Je ne vous dis pas ceci pour vous donner du scrupule du passé, sur quoi vous m'avez dit que vous aviez fait votre devoir; encore moins pour vous obliger à me dire des raisons, car cela ne sert de rien; mais pour vous rendre plus attentive sur vous-même et sur vos paroles : ce que je fais de moi-même, sans que personne m'ait parlé de vous, et par le soin particulier que votre confiance m'oblige à prendre de votre âme.

J'ai déjà répondu que je voulois bien dispenser ces deux religieuses de la discipline, supposé que leur confesseur jugeât qu'elle pût leur nuire en l'état où elles sont; mais que je ne pouvois entrer dans ce détail, encore moins changer, pour des cas ou sentiments de particulières, ce qui est établi par une coutume universelle. Vous leur pouvez lire cet article, et leur en laisser prendre un extrait si elles veulent.

Domptez-vous, n'écoutez aucune excuse qui flatte votre hauteur; aplanissez les voies, si vous voulez que le Seigneur vienne à vous. Je le prie d'être avec vous à jamais.

A Germigny, ce 10 août 1692.

LETTRE LXV. — A madame de Beringhen.

Sur des prières publiques où l'on doit porter la chässe de saint Fiacre.

Nous devons, Madame, commencer samedi des prières pu-

bliques où l'on descendra la châsse de saint Fiacre, pour la porter en procession générale dimanche après vêpres. On fera une octave solennelle : tous les jours on viendra en procession à la cathédrale. Je voudrais bien faire quelque chose d'approchant pour sainte Fare, et faire moi-même l'ouverture de la cérémonie : mais avant que de rien déclarer, je vous prie, Madame, de me mander ce qui aura pu être fait en cas pareils, et ce que vous croyez qu'on pourra faire avec les communautés et paroisses du voisinage. J'attends cela de votre piété, et suis, Madame, comme vous savez, très parfaitement à vous.

Il faudra laisser passer la dévotion de la cathédrale ; après cela nous prendrons le temps qui sera plus convenable aux uns et aux autres.

A Meaux, ce 29 mai 1693.

LXVI. — EXTRAITS de plusieurs lettres à madame de Tanqueux.

Sur l'union projetée de la communauté des Filles charitables de la Ferté, avec celles de madame de Miramion.

J'apprends, Madame, en arrivant ici, que vous êtes à la Ferté, et que madame de Miramion doit venir bientôt. J'espère que vous me donnerez part de son arrivée, et me marquerez ce qu'elle et vous souhaiterez que je fasse pour l'affaire de l'union, à laquelle je concourrai de tout mon pouvoir. Je me rendrai à la Ferté quand vous le jugerez nécessaire, et je vous prie d'inviter madame de Miramion de passer à Germigny auparavant, pour disposer toutes choses.

Ma sœur Cornuau vous aura mandé, selon l'ordre qu'elle en avoit de moi, la permission que je lui ai donnée de faire une retraite à Jouarre. L'exemple de ma sœur Crespoil lui a inspiré cette pensée, à laquelle je n'ai pas cru devoir m'opposer. Du reste, vous êtes maîtresse de la mander quand il vous plaira : elle vous rendra, comme elle doit, toute obéissance.

A Meaux, ce 27 juin 1693.

Vous aurez su, Madame, de madame de Miramion, qu'elle a été ici ce matin en allant à la Ferté-sous-Jouarre. Je ne vous répéterai pas ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, puisque vous le saurez d'elle, et je vous dirai seulement que j'ai été fort content de ses projets. Elle ne paroît pas disposée à conclure d'abord ; mais seulement après que nos chères Filles auront passé quelques mois l'une après l'autre à sa commu-

nauté de Paris. Exhorte-les à se conformer à ses intentions. Je ne vous dis rien de ma sœur Cornuau. Prescrivez-lui ce qu'elle aura à faire; elle vous obéira.

J'ai reçu une lettre de mademoiselle de Croze, qui se plaint que nous entrions dans une nouvelle union, au préjudice de celle que nous avions faite avec elle. Je me souviens de quelque chose, mais non pas de tout : ainsi je n'ai point encore fait de réponse. Il me semble que cette union n'a été suivie d'aucun effet. J'approuverai ce que vous ferez avec madame de Miramion ; et si vous jugez nécessaire que je fasse un tour à la Ferté avant qu'elle en parte, je le ferai : mais je trouve qu'il sera meilleur que vous arrétiez ensemble toutes choses.

Voici apparemment le moment d'accomplir l'œuvre que Dieu a commencé par vous. Donnez-vous à lui, afin qu'il vous inspire ce qui sera le plus avantageux à sa gloire.

A Germigny, ce 5 août 1693.

J'apprends, Madame, avec déplaisir, que madame de Beauvau, qui m'avoit comme promis qu'elle ne quitteroit la maison que pour la remettre entre les mains de madame de Miramion, n'avoit pu exécuter ce projet, et que ses affaires l'avoient obligée de venir à Paris. J'ai peur que son départ ne cause quelque dérangement parmi nos Filles. Je vous prie de me mander ce que vous croyez qu'il y ait à faire ; à quoi je ne puis aussi bien pourvoir qu'étant instruit de l'état où l'on en est avec madame de Miramion. Pressez-la, Madame, si elle ne peut aller selon son premier dessein, d'envoyer quelque personne de confiance. Je vous prie, Madame, de dire à M. Ledieu ce qui regarde ces affaires, afin qu'il vienne ici m'en rendre compte. Je suis, comme vous savez, avec toute la confiance possible, etc.

A Versailles, mardi soir.

LETTRE LXVII.— Aux sœurs de la communauté de Sainte-Anne, à la Ferté-sous-Jouarre.

Sur l'union de cette communauté à la congrégation établie par madame de Miramion.

Mes Filles, je me réjouis avec vous de la charité que madame de Miramion va témoigner à votre communauté, en la visitant elle-même, et en disposant les choses à cette union tant désirée. Je la crois très nécessaire pour soutenir l'œuvre que Dieu a commencée en vous : tout se fera parfaitement bien, et avec

une commune satisfaction. Faites de votre côté, mes Filles, ce qu'il faudra pour cela, et conformez-vous aux bons sentiments de madame de Tanqueux. Je prie notre Seigneur qu'il soit avec vous.

A Germigny, ce 5 août 1693.

LETTRE LXVIII.—A madame de Beringhen.

Sur le refus qu'il avoit fait de permettre à madame la duchesse de Choiseul l'entrée de son monastère.

Vous voulez bien, Madame, que j'aie l'honneur de vous dire que madame la duchesse de Choiseul ayant souhaité une permission d'entrer chez vous, je n'ai pas trouvé à propos de l'accorder. Je vous dirai entre nous que madame de la Vallière, la carmélite, m'a prié d'en user ainsi; et vous pouvez, Madame, après cela, mettre tout sur moi. Je dispose mes affaires à vous aller voir le plus tôt qu'il sera possible, et je sens que je me le promets comme quelque chose de bon, depuis bien du temps.

A Germigny, ce 29 septembre 1693.

LETTRE LXIX.—A une religieuse.

Sur la nécessité de travailler à amortir ses vivacités; un vœu qu'elle vouloit faire, et la douceur et l'humilité envers ses Sœurs.

Je loue, ma Fille, le desir que vous avez de vous vaincre à quelque prix que ce soit. Vous n'êtes pas de caractère à être chef de parti: mais comme vos vivacités y donnent lieu, il faut les amortir jusqu'à la dernière étincelle.

J'approuve fort le desir de faire en tout la volonté de Dieu; mais le vœu pourroit causer beaucoup d'embarras. Vous ferez bien d'aller au confesseur, je lui donnerai les ordres qu'il faut: mais comme votre obéissance ne doit pas dépendre de ses dispositions, souffrez tout pour vous conformer à l'ordre commun; prévenez ces personnes en toute douceur et humilité, et tâchez de les gagner, quoi qu'il vous en coûte. Ne dites jamais: J'ai fait ce que j'ai pu; car c'est chercher sa propre justification; mais: Je ferai ce que je pourrai et tout ce que je croirai utile pour ramener les esprits à la paix. Ne songez à vous justifier qu'aux yeux de Dieu qui voit le fond des cœurs, et qui vous jugera selon les règles de l'Evangile que je vous ai expliquées. Je prie Dieu, ma Fille, qu'il soit avec vous.

A Coulommiers, ce 20 novembre 1693.

LETTRE LXX. — A madame de Beringhen.

Sur le caractère des grands couvents, et sur l'opposition de quelques religieuses à son ordonnance, concernant l'entrée des séculières dans le monastère.

Si vos malades savent profiter, Madame, du remède que je leur ai présenté, leur santé est indubitable. Il est à souhaiter qu'elles aient vivement senti la piqure, et que l'orgueil crève et s'exhale par là : mais je ne les crois pas assez heureuses pour cela. N'oubliez rien cependant pour les ramener : mais je pense qu'il leur sera bon d'être un peu laissées à elles-mêmes, pour leur donner le loisir de revenir de leur propre mouvement : après tout, il en faudra venir à leur faire garder l'ordonnance. Leur erreur et celle des autres sur les grands couvents est pitoyable : le caractère des grands couvents est d'être fermes dans les observances, par un esprit ancien qui s'y soutient par l'antiquité même, et auquel on est porté à revenir. Je vous renvoie l'ordonnance avec les petites additions que vous avez souhaitées : vous n'avez qu'à renvoyer à moi pour les dispenses ; je ne crois pas qu'on ose m'en demander.

Vous pouvez faire entrer madame de Roquepine et madame de Maupertuis à l'ordinaire : elles entreront aisément dans l'esprit de l'ordonnance ; et il importe qu'on voie que vous y veillez, pour ôter tout prétexte à celles qui en cherchent. Chargez-moi de tout ce que vous voudrez, je suis fait pour tout porter.

M. Fouquet, par humilité, a eu un peu de peine à se rendre : il a cédé par obéissance, et je lui ai fait regarder votre nomination comme un ouvrage du Saint-Esprit : c'est un très saint prêtre.

Je garderai quelques jours votre ordonnance : je vous verrai assurément, s'il plaît à Dieu, quand j'irai à Creci. Ma Sœur vous assure de ses respects : vous êtes présentement sa seule abbesse, après la perte qu'elle vient de faire de madame de Notre-Dame de Soissons.

A Meaux, ce 1^{er} décembre 1693.

P. S. Je crois qu'on se moque avec la distinction des collations ; et pour donner l'exemple, dès à présent je me prive du café.

LETTRE LXXI.—A la même.

Sur des religieuses rebelles à ses ordonnances : il exhorte l'abbesse à prendre les moyens de les faire rentrer dans leur devoir.

Je crois, Madame, comme vous, que dans l'occasion de la maladie vous ne pouvez refuser la demeure au dedans à madame de la Vallière ni à madame de Choiseul. Je souhaite à vos malades de meilleurs conseils, ce seroit la guérison de leur vrai mal : l'humiliation leur est bonne ; si elles pouvoient revenir de bonne foi, il leur faudroit l'huile et le baume.

M. Dubois ne vous fait-il point de réponse ? Les plaintes voient assurément beaucoup contre moi ; mais il étoit nécessaire de marquer à la communauté que les rebelles ne sont soutenues par aucun endroit. C'est, Madame, M. Morin le médecin qui m'a rendu votre lettre ; et il me fait souvenir qu'une des choses par où vous pouvez le plus gagner votre communauté, c'est en leur donnant le secours d'un médecin dans les maladies. Elles trouvent M. Morin fort éloigné : si Saint-Victor n'étoit pas un peu ami du vin, il seroit bon de l'appeler quelquefois : on dit pourtant qu'il se corrige, et il m'a paru fort sobre à Coulommiers, pendant que j'y ai été.

A Meaux, ce 2 décembre 1693.

LETTRE LXXII.—A la même.

Sur différentes affaires concernant l'abbaye de Faremoutier.

Je ne croyois rien de plus certain, Madame, que mon voyage à Faremoutier, et je me faisois même un honneur de vous mener votre visiteur : il n'y a pas eu moyen, quoique j'aie été à Creci ; et les affaires, plutôt que le mauvais temps, m'ont rappelé ici.

Je suis bien aise qu'on entre en raison sur le sujet de madame de Saint-Louis. Je n'ai jamais douté de M. Dubois : quant à moi, vous jugez bien que je n'étois pas en peine de ce qui me touche. Vous avez parlé dignement à madame Saint-Bernard : mesdames de Luynes ont fait ce qu'elles pouvoient pour l'apaiser, et plus même que je n'eusse voulu. Quand on m'a entretenu de cette affaire à Jonarre, j'ai répondu en trois mots que les choses en étoient venues à un point, que c'eût été autoriser la désobéissance, que de la dissimuler dans une visite, qui arrivoit dans ce temps là même.

M. Fouquet, dont on se plaint sans le connoître, est assurément un des plus saints prêtres, des plus sages et des plus modérés qu'on puisse voir. Vous pouvez, Madame, essayer pour la confession, de ce prêtre dont vous me parlez.

Madame de la Vallière, la carmélite, me mande que madame la marquise de la Vallière pourra bien aller voir mademoiselle sa fille, qu'elle me fait encore fort malade : en tout cas vous ne pouvez lui refuser l'entrée.

Je ne doute point, Madame, que cherchant Dieu et la pureté de la règle, comme vous faites, vous ne receviez de grands secours : je me joindrai de tout mon cœur à vous pour les demander.

Je tarderai le moins que je pourrai à vous aller voir.

Ce 23 décembre 1693.

LETTRE LXXIII.—A la même.

Sur l'entrée dans le monastère aux vêtures et professions, et l'esprit de raillerie.

Je vous plains, Madame, d'avoir à essuyer l'embarras que vous causera mademoiselle de la Vallière, si elle contraint madame la princesse de Conti à en venir à la violence. Elle y est entièrement résolue ; et si cette demoiselle ne se laisse vaincre à la raison, il en faudra nécessairement venir à la force. Ce sera un grand point à délibérer entre nous, savoir s'il faudra permettre les entrées des pères et mères ou autres proches parents aux vêtures et professions. En attendant que nous nous soyons bien résolus sur ce point, vous pourrez recevoir à cette occasion qui il vous plaira.

J'espère vous voir dans les premières semaines du carême. Je prie Dieu sans cesse qu'il vous comble de ses grâces : elles vous sont bien nécessaires pour détruire cet esprit de raillerie que madame Saint-Bernard excite dans votre maison : c'est le pire de tous les esprits, et il faudra plus que toutes choses chercher les moyens de le déraciner.

A Paris, ce 15 février 1694.

LETTRE LXXIV.—A la même.

Sur la sortie de madame de la Vieuville, et la vertu de l'abbesse.

Enfin, Madame, ce sera moi qui frapperai le dernier coup, et qui vous arracherai madame de la Vieuville : ma consolation est qu'elle fait la volonté de Dieu qu'elle a cherchée. J'espère

que sa retraite, loin de nuire à votre maison, y donnera peut-être des vues plus approchantes des vôtres; et si ce n'est d'abord, ce sera, s'il plaît à Dieu, avec le temps. Je ne puis cependant assez louer, ni votre bon cœur, ni la soumission que vous avez aux ordres de Dieu : votre vertu et votre modération sont en cela d'un grand exemple.

J'irai vers la Pentecôte prendre part à votre douleur, et vous consoler. Nous ferons, si vous l'avez agréable, les cérémonies du baptême de mademoiselle votre nièce le mardi ou le mercredi, et je serai avec vous tout le temps que je pourrai. Si le jour de la Trinité étoit plus commode, j'arrangerois mes affaires pour cela; et je m'avise que ce seroit ce qui me contraindrait le moins, à cause de l'ordination. Je ne vous parle point de mademoiselle de Pons, que madame de Notre-Dame a retenue.

A Germigny, ce 5 mai 1694.

LETTRE LXXV. — A la même.

Sur le dessein qu'il avoit de rendre son séjour à Faremoutier profitable au public.

Comme je serai, s'il plaît à Dieu, à Faremoutier le samedi de la Trinité, pour y faire en ce saint jour les cérémonies du baptême de mademoiselle votre nièce, il sera, Madame, agréable à Dieu et aux hommes que le public profite de mon séjour, et que nous fassions, si vous l'avez agréable, la descente de la chässe de sainte Fare, avec une procession solennelle. Je ne manquerai pas d'envoyer les mandements nécessaire pour cela; et comme il faudra quelque temps pour disposer les choses, je vous prie de trouver bon que je suppose votre agrément.

J'ai nouvelle de l'arrivée de madame de la Vieuville à la Trappe. Mademoiselle de Pons partit hier pour aller aux Clai-rets, dans un équipage que lui donne madame sa mère.

A Paris, ce 26 mai 1694.

LETTRE LXXVI. — A la même.

Sur les moyens à prendre pour débarrasser la maison d'une religieuse qui avoit un très mauvais esprit.

J'ai, Madame, entretenu M. de Louville, et il me paroît que tout se dispose à consentir à la retraite, pour un temps, de madame de Saint-Bernard. On la propose pour deux ans : il faut

l'accepter pour cela ; parce qu'après nous ne manquerons pas de raisons pour proroger l'obédience. Je lui dis qu'elle comptoit sur deux cents livres de pension de sa famille, et qu'il faudroit tâcher de porter le monastère à faire le reste. Il répliqua que c'étoit bien peu, de ne faire à Faremoutier que cent livres pour une fille qui avoit porté huit mille livres. Je ne poussai pas plus avant. Afin de vous tout dire en une fois, elle propose le monastère de Mondenis , où est mademoiselle Nisard, en s'expliquant bien fortement que ce n'est pas pour l'amour d'elle, mais par la facilité qu'elle a trouvée du côté de madame de Richelieu. Régulièrement il faudroit un monastère de même observance : mais comme on seroit longtemps à en chercher, je ne m'éloignerois pas de celui-là : je le puis permettre à cause des infirmités de madame de Saint-Bernard, ne s'agissant de le faire que pour un temps. Notre véritable motif, qui est de nous défaire au plus tôt d'un esprit très dangereux, est très légitime. Je n'ai pourtant voulu m'engager à rien sans savoir votre sentiment : ainsi je ne m'explique de rien qu'en général dans la lettre que j'écris à madame de Saint-Bernard. Vous lui pourrez dire ce que vous voudrez sur ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Je pourrai recevoir de vos nouvelles à Meaux, où je serai lundi, s'il plaît à Dieu, pour dîner.

A Versailles, ce 30 juillet 1694.

LETTRE LXXVII.—A madame de la Vieuville, religieuse de Faremoutier
Sur mademoiselle de Pons ; le père Touront ; et les grâces que Dieu accordeoit
à la conduite de l'abbesse.

Je vous suis, Madame, très obligé de la bonté que vous avez de me donner de vos nouvelles et de celles de mademoiselle de Pons. Vous verrez par la lettre ci jointe, que je vous prie de lui rendre, que j'assisterai en esprit au commencement de son sacrifice. On ne peut assez louer sa circonspection à considérer ce qu'elle alloit faire ; ni sa fidélité à l'exécuter, quand elle a vu par une première épreuve les marques de l'appel de Dieu. Le père Touront est un digne prédicateur, et je n'ai qu'à me réjouir qu'il soit échu en partage à cette chère cousine, pour lui annoncer les voies de Dieu. Il n'y a qu'à louer Dieu en toutes manières des grâces qu'il donne à la conduite de votre sainte abbesse. Madame d'Ablois paroît toujours si déterminée à vous suivre, que je ne pense plus à la retenir, et que je commence à trouver son épreuve suffisante. Je prie Dieu, Madame, qu'il bénisse vos intentions et les siennes, et je vous prie de vous assurer pour

tout le reste de mes jours d'une entière fidélité à me souvenir de vous devant Dieu.

A Germigny, ce 27 octobre 1694.

LETTRE LXXVIII. — A madame de Beringhen.

Sur les intentions de la reine d'Angleterre à l'égard d'une demoiselle qui étoit à Faremoutier, et la peine qu'il avoit au sujet du confesseur d'une religieuse.

J'ai, Madame, fait connoître vos sentiments, qui sont aussi les miens, à la reine d'Angleterre, qui vous demande encore un mois tout au plus pour prendre le temps de se dégager en quelque manière que ce soit de la demoiselle.

Si madame de Saint-Bernard vouloit sérieusement se donner à Dieu, elle choisiroit un confesseur plus vigoureux qu'un vieillard de cent ans, qui n'a pas assez de fermeté pour conduire sa famille, et réprimer les brutaux emportements d'un neveu qu'il a fait curé. Le curé de Dammartin nous accommoderoit mieux; ou enfin quelqu'un qui sût un peu prendre d'autorité, et lui faire connoître le mal de l'esprit railleur qui la possède.

Vous savez, Madame, combien je suis à vous.

A Paris, ce 15 janvier 1695.

P. S. Depuis tout ceci écrit, j'ai cru qu'il seroit bon d'écrire ce que vous verrez à madame de Saint-Bernard.

LETTRE LXXIX. — A la même.

Sur un confesseur qu'il refuse à une religieuse, le jugeant incapable.

Je vous avoue, Madame, que j'ai beaucoup de peine à remettre la conscience de madame de Saint-Bernard à ce vieillard; et c'est parce que je ne puis me déterminer à cela que j'ai tant tardé à faire réponse. Où va-t-on chercher ce bon homme pour lui faire une confession générale? Je ne puis, Madame, y consentir, et je vous prie qu'on me demande tout autre confesseur. Je n'ai pu encore voir la reine d'Angleterre: ce sera avant mon retour, et je la déterminerai absolument à vous défaire de cette fille.

Madame d'Ablois n'a rien à demander à son abbesse, si ce n'est quand elle accomplira son grand dessein.

Je salue madame d'Arminvilliers de tout mon cœur.

A Versailles, ce 2 mars 1695.

LETTRE LXXX.—A la même.

Sur le même sujet.

Je vous prie encore, Madame, de faire tout votre possible pour faire choisir un autre confesseur à madame de Saint-Bernard. Il n'y a qu'un seul cas qui puisse mettre ma conscience en repos sur cela; c'est, Madame, si l'on ne pouvoit absolument en venir à bout : auquel cas il vaudroit mieux se confesser à ce bon homme, que ne se confesser point du tout; et je vous envoie une permission dont je vous prie de n'user qu'en cas que vous ne puissiez faire autrement; car en vérité il nous faut une autre tête que celle-là.

A Versailles, ce 2 mars 1695.

LETTRE LXXXI.—A la même.

Sur les prétendues prérogatives des septièmes garçons.

Vous voulez bien, Madame, que j'aie l'honneur de vous dire que je ne me suis jamais mêlé de ces septièmes garçons, que pour les empêcher de tromper le monde, en exerçant leur prétendue prérogative qui n'a aucun fondement. Le Roi ne touche plus de ces sortes de gens que dans le cas qu'il touche les autres, c'est à dire dans le cas des écrouelles. Ainsi tournez, Madame, la charité que vous avez pour ce jeune homme, qui paroît un fort bon enfant, au soin de le consoler, et de le rendre capable de renoncer à une prétention qui n'est que superstition.

Je n'ai aucune réponse de ma sœur de Saint-Bernard sur la lettre où je lui représentois fort sincèrement et fort charitablement, et je puis dire paternellement, ses besoins. Voici pourtant les jours salutaires et les temps de propitiation.

A Meaux, ce 27 mars 1695.

LETTRE LXXXII.—A la même.

Sur une mission, et l'entrée des personnes séculières dans le monastère.

Le père de Riberolles vous sera, Madame, un bon témoin du déplaisir où je suis de m'en retourner d'un lieu si proche de vous, sans avoir l'honneur de vous voir : il vous en fera mes justes et nécessaires excuses.

M. le curé est venu ici me représenter, de la part des habi-

tants, que la mission que nous avons résolu de leur donner incessamment après la Toussaint, leur sera plus utile durant le carême; et j'ai cédé à leurs desirs. Ainsi je remettrai à ce temps la visite que je vous dois, et je vous promets aussi de la faire plus longue : je trouverai même, s'il plaît à Dieu, le loisir de vous voir auparavant, et je vous assure de n'en perdre aucun. Je trouve partout des marques de vos bontés et de celles de madame d'Arminvilliers, dont madame de Sainte-Avoye m'a fait les très obligeantes recommandations. Nous allons donner une supérieure à ce monastère, et je prie Dieu que ce soit lui-même qui la choisisse.

Je vous envoie la permission d'entrer pour madame de Besmana. Cette lettre vue de vous lui suffira pour cela : c'est pourquoi je vous l'envoie tout ouverte. Cette dame me pardonnera si j'accorde trop tard ce que je voudrois pouvoir n'accorder jamais à qui que ce soit. Ce me seroit une grande consolation de voir la maison de sainte Fare redevenir sous votre gouvernement, selon vos souhaits, inaccessible comme elle devrait être aux personnes séculières, même pieuses et modestes. Je ne puis m'empêcher, pourtant, malgré la généralité de cette expression, d'y faire secrètement quelques exceptions, et surtout en faveur d'une personne aussi exemplaire et aussi retirée que madame de Caumartin.

A Coulommiers, ce 27 octobre 1695.

LETTRE LXXXIII. — A la même.

Sur le jubilé, le nouvel abbé de la Trappe, et les affaires qu'on prétendoit que le prélat avoit à Rome.

Je me rends, Madame, à toutes les raisons que M. le curé me mande, et que vous approuvez, de remettre le jubilé à la quinzaine de Pâques à Faremoutier, et dans les lieux du voisinage qui sont à portée de profiter de la mission; et je mande à M. le curé de le faire savoir à sa paroisse, comme je vous prie, Madame, de le déclarer à votre sainte communauté.

L'abbaye de la Trappe ne perdra rien à la mort de don Zozime; puisque le Roi a nommé dom Armand*, qui a été vingt

* Ce dom Armand est le fameux père François Gervaise, né à Paris en 1660; d'abord carme déchaussé, puis religieux, et enfin abbé de la Trappe. Il donna sa démission en 1698, et mourut exilé à l'abbaye de Reclus, au diocèse de Troyes, le 21 septembre 1751.

ans et plus carme déchaux, professeur en philosophie et en théologie dans son ordre à Meaux, prieur dans son ordre plusieurs fois, et dans le fond un excellent homme.

Tout le monde veut que j'aie des affaires à Rome, et il ne tient pas à certains moines qu'on ne le croie dans tout le royaume : cependant je n'en ai aucune, ni petite ni grande ; et le voyage de mon neveu n'est qu'un voyage comme celui de cent autres jeunes abbés, résolu il y avoit déjà longtemps, et déterminé en ce temps par l'occasion du passage de M. le cardinal Cavallerini, sur les galères du grand duc. On n'a pas seulement parlé à Rome de l'affaire de Rebais, et M. le cardinal de Janson me le mande positivement : cependant on n'en veut rien croire, et je vous supplie, Madame, de n'en pas douter. Ce n'est pas à vous que je voudrois donner du galimatias ; mais il n'y a rien, rien du tout, vous le pouvez croire. Le nonce même n'a rien trouvé à redire dans mon procédé : il s'est expliqué hautement sur la bulle du bénédictin de Rebais, comme d'une chose surprise. Si on savoit le soin que je prends de vous expliquer tout cela, on croiroit qu'il y a quelque chose : à tout autre qu'à vous je ne répondrois qu'en riant ; mais à vous, il faut vous mettre l'esprit en repos, puisque votre bonté vous fait prendre tant d'intérêt à ce qui nous touche.

Je me réjouis d'avoir l'honneur et la consolation de vous voir.

A Paris, ce 19 mars 1696.

LETTRE LXXXIV.—A la même.

Sur la bonne réception faite à Rome à son neveu.

Vous voulez bien, Madame, qu'en vous demandant de vos nouvelles je vous en dise des nôtres. Vous serez bien aise d'apprendre que mon neveu a eu l'honneur de baiser les pieds au Pape, et que sa sainteté a témoigné toute sorte de bonté pour lui et pour moi : ce que je suis bien aise de faire savoir à des amis tels que vous, principalement à cause des bruits impertinents que les moines ont fait courir, que j'étois très mal avec Rome. Tout le contraire paroît par la réception qu'on lui fait dans toute cette Cour, et il n'y a pas eu seulement le moindre nuage.

Le curé de Douy dit que son affaire, mise en compromis entre mes mains, demeure indécise par le défaut de la ratification des religieuses, qui en effet est nécessaire.

Ce 25 juin 1696.

LETTRE LXXXV.—A la même.

Sur la permission de sortir du monastère, que demandoit une religieuse.

J'ai reçu ici, Madame, par les mains de M. Morin, la lettre que vous m'aviez annoncée par celle que j'ai reçue à Paris. Je vous dirai franchement que je trouve le sujet de la sortie fort léger, pour aller voir le médecin de Chaudrez. S'il falloit à tous les nouveaux, ou médecins, ou charlatans qui s'élèvent, faire sortir les religieuses, la conséquence en seroit trop grande. On peut exposer le mal, et recevoir les avis nécessaires sur cet exposé. Quant à l'inspection de la personne, c'est là un de ces soulagemens d'imagination, auxquels on renonce quand on s'est consacré à Dieu. Je suis à vous, Madame, comme vous savez.

A Meaux, ce 21 septembre 1696.

LETTRE LXXXVI.—A la même.

Il consent avec peine à la sortie de la religieuse, et l'exhorte à ne point faire usage de sa permission,

J'ai été à Mantes, à deux lieues du médecin de Chaudrez, et résolu, Madame, d'y aller moi-même le consulter pour notre religieuse, si je n'eusse appris que pour aucune considération il n'écoutoit aucune consultation, et vouloit voir la personne; ce qui m'a enfin fait résoudre, par une indulgence peut-être excessive, d'accorder le congé à cette religieuse et à la compagnie que vous voudrez lui donner, plutôt pour la satisfaire, que par aucune espérance de soulagement; cet homme étant incapable, autant que j'en puis juger, de lui en donner aucun. Je lui conseille donc de renoncer, pour l'amour de Dieu, à cette frivole satisfaction : si elle ne peut s'y résoudre, déterminez-lui vous-même, si vous l'avez agréable, un terme fort court; et prions Dieu tous ensemble qu'il ne m'impute pas ma facilité à péché. J'espère être lundi à la Trappe, et quatre jours après aux Clairets. Je prie Dieu, Madame, qu'il soit avec vous.

Cette lettre servira d'obédience avec la vôtre à madame de Sainte-Menoux et à sa compagnie.

A La Rouse, près Evreux, ce 6 octobre 1696.

LETTRE LXXXVII.—A la même.

Sur les raisons qu'elle avoit alléguées pour différer la cérémonie de sa bénédiction.

Je vous supplie, Madame, que nous ne changions rien du tout au temps que nous avons arrêté pour votre bénédiction. Ma conscience ne me permet pas de reculer davantage; et je vous avoue que je fus un peu étonné du délai que vous me proposâtes. La raison tirée de la grille me parut si légère, que naturellement tout autre que moi l'auroit pris pour un prétexte. D'autres croiroient que vous ne faites pas l'état que vous devez d'une si sainte et si nécessaire cérémonie, ou même que vous reculez à faire la profession d'obéissance. Pour moi je vous connois trop pour adhérer à ces pensées, qui, pourtant ne peuvent pas ne point passer dans l'esprit.

Pour le sermon de mademoiselle votre nièce, vous savez bien que nous avons arrêté le père de la Pause, pour joindre ensemble l'une et l'autre cérémonie. Mais de cela, Madame, vous en serez la maîtresse, et je serai de ma part très aise de vous contenter sur le père de la Ferté. Je ne vous oblige à aucune célébrité, mais seulement à ce que l'Eglise commande. Pardonnez-moi, Madame, si je vous dis si franchement toutes choses; croyez que c'est un effet de ma sincère amitié. Je serai samedi à Meaux, où j'attendrai de vos nouvelles : je m'attends à un oui formel; car pour moi il n'y aura point dans mon discours de oui ou non, ni aucun doute.

A Paris, ce 10 juillet 1698.

LETTRE LXXXVIII. —A la même.

Sur sa soumission, et des bons effets de la *Relation du quictisme*.

Je n'ai, Madame, qu'à louer Dieu de la déclaration de votre obéissance pour votre bénédiction. Vos excuses m'avoient fait beaucoup de peine; parce que je les trouvois, à ne rien dissimuler, peu dignes de vous, aussi bien que peu convenables aux obligations de ma conscience. Vous ordonnerez comme il vous plaira des prédicateurs, et je m'en repose sur vous.

Quand madame de Roquepine vous mènera madame sa belle-fille, je serai très aise que vous la traitiez comme madame sa mère.

Je suis bien aise que la *Relation* vous ait contentée. Je vois

de tous côtés qu'elle a ouvert les yeux à tout le monde. Dieu soit loué de ce bon effet et du triomphe manifeste de la vérité. Nous le verrons, s'il plaît à Dieu, bientôt déclaré à Rome, où la *Relation* paroît avoir produit le même effet qu'à Paris et dans toute la France. Madame d'Arminvilliers me fait plaisir de me dire par vous ses sentiments, et je vous salue, Madame, toutes deux de tout mon cœur.

A Meaux, ce 13 août 1698.

LETTRE LXXXIX. — A la même.

Que la circonstance de sa bénédiction n'est pas une raison pour dispenser de la clôture; et sur l'indifférence qu'on témoigne pour cette sainte cérémonie.

Ce n'est pas une raison canonique pour dispenser de la clôture que l'assistance à une bénédiction. Vous savez bien, Madame, que c'est là mon sentiment, et qu'il faut s'en tenir aux termes du pontifical. Le saint abbé de la Trappe à qui vous déférez tant, s'est expliqué là dessus. Le diocèse ne fait rien à cela. Quand je permis à madame de la Vieuville de venir à la bénédiction de feu madame de Berci qui lui avoit succédé, c'étoit la ramener dans son monastère d'où j'eusse bien voulu qu'elle ne fût jamais sortie. Madame de Jouarre prendra bien cette excuse. Au lieu de me permettre le délai de la sainte cérémonie de cette bénédiction, ma conscience me reproche de l'avoir trop différée, et de ne m'être pas assez opposé à l'indifférence qu'on a à la recevoir. Ainsi, Madame, nous nous fixerons, si vous l'avez agréable, au 19 octobre, qui est le jour le plus commode à M. le Premier, aussi bien qu'à moi. Il ne me reste qu'à vous assurer vous et madame votre sœur de mes très humbles services.

A Compiègne, ce 13 septembre 1698.

LETTRE XC. — A la même.

Sur la translation d'un curé à une autre paroisse, et la nomination à une cure.

Il est vrai, Madame, que je vous ai ôté un bon curé; mais il m'étoit nécessaire au lieu où je l'appelle. Nous aurons tout loisir de conférer ensemble sur le sujet de son successeur.

Il vaque à votre nomination une cure considérable, et qui a bien besoin d'un bon pasteur: c'est celle de Moron dans votre

voisinage. Comme je sais vos intentions très pures pour fournir l'Eglise de bons pasteurs, je vous indique les sieurs l'Enfant et Folien, vicaires de Coulommiers, et les sieurs Landis, vicaires de Saint-Nicolas de cette ville, comme les meilleurs sujets du diocèse. Vous ne sauriez trop prendre garde à ce bénéfice, dont le dernier possesseur n'a pas été de grande édification. Je salue madame votre sœur de tout mon cœur.

A Meaux, ce 19 décembre 1699.

LETTRE XCI. — A la même.

Sur la cure de Faremoutier, et les pensionnaires qu'on proposoit à l'abbesse.

Comme j'espère, Madame, être dans peu de jours dans le diocèse, où je verrai moi-même les présentations et provisions de la cure de Faremoutier, je vous rendrai compte de cette affaire, et je vous prie seulement de charger quelque homme de créance de voir avec moi ce qui sera dans nos registres, afin de vous en instruire.

Quant aux pensionnaires qu'on vous propose, dont l'une vous convient, et l'autre non, je m'accommoderai toujours à vos sentiments, sans que vous y paroissiez qu'autant que vous le jugerez à propos; et pour cela il faudra que vous me mandiez les qualités de l'une et de l'autre, et les circonstances qui peuvent déterminer, pour fonder mon consentement ou mon refus là dessus. Je ne doute point, Madame, que vous et madame d'Arminvilliers n'entriez dans nos sentiments sur la perte que nous avons faite de M. le procureur général, et je vous en rends grâces très humbles.

A Paris, ce 2 octobre 1700.

LETTRE XCII. — A la même.

Sur une novice, et le droit de nomination à la cure de Faremoutier.

Je viens, Madame, de recevoir votre lettre du 15 octobre : je vous envoie la confirmation de votre élection, et je retiens M. Fouquet selon votre intention.

Quant à la pensionnaire que vous agréez, j'y consens. Je me tiendrois honoré de donner l'habit de novice à mademoiselle d'Helicour; mais je me réserverai plus volontiers pour la profession, si madame la comtesse de Cayeux l'a agréable. J'entendrois avec joie le révérend père général : je lui envoie tout pouvoir.

Quant à la démission, on a peine à trouver des provisions, le cas n'étant arrivé de longtemps : on cherche pourtant ; et si vous envoyez à Meaux de mardi en huit, on vous donnera connaissance de tout : mais vous voulez bien que je vous dise que c'est à vous à prouver, et que faute de preuve de votre part, non seulement la présomption, mais le droit même est tout entier et incontestablement à l'évêque. Néanmoins je veux bien encore faire rechercher tous les éclaircissements qui vous peuvent être favorables, s'il s'en trouve, voulant toujours prendre avec vous les partis les plus honnêtes.

Je salue toute la bonne compagnie, et suis comme vous savez très sincèrement attaché à ce qui vous touche.

A Germigny, ce 18 octobre 1700.

LETTRE XCIII.—A la même.

Sur la nomination à la cure de Faremoutier.

Je suis bien aise, Madame, que vous ayez agréé l'expédient que j'ai pris. Il falloit finir cette affaire, et ne pas laisser plus longtemps un si grand troupeau sans pasteur : si les pièces qu'on a montrées à Meaux à M. Loyseau, sont telles qu'on me les a rapportées, elles sont plus que suffisantes : quoi qu'il en soit, c'est assez que vous ayez un bon sujet, et celui que vous avez désiré. Vos protestations vaudront ce qu'elles pourront à l'avenir : elles n'empêchent pas l'effet présent que nous souhaitions tous deux : je ne crois pas, au surplus, que vous trouviez rien que vous puissiez opposer au titre d'évêque qui se soutient seul. Je salue madame votre sœur, et suis toujours ce que vous savez.

A Paris, ce 26 novembre 1700.

LETTRE XCIV.—A la même.

Sur une affaire qu'avoit avec l'abbaye, touchant les dixmes, le curé de Faremoutier.

M. le curé de Faremoutier est fort satisfait de vos bontés. Je vous prie de les continuer et de lui faire justice sur l'affaire des menues dixmes. Je lui ai expressément ordonné de ne rien entreprendre sans me rapporter auparavant une bonne consultation. Vous voulez bien que je vous dise franchement que le bruit de tout le pays est que le troupeau est au sieur Raoul.

En ce cas, votre conscience seroit chargée seule de la prétendue exemption de la dixme. Je finis, Madame, en vous assurant très sincèrement de mes services.

A Meaux, ce 20 décembre 1700.

LETTRE XCV. — A la même.

Sur une contestation que le curé avoit avec l'abbaye.

J'enverrai, Madame, au premier jour l'obédience pour madame de Saint-Bernard et ma sœur de Saint-Augustin, limitée à trois jours de séjour à Paris.

Je n'ai donné aucun ordre à M. le curé, que de n'entreprendre aucun procès qu'avec bonne consultation dont il m'aura rendu compte. Pour dire autre chose, il faudroit que je fusse instruit d'un droit certain, ce que je ne sais pas ; et en ce cas je ne ferois rien qui vous regardât sans vous en parler auparavant ; cela étant du devoir paternel, de la satisfaction que j'ai tout entière de vous, et de l'amitié qui est entre nous de tout temps.

A Paris, ce 15 février 1701.

LETTRE XCVI. — A la même.

Sur la translation d'une religieuse à une moindre observance.

Vous voyez bien, Madame, que je ne me presse pas d'envoyer mon obédience, et que j'ai attendu de votre part les éclaircissements que j'ai reçus par votre lettre du 8. Je suis donc déjà déterminé à ne point donner d'obédience pour la sœur de Saint-Augustin. La grande difficulté est de savoir si l'on peut passer à une moindre observance. Jusque ici je ne le crois pas : j'y aviserai pourtant. Je ne sais pas aussi quel secours on attend de vous pour le temporel, et je vous prie de vous expliquer sur ce sujet un peu davantage ; car la sœur de Saint-Bernard m'en écrit aussi. Vous verrez la réponse que je lui fais : pour le choix de la religieuse qui pourra l'accompagner, je m'en rapporte à vous, et serai toujours disposé, Madame, à ne rien faire qui ne vous contente.

A Paris, ce 25 février 1701.

LETTRE XCVII. — A la même.

Sur l'entrée de quelques personnes dans l'abbaye, et les pensions de ses nièces.

Pour répondre, quoique trop tard, Madame, à vos lettres du 12 et du 24 juin, dont la dernière m'a été rendue un peu tard, vous ne doutez point que je n'aie beaucoup de joie de l'entrée que vous donnerez à madame votre nièce et à madame de Surville. Vous y pouvez joindre madame des Goths et mademoiselle Burel, à condition qu'elles ne coucheront point au dedans.

Mon conseil ecclésiastique trouve quelque difficulté à ce que je ratifie les pensions de mesdames vos nièces. Je reverrai les écrits que j'ai sur cela, quoiqu'ils ne soient pas dans la dernière régularité. Il ne s'agit pas du fond, mais de la manière dont j'entrerai dans la chose, qui pourroit tirer à conséquence.

Je m'en vais dans le moment donner l'obédience pour la sœur Louise Molin de Saint-Antoine, converse : peut-être ne pourra-t-on pas l'envoyer aujourd'hui. La religieuse peut partir en attendant et sur la foi de l'obédience, où je mettrai expressément que c'est sans la dispenser de la grande règle.

Je joins à la permission les deux personnes dont vous me parlez dans votre lettre du 24, aux mêmes conditions de ne point coucher en dedans. Je retournerai pour le mois d'août, et reprendrai avec joie le dessein de vous aller voir. Je salue madame votre sœur et vos chères nièces.

A Versailles, ce 3 juillet 1701.

LETTRE XCVIII. — A la même.

Sur la translation d'un prêtre qu'il desiroit conserver dans le diocèse.

C'est par mon ordre, Madame, que M. Culambourg est venu ici : c'est qu'en rappelant plusieurs choses que vous m'avez dites et que j'ai apprises d'ailleurs, j'ai cru qu'il avoit de l'éloignement de servir dans les couvents, et qu'il songeoit à se retirer : c'est pourquoi ne voulant pas que le diocèse le perdît, je l'ai destiné à être ici avec nous dans l'Hôtel-Dieu. J'ai voulu savoir ses sentiments ; et comme il a témoigné que cet emploi étoit de son goût, je vous supplie, Madame, de vous y accorder ; vous me ferez beaucoup de plaisir. Il pourra rester à Faremoutier huit ou quinze jours, si vous l'avez agréable, et

cependant on disposera tout ici pour le placer. Vous savez, Madame, ce que je vous suis.

A Meaux, ce 5 septembre 1701.

LETTRE XCIX.—A la même.

Sur les pensions de ses nièces qu'il avoit de la peine à approuver.

Je vous rends grâces, Madame, du renouvellement des assurances de vos bontés, et je vous assure que j'y réponds fidèlement. Quant à la pension de mesdames vos nièces, la difficulté de mon côté est que j'entre là dedans en les approuvant; ce qui est de conséquence pour l'exemple. J'ai revu depuis peu les papiers de cette affaire, et il est certain que l'expédient de M. Nouet n'étoit pas bon. Je prendrai nouveau conseil à Paris, et j'assemblerai quelques docteurs pour faire ce qui sera le plus favorable à votre maison, autant que la conscience le pourra permettre. Je salue madame votre sœur et mesdames vos nièces de tout mon cœur.

A Meaux ce 15 janvier 1702.

LETTRE C.—Aux Sœurs de la communauté de Sainte-Anne, de la Ferté-sous-Jouarre.

Il les reprend d'avoir agi sans ses ordres, pour se procurer une supérieure.

Il est venu à ma connoissance, mës Filles, que quelques unes de vous prenoient des mesures pour avoir une supérieure des Filles de Sainte-Geneviève de Paris: c'est ce qu'on n'a pas dû faire sans permission. Avertissez donc celles qui se sont mêlées de cette affaire, de demeurer en repos jusqu'à ce que M. votre supérieur étant arrivé, j'aie concerté avec lui ce que le bien de la maison demandera. Notre Seigneur soit avec vous, mes Filles.

A Meaux, ce 3 juin 1702.

LETTRE CI.—A madame de Beringhen.

Il lui recommande une jeune nouvelle convertie.

Je vous recommande, Madame, mademoiselle Croyer, qui est digne de votre protection par sa foi et par son courage. Sa piété ne peut être mieux cultivée que par des mains comme les vôtres, ni avoir un meilleur guide que vos instructions et vos

exemples. Depuis le temps qu'elle est entrée dans l'Eglise, je ne l'ai vu ni vaciller ni varier, et je n'ai point encore connu dans une si jeune personne une plus sûre vocation. Je voudrais bien que celle de votre novice pour la vie religieuse fût aussi bonne. On me parle diversement du succès de la nouvelle épreuve, et c'est de vous, Madame, que j'attends la vérité.

Puisque M. de Culambourg ne peut, à ce qu'on me dit, se résoudre pour Faremoutier, je ne veux point que le diocèse le perde : je le placerai bien, et je vous prie de m'aider à le conserver.

A Germigny, ce 30 septembre 1702.

QUESTIONS faites à Bossuet, par les religieuses de la Visitation, avec les réponses.

PREMIÈRE QUESTION. Comment se défaire de soi-même, puisque nous sommes toujours avec nous ?

RÉPONSE. Saint François de Sales dit, que l'amour-propre ne meurt jamais qu'avec nous, c'est à dire, avec nos corps : il faut toujours que nous sentions ses attaques sensibles et ses pratiques secrètes ; mais nous devons nous beaucoup humilier, nous délier de nous-mêmes, et sans nous décourager, nous confier pleinement à Dieu, en tâchant de rendre involontaires ces mouvements qui nous sont si propres et si naturels durant cette misérable vie.

SECONDE QUESTION. Qu'est-ce que porter devant Dieu à l'oraison, non seulement un fond soumis, mais un laisser faire ? Qu'est-ce que ce laisser faire ?

RÉPONSE. Ce mot signifie deux choses, le faire de Dieu et le laisser faire de la créature. Quand l'âme cesse de vouloir agir par elle-même, et qu'elle s'offre à Dieu avec des dispositions propres à recevoir l'opération de sa grâce ; alors elle est dans l'état que Dieu desire d'elle.

TROISIÈME QUESTION. N'est-ce point une oisiveté, que de demeurer sans rien faire, sous prétexte de laisser faire Dieu ?

RÉPONSE. Ce n'est pas ne rien faire que d'être soumis à Dieu ; au contraire, c'est alors que l'on fait davantage ce qu'il veut de nous. Un arbre l'hiver ne produit rien ; il est couvert de neige, tant mieux : la gelée, les vents, les frimas le couvrent tout : pensez-vous donc qu'il ne fasse rien pendant qu'il est ainsi tout sec au dehors ? Sa racine s'étend, se fortifie et s'échauffe par la neige même : et quand il s'est étendu dans

ses racines, il est en état de produire de plus excellents fruits dans la saison. L'âme sèche, désolée, aride et en angoisse devant Dieu, croit ne rien faire ; mais elle se fonde en humilité, et elle s'abîme dans son néant : alors elle jette de profondes racines pour porter les fruits des vertus et de toutes sortes de bonnes œuvres, au goût de son Dieu.

Quatrième question. Quel est le moyen le plus court et le plus sûr, pour parvenir à la vraie humilité, si difficile à acquérir ?

Réponse. Saint Bernard y répond admirablement, lorsqu'il dit que le chemin à l'humilité c'est l'humiliation. Quand on se sert de tout ce qu'il y a dans la vie chrétienne de contraire à l'orgueil de l'homme, pour avancer dans la vertu, c'est assurément le chemin le plus court. Porter le fardeau de la loi de Dieu, le poids de sa divine conduite, et tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer par sa providence ; s'anéantir sous sa main puissante ; marcher et avancer toujours ainsi dans le chemin de la vertu, et ne s'arrêter jamais, c'est le vrai moyen pour parvenir à l'humilité.

Cinquième question. L'Écriture dit dans un endroit : *Je ferai que vous fassiez ce qui est de mes ordonnances*¹ : comment cela doit-il s'entendre ?

Réponse. Il faut demander à Dieu qu'il fasse que nous marchions toujours dans ses voies par l'opération de son esprit, avec la plus humble dépendance des mouvements de sa grâce, et marcher ainsi sans discontinuer un seul moment.

Sixième question. Il est dit encore ailleurs : *Soutenez les attentes du Seigneur*².

Réponse. C'est qu'il y a des temps où Dieu veut envoyer des secours particuliers : mais il en faut attendre les moments ; et l'âme doit être ferme, constante et patiente pour soutenir cette longue attente avec la soumission et l'abandon qu'il demande d'elle.

AUTRES QUESTIONS proposées à Bossuet avec ses réponses.

Première demande. Comment peuvent s'accorder ces paroles : *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés*³, avec le mystère de la prédestination ?

Réponse. La bonté générale et paternelle de Dieu pour tous les hommes, n'empêche pas le choix particulier et spécial qu'il

¹ Ezech. xxxvi. 27. — ² Eccli. ii. 3. — ³ I. Tim. ii. 4.

fait de certains au dessus des autres, pour les appeler à son royaume, et en faire les membres vivants et inséparables de Jésus-Christ.

Seconde demande. De quoi sert-il de demander dans ses prières d'être du nombre des élus, puisque si nous n'en sommes pas de toute éternité, nous ne pouvons changer notre sort ?

Réponse. Quand nous demandons à Dieu ce qu'il veut de toute éternité, ce n'est pas pour le changer, mais pour nous y conformer : autrement, il ne faudroit jamais prier ; puisque Dieu sait bien ce qu'il veut faire pour toutes choses, et qu'il ne le sait et ne le veut pas d'aujourd'hui, mais de toute éternité ?

Troisième demande. Comment s'accordent ces paroles de notre Seigneur en saint Matthieu, et en saint Marc ¹ : *Ceci est mon sang, le sang du nouveau Testament, qui est répandu pour plusieurs*, avec celles de saint Paul aux Romains, chapitre v : *Comme c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification de la vie* : et ces autres de saint Jean, chapitre ii : *C'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout le monde* ?

Réponse. Saint Paul nous apprend que Dieu est le Sauveur de tous, mais principalement des fidèles ² ; et on peut ajouter par d'autres passages, principalement des élus. Jésus-Christ est donc le prix de tous, parce qu'il n'y a personne qui ne puisse jouir du bénéfice de sa rédemption : mais il y en a plusieurs pour qui il s'offre par une prédilection particulière et avec effet ; et ce sont ceux-là qu'il appelle plusieurs. En un mot, il s'offre pour tous, mais principalement pour ceux qui par une foi sincère reçoivent le fruit de sa mort ; et cette foi, c'est lui qui la donne.

Quatrième demande. Si Jésus-Christ n'a répandu son sang efficacement que pour les élus, personne n'étant assuré d'être de ce fortuné nombre, comment peut-on croire et dire qu'il est mort pour soi en particulier ?

Réponse. Tous ceux qui sont baptisés, tous ceux qui reçoivent les sacrements, et qui tâchent de les bien recevoir, sont assurés dès là que Jésus-Christ est mort pour eux ; puisque tout cela n'est qu'un effet et une application de sa mort : mais la vraie marque qu'on a en soi-même que Jésus-Christ est

¹ Matth. xxvi. 28. Marc. xiv. 24. — ² I. Tim. iv. 10.

mort pour soi en particulier, c'est de faire ce qui lui plaît, d'attendre tout de sa grâce, et de s'abandonner entièrement à son infinie bonté.

Cinquième demande. Les raisonnements que j'ai faits malgré moi, ont produit un très grand trouble dans mon esprit : car d'après ceux que je viens de marquer, je me suis trouvée dans l'impossibilité de m'occuper d'aucun mystère, à cause des réflexions qui me viennent ; et même je me suis trouvée insensible à tous les mystères par ce principe. Que si je n'étois pas du nombre des élus, Jésus-Christ ne les avoit pas opérés pour moi. Vous voyez que tout cela conduit à de grandes inquiétudes, et empêche entièrement les sentiments de reconnaissance et d'amour.

Réponse. Ces pensées, quand elles viennent dans l'esprit, et qu'on ne fait que de vains efforts pour les dissiper, doivent se terminer à un abandon total de soi-même à Dieu, assuré que notre salut est infiniment mieux entre ses mains, qu'entre les nôtres ; et c'est là seulement qu'on trouve la paix. C'est là que doit aboutir toute la doctrine de la prédestination, et ce que doit produire le secret du souverain maître qu'il faut adorer, et non pas prétendre le sonder. Il faut se perdre dans cette hauteur et dans cette profondeur impénétrable de la sagesse de Dieu, et se jeter comme à corps perdu dans son immense bonté, en attendant tout de lui, sans néanmoins se décharger du soin qu'il nous demande pour notre salut.

Sixième demande. Il y a longtemps que je suis tourmentée de ces réflexions, que j'ai tâché de dissiper ; en croyant en général tout ce que l'Eglise croit : mais je trouve que cela me cause tant de peines dans le temps où je devrois être tout occupée de Dieu, que je me suis crue obligée de vous exposer toutes mes difficultés, et de vous supplier de me les résoudre.

Réponse. La fin de ce tourment doit être de vous abandonner à Dieu, qui par ce moyen sera obligé par sa bonté et par ses promesses de veiller sur vous. Voilà le vrai dénouement pour nous, durant le temps de cette vie, de toutes les pensées qui niennent sur la prédestination : après cela il se faut reposer, non sur soi, mais uniquement sur Dieu et sur sa bonté paternelle.

Septième demande. Comment s'accordent ces paroles de saint Paul aux Romains : *Je trouve en moi la volonté de faire le bien ; mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir*¹ ; avec ces autres : *C'est Dieu qui inspire le vouloir et le faire*².

¹ Rom. vii. 18. — ² Philip. ii. 13.

Réponse. On trouve dans la grâce de Dieu le moyen d'accomplir le bien, mais non pas dans toute la perfection ; parce qu'on ne l'accomplit qu'imparfaitement dans cette vie, où l'on est toujours combattu, et où l'on a par conséquent toujours à combattre ; et parce que la grâce ne nous est donnée qu'avec mesure, et n'agit en nous que par degré, pour nous mieux faire sentir notre dépendance et nos besoins, et nous fonder dans l'humilité. Il faut donc uniquement espérer en celui qui seul nous donne la victoire. Ainsi, lorsque on trouve le bien en soi, quelque petit qu'il soit, on doit croire que ce commencement, tel quel, vient de Dieu, et il le faut prier d'achever son œuvre, en se donnant à lui de tout son cœur, et à l'opération de sa grâce.

Huitième demande. Comment une personne qui ne connoît point en elle de grands crimes, peut-elle se dire et se croire la plus méchante des créatures, et demander à Dieu dans ses prières qu'il la retire de l'état de mort où elle est, qu'il lui rende la vie, et les autres demandes de cette nature.

Réponse. Nous portons dans notre fond le principe, la source de tous les désordres, et la disposition à tous les péchés, auxquels nous serions livrés et précipités de l'un à l'autre, si Dieu ne nous en préservait malgré notre pente naturelle. Ceux donc que Dieu a préservés, ont reçu un grand don ; mais qui les rend plus ingrats, plus infidèles et plus coupables que les autres qui n'en ont pas reçu de si grands, si leur vie, leur reconnaissance et tous leurs sentiments ne répondent à une si grande miséricorde. Et oseroient-ils le dire et se le persuader ? Ainsi ils se doivent regarder comme les plus grands pécheurs, parce que Dieu juge de l'ingratitude d'une âme par les grâces qu'elle a reçues. On se doit aussi regarder comme coupable devant Dieu de tous les péchés dans lesquels nous tomberions, si nous n'étions soutenus : on se doit regarder comme mort devant lui ; parce que s'il nous laissoit un moment à nous-mêmes, notre perte seroit inévitable. Mais il est bon, et il ne nous abandonne point que nous ne l'abandonnions les premiers. Enfin, le salut est dans la confiance en la bonté de Dieu : qui espère en lui n'est point confondu, et on ne sauroit trop y espérer, pourvu qu'en même temps on tâche de travailler, en s'appuyant uniquement sur sa grâce qu'il nous donne abondamment, en proportion de nos desirs et de notre confiance.

SUR L'ÉTAT DE SÉCHERESSE.

Je vous dirai d'abord que dans cet état de sécheresse, vous ne devez pas faire plus qu'une terre sèche et aride. Que fait-

elle, tout épuisée d'humeur et pleine de crevasses ? elle demeure toujours exposée simplement au même soleil qui la dessèche. Pensez ainsi, dans les sécheresses, que votre âme est une misérable terre. Ne faites donc qu'exposer en l'oraison cette terre à son divin soleil, qui a causé ses aridités, non par son ardeur, mais par son absence : croyez-moi, n'en faites pas davantage ; car cette soif de votre pauvre âme dit toutes choses à Dieu par son humble exposition : comme c'est lui qui vous a retiré toute l'humeur et l'onction pour les choses divines, il sait bien aussi qu'il ne faut que la divine rosée pour contenter votre soif. Je voudrais que vous aimassiez cet état plus qu'aucun autre ; parce que nous apprenons du Prophète que l'âme aride et desséchée de toutes les douceurs des consolations, est plus capable de voir la vertu et la gloire de Dieu. Ne fut-ce pas dans le désert que Dieu fit éclater ses miracles, tirant l'eau d'une roche ? et n'est-ce pas dans les aridités de l'âme que Dieu se fait mieux connoître, en l'arrosant de cette divine eau quand elle n'en attend rien ?

Je vous déclarerai ici deux sentiments bien opposés ; c'est que quand vous êtes dans la sécheresse, j'aime l'état où vous êtes, et que je le crains : je l'aime, parce que vous tombez dans cette heureuse pauvreté d'esprit, laquelle nous rend dignes d'être remplis de Dieu, puisque alors la place est toute pour lui : mais aussi je crains cet état, parce qu'il est facile dans cette disposition de se laisser aller en cent actions à une manière d'agir fort naturelle, ou de donner au moins quelque peu à ses sens : l'esprit peut être touché raisonnablement de cette crainte, considérant sa faiblesse et sa légèreté.

Vous devez donc penser que vous n'êtes que comme un enfant, qui a été porté jusque ici par la force de la grâce, n'étant pas capable de marcher de lui-même : si bien que cette tendresse de vertu naissante venant à être tentée par ce genre d'épreuve intérieure, elle vous doit faire appréhender quelque relâchement : car il n'est pas croyable combien d'une part il est facile en cette disposition d'aridité d'agir humainement, et de perdre cette délicatesse de conscience si nécessaire pour conserver la pureté de l'âme ; et de l'autre, combien Dieu se retire pour une petite liberté : et par une même suite, il n'est pas croyable combien alors l'âme est digne de compassion dans les efforts qu'elle fait pour se remettre dans la voie, sans y pouvoir réussir.

Soyez donc, en cet état de votre âme, plus rigoureuse à vous-même que jamais, plus proche de vous pour conduire vos sens,

et plus ennemie des moindres satisfactions : car il n'est guère de tentation plus dangereuse que celle des aridités intérieures ; parce qu'elles viennent pour l'ordinaire de l'épuisement et du dessèchement du cœur, causé par les images des créatures, et l'attache qu'on leur porte. Il en est comme d'un parterre sec et aride, qui n'est pas capable de pousser aucune belle fleur, par le défaut d'humeur nécessaire pour être fécond. Ainsi l'âme, dans cet état d'aridité, venant à perdre l'onction dont elle a besoin pour agir, que peut-elle produire ? le cœur étant desséché, elle est réduite à un état de langueur qui lui ôte ses fonctions, et il ne lui reste presque plus de moyens de produire les belles fleurs des vertus.

Au reste, ne vous lassez point dans cet état et dans ces épreuves, de vous défaire de toutes ces images inutiles et de ces fantômes qui se présentent à l'esprit, et qu'on appréhende trop peu, parce que de leur nature ils sont indifférents et qu'ils n'ont rien qui fasse peur. Cependant il n'est que trop vrai qu'ils sont les sources malheureuses de ces sécheresses déplorables, et que semblables à une éponge ils tirent du cœur toute l'onction et l'humeur qui pourroit y nourrir et y entretenir la piété. C'est pourquoi dans ces états de sécheresse on ne sauroit trop parmi les autres soins avoir celui d'écarter, autant qu'il est possible, les pensées vaines que l'imagination ne cesse de présenter à l'esprit. Faites donc votre étude particulière et votre propre occupation de vous dégager doucement l'esprit de tous ces fantômes de distraction. C'est la plus nécessaire application que vous puissiez avoir ; parce que le défaut le plus dangereux pour ceux qui veulent s'avancer dans la vertu, c'est de donner une trop grande liberté à leur imagination, qui pour cela est toujours grosse de cent images extravagantes qui accablent l'âme et l'épuisent. Ces peintures ridicules laissent après elles de si vives impressions, que le cœur en est tout desséché, et perd tout goût et tout sentiment pour les choses divines. Est-on ensuite fondé à se plaindre qu'on souffre de si grandes aridités ? Seroit-il possible qu'avec cette espèce de libertinage d'esprit, que se permettent si fréquemment ces âmes si peu mortifiées, elles fussent capables de sentir de l'attrait et du goût pour l'oraison ?

Le meilleur avis qu'on puisse donc vous donner, c'est de ne souffrir jamais volontairement ces pensées inutiles qui vous assiègent ; et quand vous ne feriez pas plus tous les jours que celui qui écarte incessamment des mouches qui l'importunent, vous travailleriez toujours beaucoup, et votre temps seroit uti-

lement employé. Vous pourriez dire alors à qui vous demanderoit : Que faites-vous tous les jours ? Je ne travaille qu'à me défaire de toutes les extravagances de mon imagination, et qu'à m'en éloigner doucement pour me tenir proche de mon Dieu. Que cette occupation est efficace pour conserver l'onction de l'âme, et qu'elle attire puissamment les douces influences de la grâce !

Mais, me direz-vous, si ces mouches me poursuivent avec une importunité opiniâtre : hé bien ! souffrez humblement l'importunité, sans vous plaindre et sans vous lasser pour cela de les chasser, vous tenant toujours bien renfermé dans votre fond. Nous sommes toujours en cette vie comme dans un désert et au temps de la tentation : il faut donc demeurer dans le désert de son cœur, lors même qu'il ne s'y trouve rien de bon et de doux, sans que la tentation et les peines des sécheresses puissent jamais nous en faire sortir. Du reste, priez avec persévérance, avec soumission, avec confiance ; et les secours de la manne et des eaux du rocher ne vous seront pas refusés, pour vous soutenir au milieu de la disette et des aridités de ce désert.

SUR L'EXCELLENCE DE L'ÂME.

L'âme est si admirablement élevée au dessus de la condition du corps, que vous diriez qu'elle approche plus de Dieu qui l'a créée que du corps auquel il l'a attachée. A vrai dire, il n'y a qu'elle seule, de toutes les créatures qui sont dans ce bas monde, dans laquelle on peut remarquer quelques traits ou quelques linéaments visibles des perfections de Dieu. Elle est spirituelle comme Dieu, incorruptible et éternelle comme Dieu : elle est libre, elle a une providence, elle a sa volonté dont elle dispose. Ne semble-t-il pas qu'elle jouisse des privilèges de l'éternité, lorsqu'elle anticipe sur le futur, qu'elle fait revivre le passé, qu'elle dispose du présent, etc.

Mais jamais elle ne paroît plus semblable à Dieu que lorsque, s'élevant au dessus de tout ce qui est créé, elle va se perdre dans le vaste abîme de ses perfections infinies ; et que voyant qu'elle ne les peut comprendre, elle les admire et les adore, et consent d'y demeurer perdue pour jamais, sans s'en vouloir plus retirer : car qui la verroit dans cet état, diroit que ce seroit plutôt un Dieu qu'une créature : quand elle revient de là, il lui semble qu'elle est perdue, parce qu'elle n'est plus dans son aimable centre ; elle ne cherche plus rien que Dieu. Enfin cette âme est quelque chose de si grand et de si admira-

ble, qu'elle ne connoît pas elle-même ; et saint Augustin s'écrioit là dessus, comme ravi hors de lui-même : Je ne sais pas moi-même ce que vous m'avez donné, ô mon Dieu, mon créateur, en me donnant une âme de cette nature : c'est un prodige que vous seul connoissez ; personne ne le peut comprendre ; et si je le pouvois concevoir, je verrois clairement qu'après vous il n'y a rien de plus grand que mon âme.

Jamais nous n'eussions pu connoître la nature de ce précieux don de Dieu, ni jamais nous n'eussions remarqué la grande estime qu'il en fait, si l'Ecriture sainte, pour s'accommoder à notre façon d'entendre n'eût usé d'une métaphore, où sous le voile de six paroles elle nous cache et nous laisse entrevoir six grandes merveilles dans la création de notre âme : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* ¹ : « Il souffla sur sa face l'esprit de la vie. » Pesez toutes ces paroles. Premièrement elle nous dit que notre âme a été produite avec le souffle de Dieu : ce n'est pas qu'il ait en effet une bouche pour souffler à la façon des hommes ; mais c'est pour nous faire entendre qu'il estime cette âme et la tient chère comme une respiration de sa propre vie. Il est bien vrai qu'il l'a tirée du néant comme le reste des créatures ; mais l'Ecriture, en nous disant que c'est un souffle de sa poitrine, nous veut exprimer qu'il l'a produite avec une affection si particulière et si tendre, que c'est comme s'il l'avoit tirée de la région de son cœur, *inspiravit*. De plus, l'Ecriture sainte ne nous dit pas que Dieu a produit notre âme de ses mains comme notre corps, ni qu'il l'ait créée en parlant, comme le reste des êtres, mais en respirant ou soupirant : pour nous faire entendre que c'est comme s'il eût enfanté une très chère conception, qu'il avoit portée dans ses entrailles durant toute l'éternité : c'est comme si elle disoit qu'elle procède de l'intérieur de Dieu ainsi que la respiration ; et comme le souffle ou la respiration n'est qu'une sortie ou une rentrée continuelle de l'air qui s'en va visiter le cœur, qui ne le quitte qu'un seul moment, et puis y retourne aussitôt pour le rafraîchir et pour lui conserver la vie ; de même notre âme n'est sortie de Dieu que pour y rentrer, il ne l'a respirée que pour l'aspirer de nouveau. Que si elle a comme soulagé son cœur quand elle en est sortie, il semble qu'elle le rafraîchisse en quelque manière, et qu'elle le console quand elle retourne à lui par quelque aspiration amoureuse. O si nous savions ce que notre âme est au cœur de Dieu ! Elle ne sauroit vivre sans

¹ Gen. ii. 7.

lui, et il n'est pas content sans elle. C'est plus incomparablement que la respiration n'est à notre cœur. Qui m'empêcherait la respiration feroit étouffer mon cœur : ne puis-je pas croire que je fais violence au cœur de Dieu, quand mon âme ne suit pas les divines inspirations qui l'attirent amoureusement à lui pour se reposer dans son sein ?

Après tout cela nous n'arriverons pas à la profondeur des mystères qui sont cachés sous l'intelligence de ces paroles : Il souffla sur sa face une respiration de vie. Je conçois bien que ces paroles sont grosses de quelques grandes vérités qu'elles voudroient enfanter dans nos esprits, si nous étions capables de les concevoir : car elles semblent nous dire que notre âme est un esprit que Dieu met en nous, et qu'il produit par voie de spiration. Quelle merveille est-ce ici ? Souvenez-vous que Dieu n'a que deux voix pour produire tout en lui-même : en l'une il parle, et il produit son Fils unique, que nous appelons son Verbe : en l'autre il ne parle pas ; mais il soupire, et il produit de son cœur, c'est à dire de sa volonté, son divin amour, que nous appelons son Saint-Esprit ; et cet esprit adorable est la clôture et l'accomplissement de tout ce qu'il fait en lui-même. Et considérant si Dieu ne fait pas quelque chose de semblable au dehors de lui, il semble qu'il a produit toutes les créatures par deux voies, en parlant et en soupirant. Premièrement, il créa tous les êtres qui composent ce grand univers ; mais c'est en parlant, *Fiat lux, fiat firmamentum*¹ : et quand il vient après tout cela à produire notre âme, ce n'est pas en parlant, mais c'est en soupirant. C'est ainsi que l'Ecriture sainte nous en parle ; puis elle ajoute que cette dernière production de l'esprit fut la clôture et l'accomplissement de toutes les œuvres de Dieu au dehors de lui-même, et qu'il se reposa comme dans une divine complaisance d'un si bel ouvrage.

Où est une âme tant soit peu éclairée, qui ne soit pas transportée de joie, si elle considère ici la convenance et la liaison admirable que Dieu a voulu mettre entre son esprit et notre esprit ? Le Saint-Esprit est un sacré soupir du cœur de Dieu, qui le comble d'une joie infinie en lui-même ; et notre âme est un souffle de la poitrine de Dieu, qui lui donne de la complaisance au dehors de lui-même. Le Saint-Esprit est la dernière des ineffables productions de Dieu en lui-même, et notre âme est la dernière de toutes les admirables productions de Dieu au dehors de lui-même. O Dieu d'amour, à quel ravissement nous

¹ Gen. 1. 36.

emporteroit cette vérité, si elle nous entroit bien dans l'esprit, et si nous la pouvions comprendre ! Qui est-ce qui ne diroit pas avec saint Augustin et saint Bernard : O mon âme, qui as la gloire de porter l'image de Dieu ; ô mon âme, qui as reçu ce très grand honneur d'être un esprit de son esprit, d'être sortie comme de sa poitrine, d'être un soupir de son cœur amoureux et tout plein de bonté pour toi ! aime donc ce Dieu de bonté qui t'a tant aimé ; aime uniquement, aime ardemment, et te consume dans les flammes de son divin amour. *Amen*, ainsi soit-il.

LETTRES

DE BOSSUET A MADAME DE LA MAISONFORT.

AVERTISSEMENT DE MADAME DE LA MAISONFORT sur l'occasion et le sujet de cette correspondance.

Voici, Monseigneur ¹, les lettres que vous m'ordonnez de vous envoyer. Comptant, comme je fais, sur la bonté de votre cœur, je n'hésiterai point à vous dire en simplicité ce qui a donné occasion à ces lettres.

Quoique je dise dans la première, que mes supérieurs ne m'inquiétoient point, cela signifie seulement qu'ils me laissoient en paix sur mes pratiques, dont ils ne s'étoient jamais informés, mais non pas qu'ils ne m'eussent plusieurs fois demandé compte de mes sentiments d'une manière qui marquoit qu'ils avoient sur cela de l'inquiétude ². Il est vrai qu'ils m'avoient témoigné être contents de mes réponses ; mais comme je savois la cause de leur crainte, elle m'en inspiroit. J'aurois appréhendé d'augmenter la leur, si je leur eusse confié la mienne, et je ne prévoyois d'ailleurs nulle utilité à leur en faire confidence. Une seule personne me paroissoit propre à mettre le calme dans ma conscience ; c'étoit feu M. l'évêque de Meaux : parce qu'outre que je savois quelle étoit sa doctrine, et que vous l'appeliez la plus grande lumière de l'Eglise ; je n'ignorois point que vous aviez examiné ensemble à loisir les matières en question, et j'étois persuadée qu'il savoit à fond quels étoient vos sentiments. La difficulté étoit de lui parler ; car de demander à le voir, c'étoit donner à penser que j'étois inquiète sur les décisions que j'avois reçues,

¹ Cet *Avertissement* et les suivans sont adressés à Fénélon.

² Les inquiétudes dont parle madame de la Maisonfort avoient pour objet les maximes de la fausse spiritualité, auxquelles on craignoit qu'elle ne fût attachée, par suite de ses liaisons avec madame Guyon. Voyez l'*Hist. de Fénélon*, liv. II, n. 12 et 34.

et je ne voulois pas donner lieu à un tel soupçon. Dans cet embarras, je m'adressai à Dieu : je lui représentai qu'il pouvoit seul, sans l'entremise de qui que ce soit, me délivrer de mes craintes; mais qu'au cas qu'il voulût y employer le ministère de M. de Meaux, j'espérois qu'il me feroit naître quelque occasion, que je ne prévoyois pas, de le consulter. Ma prière fut exaucée; ce prélat, qui n'avoit jamais prêché ni exhorté à Saint-Cyr, eut le mouvement d'offrir à madame de Maintenon d'y faire une conférence. Le jour dont ils étoient convenus arrivé, madame de Maintenon en avertit la communauté; et me prenant à part, elle me dit qu'elle me prioit de tâcher qu'on prît bien ce que diroit M. de Meaux; qu'elle ne savoit pas sur quoi il parleroit, mais qu'elle pensoit que ce seroit sur les spiritualités dont il s'agissoit alors.

J'allai devant le saint sacrement; je priai Dieu de se servir de cette occasion pour m'éclairer et me calmer. Dans cette disposition, j'assistai à la conférence, dont je fus très satisfaite; et l'aurois été encore plus, si elle eût éclairci tous mes doutes. Comme elle se fit à un parloir, quand elle fut finie, madame de Maintenon dit un mot d'honnêteté au prélat; je pris ensuite la parole, et dis que je ne savois pas ce que pensoient les autres, mais que pour moi j'étois charmée de ce que je venois d'entendre. M. de Meaux répliqua, que, quand il faisoit des conférences à ses Filles de Sainte-Marie, elles faisoient des questions. Nos dames, lui répartit madame de Maintenon, vous en auroient fait volontiers, si elles eussent su que cela vous eût été agréable. Je pris encore une fois la parole, et dis : Monseigneur pourroit avoir la bonté de revenir encore une fois. — Je le ferai de bon cœur, répondit-il; et il revint en effet le mercredi des Cendres de l'an 1696.

Cette seconde conférence ne me contenta pas moins que la première; mais comme mes doutes n'y furent pas encore tous éclaircis, je restai avec le désir de parler en particulier à M. de Meaux. J'entrai dans la chambre de madame de Maintenon, près du parloir; je m'y mis à genoux, dans le désir d'obtenir de Dieu qu'il me facilitât l'entretien que je souhaitois d'avoir avec le prélat. Madame de Maintenon, qui étoit demeurée seule avec lui, me retrouva quand elle revint dans sa chambre; elle me dit qu'elle étoit fâchée que certaines personnes-eussent fait trop de questions. Je pris de là occasion de dire que, si je n'en avois pas fait comme les autres, ce n'étoit pas que je n'eusse besoin d'en faire, mais que j'aurois désiré de les faire en particulier. Elle me répliqua : Il est bien tard, et M. de Meaux est bien fatigué; mais vous pourriez les lui écrire. — Pour cela, madame, lui dis-je, il faudroit que vous eussiez la bonté de me promettre deux choses : l'une, que vous ne préviendrez point M. de Meaux, et qu'il ignorera qui lui écrit; et l'autre, que vous ne direz à personne, sans exception, que j'aie écrit à ce prélat. Elle me le promit et ajouta : Écrivez sur du papier plié de manière qu'il vous puisse répondre à la marge, et par là vous serez sûre de votre secret; car vos questions vous reviendront. Je suivis ce conseil : mais quoique les réponses du prélat soient à côté de mes demandes, dans la copie que j'en vais faire, je mettrai les réponses à la suite des questions.

Au reste, monseigneur, je m'abandonne à vous pour le secret : mais comme je ne desire pas que vous le poussiez jusqu'à vous priver de l'utilité que vous pourriez trouver à communiquer quelques endroits de ce recueil à quelques personnes discrètes; j'attends aussi de votre prudence, que vous n'exposerez point ces lettres à tomber en d'autres mains que les vôtres.

J'avois commencé ce petit travail par l'avertissement qui précède, et avois dessein d'écrire le moins mal qu'il me seroit possible; mais l'habitude que

j'ai d'écrire vite, jointe à l'empressement de vous envoyer ce recueil, l'a emporté sur la résolution que j'avois prise. C'est aussi ce qui m'a déterminé à me faire aider par un ami discret et sage, qui copioit une partie de ces lettres pendant que je transcrivois les autres.

J'y ai joint trois autres *Avertissements* ; un sur ma relation avec M. de Meaux, un autre sur ma sortie de Saint-Cyr ¹, et le troisième sur ma sortie de la Visitation.

Vous trouverez aussi quelques notes sur les endroits que j'ai cru avoir besoin d'explication.

LETTRE PREMIÈRE. Le prélat répond aux difficultés qu'elle lui avoit proposées sur son oraison.

Voilà, ma Fille, mes réponses à vos demandes. Faites effort, afin que ma méchante écriture ne vous dégoûte pas du fond des choses. Quand vous aurez bien lu et bien compris, s'il reste quelque difficulté, vous pourrez encore la proposer, et je vous ferai réponse de Meaux, comme de Paris ou de Versailles. Prions Dieu les uns pour les autres, en l'utilité du Saint-Esprit. Notre Seigneur soit avec vous.

Première demande. Saint François de Sales répondoit à ceux qui lui reprochoient le temps qu'il employoit à écouter certaines personnes, qui, si l'on savoit ce que c'est de mettre la paix dans un cœur, on s'estimerait heureux d'y contribuer. J'espère, Monseigneur, qu'entrant dans les mêmes sentiments, vous ne vous rebutez point de ce que je vais vous écrire.

Réponse. Oui, j'entre de tout mon cœur dans les sentiments de ce digne évêque. Il faudroit écouter jusqu'à des inutilités, pour disposer ceux qui les disent à recevoir la consolation qu'on leur doit. A plus forte raison, faut-il entendre vos propositions, qui sont sérieuses. Je vais donc y répondre article par article.

Deuxième demande. J'ai reçu des règles pour ma conduite intérieure, dans lesquelles j'ai besoin, Monseigneur, que vous m'affermisiez. Elles m'ont été données par un homme d'une grande lumière, d'une grande piété, que je crois même un saint, et qui m'a laissé cette idée toutes les fois que je suis sortie d'auprès de lui ; qui m'a paru avoir grâce pour moi, et sous la conduite duquel j'ai été mise par mes supérieures : ce qui a

¹ Le vif attachement de madame de la Maisonfort pour madame Guyon, et sa grande confiance pour l'archevêque de Cambrai, la firent renvoyer de Saint-Cyr au mois de mai 1697. Elle demanda et obtint d'être placée dans le diocèse de Meaux sous la direction de Bossuet, qui ne négligea rien pour la consoler dans ses peines, et qui ne changea rien aux pratiques de piété, ni à la manière d'oraison que Fénelon lui avoit prescrites. Voyez l'*Hist. de Fénelon*, liv. III, n. 15.

été précédé, accompagné et suivi de circonstances qui ne me permettent pas de douter que Dieu ne me voulût sous une telle conduite.

C'est bien assez, ce semble-t-il, pour devoir être en paix sur les décisions d'un tel homme : mais ce n'est pas tout ; elles ont été approuvées par un très saint prêtre ¹ que j'ai vu deux ou trois fois en ma vie, et qui a du savoir ; et par un nouveau directeur ² que je consulte depuis quelque temps, qui est docte, généralement estimé, d'une grande piété, et qui est plutôt accusé d'être opposé à une spiritualité extraordinaire que de la favoriser. Ajoutez, s'il vous plaît, que mes supérieurs, et mes confesseurs ne m'inquiètent point. Mais je m'inquiète moi-même ; et pour ne vous rien dissimuler, cela vient de ce que les deux hommes dont je viens de parler sont un peu soupçonnés par quelques personnes de favoriser trop une certaine spiritualité, et que je crains [que le second] n'approuve les sentiments du premier, que parce que son autorité l'entraîne ³. C'est ainsi que je raisonne en certains temps, que je pourrois, je crois, appeler moments de tentation. En d'autres temps, quoique je ne sois pas ferme dans les règles que j'ai reçues, je ne laisse pas d'être persuadée qu'elles sont conformes à la doctrine de saint François de Sales, excellentes en elles-mêmes, et proportionnées à mes besoins. Quelquefois je doute seulement de ce dernier, et crains uniquement qu'elles ne conviennent point à mes dispositions. Je vais, Monseigneur, vous en faire juge ; et j'espère que, si vous approuvez ces règles, cela m'y affermira, et me mettra dans la paix, qui est un bien si desirable.

Réponse. Vous paraissez dans une bonne disposition pour écouter Dieu ; il ne reste qu'à l'écouter pour vous avant de vous parler.

Troisième demande. Il y a environ six ans que Dieu a commencé à m'attirer au recueillement. Il y avoit plusieurs autres années que je m'appliquois à l'oraison, et que j'aimois cet exercice. Je n'étois pas alors sous la conduite du directeur dont je viens de parler. Il me dit que, lorsque je me sentois recueillie en la présence de Dieu, je devois y demeurer en paix ; du reste, il me conseilloit une oraison d'affection fort libre, de raisonner même, si je m'y sentois portée, et d'être fort fidèle à suivre l'attrait de Dieu.

¹ Voyez la note I, à la suite des Lettres.

² Voyez la note II.

³ Voyez la note III.

Plusieurs mois après, il me parut me gêner davantage, au moins par la manière dont j'entendis le conseil suivant : savoir. de chercher dans l'oraison l'occupation des actes et des sujets particuliers ; mais que, si l'un et l'autre m'échappoient, je pouvois demeurer en paix en la présence de Dieu, pourvu que j'y eusse de l'attrait, et que cette sorte d'occupation ne me rendît ni plus négligente pour me corriger, ni moins humble, ni moins docile, ni moins défiante de mes lumières, ni moins prête à être privée des consolations.

Comme j'ai l'esprit prodigieusement fertile en réflexions, et que je suis portée par timidité, aussi bien que par activité, à multiplier les actes à l'infini, cette décision de demeurer en la présence de Dieu, quand le reste m'échapperait, m'embarrassait : car lors même que j'étois recueillie, je ne laissois pas d'avoir des actes dans l'esprit ; je n'étois même pas dans l'impuissance de faire des raisonnements : ainsi les actes et les sujets ne m'échappoient point.

Trois mois après, on me dit qu'on avoit voulu m'en faire essayer, mais qu'on n'avoit pas eu intention que je m'en embarrassasse ; on me dit de ne plus chercher cette sorte d'occupation, de me contenter de la simple présence de Dieu, si Dieu lui-même ne m'attiroit à quelque chose de distinct, soit acte ou occupation de quelque sujet ; de revenir à cette présence de Dieu dès que je m'apercevrois de la distraction.

On m'a toujours depuis tenu le même langage, m'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre, quand on n'avoit pas voulu se mettre soi-même dans cette sorte d'oraison, et que les directeurs, par industrie, n'y avoient pas voulu introduire. On m'a reproché cent fois mon indécision ; et j'avoue que je ne conçois pas comment je puis avoir tant de doutes sur ce qui m'est décidé par un homme en qui j'ai d'ailleurs une pleine confiance, et pour qui je sens une parfaite vénération.

Il m'a conseillé plusieurs fois de m'exciter par la lecture au recueillement dans les temps de sécheresse, si j'éprouvois que cela me réussit : mais lui ayant dit que, dès que j'avois commencé à faire un acte, je les multipliois à l'infini, ce qui me desséchoit le cœur, il me disoit alors de n'en point faire, que quand le mouvement de la grâce m'y porteroit ; et une autre fois, lui ayant dit que je ne les multipliois plus trop, et ne m'en trouvois pas mal, il me dit que, lorsque je ne sentirai plus rien dans mon fond, et que je serois dans le dessèchement, je m'excitasse par quelque petit acte d'amour de Dieu, ou autre fort court. Apparemment qu'à l'heure qu'il est, il me diroit de

n'en plus faire, car j'en suis présentement revenue à les multiplier à l'excès, et depuis plus de quatre ans qu'on m'a déterminée à cette sorte d'oraison, je n'ai pas encore commencé d'une bonne manière à suivre cette voie.

J'ai naturellement l'esprit plus réfléchissant qu'une autre, l'imagination vive; en un mot, une prodigieuse activité; la conscience timide, même portée au scrupule, et un amour-propre qui veut toujours se complaire dans son ouvrage, et s'assurer de faire quelque chose.

Réponse. C'est à des âmes de cette sorte que l'oraison passive fait de grands biens, témoin la vénérable mère de Chantal. Il faut faire, mais non pas s'assurer qu'on fait.

Quatrième demande. Dans les temps où Dieu me fait sentir sa présence, je ne doute pas que cette voie ne me soit bonne, excepté dans les commencements, où je crois que je n'étois pas assurée, lors même que j'étois recueillie. Présentement, souvent même dans les temps de sécheresse, je crois que rien ne m'est meilleur que ce qu'on m'a conseillé; mais, comme je vous l'ai dit, Monseigneur, l'incertitude revient de temps en temps.

Je ne suis pas attirée bien extraordinairement; je n'ai point eu, pour entrer dans cette sorte d'oraison, ce signal dont vous avez parlé, je veux dire l'impuissance de pouvoir faire autrement; je sens bien seulement que les discours ne me sont point nécessaires pour me convaincre, puisque, par la miséricorde de Dieu, je suis convaincue des plus grandes vérités, et qu'ils ne le sont point aussi pour m'unir à Dieu.

Réponse. J'ai rapporté ce signal de l'impuissance comme celui que demandent tous les spirituels après le bienheureux Jean de la Croix; mais du reste, je suis pour moi bien persuadé qu'en se livrant à la seule foi, qui, de sa nature, n'est pas discursive ni raisonnante, on peut faire cesser le discours, sans être dans l'impuissance d'en faire. Je ne veux pas assurer qu'on soit alors dans l'état d'oraison passive, ainsi que l'appelle ce bienheureux; mais, quoi qu'il en soit, cet état est bon, et conforme à la doctrine de saint Paul, qui ne demande pas le discours, mais la seule foi, pour la conviction des choses qui ne paroissent pas. Quand donc je trouverai un chrétien, qui, sans être dans cette impuissance de discours, ou sans songer qu'il y est, priera sans discours, je n'aurai rien à lui dire, sinon qu'il croie, et qu'il vive en paix.

Cinquième demande. Il me paroît que ce qui est le plus conforme à ma disposition est un simple retour de mon cœur vers Dieu.

Réponse. Je n'ai rien non plus à dire contre ce simple retour

du cœur à Dieu , pourvu qu'on l'entende bien ; ce que nous verrons dans la suite.

Sixième demande. Je trouve que ce simple retour me convient , non seulement pour l'oraison , mais dans le cours de la journée , pour revenir à Dieu , et que les oraisons jaculatoires ne me conviendroient pas si bien.

Réponse. Il faut d'abord supposer que ce simple retour à Dieu contient un acte de foi fort simple et fort nue avec toute son obscurité et toute sa certitude , et qu'il contient aussi un acte d'amour d'une pareille simplicité.

Les oraisons jaculatoires sont des affections expresses , qui pourroient sortir de ce fond de foi et d'amour ; mais l'âme qui a ce fond peut se passer de ces affections , et jusque là je suis d'accord avec vous.

Septième demande. Je trouve aussi que la simple attente du recueillement , pour ainsi dire , m'y prépare mieux que ne feroient les efforts. J'entends par cette attente une certaine tranquillité où je tâche de me mettre , et une attention à Dieu qui est quelquefois bien sèche et presque imperceptible.

Réponse. La difficulté commence lorsque après avoir dit l'état où vous êtes durant le cours de la journée , vous réduisez toute votre action à une simple attente du recueillement ; de sorte que , de journée à journée , il ne vous reste aucun lieu pour les actes expressément commandés de Dieu.

Le recueillement qui revient à la simple présence de Dieu ne contient ni espérance , ni désir , ni action de grâces , ni demande ; et ainsi tous ces actes sont supprimés : ce qui ne compatit pas avec l'Évangile.

La simple attente est très distinguée de l'excitation qu'on se fait à soi-même. Or , de croire qu'on en vienne en cette vie à un état où l'on n'ait jamais besoin de cette excitation , David nous est un bon témoin du contraire , puisqu'il en revient si souvent à dire : *Elevez-vous , ma langue ; mon âme bénis le Seigneur ; mon âme , loue le Seigneur. J'ai dit : J'observerai mes voies , pour ne point pécher par la parole , etc.*

Il y a de doux efforts que la foi et l'amour inspirent , et rendent fort naturels.

Les spirituels nous enseignent que , s'il y a quelques âmes qui soient tellement mues de Dieu , qu'elles n'aient aucun besoin de faire effort , ce sont des âmes uniques et privilégiées , comme seroit la sainte Vierge , ou quelque autre qui en ait approché ¹.

¹ Voyez la note IV.

Huitième demande. J'aurois peine à dire précisément ce que c'est que mon oraison, sinon que c'est un simple souvenir de Dieu, ou attention à Dieu, sans rien de distinct, sans me le représenter en nul endroit, et sans même le rechercher au dedans de moi.

Réponse. Tout cela se peut pour le temps de l'oraison : mais Dieu prescrit d'autres exercices pour le cours de la vie. Encore faut-il prendre garde de ne point exclure du temps spécial de l'oraison l'espérance, la demande, et l'action de grâces. Je suis de l'avis de ceux qui n'obligent point à chercher Dieu uniquement en nous-mêmes, puisque on le peut également regarder au ciel où Jésus-Christ tournoit ses regards, ou en lui-même indépendamment de tout lieu, quoiqu'il y ait une manière admirable de le regarder en son intérieur, comme celui qui y forme la prière.

Neuvième demande. Cette attention à Dieu est quelquefois accompagnée d'une douceur sensible, et d'une difficulté aux actes distincts et à prier vocalement. Je sens même souvent cette difficulté aux prières vocales dans des temps de sécheresse. On m'a dit de me contenter des prières prescrites.

Réponse. Je crois que, par les prières prescrites, vous entendez l'office et les autres d'observance. Il y faut aussi ajouter celles que le confesseur donne pour pénitence ; mais il n'est pas nécessaire de se charger de beaucoup de prières de cette sorte.

Dixième demande. Un homme que je n'ai vu que deux ou trois fois en ma vie ¹ m'a dit que, quand on ne pouvoit qu'avec difficulté dire les prières marquées pour gagner les indulgences, parce qu'on se sentoit attiré au recueillement, il n'y avoit qu'à s'abstenir de ces prières.

Réponse. Je le crois ainsi ; mais dans le cas présent, où il s'agit de difficulté et non d'impossibilité, je crois plus humble, et par là plus sûr, de dire les prières prescrites dans un jubilé. On a sept jours, et on peut partager ces prières dans tout ce temps. La difficulté peut faire en ce cas partie de la pénitence ; mais après tout, il ne faut pas gêner ces âmes sans nécessité.

Onzième demande. Il me semble qu'entre les personnes qui sont dans cette oraison simple, les unes n'ont nulle difficulté aux prières vocales, les autres en ont beaucoup, et quelques autres y ont une espèce d'impossibilité. Il est rapporté que la mère Marie de l'Incarnation, qui a établi les Carmélites en France, ne pouvoit dire un *Pater* de suite.

Réponse. Je crois ces dispositions très réelles dans les âmes.

¹ Voyez la note v.

Il est écrit, dans la Vie du P. Balthasar Alvarez, qu'il fallut demander pour saint Ignace de Loyola la dispense de dire le bréviaire, à cause de l'absorbement où il en étoit d'abord. Cela n'empêche pas que l'on ne doive de temps en temps tenter la prière vocale, la commencer du moins, si l'on ne peut l'achever, avoir la volonté de la faire, si l'on n'en a pas l'effet, afin d'adorer Dieu de tout ce qu'on est, c'est à dire de l'extérieur et de l'intérieur, sans gêne toutefois, avec une sainte liberté; car elle est inséparable de l'amour.

Douzième demande. Les temps de sécheresse sont fréquents chez moi; mais je les supporte mieux que l'inquiétude et le trouble.

Réponse. Il faut se laisser troubler quand Dieu le veut, parce que ce trouble est quelquefois le trouble de l'eau par l'ange, qui précède la guérison. C'est quelquefois une participation du trouble de la sainte âme de notre Seigneur, qu'il faut remarquer dans l'Evangile en diverses occasions.

Treizième demande. Il me paroît que le mieux alors seroit de tâcher de se calmer en la présence de Dieu; et les réflexions et les discours (supposé qu'on en puisse faire, ce qui ne seroit peut-être pas impossible) ne remédieroient pas à ces inquiétudes et à ces troubles.

Réponse. Le discours n'accoise pas de tels troubles; une douce conformité à la volonté de Dieu en est le seul remède, et l'exemple de Jésus-Christ nous y conduit.

Quatorzième demande. C'est dans ces temps de trouble que je me jette dans la multiplicité des actes, pour m'assurer, sans y pouvoir parvenir.

Réponse. Il ne faut chercher d'assurance qu'en la seule bonté de Dieu, et entièrement hors de soi-même, surtout celles qui expérimentent, comme vous, que ces assurances qu'on cherche ailleurs n'ont point l'effet qu'on en prétend. Sans multiplier les actes par un travail inutile, il y en a de fort simples qu'on peut pratiquer¹.

Quinzième demande. Une lettre de madame de Chantal aux supérieures de son ordre, où elle parle de certaines âmes attirées à une oraison si simple, qu'il leur paroît qu'elles ne font rien, qui veulent toujours agir par la crainte de perdre le temps, et qui ont un grand besoin qu'on les encourage à suivre l'attrait de Dieu, m'a fort consolée. J'ai cru trouver mon portrait dans cette lettre, excepté que madame de Chantal dit que, pour l'ordinaire, on voit reluire une grande pureté et une grande régularité dans ces âmes.

¹ Voyez la note vi.

Réponse. Vous avez raison d'être consolée de cette lettre. Nous parlerons tout à l'heure de la pureté et régularité que Dieu demande à ces âmes.

Seizième demande. Ce qui devrait le plus faire douter ceux qui me conduisent, et moi-même, de mon oraison, c'est le peu de progrès que je fais dans la vertu. Il me paroît, et à bien des gens, qu'au lieu d'avancer, je recule. Non seulement on ne voit guère de progrès en moi pour la correction de certains défauts extérieurs, mais je trouve mes dispositions intérieures plus imparfaites qu'elles n'étoient.

Réponse. La grande et la seule preuve de la bonne oraison est le changement de la vie. Le dessein de l'oraison n'est pas de nous faire bien passer quelques heures avec Dieu, mais que toute la vie s'en ressente et en devienne meilleure. Mais la difficulté est de bien faire cet examen de la vie, parce que Dieu cache souvent le progrès des âmes, non seulement à elles-mêmes, mais à leurs directeurs, s'ils ne sont extrêmement attentifs : il le cache même quelquefois sous une forme contraire. Je crois, pour moi, que la grande épreuve doit être à l'égard de la charité fraternelle. Si l'extérieur est bien réglé sur cela, on doit croire que l'oraison fait son effet, qu'elle porte son fruit, et par conséquent qu'elle est bonne, quelque mauvaise disposition qu'on sente au dedans, parce que la véritable disposition est celle qui paroît par les œuvres, selon cette parole de notre Seigneur : *Vous les connoîtrez par leurs œuvres et par leurs fruits.* Ainsi un confesseur attentif, et qui puisera ses lumières dans la prière, sentira à la longue si la charité et l'obéissance prévalent, surtout s'il est soigneux à observer certaines occasions délicates et surprenantes, où il est malaisé que l'âme n'agisse selon son fond, et qu'elle se démente elle-même.

Dix-septième demande. Je ne suis point assez livré à la grâce.

Réponse. Ce mot peut avoir un bon et un mauvais sens. Le bon est de se livrer à l'esprit contre la chair ; le mauvais est de croire être livré à la grâce, quand on est dans la pure attente¹, sans vouloir agir de son côté, ou s'exciter soi-même à agir.

Dix-huitième demande. Le nouveau directeur dont j'ai parlé, à qui je me confesse quelquefois, trouve que je suis plus mauvaise que je ne l'étois autrefois ; mais il n'en conclut point que je sois dans l'illusion.

Réponse. Humiliez-vous sous son jugement ; c'est beaucoup

¹ Voyez la note VII.

qu'il vous rassure contre l'illusion. Vivez dans l'obéissance, et gardez-vous bien de vous juger vous-même, en bien ni en mal, d'un jugement qui tende à un changement de conduite; car pour le jugement qui consiste à présumer contre soi-même, on ne s'y trompe guère, et en tout cas, la tromperie est heureuse.

Dix-neuvième demande. Il y a dans saint François de Sales un endroit consolant; c'est celui où il dit que Dieu met souvent dans cette oraison simple des âmes imparfaites. Sans cela, ce que j'éprouve de misères augmenteroit les craintes que j'ai quelquefois; car ma vie ne répond point à mon oraison ni à mes sentiments.

Réponse. Cet endroit de saint François de Sales est en effet consolant pour les âmes attirées à une oraison fort simple et fort pure; mais quoique cette doctrine soit très véritable, il faut pourtant à la fin que l'oraison fasse son effet, puisqu'elle est donnée pour cela, et que Dieu n'agit point en vain, ni n'envoie point des attraites toujours stériles. Il faut pourtant marcher sans crainte, et sans s'appuyer sur sa propre fidélité, mais en dilatant son cœur du côté de Dieu en foi et en amour.

Vingtième demande. L'homme que j'ai cité ci dessus ¹, en parlant des prières vocales, prétendoit qu'une âme de bonne foi, et d'une disposition telle qu'il supposoit la mienne, ne se confesse point sans avoir celles qui sont nécessaires au sacrement de pénitence; qu'en allant à confesse, son intention est non seulement d'exposer les fautes qu'elle a commises, mais de haïr par amour pour Dieu son péché et son imperfection; que cette haine qu'elle a pour le péché passé, la porte à ne le plus commettre; qu'elle va chercher dans le sacrement le pardon, en tant qu'il est inséparable de la grâce et de l'amour de Dieu dont elle ne veut jamais se déporter, et dans lequel elle ne cherche qu'à croître; qu'il n'est pas nécessaire que ces dispositions soient sensibles, ni d'être sûr d'avoir fait tous ces actes distinctement. Ainsi il me dit qu'il n'étoit pas nécessaire que je fisse d'acte positif de contrition.

Réponse. Il a raison, et je suis de son sentiment. J'y ajouterois seulement une chose, en quoi il seroit aussi du mien. qui est qu'avec toutes ces bonnes dispositions, cette âme doit faire de temps en temps un acte de foi fort simple sur la rémission des péchés, et sur la haine que Dieu a pour le péché, ou sur sa sainteté qui le rend incompatible avec lui : non que je veuille qu'elle se tourmente à faire cet acte expressément

¹ Voir la note VIII.

dans la confusion ; il suffit de le faire de temps en temps, quand elle en aura la liberté tout entière, car cet acte fait sans angoisse fortifie la bonne disposition : d'où il arrive que, dans chaque temps, on fait ce qu'il faut, comme sans y penser. Si vous ne m'entendez pas, dites-le-moi simplement, je tâcherai de me mieux faire entendre.

Vingt-unième demande. Saint François de Sales disoit à madame de Chantal, que la contrition est fort bonne sèche et aride, parce que c'est une action de la partie supérieure.

Réponse. La réponse du saint est admirable, et montre qu'il supposoit dans sa sainte fille un vrai acte de contrition, quoique sec.

Vingt-deuxième demande. Dans un de ses *Entretiens*, il dit qu'il ne faut presque point de temps pour faire l'acte de contrition, puisqu'il ne faut autre chose que se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité, et de repentance de l'avoir offensé.

Réponse. Tout cela est véritable et incontestable ; mais, si vous y prenez garde, tout cela suppose un vrai et actuel mouvement dans l'âme contre le péché, en la manière expliquée ci dessus. Il est impossible qu'une âme de bonne volonté aille à confesse sans avoir ce sentiment dans le cœur, quoique souvent on puisse n'y faire pas de réflexion, ou en faire plus ou moins.

Vingt-troisième demande. Celui que je vous ai cité disoit qu'un Jésuite nommé le P. Sagot ou Bagot, étoit de son sentiment sur l'acte de contrition pour la confession.

Réponse. C'est apparemment le P. Bagot, homme célèbre.

Vingt-quatrième demande. Quoique ma timidité et mon activité m'aient toujours portée à faire plutôt trop d'actes que pas assez, je ne laissai pas apparemment de suivre quelque temps le conseil de me confesser sans faire d'acte distinct. Je n'en suis pourtant pas sûre ; j'entrai sur cela dans le scrupule. Le nouveau directeur m'a rassurée.

Réponse. Il a eu raison, vous devez vivre en paix sur sa parole. Je ne crois pas que jamais la confession puisse être révoquée en doute sur ces sortes d'appréhensions ; et quand il y auroit quelque défaut, ce qu'on ne doit pas présumer, ce sont de ces défauts qui sont suppléés en disant de bonne foi : *Ab occultis meis munda me* ; purifiez-moi de mes fautes et de mes défauts cachés. Il n'est point besoin de pénétrer davantage, mais de se plonger dans l'abîme de la bonté de Dieu, en pure perte de tout appui créé, sans chercher jamais d'autre assurance.

Vingt-cinquième demande. Quoique j'aie quelquefois de la

difficulté aux actes distincts dans le temps de la confession . et que j'en aie fait avant d'entrer dans le confessionnal , je fais de nouveaux efforts , par timidité , pour les renouveler.

Réponse. Ne faites point ces seconds efforts , et faites tranquillement et simplement les premiers.

Vingt-sixième demande. J'ai pratiqué pendant quelque temps cette manière ci de m'examiner : je me mettois simplement en la présence de Dieu , dans le desir de me souvenir de mes péchés , et puis je disois ceux qui me venoient.

Réponse. Souvent , sans faire tous ces actes distinctement , on peut laisser venir les péchés comme tout seuls , et les dire comme ils viennent , après un peu de recueillement ; ce qui s'entend des âmes de bonne volonté , à qui aussi très souvent leur bonne volonté suffit pour toute préparation.

Il est bien certain en tout état , qu'il faut moins de préparation pour ceux qui fréquentent les sacrements , que pour les autres.

AVERTISSEMENT sur les questions et les réponses suivantes.

Les questions et les réponses suivantes accompagnoient celles qui précèdent. J'avois mis sur un cahier séparé ce qui avoit rapport à mes dispositions particulières , et sur d'autres cahiers ce qui regardoit la spiritualité en général. J'avois envoyé le tout en même temps , et les réponses me revinrent ensemble.

SUITE DE LA PREMIÈRE LETTRE ¹.

Le prélat répond aux difficultés de madame de la Maisonfort sur divers points de spiritualité.

Vingt-septième demande. M. l'évêque de Belley : paroît goûter ces idées d'abandon et de désintéressement qui vont un peu loin. Il cite avec éloge ce que saint François de Sales dit dans le iv^e chapitre du IX^e livre de *l'Amour de Dieu* , que le cœur indifférent préféreroit l'enfer au paradis , s'il savoit qu'en celui-là il y eût un peu plus du bon plaisir de Dieu qu'en

¹ On ne trouve dans la *Relation du Quiétisme* par l'abbé Phelippeaux , et dans les *Œuvres de Bossuet* , que les n. XXVII , XXVIII , XXIX , XXX , XXXI , XXXII , XXXIII , XXXIV et XXXV , avec une partie des n. LIII et LX , Voyez les *Œuvres de Bossuet*.

² Jean-Pierre Camus , ami de saint François de Sales , qui le sacra évêque de Belley en 1509. Il se démit de son évêché en 1629 , et se retira , vers la fin de sa vie , à l'hôpital des Incurables de Paris , où il mourut le 26 avril 1652 , âgé de soixante-dix ans ,

celui-ci , etc. M. de Belley ajoute que le saint ne s'est pas contenté de mettre dans le *Traité de l'Amour de Dieu* cette proposition ; qu'il a encore dit , dans ses *Entretiens* , que les saints qui sont au ciel ont une telle union avec la volonté de Dieu , que , s'il y avoit un peu plus de son bon plaisir en enfer , ils quitteroient le paradis pour y aller.

Réponse. Je ne sais pas ce qu'a dit M. de Belley ; mais je crois savoir que saint François de Sales ne parle jamais d'indifférence dans le choix du paradis et de l'enfer. Il dit bien que si , par impossible , il y avoit plus du plaisir de Dieu dans l'enfer , le juste le préféreroit ; ce qui est certain : mais comme cela n'est pas , et ne peut être , c'est précisément pour cela qu'il n'y a point d'indifférence , ne pouvant jamais y en avoir entre le possible et l'impossible , entre ce que Dieu veut effectivement , et ce que , non seulement il ne veut pas , mais encore qu'il ne peut pas vouloir.

Vingt-huitième demande. M. de Belley dit encore , que , quand saint Philippe de Néri assistoit certaines personnes à la mort , il leur disoit : Abandonnez-vous à Dieu sans réserve , soit à salut ou à damnation ; il n'y a rien à craindre en s'abandonnant ainsi , puisqu'il est impossible à Dieu d'envoyer aux ténèbres extérieurs une âme soumise à sa volonté , puisqu'elles ne sont destinées qu'aux rebelles à sa lumière et à son amour.

Réponse. Je ne saurois approuver cette alternative , ni que l'homme puisse consentir à sa damnation ; c'est une chose qui n'a d'exemple ni dans l'Ecriture ni dans aucun saint. J'entends bien qu'on abandonne son salut à Dieu , parce qu'on ne peut remettre en meilleures mains ce qu'on desire le plus , et ce que lui-même nous commande de désirer.

Vingt-neuvième demande. Je ne me souviens pas bien si , dans ce que je viens de citer de saint Philippe de Néri , il n'y a pas beaucoup du raisonnement de M. de Belley , qui dit encore , dans le même endroit , que sainte Catherine de Sienne consentit d'être en enfer pour l'éternité , pourvu que ce fût sans perdre la grâce ; et il ajoute que plusieurs autres saints et saintes ont eu la même pensée , qui semble , dit-il , fondée sur ce souhait de Moïse , d'être effacé du livre de vie , pourvu que Dieu pardonnât à son peuple , et sur celui de saint Paul , d'être anathème pour ses frères.

Réponse. Le souhait ou consentement de sainte Catherine de Sienne est le même que celui de Moïse ou de saint Paul , qui procède toujours par l'impossible , et ainsi ne présuppose

aucun souhait réel, ni aucune indifférence dans le fond ; car on ne peut dire que Moïse ni saint Paul aient sacrifié à Dieu une chose indifférente : au contraire, tout le mérite de cette action ne peut être que de lui avoir sacrifié ce qu'on desire le plus, et encore de le lui avoir sacrifié sous une condition impossible de soi. Or, en cela il n'y a rien moins qu'indifférence, puisque l'impossible ne peut pas même être l'objet de la volonté, et qu'il ne peut y avoir d'indifférence entre le possible et l'impossible, c'est à dire entre ce qu'on sait que Dieu veut, et ce qu'on sait qu'il veut si peu, qu'il ne peut pas même le vouloir, ainsi qu'il a été dit.

Trentième demande. Dans un livre du P. Saint-Jure, qu'on lisoit il y a quelque temps au réfectoire, il dit que la charité pure n'est touchée ni des menaces ni des promesses, mais des seuls intérêts de Dieu ; qu'une personne qui aime Dieu purement ne le sert point pour la récompense considérée par rapport à son intérêt, mais seulement pour l'amour de Dieu ; que si elle devoit être anéantie à sa mort, elle ne l'aimeroit pas moins ; que celui qui aime ainsi n'observe point les commandements par la crainte des châtimens éternels, et ne craint point l'enfer pour sa considération propre, mais pour celle de Dieu.

Réponse. Ces expressions doivent être entendues avec un grain de sel, c'est à dire en expliquant que la charité ou l'amour pur n'est pas touché des promesses en tant qu'elles tournent à notre avantage, mais en tant qu'elles opèrent la gloire de Dieu, et l'accomplissement parfait de sa volonté, comme il est ici remarqué. Il y faut encore ajouter que la gloire de Dieu est la fin naturelle de ces desirs, de sorte que le desir du salut naturellement de soi est un acte de pur amour. Saint Jean nous dit bien que *la parfaite charité chasse la crainte* ; mais il ne dit pas de même qu'elle chasse l'espérance, ni le desir qui en est le fruit naturel.

Trente-unième demande. De tout cela ne peut-on pas conclure que, quoique le bonheur éternel ne puisse être réellement séparé de l'amour de Dieu que dans nos motifs, on peut néanmoins séparer ces deux choses ; qu'on peut aimer Dieu durement pour lui-même, quand même cet amour ne devoit jamais nous rendre heureux, et que, si Dieu devoit nous anéantir à la mort, ou nous faire souffrir un supplice éternel, sans perdre son amour, on ne l'en serviroit pas moins ; que ce qu'on veut à l'égard du salut, est l'accomplissement de la volonté de Dieu et la perpétuité de son amour ; qu'enfin on peut ne vouloir point son salut comme son propre bonheur, et

à cet égard y être indifférent ; mais qu'on le veut comme une chose que Dieu veut , et en tant que le salut est la perpétuité de l'amour divin ? Et c'est proprement ce que dit le P. Saint-Jure dans l'endroit que j'ai cité , car , après avoir parlé du désintéressement des âmes attirées au pur amour , il conclut par dire qu'elles desirent leur salut plus que les autres personnes , mais non pour leur propre intérêt.

Réponse. Sainte Thérèse fait expressément cette supposition , qu'on aimeroit Dieu à ce moment , quand même on devroit être anéanti dans le suivant : mais cela ne conclut point à l'indifférence entre le possible et l'impossible , par les raisons qui ont été dites. Par là , on voit que je ne nie point les abstractions marquées dans l'article précédent ; mais ce qui fait que je ne les crois pas nécessaires pour la perfection , c'est que plusieurs saints n'y ont jamais songé. Les véritables motifs essentiels à la perfection , c'est d'y regarder le réel comme Dieu l'a établi , et non pas ce qu'on imagine sans fondement. Ainsi ces expressions ne sont tout au plus que des manières d'exprimer que l'amour qu'on a pour Dieu est à toute épreuve : j'ajoute qu'il est dangereux de les rendre si communes ; car elles ne sont sérieuses que dans les Paul , dans les Moïse , dans les plus parfaits , et après de grandes épreuves.

Trente-deuxième demande. Saint François de Sales reprendit ses filles , quand elles parloient de mérite , leur disant que , si nous pouvions servir Dieu sans mériter , nous devrions choisir de le servir ainsi.

Réponse. Cette proposition est de même que seroit celle-ci : Si nous pouvions servir Dieu sans lui plaire , il le faudroit faire , car mériter , et plaire à Dieu , est précisément la même chose. Il faut donc entendre sainement ces sortes de suppositions , et n'en conclure jamais qu'on doit être indifférent à mériter ou à voir Dieu , non plus qu'à lui plaire. Qui dit charité , dit amitié des deux côtés , et un amour réciproque , pour lequel , si on étoit indifférent , on cesseroit d'aimer Dieu.

Trente-troisième demande. Il est dit , dans la Vie de M. Olier , que la pureté de son amour fut telle , que , dans un temps d'épreuve où il se trouva , il s'offrit de bon cœur à endurer les peines de l'enfer pour toute l'éternité , si Dieu devoit trouver sa gloire à les lui faire souffrir.

Réponse. On trouve la même chose à peu près dans la Vie de saint François de Sales. Mais il y a deux observations à faire dans tous ces exemples : l'une , de les entendre sainement ; l'autre , de se bien garder de rendre ces suppositions aussi

vulgaires qu'on fait, parce que bien certainement c'est se mettre au hasard de les rendre illusoires, présomptueuses, et une vraie pâture de l'amour-propre par une vaine idée de perfection. Saint Pierre a été repris pour avoir cru son amour, quoique fervent, à l'épreuve de la mort. Quelle distance d'un martyr passager à un supplice éternel ! Le sens est : J'aimerois mieux mille enfers que de m'écarter pour peu que ce fût, par le moindre péché véniel, de la volonté de Dieu ; et si Dieu, par une impossible supposition, pouvoit mettre sa gloire dans le tourment éternel de ceux qu'il aime, je consentirois à cette épreuve. Mais ces suppositions et conditions impossibles n'altèrent rien dans ce qu'on veut actuellement, et par conséquent sont infiniment éloignées de l'indifférence.

Trente-quatrième demande. Obligez-moi, Monseigneur, de m'expliquer ces expressions : Se perdre en Dieu, s'abandonner non seulement à sa miséricorde, mais à sa justice ; et ces paroles de notre Seigneur, que *celui qui perd son âme, la recouvrera pour la vie éternelle*.

Réponse. Se perdre en Dieu, c'est s'oublier soi-même pour n'avoir le cœur occupé que de lui, et s'absorber dans l'infinité de sa perfection, par une ferme foi qu'on ne peut ni rien penser ni rien faire qui soit tant soit peu digne de lui. 2^o On peut s'abandonner à sa justice comme à sa miséricorde, en considérant une justice qui est en effet une miséricorde, qui frappe en cette vie pour épargner en l'autre ; mais qu'on puisse jamais s'abandonner à la justice de Dieu pour la porter en toute rigueur, c'est ce qui ne s'est trouvé nulle part, parce que cette justice à toute rigueur enferme la damnation et toutes ses suites, jusqu'à l'éternelle privation de l'amour de Dieu, qui entraîne l'esprit de blasphème et de désespoir, et en un mot la haine de Dieu ; ce qui fait horreur : et c'est ce qui me fait dire que ceux qui parlent ainsi ne s'entendent pas eux-mêmes. 3^o Perdre son âme, selon le précepte de Jésus-Christ, c'est dans toute son étendue renoncer entièrement à soi-même, et à toute propre satisfaction, pour uniquement contenter Dieu.

Trente-cinquième demande. Quelque éclaircissement encore, s'il vous plaît, sur ce dénuement dont parle saint François de Sales, et cette perte même des vertus et du desir des vertus ; et sur ce qu'il dit que l'amour est fort comme la mort pour nous faire tout quitter, et magnifique comme la résurrection pour nous parer de gloire et d'honneur. (Fin du IX^e liv. de *l'Amour de Dieu*.) Ces endroits là ne m'auroient, ce me semble, point embarrassée, s'il ne me sembloit que certaines choses approchantes sont blâmées.

Réponse. Saint François de Sales dit que , dans l'état de perfection , on perd les vertus en tant qu'on y cherche à se contenter soi-même , et qu'en même temps on les reprend comme contentant Dieu ; ce qui est très juste. Il n'est pas permis de songer à exterminer en soi-même ses bonnes œuvres ou ses actes tant qu'on les aperçoit ; car les apercevoir n'est pas mauvais , mais peut être très excellent , pourvu que ce soit pour en rendre grâces à Dieu , et confesser son nom , comme on fait les apôtres et les prophètes en cent et cent endroit. Alors c'est une erreur de dire qu'on soit propriétaire de ces actes. En être propriétaire , c'est les faire de soi-même comme de soi-même , contre la parole de saint Paul , et se les attribuer plutôt qu'à Dieu.

Trente-sixième demande. La lettre LXXIII et la CLVII de M. Olier m'ont paru bien fortes ; mais comme tout cela est infiniment au dessus de moi , l'éclaircissement que j'ose , Monseigneur , vous demander , est seulement pour avoir sur cela une idée qui ne me rende point suspect ce qui est innocent , et qui m'empêche d'approuver ce qui iroit trop loin.

Réponse. Je n'ai point vu ces lettres de M. Olier , ne les trouvant point sous ma main. Je vous dirai seulement que tout ce qui est contraire à la doctrine précédente est faux et insupportable , sauf à excuser les auteurs en corrigeant leurs exagérations par d'autres passages , s'il s'en trouve , sinon en les laissant là pour ce qu'ils sont , sans s'y arrêter.

Trente-septième demande. Je serois bien aise aussi de savoir si cette manière simple d'unir notre volonté à celle de Dieu , dont parle saint François de Sales dans le xiv^e chap. du IX^e liv. se peut étendre jusque aux volontés de Dieu signifiées , aussi bien qu'aux événements. Il semble qu'il entend tout , car il cite d'abord un des commandements de Dieu. Il est vrai que , dans la suite du chapitre , il ne parle plus des événements.

Réponse. L'esprit du saint , dans ce chapitre , est d'expliquer deux manières de se conformer à la volonté de Dieu : l'une , en voulant ce qu'il veut par un acte positif de notre volonté , qui est la manière de vouloir l'accomplissement de sa volonté signifiée par ses commandements ; l'autre , par forme d'acquiescement en général à la volonté de Dieu , plutôt que par forme de volonté positive de cette chose ci ou de celle-là : et cette manière là est celle qu'il propose par rapport aux événements , comme il paroît par la suite. Tout ce qu'il dit de la disposition du saint enfant Jésus , sur son abandon à l'extérieur à la volonté de sa sainte mère , se doit entendre par rapport aux événements , comme d'être porté au temple , ou en Egypte , ou à

Nazareth, et partout ailleurs ; car en cela le Fils de Dieu étoit absolument sans action, ce qu'il faut entendre à l'extérieur ; car au dedans on sait bien que c'est lui qui conduisoit sa sainte mère. Il faut donc l'imiter, en se laissant, pour ainsi dire, porter par notre mère la Providence à cet événement ou à celui-là, sans prescrire à Dieu ce qu'il voudra qui nous arrive dans tout le cours de la vie, et sans lui marquer sur cela aucun désir empressé. Conférez ce chapitre avec le *vi*, où vous verrez comment on peut vouloir saintement et fortement tout ensemble le contraire de ce que Dieu veut, et vous verrez ce que c'est que s'unir parfaitement à sa volonté.

Conclusion : il faut vouloir positivement ce que Dieu commande, et à l'égard des événements, se laisser conduire par un très simple acquiescement, sans pour cela se priver de vouloir certains événements même extérieurs, lorsque Dieu nous y incline en quelque sorte que ce soit, comme il est porté au chapitre *vi*, et en cent autres endroits.

Remarquez aussi ces paroles du chap. *iv* : « Le cœur le plus indifférent du monde peut être touché de quelque affection. »

Si l'on pousoit à toute rigueur toutes les expressions du saint évêque, il seroit impossible de les concilier ensemble ; il les faut donc prendre par le gros, et croire seulement avec une foi certaine, qu'à l'égard des événements de la vie, parmi lesquels il faut compter les consolations et les sécheresses, quand il est question de conclure, il se faut conserver assez d'indifférence pour dire du fond du cœur : *Votre volonté soit faite. Amen, amen.*

Trente-huitième demande. Voici, Monseigneur, divers passages de saint François de Sales, que je vous supplie d'agréer, que je vous marque ici. Il dit dans l'*Entretien de la Confiance*, en parlant de l'occupation intérieure d'une âme tout abandonnée à Dieu, qu'elle ne fait autre chose que de demeurer auprès de Dieu, comme « Madeleine, tout abandonnée à sa sainte volonté, qui l'écoutoit lorsqu'il parloit, et lorsqu'il cessoit de parler, qui cessoit d'écouter, mais qui ne bougeoit pourtant d'auprès lui. »

Réponse. Ne bouger d'auprès du Sauveur, même quand il cesse de parler, c'est secrètement prêter l'oreille comme prêt à recevoir la même parole, et ne rien perdre du discours dès qu'il daignera le recommencer : ce qu'il y a à conclure de là, c'est qu'il ne faut point être agité, ni se livrer à une inquiète mobilité ; mais ce n'est pas à dire qu'on n'agisse point.

Trente-neuvième demande. Le saint dit dans un petit cha-

pitre qui a pour titre, *Exercice du dépouillement de soi-même* : « Demeurez fidèlement invariable en cette résolution de vous tenir en la très simple unité et très unique simplicité de la présence de Dieu, par un entier dépouillement et remise de vous-même entre les bras de sa sainte volonté; et toutes les fois que vous trouverez votre esprit hors de cet agréable séjour, ramenez-l'y doucement, sans faire pourtant des actes sensibles de l'entendement ni de la volonté, etc. »

Réponse. Ramener son esprit, n'est-ce pas un acte, et une sorte d'effort sur soi-même, mais doux et tranquille? Quand on le fait, on le sent; et si l'on dit qu'il n'est point sensible, c'est que ce n'est point de son acte qu'on est occupé, mais de Dieu.

Quarantième demande. Plus bas, il ajoute : « S'il vous dépouilloit même des consolations et sentiments de sa présence, c'est afin que sa présence même ne tienne plus votre cœur. »

Réponse. Le sensible se diminue jusqu'à l'infini, et un sensible plus grossier se perd dans un sensible plus simple et plus simple encore, et ainsi toujours; et tout cela est quelquefois absorbé dans un inconnu : mais il n'y a rien à conclure de là contre les actes même distincts, comme on le verra dans la suite.

Quarante-unième demande. Dans un autre petit chapitre, qui a pour titre, *d'une oraison où l'âme, sans user de discours, regarde Dieu présent*, saint François de Sales paroît s'apostropher lui-même dans ce chapitre; mais je crois que c'est une lettre qu'il écrivoit à la mère de Chantal, lorsqu'elle croyoit que s'il commandoit à son esprit, qui vouloit toujours discourir, de s'arrêter, il craindroit le commandement. Je vous cite, Monseigneur, ces deux petits chapitres, parce qu'ils ne sont pas dans les livres ordinaires, où les œuvres de saint François de Sales sont séparés, mais dans un gros livre où elles sont toutes réunies, et qui est imprimé par un plus vieux libraire que Léonard.

Réponse. On a dit déjà ¹ que le discours n'est pas nécessaire pour l'exercice de la foi.

Quarante-deuxième demande. Dans l'endroit que je cite article précédent, saint François de Sales dit : « Demeurez simplement en Dieu, ou auprès de Dieu, sans vous essayer de rien faire, et sans vous enquérir de lui ni de chose du monde, sinon à mesure qu'il vous excitera, etc. »

Réponse. Tout cela est vrai dans certains moments où Dieu

¹ Voyez ci dessus, page 687.

tient une âme actuellement sous sa main ; mais que cela puisse être dans toute la vie , cent passages du saint et de la mère de Chantal font voir le contraire , et l'Evangile y répugne aussi bien que l'expérience.

Quarante-troisième demande. « Sus , mon pauvre esprit , rejetons toutes sortes de discours , d'industries , de curiosités et de répliques ; simplifions-nous , et vidons-nous de cet ennuyeux soin de nous-mêmes ; fermons-nous en la simple vue du tout de Dieu et de notre néant ; accoissons-nous dans les effets de cette souveraine volonté , sans nous remuer pour produire des actes de l'entendement ni de la volonté ; oui , fermons-nous là sans nous bouger ni peu ni prou , voir même quand il faudra pratiquer les vertus , et que nous serons tombés en quelque faute ; car le doux Jésus nous donnera les sentiments nécessaires , mieux que nous ne nous les saurions procurer avec toutes nos imaginations. »

Réponse. On se simplifie activement , on est quelquefois passivement simplifié : ce soin ennuyeux est en même temps inquiet , et il est bon de s'en vider. Il est bien certain que les actes d'entendement que le saint évêque exclut , sont ceux qui rompent la tête : les actes de volonté sont ceux qui troublent le cœur : il est vrai qu'il faut s'affliger , mais non pas s'inquiéter de ses fautes ; ce sont des conseils que les saints donnent dans tous les états , mais principalement aux âmes qui se consomment par leur excessive activité. Ceux qui croient se procurer de meilleurs sentiments par leur imagination , que par une simple attention à la vérité , sont dans l'erreur , et personne ne révoque en doute cette doctrine du saint ; mais elle ne conclut rien pour la suppression universelle des actes , ni même des pieux efforts de la volonté , pourvu qu'ils se fassent en toute vérité et douceur du Saint-Esprit.

Quarante-quatrième demande. Sa lettre , qui est rapportée dans le quatrième chapitre de la troisième partie de la *Vie de madame de Chantal* , est une réponse à plusieurs questions qu'elle avoit faites au saint évêque , pour savoir si son union simple , lors même qu'elle étoit dans la sécheresse , ne suffisoit pas à bien des choses qu'elle avoit citées. C'est dans cette lettre que saint François de Sales dit : « Soyez active et passive , ou patiente , selon que Dieu voudra ;..... mais de vous-même ne sortez point de votre place.... Vous êtes la sage statue ; le maître vous a posée dans la niche : ne sortez de là que quand lui-même vous en tirera. »

Réponse. Le saint explique en termes exprès que la comparai-

son de la statue ne regarde que les temps de l'oraison ; il n'y a qu'à voir les endroits du livre *de l'Amour de Dieu* , et les lettres où il emploie cette comparaison , pour en être convaincu.

Quarante-cinquième demande. J'avois compris par ces mots , *Soyez active quand Dieu voudra* , faites des actes dans votre oraison , quand Dieu , par le mouvement de sa grâce , vous y portera ; et ce qui suit ces mots est ce qui me portoit à le concevoir de la sorte , et aussi les questions de Me de Chantal , auxquelles cette lettre paroît répondre , dans lesquelles elle citoit même les temps de sécheresse ; car il me sembloit que , s'il avoit prétendu que , dans ces temps là , elle devoit s'exciter à faire des actes , il auroit dû le lui dire. Tout ce que je viens de vous marquer , et d'autres endroits encore , m'avoient fait penser que , selon saint François de Sales , certaines âmes , dans l'oraison , pouvoient se contenter de la présence de Dieu et du recueillement , et attendre , pour faire des actes intérieurs sensibles , que certain mouvement de grâce les y portât ; et dans la conduite de leur vie , être fort abandonnées à la Providence , fidèles à marcher en la présence de Dieu , à l'écouter , et à suivre les mouvements de sa grâce , sans attendre pourtant , pour se déterminer à la pratique des vertus et des bonnes œuvres convenables à leur état , des inspirations et des mouvements particuliers ; ne négligeant point , non plus que les autres personnes , les autres signes de la volonté de Dieu , et les règles de la prudence chrétienne.

Réponse. Etre active , ce n'est pas faire des actes libres et méritoires , car il est certain qu'on en fait de cette sorte dans l'état passif ; autrement cet état seroit mauvais , et excluroit les actes libres et méritoires d'amour de Dieu , ce qui n'est pas être active. C'est donc autre chose , et c'est s'exciter en soi-même à faire des actes ; ce qui n'est point ordinairement dans l'état passif au temps de l'oraison dont il s'agit. Le saint veut donc dire : *Soyez active* ; faites dans la voie et avec la grâce commune de ces actes excités qu'on appelle de propre industrie et de propre effort ; mais quand Dieu vous tient actuellement sous sa main , laissez-le faire , et ne vous tourmentez point à faire de tels efforts ou aucun discours. Je ne parle point ici de l'oraison de patience , dont je crois avoir donné les principes dans une des conférences , et il ne me paroît pas qu'on forme aucun doute sur la définition que j'en proposai. Tenons donc pour assuré qu'une âme toujours passive est une chose sans exemple ; aucun spirituel n'en vit jamais de cette sorte. Pour madame de Chantal , il ne faut pas songer qu'elle ait été dans cet état , ni

approchant. Réservons, dit-elle, cette grâce à la sainte Vierge, avec le bienheureux Jean de la Croix, ou plutôt laissons à Dieu son secret sur la sainte Vierge, et ne parlons pas de ce qui nous passe. Pour les âmes que nous avons à conduire, disons-leur avec saint François de Sales : Quand Dieu se déclare, qu'il se rend le maître, qu'il nous veut actuellement, laissez-vous mouvoir, et alors ne vous tourmentez pas à vous exciter ; mais ne croyez pas qu'en cette vie, cette opération dure toujours. Quand il retire son opération, servez-vous de la manière ordinaire ; usez de vos facultés, *mais de vous-même ne songez jamais à changer l'état de votre oraison.*

Ne doutez point qu'il n'arrive dans l'oraison, même aux plus parfaits de ces moments où Dieu retire ses opérations ; et c'est dans ces moments que la vénérable mère de Chantal en venoit jusqu'à des prières vocales et autres auxquelles on s'excite soi-même, ce qui lui arrivoit principalement, à ce qu'elle écrit, à l'occasion des tentations ¹.

Pesez bien la distinction de l'état actif et passif ; c'est le dénouement parfait de toute la doctrine du saint directeur et de la vénérable et digne fille. Remarquez bien qu'il ne faut point attendre d'excitation particulière de Dieu dans les choses qu'il a commandées, et où sa volonté nous est déclarée ; soit par notre état particulier, soit par l'état commun de la vocation chrétienne. Ce seroit visiblement tenter Dieu, que de ne s'exciter pas soi-même avec le secours de la grâce dans les choses de cette nature, et de croire toujours avoir besoin d'une opération extraordinaire, telle que sont celles de l'oraison passive.

Quarante-sixième demande. Mais il reste une chose sur quoi je desirerois particulièrement quelque éclaircissement, c'est sur les actes qui sont dans le cours de la vie ; car je suis très persuadée que tout le monde en doit faire, que non seulement les personnes qui sont dans la voie active en font, mais aussi les âmes tout à fait passives, et des actes distincts et même en grand nombre, et que, comme le dit madame de Chantal dans le chapitre que j'ai déjà cité, ceux qui croient n'en point faire ne l'entendent pas bien.

Réponse. Croyez cela très certain comme une vérité révélée de Dieu.

Quarante-septième demande. Elle dit d'elle-même qu'elle en faisoit, quand Dieu lui témoignoit le vouloir par les mouvements de sa grâce.

¹ Voyez la note 1X.

Réponse. La mère de Chantal dit qu'elle faisoit des actes, quand Dieu lui témoignoit le vouloir ; ce qui est bien vrai : mais elle ne dit pas qu'elle n'en fit jamais autrement. Le contraire paroît dans toute sa conduite.

Il faut entendre aussi que ce témoignage de Dieu n'est pas toujours une opération qui mette l'âme en passiveté. Dieu témoigne suffisamment qu'il veut quelque chose quand il y incline doucement ; en sorte néanmoins qu'après, l'âme achève ce qu'il commence, en s'excitant elle-même, comme quand David disoit : *Mon âme, bénis le Seigneur* ; et encore : *Je vous aimerai, mon Dieu, ma force*. Il paroît que Dieu l'excitoit, mais il paroît en même temps que l'âme déjà émue s'excitoit aussi elle-même ou à achever l'acte ou à le continuer.

Quarante-huitième demande. Et quoiqu'il soit vrai que M. de Maupas dit, dans le commencement de cette vie de madame de Chantal, que lorsque Dieu avoit retiré son opération, elle faisoit quelque petit acte fort court dans l'oraison, il fait pourtant lui-même remarquer, dans le chapitre que je cite, que c'étoit par le mouvement de la grâce, et non autrement qu'elle faisoit ces actes.

Réponse. Quant à ce que vous dites, que de l'aveu de M. de Maupas, la sainte mère ne faisoit jamais aucun acte que par le mouvement de la grâce, cela convient à tout état ; et nul ne peut dire : *Le Seigneur Jésus*, qu'incité auparavant par le Saint-Esprit. Ainsi l'incitation de la voie commune et active, bien loin d'être incompatible avec cette impulsion l'accompagne ordinairement dans tout le cours de la vie. Au reste, quand M. de Maupas remarque que Dieu retire souvent son opération, il parle avec tous les spirituels, et principalement avec saint François de Sales dans l'endroit qu'on vient de voir, où il dit : *Soyez active, passive*, etc. ; car on est passif quand Dieu continue son opération, et actif quand il la retire, et qu'il vous laisse à vous-même ; ce qui arrive aux âmes les plus éminentes, comme on le pourroit montrer par l'exemple des apôtres et des prophètes : mais la chose n'étant pas contestée, il est inutile d'en entreprendre la preuve.

Quarante-neuvième demande. Dans une lettre de saint François de Sales, il dit à la personne à qui il écrivoit : « Il n'est plus besoin que vous fassiez d'actes, si Dieu ne vous le met au cœur. »

Réponse. Dans l'action de l'oraison, je l'avoue ; dans tout le cours de la vie, c'est un prodige inouï, et toute la conduite de sa mère prouve le contraire.

Cinquantième demande. Dans un des endroits que j'ai cités ci dessus, le saint dit : « Ne nous bougeons ni peu ni prou , voire même quand nous serons tombés en quelque faute , ou qu'il nous faudra pratiquer les vertus ; car le doux Jésus nous donnera les sentiments nécessaires, mieux que nous ne nous les saurions procurer. »

Réponse. Sans avoir vu ce passage, je crois, sur la foi des autres que j'ai vus, avoir expliqué ci dessus ce qu'il en faut croire. Il ne faut ni pratiquer les vertus, ni se corriger de ses fautes, avec ces inquietudes, ces chagrins, ces découragements, ces étonnements, comme si c'étoit une chose fort merveilleuse que nous soyons tombés dans quelque faute, ou que la vertu nous soit difficile. Du reste, si on poussoit ces expressions à la rigueur de la lettre, elles seroient insoutenables. Il faut donc entendre qu'on ne doit se remuer ni peu ni prou par son propre esprit, par cette mobilité et activité inquiète et empressée que l'amour-propre inspire.

Cinquante-unième demande. Dans le chapitre VIII de l'onzième livre *de l'Amour de Dieu*, qui a pour titre, *Que la Charité comprend toutes les vertus*, il rapporte cet endroit de saint Paul : *La charité est patiente, douce, etc.*, et que saint Thomas dit qu'elle accomplit les œuvres de toutes les vertus ; et vous avez dû vous-même que, dans la vie et l'oraison la plus parfaite, tous les actes sont unis dans la seule charité, parce qu'elle commande l'exercice de toutes les vertus. Si elle les commande, elle y incline donc le cœur.

Réponse. Une des manières dont la charité commande les actes et y incline, c'est de s'exciter elle-même à les produire. La charité fait plus encore, car elle se commande à elle-même de produire un acte d'amour, en disant : *Mon âme, bénis le Seigneur ; mon Dieu, ma force, je vous aimerai, je vous confesserai, je vous louerai.* C'est l'action ordinaire et naturelle de l'âme hors des temps où, comme ravie par des impulsions extraordinaires, elle est entièrement sous la main de Dieu.

Cinquante-deuxième demande. Ne peut-on pas dire que les âmes passives attendent, pour ne point faire les actes avec empressement et recherche d'elles-mêmes, une certaine disposition ou attrait, qui vient de l'habitude de leur oraison, mais non une inspiration miraculeuse ?

Réponse. L'empressement est mauvais, ou au moins imparfait en tout état. Ainsi éviter l'empressement n'est pas une propriété ou un caractère de l'état passif. Cette attente ne paroît

pas nécessaire pour éviter l'empressement ou la recherche de soi-même ; il suffit, sans cette attente passive, de produire les actes comme commandés de Dieu, et sur lesquels sa volonté est déclarée, en esprit de soumission et d'obéissance, et avec une ferme foi que c'est Dieu qui opère en nous tout le bien. Demurer dans l'attente d'une disposition extraordinaire, c'est tenter Dieu. Vous ne croiriez pas être empressée en produisant l'acte qu'un supérieur vous commanderoit : à plus forte raison ne l'est-on pas quand on regarde celui qu'on fait comme expressément commandé de Dieu. Par ces attentes, on veut avoir un témoignage qu'on est mu de Dieu par quelque chose d'extraordinaire, comme si on étoit d'un rang particulier, et que le commandement donné à tous les fidèles ne nous suffit pas. C'est donc remettre l'amour-propre sur le trône, que de rechercher cette singularité, et de vouloir qu'il y ait pour nous des impulsions particulières, sans lesquelles on ne veut rien faire. Il ne sert de rien de répondre que l'inspiration qu'on attend n'est pas miraculeuse ; il suffit qu'elle doive être extraordinaire et particulière à un certain état. Car si l'on ne demandoit d'autre inspiration que celle qui est commune à tous les chrétiens, il ne faudroit point distinguer l'état passif de l'actif ; tout chrétien seroit passif ; tous les justes le seroient, puisqu'ils n'agissent jamais, pas même pour confesser le nom de Jésus, ou pour former la moindre pensée, que par une motion, impulsion, inspiration prévenante du Saint-Esprit. Ainsi, il faut autre chose pour constituer l'état qu'on nomme passif ; et l'inspiration qu'on y a, quoique on ne veuille pas l'appeler miraculeuse, est du moins bien constamment extraordinaire : et j'en reviendrai toujours à dire que l'attendre pour agir, c'est tenter Dieu, et tomber dans tous les inconvénients qu'on a marqués.

Cinquante-troisième demande. Je conclurois que ces âmes ne manquent pas, dans l'occasion, d'être inclinées à produire les actes nécessaires.

Réponse. Quand vous concluez que les âmes passives ne manquent pas, dans l'oraison, d'être inclinées à produire les actes nécessaires, je l'avoue, pourvu qu'elles soient bien déterminées à faire de leur côté doucement et simplement tout ce qui est en elles avec le secours de la grâce commune à tous les fidèles ; mais non pas si elles s'attendent, comme vous les représentez, à de particulières instigations : ce qui, loin d'exciter la grâce, l'éloigne plutôt en vous faisant tenter Dieu.

Remarquez donc avec attention que tout chrétien qui fait

bien en tout et partout, est mu de Dieu, en sorte que Dieu commence tout, opère tout, achève tout ce qu'il fait de bonnes œuvres; il est excité et il s'excite lui-même, il est poussé et il se pousse lui-même, il est mu de Dieu, et il se meut lui-même; et c'est en tout cela que consiste ce que saint Augustin appelle l'effort du libre arbitre. Dans cet état, qui est l'état commun du chrétien, il n'est pas permis, pour agir, d'attendre que Dieu agisse en nous et nous pousse; mais il faut autant agir, autant nous exciter, autant nous mouvoir, que si nous devions agir seuls, avec néanmoins une ferme foi que c'est Dieu qui commence, achève et continue en nous toutes nos bonnes œuvres. Qu'il y a donc de plus, dites-vous, dans l'état passif! Il y a de plus que la matière d'agir naturelle est entièrement changée; c'est à dire qu'au lieu que, dans la voie commune, on met toutes ses facultés et tous ses efforts en usage, dans les moments de l'état passif, on est entraîné par une force majeure, et que la manière d'agir naturelle est entièrement absorbée; ce qui fait qu'il n'y a plus ni discours, ni propre industrie, ni propre excitation, ni propre effort.

Cinquante-quatrième demande. Je voudrois bien savoir, les actes distincts étant si nécessaires, comment un pécheur que Dieu convertirait miraculeusement à la mort, et qui n'auroit que le temps de produire un acte d'amour de Dieu, pourroit satisfaire à cette obligation, ou si elle ne seroit point pour lui.

Réponse. Vous demandez comment un homme que Dieu convertirait miraculeusement à la mort satisferoit à l'obligation de faire distinctement tous les actes. Il est aisé de vous répondre : car qu'on dise tout ce qu'on voudra, Dieu ne sauvera jamais ni ne convertira parfaitement aucun homme, qu'il ne croie en lui, qu'il n'y espère, qu'il ne l'aime. Ces actes sont toujours trois en nombre, comme ces trois vertus, foi, espérance, charité, selon saint Paul, sont et seront toujours trois choses; mais comme ces trois vertus sont infuses dans tout chrétien pour agir ensemble, leurs actes sont faits aussi pour être unis, et se font, pour ainsi dire, en un moment. Il en est de même des autres actes qui dépendent de ceux-là, et Dieu les fait faire distinctement à tous ceux qu'il convertit. Tout pécheur qui se convertit croit aux promesses, espère en la miséricorde, la désire, la demande, la reçoit, aime Dieu qui la lui fait, et desire de lui être uni éternellement. Il agit plus ou moins, selon qu'il plaît à Dieu de le presser; mais il agit toujours, et Dieu soit en lui très distinctement ce que lui-même souvent n'y démêle pas.

Cinquante-cinquième demande. Dans ce grand acte d'aban-

don que la mère de Chantal renouveloit tous les ans, elle dit qu'elle se réserve le seul soin de retourner son esprit vers Dieu.

Réponse. La mère de Chantal ne renouveloit pas seulement tous les ans, mais tous les jours, ce grand acte qu'elle avoit écrit et signé de son sang, où elle exprimoit tous les autres. Tout étoit compris dans son intention, et elle avoit une intention très expresse d'y comprendre tout ce à quoi elle se croyoit obligée comme chrétienne, comme mère, comme amie, comme supérieure, comme religieuse; et quand, dans son acte d'abandon, elle se réserve le seul soin de retourner son esprit vers Dieu, c'est comme si elle disoit qu'elle se réserve le principal. Par là elle reconnoît qu'on n'est pas toujours passif, et que Dieu retire souvent son opération; ce qui oblige à user de ses facultés et des efforts de son libre arbitre.

Quand elle dit qu'elle se réserve de donner ce coup, pour ainsi parler, elle ne veut pas dire qu'elle fera cela toute seule. A Dieu ne plaise! ce seroit être Pélagien, et nier la nécessité de la grâce prévenante; mais elle veut dire qu'alors elle agira à la manière ordinaire avec effort, et qu'elle mettra tout en œuvre pour se rappeler soi-même à Dieu, sans attendre qu'il l'y rappelle par cette sorte de motion et d'impulsion qui est propre à l'état passif. Ainsi, dans le fond, l'homme est toujours également mu en tout état, mais non pas toujours de la même manière, et c'est ce qui fait la distinction de l'état actif d'avec le passif; mais c'est ce qui fait aussi que l'un et l'autre font également de grands saints, parce que le mérite de la sainteté ne dépend pas de la manière dont on est tiré à Dieu, mais de l'union qu'on a avec lui, laquelle peut être égale dans tous les états et manières d'oraison.

C'est ce que saint François de Sales, sainte Thérèse et tous les spirituels enseignent expressément et unanimement. J'en ai cité les endroits dans les conférences, et c'est une vérité constante.

Cinquante-sixième demande. Le simple retour n'est-il pas fort bon lorsqu'on est tenté?

Réponse. Le simple retour, quand on est tenté, est fort bon et souvent meilleur que d'affronter, pour ainsi dire la tentation; ce qui souvent ne feroit qu'échauffer davantage l'imagination.

Cinquante-septième demande. Saint François de Sales dit que ce n'est point en disputant contre la tentation qu'on s'en délivre le mieux.

Réponse. Cette expression de ne point disputer avec la tentation est aussi précise que belle; et il n'y a ordinairement qu'à la tenir pour vaincue, sans même la combattre directe-

ment, et se retourner tout court à Dieu, comme dans une chose résolue où il n'y a pas à hésiter.

Cinquante-huitième demande. Il paroît, par un endroit de saint François de Sales, que j'ai cité ci devant, qu'après ses fautes, un retour humble et simple vers Dieu seroit très convenable à certaines âmes.

Réponse. Ce retour est aussi très bon après les fautes, pour les âmes déjà exercées dans la vertu et dans la sainte familiarité avec Dieu, qu'il entend, pour ainsi parler, à demi mot, soit qu'elles soient actives ou passives.

Cinquante-neuvième demande. Je ne crois pas que vous désapprouviez ces expressions, *laisser tomber les réflexions, s'oublier, aller à Dieu sans retour sur soi-même.*

Réponse. Ceux qui se sont servis de ces termes dans ces derniers temps ont parlé trop généralement contre les réflexions ; et en cela, comme en beaucoup d'autres propositions de leurs livres, ils sont tombés dans l'erreur qui fait confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, c'est à dire la rejeter à cause qu'on en abuse.

Soixantième demande. Il me semble que ceux qui se sont servis de ces expressions entendent le retranchement des réflexions empressées de l'amour-propre. Je ne comprends pas qu'on puisse supposer que la vie se passe sans faire des réflexions, quoique je comprenne bien que les âmes simples en font moins que les autres. Ce que je conçois donc sur cela, est qu'il faut retrancher les réflexions d'amour-propre, et pour certaines âmes, celles qui interromproient la vue de Dieu dans les temps d'oraison simple, et enfin toutes celles qui ne viennent point d'impression de grâce.

Réponse. C'est une grande erreur d'exclure la reconnoissance et l'action de grâces, qui ne peut être sans qu'on réfléchisse sur les dons qu'on a reçus ; ce qui est conforme à cette parole de saint Paul : *Nous avons reçu un esprit qui est de Dieu, afin de connoître les dons qu'il nous a donnés.*

Il est vrai que, quand l'âme se simplifie tous les jours, les réflexions se simplifient aussi : on en a moins besoin, quand on a pris l'habitude de porter directement son cœur à Dieu. Mais quand vous mettez parmi les réflexions qu'il faut exclure, celles qui ne viennent point d'impression de grâce : ou par l'impression de grâce, vous entendez celle qui vient de la grâce ordinaire ; et en ce cas, il n'y en a point qui n'en vienne, et penser autrement, ce seroit l'erreur des Pélagiens : ou vous entendez, par l'impression de la grâce, une grâce et une im-

pression extraordinaire; et s'attendre à celle-là, c'est ce qui s'appelle tenter Dieu, et se jeter dans tous les inconvénients qu'on a marqués.

Toute la doctrine contenue dans ses réponses se réduit à ces chefs.

1^o Il faut croire, comme une vérité révélée de Dieu, qu'on doit expressément et distinctement pratiquer toutes les vertus, et en particulier ces trois, la foi, l'espérance et la charité, parce que Dieu les a commandés, et leur exercice.

2^o Il faut croire avec la même certitude, qu'il a pareillement commandé les actes qu'elles inspirent, qui sont la demande et l'action de grâces, comme des actes où consistent la perfection de l'âme en cette vie, et la vraie adoration qu'elle doit à Dieu.

3^o Pour s'exciter à faire ces actes, il suffit de connoître que Dieu les a commandés, et il n'est pas permis de demeurer pour cela dans l'attente d'une impulsion et opération extraordinaire; ce qui seroit tenter Dieu, et ne se pas contenter de son commandement exprès.

4^o Il faut croire pourtant qu'on ne pratique aucun acte de vertu sans une grâce qui nous prévienne, qui nous soutienne, et qui nous fasse agir.

5^o Cette grâce n'est pas celle qui met les hommes dans l'état passif, puisqu'elle est commune à tous les saints, qui pourtant ne sont pas tous passifs.

6^o L'état qu'on nomme passif consiste dans la suspension du discours, des réflexions et des actes qu'on nomme de propre effort et de propre industrie, non pour exclure la grâce, puisque ce seroit l'erreur de Pélage, mais pour exclure les voies et manières d'agir ordinaires.

7^o C'est une erreur de croire que cet état passif soit perpétuel, si ce n'est peut-être dans la sainte Vierge, ou dans quelque âme d'élite qui approche en quelque façon d'une perfection si éminente.

8^o De là il s'ensuit que l'état passif ne regarde que certains moments, et entre autres ceux de l'oraison actuelle, et non tout le cours de la vie.

9^o C'est pareillement une erreur de croire qu'il y ait un acte qui contienne tellement tous les autres qu'il soit expressément commandés de Dieu, qu'il exempte de les produire distinctement dans les temps convenables. Ainsi on doit toujours être dans cette disposition.

10^o Il se peut donc faire qu'on soit en certains moments dans l'impuissance de faire de certains actes commandés de Dieu; mais cela ne peut pas s'étendre à un long temps.

11^o L'obligation de faire ces actes est douce , aussi bien que la pratique , parce que c'est l'amour qui l'impose , l'amour qui commande cet exercice , l'amour qui l'inspire et le dirige.

12^o Il ne faut point gêner , sur la pratique des actes , les âmes qu'on voit sincèrement disposées à les faire. Au contraire , on doit présumer qu'elles font dans le temps ce qu'il faut , surtout quand on les voit persévérer dans la vertu ; car au lieu de gêner les âmes de bonne volonté , il faut , au contraire , leur dilater le cœur , soit qu'elles soient dans les voies communes , ou dans les voies extraordinaires ; ce qui en soi est indifférent , et tout consiste à être dans l'ordre de Dieu.

A Paris , 21 mars 1696 ¹.

AVERTISSEMENT sur l'occasion et le sujet des questions et des réponses suivantes.

Comme M. de Meaux m'avait marqué que, s'il me restoit encore des difficultés , je pouvois les lui proposer , et que tous mes doutes ne furent pas éclaircis par les premières réponses de ce prélat , je lui écrivis une seconde lettre , à laquelle il répondit , article par article , comme à la première.

LETTRE II. Le prélat continue de répondre à ses difficultés ².

Quoique je sois en visite , et assez occupé , Dieu me presse , ma Fille , de vous répondre. Rendez-vous bien attentive à mes réponses , où j'espère que Dieu vous fera trouver tout ce qui vous est nécessaire.

Dieu vous donne la véritable et parfaite simplicité ; qu'il tempère votre activité ; qu'il vous donne une vraie action , et dans cette vraie action , un vrai et parfait repos. Dieu est là. Je suis à vous en son saint amour ³.

Première demande. Quand j'ai dit , Monseigneur , que la simple attente du recueillement et une certaine douce attention à Dieu me disposoient mieux au recueillement , que ne feroient certains efforts , je n'ai prétendu parler que pour le temps de l'oraison ⁴.

¹ La *Relation du Quiétisme* de l'abbé Phelippeaux , suivie en ce point par les éditeurs de Bossuet , ne renferme que les n. v. vi , et vii de cette première lettre. Voyez les *Œuvres de Bossuet* , tom. xix.

² La *Relation du Quiétisme* par l'abbé Phelippeaux , et les *Œuvres de Bossuet* , ne renferment que les n. vi , xv , xvi , xx et xxi de cette seconde lettre. Voyez les *Œuvres de Bossuet* , tom. xix.

³ Voyez la note x.

⁴ Voyez la note xi.

Réponse. Je ne sais ce que veut dire cette douce attention distinguée du recueillement. Quand on distingue des choses si unies, ou plutôt si unes, je présume qu'on n'entend pas bien ce que l'on dit, et qu'on cherche à s'éblouir soi-même.

Il y a de certains efforts qui répugnent à un certain genre d'oraison parfaite. Il y a même un certain état d'oraison où l'on est purement passif en certains moments, sans aucune action, sans aucun effort; mais cela est momentané, et seulement pour certains temps qui ne peuvent être longs.

Deuxième demande. Je me sers du simple retour pour commencer mon oraison, et pour y revenir, lorsque je m'aperçois de la distraction.

Réponse. Cet acte de simple retour, renfermant au moins un acte de foi et un acte d'amour, contient au fond deux actes distincts, mais qui s'unissent dans la même fin; car l'acte de foi et l'acte d'amour sont toujours très distingués, encore que la distinction n'en soit point toujours connue.

Troisième demande. Je fais plus encore, je multiplie, pour ainsi dire, ce retour, et j'interromps mon oraison pour le recommencer, ce qu'on n'approuve pas; car je le fais pour m'assurer et pour me contenter.

Réponse. On a raison de n'approuver pas ce qui vient du principe de se contenter et de s'assurer en autre chose qu'en Dieu.

Quatrième demande. Saint François de Sales, dans le chapitre où il parle de la statue ¹, dit, en parlant d'une présence de Dieu bien sèche et bien nue, que c'est attendre si Dieu voudra nous parler, ou nous faire parler à lui, ou demeurer où il lui plaît que nous soyons, parce qu'il lui plaît que nous y soyons. Je crois donc, Monseigneur, que, lorsque vous avez dit que le recueillement qui revient à la simple présence de Dieu, ne contenant ni espérance, ni desir, ni demande, ni action de grâces; que ces actes y étant supprimés, cela ne compatit pas avec l'Evangile. Vous avez prétendu dire que cela n'y compatiroit pas, si l'on ne vouloit jamais faire autre chose; mais que, dans l'oraison, cette simple présence de Dieu peut être pratiquée.

Réponse. C'est en effet ce que j'ai voulu dire, pourvu qu'on n'exclue jamais l'acte d'espérance et le desir même au temps de l'oraison. Dieu peut, en certains moments, suspendre ces actes: ils peuvent, en certains moments, ne pas revenir; mais

¹ *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. vi, chap. xi. *Epître*, liv. ii, ép. 51, 53.

il n'y en a nul où on doive les exclure, parce que naturellement ils sont unis à la foi et à l'amour. Ainsi ces manières de saint François de Sales d'être en la présence de Dieu peuvent se pratiquer, mais au sens que je viens de dire, par abstraction, et non pas par exclusion.

Cinquième demande. Je n'ai jamais compris que la comparaison de la statue dût s'étendre à un autre temps que celui de l'oraison.

Réponse. Tant mieux ; et encore faut-il ajouter qu'il est rare qu'elle convienne à tout ce temps.

Sixième demande. Suffit-il, Monseigneur, d'être disposée à faire des actes d'espérance, de demande, etc., quand Dieu y excitera, comme il paroît par cet endroit de saint François de Sales : « Il n'est pas besoin que vous fassiez d'actes, s'ils ne vous viennent au cœur ; fermons-nous en la simple vue du tout de Dieu, et de notre néant ; accoisons-nous dans les effets de cette sainte volonté, sans nous remuer pour produire des actes de l'entendement et de la volonté ? »

Réponse. Je tiendrois une oraison fort suspecte, où des actes si précieux ne viendroient jamais.

Ils viennent de deux manières, ou par une espèce de saint emportement dont on n'est pas maître, ou par une douce inclination ou impulsion qui veut être aidée par un simple et doux effort du libre arbitre coopérant. On peut et on doit aussi les exciter, quand Dieu laisse l'âme à elle-même ; et il faut entendre sainement cette exclusion des actes de l'entendement et de la volonté dont parle le saint, car, à la rigueur, c'est chose impossible ; il n'y a d'actes qu'on puisse exclure sans crainte, que les inquiets et turbulents qui tourmentent l'âme.

Septième demande. Quand Dieu retire son opération, n'est-ce pas s'exciter que de ramener son esprit à Dieu ?

Réponse. Sans doute, c'est une manière de s'exciter, que de ramener doucement son esprit à Dieu. Quand Dieu retire son opération, je crois que c'est le cas de se recueillir comme les autres fidèles, mais avec douceur, et surtout sans anxiété ni inquiétude, car c'est la ruine de l'oraison¹.

Huitième demande. On m'a conseillé, lorsque je suis dans la sécheresse, et que je ne sens plus rien dans mon fond, de me servir de quelques petits actes d'amour ou autres.

Réponse. Le conseil est bon.

Neuvième demande. Je ne me contente pas de quelques uns,

¹ Voyez la note XII.

je les multiplie , et me jette par là dans l'agitation et le dessèchement.

Réponse. Tout ce qui cause cette agitation doit être évité. Je n'entends pas bien ce que vous appelez dessèchement ; je ne crois pas qu'on y tombe, ni dans l'agitation , par ces actes courts et simples , et qu'ils puissent troubler l'âme qui n'est point occupée de Dieu et sous son actuelle opération.

Dixième demande. Ensuite je reviens à la simple présence de Dieu.

Réponse. Y revenir, n'est-ce pas un acte, mais doux et paisible ? C'en est même plus d'un, car l'acte de foi et l'acte d'amour y interviennent toujours.

En tout cela, il faut une grande liberté d'esprit, et que l'âme ne perde jamais une secrète disposition vers tout acte commandé de Dieu, quoique on ne les pratique pas tous.

Onzième demande. Dans les temps même de sécheresse, j'ai souvent de la répugnance aux actes discursifs.

Réponse. Il y a une bonne sécheresse, qui consiste dans une foi si simple et si nue, qu'on n'y reçoit que l'impression et l'amour de la vérité, sans aucun accompagnement de douceur et de lumière sensible.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'efforcer à faire des actes distinctement, encore moins des actes discursifs.

Douzième demande. Est-il à propos, dès que l'opération divine se retire, de recourir à l'excitation ?

Réponse. Je crois avoir satisfait à cette demande. Ce seroit être inquiet, de vouloir toujours s'exciter dès qu'on sent que l'opération se retire, sans attendre si elle ne veut pas revenir bientôt.

Treizième demande. Je crois qu'on pourroit se contenter des actes qui se présentent, pour s'exciter, ne fût-ce toujours que des actes d'amour ou d'abandon, et que ce ne seroit pas exclure les autres.

Réponse. Je ne m'éloigne pas de ce sentiment, et suis persuadé que, demeurant dans la disposition de faire les actes commandés, il n'est pas possible qu'ils ne viennent à leur tour ; et il faudroit les exciter, s'ils ne venoient pas. Déjà l'amour n'en exclut aucun, puisqu'il les embrasse, les anime et les produit tous.

Quatorzième demande. Quand les actes commandés ne se feroient pas dans l'oraison, ils se feroient, ce me semble, dans le cours de la vie en certaines occasions.

Réponse. L'occasion détermine souvent, et les objets qui se présentent ¹.

Quinzième demande. Le recueillement et la quiétude n'est-elle pas un tissu d'actes très simples et presque imperceptibles?

Réponse. Cela peut être, et n'être pas : l'amour ne peut être longtemps sans espérance, ni l'espérance sans désir, ni le désir sans demande et sans action de grâces; ni ces actes ne peuvent revenir souvent sans qu'on les aperçoive, comme on aperçoit l'amour et la foi dont le recueillement est inséparable.

Seizième demande. Outre l'oraison, Dieu prescrit d'autres exercices : j'en conviens; et vous l'avez dit; mais dans les différents exercices, on porte son même attrait.

Réponse. Le mal est d'exclure ces actes comme peu convenables à l'état; mais quand on y est disposé, ils reviennent infailliblement en la manière qui a été dite, et ce seroit une erreur de croire qu'ils fussent moins aisés que les autres, puisqu'ils viennent du même fond.

Sondez votre cœur; j'ai peur que vous n'y trouviez une certaine répugnance à désirer de voir Dieu par amour.

Dix-septième demande. Ne suffit-il pas aux âmes attirées à cette oraison simple, de dire l'office avec recueillement et présence de Dieu?

Réponse. Cela suffit en effet, avec intention d'entrer dans les sentiments de David et de l'Eglise: il n'y a rien là que de simple,

Dix-huitième demande. Je crois qu'à la messe, à la communion, cette simple oraison est une bonne disposition pour action de grâces de la communion.

Réponse. Je le crois ainsi; ce que je blâme, c'est l'exclusion des actes, à la manière qui vient d'être expliquée.

Dix-neuvième demande. Il me paroît plus facile de demeurer dans sa disposition ordinaire pendant la messe, sans attention bien positive au sacrifice.

Réponse. Je ne suis pas de ce sentiment, et j'y craindrois un éloignement de Jésus-Christ, que je trouverois pernicieux ².

Vingtième demande. On m'a dit de ne me point gêner pour les examens que prescrivent les réglemens de communauté.

Réponse. J'approuve de ne se point gêner, et d'éloigner tout effort inquiet; mais je tiendrois votre état suspect, si vos fautes ne vous revenoient jamais, ou si elles ne revenoient pas assez

¹ Voyez la note XIII.

² Voyez la note XIV.

ordinairement. J'en dis autant du regret, qui peut n'être pas sensible; mais qui ne peut pas toujours ne l'être pas, surtout quand on dit : *Pardonnez-nous nos fautes.*

Vingt-unième demande. Le souvenir et le regret de mes fautes revient indépendamment des temps marqués pour les examens de conscience.

Réponse. L'attachement aux temps précis n'est point absolument nécessaire, et il faut marcher dans une sainte liberté.

Vingt-deuxième demande. Le regret de mes fautes est d'ordinaire aussitôt que je les ai faites.

Réponse. Cela est bon, et l'impression doit être forte et durable, quoique les actes ne s'ensuivent pas toujours.

Vingt-troisième demande. Quoique vous disiez, Monseigneur, qu'il ne faut point gêner les âmes de bonne volonté sur la pratique des actes commandés, la timidité de conscience me fait craindre d'y manquer.

Réponse. Le parfait amour bannit la crainte, dit saint Jean; mais il n'est pas dit de même, que le parfait amour bannit l'espérance ni le desir, encore moins la foi et l'amour même. Il faut voir ses obligations sans crainte, parce que la confiance qui prédomine, et la foi qui est vive, nous fait voir dans le bien aimé un secours tout puissant et toujours prêt.

Vingt-quatrième demande. Si pour s'assurer, il ne falloit que s'assujettir à quelque formule qui comprendroit tous les actes, et la répéter de temps en temps, je le ferois.

Réponse. Les formules ne sont point nécessaires : au contraire, elles pourroient mettre un obstacle en certaines âmes, et en général, il est certain que l'amour prévient toutes les formules.

Vingt-cinquième demande. J'ai fait cette convention ci avec Dieu, que, par le simple retour de mon cœur vers lui, je prétendois renouveler tous les actes de foi, d'espérance, d'amour, de contrition, de sacrifice, d'abandon, de demande, d'action de grâces, et autres qui peuvent lui être agréables; et souvent, en faisant ce simple retour j'ai expressément cette intention : cela peut-il, Monseigneur, être compté pour quelque chose?

Réponse. Si cette intention est actuelle, on fait tous les actes qu'on a intention de faire. Sinon seulement elle ne l'étoit pas, mais encore qu'on répugnât à la rendre telle, ou qu'on ne le fît jamais, ce seroit une illusion manifeste de dire qu'on a cette intention.

Vingt-sixième demande. Je crois que souvent, dans le cours de la vie, on fait des actes, sans qu'on s'en aperçoive.

Réponse. Il est impossible qu'on fasse souvent des actes, sans

qu'il arrive aussi très souvent qu'on s'en aperçoive, et alors, sans s'y arrêter comme à un appui, on en doit suivre et on en suit la douce impression.

Vingt-septième demande. Je vous ai dit, Monseigneur, que la crainte me fait multiplier les actes, et me jette dans l'agitation.

Réponse. Il faut apprendre à séparer les actes du cœur d'avec l'agitation et la crainte, et cette séparation se fait par l'exercice du parfait et sincère amour.

Vingt-huitième demande. Je sais qu'il est difficile de dire précisément le temps où les actes commandés sont d'obligation.

Réponse. Ces temps convenables ne sont pas les mêmes pour tout le monde, et cela dépend des circonstances particulières; mais si l'on en conclut que ces actes ne sont pas d'obligation, parce qu'on n'en peut marquer le temps précis, on en dira autant de la foi et de l'amour même, et même du simple retour. Il faut toujours conserver la disposition et la volonté de les faire; alors on peut s'assurer que Dieu les fera faire quand il faut, quoique non pas toujours de la même manière.

Vingt-neuvième demande. Un mot, s'il vous plaît, Monseigneur, sur ces doux efforts que vous dites que la foi et l'amour inspirent.

Réponse. Ces doux efforts ne sont autre chose que ceux que fait le libre arbitre pour exercer son acte, lorsqu'un chaste amour le possède. David faisoit de ces doux efforts, quand il disoit : *Mon âme, bénis le Seigneur*, etc.

Trentième demande. J'ai, ce me semble, bien compris ce que vous m'avez dit sur la contrition, et je n'aurois rien à objecter, si, après être convenu de ce que m'avoit dit l'homme que je vous ai cité, vous ne m'aviez dit de ne plus faire certains efforts que je fais dans le sacrement même, mais de faire ceux que je vous marquois que je faisois avant la confession.

Réponse. Il faut exclure en tout temps les efforts inquiets et d'agitation, autant que l'on peut. Quand je vous attache à ceux que vous faites avant la confession, c'est en supposant avec vous que ceux-là vous sont plus faciles.

Trente-unième demande. Je ne me contente pas de ce prosternement devant Dieu en esprit de foi, et de repentance de l'avoir offensé, comme parle saint François de Sales; je cherche encore ordinairement d'autres assurances que ma contrition est telle qu'elle doit être.

Réponse. Le prosternement en esprit d'humilité et de repentance est très suffisant : mais quelque sincère que soit cette disposition, ce n'est pas en elle, mais en Dieu seul qui la donne,

qu'il faut chercher son assurance. Cessez donc de vous agiter, et reposez-vous en Dieu.

Trente-deuxième demande. Je sens d'ordinaire un certain desir de me confesser, dans le dessein, après avoir été lavée dans le sacrement, de commencer à mener une vie nouvelle.

Réponse. Tout cela est bon, mais il ne faut pas mettre son appui dans ces dispositions ; il le faut mettre, comme on vient de dire, en Dieu qui les donne.

Trente-troisième demande. D'autres fois que je suis dans le trouble, je me confesse je ne sais comment.

Réponse. Il ne faut pas s'embarrasser de ce trouble, mais faire ce qu'on peut, s'abandonner à Dieu, sans tant de retours sur soi-même.

Trente-quatrième demande. Quoique vous m'ayez mandé, Monseigneur, qu'une douce conformité à la volonté de Dieu est le remède aux troubles, et non pas le discours, c'est pourtant alors que je me jette dans l'activité.

Réponse. Je vous le dis encore, et ce n'est pas mon intention de vous obliger à des actes discursifs.

Trente-cinquième demande. Quand je vous ait dit ¹, Monseigneur, que je ne suis pas assez livrée à la grâce, c'est qu'on m'a décidé que je devois suivre certains mouvements qui me portent à faire ou à dire certaines choses innocentes qui me mortifieroient beaucoup, comme certaines simplicités, certaines manières de parler, en un mot, des riens, mais dont la seule prévoyance me fait une espèce de peur ; ce qui m'a fait vous dire que je ne suis pas livrée à la grâce comme il faudroit. Au reste, Monseigneur, en me conseillant de me livrer à ces petits sacrifices, on m'a prescrit les bornes qu'ils doivent avoir, comme de ne rien faire contre l'édification, à plus forte raison contre la charité, le secret ; de ne pas même suivre certains instincts qui pourroient aller à des choses trop fortes, et qui iroient à me faire croire insensée ; que Dieu ménage trop ma faiblesse pour rien exiger de semblable de moi ; et qu'enfin l'obéissance me mettroit à couvert de tout ce qui iroit au delà de certaines simplicités qui ne peuvent jamais aller à l'éclat, ni me rendre inutile à l'œuvre de ma vocation.

On m'a dit de plus, lorsque je ne discerne pas bien si c'est une simple pensée de l'esprit, ou un mouvement de grâce qui me porte à ces petits sacrifices, de décider dans le doute en ma faveur, et de supposer que tout ce qui me vient avec inquié-

¹ Voyez ci-dessus, pag. 691.

tude et par réflexion, vient de mon scrupule, et point de l'esprit de Dieu. Ainsi, dans la pratique, je trouve que Dieu me demande peu de ces sacrifices; mais j'en prévois beaucoup, je les crains; il me semble que dans l'occasion je serois infidèle, et c'est, encore une fois, ce qui m'a fait dire que je ne suis point assez livrée à Dieu.

Réponse. Tout cet article précédent est très bon en ce sens. Ne soyez point enfant en sentiments, mais soyez enfant en malice, c'est à dire en bannissant toute disposition maligne, ou même trop humaine, par une sainte simplicité ¹.

Ne craignez rien, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu. Cessez pourtant plutôt ces sacrifices, que de vous laisser jeter dans l'inquiétude et le scrupule.

Trente-sixième demande. Outre une convention dont j'ai parlé, j'ai encore fait celle-ci avec Dieu : que mon intention est de le prier pour toutes les personnes et pour toutes les choses pour lesquelles j'ai et pourrai avoir dans la suite quelque engagement de le faire. Je l'ai prié de faire, du bien qu'il m'a fait et me fera pratiquer, l'application qui lui sera la plus agréable, ne voulant obtenir, satisfaire et même mériter, que pour les fins qui lui seront les plus glorieuses.

Réponse. Cette convention est bonne, et il n'est point nécessaire qu'elle soit réduite en formule. [Il suffit] qu'elle soit dans le fond du cœur, où Dieu seul la voie, et nous la fasse voir ou clairement ou confusément, quand il lui plaira.

Prenez garde seulement que cette convention ne soit une imitation recherchée de madame de Chantal.

Trente-septième demande. Je sais bien qu'on ne peut mériter que pour soi-même; mais je m'entends bien par cette expression.

Réponse. La sainte société des enfants de Dieu, et l'unité des membres de Jésus-Christ, fait que tout ce qui se fait dans l'un profite à l'autre.

Trente-huitième demande. On m'a dit que ma convention suffit pour toutes les prières qu'on me demande; qu'elle renferme tout; qu'il ne faut pas me distraire de mon oraison pour recommander à Dieu les personnes pour lesquelles je me souviens d'avoir promis de prier, ou pour qui mes constitutions me recommandent de le faire.

Réponse. Cela est vrai, pourvu qu'on ait cette intention bien simplement dans le cœur.

¹ Voyez la note xv.

Trente-neuvième demande. En conséquence de ma convention, par laquelle j'ai abandonné à Dieu tout le bien que sa grâce me fera faire, je n'ose promettre de faire certaines bonnes œuvres qu'on me demande pour les intentions qu'on souhaite.

Réponse. Promettez simplement ce qu'on vous demande; Dieu sait bien comment il vous le fera appliquer et exécuter.

Quarantième demande. J'ai été surprise, Monseigneur, que vous ayez paru désapprouver un article de mes premières demandes, où je mettois au rang des réflexions qu'il faut retrancher, celles qui interrompoient la vue de Dieu dans la quiétude; puisque je n'ai prétendu dire autre chose par là, sinon qu'il ne faut point interrompre l'opération de Dieu, pour faire des réflexions ou actes discursifs.

Réponse. Il faudroit me marquer mes propres paroles, car certainement je n'ai eu nulle intention de rien dire d'opposé à ce que vous avez mis dans cet article.

Quarante-unième demande. A l'égard des réflexions qui ne viennent point d'impression de grâce, comme toutes celles qui sont bonnes en viennent, je crois que ce seroit une bonne pratique, dans quelque voie qu'on soit, de laisser tomber toutes les autres réflexions; c'est ainsi que j'ai entendu ces deux sortes de réflexions.

Réponse. Tout cela est bon, pourvu qu'on entende bien ce que c'est qu'impression de grâce. On pourroit se tromper, en prenant l'impression de la grâce pour quelque chose qui soit toujours passif.

Quarante-deuxième demande. M. de Maupas ¹ dit que la voie de madame de Chantal étoit d'être toujours passive, et autre part, que Dieu lui retiroit quelquefois son opération. Cela me fait voir que, quand on dit quelquefois que certaines âmes sont tout à fait passives, il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre, et qu'on veut dire seulement par là que leur oraison est une oraison passive.

Réponse. Cela est comme vous le dites.

Quarante-troisième demande. Peut-être encore que ces âmes pures et attentives à Dieu, ne manquant point, dans l'occasion, d'être excitées à faire les actes nécessaires, peuvent attendre, pour faire ces actes, une certaine disposition ou attrait qui vient de l'habitude de leur oraison.

¹ Henri Cauchon de Maupas du Tour, né en 1600, devint évêque du Puy en 1641. Il fut transféré en 1661 à l'évêché d'Evreux, dont il se démit au mois de février 1680, et mourut le 12 août suivant. Ayant été envoyé à Rome pour solliciter, au nom du Roi et du clergé de France, la canonisation de saint François de Sales, il composa la Vie de ce saint, et celle de la bienheureuse mère de Chantal, qui eurent dans le temps un grand succès.

Réponse. Elles ne manquent ni d'être excitées ni de s'exciter elles-mêmes activement, mais doucement et paisiblement.

Quarante-quatrième demande. A l'égard de l'acte de simple retour vers Dieu, je crois que ces âmes doivent le faire dès qu'elles s'aperçoivent de la distraction. C'étoit le sens que j'avois donné à cette expression de saint François de Sales : *Soyez active, etc., mais de vous-même, ne sortez point de votre place ;* car il sembloit que c'est ne point sortir soi-même de sa place, que de n'agir que lorsque on a ce mouvement de grâce, et que c'est cependant être actif, puisque ensuite on s'excite soi-même, on se fait effort pour continuer avec la grâce ce qu'elle a commencé.

Réponse. J'ai satisfait à cet article.

Quarante-cinquième demande. La fin de la lettre où sont ces mots, *soyez active, etc.,* semble favoriser le sentiment de ceux qui, ne doutant point que le mouvement de la grâce ne se fasse sentir à ces âmes pures dans les occasions, croient qu'elles doivent l'attendre.

Réponse. Il faut quelquefois attendre, et quelquefois s'exciter, tout cela par moment ; et il est rare que l'un et l'autre tournent en habitude, et impossible que l'un et l'autre soient perpétuels.

Quarante-sixième demande. Le saint continue ainsi : « Vous êtes la sage statue que le maître a posée dans la niche ; n'en sortez point que lui-même ne vous en retire ¹. »

Réponse. Dans le temps de l'opération, cela est vrai, mais non pas toujours quand il la retire, car c'est alors le temps d'agir ; ce qui pourtant n'exclut pas toute attente, car l'époux en se retirant vous fait quelquefois sentir qu'il va revenir.

Une sainte liberté doit toujours accompagner l'oraison. Toute inquiétude volontaire doit être bannie.

Quarante-septième demande. Il paroît, par la lettre que je viens de citer, qu'il ne s'agissoit pas seulement du temps de l'oraison, et que madame de Chantal avoit demandé au saint évêque si son union simple ne suffisoit pas à tous les actes, même dans les temps de sécheresse.

Réponse. Dans les temps de sécheresse, le saint dit toujours que les actes se font, quoique sèchement ; ce qui n'est pas un obstacle à leur vérité et intégrité.

Quarante-huitième demande. Je sais bien que madame de

¹ Voyez ci dessus, pag. 702.

Chantal ne réduisoit pas tout à cette simple union, et que Dieu fait pratiquer les actes dans les occasions.

Réponse. Dieu les fait pratiquer, et une des manières de les faire pratiquer, c'est de vouloir qu'on s'y excite doucement et sans anxiété.

Quarante-neuvième demande. Je crois que l'inspiration et l'impulsion qu'attendent ces âmes pour ne point agir avec empressement, n'est point une inspiration miraculeuse.

Réponse. Je connois un auteur qui parle ainsi : l'erreur est à rappeler l'oraison passive aux principes communs de la grâce chrétienne. Tout le monde n'est pas dans la voie passive ; et cet auteur, pour n'avoir pas assez démêlé en quoi les spirituels ont mis la passiveté, assurément a confondu ce qu'il falloit distinguer.

Cinquantième demande. Vous m'avez dit vous-même, Monseigneur, sur ce que je vous citois que la mère de Chantal faisoit des actes, quand Dieu lui témoignoit le vouloir par le mouvement de sa grâce, que ce témoignage de Dieu n'est pas toujours une opération qui mette l'âme en passiveté ; que Dieu témoigne suffisamment qu'il veut une chose, quand il y incline doucement, en sorte néanmoins qu'après, l'âme achève ce qu'il a commencé, en s'excitant elle-même. Cette inclination douce, n'est-ce pas l'inspiration dont je viens de parler !

Réponse. Si c'est là ce que veut dire l'auteur que j'ai dans l'esprit, il a raison, mais il pousoit plus loin la chose. Je crois qu'il en peut être revenu, ou en cas qu'il en reviendra.

Cinquante-unième demande. Seroit-ce une expression trop forte, en parlant généralement de tous les actes que ces âmes font dans le cours de la vie, par ce mouvement de la grâce ordinaire, après avoir dit qu'elles les font sans empressement, d'ajouter que c'est ce que les mystiques appellent coopérer avec Dieu sans activité propre ?

Réponse. L'activité ainsi définie ne diffère pas de l'empressement ; mais les nouveaux mystiques poussent plus loin.

Vous voyez bien, par mes réponses, que je n'approuve pas l'empressement dans les âmes.

Cinquante-deuxième demande. Je crois entendre ces mots d'une de vos réponses, *on se simplifie activement, on est quelquefois passivement simplifié* ; mais je n'en suis pas sûre.

Réponse. Les actes même excités se terminent à la simplification du cœur, et quelquefois Dieu nous simplifie sans que nous soyons à certains moments obligés à nous exciter. J'aurois de la peine à m'expliquer plus clairement et plus simplement.

Retenez bien que l'erreur des nouveaux mystiques consiste en deux points : l'un , de supprimer certains actes commandés ; l'autre , dans ceux qu'ils permettent , d'en ôter trop la propre excitation.

Parmi les actes supprimés, il faut compter l'espérance, le desir d'être avec Dieu et d'en jouir, les actes distincts de foi de la Trinité, de l'Incarnation, des attributs sous prétexte de s'absorber dans l'essence.

Sondez votre cœur, et si vous y sentez quelque répugnance secrète à ces actes, défiez-vous de votre oraison. Surtout consultez les œuvres, mais sous les ordres d'un bon directeur, car vous ne devez vous juger vous-même absolument ni en bien ni en mal.

Je vous souhaite une vraie simplicité.

AVERTISSEMENT sur les lettres suivantes.

Après avoir reçu les réponses qui précèdent, j'eus l'honneur d'écrire une troisième fois à M. de Meaux, mais une simple lettre que je signalai ; ce que je n'avois pas encore fait.

Je lui marquai que, comme on dit plus de choses en une heure de conversation qu'en trois heures d'écriture, et qu'il venoit de temps en temps à Saint-Cyr voir madame de Maintenon, il pourroit me faire l'honneur de me demander.

Il vit madame de Maintenon à Versailles, lui dit que je desirois de le voir ; elle approuva qu'il fit le voyage de Saint-Cyr exprès pour cela.

Il y vint le 30 mai 1696, veille de l'Ascension. J'étois en retraite. Cela contribua au secret que je desirois, et il me parut que la supérieure et la portière seules surent que c'étoit pour moi que ce prélat étoit venu. Jugeant que la supérieure le diroit à M. T. (*Tiberge*), qui étoit alors à Saint-Cyr, je ne lui en fis pas de mystère.

J'avois été édifiée des conférences et des lettres de M. de Meaux, et de ce que j'avois appris que, dans le temps que vous examiniez ensemble les matières d'oraison, il demandoit, en homme qui se défioit de ses lumières, qu'on fit des prières pour obtenir celles de Dieu ; mais la conversation que j'eus avec lui augmenta l'idée que j'avois de sa piété et de sa bonté.

Il me parla de vous, Monseigneur, comme d'un saint d'une grande lumière qu'il aimoit avec tendresse : il me dit que vous étiez intimes amis, et unis comme les doigts de la main ; qu'il n'avoit jamais vu en qui que ce soit tant de droiture, de candeur et de simplicité qu'en vous ; qu'il falloit vous en savoir gré, puisqu'il ne tenoit qu'à vous de n'être pas simple.

Je le serai assez pour ajouter qu'il me dit aussi que vous poussiez trop loin le désintéressement de la charité, etc. ; qu'il regardoit cela (j'oserai me servir de ses termes) comme un court éblouissement dont je ne devois point m'inquiéter, parce que, de la droiture dont vous étiez, vous en reviendriez.

Je lui demandai si cela étoit assez de conséquence pour qu'il y eût de l'inconvénient à s'abandonner à votre conduite.

Il me répondit que, jusqu'à ce que vous fussiez revenu sur cela, il croyoit que je ferois bien de me priver de vous voir et de vous écrire.

Vous pouvez vous souvenir, Monseigneur, qu'il y avoit longtemps que je n'avois eu cet honneur; mais j'en avois conservé le desir et l'espérance, sur la permission que vous aviez eu la bonté de me donner de vous écrire, et de demander même à vous voir, s'il arrivoit que j'en eusse un vrai besoin.

Je m'étois adressée à M. T. (*Tiberge*) par votre conseil, et l'honorais particulièrement; mais c'étoient vos décisions qui régloient ma conduite, et M. T. seulement les choses journalières.

Vous, Monseigneur, me manquant, je sentois le besoin de quelqu'un qui vous remplaçât : M. de Meaux seul m'y parut propre. Il me permit de lui écrire de temps en temps; il me dit qu'instruit des manèges que faisoient dans les communautés ces sortes de communications de conscience, il me conseilloit de tenir la chose secrète, (c'étoit mon intention) et de réduire à peu les lettres que je lui écrirais, non pour ménager son temps, parce qu'il en auroit toujours pour me répondre, mais parce qu'il croyoit que Dieu demandoit de moi que j'attendisse beaucoup de lui, et peu des hommes.

Avant que ce prélat se retirât, je lui dis : Direz-vous ceci à M. de Cambrai? Il me semble que ce furent mes termes. Il me répondit : Je ne chercherai point à le lui dire, ni je ne lui en ferai point de mystère; si l'occasion en vient, je le lui dirai.

Je ne sentois point de répugnance à vous le confier; et comme mon attachement pour vous, Monseigneur, étoit toujours le même; que j'avois espéré d'être affermie sous votre conduite, et non pas cherché à m'en retirer, mon cœur ne me reprochoit rien à votre égard, mais plutôt à l'égard de M. de Meaux : car, quelque grande que fût ma confiance en lui, et quoique je le révérasse avec attachement, il a toujours été aisé de remarquer, et l'on remarquoit en effet que vos intérêts le touchoient d'une manière encore plus vive que les siens.

LETTRE III. Il lui recommande de se bien pénétrer des réponses précédentes et lui promet de nouveaux éclaircissements.

Il n'est pas nécessaire jusqu'à présent que je sache de votre conduite et de votre vie plus que nous en avons dit. Retenez bien ce que je vous ai prescrit au nom de notre Seigneur : pour me faire connoître que vous l'avez bien compris, mettez-le-moi par écrit à loisir, en moins de mots qu'il se pourra; cela suffira; et Dieu, qui jusqu'ici a tout disposé par sa Providence, ne vous manquera en rien. Humiliez-vous; lisez et relisez mes réponses, jusqu'à ce qu'elles soient tout à fait dans votre cœur. Je dirai ce qu'il conviendra sur votre dernière lettre, s'il y reste quelque chose encore à vous expliquer : je ne l'ai pas ici, et je ne crois pas pouvoir y répondre que de Meaux; aussi n'y a-t-il rien de pressé. Vivez en paix et en silence; c'est là l'effet véritable du recueillement.

A Villeneuve, 1^{er} juin 1696.

LETTRE IV. Le prélat confirme ses réponses précédentes, et y ajoute quelques avis.

Après avoir examiné attentivement le tableau que vous me faites de vous-même, et tout le reste de vos écrits, je vous parlerai, ma Fille, plus sûrement; mais ce sera pour vous confirmer ce que je vous ai déjà dit. Parlez peu; c'est le plus sûr moyen de vous mettre en recueillement, de modérer vos activités inquiètes, et d'ôter la matière et l'occasion à vos scrupules.

Outre la multiplicité des paroles extérieures, il y a celle des intérieures, qui n'est autre chose que la multiplication des pensées et des soucis superflus. Pour les modérer et en dessécher la racine, jetez-vous en simplicité entre les bras de Dieu, lui abandonnant à pur et à plein la disposition de votre personne pour tous les emplois auxquels vous destinera l'obéissance dans la maison où vous êtes. Vous devez présupposer que votre vocation est bonne, quoiqu'elle n'ait point été accompagnée de ces goûts dont vous parlez. Le changement qu'on a fait est visiblement pour le mieux. Vous y êtes, vous l'avez accepté, vous y vivez; il n'y a plus qu'à en prendre l'esprit en tout et pour tout. Par là s'affermira votre volonté, et s'il y avoit quelque chose à rectifier, cela se fera peu à peu.

Vous ne paraissez pas avoir une idée assez claire de ce qu'on appelle perfection dans la vie religieuse. Il y a la perfection de la fin, qui consiste uniquement dans l'amour de Dieu. Il y a la perfection des moyens, où quelquefois ce qui paroît plus opposé à l'esprit naturel, et à une certaine hauteur qu'on affecteroit volontiers, est le meilleur.

Les petites de la vie religieuse, tant inculquées par les saints fondateurs des ordres, et tant approuvées par l'Eglise, en sont de bons témoins. Vous l'expérimentez vous-même dans les petits sacrifices que vous dites que Dieu vous demande. Les plus petits sont quelquefois les plus crucifiants et les plus anéantissants. Tout ce qui éteint cette hauteur intérieure, tout ce qui rompt cette volonté propre, et arrache l'homme à soi-même, prépare la voie à Dieu; et par là on a raison d'y mettre la perfection de certains états.

Mettez votre fondement dans cette parole de notre Seigneur : *Qui vous écoute m'écoute*¹. Elle ne doit avoir pour vous d'exception que le seul cas, qui n'arrivera point, où les supérieurs demandassent ce qui seroit manifestement contraire à la volonté de Dieu et à sa gloire. Comme ces cas n'arriveront point, par

¹ Luc. x. 16.

là toutes vos actions sont réglées, et votre état demande que vous trouviez, autant qu'il se peut, tout décidé.

Surtout n'hésitez jamais sur les pratiques reçues dans la maison. Je vous ai conseillé de proposer vos doutes humblement et modestement aux supérieurs, et surtout à madame de Maintenon, dans une entière ouverture de cœur. Après cela, soumettez-vous ; ne vous attachez jamais à votre sens. Tel a la pénétration, à qui le jugement n'est pas donné, du moins dans la dernière précision. Quand on demande votre avis, dites-le sans affectation, sans prendre aucun avantage, et sans effort pour attirer les autres à votre sentiment. Après, demeurez tranquille, et d'autant plus heureuse, quand on prendra le parti contraire, que vous y aurez appris à rompre votre volonté.

Défaites-vous des airs décisifs dans les délibérations, dites vos raisons en toute simplicité ; n'ayez non plus de ces humilités affectées qui bien souvent ne sont que sur le bord des lèvres, et de foibles palliations de l'amour-propre. Soyez humble, sans vous trop soucier de le paroître ; faites ce que demande l'édification, sans rien affecter de plus.

Voilà déjà beaucoup de ces multiplications retranchées, et toutes celles qui ont relation avec le dehors le sont presque par ces conseils. J'y ajoute, pour aller au fond, qu'autant que vous pourrez, vous cherchiez la décision de vos doutes dans l'obéissance, sans sortir de la maison.

S'il arrivoit par hasard qu'on vous prescrivît des choses trop gênantes, proposez humblement vos difficultés, et par votre soumission, changez la gêne en liberté.

Aimez les mortifications intérieures ; ne négligez pas les extérieures, et connoissez combien elles abattent et crucifient la nature ; réglez-les par l'obéissance et par le conseil des confesseurs et supérieurs : tenez-vous-en là. Je vous ai déclaré que je n'entrerais point là dedans.

Venons à l'intérieur et à l'oraison. Faites-la, comme vous pourrez, dans une entière liberté d'esprit. Si l'esprit de Dieu vous saisit, laissez-vous aller au recueillement et au repos où il vous attire. N'en sortez pas que vous ne sentiez qu'il vous a laissée à vous-même. Vous l'apprendrez par une douce liberté d'agir. Alors, par de doux efforts, mettez-vous en action. Je me contente de ces espérances, de ces demandes, de ces actes fondeurs que vous m'expliquez : des actes plus exprès sont souvent moins réels, quoiqu'ils occupent davantage.

En un endroit de votre écrit, il semble que vous me fassiez confondre les réflexions avec les inquiétudes ; ce n'est pas ma

pensée. Il y a de douces réflexions qui sont très naturelles et très bonnes, et que je n'exclus d'aucun état d'oraison. En même temps, elles sont tranquilles, et tiennent à l'un nécessaire où il faut établir son cœur ¹.

Il ne me vient rien sur les actes que je ne vous aie expliqué. Vous pouvez à votre loisir recueillir de çà et de là, dans mes réponses, ce que je vous ai décidé, et vous en tenir à cela comme à une règle certaine, parce que tout est tiré de l'Ecriture et de la tradition constante.

Supprimez toute réflexion sur la perfection ou l'imperfection, et sur la nature de votre état d'oraison. Prenez ce que Dieu vous donne, sans vous comparer à personne en général, mettant tout le monde au dessus de vous, sans jamais vous juger vous-même, mais vous laissant aux yeux de Dieu telle que vous êtes, plus soigneuse d'avancer que d'apercevoir votre progrès. Gardez-vous bien surtout de croire qu'on en soit meilleur pour être dans une oraison active ou passive; et sans même examiner ce que c'est, contentez-vous d'éviter les inquiétudes. Ne vous astreignez point aux pensées discursives. Sortez de vous-même et de tout appui humain, et mettez votre appui en Dieu au dessus de tout.

Dilatez vos voies par la confiance, en espérant contre l'espérance, en foi, en attente, en desir et en amour.

Dans la confession, dites ce qui vous vient sans anxiété, recevez ou l'absolution ou la bénédiction, comme on vous la donnera; ne vous tourmentez point à confesser quelque chose de votre vie passée, si on ne vous l'ordonne. Ce n'est pas à vous à vous mettre en peine s'il y a matière à l'absolution. Quoiqu'il ne vienne rien qu'on juge péché, ne vous en jugez pas plus innocente; mais appuyée sur le sang de Jésus-Christ, entrez dans l'étendue infinie des miséricordes de Dieu. Quand on vous a défendu de relire ce que vous aviez écrit, on a reconnu l'excès d'agitation où vous jette votre activité naturelle; mais l'expérience fait voir que ce remède n'est ni propre ni suffisant. Relisez et corrigez ce qui sera évidemment et certainement mauvais; dans le doute, exposez-vous plutôt au hasard de quelque faute, que de vous jeter dans l'embarras et dans le scrupule.

Pour vos lectures, faites-les sans tant raffiner, par ce seul motif que la lecture est un moyen donné de Dieu pour la sanctification des âmes. Prenez toute la nourriture qui s'y trouvera,

¹ Voyez la note xvi.

sans vous mettre en peine si en particulier elle vous est propre ou non ; car il y a là un trop grand et inutile tourment de l'esprit. C'est aussi se travailler inutilement , que d'attendre que vous sentiez le besoin de lire ; ce qui n'est pas bon pour un temps l'est pour un autre , et il faut prendre à toutes mains ce qui se présente : je dis ce qui se présente comme naturellement, et sans trop le rechercher , ni rien tirer par les cheveux ; car tout cela est de simplicité et de vérité.

C'est un scrupule de se croire obligé à quitter tout ce à quoi on est attaché. Il y a de saints et utiles attachements : celui , par exemple , à des lettres d'instruction ; c'est autre chose si on s'y attache par partialité.

Ne desirez point la mort comme mort et par découragement ; mais desirez de voir Jésus-Christ , parce que c'est en le voyant qu'on l'aime parfaitement , et qu'on est certain de l'aimer toujours.

Faites les prières vocales , comme la lecture , en grande simplicité. Pesez bien ces deux mots , *comme la lecture* , relisez ce qu'on vient de dire de la lecture , vous y trouverez toute l'instruction nécessaire.

Je ne vous renvoie de vos papiers que cette feuille. Vous avez compris ce que je vous ai dit autant qu'il faut. Je relirai encore une fois tous vos écrits , et j'ajouterai ce qui manquera , quand Dieu m'en donnera la lumière et le mouvement. Après , je brûlerai le tout.

Vous ne paraissez pas avoir assez bien compris ce que je vous ai dit de saint Paul , que chacun doit considérer ce qui est utile aux autres , et non à soi-même. L'intention de l'apôtre est d'apprendre au chrétien à conformer ses paroles et ses actions à ce qui est en effet utile à calmer et à édifier le prochain , sans même qu'il s'en aperçoive ; et c'est là le fond de la charité , où la nature et l'amour-propre sont crucifiés à chaque moment , parce qu'à chaque moment on se dépouille de soi-même , pour se faire tout à tous. Prions les uns pour les autres. Vivez en paix et en patience. Notre Seigneur soit avec vous.

A Lusanci, 15 juin 1696.

LETTRE V. Suite du même sujet.

Ne doutez jamais , ma Fille , un seul moment que Dieu , qui vous donne le mouvement de m'écrire , ne me donne celui de vous écouter , et de vous répondre avec toute la précision possible. Et d'abord je commence par louer Dieu de ce qu'il

vous a fait connoître vos fautes avec simplicité, et qu'il a inspiré à vos supérieurs de vous en reprendre, et de vous en humilier aussi fortement qu'ils ont fait. C'est un effet de la grande bonté de Dieu, et de son soin paternel de votre salut. Ce n'est pas ici un langage, c'est une vérité puisée en Dieu même, et une leçon de son Saint-Esprit. Nous avons pris des règles si sûres pour vous empêcher de trop abonder en votre sens, de pousser, de faire valoir, de trop appuyer vos sentiments : tout le contraire est arrivé. Humiliez-vous jusque au centre de la terre et jusque aux enfers. Priez Dieu de vous en tirer ; dites un profond *De profundis* sur votre âme qui s'est égarée. Laissez-vous priver de la fréquente communion, pourvu que ce soit par l'ordre de vos supérieurs. Suivez ce que vous dira votre confesseur.

Gardez-vous bien de vous éloigner de M^{me} de Maintenon sous quelque prétexte que ce soit ; parlez-lui à cœur ouvert, toujours humblement, sans déguisement ou ménagement aucun, selon que votre cœur vous y poussera. Ne songez à rien pour les emplois ; oubliez tout. Laissez-vous mettre haut et bas dans les charges de confiance ou dans les autres avec soumission. Ce que Dieu fera au dedans de vous par ces exercices extérieurs de l'autorité sainte des supérieurs, qui est la sienne même, sera grand. A la fin, vous apprendrez à être véritablement petite, et c'est là que vous trouverez Jésus-Christ.

Tâchez de goûter les petites choses de la religion, et tout ce qui va à honorer la sainte pauvreté : vous en avez lu tant d'éloges dans le bon saint François de Sales. Bon Dieu ! ce n'est pas pour le rabaisser que j'aime à l'appeler bon. Si vous aviez bien conçu que n'avoir rien de fermé est une sorte de désappropriation excellente, vous ne vous y seriez pas opposée. Il m'est arrivé une fois, par des raisons qui sembloient pressantes, d'accorder des écritaires fermées à un couvent ; je m'en dédis bientôt, averti par les instances des autres couvents de même ordre, et Dieu a béni après cela ma sainte et doucement inexorable sévérité. Servez-vous des secrets permis dans les charges et les obédiences, et n'en desirez point de particuliers. Soyez toujours bien persuadée que l'extérieur a je ne sais quoi qui met l'intérieur en paix aux yeux de Dieu, et règle et compose l'âme comme la demande le céleste et jaloux amant....

La contrariété naturelle que vous éprouvez avec M^{me} de M... vous doit être un exercice continuel de mortification. Contentez en elle, non pas elle, mais Dieu ; et en tout et partout, avec

elle et avec les autres, suivez cette règle de perfection de saint Paul : *Que chacun de vous agisse par rapport aux autres, et non pour se contenter soi-même ; car , comme dit le même apôtre . Jésus-Christ ne s'est pas plu à lui-même ;* et cet exercice de faire et dire tout pour les autres, et non pas pour soi, est dans la véritable charité l'entier anéantissement de l'homme. Lisez deux et trois fois, mais du cœur plutôt que des yeux, les quatre premiers versets de l'épître aux Philippiens, chapitre II, avec le second et le troisième du chap. VI aux Galates. Faites-vous-en une règle, et préférez-en la pratique humble et foncière à toutes les sublinités de l'oraison. *Ne changez rien dans la vôtre,* et ne croyez pas *que ce soit illusion*, sous prétexte que votre vie n'y répond pas ; mais croyez que, si la pratique ne suit, vous en rendrez un grand compte. Entendez-moi bien ; ne concluez pas qu'il la faut quitter, ou y changer quelque chose, ou l'imputer à illusion, quand les fruits ne suivent pas ; mais que Dieu en demandera un compte sévère. Craignez et aimez sa sainte jalousie.

Selon cette règle de saint Paul, dites ou ne dites pas les prières vocales dont vous me parlez, avec vos demoiselles. Faites tout selon l'édification, et quand vous le pourrez sans la blesser, préférez l'oraison, à condition que vous la rendrez pratique par un actuel dépouillement de vous-même par rapport aux autres ; car ce dépouillement seulement par rapport à soi est une chose souvent bien creuse, et une dangereuse pâture de l'amour-propre. La peine que vous aviez sur la lecture, suivant que M^{me} de Maintenon me l'exposa en me lisant une lettre que vous lui écriviez, n'avoit pas besoin, ce me semble, de nouvelles instructions ; car je crois que nous avions dit en général qu'il faut user de la lecture comme de la prière vocale, avec une sainte liberté d'esprit, puisque la pénitence que vous avez demandée à votre confesseur, pour modérer ces actes agités et inquiets, vous réussit, continuez ce remède, et offrez-vous à Dieu, afin qu'il vous calme ; car il le peut seul, et il s'est réservé de dominer à la puissance de la mer, et d'en apaiser et adoucir les flots émus.

Après avoir repassé sur vos lettres précédentes, sur la demande s'il ne faut pas, dans un conseil, avoir plus d'égard au bien particulier de la personne que l'on conseille, qu'au général : cela dépend de la nature du conseil, et des divers rapports qu'ont les choses. Ordinairement, en ce qui regarde les dispositions intérieures, il ne faut regarder que la personne. Toutefois, par l'influence de l'intérieur sur l'extérieur, ou

peut aussi avoir quelque égard au bien commun , suivant la règle de saint Paul que je viens de vous rapporter : et il ne faut pas oublier ce qu'il dit aux Galates, chap. vi, 2 : c'est la règle des directeurs comme des âmes dirigées ; et absolument parlant, il faut régler chaque âme par rapport à elle dans l'intérieur, sans les rendre trop assujetties aux autres , si ce n'est par la charité, et non par des égards humains.

Parlez à M. de Chartres et à vos supérieurs en toute simplicité ; ne craignez point de leur ouvrir votre cœur , afin qu'ils vous reprennent ou qu'ils vous approuvent , selon que Dieu leur inspirera.

Considérez bien notre règle de saint Paul aux Philippiens ; (II, 4.) vous verrez comment et quand il faut ou ne faut pas se faire aimer. Cette règle empêche de préférer ceux qui ont du goût pour nous , à cause de ce goût ; mais [elle enseigne] à s'en servir pour les détacher de tout, et de nous-mêmes , pour les unir à Dieu de plus en plus.

A Germigny, 24 septembre 1696.

LETTRE VI. Sur la conduite qu'elle doit tenir à l'égard de madame de Maintenon.

..... Pour M^{me} de Maintenon , vous voyez une grande marque de sa charité, non seulement dans le soin qu'elle prend de m'envoyer vos lettres , mais encore d'en solliciter elle-même les réponses. Mais avec tout cela, ma Fille, sacrifiez à Dieu tout le goût de son amitié. Ne faites rien qui vous la puisse faire perdre. Dites-lui naturellement ce que vous croirez utile ; faites si bien , que votre conduite se justifie elle-même , quand il faudra en venir à quelque éclaircissement. Dites , en simplicité et humilité , ce qui sera convenable ; et demeurez en repos , soit qu'on vous blâme , ou qu'on vous approuve , ou qu'on vous excuse. Mon livre sur l'oraison ne peut paroître que dans quelque temps ; vous y verrez que la vérité y règle seule.

A Versailles, 16 février 1697.

LETTRE VII. Suite du même sujet, et quelques autres avis.

Il faut tâcher, dans les mouvements que font dans les couvents les changements des charges des supérieurs et des obédiences, de se souvenir qu'on s'est dévoué à la volonté de Dieu, et de trouver la paix en s'y abandonnant. Si on vous met dans

quelque place qui vous accommode , louez Dieu qui ménage la foiblesse. Si l'on vous abaisse , dites-lui : Il m'est bon que vous m'ayez humiliée , et demeurez attachée à la seule chose qui est nécessaire. Dieu est le seul qui ne change point. Tout le reste, et surtout les hommes , change ou avec ou sans raison. Croyez toujours le premier , et croyons que , si l'on change envers nous , c'est que nous changeons nous-mêmes , ou que nous ne changeons pas assez tout ce qu'il falloit changer. Ne cessons donc de nous changer en mieux , et mettons notre consolation en celui qui est immuable.

Dieu vous a inspiré le vrai moyen de concilier tout ce qui vous semble n'être pas suivi , en vous laissant régler par l'obéissance. C'est un bonheur que vous vous trouviez en correspondance avec celle sous qui on vous a mise ; mais quand cela changeroit , croyez que les fruits de l'obéissance , qui nous sont les plus salutaires , sont souvent les plus amers.

Je crois vous avoir dit la conduite que vous devez tenir avec *Mme de Maintenon*. Elle consiste à savoir ce qu'il faut conserver, et ce qu'il faut sacrifier sur ce sujet ; heureuse d'avoir à sacrifier quelque chose d'aussi considérable selon le monde !

Ce n'est point par effort et violence qu'on fait cesser les actes inquiets. Les saints nous apprennent qu'en faisant de certains efforts pour les éviter , on retombe dans une autre sorte d'inquiétude. Il faut , sans s'opposer à ce torrent , en laisser tranquillement écouler les eaux , comme celles qui tombent sur les toits , et qui font , pendant la pluie , des ruisseaux dans la campagne.

Pour ainsi laisser écouler ces eaux , auxquelles je compare vos activités , il faut avoir un fondement ferme , qui est l'appui en la pure bonté de Dieu. Il n'y a guère de moyens humains , pour en venir à ce grand et unique appui. Ce ne sont pas des pénitences que des hommes imposeront , ni aucun de leurs commandements , qui apaiseront cette tempête intérieure. Ce sera un mot que Jésus dira aux dedans pour commander aux flots et à la mer : Taisez-vous , soyez en silence. Puisse Jésus prononcer en vous cette parole ! Mais quand il l'aura prononcée une fois , ne croyez pas que ce soit pour toujours. Le trouble reviendra de temps en temps ; et la pratique constante doit être celle de se retirer au dedans , et de retrouver , si l'on peut , ce fond où Jésus habite , et où il dort quelquefois , pendant que nous sommes agités.

Mes soins ne vous manqueront jamais. Je suis de votre avis , et c'est un assez grand dessein de Dieu sur les âmes , que de

les faire pour lui-même : cela suffit pour déterminer les pasteurs à le seconder, sans qu'ils aient besoin d'autre chose.

Il faut s'attacher aux choses que Dieu demande de nous par sa volonté déclarée, c'est à dire, par sa loi, par nos règles, par les ordres des supérieurs. Pour celles que nous croyons que Dieu nous demande par des instincts particuliers, elles sont sujettes à grand examen ; et je vous donne pour règle certaine, que, pour peu qu'elles vous excitent de trouble, il n'y a, sans hésiter, qu'à les laisser là.

Il y a plus d'orgueil que d'humilité dans ces petits sacrifices d'écrire ou de parler mal à dessein, pour s'humilier. Par là il semble qu'il faille affecter, comme si nous étions quelque chose, de nous abaisser par quelque endroit, pendant que nous sommes tout néant. Nous n'avons que faire des petites fautes d'écriture ou de langage que nous ferons exprès, il n'y en a que trop et de ce genre là et d'autres genres plus importants, où nous tomberons de nous-mêmes.

Vos sentiments sont droits sur les choix des supérieures, soit qu'on laisse une pleine liberté, soit qu'on indique un parti. C'est bien fait de renvoyer tous ces soins aux temps de l'élection, et alors laisser incliner son cœur au doux mouvement du Saint-Esprit, sans se laisser émouvoir de petits scrupules. L'essentiel est le mérite suffisant dans les personnes ; mais il ne faut pas mépriser les convenances avec les personnes dont la maison a besoin.

Il en faut user à peu près de même pour la réception des filles : parler toujours selon son cœur aux supérieurs, lorsqu'ils nous demandent notre sentiment. Dans le doute, je vous dirai pour moi que je penche à la réception ; mais j'entends dans le doute absolu, tout étant égal, et même les inconvénients. Du reste, marchez toujours en simplicité, et la lumière de Dieu inclinera votre cœur.

Pour la confession et la communion, ne me demandez jamais rien ; car je n'aurois jamais rien à vous dire, sinon que vous croyiez votre confesseur.

Ne vous laissez point entamer au dégoût, mais prenez le vrai goût plus haut que les sentiments de la créature. Gardez-vous bien de vous dégoûter de votre état. *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste sera ajouté.*

Il faut parler du prochain en grande simplicité, sans faire finesse de ce que tout le monde voit également, mais en évitant seulement le mépris et la jalousie.

O qu'on est heureux dans le silence, et qu'il faut l'aimer,

sans que rien le rompe , que la charité , s'il se peut ! Que ce sont de belles paroles que de vouloir être oublié et caché , et qu'il est rare qu'on en vienne profondément à l'effet ! Il faut pourtant y tâcher , sans se décourager , quand on revient par faiblesse aux premières fautes. C'est un secret orgueil de se trop étonner de faire des fautes.

6 Mars 1697.

AVERTISSEMENT sur la disgrâce et le renvoi de quelques religieuses de Saint-Cyr.

Je supposois que madame de Maintenon n'étoit point inquiète de mes sentimens , puisqu'elle étoit instruite de ma confiance en M. de Meaux. Cependant , au mois de mars de l'année 1697 , dans un entretien que ma sœur du Tourp eut avec elle , elle lui marqua une grande douleur de mon prétendu changement , et son attendrissement sur cela alla jusque aux larmes. Ma sœur du Tourp , qui m'en rendit compte , me conseilla de lui écrire ; ce que je fis.

Dans sa réponse , elle me disoit què sa douleur venoit de ma sorte de piété , et de me voir penser autrement que ceux que Dieu avoit chargés de gouverner notre maison et ma personne ; qu'elle seroit contente quand je serois unie avec l'évêque , le supérieur et les confesseurs de Saint-Cyr ; que jusque là elle pleurerait mon état , et craindrait le mal que je pourrais faire dans sa maison ; que c'étoit tout ce qu'elle avoit sur le cœur ; qu'elle avoit trop compté sur moi , qu'elle avoit trop donné à son inclination pour ma personne ; que Dieu l'en punissoit , qu'elle le prioit souvent de me changer ; qu'elle ne doutoit point de mon amitié ; que je voyois en tout la sienne , mais que de plus grands intérêts nous devoient occuper ; qu'en attendant , je ne l'évitasse point , qu'elle étoit toujours aise de me voir.

Quoique je ne fusse pas unie à M. de Chartres comme je l'avois été autrefois , je ne me croyois pas mal avec lui. A l'égard du supérieur , il ne venoit presque jamais à Saint-Cyr , et je n'avois jamais eu qu'une seule conversation avec lui , dont il avoit témoigné être très satisfait. J'étois fort bien avec mon confesseur ; je n'avois point de relation avec les autres : la supérieure me paroissoit contente de moi , et je l'étois d'elle. Ainsi les inquiétudes de madame de Maintenon n'avoient point de fondement bien réel.

Sa lettre fut suivie d'une conversation : elle y voulut ma sœur du Tourp ; m'y témoigna beaucoup d'estime , me disant , entre autres choses , qu'elle avoit compté que ce seroit moi qui soutiendrais la maison après sa mort ; qu'elle avoit tout espéré de la droiture de mon esprit ; que je pensois naturellement très juste ; qu'après avoir parlé ainsi , c'étoit se louer soi-même de dire que nous pensions l'une comme l'autre. Elle ajouta que cela étoit si vrai , que si , à deux cents lieues l'une de l'autre , on nous consultoit sur les mêmes choses , nous ferions précisément les mêmes réponses ; que cette conformité de sentimens lui avoit donné beaucoup de goût pour moi , et la rendoit très sensible à mon changement pour des gens que j'avois fort estimés autrefois. Elle me reprocha surtout d'être changée pour M. de Chartres , et mes délicatesses sur la direction , et en des termes qui me firent penser qu'elle vouloit , sans me le dire positivement , me faire entendre que je lui ferois plaisir de me retirer de la conduite de M. de Meaux , pour me mettre sous celle de

M. de Chartres, ou de quelque directeur de Saint-Cyr, par qui il lui seroit plus aisé de me faire insinuer ce qu'elle voudroit, que par M. de Meaux; et qu'elle n'avoit voulu un témoin de notre entretien, que pour n'être pas obligée de s'expliquer clairement, mon commerce avec M. de Meaux étant une chose qu'elle savoit que je voulois tenir secrète : mais je priai ma sœur du Tourp de me laisser seule avec madame de Maintenon, à qui je demandai si elle vouloit que je cessasse d'écrire à M. de Meaux, et que je me fisse diriger par M. de Chartres; qu'elle n'avoit qu'à prononcer, que je me conformerois à ses intentions. J'eus le mouvement de parler ainsi, et une secrète assurance qu'on ne me prendroit pas au mot. On ne m'y prit pas en effet; on me répondit froidement, qu'on desireroit que M. de Meaux vécût assez pour me diriger toute ma vie; que M. de Chartres viendrait à Pâques, qu'alors on verroit avec eux.

Je n'imaginai autre chose, sinon qu'on se feroit rendre compte de mes sentiments par M. de Meaux. Fort tranquille sur cela, je ne m'avisai point de le prévenir : mais apparemment que dès-lors madame de Maintenon délibéroit si elle se déferoit de moi; et comme le livre des *Maximes* paroissoit déjà, quoique nous ne le sussions pas encore, elle nous parut fort alarmée, et nous dit que, si nous savions ce qui se passoit dans le monde, nous verrions qu'elle avoit raison de l'être, et de vouloir s'assurer de nos sentiments. Peu de temps après, ayant appris qu'une personne du monde m'avoit parlé de ce livre, elle me fit venir dans sa chambre avec mes sœurs du Tourp et de Montaigle, pour nous parler sur cela comme sur une chose qui nous intéressoit beaucoup, et qui pourroit avoir de grandes suites. Elle nous dit, ou au moins à moi, quand je fus seule avec elle, que vous vouliez avoir des conférences sur ce livre avec MM. de Paris et de Chartres, et n'y vouliez point admettre M. de Meaux; mais que c'étoit ne rien faire, parce que, quand il arriveroit que vous les amèneriez à vos sentiments, on croiroit que ce seroit par la supériorité de votre génie; au lieu que, si vous aviez pour vous M. de Meaux, on ne donteroît pas que vous n'eussiez la vérité de votre côté, parce qu'il passoit pour le plus grand théologien qu'il y eût, et vous, Monseigneur, pour le plus bel esprit.

Quoique, après le premier entretien dont j'ai parlé, madame de Maintenon m'eût mandé qu'elle en étoit parfaitement contente, elle prit, à quelque temps de là, des manières si froides à mon égard, que, ne voyant rien dans ma conduite qui pût me les attirer, j'y soupçonnai de l'affectation; et me souvenant qu'elle avoit dit en quelque rencontre, que, sous prétexte d'abandon, je demeurerois tranquille sur l'opinion que mes supérieurs pouvoient avoir de moi, je crus devoir lui demander un éclaircissement; ce qu'elle évitoit. Mais je la suivis un jour qu'elle alloit seule à son appartement. S'en apercevant, elle me dit avec un redoublement de froideur : Je ne veux point vous parler; ceci devient trop sérieux : M. de Chartres doit venir; je suis bien éloignée de vouloir qu'on suive mes sentiments, je le laisserai décider. Je lui répondis que je ne pouvois deviner de quoi il s'agissoit; et quoiqu'elle me répêât qu'elle ne vouloit point me parler, je la suivis jusque dans sa chambre. Elle me fit asseoir : je lui répêtai encore que je ne pouvois deviner de quoi il étoit question; qu'elle savoit quelle étoit ma confiance en M. de Meaux; qu'elle voyoit que je lisois son livre sur l'oraison, que je tenois actuellement. Après avoir été quelque temps en silence, elle me dit : Je ne voulois point vous parler; mais l'amitié, puis se reprenant, un reste d'amitié fait que je ne puis m'empêcher de vous avertir que vous vous préparez de grands malheurs : mais comme votre cœur est droit, je crois qu'ils ne seront que

temporels. Tandis que vous ne voudriez pas toucher cette table, si vous croyiez faire un péché véniel en la touchant; vous faites de grands maux sans le vouloir. Cette conversation, que j'abrège, finit par l'arrivée de dames importantes. Je compris que ces malheurs dont on me menaçoit étoient ma sortie de Saint-Cyr. Je le dis à mon confesseur, qui m'exhorta à demander à Dieu de demeurer dans mon état : il m'ordonna une pénitence à cette intention. J'y avois de la répugnance; je le lui dis, et que c'étoit peut-être une marque que Dieu ne me vouloit plus à Saint-Cyr, la vraie prière qu'il exauce étant le desir qu'il forme lui-même en nous; que je n'en pouvois avoir d'autre que celui que Dieu disposât de moi à son gré.

M. de Chartres enfin arrivé, on me fit comparoître devant lui, MM. B. (Brisacier) et T. (Tiberge) et madame de Maintenon. Il débuta par me dire que je l'avois regardé comme un homme prévenu; que toute l'Eglise cependant pensoit comme lui; que c'étoit bien à moi à me mêler de dire ce que c'est que l'inquisition, et à décider que les uns vont trop loin, et les autres pas assez loin; et qu'une doctrine dont on ne prend que les mauvais endroits étoit une étrange doctrine; et qu'enfin je communiquois mes sentiments à celles qui étoient avec moi, témoin ma sœur de Montaigne, avec qui j'avois été en même office. Je répondis qu'elle avoit lu toute sorte de *mystiqueries*, et que je n'en avois encore lu aucune. J'ai su depuis que ce mot de *mystique* ne leur avoit pas déplu.

Le fondement des trois autres griefs, c'est qu'un jour, à la prière de la supérieure, je dis à la récréation ce que c'étoit que l'inquisition, mais sans rien dire, autant que je m'en puis souvenir, qui tendit à la blâmer : j'ajoutai seulement que ses censures ne sont pas reçues en France. Une autre fois, quelques personnes parlant du livre des *Maximes*, je dis : Ce qui nous convient, c'est de demander à Dieu sa lumière, soit pour M. de Cambrai, s'il a été trop loin; ou pour les autres, s'ils ne vont pas assez loin, car de la droiture dont est M. de Cambrai, on peut s'assurer qu'il se rétractera, s'il voit qu'il se soit mépris. Enfin une autre fois, comme on venoit de lire au réfectoire certains extraits ¹ qui sont dans une Ordonnance de M. de Chartres, ou dans le livre des *États d'oraison*; je dis qu'une doctrine dont on ne prend que les mauvais endroits devient une étrange doctrine. Puis m'apercevant qu'on pourroit tourner mal ce que je venois de dire, j'ajoutai : On en a toujours agi ainsi, et quand il a été question de réfuter les hérétiques, on n'a pas pris les bons endroits de leurs livres.

Ces reproches, qui furent, ce me semble, les seuls que me fit M. de Chartres, furent accompagnés de tous les tons qu'on crut propres à m'effrayer. MM. Brisacier et Tiberge demeurant dans un grand silence, madame de Maintenon ne dit que quelques mots à la traverse, et finit par ceux-ci : Madame de la Maisonfort auroit été une sainte dans le monde; mais elle n'étoit pas née pour être religieuse, elle aime trop sa liberté : ce qui n'avoit pas grand rapport à ce dont il s'agissoit, cet amour de ma liberté ne m'empêchant point d'être assidue à mes devoirs.

Le même jour, M. Tiberge m'exagéra ce qui venoit de se passer, me disant qu'il n'y avoit qu'à Saint-Cyr qu'on voyoit de pareilles choses; que la

¹ Les extraits d'un ouvrage manuscrit de madame Guyon, intitulé : *Les Torrents*. Ces extraits se trouvent dans l'*Ordonnance* de l'évêque de Chartres, du 21 novembre 1695. Voyez les *Pièces justificatives* jointes à l'*Instruction sur les États d'oraison*, par Bossuet, 1697, in-8.

place n'étoit pas tenable. Je m'y tiendrai néanmoins, répliquai-je; je n'ai besoin de consulter ni casuistes ni directeurs : j'en sais assez pour être persuadée, que, quand on s'est vouée à Dieu dans un état comme celui-ci, on ne doit point s'en retirer parce qu'on y est éprouvé par des contradictions. Ce n'est pas à madame de Maintenon que je me suis engagée; son changement ne me doit pas faire changer. — Je ne sais, dit M. Tiberge, si eu égard aux idées, si vous voulez aux préventions qu'on a, vous ne devriez pas, pour votre salut, demander à aller ailleurs. — Non, monsieur, lui répondis-je; et je ne veux point que mes sœurs, sur mon exemple, puissent penser que, pour éviter les croix, on peut demander à sortir de sa maison.

Non contente d'avoir parlé de la sorte, j'écrivis à M. de Chartres et à madame de Maintenon, le plus humblement qu'il me fut possible, et comme si j'eusse désiré ardemment de rester à Saint-Cyr. Ce n'étoit pas au fond que je craignisse d'en sortir; et si j'avois suivi ce que me dictoit l'orgueil, j'aurois eu une conduite opposée : mais je ne voulois point avoir à me reprocher d'avoir manqué à faire ce qu'il falloit pour ne point sortir de l'ordre de Dieu. Apparemment il demandoit de moi que j'en usasse ainsi; car, après avoir écrit et envoyé mes lettres, je me sentis plus en paix.

Dès qu'on les eut reçues, on m'envoya M. Tiberge, qui me demanda où j'irois, si on me renvoyoit. Je lui répondis que j'y penserois quand on m'auroit déclaré que ma sortie étoit résolue. Il me dit qu'elle l'étoit; qu'on me laissoit le choix du lieu où je me retirerois, pourvu que ce ne fût point à Paris. Je dis que je choisissois le diocèse de Meaux. M. de Chartres, qui n'attendoit que ma réponse pour partir pour Paris, y apprit à M. de Meaux que je demandois à me retirer dans son diocèse, m'abandonnant à lui pour le choix de la maison. M. Tiberge m'avoit indiqué celle de la Visitation; j'avois allégué un frivole prétexte pour n'y point aller, y sentant de la répugnance.

Quelques jours se passèrent sans que j'apprisse des nouvelles de M. de Meaux. Il me vint une crainte naturelle, que ce prélat n'eût fait changer M. de Chartres, et qu'on ne m'arrêtât à Saint-Cyr : mais je m'offris à Dieu pour y rester toute ma vie avec toutes les contraintes et les dégoûts possibles, si telle étoit sa volonté.

J'en sortis le 10 mai 1697 avec ma sœur du Tourp. Pendant que nous sortions par une porte, on se disposoit à faire sortir par une autre ma sœur de Montaigle, qui ne s'attendoit à rien moins. Madame de Loubert eut le même sort; on ne voulut pas lui permettre de se retirer près de quelques parentes qu'elle avoit abbesses : on la mit aux Ursulines de Poissy, où elle est morte.

On mit d'abord ma sœur de Montaigle à l'abbaye de S. C.; ensuite on la plaça dans un autre couvent du diocèse de Chartres, où elle s'est faite religieuse de la maison.

Ma sœur du Tourp m'apprit qu'on l'avoit fait comparoître comme moi devant M. de Chartres, et qu'on lui avoit dit des choses beaucoup plus dures et plus humiliantes. Elle me disoit en riant : Je veux les écrire, afin de les lire quand je serai tentée d'orgueil. J'ai su qu'ils avoient admiré la sagesse avec laquelle elle leur avoit répondu. Elle m'apprit aussi que madame de Maintenon avoit trouvé mauvais que nous n'eussions pas fait réponse à une lettre qu'elle écrivit à ma sœur du Tourp, en suite de la première conversation que j'ai rapportée, dont elle m'avoit mandé, en répondant à une lettre de moi, qu'elle en étoit parfaitement contente. Elle m'avoit ajouté qu'elle écrivoit à ma sœur du Tourp tout ce qu'elle desireroit pour être en repos, et travailler conjointement avec nous pour établir le royaume de Dieu dans Saint-Cyr.

Je lus cette lettre dans une bonne disposition; je fus fâchée d'y trouver

bien des choses que je ne goûtois pas. Je ne le dis point, ce me semble, à ma sœur du Tourp. Elle me demanda s'il falloit faire réponse; je lui répliquai qu'il étoit question, non d'écrire, mais de pratiquer. Je parlai ainsi sans aigreur, selon ma pensée, et sans imaginer que madame de Maintenon en concluroit que nous n'entrions pas dans ses vues.

Nous fûmes menées de Saint-Cyr à Paris par MM. T. (*Tiberge*) et B. (*Brisacier*). Celui-ci nous dit que madame de Maintenon, qui souffroit beaucoup du parti qu'elle prenoit, ne s'y étoit déterminée que parce que le Roi l'avoit avertie que, si elle mouroit avant lui, il ne laisseroit aucune personne suspecte à Saint-Cyr; que c'étoit donc par amitié pour nous qu'elle avoit voulu faire elle-même ce qui se pourroit faire un jour plus désagréablement pour nous; qu'elle étoit dans le dessein de nous adoucir ce coup par tout ce qui lui seroit possible.

Nous partîmes sans prendre congé d'elle. J'ai eu l'honneur de lui écrire au moins tous les ans, et dans certaines occasions: je n'ai jamais reçu que deux réponses: l'une, d'une dureté étonnante, dont elle a voulu qu'on gardât la copie à Saint-Cyr, et l'autre très sèche. Elle a, en quelques occasions, donné des marques d'une protection et d'une bonté toute particulière à mes frères.

La pension qu'on me donna étoit des moindres qu'on eût données en cas pareil. Le nouvel évêque ¹, de qui je dépens, a eu beaucoup de peine à m'obtenir une petite augmentation; et son prédécesseur et lui, quelques secours d'argent, dont j'avois besoin pour avoir des meubles, et me faire accommoder un logement. On m'a quelquefois recommandée à ces prélats, et parlé de moi d'un air tendre. Voilà quels ont été ces adoucissements dont M. Brisacier me flattoit.

Nous logeâmes à Paris dans une maison de ces messieurs. Ma sœur du Tourp me confia qu'en montant dans le carrosse, Dieu s'étoit saisi d'elle d'une manière très sensible: son recueillement étoit presque continuel, et sa paix admirable. Elle me dit qu'elle ne croyoit point avoir fait de faute dans ce qui venoit de se passer, et que ce qui l'embarrassoit, étoit que, restant à Paris quelque temps, il faudroit qu'elle se confessât, et que, s'adressant à M. Tiberge, comme il étoit naturel qu'elle fit, elle ne savoit de quoi elle s'accuseroit; ce qu'il auroit peine à croire.

Je me sentis consolée d'être unie à une personne en qui je remarquois tant de grâces depuis plusieurs années.

Elle ne partit de Paris qu'après moi, pour aller à G. (*Grenoble*) dans le dessein de s'y faire chartreuse. M. le cardinal Le Camus l'en détourna, et l'engagea à se faire fille de Sainte-Marie dans la première maison de la ville, où elle est actuellement maîtresse des novices. Ce cardinal fut très content de son oraison et de ses dispositions, et l'a, jusqu'à sa mort, traitée avec estime et bonté. Elle m'écrivit quelquefois, et conserve pour vous, Monseigneur, une vénération infinie.

Nous nous séparâmes avec tous les témoignages et toutes les marques d'une amitié tendre et chrétienne. Ce fut le 15 mai, veille de l'Ascension, jour de mon départ pour Meaux, où un équipage que M. l'évêque m'avoit fait espérer pour me conduire à Jouarre, qui étoit la maison qu'il m'avoit choisie, m'ayant manqué, j'attendis le retour de ce prélat à Meaux. Il y arriva la veille de la Pentecôte, vit à l'instant madame l'abbesse de Notre-Dame, chez qui j'étois; lui dit que madame de Soubise ² craignoit que je n'allasse à Jouarre; qu'il

¹ Henri de Thiard de Bissy.

² Abbessé de Jouarre.

m'y mèneroit pourtant, si j'avois trop d'opposition à aller aux Filles de Sainte-Marie, où il projetoit de me placer. Il me demanda après madame de Montchevreuil : j'entrevis qu'il avoit quelque nouveau dessein dans l'esprit. Dans l'incertitude où cela me tint pendant quelques jours, ce verset de David me revint souvent : *Toutes mes aventures , Seigneur , sont entre vos mains*¹ ; je m'en sentis consolée, et, ce me semble, plus abandonnée à Dieu, à qui je demandois souvent qu'il fit tourner toutes choses à sa plus grande gloire et à mon salut.

Le lundi de la Pentecôte, M. de Meaux revint me voir, et me dit que, dans le dessein où j'étois d'être en relation avec lui, le mieux seroit que je restasse à Meaux ; qu'il avoit vu les filles de la Visitation ; qu'elles étoient prêtes à me recevoir ; que la dissipation des abbayes ne me convenoit point ; qu'il me seroit meilleur d'être dans une maison de Sainte-Marie. Comme j'ai attrait à me laisser conduire à la Providence, je n'hésitai point d'accepter la maison qu'on m'offroit, où je fus menée par le prélat la dernière fête de la Pentecôte, et où il avoit la bonté de me voir régulièrement quand il venoit à Meaux.

Il me parloit souvent de vous, Monseigneur, et ne faisoit presque que me confirmer dans les décisions que j'avois reçues de vous, entre autres sur les austérités, les communions et les lectures, si ce n'est qu'il me laissoit plus de liberté sur les lectures. J'en profitois pour lire vos écrits de toutes les sortes ; j'excepte un livre pour les pasteurs², que je n'ai point lu. Je retrouvais dans ma tête, et écrivois de mémoire ceux que j'avois eus autrefois, que madame de Maintenon m'avoit ôtés quelques années auparavant ; sacrifice qui m'avoit beaucoup coûté. Le prélat approuvoit que je préférasse le recueillement aux lectures particulières que prescrivent les constitutions. Pour les communions, outre qu'il me permettoit de communier le dimanche, le jeudi et le samedi, il vouloit que j'y ajoutasse les autres communions qui se font à Saint-Cyr et à Sainte-Marie. Ainsi je communiois souvent quatre ou cinq fois la semaine ; et quoiqu'il approuvât la règle de se conformer à la communauté, quand on vit dans cet état, et que je lui eusse proposé de m'en tenir à cette règle, il disoit qu'il pouvoit y avoir des raisons d'en user d'une autre manière, surtout pour communier plus souvent. Ce que je sais de sa conduite par rapport aux personnes qu'il dirigeoit, prouve qu'il étoit porté pour la fréquente communion.

A l'égard des austérités, j'ai vu dans quelques lettres, qu'il mandoit à quelques personnes qu'il conduisoit, que les vues d'en faire au delà de celles que prescrit la règle, lui étoient devenues encore plus suspectes, depuis qu'il avoit lu dans saint François de Sales, que, s'il étoit religieux, il ne demanderoit point à en faire d'autres que celles de la règle. Il me disoit qu'il n'aimoit guère à en ordonner ; que cela demande une grande attention, à cause des inconvénients qu'elles ont pour la santé ; et autrement il me renvoyoit, sur cet article, à mon confesseur. Lui disant qu'il ne m'en prescrivoit point : que cela ne devoit point m'inquiéter, et qu'il n'étoit point nécessaire que je lui marquasse sur cela d'empressement ; que la perfection ne consistoit point dans ces choses là.

Je lui représentois que je craignois que ma vie ne fût trop douce ; qu'il me sembloit que je ne faisois rien pour Dieu : il répondoit qu'il suffisoit de faire sa volonté. Et lui représentant qu'à Saint-Cyr je mettois à la place des mortifications du corps l'instruction, il me répondit : Ici, mettez-y l'inutilité. Je vous

¹ In manibus tuis sortes meæ. Ps. xxx. 16.

² Le *Traité du ministère des Pasteurs*, contre les Protestants. *Œuvres de Fénelon*. tom. II.

dirai, Monseigneur, puisque l'occasion en vient, qu'elle n'est point une croix pour moi ; car je sais m'occuper , et me passer d'emplois.

Ce prélat me paroissoit bien sensible à ce qui lui venoit de votre part , et particulièrement touché que vous lui eussiez renvoyé son livre des *Etats d'oraison*, sans lui en dire votre sentiment. M. de Cambrai, me dit-il un jour, n'avoit qu'à me dire ce qu'il improuvoit dans cet ouvrage ; j'y aurois volontiers changé plusieurs choses pour avoir l'approbation d'un homme comme lui.

Il étoit de l'avis du public sur votre esprit. Il me dit un jour : C'est la grande mode de trouver beaucoup d'esprit à M. de Cambrai ; on a raison : il brille d'esprit , il est tout esprit, il en a bien plus que moi.

Je demandois souvent à Dieu qu'il vous réunît avant la mort. Le voyage que M. de Saint-André fit en Flandre , à la prière de ce prélat, marque le désir sincère qu'il avoit de cette réconciliation ; et les contre-temps qui en empêchèrent le succès, que mes prières ne méritoient pas d'être exaucées.

Au mois de mai 1697.

LETTRE VIII. Il lui permet de venir se fixer dans le diocèse de Meaux.

Je vous reçois , ma Fille , dans mon diocèse , avec le dessein de vous y donner tout le secours que je pourrai , etc.

A Paris, 12 mai 1697.

LETTRE IX. Il la prie de lui renvoyer ses difficultés sur le livre des *Etats d'oraison*.

Je crois avoir oublié à Meaux , dans un tiroir bien fermé , la lettre où étoient vos difficultés sur mon livre. Ainsi, ma Fille , si vous desirez une réponse prompte , renvoyez-les-moi. Pour vos autres lettres , mettez tout dans l'abîme de la miséricorde de Dieu , et ne songez point à des confessions générales. J'approuve fort la méthode de surmonter le scrupule en communiant ; et quand cette action est suivie du calme , c'est bon signe.

Ne soyez jamais en peine de votre oraison ; songez au fruit ; devenez petite ; aimez les petites observances comme les grandes, c'est à dire les cheveux et jusque aux souliers de l'époux , et les franges comme les habits. Si vous ne devenez petite , mais très petite , les sublinités de l'oraison vous seront ôtées ; il n'y a de sublinité que celle qui nous rend plus humbles : voilà le premier point que j'attends de votre conversion. L'autre , laissez là Saint-Cyr, et le monde qui l'environne , avec l'éclat qui en rejaillit malgré la retraite et l'air même qu'on y respire : que M^{me} de Maintenon ne tienne plus de place dans votre cœur ; renouvelez-vous à l'intérieur et à l'extérieur. Tous ces honorables

liens du monde captivent insensiblement le cœur que Dieu veut affranchir. Soyez libre en Jésus-Christ ; souvenez-vous de ses petitesesses , et croyez qu'une partie de la croix qu'il veut vous imposer sera là dedans. Noyez les scrupules dans la confiance.

A Paris, 24 juin 1697.

LETTRE X. Il l'excite au parfait abandon.

..... Quant aux autres dispositions , il faut tâcher de les laisser au dessous de soi , du moins à côté , sans leur permettre d'entrer dans l'intime. Il y faut même plus de mépris que de combat , et sur tout cela se contenter d'un abandon général à Dieu , sans plus de curiosité ni de recherche. La meilleure disposition en général , à l'égard des créatures pour lesquelles on pourroit avoir actuellement ou du dégoût ou du goût , ou du dédain ou de l'indifférence , c'est de laisser tout cela être ce qu'il est , c'est à dire rien , et comme chose qui s'écoule en pure perte , sans s'en troubler ou inquiéter. Je vous verrai , s'il plaît à Dieu , avant mon départ. Notre Seigneur soit avec vous.

A Germigny, 16 mars 1698.

LETTRE XI. En quel sens on doit entendre la désappropriation ou le détachement des dons de Dieu.

Je ne puis partir , ma Fille , sans vous recommander de plus en plus la simplicité.

..... Ces désappropriations des dons de Dieu ne sont que raffinement. Je sais que les spirituels des derniers siècles se sont servis de ces termes ; mais si on ne les entend sainement , on tombe dans de grandes erreurs. C'est une vérité constante , qu'on n'est uni à Dieu que par ses dons. La sainteté , la justice , la grâce sont des dons de Dieu ; ce sont des moyens par lesquels on le possède. Songer à s'en détacher , c'est songer à se détacher de Dieu même. J'en dis autant de la foi , de l'espérance et de la charité. On ne peut être agréable à Dieu que par ces vertus , qui sont autant de dons de Dieu. Ces unions immédiates avec Dieu , tant vantées par beaucoup de mystiques , même par les bons , sont une illusion , si on les entend mal. Il n'y a qu'un seul moyen de les bien entendre , et de se désapproprier des dons de Dieu ; c'est en évitant , comme l'écueil de la piété , de se les attribuer à soi-même. Mais si on les prend

comme venant du Père des lumières, on en est suffisamment désapproprié. On peut s'en détacher encore d'une autre manière ; c'est de ne les pas chercher pour le plaisir qui nous en revient, mais par la vertu qu'ils ont de nous unir à Dieu même, puisqu'il ne s'unit à nous que par ses dons. Encore y a-t-il une céleste et victorieuse et foncière délectation, dans laquelle consistent la grâce et la charité ; et s'en détacher, c'est se détacher de la charité et de la grâce, c'est à dire de Dieu même. Croyez, ma Fille, que toute autre doctrine n'est qu'illusion. Il en faut toujours revenir aux idées simples, qui sont celles de l'Ecriture.

Mettez-vous sérieusement dans la lecture de l'Evangile, et prenez les idées que vous donnera la simple parole; vous vous en trouverez bien : je m'en rapporte à l'expérience que vous en ferez. C'est de quoi je vais traiter à fond avec vous à mon retour, et entrer non seulement dans tous vos doutes, mais encore intimement dans toutes vos peines, pour petites qu'elles soient. Notre Seigneur soit avec vous.

A Meaux, 22 avril 1699.

LETTRE XII. Réponse aux difficultés qu'elle lui avoit proposées sur le livre des *Etats d'oraison*.

Première demande ¹. Comme on rapporte de diverses personnes, qu'elles étoient dans une actuelle et continuelle présence de Dieu, au moins pendant qu'elles veilloient, j'aurois quelque penchant à croire que Dieu fait cette grâce à quelques âmes.

Réponse. Cela se peut, mais je n'en sais rien.

Deuxième demande. Il est rapporté de la mère de l'Incarnation, ursuline, que rien ne la pouvoit distraire de son union avec Dieu, ni les travaux, ni la conversation, ni la nuit, ni le jour.

Réponse. Je crois que ces âmes ont souvent des distractions dont elles ne s'aperçoivent pas ; mais comme elles ont une grande facilité à revenir à Dieu, on en conclut, etc.

Troisième demande. Elle dit elle-même : « Je me vois par état perdue dans la divine majesté, qui, depuis plusieurs années, me tient dans une union que je ne puis expliquer..... Il y a près de cinquante ans que Dieu me tient dans cet état..... Ce que je fais à mon oraison actuelle, je le fais tout le jour, à mon coucher, à mon lever, et ailleurs. »

¹ Voyez la note XVII.

Réponse. Si sa disposition avoit été un acte direct et continu, elle auroit dû ignorer son état ; car ce ne peut être que par réflexion qu'on sait tout ce que cette mère démêle ici.

Quatrième demande. Je n'ai lu que quelques endroits de la Vie de cette religieuse ; mais par ce que j'en ai vu , il m'a paru que cette union , quoique continuelle , ne l'empêchoit pas de s'exciter aux actes distincts.

Réponse. Cela est vrai.

Cinquième demande. Il est dit et souvent répété , dans la Vie du bienheureux Grégoire Lopez , qu'il étoit dans un acte perpétuel et continu d'amour de Dieu ; et dans une conversation qu'il eut avec un de ses amis , à qui il fit cette confidence , il dit qu'il connoissoit une âme qui , depuis trente-six ans , n'avoit pas discontinué un seul moment de faire de toute sa force un acte de pur amour de Dieu.

Réponse. Si cela est , il n'a pas péché ; et en effet il disoit à son confesseur : Mon père , par la grâce de Dieu , je ne me souviens pas de l'avoir offensé. Mais c'est discontinuer de faire un acte direct , de revenir sur son état. Je ne dis pas qu'on ne puisse avoir une certaine sorte de présence de Dieu , qui peut , quoique on la nomme simple , compatir avec de délicates réflexions.

Sixième demande. Il est rapporté , dans la Vie de Grégoire Lopez , qu'un grand et savant prédicateur , nommé le P. Jean de Saint-Jacques , l'étant allé trouver pour lui parler sur ce sujet , Dieu fit en lui quelque chose de semblable à la disposition de Grégoire Lopez ; et par une lumière intérieure , il lui fit connoître que c'étoit là la manière dont Grégoire Lopez l'aimoit de toutes ses forces , sans qu'aucune chose créée pût empêcher cet acte d'amour , et qu'en cette sorte il étoit compatible avec les œuvres extérieures , faites , par obéissance ou autrement , pour la gloire de Dieu.

Réponse. On ne peut répondre de ce que Dieu a fait dans certaines âmes , il est le maître de ses dons : mais elles ont dû être toujours dans la disposition de n'exclure aucun des actes essentiels au chrétien ; on ne doit en aucun moment les exclure , il faut toujours être disposé à les faire.

Septième demande. Quoiqu'il soit rapporté , à la page 293 de la Vie de ce saint homme , qu'il disoit qu'il ne pouvoit faire autre chose , si Dieu ne lui en donnoit le moyen , il est rapporté , en d'autres endroits , qu'il faisoit divers autres actes , à quoi il paroît qu'il s'excitoit , sans attendre d'inspirations particulières : ainsi il falloit que son acte continu fût bien différent de celui des nouveaux mystiques.

Réponse. Il est vrai.

Huitième demande. A la page 295 et à la suivante, il est rapporté qu'il ne croyoit pas que nulle pure créature, excepté la sainte Vierge, demeurât toujours dans une sorte d'union à Dieu fort parfaite, quoique, dans l'union ordinaire, telle que celle dont il avoit plu à Dieu de le favoriser, il pût bien y avoir une continuelle persévérance.

Réponse. Je suis bien persuadé que la sainte Vierge a été unie à Dieu d'une manière très éminente : mais on ne sait point au vrai comment Dieu l'a mue, et quelque passive qu'ait été sa voie, elle n'a laissé d'être méritoire ; car Dieu, quand il lui plaît, laisse la liberté dans les états passifs, comme il est croyable qu'il la laissa à Salomon dans ce ravissement où il choisit la sagesse, puisque Dieu le récompensa de ce choix.

Quelquefois aussi Dieu y agit avec une pleine autorité ; et quoique l'âme alors ne mérite point, cela ne laisse pas de lui être très utile, parce que Dieu par là, en la captivant, la prépare et la dispose à des actes très parfaits.

Neuvième demande. Grégoire Lopez étoit, comme saint François de Sales, et d'autres que vous citez, Monseigneur, bien éloigné d'attacher la perfection aux états passifs. Cette Vie m'a paru d'une assez grande autorité ; car, outre ceux qui ont approuvé la traduction, le ch. xxxviii contient neuf ou dix tant éloges de la vertu de ce saint homme, qu'approbations du livre ; et il y a six ou sept évêques. Ainsi j'ai été surprise que vous n'ayez pas cité ce livre.

Réponse. Je n'ai pas eu besoin de cette autorité ; celle de l'Écriture m'a paru encore plus grande.

Dixième demande. Dès que, dans le temps convenable, on fera les actes distincts à quoi le chrétien est obligé, et qu'on ne voudra point exclure de l'état de la contemplation ni les personnes divines, ni aucun des attributs, ni les mystères de Jésus-Christ ; et que, comme il est dit dans les Articles d'Issy xxiv et xxxiv, on sera persuadé que tout ce qui n'est vu que par la foi est l'objet du chrétien contemplatif ; vous ne blâmerez pas, ce me semble, que dans l'oraison on suive son attrait, n'occupât-il toujours, dans le temps de l'oraison actuelle, que du même objet.

Réponse. Je ne blâme point cela ; il suffit de ne point exclure.

Onzième demande. La mère de l'Incarnation disoit que quelquefois elle vouloit se distraire pour s'occuper des mystères, mais qu'aussitôt elle les oubloit, et que l'esprit qui la conduisoit la remettoit plus intimement dans son fond.

Réponse. Je crois bien que cela étoit ainsi. Quand on est dans la disposition de ne point exclure les autres actes, ils viennent, quand même on ne s'en apercevrait pas.

Douzième demande. Dans la définition de l'état passif, vous dites, Monseigneur, que l'âme demeure alors impuissante à produire des actes discursifs; il me paroît que cela n'est pas toujours de la sorte.

Réponse. Cette impuissance n'est pas toujours absolue.

Treizième demande. Il paroît, par divers endroits des écrits de saint François de Sales, qu'il vouloit que certaines âmes se contentassent, lorsqu'elles apercevoient de la distraction dans leur oraison, de revenir à Dieu par un simple retour, et que de ramener ainsi leur esprit à Dieu étoit le seul effort qu'il vouloit qu'elles fissent alors.

Réponse. Ce simple retour est très suffisant; c'est l'acte le plus effectif: souvent les autres ne sont que dans l'imagination.

Quatorzième demande. Supposé que ce simple retour ne fût pas suffisant dans certains temps que l'attrait s'est retiré, vous ne demanderiez pas que ces âmes en revinssent à la méditation, mais qu'elles se contentassent de faire de petits actes courts de temps en temps.

Réponse. Non à une méditation méthodique; mais quand l'opération de Dieu cesse, et qu'on a besoin du discours, il faut y revenir, et c'est y revenir que de faire ces actes courts. Ce qu'on a condamné dans la *xv^e* Proposition ¹, c'est qu'il est dit qu'alors l'âme n'a plus besoin de revenir au discours. Or, quand Dieu laisse les âmes à elles-mêmes, il faut bien qu'elles s'excitent; et au lieu de dire *toutes les fois qu'une âme de cet état*, l'auteur auroit dû dire *ordinairement*.

Quinzième demande. La mère de Chantal vouloit que ces âmes se contentassent, quand elles ne sentoient plus d'attrait, de dire de temps en temps quelque parole d'abandon et de confiance, et de demeurer en révérence devant Dieu.

Réponse. Je ne blâmerai jamais cela.

Seizième demande. Je comprends bien, Monseigneur, que, sans les oraisons extraordinaires, on peut parvenir à une grande pureté d'amour, et que la purification des péchés n'est point attachée à ces oraisons.

Réponse. Cela est certain.

Dix-septième demande. Mais cet épurement des puissances de

¹ Il indique la *xv^e* Proposition, condamnée par le Bref d'Innocent XII contre le livre des *Maximes*.

l'âme , qui est si bien expliqué au cinquième livre des *Etats d'oraison* , pourroit-il se faire sans la contemplation ?

Réponse. C'est dans la contemplation que se fait cet épurement ; c'est là proprement l'acte de contemplation , cet acte pur , simple et direct : mais sans la contemplation , on peut avoir une très grande charité , en quoi consiste la vraie perfection.

Dix-huitième demande. Je n'entends pas bien pourquoi la Proposition XIII (d'Issy) joint à la vie la plus parfaite l'oraison la plus parfaite ; parce qu'en expliquant cet Article , vous marquez que l'intention de cette proposition est de montrer aux Quiétistes , qui s'imaginent être les seuls qui connoissent la simplicité , la manière dont tous les actes se réduisent à l'unité dans la charité.

Réponse. L'oraison et la vie la plus parfaite peuvent être séparées , supposé que l'oraison la plus parfaite soit l'oraison passive. La fin de cette XIII^e Proposition n'a pas été de marquer que ces deux choses sont inséparables , ni de distinguer les parfaits des imparfaits par la réunion des vertus dans la charité , puisque tous les actes méritoires dans les justes doivent être commandés par la charité : mais les parfaits sont plus fidèles que les autres à rapporter à la charité les actes des vertus inférieures. C'est la vertu universelle qui comprend sous soi tous les objets des autres vertus , pour s'en servir à s'exciter et à se perfectionner elle-même : mais les parfaits , quoique plus rarement que les imparfaits , font quelquefois des actes de vertu qu'ils ne rapportent pas à la charité , et qui ne sont pas commandés par elle.

Dix-neuvième demande. Il est dit (liv. X, art. xv) qu'une âme continuellement passive ne pourra pécher , même véniellement.

Réponse. Cela est vrai.

Vingtième demande. Mais ne pourroit-elle pas résister à cet attrait ?

Réponse. Dès qu'elle y résisteroit , elle ne seroit plus passive.

Vingt-unième demande. Ou si Dieu agit avec une pleine autorité , comment cet état est-il méritoire ? La sainte Vierge , qu'on suppose dans cet état , est pourtant parvenue à un si haut degré de mérite.

Réponse. Cet état n'est pas méritoire , lorsque on n'y a pas l'usage de son libre arbitre ; mais quelquefois on y agit avec liberté. L'état de la sainte Vierge étoit méritoire , et au dessus de tout ce qu'on en peut dire.

Vingt-deuxième demande. Je sais, Monseigneur, que vous dites en quelque endroit que le libre arbitre agit dans la passivité; qu'il y a certaines actions tranquilles que l'âme y exerce; que cela suffit pour y mériter; que la liberté se conserve même quelquefois dans les extases et les ravissements.

Réponse. Tout cela est vrai.

Vingt-troisième demande. Ainsi, ma difficulté, c'est qu'il est dit dans votre livre, comme je viens de le marquer, qu'une âme toujours passive ne pourroit déchoir de la grâce.

Réponse. Quand on pèche, on cesse d'être passif; ce n'est plus alors Dieu qui meut l'âme.

Vingt-quatrième demande. L'Article VIII (d'Issy) dit que l'oraison dominicale est l'oraison journalière de toute âme fidèle. Cela se doit-il entendre à la rigueur? Il est rapporté de la mère de l'Incarnation, carmélite, qu'elle ne pouvoit dire un *Pater* de suite, et il me semble que cela se dit encore de quelques autres.

Réponse. Il est vrai, mais elle avoit intention de le dire, elle en disoit le principal. Quelqu'un qui manqueroit quelquefois de dire le *Pater*, parce qu'il seroit occupé d'autres bonnes choses, et parce qu'il n'y penseroit point, ne pècheroit pas; mais il n'en seroit pas de même de celui qui ne voudroit pas le dire.

Vingt-cinquième demande. Il est rapporté, dans la Vie de la mère de Chantal, qu'à la messe, pour préparation et action de grâces de la communion, elle demeurait dans la simple union à Dieu.

Réponse. Je ne blâme point tout cela.

Vingt-sixième demande. Elle dit qu'ayant voulu, dans le temps de la communion, faire des actes plus distincts, Dieu l'en avoit reprise. Je crois donc, Monseigneur, que ce que vous blâmez est un certain laisser faire Dieu, qui exclut par état la propre excitation.

Réponse. Oui.

Vingt-septième demande. Je crois de même que ce que vous désapprouviez par rapport à la contrition, c'est de ne vouloir jamais s'y exciter; mais que vous n'exigeriez pas toujours d'une personne, qui, loin de faire profession de haïr le péché en la manière que Dieu le hait, sans douleur, sait au contraire qu'on doit s'en affliger, et s'en afflige; qui va, dans la résolution de ne le plus commettre, chercher le pardon dans le sacrement de pénitence; vous n'exigeriez, dis-je, pas toujours d'une telle personne qu'allant à confesse, elle fît des actes distincts de contri-

tion, puisque, lors même qu'elle seroit demeurée dans son recueillement, il seroit à supposer qu'elle auroit eu dans le fond du cœur vraiment la contrition.

Réponse. Cela est vrai.

Vingt-huitième demande. Dans une de mes anciennes lettres, je vous demandois comment un pécheur, que Dieu convertirait miraculeusement à la mort, pourroit en un moment faire tous les actes distincts que Dieu a commandés. Vous répondez que Dieu ne convertira jamais parfaitement aucun homme, sans lui faire faire distinctement divers actes que vous expliquez¹. Mais par l'article v du livre IV de votre livre, il semble que, dans certaines circonstances, un acte d'amour peut suffire à la justification du pécheur.

Réponse. C'est qu'il y a des occasions où un acte d'amour, sans songer en particulier à regretter un péché qu'on auroit commis, ne laisseroit pas de justifier.

Vingt-neuvième demande. Dans une autre de vos réponses, parlant sur l'oraison de simple présence de Dieu, vous dites que, quand Dieu retire un long temps son opération, c'est alors le temps de s'exciter comme les autres fidèles. Ces actes courts que pratiquoit et que conseilloit la mère de Chantal ne suffiroient-ils pas?

Réponse. Oui; les actes les plus longs ne sont pas les meilleurs. J'aime la simplicité, et je conviens de ce que disoit cette mère.

Trentième demande. Je n'entends pas tout à fait bien ces mots de l'art. XIII du liv. II : *La raison essentielle et constitutive de Dieu...* et ces autres ci : *Dans un acte de simple et pure intelligence.*

Réponse. Ce mot *raison*, qui vous a paru obscur en cet endroit, est un terme de l'Ecole, qui signifie ce qui donne la forme à une chose, qui la fait être. J'ai marqué à cet endroit du livre que, dans l'Ecole, on n'est pas d'accord de la notion qu'il faut avoir de ce qui fait proprement l'essence divine.

Un acte de simple et pure intelligence est un acte où l'imagination n'a point de part.

Trente-unième demande. Je n'entends pas bien non plus, à l'art. XLIX du liv. VI, ces mots d'un passage de saint Clément d'Alexandrie : *L'âme parfaite ne médite rien moins que d'être Dieu.*

Réponse. Par participation.

¹ Voyez ci-dessus, pag. 708.

Trente-deuxième demande. L'oraison que saint François de Sales appelle oraison de patience, et celle qu'on nomme proprement oraison de pure foi, n'est-ce pas la même chose? l'âme alors non seulement ne raisonnant ni ne discourant plus, mais étant privée de tous les goûts.

Réponse. Cette oraison est celle que le saint explique en se servant de la comparaison de la statue. Dans cette oraison, les actes sont insensibles; on les croit perdus, mais ils ne le sont pas.

Le 1^{er} de mai 1700.

LETTRE XIII. Il compatit à la peine d'une des sœurs, et l'excite à l'humilité.

J'ai, ma Fille, reçu vos deux lettres, dont la dernière m'apprend la peine que souffre notre sœur N. de la privation de ma réponse. Je lui écris par cet ordinaire, et ne cesse de l'offrir à Dieu. J'ai vu madame de Villette, à qui j'ai raconté la grande mention que nous avons souvent faite d'elle, et que vous en faisiez dans votre dernière lettre. On met en vogue, dans cette maison, toute sorte d'amitiés. Pour vous, ma Fille, conseznez l'œuvre de Dieu en vous. Pour l'oraison, laissez-vous aller; et croyez que le sceau de la vérité, c'est la mortification intérieure et extérieure, dont l'humilité est le fondement. Prions avec confiance les uns pour les autres. Votre salut m'est très cher.

A Paris, ce 1^{er} mars 1701.

LETTRE XIV. Il l'engage à ne point parler de leurs entretiens sur les matières de spiritualité.

La circonspection que je vous demande vous mène de soi-même à la perfection du christianisme et à un entier détachement des créatures. Il n'y en a point d'assez attirantes auprès de vous pour vous faire de la peine. Je vous ai parlé à fond par une véritable amitié. Il est de la dernière conséquence que rien n'échappe de notre dernier entretien. Quand on tourne les avis en éclaircissements et en justifications, on en perd tout le fruit, et on les tourne en aigreur. Je suis à vous, ma Fille, de tout mon cœur. Je ne veux point vous mettre dans la gêne; il suffit d'avoir une fois bien compris ce qu'on a à faire: le reste se fait comme tout seul, par la suite de cette impression.

Mai 1701.

LETTRE XV. Réponse à quelques difficultés sur sa position actuelle.

Première demande. Si j'agissois naturellement, je ferois sentir à la... (*supérieure*) que ce ne sont pas des procédés tels que le sien qui sont propres à m'attirer¹.

Réponse. Il n'est pas question de rien faire sentir à la.... ce qui seroit une espèce de déclaration de ressentiment ; il faut agir à l'ordinaire, sans affectation.

Deuxième demande. La maxime d'éviter tout ce qui plaît, autant que cela se peut, me paroît au dessus de mes forces. Quoique je pratique mal celles-ci : 1^o de ne rien faire par le principe de se satisfaire ; 2^o agir dans la société, non pour se contenter, mais selon ce qui convient aux autres ; elles sont plus conformes à mon attrait. Peut-être qu'en entendant bien la première, elle revient à ces dernières.

Réponse. Il est vrai que ces deux choses bien entendues reviennent à la première ; et je n'en demande pas davantage, pourvu qu'on les exécute sincèrement devant Dieu.

Troisième demande. Vous m'avez dit autrefois, Monseigneur, qu'il suffisoit de traiter tout le monde avec politesse, et que je pouvois marquer la distinction à certaines personnes qui en méritent, et à qui je puis en témoigner sans leur nuire.

Réponse. Cela se peut, en observant bien les conditions marquées dans l'article qui précède.

Quatrième demande. Je ne voudrois pas aussi être obligée d'éviter celles qui tiennent à moi d'une manière plus vive.

Réponse. Celles-ci font plus de difficulté que les autres, parce que la liaison en est trop humaine, et sujette à de grands inconvénients ; mais c'en seroit un autre aussi grand d'affecter un éloignement en toute rencontre.

Cinquième demande. Je me mettois autrefois toujours à la même place aux récréations ; par là j'évitois l'embarras de choisir la compagnie.

Réponse. C'est une espèce de choix de se mettre toujours à la même place, et c'est une sorte d'avertissement pour celles qui nous chercheront ; ainsi il faut témoigner plus d'indifférence, et faire si bien, s'il se peut, qu'on ne marque pas plus d'atta-

¹ Cette phrase, et plusieurs autres de la même lettre, font allusion à quelques désagréments que madame de la Maisonfort avoit alors à essayer de la supérieure du monastère de la Visitation de Meaux. Il est question de ces désagréments dans l'*Avertissement* que madame de la Maisonfort a placé à la suite de cette lettre.

chement aux unes qu'aux autres, et le faire non seulement par rapport aux... (supérieures), mais plutôt pour l'édification commune.

Sixième demande. Comme je suis libre³ de ne venir aux récréations que lorsque tout le monde y est assemblé, je pourrois imiter ce que j'ai ouï dire que pratiquoit une personne, qui se déterminoit, avant que d'entrer, à se mettre à un tel endroit; et alors elle y prenoit la compagnie qu'elle y trouvoit, agréable ou non.

Réponse. Il y auroit là trop d'affectation, et un soin inutile : il faut que la rencontre et une espèce de hasard déterminent, comme il se fait dans les choses indifférentes.

Septième demande. Ne dois-je pas, par ma conduite, éviter d'exciter la jalousie de celles qui sont attachées à moi?

Réponse. Il ne faut guère avoir égard à de semblables jalousies, et l'on se doit beaucoup plaindre soi-même quand on s'y assujettit.

Huitième demande. L'une d'elles est d'une sagesse et d'une circonspection avec moi, qui m'édifie et qui me plaît.

Réponse. Qui pourroit aimer comme Jésus-Christ aimoit l'apôtre saint Jean, à cause de sa pureté, de sa candeur, de sa simplicité et de sa bonté, cela seroit bon. Tout le reste est suspect et dangereux, et il le faut craindre, non par scrupule, ce qui est toujours foible, mais par réflexion et par raison.

Neuvième demande. La même me dit un jour, en me parlant de ses sentiments : « Vous devez remarquer que je ne suis pas bien maîtresse du sensible. » Je ne sais ce qu'elle vouloit dire par là; car je ne remarque qu'une grande réserve et qu'une grande modération dans sa conduite.

Réponse. Il la faut estimer de savoir si bien gouverner ce sensible, que la connoissance n'en vienne pas jusqu'à vous. Il n'y a qu'à observer la réponse de l'article précédent.

Dixième demande. Vous m'avez dit une fois, Monseigneur, que M. de Cambrai a une maxime admirable, qui est de ne se point conduire par les livres, mais par pure obéissance. Vous ajoutâtes quelque chose dont je ne me souviens point.

Réponse. J'ai voulu dire que les livres ne faisant aucune application, et laissant la chose indéterminée, l'obéissance, qui descend aux circonstances particulières, est préférable; il ne me vient point d'exceptions à cette règle.

Onzième demande. Entre plusieurs livres que je prétends donner à la fête de la mère supérieure, j'ai dessein d'y joindre une petite Instruction morale de feu M. de la Trappe. Je desi-

rerois savoir si vous connoissez ce livre , et si je puis le donner, l'auteur n'étant pas à la mode ici.

Réponse. Je ne connois point ce livre ; mais il est véritablement de feu M. de la Trappe , il ne peut être que bon en soi ; quoiqu'il puisse arriver qu'il ne seroit pas convenable à telles et telles maisons d'une autre observance que la sienne.

Douzième demande. Faut-il se confesser d'avoir dit du prochain une chose, qui, étant un grand péché en soi, ne déshonore pas selon le monde, comme qu'un homme s'est battu en duel, qu'il a eu une galanterie ; qu'une femme, avant sa conversion étoit galante ; en un mot, les autres choses qui semblent réparées par le changement de vie ; de dire de personnes du monde, qu'elles ont fait de certains mensonges dont elles ne se faisoient point une honte, ou d'avoir parlé de défauts, très visibles qu'on n'apprend point à ceux à qui on parle ?

Réponse. Si les choses marquées dans l'article précédent se disent avec louange, d'une manière qui inspire de l'estime ou des sentiments mondains pour de telles actions, il faudroit s'en humilier beaucoup, et s'en confesser. On ne doit parler qu'avec mépris de toutes les maximes du monde, si contraires à celles de Jésus-Christ ; autrement c'est introduire dans Jérusalem le langage de Babylone.

Treizième demande. Et d'avoir parlé de choses importantes, mais publiques, à des personnes qui les ignoroient ?

Réponse. M. de la Trappe, que vous paroissez estimer, et qui le vaut, étoit bien contraire à ces nouvelles du monde, et se faisoit un honneur de les ignorer. Lorsqu'elles deviennent si publiques et si communes, qu'elles forcent en quelque façon les solitudes, on en peut parler, mais sobrement, et comme d'affaires étrangères aux chrétiens.

Quatorzième demande. Je ne crois pas devoir entreprendre de gagner les mères ; je suis trop naturelle pour y réussir.

Réponse. Vous n'avez pas compris dans quel esprit je vous ai parlé de cette sorte.

J'ajoute à mes réponses certaines choses générales, qui les peuvent rendre faciles.

Premièrement, d'arracher de plus en plus de son cœur tout desir naturel de plaire à la créature, comme portant toujours quelque obstacle et quelque entre-deux à celui de plaire à Dieu.

Secondement de se bien imprimer une fois les vérités qu'on veut pratiquer ; ce qui fait qu'elles s'exécutent presque d'elles-mêmes, sans une attention inquiète, dans toutes les occasions.

Quinzième demande. Vous m'avez dit, Monseigneur, que la règle de saint Paul (*Philipp. II, 4.*) empêche de préférer ceux qui ont du goût pour nous à cause de ce goût, mais de s'en servir pour les porter à Dieu.

Réponse. Autant que le peut permettre l'édification de la communauté, qui doit être préférée à tout.

Seizième demande. Vous êtes convenu que je peux avoir des manières affables, ouvertes et attirantes.

Réponse. Le tout par rapport à Dieu, et au bien des autres, non pas pour s'attacher les personnes.

Dix-septième demande. N'êtes-vous pas convenu que certaines prédilections étoient permises, et ne m'avez-vous pas cité l'exemple de notre Seigneur ?

Réponse. A Dieu ne plaise que nous voyions en notre Seigneur des prédilections par un goût humain et sensible ! Quand saint Jean et saint Jacques firent demander par leur mère la préférence sur les autres disciples, Jésus-Christ la leur refusa, et leur présenta son calice.

Dix-huitième demande. Je ne crois pas qu'on puisse en général blâmer l'amitié.

Réponse. L'amitié, c'est la charité en tant qu'elle est déterminée, par les occasions et les liaisons, à rendre certains offices plus aux uns qu'aux autres, le fond étant le même pour tout : autrement l'amitié seroit sensuelle.

Dix-neuvième demande. Je crois que la meilleure conduite à l'égard des diverses dispositions qu'on peut sentir pour les créatures, est de les négliger, et que le mépris y est meilleur que le combat.

Réponse. Cette règle ne va donc pas à les laisser subsister [ces dispositions], mais à les détruire en détournant la vue, sans trop les combattre exprès ; ce qui ne fait qu'échauffer l'imagination.

Vingtième demande. N'est-ce pas combattre, que d'éviter les personnes pour qui on sentiroit de l'inclination, ou que nous saurions en avoir pour nous ?

Réponse. Fuir n'est pas un combat.

Vingt-unième demande. J'avoue que j'ai peine à entrer dans cette pratique.

Réponse. Tant pis, c'est une marque que le sensible est peu mortifié.

Vingt-deuxième demande. Je pourrais éviter ou rechercher ces personnes d'une manière qui paroîtroit un hasard.

Réponse. Il ne faut point d'affectation ; mais on trouve le

moyen de faire naturellement ce qu'on a gravé dans le cœur.

Vingt-troisième demande. Je remarque bien qu'on m'évite, quoique on le fasse avec adresse ; celles que j'évitais le remarqueraient peut-être de même.

Réponse. Quel mal que cela soit remarqué secrètement, et qu'on fasse sentir qu'on craint le sensible, qui est la source des attachements particuliers ?

Vingt-quatrième demande. Il m'a paru que cela irritait la passion en quelqu'une de ces personnes.

Réponse. Il y a donc de la passion, et il n'est pas permis de la nommer. Si elle s'irrite par les remèdes, c'est signe que la maladie est grande.

Vingt-cinquième demande. Vous êtes convenu qu'il faudroit pour guérir ces sortes de maladies, de vraies absences, et que celles de quelques jours ou de quelques semaines n'y feroient rien.

Réponse. J'en conviens encore, et je conclus à l'absence quand cela se peut.

Vingt-sixième demande. Je me souviens en ce moment de ce mot de M. de La Rochefoucauld : « L'absence augmente les grandes passions, et diminue les médiocres, comme le vent éteint la bougie, et allume le feu ¹. »

Réponse. Vous citez en ce fait un mauvais auteur.

Vingt-septième demande. Une de ces personnes attachées à moi m'a confié qu'ayant consulté la disposition où elle se mettoit en m'évitant, on étoit convenu que ce remède ne lui convenoit pas.

Réponse. Cela ne l'excuse pas. L'abus qu'on fait des remèdes est toujours un mal.

Vingt-huitième demande. Ces personnes ont besoin d'être ménagées, parce qu'elles sont délicates, et d'un naturel jaloux.

Réponse. Quelle misère !

Vingt-neuvième demande. L'une me plaît et m'édifie.

Réponse. C'est vous qui êtes la malade.

Trentième demande. L'une prend un air renfrogné quand elle me rencontre, qui m'en fait prendre un sérieux.

Réponse. L'air sérieux est fort bon.

Trente-unième demande. L'autre en prend un gracieux, et moi de même.

Réponse. L'air gracieux a ses degrés et ses manières.

Trente-deuxième demande. Elle m'a prié de lui faire toujours le même air : je lui ai répondu que je n'y aurois pas de peine,

¹ Max. 284.

Réponse. C'est là une déclaration délicate et très dangereuse.

Trente-troisième demande. J'ai ouï dire que les supérieures, par leur conduite sévère, augmentent ces attachements, au lieu d'y remédier; qu'elles n'y ont réussi qu'une fois.

Réponse. Il faut pourtant mêler des amertumes dans les sensibilités; mais c'est autre chose de tourmenter les personnes, autre chose que de les troubler sagement.

Trente-quatrième demande. Il y a eu des occasions où ces personnes m'ont laissé voir de la jalousie et de l'inquiétude sur mon amitié.

Réponse. Vous voyez donc bien que ces amitiés sont directement opposées à la charité, qui n'est ni inquiète ni jalouse.

Trente-cinquième demande. J'ai su me débarrasser de l'empressement de quelques unes qui ne me plaisoient pas.

Réponse. C'est n'agir que par goût sensible; et cela même, c'est la maladie du cœur.

Trente-sixième demande. J'ai dit à une de ces personnes, qui me marquoit de l'inquiétude sur mon amitié, que ses craintes étoient mal fondées, puisque je l'aimois plus que d'autres qu'elle me soupçonnoit d'aimer plus qu'elle.

Réponse. Dangereuse déclaration, qui ne va qu'à contenter la nature et les sens.

Trente-septième demande. C'est parce que je sentoie que cette personne souffroit, que j'ai cru pouvoir lui parler ainsi.

Réponse. Ce seroit bien mieux fait de lui faire connoître sa maladie par sa souffrance.

Trente-huitième demande. Ce n'a jamais été que par occasion, ou comme forcée par certaines questions que je lui ai faites, qu'elle m'a déclaré son attachement et ses peines; car elle est très sage et très réservée.

Réponse. C'est une maladie qui connoît et qui craint son mal, et même qui le combat, mais qui l'a.

Trente-neuvième demande. Il est difficile de ne pas dire certaines paroles honnêtes et tendres, dans les conversations, aux personnes qu'on goûte, puisque on en dit bien de semblables à d'autres qui plaisent médiocrement.

Réponse. Les paroles tendres que la charité ordonne ne flattent point la nature.

Quarantième demande. Je regarde quelquefois d'un air gracieux celles qui sont à d'autres cantons que le mien à la récréation.

Réponse. Ces secrètes intelligences viennent-elles de la charité, ou d'une complaisance humaine? Lisez bien les caractères de la charité dans saint Paul, *I. Cor. XIII.*

Quarante-unième demande. Lorsqu'il m'est arrivé de faire ce qui est marqué dans les deux articles qui précèdent, par rapport aux filles qui tiennent à moi d'une manière trop vive, je m'en suis confessée à tout hasard, quoique ma conscience ne me reproche pas ces sortes de choses, et j'ai peine à croire qu'il y ait du péché.

Réponse. On ne connoît guère l'horreur et la maladie du péché, lorsqu'on n'en sent point à contenter les sens.

Dieu veuille vous éclairer, et vous faire entendre la délicatesse de sa jalousie ! C'est celui à qui tout est dû, et qui peut justement être jaloux.

29 Mai 1701.

AVERTISSEMENT sur les lettres suivantes, et sur les raisons qui donnèrent lieu à madame de la Maisonfort de passer du monastère de la Visitation de Meaux dans celui des Ursulines.

La maison de Sainte-Marie de Meaux est appelée, à cause de sa grande régularité, la Trappe de l'ordre.

Quoique mon étoile eût été d'être toujours assez aimée, je ne laissois pas d'être surprise de l'empressement et du goût qu'on avoit pour moi dans une communauté aussi grave et aussi froide que l'est celle-là.

J'y passai environ trois ans et demi, ou quatre ans, avec assez d'agrément et de paix.

Une nouvelle supérieure étant en place, je m'aperçus qu'elle, et même celle qui l'avoit précédée, prenoient ombrage de l'affection que la communauté me marquoit. Elles en parloient à M. de Meaux, qui ne savoit pas trop quel conseil me donner; car, ne voyant presque jamais les religieuses qu'aux récréations, dont M. de Meaux n'approuvoit pas que je me privasse, tout le reste me réduisoit à de petites attentions, qui n'étoient pas capables de détacher celles de ces filles qui tenoient trop à moi, ni d'empêcher les autres de me marquer une certaine considération.

Enfin, le 14 septembre 1701, M. de Meaux m'ayant parlé sur cela avec une grande bonté et une grande confiance; au sortir d'avec lui, passant naturellement près de l'église, j'y restai quelques moments en prière. La pensée me vint que ma vie seroit moins gênée et plus tranquille, si je quittois la maison de Sainte-Marie pour celle des Ursulines. Sur le champ je revins au parloir, où étoit encore le prélat, pour lui exposer en simplicité ce qui venoit de me passer par la tête. Je lui dis que j'avois quelque répugnance à lui faire cette proposition, n'aimant pas à avoir part à ces sortes de changements; que je desirerois être toute de providence. Il me dit que cela ne devoit point m'inquiéter, puisque je devois lui dire mes vues, mais que la difficulté étoit de trouver un prétexte: que ce changement rendroit le commerce que j'avois avec lui plus commode; que je fisse encore mes réflexions; qu'il feroit les siennes de son côté à Germigny, où il alloit; que je gardasse un grand secret, et que je lui écrivisse mes pensées; ce que je fis avec beaucoup de sincérité.

Il vint me revoir le 2 octobre, et me détermina à ce changement, qui se fit

le 24 du même mois et de la même année, avec toute l'honnêteté possible de la part des supérieures et de la mienne ; et je n'ai pas discontinué d'être en relation avec elles et avec leur communauté.

LETTRE XVI. Le prélat lui fait espérer son entrée prochaine au monastère Ursulines.

J'ai fait beaucoup attention à votre proposition pour les Ursulines, et j'ai déjà fait les pas qu'il falloit pour préparer la supérieure en grand secret. Une de mes raisons est que, quand on est sur un certain pied dans une communauté, on n'y peut rien changer ; mais, dans une nouvelle communauté, on le peut faire parfaitement. Avant que d'enfoncer davantage, écrivez-moi amplement comme on vous traite à Sainte-Marie pour la nourriture. Pour la pension, il me semble qu'on se dispose à se contenter de quatre cents livres, et que le surplus est à votre disposition sous l'obéissance, selon que le demande le vœu de pauvreté.

Le tour que j'ai donné à la chose, c'est que votre inclination vous avoit d'abord portée pour les Ursulines, où la conformité de l'institut étoit semblable, et que d'ailleurs il paroissoit que, devant être avec moi dans une relation particulière, le voisinage le faciliteroit davantage. Je n'ai pu m'empêcher de laisser entrevoir que vous n'étiez pas avec les mères dans une si parfaite intelligence, et que du reste je répondois de tout. Au surplus, j'ai réservé à pousser les choses jusqu'à ce que je fusse instruit de votre part ; ce que vous ferez fort secrètement par M. P., par qui je vous écris. Vous voyez l'attention que j'ai à votre repos, et que, pour cette transmigration, j'aurai à recevoir les ordres de la Cour. Il faudra trouver un prétexte honnête ; et vous pouvez, dès à présent, me dire vos vues, en tenant le tout très secret entre vous et moi. Dieu conduise tout à sa gloire.

Le 14 septembre 1701.

LETTRE XVII. Sur le même sujet.

Votre lettre pour madame de Maintenon est très bien, et je l'enverrai au premier jour. J'eus hier une nécessité pressante de lui écrire, et ce me fut une occasion pour lui dire tout ce que nous avons jugé à propos sur votre sujet. Je fis en même temps parler à la mère des Ursulines, et je parlai moi-même à M. Cat., gouverneur de ces filles. Tout se dispose à merveille.

Nous n'exécuterons rien qu'après la réception de nos lettres à madame de Maintenon , et son agrément sur le tout. Mais il a fallu faire les pas que j'ai faits à Meaux , parce que je devois venir ici dès hier au soir. M. Ph. y est ; en son absence , M. P. peut s'ouvrir à M. Cat. et à la mère seuls , sans aucun tiers : cela sera mieux de toute manière. Vous verrez que tout ira bien , s'il plaît à Dieu. Je vous assure très sincèrement que j'ai de la joie de vous approcher de moi. Je vous irai prendre à Sainte-Marie , quand il sera temps , et que tout sera disposé. Les mères ne sauront rien du tout , et nous garderons un grand secret , du moins jusqu'aux réponses de Fontainebleau. Notre Seigneur soit avec vous à jamais.

A Germigny, 3 octobre 1701.

LETTRE XVIII. Sur la conduite qu'elle doit tenir, dans les circonstances présentes, à l'égard de la supérieure et des religieuses de la Visitation.

Votre lettre de ce matin m'apprend que tout étoit arrêté avec les Ursulines , et même qu'elles vous offroient un meuble en attendant. J'en reçois une autre ce soir , qui me fait craindre que la chose n'éclate plus tôt qu'il ne faut. Cependant nous ne pouvons rien exécuter, que la réponse de Fontainebleau ne soit venue. Vous savez que j'ai écrit dimanche , et j'ajoute que j'écrivis encore hier en envoyant votre lettre. Les réponses de ce pays là ne viennent pas toujours si vite , et je suis d'avis que vous parliez vous-même à la mère. Il vaut mieux que la chose lui soit déclarée par vous-même , plutôt que de lui venir par la traverse. Poussons pourtant le secret autant qu'il se pourra. Je vous demande pour ces mères un adieu honnête , à quoi vous n'avez garde de manquer. Il ne faut ni plaintes , ni reproches , ni aucune sorte d'éclaircissements. Je les ai préparées sans leur rien dire. Mettez sur moi ce que vous voudrez. Point de lamentations , je vous prie : quelque chose de court , c'est ce que je souhaite. Notre Seigneur soit avec vous , et conduise tout par sa grâce , selon sa volonté. Dieu est tout ; le reste n'est qu'un songe.

A Germigny, 4 octobre 1701.

LETTRE XIX. — A LA SUPÉRIEURE DE LA VISITATION. Le prélat annonce le départ prochain de madame de la Maisonfort pour le couvent des Ursulines.

Quoique madame de la Maisonfort vous soit obligée de vos bontés , et qu'elle ait toute l'estime possible pour votre maison ,

où elle est aussi fort estimée , j'ai , ma Fille , trouvé à propos de la mettre aux Ursulines. J'irai la prendre lundi pour l'y conduire , et tout est déjà disposé pour cela. Je suis à vous , ma Fille , de tout mon cœur.

A Germigny, 20 octobre 1701.

LETTRE XX. — A MADAME DE LA MAISONFORT. Sur la conduite qu'elle devra tenir chez les Ursulines.

Ce sera lundi , Madame , que je vous mènerai aux Ursulines , entre une et deux. Vous pouvez rendre à la mère le mot que je vous adresse pour elle , ou la veille , ou le matin même , ou quand vous voudrez. Je ne vois point de nécessité de raisonner avec elle sur les causes de votre retraite , non plus qu'avec le reste du couvent. La véritable raison , c'est qu'il faut faire un changement de conduite , qui ne se peut faire qu'en changeant de lieu. Songez donc seulement , pour plaire à Dieu , à vous mettre d'abord aux Ursulines sur le pied où vous devez y demeurer , et qui seul vous peut garantir de l'inconvénient des amitiés particulières actives ou passives , et des autres qui vous font paroître aux supérieurs comme peu conforme au gouvernement de la maison. Ne vous communiquez guère ; ne vous mêlez d'aucune affaire. Mettez-vous d'abord sur le pied d'une personne qui ne veut entendre aucune plainte , mais seulement vaquer à soi et à sa perfection. Soyez sérieuse , quoique honnête , et plutôt froide que caressante , sans prendre néanmoins un air rebutant. Entrez dans le sentiment de ceux qui gouvernent , en sorte qu'on ne sente point que vous l'improviez. Par ce moyen , vous servirez Dieu , et pourrez rentrer dans l'intérieur dont vous avez été un peu distraite. La raison de vous approcher de moi , poussée trop avant , et donnée pour seul motif de votre retraite , auroit un ridicule qui ne convient point , ni à vous ni à moi. Je vous laisse dire ce que vous voudrez sur cela. Vous pouvez faire entrer cette raison comme en passant dans vos motifs ; mais de s'arrêter à cela , et de l'écrire à toute une communauté , cela ne se peut. Il se pourra faire qu'on croira , et c'est ce qui doit arriver naturellement , que vous ne conveniez pas tout à fait aux mères , ni elles à vous. Qu'importe qu'on le croie ainsi , puisqu'il demeurera pour constant qu'il n'y a point de plaintes contre vous , et que je vous en rends témoignage ? C'en est assez. Notre Seigneur soit avec vous. Ce sera ici un jour d'entier renouvellement pour les conduites extérieures , et Dieu en sera glorifié et la nature mortifiée.

A Germigny, 20 octobre 1701.

LETTRE XXI. Il lui envoie quelques secours de la part de madame de Maintenon.

J'ai reçu avant-hier, Madame, par ordre de madame de Maintenon, cinq cent soixante livres, etc... Usez de ménage; ne songez point tant à donner qu'à payer ce que vous devez. Il me semble qu'on aime trop à donner dans les couvents : c'est un plaisir auquel on a renoncé quand on s'est fait pauvre comme Jésus-Christ. Il s'étoit pourtant réservé de donner aux pauvres sur la juste récompense de son travail; mais de ces présents d'honneur nous ne lisons pas qu'il en ait fait. Je ne les défends pourtant pas; mais c'est une des choses dont il faut se détacher, et demeurer dans un grand dépouillement, si l'on veut être riche en Dieu. Je ne vous dis rien sur la lettre et sur vos remarques. Allons au fond, et soyons véritablement contents de Dieu seul : c'est là toute la consolation du chrétien. Que restoit-il à celui dont on avoit joué le vêtement, et qui disoit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? Je suis un ver, et non pas un homme* ¹, et le reste que vous savez.

Je n'ai point encore vu madame de Maintenon. Je lui ferai vos remerciements, et entretiendrai, autant qu'il sera possible, ses bonnes dispositions, très résolu de vous soutenir en toutes manières jusqu'à la fin de mes jours.

A Versailles, 29 janvier 1702.

LETTRE XXII. Il l'exhorte au parfait abandon, et lui parle des dispositions de quelques personnes à son égard.

Je ne sais rien du tout, ma Fille, de ce qu'on vous a dit sur Saint-Cyr. Ce sont des bruits qui ne sont pas venus jusques à moi, et où je ne vois aucune apparence. Quoi qu'il en soit, abandonnez-vous à la divine Providence, qui fera tout pour le mieux, et pour votre salut. Je suis ici en attendant le moment où je puisse voir madame de Maintenon, et lui rendre votre lettre avec un peu de loisir. Nous nous sommes fort entretenus sur votre sujet M. de V. et moi, en présence de M. l'abbé de Caylus. Vous avez là de bons amis, et avec qui on peut parler à cœur ouvert. Notre Seigneur soit avec vous à jamais.

A Versailles, 20 février 1702.

¹ Ps. XXI, 1, 7, etc.

LETTRE XXIII. Témoignages d'intérêt et d'amitié.

Je ne doute point, ma Fille, de la sensibilité d'un aussi bon cœur que le vôtre. Je vous demande vos prières, où j'ai confiance. Remerciez de ma part madame de S. Je ne manquerai pas de témoigner vos reconnoissances à M... Madame votre sœur a bien des bontés dont je suis très reconnoissant. Je prends part à la joie que vous donne sa meilleure santé, et je ressens tout ce qui vous touche.

LETTRE XXIV. Il tâche de dissiper ses inquiétudes.

Vous ne devez pas croire, ma Fille, qu'il y ait apparence que je ne serai que rarement dans mon diocèse; c'est là une inquiétude sur des apparences qui n'ont rien de solide, puisque je vous assure, au contraire, que mes sentiments y sont tout à fait opposés.

Comptez que, quand Dieu vous ôtera un père, il vous en donnera un autre. Quand Dieu donne de la confiance aux âmes, c'est une marque qu'il veut qu'on les aide.

A Paris, 17 mai 1703.

NOTES

DE MADAME DE LA MAISONFORT

Sur quelques passages des lettres précédentes.

Note I, page 685. C'étoit le bon M. Boudon, archidiacre d'Esreux. Madame de Loubert, qui étoit de son pays, et pour qui il venoit à Saint-Cyr, m'engagea à le voir à cause de sa sainteté. Cela se rencontra dans un de mes temps d'incertitude sur mon oraison; je lui en dis quelque chose: il approuva fort les conseils qu'on m'avoit donnés, et crut qu'ils m'étoient très convenables; ce qui me fut utile alors.

Note II, page 685. Vous reconnoissez à ce portrait M. Tiberge, à qui vous m'aviez conseillé d'avoir recours.

Note III, page 685. Je jugeois aisément que, quand on devineroit de qui je voulois parler, cela n'apprendroit rien qu'on ne sût déjà.

Note IV, page 685. Si M. de Meaux eût bien pris ma pensée, et que je me fusse mieux expliquée, il ne m'auroit pas dit tout ceci; car, outre que je ne

parlois que pour le temps de l'oraison, comme cela se verra dans la suite, (page 712 et suiv.) cette tranquillité douce dans laquelle je tâchois de me mettre étoit excitée par cet acte de simple retour, que le prélat convient être un doux effort, l'acte le plus réel, et contenir même deux actes distincts.

Note v, page 689. C'étoit M. Boudon, dont j'ai déjà parlé.

Note vi, page 690. On peut voir ci devant, page 687, et ci après, page 688 ce qu'il lui dit de l'acte de simple retour, et d'autres actes courts.

Note vii, page 691. Ce mot d'*attente* avoit frappé ce prélat dans un sens fort opposé à mon intention. J'explique, page 712, et note 2, ce que j'entendois par ce mot; et page 691 ce que j'entendois par cette autre expression *liée à la grâce*.

Note viii, page 692. C'est M. Boudon, qui étoit du sentiment que je vais marquer; et dans le doute que M. de Meaux en dût être aussi, j'aimois mieux citer cet homme inconnu qu'un autre.

Note ix, page 704. M. de Meaux n'auroit pas conseillé à cette mère, de revenir aux prières vocales dans les moments où Dieu, dans l'oraison, retiroit son opération, puisque ayant demandé à ce prélat si je ne ferois pas bien, dans les temps de sécheresse, de faire des prières vocales pour m'occuper devant Dieu, il me répondit que non; qu'il falloit, malgré la sécheresse, tâcher de continuer l'oraison ou faire quelque lecture.

Note x, page 712. Je ne sais de quelle date étoient mes secondes demandes, elles revinrent répondues avec la lettre qui précède, datée du 5 avril 1696.

Note xi, page 712. Le prélat va trouver que je m'expliquois mal; j'en conviens: mais ce que j'attendois, c'est qu'un simple retour à Dieu, une douce attention à sa présence souvent peu sensible, me disposoit à un recueillement plus marqué; au lieu qu'il arrivoit, ce qui m'arrive encore, lorsque, ne me contentant pas de ce recueillement délicat et presque imperceptible, je faisais certains efforts, que loin de me procurer par là un recueillement plus sensible je me desséchois le cœur.

Note xii, page 714. Il est bien certain que M. de Meaux ne demandoit à ces âmes que des excitations fort simples; et il convenoit, après saint François de Sales, et me l'a dit, qu'une heure d'oraison seroit bien employée quand on la passeroit à ne faire autre chose, pendant tout ce temps, que ramener son esprit à Dieu chaque fois qu'on s'aperçoit de son égarement. Et me parlant sur les sécheresses et les distractions, il me disoit que c'étoit alors qu'il falloit faire l'oraison de patience: et lui objectant qu'on dit communément qu'il en faut revenir à la méditation, quand on ne sent plus d'attrait, il me répondit que le bienheureux Jean de la Croix et les autres spirituels donnoient cette règle, de recourir à la méditation; mais qu'il n'étoit pas de cet avis, et ne croyoit point que, parce que l'attrait cesse¹, il fallût revenir à la méditation. Et lui disant, au mois de mai 1702, que je ne sentois plus cette onction que je goûtois autrefois; et que je craignois que Dieu ne m'eût ôté cet attrait, pour me punir de certaines mauvaises dispositions où j'avois été, il me répondit que cela pouvoit être, mais qu'il falloit tâcher de revenir à cette onction par la simplicité. Il me la recommandoit souvent.

Me plaignant, en une autre occasion, de mes sécheresses, il me dit, et me l'a répété bien des fois, de ne m'en point embarrasser; qu'il falloit tout perdre, et les belles dispositions comme tout le reste; qu'il suffisoit de posséder par la foi le fond de ces dispositions.

¹ Voyez pag. 187, 719 et 746.

Il m'a écrit et dit assez souvent, de ne point douter de mon oraison, de ne la point changer; qu'il falloit se présenter devant Dieu dans la détermination de consentir à tout ce qui sera bon, se livrer à lui, et ne point faire d'acte pour s'assurer.

En me parlant sur Jésus-Christ, il est vrai qu'il me disoit qu'il n'approuvoit pas qu'on le plaçât dans les intervalles où la pure contemplation cesse, comme si c'étoit un objet indigne de cette pure contemplation, ni qu'on abandonnât à l'instinct de la grâce les objets que se propose la contemplation. Ce n'est pas, disoit-il, que je ne veuille qu'on suive l'attrait; assurément, quand il détermine, il n'y a qu'à se laisser aller à cet attrait: mais on n'est pas toujours déterminé; et pourquoi, m'ajoutoit-il, ne l'étant pas, exclura-t-on Jésus-Christ? Et vous verrez ci après, page 746, qu'il convient que dans l'oraison on peut suivre l'attrait, n'occupât-il toujours que du même objet; qu'il suffit de ne point exclure. Et lui disant qu'il me sembloit que je n'étois point occupée de Jésus-Christ dans mon oraison, il me répondit: Vous ne l'excluez point, ce n'est que l'exclusion que je blâme, vous y pensez sans songer que vous y pensez. On en est même occupé, disoit-il, dans ce qu'on appelle simple présence de Dieu, Dieu n'étant pas séparé de Jésus-Christ. Il ajoutoit que, comme saint François de Sales le mandoit à madame de Chantal, chacun doit s'occuper des mystères en la manière d'oraison que Dieu lui a donnée; que la vue de Jésus-Christ opère plus d'ordinaire pour la pratique, que la vue abstraite de Dieu; que je fisse l'oraison à l'ordinaire, que je m'y occupasse de Jésus-Christ; qu'il l'entendoit d'une manière simple s'unir à l'esprit de sacrifice de Jésus-Christ; qu'il n'étoit point contraire au recueillement de s'unir à Jésus-Christ par des actes simples. Je lui disois de temps en temps que mon recueillement n'étoit presque rien; j'ai toujours mieux aimé exagérer dans ce sens: il me répondoit qu'il s'en contentoit. Je dis une fois à ce prélat, que j'en étois venue à savoir m'occuper de Jésus-Christ, d'une manière simple. En effet, j'ai éprouvé qu'on peut avoir un petit souvenir délicat de Jésus-Christ et s'y déterminer soi-même, sans qu'en certains moments cela gêne ni nuise au recueillement.

Quand on sent, me disoit ce prélat, une certaine tendance à Jésus-Christ, il ne faut pas autre chose. S'unir à Jésus-Christ, qui vous est présent par la foi, à son esprit d'oraison, voilà ce que je demande; non pas d'imaginer Jésus-Christ, ni de raisonner sur Jésus-Christ. Lui disant une autre fois, que mon recueillement étoit une simple occupation de la volonté, où l'esprit n'avoit point de part, il l'approuva; il me dit, que dans cette sorte de recueillement, l'esprit ne laisse pas d'avoir une sorte d'attention à Dieu, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas. Je lui dis que, si je n'avois pas été occupée de Jésus-Christ dans mon oraison, ce n'étoit pas votre faute; que vous m'aviez même conseillé d'essayer de m'occuper de l'enfance de Jésus-Christ.

Je lui dis un jour que mon confesseur m'avoit demandé si je faisais des résolutions en finissant mon oraison. Le prélat me dit: Vous les avez en simplicité, vous en avez le fond: il y a des gens à qui elles sont nécessaires; pour vous, je ne crois pas qu'elles vous le soient, vous les avez en substance.

Il me rassuroit sans cesse sur mon oraison, m'exhortant à ne point changer de manière, et me recommandoit la simplicité.

Il me dit que, vous parlant un jour sur les examens et les raisonnements que font les spirituels sur leurs états et degrés d'oraison, eux qui ne parlent que de simplicité; vous lui répondites que c'est le défaut où ils sont tombés. M. de Meaux en convenoit.

Note XIII, page 716 Je faisais, et ne puis encore m'empêcher de faire tous les matins une certaine quantité d'actes. Le prélat me dit de ne les plus faire, prétendant que ma manière d'oraison convenoit le matin comme à un autre temps. Mais comme il remarquoit que c'étoit la crainte de manquer aux actes commandés qui faisoit que j'en usois de la sorte, il ajouta que l'Oraison dominicale et le Symbole les comprenoient tous, et me l'expliqua en détail.

Un autre jour, il me dit qu'il n'étoit point nécessaire de les dire exprès le matin, comme je le pratiquois; qu'il y avoit des *Pater* et des *Credo* dans l'Office de la Vierge que je disois; que cela suffisoit, et que, s'il n'y en avoit point je les y ajoutasse; que cela ne nuiroit point.

Il me dit que l'Office de la Vierge me suffisoit pour toute prière vocale; qu'il ne vouloit même pas que je me fisse un scrupule si je l'omettois quelque jour, s'il arrivoit que je fusse fort occupée de Dieu; que le mieux cependant étoit de se faire effort pour le dire. Ma raison, ajouta-t-il, est que, quand une fois on a commencé à s'en dispenser, insensiblement on en prend l'habitude. Personne, par exemple, ne doute qu'un ecclésiastique pût omettre son Bréviaire dans certaines circonstances, comme à Pâques, si un curé avoit un grand nombre de confessions à entendre: néanmoins je décide toujours qu'il faut dire l'Office, et par la raison que je viens de marquer. Ce prélat savoit que je ne suis obligée à celui de la Vierge, que d'une obligation de constitution, et point sous peine de péché.

Note XIV, page 716. Je ne m'étois pas assez bien expliquée dans ce qui précède cette réponse: il sera bon de faire attention à celle qui précède, et à ce que le prélat dit page 748 et 749.

Note XV, page 720. Je vais transcrire ici de suite ce qu'il m'a dit dans d'autres lettres sur ces petits sacrifices.

Dans une lettre du 15 juin 1696 :

« Ne vous arrêtez point à ces petits sacrifices qui vous viennent par un instinct particulier qui vous paroît divin. Mettez à la place les humbles petites observances religieuses, qui sont certainement de l'ordre de Dieu. Pour ces sacrifices distincts particuliers, pour bonnes raisons, laissez-les là, si ce n'est que vous sentissiez un certain remords vif et profond, et encore qui revint souvent; faites-les alors avec discrétion, et pour peu qu'il y ait de doute, dans l'ordre de l'obéissance, c'est à dire, par l'ordre des supérieurs ou confesseurs. »

Autre lettre du 24 septembre 1699.

« Loin d'improver l'attention à certains mouvements de la grâce, et la fidélité à les suivre, entendez bien, ma Fille, que je n'ai voulu ôter de ces impulsions secrètes et particulières, que l'anxiété et le trouble. »

Depuis toutes ces lettres, disant à ce prélat que la décision dont je m'étois le mieux trouvée, par rapport à ces sacrifices distincts, étoit celle-ci: *Pour bonnes raisons, laissez-les là*; il me répondit: *Je vous le répète encore*. Et lui objectant ce qu'il m'avoit mandé dans le dernier article que je viens de citer, qu'il ne désapprouvoit que l'inquiétude, et point la fidélité à ces sacrifices, et que mon trouble à cet égard n'étoit qu'un trouble d'amour-propre, il me répondit: *N'importe d'où il vienne*.

A quelque temps de là, lui disant quelques petites vues que j'avois sur la pauvreté, il me répondit: « En général, il est bon de faire ces petites choses, parce qu'on obtient par là la grâce d'en faire de plus grandes; mais dès que cela vient avec trouble, il est mieux de laisser cela là. Ce sont ajouta-t-il,

des suites de ces petits sacrifices dont vous m'avez parlé; vous n'avez qu'à suivre les règles que je vous ai données. Ordinairement la paix accompagne ces sortes de vœux, quand elles viennent de la grâce; et l'on peut présumer, quand elles sont accompagnées de trouble, que Dieu ne demande pas qu'on les suive. Enfin la paix est préférable à ces petits sacrifices, qui se peuvent faire ou laisser. » Depuis ce temps là, j'ai été assez en paix sur ces sortes de sacrifices.

Note xvi, page 728. On a vu ci devant que le simple retour du cœur vers Dieu est un de ces doux efforts par lesquels il me conseilloit de me remettre en action.

Quant à ces actes fonciers, dont il dit qu'il se contente, voici comme je les lui avois, ce me semble, expliqués.

Je lui citois l'endroit de ses réponses, où il marque qu'il tiendrait une oraison fort suspecte, où des actes aussi précieux que ceux de l'espérance, de la demande et de l'action de grâces ne viendroient jamais : qu'ils viennent en deux manières, ou par une espèce de saint emportement dont on n'est pas maître, ou par une douce inclination ou impulsion qui veut être aidée par un simple et doux effort du libre arbitre coopérant. Sur cela, je disois que les actes ne me venoient point de ces deux façons; que je ne connoissois point ce saint emportement, ni cette douce impulsion dont il avoit parlé; qu'il me sembloit que, si je suivois ma disposition, je ne ferois jamais d'actes distincts dans mes oraisons, parce que j'y sentoie une espèce de répugnance, souvent même dans les temps de sécheresse; que je remarquois seulement souvent dans mon fond l'espérance et le desir d'obtenir de Dieu certaines grâces, et la reconnaissance d'autres que j'ai reçues; qu'il me sembloit que mon cœur lui demandoit les unes, et lui rendoit grâces des autres, quoique tout cela ne fût guère distinct; que j'apercevois seulement dans mon fond ces dispositions, comme on aperçoit la foi et l'amour dans le recueillement.

Pour les réflexions, il est visible, par plusieurs endroits de ses réponses, que ce n'étoient point des réflexions suivies et raisonnées qu'il me demandoit alors; il entendoit, je crois, seulement que les réflexions ne sont point incompatibles avec cet état d'oraison, puisqu'elles se font dans la voie, et que l'oraison actuelle n'est que pour certains temps particuliers. De plus, il entendoit aussi, ce me semble, que dans le temps même de l'oraison, l'âme n'est pas exempte de certaines douces et délicates réflexions, puisque sans cela elle ne sauroit pas ce qui s'est passé en elle, et elle n'en pourroit pas rendre compte.

On peut se souvenir qu'il a dit, dans le livre des *États d'oraison*¹, que le bienheureux Jean de la Croix dit que l'âme se donne dans l'oraison, même la plus sublime, certains mouvements, comme se détacher, se séquestrer de tout, et s'élever; qu'elle prie ses passions de la laisser en repos; que « l'âme se donne tous ces mouvements par une délicate réflexion sur son état, parce que, se voyant enrichie de tant de dons, elle desireroit de se conserver en assurance. »

Note xvii, page 743. Cette lettre est celle dont il est parlé dans la précédente, page 742. J'y propose à M. de Meaux quelques difficultés sur son livre des *États d'oraison*. Il n'y répondit que le 1^{er} de mai 1700.

¹ Liv. vii, n. 12; tom. xvii, pag. 529.

TABLE.

LETTRES DE PIÉTÉ ET DE DIRECTION.

LETTRES A UNE DEMOISELLE DE METZ.

	Pages.
LETTRE PREMIÈRE. Sur le desir de l'amour divin, et ses effets dans un cœur qui en est possédé.	3
II. Effets que produit dans l'âme l'admiration des beautés de Jésus-Christ.	5
III. Sur les caractères que doit avoir l'amour divin dans nos cœurs, et les excès de l'amour profane.	9
IV. Sur le mystère de l'unité de l'Eglise, et les merveilles qu'il renferme.	12

LETTRES A LA SŒUR CORNUAU,

DITE EN RELIGION DE SAINT-BÉNIGNE.

Lettres de la sœur Cornuau au cardinal de Noailles, sur les lettres que Bossuet lui avoit écrites.	21
Avertissement de la même Sœur sur les lettres suivantes.	25
Second avertissement de la même Sœur. Elle rend compte d'un grand nombre de faits fort intéressants, relatifs à la manière dont Bossuet conduisoit les âmes.	28
LETTRE PREMIÈRE. Sur la crainte qu'elle avoit d'avoir oublié quelque chose dans sa confession générale, et la manière dont elle devoit lire les vies des saints.	42
II. Sur la meilleure manière de faire l'oraison; les règles qu'on doit suivre à l'égard du prochain, le dégagement des créatures, et la modération dans les pratiques extérieures.	Ibid.
III. Il lui donne des avis sur les pratiques extérieures, modère son empressement pour faire des vœux, et lui trace des règles de perfection.	45
IV. Sur les austérités, le desir de la vie religieuse, et les avantages de la maladie.	46
V. Il lui donne pour sujets d'oraison la miséricorde et la toute puissance de Dieu, et explique comment il faut le louer dans toutes les créatures.	47
VI. De quelle manière elle devoit se conduire dans la visite prochaine; à l'égard des charges, et dans ses peines.	49

	Pages.
VII. Sur la charge de maîtresse des novices ; les desseins de Dieu à l'égard des âmes ; et ce qu'elles doivent faire dans les différents états par où elles passent.	50
VIII. Sur le mystère de la prédestination.	54
IX. Sur la réserve dont elle doit user à l'égard d'un confesseur qui ne la connoitroit pas à fond ; les pratiques extérieures, et les desseins de Dieu sur elle.	57
X. Quelles sont les meilleures pratiques de dévotion pour se préparer à célébrer les mystères et les fêtes.	Ibid.
XI. Sur quelques lectures, et des raisons de s'abstenir de certaines pratiques, quoique très bonnes.	58
XII. Sur l'amusement dans les commerces de dévotion ; et sur le respect rendu à la paroisse.	Ibid.
XIII. Avis sur la confession, et ce qu'elle doit faire pour le soulagement d'une âme.	59
XIV. Sur le soin qu'on doit avoir de sa santé ; sur l'amour détruisant ; sur des prières vocales, et quelques passages de l'Evangile.	60
XV. Sur ce que quelques personnes désapprouvoient que le prélat s'appliquât à la direction. Avis à la Sœur sur ses prières, ses pratiques de pénitence, ses communions : sentiments que l'âme éprouve dans la réception de l'Eucharistie.	63
XVI. Il lui défend de lui faire des présents ; l'encourage à lui écrire avec liberté et confiance ; et modère son désir d'être religieuse.	65
XVII. Sur la communion spirituelle, le Psautier attribué à saint Bonaventure, le mauvais effet des pratiques trop multipliées, les liaisons particulières.	66
XVIII. Il la charge du soin d'une classe, et l'exhorte à se détacher de la créature.	67
XIX. Sur la manière dont se font les actes d'abandon ; explication de plusieurs endroits de l'évangile de saint Jean.	68
XX. Sur des affaires particulières.	71
XXI. Sur l'envie qu'il a de régler la communauté ; l'abandon à Dieu ; ses desirs de la vie religieuse, ses mouvements intérieurs.	Ibid.
XXII. Sur certaines illusions de l'amour-propre ; sur son obéissance ; et réponse à plusieurs demandes.	72
XXIII. Que Dieu laisse naître dans les âmes certains desirs dont il ne veut pas l'accomplissement.	73
XXIV. Il l'exhorte à ne point perdre courage.	74
XXV. Sur les maladies spirituelles ; la nature de l'âme, le principe et la source de son bonheur, son immortalité, le péché originel, l'obligation de combattre la concupiscence ; sur le but et la fin de la direction, et l'utilité que la grâce nous fait retirer de nos misères.	Ibid.
XXVI. Sur le vœu de pauvreté, et sur quelques pratiques de dévotion.	80
XXVII. Il dissipe ses craintes en lui renouvelant la promesse de lui continuer ses soins.	Ibid.
XXVIII. A LA COMMUNAUTÉ DES FILLES DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE. Il les avertit de lire avec précaution certains livres mystiques, leur donne des règles pour en juger, et les exhorte aux vertus de leur état.	81
XXIX. Sur la manière dont elle devoit se conduire à l'égard de sa	

supérieure; l'attention à éviter les petits mystères dans les liaisons, et l'amusement dans les lettres.	82
XXX. Il explique la différence d'un premier mouvement et d'un acte délibéré; et l'instruit sur l'étendue que doivent avoir les actes de contrition.	Ibid.
XXXI. Il lui recommande d'accomplir, à l'égard de sa supérieure, la parole du Sauveur à saint Jean : zèle qu'il a pour la conduire à la perfection.	84
XXXII. Il lui donne des règles pour sa conduite extérieure et intérieure; l'exhorte à s'abandonner aux transports de l'amour divin; combat les erreurs de certains mystiques, et décrit les effets de l'amour de Dieu.	Ibid.
XXXIII. Sur les épreuves par lesquelles Dieu la faisoit passer; et la conduite du prélat dans la direction des âmes.	87
XXXIV. Usage qu'elle doit faire d'un écrit qu'on lui avoit envoyé par son ordre : desir de la communauté pour posséder Jésus-Christ dans le saint sacrement; comment elle doit se conduire pour attirer en elle l'Epoux céleste.	88
XXXV. Il consent qu'elle diffère son jubilé.	89
XXXVI. Sur l'état de l'épouse qui soupire après le divin Epoux.	Ibid.
XXXVII. Comment tout est amour; vraie manière de consacrer son sommeil à Dieu; règles sur la prière vocale; instruction sur le pur amour.	90
XXXVIII. Il la reprend d'avoir trop tardé à l'instruire de certaines choses, et la rassure.	92
XXXIX. Il approuve un acte de la communauté; et exhorte cette Sœur à se soumettre aux dispositions qu'on fera de sa personne.	93
XL. Il lui ordonne d'accepter les charges qu'on lui a imposées.	Ibid.
XLI. Sur une peine dont elle lui avoit écrit; et la demande de la communauté pour conserver le saint sacrement.	Ibid.
XLII. Sur un moyen pour se tenir en la présence de Dieu; et sur la raison qui l'empêche de lui permettre quelques austérités.	94
XLIII. Il permet de réserver le saint sacrement dans la communauté, et montre en combien de manières Jésus-Christ est admirable.	Ibid.
XLIV. Sur ses desirs d'être religieuse; exhortation à l'humilité.	96
XLV. Il accorde à la communauté la présence du saint sacrement pour plusieurs jours.	Ibid.
XLVI. Sur les manières admirables dont l'Epoux tourmente les âmes; et sur l'union qu'il faut avoir avec le Verbe.	97
XLVII. Sur la conduite que Dieu lui inspiroit dans la direction; et sur les caractères d'une âme ressuscitée.	98
XLVIII. Il approuve qu'on lui parle d'affaires temporelles; et lui répond sur quelques affaires de la communauté.	99
XLIX. Sur les sentiments que Dieu lui inspiroit pour elle.	100
L. Sur un présent qu'elle lui avoit fait; sur une manière très utile d'invoquer Dieu, et d'adorer le Saint-Esprit.	Ibid.
LI. Sur les dispositions de l'abbesse de Jouarre envers cette Sœur.	101
LII. Sur la profondeur de deux chapitres de saint Jean; ce que c'est qu'adorer Dieu en esprit et en vérité; pourquoi Dieu nous inspire des desirs dont il ne veut pas l'accomplissement.	Ibid.

	Pages.
LIII. Il l'exhorte à recevoir la communion dans la même disposition que si c'étoit pour mourir ; lui fait connoître quelle est la vertu de l'Eucharistie.	103
LIV. Sur l'oubli du monde et sur des pratiques de dévotion pour célébrer l'octave de sa délivrance.	104
LV. Il lui recommande d'éviter l'indiscrétion dans ses exercices ; lui explique en quoi consiste la communion spirituelle ; et l'encourage à persévérer.	105
LVI. Il lui donne des avis sur la conduite qu'elle devoit tenir dans les affaires de son ancienne maison.	106
LVII. Il l'engage à retourner à son ancienne communauté, l'exhorte à la soumission envers la supérieure, et l'anime à la confiance.	107
LVIII. Il la console sur ses peines, et lui marque ce qu'elle doit taire ou dire à son confesseur.	Ibid.
LIX. Sur la manière dont elle doit se comporter envers sa supérieure.	108
LX. Il l'exhorte à agir avec beaucoup de droiture et de simplicité.	109
LXI. Il l'excite à vivre dans la dépendance de la volonté de Dieu ; et lui marque l'usage qu'elle doit faire de ses peines.	Ibid.
LXII. Sur les péchés véniels, et la fréquentation de l'Eucharistie.	110
LXIII. Règles à suivre par rapport au désir d'entrer en religion.	111
LXIV. Sur sa manière d'agir avec sa supérieure ; l'abandon à la volonté de Dieu, et ses desirs de la vie religieuse.	Ibid.
LXV. Sur la pureté de cœur, les croix, les marques de la volonté de Dieu, la facilité que nous avons de le trouver partout.	112
LXVI. Sur les saints instruments de la sépulture mystique du Sauveur qu'elle lui avoit envoyés.	113
LXVII. Sur des sujets de méditation pour sa retraite ; le moyen d'attirer le saint Epoux ; ses desirs de religion.	Ibid.
LXVIII. Sur l'abandon à la volonté de Dieu.	114
LXIX. Sur la conduite qui convient à son état.	115
LXX. Différentes pratiques pour la semaine sainte, propres à faire entrer dans la soumission à la volonté de Dieu.	Ibid.
LXXI. Sur ses peines, sur les refus de Dieu, et sur la manière de faire l'oraison.	117
LXXII. Avis pour une personne que Dieu exerçoit par de grandes sécheresses.	118
LXXIII. Sur la confiance en Dieu, et la persévérance dans les exercices, malgré les dégoûts.	Ibid.
LXXIV. Sur le mystère de l'Ascension.	119
LXXV. Sur le parfait repos et la parfaite purification de l'amour ; ses confessions passées ; les effets de l'amour-propre, et les compagnies.	120
LXXVI. Sur la soumission dans les délaissements, la mort de l'amour-propre, l'état de victime, et l'union consommée.	121
LXXVII. Sur l'union aux délaissements du Sauveur, les pressentiments de la mort, l'abandon à la miséricorde de Dieu, et les voies intérieures.	123
LXXVIII. Sur sa retraite de la Ferté ; les moyens de profiter de ses peines ; et la manière dont elle devoit tout recevoir.	124
LXXIX. Qu'elle a tort de se tourmenter pour plaire à l'Epoux céleste ; ce qu'il faut faire pour lui obéir, et pour mourir à soi-même.	Ibid.

LXXX. Il faut, durant cette vie, marcher dans l'obscurité, et s'abandonner à Dieu.	125
LXXXI. Sur le détachement, le repos en Dieu, le parfait abandon, les austérités. Pratiques pour invoquer Dieu, comme moteur des cœurs. Sur le maintien de la vertu chrétienne en la personne de Jésus-Christ, et les attrait du divin Epoux.	126
LXXXII. Ce que doit être une veuve vraiment chrétienne, et comment elle doit agir avec le divin Epoux.	127
LXXXIII. Sur la sainteté du mariage, les avantages de la virginité et de la viduité, et les caractères d'une veuve chrétienne.	Ibid.
LXXXIV. Manière dont les vierges, les femmes mariées et les veuves honorent l'Eglise.	128
LXXXV. DE LA SŒUR CORNUAU. Sur une vision qu'elle avoit eue.	129
ECRIT de la même Sœur sur l'amour divin.	131
LXXXVI. RÉPONSE DE BOSSUET. Sur la préparation aux volontés divines; la pratique de l'oraison continuelle; le moyen de faire écouler tout son amour en Jésus-Christ, et l'union aux âmes du purgatoire pour participer à leurs purifications.	137
LXXXVII. Sur la manière d'attendre l'Epoux céleste, l'union de l'âme avec lui, et la nécessité de modérer sa trop grande activité.	138
LXXXVIII. Il lui apprend la manière de voir utilement ses misères; et la rassure contre ses craintes.	139
LXXXIX. Il y a une tristesse qui peut venir de Dieu; éviter le découragement dans les peines; l'obéissance en est le remède.	140
XC. Sur ses peines, son desir pour la vie religieuse, et la préparation à la mort.	141
XCI. DE LA SŒUR CORNUAU. Sur ses peines et les dispositions de son âme.	142
XCII. RÉPONSE DE BOSSUET. Il ranime sa confiance, et lui donne des avis sur le silence où Dieu l'attiroit; sur l'oraison, la tristesse, les illusions, etc.	145
XCIII. Il la console dans ses peines, et lui déclare qu'elles sont destinées à éprouver sa foi et son amour.	148
XCIV. Sur ce qu'elle doit faire pour dissiper ses peines.	Ibid.
XCV. Il n'approuve point qu'elle donne communication de ce qui regarde le particulier de sa conscience; l'exhorte à la reconnaissance, et lui indique les moyens de réprimer les mouvements impétueux de son imagination.	149
XCVI. Sur le jeûne, et son ardeur pour les austérités.	150
XCVII. Il la porte à s'unir à la profonde tristesse du Sauveur; et la presse d'achever d'éteindre en elle cette vivacité qui ne cessoit de l'agiter.	151
XCVIII. Sur la foi, fondement de l'oraison, et ses effets dans l'âme; manière dont on doit considérer Jésus-Christ dans l'oraison, et l'erreur des faux spirituels à cet égard.	Ibid.
XCIX. Sur l'inutilité de ses vœux pour sortir de ses peines; les causes du détachement des créatures, et la manière de pousser l'amour à bout.	154
C. Sur les distractions involontaires dans la prière; les doutes sur la foi; la principale disposition pour aller à Dieu, et les erreurs des quiétistes.	156
CI. Sur l'avidité d'un cœur affamé de Dieu; et sur certaines appari-	

	Pages.
tions ; sous quel rapport le Fils de Dieu est spécialement notre Epoux.	158
CII. Sur les lettres de M. de Saint-Cyran, les Vies des Pères du désert, la correspondance et l'union avec Jésus-Christ ; le danger des oraisons extraordinaires ; la défiance des grâces de Dieu, la doctrine de saint François de Sales ; le désir de voir Dieu, et les caractères de l'amour-propre.	159
CIII. Il lui marque les raisons qui empêchent de connoître ce qu'on fait dans la prière ; lui recommande de séparer dans sa confession ses doutes des péchés, et l'exhorte à espérer uniquement en Dieu.	162
CIV. Il lui ordonne la communion journalière, l'excite à la confiance, et l'exhorte à user d'une sainte liberté avec le céleste Epoux.	164
CV. Sur ce qu'elle doit faire pour disposer les esprits à l'entière séquestration des créatures où Dieu l'appeloit.	165
CVI. Il répond à plusieurs questions sur la charité envers le prochain, la pratique de l'humilité, les peines de l'imagination et les distractions, la dévotion envers le saint sacrement, les dispositions pour la communion, etc.	Ibid.
CVII. Il lui donne différents avis sur la communion et la confession ; lui présente une idée des vertus qui caractérisent sainte Thérèse et sainte Catherine de Gênes ; et la console de ses sécheresses.	173
CVIII. Il lui reproche de faire trop dépendre sa conduite des événements ; la rassure au sujet des discours qu'on tenoit sur ses directions, et lui donne des avis pour son fils.	174
CIX. Combien ses agitations sont contraires aux vœux qu'elle a faits ; règles de conduite qu'il lui prescrit.	175
CX. Sur la manière de se comporter dans l'état d'une tristesse qui est selon Dieu, et sur l'attachement et le goût pour les auteurs profanes.	176
CXI. Sur quelques circonstances omises dans la confession, et sur la communion.	177
CXII. Il la porte à s'abandonner entièrement à Dieu ; exhorte la personne dont elle lui a parlé, à marcher d'un cœur dilaté, et à ne point s'éloigner de la communion, à cause de ses peines.	Ibid.
CXIII. Il ne veut pas qu'elle fasse dépendre son repos des assurances sur son état. Il faut se confesser de ses fautes avec une grande confiance en la bonté de Dieu.	178
CXIV. Sur les impressions qu'elle recevoit de l'Epoux céleste ; et la conformité de ses dispositions avec celles de sainte Catherine de Gênes.	179
CXV. Il lui parle admirablement des O ; lui fait sentir le bonheur d'être à la crèche de Jésus ; la porte à tout attendre de la bonté de Dieu.	180
CXVI. Comment elle doit considérer le péché ; en quoi consiste la concision du cœur ; où il faut puiser la force de ne plus pécher.	181
CXVII. Sur sainte Catherine de Gênes, et l'oraison d'admiration.	182
CXVIII. Quels sont les fruits de la charité envers les malades ; et vraie disposition d'une malade chrétienne ; la bénédiction attachée aux malades.	Ibid.
CXIX. Règles et avis pour la soutenir dans ses tristesses.	184
CXX. Il compatit à ses peines ; lui recommande d'être fidèle à ses pratiques, l'exhorte à la patience, et à prendre soin de sa santé.	Ibid.

CXXI. Règles pour la confession.	185
CXXII. Réponse à plusieurs questions, sur la communication avec Dieu, le besoin de connoître son état, la fréquente communion dans les sécheresses, le sentiment de la confiance, etc.	186
CXXIII. Sur une prière, sur les sentiments de cette Sœur, par rapport au prélat, et sur la doctrine alambiquée d'un prédicateur.	190
CXXIV. Il modère ses austérités, et approuve la rénovation de ses vœux. Ibid.	
CXXV. Sur ses austérités, son union avec madame d'Albert, et l'amour pour l'Epoux céleste.	191
CXXVI. Quelles sont les marques de l'union de l'âme avec l'Epoux céleste; comment il change l'Epouse, et quel doit être son courage et son détachement.	192
CXXVII. Sur les dispositions où doit être l'âme à l'égard des créatures; la bonté et la grandeur de Jésus-Christ, et le secret que demandent les grâces reçues.	193
CXXVIII. Sur la communion, et la préparation qu'on doit y apporter.	194
CXXIX. Sur les mesures qu'elle doit prendre contre ses foiblesses; le recours à la sainte Vierge, et la fidélité à suivre ses exemples.	195
CXXX. Il lui recommande la simplicité, la paix et la soumission. Ibid.	
CXXXI. Il lui donne différents avis sur sa conduite.	196
CXXXII. Sur son entrée à Torci, et les dispositions d'une novice.	197
CXXXIII. Sur ses dispositions dans l'état de postulante et de novice; et l'obligation de correspondre à la grâce. Il l'exhorte à la soumission et à l'humilité.	Ibid.
CXXXIV. Sur l'abandon au céleste Epoux, et la soumission à ses volontés pour trouver la paix.	198
CXXXV. Il lui témoigne le désir qu'il a de concourir à son sacrifice, et l'exhorte à attendre en paix les moments de Dieu.	199
CXXXVI. Il lui donne des avis sur son état, sur les grâces qu'elle peut recevoir, et sur la tentation.	200
CXXXVII. Il approuve son attrait pour le recueillement; et lui marque ce qu'elle doit faire pour contenter le céleste Epoux.	Ibid.
CXXXVIII. Sur l'indifférence et l'affection qu'il faut avoir tout ensemble pour les créatures; et le danger des erreurs des Quétistes.	201
CXXXIX. En quoi consiste la fidélité de son état.	202
CXL. Sur la manière dont elle doit recevoir les avis qu'on lui donne sur ses défauts, et sur le tort qu'elle a de laisser paroître au dehors ses peines. Il lui demande de faire pour lui une prière.	Ibid.
CXLI. Il lui montre qu'il n'est pas possible d'éviter toutes les occasions de chûtes; ce qu'elle doit faire lorsqu'elle est tombée en quelque faute; comment elle doit se conduire pour la communion.	204
CXLII. Il l'exhorte à souffrir la privation de la communion par esprit d'obéissance, et blâme des maximes nouvelles.	Ibid.
CXLIII. Il lui marque ce qu'elle a à faire pour se soutenir dans ses peines; et lui conseille la lecture de sainte Thérèse.	205
CXLIV. Il la rassure sur quelques frayeurs qu'elle avoit, et recommande à ses prières un ouvrage qu'il alloit publier.	206
CXLV. Il répond aux questions qu'elle lui avoit faites, sur les répugnances qu'elle éprouvoit pour le monastère où elle étoit, sur le désir d'embrasser une règle plus austère, sur l'obligation de combattre ses défauts, etc.	207

	Pages.
CXLVI. Il lui témoigne qu'il veut prêcher à sa profession et en faire la cérémonie.	210
CXLVII. Sur la retraite qu'elle alloit faire pour se préparer à sa profession, quels doivent en être les fruits.	Ibid.
CXLVIII. Il répond à ses demandes sur l'attention à l'office, sur les fautes contre la règle, sur la pauvreté, sur les grâces et les infidélités; etc.	211
CXLIX. Il lui envoie un précis du sermon qu'il avoit prêché à sa profession.	213
CL. Il l'exhorte à se tenir cachée dans le sein de l'Epoux céleste et à porter avec amour les croix qu'il lui impose.	221
CLI. Il la reprend de sa trop grande sensibilité aux mépris des créatures.	222
CLII. Sur les caractères de la véritable oraison.	Ibid.
CLIII. Il la console de la mort de madame d'Albert, et l'exhorte à suivre ses exemples.	223
CLIV. Il lui indique les moyens de se procurer du soulagement dans ses peines.	224
CLV. Il l'exhorte à ne point suivre son inclination, et lui donne quelques avis.	Ibid.
CLVI. Il la tranquillise sur une affaire qui lui causoit des scrupules, et l'exhorte à obéir à sa supérieure.	225
CLVII. Il lui parle d'une relation de la mort de M. de Rancé, et l'assure que la frayeur des jugements de Dieu, et la confiance en sa miséricorde, peuvent très bien s'allier ensemble.	Ibid.
CLVIII. Il lui fait craindre l'illusion dans ses desirs d'une règle plus austère; et lui marque comment au milieu de ses peines elle doit faire son oraison.	226
CLIX. Comment il veut qu'elle soit unie au divin Epoux; il lui prescrit le silence à l'égard de la créature, pour crier au ciel de tout son cœur; et lui ordonne des pratiques pour se préparer au jubilé.	227
CLX. Il s'excuse de ne pouvoir lui écrire aussi souvent qu'autrefois; l'assure qu'il n'abandonnera jamais le soin de son âme; et l'exhorte à pourvoir à sa santé.	228
CLXI. Il l'exhorte à la retraite, à peu communiquer avec la créature, et à se recueillir toute en Dieu.	Ibid.
CLXII. Il lui montre le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, et l'engage à ne point sortir de sa clôture.	229
CLXIII. Il répond à ses demandes sur le desir d'une règle plus austère, sur la stabilité et la pauvreté, sur les confesseurs, sur les prières vocales, et la retraite.	230
CLXIV. Il approuve qu'elle communique à M. de Saint-André les lettres qu'il lui a écrites, et l'exhorte à en profiter.	232
EXTRAITS de différentes lettres. Sur les moyens d'attirer l'Epoux céleste; l'attention à contenter Dieu, l'obligation de conserver la paix dans tous les événements, la conduite à tenir dans les peines que nous cause le prochain, la vie cachée, etc.	233

LETTRES A MADAME D'ALBERT DE LUYNES,

RELIGIEUSE DE L'ABBAYE DE JOUARRE.

	Pages.
LETTRE PREMIÈRE. Sur la manière dont Dieu avoit préparé les liaisons qu'elle avoit avec lui; et sur les démarches de l'abbesse de Jouarre, pour se soustraire à son obéissance.	235
II. Sur les affaires du prélat avec l'abbesse de Jouarre.	236
III. Il la prémunit contre les discours qu'on tenoit sur lui; et lui donne des règles pour vivre en paix au milieu des troubles excités par la désobéissance de l'abbesse.	237
IV. Il la relève des défenses de l'abbesse; et lui marque le cas où l'on peut révéler un secret.	238
V. Il lui témoigne sa peine des désagréments qu'éprouvoient de la part de l'abbesse les religieuses qui lui étoient fidèles.	239
VI. Il la console de la mort de son père.	Ibid.
VII. Sur les affaires de Jouarre.	240
VIII. Résolution où il est de faire exécuter son ordonnance contre l'abbesse de Jouarre; il exhorte cette religieuse à montrer beaucoup de douceur et de modestie.	Ibid.
IX. Sur les affaires de Jouarre, et sur les privilèges des vierges à l'égard des reliques.	241
X. Il lui apprend la soumission de l'abbesse de Jouarre à son ordonnance; et la rassure sur ses craintes.	242
XI. Sur une affaire particulière, et sur l'abbesse de Jouarre.	243
XII. Sur la conduite à tenir par un confesseur à l'égard de personnes dont les dispositions pouvoient être suspectes.	Ibid.
XIII. Sur les dispositions où doit être une épouse de Jésus-Christ.	244
XIV. Sur l'abstinence des samedis d'entre Noël et la Chandeleur.	245
XV. Sur les avantages que Dieu nous fait retirer de la tentation et de la maladie.	Ibid.
XVI. Sur la tentation qui se mêle aux maux du corps; ses répugnances dans les exercices de piété; et l'efficace des paroles de Jésus-Christ, pour guérir l'âme.	246
XVII. Sur la conduite à tenir à l'égard de quelques Sœurs; et les remèdes qu'elle devoit appliquer à ses maux.	247
XVIII. Sur ses peines, et la manière dont elle devoit les porter.	248
XIX. Sur l'auteur de la guérison de son âme.	250
XX. Psaumes qu'elle peut lire en mémoire de sa délivrance.	Ibid.
XXI. Sur la grâce que Dieu lui avoit faite en la mettant sous la conduite de son évêque; et la manière dont il desiroit qu'on en usât à l'égard des Capucins pour la confession.	251
XXII. Sur le droit qu'a un évêque d'approuver un confesseur pour une maison, malgré l'abbesse, et sur l'utilité de la tentation et des souffrances.	Ibid.
XXIII. Sur la manière dont l'œuvre de Dieu doit être conduite dans les âmes.	252
XXIV. Quelle sera la source de la joie des bienheureux, et quel est le	

	Pages.
principe de celle qui nous est ordonnée, et sur la confession annuelle.	252
XXV. Il lui envoie quelques paroles de consolation.	253
XXVI. Sur la joie du Saint-Esprit.	254
XXVII. Sur l'entrée des séculiers dans les monastères : et les consultations réitérées par inquiétude.	Ibid.
XXVIII. En quelles occasions la foi explicite de certains articles suffit ; sur les soins qu'il donne à la direction des âmes ; et la soumission à la volonté de Dieu.	255
XXIX. Il l'exhorte à ne point s'inquiéter des péchés oubliés dans ses confessions.	257
XXX. Sur ses maux ; qu'ils ne sont qu'une épreuve de Dieu ; sur la manière dont il instruit les âmes ; et sur la liaison de la confiance avec l'amour.	Ibid.
XXXI. Sur le trop grand nombre de confesseurs demandés à Jouarre.	258
XXXII. Sur diverses matières touchant la confession.	259
XXXIII. Sur l'amour de préférence qu'on doit à Dieu.	260
XXXIV. Sur les affaires de Jouarre.	262
XXXV. Sur la conduite de l'abbesse, et les mesures qu'il prenoit pour la réduire à l'obéissance.	263
XXXVI. Il la console dans ses peines.	264
XXXVII. Sur l'inquiétude qu'elle avoit de ses confessions passées, qu'il n'y a de paix à espérer que dans la confiance.	265
XXXVIII. Sur la manière dont on doit recevoir les accueils que le monde nous fait.	Ibid.
XXXIX. Sur ses peines ; sur la coutume de dire matines le soir, et la séparation des différentes heures de l'office ; sur les œuvres d'Origène, et l'intention appelée virtuelle.	266
XL. Sur les actes qui viennent du cœur.	270
XLI. Sur les pouvoirs donnés aux confesseurs des religieuses, et sur les avantages qu'elle pouvoit retirer de ses peines.	271
XLII. Sur la nécessité des souffrances, les scrupules mal fondés, et la compatibilité d'une certaine tristesse avec la joie chrétienne.	272
XLIII. Il s'applique à dissiper ses craintes, et l'excite à la confiance.	273
XLIV. Sur les confessions faites à des prêtres qui n'auroient pas les cas réservés ; et sur l'abandon à la divinite bonté.	274
XLV. Sur un écrit pour la retraite. Il lui conseille de ne plus consulter sur ses peines.	276
XLVI. Sur un écrit qu'il avoit composé pour l'instruction de ses Filles.	277
XLVII. Il lui ordonne de lui faire part d'une pensée qu'elle ne lui avoit pas déclarée.	Ibid.
XLVIII. Il lui défend de consulter dans ses doutes d'autres que lui ; et veut qu'elle cesse de revenir aux choses qui ont été décidées.	Ibid.
XLIX. Il lui montre la cause de ses peines, et lui en propose les véritables remèdes.	278
L. Il l'assure qu'elle a satisfait à tout dans sa dernière revue, et l'instruit des dispositions qu'il ressentoit dans la conduite des âmes.	279
LI. Il approuve la conduite qu'elle a tenue à l'égard de ses peines.	281
LII. Sur les conditions que demande l'acte de contrition nécessaire au sacrement de pénitence, et sur la manière dont les sacrements opèrent.	Ibid.

LIII. Sur ses peines, et sur les cas où elle devoit recommencer le Bréviaire.	282
LIV. Sur l'usage qu'elle devoit faire de ses peines.	283
LV. Sur ses souffrances ; et sur quelques passages de l'Ecriture relatifs à la crainte et à la confiance.	284
LVI. Il lui défend de se confesser de ses peines, et lui marque quel est le parti le plus sûr pour elle.	285
LVII. Sur les raisons de nous soumettre à la volonté de Dieu.	Ibid.
LVIII. Il lui apprend ce qu'il a voulu conclure des passages qu'il lui a laissés à concilier ; en quelles occasions elle peut répéter son Bréviaire. Formule de prière pour s'unir à Jésus-Christ dans ses souffrances.	286
LIX. Ses sentiments pour son troupeau, et en particulier pour ses Filles de Jouarre.	288
LX. Sur ses sermons ; les attributs donnés à Marie ; le sens de certains passages ; le plaisir que l'on trouve dans l'usage des choses nécessaires, les rechutes dans le péché véniel ; le mépris des règles, le silence et les distractions.	Ibid.
LXI. Desir qu'il a de voir bientôt finir les affaires de Jouarre : qu'on ne peut en conscience faire des excuses à l'abbesse de l'obéissance qu'on a rendue à son évêque.	290
LXII. Sur les tentations qui assiègent à l'heure de la mort, et la confiance qui est alors nécessaire.	291
LXIII. Ses sentiments à l'égard de ceux qui goûtoient ses écrits. Il renvoie une Sœur à l'évangile de la pécheresse, pour la guérir. Sur les épreuves nécessaires pour s'assurer si l'on est en état de faire le carême.	Ibid.
LXIV. Sur sa bonne volonté pour les personnes qu'il conduit ; son <i>Traité sur l'adoration de la Croix</i> ; et sur la crainte qu'avoit cette religieuse, d'adorer des objets sensibles.	292
LXV. Sur la confiance qu'il a en sa sincérité ; et le remède à ses scrupules.	293
LXVI. Sur l'abbesse de Jouarre, et sur les règles qu'il lui avoit prescrites touchant ses peines.	294
LXVII. Sur ses agitations ; sur la jalousie de l'âme pour son Dieu ; et la facilité qu'elle avoit de tout demander au prélat.	Ibid.
LXVIII. Sur le changement de l'heure de Matines.	296
LXIX. Il l'exhorte à souffrir chrétiennement, et à s'adresser à Dieu en qualité de moteur des cœurs.	Ibid.
LXX. Il souhaite de la voir tirée de sa mélancolie, et l'exhorte à monter au ciel avec Jésus-Christ.	Ibid.
LXXI. Comment elle doit se conduire à l'égard des actes que l'abbesse pourroit exiger : quelle est la force des ordonnances de visite, etc.	297
LXXII. Sur la nouvelle abbesse. Exhortation à la confiance, son désintéressement dans l'affaire de la redevance.	300
LXXIII. Sur la conduite qu'elle devoit tenir dans les différents actes que la communauté pourroit faire contre lui ; et sur la paix que Dieu donne.	301
LXXIV. Il lui prouve les droits de son église à l'égard de la redevance que l'abbesse lui contestoit ; l'excite à la confiance dans les états de tristesse ; et sur le livre intitulé : <i>l'Esprit de Gerson</i> .	302

	Pages.
LXXV. Sur les intervalles dans lesquels on peut réitérer l'administration du saint viatique.	306
LXXVI. Sur les motifs de confiance en Dieu ; le bonheur de souffrir pour la justice ; et les suites des démarches de l'abbesse.	307
LXXVII. Sur la solidité de l'amitié qui les unissoit ; la discrétion dans les réprimandes, et les actes qu'elle pouvoit signer.	308
LXXVIII. Ses sentiments sur la perte de son procès ; et les conséquences qui en résultent contre l'exemption de Jouarre.	309
LXXIX. Sur une prière pour le jubilé ; et la soumission à la volonté de Dieu.	310
LXXX. Il lui envoie la prière pour le jubilé ; lui demande que ce qu'il fait pour elle , soit commun à d'autres par charité.	311
LXXXI. Sur les excommunications portées contre celles qui entrent dans les monastères de Filles.	Ibid.
LXXXII. Sur ses peines ; les doutes contre la foi ; le jeûne et l'abstinence.	312
LXXXIII. Sur ses impatiences dans ses peines, et la manière de traiter ces sortes d'infirmités ; sur l'impuissance de l'homme sans la grâce ; et sur les présents qu'on lui faisoit.	Ibid.
LXXXIV. Il n'aime pas à donner des sentences de sa façon. Qu'on ne doit prier en public pour personne, sans ordre : et sur les caractères que doit avoir une décision du Pape, pour être infaillible.	313
LXXXV. Sur quelques uns de ses écrits ; et sur le ministre du sacrement de confirmation.	314
LXXXVI. Sur la conduite de l'Epouse des cantiques ; sur la pénitence, et les maux que Dieu nous envoie.	315
LXXXVII. Sur les confesseurs, sur des sentences, et sur la familiarité avec Dieu.	316
LXXXVIII. Sur le silence qu'il lui avoit prescrit ; ses répugnances dans ses peines ; et la manière dont on doit juger de la vérité qui nous est présentée.	Ibid.
LXXXIX. Sur la reconnaissance qu'on devoit à Dieu pour les instructions du prélat.	317
XC. Réponse à des questions sur la manière d'entendre la messe.	318
XCI. Sur un tremblement de terre, et sur le pur amour.	319
XCI. Sur l'apostolat de saint Remi ; qu'on peut desirer de goûter dans la communion combien le Seigneur est doux ; et sur le pur amour.	320
XCI. Sur les raisons qui peuvent porter quelquefois les directeurs à garder le silence avec les personnes qu'ils conduisent : et qu'elle n'a point à craindre les illusions de la dévotion sensible.	321
XCIV. Sur le temps qu'il lui donnoit ; la manière dont elle devoit porter ses peines, et recevoir l'attrait de Dieu.	322
XCV. Comment on doit tourner une histoire, pour la rendre plus croyable.	323
XCVI. Il l'exhorte à marcher dans la voie où elle étoit entrée. Ce qu'il pense sur l'article de la Clémentine, qui concerne la confession.	Ibid.
XCVII. Il la blâme de n'avoir point suivi, à l'égard de ses peines, les règles qu'il lui avoit prescrites.	324
XCVIII. Sur la nécessité de s'abandonner à la divine Providence dans les affaires.	Ibid.
XCIX. Sur la dépravation de la nature humaine.	325

C. Sur l'attention aux jugements de Dieu ; les peines de cette religieuse ; et l'utilité des afflictions.	325
CI. Il lui marque les raisons qu'il a de ne pas donner des pouvoirs à des personnes qui passent, et lui envoie un exercice pour la fête de Noël.	326
CII. Sur les trois messes du jour de Noël ; et la manière de s'occuper les jours de dimanche et fête.	328
CIII. Sur la prudence et les ménagements dont elle devoit user ; et sur le bonheur de faire le bien sans paroître.	Ibid.
CIV. Sur la confession, l'oraison, le sacrifice, la liberté avec laquelle elle doit dire son avis ; et sur un endroit du Cantique des cantiques.	329
CV. Sur la confession pour gagner les indulgences ; et la méprise dans la récitation de l'office, etc.	330
CVI. Ce que doit faire une religieuse, lorsque le médecin et la supérieure lui ordonnent le gras ; manière dont Dieu distribue ses grâces, et dont on doit les recevoir.	331
CVII. Sur la bénédiction de la nouvelle abbesse ; la résistance à la grâce et la communion.	332
CVIII. Sur la communion, l'oraison, l'obéissance, et la nouvelle abbesse.	Ibid.
CIX. Sur la prise de possession de la nouvelle abbesse ; sur l'obligation de s'humilier des fautes qu'il n'est pas nécessaire de confesser, et sur la résurrection de Jésus-Christ.	333
CX. Sur quelques affaires, et sur le renouvellement des vœux de cette religieuse.	334
CXI. Sur les dispositions de cette religieuse ; le bonheur de la vie cachée ; le désir de la vue de Dieu en cette vie.	335
CXII. Il l'exhorte à adorer l'Esprit saint sous le titre d'esprit de vérité ; et lui permet de sortir avec l'abbesse, si elle le desire.	336
CXIII. Sur le danger qu'il y a de vouloir être assuré du fond de son état ; la nécessité de se faire connoître au confesseur ; et sur la communion.	337
CXIV. Sur la conduite à tenir au milieu des incertitudes de son état ; sur la soustraction des grâces sensibles : avec quelle réserve il faut parler de ses dispositions particulières.	338
CXV. Sur la voie la plus sûre ; et les différents états par lesquels Dieu fait passer les âmes.	339
CXVI. Il lui donne différents avis sur ses peines et ses lectures, et l'exhorte à vivre dans une dépendance perpétuelle de la grâce.	340
CXVII. Sur l'obligation de chercher Dieu sans retour vers soi-même ; et les peines de cette religieuse.	341
CXVIII. Sur les raisons qui obligent Dieu à cacher aux âmes le goût qu'elles ont pour lui ; sur la fidélité au divin attrait ; et l'humilité.	342
CXIX. Sur une espèce de séquestration qu'elle méditoit ; une manière d'honorer la vérité ; et le détachement.	Ibid.
CXX. Sur un sermon du prélat ; les peines de cette religieuse ; et les différentes naissances de Jésus-Christ.	343
CXXI. Sur sa confession générale ; sur la simplicité avec laquelle il faut agir devant Dieu.	344
CXXII. Il l'exhorte à recevoir l'attrait qu'elle sentoit.	345
CXXIII. Sur son obéissance, et les moyens de se délivrer du péché.	346

	Pages.
CXXIV. Sur la lettre qu'avoient écrite au Pape les abbés de l'assemblée de 1682, nommés à des évêchés ; et sur la meilleure manière de faire l'oraison.	347
CXXV. Sur la conduite qu'il se proposoit de tenir à l'égard de Jouarre ; et sur la manière dont elle doit agir.	348
CXXVI. Sur l'attrait qui la pressoit : qu'elle ne doit point changer de conduite, sous prétexte des mépris qu'elle éprouvoit.	349
CXXVII. Sur une retraite, et les vérités dont elle doit s'y occuper.	Ibid.
CXXVIII. Il lui donne des règles sur certaines fautes ; blâme les raffinements des directeurs ; et approuve qu'elle se livre aux larmes.	350
CXXIX. Sur les attrait de cette religieuse pour Dieu, et sur ses dispositions par rapport au prélat.	351
CXXX. Sur ses confessions ; et les règles qu'elle y devoit suivre.	352
CXXXI. Sur une retraite.	Ibid.
CXXXII. Sur la dépendance où Dieu met les âmes à l'égard du ministère ; et l'entier abandon à Dieu.	353
CXXXIII. Sur la foi nue ; les nouveaux spirituels ; la véritable oraison ; la pureté de l'âme ; et l'extension de la confiance.	354
CXXXIV. Il lui donne un règlement pour sa retraite.	358
CXXXV. Il conseille de ne point lire Ma'aval : dans quel esprit il faut communier ; quelle doit être la présence de Dieu dans l'oraison.	Ibid.
CXXXVI. Quelle est la présence de Dieu la moins touchante ; s'il y a du péché à n'être pas toujours occupé de Dieu ; sur le véritable dégagement ; les distractions, et la charité fraternelle.	360
CXXXVII. Sur la lecture des auteurs mystiques ; sur les jalousies spirituelles ; et la réception des Filles à Jouarre.	361
CXXXVIII. Règles de conduite propres à son état ; sur les différentes sortes de prophéties qui concernent Jésus-Christ, les degrés par lesquels le Verbe descend jusqu'à nous, et le don des larmes.	362
CXXXIX. Sur les spiritualités modernes.	364
CXL. Sur le sentiment des bienfaits de Dieu, l'abandon à sa volonté, les attrait, les défiances qu'on veut inspirer de Dieu, les sensibilités, la liaison de l'amour avec la connoissance.	Ibid.
CXLI. Il l'exhorte à ne point se tourmenter à chasser ses réflexions ; lui apprend comment Dieu nous communique de plus en plus ses grâces ; réprime ses craintes, et condamne ses inquiétudes pour l'avenir.	366
CXLII. Sur l'utilité de ses peines ; l'opération de Dieu dans ses saints ; la disposition pour bien prier.	368
CXLIII. Sur l'oraison, et les défauts de la dévotion d'aujourd'hui.	Ibid.
CXLIV. Sur plusieurs faits particuliers ; sur les actes qu'on appelle formés, et le simple retour vers Dieu.	369
CXLV. Sur la nouvelle abbesse de Notre-Dame de Soissons ; et sur la joie qu'on doit avoir dans les occasions d'humiliation.	370
CXLVI. Sur les sorties du monastère ; l'humeur noire qui l'assiège ; les jalousies et la résolution où elle étoit de refuser toutes les abbayes qu'on pourroit lui offrir.	Ibid.
CXLVII. Sur les jalousies qu'elle éprouvoit, la découverte de son intérieur, et les discours du monde à son sujet.	372
CXLVIII. Sur la mort de l'ancienne abbesse de Jouarre, et les inquiétudes de cette religieuse, au sujet de quelques fautes de sa vie passée.	373

CXLIX. Sur les dots des religieuses ; qu'on peut prendre garde à la condition de celles qu'on reçoit ; et sur la résolution du prélat d'établir l'usage des fêtes dans les délibérations capitulaires.	374
CL. Sur le jeûne et les attraites.	375
CLI. Il l'encourage à recevoir les grâces de Dieu, quoiqu'elle n'en retire pas tout le fruit possible.	Ibid.
CLII. Sur les tentations de jalousie, et sur l'onction du Saint-Esprit.	376
CLIII. Sur le désir des grâces extraordinaires, et celles que l'on doit souhaiter préférablement.	377
CLIV. Raison qui l'obligeoit à prescrire à Jouarre l'usage des fêtes dans la réception des Filles.	378
CLV. Sur les vœux qui le font agir dans les affaires de Jouarre.	380
CLVI. Sur le jubilé ; raisons qui l'empêchent d'écrire sur l'oraison ; et sur les affaires de Jouarre.	381
CLVII. Sur ses peines, et ses réflexions sur la nature des grâces qu'elle reçoit ; sur la dévotion au divin Sauveur ; le silence ; les affaires de Jouarre, et la prière.	382
CLVIII. Sur la nature des péchés d'orgueil, de colère, et d'envie ; la manière de repousser la tentation ; et l'acceptation des croix.	383
CLIX. Sur l'obligation de faire entendre la messe aux enfants, et l'assistance à l'office du Vendredi saint.	385
CLX. Sur ses dispositions pour madame de Luynes, et sur l'abbesse de Jouarre.	Ibid.
CLXI. Il l'exhorte à ne point tant réfléchir sur la nature des grâces ; lui parle des réceptions des Filles, et déclare qu'il ne permet jamais la séparation des cérémonies d'avec le baptême.	386
CLXII. Sur des impatiences, des sujets de méditations, et la communion.	388
CLXIII. Sur les affaires de Jouarre ; la récitation du Breviaire ; les bons desirs, et les moyens de profiter de ses misères.	Ibid.
CLXIV. Sur ses retours continuels à ses doutes et à ses scrupules.	390
CLXV. Sur le mystère de l'Ascension ; l'attachement aux directeurs ; et les émotions contre le prochain.	Ibid.
CLXVI. Sur les lectures qu'elle peut faire ; sur la conduite qu'elle a tenue à l'égard d'une Sœur ; et sur les ecclésiastiques qui n'étoient pas exacts à porter leur habit.	391
CLXVII. Sur l'occupation de l'âme, jusqu'à ce qu'elle voie la vérité à découvert ; et la sagesse de la conduite de Dieu, en laissant sa créature à elle-même.	392
CLXVIII. Il l'exhorte à continuer tous ses exercices.	393
CLXIX. Sur le repos en Dieu, l'abandon, les larmes, la réception des dons de Dieu, les fausses spiritualités à l'égard de l'oraison, les goûts sensibles, et le mélange du bien et du mal.	Ibid.
CLXX. Sur une somme qu'on devoit prêter à la communauté, et sur les peines de cette religieuse.	395
CLXXI. Il se rend garant pour elle auprès de Dieu ; lui parle de l'abbesse de Jouarre, et de la divine société qui se forme à l'autel.	Ibid.
CLXXII. Il lui recommande de lui faire connoître ses différentes vœux et ses dispositions.	396
CLXXIII. Sur ses peines, et sur la conduite qu'elle doit tenir dans l'affaire de la réception des Filles.	397

	Pages.
CLXXIV. Il l'exhorte à s'abandonner à Dieu.	397
CLXXV. Sur un remède aux tentations de jalousie ; et la manière dont les supérieurs doivent se conduire pour bien juger.	398
CLXXVI. Sur la réception d'une Fille qui ne pouvoit accomplir toute la règle, les égarements de l'imagination, l'obligation d'écouter le céleste Epoux, et un endroit du Cantique des Cantiques.	399
CLXXVII. Part qu'il prend à la perte qu'avoit faite une religieuse ; et combien le saint Epoux aime qu'on lui offre un cœur percé de douleur.	400
CLXXVIII. Sur les observances et particulièrement l'assistance à l'office, et le sentiment de l'abbé de la Trappe, touchant la réception des Filles.	Ibid.
CLXXIX. Sur les besoins de la nature ; sur les traductions de M. Du Bois ; et sur les mouvements d'impatience.	401
CLXXX. Sur un sermon du père Bourdaloue ; la charge de la conduite des converses ; les moyens d'éviter l'illusion : la mortification, et les prédicateurs qui débitent des antithèses.	402
CLXXXI. Sur les manières de rabaisser qui rebutent ; l'attrait pour la solitude ; la douleur de ne point aimer assez l'Epoux céleste ; le remède sur les illusions ; et l'affaire qu'il avoit avec l'abbaye de Rebais.	403
CLXXXII. Sur une novice de Jouarre, et sur l'acte d'abandon.	404
CLXXXIII. Sur plusieurs difficultés que cette religieuse lui avoit proposées.	Ibid.
CLXXXIV. Sur les attraites et l'abandon à Dieu pour faire et recevoir tout ce qu'il lui plaira.	405
CLXXXV. Sur les chansons de l'Opéra ; sur les lumières qu'elle avoit reçues pour lui ; la foi nue, et la soumission à la volonté de Dieu.	406
CLXXXVI. Sur les grands effets de l'obéissance.	407
CLXXXVII. Sur la nécessité de s'abandonner aveuglément à la volonté de Dieu ; et sur les goûts dont il ne veut pas l'accomplissement.	Ibid.
CLXXXVIII. Il s'excuse d'avoir oublié les papiers dont il avoit besoin pour lui répondre en détail ; l'instruit sur la manière dont elle doit regarder les chagrins qui l'affligent.	408
CLXXXIX. Sur la soumission aux ordres de Dieu, le mérite des actes que sa grâce nous fait faire, notre coopération sous sa main, l'amour dont le cœur doit être embrasé, et l'usage qu'on doit faire des dispositions qui passent.	409
CXC. Il demande les prières de ses Filles pour l'anniversaire de son sacre.	410
CXCI. Sur madame de Fiesque, abbesse de Soissons : affection qu'il porte à ses Filles de Jouarre.	411
CXCII. Sur le néant des grandeurs du monde ; l'aveuglement des religieuses qui ne cherchent qu'à s'agrandir ; et les caractères de l'amour divin.	Ibid.
CXCIII. Sur la pensée qu'il a eue, en s'offrant à Dieu pour elle ; sur la manière dont il faut porter le chagrin et les croix ; les sentiments des mystiques touchant la foi nue ; sur ses larmes, etc. ; et les affaires de Jouarre.	412
CXCIV. Il l'exhorte à plonger toutes ses lumières et toutes ses vues dans l'obscurité de la foi.	415

CXCV. Sur la foi à laquelle toutes les lumières doivent céder, et sur les saintes délectations.	416
CXCVI. Il lui fait voir que toute espèce d'oraison doit être fondée sur la foi, et combat à ce sujet plusieurs idées des nouveaux mystiques. Ibid.	
CXCVII. Sur les moyens de se purifier de ses péchés; les effets de la foi; les défauts à éviter à l'égard de l'oraison; et l'illusion de l'élévation aux emplois relevés.	419
CXCVIII. Sur l'absolution qu'il lui avoit donnée dans sa dernière confession; et sur sa trop grande facilité à raisonner.	421
CXCIX. Que la patience et la soumission sont le vrai remède à tous les maux; excès de la bonté de Dieu, et manière dont il faut profiter de ses infidélités. Humilité du prélat; il parle de ses notes sur le Cantique des Cantiques.	422
CC. Sur la promotion de madame de Fiesque; les dispositions où l'on étoit en Cour à l'égard de madame de Luynes, à cause de son éducation à Port-Royal; les vues que la foi devoit lui présenter dans ces circonstances.	424
CCI. Sur les fins pour lesquelles il devoit examiner les grâces qu'elle recevoit; les sources où il puisoit les règles qu'il suivoit.	425
CCII. Il la console de la répugnance qu'elle avoit à souffrir; et veut que dans ses peines, elle s'en tienne à sa décision.	426
CCIII. Sur des traductions que faisoit cette religieuse; et les motifs qui portoient le prélat à ne pas entrer davantage dans la discussion de ses peines.	427
CCIV. Sur sa conduite dans ses peines, et ce qu'elle avoit à faire pour ses péchés.	428
CCV. Sur la jouissance de la vie future; le danger des unions de cette vie; les raisons pour lesquelles Dieu retire quelquefois ses dons; le mystère de la croix, et la force de l'amour divin.	429
CCVI. Il l'excite à la foi et à la confiance comme au seul remède de ses peines; et lui donne des avis sur ses sécheresses.	431
CCVII. Ce qu'elle doit penser des choses qu'il n'a pas éprouvées; il l'exhorte à moins raisonner sur la conduite de Dieu.	432
CCVIII. Sur les visites, les peines, les conversations inutiles, la vie d'espérance, etc.	Ibid.
CCIX. Sur la manière de s'appliquer les conseils des saints.	433
CCX. Dans quel sens il s'étoit servi du mot d'indifférence à l'égard des dons de Dieu.	434
CCXI. Avis pour la maîtresse des novices; ce que les novices pouvoient demander à leurs parents avant leur profession.	Ibid.
CCXII. Sur la bénédiction que Dieu donnoit aux paroles du prélat, et la droiture du cœur.	435
CCXIII. Sur la grâce qu'on doit principalement désirer en cette vie, et les cœurs droits qui aiment l'Époux.	Ibid.
CCXIV. Combien il est nécessaire qu'elle lui rende un compte exact; quelle est la plus grande perfection dans cette vie.	436
CCXV. Sur la meilleure voie pour aller à Dieu, dans quelle disposition il faut recevoir ses attraites et les suivre.	437
CCXVI. Il témoigne sa sensibilité aux maux que souffroient plusieurs religieuses de Jouarre; il lui montre que la conformité à la volonté divine est la meilleure voie.	438

	Pages.
CCXVII. Sur le désir d'être conforme à Jésus-Christ; le pur amour, et la prise d'habit d'une postulante.	439
CCXVIII. Il la console et l'encourage dans ses peines.	Ibid.
CCXIX. Sur le bonheur d'aller à Dieu.	440
CCXX. Sur ses peines. Pourquoi il ne lui parle pas le même langage qu'à la sœur Cornuau.	Ibid.
CCXXI. Sur un écrit censuré; et sur ce qu'elle vouloit toujours s'expliquer davantage.	441
CCXXII. Il lui marque la manière d'agir à l'égard des états des personnes qu'il conduisoit; n'approuve point qu'elle interroge les autres pour connoître leurs dispositions.	442
CCXXIII. Sur les erreurs de Malaval; le danger de l'amour-propre; plusieurs livres mystiques, et quelques actes d'oraison.	443
CCXXIV. Il désapprouve la prétendue mortification des mystiques à l'égard du bien éternel; et l'assure qu'elle n'a point à craindre d'illusion dans son oraison.	444
CCXXV. Il l'exhorte à vivre tranquille dans son état. Sur un voyage de l'abbesse à Paris, et un édit concernant les Réguliers.	Ibid.
CCXXVI. Sur l'union avec le divin Epoux, la tristesse que portoit cette religieuse dans son cœur, et ce que Dieu demandoit d'elle.	445
CCXXVII. Il l'exhorte à établir sa confiance sur Dieu seul, et à dilater son cœur pour lui; et reprend les excès des nouveaux spirituels.	446
CCXXVIII. Sur un voyage de l'abbesse de Jouarre; sur le principe du mérite, et l'amour que nous devons à Dieu.	447
CCXXIX. Sur les visites du prélat dans son diocèse, et ses dispositions dans ses travaux.	448
CCXXX. Sur des passages de saint Jean Climaque et de Cassien, concernant l'oraison de quiétude.	449
CCXXXI. Sur les voyages de l'abbesse de Jouarre, le silence du prélat à l'égard des questions de madame d'Albert, une prière qu'elle lui avoit demandée; sur les lettres de M. de Bernières; madame Guyon; et la manière dont on peut être trompé en jugeant des personnes.	Ibid.
CCXXXII. Sur l'oraison de quiétude.	451
CCXXXIII. Sa vénération pour saint Bernard; et sur les véritables caractères de l'humilité.	452
CCXXXIV. Sur la mort de M. de Morstein; sur une retraite; sur Jésus-Christ transfiguré, et sur l'abbé de la Trappe.	Ibid.
CCXXXV. Il lui donne différents avis sur son état et ses peines, et l'excite à la confiance en Dieu.	453
CCXXXVI. Sur l'usage qu'elle doit faire de ses peines; sur le désir qu'elle avoit qu'on offrît au prélat le siège de Paris qui étoit vacant; et sur madame Guyon.	454
CCXXXVII. Sur la réception d'une novice: qu'il faut faire le bien sans en attendre des hommes aucune récompense: avis propres à son état.	456
CCXXXVIII. Sur la nomination de M. de Noailles à l'archevêché de Paris; l'Instruction de Bossuet sur l'Oraison; la supériorité de Navarre, les qualités nécessaires pour trouver devant Dieu la paix.	457
CCXXXIX. Sur ses aîtrats; le mérite de l'amour et ses différents états.	458
CCXL. Sur les études des demoiselles dont elle étoit chargée; sur les chansons d'amour, et sur les jeux de basard.	459

CCXLI. Il lui promet de lui continuer ses soins, et l'encourage dans ses bonnes résolutions.	460
CCXLII. Sur les dispositions de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et la vertu qui en découle; sur l'erreur des mystiques à l'égard des saintes délectations; et la cause des souffrances de l'âme dans l'opération où Dieu la délècte.	Ibid.
CCXLIII. Sur les desirs dont Dieu ne veut pas l'accomplissement; sur la vie de sainte Catherine de Gênes, et le bonheur de la vie cachée.	465
CCXLIV. Sur la fête de Noël; quelques affaires de Jouarre, et la communion.	Ibid.
CCXLV. Sur les attraites de cette religieuse, et la meilleure disposition pour recevoir la confirmation.	466
CCXLVI. Que son état est bien différent de celui qu'il réprouve dans les quiétistes.	467
CCXLVII. Sur l'amour de la retraite; les entretiens touchant le prochain; les artifices de l'amour-propre; l'usage qu'on peut faire de certaines ruses innocentes; sur sainte Catherine de Gênes, et les goûts purement sensibles.	Ibid.
CCXLVIII. Sur les conversations qui ont pour objet les défauts du prochain; et sur la réception des novices.	470
CCXLIX. Sur la soumission, l'amour de Dieu et la confiance.	471
CCL. Sur les souffrances; les principes de l'amour de Dieu en nous; la récitation du Bréviaire; l'affaire du prélat avec l'abbaye de Rebais.	472
CCLI. Sur les infirmités de cette religieuse, et les faux bruits qu'on répandoit du mécontentement de Rome à l'égard du prélat.	473
CCLII. Sur certains états par lesquels Dieu fait passer les âmes, pour les porter à s'abandonner entièrement à lui; et sur un commandement qu'elle desiroit qu'il fit au mauvais air.	Ibid.
CCLIII. Sur les distractions, la sécheresse, les bontés de Dieu sur les âmes, la réitération du saint Viatique; et sur les visites.	474
CCLIV. Qu'on n'est pas obligé de spécifier certaines circonstances dans la confession; quelle est la gloire de Dieu que nous devons désirer: comment le prélat a été reçu à Rebais.	476
CCLV. Sur le sacrifice de sa vue, la récitation du Bréviaire, etc.	477
CCLVI. Que la maladie n'est point un obstacle à la perfection de l'oraison.	478
CCLVII. Sur les souffrances, les règles que cette religieuse devoit suivre pour ses communions, et des vers que le prélat faisoit pour se délasser.	Ibid.
CCLVIII. Sur ses impatiences et ses faiblesses.	479
CCLIX. Sur quelque éblouissement passager qu'avoit eu cette religieuse.	480
CCLX. Sur la translation de cette religieuse, de Jouarre à Torcy, où elle accompagnoit sa sœur, qui en étoit nommée prieure.	481
CCLXI. Sur le reproche que cette religieuse lui avoit fait de ne pas lire ses lettres; sur les soupçons, et sur quelques affaires.	Ibid.
CCLXII. Sur le don des larmes, et différents faits.	482
CCLXIII. Sur la paix dont elle jouissoit, les dispositions de madame de Luynes, et la nouvelle spiritualité.	Ibid.
CCLXIV. Sur l'Instruction qu'il avoit publiée contre le quiétisme, et les dangers de cette erreur.	483

	Pages.
CCLXV. Sur le mérite qu'on acquiert en recevant la grâce ; l'effet de l'attrait ; la suspension des puissances ; les dispositions à l'égard des voies de Dieu.	483
CCLXVI. Sur la communion ; les consolations et les grâces de Dieu , et l'égarement de Fénelon.	484
CCLXVII. Sur le reproche qu'on lui faisoit d'être ignorant dans les voies intérieures , et sur la <i>Déclaration</i> des trois évêques contre M. de Cambrai.	485
CCLXVIII. Sur les lettres de cette religieuse , ses attrait , les précautions que les circonstances exigeoient.	Ibid.
CCLXIX. Sur les célestes délectations ; les raffinements des mystiques , et les reproches que lui faisoient les quietistes.	486
CCLXX. Sur le changement de M. de Chevreuse à son égard ; la définition de l'espérance chrétienne , et le caractère de la charité.	487
CCLXXI. Il approuve ses attrait , et la console de ce qu'il ne pouvoit lui donner par lettres tous les secours qu'elle desireroit.	488
CCLXXII. Il lui témoigne la confiance qu'il a que la vérité triomphera à Rome , et l'assure qu'il n'abandonnera jamais ses chères brebis.	489
CCLXXIII. Il lui annonce son arrivée prochaine à Torcy , et lui donne différents avis.	Ibid.
CCLXXIV. Sur une affaire de la maison de Torcy ; et une visite que M. l'archevêque de Paris devoit y faire.	490
CCLXXV. Sur M. de Cambrai , et les affaires de Torcy.	Ibid.
CCLXXVI. Il l'encourage et la console dans ses peines , et lui parle de la sœur Cornuau.	491
CCLXXVII. Sur la Réponse et les trois Lettres de M. de Cambrai ; et le caractère de son éloquence.	Ibid.
CCLXXVIII. Sur la conduite de M. de Chevreuse envers lui , et sur ses dispositions à l'égard de ses adversaires dans l'affaire du quietisme.	492
CCLXXIX. Sur ses peines , et leur utilité ; et sur la manière de combattre certains fantômes qui se forment dans l'esprit.	493
CCLXXX. Sur la meilleure manière de répondre pour consoler les âmes dans leurs peines.	Ibid.
CCLXXXI. Il lui marque différents endroits de l'Ecriture pour se préparer à sa confession , et lui apprend comment l'œuvre de Dieu doit être conduite dans les âmes.	494
CCLXXXII. Il la rassure sur certaines adhérences ; veut qu'elle se repose sur sa foi , et suive invariablement la conduite qu'il lui a prescrite.	Ibid.
CCLXXXIII. Sur ses infidélités , l'extrême bonté de Dieu , et les dangers d'une trop grande crainte de l'illusion.	495
CCLXXXIV. A la sœur Cornuau , religieuse à Torcy. Il lui envoie l'épithaphe de madame d'Albert.	Ibid.

LETTRES A L'ABBESSE ET AUX RELIGIEUSES

DE L'ABBAYE DE JOUARRE.

LETTRE PREMIÈRE. A madame de la Croix , prieure. — Sur l'indécence de la conduite de cette religieuse dans les affaires qu'il avoit avec l'abbesse.

II. A madame Renard. — Sur les moyens de faire revenir de son illusion une religieuse qui se privoit des sacrements.	498
III. Aux Religieuses de Jouarre. — Sur les efforts de l'abbesse pour faire casser l'arrêt du parlement, et sur les moyens qu'elles doivent prendre pour ramener leurs Sœurs à l'obéissance.	499.
IV. A la Prieure et communauté de Jouarre. — Sur le rejet de la requête de l'abbesse; l'inutilité de ses sollicitations à Rome; et la prochaine visite du prélat à Jouarre.	500
V. A une religieuse de Jouarre. — Il lui témoigne le desir qu'il a d'obliger la maison.	502
VI. A madame de Luynes. — Comment les chrétiens doivent considérer la mort.	502
VII. Aux religieuses de Jouarre. — Sur le vin nouveau de l'Evangile, dont il les invite à s'enivrer.	503
VIII. A madame du Mans. — Il la tranquillise sur ses confessions.	Ibid.
IX. A madame de Luynes. — Il lui parle de ses notes sur les Psaumes, et l'assure de son estime et de son amitié.	504
X. A madame du Mans. — Il témoigne sa peine de n'avoir pu entretenir assez longtemps le père Gardien de Coulommiers.	Ibid.
XI. A la même. — Sur un présent que les religieuses de Jouarre lui avoit fait.	505
XII. Aux religieuses de Jouarre. — Il explique en peu de mots quelques unes des béatitudes, et parle du renouvellement des vœux.	Ibid.
XIII. A madame de Lusanci. — Sur un sermon que le prélat lui envoyoit; la manière d'envisager les mystères de Jésus-Christ; les effets de la crainte et de la confiance, et le péché contre le Saint-Esprit.	506
XIV. A madame du Mans. — Sur la maladie de madame d'Ardon.	507
XV. A la même. — Il lui recommande plusieurs religieuses de Jouarre, et lui parle de ses affaires avec l'abbesse.	508
XVI. A la même. — Sur la rupture du carême, et quelques sœurs malades.	Ibid.
XVII. A madame de Lusanci. — Sur la mort d'une religieuse, et la manière dont Dieu nous a montré que l'empire de la mort devoit être détruit.	509
XVIII. A madame du Mans. — Il l'assure de tous ses soins pour l'abbaye de Jouarre.	Ibid.
XIX. A la même. — Il lève les scrupules qu'elle avoit sur ses confessions.	510
XX. A madame de Lorraine, abbesse de Jouarre. — Sur l'obligation où elle est de rentrer dans son monastère.	Ibid.
XXI. A madame du Mans. — Sur une religieuse de Jouarre, et sur le vœu de pauvreté.	511
XXII. A la même. Sur la mort de la sœur de Saint-Ignace.	512
XXIII. A la même. — Sur les raisons qui l'avoient porté à renvoyer ensemble les deux confesseurs de Jouarre.	Ibid.
XXIV. A la même. — Sur la conduite qu'on doit tenir lorsqu'on se sent en péché mortel; et sur les péchés oubliés.	513
XXV. A la même. — Il lui témoigne ses dispositions pour elle, et confirme ce qui avoit été fait ci-devant à Jouarre.	Ibid.
XXVI. A madame de Lusanci. — Il la rassure dans ses craintes de lui être à charge; et explique ce que c'est qu'un cœur pur.	514

	Pages.
XXVII. A la même. Sur la demande d'un confesseur extraordinaire, et la longueur des lettres.	514
XXVIII. A la même. — Sur l'entrée de la sœur Cornuau à Jouarre, et la manière de recevoir les consolations du Seigneur.	515
XXIX. A la même. — Sur les dispositions où elle devoit être à l'égard des croix, et la confiance en la bonté de Dieu.	Ibid.
XXX. A la même. — Sur la conduite qu'elle doit tenir, et la grande perfection que son état exige.	516
XXXI. A la même. — Il lui témoigne sa bonne volonté pour Jouarre.	Ibid.
XXXII. A la même. — Il la porte à s'abandonner entièrement à Dieu, et modère son ardeur pour les austérités.	517
XXXIII. A mesdames du Mans et de Rodon. — Sur la sœur Cornuau.	Ibid.
XXXIV. A madame du Mans. — Sur la requête de l'abbesse, en cassation de l'arrêt du parlement contre l'exemption de Jouarre.	Ibid.
XXXV. A la même. — Sur la communion, et la soumission à la volonté de Dieu.	518
XXXVI. A la même. — Il lui recommande d'empêcher que ses états intérieurs ne paroissent au dehors.	Ibid.
XXXVII. A la même. — Sur les motifs de confiance dans les fautes qu'on commet, et sur la communion.	519
XXXVIII. A la même. — Sur ses confessions passées; les austérités qu'elle doit pratiquer.	Ibid.
XXXIX. A la même. — Il ranime son courage et sa confiance.	520
XL. A madame de Lusanci. — Sur le mystère de la prédestination; les conditions de la prière, et le bien que Dieu sait tirer du péché.	Ibid.
XLI. A madame de Baradat. — Que dans la contemplation il ne faut point séparer en Jésus-Christ la nature humaine de la divine; réponse à différentes questions sur l'union avec Dieu, sa manière de se communiquer à nous, et l'acceptation de ses dons.	521
XLII. A madame de Lusanci. — Raisons qui peuvent la porter à suivre la mitigation établie à Jouarre. De quelle manière il a approuvé le livre de l'abbé de la Trappe, sur les <i>Devoirs de la vie monastique</i> , et quelle doit être la fin de sa retraite.	522
XLIII. A madame du Mans. — Sur les distractions causées par l'exercice de la charité, et sur les austérités.	523
XLIV. A la même. — Des règles pour prévenir l'infirmité, et pour ses méditations. Il suspend ses austérités.	524
XLV. A madame du Mans. — Sur la réserve dont une personne avoit usé à son égard; et la discrétion dans ses exercices.	Ibid.
XLVI. A la même. — Il l'exhorte à recevoir les touches de Dieu, en faisant son possible pour les empêcher de paroître, et lui donne à méditer les qualités de l'enfant Jésus.	525
XLVII. A madame de Lusanci. — Sur le moyen de se procurer la véritable paix; l'infraction de la règle, que l'infirmité est une raison pour exclure de la profession.	Ibid.
XLVIII. A madame de Luynes. — Il la remercie de ses saints présents, et lui explique ce que c'est que le bon vin de la nouvelle alliance.	526
XLIX. A plusieurs religieuses de Jouarre. — Sur l'eulogie qu'elles lui avoient envoyée.	Ibid.
L. A madame de Lusanci. — Sur l'obligation d'assister au chœur, la nécessité de se tenir toujours prêt à paroître devant Dieu.	Ibid.

LI. A madame du Mans. — Sur une résolution de M. de Sainte-Beuve, touchant la manière de recevoir les novices.	527
LII. A la même. — Il la presse de ne point suivre ses scrupules à l'égard de ses confessions et communions; lui marque ce qui cause les résistances que l'abbesse de Jouarre oppose à ses ordres.	Ibid.
LIII. A la même. Il lui permet de communiquer à madame de Luynes ce qu'il lui a écrit sur la réception des novices.	528
LIV. A madame de Soubise, abbesse de Jouarre. — Sur les inconvénients des suffrages publics dans la réception des Filles, et la nécessité d'établir à Jouarre l'usage des ballottes secrètes.	529
LV. A la même. — Sur la lettre précédente.	538
LVI. A madame du Mans. — Il l'exhorte à chercher son repos en Dieu, et à ne point se décharger des novices.	539
LVII. A la même. — Sur la gratuité de la rémission des péchés, et la disposition du prélat à obéir à la décision de Rome sur les affaires de Jouarre.	Ibid.
LVIII. A la même. — Il lui donne une règle pour ses retraites, et la porte à éviter l'agitation et l'inquiétude.	540
LIX. A madame de la Guillaumie. — Il lui montre le remède de ses peines dans la foi; et la porte à continuer ses fonctions dans une ferme confiance au secours de Dieu.	Ibid.
LX. A madame du Mans. — Sur la modération dans ses mouvements, et l'attention aux desirs que Dieu inspire.	541
LXI. A madame de la Guillaumie. — Sur certains desirs que Dieu lui donnoit, et sur ce qu'elle devoit faire pour profiter de ses sécheresses.	Ibid.
LXII. A madame du Mans. — Il la rassure à l'égard de ses confessions passées, et la presse de s'appliquer la grande indulgence de la mort de Jésus-Christ.	542
LXIII. A madame de la Guillaumie. — Dans quel esprit elle doit porter la perte d'une de ses Sœurs.	543
LXIV. A madame du Mans. — Sur un emploi que son abbesse vouloit lui confier; et la manière dont elle doit écouter Dieu, pour éviter l'illusion et les jugemens téméraires.	Ibid.
LXV. A la même. — Sur les obédiences, la conclusion de la visite, et la conduite de l'abbesse de Jouarre.	544
LXVI. A madame de la Guillaumie. — Sur le livre du prélat contre la Comédie, et sur les sécheresses de cette religieuse.	545
LXVII. A madame de Mans. — Sur un faux bruit qui s'étoit répandu de sa mort; et les causes de ses retardements.	Ibid.
LXVIII. A la même. — Sur un prédicateur; sur sa manière de procéder dans ses visites; et sur le vin qui sert au saint sacrifice.	546
LXIX. A la même. — Sur son découragement, et les avantages qu'elle doit retirer de l'expérience de sa foiblesse.	Ibid.
LXX. A madame de la Guillaumie. Sur les caractères de la vraie foi, et l'union parfaite.	547
LXXI. A madame du Mans. — Sur ses confessions précédentes; sur la manière dont elle doit recevoir les dons du Saint-Esprit, et sur les austérités.	548
LXXII. A la même. — Sur ceux qui le faisoient parler, et sur les vicissitudes de la créature.	Ibid.

	Pages.
LXXIII. A la même. Sur la correction fraternelle, et les effets de l'amour-propre.	Ibid.
LXXIV. Questions faites par madame du Mans, avec les réponses de Bossuet.	549
LXXV. A la même. — Sur ses novices; sur la manière de se comporter dans ses fautes; et sur la conduite à tenir envers les enfants touchant l'abstinence.	552
LXXVI. A madame de Luynes. — Sur un présent qu'elle lui avoit offert au nom des religieuses de Jouarre.	553
LXXVII. A madame du Mans. — Sur l'union qui régnoit dans la communauté de Jouarre.	Ibid.
LXXVIII. A madame de Luynes. — Sur l'union qui régnoit à Jouarre, et l'estime qu'on y faisoit de madame de Luynes.	554
LXXIX. A madame du Mans. — Sur ce qu'elle doit exiger de ses novices.	Ibid.
LXXX. A la même. — Sur les avantages de travailler pour les âmes.	Ibid.
LXXXI. A madame de la Guillaumie. — Sur le mépris qu'une religieuse doit faire de sa naissance; sur l'oraison; règles à suivre dans la correction des Sœurs : excès du livre de Malaval.	555
LXXXII. A madame de la Guillaumie. — Il la rassure sur son oraison.	557
LXXXIII. A madame de Lusanci. — Sur la malice des péchés véniels, et les fruits qu'on retire de la confession de ces péchés.	558
LXXXIV. A madame du Mans. — Sur l'oraison, les dispenses, et la discrétion dans sa conduite.	Ibid.
LXXXV. A madame de Lusanci. — Il loue son amour pour la clôture; et approuve qu'on préfère pour la vie religieuse les personnes de naissance.	559
LXXXVI. A madame du Mans. — Comment on doit se conduire dans la vie spirituelle.	Ibid.
LXXXVII. A la même. — Avis sur sa trop grande précipitation, et sur le rapport qu'elle fait des Filles.	560
LXXXVIII. A la même. — Sur les états de sécheresse, et l'omission de certains péchés dans la confession.	Ibid.
LXXXIX. A la même. — Il lui conseille de ne pas abandonner ses communions.	561
XC. A la même. — Sur l'obéissance, et les dispositions pour être une vraie Fille de l'Assomption; et sur les dispositions de l'abbesse, pour maintenir la régularité.	Ibid.
XCI. A la même. — Il l'encourage à parler librement à l'abbesse, quand sa charge l'exigera.	562
XCII. A la même. — Sur la retraite de mesdames de Luynes, qui devoient quitter Jouarre.	Ibid.
XCIII. A madame de Luynes. — Il l'exhorte à accepter la supériorité du monastère de Vilarseaux.	563
XCIV. A la même. — Sur le désir que Dieu lui donnoit de demeurer dans l'humilité d'une vie privée et obéissante.	Ibid.
XCV. A madame du Mans. Sur les égards dus au confesseur lorsqu'il est au confessionnal; les communions extraordinaires accordées à quelques Sœurs; et la confiance en Dieu.	564
XCVI. A madame de Luynes. — Combien elle sera heureuse de préférer la vie particulière à toutes les supériorités.	Ibid.

XCVII. A madame du Mans. — Il lui apprend que selon l'esprit de l'Eglise la confirmation doit être reçue avant la communion.	565
XCVIII. Aux religieuses de Jouarre. — Sur une agape qu'elles lui avoient envoyée.	Ibid.
CXIX. A madame du Mans. — Sur les répugnances qu'elle pouvoit avoir à souffrir; et la résignation dans les croix.	Ibid.
C. A la même. — Sur des scrupules; sur les peines causées par les confessions passées; et sur le temps qu'on donne à chacun.	566
CI. A madame du Mans. — Il lui ordonne d'obéir, dans son infirmité, à une des Sœurs.	Ibid.
CCII. A la même. — Sur des scrupules au sujet de ses confessions: qu'elle doit dilater son cœur par la confiance.	567
CIII. A la même. — Sur la mauvaise impression que lui avoient faite ses défenses; sur la communion des enfants; et sur le courage qu'elle doit avoir.	568
CIV. A la même. — Sur la prière en maladie; sur la confiance en la bonté de Dieu; les confessions répétées à d'autres personnes; le maigre, et ses peines.	Ibid.
CV. A madame de Soubise, abbesse de Jouarre. — Sur le dessein qu'elle avoit d'envoyer madame d'Albert à Paris, pour y être traitée d'un mal qu'elle avoit.	569
CVI. A madame du Mans. — Sur ce qu'il ne va point à Jouarre; les tristes effets du tonnerre; et les joies que Dieu nous envoie.	Ibid.
CVII. A la même. — Sur les difficultés qu'elle éprouvoit; les poses dans ses prières ou ses lectures; et les chansons d'amour.	570
CVIII. A la même. — Il la console de la perte que Jouarre venoit de faire des dames de Luynes, qui étoient allées à Torcy.	571
CIX. A la même. — Sur la lecture de certaines lettres, la communion, et quelques autres points.	Ibid.
CX. A la même. — Sur mesdames de Luynes; les bonnes intentions de l'abbesse; et les mauvais conseils que suit sa famille.	572
CXI. A la même. — Sur des soupçons de cette religieuse; quelques points de l'office divin, et le livre de M. de Cambrai.	Ibid.
CXII. A la même. — Contre certaines dévotions qui éloignent de Jésus-Christ; et sur la conduite qu'elle devoit tenir au défaut de confesseurs.	573
CXIII. Consultations faites par madame du Mans, avec les réponses de Bossuet.	Ibid.
CXIV. A madame de Luynes. — Sur une affaire qui regardoit la maison de Torcy, où elle étoit prieure; et sur quelques arrangements au sujet de la sœur Cornuau.	579
CXV. A madame du Mans. — Sur la cause qu'il défendoit contre les Quiétistes; et les confessions de cette religieuse.	580
CXVI. A madame de Luynes. — Sur la mort de madame d'Albert, sa sœur.	Ibid.
CXVII. A madame du Mans. — Sur le même sujet.	581
CXVIII. A madame de Luynes. — Sur son retour à Torcy, qu'elle vouloit quitter; et sur la sœur Cornuau.	Ibid.
CXIX. A madame du Mans. — Sur les Filles qu'elle conduisoit.	Ibid.
CXX. Aux religieuses de Jouarre. — Il fait un bel éloge de l'abbesse et des religieuses.	582

	Pages.
CXXI. A madame du Mans. — Sur ceux qui entendent la messe en péché mortel, et ceux qui se confessent avec présomption.	582
CXXII. Questions de la même, avec les réponses de Bossuet.	583
CXXIII. A madame de Lusanci. — Il la charge de donner différents avis à madame de la Guillaumie.	592
CXXIV. A madame du Mans. — Quelles sont celles qu'il faut exhorter à la fréquente communion, et sur les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution des péchés véniels.	593
CXXV. A madame de Laynes. — Sur la mort de M. le chevalier d'Albert.	Ibid.
CXXVI. A madame du Mans. — Sur quelques présents, et l'ouverture qu'elle devoit avoir pour son abbesse.	594
CXXVII. A la même. — Sur la mission qui devoit bientôt se faire.	Ibid.
CXXVIII. A madame du Mans. — Sur la conduite qu'elle doit tenir à l'égard de quelques Soeurs suspectes, pour la communion; sur la confiance en Dieu; et le zèle de l'abbesse pour établir le bon ordre.	595
CXXIX. A la même. — Sur la manière dont elle doit s'acquitter de son obéissance, et sur les communions.	Ibid.
CXXX. A madame de Baradat. — Sur le silence; l'exemption de l'office, sous prétexte des parents ou amis qui seroient dans la maison; le travail, l'uniformité dans les cellules, et les tempéraments à garder pour procurer le bien.	596
CXXXI. A madame de Lusanci, et à plusieurs religieuses attachées au prélat. — Il s'excuse de son silence, et leur témoigne beaucoup d'affection.	597
CXXXII. A madame du Mans. Il lui fait des reproches de ce qu'elle raisonne trop.	598
CXXXIII. A la même. — Il l'exhorte à ne plus tant raisonner, et parle de quelques poésies de cette religieuse.	Ibid.
EXTRAITS de plusieurs lettres, à madame du Mans. — Sur ses novices; sur la sœur Cornuau; les réceptions des Filles; la communion, les visites inutiles des ecclésiastiques; les raisons légitimes de se défier, les vertus qu'elle devoit pratiquer, et les leçons qu'il convenoit de donner à ses novices.	Ibid.
A mesdames du Mans et de Rodon.	599

LETTRES A DES RELIGIEUSES DE DIFFÉRENTS MONASTÈRES.

LETTRE PREMIÈRE. A la Supérieure et communauté de la Congrégation à Coulommiers. — Il leur promet la même vigilance et la même affection qu'avoit pour elles son prédécesseur.	600
II. A une Supérieure de religieuses. — Il l'exhorte à être fidèle aux règlements de son prédécesseur, et à persévérer à vivre sous la conduite de M. Pastel.	Ibid.
III. A madame de Beringhen, abbesse de Faremoutier. — Sur les préventions de ses religieuses contre elle; la conduite qu'elle devoit tenir avec celles qui lui étoient attachées pour ramener les autres; et sur les entrées des séculiers dans le monastère.	601
IV. Aux religieuses de Faremoutier. — Il fait l'éloge des bonnes dispositions de l'abbesse; les exhorte à la paix, à l'union et à l'obéissance;	

	Pages.
et les invite à coopérer aux soins de l'abbesse, par la pratique de toutes les vertus religieuses.	603
V. A madame de Beringhen. — Sur son silence, et quelques faits particuliers.	606
VI. A madame de Tanqueux, supérieure des Filles charitables de la Ferté. — Sur les règlements de cette communauté, et la difficulté d'avoir un prêtre pour leur dire la messe.	Ibid.
VII. Aux religieuses de Coulommiers. — Sur la <i>Vie de la mère d'Arbouze</i> , qu'il leur envoie; les fruits de l'obéissance; le droit qu'a le confesseur de priver de la communion; le respect dû aux avis des supérieurs, et la vigilance nécessaire aux religieuses.	607
VIII. A des religieuses de la ville de Meaux. — Il les exhorte à une paix persévérante, à l'amour du silence, et à la confiance en Dieu.	609
IX. A madame de Beringhen, religieuse de Faremoutier. — Sur la maladie de sa tante, abbesse de cette maison.	610
X. Aux religieuses de Faremoutier. — Sur la mort de madame de Beringhen, abbesse de ce monastère.	Ibid.
XI. A madame de Beringhen, nommée abbesse de Faremoutier. — Sur la nomination de cette dame à l'abbaye de Faremoutier.	611
XII. A la même. — Il lui parle des formalités nécessaires pour avoir ses bulles, et l'exhorte à résister à sa douleur.	Ibid.
XIII. A la même — Il lui demande les instructions nécessaires pour l'oraison funèbre de sa tante, qu'il devoit faire.	612
XIV. A la Supérieure des Ursulines de Meaux — Il lui exprime sa satisfaction de l'obéissance de ses religieuses envers lui.	613
XV. Aux Ursulines de Meaux. — Sur la joie qu'il ressent de leur obéissance.	Ibid.
XVI. A madame de Tanqueux, supérieure des Filles charitables de la Ferté. — Il leur permet de se confesser et de communier dans leur chapelle.	Ibid.
XVII. A madame de Saint-Agnès, supérieure des Ursulines de Meaux. — Sur la prochaine élection; les confessions, les longues et fréquentes conversations avec les directeurs.	614
XVIII. A madame de Beringhen, abbesse de Faremoutier. — Sur l'établissement d'une école de filles à Faremoutier.	616
XIX. A la Supérieure et Communauté des Filles charitables de la Ferté. — Sur la manière dont elles doivent se conduire pour attirer et gagner les nouvelles Catholiques, et les instructions qu'elles doivent leur donner pour dissiper leurs préjugés.	Ibid.
XX. A madame de Beringhen. — Il s'excuse d'avoir donné atteinte, sans le savoir, aux droits de l'abbesse.	617
XXI. A la supérieure des Ursulines de Meaux. — Sur l'attrait qu'il desire qu'elle suive: que la miséricorde infinie de Dieu et les mérites du Sauveur sont l'unique soutien du chrétien.	Ibid.
XXII. A madame de Beringhen. — Il lui propose de recevoir chez elle une dame fausement convertie.	618
XXIII. A une Supérieure de religieuses. — Sur l'abandon à la suprême bonté, et le mystère de la piété.	619
XXIV. A madame de Beringhen. — Sur les raisons d'accorder l'entrée du monastère à une nouvelle convertie.	620
XXV. A la supérieure des Ursulines de Meaux. — Raisons qui ne per-	

- mettent pas qu'un ancien confesseur de la maison voie des religieuses qui le demandoient. 620
- XXVI. A madame de Beringhen. — Sur certains ornements mondains qu'on vouloit introduire à Faremoutier. 621
- XXVII. A la même. — Sur une sœur qui faisoit les écoles, la liberté qu'il vouloit qu'on laissât aux Sœurs pour leur conscience. Ibid.
- XXVIII. A la même. — Sur un orage qu'il avoit essuyé; et les visites qu'il se proposoit de faire. 622
- XXIX. A la même. — Sur des permissions, et sur les prières des saints. 623
- XXX. Aux religieuses de la Congrégation de Coulommiers. — Sur le choix des postulantes, et l'importance de cette action. Ibid.
- XXXI. A madame de Tanqueux. — Sur quelques filles des nouveaux convertis, et la manière dont on devoit les traiter. 624
- XXXII. A la sœur Jeanne Guyeux, religieuse de la Congrégation à Coulommiers. — Il approuve qu'elle se serve d'une version du Bréviaire, pour entendre l'office divin. 625
- XXXIII. Aux religieuses Ursulines de Meaux. — Il parle des différents points sur lesquels il se propose de les interroger dans la suite de sa visite. Ibid.
- XXXIV. A madame de Tanqueux. — Il lui envoie des règlements pour sa communauté. 626
- XXXV. A madame de Beringhen. — Sur le père Gardeau, M. l'évêque d'Éli, et l'abbesse de Jouarre. 627
- XXXVI. A madame de Tanqueux. — Sur la visite qu'il se proposoit de faire à la Ferté, et les communications des Sœurs avec les religieux de Rueil. Ibid.
- XXXVII. A la même. — Sur les constitutions de sa communauté; des avis donnés par le prélat, et la visite prochaine. 628
- XXXVIII. A la même. — Sur les changements qu'il a faits dans leurs constitutions. Ibid.
- XXXIX. A la même. — Sur son fils qui avoit été blessé, et la manière dont elle devoit porter cet accident. 629
- XL. A la même. — Il lui promet de prier pour son fils. Ibid.
- XLI. Extraits des lettres à la sœur André, de la communauté des Filles charitables de la Ferté. — Sur la grâce de la visite épiscopale, les distractions, les aigreurs contre le prochain, la solitude, les austérités, les tentations et l'acte d'abandon. 630
- XLII. A madame de Beringhen. — Sur la visite que le Dauphin avoit rendue au prélat; la mort de M. Pastel, son grand vicaire; et son attachement pour ses Filles de Faremoutier. 631
- XLIII. Aux Filles charitables de la Ferté-sous-Jouarre. — Il répond à leur demande d'une supérieure; fixe les bornes de son autorité, et les exhorte à l'obéissance. 632
- XLIV. A une religieuse de la Congrégation, à Coulommiers. — Sur quelques permissions; sur le bonheur qu'elle avoit eu de concourir à la conversion d'une âme; sur l'étude de Jésus-Christ, et l'humilité. Ibid.
- XLV. A madame de Tanqueux. — Sur un règlement de visite, quelques unes des Sœurs, et les confesseurs. 633
- XLVI. A la sœur André. — Il lui donne d'excellents avis pour profiter de ses fautes, et s'avancer dans la vertu.

- XLVII. A madame de Tanqueux. — Il lui donne des avis sur la conduite des Filles charitables de la Ferté, dont elle étoit la mère. 635
- XLVIII. A la sœur André. — Il lui fait sentir les dangers qu'elle a courus, et l'exhorte à être fidèle à sa vocation. 636
- XLIX. A la sœur Chevri, fille charitable de la Ferté-sous-Jouarre. — Sur la manière de résister à la tentation; certaines vues qui se présentent à elle dans l'oraison, la nécessité de combattre la tristesse; et les desirs dont Dieu ne veut pas l'accomplissement. Ibid.
- L. A la même. — Il lui témoigne beaucoup de bonté pour résoudre ses difficultés. 637
- LI. A la sœur André. — Sur le vœu de pauvreté qu'elle avoit fait, et les dispositions où elle devoit entrer. 638
- LII. A madame de Saint-Etienne, religieuse Ursuline de Meaux. — Il lui marque comment elle doit conduire ses novices; et l'exhorte à la mort spirituelle. 639
- LIII. Aux religieuses de la Congrégation, à Coulommiers. — Sur les cas où le confesseur peut priver les religieuses de la communion; et les règles qu'elles doivent suivre dans la fréquentation de ce sacrement: qu'elles ne doivent point faire de ce qui se passe dans le tribunal la matière de leurs conversations. Ibid.
- LIV. A madame de Tanqueux. — Sur l'établissement de madame de Beauvau; dans la supériorité de la maison des Filles charitables de la Ferté. 642
- LV. Aux sœurs charitables de la communauté de la Ferté-sous-Jouarre. — Sur l'établissement de madame de Beauvau, pour leur supérieure, et les avantages qu'il se promettoit de son gouvernement. 643
- Acte d'établissement de madame de Beauvau, pour supérieure dans la communauté des Sœurs charitables de la Ferté-sous-Jouarre. Ibid.
- LVI. Extraits de différentes lettres à madame de Tanqueux. — Sur les peines du chapelain; la nouvelle supérieure et ses heureux commencements; la sollicitude du prélat pour la communauté, et ses sentiments pour madame de Tanqueux. 644
- LVII. A madame d'Epéron, prieure des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris. — Sur la mort et les vertus de la mère de Bellefonds, ancienne prieure de ce monastère. 646
- LVIII. A madame de Beringhen. — Sur l'établissement du chant dans le service divin. Ibid.
- LIX. A une communauté de religieuses. — Sur la communion. Ibid.
- LX. A madame de Beringhen. — Sur la mort de son père. 648
- LXI. A madame d'Arminvilliers, religieuse à Faremoutier, et sœur de l'abbesse. — Sur le même sujet. 649
- LXII. A madame de Beringhen. — Sur les qualités d'un bon confesseur, et quelques livres de l'abbé de la Trappe. Ibid.
- LXIII. A la sœur André. — Il lui parle des raisons qui pouvoient permettre de la dispenser de ses vœux; et lui donne des avis pour sa conduite. 650
- LXIV. A une religieuse. — Sur son caractère de hauteur; la manière dont elle s'étoit exprimée sur une Sœur, et la dispense d'un point de la règle. 651
- LXV. A madame de Beringhen. — Sur des prières publiques où l'on devoit porter la châsse de saint Fiacre. Ibid.

	Pages.
LXVI. Extraits de plusieurs lettres à madame de Tanqueux. — Sur l'union projetée de la communauté des Filles charitables de la Ferté, avec celles de madame de Miramion.	652
LXVII. Aux sœurs de la communauté de Sainte-Anne, à la Ferté-sous-Jouarre. — Sur l'union de cette communauté à la congrégation établie par madame de Miramion.	653
LXVIII. A madame de Beringhen. — Sur le refus qu'il avoit fait de permettre à madame la duchesse de Choiseul l'entrée de son monastère.	654
LXIX. A une religieuse. — Sur la nécessité de travailler à amortir ses vivacités ; un vœu qu'elle vouloit faire, et la douceur et l'humilité envers ses Sœurs.	Ibid.
LXX. A madame de Beringhen. — Sur le caractère des grands couvents, et sur l'opposition de quelques religieuses à son ordonnance, concernant l'entrée des séculières dans le monastère.	655
LXXI. A la même. — Sur des religieuses rebelles à ses ordonnances : il exhorte l'abbesse à prendre les moyens de les faire rentrer dans leur devoir.	656
LXXII. A la même. — Sur différentes affaires concernant l'abbaye de Faremoutier.	Ibid.
LXXIII. A la même. — Sur l'entrée dans le monastère aux vêtements et professions, et l'esprit de raillerie.	657
LXXIV. A la même. — Sur la sortie de madame de la Vieuville, et la vertu de l'abbesse.	Ibid.
LXXV. A la même. — Sur le dessein qu'il avoit de rendre son séjour à Faremoutier profitable au public.	658
LXXVI. A la même. — Sur les moyens à prendre pour débarrasser la maison d'une religieuse qui avoit un très mauvais esprit.	Ibid.
LXXVII. A madame de Vieuville, religieuse de Faremoutier. — Sur mademoiselle de Pons ; le père Touront ; et les grâces que Dieu accordoit à la conduite de l'abbesse.	659
LXXVIII. A madame de Beringhen. — Sur les intentions de la reine d'Angleterre à l'égard d'une demoiselle qui étoit à Faremoutier, et la peine qu'il avoit au sujet du confesseur d'une religieuse.	660
LXXIX. A la même. — Sur un confesseur qu'il refuse à une religieuse, le jugeant incapable.	Ibid.
LXXX. A la même. — Sur le même sujet.	661
LXXXI. A la même. — Sur les prétendues prérogatives des septièmes garçons.	Ibid.
LXXXII. A la même. — Sur une mission, et l'entrée des personnes séculières dans le monastère.	Ibid.
LXXXIII. A la même. — Sur le jubilé, le nouvel abbé de la Trappe, et les affaires qu'on prétendoit que le prélat avoit à Rome.	662
LXXXIV. A la même. — Sur la bonne réception faite à Rome à son neveu.	663
LXXXV. A madame de Beringhen. — Sur la permission de sortir du monastère, que demandoit une religieuse.	664
LXXXVI. A la même. — Il consent avec peine à la sortie de la religieuse, et l'exhorte à ne point faire usage de sa permission.	Ibid.
LXXXVII. A la même. — Sur les raisons qu'elle avoit alléguées pour différer la cérémonie de sa bénédiction.	665

LXXXVIII. A la même. — Sur sa soumission, et des bons effets de la <i>Relation du quêtisme</i> .	Ibid.
LXXXIX. A la même. — Que la circonstance de sa bénédiction n'est pas une raison pour dispenser de la clôture; et sur l'indifférence qu'on témoigne pour cette sainte cérémonie.	666
XC. A la même. — Sur la translation d'un curé à une autre paroisse, et la nomination à une cure.	Ibid.
XCI. A la même. — Sur la cure de Faremoutier, et les pensionnaires qu'on proposoit à l'abbesse.	667
XCH. A la même. — Sur une novice, et le droit de nomination à la cure de Faremoutier.	Ibid.
XCHII. A la même. — Sur la nomination à la cure de Faremoutier.	668
XCIV. A la même. — Sur une affaire qu'avoit avec l'abbaye, touchant les dixmes, le curé de Faremoutier.	Ibid.
XCv. A la même. — Sur une contestation que le curé avoit avec l'abbaye.	669
XCvi. A la même. — Sur la translation d'une religieuse à une moindre observance.	Ibid.
XCvII. A la même. — Sur l'entrée de quelques personnes dans l'abbaye, et les pensions de ses nièces.	670
XCvIII. A la même. — Sur la translation d'un prêtre qu'il desiroit conserver dans le diocèse.	Ibid.
XCIX. A la même. — Sur les pensions de ses nièces qu'il avoit de la peine à approuver.	671
C. Aux Sœurs de la communauté de Sainte-Anne, de la Ferté-sous-Jouarre. — Il les reprend d'avoir agi sans ses ordres, pour se procurer une supérieure.	Ibid.
CI. A madame de Beringhen. — Il lui recommande une jeune nouvelle convertie.	Ibid.
Questions faites à Bossuet, par les religieuses de la Visitation, avec les réponses.	672
Autres Questions proposées à Bossuet, avec ses réponses.	673
Sur l'état de sécheresse.	676
Sur l'excellence de l'âme.	679

LETTRES DE MADAME DE LA MAISONFORT.

Avertissement de madame de la Maisonfort sur l'occasion et le sujet de cette Correspondance.	682
LETTRE PREMIÈRE. Le prélat répond aux difficultés qu'elle lui avoit proposées sur son oraison.	684
Avertissement sur les questions et les réponses suivantes.	694
SUITE DE LA PREMIÈRE LETTRE. Le prélat répond aux difficultés de madame de la Maisonfort sur divers points de spiritualité.	Ibid.
Avertissement sur l'occasion et le sujet de la lettre suivante.	712
II. Le prélat continue de répondre à ses difficultés.	Ibid.
Avertissement sur les lettres suivantes.	724
III. Il lui recommande de se bien pénétrer des réponses précédentes, et lui promet de nouveaux éclaircissements.	725

	Pages.
IV. Le prélat confirme ses réponses précédentes, et y ajoute quelques avis.	726
V. Suite du même sujet.	729
VI. Sur la conduite qu'elle doit tenir à l'égard de madame de Maintenon.	732
VII. Suite du même sujet, et quelques autres avis.	Ibid.
Avertissement sur la disgrâce et le renvoi de quelques religieuses de Saint-Cyr, au mois de mai 1697.	735
VIII. Il lui permet de venir se fixer dans le diocèse de Meaux.	741
IX. Il la prie de lui renvoyer ses difficultés sur le livre des <i>États d'oraison</i> .	Ibid.
X. Il l'excite au parfait abandon.	742
XI. En quel sens on doit entendre la désappropriation ou le détachement des dons de Dieu.	Ibid.
XII. Réponse aux difficultés qu'elle lui avoit proposées sur le livre des <i>États d'oraison</i> .	743
XIII. Il compatit à la peine d'une de ses sœurs, et l'excite à l'humilité.	750
XIV. Il l'engage à ne point parler de leurs entretiens sur les matières de spiritualité.	Ibid.
XV. Réponse à quelques difficultés sur sa position actuelle.	751
Avertissement sur les lettres suivantes, et sur les raisons qui donnèrent lieu à madame de Maisonfort de passer du monastère de la Visitation dans celui des Ursulines.	757
XVI. Le prélat lui fait espérer son entrée prochaine au monastère des Ursulines.	758
XVII. Sur le même sujet.	Ibid.
XVIII. Sur la conduite qu'elle doit tenir, dans les circonstances présentes, à l'égard de la supérieure et des religieuses de la Visitation.	759
XIX. A la supérieure de la Visitation. — Le prélat lui annonce le départ prochain de madame de Maisonfort pour le couvent des Ursulines.	Ibid.
XX. A madame de la Maisonfort. — Sur la conduite qu'elle devra tenir chez les Ursulines.	760
XXI. Il lui envoie quelques secours de la part de madame de Maintenon.	761
XXII. Il l'exhorte au parfait abandon, et lui parle des dispositions de quelques personnes à son égard.	Ibid.
XXIII. Témoignages d'intérêt et d'amitié.	762
XXIV. Il tâche de dissiper ses inquiétudes.	Ibid.
Notes de madame de Maisonfort sur quelques passages des lettres précédentes.	Ibid.

GTU Library

G

3 2400 00166 4550

G

3 2400 00166 4550

DATE DUE	
GAYLORD	PRINTED IN U.S.A.

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall.

